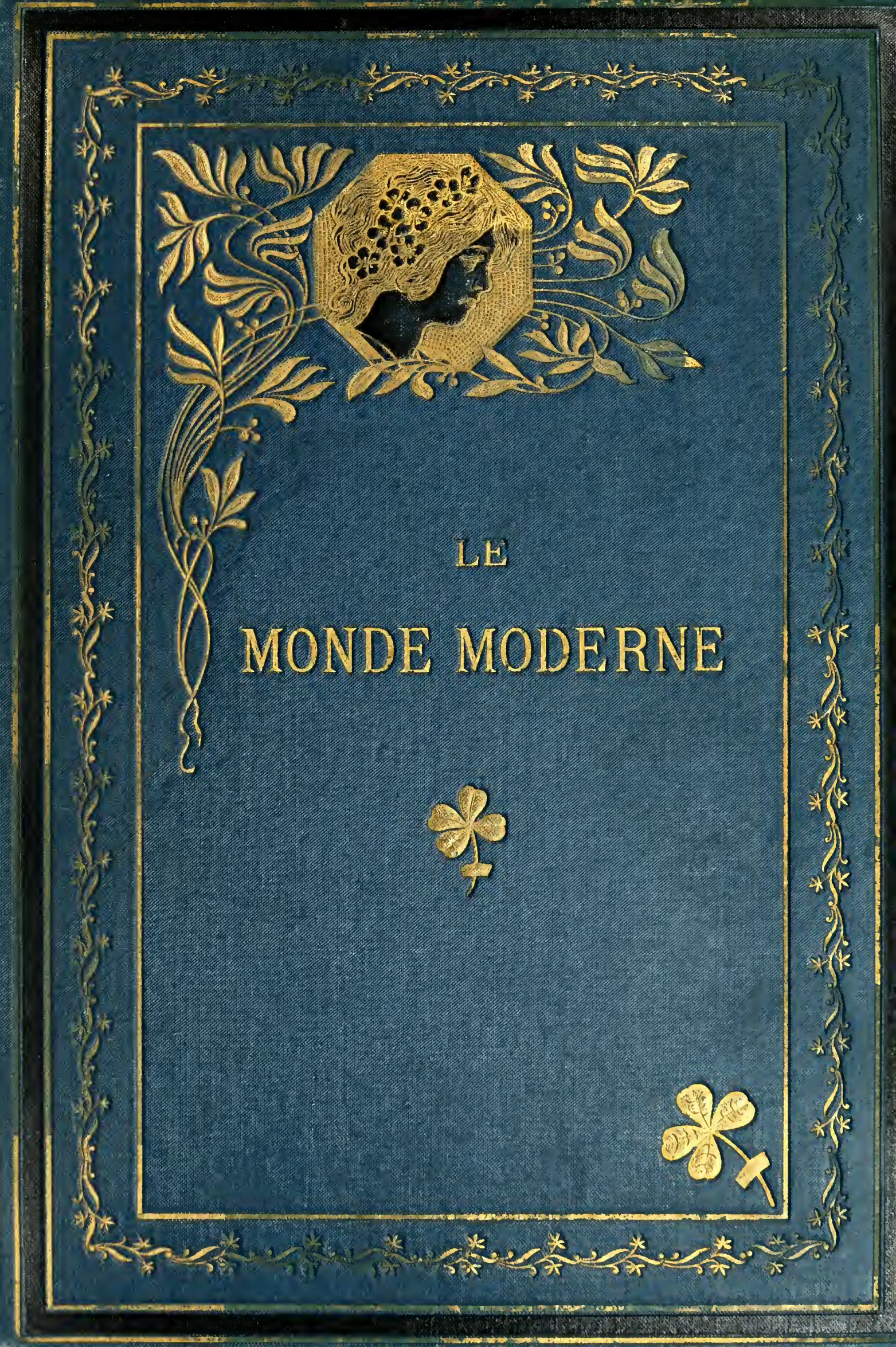

LE
MONDE MODERNE

Gift of Mrs. C. C. Beirne

Le

Monde Moderne

6e ANNÉE

REPRODUCTION INTERDITE

DROITS DE TRADUCTION RÉSERVÉS

pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Le Monde Moderne

Tome XII

Juillet-Décembre 1900

PARIS

Albert QUANTIN, Éditeur

5, Rue Saint-Benoît, 5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lemondemoderne12pari

LES SOULIERS DE BÉNÉDICTA

Dans un village touffu et vert, où les maisonnettes gracieuses s'abritaient sous les cimes des ormes ou des marronniers — où des fils d'eau claire brillaient et s'entre-croisaient dans les prairies de boutons d'or — vivait une jolie fille nommée Bénédicta. Sa cabane rose et blanche était posée au haut d'une colline couverte de gazon que venaient brouter les chèvres et les agneaux; des petites fenêtres claires et brillantes, entre les volets roses, on voyait s'étendre les grands prés du village, pleins de lichnis et de fléoles, où les libellules volaient en nuées bleues; les routes blanches avec les maisons et les cours où caquettent les poules, et l'église dans les lilas, et, au loin, les bois bleus en cercle comme une bague enfermant le village. Accotée à la maisonnette, dressant sa tourelle auprès du toit rouge, un léger pigeonnier s'élevait comme un joujou; et, tout le jour, les pigeons et les colombes blanches volaient autour de la colline; parfois ils se rangeaient le long de la gouttière, roucoulant et lissant leurs plumes; mais à la voix de Bénédicta ils s'abattaient autour d'elle ainsi qu'une neige merveilleuse et venaient manger dans sa main.

En face de cette cabane s'élevaient une autre colline et une autre maisonnette. La colline était de sable roux, couverte de genêts et de bruyères; une source jaillissait au pied avec le bruit d'une bouche fraîche roulant de l'eau entre ses lèvres. La maisonnette était pauvre et noire; son toit de chaume descendait bas sur les fenêtres à petits carreaux et la porte toujours ouverte, et les murs étaient lézardés et à demi couverts de mousse... mais autour de cette pauvre habitation les pavots, les roses et les tournesols fleurissaient, les uns après les autres, du printemps à l'hiver — et la petite maison ruinée s'écroulait dans les fleurs.

Là demeurait un cordonnier, un jeune homme maigre, au visage pâle, aux cheveux longs, très silencieux et qu'on n'entendait jamais rire. Ceux du village ne l'aimaient pas à cause de sa gravité et parce qu'il ne se mêlait pas aux amusements des autres jeunes gens; on le trouvait laid, et pourtant sa figure était agréable et fine, et douce comme son rare sourire. Il était obligeant, affectueux avec les vieillards et les petits enfants. On l'appelait « le solitaire », mais son nom était Mathieu.

Il n'y avait pas dans le village d'homme plus seul que Mathieu, comme il n'y avait pas de fille plus jolie que Bénédicta. Elle était rose et blonde, avec des petites boucles régulières et dorées qui descendaient jusque dans ses cils; elle riait à tous propos. Le matin, quand elle sortait de la maison pour ouvrir les volets, Mathieu la regardait longuement; et il la regardait encore aller et venir dans sa robe à fleurs bleues, en chantant tout le long du jour au milieu des pigeons et des tourterelles. Quand le soir commençait à tomber, Bénédicta coiffait un grand chapeau de paille orné d'une guirlande de roses et, tenant dans chaque main l'anse d'un petit seau brillant, elle descendait la colline jusqu'à la source où elle puisait sa provision d'eau. Il lui arrivait alors de lever la tête, et elle s'étonnait de l'homme grave et pâle qui, du seuil de sa maison, la regardait si attentivement. Un soir, il lui sourit. Et la nuit suivante Bénédicta fit un rêve.

Elle rêva ceci :

Sa mère lui disait :

— Bénédicta, voici que la fête ap

proche ; va chez le cordonnier d'en face et commande-lui de te faire une paire de souliers en fine peau rouge.

— Oui, mère, disait Bénédicta.

— Tu rapporteras aussi, disait la vieille, un peu d'eau de la source pour le café de tantôt.

Bénédicta coiffait son chapeau et descendait la colline ; elle balançait dans sa main une grande cruche de grès ; autour d'elle les sauterelles vertes volaient en nuées. Elle descendait la colline, puis elle montait entre les genêts et les bruyères roses jusqu'à la maison du cordonnier. Il était assis au seuil, travaillant comme d'habitude. En entendant venir quelqu'un il levait les yeux...

— Est-ce toi, disait-il, est-ce toi, Bénédicta ?

Elle répondait :

— C'est moi ; je viens te commander des souliers en fine peau rouge.

— Ah ! disait-il encore, entre donc, entre chez moi.

Elle le regardait, et voici que soudain, tout se transformait autour d'eux. Elle n'était pas dans une pauvre cabane, mais dans un jardin merveilleux, parmi de grandes fleurs d'or, qui s'agitaient doucement sous un ciel bleu, dans un bourdonnement d'abeilles. Et dans ce ciel un astre bizarre, noir et pourtant lumineux, éclairait d'une clarté douce semblable à l'ombre qu'il y a sous les grands arbres les jours de soleil violent. Il faisait très silencieux... on entendait seulement bourdonner les abeilles, et un bruit étrange... des coups sourds frappés régulièrement : tap, tap, tap...

Bénédicta s'éveilla.

Le soleil venait de se lever ; elle s'habilla, sortit de la maison et ouvrit les volets... Elle jeta un regard vers le cordonnier immobile au seuil de sa cabane et crut voir qu'il lui souriait. Comme elle rentrait dans la chambre, sa mère lui dit :

— Bénédicta, voici que la fête approche. Va chez le cordonnier d'en face et commande-lui de te faire une paire de souliers en fine peau rouge.

— Oui, mère, dit Bénédicta.

La vieille ajouta :

— Tu rapporteras aussi un peu d'eau de la source pour faire le café...

— Oui, mère, dit encore Bénédicta.

Et elle partit, un peu troublée de voir s'accomplir son rêve, avec son grand chapeau plein de roses, et la cruche de grès qu'elle balançait.

Le soleil déjà chauffait doucement l'herbe et les sauterelles volaient en nuées. Bénédicta descendit la colline, et monta parmi les genêts et les bruyères roses jusqu'à la demeure du cordonnier Il était, comme toujours, assis au seuil de sa maison ; en entendant venir la jeune fille, il leva les yeux, mais les abaissa aussitôt, troublé, et la salua sans parler. Elle s'était arrêtée devant lui et lui dit tranquillement :

— Voici que la fête approche... Je veux que vous me fassiez, pour ce jour, une paire de souliers en fine peau rouge.

— Entrez, murmura le jeune homme, entrez dans la maison.

— Non, non, dit-elle vivement, c'est inutile ; on est fort bien ici.

Et elle posa la cruche sur le sol tandis que Mathieu rentrait dans la chambre pour lui chercher une chaise.

Il revint presque aussitôt et, ayant fait asseoir Bénédicta, il s'agenouilla devant elle et prit la mesure de son petit pied ; ce ne fut pas bien long ; mais quand il eut fini, la jeune fille ne se leva point ; elle resta immobile sur sa chaise, regardant le cordonnier reprendre son ouvrage — une solide bottine d'homme — et enfoncer dans la semelle de gros clous un à un : tap, tap, tap.

— Comme il travaille bien ! pensait-elle. Comme ses doigts sont agiles ! Et, distraite, elle lui demanda :

— Que faites-vous tout le jour ?

— Je travaille.

— A quoi travaillez-vous ? dit-elle étourdiment.

Il répondit sans marquer de surprise :

— Je fais des souliers ; des souliers pour les petits pieds des enfants qui

jouent, et des souliers pour les pieds des hommes qui travaillent. C'est moi qui chausse tous les pieds qui montent et descendent ces chemins chaque jour; j'ai beaucoup d'ouvrage.

— Oui, dit Bénédicta, rêveuse...

— ... Je fais des souliers pour tous ceux du village, dit encore le jeune homme, mais vous, c'est la première fois que je vous vois: il faut que vous soyez chaussée par quelqu'un d'un hameau voisin, car je suis seul cordonnier ici.

— Oui, dit Bénédicta.

Elle laissait errer son regard lentement sur les grands tournesols qui les environnaient; en parlant elle regarda Mathieu, et, soudain, devint pâle et tremblante: il avait les yeux grands ouverts sur elle, et dans ces yeux étranges, transparents comme un cristal, elle voyait l'image

du pays de son rêve : oui, les fleurs d'or, le ciel bleu où brillait un astre bizarre, noir et pourtant lumineux, jetant sur toutes choses cette clarté adoucie qui était comme une ombre dans du soleil... un chemin descendant une colline couverte de genêts et de bruyères roses, et un autre chemin, égaré dans des prairies, dont on ne voyait pas la fin... mais toutes ces choses lointaines, lointaines, semblait-il, rendues minuscules par la distance, et pourtant si nettes !

... Bénédicta retint un cri.

Elle était là, parmi ces choses, comme dans son rêve... elle se voyait distinctement : son visage, ses yeux, les roses de son chapeau...

Le cordonnier baissa les yeux et tout s'évanouit ; dans le profond silence, Bénédicta entendait les abeilles bourdonner et le bruit sourd du marteau sur le cuir : tap, tap, tap...

— Adieu, dit-elle d'une voix incertaine, je reviendrai.

Et elle redescendit la colline.

Le lendemain Bénédicta fut inquiète ; elle n'osa pas regarder vers la cabane de Mathieu et songea à tout ce qu'elle avait entendu dire de lui par les autres jeunes filles, à toutes les moqueries à propos de son visage pâle et de son isolement... Elle allait et venait, chantant et riant comme d'habitude, mais son âme était préoccupée. Dans l'après-midi, sa mère lui demanda :

— Combien coûteront tes souliers ?

— Je ne sais pas, dit Bénédicta.

— Tu ne sais pas ? fille imprévoyante ! cours chez le cordonnier et demande-le-lui à l'instant.

Bénédicta descendit encore la colline, et encore elle monta parmi les genêts et les bruyères fleuris. Le cordonnier n'était pas sur le seuil, la porte était fermée. Bénédicta frappa timidement :

— Toc, toc...

— C'est toi, fit une voix douce à l'intérieur, c'est toi, Bénédicta ?... Entre donc.

Elle entra.

Le cordonnier était assis devant la fenêtre ouverte, dans une chambre pauvre et sombre. Quelle pauvre chambre ! On n'y voyait que du cuir en tas ; pour tous meubles une table, dans un coin, et deux chaises de bois... Des souliers de toute espèce étaient rangés le long d'un mur, depuis les lourdes bottes des paysans jusqu'aux petites bottines en cuir azuré des bébés qui commencent à marcher ; les murs étaient tapissés d'un papier gris à fleurettes mauves ; une vieille gravure représentant un ange en prière était accrochée au-dessus de la cheminée, — mais c'est à peine si, dans l'ombre, on distinguait ces choses !

— Je viens, dit Bénédicta, vous demander ce que coûteront mes souliers.

— Tes souliers, Bénédicta, tes souliers... ils ne sont pas encore finis, dit le cordonnier d'une voix étrange...

— Ce seront de bons souliers, dit-il après un instant, des souliers solides pour un long voyage...

Bénédicta jeta un coup d'œil sur l'ouvrage de Mathieu et s'écria, stupéfaite :

— Que faites-vous donc ? Ce ne sont pas là mes souliers ! Je ne vous ai pas demandé des souliers de voyage !

— ... Des souliers solides pour un long voyage, répéta Mathieu, s'occupant activement de tailler, dans le cuir noir, l'empeigne d'un soulier de femme...

Et, ce disant, il leva les yeux lentement...

Bénédicta recula jusqu'au mur.

Dans les yeux étranges, fixés sur les siens, une image apparaissait... d'abord lointaine, puis plus proche... puis toute proche... Et c'était l'image d'une chambre merveilleuse ! La chambre de Mathieu, mais agrandie, embellie, illuminée d'une clarté divine... C'étaient bien les mêmes murs, mais les fleurettes de la tapisserie sortaient de l'ombre vivantes et embaumées, d'une couleur ravissante ! Et l'ange de la gravure soudain déploya ses ailes et plana avec un doux bruit de plumes... Et, au fond de la chambre, la rangée des petites et des grandes bottes, les unes neuves, d'autres à demi usées,

brillaient comme si elles avaient été faites de lumière... Bénédicta avança la main... elle toucha une fleur... elle la respira...

Au delà de cette chambre, par la croisée

ouverte, le pays qui déjà lui était apparu se levait encore, lentement, dans les yeux du solitaire... Voici les fleurs d'or; voici la colline et le chemin qui descend entre les genêts, et l'autre chemin sans fin... O pays merveilleux!

Si doucement s'agitent les corolles ! Si attirantes sont les routes sous la douce lumière mystérieuse d'un astre noir, immobile dans un ciel d'azur... Bénédicta fait un pas en avant...

— ... Des souliers solides pour un long voyage.

La voix douce de Mathieu laissa tomber les mots dans un profond silence. Comme sortant d'un rêve, Bénédicta leva la tête. Le cordonnier était assis devant elle, les yeux baissés sur son ouvrage ; la chambre n'avait pas changé d'aspect ; dehors, les abeilles bourdonnaient parmi les tournesols.

— Adieu, dit Bénédicta.

— Adieu, dit le solitaire.

Et quand elle fut à la porte, il ajouta :

— Pour prix de tes souliers, Bénédicta, je te demande ton rire... Est-ce cher ?... Pas d'argent, mais ton rire... ton rire, Bénédicta.

Deux jours passèrent ; la fête approchait et Bénédicta songea :

— Mes souliers doivent être faits.

Elle mit donc son grand chapeau et monta chez le solitaire.

Depuis qu'il lui avait demandé son rire en payement, Bénédicta n'avait plus ri. Silencieuse et grave, elle allait et venait parmi les pigeons et les tourterelles, mais son cœur était plein de joie et un sourire mystérieux rayonnait sans cesse sur ses lèvres. Ce jour-là elle monta, joyeuse, jusqu'à la maison de Mathieu et, sans frapper, poussa la porte :

— Bonjour, solitaire ; je viens chercher mes souliers.

— Un moment, dit le cordonnier ; ils seront finis dans un moment.

Il travaillait activement, fixant les œillets de cuivre dans les trous, mettant la dernière main aux jolis souliers noirs, tout à la fois solides et élégants, et un radieux sourire voltigeait sur ses lèvres.

— De bons souliers, dit-il sans arrêter le mouvement de ses doigts ; des souliers que tu n'useras pas vite ; des souliers pour marcher longtemps...

— Des souliers pour *danser* longtemps, Mathieu, je vous ai demandé des souliers pour danser...

— Oh ! qu'importe ! Qu'importe ! dit-il avec douceur ; les hommes et les femmes qui montent et descendent ces chemins ne dansent pas, ils marchent... ils marchent du matin jusqu'au soir ; dans leurs maisons, sur les routes... tout le monde marche. Tu marcheras aussi, Bénédicta.

— Où donc marcherai-je, Mathieu ?

— Tu marcheras où tu choisiras de marcher. — Il passait maintenant des cordons dans les trous. — Là ! les voilà faits. Il s'agenouilla et, déchaussant la jeune fille, il lui attacha les souliers... *Où tu choisiras de marcher*, Bénédicta !

Et, se relevant, il ouvrit sur elle ses yeux éblouissants.

Bénédicta étendit les bras... Les yeux grandissaient, grandissaient, tant qu'elle finit par n'en plus voir les paupières... Le visage de Mathieu s'effaça aussi graduellement, comme emporté dans la distance... l'homme s'effaça, les murs s'effacèrent... il n'y eut plus, devant Bénédicta, que ce pays merveilleux qu'elle avait entrevu deux fois... les grandes fleurs jaunes s'agitant doucement parmi les abeilles bourdonnantes ; les chemins ouverts dans une vallée heureuse où les prés fleuris d'or s'étageaient entre les maisonnettes, au bord des routes blanches... Inconsciente, obéissant à un secret désir, elle avança, les bras étendus ; elle avança... entra dans le pays... descendit le premier sentier... descendit une colline...

Le soir, on eût dit, s'abaissait lentement ; car la lumière épandue d'un astre noir suspendu dans le ciel d'azur, semblait plutôt une ombre douce qu'une lumière... Une tendre chaleur flottait avec une odeur d'herbe et de fleurs, et comme Bénédicta avançait toujours, longeant un fleuve argenté, elle s'entendit appeler par des voix suaves qui semblaient des voix d'anges : Bénédicta ! Bénédicta !

Une foule d'enfants venaient vers elle. Ils étaient vêtus de légères tuni-

ques flottantes; ils étaient couronnés de roses et s'avançaient doucement en se tenant les mains... Leurs yeux et leurs lèvres riaient; leurs fronts avaient la pâleur du narcisse; leurs visages, d'une étrange beauté, rayonnaient divinement. Ils avançaient lentement, appelant Bénédicta, leurs grandes chevelures d'or balancées derrière eux...

— Bénédicta! Bénédicta! Tu es venue enfin!

Ils riaient et l'entouraient; elle se laissait faire, calme, simplement heu-

reuse. Ils lui prirent les mains et l'entraînèrent le long de l'eau... Le soir était tranquille; des insectes d'or bourdonnaient à la surface du fleuve... de grandes libellules pourpres sortirent des roseaux et se mirent à voler doucement autour des enfants...

— Arrêtons-nous ici, dit l'un d'eux.

— Peut-on s'arrêter? demanda Bénédicta. Il faut marcher... marcher...

— On peut s'arrêter parfois, ne le sais-tu pas? Ceux du village s'arrêtent pour rêver, au seuil de leurs maisons. Ils s'arrêtent pour manger; ils s'arrêtent pour dormir... Regarde l'eau jolie!

Bénédicta se pencha, et dans l'eau jolie elle vit son reflet, entouré des visages d'anges en foule; et le reflet de tous les roseaux, et le reflet du ciel avec cet astre noir qui semblait l'ombre douce projetée dans un rayon de soleil. Un silence adorable, où seuls palpitaient les bruits d'ailes soyeuses et les voix d'enfants, semblait glisser nonchalamment avec le fleuve... Et tout autour d'elle, Bénédicta voyait des choses étranges! Des choses connues et pourtant ignorées, comme si elle les eût vues en rêve... Une colline d'herbe douce; une maisonnette rose et blanche... et, là-bas, une autre colline, au pied de laquelle jaillissait une source où venaient boire, en foule, des pigeons et des tourterelles... Ces oiseaux, Bénédicta les reconnut, et elle courut vers eux :

— Mes oiseaux! Mes oiseaux!

... Ils voltigeaient, poussant de petits cris, les yeux roses des tourterelles brillaient dans leur plumage blanc... En voyant venir Bénédicta, ils s'abattirent doucement autour de la source, parmi les bruyères fleuries... Bénédicta les regarda un instant... elle regarda aussi sa maison, qu'elle reconnut avec la porte ouverte et le pigeonnier vide, puis, là-haut, au sommet de la colline, une autre maisonnette bien pauvre, bien grise, devant laquelle se balançaient de grandes fleurs d'or... C'est vers cette humble cabane, pourtant, qu'elle grimpa d'un pas agile, s'accrochant aux genêts et suivie de loin par les beaux enfants dont les voix affaiblies mouraient dans la distance... Elle grimpa; s'arrêta devant la porte, l'ouvrit brusquement. .

Le solitaire était debout devant elle, silencieux et grave; ils étaient dans la chambre nue où l'on voyait seulement quelques pauvres meubles et la rangée de souliers contre le mur; dehors les abeilles bourdonnaient... Mathieu sourit lentement :

— Eh bien! Bénédicta, veux-tu me payer les souliers?

— Les souliers...

— Tu m'as promis ton rire, Bénédicta, n'oublie pas!... Ton rire pour ma pauvre chambre... Ton rire pour ma solitude.

— Ah!...

— Paye-moi, Bénédicta: donne-moi ton rire...

Bénédicta le regarda, et dans les yeux de l'homme — des yeux comme tous les yeux, si ce n'est plus clairs et plus lumineux — elle vit passer l'image lointaine du pays de sa vision... elle revit en songe le voyage, le fleuve d'argent, les enfants couronnés de roses. Et elle mit sa main dans la main de Mathieu.

Alors, comme elle baissait la tête, elle vit que ses souliers n'étaient pas des souliers de voyage, non plus que des souliers pour danser — mais des souliers blancs, blancs comme la neige nouvelle, blancs comme deux colombes blanches... des petits souliers de mariée.

BLANCHE ROUSSEAU.

LA COUR DE NAPOLÉON III

Il serait curieux d'établir une comparaison entre la cour de la vieille monarchie, la cour sous les Napoléon, la Restauration et la monarchie de Juillet. Comparer, c'est juger, c'est critiquer : cette opération si naturelle de l'esprit n'est-elle pas à la base de toutes les autres, ne les provoque-t-elle pas, ne les met-elle pas en mouvement, s'appuyant elle-même sur la mémoire, faisant toucher du doigt divergences et ressemblances, comme un peintre habile ménage les oppositions sur sa toile? Il y a, sans doute, comparaison et comparaison, comme il y a cerveau et cerveau. Entre celle du bonhomme qui au physique et au moral n'a jamais quitté son clocher, juge l'univers d'après son village, l'humanité d'après les trente ou quarante personnes qu'il a fréquentées, et celle de l'historien qui, à son propre horizon, ajoute ceux des autres historiens, voyage sans cesse dans le monde de la pensée, fouille l'âme des siècles avec une curiosité passionnée, il y a la même différence qu'entre l'aveugle et le savant armé du télescope, entre un homme d'esprit et un imbécile. Maniée par l'historien, la comparaison devient un moyen de reconnaître la vérité, une source de sérénité, de tolérance, elle enseigne le prix de la vie, que celle-ci vaut mieux qu'autrefois la peine d'être vécue, que nos aïeux enduraient des maux qui nous sembleraient intolérables, et qu'à tout prendre, en pesant avec des balances aussi exactes que possible le passif, l'actif du passé et du présent, celui-ci l'emporte un peu sur celui-là.

Non en toutes choses assurément, non sans doute dans l'ordre de l'étiquette, du décorum qui semble le triomphe de la monarchie absolue. Ainsi la cour de Louis XIV est bien la cour par excellence : le fétichisme de la royauté, la foi religieuse, la gravité sacerdotale avec laquelle le roi remplit sa fonction, la grâce de la courtoisie,

L'EMPEREUR NAPOLÉON III

l'art et la science des rites sociaux, la beauté des costumes, le prestige qui se dégage de l'idée d'un pouvoir dix fois séculaire, tout consacre cette primauté sur une cour démocratique comme celle de Napoléon III, à laquelle les moralistes reprochent sa frivolité, l'invasion de la société exotique, où les hommes et les choses n'ont point de racines, semblent manquer de lendemain, guettés sans cesse par la fatalité révolutionnaire ou guerrière. Cette cour participe du défaut du régime dont elle est sortie :

l'incertitude, la précarité, la menace continuelle du hasard, beaucoup d'éclat, peu de solidité. Telle qu'elle se mani-

S. M. L'IMPÉRATRICE

feste toutefois, elle ne connaît point ces plaies de l'ancienne cour : les favorites, les folies de jeu, les grands seigneurs recevant sans scrupule de l'argent des dames et se vantant de leurs bonnes fortunes, l'usage de tricher si répandu qu'il fallut attacher au palais un grand prévôt chargé de juger les délits qui s'y commettaient, la tyrannie asphyxiante de l'étiquette. Certes, les costumes d'antan étaient plus beaux, mieux portés par des gens qui en avaient l'habitude, ceux-ci font mieux la révérence, ils baisent la main des dames avec plus de grâce ; mais que dire de leur malpropreté, de cette absence de confort et d'hygiène attestée par tant de témoignages, par mille détails d'installation dans les appartements? Et leur éclairage comparé aux merveilles de l'électricité ou même du gaz, n'est-ce pas le coche à côté du chemin de fer, le cheval en présence du télégraphe et du téléphone? J'entends bien que Louis XIV aimait à entretenir les hommes les plus distingués; mais, sans professer aucune tendresse pour le régime napoléonien, on peut, ce semble, admettre que les familiers, les invités des séries de Compiègne, Mérimée, Augier, Octave Feuillet, Caro, Sandeau, About, Féval n'auraient pas fait mauvaise figure à la cour du grand roi. La splendeur, le charme d'une cour ne dépendent guère de la qualité de son gouvernement : elle peut être fort ennuyeuse et monotone avec un bon souverain, superbe, enchanteresse avec un mauvais.

On a publié d'assez nombreux ouvrages sur la cour de Napoléon III. Au premier rang figurent : le baron Imbert

S. M. L'IMPÉRATRICE

de Saint-Amand (5 volumes), madame Carette (3 volumes), le marquis de Massa (1 volume), Pierre de Lano (4 vo-

lumes. D'autres écrivains, Arsène Houssaye, Giraudeau, général du Barail, général Fleury, Pinard, Sylvanecte, Mme Octave Feuillet, Nisard, etc., lui ont aussi consacré d'agréables pages. De résumer, même très succinctement, ces travaux, ainsi que les souvenirs parlés des hôtes des Tuileries, il ne saurait être question : tout au plus de rappeler quelques traits qui mettent en relief la physionomie de cette cour, sa vie mondaine et sociale. Une cour, c'est un grand salon, et, du plus au moins, *le sublime du frivole;* pour elle, les fêtes sont en quelque sorte ce que sont les diamants pour une femme, les fleurs dans un parc, les réceptions à l'Académie française, les grandes manœuvres dans une armée. Donc point de politique (et d'ailleurs il faudrait entamer là un chapitre où il ne suffirait pas de paraphraser le mot d'une caillette de

Mme LA PRINCESSE CLOTILDE

ma connaissance : « L'empire, gouvernement chic, les femmes étaient jolies, et on s'amusait ferme », — point de détails sur la maison civile et militaire de Napoléon III, point d'études psychologiques : et la place manque aussi pour

LE ROI JÉROME

crayonner les salons impérialistes, ceux qui gravitent autour de la planète, ceux par exemple de la princesse Mathilde, du prince Napoléon, du duc de Morny, de la comtesse Walewska, de la marquise Roccagiovini.

Tel souverain, telle cour : axiome douteux. Telle souveraine, telle cour : maxime plus véridique, bien qu'il faille aussi tenir compte de certains éléments, les mœurs, les habitudes, l'éducation, le milieu social. Singer n'est pas imiter : on n'improvise pas du jour au lendemain un courtisan accompli, cette superbe canaille des cours, racaille aristocratique, disent messieurs les pessimistes, chef-d'œuvre de platitude, boue dans un bas de soie, — mais aussi un être pétri de grâce, de présence d'esprit, de séduction, résultat d'une sélection séculaire. Une grande partie de ceux qui,

par leur naissance, auraient pu contribuer à l'éclat de cette cour, se renfermaient dans une attitude hostile ou boudeuse ; les salons légitimistes et orléanistes se moquaient. Sans doute on avait les ralliés, la noblesse napoléonienne, les diplomates, les étrangers ; mais on sentait une lacune, il manquait à cette cour le lest, cette harmonie spéciale que le temps apporte aux monuments, aux tableaux, aux institutions. Plus de façade que de profondeur, plus de broderies que d'étoffe, un brillant décor d'opéra qui va disparaître au gré du machiniste, trop de nouveaux venus, trop peu de gens ayant le culte de la tradition, le sens de la nuance, voilà l'impression qu'elle produit à qui l'étudie dans son ensemble et à distance.

LE PRINCE IMPÉRIAL A L'AGE DE CINQ ANS

LE PRINCE IMPÉRIAL

Mlle de Montijo, comtesse de Téba, était grande d'Espagne, mais non princesse de sang royal. Admirablement belle, ayant l'art et la science de sa beauté, elle a refusé de devenir la favorite de l'empereur, lui a montré un chemin, le seul, pour arriver jusqu'à son cœur : le chemin de la chapelle, a remporté sa victoire de Marengo le jour où celui-ci l'a solennellement conduite à Notre-Dame. On dit, que ne dit-on pas? que Mérimée lui a dicté les lettres qui commencèrent d'ensorceler Napoléon. Fidèle à son mari, à sa dignité, elle ne déteste pas voyager sur la carte du pays de Tendre, dans le royaume platonique, et, à l'exemple des belles dames du XVIIe siècle, il lui plaît d'exciter ces amitiés émues, amoureuses, passionnées qu'elle excelle à contenir dans leurs limites. Elle se dit légitimiste, admire Marie-Antoinette, *son type*, est très pieuse, très brave, élève bien son fils, remplit en perfection ses devoirs de maîtresse de maison. Elle lit beaucoup, surtout lorsque sa jeunesse a cessé de lui faire du bruit, lorsque, après ces premières années de règne où le tourbillon des fêtes, l'encens des hommages l'ont un peu enivrée, elle a résolu, hélas ! d'être autre chose qu'une femme à la mode, de devenir femme d'État. Faculté d'assimilation, don épistolaire (il existe d'elle de remarquables lettres à des familiers), volonté de fer, vivacité de l'esprit, naturel, sincérité, brusquerie primesautière, goût de la discussion, voilà encore ce qu'on peut lui concéder : mais il faut toujours se défier un peu des mots

de souverains, qui justifient souvent l'observation de Talleyrand à propos de ceux qu'on lui prêtait : « Ils ont trop d'esprit, ils me feront mourir. » Lorsque Mérimée, Nisard, Octave Feuillet attestent l'enchantement de sa conversation, on peut admettre qu'ils ces deux mots : malheur et accident?

— Tu vois ton oncle, le prince Napoléon qui la détestait et elle le lui rendait bien . Eh bien, suppose qu'il tombe à l'eau ; c'est un accident ; on l'en retire, c'est un malheur !

En voici de plus authentiques. Dans

Mme la p^ce d'Essling. S. M. l'impératrice. Mme la d^ce de Bassano. Mme la b^ne de Malaret. Mme la m^se de Latour-Maubourg Mme la b^ne de Pierres. Mme la v^te de Marnesia. Mme la c^te de Montebello. Mme la m^se de Las Marismas.

S. M. L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ENTOURÉE DES DAMES DE SA COUR

(Reproduction autorisée par Goupil et Cie, éditeurs.)

se pipent eux-mêmes, que la fascination de la beauté, du rang, obscurcit leur entendement, qu'ils exagèrent des trois quarts, et donnent trop d'importance aux sourires, aux poses, au talent d'écouter. Tout de même leur témoignage a son poids, confirme tant d'admirations moins compétentes ou moins sincères. Toutes ces émules de Cléopâtre, ces conquérantes de cœurs royaux, n'ont-elles pas montré plusieurs sortes d'esprit? Est-ce elle qui fit cette réponse au prince impérial, comme celui-ci, pendant une partie sur la Seine, lui demandait en se jouant la différence entre une visite à l'hospice des cholériques d'Amiens, un malade, la prenant pour une religieuse, l'appelle : *ma sœur;* et comme quelqu'un relevait la méprise :

— « Non, dit-elle, *ma sœur* est le plus beau titre qu'il puisse me donner. »

M. Pinard la complimentait un jour de son courage en face du fléau :

— « Que voulez-vous, répondit-elle, pour nous autres femmes, c'est notre seule manière d'aller au feu. »

M. Mesnard, vice-président du Sénat, blâmant le mariage de l'empereur, et lisant le message où celui-ci en exposait les raisons, avait observé :

— « Beau discours, mais j'aime mieux la sauce que le poisson. »

Quelques années après, il dînait aux Tuileries près de l'impératrice ; au moment où il acceptait du turbot, elle l'interpelle :

— « Ah ! monsieur le sénateur, je croyais que vous n'aimiez que la sauce et pas du tout le poisson. »

Mme LA COMTESSE DE MONTIJO

Aussi bien les objections des ministres, les jalousies de la famille impériale, les épigrammes des salons avaient fait chorus au moment du mariage ; la Bourse saluait la nouvelle par une baisse de deux francs ; on colportait le mot de Thiers : « L'empereur m'a toujours paru un homme d'esprit ; aujourd'hui je le reconnais prévoyant ; par son mariage il se réserve la grandesse espagnole. » Dans son discours du 22 janvier 1853, Napoléon III ne s'était pas contenté de revendiquer le titre de *parvenu*, il exprimait l'espoir qu'Eugénie ferait revivre les vertus de l'impératrice Joséphine. « *Les vertus de Joséphine !* ricana un vieux diplomate. Il n'y a au monde que Louis-Napoléon capable de mettre le souhait de ces vertus-là dans la corbeille de noces d'une jeune fille. » Quant à Dupin, il donnait raison à l'empereur, mais sous une forme ironique : « On se préoccupe peu de ce que je dis et de ce que je pense, et on fait peut-être bien ; mais l'empereur fait mieux encore d'épouser qui lui plaît, et de ne pas se laisser marchander quelque scrupuleuse princesse d'Allemagne aux pieds larges comme les miens. Du moins, lorsque l'empereur embrassera sa femme, ce sera par plaisir et non par devoir. »

Parmi les fêtes brillantes de cette époque, rappelons celles qui furent données en l'honneur de dom François d'Assise, époux de la reine Isabelle d'Espagne, en 1864. Pour lui présenter en quelques jours le Paris archéologique, militaire, artistique, industriel, mondain, on avait arrêté une série de réjouissances : le premier jour, dîner d'apparat à Saint-Cloud ; le second jour, visite de la capitale, dîner aux Tuileries, représentation de gala à l'Opéra ; le troisième jour, revue au Champ de Mars, fête à Versailles ; le quatrième jour...

— « Ici, je vous arrête, mon cher ministre, s'écria l'ambassadeur d'Espagne, auquel on communiquait ce programme, et il ajouta avec une résignation comique : le quatrième jour on enterre l'ambassadeur. »

Le programme s'exécuta de point en point, et le diplomate ne mourut point ; il y a pour eux, comme pour les souverains, des grâces d'État.

Les tableaux vivants étaient alors en grande vogue : l'un d'eux, surnommé le *Ballet des Abeilles*, eut pour actrices : la comtesse Molitor, la princesse Troubetzkoï, mesdames Magnan, de Lostende, la comtesse de Lépine et la baronne de Vatry. Chacune d'elles fut enfermée et amenée dans une ruche en paille dorée ; à un signal, toutes ensemble sortirent de leur prison. Deux autres

tableaux, les *Cinq parties du monde* et les *Éléments* excitèrent aussi un grand enthousiasme. Les *Cinq parties du monde*, représentées par cinq des beautés professionnelles de la cour, soutenaient en des attitudes savamment suggestives une sphère lumineuse : à leurs pieds, d'autres femmes en naïades, en nymphes, formaient comme des bas-reliefs vivants. De même les *Éléments*, air, feu, terre et eau, avaient pour interprètes quatre personnes de beauté irréprochable, soutenues par des groupes d'autres femmes partagées sous leurs ordres en quatre divisions secondaires.

Les réceptions de Saint-Cloud, Biarritz, Fontainebleau, Compiègne, sous le second Empire, diffèrent assez sensiblement de celles des Tuileries. Dans ces deux dernières résidences en particulier, on mène la grande vie de château, et des distractions nouvelles, comédie de société, représentations des acteurs de la Comédie-Française, du Vaudeville, du Gymnase, charades, parties de chasse, promenades en forêt, font leur apparition. Les invités par séries y passent une semaine environ ; et, pour obtenir ces faveurs, on dépensait parfois des trésors de diplomatie. Naturellement, ils sont de plusieurs sortes : parents, intimes, personnages officiels, savants, littérateurs, les fidèles et ceux qu'on voulait séduire, ceux que l'on conviait pour leur agrément, pour les convenances ; parmi ces derniers figurait, j'imagine, le prince Napoléon, qui refusa de porter un toast à l'impératrice le jour de sa fête. Quant à sa sainte femme, la princesse Clotilde, dédaigneuse de luxe et de toilette, ayant une sorte de répulsion pour les fêtes officielles, capable de s'endormir à table au grand mépris de l'étiquette, elle allait sans doute à Compiègne par bienséance et sans le moindre enthousiasme. Et cependant la fille des rois se réveillait parfois en elle, lorsque, par exemple, au début de son mariage, l'impératrice lui promit, sur un ton de bonté légèrement protectrice, qu'elle s'habituerait vite à la cour : « Je suis, madame, toute rassurée, reprenait-elle, et habituée depuis ma naissance à celle de mon père. »

On passait à Fontainebleau les mois de juin et juillet : on s'y amusait de façon fort variée. Grand dîner tous les soirs ; charades, comédies organisées par Mérimée, Octave Feuillet, le marquis de Massa, Viollet-le-Duc, le baron Lambert, petits jeux, excursions, loteries gratuites se succèdent sans trêve, au point de mettre sur les dents les invités, ceux surtout que guettent leurs nerfs, la migraine ou les courbatures. Mais ce ne sont pas là les *grandes nuits* de la duchesse du Maine ; on ne rame point sur

LE MARQUIS DE GALLIFET

les galères du bel esprit, et les plaisirs sportifs alternent avec les distractions intellectuelles.

Autres jeux plus ou moins à la mode dans ce cénacle : les *Portraits*, où chacun devait tracer une esquisse impersonnelle d'un personnage historique,

voire d'une personne présente, les *Bougies*, les jeux du *Coq*, des *Quatre Mouchoirs*, de la *Curette*, *le Chat et la Souris*, l'*Avocat*, le *Cheval fondu*, *Saute mouton*, *Cache-cache*.

Le boute-en-train par excellence des petites fêtes de la cour, c'est la prin-

M. MOCQUART

cesse de Metternich : elle s'impose par sa gaieté originale, ses inventions plaisantes, autant que par son nom, ses réceptions et son rang. Comment se passer d'un tel impresario, qui communique à tous sa dévorante activité, confère avec les auteurs, fait répéter, accepte les rôles les plus hardis? Par exemple, elle vient un jour trouver Octave Feuillet : il lui faut une charade pour la fête de l'impératrice : le mot sera *anniversaire*. Première syllabe : ma sœur Anne, le conte de Barbe-Bleue. Seconde syllabe : hiver ; M. de Galliffet tombera sur la glace et ne pourra se relever ; pour la fin, serre et anniversaire confondus. La princesse présentera un bouquet de fleurs animées à l'impératrice en détaillant trois couplets dont son mari écrira la musique.

— Et qui fera les vers?

— Vous, monsieur Feuillet.

Et M. Feuillet obéit.

La scène finale des fleurs animées est précédée de tableaux vivants arrangés par Hébert : 1° la *Toilette d'Esther*, avec la princesse Anna et le prince de Metternich ; 2° la *Cruche cassée*, par Mme de Galliffet ; 3° le tableau d'*Herculanum*, avec Mme Walewska, personnage principal, et Félicien David, chantant sur l'orgue dans la coulisse ; 4° *Diane entourée de ses nymphes et surprise par Actéon*. Trois piqueurs sonnent de la trompe derrière le théâtre pendant le tableau.

Pour relever un peu la banalité des fleurs animées, on a mis en contraste un groupe d'hommes affublés de fleurs ridicules. La princesse vient choisir des fleurs dans la serre d'Octave Feuillet, grimé en vieux bonhomme poudré à blanc et orné de fleurs : il découvre d'abord le paravent des hommes, succès de rire : puis, celui des dames, succès d'admiration. Le coquelicot était Mme Lehon ; la marguerite, Mme de Vatry ; Mme de Persigny en bluet des pieds à la tête : *lady Persington*, comme on la surnommait à cause de son anglomanie.

Pour remercier Mme Carette (alors jeune fille) d'avoir consenti à figurer dans ces tableaux, Octave Feuillet lui donna son portrait, au-dessous duquel il inscrivit ce quatrain :

Si dans l'ombre des bois vous passiez à minuit,
Tous les oiseaux chanteurs, qui sommeillent la nuit,
Attendant le retour de l'aurore immortelle,
S'éveilleraient joyeux en se disant : « C'est elle ! »

C'est pour le théâtre privé de l'impératrice qu'Octave Feuillet écrivit les *Portraits de la Marquise*, représentés à Compiègne le 13 novembre 1859. L'impératrice y jouait elle-même un rôle, le seul qu'elle ait jamais accepté, et elle s'en acquitta médiocrement. « Pauvre princesse, disait Garat, parlant de Marie-Antoinette après la Ter-

reur; elle chantait si faux! » Elle chantait et jouait mal. Deux autres interprètes des *Portraits de la Marquise* étaient le comte de Talleyrand et le comte d'Andlau.

C'est pour ce même théâtre que le marquis de Massa composa, en 1865, les *Commentaires de César;* le premier volume de l'ouvrage de Napoléon III venait de paraître, et le titre s'imposait. Trente rôles, pour principales actrices la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galliffet, la baronne de Poilly, Mme Anatole Bartholoni, qui avait tout l'esprit et la grâce de sa radieuse beauté. Comme compère le baron Lambert; comme régisseur et souffleur Edmond Davillier, Viollet-le-Duc. Parmi les clous du premier acte, on bissait la parodie d'un mulet rétif présenté tous les soirs au cirque des Champs-Élysées avec une prime de 100 francs pour le spectateur qui parviendrait à le monter; deux amis du prince impérial, Conneau et Pierre de Bourgoing, soutenant la carcasse de carton, figuraient le train de devant et le train de derrière. La princesse de Metternich, éblouissante de verve et d'esprit, jouait plusieurs rôles, celui de la *Chanson* entre autres; occasion toute naturelle de célébrer le courage de l'impératrice dans l'épidémie d'Amiens. Dialogue et couplets de la *Chanson* sont d'un tour aimable.

Dans le bateau : L'empereur et le prince impérial.

Assis sur les marches : S. M. l'impératrice. — Princesse de Metternich. — Duchesse de Malakoff. — Marquise de Rayneval. — Princesse d'Essling. — Prince de Reuss. — Comtesse d'Andlau. — Prince de Metternich.

Colonel Brady. — Baron de Bourgoing. — Baron de Beyens. — Poniatowski. — Commandant de Valmy. — Comte de la Poëze. — Baron de Marbourg. — Baron de Montbrun, etc.

UNE SÉRIE A COMPIÈGNE EN 1865

Une rencontre récente des escadres

anglaise et française dans la baie de Plymouth avait fourni le thème d'un tableau allégorique au second acte. Pendant un entr'acte, l'empereur, entrant dans le salon-foyer pour complimenter auteur et acteurs, remarque un jeune soldat de ligne, en tenue de route, fusil à la main, causant avec un invalide médaillé de Sainte-Hélène.

Mme LA MARÉCHALE BAZAINE

GÉNÉRAL MELLINET

— Qu'est-ce, demande-t-il, au marquis de Massa ?

— Un homme de troupe et un invalide que j'ai été autorisé à employer pour personnages muets. Ils arrivent de Paris.

— A-t-on eu soin de les faire dîner, au moins ?

— Je le pense, sire.

Napoléon s'approche du fantassin qui se retourne selon les principes et salue militairement.

— Oh ! oh ! Galliffet, s'exclame joyeusement l'empereur. Et celui-ci ? dit-il en frappant sur l'épaule l'invalide toujours immobile, qui alors seulement fait demi-tour de son côté. Oh ! oh ! Mellinet ! Deux glorieux blessés, ajoute-t-il en leur serrant la main.

Puis se tournant vers l'auteur de la revue :

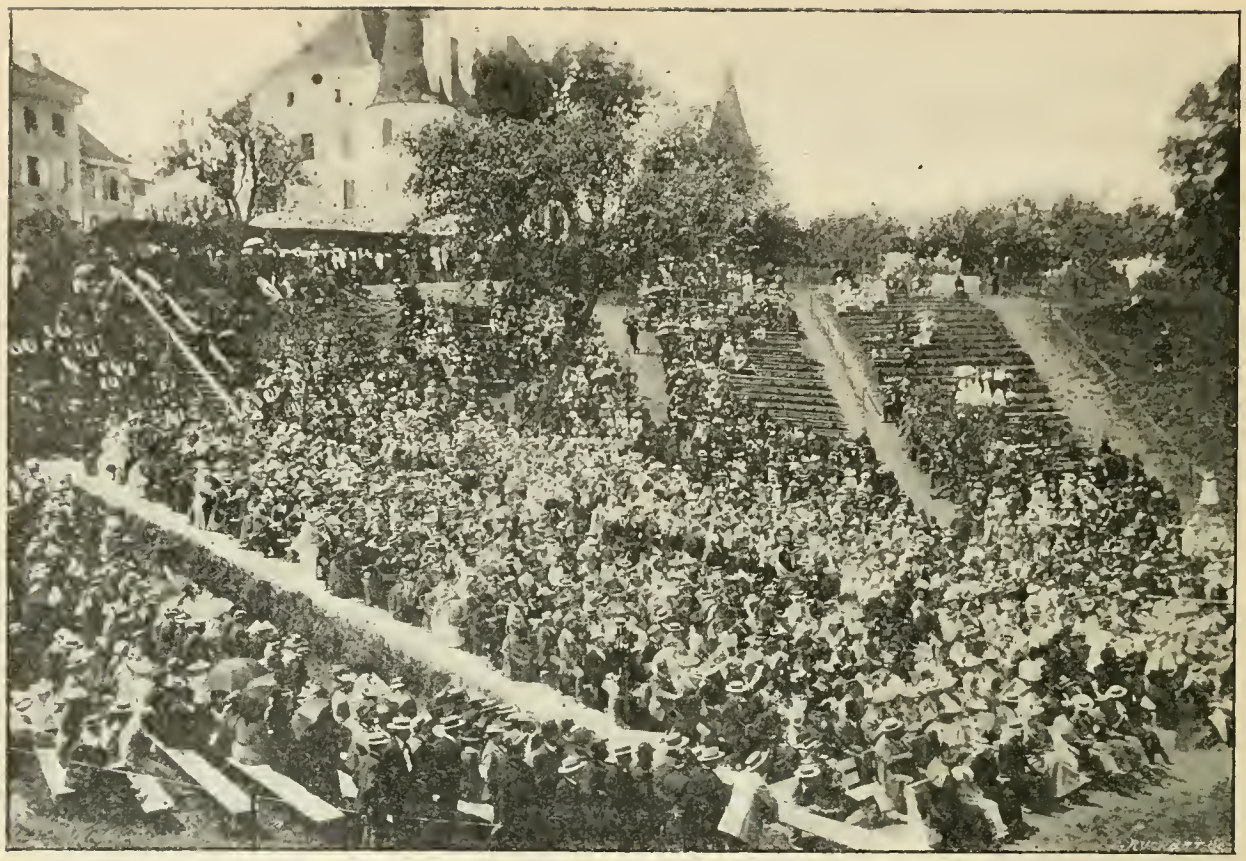
— Je vous fais mon compliment. Vous choisissez bien vos comparses.

Un autre comparse, c'était le prince impérial, en uniforme de grenadier, et personnifiant l'avenir. Quel avenir ! Plus tard, en 1870, il jouait *la Grammaire*, de Labiche, avec cinq de ses amis, sur un théâtre installé au pavillon de Flore : la fête finit par un souper que l'empereur présida lui-même, jouant avec les enfants, gai de leur gaieté. Les destins étaient proches, le secret de l'empire allait se divulguer.

Dans tous les pays, sous toutes les

latitudes, chefs et dynasties ont voulu avoir une cour qui est, si j'ose dire, leur puissance en miniature, et de celle-ci donne la sensation directe. La cour, chose complexe, protéenne, aux incarnations aussi nombreuses que celles du dieu Brahma, existe chez les peuplades sauvages comme chez les nations civilisées, dans les monarchies comme dans les républiques aristocratiques et même dans les républiques démocratiques; elle date presque du commencement du monde, du jour où il y eut des hommes puissants, et auprès d'eux des hommes faibles, disposés à leur obéir, à leur prodiguer l'encens. Tantôt elle est ce qu'est le chef, et tantôt elle l'asservit, en vertu de cette force mystérieuse de l'étiquette; le plus souvent elle semble le miroir de la nation, et parfois elle lui est comme étrangère: ici le cérémonial se complique infiniment, là il se restreint. Dans certaines cours, il se mêle en quelque sorte à la religion, prend un air sacerdotal et liturgique; celles-ci ont un appareil féodal et guerrier, les femmes en sont absentes; celles-là leur font une part très large, les femmes y gouvernent à découvert. Il est des cours qui ressemblent à un camp, d'autres à un salon de bonne compagnie, d'autres à un couvent, à un tribunal; il y en a où l'on s'amuse; il y en a où l'on s'ennuie à périr: telle cette cour d'Espagne au XVIIe siècle, où l'ennui était si épais, si pesant, qu'on croyait le toucher, le respirer, et qu'il suffisait de venir en ce pays pour n'avoir plus envie d'y bâtir des châteaux. La cour des Tuileries, de 1852 à 1870, est une cour aimable, d'une gaieté un peu bruyante, moins savamment ordonnée que celle de l'ancienne monarchie, moins gourmée, plus attrayante, aussi morale que celle de Napoléon Ier. Entre elle et la cour de la Restauration, de la monarchie de Juillet, il existe des différences assez profondes; dans celle de la Restauration, la femme, la reine est comme absente; celle de Louis-Philippe est plus familiale, plus austère aussi. La démocratie frappe à la cour de Napoléon III, l'exotisme y pénètre triomphant; on y respire un air d'improvisation, de laisser-aller cosmopolite, on s'y préoccupe plus du fond que du protocole et des bienséances. D'ailleurs l'épithète de cour *fin de siècle* serait trop sévère, et, à tout prendre, avec ses grâces et ses lacunes, ses vertus et ses défauts, elle en vaut une autre, et remplit largement cette mission sociale qui consiste à répandre l'élégance, le luxe, à créer du bonheur et de la beauté.

VICTOR DE BLED.



L'AMPHITHÉATRE D'AVENCHES — REPRÉSENTATION DE *JULIA ALPINULA*

LE THÉATRE NATIONAL DANS LA SUISSE ROMANDE

Une chose dont s'étonnent volontiers ceux qui connaissent et qui aiment la Suisse et son histoire, c'est que ce vaillant petit peuple, auquel ne manquent, cependant, ni les artistes ni les poètes, ait trop souvent laissé aux étrangers le soin de convertir en belles œuvres de poésie et d'art les pages glorieuses de ses annales et les incomparables splendeurs de son pays. Ce n'est pas un Suisse qui a signé le *Régiment du baron Madruce,* de la *Légende des Siècles,* la plus magnifique page de poésie que la Suisse ait inspirée. L'Allemand Schiller et l'Italien Rossini ont écrit ces deux *Guillaume Tell* où ils ont exprimé toute l'âme de la patrie helvétique. Le plus beau *Bonivard à Chillon* ne serait-il pas de l'Anglais Byron ?... Il est vrai que les peintres et les sculpteurs suisses ont été, dans l'exploitation du domaine national, plus heureux que les musiciens, les poètes et les dramaturges.

Mais ces derniers sont en train, justement, de prendre leur revanche.

* * *

Les Suisses allemands ont, eux aussi, transporté sur la scène et « mis en pièces » les héroïques exploits de leurs ancêtres. Il y a longtemps qu'ils ont leur théâtre populaire et patriotique. Ils ne laissent guère passer d'important anniversaire sans le commémorer par quelque représentation et des fêtes grandioses. Fondation de la Confédération suisse et de la ville de Berne ; légende de Guillaume Tell ; histoire de Winkelried, le héros de Sempach, et de Georges Jenatsch, le patriote grison ; en 1899, à Coire, commémoration de la

bataille de Calven, et, à Soleure, de la bataille de Dornach ; — voilà, avec bien d'autres, autant d'occasions de réjouissances publiques et, particulièrement, de ces dramatiques exhibitions qu'on appelle *Festspiele*.

Un *Festspiel*, c'est une espèce de « revue » historique, une sorte de lanterne magique théâtrale, une succession de tableaux, de scènes, d'épisodes, qui se rattachent tous à une même époque, à un même cycle, mais que ne joint les uns aux autres aucun lien dramatique, aucune unité. C'est de l'histoire, ou de la légende, découpée en tranches, parfois un peu épaisses, presque toujours un peu indigestes. C'est peu homogène. C'est fait par juxtaposition plutôt que par composition. C'est un peu fruste, un peu primitif. Ce genre de théâtre procède par coups successifs, vigoureusement assenés. Il ignore l'art savant et délicat des préparations, des transitions et des nuances. Les caractères, quand il y en a, y sont volontiers tout d'une pièce, comme ceux des chansons de geste ou des mystères. D'ailleurs, l'origine des *Festspiele* est fort ancienne, et de bons esprits ne craignent pas de la faire remonter jusqu'aux Dionysiaques et aux rites d'Éleusis. On pourrait aussi, sans inconvénient, aller jusqu'au déluge. Quoi qu'il en soit, la psychologie, ce régal des esprits latins, y est difficile, sinon impossible, en tout cas inutile. Les passions n'y sont pas réglées ; elles s'y déchaînent comme des ouragans. L'action y progresse par bonds, par soubresauts. Les vides y sont bouchés, tant bien que mal, par de la musique et une figuration compliquée et somptueuse.

Et cela n'empêche pas que ce genre de théâtre ait une espèce de grandeur massive, parfois épique, capable de produire sur des esprits simples une profonde impression.

JULIA ALPINULA IMPLORANT LA PITIÉ DE CECINA

* * *

Il existe aussi des *Festspiele* dans la

Suisse romande, mais ils ne valent pas ceux des Suisses allemands. Il y a le *Poème alpestre* de M. Daniel Baud-Bovy, qui fut exécuté à Genève, en mai 1896, pour l'inauguration de l'Exposition nationale suisse, avec la musique de M. Jaques-Dalcroze ; mais c'est une sorte de cantate qui n'est, au fond, ni théâtre proprement dit ni *Festspiel*, parce qu'on n'y trouve n'y action, ni études de caractères, ni éléments historiques. C'est de la fantaisie et du lyrisme purs. Et l'auteur lui-même convient que, « isolé de la musique, un *livret* n'est pas une œuvre d'art, ou plutôt — la notion du Beau restant inséparable de celle de l'Absolu — on peut dire qu'il *n'est* pas ».

Le *Neuchâtel suisse* de M. Philippe Godet existe davantage, en tant que *Festspiel*. Son auteur l'écrivit pour la célébration du cinquantenaire de la République neuchâteloise, en juillet 1898. Il satisfait bien aux règles du genre. Ses douze tableaux se promènent par grandes enjambées à travers le temps et l'espace. On y saute de Bâle à Grandson, de Grandson au Locle, du Locle au Val-de-Ruz, du Val-de-Ruz à Neuchâtel, de 1444 à 1848, par bonds successifs. Il va sans dire qu'aucun des personnages d'un tableau ne se retrouve au tableau suivant. Cependant, tous les *Festspiele* ne poussent pas aussi loin l'amour de l'incohérent et du décousu. Mais tous sont écrits en un style quelconque, aussi peu littéraire que possible. Toutes ces raisons font que les *Festspiele* ne sont pas plus du théâtre que les images d'Épinal et les légendes naïves qui les accompagnent ne sont du roman.

* * *

Aussi bien, les esprits latins aiment mieux autre chose. Ils préfèrent suivre pas à pas une action qui s'engage, une intrigue qui se noue. Un écheveau qui s'embrouille leur procure une joie sans mélange quand quelqu'un d'habile réussit à le débrouiller. L'analyse psychologique et l'étude des caractères leur paraissent mille fois préférables aux surprises de l'imprévu, aux contingences du hasard, et ils seront toujours gagnés par une belle et régulière ordonnance, par de nobles pensées, par d'harmonieuses paroles, par des douleurs sincères, par des situations fortes, par de tragiques dénouements. C'est peut-être parce que l'âme des antiques rhéteurs sommeille en eux, parce qu'ils sont légers et qu'il faut ces subtils artifices pour les faire demeurer en place jusqu'au bout. C'est, d'autre part, un défaut, sans doute inhérent à la race, de faire moins de cas des choses elles-mêmes que de la manière dont elles sont présentées.

C'est à quoi songea un jour M. Adolphe Ribaux, le jeune écrivain neuchâtelois dont les lecteurs du *Monde Moderne* n'ont pas oublié la poétique *Missa solemnis*, et les pittoresques études sur le *Village suisse* et le *Lac Majeur*. Il n'avait encore écrit pour le théâtre que des piécettes de fantaisie, aux situations plaisantes et aux rimes funambulesques, lorsque la « Société de Développement » de la ville vaudoise d'Avenches, la romaine Aventicum, lui demanda, pour le faire représenter dans son amphithéâtre, un drame tiré de l'histoire locale et où revécût le passé de l'antique cité, avec ses légendes, ses traditions, les quelques vestiges d'histoire échappés à l'oubli.

Adolphe Ribaux choisit la poétique légende de *Julia Alpinula* et l'héroïque histoire de son père, Julius Alpinus, duumvir d'Aventicum.

L'histoire lui fut fournie par Tacite :

« Les Suisses, nation gauloise,... n'étant point encore informés de la mort de Galba, avaient refusé de se soumettre à Vitellius... Cécina vint aussitôt fondre sur leur pays,... désola leurs campagnes,... et marchait avec ses troupes victorieuses contre Aventicum, capitale de toute la nation, lorsque des députés vinrent de la part des magistrats pour lui livrer la ville. Il accepta leur reddition, et fit cependant punir de mort Julius Alpinus, l'un des

principaux, qu'il accusait d'être l'auteur de la révolte. » (Tacite, *Histoires*, I.)

La légende lui fut fournie par une épitaphe apocryphe latine dont voici la traduction :

« Je repose ici, moi, Julia Alpinula, prêtresse de la déesse Aventia, fille infortunée d'un infortuné père. Nos prières n'ont pu l'arracher au trépas. Sa destinée était de mourir d'une mauvaise mort. J'ai vécu vingt-trois ans. »

Avec si peu, établir un drame ! Oh ! un *Festspiel* allemand, rien de plus facile ! Quelques tableaux militaires, ici les Romains, là les Helvètes, la campagne dévastée, la ville investie, les députés au camp de Cécina, Cécina dans Aventicum, les supplications de Julia Alpinula et le supplice de Julius Alpinus, quelques fanfares de *tubæ* par-dessus, et la chose est faite. Mais, dans la Suisse romande, on ne se contente pas à si peu de frais.

JULIA ALPINULA — DIOMÈDE

A cette histoire et à cette légende un peu maigres, Adolphe Ribaux a ajouté un élément romanesque et sentimental. Il a donc supposé qu'un jeune Romain, Septimius, ayant connu à Rome Diomède, percepteur des impôts d'Aventicum, et sa fille, la belle Faustine, est venu les retrouver dans la capitale des Helvètes avec le dessein de conclure ce brillant hymen. Mais il n'a pas plus tôt vu la fille de Julius Alpinus célébrant le culte de la déesse Aventia, qu'une passion profonde envahit son cœur et y remplace à tout jamais la légère amourette esquissée sur les bords du Tibre.

Alors une jalousie furieuse s'empare de Faustine. Sachant que Septimius, entraîné par le vieillard Félix, fréquente les assemblées clandestines des chrétiens, elle arrache à la pauvre Julia, déjà orpheline, le serment de renoncer à Septimius, si elle ne le veut perdre, et

l'infortunée tient sa parole en se donnant la mort sur les degrés du temple d'Aventia. Septimius la suit de près, l'émotion et la douleur ayant rouvert en lui une récente blessure encore mal fermée.

Tel est le roman qu'Adolphe Ribaux a mêlé à l'histoire et à la légende, qu'il a, pour tout le reste, scrupuleusement respectées. Tel est le drame qui fut représenté, pour la première fois, dans l'amphithéâtre romain d'Avenches, le 30 septembre 1893, au milieu d'un immense concours de population et avec un considérable succès. Et ce n'était certes pas une petite entreprise ! On peut presque dire que le moins difficile fut d'écrire la pièce. Mais il fallait la mettre en scène, et, dans la Suisse romande, l'industrie du théâtre n'existait pour ainsi dire pas. Aussi la Société de Développement d'Avenches dut-elle, pour les décors et les costumes, s'adresser à l'étranger. Cependant elle tint à honneur, — et avec raison, — que les acteurs et les figurants fussent du pays, d'Avenches même, s'il était possible. Des amateurs se trouvèrent qui n'avaient jamais mis les pieds sur les planches d'un théâtre, qui ignoraient jusqu'aux principes les plus élémentaires de la diction, de la tenue, de l'art si complexe de l'acteur dramatique. Plusieurs mois d'un labeur acharné vinrent à bout de toutes les inexpériences, de toutes les résistances, dont la plus rude à vaincre, — et je crois bien qu'elle ne fut pas complètement vaincue, — fut peut-être l'indéracinable accent vaudois, d'un effet si bizarre dans la bouche d'anciens Romains. N'importe ! Les représentations de *Julia Alpinula*, renouvelées le 8 octobre 1893, et les 9, 10 et 16 juin 1894, eurent un retentissement européen. Le « Théâtre national suisse », d'une haute valeur artistique et littéraire, était fondé.

Le branle était donné. En 1896, les lauriers d'Avenches ayant empêché Grandson de dormir, un comité se forma dans cette dernière ville, — une pittoresque localité vaudoise des bords du lac de Neuchâtel, — pour l'exploitation dramatique de l'histoire de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et de ses défaites de Grandson, Morat et Nancy, en 1476 et 1477. La population tout entière ayant applaudi à l'initiative du comité et résolu de le seconder dans sa tâche, un fonds de garantie de plus de 20 000 francs fut réuni et un drame commandé à Adolphe Ribaux. *Charles le Téméraire* fut donc représenté sur la grande place du château de Grandson, les 19, 20, 26 et 27 juin 1897, et ce fut un succès plus grand encore que celui d'Avenches.

C'est, d'ailleurs, un drame rude et sombre, dans la conception et l'exécution duquel ont été scrupuleusement respectés l'histoire et l'ordre chronologique. Il le fallait, plus encore que dans *Julia Alpinula*. Car, ici, point de légende, pas d'incertitude, pas de vague, pas de liberté laissée à l'imagination et à la fantaisie, pas de permission à la petite fleur bleue du rêve de s'épanouir entre les pierres disjointes du sombre château gothique. De là un drame farouche, sans amour, exclusivement viril, où le seul rôle de femme qui vaille d'être signalé, — la duchesse Yolande de Savoie, — se compose exactement de cinquante-huit mots. « Monseigneur le duc, dit un Lombard de son armée, n'est guère porté vers les cotillons. » Voyez-vous le terrible soudard, — l'homme qui jetait ses bottes à la tête de Philippe de Comynes, — faire le joli cœur et soupirer des madrigaux aux pieds de quelque Omphale ? La seule femme capable de conduire cette tragique épopée, c'est la Fatalité. Vous ne trouverez qu'elle dans *Charles le Téméraire*.

Par là, ce drame prend une allure et une grandeur morale qui le fait involontairement comparer — toutes proportions gardées — avec certains chefs-d'œuvre du théâtre grec et du théâtre shakespearien. Dans cette histoire du Téméraire, il y a à la fois de l'Œdipe et du Macbeth. C'est presque, même, un

JULIA ALPINULA A AVENCHES — CORTÈGE DES ACTEURS ET FIGURANTS

sujet eschylien. Dans Charles de Bourgogne, il y a du Xerxès. Grandson, c'est

Marathon ; Morat, c'est Salamine ; Nancy, c'est Platée. Partout, c'est la Némésis ironique et vengeresse, qui enivre l'insensé des fumées de son propre orgueil et qui affole celui qu'elle veut perdre. Partout, c'est la démonstration palpitante de ces paroles qu'adresse à René de Lorraine victorieux l'archiprêtre de Nancy : « Mon fils, n'oubliez jamais que l'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit devant la ruine ! » Cette vérité morale est à la fois le fondement et l'unité du drame. Et ce qui fait sa beauté et sa grandeur, c'est ce qui fait en même temps la grandeur et la beauté de l'histoire. Car l'histoire apportait, pour ainsi dire, le drame tout fait avec son prologue, son exposition, son nœud, ses péripéties et son dénouement.

Après Grandson, Payerne ; après *Charles le Téméraire, la Reine Berthe*, pièce en douze tableaux, dont les neuf représentations, données en juin 1899, ont attiré quelque trente mille spectateurs.

Payerne est une petite ville vaudoise d'environ 4 500 âmes, située, non loin d'Avenches, dans la vallée de la Broie. Elle fut fondée au ve siècle de notre ère, avec des matériaux pris aux ruines d'Avenches par l'évêque Marius, fut agrandie au xe siècle par la reine Berthe, fille de Bourcard d'Allémanie et femme de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Elle avait autrefois une riche abbaye de Bénédictins, qui commencèrent la fortune de la contrée et furent supprimés par la Réformation. Leur abbaye avait été dotée, en 960, par la reine Berthe. Payerne, dans la suite, servit souvent de résidence aux rois burgondes. On y fabrique, aujourd'hui, beaucoup de cigares et de charcuterie.

Quant à la reine Berthe, c'est une figure historique, sans doute, mais bien plutôt légendaire. On n'en sait, à vrai dire, pas grand'chose : qu'elle naquit en l'an 900, qu'elle épousa, en 921, Rodolphe II, qu'elle devint veuve en 937, qu'elle régna pendant la minorité de son fils Conrad, qu'elle mourut vers 970 et fut ensevelie, ainsi que Conrad, dans l'église abbatiale de Payerne, où leurs restes ont été retrouvés en 1817. Elle était fort bonne, très pieuse, et adorée de son peuple. C'était la femme humble et forte de l'Évangile, l'aïeule des bonnes ménagères romandes. « Berthe, humble reine », dit un sceau reproduit sur les murs de la vieille église de Payerne. En effet, elle se plaisait dans les fermes de ses paysans plus que dans ses châteaux de Chavornay, de Lausanne ou d'Yverdon, et elle aimait à se promener dans les campagnes, filant sa quenouille sur sa haquenée blanche. Son souvenir est demeuré extrêmement populaire dans le pays romand.

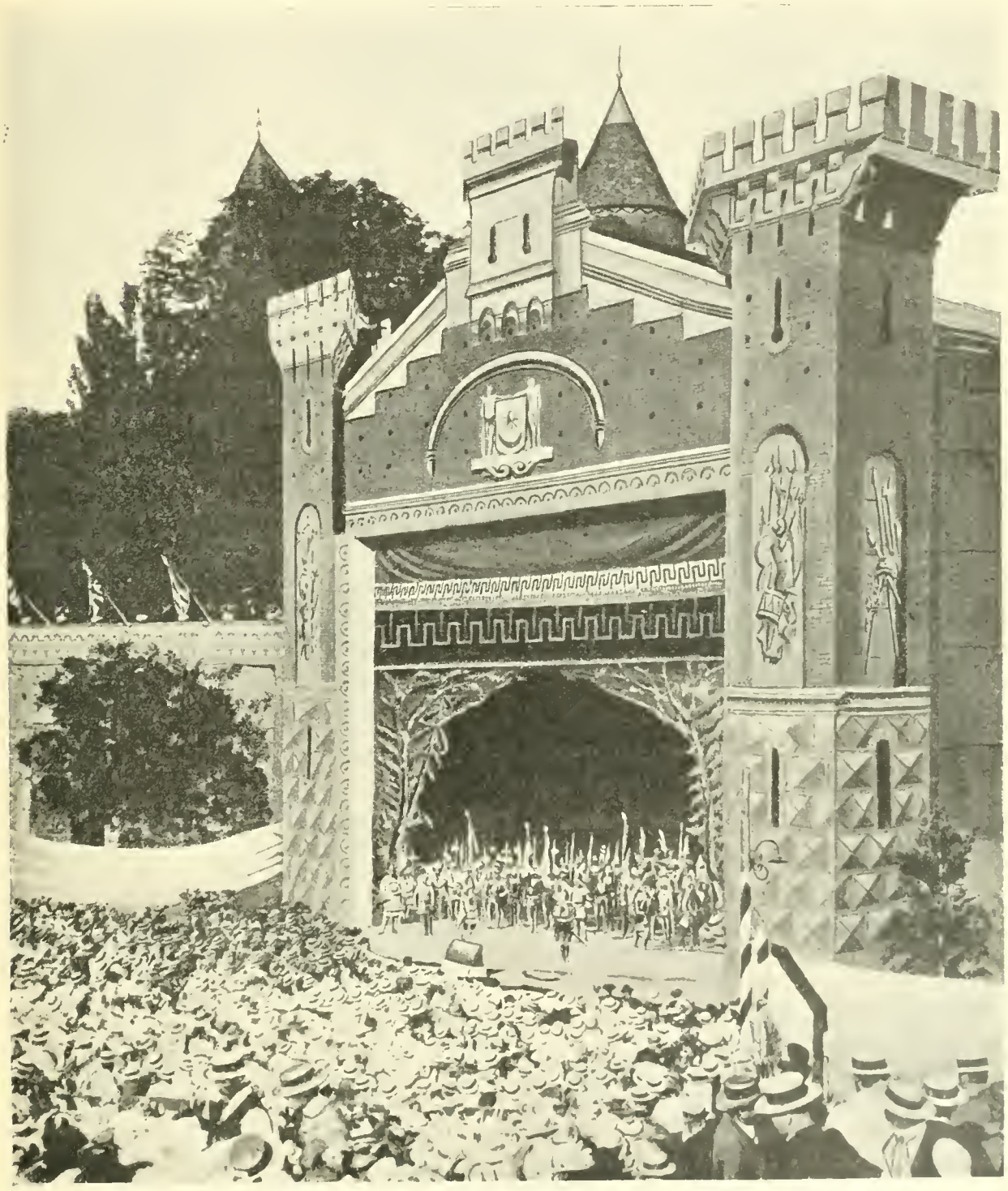
Le théâtre historique a un inconvénient : il coûte cher. Beaucoup de peine, d'abord ; ensuite, beaucoup d'argent. Pour monter *la Reine Berthe,* la ville de Payerne a dû engager un capital de 30 000 francs. Pour une petite ville, cela compte. Sans doute, cela se retrouve, et, jusqu'ici, soit à Avenches, soit à Grandson, soit à Payerne, les recettes ont été de beaucoup supérieures aux dépenses. Mais enfin, il y a toujours un aléa, que beaucoup d'autres localités, de population moindre et de moindres ressources, hésitent à affronter. D'ailleurs, le passé, c'est bien ; mais le présent, ce n'est pas mal non plus, et si l'humanité, suivant le mot d'Auguste Comte, se compose de plus de morts que de vivants, ce n'est pas une raison pour ne pas s'occuper des vivants.

Aussi Adolphe Ribaux songea-t-il un jour qu'un théâtre national, pour bien mériter ce nom, ne doit pas être seulement historique et qu'il ne lui suffit pas de remuer la glorieuse poussière du passé. Le présent doit bien aussi compter pour quelque chose. Il conçut l'idée, absolument neuve pour la Suisse romande, de transporter sur la scène les mœurs rustiques et bourgeoises, les humbles vies des paysans et des ouvriers.

Sans doute, elles sont le plus souvent bien régulières, bien monotones et bien

pauvres d'imprévu, les existences où l'on se borne à manier le burin, la varlope ou le fossoir. Et si je disais tout à « rosse »?... Ou bien une réédition du bon vieux « mélo »?

Ni l'un ni l'autre, mais quelque chose

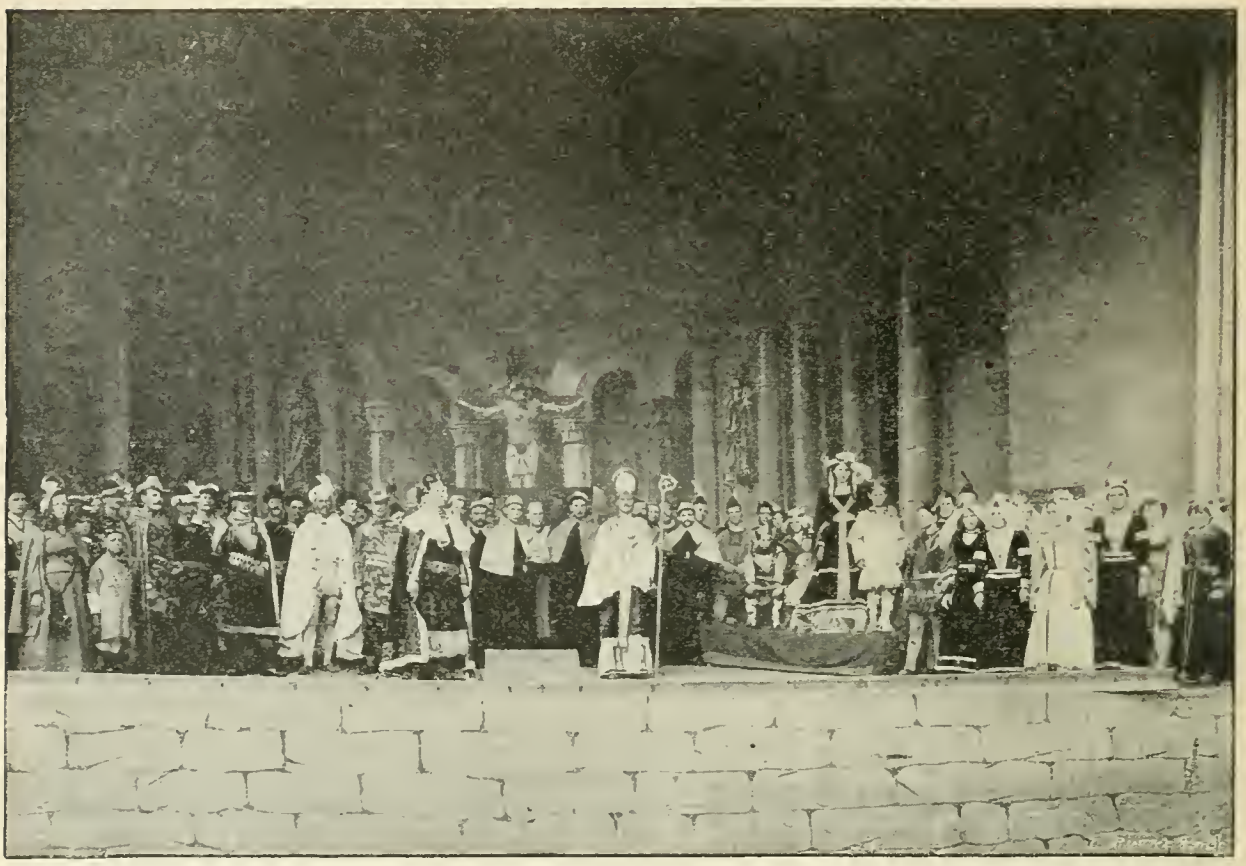


CHARLES LE TÉMÉRAIRE A GRANDSON — LA SCÈNE ET LE PUBLIC

l'heure que la psychologie est le régal des esprits latins, quelle psychologie peut-on bien faire d'un garçon de ferme ou d'une gardeuse de troupeaux? Alors, quoi? Du théâtre brutal, du théâtre qui se rapproche beaucoup des quelques pièces tirées des romans alsaciens d'Erckmann-Chatrian

Le Roman d'un jardin, où Adolphe Ribaux a su être national tout en res-

tant largement humain, a été représenté, pour la première fois, à Genève, le 1er février 1896 et, la même année, une vingtaine de fois au moins dans d'autres villes ou villages de la Suisse romande. On y trouve, par endroits, la bonhomie charmante, la simplicité patriarcale de *l'Ami Fritz*, et, ailleurs, l'âpreté tragique des *Rantzau*.



LA REINE BERTHE — CHAPELLE SAINT-MAIRE A LAUSANNE

*
* *

L'exemple ainsi donné a été suivi. Lorsque, en janvier 1898, le peuple vaudois célébra le centenaire de son indépendance, on représenta, à Lausanne, le *Davel* de M. Virgile Rossel, poète du Jura bernois, et cette pièce historique, qui illustrait la touchante et noble figure du grand patriote-martyr, fut accueillie avec une extrême faveur.

Car le théâtre populaire agit directement sur la foule, sur les petits et sur les grands, sur ceux qui ne savent pas lire, sur ceux qui apprennent à lire, sur les simples d'esprit et sur les enfants. Deux mille enfants ont assisté à *Julia* et au *Téméraire*, cinq mille à *la Reine Berthe*, où il est dit dans le prologue :

Oui, le théâtre n'est et ne doit jamais être
Un vain amusement de l'esprit ou des yeux!
Sous le rythme des mots un grand but doit paraître,
Surtout quand pour témoins on a les vastes cieux!

Le théâtre soit donc une tribune immense,
Utile, bienfaisante au peuple réuni,
Où triomphent la paix, la vertu, la clémence,
Où la réalité s'éclaire d'infini!

Des héros d'autrefois qu'y rayonne l'exemple;
Qu'on en sorte plus fort, et plus pur, et meilleur,
Non comme d'un tréteau, plutôt comme d'un temple,
Vers le Beau, vers le Bien ayant haussé son cœur!

Telle est l'œuvre entreprise dans la Suisse romande. Elle est autrement large que les reconstitutions du théâtre populaire qui ont été faites sur divers points de la France. Elle se développera encore, et le peuple y trouvera des joies artistiques et moralisatrices.

JULES CARRARA.

G. Meunier. — Affiche pour le papier *Job*.

LES

MAITRES DE L'ESTAMPE ET DE L'AFFICHE

GEORGES MEUNIER

« Tant que les hommes resteront des hommes, et les femmes des femmes, ils demanderont à l'art de leur présenter un miroir flatteur dans lequel ils se puissent voir en beau. » — Ainsi parlait, il y a environ six ans, Beerbohm-Tree, l'ex-directeur et le premier comédien du Hay-Market Théâtre, aujourd'hui directeur du *Her Majesty theater*, au public accouru à Saint-James Hall pour écouter certaine conférence sur les conditions de l'art dramatique et l'esthétique de la scène. Cette opinion, exprimée un peu à la façon de La Palisse, en apparence, mais qui toutefois, comme vérité morale, en vaut bien une autre, paraît avoir dicté le programme décoratif de l'affichiste Georges Meunier. Ce brillant virtuose de la couleur apparaît, en effet, comme un interprète indiscuté de la joie, et si l'on créait les *Affichistes gais*, comme on a inventé les *Auteurs gais*, il y figurerait indiscutablement comme chef de file de la bande exhilarante, même avant son maître Jules Chéret dont il a dépassé l'éclat d'alacrité.

Toutes les petites femmes qu'il compose et présente au public de la rue — et sa galerie offre déjà de nombreuses et diverses figures — resplendissent de belle humeur ou s'illuminent de sourires que rehaussent encore le pimpant chiffonné, la blancheur pointillée ou zébrée de couleur des claires toilettes. Toutes

sont naturellement presque instinctivement gaies et mettent le spectateur qui les regarde au passage en appétit de vivre et d'aimer. Les fraîches croqueuses de cerises attablées au *Trianon*, l'une de ses premières affiches, la belle aux manches extravagantes qui déguste le *Cognac Otard-Dupuy*, la *Théâtreuse* effrontée et impudique se délectant à griller un *Cavour-Cigare*, l'accorte cycliste savourant son verre de *Lox*, l'amusante écuyère du cheval de bois de la Place Clichy, et la toute gracieuse, la presque féerique créature dont la forme semble tressaillir d'aise sous l'averse des confetti *Mousseline*, les échappées de Cythères parisiennes jusques à l'habituée du bal Bullier qui paraît lever la jambe autant pour son plaisir particulier et professionnel que pour l'agrément de la galerie ; toutes ces demoiselles d'évidente petite vertu ont une santé émaillée de joie qui fait plaisir à voir. Ce ne sont plus les pâles morphinomanes de Toulouze-Lautrec émaciées par le vice, endeuillées par l'obsession d'une fête continue; ce sont des grisettes qui ont le sang populaire aux joues et qui s'extasient au contact de toutes les caresses passagères.

G. Meunier. — Affiche pour le cognac *Otard-Dupuy*.

Comment refuser une tasse du roboratif extrait l'*Excellent*, lorsqu'il vous est présenté d'un air aussi engageant par une charmeresse aussi captivante que celle qui vous la présente en une mirifique affiche d'une fanfarante polychromie pleine d'heureux artifices? C'est de la réclame salubre, d'un art sain comme le comprenait le Directoire et qui ne s'anémie point dans l'ambiance des maladives décadences contemporaines.

Comment n'être pas induit en instantanée concupiscence par la mine gourmande, sensuelle, prometteuse de la jeune ménagère qui contemple en se léchant les lèvres un étui de *Crème Éclair?*

Ce n'est pas que Georges Meunier ne puisse donner que cette note toute à la joie dans son œuvre de fresqueur de murailles, ah! certes point; la gamme où sa virtuosité s'évertue est plus étendue, plus variée, mais toujours forte et vigoureuse même dans le funèbre. Le terrible pendu exécuté — soit dit sans méchant jeu de mots — pour le *Concert Duclerc*, et les différentes compositions livrées aux Compagnies de chemins de fer et à la Société philanthropique, pour ne citer que ses lithographies principales, prouvent assez notoirement que son crayon est apte à tout exprimer avec un même caractère de robustesse. Mais les circonstances l'ayant obligé, non moins que ne l'y poussait son tempérament, à mettre en scène plus spécialement la gaieté, il s'en est constamment tiré avec un tel bonheur que l'iconographe des affiches de ce temps ne saurait passer sous silence cette symphonie d'allégresse, cette floraison de sourires, cette plénitude de vie béatifiée qui s'épand avec tant de naturel dans ses triomphants placards polychromes.

G. Meunier. — Affiche pour *l'Excellent.*

Après s'être sérieusement initié aux multiples connaissances qu'exige l'art décoratif en toutes ses branches si multiples et si menues; après avoir cherché sa voie dans l'illustration, pour le plus grand avantage de certains amateurs dont il adorna les livres d'exquises et pimpantes aquarelles qui feront l'admiration des bibliophiles, Georges Meunier conçut, à un tournant de route de

sa vie, le projet de s'attaquer à l'affiche. C'était il y a quatre ans à peine (on le croirait plus lointain tant il marcha vite depuis lors) et son début fut, pour préciser le chemin parcouru, cette annonce du *papier Job,* montrant une blonde fumeuse de cigarettes vêtue de vert tendre, d'une vaporeuse facture, qui le mit en relief tout de suite. C'était le *coup de pistolet* nécessaire aux chercheurs de réputation soudaine. Sa vocation, jusqu'alors latente, venait de se révéler : il était né affichiste, il le comprit, ne chercha plus ailleurs, et l'art de l'affiche l'absorba dès ce moment tout entier. Depuis, il n'a cessé de produire, et comme la liste de cette production est déjà trop longue pour qu'il nous soit possible de la détailler dans ces quelques pages de notre texte, nous la donnons ici, en notant chacune de ses œuvres méthodiquement dans l'ordre presque chronologique de son apparition; c'est le procédé iconographique le plus sûr pour établir synthétiquement en quelques lignes la production d'ensemble d'un artiste encore à ses débuts et appelé à augmenter considérablement son bagage.

G. MEUNIER. — Affiche pour l'apéritif *Lox.*

AFFICHES

DE G. MEUNIER

Le Papier Job.

Le Sahara à Paris (Touareg exhibés au Vélodrome d'Hiver).

Le Cognac Otard-Dupuy.

La Crème Eclair.

L'Excellent (extrait de viande).

Le Tonique (apéritif Lox).

La Fête de la Presse parisienne pour les soldats blessés.

Le Jardin de Paris (Montagnes russes nautiques).

Trianon-Concert.

Cavour-Cigare (commandée par une maison suisse fabriquant des cigares de marque italienne pour... l'Australie).

Le Bec Auer.

Le Pendu (pour le Concert Duclerc).

Bullier.
Les Confetti Mousseline.
La Moutarde Bizouard.
Les Magasins de la Place Clichy.
Le Cognac Laronde.
Les Plages de l'Ouest (pour la Compagnie de chemins de fer).
Société philanthropique de l'Union du Commerce.
Projet d'affiche pour le journal l'*Éclair*.
Paris-Royan.

Signalons à part, comme petites estampes d'illustrations, la suite de six compositions que Georges Meunier exécuta pour l'*Almanach Sagot* (1896).

Ce sont, à côté de ses affiches, des documents qui montrent tout ce que Meunier aurait pu faire comme illustrateur de livres. En diminuant son champ d'évolution, son talent n'aurait rien perdu, car le peintre, né véritablement décorateur et interprète d'idées et d'images, demeure à l'aise dans toutes les circonstances et son talent affecte toutes les souplesses, toutes les subtilités nécessaires aux sujets et aux formats qui se présentent.

Quoique s'entendant mieux que quiconque à composer des scènes, à rythmer des attitudes, à combiner des groupes, Georges Meunier paraît infiniment plus personnel lorsqu'il ne trace en une seule composition d'affiche que deux ou trois figures. En donnant plus d'importance à son personnage, il peut mieux en noter, en détailler, en affirmer par l'esprit de la facture la physionomie; il la rend plus vivante et plus expressive.

G. Meunier. — Affiche pour *Trianon-Concert*.

On sent que Georges Meunier se plaît à ce travail, qu'il se réjouit de créer des types, de les enluminer, de les faire si hilarants, si prêts à sauter dans la rue, hors de la muraille. Ce qui contribue puissamment, d'ailleurs, à conserver à ses affiches une saveur de maquette,

G. Meunier.
Affiche pour le *Bal Bullier*.

c'est qu'il reporte lui-même son dessin sur la pierre, évitant ainsi les inévitables trahisons des mercenaires.

Tout cela possède le charme, la légèreté, la fraîcheur de l'improvisation : rien des lourdeurs lithographiques qui sentent le report de l'ouvrier; point de ces traits grossis, de ces *crachis* mécaniques, de ces aplats mal délimités, de ces inélégances de touche qui révèlent une main étrangère; c'est l'ébauche même enlevée par l'artiste à fleur de pierre.

Pour les mêmes raisons, la suite d'estampes faites pour l'*Almanach Sagot*, — les *Saisons* coquettement allégorisées par des Parisiennes aussi modernes que sémillantes — conserve un charme, nous dirions presque une fragrance de croquis aquarellisés.

Comptant parmi les plus sincères coloristes, Georges Meunier en tant que chromolithographe n'a que faire d'une palette encombrée : deux colorations dominantes, deux couleurs maîtresses mariées à quelque ton neutre lui suffisent, la plupart du temps, pour obtenir des effets d'une belle intensité, et ces colorations sont toujours réjouissantes. La figure de son affiche l'*Excellent* offre un effet d'écarlate et de violet aubergine qui réjouissent le regard, celle du *Cognac Laronde* un contraste de grenat et d'émeraude dont l'intensité japonaise resplendit sans hurler. L'alliciante tambourinaire qui annonce à coups de ras et de flas la *Fête de la Presse* présente une harmonie en jaune; l'annonciatrice de la *Moutarde Bizouard* une orchestration en rouge; la Nymphe de *Bullier* une mélodie en vert mousse égayée par un filet de chrome clair. Dans l'affiche du *Trianon* chantent la cerise et l'améthyste; dans celle du *Lox* se combinent les roux d'automne; l'affiche du *Bec Auer* exprime le resplendissement lumineux, la déflagration éblouissante qui conviennent; celle des *Confetti Mousseline*, sans autre stratagème que de très simples juxtapositions

de taches, donne l'impression pyrotechnique d'un cascadant bouquet de feu d'artifice épanoui en gerbes de feu.

Par de tels effets se trouve réalisé l'objectif technique de l'artiste : atteindre à une intensité d'expression par un minimum de moyens.

Mais il s'en faut de beaucoup que Georges Meunier ait toujours pu extérioriser ses concepts d'œuvres selon son sentiment, car, dans l'affiche, comme en général dans presque toutes les applications d'art, le producteur est loin de pouvoir réaliser ce qu'il sent et ce qu'il voudrait ; le client, par son inesthétisme et ses exigences, lui suscite maints obstacles qu'il n'est pas souvent facile de renverser ou de tourner. Il est à cette heure plus qu'à toute autre une loi terrible et dont on se rend malaisément compte, c'est que plus le profane est ignorant des choses du métier, moins il veut écouter les avis documentés du professionnel. La plupart des entrepreneurs de publicité illustrée demandent volontiers que l'affiche ne soit surtout pas trop artistique ; ils sentent toute la vertu de la grosse vulgarité et la préconisent ; sans doute, victimes d'un atavisme lointain, se figurent-ils que l'art est hébreu de naissance, c'est-à-dire incompréhensible ? De là, des incidents ou des conflits, dont le dénouement ne s'achève jamais sans quelque blessure à la sensitivité d'un véritable artiste.

Et ce ne sont pas seulement les industriels, les fabricants d'un produit à divulguer qui manquent de compréhension esthétique, certains professionnels du monde de la Presse ne sont pas moins aveugles. Georges Meunier en sait quelque chose pour avoir traversé ce monde-là.

G. Meunier. — Affiche pour la moutarde *Bizouard*.

G. Meunier. — Affiche pour le *Bec Auer*.

Lors du concours organisé par l'*Eclair* pour la composition d'une affiche, son projet, d'abord favorablement classé, fut, au second jugement, traité avec un suprême dédain qui n'étonna pas médiocrement les amateurs ayant conscience de la sûreté de leur goût et de leur vision. Cette maquette réalisait pourtant l'idéal du genre, tant par l'effet de ses teintes, une opulente opposition de ponceau et de vert Véronèse, que par ses qualités de mise en scène; de plus, le thème conçu par son auteur la désignait déjà pour être primée. — Qu'on en juge : assise dans l'attitude d'une extrême attention, la femme symbolique examine à la loupe une sphère terrestre, tandis qu'un large éclair fond sur le calame qu'elle tient d'une main assurée. Universalité, rapidité et sûreté des informations, l'allégorie était, on peut se l'imaginer, traduite sous une agréable et logique inspiration, et, ce qui ne gâte rien, avec un dessin vraiment sculptural; rien n'y manquait. Mais qui dira jamais les raisons secrètes d'un jury?

Cette maquette est peut-être celle où l'artiste a mis le plus en avant les ressources de sa personnalité; en tout cas, il l'a caressée avec une dilection particulière, et tout permet de la considérer comme son chef-d'œuvre jusqu'à ce jour.

Mais Georges Meunier, en dépit de toutes les contingences, créera très certainement une multitude d'autres affiches d'un décoratif aussi ingénieux, car il a donné déjà plus que des promesses et possède tout ce qu'il faut pour prendre une bonne place parmi les maîtres de l'estampe murale. Puis, c'est un jeune créateur d'un art tout fait de sourires à qui la fortune, elle aussi, sourira, en dépit des injustices et des incompréhensions humaines; son talent, en cette heure de symbolisme maladif, est marqué au sceau de la santé et de la vigueur; il nous fait l'effet d'un superbe gars, haut en couleur, dans un milieu peuplé d'anémiques. C'est pourquoi longtemps tournera au vent du succès le gai moulin d'art joyeux de l'affichiste Georges Meunier.

Octave Uzanne.

LE MONDE OU L'ON CHIFFONNE

LA CITÉ DORÉ

Il est, en plein Paris, de ces endroits ignorés du Parisien lui-même, endroits typiques et curieux, où, seuls, peuvent mener la curiosité d'un touriste urbain et l'intérêt qui excite toujours ce qui est inconnu.

Les cités de chiffonniers, à ce double titre, ont souvent sollicité l'attention des modernes Privat d'Anglemont; mais on s'est toujours attaché aux cités suburbaines, sans peut-être se douter qu'en plein Paris, il existe un centre important où se triturent tous les débris de la vie d'une cité, vieux linges, lambeaux de papiers, fragments de métal hors d'usage, croûtes de pain moisies, et tous ces mille détritus que recueillent, comme les *ravageurs* des berges de la Seine, ces industriels curieux et peu connus, que l'on appelle tantôt les chiffonniers, tantôt les philosophes.

Un voyage de découverte au milieu de cette bizarre population nous paraissait donc devoir présenter un intérêt spécial. Voyage sans danger, dira-t-on... Oui et non, suivant le point de vue auquel on se place. A ne considérer que ceux qui vivent de ce métier plein d'aléa, nous devons dire que nous n'avons rencontré que de braves gens; au contraire, à examiner tous les débris putrides qui ont défilé sous nos yeux — et sous notre nez — nous pouvions nous demander si nous ne rapporterions pas, comme souvenir d'excursion, quelques germes infectieux...

On a peine à se figurer qu'il existe au milieu de Paris, en pleine capitale de luxe, de confort, de bien-être et de civilisation un tel amoncellement de choses innommables. Où? Pas entre la Madeleine et l'Opéra, naturellement, mais *intra muros*, ce qui est suffisamment topique.

Là-bas, — tout là-bas, au diable! — derrière la Salpêtrière, près du boulevard de la Gare, sur lequel elle s'ouvre, est la place Pinel, une place peu connue de la plupart des Parisiens, et qui n'est pas sans analogie avec le rond-point de Courbevoie ; on s'y croirait à des lieues du boulevard. A l'est de cette place, entre un hangar et une maison quelque peu lamentable, une venelle à demi fermée par une potence de fer et encore rétrécie par une haute palissade de planches paraît être l'issue de quelque arrière-cour; un écriteau à demi effacé donne l'état civil de cette voie hybride, qui n'est ni une rue, un mètre trente centimètres de largeur au plus; — ni un sentier, cela est bordé de constructions; — ni une allée, cela ne conduit à aucun intérieur; — ni une route, cela manque d'empierrements et de largeur, — mais une sorte de chemin participant à la fois de la ruelle, de la cavée et de la galerie : *Passage Doré.*

Passage Doré... Est-ce une antiphrase?

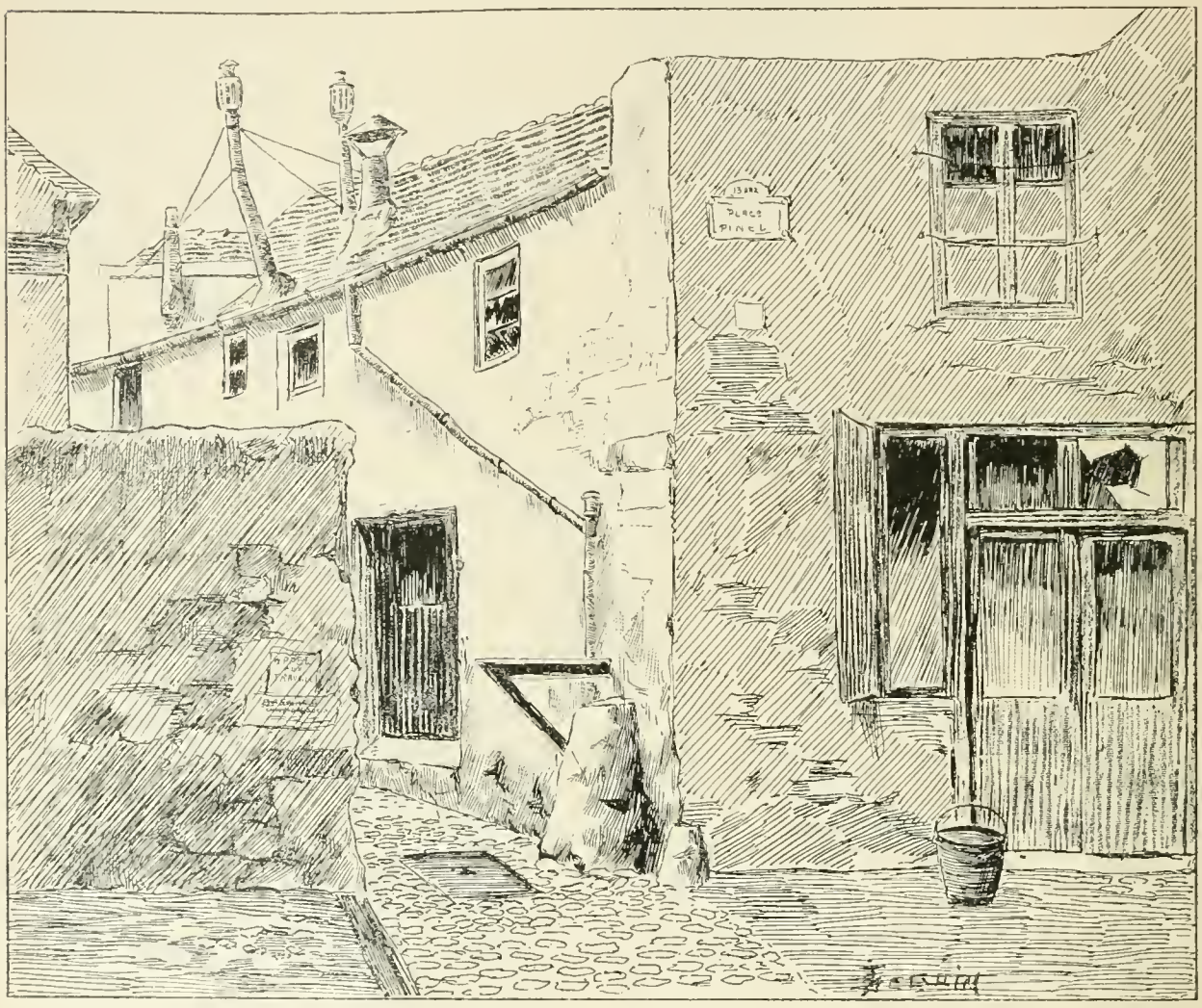
Point du tout, une ironie du hasard au plus : ce nom est celui d'un des anciens propriétaires.

Deux cents mètres de long environ. Vers le milieu, la palissade devient d'abord à claire-voie, puis cesse peu à peu, au hasard de la vétusté et des démolitions, pour donner à ce boyau une issue plus large sur la rue Jenner.

Jamais on ne soupçonnerait, si l'on n'était prévenu, que ce couloir étranglé donne accès à une cité entière, où s'agite tout un monde, — le monde du chiffon!

Poussons la potence de fer et entrons. Les maisons sont écrasées, lépreuses, crevassées, fendillées, ne tenant

que par l'appui mutuel qu'elles se prêtent : une série de clapiers où habitent des centaines d'êtres humains, hommes, femmes, enfants, travaillant, croupissant, grouillant... Des portes basses, donnant dans des allées d'où s'exhalent

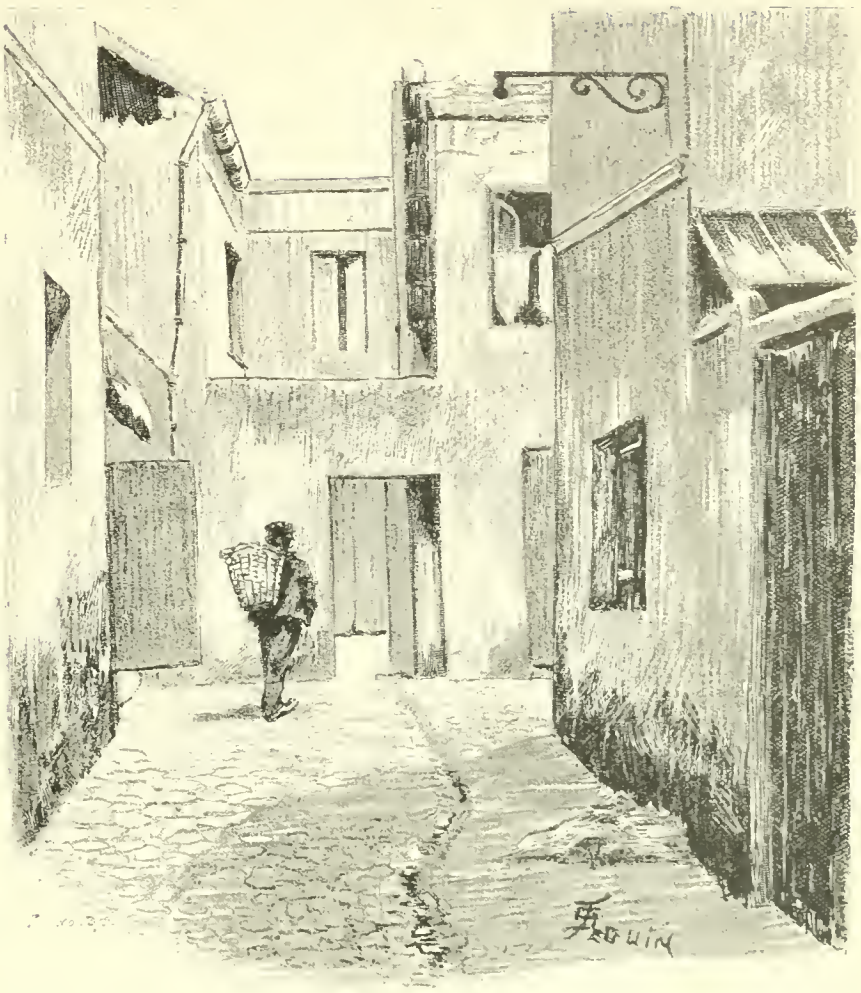


ENTRÉE DE LA CITÉ DORÉ

d'abominables relents, des fumets d'indéfinissables graillons, où s'ouvrent des voûtes noires, affaissées, où se dégorgent des escaliers ou des échelles de bois vermoulu, lustré de crasse et de graisse ; d'autres portes basses s'ouvrent directement dans des chambres !, inénarrables capharnaüms dont le sol en terre battue ou en carreaux de brique déchaussés disparaît sous un putride amoncellement d'ordures, — lambeaux d'étoffe et fragments de papier, os dédaignés des chiens et croûtes de pain couvertes de lèpres et de moisissures, fragments de fer-blanc et quartiers de fonte, — rebuts inénarrables auxquels un soleil ardent fait suer d'indicibles buées, et qu'une population spéciale, pauvres gens! trie avec autant, sinon plus de soin que n'en met un caissier de la Banque de France à faire la sélection des billets de mille francs...

Vers le milieu du passage une voie, aussi large que longue, s'ouvre à notre droite et débouche dans une rue bordée de chaque côté par des bâtisses bizarres, qui ont dû être autrefois construites — alors que ce coin était encore au milieu des champs — en vue d'une exploitation maraîchère, mais qui depuis, adaptées tant bien que mal à leur destination de logements urbains, semblent n'avoir pris de la ville que la gale des murs oubliés par la pioche. Laissant de

côté et d'autre des cours d'où sortent des parfums sans nom, mais d'une si virulente âcreté que, instinctivement, la gorge se contracte, et des pièces basses qui, sous ce rapport, ne le cèdent nullement aux cours, cette rue fait à angle droit sur elle-même un double retour, enserre un pâté de maisons dont la hauteur varie d'un rez-de-chaussée à trois étages. Une seule en compte quatre : elle paraît de construction relativement récente et semble la plus propre, au moins extérieurement. Revenant sur elle-même, la rue en question, qui ne peut être désignée plus clairement, vu son absence de plaques et l'heureuse indifférence dans laquelle semble la tenir la municipalité du XIIIe arrondissement, la rue, disons-nous, se bifurque : une branche revient vers le passage Doré; l'autre, après avoir amorcé une cour aussi profonde que sale, se dégorge sur le boulevard de la Gare. Ainsi, cinq bouts de rue lamentables, un îlot central entouré de pâtés de constructions borgnes, telle est la cité Doré, la ville des chiffonniers, qui, à tous les points de vue : hygiène, propreté, entretien, classement, alignement, etc., paraît en dehors de toute réglementation municipale.



UN COIN DE LA CITÉ DORÉ. — AVENUE CONSTANT-PHILIPPE

De petites charrettes à bras y peuvent seules pénétrer, ce qui explique le laisser-aller de la population grouillant à cet endroit. Des nuées d'enfants sordides, dont plus d'un doit absolument ignorer l'usage de l'eau, se roulent en jouant au milieu des ballots de chiffons que les logements riverains, ne pouvant contenir, laissent envahir le milieu de la chaussée. Le sol y est, sans aucune raison, çà et là formé d'un empierrement rudimentaire où la moindre pluie doit creuser des cloaques, ou pavé d'une façon qui détraquerait en peu de temps les meilleurs ressorts, si jamais voiture pouvait se risquer en cet endroit. A l'opposé du passage, un semblant de ruisseau, quelque chose comme une suite de mares croupissantes, occupe le milieu de la chaussée, sans mener à aucun égout : c'est le soleil qui se charge de sécher la rue! Mais quelle fange entre les pavés disloqués de cette série de fondrières! Çà et là des hommes, des femmes, étendus sur des sacs, qui dissimulent la monstrueuse inégalité du pavage, dorment en pleine rue du sommeil du juste — ou de l'ivresse; l'un

d'eux a même les pieds dans le ruisseau. Oh! le sybarite, qui trouva ce moyen de joindre l'utile à l'agréable, — la lotion du corps aux rêves de l'esprit!

Dans une salle étranglée dont la fenêtre ouverte laisse entrer un rayon de soleil et sortir une buée absolument insoutenable pour l'odorat le mieux cuirassé, nous regardons : le sol est jonché de détritus que fait fermenter la chaleur; des chiffons en tas, triés ou non, en ballots, en mannes, en bloc, en détail, des chiffons accrochés au mur ou suspendus à des ficelles, toujours des chiffons, partout des chiffons... Partout? non : il y a un lit dans ce coin, un lit où doivent reposer des êtres humains, — peut-être une femme qui est mère, car voici plus loin une sorte de meuble creux, qui pourrait être un petit cercueil et qui vraisemblablement est un berceau...

Et cependant, comme tout est contraste dans la vie, une double tache blanche, mobile, met comme un rayon de joie en la pourriture de ce logis : deux petits lapins aux yeux roses semblent courir après le rayon de soleil qui, des abominables choses dont cette chambre est remplie, fait monter une exhalaison terriblement asphyxiante... Peut-être y a-t-il une grâce d'État pour les lapins blancs de la cité Doré.

Et quels bizarres points de vue!... Ici un escalier délabré serpente contre la façade d'un bâtiment miraculeusement équilibré; là, comme une recherche artistique surprenante, une sorte de colonnade en bas-relief de plâtre galeux forme, sans rime ni raison, le sommet d'un mur croulant; ailleurs, c'est l'intérieur d'un *bistrot* signalé au dehors par quelques flacons écornés soutenant du *poivre*, du *fil-en-quatre*, du *camphre*, du *sacré-chien*, du *casse-poitrine* et autres produits d'une distillation perfectionnée jusqu'à la pourriture.

Voici le lieu : voyons maintenant les êtres.

C'est pour nous un devoir de conscience de le déclarer : nous n'avons trouvé dans cette population humble et pauvre entre toutes que de braves gens, d'absolument braves gens, nous ne saurions trop le répéter. Or nous n'étions pas sans quelque appréhension en pénétrant dans cette cité... mais, à notre avis, mieux vaut rencontrer un chiffonnier à trois heures du matin au coin d'une rue, que tels financiers à deux heures de l'après-midi, sous le péristyle de la Bourse : pour nous, il n'y a pas d'hésitation possible.

On trouve même, chose étrange dans ce milieu, de jeunes femmes qui, à travers le hâle et l'*estompe*, laissent deviner de la joliesse, et même plus ; cette beauté particulière qu'on appelle la beauté du diable. Mais, hélas! quelles sont rares, les fleurs dans ce milieu de pourriture et d'intense pauvreté d'où toute fillette, dès que sonne l'heure claironnante de ses quinze ans, se hâte de prendre son vol vers un nid moins sordide — quitte à y revenir plus tard, usée, broyée par cette meule impitoyable qu'est la vie!

On pense bien que, par ces temps d'interview, nous ne pouvions faire notre excursion à la cité Doré sans parler à quelques-uns de ses habitants : ces *audiences*, pour être accordées par des personnalités peu marquantes, n'en ont pas moins leur petit cachet d'originalité. Parmi les conversations que nous avons eues, nous ne prendrons que les deux plus typiques, pour ne pas fatiguer le lecteur.

Nous nous faisons d'abord indiquer l'adresse du ménage Martin. Une obligeante voisine, comprenant que jamais nous ne nous retrouverions dans le dédale des cours sombres et des escaliers étroits, nous guide, en appelant. D'un premier étage, une voix grêle, une voix d'enfant répond : « Par ici!... » Et nous montons, pendant que la fillette, pour nous faire place, quitte l'unique chambre du modeste logis.

Le père Martin, un grand, sec, à nez crochu, à figure grave et énergique, un de ces hommes dont on dit qu'ils ont

lutté contre la gueuse de vie. La mère Martin, une petite femme ronde, grassouillette, qui paraît aux menus soins pour son vieux compagnon.

— Dame! nous dit-elle, depuis 1853, j'habite ici, et depuis presque aussi longtemps nous sommes ensemble.

Tous deux âgés, tous deux semblant fort attachés l'un à l'autre : Philémon et Baucis du chiffon!

A vrai dire, ils ne sont pas précisément de la corporation, ou plutôt ils y occupent une place à part; ils ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, spécialisé leur travail : ils *font* le parapluie.

— Oui, monsieur, j'achète aux gens de la cité les *dessus* ou les étoffes qui peuvent servir à en faire... ça me coûte deux sous. La monture... mon Dieu! ça dépend de la qualité : ça peut aller dans les trois, quatre, cinq sous. Lui, il gratte le manche, redresse les baleines; moi, je teins le dessus, et je le couds, après quoi il fignole l'ouvrage.

— Et, remarque le vieux avec une pointe d'orgueil, je peux dire qu'on achète dans les magasins des parapluies qui ne valent pas les nôtres. Tenez! il y a quelque temps, je traversais la place Pinel avec ma marchandise... il faisait un vent! une pluie!... Tous les parapluies des passants s'étaient retournés, sauf le mien... vous comprenez? des parapluies de magasin, les autres! Un monsieur court vers moi : « Voulez-vous me vendre votre parapluie? » — « Tous ceux que je porte sont faits par moi, et mon métier est de les vendre. » — « Combien? » — « Trente sous! »

UN MAGASIN DE TRIQUAGE

— Dame, vous savez, dit la mère Martin, on gagne sa vie comme on peut. On n'est pas riche, mais on vivote.

Et, comme son compagnon lui fait un signe, elle dit :

— Excusez-le, il est tout à fait sourd...

— Oui, continue l'autre, c'est comme ça que je suis ici. Ça a commencé en 1848, où j'étais demeuré toute une

journée entre six pièces de canon : il m'en est resté quelque chose, mais ça pouvait marcher tout de même, lorsque deux accidents de chemin de fer...

— Deux accidents ?...

— Oui... le dernier surtout... A ce moment-là, j'étais chauffeur à la Compagnie du Nord. On nous avait donné une machine nouvelle... je dis au mécanicien : « Moi, je n'ai pas confiance : tenons-nous prêts à sauter s'il arrive quelque chose. » Et c'est arrivé, monsieur! On n'était pas facilement maître de cette machine-là. Un jour, il y a eu erreur d'aiguillage, et nous avons été lancés sur une voie que nous n'aurions pas dû prendre; quand nous nous en sommes aperçus, il était trop tard : les freins n'ont pas fonctionné assez vite au moment où nous avons aperçu le train qui arrivait en sens contraire; les machines ont monté l'une sur l'autre; pour ma part, je me suis vu lancer en l'air et passer par-dessus les fils télégraphiques : je suis retombé sur la tête; quand on m'a relevé, le sang me sortait par les oreilles, et depuis ce temps, je n'entends plus.

UN CHIFFONNIER AU TRAVAIL

— C'est ce qui vous a fait quitter la Compagnie?

— Ça... oui — et puis que je songeais aussi : je finirai par y laisser ma peau... alors je me suis mis à fabriquer des parapluies!

Et, glorieusement, il nous montre son stock : environ douze riflards décorant un côté de la chambre; puis il parle de sa famille : bientôt, ses souvenirs emportent le vieillard pendant que sa femme, sans cesser de coudre ses baleines, jette de temps à autre son mot dans la conversation...

On appelle ironiquement les chiffonniers des philosophes; le père et la mère Martin sont de véritables philosophes dans leur genre.

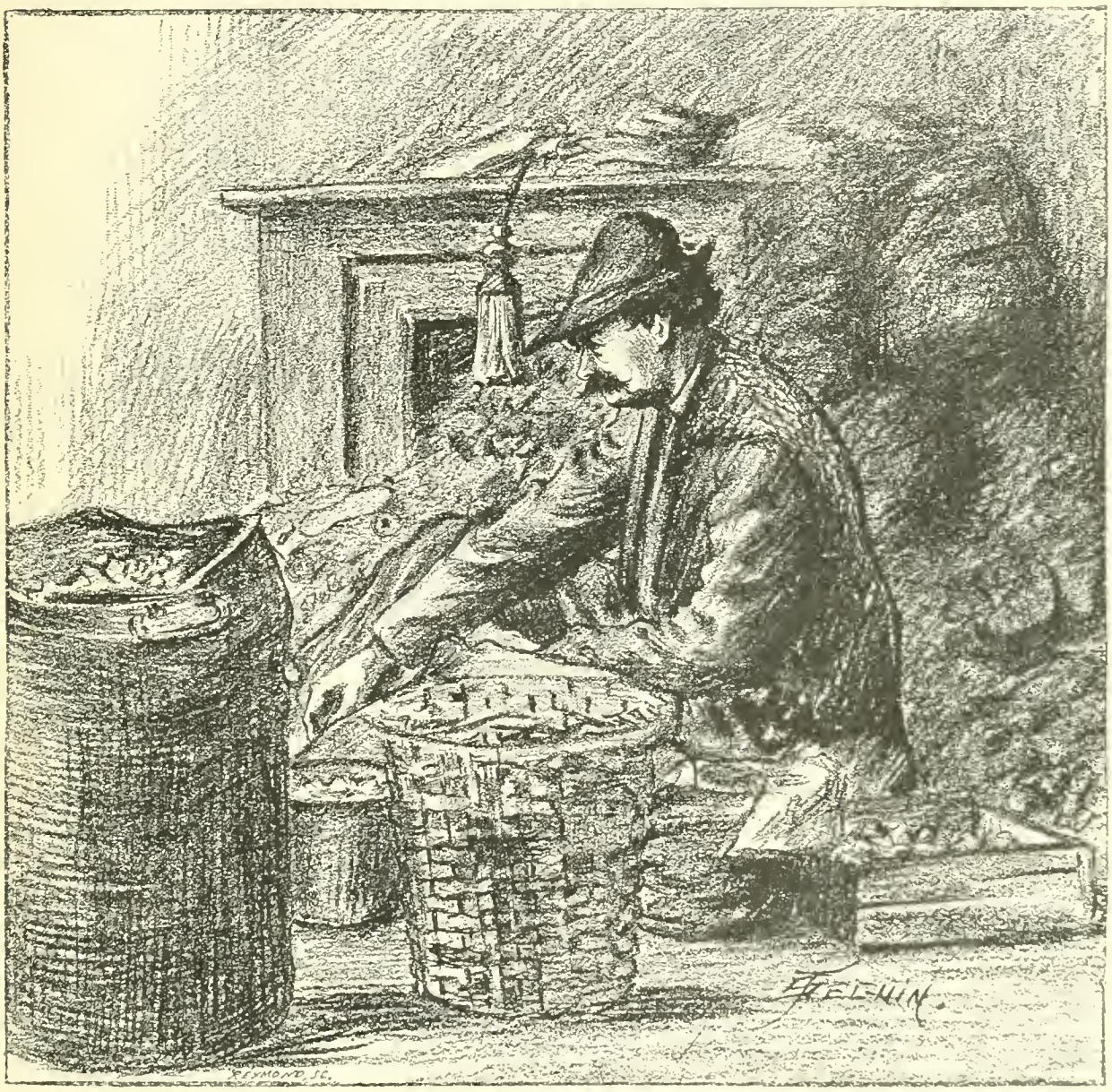
En les quittant, je demande où demeure Georgeot ; la mère Martin tient absolument à me conduire, et, dans le passage, lance un appel.

D'une porte ouverte émerge Georgeot; celui-là est un professionnel dans la force de l'âge. Nous engageons la conversation, pendant que sa compagne, une jeune femme à l'air rieur, accroupie au milieu de la pièce, entourée de débris et de détritus de toute sorte, semble semer comme des éclats de la gaieté qui lui sort des yeux et pétille en son rire sonore, sur les choses sans nom que ses mains trient avec méthode et distribuent dans tous les paniers qui l'environnent.

Georgeot, lui, est plus grave : l'air mélancolique d'un homme qui connaît l'envers de bien des choses.

Sait-on quelle est la vie de ces pauvres gens ?

A quatre heures du matin, on se lève pour aller, ici ou là, près ou loin, faire la tournée habituelle, récolter ce dont personne ne veut plus, ce que tout le monde repousse. Et, dans ces reliefs tante, reste à faire : on sépare les différentes espèces de chiffons, pour les porter aux marchands en gros, qui, eux, les revendent aux industriels, papetiers ou autres, lesquels, à leur tour, les uti-



UN PHILOSOPHE DANS SON MAGASIN

de tous les appétits de la grande ville, le chiffonnier trouve encore moyen de gagner les quelques sous quotidiens qui alimentent sa vie. Trente sous, m'ont dit les uns; quarante sous, m'ont dit les autres; cinquante sous, affirme Georgeot : tel est le taux de coutumière moisson.

On rentre à dix heures; alors la moitié du travail, et non la moins importante, reste à faire : on sépare les différentes espèces de chiffons, pour les porter aux marchands en gros, qui, eux, les revendent aux industriels, papetiers ou autres, lesquels, à leur tour, les utilisent définitivement en les transformant. Ces intermédiaires — les marchands en gros — font, paraît-il, des fortunes importantes. Plusieurs habitent dans le quartier même, non loin de la cité Doré.

Les *carons* ou vieux papiers se vendent 2 francs les 100 kilogrammes; les chiffons de couleur, qui se divisent en *gros de Paris* (toiles d'emballage, restes

de sacs, etc.), et *gros de campagne* (cotonnades et linge de couleur), 3 fr.; le chiffon blanc comporte plusieurs qualités : le *gros bulle* ou toiles grossières; le *bulle*, plus propre que le *gros bulle;* le *blanc sale* ou cotonnades; le *blanc fin* ou toile de fil; — les prix varient naturellement, selon la qualité, mais la moyenne est 15 francs. Le mérinos est côté très haut : 40 francs.

Tout ceci est le chiffon ordinaire; mais il y a de plus ce qu'on peut appeler les annexes : par exemple, l'article *cheveux* qui a son placement chez certains industriels pour y être décrassé, démêlé, nettoyé, finalement transformé en postiches et venir derechef orner la tête d'une mondaine à qui ses familiers feront compliment de ses tresses, sans se douter — bienheureuse ignorance ! — par quels avatars ont passé les cheveux en question.

Puis, il y a la *boîte de conserves* dont les 100 kilogrammes se vendent 5 francs au marchand en gros; cependant, autant que possible, le chiffonnier qui peut *économiser* préfère augmenter son stock jusqu'à ce qu'il puisse le vendre directement et par fortes quantités au marchand de métaux lui-même, qui le lui paye 8 francs.

— A quelle heure vous couchez-vous?

— A la nuit, naturellement, à cause de l'éclairage. Cependant le dimanche, on ne travaille que jusqu'à deux heures, et, comme c'est jour de repos, on se couche plus tôt.

— Avez-vous souvent des bonnes trouvailles ?

— Plus maintenant. Depuis que chaque maison a sa boîte à ordures, nous savons tout de suite à qui peut appartenir l'objet jeté par mégarde... Cette boîte, c'est encore un malheur !... Du reste, le métier ne va pas si bien qu'autrefois ; les prix ont diminué de plus de moitié !

En effet, avant 1870, le vieux papier se vendait 6 et 8 francs — et tout le reste à l'avenant.

A quelle cause attribuer cette décadence des prix ? Pour le papier, croyons-nous, à la liberté de la presse !!!

Et, de fait, cela peut sembler bizarre; mais tout se tient dans le monde, et, pour nous, c'est la liberté de la presse qui, en multipliant le nombre des journaux dans une incroyable proportion, a fait, par contre, baisser d'autant la valeur des débris d'imprimés. Pour les étoffes, ce sont les nouveaux procédés de fabrication qui donnent des produits plus flatteurs d'apparence, il est vrai, mais adultérés, et qui, par suite, ont diminué le prix de la matière première que contiennent les débris.

— Et ceci ? demandons-nous en montrant des petits chiffons blancs étendus sur des ficelles.

— Ce sont des pièces qui peuvent se vendre à part.

— Et ces os, c'est pour faire du noir animal, n'est-ce pas ?... Ces croûtes de pain deviennent, sans doute, de la chapelure pour les bas restaurants ?

— Je ne sais pas si d'autres les font servir à cet usage; pour nous, nous les ajoutons à ce que nous mangeons !...

Croyant avoir mal compris :

— Vraiment ?

— Oh ! pas celles-ci, fait la jeune femme avec son bon sourire qui découvre une double rangée de dents blanches.

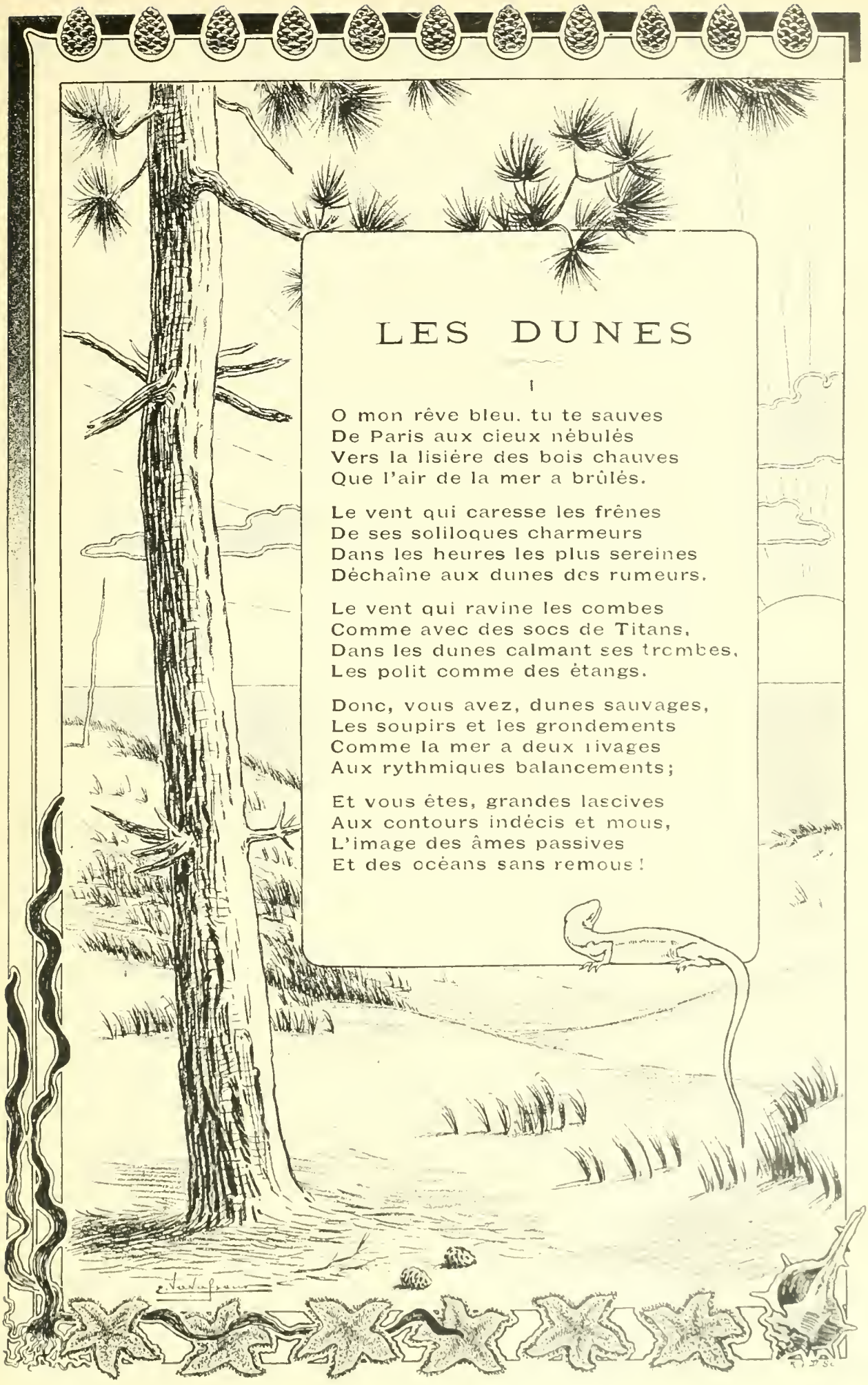
Et, ce disant, elle tire du panier une croûte noire de pourriture.

Pauvres gens ! Pauvres gens !

Nous avons causé avec beaucoup d'autres habitants de la cité Doré : une bonne parole, l'offre d'un cigare délient bien des langues ; à quoi bon rapporter par le menu toutes ces conversations semblables entre elles quant au fond — la lutte pour la vie, une vie âpre et dure ? Il suffit des deux échantillons de ces *interviews* rapportées ci-dessus.

Et quand nous avons quitté ce monde spécial, travailleur et résigné, une grande pitié germait en nous...

CHARLES LANCELIN.



LES DUNES

I

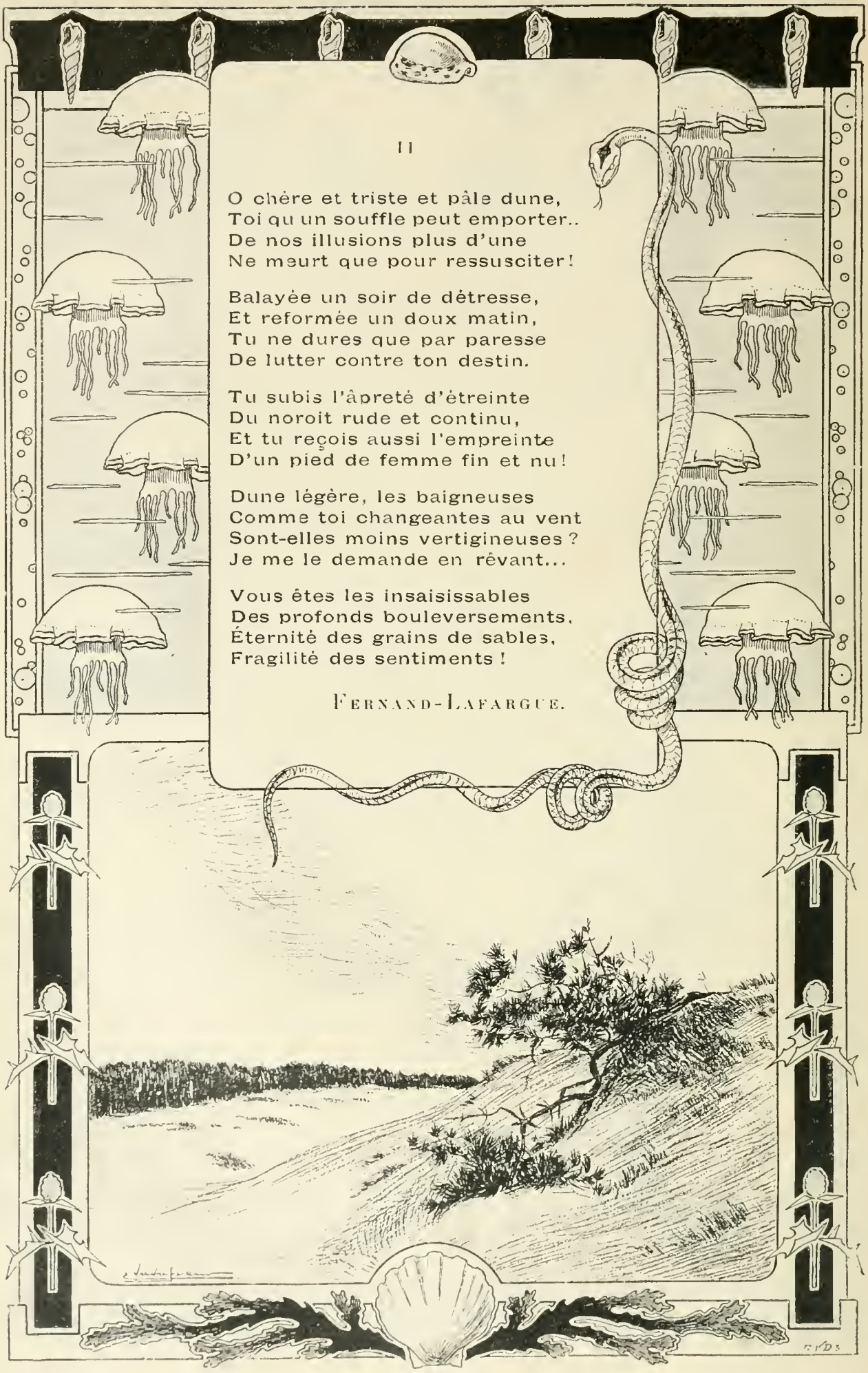
O mon rêve bleu, tu te sauves
De Paris aux cieux nébulés
Vers la lisière des bois chauves
Que l'air de la mer a brûlés.

Le vent qui caresse les frênes
De ses soliloques charmeurs
Dans les heures les plus sereines
Déchaîne aux dunes des rumeurs.

Le vent qui ravine les combes
Comme avec des socs de Titans,
Dans les dunes calmant ses trombes,
Les polit comme des étangs.

Donc, vous avez, dunes sauvages,
Les soupirs et les grondements
Comme la mer a deux rivages
Aux rythmiques balancements;

Et vous êtes, grandes lascives
Aux contours indécis et mous,
L'image des âmes passives
Et des océans sans remous!



II

O chère et triste et pâle dune,
Toi qu un souffle peut emporter..
De nos illusions plus d'une
Ne meurt que pour ressusciter!

Balayée un soir de détresse,
Et reformée un doux matin,
Tu ne dures que par paresse
De lutter contre ton destin.

Tu subis l'âpreté d'étreinte
Du noroit rude et continu,
Et tu reçois aussi l'empreinte
D'un pied de femme fin et nu!

Dune légère, les baigneuses
Comme toi changeantes au vent
Sont-elles moins vertigineuses ?
Je me le demande en rêvant...

Vous êtes les insaisissables
Des profonds bouleversements,
Éternité des grains de sables,
Fragilité des sentiments !

FERNAND-LAFARGUE.

VUE GÉNÉRALE DE L'ABBAYE

WESTMINSTER ABBEY

J'hésite à aborder la description du merveilleux édifice qui se dresse sur les bords de la Tamise, à l'éternelle gloire des âges qui l'ont construit et de ceux qui l'ont pieusement respecté. Edmund Burke a dit de Westminster Abbey que la première fois qu'il y était entré, il avait été saisi d'une sorte de terreur religieuse, que le silence même de la basilique lui avait paru sacré.

Que d'heures j'y ai passées, au milieu de Londres et cependant loin du bruit de l'immense cité, heures de paix et de méditation, de lente et studieuse promenade au milieu des tombes dont toutes, hélas ! ne sont point des tombes de grands hommes, de recueillement aussi durant que les voix graves des « vicaires laïques », les purs accents des enfants et les sons pénétrants de l'orgue auquel préside un maître accompagnaient les belles et simples prières de la liturgie anglicane ! Et plus d'une fois j'ai senti mon impuissance à rendre des émotions si intimes et si vives.

On raconte qu'il y a douze cents ans, sous le règne de Sebert le Saxon, un pauvre pêcheur, nommé Edric, jeta un dimanche soir ses filets dans la Tamise. Il habitait l'île des Épines, au milieu des marais, à environ trois milles de la forteresse romaine de Londres. L'île était couverte de buissons épais, et le cerf, l'élan, le bœuf sauvage y étaient venus des forêts voisines.

Une petite église venait d'y être construite, que l'on devait consacrer le lendemain. Edric pêchait quand il s'entendit appeler de la rive par un vieillard à l'étrange costume. L'ayant passé dans l'île, il le vit entrer dans l'église et la consacrer selon les rites, cependant qu'au

dehors la nuit resplendissait d'une clarté céleste. Quand la cérémonie fut terminée, le vieillard révéla au pêcheur terrifié qu'il était saint Pierre, venu pour consacrer son église de Westminster. « Pour toi, ajouta-t-il, va vers le fleuve, tu y feras une pêche abondante. Donnes-en une partie à l'abbaye de Westminster et surtout ne pêche plus le dimanche. » Le lendemain, quand l'évêque et le roi vinrent, suivis d'un cortège nombreux, pour consacrer l'église, Edric leur paya sa dîme et leur montra que leur pieuse mission avait déjà été remplie.

C'est là la légende. Nous devons y recourir en présence du silence de l'histoire qui n'a rien de précis à nous apprendre sur les origines de l'abbaye. Si au VIe siècle le roi Sebert construisit la première abbaye, ses fils, retournant au paganisme, désertèrent l'édifice que leur père avait élevé et doté; peu après les Danois achevèrent l'œuvre de destruction que les Saxons avaient commencée.

Édouard le Confesseur fut le vrai fondateur de l'abbaye. Il consacra quinze années à la construction du plus beau monument que l'Angleterre eût encore connu et y dépensa un dixième de la richesse du royaume. Les dimensions étaient à peu près les dimensions actuelles. L'édifice avait la forme d'une croix. Ses grandes arches rondes, ses piliers massifs, ses fondations profondes, ses fenêtres ornées de vitraux, ses cinq grosses cloches et la richesse de ses sculptures étonnèrent les contemporains et leur inspirèrent un respect mêlé de terreur. Mais Édouard n'assista pas à l'achèvement de son œuvre et, le 28 décembre 1065, pendant qu'en présence de la reine Edith on consacrait l'église collégiale de saint Pierre, le roi se mourait dans son palais voisin de Westminster.

Moins d'un an après, Guillaume le Conquérant débarquait en Angleterre, livrait aux soldats d'Harold, le dernier roi saxon, cette terrible bataille de Senlac, que lui-même appelait Sanguelac, ou lac de sang, et, debout sur la pierre qui recouvrait les restes d'Édouard, recevait des mains d'Aldred, archevêque d'York, la couronne qu'Harold avait perdue avec sa vie. L'abbaye dut attendre pendant cent cinquante ans l'artiste qui la fit ce que nous la voyons aujourd'hui, et cet artiste fut Henri III. Il dédia à la Vierge la chapelle qui est derrière l'autel. Il fit travailler à son œuvre les meilleurs parmi les peintres et les sculpteurs de son temps, et quand l'édifice nouveau fut terminé, le corps d'Édouard le Confesseur fut retiré de la tombe dans laquelle il reposait en face du maître-autel et transporté dans le superbe tombeau qui est encore aujourd'hui l'objet de pieux pèlerinages.

Édouard Ier continua l'œuvre de son père. A son retour des croisades, il rapporta de France les plaques de porphyre, les marbres précieux qui font de la tombe d'Henri III un des plus beaux monuments de l'abbaye. Il remplit la chapelle du Confesseur des trophées de ses guerres, le poignard avec lequel il avait été blessé à Saint-Jean-d'Acre, la *Pierre de Destinée* qui sert de base au trône sur lequel tous les rois d'Angleterre ont été depuis lui couronnés. Ses successeurs, Édouard III et la reine Philippa, Richard II, Henri V dont la chapelle funéraire est surmontée du bouclier qu'il portait à la bataille d'Azincourt, de sa selle et d'un casque qui n'est point celui d'Azincourt, mais qui figura à ses funérailles, tous continuèrent l'œuvre d'embellissement de l'abbaye.

Henri VII construisit sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de la Vierge l'admirable chapelle qui porte son nom. Lui mort, l'abbaye fut négligée, Henri VIII la maltraita, les guerres civiles la dépouillèrent; et ce n'est que sous le règne de Guillaume et Marie qu'elle fut nettoyée de ses impuretés, consolidée dans les parties qui menaçaient ruine, rendue enfin à sa beauté première.

Il faudrait un volume pour donner de l'abbaye une description exacte; je ne

LE CHŒUR

LE COIN DES POÈTES

la tenterai pas. Je voudrais simplement vous conduire avec moi dans une rapide visite. Le service du matin est terminé, les chanoines et les choristes ont quitté le chœur aux riches boiseries, au vieux pavé de mosaïque qui fut donné par le révérend docteur Busby et sous lequel celui-ci fut enterré en 1695. En face de nous se dresse l'autel dont le retable, œuvre moderne en albâtre rouge et blanc, est superbement décoré. Derrière nous est l'orgue, entièrement reconstruit en 1848. Les monuments et les tombes se pressent de toutes parts.

J'ai déjà cité un nom, celui du docteur Busby, qui, on peut le dire, fonda l'école Westminster dont les bâtiments sont contigus à ceux de l'abbaye. Ce fut un grand éducateur. Il recourait volontiers aux châtiments corporels, mais ses élèves ne l'en aimaient pas moins. Et parmi ses élèves il eut Dryden, Philip Henry, John Locke, sir Christopher Wren, Robert Smith, Henry Aldrich, Jeffreys, Peterborough, Atterbury, Prior, et bien d'autres qui firent du bruit dans le monde. On raconte qu'un jour Busby resta couvert en présence de Charles II pendant que celui-ci visitait l'école. Il s'en excusa en disant qu'il ne voulait pas que ses élèves pussent croire qu'il existât un plus grand homme que lui.

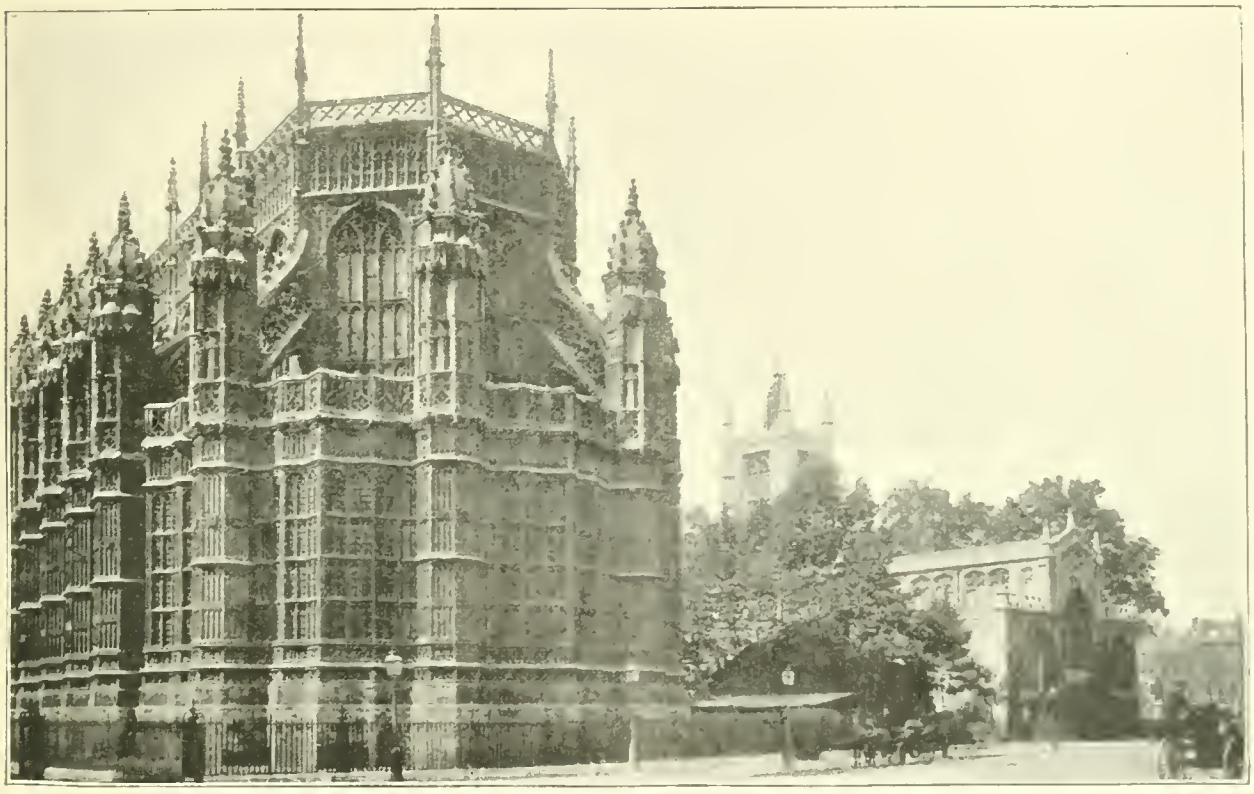
Mais reprenons notre visite. Dans le transept nord : Robert Peel, dont Disraëli a dit qu'il est le plus grand homme que le parlement anglais ait connu ; Canning, Pitt, lord Chatham, avec cette inscription que pendant son administration « la divine Providence éleva la Grande-Bretagne à un degré de prospérité et de gloire inconnu jusqu'alors » ; Palmerston, qui a aussi sa statue dans un des parterres qui s'étendent entre l'abbaye et le parlement, George Gordon, comte d'Aberdeen, sir Eyre Coote que, de 1760 à 1782, nous trouvâmes en face de nous dans nos campagnes des Indes ; Warren Hastings, qui fonda l'empire indien ; Richard Cobden, qui se leva un jour dans la Chambre des communes pour combattre un crédit destiné aux fortifications des côtes, et

s'écria : « Les fermiers du Sussex, à eux seuls, élèveraient en une semaine de quoi arrêter une armée française. »

Henry Purcell, le grand musicien, repose ici. Il fut pendant quinze ans organiste de Westminster. On raconte qu'aux environs de l'abbaye se trouvait une taverne qui avait pris pour emblème la tête de Purcell, que l'organiste et les « vicaires laïques » y faisaient de longues stations, et qu'une nuit Mme Purcell refusa d'ouvrir la porte à son mari qui prit froid et peu après mourut. Purcell a à côté de lui son prédécesseur à l'orgue de l'abbaye, John Blow, Samuel Arnold qui édita les œuvres de Haëndel, William Croft et Sterndale Bennett.

A droite est le monument de Wilberforce, le grand anti-esclavagiste, et celui de Percival, chancelier de l'Échiquier et premier lord de la Trésorerie, qui fut, le 11 mai 1812, assassiné par un fou dans l'enceinte de la Chambre des communes. Puis c'est le général Lawrence une des plus pures gloires de l'ancienne Compagnie des Indes, Fox, l'adversaire de Pitt, « mais seulement, a-t-on dit, sur des points de politique, non pas sur les grands principes du gouvernement » ; Macaulay, moins connu pour ses travaux contre l'esclavage que pour avoir donné naissance au célèbre historien : Newton, Barry qui construisit le palais de Westminster, Livingstone, William Pitt, plus glorieux encore que son père.

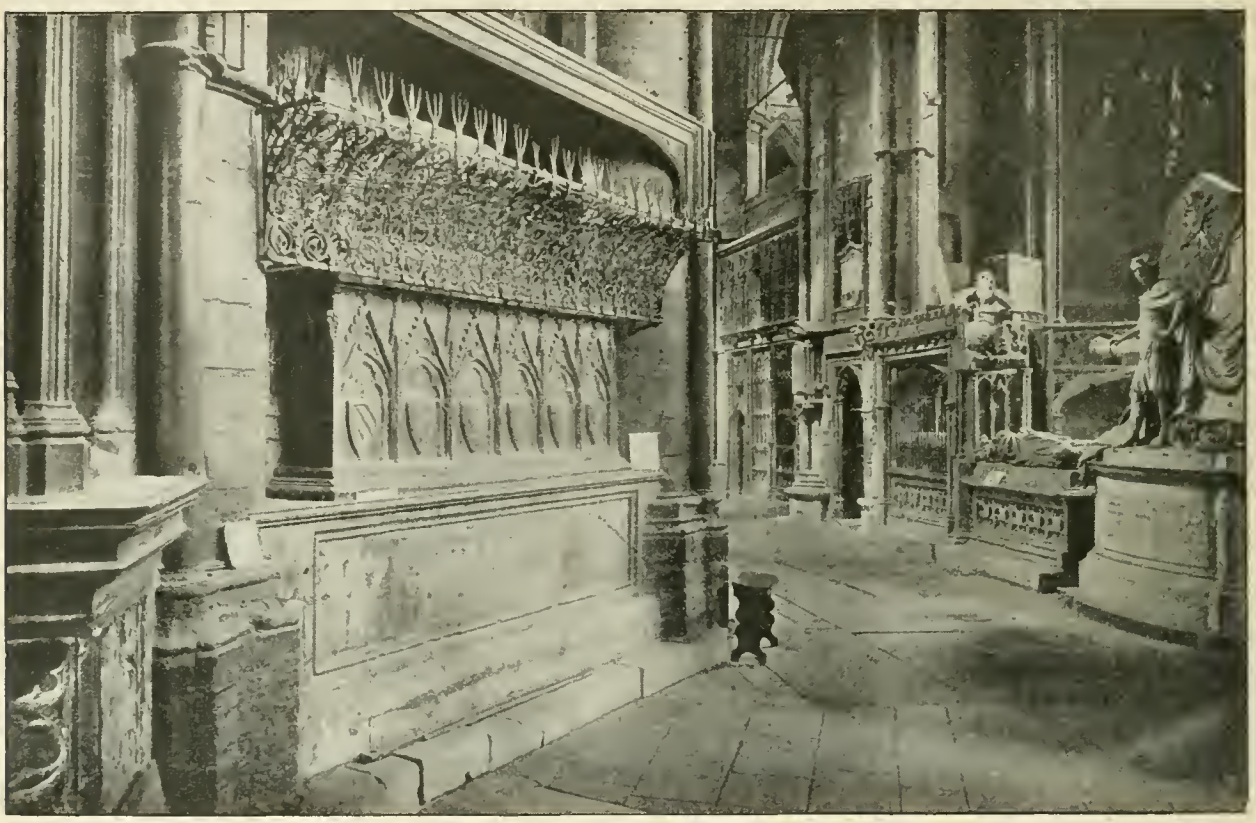
Et nous arrivons au coin des poètes, un coin vraiment, mais plein de charme pour ceux que ne passionnent ni les gloires militaires, ni les illustrations politiques. Ils sont là pour la plupart, ceux qui ont fait la langue anglaise : Shakespeare, à côté de Garrick qui donna une vie nouvelle aux créations du poète, Camden, Casaubon, Addison, Goldsmith, Gay, Thomson, Milton, Spencer, Ben Johnson, Drayton, Chaucer, Wordsworth, Macaulay, Dickens, Thackeray, Kingsley, et avec eux Haëndel qui trouva en Angleterre une admiration que ses compatriotes ne lui accordèrent point au même degré, et Saint-Evremond que nous n'avons point



EXTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE HENRI VII

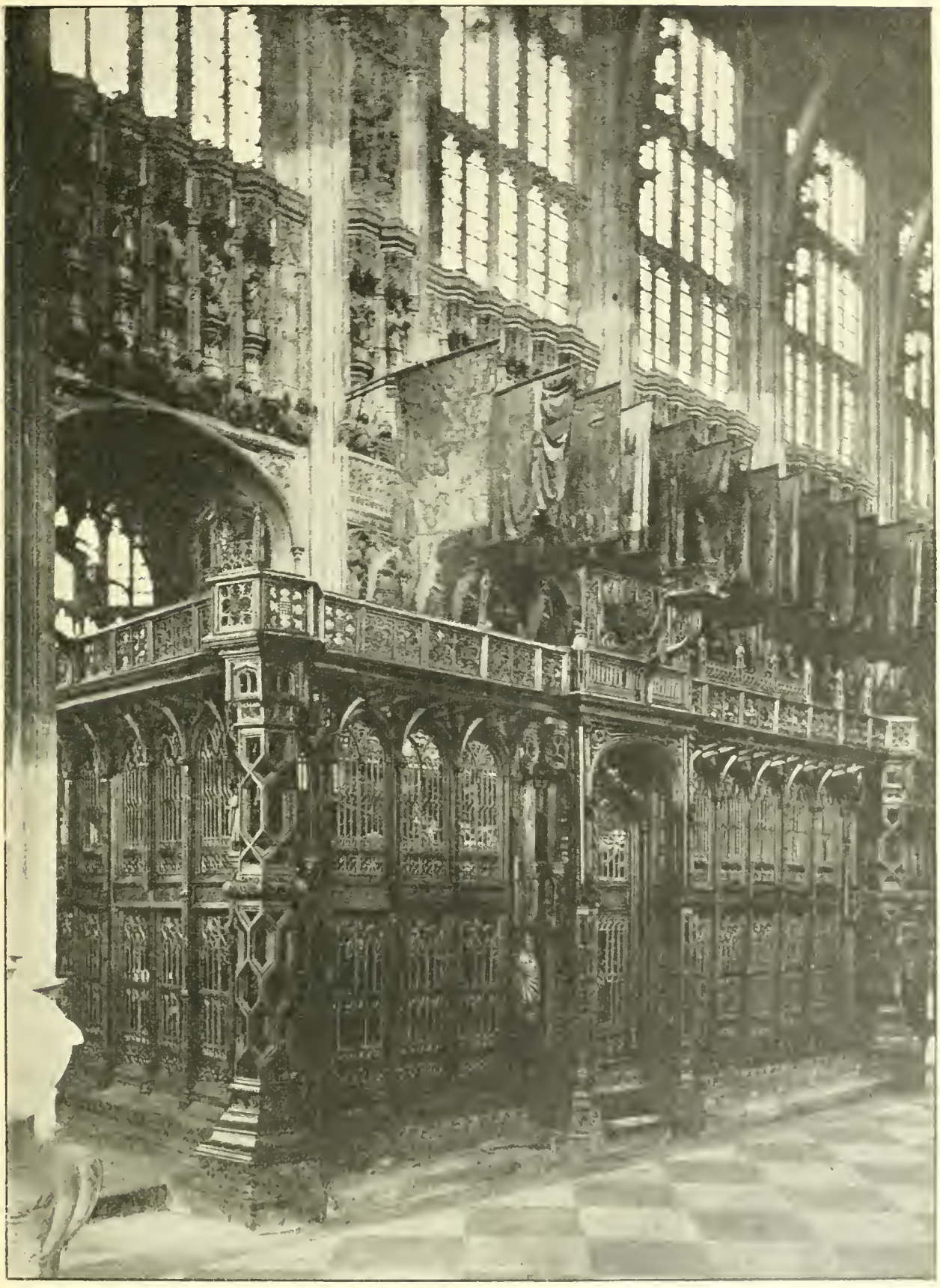
ainsi honoré. Avec eux aussi est Longfellow, le grand poète américain. Plus loin Lowell, qui fut ministre des États-Unis auprès de la cour de Saint-James, mais qui fut surtout un littérateur exquis, a son buste à l'entrée du Chapter House.

On ne sait généralement pas que le fondateur de la grande république américaine, George Washington, a son effigie dans l'abbaye de Westminster. En 1780, la lutte des colonies américaines contre la métropole avait déjà duré cinq années et les colons n'avaient pas encore conquis leur indépendance. Washington et Franklin considéraient même leur cause comme perdue. Ce fut à cette heure critique que Benedict Arnold, général dans l'armée américaine, fut conduit par des griefs personnels à entrer en relation avec le major André, adjudant-général des forces que commandait sir Henry Clinton. Arnold reçut pour sa trahison une forte somme d'argent. Il devait livrer la garnison de West-Point, qui se composait de trois mille hommes, et avec elle Washington lui-même. Ce plan, s'il avait réussi, eût mis fin à la révolution; mais André fut pris par les Américains, Arnold parvint à s'échapper et les Anglais ayant refusé de l'échanger contre André, celui-ci fut mis à mort. Ses restes furent, quarante ans plus tard, transportés dans l'abbaye de Westminster et le monument qui surmonte son tombeau contient l'effigie de Washington. Cependant des patriotes zélés firent à plusieurs reprises, et pour la dernière fois il y a douze ans, sauter la tête du général américain. En 1881, un Américain, Cyrus Field, éleva un monument à André sur le lieu de son exécution et par deux fois une cartouche de dynamite réduisit ce monument en poussière. On a renoncé à le réédifier.



VUE PRISE DE LA CHAPELLE DE HENRI VII

Passant sous silence des tombeaux sans intérêt pour nous et pour les Anglais eux-mêmes, nous entrons dans la première chapelle, qui est celle de Saint-Benoît, où nous trouvons le monument de Sebert, roi des Saxons, et d'Athel-



TOMBEAU DE HENRI VII

goda, son épouse. La chapelle de Saint-Edmond a le tombeau de Bulwer Lytton, l'immortel auteur des *Caxtons*, de *Pelham* et de *Rienzi*. La chapelle de Saint-Nicolas n'a guère que d'illustres inconnus. Elle est voisine de l'admirable

chapelle d'Henri VII, la plus belle à coup sûr qui soit dans l'abbaye. La longueur de la nef est de plus de cent pieds, la hauteur de soixante. Au-dessus des stalles sont les bannières des chevaliers de l'ordre du Bain, car c'est ici qu'avait lieu jadis l'investiture de cet ordre. Au milieu est le tombeau d'Henri VII qui, avec ses statues en métal et ses moulages en haut relief exécutés par Pietro Torregiano, de Florence, coûta 1 500 livres sterling et six années de travail.

Dans l'aile sud de la chapelle, nous trouvons le monument de lady Margaret Douglas qui fut, nous dit l'inscription, arrière-petite-fille d'Édouard IV, petite-fille d'Henri VII, nièce d'Henri VIII, cousine d'Édouard VI, sœur de Jacques V d'Écosse, mère d'Henri Ier d'Écosse, grand'mère de Jacques VI, arrière-petite-fille de deux reines toutes deux nommées Élisabeth, fille de Margaret, reine d'Écosse, nièce de Marie de France, tante et belle-mère de Marie Stuart.

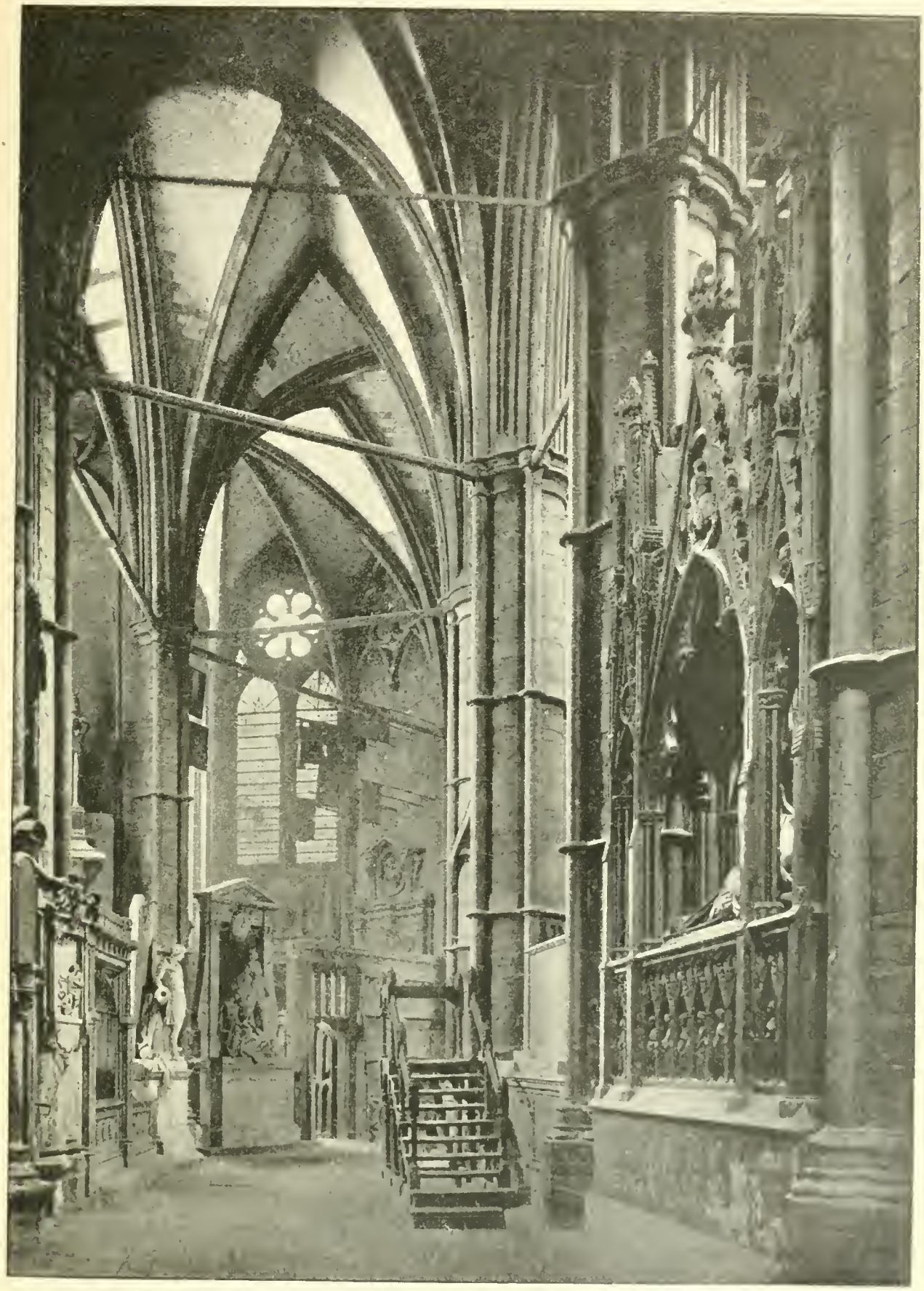
Le monument de l'infortunée reine d'Écosse est à côté. Il fut élevé par son fils Jacques Ier, peu après qu'il fut monté sur le trône d'Angleterre. Les restes de la reine, secrètement apportés en 1612 de la cathédrale de Peterborough où ils avaient été d'abord déposés, reposent dans un caveau au-dessous du monument. Une autre Margaret, la comtesse de Richmond, mère d'Henri VII, repose ici et sa statue par Torregiano, qui surmonte son tombeau, est très belle. Cette princesse se dévoua aux œuvres de charité. Encore aujourd'hui, grâce à elle, quarante pauvres femmes reçoivent tous les samedis, dans le College Hall, chacune deux pence, une livre et demie de bœuf et un pain.

A côté est un monument à la mémoire de Monk, qui après avoir servi Cromwell restaura Charles II, et de son fils, comme lui duc d'Albemarle. Au bout de cette aile sud est ce qu'on appelle le caveau royal, où reposent Charles II, Guillaume et Marie, Anne et Georges de Danemark. Puis nous entrons dans la nef de la chapelle d'Henri VII.

Le règne d'Henri marque un tournant dans l'histoire d'Angleterre : c'est la fin du moyen âge; et l'abbaye accuse ce tournant de la façon la plus claire. En entrant dans la chapelle d'Henri VII, nous avons laissé derrière nous la grave et majestueuse église du moyen âge. Une impression de ferveur et de richesse architecturale nous saisit ici. Les fenêtres avec leurs innombrables petits carreaux, les réseaux des murs où pas un pouce n'a été laissé sans moulure, les niches avec leurs figures de saints et de martyres, les grandes portes de bronze aux armes des Tudor, les stalles richement moulées que surmontent les vieilles bannières des chevaliers du Bain, et surtout le plafond, poème merveilleux, avec ses bosses, ses découpures, ses écussons, ses voûtes s'élançant gracieuses comme des tiges de palmiers et se développant en une admirable dentelle de pierre, ses pendants vraiment prodigieux qui donnent un démenti aux lois de la pesanteur, tous ces éléments uniquement combinés font de la chapelle d'Henri VII l'exemple le plus parfait de ce style perpendiculaire qui avait pris la place du gothique féodal.

Les monuments y sont nombreux. Un Français y repose, le duc de Montpensier, frère du roi Louis-Philippe, dont la statue par Westmacott est une des œuvres les meilleures de cet artiste. Plus loin, c'est Villiers, duc de Buckingham, le favori de Jacques Ier et de Charles Ier, qui mourut sous le poignard d'un fanatique, instrument ce jour-là de la colère de tout un peuple. Prenez garde, la tombe sur laquelle vous marchez en ce moment, c'est celle d'Addison, le poète. Il a son buste dans le Coin des poètes, mais il repose ici près de son ami Montague, comte d'Halifax.

Voici le beau monument élevé à la mémoire de la reine Élisabeth, par Jacques Ier, son successeur; l'autel placé par Charles II pour rappeler le souvenir d'Édouard V et de son frère, assassinés à la tour par leur oncle, Richard III. Derrière le tombeau d'Henri VII, un



ENTRÉE DE LA CHAPELLE D'ÉDOUARD LE CONFESSEUR

caveau renferma jadis les restes de Cromwell, de quatre membres de sa famille et de six de ses officiers. Les funérailles de Cromwell furent magnifiques. Elles

furent la répétition exacte des obsèques de Philippe II, qui était mort à la même date, soixante ans auparavant, et coûtèrent en monnaie actuelle 3 705 000 francs. Les légendes qui se sont groupées autour des restes de Cromwell sont aussi étranges que celles que l'on raconte d'Alexandre, de Charlemagne ou de Barberousse. Les historiens rapportent que le corps du protecteur fut embaumé, enterré dans la chapelle d'Henri VII, exhumé à la Restauration, pendu à Tyburn, décapité et que la tête fut accrochée à la porte de Westminster Hall.

On a dit d'autre part : 1° que le corps ne fut jamais enterré dans l'abbaye de Westminster ; 2° qu'il fut enterré dans le champ de bataille de Naseby ; 3° qu'il fut secrètement plongé dans la Tamise ; 4° qu'après son exhumation à la Restauration, il fut rendu à la famille ; 5° qu'après avoir été pendu à Tyburn, il fut enterré dans Connaught Place ; 6° qu'il fut recouvré par lady Fauconberg et scellé dans la maçonnerie du château de Newburgh, dans le Yorkshire. La vérité ne sera sans doute jamais connue, mais il paraît cependant certain que le corps fut enterré dans l'abbaye et exhumé à la Restauration. Il est aussi probable que lord Fauconberg le fit sceller dans les murs du château, qui renferme encore tant de reliques d'Olivier.

La chapelle de Saint-Paul n'a d'intéressant que le tombeau de James Watt, l'ingénieur fameux, et celui de John Pym, le célèbre orateur. Et nous entrons dans la chapelle de Saint-Édouard, le confesseur.

J'ai parlé plus haut du retable qui surmonte le maître-autel et qui est d'une décoration récente. Du côté de la chapelle de Saint-Édouard, le retable est resté ce qu'il était jadis. Il raconte d'une façon naïve les événements miraculeux de la vie d'Édouard. A sa base, se trouve le trône du couronnement sur lequel, depuis Édouard Ier, tous les souverains d'Angleterre ont été couronnés. Il repose sur une pierre étrange, la *Pierre de Destinée*, qu'Édouard Ier rapporta d'Écosse et sur laquelle tous les rois d'Écosse avaient été couronnés depuis Fergus Ier. On raconte, sans en faire un article de foi, que, sur cette pierre, Jacob dormit à Béthel, qu'elle fut transportée par les Juifs en Égypte, que le fils de Cécrops, roi d'Athènes, l'emmena en Sicile ou en Espagne, que d'Espagne Simon Brech, fils de Milo l'Écossais, la porta en Irlande, d'où, après d'autres aventures merveilleuses, elle passa la mer avec Fergus, le fondateur de la dynastie écossaise. On a eu le mauvais goût, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, de redorer les pieds du trône de couronnement.

La chapelle de Saint-Édouard est profondément intéressante. Au centre, le tombeau du Confesseur qui, bien que terni par le temps et par la trop vive ardeur des pèlerins, permet encore de juger de sa beauté première. Nous marchons sur une mosaïque qui date de 1260. Autour de nous sont Richard II, Édouard III et Philippa, Henri III dans son tombeau de marbre et de mosaïque, Henri V et Catherine de Valois, la bonne reine Éléonore et son époux, Édouard Ier, le plus grand des Plantagenet.

Passons sans nous arrêter devant la chapelle de Saint-Jean et entrons dans la chapelle d'Islip, ainsi nommée parce qu'elle renfermait le tombeau d'Islip, abbé de Westminster, sous le règne d'Henri VII. Nous y trouvons le monument élevé à la mémoire de Wolfe, tué au siège de Québec, en 1759. Dans une chambre, au-dessus de la chapelle, on montre à la lueur d'une lanterne d'étranges figures de cire qui suivaient autrefois les funérailles des grands personnages. Il y a là, vraiment étonnants de vérité, Élisabeth, Charles II, Guillaume et Marie, Chatham, dans son costume de pair qu'il portait le jour où il mourut en pleine Chambre des lords, Nelson et plusieurs autres.

Les chapelles de Saint-Jean l'Évangéliste, de Saint-André et de Saint-Michel, aujourd'hui réunies en une

LES CLOITRES

seule, ont quelques monuments intéressants : Mrs Siddons, la célèbre actrice, dans le costume de lady Macbeth, et à côté d'elle son frère, John Kemble; Edward Cook, qui mourut à vingt-sept ans des blessures qu'il avait reçues, le 1er mars 1799, alors que, commandant la *Sybille*, il combattit et captura la frégate française *la Forte*, dans la baie de Bengale; le docteur Simpson, qui, un des premiers, fit usage du chloroforme dans ses opérations; Davy, l'illustre chimiste; John Franklin, qui périt en essayant de découvrir le passage du nord-ouest. « Ce monument lui a été élevé par Jeanne, sa veuve, qui après l'avoir longtemps attendu et longtemps fait chercher, est elle-même partie pour le chercher et le trouver dans le royaume de la lumière. »

Nous avons fait le tour des chapelles et nous voici revenus dans le coin des poètes; saluons-les encore, ces bardes immortels, les vraies gloires de cette abbaye où trop de médiocrités reposent. Voici l'auteur du *Paradis perdu*, le secrétaire de Cromwell, qui mourut pauvre et attendit si longtemps le monument que ses concitoyens lui devaient. Voici Addison, « l'honneur et les délices de la nation anglaise », qui avait quelque chose de français et influença profondément Voltaire, Goldsmith, dont le *Vicaire de Wakefield* est resté si vivant; Gay, qui composa lui-même son épitaphe en ces termes : « La vie est une plaisanterie et toutes choses le prouvent. Je l'ai toujours pensé, mais maintenant je le sais. »

Puis c'est Thomson qui, avec ses *Saisons*, réveilla le goût de la nature; Spencer, le « prince des poètes »; Ben Johnson, qui n'a pour épitaphe que ces mots : « O rare Ben Johnson »; Chaucer, dont un Français a pu dire : « Comme il nous a manqué un Dante, nous n'avons pas eu de Chaucer »; Dryden, Dickens, qui fut moins un écrivain peut-être qu'un réformateur; Maurice et Kingsley, prêtres en qui vibrait profondément l'amour du peuple, et, les dominant tous du haut de son incomparable génie, Shakespeare.

Sortons maintenant dans les cloîtres de l'église, eux aussi remplis de monuments, et entrons dans la vieille salle du chapitre. Rendue aujourd'hui à son état primitif, elle frappe par la beauté pure et simple de ses lignes. Il n'est point, dans toute l'étendue du Royaume-Uni, de sol plus intéressant par les souvenirs qu'il rappelle. Dans les stalles qui sont en face de l'entrée s'asseyaient l'abbé et les quatre dignitaires du couvent aux jours de chapitre, pendant que les moines prenaient place sur le banc de pierre qui court autour de l'édifice. Les coupables, s'il y en avait, s'agenouillaient devant le siège de l'abbé et étaient fustigés devant le pilier central.

Mais c'est ici que la Chambre des communes s'est réunie de 1282 à 1547. Le *speaker* prenait place dans la stalle de l'abbé, les membres sur le banc de pierre ou sur le sol même de la salle. C'est ici que s'est faite l'histoire d'Angleterre, d'Édouard Ier à la Réforme. Henri V, en 1421, y convoqua soixante abbés et prieurs et trois cents moines pour discuter la Réforme de l'ordre des Bénédictins. Wolsey, cardinal légat, y réunit, en 1523, les assemblées de Canterbury et d'York, de façon à être en un lieu qui ne fût point soumis à la juridiction de l'archevêque de Canterbury. Ici s'est fondée la liberté civile et religieuse de l'Angleterre. Ici est le berceau de ce gouvernement constitutionnel qui s'est étendu à travers le monde.

C'est ici la dernière étape de notre pèlerinage. Comme nous sortons, la nuit est tombée, les lampes s'allument à travers les rues de l'immense cité, des enfants aux voix glapissantes crient les journaux du soir, la vie d'aujourd'hui nous ressaisit, cependant que dans l'obscurité grandissante la vieille abbaye se dresse, Panthéon d'une race, mais immortel symbole des aspirations de la terre.

A. Barthélemy.

LE MIRAGE

Mirage inférieur.

En 1798, pendant la campagne d'Égypte, nos soldats furent victimes, presque chaque jour, d'une cruelle illusion. Toujours altérés par un soleil de feu, ils croyaient apercevoir devant eux un lac immense dont les eaux réfléchissaient des arbres, des collines lointaines ; ils accéléraient leur marche, mais l'eau fuyait toujours comme dans un paysage de rêve.

L'illustre Monge, qui suivait la colonne, se serait cru déshonoré s'il n'eût trouvé la cause de ce phénomène.

Dans un milieu transparent et homogène, la lumière se propage en ligne droite ; mais l'air fortement échauffé par le sable n'est pas homogène, sa densité est d'autant plus faible qu'il est plus voisin du sol. Un rayon lumineux partant d'un point élevé, par exemple du sommet d'un palmier et pénétrant dans les couches d'air, passe d'un milieu plus dense dans un moins dense ; de plus en plus dévié de la verticale, il finit par rencontrer, en la rasant presque, la surface de séparation des deux couches. Il ne la traverse pas, mais est réfléchi et arrive, en se relevant, jusqu'à l'œil de l'observateur ; celui-ci voit l'image du palmier renversée et symétrique sur un fond blanc dû à l'éclat du ciel et qui a l'apparence de l'eau.

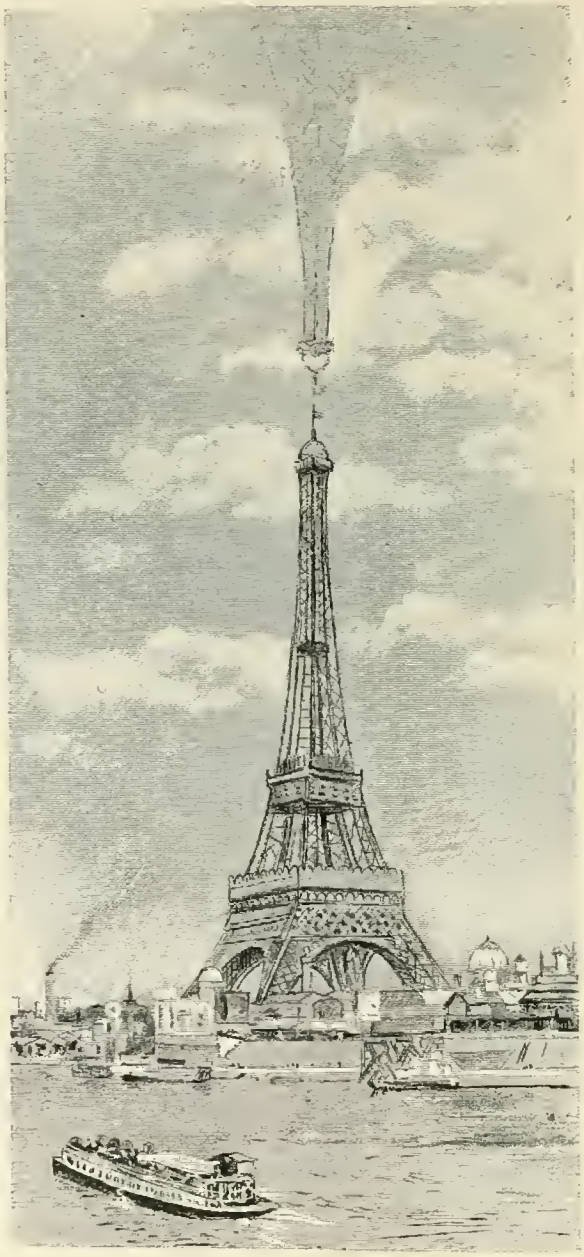
Supposons des conditions inverses, c'est-à-dire que les couches d'air les plus basses soient les plus froides, ce qui peut arriver au contact de l'eau de la mer ou d'un lac, le rayon réfracté suit

Mirage supérieur

un trajet inverse et les images, au lieu d'être vues au-dessous de l'objet, apparaîtront en dessus. Dans le premier cas, *mirage inférieur;* dans le second, *mirage supérieur*. On connaît aussi le *mirage latéral* dû à l'échauffement de l'air par une paroi verticale que frappent les rayons solaires.

En 1822, le capitaine baleinier Scoresby put reconnaître le vaisseau de son père à son image renversée, bien que ce vaisseau fût à quinze lieues de lui et par suite au-dessous de l'horizon. — En 1868, Duruof et Tissandier étant en ballon au-dessus de la Manche virent dans les nuages une nappe verdâtre, la mer, sur laquelle se mouvaient, retournés, des bateaux à vapeur avec leur panache de fumée.

Les prodiges de la fée Morgane, la *Fata Morgana* si célèbre en Sicile, et qui consistent en apparition dans les airs de ruines, de colonnades, de palais qui changent d'aspect à chaque instant, ne sont qu'un effet de mirage à images multiples.



Mirage supérieur.

A Paris même, on a observé à différentes reprises des mirages supérieurs. Le 14 décembre 1869, à trois heures du matin, de rares passants virent les quais du Louvre et les ponts réfléchis sur le ciel comme dans un miroir. Le 6 décembre 1889, à neuf heures du matin, on aperçut la Tour Eiffel surmontée à sa pointe par une seconde Tour renversée.

Quant aux mirages inférieurs, un observateur attentif peut en voir partout autour de lui. Un procédé excellent, mais peu recommandable pour une foule de raisons dont la première est la crainte des sergents de ville, consiste à se coucher à plat ventre sur le bitume de la place de la Concorde, par un jour d'été bien calme ; en mettant l'œil très près du sol, on voit l'image renversée des monuments et des passants.

Pour les mirages latéraux, on peut prendre une position moins incommode. Vers trois heures de l'après-midi, en été, placez l'œil un peu en avant du prolongement du mur qui forme le soubassement sud-ouest de la Bourse de Paris, vous verrez se réfléchir sur la couche d'air en contact avec le mur tous les objets voisins.

On peut même produire des mirages à domicile. On pose une feuille de tôle horizontalement sur deux supports, on saupoudre de sable, on chauffe uniformément la plaque à l'extrémité de laquelle on a dressé un tableau. En plaçant l'œil à l'autre bout, très près de la plaque, on voit l'image renversée et on peut photographier l'ensemble.

F. Faideau.

LE PALAIS DU ROI

BANGKOK

Les Européens qui ont séjourné en extrême Orient sont unanimes à reconnaître que Bangkok est la plus originale et la plus pittoresque de toutes les cités qu'ils ont visitées.

Dans cette ville lacustre, surnommée justement « la Venise d'extrême Orient », la plupart des voies de communication sont formées par des canaux et des « arroyos », les trois quarts de la population habitent des maisons flottantes sur le Ménam, le grand boulevard nautique de la capitale, les marchés se tiennent le matin sur le fleuve et offrent aux voyageurs le curieux spectacle de jardins qui semblent sortir soudainement du sein des eaux. Vendeurs et acheteurs sont en barque et les transactions se font avec autant de facilité que dans nos halles les mieux installées. L'animation du fleuve est si grande qu'à l'entrée de la ville il faut diminuer la vitesse du bâtiment pour ne pas couper en deux quelque « sampan » ou quelque pirogue imprudente.

D'innombrables enfants de tout âge, qui s'ébattent dans le fleuve sans souci des caïmans, saluent l'approche du navire de cris frénétiques et les femmes indigènes se précipitent sur leurs portes pour assister à l'arrivée des étrangers.

Peu à peu défilent devant les passagers l'église de l'Assomption, l'Oriental Hôtel, le Consulat français, la Douane, l'Hôtel des postes et télégraphes, le Consulat anglais, l'église du Calvaire, enfin un vieux fort bâti par les ingénieurs de Louis XIV, au temps où Bangkok appartenait à la France par traité authentique.

Puis ce sont les murs de la ville royale, renfermant dans leur enceinte

de nombreuses pagodes, de hautes pyramides, revêtues de porcelaine et d'émaux, et le vaste palais du roi éblouissant d'or.

Rien de plus ravissant que ces constructions légères et gracieuses, recouvertes de tuiles vernissées de toutes les couleurs dont l'effet, sous ce soleil d'extrême Orient, est merveilleux.

Ce palais féerique, ces temples admirables, au-dessus desquels s'élancent dans les airs des milliers de flèches, de pylônes et de clochetons, éblouissent les yeux et produisent sur l'esprit des spectateurs un effet extraordinaire.

Les toits donnent l'illusion tantôt d'une prairie verdoyante, tantôt d'un champ de riz mûri par le soleil, et toutes ces couleurs s'harmonisent entre elles de la façon la plus délicate. Rien de discordant, rien de heurté ni de brutal; l'impression douce, tendre pour ainsi dire, a un charme inexprimable.

Il y a vingt ans à peine, on ne pouvait pénétrer dans la ville royale qu'en remontant le Ménam. Les routes étaient un luxe inconnu aussi bien à Bangkok que dans tout le reste du royaume. On ne voyageait que par eau et, lorsque le roi ou les grands dignitaires quittaient leur barque, ils se faisaient porter en palanquin.

Aujourd'hui de larges avenues, partant des faubourgs, sillonnent la ville royale, dans laquelle on pénètre par des portes monumentales, surmontées de pyramides qui se profilent toutes blanches sur le ciel bleu.

Le palais, construit en forme de rectangle, occupe un emplacement considérable.

Sa façade principale donne sur la place des Casernes, où chaque année ont lieu des fêtes merveilleuses que le roi offre à son peuple. C'est là aussi qu'on bâtit le « Phra-Men », immense monument crématoire, lorsque le roi vient à mourir.

Deux hautes portes en bois de teck permettent d'entrer dans une vaste cour au milieu de laquelle est planté un immense mât de pavillon aux couleurs siamoises.

Quelques miliciens malpropres, assis sur des tabourets ou étendus au soleil, devisent entre eux en fumant d'innombrables cigarettes et regardent passer avec indifférence les indigènes qui pénètrent dans le palais. Il faut l'arrivée de visiteurs européens pour les tirer de leur torpeur. Ils se précipitent tous alors sur l'autorisation pour voir si elle porte bien le cachet du « De-va-vong », c'est-à-dire du ministre des affaires étrangères.

Cette première cour donne accès aux divers ministères, aux écuries des éléphants blancs et à la grande pagode royale « Vat-Prakeo ». Aussi y trouve-t-on toujours grande affluence.

Ce sont d'abord les bureaucrates siamois qui, à l'exemple de leurs collègues d'Europe, estiment qu'il est de fort mauvais ton d'arriver à l'heure au ministère. Ils ont flâné le long du Ménam, sucé un aileron de requin ou dégusté une tranche de caïman dans quelque gargote ambulante de Chinois et maintenant ils arrivent tout essoufflés, rouges de leur course et aussi du verre d'eau-de-vie de riz qu'ils ont ingurgité un peu trop hâtivement.

Si nous gravissions les escaliers à leur suite, nous les trouverions en train de chiquer le bétel et de boire du thé dans des tasses microscopiques, pendant que quelques rares travailleurs s'arrachent les cheveux de désespoir sur des documents anglais ou français auxquels ils ne peuvent rien comprendre.

Puis ce sont de pieux indigènes, qui viennent dévotement se prosterner devant les éléphants blancs et leur offrir quelques cannes à sucre souvent apportées de fort loin.

Des talapoins en habit jaune, les cheveux et les sourcils rasés, traversent, impassibles, cette foule, et vont au palais mendier le riz et le poisson qu'ils placeront dans la traditionnelle marmite dont ils ne se séparent jamais. Ceux-là, ce sont des privilégiés. Fils de princes

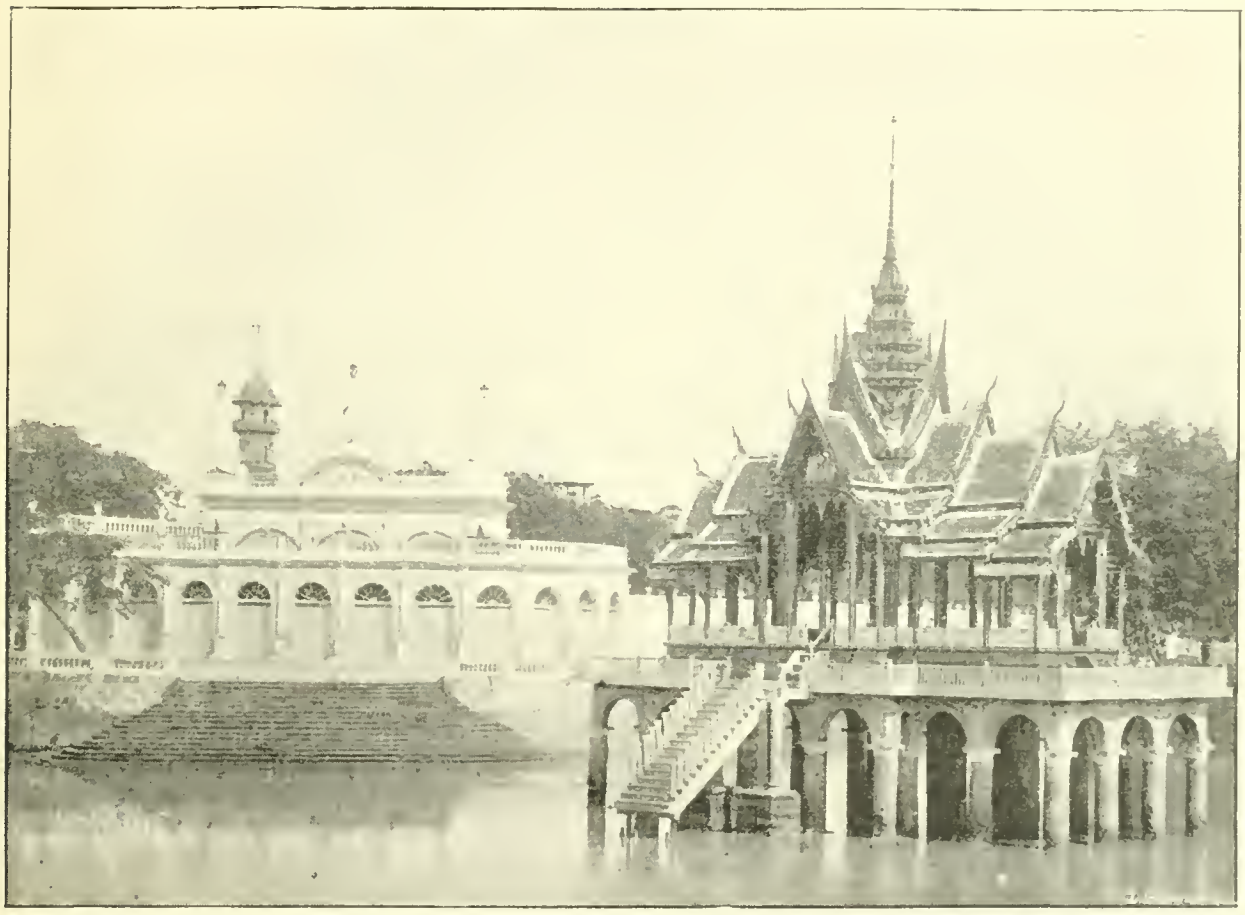
ou de hauts mandarins, ils reçoivent leur nourriture quotidienne des mains du roi lui-même ou de celles de ses enfants, pendant le stage d'une ou de deux années que tous les Siamois majeurs sont tenus d'accomplir à la pagode.

Il n'y a qu'à les suivre pour pénétrer dans une seconde cour, dallée de granit, au fond de laquelle s'élève le palais proprement dit, habité par le roi.

Mais, tandis que les talapoins franchissent la porte sans obstacle, deux officiers siamois nous barrent le passage. Force est d'exhiber une seconde fois la fameuse autorisation, que les deux cerbères examinent avec défiance.

Ce sont, nous explique l'interprète, des « maha-lek » ou gardes du roi. Tous de haute naissance, ils forment un corps aristocratique, qui est l'objet de faveurs spéciales et regardent d'un œil méprisant les autres troupes de S. M. Chulalongkorn. Du reste, à leur magnifique langouti de soie, à leur justaucorps brodé d'or, à leur casque noir surmonté d'une couronne et assez crânement posé sur leur figure imberbe, il est aisé de reconnaître des militaires de parade.

Nos épées les inquiètent et ils nous invitent à les laisser entre leurs mains avant de pénétrer dans le palais; mais nous refusons énergiquement de nous désarmer, car nous voyons devant nous un officier anglais auquel on a laissé son sabre.



PAVILLON ET RÉSIDENCE D'ÉTÉ DU ROI DE SIAM

Le palais, malheureusement construit par un architecte européen, n'offre pas dans toute sa pureté le style siamois si charmant et si original. Seule la toiture est un chef-d'œuvre d'architecture nationale. Deux escaliers conduisent à une vaste antichambre, sur laquelle s'ouvrent divers salons et la magnifique Salle du Trône, où se font les réceptions solennelles.

Aux murs de cette salle décorés de

fresques, sont suspendus des tableaux de prix, des parasols en soie jaune brodée d'or et d'anciennes armes incrustées de pierres précieuses.

Le plafond, vitré pour que personne ne puisse marcher sur la tête du roi, soutient un énorme lustre en cristal qui figura à l'Exposition de 1878, et les quatre coins sont garnis d'arbres d'or et d'argent, tribut des peuplades laotiennes.

Au fond de la salle, sur une petite estrade, est placé un fauteuil doré, surmonté du parasol royal à neuf étages. C'est le trône sur lequel s'assied le roi, le front ceint de la sextuple couronne, vêtu d'une robe de brocart surchargée de pierreries et chaussé de sandales dorées sur lesquelles étincellent des diamants d'une valeur inestimable.

Jadis les grands n'approchaient du trône qu'en rampant sur les genoux et sur les coudes. Il leur était interdit sous peine de mort de regarder le roi en face. L'ambassadeur de Louis XIV à Siam, le chevalier de Chaumont, fut le premier qui refusa de se soumettre à cet humiliant usage. Aujourd'hui, les étrangers et les mandarins restent debout en présence de S. M. Chulalongkorn; mais seuls les représentants des autres nations ont le droit de conserver leurs armes devant elle. Lorsque la réception est terminée, tout le monde doit sortir à reculons.

Il y a, à côté du trône, un guéridon sur lequel sont déposés les vases en or massif qui contiennent la chaux rouge, l'arek et les feuilles de bétel. A droite et à gauche se trouvent des crachoirs également en or.

Les appartements privés du roi et de la première reine font suite à la salle du Trône. Aucun Européen n'y ayant jamais été admis, on ne peut en parler que d'après les racontars des Siamois, très hâbleurs, comme tous les Orientaux. Fort luxueuses, paraît-il, ces pièces seraient un fouillis des choses les plus disparates. Des meubles de prix, admirables produits de l'art indigène, s'y trouveraient pêle-mêle avec des boîtes à musique et d'affreuses horloges d'importation allemande.

Ces appartements sont entièrement tendus de soie jaune, couleur sacrée réservée au roi et aux talapoins.

Des bâtiments séparés sont habités par la seconde et la troisième reine, par les concubines et les enfants du roi. De beaux jardins, dont on a essayé de faire un petit univers en y réunissant tout ce qui existe dans le monde entier, contiennent des choses curieuses, offrent aux regards des paysages exquis et ne peuvent faire oublier, malgré cela, aux femmes et aux filles du roi qu'elles sont presque des prisonnières. On y voit même un marché tenu par des femmes esclaves où elles peuvent, sans sortir, acheter tout ce qui leur est agréable.

S. M. Chulalongkorn possède au moins cinq cents à six cents femmes. Les Siamois considèrent en effet comme un insigne honneur de faire admettre une de leurs filles parmi les femmes du roi.

C'est pour eux un titre de gloire dont ils font volontiers étalage et qui leur vaut de la part de leurs compatriotes une considération toute particulière.

Le sort de ces malheureuses est fort peu enviable. Il leur est interdit de voir leurs parents et le roi seul a le droit de leur adresser la parole. Si, par miracle, elles réussissent à nouer quelque intrigue, elles sont cousues vivantes dans un sac de cuir et jetées à la rivière le jour où leur crime est découvert. Quant à leur complice, on lui fait l'honneur de l'assommer avec un bâton en bois de sandal s'il est de noble famille; les petits mandarins et les gens du peuple n'ont droit qu'au pal.

Comme principale distraction, les femmes de S. M. Chulalongkorn vont présenter leurs offrandes à Bouddha dans la délicieuse pagode du palais Vat Maha Tat, où sont déposées les urnes d'or qui renferment les cendres des anciens rois.

Ce coquet édifice, de dimensions assez restreintes, est un véritable chef-d'œuvre

PAGODE ROYALE VAT PRAKEO

de pure architecture siamoise. Construit en forme de croix grecque, il supporte une quintuple toiture dorée, au-dessus de laquelle s'élève à une hauteur considérable une flèche d'une légèreté inouïe. Un soubassement tout en marbre blanc soutient les murs entièrement dorés à la laque. Le porche est soutenu par d'élégants piliers émaillés et des rinceaux vermillonnés entourent le fronton ruisselant d'or et d'émaux. Les portes à deux vantaux, laquées et incrustées de nacre, sont merveilleusement sculptées.

A l'intérieur, d'admirables peintures représentent le ciel brahmanique avec ses phalanges de Thévadas et des scènes de la vie japonaise.

Les degrés de l'autel disparaissent sous un amoncellement de cierges, de gâteaux de cire, de statuettes de prix, de vases de Chine, de petits éléphants en ivoire, de papiers d'or et d'argent, etc. Un Bouddha de cristal admirablement taillé, dont le cou est entouré d'un collier de rubis et la tête couronnée de diamants, occupe la place d'honneur.

Lorsque nous sortons de ce temple nous nous trouvons en présence de deux « phi », gigantesques statues de granit, hautes de 8 mètres, qui semblent garder l'entrée de la grande pagode Vat

Prakeo. Ces sentinelles, recouvertes de porcelaine, ont des visages repoussants, bien faits pour inspirer l'horreur et écarter les profanes.

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus beau et de plus fastueux que les édifices dont se compose le Vat Prakeo. Nous croyons entrer dans un palais des *Mille et Une Nuits*.

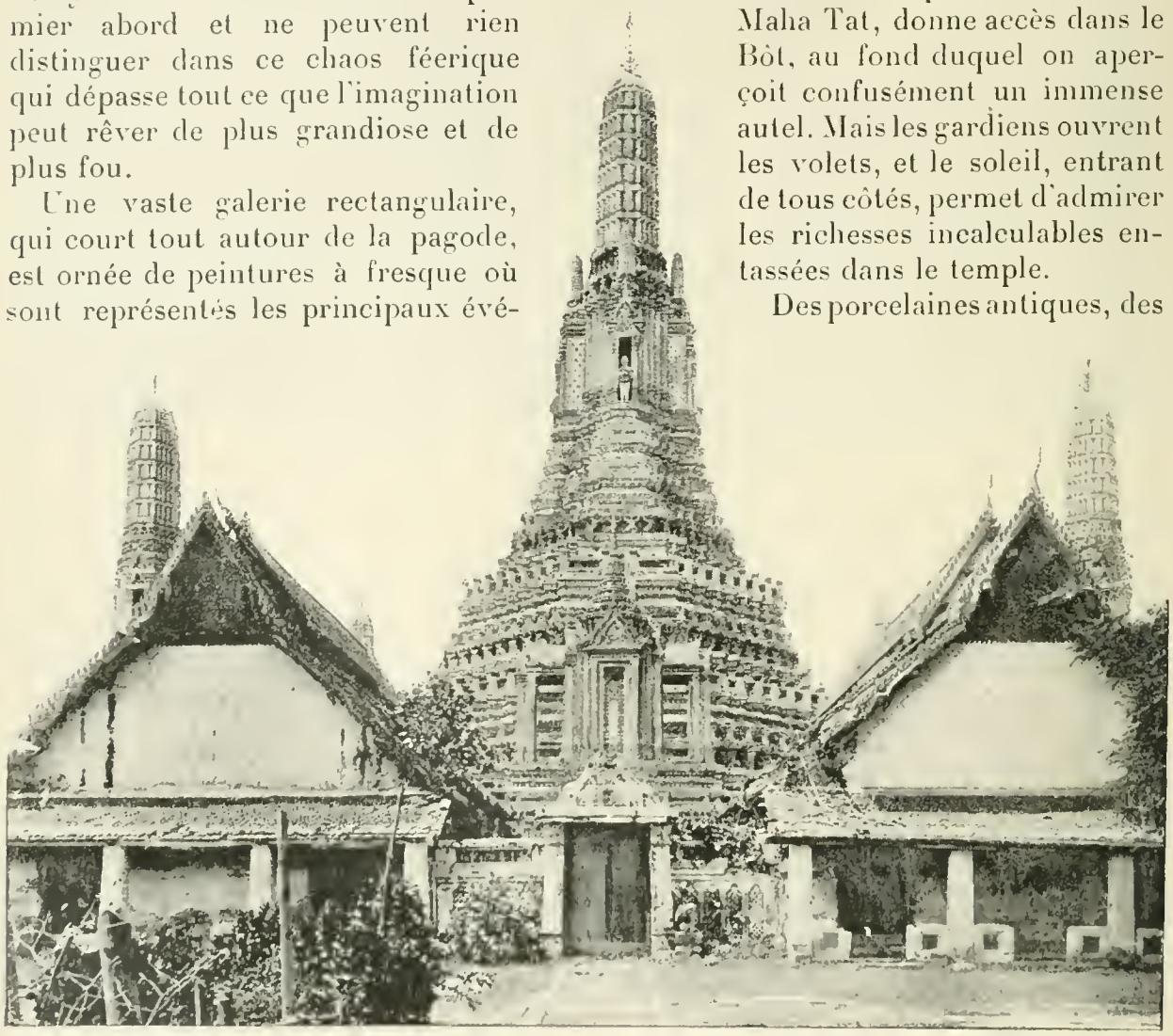
Ce ne sont que vérandas, toitures, escaliers, pylônes et pyramides revêtus d'or et d'émail. Autour des temples s'étendent des terrasses superbes, garnies de kiosques, de balustres, de caisses de fleurs rares, d'éléphants et de buffles taillés dans le granit, de statues de marbre, de lions fantastiques en bronze. Toutes ces merveilles resplendissent sous le soleil d'Asie d'un tel éclat, que nos yeux éblouis se ferment au premier abord et ne peuvent rien distinguer dans ce chaos féerique qui dépasse tout ce que l'imagination peut rêver de plus grandiose et de plus fou.

Une vaste galerie rectangulaire, qui court tout autour de la pagode, est ornée de peintures à fresque où sont représentés les principaux événements de l'histoire religieuse et profane de ce peuple. L'histoire entière de Bouddha a été retracée sur ces murs par des artistes de talent qui ont su donner un caractère saisissant aux différentes scènes qu'ils étaient chargés de peindre.

Le roi, qui leur avait commandé ce travail, en fut si satisfait que séance tenante il les fit enterrer vivants sous la porte même de la pagode, afin que leurs âmes pussent aller décrire à Bouddha les merveilles du temple élevé en son honneur.

Au centre se trouve l'édifice principal, le « Bôt » surmonté d'une triple toiture dont les tuiles vernissées brillent d'un insoutenable éclat. Une porte monumentale en bois précieux, aux incrustations de nacre plus délicates et plus fines encore que celles du Vat Maha Tat, donne accès dans le Bôt, au fond duquel on aperçoit confusément un immense autel. Mais les gardiens ouvrent les volets, et le soleil, entrant de tous côtés, permet d'admirer les richesses incalculables entassées dans le temple.

Des porcelaines antiques, des

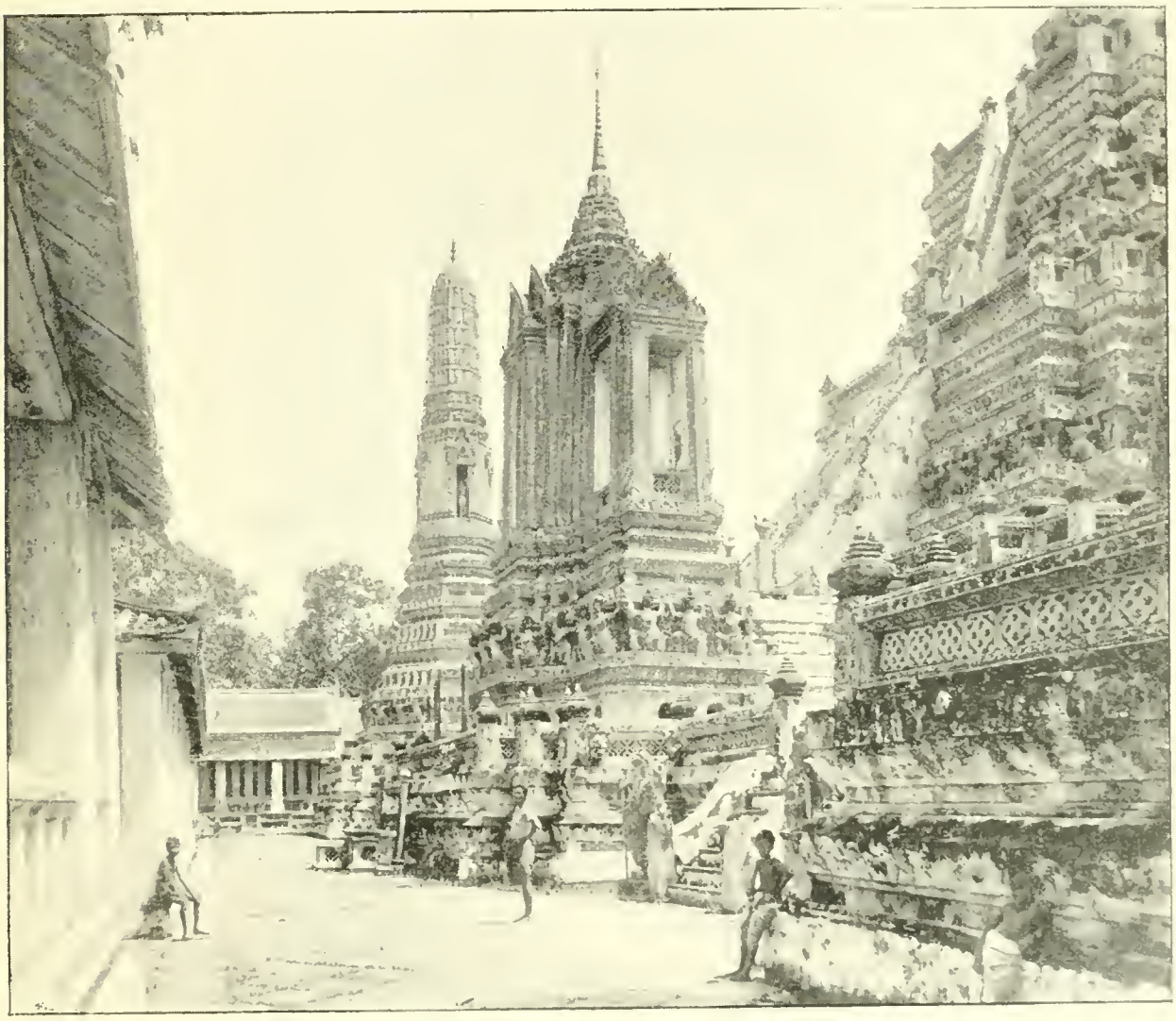


VUE GÉNÉRALE DU VAT CHENG

vases cloisonnés, des couronnes de fleurs délicatement tressées, des chandeliers d'or, des brûle-parfums en argent ciselé, des statuettes d'un travail exquis encombrent l'autel, mêlés par malheur à d'horribles bibelots européens que l'on trouve chez nous dans tous les bazars à treize sous.

Tout en haut on distingue le visage placide d'une statue fameuse de Bouddha, taillée dans une émeraude qui fut enlevée aux Laotiens vers la fin du XVIIIe siècle par le libérateur de Siam, le Chinois Phaya-tak. Quelques Siamois sceptiques disent tout bas qu'elle est simplement en jade. Il n'est pas facile de vérifier la chose à cause de l'élévation de l'autel.

Des arbres d'or et d'argent étalent leur feuillage précieux et forment un cadre unique aux statues de Bouddha placées de chaque côté de l'autel. La septuple couronne hiératique surmonte la tête de ces divinités, hautes de six pieds, qui tournent vers les fidèles la paume de leurs mains dont les doigts disparaissent sous des bagues enrichies de diamants.



PAGODE VAT CHENG

Dans tous les coins du temple on aperçoit des crachoirs d'argent, utile précaution à Siam, où les hommes, les femmes et même les reines chiquent constamment le bétel.

Cette habitude est tellement enracinée chez les Siamois qu'une jeune princesse élevée en Angleterre et mariée à un

ministre du roi de Siam racontait un jour à un de nos compatriotes qu'à son retour dans son pays il lui avait fallu, malgré sa répugnance, revenir à cet usage national. La Première Reine avait en effet déclaré qu'elle ne la recevrait plus au palais tant qu'elle aurait la bouche « pâle » et les dents « blanches comme celles d'un chien ».

Le plafond soutient d'affreux lustres de verre d'importation européenne, heureusement mélangés à des lustres de fleurs que les Siamois fabriquent avec une très grande habileté.

Enfin, après une promenade de quatre ou cinq heures, qui nous semble à peine avoir duré quelques minutes, il faut nous arracher à ce spectacle inoubliable et quitter ce palais enchanté, encore étourdis par toutes ces merveilles au milieu desquelles il est impossible de se reconnaître. Tout se mèle, tout se brouille dans nos cerveaux surmenés et ce n'est que le lendemain, après une nuit de repos, que nous pourrons établir quelque ordre dans nos souvenirs et apprécier, comme elle le mérite, cette architecture originale, image de la variété de couleurs qui caractérise la végétation si puissante de Siam.

Mais, au moment où nous nous retrouvons sur la grande place des Casernes, un spectacle inattendu vient encore accroître notre ahurissement. Tout près de nous une excellente musique indigène fait entendre sous la direction d'un chef européen un des airs les plus connus de Faust. Gounod, Massenet, Saint-Saëns ont détrôné les gongs antiques, les tam-tam, les cymbales et les cors de cuivre rouge dont les Siamois se sont contentés pendant plusieurs siècles.

Ces célèbres compositeurs seraient peut-être fort surpris d'apprendre que les meilleurs morceaux de leurs opéras sont exécutés sur la grande place de Bangkok avec infiniment plus d'art que dans beaucoup de nos petites villes de province.

La foule elle-même, groupée devant le palais, offre un coup d'œil fort curieux. De nombreuses femmes indigènes, vêtues de leurs plus coquets atours, la poitrine serrée dans une sorte de vareuse sur laquelle flotte une écharpe aux couleurs éclatantes, coudoient leurs compatriotes et jettent des regards curieux et hardis sur les Européens qui écoutent religieusement la musique. Des officiers siamois, la taille pincée dans un veston blanc copieusement galonné, le langouti de soie élégamment enroulé autour des cuisses, les bas blancs bien tirés sur leurs mollets tendus, passent et repassent devant l'assistance, tout fiers lorsqu'ils surprennent un regard d'admiration.

Quand tout ce monde est un peu fatigué, il s'allonge paresseusement sur le gazon où paissent d'ordinaire les chevaux du roi. Mais, au dernier morceau, qui est toujours l'hymne national, composé jadis par Lulli sur la demande d'un roi de Siam, tous les indigènes se relèvent, les musiciens se tournent vers le palais et la Marseillaise siamoise s'exécute au milieu d'un religieux silence.

Le lendemain, en revenant dans la ville royale pour voir quelques grandes pagodes que nous n'avions pu visiter faute de temps, notre interprète nous fait passer par une longue et étroite ruelle, bordée de deux rangées de boutiques, dont les toits, malgré leur faible élévation, se rejoignent au-dessus de notre tête. C'est le « Talat » ou marché. Dans cette ruelle malpropre et puante, jadis la seule rue de Bangkok, une petite voiture à bras ne pourrait passer. Des dalles branlantes nous lancent à chaque pas dans les jambes des jets d'une boue noire et épaisse qui fait le plus déplorable effet sur nos vêtements blancs. Nous avançons péniblement car nos souliers glissent sans cesse sur ces pierres visqueuses, et l'un de nous s'étale même sur le sol, à la grande joie des curieux qui nous escortent.

Malgré ces mésaventures nous ne regrettons pas notre promenade dans le Talat. Aucun autre quartier ne pourrait

nous donner une idée aussi exacte de la vie des indigènes, de leurs habitudes et de leurs mœurs. Au Talat ils sont chez eux et nulle coutume étrangère ne gâte ce tableau essentiellement siamois. A cent mètres de là s'élèvent des maisons européennes avec tous les raffinements de la civilisation. Ici, c'est l'extrême Orient avec ses beautés et ses laideurs, avec ses théâtres, ses jeux et ses fumeries d'opium, avec tout le brouhaha, l'animation et les cris d'un marché exotique. De tous côtés on entend vociférer des coolies, retentir des tam tam et partir des pétards. Des chiens faméliques, galeux, aboient furieusement et s'attaquent de préférence aux mollets des Européens. Des marchands s'époumonnent à vanter leur étalage, des lépreux nous coudoient sans vergogne, des processions interminables arrêtent la circulation et la police contemple paisiblement ce spectacle auquel elle est habituée.

FRESQUE DU VAT MAHA TAT

Ici, des marchands hindous ou parsis vendent des armes, des miroirs incrustés de nacre, des vases de porcelaine ancienne d'une authenticité douteuse. Là, des Malais offrent aux passants des assiettes de faïence et des bibelots d'or et d'argent, des vases de cuivre jaune et des bracelets de grande valeur. Plus loin, des restaurateurs ambulants installent leurs fourneaux et leurs comestibles peu appétissants au milieu de la ruelle.

Voici maintenant un théâtre en plein air, flanqué d'une salle de jeu, puis des vitrines pleines de Bouddhas de toutes les formes et de toutes les tailles. Devant nous travaillent des coiffeurs chinois, qui tressent avec beaucoup d'art

la queue de leurs compatriotes et leur rasent la tête avant de les débarrasser des quelques poils dont leur lèvre supérieure commence à être ornée vers la quarantième année. Ils procèdent ensuite au nettoyage complet des yeux et des oreilles avec un petit instrument d'ivoire qui a la forme d'un cure-dents.

A l'extrémité du Talat, nous nous trouvons en présence de la pagode Vat Xetuphon, fameuse par une gigantesque statue, longue de 150 pieds, qui représente Bouddha couché et porte toute l'histoire du dieu gravée sur la plante de ses pieds. Quelques voyageurs, trop crédules aux dires des indigènes, ont affirmé qu'elle était en or massif. Si le fait était exact, les monarques de Siam auraient là une précieuse réserve en cas de guerre. Mais, aujourd'hui, la statue est assez dégradée pour qu'il soit facile de constater l'erreur. Le dedans est en briques, et une couche d'or extrêmement mince a été appliquée à l'extérieur.

Parmi les autres édifices religieux que nous admirons après celui-ci, le Vat Bovoranivet est certainement le plus remarquable par la grâce de son architecture et la richesse de son ornementation. A l'intérieur, un trône en bois doré, merveilleusement sculpté, supporte une statue de Bouddha de grandeur naturelle en or repoussé.

C'est dans cette pagode que les enfants mâles du roi revêtent, vers la douzième année, la robe jaune des talapoins et se familiarisent avec le pali, la langue sacrée des bouddhistes. Leur entrée se célèbre avec une pompe extraordinaire. Les Européens qui étaient à Bangkok en 1891 n'ont pas perdu le souvenir des superbes fêtes qui marquèrent l'admission au Vat Bovoranivet du jeune prince héritier de la couronne.

A Siam, il est en effet d'usage que tous les enfants mâles qui ont atteint l'âge de la puberté, séjournent un an ou deux dans une pagode, où les talapoins sont censés les instruire. Mais, quand ce sont des enfants du peuple, ils s'en servent comme domestiques, et leurs leçons se bornent uniquement à leur apprendre la paresse et l'immoralité.

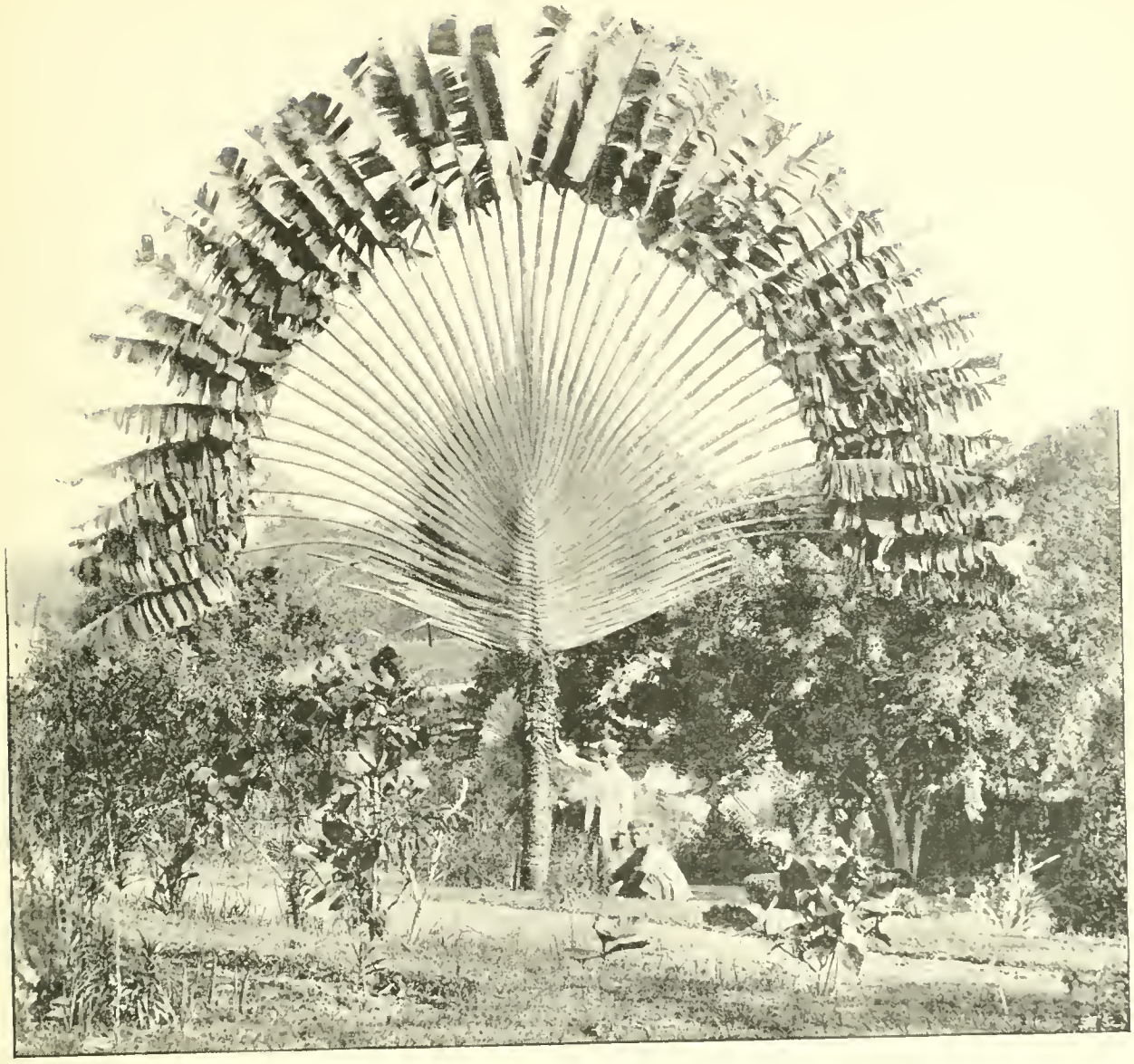
Le palais du « vang-na », second roi, également situé dans la ville royale, était encore, il y a vingt ans, un des plus curieux monuments de Bangkok. Aujourd'hui, il tombe en ruine. Les toits laissent passer le soleil et la pluie; sous les hangars pourrissent de magnifiques chars dorés, hauts de 7 à 8 mètres, qui figuraient jadis dans toutes les cérémonies à côté des chars du premier roi. Des barques de 50 à 60 mètres de longueur, d'une richesse incomparable, taillées dans un seul tronc d'arbre, gisent pêle-mêle avec des mortiers rouillés et des canons hors d'usage. Seul, le Bôt, transformé en musée par un médecin français, a résisté à l'abandon et aux intempéries.

On sent qu'un souffle de mort a passé sur ce malheureux palais et qu'une terrible catastrophe en a chassé ou fait périr les habitants.

Le dernier vang-na, en effet, ancien régent du royaume, qui s'était révolté contre le roi actuel de Siam, s'enfuit à Singapore lorsqu'il vit sa défaite certaine. Parmi ceux qui avaient suivi sa fortune, les uns furent réduits en esclavage, les autres condamnés à couper de l'herbe pour les éléphants tout le reste de leur existence; les chefs, enfin, moururent au milieu des supplices les plus atroces.

Quelques années après, Chulalongkorn rencontra le vang-na chez le gouverneur de Singapore et insista beaucoup pour qu'il revînt à Bangkok. « Leurs vieilles discordes, disait-il, étaient oubliées depuis longtemps, et il pouvait sans crainte reprendre possession de son palais. »

Le vang-na, en bon Siamois qu'il était, se défia de ces belles protestations d'amitié, et il fit bien, ainsi que le prouva l'avenir. Quatre ou cinq ans après, au moment d'expirer, il ordonna de transporter son corps à Siam, pour qu'il y fût brûlé. Mais le roi défendit de lui



L'ARBRE DES VOYAGEURS

rendre les honneurs funèbres et fit jeter ses restes dans le fleuve, après que son cadavre eut été exposé aux vautours.

Bangkok possède encore, en dehors de la ville royale, un nombre infini de pagodes que le roi doit toutes visiter chaque année. Si beaucoup sont pauvres et sans intérêt, il en est plusieurs qui devraient légitimement trouver une place dans une étude des monuments de la capitale siamoise. Malheureusement l'espace nous fait défaut, et nous devons nous résigner à décrire seulement la plus ancienne et peut-être la plus originale, le Vat Cheng.

Cette pagode, la plus haute de toutes, est vraiment imposante avec ses *phra chedi* dont l'or est à peine terni par le temps, avec ses flèches hardies qui semblent menacer le ciel, avec ses pylônes ornés de rosaces multicolores qui étincellent au soleil.

Construite il y a plus d'un siècle, par Phaya-Tak, comme témoignage de ses victoires sur les Birmans, elle occupe un vaste emplacement, au centre duquel s'élève une pyramide quadrangulaire, haute de 200 pieds.

Sous cette pyramide colossale, qui domine toute la ville, ont été inhumées, dit-on, de précieuses reliques de Bouddha.

Chacune de ses faces est munie d'un escalier qui permet d'arriver aux deux tiers de la hauteur totale. Trois galeries circulaires, toutes à égale distance, divisent la pyramide en trois parties et

permettent aux visiteurs fatigués par la hauteur des marches et les difficultés de l'ascension, de reprendre haleine en admirant le magnifique panorama qui se déroule sous leurs yeux.

Du sol au premier étage, on ne voit que des génies et des dieux de granit au masque grimaçant. Des mosaïques en porcelaine, d'autant plus remarquables qu'elles sont faites uniquement avec des débris de tasses, décorent le second et le troisième étage, auxquels on accède par des escaliers presque perpendiculaires.

Au-dessus de la troisième galerie se dresse un énorme éléphant blanc à trois têtes, image de la triple incarnation de Bouddha.

De là un merveilleux spectacle s'offre à nos regards. En face de nous s'étend l'immense capitale avec ses innombrables pagodes et ses palais féeriques. A nos pieds coule le Menam, dans lequel nous voyons déboucher les nombreux arroyos qui jouent à Bangkok le rôle d'égouts. Les bruits de l'arsenal, devant lequel est amarrée la flotte royale, montent jusqu'à nous, et, si le ciel était sans nuages, nous distinguerions dans le lointain la belle pagode et les forts de Paknam, qui surveillent l'embouchure du fleuve.

Bien au-dessus de nos têtes une flèche dorée à sept branches, symbole civaïte, couronne l'édifice et domine quatre *phra chedi* dont la pointe extrême atteint tout juste le second étage de la pyramide. Au moindre souffle de vent, on entend le son léger et doux de milliers de clochettes invisibles.

Pour regagner le sol, il est prudent de descendre à reculons en se cramponnant aux aspérités et aux touffes d'herbes qui poussent entre les pierres disjointes. L'escalier est tellement rapide que l'un de nous, sujet au vertige, désespéra un moment de pouvoir redescendre; il fallut lui bander les yeux et la descente faillit deux fois lui être fatale. Malheureusement cette curieuse pagode est aujourd'hui un peu abandonnée. Les temples et les *phra chedi* commencent à se dégrader et, dans un avenir assez rapproché, il ne restera plus que des ruines de ce monument.

Ce sera une perte irréparable car, de tous les édifices de Bangkok, le Vat Cheng est le seul qui permette d'entrevoir quelque chose de l'art architectural des anciens Khmers. Par ses dimensions gigantesques, par certains procédés de construction, il fait songer aux temples immenses d'Angkor-Thôm et d'Angkor-Vat, qui nous pénètrent d'admiration et nous montrent à quel degré de civilisation et de science était parvenu ce peuple aujourd'hui disparu.

Aussi les artistes siamois, désespérant, semble-t-il, de rivaliser jamais avec leurs prédécesseurs, se sont résignés à faire joli au lieu de faire grand. A la sévérité et à la noblesse de l'architecture khmer, ils ont substitué le brillant, la grâce, le fini des détails, l'harmonie savante des couleurs. Ne pouvant faire mieux, ils ont fait autrement; et il faut reconnaître que, si la grandeur et la beauté des vieux temples khmer leur assurent une place à part dans l'histoire de l'architecture, l'éclat et l'originalité des monuments siamois les mettent au-dessus de tout ce que notre imagination peut rêver de plus féerique.

Telle est cette cité immense, qui présente les contrastes les plus violents et laisse aux voyageurs le souvenir de temples merveilleux dominant d'humbles cases en boue séchée et en feuilles de palmier, de richesses incalculables mêlées aux plus vulgaires produits de l'industrie européenne, d'un fleuve majestueux où débouchent des canaux boueux remplis de détritus et de cadavres d'animaux. C'est une ville incohérente, image fidèle de ces royautés orientales où le roi, maître absolu des hommes et des choses, absorbe toutes les richesses du pays et consent seulement à les partager avec le dieu dont il est l'incarnation vivante, aux yeux de ses sujets.

FRANCIS MURY,
Ancien commissaire de la marine.

LA

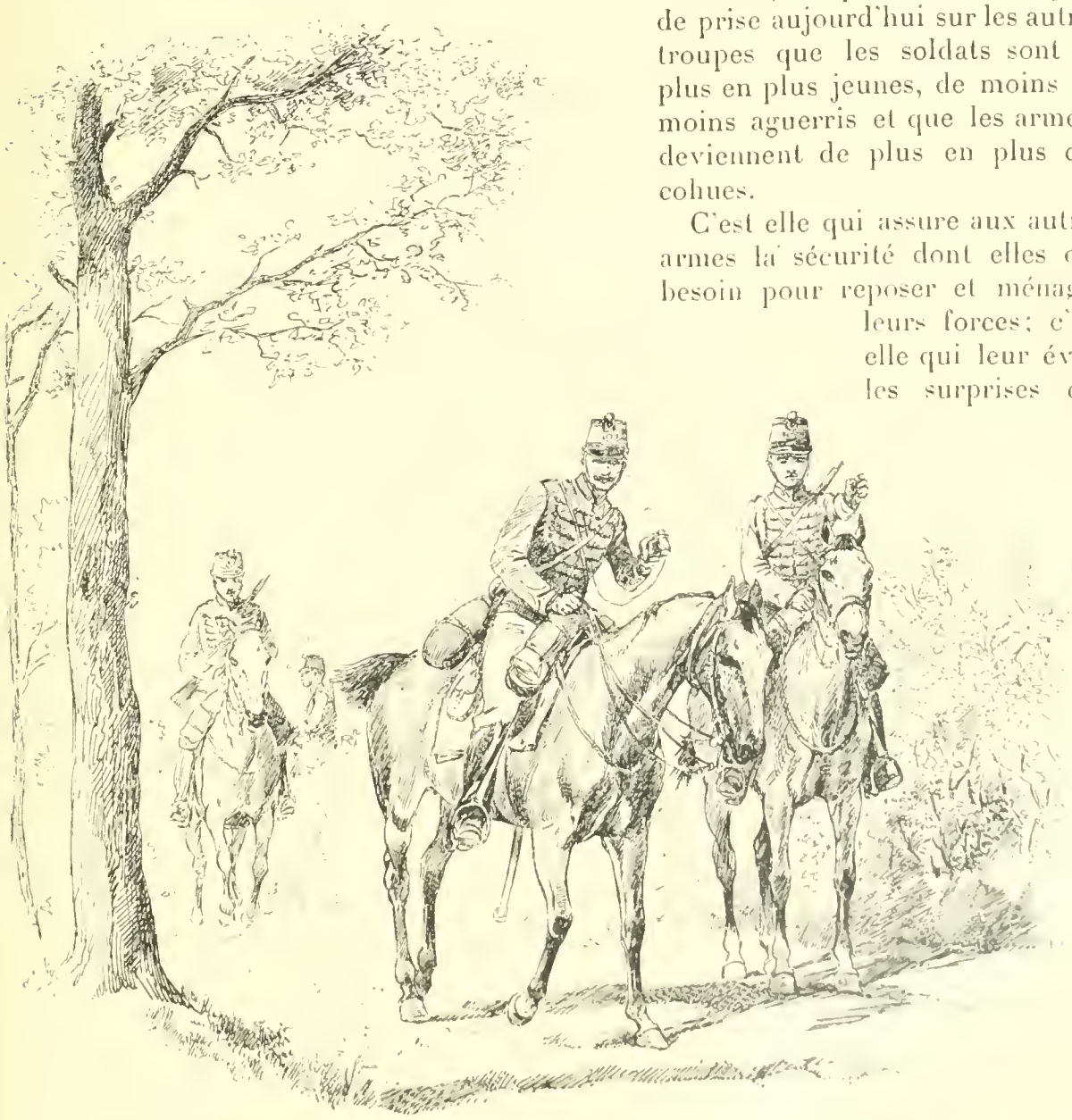
CAVALERIE DANS LES GUERRES DE L'AVENIR

A l'inverse des prédictions pessimistes qui, à l'apparition des nouvelles armes à feu, ont décrété la disparition de la cavalerie, toutes les nations européennes ont au contraire augmenté son nombre et étendu son rôle.

Justement orgueilleuse de cette confiance, la cavalerie a transformé son organisation, modifié sa tactique, changé son armement, et, après s'être instruite à toutes les besognes, elle représente aujourd'hui, avec ses pionniers, ses fusils, ses canons et les détachements d'infanterie qu'on lui adjoint, une avant-garde imposante, capable de jouer le rôle important qui lui est dévolu.

Plus nombreuse que par le passé, mieux armée, plus instruite et plus puissante, elle peut obtenir des résultats plus grands qu'autrefois, si elle sait exploiter l'ascendant de son effet moral, qui a été le secret de toutes ses victoires, et qui a d'autant plus de prise aujourd'hui sur les autres troupes que les soldats sont de plus en plus jeunes, de moins en moins aguerris et que les armées deviennent de plus en plus des cohues.

C'est elle qui assure aux autres armes la sécurité dont elles ont besoin pour reposer et ménager leurs forces; c'est elle qui leur évite les surprises qui



UNE RECONNAISSANCE D'OFFICIER DE CAVALERIE LÉGÈRE

usent et dépriment le moral ; c'est elle qui procure aux chefs les informations qui leur permettent de déjouer les plans de l'adversaire et de faire triompher les leurs.

Mais ces missions d'exploration et de sûreté ne satisfont pas l'activité de la cavalerie. Elle veut apporter, elle aussi, le poids de son épée dans la bataille, en joignant ses efforts à ceux des autres armes, en les secondant de son agilité, de son impétuosité troublante, de sa rapidité d'irruption, pour transformer en déroute l'hésitation de l'adversaire désemparé.

Bourdonnant sans cesse sur ses flancs pendant la lutte, elle le guette, le gêne, le fatigue, l'épuise prématurément de ses incessantes menaces, saisissant la moindre occasion favorable de l'entamer.

Auxiliaire attentive et prompte, la cavalerie se multiplie sur le champ de bataille pour affirmer le succès des autres armes et réparer ou au moins atténuer leurs échecs.

Et mieux encore, après la victoire c'est elle qui se rue tout entière à la poursuite pour recueillir les trophées, capturer les traînards, désagréger les troupes qui veulent se reformer, chasser devant elle la cohue en déroute, l'empêcher de se rallier, lui couper la retraite, la retarder sous les coups de son infanterie et de son artillerie triomphantes.

Et si, au contraire, son armée a été battue ? Aussi prompte au sacrifice, elle se dévoue tout entière en se jetant en avant, pour rompre l'élan de l'ennemi victorieux.

Battre l'adversaire et le mettre dans l'impossibilité de recommencer la lutte ou tout au moins dans une infériorité telle que la victoire ne soit plus remise en balance, telles sont les données qui s'imposent aux guerres de l'avenir.

La cavalerie y trouvera encore un plus grand champ d'activité. Sur les flancs, sur les derrières, sur les communications de l'adversaire, sur son front même dans le paroxysme de la crise ; partout elle aura carrière à son esprit d'entreprise.

Mais dans l'accomplissement de toutes ses missions, dans l'exploration, la sûreté, dans la bataille, dans la lutte contre sa propre rivale, prélude ordinaire de son entrée en scène, et dans la lutte contre les autres armes, la cavalerie doit chercher à produire des résultats profitables à l'ensemble des opérations.

Elle doit avant tout s'inspirer du principe de la solidarité des armes ; ne jamais se laisser absorber par les entreprises particulières et viser toujours au succès général.

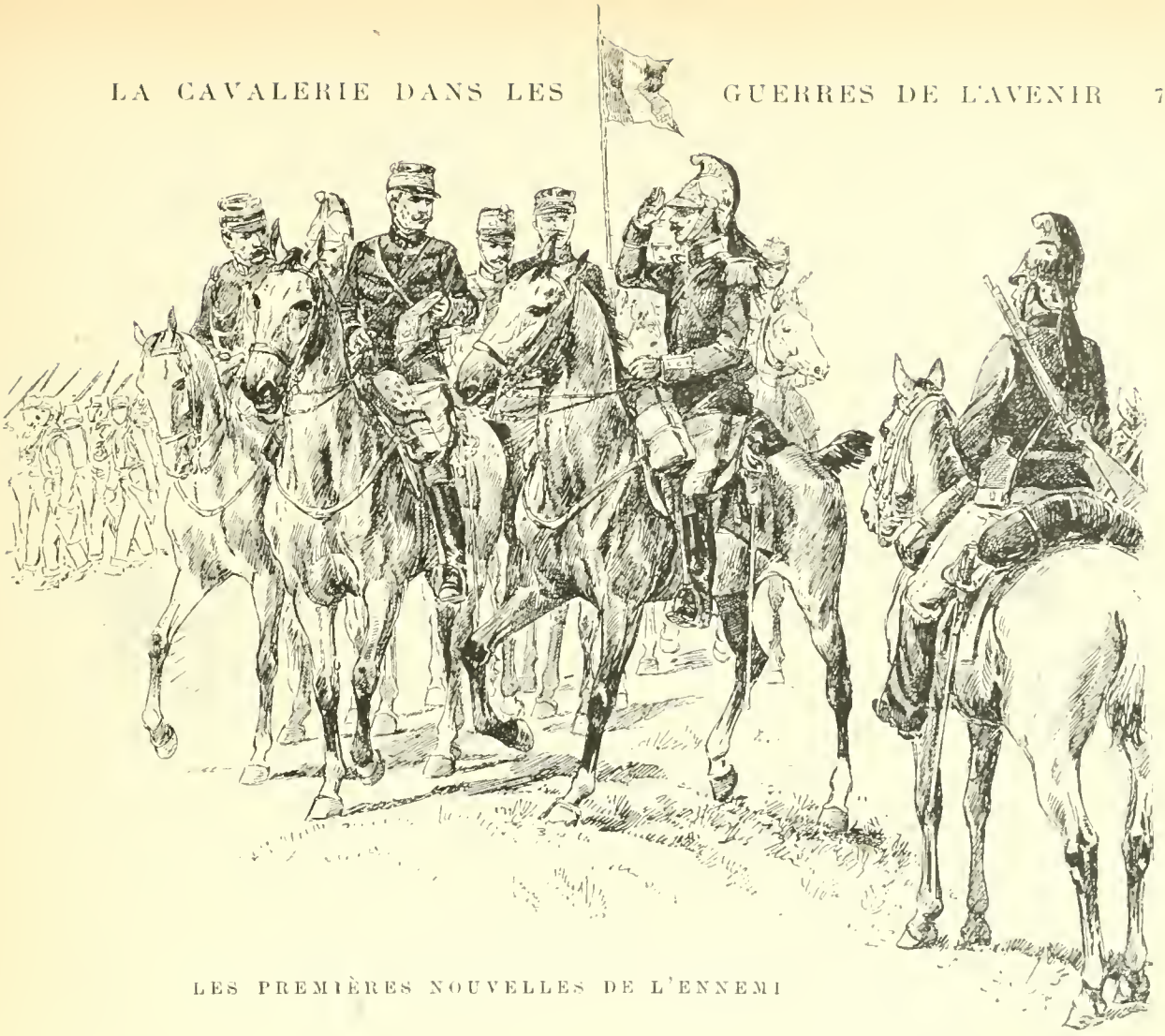
Non seulement on demande aujourd'hui à la cavalerie de produire autant que par le passé au milieu de difficultés cent fois plus grandes, mais on lui attribue en même temps une partie des missions qui revenaient autrefois aux autres armes, afin de les alléger d'autant et de ménager leurs forces pour la bataille.

Les détachements de cavalerie attachés à l'infanterie sont chargés de la garder de toute surprise, de l'éclairer, de la flanquer, de la renseigner de toute façon, de faire même ses propres reconnaissances de champ de bataille.

Les Allemands viennent même de créer une nouvelle espèce de cavaliers, les *Meldereiter,* spécialement destinés à l'infanterie.

Il ne s'agit pas d'une nouvelle arme de combat, mais d'une troupe d'individus susceptibles par leur hardiesse, leur instruction, leur habileté, de remplir la double mission d'estafettes sûres et d'éclaireurs clairvoyants.

Il est certain que, par suite de l'adoption des armes à grande portée et à tir rapide, il est devenu nécessaire d'éclairer chaque corps d'infanterie à grande distance sur le champ de bataille. C'est la surprise par le feu, contre laquelle les moyens employés jusqu'ici ne paraissent assurer qu'une protection insuffisante, qui a décidé les Allemands à créer les *Meldereiter,* qu'ils appellent aussi chasseurs.



LES PREMIÈRES NOUVELLES DE L'ENNEMI

Certainement, une troupe d'infanterie bien pourvue de munitions peut défier l'atteinte de la cavalerie. Elle peut même prétendre à la destruction de cette cavalerie, si elle n'est pas surprise à moins de 800 mètres.

Elle peut se considérer comme abritée par un bois, une vigne, une clôture, un simple fil de fer, en un mot par tout ce qui est susceptible de rompre l'élan des cavaliers qui auront échappé au feu. A plus forte raison lorsqu'elle est embusquée dans un village ou dans un terrain coupé.

Et, sauf dans quelques rares espaces dénudés qui se désignent comme champs de manœuvre de la cavalerie, les divisions de la culture, qui se morcelle de plus en plus, offrent à l'infanterie la protection qu'elle réclame du terrain contre les agressions des cavaliers.

Encore faut-il ajouter que dans les pays découverts, comme la Beauce et les plaines de Châlons, la cavalerie ne pourra que très difficilement aborder l'infanterie, parce qu'elle sera battue de plus loin par ses feux.

Une des causes qui mettaient l'infanterie à la merci d'un coup de main de cavaliers entreprenants sur le champ de bataille, était le nuage de fumée dont se trouvait entouré un détachement après une violente fusillade. Un chef de cavalerie audacieux pouvait profiter de ce paravent pour se jeter, sabre au poing, sur le détachement ainsi absorbé par son engagement.

Avec les nouvelles poudres, la fumée a disparu. Avec les fusils à répétition, la cavalerie ne peut plus espérer passer entre deux salves, en escomptant le temps nécessaire aux tireurs pour recharger leurs armes.

Avec l'étendue des zones dangereuses, le premier échelon des cavaliers ne peut même pas servir de masque aux échelons suivants. Un cheval qui tombe en entraîne toujours un ou deux autres, à côté ou derrière ; c'est un égrènement sur toute la route de la charge, qui

décime les cavaliers et rend confiance aux fantassins.

Le retour après la charge est encore plus fatal à la cavalerie, parce qu'il est accompagné d'une plus grande volée de projectiles, chacun ayant repris son sang-froid.

On comprend aisément que les agresseurs n'auront pas fait deux pas pour se retirer, qu'aussitôt tous les fusils encore chargés éclateront contre eux et videront bien des selles.

Les attaques de cavalerie avaient autrefois de gros résultats contre l'infanterie, non seulement au point de vue des pertes qu'elles lui faisaient supporter, mais surtout parce qu'elles la forçaient à s'arrêter, à se former en carrés, par conséquent à surprendre son mouvement, à rompre son dispositif de combat.

Mais aujourd'hui, l'infanterie a complètement abandonné la formation en carrés, qui, tout en ayant été très exaltée, n'en était pas moins parfaitement illogique comme formation contre la cavalerie.

En effet, en se formant en carré pour recevoir une charge, une troupe réduisait immédiatement son front de feu au quart de ce qu'il était dans sa formation déployée, puisqu'il n'y avait plus guère qu'une face du carré, deux au plus, qui pussent tirer.

Maintenant, l'infanterie reçoit la cavalerie dans l'ordre où elle se trouve, faisant feu jusqu'au dernier moment, sans perdre de temps à se pelotonner.

LA GARDE D'UN PONT PAR LA CAVALERIE

Les lignes minces, les lignes de tirailleurs, par exemple, se jettent à terre pour laisser passer l'ouragan et permettre aux lignes plus denses, en arrière, d'ouvrir leur feu plus tôt. En admettant que les cavaliers poussent leurs chevaux jusqu'à bout de souffle dans la fournaise, ils n'arriveront que bien clairsemés aux troupes compactes qu'il leur faut pour plastron. Criblés par devant et par derrière, cherchant avec anxiété un groupe à sabrer, ils tourbillonneront comme nos cuirassiers à Reichshoffen, tombant sous les coups d'un ennemi inabordable à la rage de leurs sabres. Et, désespérés comme nos chasseurs d'Afrique à Sedan, après d'inutiles efforts, ils se retireront décimés, héros du sacrifice pour l'honneur de l'arme, vaillamment, mais chèrement

acheté. On sait de quelles pertes furent payées ces folies héroïques qu'on appelle les charges de Reichshoffen et de Sedan.

Il est certain qu'un chef de cavalerie, pour intervenir contre l'infanterie, dans la bataille surtout, doit s'associer deux auxiliaires principaux : le moment et le terrain propices.

Et son action doit être avant tout une surprise, parce que la surprise double l'effet moral, qui est l'arme primordiale de la cavalerie.

Si, grâce au terrain, la cavalerie peut tomber à l'improviste sur l'infanterie, on ne saurait lui contester quelque chance de succès. La panique s'est emparée des troupes les plus solides, et on ne niera point que les jeunes troupes y soient plus accessibles que d'autres.

Certainement, le fusil à tir rapide, en augmentant la confiance de l'infanterie, a diminué l'ascendant de la cavalerie ; mais il se présentera cependant bien des occasions favorables à une attaque à l'improviste ; c'est aux cavaliers de les saisir. S'il n'y a plus de fumée, il y a encore le brouillard, la pluie, la neige, la poussière, etc.

Et il y a une circonstance nouvelle, plus avantageuse que toutes celles qui ont disparu, qui peut rendre les charges contre l'infanterie moins périlleuses que jamais, c'est le gaspillage des munitions.

Avec les fusils nouveaux, les soldats se laisseront bien vite aller au tir rapide, et pour peu qu'un détachement ait été engagé de bonne heure dans la bataille, il aura bientôt épuisé ses cartouches. Alors on verra la fusillade se ralentir sur certains points pour s'éteindre peu à peu, et ne plus crépiter que par coups isolés dans l'attente du ravitaillement. Un chef de cavalerie qui aura suivi attentivement le combat guettera cette bonne occasion de se lancer sur une troupe ainsi désarmée et l'effet moral de la charge sera décuplé par le concours de cette circonstance.

LE RETOUR APRÈS LA CHARGE

De plus, le tireur du champ de bataille n'est pas celui du polygone, il n'exécute pas un tir ajusté sur un terrain plan, mais un tir machinal sur un terrain accidenté.

D'ailleurs, imagine-t-on que le tir d'une infanterie attaquée par la cavalerie soit bien régulier ?

Dans les guerres de l'Empire, avec les vieux soldats aguerris, on constatait, après une charge, qu'en moyenne un quart des soldats n'avait pas fait feu. Quelle proportion faut-il admettre pour les jeunes troupes d'aujourd'hui ?

Quand le canon aura fait brèche dans les bataillons ; quand la mitraille et la

mousqueterie les auront mutilés; quand les débris flotteront incertains, cherchant un abri contre la tempête; quand, après un échec, l'infanterie décimée tournera les talons pour se reformer en arrière; quand, fondues au brasier, les colonnes éparses ruisselleront des hauteurs dans la plaine, fuyant sous l'ouragan des projectiles, le torrent des cavaliers lancés à la charge n'aura-t-il pas le droit de prétendre, comme autrefois, assurer la victoire en jetant son épée dans la balance?

C'est vrai, les cuirassiers de Reichshoffen, comme les chasseurs d'Afrique de Sedan, galopaient à la mort, et ils le savaient; mais c'étaient des charges de sacrifice, pour sauver les derniers échelons de l'infanterie en leur permettant de s'arracher au combat. C'étaient des charges contre une infanterie victorieuse, des charges pour sauver l'honneur!

A côté de cela, il y aura bien des chances heureuses que l'esprit d'entreprise des cavaliers ne laissera pas échapper.

Il suffirait de citer quelques exemples pour prouver que la seule menace d'une attaque de quelques cavaliers a suffi le plus souvent à désagréger la troupe menacée, à y jeter le trouble et à provoquer ainsi une fusillade plus dangereuse pour les siens que pour l'agresseur.

UNE CHARGE HEUREUSE

Mais l'infanterie serait-elle à l'abri des agressions de la cavalerie sur le champ de bataille? Il est sans conteste que dans toutes les autres circonstances de guerre elle a à redouter ses entreprises. Une troupe de cavalerie sachant utiliser le terrain pour user alternativement du choc, du feu et de son artillerie peut prétendre à user les forces de l'infanterie en prenant à tâche de la tenir constamment en alerte, de la harceler sans répit, de l'empêcher de

reposer dans ses cantonnements et bivouacs, de la forcer à suspendre sa marche ou à faire le double de chemin. Et l'infanterie, ainsi traquée, courra bien des risques de ne pas arriver à son rendez-vous d'honneur.

LES CHASSEURS D'AFRIQUE A SEDAN

Le parti de cavalerie agissant ainsi en agresseur a le beau rôle, grâce à sa mobilité, qui lui permet les mouvements à grande envergure, les irruptions soudaines, les attaques inopinées sur des points différents, les surprises, les embuscades, en conservant la facilité de se soustraire à un engagement aventureux et de rester insaisissable.

L'artillerie lorsqu'elle est seule ne saurait résister à une attaque de cavalerie. Sans aucune force défensive, elle ne peut compter que sur la protection de ses soutiens. Et c'est la cavalerie, grâce à sa mobilité, qui peut le mieux la suivre et la protéger dans ses mouvements.

En résumé, si la cavalerie ne peut être comptée que comme une arme auxiliaire dans la bataille, elle doit être jugée comme un des organes les plus importants de l'armée pour ses missions et ses rôles si nombreux.

Et, pour se rendre compte de l'amplitude du rôle de la cavalerie, il suffit d'esquisser son programme dès l'ouverture des hostilités :

La cavalerie, mobilisée la première, est jetée tout de suite en avant pour troubler les préparatifs de l'adversaire, gêner sa concentration et couvrir celle de sa propre armée ; pour prévenir les incursions de la cavalerie de l'ennemi et prendre le contact de ses colonnes.

Après avoir pris le contact avec l'ennemi, elle opère en avant de l'armée : elle sert de rideau pour couvrir les mouvements de celle-ci et s'engage avec la cavalerie ennemie pour percer son réseau et voir au delà.

En arrière de cette cavalerie lancée en exploration, d'autres groupes de cavalerie sont chargés d'assurer la sûreté de l'armée pendant sa marche et ses stationnements.

Lorsque les armées opposées arrivent à portée l'une de l'autre, la cavalerie a encore le rôle de renseigner les troupes sur le terrain où va s'engager la lutte : de gêner la mise en batterie de l'artillerie ennemie qui se porte en avant pour ouvrir le combat ; et de protéger le déploiement de sa propre artillerie contre pareille agression.

Elle démasque ensuite son infanterie qui se déploie et passe en deuxième ligne. Alors, formée par masses, en arrière, et sur les ailes de la ligne de bataille, la cavalerie attend l'occasion d'agir. Ses chefs suivent attentivement les phases de la lutte pour guetter le moment propice d'intervenir.

L'activité de la cavalerie placée aux

ailes est pour ainsi dire sans interruption. Quoique limitée dans son indépendance pour que ses agissements soient liés à l'engagement général, elle a un vaste champ pour les diversions et démonstrations qui sont les grands moyens d'action de la cavalerie. Et cela consiste à choisir le moment opportun de se jeter résolument en dehors et en avant du front, à l'aide d'un vaste mouvement tournant, puis, de mettre ses pièces en batterie et de se tenir prête à attaquer l'ennemi à la moindre défaillance.

On peut aisément présumer le résultat moral d'une pareille canonnade à revers, la cavalerie ne jouerait-elle en cette circonstance que le rôle passif de soutien de l'artillerie. Et, en admettant même que l'aile ennemie n'en soit pas ébranlée, cette diversion réussirait au moins à attirer contre elle une certaine somme d'efforts qui divergeraient de l'action principale.

Quant à la cavalerie placée en arrière des troupes, elle leur sert de réserve, prompte à les secourir ou à les aider, en mettant à profit les chances diverses de la lutte.

C'est elle qui accourt combler un vide momentanément produit dans la ligne de combat; qui, par son intervention subite, cherche à prolonger le flottement d'une troupe ennemie désagrégée par le feu et tente de transformer son désarroi en déroute; qui vient, à l'inverse, protéger le ralliement d'une troupe amie que le feu a décimée, qui la couvre et lui donne de l'air en chargeant ses adversaires victorieux — charges de sacrifices !

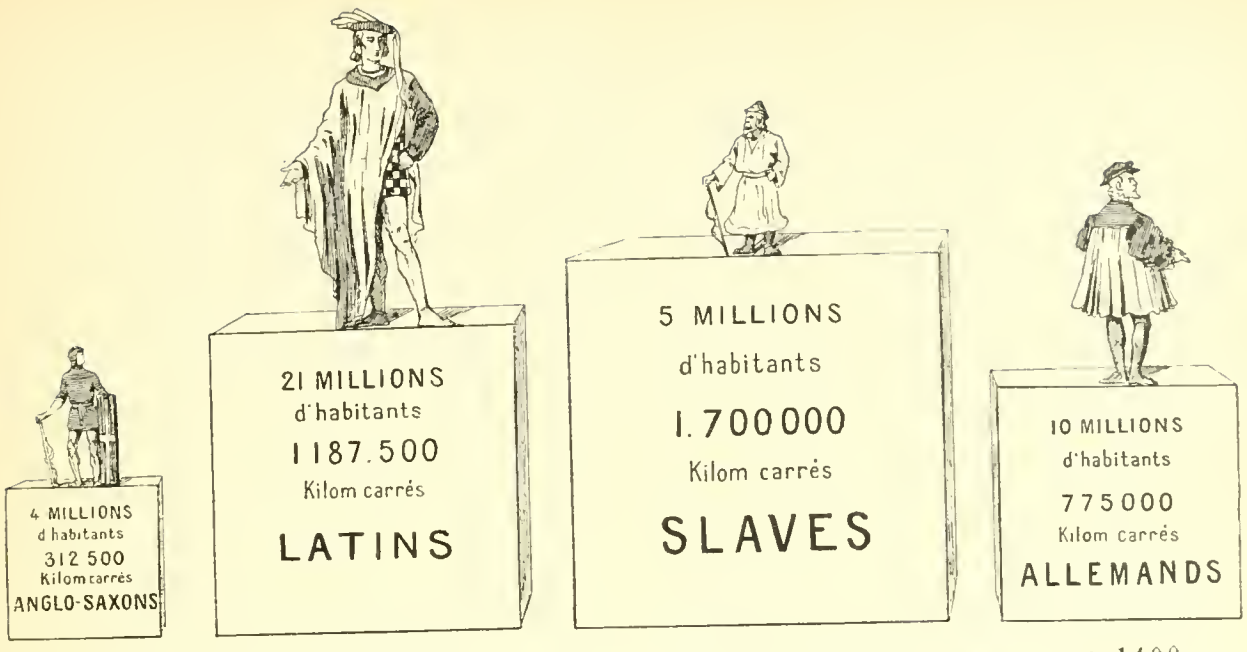
C'est elle qui, la victoire décidée, prend la tête de la poursuite pour sabrer l'ennemi débandé et provoquer la débâcle.

Et si, au contraire, la victoire a échappé au courage des siens, c'est elle qui se jette au-devant des vainqueurs pour les arrêter, pour couvrir la retraite, pour sauver les drapeaux.

C'est donc avec raison que l'on peut dire que le rôle de la cavalerie, au lieu de se restreindre, s'est considérablement agrandi comme le prouve, d'ailleurs, la place de plus en plus grande qu'on lui fait aux grandes manœuvres, tant en France qu'à l'étranger.

Commandant Picard.

ATTAQUE INOPINÉE CONTRE L'INFANTERIE



TERRITOIRE ET POPULATION DES QUATRE RACES PRINCIPALES EN 1400

LES ANGLO-SAXONS DEPUIS CINQ CENTS ANS

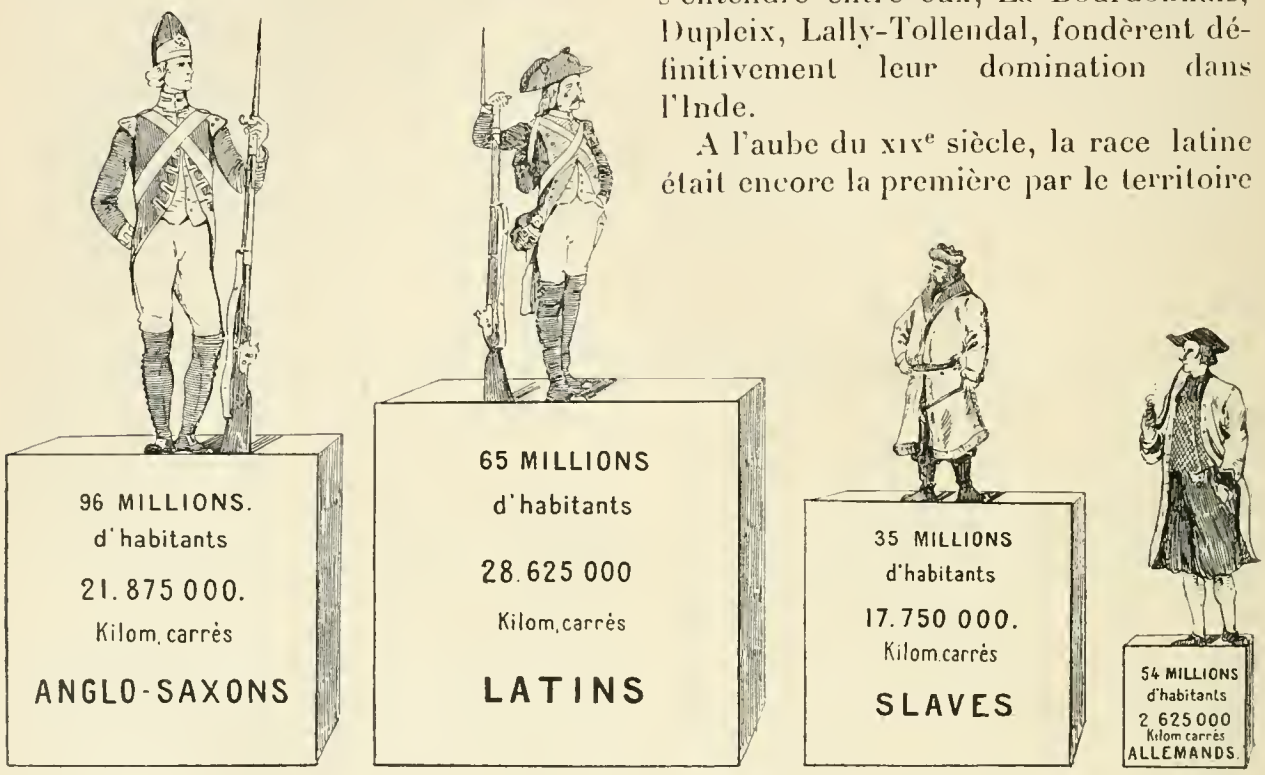
La supériorité des Anglo-Saxons a été trop souvent proclamée dans ces derniers temps pour qu'il ne soit pas intéressant de voir par quelles étapes cette race, si peu importante dans le monde il y a cinq cents ans, est arrivée à la suprématie dont elle se vante et qu'elle prétend imposer à tout l'univers. Ce travail de retour vers le passé et de reconstitution de l'histoire a été fait plus d'une fois, comme on l'imagine sans peine; car les peuples sont comme les individus, et celui qui peut dire ou faire dire qu'il est le plus fort, le plus habile et le plus sage éprouve la jouissance que nulle autre ne peut dépasser. Le refaire ici tout au long serait fastidieux et d'utilité médiocre : nous nous contenterons d'en reproduire les grandes lignes, telles que les traçait naguère un écrivain anglais dans une revue anglaise; nous ne serons pas ainsi suspect de partialité et l'on verra mieux quel immense orgueil et quelles ambitions illimitées la race anglo-saxonne puise dans ses succès. Il est nécessaire d'envisager ces choses en face, pour bien nous convaincre que, si nous voulons vivre, il faut développer nos énergies et nous hausser au niveau du danger.

Lorsque s'ouvrit le xve siècle, Mr. G. B. Waldron le constate, la race anglo-saxonne était confinée dans ses îles. Elle occupait à peine en ce temps-là 312 500 kilomètres carrés, et comptait environ 4 millions d'âmes. A la suite des expéditions et des conquêtes portugaises sur les côtes d'Afrique, de la découverte de l'Amérique pour le compte de l'Espagne par Christophe Colomb, du doublement du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, qui ouvrait ainsi une route maritime vers les Indes orientales, la race latine régnait dans le Nouveau Monde et sur les mers. L'Espagne, le Portugal et la France possédèrent la presque totalité des deux Amériques et des Indes orientales. Seule d'entre les nations germaniques, la Hollande manifestait une humeur colonisatrice. L'Angleterre n'avait encore que quelques établissements dans l'Amérique du Nord (Nouvelle-Angleterre et Virginie). Quant à la race slave, la Pologne peu à peu

cédait à la Russie son antique primauté, mais ces peuples ne comptaient pas encore comme copartageants des pays hors d'Europe. Ce ne fut que sous Pierre le Grand que la Russie commença son mouvement à travers l'Oural et vers le Pacifique. Elle n'en avait pas moins déjà une très vaste superficie, de sorte qu'en 1700 les Slaves venaient à cet égard immédiatement après les races latines, celles-ci occupant 20 126 000 kilomètres carrés, et eux 14 900 000. La race germanique avait 2 750 000 kilomètres carrés, et les Anglo-Saxons 1 625 000 seulement. Au point de vue de la population, les Allemands gagnèrent une place, l'échelle s'établissant ainsi : race latine, 41 millions ; race germanique, 28 millions ; race slave, 14 millions et race anglo-saxonne, 9 millions.

A partir de cette époque, les Anglais commencèrent leur marche en avant. Leurs colonies américaines devinrent de plus en plus peuplées et riches, jusqu'à ce qu'elles fussent mûres pour former un nouveau peuple anglo-saxon (1776). Dix-sept ans auparavant nous avions perdu à leur profit Québec et le Canada, où notre race, notre langue et nos vieilles mœurs sont pourtant restées si vivaces. Onze ans plus tard, les premiers *squatters* s'établissaient en Australie. Vers la fin du siècle, la colonie hollandaise du Cap passa aux Anglais, et ceux-ci, tenus quelque temps en échec par des Français que leur gouvernement ne soutenait pas et qui ne pouvaient s'entendre entre eux, La Bourdonnais, Dupleix, Lally-Tollendal, fondèrent définitivement leur domination dans l'Inde.

A l'aube du XIXe siècle, la race latine était encore la première par le territoire occupé, mais elle n'était plus que la seconde par la population. Elle comptait 65 millions d'âmes sur une superficie de 28 625 000 kilomètres carrés, tandis que les Anglo-Saxons peuplaient au nombre de 96 millions un territoire de 20 875 000 kilomètres carrés. La race slave venait la troisième pour le terrain (17 750 000 kilomètres carrés) et la dernière pour la population (35 millions) ; la race germanique vivait au nombre de 54 millions sur une étendue de 2 625 000 kilomètres carrés. Ainsi ces quatre races tenaient déjà plus de la moitié de la surface du globe et formaient les deux cinquièmes de sa population totale.



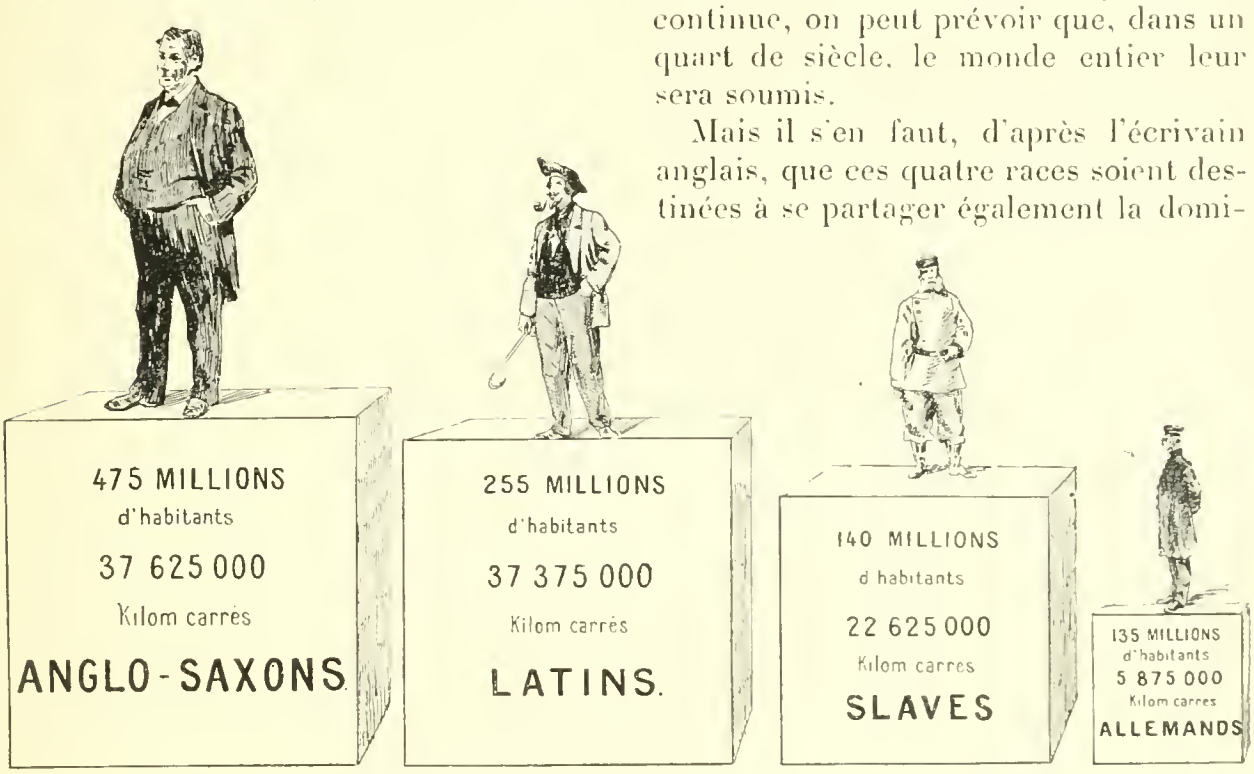
TERRITOIRE ET POPULATION DES QUATRE RACES PRINCIPALES EN 1800

Dès lors le progrès des Anglo-Saxons ne s'est pas arrêté. Ceux des États-Unis ont fait la boule de neige : ils ont entièrement supprimé, à part ce qui reste du Mexique, la domination latine de l'Amérique du Nord. Ceux de Grande-Bretagne ont soumis à leur influence les vastes espaces au nord du Canada ; ils ont colonisé l'Australie, étendu leur domaine dans l'Inde, fondé de nouveaux empires en Afrique. En 1850, la race anglo-saxonne occupait 28 125 000 kilomètres carrés ; vingt-cinq ans plus tard elle en occupait 30 500 000, avec une population de 335 millions.

Il n'y a rien de comparable à cette progression chez les autres races. Au contraire, les Latins perdirent dans ce laps de temps 2 500 000 kilomètres carrés de territoire et n'en acquirent que 250 000. Les Slaves, vers 1875, étaient arrivés à 19 750 000 kilomètres carrés, et les Allemands à 2 875 000. C'est aussi chez les Slaves que l'accroissement de la population fut le plus sensible ; elle doubla presque en cinquante ans, de 66 à 85 millions. En 1850, les Latins étaient au nombre de 110 millions, et en 1875 de 155 ; les Allemands, de leur côté, montèrent de 73 à 95 millions.

Aujourd'hui les Anglo-Saxons sont 175 millions, soit presque un tiers de toute la population du globe ; les trois autres races réunies ne les dépassent que de 55 millions. A elles quatre, elles forment plus des deux tiers de la population totale, et si le mouvement progressif continue, on peut prévoir que, dans un quart de siècle, le monde entier leur sera soumis.

Mais il s'en faut, d'après l'écrivain anglais, que ces quatre races soient destinées à se partager également la domination. Les nations qui se rattachent aux races latines sont toutes en décadence : l'Italie ne tient qu'un rang secondaire ; si le Portugal n'est pas encore dépouillé de ses colonies, c'est uniquement à cause des querelles et des luttes que susciterait le partage de ses dépouilles ; l'Espagne a perdu tout son empire colonial et du même coup les États-Unis vainqueurs sont entraînés à la politique d'expansion. Il n'y a plus que la France qui compte. Mais l'histoire prouve que, si elle sait conquérir des colonies, elle n'est guère plus habile que l'Espagne à en tirer parti et à les conserver. D'ailleurs, travaillée par des dissensions intérieures, n'ayant plus qu'une confiance



TERRITOIRE ET POPULATION DES QUATRE RACES PRINCIPALES A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

ébranlée en ses propres forces et menacée de plusieurs côtés et sur plusieurs points, la France, au dire de l'écrivain anglais, dont trop de nos compatriotes partagent l'opinion, ne paraît point en état d'opposer une digue au courant anglo-saxon.

Nous voilà donc avertis. Les États-Unis feront au Mexique et dans l'Amérique du Sud ce que l'Angleterre fait en Égypte et ailleurs. Si bien que, dans un temps plus ou moins éloigné, le génie de la race, les institutions et l'esprit anglo-saxon se répandront, Mr. Waldron n'en doute pas, dans le monde entier, et « du détroit de Magellan au pôle arctique, de l'Atlantique au Pacifique, il n'y aura pas un pouce de terre qui ne soit anglo-saxon ».

En attendant cet heureux temps, l'écrivain anglais ne se dissimule pas qu'il faudra lutter avec deux ennemis puissants : les Allemands, peuple cousin par le sang, qui, depuis quinze ans, a fondé un empire en Afrique et pris pied en Asie, et qui, par son industrie et sa patiente activité, en est arrivé à faire une concurrence souvent heureuse aux produits anglais sur tous les marchés du monde. Les Allemands constituent le danger économique, lequel, s'il n'est conjuré, peut frapper l'Angleterre, puissance exploiteuse et marchande, de paralysie ou de mort. L'autre ennemi, c'est la Russie, qui tient les trois cinquièmes de l'Europe et plus de la moitié de l'Asie. Elle est en passe de se tailler de nouvelles et magnifiques provinces en Chine, et ce n'est pas là seulement que ses intérêts sont en conflit plus ou moins latent avec les intérêts anglais. Mais, depuis le triomphe des États-Unis sur l'Espagne, le vent pousse à une alliance offensive et défensive des deux grandes nations anglo-saxonnes, et cette union faite, rien, croient-ils, ne pourra plus leur résister. Aussi les prophètes d'Angleterre déclarent qu'avant un siècle les deux Amériques, toute l'Asie méridionale, les îles d'Australie, et presque toute l'Afrique seront anglo-saxonnes, et qu'un autre siècle plus tard le chiffre de la population anglo-saxonne dépassera celui de la population actuelle du monde entier. Quant aux autres races, elles deviendront ce qu'elles pourront, trop heureuses si elles se laissent absorber vite, sans répugnance et sans regrets.

Peut-être l'avenir ne réalisera-t-il qu'imparfaitement ce programme. Les puissances énormes et formidables ont en elles bien des causes de ruine, bien des germes de dissolution. C'est à nous de ne pas nous abandonner, de secouer l'hypnotisme du péril bruyamment proclamé, grossi hors de toute mesure par ceux mêmes qui le créent, de nous préparer à tout événement et d'accepter d'un cœur ferme et confiant la lutte sur tous les terrains où on pourra nous l'offrir.

Pour être mieux à même de le faire avec succès, voyons en face nos défauts et tâchons de les corriger. Une statistique récemment publiée nous en signale un qui touche aux sources vitales même de notre race : c'est l'alcoolisme. D'après elle, voici, comptée en litres, la quantité d'alcool à 100 degrés qui se consomme, par an et par tête, dans les principaux groupes humains :

France	14 19
Belgique	10 50
Allemagne	10 50
Iles Britanniques	9 25
Suisse	8 75
Italie	6 60
Hollande	6 25
Etats-Unis	6 10
Suède	4 50
Norvège	3 »
Canada	2 »

Il suffit de renverser l'ordre dans lequel est établi cette liste pour avoir la puissance de natalité comparée des différentes nations. Celle qui boit le plus d'alcool est celle qui a le moins d'enfants.

Le mal est guérissable si l'on sait inspirer au malade la volonté de se guérir. En 1829, la moyenne de la consommation de l'alcool en Suède était de

23 litres par tête. En 1890, elle n'était plus que de 3. Que les Français apprennent à redouter les dangers de l'alcoolisme, et ils sauront faire ce qu'ont fait les Suédois. En cela, comme dans le reste, le grand point est de ne pas s'abandonner.

Sans parler de nos vins et de nos cidres français, vraiment bons et sains, pourvu qu'ils soient naturels et qu'on en prenne modérément, il ne manque pas de boissons hygiéniques, douées de vertus réconfortantes et stimulantes, dont l'usage se propagera dès qu'on les présentera de façon avenante et dans de bonnes conditions de qualité et de préparation.

Je ne pense pas qu'elles suppriment jamais complètement la consommation de l'alcool ; mais elles la diminueront très notablement, puisqu'elles permettent de chercher l'excitant dont le travailleur, le penseur, le sportsman, l'homme du monde ont également besoin, ailleurs que dans les liqueurs fortes qui, pour peu qu'on en abuse, font payer l'aide momentanée qu'elles apportent par la destruction graduelle de l'intelligence, de la volonté, des facultés morales et physiques de ceux qui y ont habituellement recours.

Avant de donner le tableau comparatif des quatre races principales depuis 1400, dressé par Mr. Waldron, nous mettrons le lecteur en garde contre une illusion possible, comme la statistique en produit souvent. Les chiffres de population comprennent non pas seulement les individus de la race, mais tous les êtres humains qui vivent, plus ou moins volontairement, sous la règle de cette race. Les millions d'indigènes de l'Hindoustan figurent sous le titre d'Anglo-Saxons : les Philippins et les Cubains doivent y figurer également aujourd'hui ; de même les Annamites et les Tonkinois sont comptés parmi les populations latines. Il est peut-être difficile d'établir autrement un tableau statistique exact et succinct ; mais de pareils documents exposent à bien des surprises.

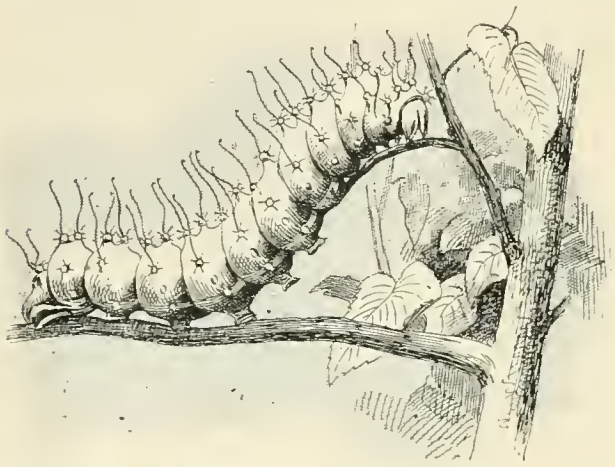
HENRI NOGRESSAT.

LES QUATRE RACES PRINCIPALES

RACES	1400	1700	1800	1850	1875	1898
			SUPERFICIE EN KILOMÈTRES CARRÉS			
Anglo-saxonne	312.500	1.625.500	21.875.000	28.125.000	30.500.000	37.625.000
Latine	1.187.500	20.125.500	28.625.000	26.000.000	26.250.000	37.375.000
Slave	1.700.000	14.900.000	17.750.000	17.875.000	19.750.000	22.625.000
Germanique	775.000	2.750.000	2.625.000	2.625.000	3.375.000	5.875.000
Total	3.975.000	39.101.000	70.875.000	74.625.000	79.875.000	103.500.000
Superficie du monde connu	8.887.500	128.097.500	128.097.500	128.097.500	128.097.500	128.097.500
			POPULATION			
Anglo-saxonne	4.000.000	9.000.000	96.000.000	161.000.000	335.000.000	475.000.000
Latine	21.000.000	41.000.000	65.000.000	110.000.000	155.000.000	255.000.000
Slave	5.000.000	14.000.000	35.000.000	66.000.000	85.000.000	140.000.000
Germanique	10.000.000	28.000.000	54.000.000	73.000.000	95.000.000	135.000.000
Total	40.000.000	92.000.000	250.000.000	410.000.000	670.000.000	1.005.000.000
Population du monde connu	50.000.000	400.000.000	610.000.000	1.000.000.000	1.100.000.000	1.560.000.000

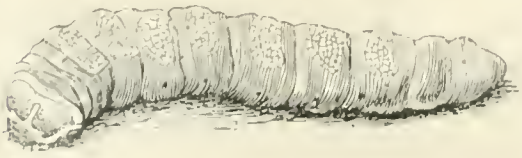
LES INSECTES COMESTIBLES

Si l'on en croit un récit de Quatrème d'Iszonvalle, le goût de manger des insectes, en apparence répugnant, peut cependant satisfaire certains palais. Peu répandu chez nous, il est plus fréquent dans les pays chauds. Ainsi, dans son voyage en Afrique, le major Serpa Pinto raconte ce qui suit : « Cette journée-là, une foule de nègres vient nous offrir à



CHENILLE DE L'*ACHERONTIA ATROPOS*

acheter divers vivres de l'espèce ordinaire et même un comestible assez singulier : une grande corbeille remplie de chenilles fort semblables à celle de l'*Acherontia atropos*. A l'état de larve, ce lépidoptère gigantesque se nourrit d'herbe et se laisse prendre aisément. Les Ganguélas en sont très friands; mais mes hommes ne voulurent pas y toucher. » Au Brésil, on mange également une larve abondante sur le bambou et dont la graine, selon Saint-Hilaire, a le goût d'une crème agréable. Les Romains eux-mêmes se délectaient d'une grosse larve dodue, à laquelle ils donnaient le nom de *cossus*, mais qui ne

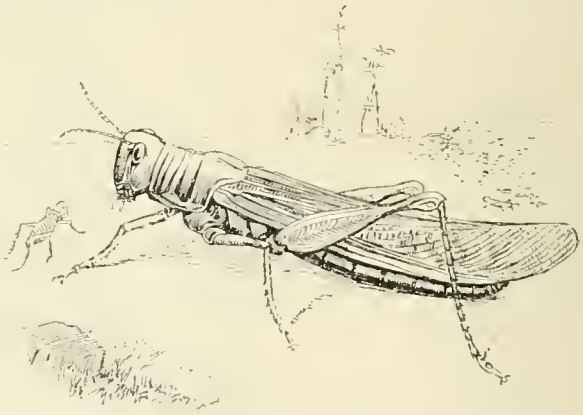


LARVE DE CAPRICORNE

CALANDRE DES PALMIERS
VER PALMISTE

paraît pas avoir de rapport avec celle du papillon de même nom : on pense qu'il s'agissait de la larve du *capricorne* qui vit dans le tronc des arbres. La même espèce ou une espèce voisine fait les délices des Australiens : on fait frire les larves en les jetant dans la braise, ce qui les rend croquantes et savoureuses.

Chez presque toutes les peuplades, en somme, on retrouve ce goût singulier pour une ou plusieurs espèces d'insectes. Au Tonkin, on mange le *ver palmiste* qui vit dans un certain dattier; à l'île de Timor, les insulaires mangent comme un mets très agréable les larves d'abeilles. Dans l'Inde et en Afrique, les indigènes se régalent de diverses espèces



SAUTERELLE D'ALGÉRIE

de fourmis blanches. Enfin, les innombrables sauterelles qui envahissent l'Afrique sont un mets délicieux, rappelant un peu la saveur des crevettes.

HENRI COUPIN.

FRAGMENT DE LA FRISE DU PALAIS DU GÉNIE CIVIL, PAR M. ALLAR

Cette reproduction représente la dernière section de l'histoire des moyens de transport racontée sur l'ensemble de cette œuvre, c'est-à-dire celle qui se rapporte à l'époque actuelle.

L'EXPOSITION DE 1900

LES PALAIS DU CHAMP DE MARS

Un visiteur consciencieux qui ne se contente pas de regarder un beau monument avec l'admiration béate due à une première impression, mais qui cherche au contraire à comprendre et à tirer des conclusions, ne peut s'empêcher de faire certaines réflexions devant ces merveilleux palais qui entourent les jardins du Champ de Mars.

En les comparant à ceux qui avaient été construits en 1889 à la même place pour l'Exposition précédente, on voit qu'ils procèdent de principes complètement différents. Il y a dix ans, on était à une époque de recherches, l'architecture se trouvait à un tournant important de son histoire : les merveilleux résultats obtenus par l'emploi du fer dans la construction et l'immixtion des ingénieurs dans l'étude des édifices, avaient donné des résultats fort intéressants ; on cherchait avec beaucoup de zèle à faire de la *construction rationnelle*, c'est-à-dire dans laquelle l'emploi des matériaux se trouvait expliqué par leur destination ; les pièces essentielles étaient apparentes et accusées par la décoration, les planchers se trouvaient accentués extérieurement et contribuaient pour leur part à l'ornementation générale. Il n'y a pas de doute que cette architecture ne fût foncièrement honnête et rassurante ; le public pouvait se rendre immédiatement compte, d'après l'aspect extérieur, de la division intérieure et faire des calculs rapides sur la solidité des différents éléments des édifices. Les Palais du Champ de Mars en 1889 n'étaient point parfaits sans doute ; il y avait bien des fautes en eux, ils étaient mal couronnés, il manquait de l'homogénéité dans la conception ; mais il faut penser que ces édifices étaient les premières œuvres importantes exécutées d'après les nouveaux principes et les erreurs commises avaient leur bon côté, car elles étaient une sauvegarde pour l'avenir.

On aurait pu croire à cette époque que l'on était en présence d'une école nouvelle qui aurait porté des fruits et dont les bons résultats auraient pu être appréciés dans des constructions ultérieures ; mais hélas ! ce fut un vain espoir, on en resta aux premières ébauches et dans la suite on ne vit plus de nouveaux palais édifiés sur les mêmes données.

Pour l'Exposition de 1900, les architectes se sont complètement affranchis

des idées émises en 1889, ils ont pris leur crayon et se sont livrés sur le papier à tous les ébats de leur fantaisie. Ils ont exécuté de merveilleux dessins, ils ont imaginé de beaux et grands palais avec la même désinvolture que si ces derniers devaient être construits en matériaux solides et durables. Puis, ils se sont mis à la besogne pour réaliser leurs projets ; mais, comme il n'y avait ni argent ni temps pour employer de la pierre et du marbre, comme d'autre part il fallait que tous ces palais disparussent après l'Exposition, ils ont résolument engagé des armées de plâtriers et de staffiers fort habiles qui avaient pour mission de construire des palais en imitation ; on peut dire que ces édifices ne sont pas des constructions à proprement parler, mais de superbes maquettes, grandeur d'exécution, qui n'ont qu'un mérite, c'est de nous donner l'impression exacte de ce que seraient les palais eux-mêmes s'ils avaient été réellement construits.

Cette critique ne touche en rien au talent des architectes, qui reste intact, puisque leur conception, qui somme toute est la seule partie vraiment intéressante de leur métier, est admirable ; nous regrettons même, en regardant tous ces beaux palais, de savoir qu'ils sont édifiés en matériaux factices et qu'ils ne possèdent aucune qualité de durée qui les laisserait longtemps à nos regards.

Comme on le sait, les différents palais du Champ de Mars procèdent d'un plan d'ensemble établi par le service central d'architecture à la tête duquel se trouve M. Bouvard. L'idée générale était de créer en ces parages des palais majestueux et importants ayant pour but principal d'attirer de leur côté le public, qui devait trouver, dans les palais nouveaux des Champs-Élysées et du pont Alexandre, un attrait de curiosité ; il fallait à toute force établir une répartition moyenne de la foule et empêcher que le Champ de Mars ne restât désert au profit des Champs-Élysées ; voilà pourquoi on y a établi des constructions luxueuses et très mouvementées.

Celles-ci ont pour mission d'entourer des jardins qui forment le centre de l'emplacement ; elles sont un cadre royal à ces parterres de fleurs et à ces allées bien dessinées. Dans un autre ordre d'idées, on a cherché à ménager l'intérêt, de façon à le faire augmenter depuis les palais du premier plan, jusqu'à celui du fond, le palais de l'Électricité et le Château d'eau, qui forment le centre du décor et constituent la pièce principale des constructions environnantes.

Les édifices du Champ de Mars peuvent se réduire à cinq palais bien indépendants, ayant chacun son caractère spécial et son architecture originale.

Au premier plan, nous voyons, à gauche, le palais des Mines et de la Métallurgie, et, à droite, celui de l'Éducation ; accolés à ces deux édifices auxquels ils font suite, nous trouvons le palais des Tissus et le palais du Génie civil et des Moyens de transport, élevés l'un en face de l'autre. Enfin le palais de l'Électricité et le Château d'eau, qui tiennent le milieu du jardin, forment un seul motif avec les palais des Industries chimiques et de la Mécanique, qui les encadrent.

Toutes les personnes qui sont allées au Champ de Mars ont été bien impressionnées à la vue de ce palais des Mines et de la Métallurgie, situé à proximité du palais du Costume, près de la tour Eiffel. La silhouette de cet édifice, avec son merveilleux dôme, se détache très légèrement sur le ciel. La forme de cette coupole est nouvelle, elle évoque l'impression d'une tiare ; l'architecte, M. Varcollier, a pensé que cet emblème était une des plus belles applications du métal, dont les œuvres sont contenues dans ce palais ; d'autre part, elle forme le couronnement naturel et indiqué d'un grand porche. Cette pensée était fort intéressante, et son application a donné lieu à un motif

très gracieux auquel on ne peut qu'applaudir.

Comme on le sait, ce palais, par sa position, présente un angle droit situé à l'intersection de ses deux façades. C'est sur le pan coupé de cet angle qu'on a a établi à droite et à gauche de l'arche principale du porche deux tourelles ajourées, couronnées d'une coupole allongée ; ce motif donne de l'intérêt pour la vue latérale, et, comme il est ouvert, il n'alourdit pas la construction.

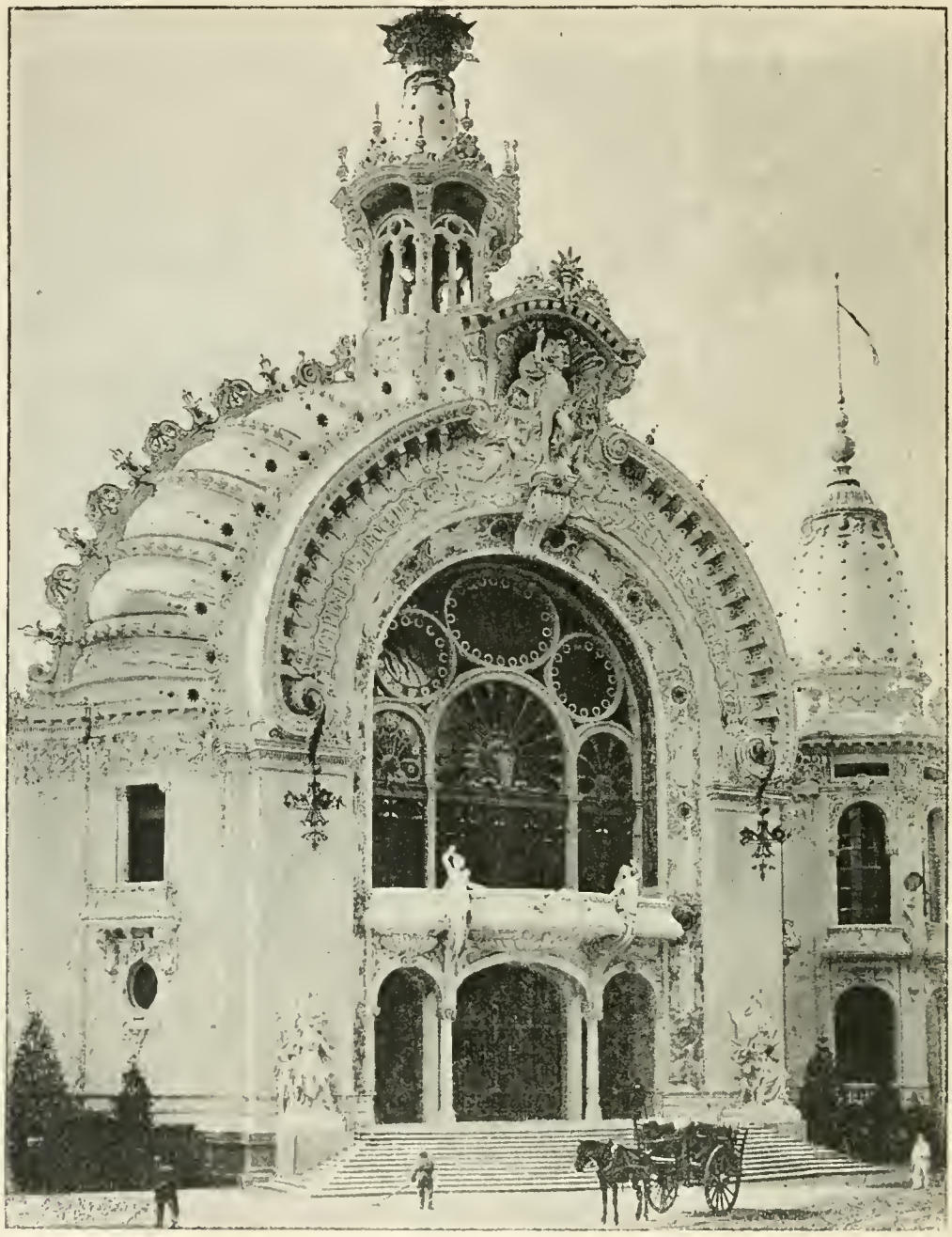
PORCHE PRINCIPAL DU PALAIS DES MINES ET DE LA MÉTALLURGIE
La coupole a la forme d'une tiare, qui est la plus noble utilisation du métal, et qui forme le couronnement indiqué pour un grand édifice.

élevé le porche principal. Il y avait une certaine difficulté architecturale à vaincre provenant de la proximité d'un des pieds de la tour Eiffel, qui empêche tout recul ; il s'ensuit que la vue d'ensemble de ce motif central ne sera jamais perçue de face ; il fallait que l'architecte cherchât une combinaison qui permit de présenter un aspect intéressant pour la vue prise de côté. C'est pourquoi il

Les façades sont établies à l'aide d'arcades successives avec balcon au premier étage ; cette disposition a permis l'installation de galeries couvertes sous lesquelles le public peut circuler.

La difficulté que M. Varcollier avait eu à vaincre pour le dessin de son porche central s'est également présentée à M. Sortais, qui avait à construire le palais qui lui fait pendant, celui de l'Édu-

cation. Le manque de recul forçait l'architecte à donner le maximum d'intérêt à la vue de trois quarts. Comme pour l'autre palais, et pour obéir au plan



PORCHE PRINCIPAL DU PALAIS DE L'ÉDUCATION

C'est dans ce monument que se trouvent réunis tous les objets se rapportant à la préparation du génie humain pour la production des grandes œuvres ; on y voit le matériel de la librairie, de l'instruction scolaire, les instruments de musique, la photographie, etc.

d'ensemble, il fallait établir un grand porche à l'intersection des deux façades en angle droit. M. Sortais a choisi une forme nouvelle qui, pour être moins intéressante que celle de M. Varcollier, n'est pas, pour cela, dépourvue d'un certain charme. Au lieu de chercher à couronner son porche, il a voulu l'encadrer ; à cet effet, il a construit un grand tore à section circulaire qui enveloppe le cintre de ce motif d'angle comme le ferait une auréole. Ce tore est flanqué de deux tourelles ajourées qui remplissent les mêmes rôles que celles du palais de la Métallurgie.

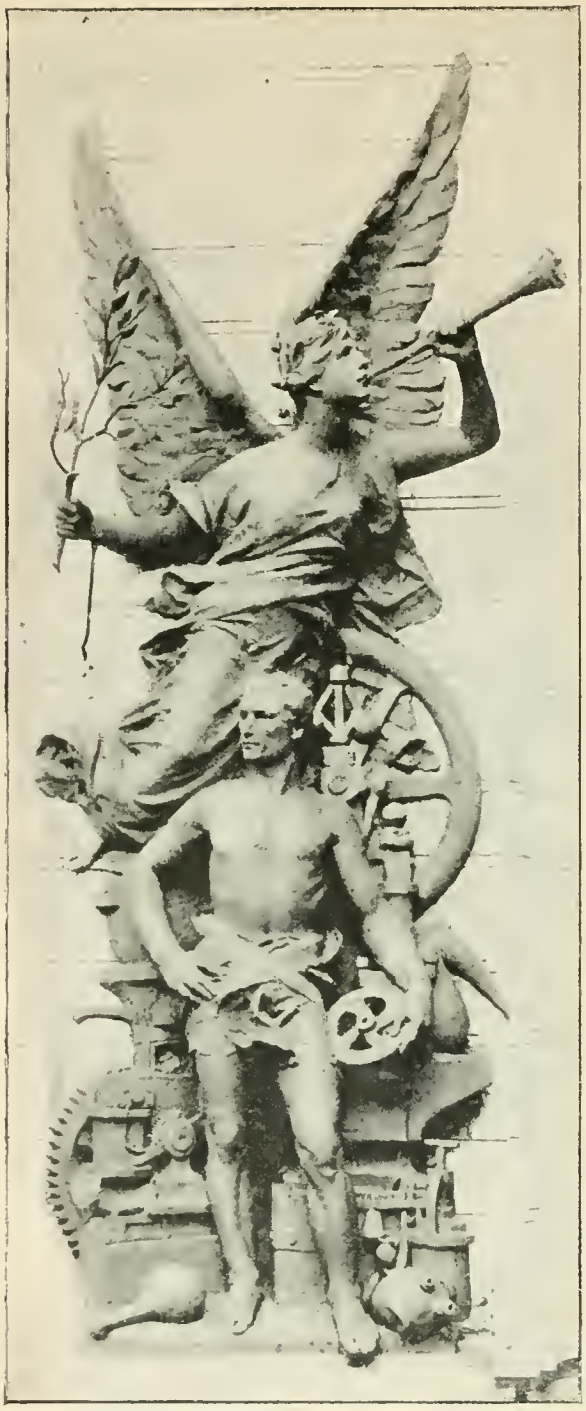
Les façades sont assez compliquées

comme lignes : nous voyons de grandes courbes surbaissées former le rez-de-chaussée, elles supportent des arcatures plus étroites et sont surmontées elles-mêmes de motifs décoratifs qui forment silhouette au-dessus du monument ; cet ensemble n'est pas aussi majestueux que les grandes arcades du palais de la Métallurgie, qui prennent leur point d'appui sur le sol et montent jusqu'au sommet du monument, mais il est sûrement plus gai et plus mouvementé.

Le palais du Génie civil, qui est accolé au précédent, est un des plus beaux monuments de l'Exposition ; il existe dans toutes ses lignes une tenue et une ordonnance générale qui le font admirer immédiatement ; il n'y a pourtant rien qui frappe l'œil d'une façon spéciale ni comme forme ni comme cou-

PORCHE D'ENTRÉE DU PALAIS DU GÉNIE CIVIL

Dans l'idée de l'architecte, il fallait que cette porte donnât l'impression de l'entrée d'un vaste tunnel dans lequel la foule pût pénétrer par tous les modes de transport connus : les automobiles, les chemins de fer et même les ballons. Ceci n'est, bien entendu, qu'une allégorie



UN DES DEUX GROUPES DE M. HANNAUX
Situés à la base du pavillon circulaire
du Génie civil.
L'Intelligence conduisant l'homme à la fortune.

leur ; au contraire, la simplicité semble avoir été la grande recherche de son architecte, M. Hermant, le frère du romancier bien connu.

Au centre, nous avons un vaste motif qui encadre le porche : un grand arc en plein cintre, coupé par un balcon, est soutenu à droite et à gauche par deux minarets fort élevés qui donnent beaucoup de mouvement à l'édifice. A l'intersection avec le palais de l'Éducation, on a construit un pavillon circulaire couronné d'un dôme ; ce motif d'architecture est des plus heureux ; il sert de porte d'accès au monument ; l'intérieur, qui est à jour, contient un grand escalier qui mène aux galeries du premier étage ; à la base, nous voyons deux groupes de M. Hannaux, représentant l'un : *l'Instruction révélant à l'homme son intelligence*, et l'autre : *l'Intelligence conduisant l'homme à la fortune*. Moralité : Instruisez-vous et vous serez riches.

La destination du monument est indiquée sur la décoration extérieure.

Le génie civil est représenté par les travailleurs de tous les métiers sous forme de statues appliquées sur les piliers des cintres de la façade ; c'est ainsi qu'on trouve le charpentier, l'ouvrier mécanicien, etc., et même un balayeur des rues ! Ces figures sont dues à MM. Allouard, Georges Lemaire, Perrin, de la Vingtrie, Vernhes et Bernard. Quant aux moyens de transport, qui, comme on le sait, sont également exposés dans ce monument, ils sont représentés par une merveilleuse frise due au ciseau de M. Allar et qui nous retrace en vingt scènes tous les modes de locomotion depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; on commence par voir les peuples primitifs avec leurs voitures traînées à bras d'hommes et l'on termine aux automobiles, ballons dirigeables, etc.

Le monument édifié en face de ce dernier est le palais des Tissus et des industries du fil ; comme son congénère, il est formé d'une longue façade composée d'arcatures avec un grand porche au milieu et un pavillon circulaire à son extrémité. Son auteur est M. Blavette.

Le porche est renfoncé et forme une voûte en quart de sphère, recouverte de peintures. L'ornementation de ce porche est d'ailleurs très riche ; au-dessus du grand arc, nous voyons des figures ornementales fort heureuses de M. Leysalle ; sur le faîtage se trouvent

deux allégories de M. Houssine, l'une représente le *Fil* et l'autre les *Tissus*.

Ces deux sujets ont également été interprétés, sous une forme différente, par M. Chrétien sur le porche qui donne du côté de l'avenue Rapp.

façade très tourmentée, offrant aux yeux des visiteurs une vision captivante dès leur arrivée sur la place.

Il y a eu deux architectes : M. Hénard, qui a dessiné le palais de l'Électricité, et M. Paulin, qui est l'auteur du

PORCHE PRINCIPAL DU PALAIS DES FILS, TISSUS ET VÊTEMENTS

La partie vitrée qui se voit au-dessus du grand cintre est le lanterneau du hall carré situé dans la partie arrière du monument.

Quant aux grandes statues de femmes qui ornent le pavillon circulaire, elles sont l'œuvre de M. Galy.

Ainsi que nous le disions au commencement de cette étude, le principal monument du Champ de Mars est celui du fond : il représente une immense pièce décorative, dont la principale raison d'existence était de faire une grande

Château d'Eau ; toutefois, ces deux monuments n'en font qu'un, car ils sont destinés à se compléter l'un l'autre ; on peut même dire qu'ils ne pourraient pas exister l'un sans l'autre.

L'architecte, M. Hénard, à qui revient l'honneur d'avoir construit le palais de l'Électricité, s'est trouvé devant un problème des plus curieux : il avait, en

effet, à élever une curieuse façade décorative, qui ne prenait naissance qu'à 45 mètres au-dessus du sol pour s'élever à 70 mètres; elle forme une sorte de rideau qui encadre le Château d'Eau; cet immense écran est exécuté en tôle repoussée et en verroterie; il est d'une légèreté merveilleuse et ressemble à une dentelle finement découpée.

Le Château d'Eau rappelle, dans ses grandes lignes, le style Louis XV; toutefois, rien ne retrace cette époque dans ce monument, car il est peu probable qu'on se soit livré en ce temps à des fantaisies aussi extravagantes.

Une grande niche de 33 mètres d'ouverture et de 11 mètres de profondeur, contient une vasque décorative, d'où s'échappe la nappe liquide qui forme la cascade; l'eau retombe sur plusieurs bassins superposés et arrangés avec cet art consommé de nos artistes modernes, qui savent centupler un effet quelconque avec les données qui leur sont fournies. L'eau débitée par cette grande cascade est de 1 900 litres à la seconde, c'est-à-dire près de 4 millions et demi de litres à l'heure. Elle se répand ensuite dans un grand bassin de 120 mètres de longueur, qui est encadré par deux rampes en terre, qui conduisent les visiteurs au premier étage du monument.

Le soir, le Champ de Mars est illuminé avec un luxe inouï; le grand décor du fond forme la pièce principale de cette féerie nocturne. Chaque clocheton est un centre lumineux, chaque ligne est un trait de lumière, et, au milieu de tout ce scintillement coloré, la cascade est illuminée par des jeux de lumière qui changent constamment de formes et de teintes.

Quand le visiteur pénètre à l'intérieur de ces palais, son attention se trouve forcément retenue par toutes les merveilles que lui présentent les divers exposants. Ceux-ci ont montré le désir de bien faire et si, en certains cas, nos industriels sont distancés par les étrangers, il ne faudrait pas en conclure que toute notre production fût en retard sur celles de nos voisins. Il y a eu des bonnes volontés de tous les côtés, il n'est pas un petit fabricant qui n'ait fait de son mieux pour paraître dignement à notre exposition. Malheureusement, au point de vue administratif les sections françaises étaient mal menées, des comités d'admission et d'installation ont été nommés trop tard, ils n'ont pas fonctionné avec assez d'homogénéité ni assez d'énergie; il en est résulté que les exposants se sont vus déroutés sans pouvoir connaître à temps les emplacements qu'ils allaient occuper, ni les conditions matérielles dans lesquelles ils allaient se trouver; ils n'ont pu préparer suffisamment leurs exhibitions individuelles, ils ont été en retard et souvent même dans l'impossibilité absolue de participer comme ils l'auraient voulu. Pendant ce temps-là, les commissariats étrangers étaient merveilleusement conduits: des agents spéciaux parcouraient les centres industriels de leur pays en s'enquérant de la façon dont chacun allait exposer, en encourageant les uns et en rejetant impitoyablement tous ceux qui n'étaient pas à même de faire honneur à la nation intéressée.

Nos architectes auraient désiré donner à leurs galeries un luxe décoratif important, ils ont même étudié bien des projets dans ce sens; mais ils se sont trouvés arrêtés par le manque de crédits.

Tous ces splendides palais qu'on a offerts à notre admiration sont aujourd'hui connus du monde entier; l'image en a porté le dessin sur tous les coins de la terre. Il faut ajouter que ce rôle est le meilleur de leur existence, car dans quelques mois, lorsqu'ils auront disparu sous la pioche des démolisseurs, ils laisseront encore quelque chose après eux, c'est le souvenir de cette splendide fête du travail qui clôt d'une façon triomphale ce siècle si fertile en découvertes et en applications de toutes sortes.

Louis de Caster.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'éditeur Borel continue la série de sa collection Nymphée par plusieurs volumes élégants, agréablement illustrés, un roman antique de Prosper Castanier, un roman moderne de Paul Bourget, l'*Ecran*, avec dessins, dont quelques-uns trop rapides, de Calbet. C'est du vrai Bourget, une action simple, dans un milieu élégant et anglais, une série de situations normalement amenées, et des analyses d'état d'âme correspondant à ces situations. C'est le propre du roman psychologique, genre commode, car il permet à l'auteur de décliner toute discussion en affirmant que son héroïne est par lui conçue de telle manière, que, dans tel cas donné, il sait qu'elle doit fatalement se comporter comme il nous dit qu'elle se comporte. Ne vous récriez pas : si sa conduite est ordinaire, elle ne vous étonnera pas ; si elle vous étonne, c'est, vous dira-t-on, que vous avez affaire à une âme d'exception. Et le dernier mot ne vous reste jamais.

L'Ecran, c'est ce que Musset appelait *le Chandelier*, et c'est toujours, dans un cas comme dans l'autre, un accessoire emprunté à la cheminée. Mais l'écran a l'avantage de se définir de lui-même.

Le vicomte Bertrand d'Aydie est l'ami intime d'une femme mariée, Emmeline de Sarliève. Il fait ostensiblement la cour à une autre femme, Arlyette de Lautrec, avec laquelle il ne se passe rien. Tout le monde regarde Arlyette ; personne ne songe à regarder Emmeline, et le tour est joué. Voilà les amours coupables abritées contre l'indiscrétion, derrière Arlyette, l'amie *écran*.

Ecran inconscient. Arlyette prend un secret plaisir à la cour que lui fait Bertrand. Elle ignore le rôle qu'on lui fait jouer. Le sujet du roman, c'est la découverte de cette petite indélicatesse par l'intéressée.

Arlyette a la réputation d'une incorruptible et d'une irréprochable vertu. Elle est l'amie intime d'Emmeline. Partout, on invite Bertrand, pour qu'il rencontre Arlyette : et Emmeline est toujours là. Mais des mensonges mal expliqués et surtout l'indiscrétion d'une porte ouverte à propos renseignent complètement Arlyette. La jalousie éclaire son cœur ; elle y voit clair ; elle sent qu'elle aime son flirt. Mais elle est une âme élevée, généreuse ; elle a l'occasion de perdre d'honneur et d'estime son amie devenue sa rivale ; elle la sauve, pour ne pas compromettre Bertrand ; celui-ci, avec un esprit d'amusante justice distributrice, lâche la première amie, et se met à aimer la seconde ; le jeu peut ainsi se continuer.

Le plan est loin d'être ce qu'il y a de meilleur, comme c'est l'ordinaire dans les romans de Bourget. Il ne ménage ni les allées et venues, ni les chassés-croisés, les hasards, les rencontres ; il y a là toute une histoire de lettre trouvée par un mari qui détermine un incroyable déclenchement de personnages courant tous les uns chez les autres. C'est bâti avec incurie, comme une maison dont on aurait négligé les charpentes, parce qu'il ne s'agit pas de charpentes, mais seulement de panneaux à couvrir de fresques et de tapisseries. Les panneaux sont bien traités, en pendants, et c'est là que le talent de l'auteur excelle. Scribe ne lui est de rien. L'ancienne scolastique distinguait la comédie d'intrigue et la comédie de caractère. Bourget n'est aucunement d'intrigue. Il est de caractère, — caractère des groupes sociaux, et surtout dans l'aristocratie ; caractère des individus, et surtout chez les femmes.

Les groupes ? Il les comprend, les simplifie, les définit par ses modes, ses goûts, ses appétits, et le trait est juste, comme telle remarque sur le cosmopolitisme de la vie parisienne contemporaine.

En quelques notes, il peint la société de Londres.

Ceci encore est observé au sujet des relations de la société avec les israélites, et de leur situation dans la gentry anglaise :

> Trop bien élevé, ou peut-être trop peu énergique, tout simplement, pour aucun fanatisme, il se tenait cependant vis-à-vis d'Israël sur une réserve qui lui permettait de n'accepter qu'une invitation sur trois dans certaines maisons : « Mais, oui... Je ne sais plus qui me citait ici, l'autre jour, ce mot de lord Beaconsfield : — « Le Juif dans un pays est comme le homard « dans un estomac, excellent pourvu qu'on le « digère. » Vous ne trouvez pas ça drôle ? Et mon interlocuteur ajoutait : « Nous avons très bon estomac, nous autres Anglais, et nous digérons tous les étrangers, les Juifs comme les Américains, les Allemands comme les Italiens, et nous en faisons de la bonne vie anglaise. Que n'en faites-vous autant en France avec vos Israélites ?... »

Les caractères de femmes sont analysés avec une égale perspicacité, et c'est dans ces études intimes que réside la maîtrise spéciale de M. Bourget, qui sait, derrière les apparences, saisir le secret et la vérité des âmes. Cette page, sur la délicate pureté des rêveuses éprises d'idéal et de beauté morale, n'est pas sans finesse :

> Ces rêveuses ne se plaisent qu'à une vision

flottante, indécise, partiale et partielle, des choses et des gens. Ont-elles tort? Quand vous respirez une rose dans un bouquet, n'êtes-vous pas heureux qu'elle soit séparée de ses racines, de la terre humide et noire, de l'humus malpropre où elle a grandi?... Ces belles et craintives sensibilités raisonnent de même avec l'existence. Elles sont tendres et chimériques, et quand un brutal incident ne leur permet plus le mensonge de leur illusion, quand il leur faut voir ces choses et ces gens dans une vérité le plus souvent grossière, une angoisse les étreint à ne pas la supporter. Il y a de tout dans cette angoisse : l'impression humiliante de la duperie, l'écroulement d'un joli château de songe où s'abriter. Il y a surtout comme la contagion d'une flétrissure. Certains secrets, une fois découverts, salissent la mémoire où ils sont déposés. Ce que nous connaissons de honteux fait, en un sens, partie de nous-mêmes, et notre indignation contre certaines images nous déflore l'esprit, en nous forçant à les contempler, à les sentir sinistrement, hideusement réelles.

Et cette autre, sur le côté pratique et positif des âmes qu'on appelle romanesques, n'est pas sans vérité :

C'est presque toujours le cas pour les femmes qui ont des aventures. Ces romanesques sont au fond des positives. Conduire une intrigue parmi les espionnages si perspicaces du monde, à travers l'ensemble de surveillances quotidiennes que représentent une maison montée, de nombreux domestiques, une voiture, des relations, à côté d'un mari qui n'est pas un sot, — quel tour de force! Il suppose, avouez-le, chez ces soi-disant étourdies, une imperturbable froideur de calcul au service de leurs plaisirs, une constante maîtrise de soi, un tact infaillible, enfin des qualités d'action, bien plus que des dons d'émotion.

Écrit d'un style excellent, ce conte est intéressant, dans le goût de ces nouvelles qui plurent au temps de Mme de Villedieu et de Mlle de la Force ; il est précédé d'une préface qui est un discours trop prétentieux et trop inutile pour servir la cause du petit roman qui le suit; celui-ci peut s'en passer; il ne faut pas amarrer un steamer à un yacht, ni un manuel de philosophie à une bluette.

***

Il est étonnant, ce Franc-Nohain! Il ne me plaît guère; ce qu'il fait est plat, ridicule, burlesque, sans valeur littéraire, et j'enrage de voir que, tout de même, il m'amuse. C'est un des cas les plus curieux qu'ait produits la littérature de ces deux dernières années. Très original, très neuf, il a trouvé, il a inventé quelque chose, et ce quelque chose, négligeable peut-être au regard de l'histoire littéraire, a son importance, parce qu'il traduit un état de l'âme publique et reflète l'idéal d'une majorité de la nation. Il est cruellement, abondamment, férocement bourgeois, petit bourgeois.

Il est le porte-parole, le truchement de millions d'êtres qui sont nos compatriotes, caste gigantesque et pullulante dont il incarne curieusement, merveilleusement les goûts et les aspirations. Et le cas est très notable. Les gueux et les claque-patins ont eu Richepin, puis Bruant; la gentry cosmopolite a eu Paul Bourget; la riche bourgeoisie a eu Georges Ohnet; les femmes sentimentales ont eu J.-J. Rousseau, George Sand, Balzac; les sensuelles ont eu Marcel Prévost après l'abbé Prévost; le clergé a eu Ferdinand Fabre et Paul Junka; chaque caste a eu son peintre ; il restait une province à prendre, celle où l'on voit le modeste employé, le bourgeois simple, qui peuple en été ces villas ensoleillées qu'entoure un jardin nu comme un champ où les petits arbres sont encore tout jeunes comme la classe sociale pour laquelle ils ont été plantés.

Ceux-là ont trouvé dans Franc-Nohain leur héraut, leur chantre adéquat; c'est de ceux-là qu'il porte et qu'il fait chanter l'âme même, dans ce nouveau livre *La Nouvelle Cuisinière bourgeoise,* édité par la librairie de la Revue Blanche. Dans une préface humoristique où trop de plaisanteries font long feu, il explique son titre, et il n'y a à en retenir que cet aveu qui constate une claire conscience de son rôle :

J'ai dit Bourgeoise :

A distance égale des bas-fonds où tel psychologue, intrépide scaphandrier du vice, cueille les perles de ses observations, et de ces salons de haute aristocratie, dont tel autre écrivain, le stick de gentleman emmanchant sa plume d'or, se complaira à décrire le confort britannique, le luxe cosmopolite et raffiné, notre inspiration s'est toujours attardée plus volontiers en ces milieux de saine et moyenne bourgeoisie, Chambre de commerce, Succursale de la Banque de France, Cercle de l'Agriculture, Cabinet du sous-préfet : auprès de vous, fonctionnaires républicains, honorables gens de négoce, représentants modestes des grandes carrières libérales, petits propriétaires terriens ; vous tous, en un mot, dont les filles ont quarante mille francs de dot, et dont les fils se préparent à l'Ecole polytechnique ; — n'est-ce pas là, en effet, le vrai cœur de la France, la moelle de l'esprit français?

C'est tout à fait cela, et le voilà peint par lui-même.

Mais je ne veux pas m'attarder outre mesure. Il me suffisait de le définir, en le présentant pour la première fois aux lecteurs du *Monde Moderne*. Je ne veux que dire encore un mot à son sujet. D'abord ce que je lui reproche.

Je lui reproche une forme absurde, d'une découpure typographique qui est une fantaisie inutile et gênante, car la

prose serait moins déconcertante, et je ne pense pas que l'auteur aspire au rang de poète, pour faire de pseudo-vers auxquels il ne manquerait rien s'ils avaient la cadence, le rythme et la rime : excusez du peu.

Je lui reproche un goût salébreux et capricieux qui a des écarts et des aventures, et choisit quelquefois mal ses traits, donnant le pénible spectacle d'un auteur qui veut être drôle et qui n'y réussit pas. Je prends au hasard cette fantaisie assez plate sur les assiettes creuses du potage :

Allons, houp !
Le temps presse,
Que la soupe
Disparaisse,
Qu'on s'applique
Aux curées
Des purées
Symboliques.
En cadence,
En silence,
Sans souffler,
Sans parler.

Les quelques vers qui précèdent doivent être répétés onze fois de suite, d'abord très doucement, puis *crescendo*, puis en diminuant, comme des voix qui s'éloignent, pour produire un effet analogue à celui de la *Marche turque*. Au dernier vers, tout le monde pose sa cuiller en frappant bruyamment sur l'assiette.

C'est du piètre esprit, le même qui inspire plus loin cette saillie :

O épouvante
De la viande,
O épouviande
De la vente...
(Elle ne sait plus ce qu'elle dit !)

La parenthèse n'est pas une excuse, et l'auteur oublie trop facilement qu'il est responsable. Il se laisse trop aller à ces faciles gentillesses qui sont de pauvres défaillances.

Je lui reproche enfin trop de moquerie, par le désir de faire trop d'esprit, à quoi il ne réussit pas toujours. Si j'avais un conseil à lui donner — et je n'en ai pas, il n'aura pas la peine de le refuser — ce serait d'orienter un peu différemment son talent, de l'incliner vers la sympathie et la conviction. Il y a trop d'ironie ; il raille ceux qu'il chante, et c'est un contraste déconcertant, car pourquoi s'occuper des gens, si ce n'est pour les louer ou pour les corriger, en tout cas pour les aimer ?

C'est assez blâmer. Il nous reste le plus agréable devoir de constater tout ce qu'il y a d'original et de plaisant dans le talent très particulier de Franc-Nohain. Il a inventé un genre nouveau pour une caste nouvelle, et il l'a fait avec drôlerie, étant naturellement porté vers cet humour qui traite avec un sérieux comique les choses en soi ridicules :

Queues d'écrevisses,
De vous trouver ici, étrange est ma surprise,
Calmes hôtesses des ruisseaux
Parmi les pierres moussues, les grosses pierres
Qu'entourait en murmurant l'eau vive et claire,
A l'ombre des saules et des bouleaux, —
Comme vous devez avoir chaud
Dans cette soupière !

Mais avec votre manie singulière
De marcher toujours à reculons,
Vous serez tombées dans ce bouillon
Sans seulement faire attention
Que votre tête restait en arrière ;
Et maintenant, vous paraissez toutes désorientées.

Il est bien temps ! Queues sans idée !
Vous vous tournez, vous regardez, vous demandez.
Aux quatre coins de cette table,
Où votre tête, queues d'écrevisses ? —
Pareilles à un saint Denis ou un saint Aphrodise
D'une étourderie inconcevable.

Ses idées s'associent avec une aisance et une gaieté imprévue. S'agit-il des pâtes d'Italie et de macaroni ?

Santa Lucia !
Traderidera !
C'est le printemps, belle odalisque !
Le printemps partout vient régner

Et le potage bisque, bisque,
De n'être pas printanier !

Calembours, calembredaines, rapprochements, utopies, paradoxes, ce sont là les éléments avec lesquels jongle Franc-Nohain, qui a assez de fantaisie et de verve pour que nous puissions espérer de lui quelque œuvre de valeur, quand le temps et l'expérience l'auront assagi et fixé.

*
* *

De l'humour, il y en a à foison dans le nouveau livre d'Alphonse Allais, *Ne nous frappons pas*, à la librairie de la *Revue Blanche*. Pourtant, cela n'a déjà plus la verveuse abondance et l'aisance désopilante du *Parapluie de l'escouade* ; il n'est si bon genre qui ne s'use. La drôlerie est quelquefois lourde, grosse, tirée de loin. Par exemple, l'humoriste propose un nouveau système d'aérostat par insufflation d'oxygène dans les baleines, et il conclut :

Seulement, si nous voulons être prêts pour 1900, nous n'avons pas une minute à perdre [1].

1. Je t'écoute ! *Note de l'Éditeur.*

Sait-il combien cette fin est plate, et combien sa fantaisie eût gagné à sa suppression. Le fait se représente trop souvent. Ou bien le sujet même est franchement inepte, l'idée est péniblement inventée, péniblement exprimée ; du moins

faut-il apparemment se trouver dans une certaine disposition d'esprit pour en rire, car ce n'est pas essentiellement comique.

Madame dit à monsieur :

— Je ne veux plus voir ton ami l'Anglais. Il nous a appelées punaises, mes amies et moi.

Monsieur s'informe. L'Anglais a rencontré ces dames en *buggy*, et il n'a pas voulu se servir du mot anglais, il a cherché à le traduire, et comme *bug* veut dire punaise, il a translaté *buggy* : petit voiture plein de punaises. Est-ce drôle? Peut-être, mais cela me paraît bien faible.

Ce sont là quelques taches qu'on relève à la lecture et qui constatent une veine moins égale, moins pleine, déjà plus fléchissante. Mais il y a de beaux restes. La façon de s'exprimer est parfois tout à fait désopilante, et Alphonse Allais a le don du contraste qui choque l'une contre l'autre deux idées, comme deux marrons d'Inde qui éclatent. Quelquefois, c'est une citation apocryphe :

C'est dès le berceau, a dit Paul Leroy-Beaulieu, qu'on doit tenter de redresser le jeune arbre tortu.

Je sais bien que c'est un procédé, mais il est immanquable, comme lorsque, dans un autre volume, Allais conte sa promenade à la foire aux pains d'épice avec M. Greard et le duc d'Aumale.

D'autres fois, la solennité pompeuse du verbe est un élément de bon comique et réussit :

Dans le temps (il s'agit de l'escargot sympathique), j'avais bien lu quelques plaisanteries à ce sujet ; mais, depuis, l'ouragan de la vie avait balayé de ma mémoire jusqu'à la moindre souvenance de ces choses.

Il sait manier le burlesque en accolant deux termes dont le rapprochement est inusité, en prolongeant une métaphore :

— Je frisais le ridicule ; je le frisais au petit fer.

Il développe avec fantaisie tout le quiproquo qui peut sortir d'une orthographe erronée, comme les impressions de ce spectateur qui n'a pas compris *Hernani*, parce qu'il a entendu don Carlos dire à Charlemagne :

Je t'ai crié : Par où faut-il que je commence?
Et tu m'as répondu : Mon fils, *parle à Clémence!*

Et il attend toujours que Clémence entre en scène !

Et cette règle de 3, bien d'actualité en ce moment :

En 1889, date de la précédente Exposition universelle, ladite ligne a transporté 9 847 433,17 voyageurs.

Il est clair, disent ces messieurs, qu'en l'an 1 ladite ligne en aurait transporté 1889 fois moins.

Et non moins clair qu'en 1900 elle transportera 1900 fois plus.

Tout cela est amusant, imprévu, avec des titres souvent récréatifs, dans un style bon enfant ou prud'hommesque, qui délasse et détend : en ce sens, A. Allais est un bienfaiteur de l'humanité, pas moins.

*
* *

La littérature d'art a reçu ces temps-ci de nombreuses et bonnes contributions, parmi lesquelles il faut mentionner les publications de M. Albert Soubies et aussi celles de la Société d'édition artistique du pavillon de Hanovre.

Albert Soubies est l'historien minutieux et infatigable des musiciens. En jolis et coquets volumes, que publie Flammarion, il a entrepris une sorte de petite encyclopédie, *l'Histoire de la Musique chez tous les peuples*. Il a déjà ainsi traité l'Allemagne, la Russie, la Hongrie, la Bohême, la Suisse.

Voici aujourd'hui l'Espagne et la Belgique.

La musique espagnole est résumée et condensée là en un tableau clair et dégagé.

La Belgique est étudiée au point de vue musical depuis ses origines jusqu'à nos jours, et il y a là une riche matière, car la Belgique est habitée par un peuple très musical et mélomane. La moindre petite commune a régulièrement ses deux sociétés : la société pour le tir à l'arc, au berceau ou à la perche, et la société de la fanfare, quand ce n'est pas celle de l'harmonie. Dans les corons, les mineurs ne chantent pas moins que les pinsons qu'ils élèvent dans de petites cages pour les concours d'oiseaux chanteurs. On conçoit qu'une telle région prêtat de la matière à l'historien de son passé musical, depuis Van Werbecke, Stokem, Josquin, Lassus, Crama, le prince des carillonneurs, jusqu'à Gossec, Grétry, Fauconnier, l'auteur de la *Pagode* et la gloire de Thuin. Toute cette revue est clairement déduite par M. Albert Soubies en pages malheureusement courtes et qui ne laissent pas assez d'aisance et de jeu au critique. Ce sont jolis petits manuels, aussi parfaits que peuvent l'être des ouvrages de ce genre. Le développement y est restreint, mais il faut tenir compte du service rendu par la diffusion que recevront ainsi des noms à peu près ignorés. Quoique, il faut le constater, rien ne soit vivant, instructif et édifiant comme les biographies des musiciens, ces ardents et fervents lutteurs qui ont, plus que d'autres, des obstacles à vaincre sur le chemin de leur idéal, les refus, les échecs, la pauvreté, l'oubli, l'in-

différence. C'est une tâche ingrate et dure, et c'est par ces faibles attraits qu'elle passionne et qu'on l'aime. L'effort est un aimant, il attache. On met du prix à ce qui coûte de la peine. Les musiciens ont une vie de déboires, dont tous ne sont pas aussi bénins que celui qu'on raconte de Méhul, — un presque Belge, — qui est reçu en grande pompe dans sa ville natale, et, pour lui faire honneur, on joue au théâtre un de ses opéras; mais l'affiche portait :

« La ville de Givet n'ayant pas d'orchestre, on a supprimé pour cette représentation la partie musicale, qui, d'ailleurs, ralentit l'action. »

Les petits livres d'Albert Soubies sont utiles, commodes; c'est le Fétis continué et mis à la portée de tous, et tout serait bien si le papier n'était si laid et la brochure si mal assemblée, que la pensée de l'auteur s'en trouve assez mal habillée.

*
* *

Sans quitter la musique, il faut signaler aussi le livre du fameux cantor Victor Maurel, *Dix ans de carrière*, paru chez Villerelle, qui, par la personnalité artistique de son auteur, constitue un document utile pour l'histoire de la musique dramatique de notre temps. De même que les grands acteurs ont fait œuvre précieuse en laissant leurs mémoires, qu'ils s'appellent Lekain ou la Clairon, Talma ou Febvre, de même Maurel a été mêlé à tant d'œuvres et à tant de relations, qu'il apporte dans ses pages et des souvenirs, et des conseils, et des documents qui sont bons à recevoir. Victor Maurel n'a pas, à vrai dire, écrit là son journal, son mémorial, ou plutôt il ne l'a fait qu'au point de vue théorique de l'art; mais ce sont chapitres intéressants que ceux qu'il consacre à la mise en scène d'*Otello*, à l'art du chant, un vrai manuel d'excellent professeur, qui dit, après Pacchieretti, des choses ingénieuses :

« Dans l'art du chant, qui peut le plus *ne peut pas* le moins; qui peut créer un son ne peut pas toujours le moduler. »

A propos de *Falstaff*, à propos de la gymnastique dans son utilité pour le chanteur, à propos de l'émotion au théâtre, à propos de *Don Juan*, et de quelques autres questions qui touchent à l'art lyrique, on lira avec profit des développements écrits de façon simple par un homme qui connaît ce qu'il dit, et qui, sur l'époque présente, a des idées personnelles qui sont comme des prédictions.

Est-ce tout pour la musique? Il faudrait pour cela négliger un autre livre du même genre et qui a son importance, *Portraits et Souvenirs* de Camille Saint-Saëns, un volume qui fait partie de cette nouvelle collection, *l'Art et les Artistes*, que publie la Société d'édition artistique dirigée avec intelligence par M. Jules Gaultier, et qui a déjà donné des monographies distinguées : *Nos Peintres du siècle*, par Jules Breton, ou *Puvis de Chavannes*, par Marius Vachon, et les *Essais sur l'histoire de l'Art*, d'Emile Michel, trois ouvrages excellents et de valeur.

Un livre de Saint-Saëns est toujours une bonne fortune pour le lecteur. Ce maestro sait penser et écrire, et je vous rappelle seulement les pages si fines et judicieuses de son volume *Harmonie et Mélodie*. Celui-ci, *Portraits et Souvenirs*, a plus de corps, plus de consistance et plus de valeur. Dans le précédent volume, c'étaient des articles, des variétés inspirées par un esprit droit et sûr, mais assez courtes. Ici, ce sont des études vigoureuses et motivées, qui rappellent par leur documentation le savant dissertateur qui étudiait la question de l'organisation matérielle du théâtre romain antique. Dans *Harmonie*, il parlait de Liszt au point de vue spécial et peu connu de ses *Symphonies* qu'il fit exécuter à Paris sans grande faveur; c'était un Liszt inconnu, pris d'un certain angle, un Liszt à côté, comme en ferait aussi une étude sur les mélodies, les lieders si exquis de ce grand pianiste. Mais quel que soit le mérite du symphoniste, du mélodiste, et ce mérite est considérable et trop, beaucoup trop ignoré, le public, grand simplificateur dans ses classifications, n'a retenu de Liszt que sa gloire de pianiste. A un musicien mourant, un prêtre demandait :

— Etes-vous calviniste ou catholique?

— Je suis fortepianiste.

Liszt, pour la masse, c'est cela; le symphoniste, le mélodiste s'effacent devant le virtuose. Sa biographie détaillée et vivante d'anecdotes, Mlle Janka Wohl nous l'avait contée; Saint-Saëns nous donne le jugement compétent et mûri d'un esprit sans écart, et cela est de la vraie critique musicale, car, de même qu'il faut avoir mis la brosse à la pâte pour se mêler de disserter sur la peinture, de même il n'y a que les jugements des musiciens qui peuvent utilement nous éclairer sur la musique. Ce qui me séduit dans les écrits de Saint-Saëns, c'est le bon sens, la justesse d'idée, le coup d'œil précis et vrai, le dédain de la mode et la franchise de l'opinion. Lisez ce simple exemple, écrit vite, dans une lettre à Mme Adam, cela peint l'homme et son esprit net, sain, juste. Il s'agit de savoir s'il convient de faire aux œuvres musicales des libretti en prose au lieu des vers, ce qui serait, ce qui a été une fâcheuse nouveauté, convenons-en :

Je dirai tout net que les arguments employés en faveur de la prose ne m'ont jamais convaincu.

On a mis en musique, dit-on, de la prose allemande, de la prose anglaise. Pourquoi n'y pas mettre de la prose française?

Pourquoi? Parce que le mécanisme de la langue française est tout différent de celui des autres.

L'allemand, l'anglais sont des langues fortement accentuées et rythmées, où les longues et les brèves ont une puissance tyrannique, alors que les mêmes accents chez nous sont assez peu sensibles pour que beaucoup de personnes n'en aient pas conscience. Les Méridionaux prononcent *âme, flamme* comme *lame, femme; bête* comme *bette, hôte* comme *hotte*. La cadence du vers et la rime apportent à la langue un modelé qui la rapproche de la musique et lui fait défaut sans cela.

Dans la langue allemande, qu'il s'agisse de prose ou de vers, toutes les syllabes se prononcent distinctement. En anglais, il se fait une effroyable consommation de syllabes sacrifiées qui disparaissent dans la prononciation, mais elles disparaissent également en prose et en vers.

Dans notre langue, il n'en est pas ainsi. Nous avons des syllabes muettes qu'il est nécessaire de faire sentir dans le vers et que l'on escamote en disant la prose: je sais bien qu'il est de mode d'enseigner que les vers doivent être dits comme de la prose: mais tel n'est pas l'avis des poètes, ni des fins diseurs comme M. Legouvé qui a protesté contre ce système. N'est-ce pas lui qui a cité en exemple ces vers de Racine :

> Ariane, ma sœur, de quelle amour blessée
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée,

en faisant remarquer que si l'on prononçait *blessé, laissé*, tout le charme des vers s'évaporait? c'est pourtant ainsi que l'on prononce en prose.

Voilà qui est admirablement déduit et raisonné. Il y a en Saint-Saëns un avocat qui sommeille, il s'est réveillé et révélé ici. Il se montre à propos des *Variations* que les musiciens écrivent sur des airs antérieurs et qui passent pour une occupation inférieure, presque un gagne-pain. Liszt s'y est voué, et il a eu raison, et Saint-Saëns prend fait et cause pour le variationniste, qu'il défend avec des arguments forts; celui qu'il tire des ouvertures d'opéras n'est pas négligeable.

Nous ne pouvons nous attarder sur ce domaine, où notre voisin de colonnes, M. G. Danvers, aurait mieux que nous voix au chapitre; mais il fallait signaler, dans les lectures à faire ou à proposer, ces belles et intéressantes études de Saint-Saëns sur ses pairs, Berlioz, Gounod, V. Massé, Rubinstein, et sur les œuvres, après les hommes, *Orphée*, ou ce *Don Juan* dont tout à l'heure Victor Maurel nous parlait aussi dans ses mémoires.

* * *

C'est un devoir de signaler la généreuse tentative de M. G. Barral, la *Collection des Poètes français de l'étranger*, publiée chez Fischbacher. Il en explique lui-même le but et la portée dans son *Discours sur les Frances littéraires de l'étranger*.

Il existe sur divers points de notre globe des petites Frances littéraires où se sont maintenus, à côté des langues nationales, le culte et la culture de la langue française. Par cela même, ces contrées sont devenues des extensions intellectuelles de la patrie française. Elles constituent des territoires de belles-lettres appartenant à la France. La collection des *Poètes français de l'étranger*, fondée en octobre 1897, a pour but de rassembler les poètes de ces oasis de lettrés qui se servent de préférence de notre langue pour vêtir leurs œuvres d'une parure durable de beauté et de clarté.

C'est à l'*Alliance française* qu'il faudrait lire ce discours sur l'extension relative des langues française, anglaise, allemande :

> Si l'anglais est devenu et tend à rester la langue véhiculaire des affaires commerciales, le français s'est constitué et doit demeurer la langue angulaire de la pensée et de l'imagination. C'est ce qui fait sa force et son honneur, et de ces deux chefs il peut contrebalancer la puissance mercantile de l'Angleterre par la seule autorité de l'intellectualité de la France.

Il faut en accepter l'augure. M. Barral y contribue par les soins qu'il donne à son intéressante collection, dont le plus récent volume, *Poèmes ingénus*, de Fernand Séverin, mérite encouragement par l'inspiration toute française de cet étranger.

Léo Claretie.

P.-S. — J'ai cité dans mon dernier article un sonnet que M. de Morsier m'avait envoyé comme étant de Mme Ménessier-Nodier. Mais il s'était trompé de bonne foi, et il m'a trompé de même. Le véritable auteur est un historien d'Arvers très informé, M. Louis Aigoin, qui l'a publié dans une brochure consacrée à l'homme au sonnet, — comme aussi il est l'auteur de ce spirituel sonnet que j'ai cité cet hiver à cette même place, après l'avoir lu en conférence :

> C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas!

M. Aigoin est un inépuisable « répondeur à Arvers »; voilà déjà deux réponses de lui; dans sa brochure, il y en a une troisième, intitulée : *Sonnet d'Arvers à Revers*. Nous voilà tous prévenus. Quand nous lirons une réponse à Arvers, nous subodorerons M. Aigoin. L. C.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le monde savant a été mis en émoi par l'événement astronomique du 28 mai dernier, car si une éclipse de soleil n'est pas chose très rare, une éclipse totale visible en Europe sur des points facilement accessibles est moins commune. On en compte seulement une quarantaine depuis le commencement de l'ère chrétienne, cela fait une moyenne de deux par siècle ; il n'y en a eu qu'une seule visible à Paris pendant tout le XVIIIe siècle et aucune pendant le XIXe que nous finissons cette année. Cependant, il y a parfois sept éclipses dans un an, il y en a toujours au moins deux ; mais elles se présentent mal pour les lieux habités et on ne peut pas les voir.

Quand il s'agit de la lune, c'est tout différent parce qu'elle n'émet pas de lumière propre, elle ne fait que réfléchir la lumière du soleil : or si celle-ci est masquée par la terre, il y a extinction totale et on peut le constater de tous les points pour lesquels la lune est au-dessus de l'horizon. Pour le soleil qui a une lumière propre, il n'y a jamais extinction ; lorsque la lune vient faire écran, elle masque les rayons solaires et donne derrière elle un cône d'ombre que nous coupons : l'intersection vient faire tache sur notre planète en une seule région qui varie avec l'époque où se produit le phénomène et qui se déplace rapidement à mesure que la terre tourne, c'est-à-dire à chaque instant.

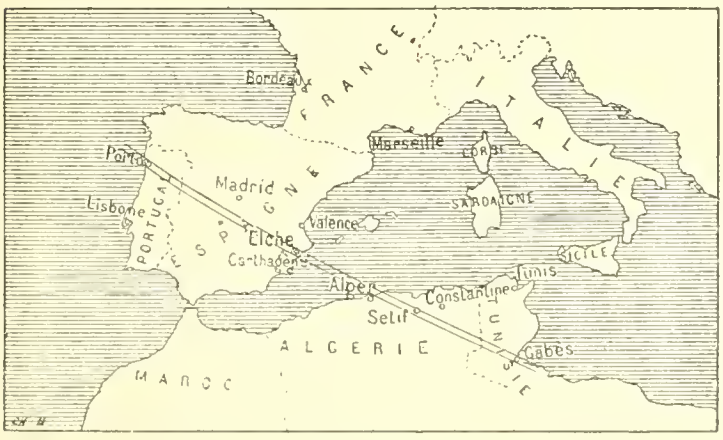


Fig. 1. — Carte indiquant la ligne sur laquelle l'éclipse de soleil était totale en Europe et en Afrique.

Nos astronomes avaient à l'avance calculé que le 28 mai la tache passerait par le sud de l'Europe entrant sur le continent par le Portugal à Porto, sortant par l'Espagne à Elche, pour aller ensuite en Afrique (fig. 1).

Sur tout le parcours de cette ligne, on pouvait donc s'installer et on n'y a pas manqué. En Amérique l'éclipse totale était visible au Mexique, à la Louisiane, etc. ; mais quel que soit le lieu d'observation, on ne dispose jamais que de fort peu de temps, environ deux minutes, pendant lesquelles le soleil est complètement caché, il faut se dépêcher d'en profiter ; c'est un précieux moment, parce qu'en temps ordinaire l'éclat des rayons solaires empêche de faire certaines observations tant sur la couronne de l'astre que dans son voisinage. Heureusement, le ciel est resté découvert dans la plupart des stations au moment de l'éclipse totale, ce qui a permis de faire des photographies et des observations spectroscopiques sur la chromosphère ; les recherches rapides faites dans son voisinage ont donné quelques résultats intéressants sur lesquels nous aurons à revenir quand les astronomes auront eu le temps nécessaire pour tirer les conclusions des observations faites dans les différentes stations.

* * *

Parmi les retards apportés à l'achèvement des travaux de l'Exposition Universelle, le plus remarqué a été le manque d'électricité. On avait beaucoup compté sur elle pour les illuminations, l'éclairage et la force motrice : par suite de son absence, beaucoup de choses n'ont pas pu fonctionner en temps voulu. Il fallait de la vapeur pour mettre en marche les machines qui actionnent les dynamos, or les chaudières n'étaient pas prêtes. Pourquoi? C'est ce que nous saurons peut-être un jour. D'autre part, les canalisations qui comprennent des kilomètres de fils de tous diamètres n'ont pas toujours été utilisables quand on l'aurait voulu, on s'est un peu embrouillé dans l'écheveau et il a fallu chercher son chemin ; enfin aujourd'hui on est prêt, il est temps.

Voici maintenant immobilisés les deux principaux appareils qui ont servi au montage des machines, mais ils restent comme pièces d'exposition, car ce sont tous deux des modèles du genre, et ils seront de nouveau utilisés pour le démontage. Nous avons déjà parlé du pont roulant de la section allemande, nous signalerons aujourd'hui le Titan, grue d'une puissance de trente tonnes, employée à la section française et sortant des ateliers de M. Le Blanc où elle a été construite sur le plan de M. Guyenet.

Cet appareil, destiné à être employé dans l'avenir sans modification sur d'autres chantiers, est conçu dans un tout autre esprit que l'appareil allemand qui a été fait spécialement en vue de la galerie où il est employé actuellement. Le Titan (fig. 2) est constitué par un pylône central de douze mètres de haut qui roule sur une solide voie ferrée établie au centre de la galerie; il porte à sa partie supérieure le pivot autour duquel évolue le bras horizontal, ou volée, de dix mètres de long qui doit supporter la charge à soulever. Cette volée, formée de deux poutres doubles à treillis, en acier, placées à un écartement de 1m,40, s'étend des deux côtés du pylône. L'un des bras L est seulement destiné à équilibrer l'autre; il est chargé de quinze tonnes de lest et la stabilité de l'ensemble est calculée de telle façon qu'une charge de cinquante tonnes, placée à l'extrémité de l'autre bras C, ne pourrait entraîner l'appareil. Le pylône supporte la volée par l'intermédiaire d'un pivot central et d'un chemin circulaire à galets H; un chariot, qui porte la chaîne et le crochet de suspension destinés à soulever des charges pouvant aller jusqu'à trente tonnes, se déplace le long du bras C. Le mouvement de rotation de la volée et la translation du chariot sont produits par un moteur électrique D placé au-dessus du chemin circulaire; un second moteur M, du même genre, placé au premier étage du pylône, assure le déplacement de tout l'appareil sur la voie ferrée au moyen de l'engrenage B; un seul homme suffit à tout mettre en marche par la manœuvre de quelques commutateurs réunis sur un tableau A. Mis en service le 8 février dernier, le Titan a fonctionné continuellement sans aucun accident jusqu'au complet achèvement de la section. Aujourd'hui il fonctionne encore, mais son rôle se borne à servir pendant quelques instants entre onze heures et midi pour l'entretien des appareils d'éclairage électrique de la galerie.

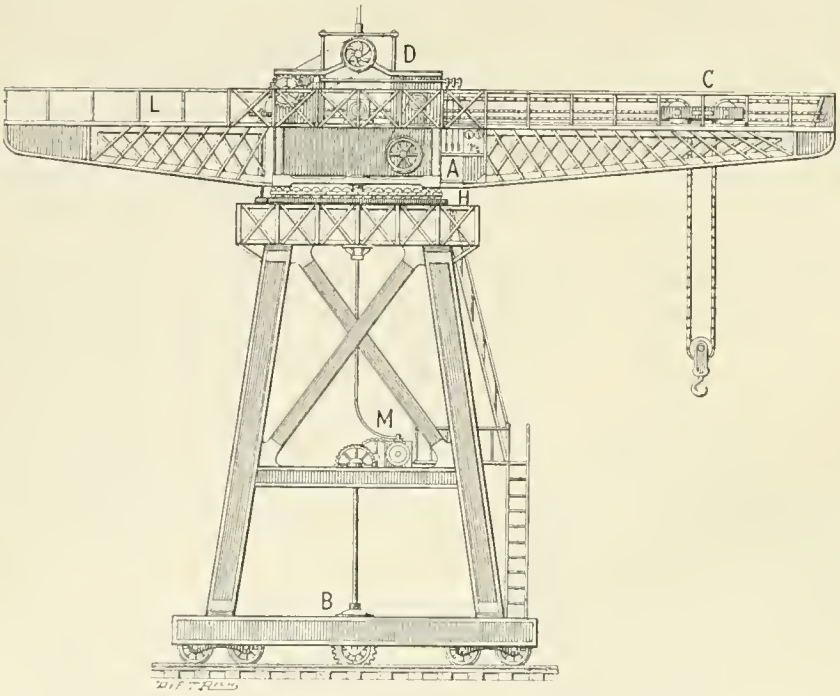


Fig. 2. — Le Titan, grande grue de montage employée à la section française de l'Exposition universelle.

L, C, volée pivotant sur un chemin de roulement H muni de galets; D, moteur électrique actionnant le chariot C et faisant tourner la volée; M, moteur électrique actionnant l'engrenage B pour le déplacement de l'ensemble sur la voie; A, poste du seul mécanicien qui fait tout manœuvrer.

* * *

L'art de la construction s'est enrichi il y a peu d'années d'un nouvel élément : le ciment armé. Il semble être arrivé juste à temps pour faciliter l'édification rapide et solide de l'Exposition universelle. On y a fait une véritable débauche de ciment armé et on se demande comment sans lui on aurait pu construire tous ces palais, tous ces bassins, sans compter les quais, les passerelles, etc. A vrai dire, ce mode de construction n'est pas une invention nouvelle qui aurait jailli tout à coup dans le cerveau d'un ingénieur; l'idée d'associer le béton au fer en noyant celui-ci dans celui-là remonte bien à une quarantaine d'années, mais ce n'est qu'en 1880 qu'une société allemande étudia à fond la question et se mit à exploiter le système Monier; et c'est surtout depuis trois ans que de partout surgirent de nouveaux procédés. On se demandera peut-être en quoi on peut avoir quelque chose à breveter pour noyer du fer dans du ciment? Et en effet la chose paraît être à la portée de tout le monde. Cela est vrai en principe, mais dans la pratique il y a pour la construction de l'armature de fer des dispositions qui sont de beaucoup préférables les unes aux autres et chacun s'est efforcé de trouver la meilleure.

Il y en a plusieurs qui ont fait leur preuve et dont l'emploi journalier depuis plusieurs années a consacré la solidité : tels sont les procédés Hennebique, Coignet, Cottancin, Matrai, etc. Nous avons déjà parlé ici du ciment armé, nous avons dit que l'association du fer et du

béton est très heureuse parce qu'ils ont tous deux le même coefficient de dilatation et nous avons cité des expériences instituées pour démontrer la résistance des matériaux ainsi associés en cas d'incendie. Mais nous pensons qu'il n'est pas inutile de revenir un peu là-dessus à la suite de critiques lancées par certaines personnes malintentionnées, peu après l'ouverture de l'Exposition ; critiques qui parurent du reste justifiées par suite de l'effondrement d'une passerelle dépendant du Globe Céleste.

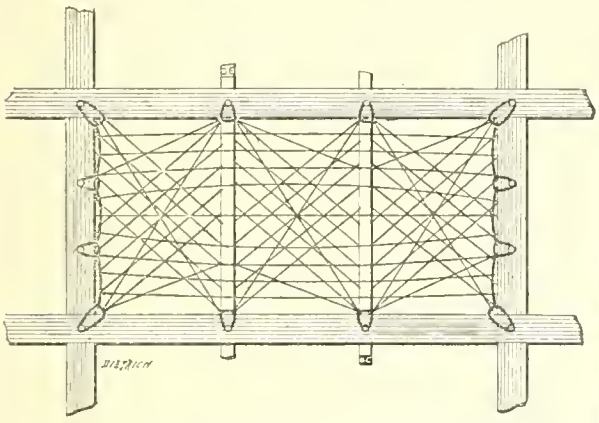


Fig. 3. — Disposition des armatures dans un plancher en ciment armé système Matrai.

On semblait vouloir arriver à faire croire que pas plus au Champ de Mars qu'aux Invalides et au Trocadéro il n'était prudent de s'aventurer. L'accident que nous venons de rappeler n'avait rien à voir avec le principe même du mode de construction adopté ; il y a eu une faute dans l'exécution, ce qui peut arriver dans toute construction quelconque et, du reste, le travail n'était pas terminé et livré à la circulation. Le Globe céleste, qui est construit aussi d'après le système Matrai, a subi avec succès des essais de surcharge considérable, aussi bien pour ses planchers que pour ses escaliers ; il a résisté à des pressions quatre ou cinq fois supérieures à celles qu'une foule compacte peut lui faire subir.

Le système d'armature de M. Matrai, professeur à l'Ecole polytechnique de Budapest, a ceci de particulier qu'au lieu d'être constitué par des barres de fer rigides, il est formé par des fils souples formant chaînette entre les parties rigides de la charpente (fig. 3). Dans un plancher, par exemple, les fils sont placés, sans être tendus, d'une solive à l'autre : les uns perpendiculairement à l'axe de la solive, les autres obliquement, leur nombre et leur épaisseur variant avec la charge à supporter. On profite ainsi des avantages qu'offrent les câbles de suspension dans lesquels il est bien connu que la tension est sensiblement la même dans toutes les sections. Ce procédé a fait maintes fois ses preuves, comme les autres du reste, et l'on peut être fort tranquille au point de vue de la solidité des constructions de toutes les parties de l'Exposition ; aucune n'a été livrée à la circulation sans avoir subi des épreuves très sérieuses de résistance. En général, ces épreuves consistent à donner, au moyen de sacs de sable ou de saumons de fer, une surcharge très considérable par mètre carré à celle que doit supporter l'ouvrage ; depuis deux mois, dans les jours de fête, des foules compactes ont complété ces épreuves et la parfaite solidité des constructions en ciment armé peut être aujourd'hui considérée comme démontrée d'une façon définitive.

* * *

Si nous voyons les objets en relief, c'est parce que nos yeux les aperçoivent sous des angles différents. On nous répondra peut-être à cela que si on ferme un œil, cette sensation existe cependant ; cela est vrai, mais c'est parce que notre cerveau la reconstitue par habitude ; chez un borgne de naissance, elle ne se produirait pas. D'autre part, le relief est d'autant plus prononcé que les yeux sont plus écartés ; pour le cheval, par exemple, dont les yeux voient sous des angles très différents, le relief doit être exagéré, ce qui explique peut-être pourquoi il prend peur souvent d'objets placés sur le sol et dont l'épaisseur, peu apparente pour nous, devient pour lui un véritable obstacle. On peut s'étonner d'après cela que dans certaines industries, comme l'horlogerie, la mécanique de précision, les ouvriers emploient la loupe monoculaire ; il y a certainement là une anomalie, et ils auraient tout avantage à conserver l'usage binoculaire ; mais il fallait pour cela leur

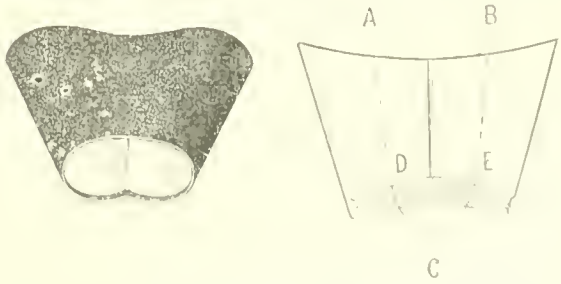


Fig. 4. — Loupe binoculaire du Dr E. Berger. A, B, emplacement des yeux ; D, E, lentilles inclinées et convergent vers l'objet C. Cette disposition permet de distinguer le relief des objets de très faible épaisseur.

donner un instrument qui permît la convergence des rayons visuels vers l'objet considéré. C'est ce que vient de faire M. le Dr E. Berger en construisant la loupe stéréoscopique. Elle est composée (fig. 4)

de deux lentilles convexes D, E, inclinées l'une par rapport à l'autre et montées sur un support commun formant chambre noire. Un objet placé au foyer C donne deux images différentes, l'une pour l'œil droit, l'autre pour l'œil gauche ; elles arrivent sur deux points identiques des rétines, et le cerveau les applique à un seul objet, mais en accentuant le relief à tel point qu'il est perçu même pour des épaisseurs infinitésimales. Ce n'est pas dès le premier essai qu'on arrive à ce résultat, il faut un peu d'entraînement, d'éducation ; après quelques expériences, on verra, par exemple, nettement l'épaisseur d'un timbre-poste collé sur une enveloppe ; on peut même apprécier le relief du trait d'un dessin sur le papier. Il y a bien des industries où cet instrument sera précieux et permettra d'obtenir une finesse de travail que ne pourrait jamais donner la loupe monoculaire.

*
* *

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici la merveilleuse sensibilité du téléphone pour révéler les courants électriques les plus infimes ; le journal l'*Electricien* vient de nous signaler une expérience de M. Piérard où cette sensibilité est démontrée au plus haut degré, car, au premier abord, il semble qu'on ne fait usage d'aucun courant électrique, et cependant l'appareil reproduit les sons émis à l'autre extrémité de la ligne. On sait que si on prend deux téléphones, un à chaque poste, on peut, sans pile ni microphone, entre-

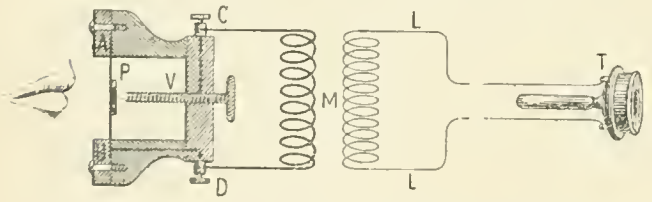


Fig. 5. — Transmission du chant à distance sans source d'électricité apparente.

A, B, plaque vibrante portant à son centre une rondelle de platine P qui peut venir par les vibrations au contact de la vis V. Les spires M sont la représentation schématique d'une bobine d'induction (non indispensable) ; le téléphone T reproduit à distance les sons émis devant la plaque A, B.

tenir une conversation à longue distance ; mais il ne faut pas oublier que, dans un téléphone, il y a un aimant entouré d'une bobine de fil fin et, en présence du pôle de cet aimant, une plaque de fer. Or quand, à l'un des postes, on parle devant cette plaque, on la fait vibrer, c'est-à-dire qu'elle s'approche et s'éloigne rapidement de l'aimant ; on a donc là une véritable machine magnéto-électrique, c'est-à-dire une source d'électricité. Dans l'expérience en question, il n'y a pas d'aimant au poste transmetteur, il n'y a qu'une plaque métallique A B (fig. 5) sertie à l'extrémité d'un cornet en bois, au centre de laquelle est soudé un petit disque de platine P ; en regard est une pointe également métallique V, qui porte un pas de vis permettant de l'approcher assez près du disque P pour qu'il y ait contact intermittent par suite des vibrations de celui-ci. La plaque est reliée à l'un des fils D de la ligne, la pointe à l'autre fil C ; un téléphone ordinaire T est à l'autre poste. On a intérêt, pour augmenter l'effet produit, à interposer dans le circuit une bobine d'induction M, que nous représentons schématiquement par un gros fil et un fil fin, placés l'un à côté de l'autre, mais qui, bien entendu, en réalité, se compose d'un même support en bois sur lequel sont enroulés d'abord quelques tours de gros fil et ensuite un très grand nombre de tours de fil fin. Avec ce matériel, on ne transmet pas la parole, mais on reproduit les sons non articulés : le chant, un air de piston, de clarinette, etc.

Si la source d'électricité n'est pas apparente, elle existe forcément, et, en cherchant bien, M. Piérard est arrivé à conclure qu'elle provient du contact du petit disque de platine et de la plaque vibrante ; celle-ci est formée d'un alliage de zinc, nickel, cuivre, qu'on nomme argentan. Quand elle vibre seule, en présence de la pointe V, aucun son n'est perçu dans le téléphone ; c'est seulement après qu'on a fixé à son centre le petit disque de platine qu'elle devient apte à la transmission. Le simple contact de deux métaux suffit donc à produire un courant électrique utilisable, qui se manifeste dès qu'on ferme un circuit duquel ils font partie. La force électromotrice ainsi produite doit être extrêmement faible, et il est certain que tout autre instrument que le téléphone serait incapable de l'utiliser. Il existe dans la nature une foule de causes, non encore connues, qui produisent de l'électricité, et il y a sans doute beaucoup de phénomènes encore inexpliqués qui n'ont pas d'autre origine. Si la science n'explique pas toujours tout immédiatement, elle y arrive toujours tôt ou tard.

*
* *

L'aquarium construit par M. Guillaume sur les bords de la Seine, dans l'enceinte de l'Exposition, et administré par M. Bouchereaux, qui a en cette matière une compétence toute spéciale, est entièrement alimenté en eau de mer, et l'on se demande comment on peut renouveler cette eau indéfiniment : certaines personnes affirment qu'on la fait venir toutes les semaines

dans des tonneaux ; d'autres prétendent qu'elle est fabriquée chimiquement. La vérité est qu'on l'a fait venir de l'Océan une fois pour toutes, par bateau, et que c'est toujours la même qui sert ; plus elle est vieille, meilleure elle est ; c'est comme le vin. Seulement, comme les 800 mètres cubes de l'aquarium servent d'habitat à tout un monde d'animaux, ils sont constamment souillés par les déjections et débris de toute nature qui proviennent de l'alimentation de cette population.

Il a donc fallu trouver un moyen de purifier cette eau constamment et de l'alimenter en oxygène. Pour cela, on a imité ce qui se passe dans le corps des animaux pour la circulation du sang : le cœur lui donne un mouvement continu, et sur les poumons il s'enrichit d'oxygène. L'eau des nombreux bacs où évoluent les poissons arrive d'un réservoir supérieur où elle est constamment remontée par l'air comprimé. Elle circule automatiquement par siphonnement et se déverse des bacs dans une canalisation qui la conduit à une cuve, où elle passe sur un lit de sable et de galets qui la filtre ; puis elle se trouve, dans un autre réservoir, en contact avec de l'air comprimé à 5 atmosphères. Sous cette pression, il y a dissolution d'une grande quantité d'air et d'oxygène par conséquent. On le constate du reste facilement : les petites bulles qui se dégagent au point d'arrivée de l'eau revivifiée sont tellement divisées et nombreuses que l'eau paraît trouble, et ce n'est qu'au bout d'un instant qu'on la voit devenir limpide, à mesure que l'air se dégage. En fait, les animaux marins vivent très bien dans ce milieu, ceux du moins qui ne sont pas mangés par les autres : car il se livre parfois des batailles terribles dans ces cuves, et les glaces transparentes qui les ferment permettent au public d'assister à de véritables drames : les gros mangent les petits : c'est la loi de ce monde. Mais ce genre de spectacle est assez variable ; les acteurs ont leurs heures, qui varient avec les besoins de leur estomac et l'abondance des proies antérieures ; aussi n'est-il pas donné à tout le monde d'arriver au bon moment.

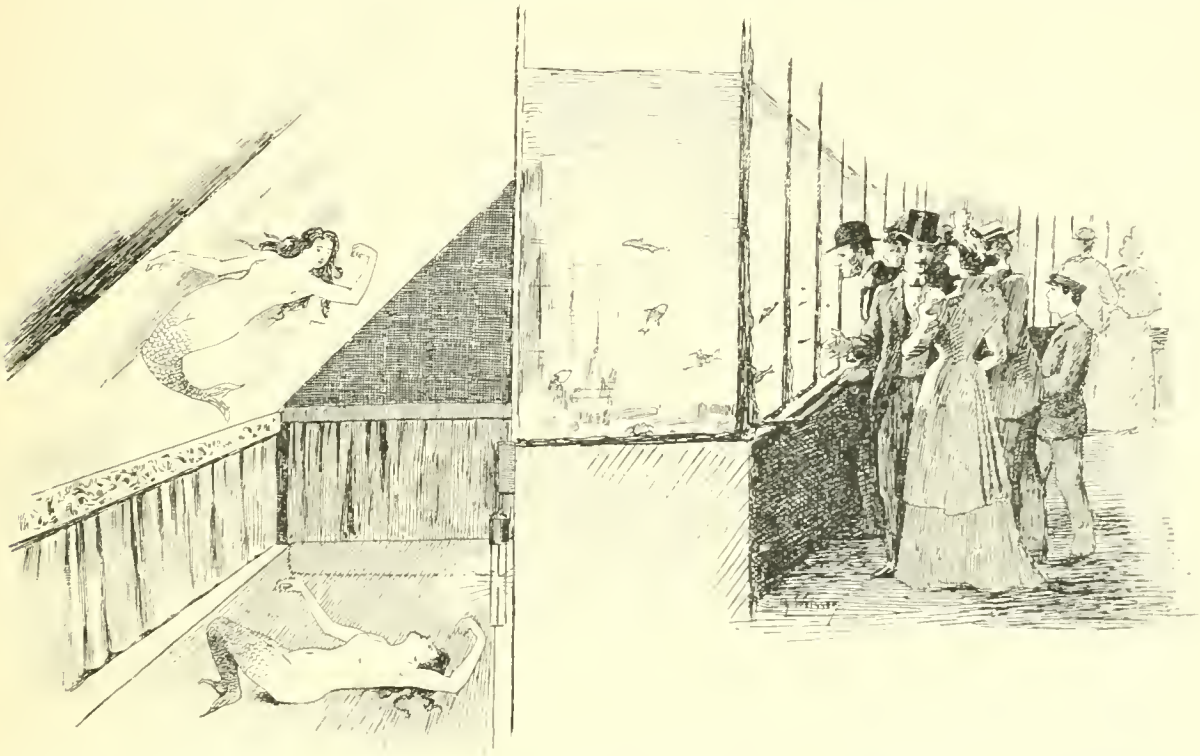


Fig. 6. — Disposition adoptée à l'aquarium de Paris pour faire apparaître des sirènes qui semblent être plongées dans l'eau.

L'administration a voulu que d'autres scènes non moins intéressantes se déroulassent devant les visiteurs.

Dans une des cuves, à l'extrémité de la salle voûtée en forme de grotte d'un très heureux effet, le spectateur assiste aux évolutions de scaphandriers travaillant au sauvetage d'une épave, et, à l'autre extrémité, il est surpris par l'apparition de gracieuses sirènes qui semblent évoluer au sein du liquide. Comme les temps mythologiques sont passés et qu'on ne pouvait faire venir ni Circé ni ses sœurs, il a bien fallu employer un truc qui permît de les reconstituer.

C'est celui qui a déjà été exploité de différentes façons sur les scènes foraines pour

représenter la femme volante, aérienne, etc. Il consiste à faire évoluer le sujet fortement éclairé sur un plan horizontal à fond noir, son image est reçue par une glace étamée inclinée au-dessus de lui à 45 degrés et faisant face au public. Ce dispositif a été installé derrière la cuve (fig. 6); celle-ci étant fermée des deux côtés par des glaces transparentes, le spectateur ne voit que l'image, le fond noir manquant de lumière disparaît complètement et le sujet semble plongé dans le liquide. Le tapis est constitué par une large courroie sans fin entrainée par deux cylindres placés aux extrémités de la chambre ; les sirènes n'ont qu'à se coucher dessus en faisant des mouvements lents des bras et de la partie supérieure du corps ; si elles doivent paraître verticales, elles rapprochent la tête vers la cuve. Ainsi présenté, ce truc, bien que déjà connu, devient une nouveauté et son application à l'aquarium est une heureuse idée qu'il ne faut pas s'étonner de trouver chez l'artiste bien connu qui fut le promoteur de ce spectacle.

*
* *

Les canons de marine actuels sont de chers engins, non seulement comme prix de construction, mais surtout comme prix de consommation. Le colonel Delauney a calculé récemment que chaque coup tiré avec une pièce de gros calibre (305 millimètres) revient à 1 600 francs pour la charge et le projectile ; mais, si on ajoute à ce chiffre l'amortissement de la pièce qui ne peut servir que peu de temps, on arrive au joli denier de 2 600 francs. Comme on peut tirer un coup par minute, cela fait 156 000 francs l'heure ; on conclut que pour deux flottes de quinze cuirassés chacune ayant, outre les gros canons, quelques pièces de calibre moindre, on arriverait au bout d'une heure de combat à une dépense de 24 millions de francs. La force dépensée par cette même artillerie pendant le même temps est colossale, car chaque pièce en une seconde produit près de 20 millions de chevaux.

Dans un récent discours à la Société des Ingénieurs civils, M. Canet, président de cette société et constructeur bien connu des canons qui portent son nom, donnait quelques chiffres intéressants : dans le canon de 305 millimètres chargé de 100 kilogrammes de poudre sans fumée, il y a dégagement de 90 000 litres de gaz qui développent dans la pièce une pression de 2 700 atmosphères ; la fermeture de la culasse subit une pression de 2 600 000 kilogrammes. Le projectile de 300 kilogrammes qui est lancé par cette pièce a une vitesse initiale de près de 1 kilomètre par seconde et peut, à 8 kilomètres, perforer une plaque d'acier de 55 millimètres d'épaisseur ! N'est-il pas désolant de voir tant d'énergie dépensée pour aboutir à une œuvre de destruction et de mort ?

*
* *

Une opinion très répandue, c'est que les forêts protègent de la grêle le pays avoisinant. Les observations de Becquerel, qui étudia la marche des orages à grêle depuis 1848, semblent justifier cette croyance, et le physicien concluait dans un mémoire sur les zones d'orage à grêle, que si les forêts n'arrêtent pas ces orages, si les lisières placées sous le vent sont parfois atteintes, il est certain que l'intensité diminue à mesure que l'orage pénètre dans la forêt et que la région située au delà est, en général, préservée.

Un autre observateur, M. Riniker, inspecteur des forêts en Suisse, conclut des observations qu'il a faites que jamais une chute de grêle ne provient d'orage ayant passé sur des forêts de sapins situées sur des hauteurs et en massif plein.

Enfin, le ministère de l'agriculture a fait faire des observations suivies par son service forestier et il semble avéré aujourd'hui que, comme l'avait déjà dit Becquerel, sans arrêter la chute de grêle, les forêts l'atténuent et protègent les plaines situées au delà dans le sens de la marche de l'orage.

*
* *

L'industrie française vient de faire une grande perte en la personne de M. Edouard Mantois, fabricant de verres d'optique. Bien peu le connaissent, et cependant son industrie est à peu près unique au monde ; il est bon que l'on sache que c'est la France qui fournit exclusivement certains verres d'optique. Beaucoup s'imaginent que nous les tirons d'Angleterre ou d'Allemagne, tandis que c'est exactement le contraire : les étrangers les achètent chez nous, à l'usine d'Edouard Mantois. C'est lui qui a fondu les lentilles de 1 mètre de diamètre de l'Observatoire de Chicago, celle de $1^{m},25$, la plus grande connue, de la grande lunette de l'Exposition universelle. C'est grâce à lui que cette industrie a fait des progrès importants, et nous nous faisons un devoir de signaler sa mémoire à la reconnaissance publique.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

LA RUE DE PARIS DE L'EXPOSITION

L'idée d'avoir, dans un coin écarté de l'Exposition, réuni côte à côte des attractions diverses comme marionnettes, tableaux vivants, chansons, ombres, danses, etc., pouvait séduire l'esprit des organisateurs de cette formidable et grandiose féerie. L'expérience seule les pouvait désabuser ; elle est faite maintenant et je crois bien qu'ils ont été convaincus de leur erreur dès le lendemain de l'ouverture... Si l'on fût venu six mois auparavant leur proposer d'installer sur le cours la Reine, en plein cœur de Paris, au milieu des Champs-Elysées une réduction Colas de la fête de Neuilly et de la foire aux pains d'épices, ils se fussent — je le veux croire — récriés contre cette prétention. La « rue de Paris », malgré toutes les réclames, n'est pas autre chose, ou plutôt ce n'est même pas une réduction, c'est une lamentable imitation des baraques foraines... avec la naïveté des forains en moins. J'y vois bien les tréteaux, j'entends bien la grosse caisse et les cymbales, les orchestres de cuivre qui s'évertuent avec succès à jouer lamentablement faux ; je m'arrête devant les oripeaux et les paillettes, les casques giclants de lumière et les plumets ébouriffés, mais quand j'écoute les boniments laborieusement composés que les pitres de rencontre débitent sans conviction, je reste stupéfait de cette prétention qui ne rime à rien, n'entraîne personne, ne trompe qui que ce soit... C'est du convenu, du plaqué ; la fausse gaieté plus lamentable que la tristesse.

Oh ! cela n'est pas aisé de remplacer Mondor, Taharin, Mangin ou Salis. Bonisseur ! ne l'est pas qui veut. Camelot, non plus ! Il ne s'agit pas seulement de se camper sur la tête un casque ou chapeau empanaché, ni de ceindre autour de son cou une cravate extravagante et d'engloutir ses mains dans les poches d'un pantalon de velours à la houzarde... Cela, c'est l'habit, mais il y faut un moine... Le dernier des marchands d'orviétan, le moindre Gaudissart en remontrerait à ces pauvres jeunes gens qui s'époumonent en vain sous les flots de lumière, devant une maigre foule attirée par l'étalage de tant de sornettes inutiles. L'art du bonisseur ne s'apprend pas ; il est fait de trouvailles spontanées, de drôleries inexplicables et par cela même irrésistibles, d'expressions typiques, d'onomatopées singulières, qui cinglent les rates les plus rebelles et les asservissent jusqu'à la dilatation maxima. Il ne faut pas chercher toujours le bon goût ni l'esprit dans ces plaisanteries qui accrochent l'indifférence du passant ; le plus souvent, elles sont brutales et criardes comme les enluminures d'une affiche-réclame ; mais elles accomplissent leur œuvre qui est de retenir l'attention, de provoquer la curiosité.

Les plus réussies résistent une saison... et c'est tout. Celles dont on se souvient, quand le motif qui leur donna naissance est oublié, sont rares ! Il en reste cependant quelques-unes en mémoire. On se rappelle encore la lamentation drolatique des camelots vendant sous le principat de Jules Grévy je ne sais quel pamphlet de circonstance : *Ah ! quel malheur d'avoir un gendre !* Ce cri fit fortune, tout le monde le répétait, sa drôlerie augmentait sa satire et le gouvernement en fut renversé...

Ah ! je vous prie de croire que l'Etat peut aujourd'hui sommeiller en paix ; ce ne sont pas les boniments de la « Rue de Paris » qui viendront troubler sa quiétude.

« A chacun son métier !... » est un proverbe français dont on méconnaît trop souvent la sagesse. Les gens de lettres qui ont tenté de ressusciter les antiques parades ont cru devoir y introduire de la littérature. Ils n'ont réussi qu'à figer leur style, à l'alourdir, à mettre du plomb dans leurs plaisanteries renouvelées des maîtres du genre ! Dans ce cas, il ne faut pas rééditer : il faut créer.

Mais c'est bien pis si nous entrons dans la *baraque* ; car, en vérité, je ne puis donner un autre nom à ces établissements qui s'intitulent solennellement : « Maison de ceci », « Palais de cela ! » Baraques, et pas autre chose !

Donc entrons !

Oh ! le lamentable et trompeur spectacle ! De qui se moque-t-on ? Du public, assurément. Il ne s'y trompe pas, du reste, et ne s'y laisse pas reprendre...

Que voit-on ? Des pièces surannées qui ont traîné depuis dix ans tous les cabarets de Montmartre, où elles pouvaient faire illusion sur les quatre planches sans façon de ces établissements, déchus depuis longtemps de leur passagère splendeur...

Qu'est-ce que les malheureux directeurs avaient donc dans la cervelle, quand ils ont combiné ou se sont laissé imposer le programme de leur saison ? Vraiment ils sont touchants de naïveté et volontiers à plaindre, car ils paraissent irresponsables... Ce ne sont pas eux les plus cou-

pables : ce sont ceux qui ont accepté leurs projets et qui leur ont, pour des prix exorbitants, accordé des concessions.

Il y eut là une course à l'abîme à donner le vertige, où chacun surenchérissait sur le voisin pour obtenir une maigre tranche de terrain, un lambeau de ce manteau d'Arlequin où ils espéraient édifier leurs petites machines et récolter des fortunes en échange. La plupart n'ont vu que la possibilité de sous-louer à un limonadier une partie importante de leur concession, et combien ont eu d'abord le souci de faire œuvre d'art ou simplement de plaisir ? Deux, à peine ! Je ne veux pas les nommer, entendant mettre ma critique sur le terrain des généralités.

L'œuvre d'art, n'en parlons pas ; cela ne fait de doute pour personne.

L'œuvre de plaisir !... Ah ! bien oui ! Parlons-en donc !... Un exemple !... Dans l'une de ces « boîtes » on donnait, il y a quelques jours encore, la pochade de Courteline : *Théodore cherche des allumettes !...*

Que diable voulez-vous que les visiteurs de la province et de l'étranger puissent apprécier ? Il faut être de Paris, et encore d'un Paris spécial, d'un Paris parisianisant, pour saisir la drôlerie si joyeuse et l'esprit si personnel de ce genre de fantaisies qui nous a longtemps et justement divertis, mais sur lequel nous sommes blasés et que les Parisiens n'iront pas applaudir aujourd'hui... Voyez-vous un spectateur, non préparé par une initiation spéciale, écoutant, *dans l'obscurité la plus complète,* les divagations hoquetantes de ce potache pochard, ouvrant la porte du placard en croyant ouvrir la fenêtre et trouvant que le printemps sent le gruyère !... Cet homme se croirait à Bicêtre.

Plus loin c'est un imitateur — genre dont on est rassasié — qui ébauche les gloussades ou les coups de trompette des artistes à la mode ! Ailleurs c'est un prestidigitateur — ombre de nos aïeux, cela ne nous rajeunit guère ! — qui continue devant les banquettes vides à escamoter les montres, à déchiqueter des mouchoirs, à faire disparaître des tourterelles et à sortir des bocaux de poissons rouges de sous les pans de son habit. Ailleurs encore on voit six femmes « boers » ou « péruviennes », je ne sais trop ! et cela sur les planches d'une scène consacrée — d'après son enseigne à l'art dramatique le plus gai ! Quand nous montrera-t-on le veau à deux têtes et le mouton à cinq pattes qui émerveillèrent notre âge le plus tendre ?.....

Et quand on songe aux merveilles qu'on aurait pu produire, aux spectacles qu'on aurait pu montrer, aux œuvres d'art qu'on aurait pu sortir avec le même bonheur que les milliers et les milliers de chefs-d'œuvre dont regorge cette miraculeuse Exhibition... Elle est le triomphe, l'apothéose des ouvriers d'art, de ce peuple anonyme de travailleurs qui, silencieusement, forgent, martellent, sertissent ces bijoux, ces étoffes, ces pierreries, ces masses de fer, de cuivre, d'or, qui témoignent d'un effort colossal, d'une incomparable maîtrise dans la puissance comme dans la délicatesse ; ouvrage de fées ou de géants, tout est stupéfiant dans cette orgie de chefs-d'œuvre.

Par contre, c'est la banqueroute de ce qu'on est convenu — à tort du reste — d'appeler l'esprit parisien ! On aura vu ce dont sont capables ces frondeurs plus bourgeois que M. Prudhomme lui-même, et ces pseudo-chansonniers qui déshonoreraient la chanson si cette princesse intangible ne planait à mille pieds au-dessus de leurs atteintes. Assez de ces boîtes à musique qui ne sont que des cafés-concerts plus creux que les autres, et dont la clientèle de névrosés se fait heureusement de plus en plus rare.

Où sont-ils, les temps lointains où la fantaisie de Mac-Nab, la satire de Jules Jouy, la grâce de Tinchaut, l'art de Rivière, la solide puissance de Fragerolle, l'esprit de Caran d'Ache et l'observation poétique de Maurice Donnay nous donnaient chaque soir de délicieux régals ?

Nous les avons soutenus, défendus, prônés, ceux-là, avec joie et reconnaissance, pour les heures heureuses qu'ils nous ont fait passer. Mais aujourd'hui Jacques Ferny, Hugues Delorme, Dominique Bonnaud, Emile Goudeau et les derniers survivants flottent épars, *rari nantes,* dans un océan d'âneries au-dessus duquel ils surnagent effarés, à peine compris d'un public corrompu par les grossièretés, les propos scatologiques et les contorsions épileptiformes.

Ils sont d'autant plus coupables, ces mauvais farceurs actuels, qu'ils ont créé une sorte de tiers état cabotin entre le pitre de café-concert et l'auteur... Au moins le premier n'était-il pas responsable des idioties qu'il dégoisait sur la scène !...

Attendons encore quelques mois ! L'Exposition terminée, ces boîtes, il faut l'espérer, n'oseront plus rouvrir leurs portes...

C'est toujours cela que nous aurons gagné à la mésaventure, et nous pourrions nous en féliciter s'il n'y avait pas une question plus haute. Les étrangers qui auront jugé notre scène contemporaine sur ces tristes échantillons en remporteront une opinion déplorable, et nous ne pouvons pas pardonner qu'on ait rendu possible une pareille méprise.

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

C'est M. E. d'Harcourt qui a eu l'honneur d'inaugurer la liste des festivals qui se donneront pendant l'Exposition dans la salle du Trocadéro. Si toutes les séances que nous promet l'avenir doivent être aussi belles et aussi intéressantes que celle qu'il a dirigée, je crois pouvoir prédire sans témérité aucune un grand et légitime succès à l'exposition musicale. En effet, ces séances n'ont d'autre but que d'offrir à nos oreilles les sélections les plus variées faites parmi les œuvres musicales dont s'enorgueillissent tous les pays, en composant des programmes où l'art moderne et l'art classique voisinent, non sans quelque ironie parfois.

M. E. d'Harcourt a exécuté intégralement ce chef-d'œuvre de musique religieuse, *Mors et Vita*, dont l'École musicale française a le droit d'être fière. Ch. Gounod a divisé son oratorio sacré en trois parties : la Mort, le Jugement, la Vie, non celle des hommes, mais celle de Dieu. Dans la préface de son œuvre, le maître dit : « Si dans l'ordre du temps la vie précède la mort, dans l'ordre éternel c'est la mort qui précède la vie. » Aux chœurs fort bien stylés, à l'orchestre dont les dispositions sont judicieuses pour les échos capricieux de cette immense salle, M. E. d'Harcourt avait joint, comme solistes, Mmes Litvinne, Soyer; MM. Lafite, Noté. Ce remarquable quatuor vocal s'est surpassé : mais le grand, le réel succès de cette séance a été pour l'excellent et exubérant chef d'orchestre dont il m'est agréable de souligner la maîtrise. On voit que ce n'est pas un homme qui bat professionnellement une mesure plus ou moins consciencieuse, mais un artiste tout vibrant d'émotion qui « joue de l'orchestre », selon la profonde expression de Berlioz. A la tête de ses centaines d'exécutants, il fut comme un jeune chef conduisant ses troupes à la victoire : une véritable victoire fut cette impeccable exécution de *Mors et Vita*.

Le 31 mai, la Société des concerts du Conservatoire inaugura les grands concerts officiels par le *Feu céleste*, une cantate inédite de M. C. Saint-Saëns. Il m'est avis qu'en cette occurrence le maître s'est trompé avec talent. Le principal appoint de cette cantate est un récit déclamé, non sans chaleur, par M. Leitner de la Comédie-Française.

Le récit sur de la musique, cet écueil de l'art musical moderne, doit être un commentaire et non un chant sans autre mélodie que les intonations très variables de la déclamation; autrement il vous fait l'effet d'un serin hors cage, en liberté, mais dont les ailes ont été rognées court. L'idée ne vole plus : elle sautille gauchement, lourdement et, au milieu du fracas d'un formidable orchestre, se traîne harassée par l'inégale lutte qu'elle soutient contre tant de sonorités déchaînées.

Et pourtant, la musique accompagnant un récit : est-il une formule d'art plus délicatement exquise? C'est à l'art musical ce qu'est l'enluminure à l'art pictural. Mais cette formule exige la contemplativité d'un Félicien David, ou une légèreté d'une finesse infinie dont seuls sont capables, jusqu'à ce jour, M. F. Thome, le pianiste-compositeur bien connu, et

Cl. Pierre Petit.

M. E. D'HARCOURT

Mme Renée du Minil, l'exquise diseuse que l'on sait, virtuoses incomparables de cet art subtil et presque absolument inécrivable.

La récitation de M. Leitner était couverte par les cuivres et une batterie intempestive : les forts beaux vers d'Armand Silvestre passèrent presque inaperçus.

Pour nous reposer de cette ode à la moderne déesse, l'Electricité, les incomparables chœurs de la Société des concerts du Conservatoire ont détaillé avec finesse et esprit le *Chant des oiseaux* de Clément Jannequin, chœur à quatre voix sans accompagnement. Cette délicieuse page musicale du XVIe siècle a été très favorablement accueillie. Si le succès de l'exécution revient incontestablement à M. Samuel Rousseau, l'excellent chef des chœurs de la Société, il ne faut pas oublier que c'est grâce à M. Bordes, l'intrépide fondateur des chanteurs de Saint-Gervais, que revient l'honneur d'avoir remis en lumière l'exécution des œuvres si originales et si intéressantes des vieux maîtres, vénérables ancêtres de notre art national.

Les deux *Alceste*, celui de Lulli et celui de Glück, ont soulevé d'unanimes acclamations. L'air et la scène des enfers de l'*Alceste* de Lulli ont été interprétés avec une remarquable autorité par M. Delmas, de l'Opéra. Mais le triomphe de la journée fut pour Mlle Ackté, l'exquise cantatrice finlandaise qui s'est révélée tragédienne lyrique des plus émouvantes. Aux concerts de l'Opéra, en 1895, grâce à son talent austère, Mme Rose Caron nous avait donné la belle vision de ce que pouvait être la tragique physionomie d'Alceste. Avec des mérites égaux, Mlle Ackté interprète tout différemment l'héroïne antique. L'Alceste qu'elle évoque est bien le type de la jeune femme passionnée et romantique qui, pour sauver celui qu'elle aime, se voue sans crainte, sans arrière-pensée, à la mort. C'est avec un charme exquis qu'elle a détaillé l'air : « Non, ce n'est point un sacrifice ! » et dans la farouche invocation : « Divinités du Styx ! », elle a déployé avec vaillance des moyens vocaux exceptionnels et insoupçonnés. Le grand prêtre, c'était M. Delmas qui chante et déclame comme nul ne le fit, à l'Opéra, depuis Faure, le célèbre baryton dont l'impérissable souvenir est encore présent aux nombreux fervents de l'art du chant.

L'interprétation du *Quam dilecta* de Rameau nous a beaucoup moins plu. Dans une aussi grande salle de concert, un peu plus de chaleur expressive ne nuirait pas. La simplicité d'interprétation semble être de la timidité, timidité dont j'ai encore ressenti l'impression lorsque Mlle Lovano a détaillé maigrelettement l'ariette de *Sylvain* de Grétry.

Pour finir, une simple remarque. On fait payer un droit d'entrée dans la salle du Trocadéro. Pourquoi ? Ces concerts sont une exposition musicale : donc l'accès devrait en être libre à tout visiteur de l'Exposition. Je sais bien qu'il y a des frais assez lourds d'orchestre, de chœurs, de solistes ; mais n'a-t-on pas dépensé une somme beaucoup plus considérable pour édifier les merveilleux palais qui abritent la peinture, la sculpture et les œuvres les plus remarquables de l'art rétrospectif ? Ces œuvres elles-mêmes n'ont-elles pas nécessité de nombreux frais d'installation ? Et pourtant, au grand comme au petit palais, il n'y a point de tourniquets...

En sortant du Trocadéro, les éclatantes sonorités de la fanfare du Kremlin nous attirent dans la cour du palais de la Sibérie et de l'Asie russe. Citons une *Marche solennelle* de Johü, dont l'allure est fort belle, et une brillante valse sur des airs populaires russes, *la Troïka* de Liebick, qui m'ont semblé le mieux mériter les vifs applaudissements du public.

Pour l'inauguration de leurs pavillons nationaux et devant un public fort restreint, « l'Octeto », Société espagnole de musiciens catalans, et la Société chorale allemande « Quartette Verein » ont fait regretter leur trop courte apparition. Mieux inspirée, « la bande Souza », remarquable harmonie des Etats-Unis, avait bien voulu rester plus longtemps parmi nous et se faire applaudir par le grand public.

* * *

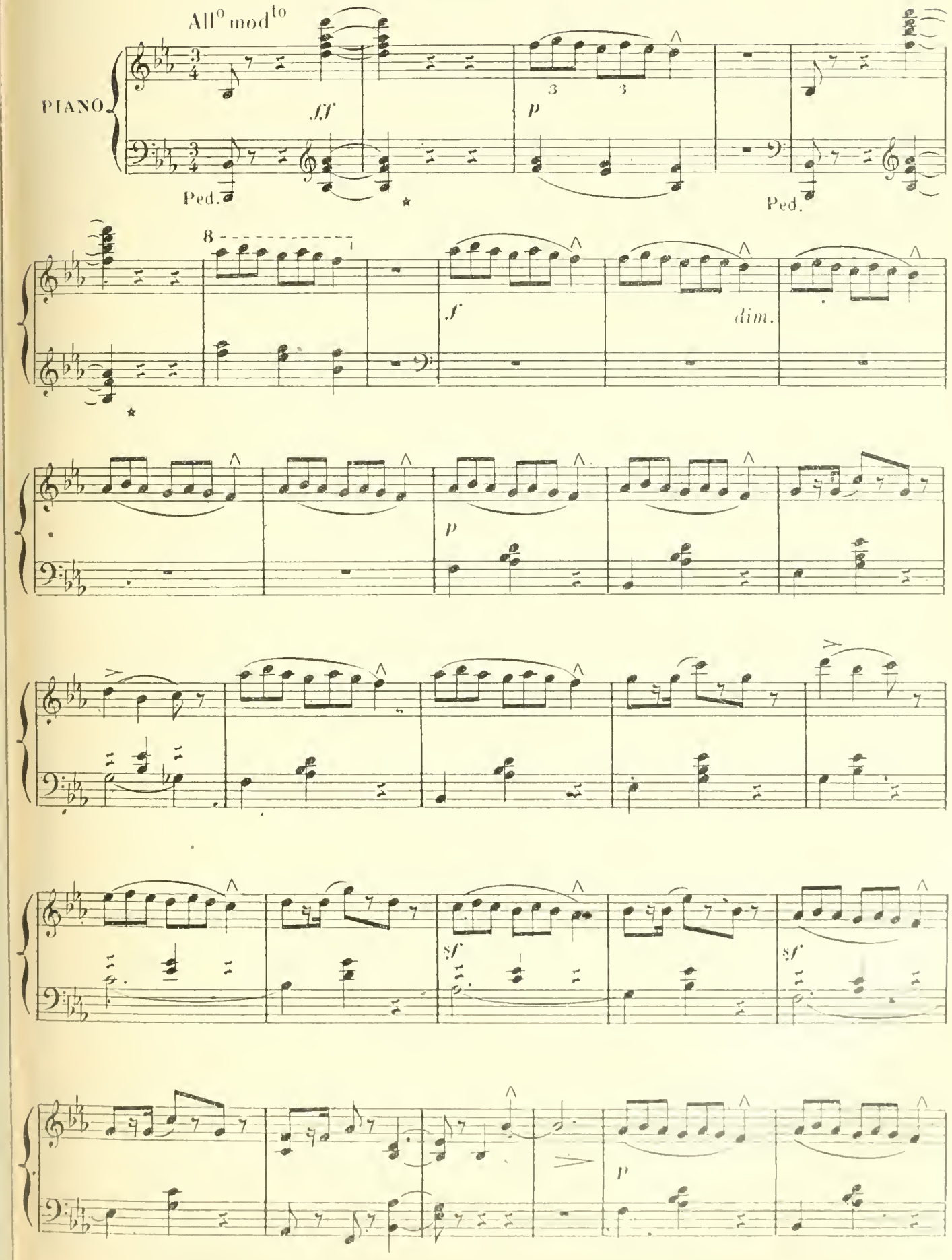
A l'Hippodrome, dont l'ouverture était attendue depuis longtemps, on a donné un fort beau spectacle, *Vercingétorix*, pour lequel M. Clérice, un jeune compositeur de beaucoup d'avenir, a écrit une très importante partition d'orchestre. De ce musicien de talent, nous avions déjà entendu deux agréables opérettes : *Hardi ! les Bleus* et *Pavie* qui ne nous faisaient pourtant pas soupçonner l'originalité de son tempérament musical dont *Vercingétorix* est une irrécusable preuve. Cette musique étant écrite plus pour le développement des cortèges et la somptuosité de la mise en scène que pour le salon, nous avons préféré choisir dans l'œuvre musicale de M. Clérice une page détachée, air de ballet espagnol, qui donne bien la note exacte de son jeune talent.

GUILLAUME DANVERS.

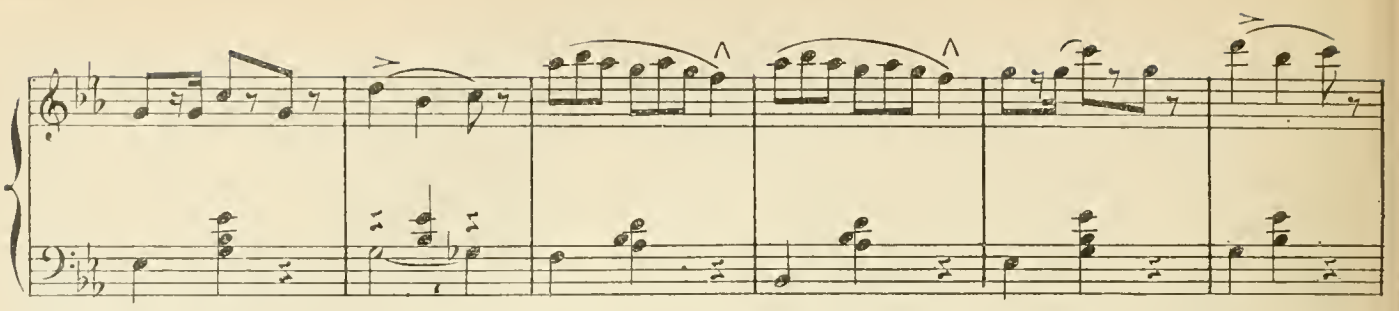
A Madame M. Berthelot.

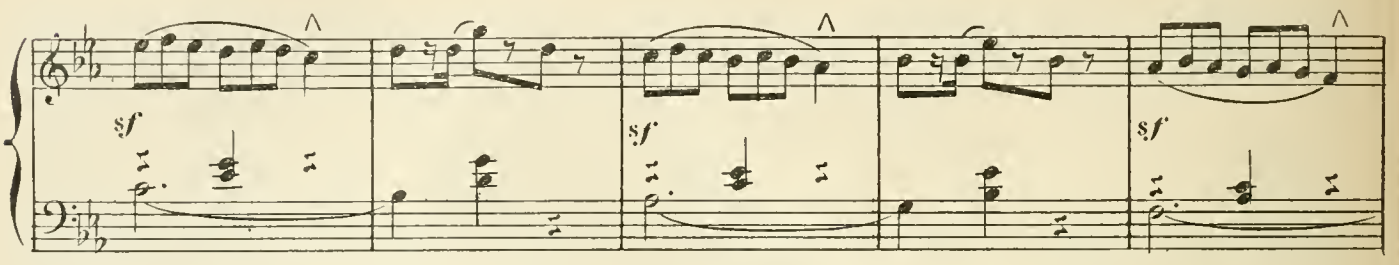
Air de Ballet espagnol

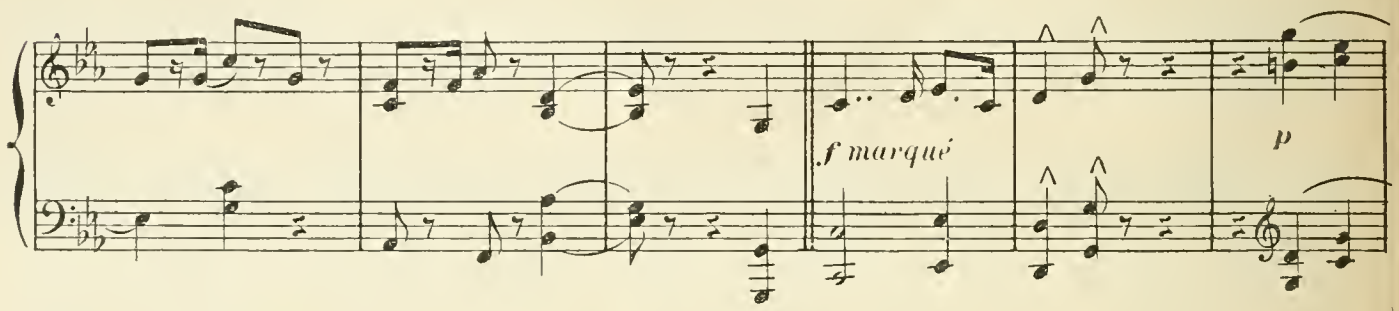
De M. Justin CLÉRICE

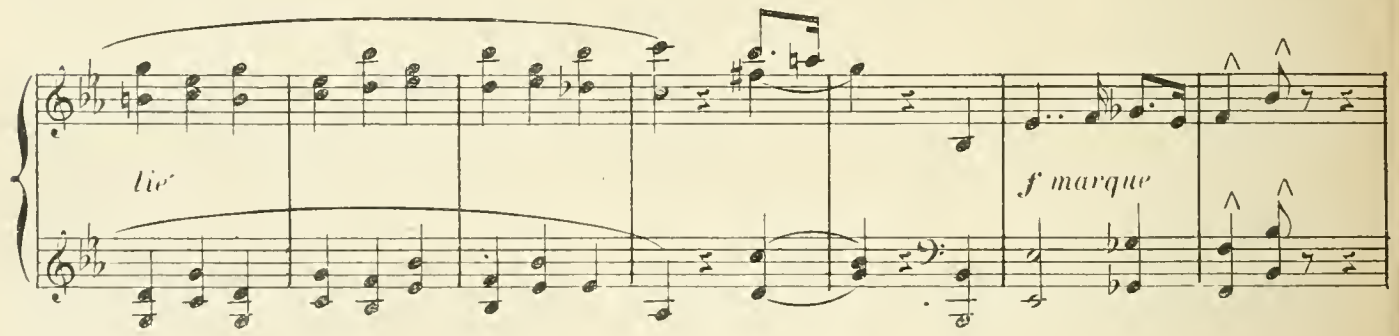


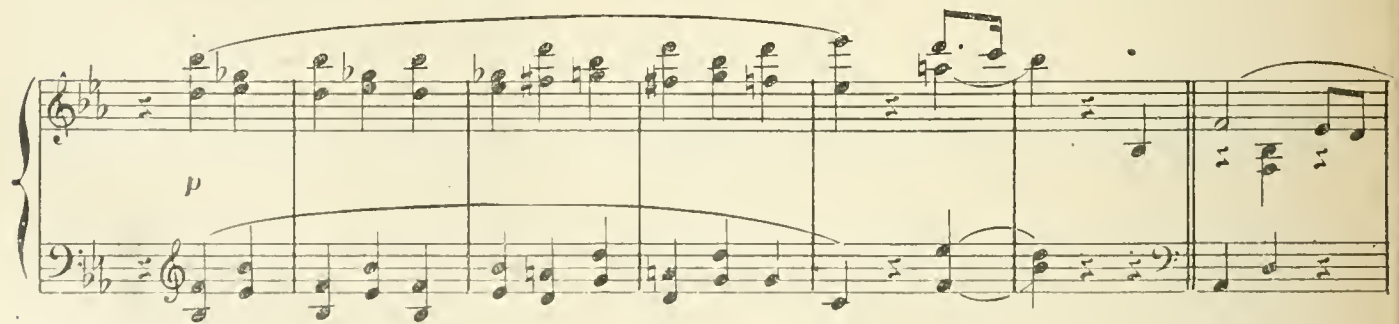
Publié avec l'autorisation de M. E. Fromont, éditeur, Paris. Tous droits réservés.

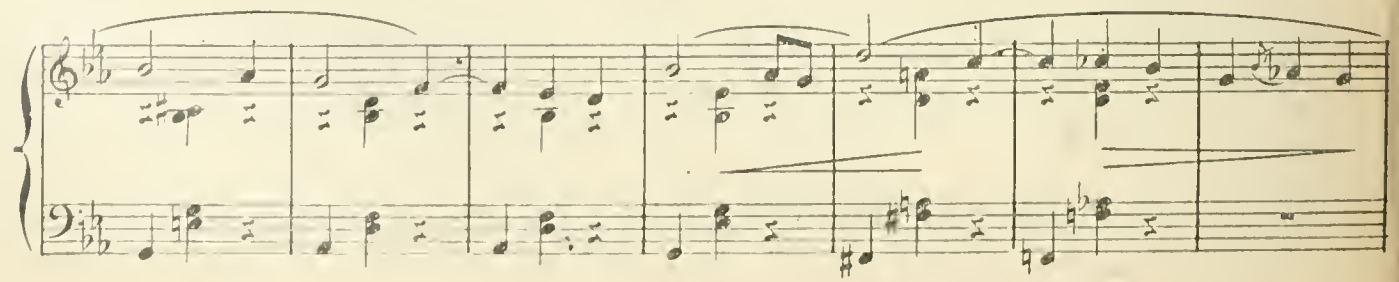


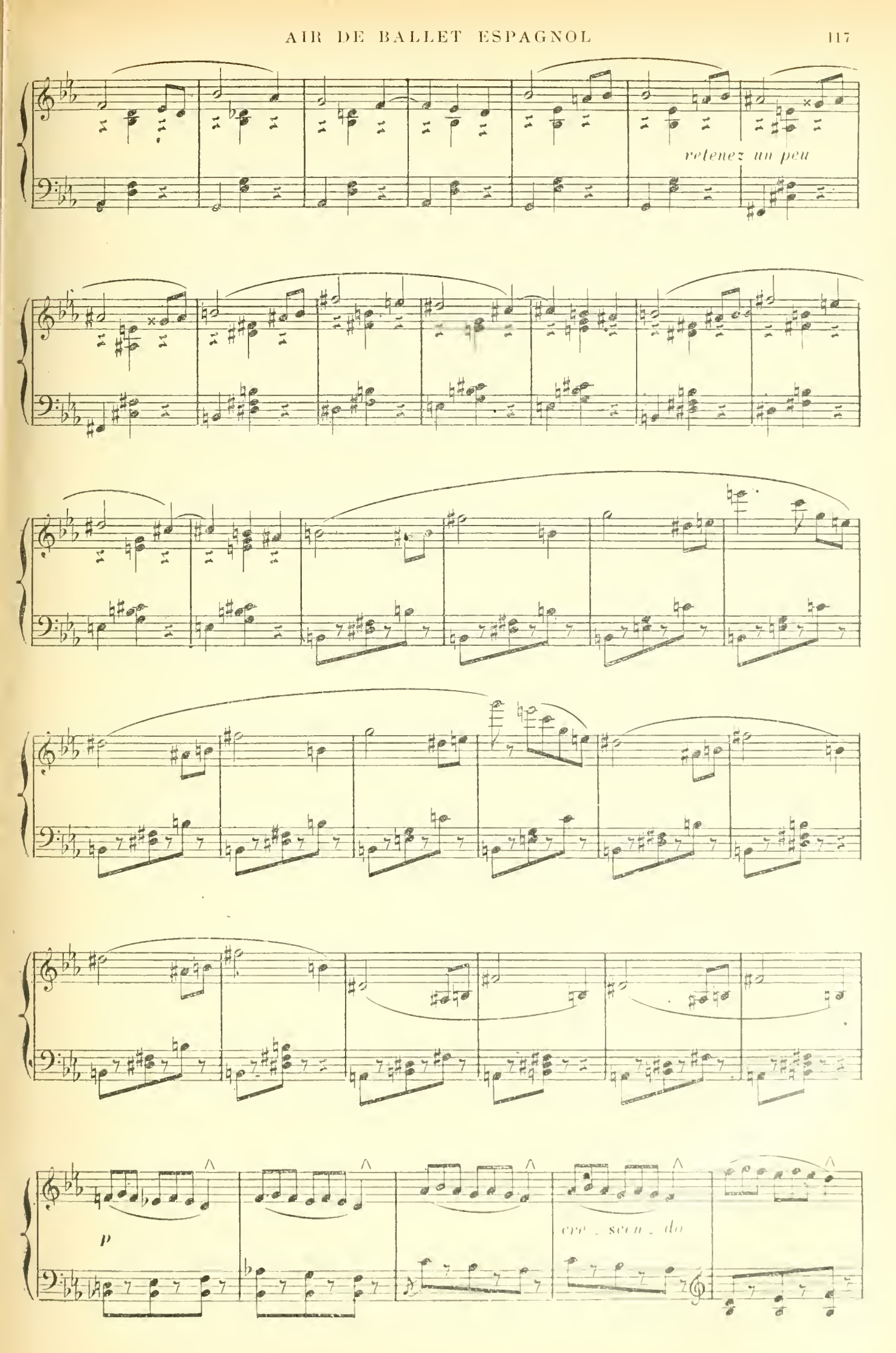

sf
sf
sf

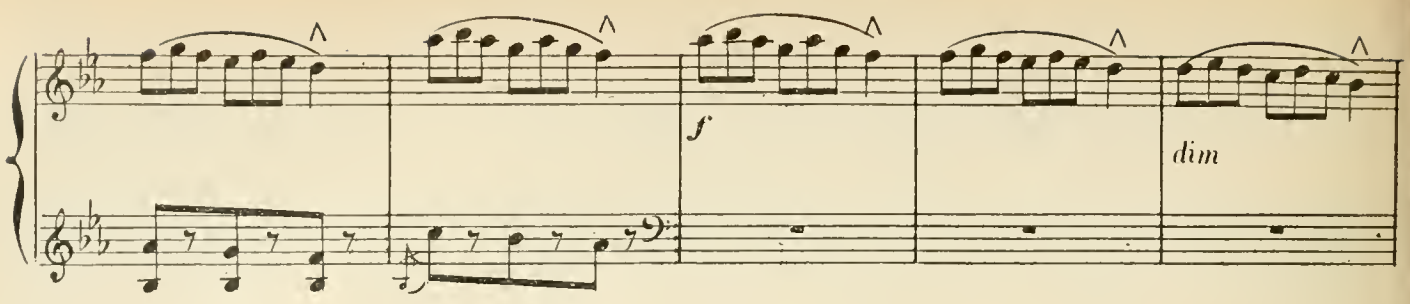

f marqué
p

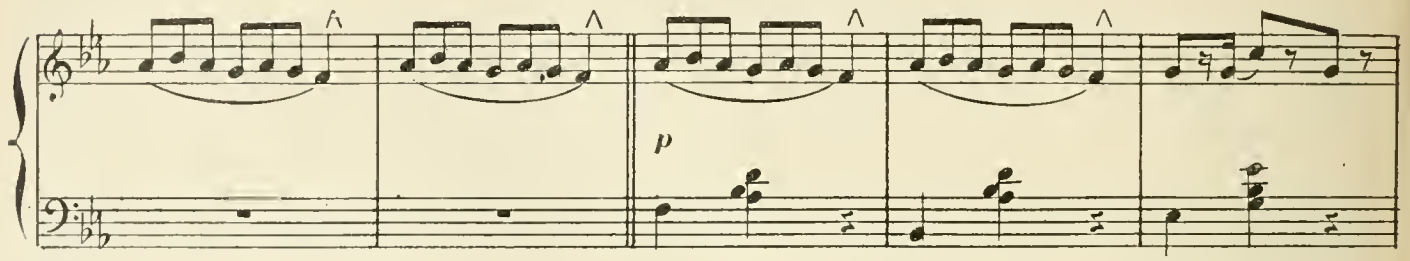

lié
f marque

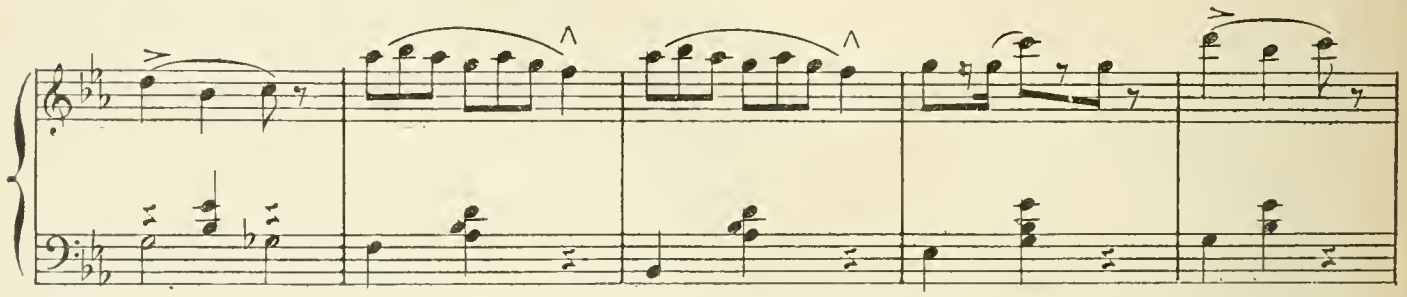

p

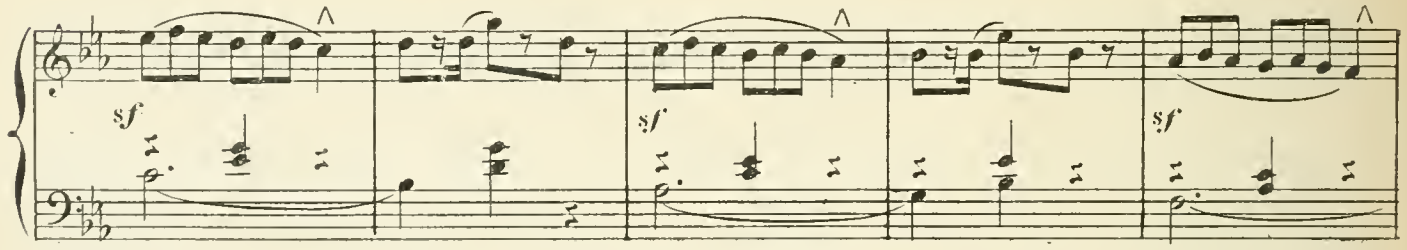


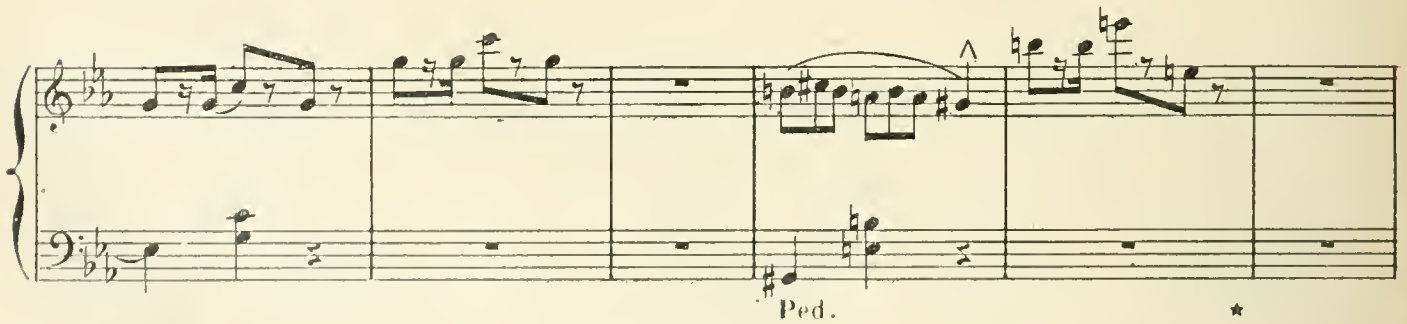

retenez un peu
p
cre _ scen _ do

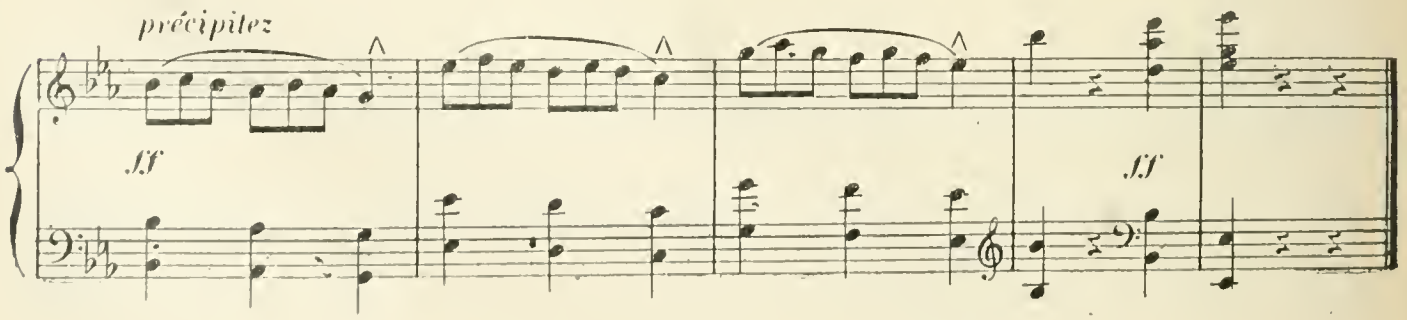

f
dim


p




sf
sf
sf


Ped.
*


précipitez
ff
ff

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Les hommes s'agitent. A mesure que, l'année s'avançant, les jours deviennent plus longs, ils s'agitent davantage et voici les « questions » internationales qui prennent feu les unes après les autres, comme des pièces d'artifice.

Dans le Sud-Africain, tandis que les Anglais confiants dans leur nombre, s'enfoncent, à la poursuite de commandos qui échappent toujours, dans les profondeurs du Transvaal, loin du Cap, au Cap même les Afrikanders accentuent leur opposition et troublent le sommeil des vainqueurs. Lord Roberts, l'idole d'un empire, est entré dans Bloemfontein, dans Pretoria; l'histoire, demain, nous dira comment il est rentré dans la ville du Cap. Et voici que, l'Afrique du Sud brûlant toujours, deux autres foyers se sont enflammés, l'un sur les frontières du Maroc, l'autre à Pékin. Que l'étincelle qui mit ici et là le feu ne soit partie d'une pauvre ferme boer incendiée, nous ne le jurerions pas. Le monde n'est qu'un seul échiquier; c'est la même partie que jouent dix partenaires en dix coins différents. L'adversaire a-t-il ses « officiers » à gauche, vite l'autre pousse à droite son avantage. En quoi la guerre du Transvaal est-elle responsable de l'insurrection anti-européenne des *Boxeurs* de la Chine du Nord? Nous aurons à le démêler lorsque, le mois prochain, les puissances ayant montré leur jeu, nous pourrons exposer leur action. Au Maroc, la situation est plus claire; nous en causerons aujourd'hui.

Vous savez où est le Maroc. Vous avez vu, sur la carte, s'arrondir en une double inflexion cette côte qui termine, à l'ouest, la protubérance septentrionale de l'Afrique, le Maghreb, appelé par les géographes modernes : l'Afrique Mineure; et, très sûrement, comme les trois quarts du Maghreb sont teintés de la couleur française (Algérie, Tunisie), vous aurez pensé : « Quel dommage que toute cette Afrique du Nord ne soit pas teintée de la même couleur! » C'est que, devant une carte, le commerçant le plus pacifique devient un infatigable conquérant. Ce fleuve est trop étroit, pour faire figure de frontière : poussons jusqu'à cette chaîne de montagnes. Mais de ces montagnes à la mer, comme la distance est petite! Un port nous agréerait : poussons jusqu'à la mer. D'un tel pas, on arrive vite, sur la carte, aux limites de notre petit globe. Ce jeu, qui puise sa raison d'être dans notre instinct de l'uniformité, tant qu'il n'est joué que par nous, simples spectateurs, demeure amusant; le terrible, c'est lorsque les puissants de ce monde s'y essayent. Vous demandez les causes de la guerre du Transvaal? Les Anglais ne veulent plus voir, sur la carte de l'Afrique du Sud, qu'une seule couleur : et voilà.

Devons-nous nous attendre, dans l'Afrique du Nord, à quelque changement? Et quel est ici notre intérêt?

Nous prîmes soin, parlant de notre action récente au Touat (*Monde Moderne*, mars 1900), de démontrer que dans cette affaire le Maroc n'avait rien à voir, rien à dire. Le Touat est, naturellement, l'arrière-pays de notre Algérie; c'était le caïd marocain, installé d'hier, qui y était l'intrus. Lorsque la mission Flamand-Pein est entrée à In-Salah, elle n'a accompli aucun acte de conquête; elle a procédé simplement, selon l'expression d'un ancien ministre des affaires étrangères, à une opération de police algérienne.

Cependant le caïd marocain avait dû reprendre la route de son pays et ses partisans avaient été battus. Bientôt de nouvelles démarches des troupes françaises allaient ajouter encore, malgré nos assurances, au mécontentement du sultan. Avec un esprit de suite qu'il faut d'autant plus louer qu'il est plus rare dans la politique actuelle de notre pays, nous avions fait suivre l'occupation fortuite d'In-Salah d'opérations complémentaires bien concertées. L'ensemble des oasis sahariennes, dont les plus orientales sont désignées communément sous le nom de Touat, se compose de trois groupes principaux, qui sont, s'échelonnant d'ouest en est le long de la ligne de l'oued Zousfana et de l'oued Saoura : Igli, le Gourara, le Tidikelt. Tandis qu'à l'est le lieutenant-colonel d'Eu achevait par la prise d'In-Rar (19 mars) l'occupation du Tidikelt — nous eûmes, ce jour-là, 9 tués, et l'ennemi en eut 600 — à l'ouest, le colonel Bertrand marchait d'Aïn-Sefra sur Igli, recevait sans coup férir la soumission des chefs de l'oasis, et s'établissait sur une hauteur rocheuse qui domine le confluent des vallées de l'oued Guir et de l'oued Zousfana (5 avril). L'oasis d'Igli compte environ 10 000 palmiers et une population de quelques centaines de ksouriens, c'est dire qu'elle doit son importance à sa situation stratégique. Enfin, au centre, les douze groupements d'oasis qui constituent

le Gourara faisaient l'un après l'autre leur soumission au colonel Ménestrel ; le 26 mai, la djemaâ de Timmimoun, le plus considérable de ces groupements, accueillait les Français. Le Gourara, qui unit Igli au Tidikelt, est un des principaux centres économiques du Sahara. Peuplé, croit-on, de 80 000 Arabes, Berbères, nègres, Harratin ou métis de nègres, il est riche de deux ou trois millions de palmiers ; c'est là que les tribus voisines viennent s'approvisionner de dattes ; elles y apportent, en échange, des céréales, de l'huile, du beurre et des objets manufacturés provenant surtout du M'Zab. On recueille de plus, dans la sebkha du Gourara, dont la plus grande largeur mesure 50 kilomètres, d'excellent sel blanc.

Désormais nous étions les maîtres sur toute la ligne de l'oued Zousfana et de l'oued Saoura, des environs de Figuig à In-Salah.

Or, dans le même temps, se produisait au Maroc un événement considérable : en mai, mourait le grand vizir, Si-Ahmed-ben-Mousa, plus généralement connu sous le nom de Ba-Hamed. C'était le véritable maître du Maroc. A l'avènement du faible Mouley-Abd-el-Aziz, alors âgé de quinze ans, il avait obtenu la destitution du grand vizir, du ministre de la guerre, de dix autres personnages, dépouillés de leur fortune, jetés en prison. Il avait pris pour lui le vizirat ; fait de son frère, Si-Saïd, le ministre de la guerre et le général en chef de l'armée, et de son autre frère, Si-Dris, le chambellan du sultan ; dans tous les postes, il avait placé des gens à lui. Mouley-Abd-el-Aziz, qui a vingt et un ans à peine aujourd'hui, vivait enfermé dans son palais de Maroc, n'ayant avec le monde extérieur que des relations officielles étroitement surveillées, maintenu, dit-on, dans une ignorance aussi complète que possible des affaires de l'Etat. Energique, astucieux, travailleur infatigable, craint de tous, Ba-Hamed était parvenu à maintenir dans l'empire anarchique du Maroc un semblant d'autorité. Lui mort, Si-Dris, Si-Saïd, morts, on ne voit pas quel poing remplacera le sien. Or Ba-Ahmed disparaissait quelques jours après l'arrivée de la colonne Bertrand à Igli. Tout le Sud Marocain — le Tafilet — était en agitation. Mouley-Rechid, l'oncle du sultan, y prescrivait une levée générale : contre les Français? contre son neveu? Plus au nord, le long de la courte frontière tracée entre le Maroc et l'Algérie, étaient postés mille soldats marocains, annonçait-on ; on disait aussi que le sultan avait interdit à ses sujets de venir se ravitailler sur notre territoire et qu'il voulait rompre toutes relations commerciales avec nous. Enfin, dans les derniers jours de mai, on signalait de Duveyrier la marche sur Duveyrier, sur Djenian-ed-Dar, sur Igli, en trois colonnes, de plusieurs milliers de Marocains armés.

De notre côté, il était évident que nous prenions des précautions. Dès le commencement de mai, le colonel Tétard, directeur du génie pour l'Algérie, partait d'Aïn-Sefra vers le Sud : il devait, disait une note officieuse, « étudier sur place les créations importantes ressortissant au service du génie, qui doivent être exécutées à bref délai, comme ligne de défense, pour la pénétration dans l'Extrême-Sud » ; le lendemain, c'était le général Servières, commandant la division d'Alger, dont on annonçait le départ pour la même région. Une compagnie d'infanterie de notre garnison du Kreider était détachée pour aller occuper le poste de Djenian-ed-Dar ; un bataillon de tirailleurs algériens, à l'effectif de 760 hommes, quittait Mostaganem pour Aïn-Sefra ; à Sidi-bel-Abbès, un bataillon du 1er régiment étranger, à l'effectif de 613 hommes, recevait l'ordre de rejoindre immédiatement, à Aïn-Sefra, la colonne d'Igli ; quinze jours plus tard, deux compagnies du 2e régiment étranger étaient appelées sur la frontière marocaine ; le 14 mai, on écrivait de Duveyrier : « Nos postes d'occupation sont solidement établis. Une agitation fébrile règne ici : tout le monde travaille avec beaucoup d'entrain à la défense de la redoute dont les murs se garnissent rapidement de créneaux ; des vivres, des munitions ont été amoncelés. La surveillance aux petits postes redouble. Des patrouilles circulent constamment aux environs et ont déjà signalé des *reconnaissances ennemies* en vue de nos positions. Cela devient donc sérieux. » Au nord, deux torpilleurs de la défense mobile d'Oran faisaient une visite minutieuse de la côte depuis Nemours jusqu'au delà du cap Molouya.

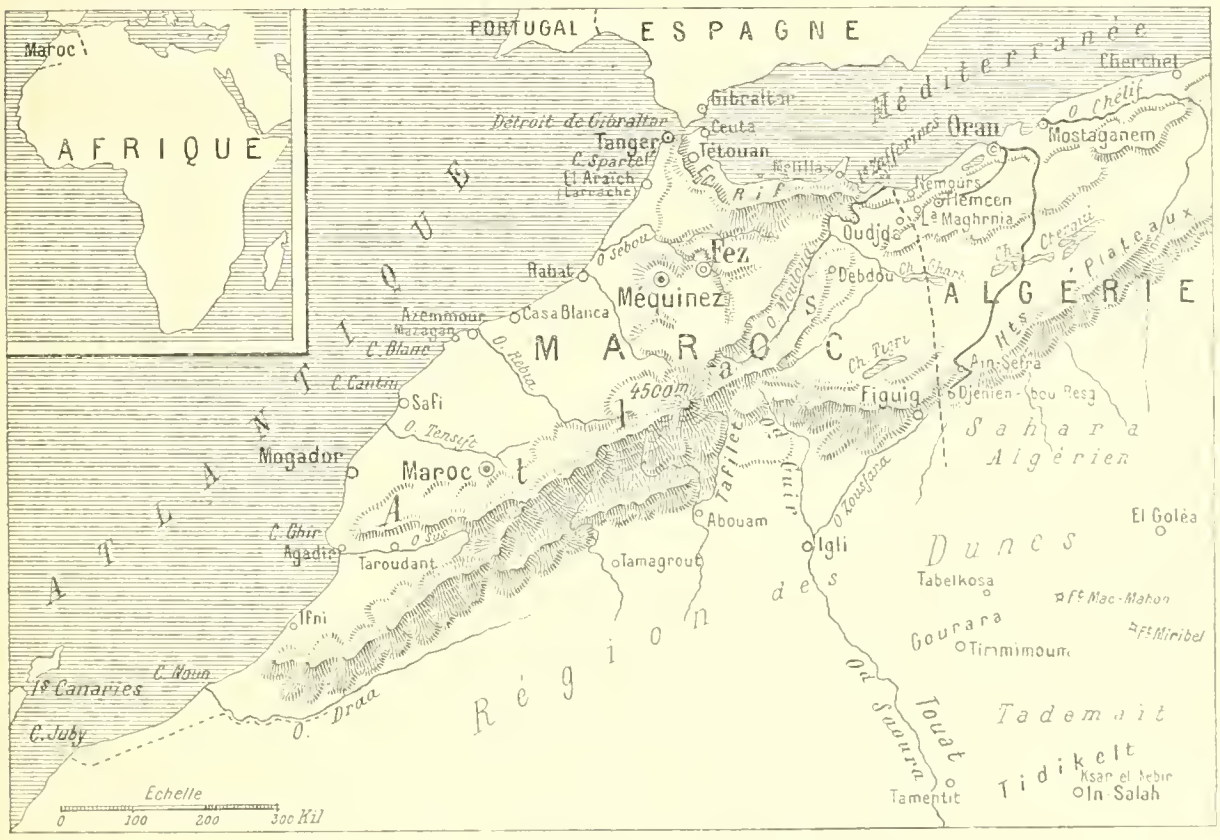
Sommes-nous à la veille d'une action militaire? Ces préparatifs sentent la poudre, il est vrai ; mais l'homme, si souvent, s'en tient aux préparatifs! Ce que sera demain, demain nous le dira ; bornons-nous, ici, après avoir montré qu'il existe, à cette heure, une crise marocaine, de dire la complexité de cette « question d'Occident ».

*
* *

Le Maroc, n'était le nombre des gourmands qui l'envient, serait un gâteau très enviable et de prise facile.

Il se trouve à la porte même de l'Europe. Ses côtes baignent deux mers : la Méditerranée, l'Atlantique ; surtout, elles baignent le détroit de Gibraltar. Ses ports sont précieux : Tanger, sur le détroit (25 000 à

30 000 habitants), Larrache, Casablanca, Rabat, Mogador, sur l'Océan. Son sol, bien arrosé, montagneux, est désertique seulement sur les confins du désert; ailleurs, c'est la chaîne de l'Atlas, les neiges du Djebel-Aïachi, les vallées heureuses de la Molouya, de l'oued Sebou, de l'oued Oumer-Rbia. Un diplomate, le comte de Couronnel, parle de son « étonnement, au mois de mai, en trouvant en Andalousie la campagne brûlée, tandis que le Maroc était encore vert ». N'exagérons rien; le fait est que le Maroc, malgré le ne reconnaissent l'autorité du sultan que lorsque les soldats de celui-ci razzient chez elles et sont assez forts pour la leur imposer; en réalité, cette autorité ne s'exerce que dans la ville de Maroc, où vit enfermé Mouley-Abd-el-Aziz; au dehors, dès les portes, c'est le pays insoumis, le *bled siba*. Des gens bien informés affirment que, tout au plus, en cas de nécessité, le sultan pourrait équiper une vingtaine de mille hommes; mais ce ne serait, ajoutent-ils, que sur les Bokhari qu'il devrait réellement compter, c'est-à-dire sur



LA POLITIQUE FRANÇAISE ET LE MAROC

régime débilitant qu'il subit depuis des siècles, et malgré le soin que met son gouvernement à cacher ses produits naturels, donne l'impression d'un pays qui pourrait aisément être rendu prospère. Sans ajouter une grande foi aux mines d'or et de charbon signalées sans précision, nommons ses minerais de fer et de cuivre, ses laines, ses fruits, ses cuirs — les maroquins — et ses faïences originales, reconnaissables aux points rouges que des enfants sont chargés d'y mettre au hasard. Son commerce, en 1896, s'est élevé à 6 millions avec l'Angleterre; 3 millions avec la France; 2,7 millions avec l'Espagne. Or ce pays, dont les côtes ont une importance stratégique de premier ordre et dont la colonisation sera fructueuse, nul gouvernement, nulle armée ne le défendent. Il est peuplé de tribus quasi indépendantes, qui le millier de cavaliers qui constitue la garde noire.

Que, dans ces conditions, le Maroc puisse encore conserver son indépendance, cela n'est explicable que si l'on songe aux compétitions qui s'agitent autour de cet autre « homme malade ». Comme la Turquie, comme le Siam, comme la Chine, le Maroc ne vit que parce que trop de gens sont intéressés à ce qu'il meure. Trop de puissances européennes ont posé leur candidature à sa succession; elles s'épient, elles se jalousent, elles s'entendent tacitement pour conserver un *statu quo* dont chacune d'elles souhaite ardemment qu'il prenne fin à son profit exclusif.

Parmi ces puissances, la France est celle dont les droits et les devoirs sont les plus grands au Maroc.

Invoquerons-nous l'histoire? Elle nous

dira que, dès le règne de Henri III, nous avions un consul à Salé. En 1630, à la suite d'une expédition maritime envoyée par le cardinal de Richelieu, nous recevons, dans la même ville, des privilèges de commerce. Sous Louis XIV, les bonnes relations entre les deux Etats se fortifient encore. Le sultan Mouley-Ahmed admire le roi de France ; il pousse à son égard l'amitié à un tel point qu'il lui demande officiellement la main de sa fille, Mlle de Blois. La requête fut adressée à M. de Pontchartrain, « au nom du chériff descendant du Prophète, par Abdallah-ben-Aïssa, serviteur et ministre de la monarchie des Achémites et de la royauté couronnée, capitaine de la mer ». L'émoi fut grand à la cour de France ; poliment, on déclina l'honneur. Mais Mouley-Ahmed se consola de n'avoir pu faire sultane la fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière. Il nous conserva son amitié ; plus tard, il écrivait au roi que, « si la France avait besoin d'un secours de troupes pour se défendre contre la maison d'Autriche, il était prêt à l'envoyer, tant en cavalerie qu'en infanterie ». Au XVIIIe siècle, malgré notre déchéance maritime, nous conservâmes au Maroc une situation prépondérante. Le 27 mai 1767, un traité de paix et d'amitié accordait le pas et la préséance à notre consul sur tous les représentants des autres puissances européennes. Ces relations cordiales devaient subsister sous la Révolution (la Convention notifia au sultan du Maroc l'avènement de la République) et sous l'Empire. Seule, l'occupation d'Alger devait les faire cesser. Cependant ce ne fut pas sans hésitation que le sultan, inquiet de l'établissement sur ses frontières d'une grande puissance chrétienne, se déclara ouvertement pour Abd-el-Kader. On connaît la suite des événements : Tanger et Mogador bombardés par le prince de Joinville, l'armée marocaine culbutée à l'Isly par le maréchal Bugeaud (14 août 1844).

VERS LA FRONTIÈRE MAROCAINE — LES GOURBIS ARABES DE SAÏDA

Le traité qui suivit est la source de toutes nos difficultés avec le Maroc.

Abd-el-Kader était bien abandonné à la force de notre bras ; mais la ligne frontière qui fut déterminée par la convention du 18 mars 1845, annexe au traité de Tanger de 1844, était des plus préjudiciables à nos intérêts.

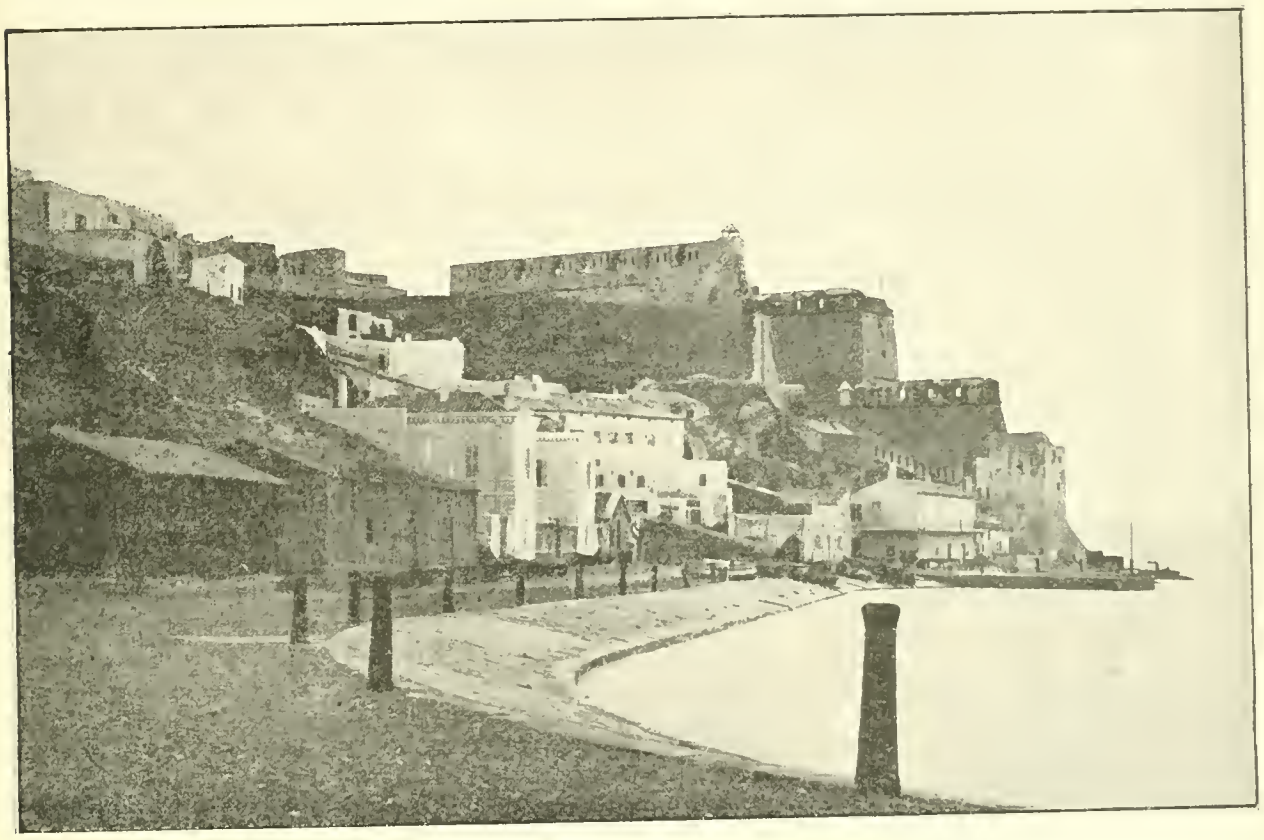
Sur les confins de la région marocaine s'étend la vallée de la Molouya, succession de cultures et d'oasis qui mène jusqu'au voisinage du neigeux djebel Aïachi ; sur le versant opposé à celui qui envoie la Molouya à la Méditerranée, naît l'oued Ziz, l'artère nourricière des oasis du Tafilelt ; entre les deux vallées, à travers la chaîne du Haut-Atlas, se creuse un col,

d'accès relativement facile, franchi par des caravanes de muletiers (2 182 mètres). Ainsi la possession de la Molouya donne la clef d'un passage entre la côte et le Sahara, passage comme il n'en existe point en Algérie, surtout dans l'Ouest. Et, de fait, les royaumes de Fez et de Tlemcen, puis le Maroc et l'Algérie turque furent en lutte quasi perpétuelle pour la possession de cette vallée. Or, en 1845, soit par suite du manque de cartes, soit par suite de la mauvaise foi de chefs indigènes, nous fûmes écartés de la Molouya; la ligne frontière passe bien plus à l'ouest, à l'ouest même d'Oudjda. Les conséquences de cette regrettable délimitation n'ont pas cessé, grâce à notre inaction persistante, de se développer. Chez nos voisins se forment et s'entretiennent les troubles qui viennent fondre périodiquement sur le Sud-Oranais ; au point de vue commercial, les relations que Rohlfs, en 1864, constatait encore entre Tlemcen et le Tafilelt ont été rompues; de plus, sur les flancs de notre colonie, s'est organisé un trafic, dont le point de départ est Melilla, port franc espagnol, et qui fait pénétrer jusqu'au Sud les marchandises d'Europe et des armes.

Ainsi, plus encore que des relations séculaires, la communauté de frontière sur une étendue de plus de 400 kilomètres nous force à regarder vers le Maroc et, parce que cette frontière est mauvaise, qu'elle est, pour notre empire africain, un *point faible*, nous serions impardonnables le jour où, pouvant la réformer, nous ne le ferions pas.

« L'Espagne finit à l'Atlas », a dit un ministre espagnol. C'était là l'expression d'un désir national. L'Espagne se souvient des temps reculés où la monarchie chrétienne des Goths dominait sur les deux rives du détroit.

Plus tard, dès 1253, les armes espagnoles étaient dirigées contre les pirates de Salé ; en 1400, elles pillaient Tétouan. Elles prenaient, au xve siècle, Velez de la Gomera, au commencement du xvie, Melilla, Larrache, La Mamorra. En 1665, à la mort de Philippe IV, l'Espagne possédait encore Melilla, Penon de la Gomera, Ceuta sur la côte méditerranéenne, et, sur le littoral océanique, la Mamorra et Larrache. Mais déjà la décadence commençait ; la plupart de ces villes furent reprises par les musulmans ; leur perte ne fut point compensée par l'occupation des petites îles Alhucemas. Ceuta, de 1694 à 1720, durant vingt-quatre ans, puis en 1774, subit deux blocus victorieusement. Au xixe siècle, à deux reprises, l'Espagne, à la suite d'interventions heureuses, voulut affermir sa position au Maroc : deux fois, elle trouva devant elle



VERS LA FRONTIÈRE MAROCAINE — LES FORTIFICATIONS DE MERS-EL-KÉBIR

l'opposition irréductible de l'Angleterre; les expéditions du maréchal O'Donnel, avec 30 000 hommes, en 1859, et du maréchal Martinez-Campos, avec 20 000 hommes, en 1893, n'aboutirent qu'aux traités insignifiants de Wadras (avril 1860), et de Maroc (mars 1894) : l'Espagne ne recevait aucune extension de territoire. La perte de ses possessions des Antilles et du Pacifique a ramené ses regards vers la côte africaine si proche. Plus que jamais, elle voudrait se prolonger jusqu'à l'Atlas. La question est de savoir si, désormais, sa force lui permet de maintenir ses prétentions au rôle éventuel de légataire universel de « l'homme malade » de l'Occident.

L'Angleterre, la grande nation de proie, s'est mise ici comme partout sur les rangs. Elle rappelle qu'en 1660 le roi Jean IV de Bragance, en reconnaissance de l'aide qu'il avait trouvée auprès du roi Charles II dans ses luttes contre les Espagnols, donna à ce roi la main de sa fille avec Tanger comme dot. Les Anglais commencèrent à élever des fortifications; puis la pénurie du trésor royal les força à l'abandon de la place. Tanger avait été anglaise durant vingt-quatre ans. Gibraltar, occupé vingt ans après, lui suffit, jusqu'au jour où les progrès de la navigation à vapeur élargirent en quelque sorte le détroit. Aujourd'hui, elle regrette amèrement l'abandon de Tanger et il est manifeste qu'elle a jeté son dévolu sur ce port. En 1892, elle crut l'occasion bonne pour frapper un de ces coups d'audace, qui font parfois illusion sur sa force réelle. Son ministre fit au sultan des propositions telles que, si elles eussent été acceptées, « le gouvernement anglais se serait trouvé avoir assumé le protectorat du Maroc ». (Dépêche du ministre Sir Evan Smith, du 2 mars.) Dès que l'échec de la mission apparut comme définitif, le ministre fut désavoué et rappelé. Depuis, au Maroc, l'Angleterre joue le désintéressement, tout en apportant une attention extrême au moindre incident qui s'y passe. Déjà le *Times* a bien voulu nous prévenir. « La France, disait-il le 28 mai, au sujet des récentes affaires, la France, selon toute apparence, revendique uniquement le droit qui, *dans une certaine mesure*, ne pourrait lui être contesté, de rétablir l'ordre sur la frontière algérienne. *Si elle poursuit ce dessein avec modération*, son projet ne semble pas devoir provoquer d'autres difficultés que celles qui sont inhérentes à toutes luttes contre la barbarie; mais il n'est pas toujours possible de se tenir dans les limites qu'on s'est fixées. »

Restent l'Allemagne et l'Italie, ces tard-venues dans la politique coloniale. Elles ne sauraient, elles, mettre en avant ni vieux papiers, ni occupations actuelles. L'Allemagne, cependant, qui s'est posée comme la compétitrice générale de l'Angleterre à l'occupation de tous les territoires sans maîtres européens, a voulu s'établir, à diverses reprises, sur la côte marocaine : en 1876; en septembre 1880, où elle négocia avec l'Espagne la cession de l'excellent mouillage de Santa-Cruz-de-Mâr-Pequena, mais en vain; en 1881, où elle envoya une ambassade à Fez; en 1885, où courut le bruit qu'elle allait occuper les îles Chafarines; en 1895, où elle fit un tel déploiement de forces dans les eaux marocaines qu'on la crut disposée à mettre la main, en forme de gages, sur Casablanca ou Rabat; en 1828, enfin, où l'on annonça que la cour chérifienne allait concéder à ses nationaux un vaste territoire sur la Molouya. L'Italie, puissance méditerranéenne, a tenu à posséder auprès de cette cour sa part d'influence; mais il est d'autres territoires africains, comme la Tripolitaine, qu'elle surveille plus jalousement que le Maroc, et où elle nourrit de plus fortes espérances.

Les espérances de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Espagne au Maroc, c'est nous-mêmes qui les avons entretenues : notre politique, sur cette partie de la *frontière française*, semble, en effet, n'avoir eu pour objet que d'éluder les questions les plus sérieuses, d'écarter les solutions nécessaires. Va-t-elle, désormais, appliquer de plus fières maximes? Il faut le souhaiter. Puisque le *statu quo* n'est utile qu'à de plus habiles rivaux, le maintenir, c'est duperie; ou bien, si l'on veut, maintenons-le à Tanger. Mais n'oublions pas que, sur notre frontière, la vallée de la Molouya et Figuig devraient être françaises depuis 1844-1845. M. Flamand ne pourrait-il mener, au centre de ces foyers de troubles pour l'Algérie, une de ces missions scientifiques qui ont fait merveille à In-Salah?

GASTON ROUVIER.

(Photographies communiquées par la Société de géographie.)

MEUTE DE BRIQUETS D'ARTOIS APPARTENANT A M. MALLART

LE MONDE ET LES SPORTS

LES EXPOSITIONS DE CHIENS

Tous les ans, depuis 1882, la *Société centrale pour l'amélioration des races de chiens en France* organise, à Paris, une exposition dans les jardins des Tuileries; cette exhibition est des plus sérieuses, à l'encontre de bien d'autres pour lesquelles, sous prétexte d'augmenter les recettes, on a complètement changé la destination de leurs réunions; si l'on y va, si même le monde élégant se retrouve devant les chenils, ce n'est point par snobisme ni par jactance, mais uniquement pour la curiosité et le goût attachant de ces merveilleuses bêtes qui, par leur caractère et leur intelligence, savent si bien être les compagnons de l'homme.

Ce n'est guère le moment de faire l'apologie du chien, à une époque comme la nôtre, où plus que jamais la passion de cet animal semble s'être répandue dans toutes les classes de la société; nous serions mal venus de répéter les qualités de cet ami de tous les moments devant des personnes qui le savent par elles-mêmes et qui en maintes circonstances ont été à même de se rendre compte de tous ses mérites.

Le but de ces expositions canines n'est assurément pas de développer l'amour des bêtes — on suppose en effet qu'il existe déjà en tout le monde — mais de propager le goût pour le beau chien, celui de race pure ou bâtarde, dont l'ensemble des qualités soit à même d'augmenter le plaisir et l'utilité qu'il peut donner.

Une des meilleures preuves que ces

Miss Nell (2e prix 1899). *Champion Attempt* (1er prix 1899 et 1900). *Lady Salso* (1er prix 1899)

BOULEDOGUES

expositions annuelles ont leur utilité, c'est qu'il y a quinze ans on n'arrivait qu'à grand'peine à réunir aux expositions quatre cents individus, tandis que maintenant on peut en voir facilement quinze cents ; le goût du chien de belle race s'est tellement développé qu'un sujet, qui valait 100 francs autrefois, trouve aujourd'hui acquéreur à 2 000 francs.

Les chiens de bergers, qui constituent une espèce si intéressante, étaient délaissés ; autrefois un bon chien de berger valait 25 francs, maintenant il coûte 150 francs. Nous avons même vu à l'exposition de cette année un chien de Beauce, nommé Charlot, qui après avoir obtenu le premier prix a été vendu 600 francs. On conçoit que, devant de pareils résultats, la Société doit être fière de ses travaux ; aussi ses moyens d'action ne se limitent pas aux expositions de Paris : depuis 1892, elle organise des réunions de province dont le succès augmente chaque année ; enfin elle dirige des essais d'un autre genre, des *field-trials*, qui ont pour but d'indiquer les meilleurs chiens d'arrêt.

Ces *field-trials* se font sur des chasses particulières, par exemple sur celle du marquis de Montault, dans la Seine-Inférieure, qui prête souvent sa propriété à la Société des chiens. On établit des dates et, au jour fixé, chaque propriétaire apporte les animaux qu'il a engagés. Ce sont des espèces de chasses simulées dans lesquelles on ne tue pas le gibier ; on lâche celui-ci à une distance déterminée et l'on examine les mouvements des chiens. Chaque concours a ses conditions spéciales : ainsi, dans certains cas, la distance de cinquante mètres exigée ne peut être dépassée que dans le cas où le chien paraît éventer du gibier au moment où il arrive à la limite extrême ; le conducteur doit alors avancer doucement comme le ferait un chasseur ; si, au contraire, le chien s'éloigne sans motif apparent de la limite assignée, il doit être immédiatement rappelé et remis dans sa quête régulière. Le fait de poursuivre un lièvre quelques mètres et de revenir au premier appel n'est pas considéré comme une faute grave.

CHIENNES POINTERS APPARTENANT A M. GUILLET

Les chiennes qui sont en avant ont été primées.

En d'autres cas, les conditions seront plus dures : au lieu de quête restreinte on fera l'essai sur une grande quête, on n'admettra alors que les animaux inscrits sur un *stud-book* digne de confiance.

Pour chaque chien, on compte les points, les prix reviennent alors à ceux qui en ont le plus ; ces prix sont offerts en argent et montent en certains cas jusqu'à 1 000 fr. et même plus, qui sont attribués au premier.

En dehors de ces essais de chiens de chasse, la Société s'occupe des concours de chiens de bergers pour lesquels un club spécial, le *Club français du chien de berger*, s'est formé, qui est une dépendance de la Société; ces réunions ont lieu à des périodes déterminées chaque année, elles sont fort importantes et très intéressantes.

Elles se font en général sur l'hippodrome de Neuilly-Levallois et, cette année encore, elles auront lieu le dimanche 1er juillet à une heure et demie. Ces essais sont divisés en deux catégories; dans la première on fait entrer les chiens de bergers proprement dits et dans la seconde les chiens de bouviers, placeurs et conducteurs de bestiaux.

Ces courses de chiens de bergers, dans lesquelles on compte non seulement le temps mais encore le nombre de fautes, sont des plus intéressantes, même pour les personnes qui ne s'intéressent pas d'une façon particulière à cette race. On établit une piste de 6 mètres de large sur 300 de développement, ayant sensiblement la forme d'un fer à cheval. A chacune des deux extrémités du parcours se trouve un parc : le problème consiste à pousser un troupeau de vingt-cinq moutons d'un parc à l'autre. La piste est hérissée d'obstacles et de difficultés; ce sont soit des fossés à sec coupant la piste dans toute sa largeur, soit des banquettes en terre, soit enfin des passages rétrécis n'ayant au milieu qu'une largeur de 1m,50 et garnis de branchages de chaque côté.

Des diplômes, médailles d'or, offerts par le ministre de l'agriculture, médailles de vermeil, sont attribués aux propriétaires des sujets qui se distinguent le mieux.

Une habitude fort intelligente du *Club français du Chien de berger*, et que nous serions fort heureux de voir s'étendre aux autres Sociétés sportives, consiste à décerner des diplômes aux photographes amateurs et professionnels qui remettent au comité, dans un délai de dix jours, les meilleures épreuves du Concours et des chiens primés. Le sujet est fort intéressant et se prête merveilleusement à l'image; le *Monde Moderne* en a déjà reproduit plusieurs fort amusantes dans ses colonnes, au mois d'avril 1899.

Malgré l'importance et l'intérêt que présentent ces *field-trials*, il n'est pas moins vrai que la fondation principale de la Société d'amélioration est la série des expositions canines qu'elle organise. Cette année encore, elle a eu son succès habi-

Zaar (1er prix 1899). *Milan* (3e prix 1899). *Tamara* (1er prix 1899 et 1900).

LÉVRIERS RUSSES APPARTENANT A M. VOLLMAR

SNOB DE LIHUS — SETTER ANGLAIS
Appartenant à M. de Poly (1er prix 1900).

tuel; toutefois ce succès s'est limité aux merveilleux produits exposés, car le public n'y est pas venu comme de coutume : la terrible concurrence de l'Exposition universelle lui a fait un tort considérable.

Les races qui ont le mieux réussi sont les bouledogues français, les fox terriers, les setters et les spaniels. Il y avait notamment un certain chien collies de toute beauté : il a obtenu le premier prix et trouverait sûrement acquéreur à 18 000 fr.

Les éleveurs et propriétaires ont un grand intérêt à envoyer aux expositions leurs bêtes dès qu'ils pensent que celles-ci ont une valeur quelconque; car, pour eux, c'est le seul moyen d'être absolument renseignés sur la qualité exacte de leurs produits : d'abord par la comparaison qu'ils peuvent faire avec les autres chiens exposés, ensuite par la sanction du jury des récompenses, qui est composé d'hommes absolument compétents et d'une indépendance suffisante pour être désintéressés et sincères.

Une des sections qui attirent avec le plus de succès l'intérêt des visiteurs est celle qui comprend les meutes. Celles-ci sont de deux sortes : dans une première série, on trouve les grandes meutes, composées d'au moins vingt animaux; dans l'autre, on réunit les petites meutes qui renferment de huit à douze sujets. Cette année, nous avons pu admirer deux belles meutes : l'une, composée de vingt chiens courants, à M. Laporte-Bisquit; l'autre, qui réunissait douze chiens courants français bleus de Gascogne, à M. le marquis de Scorrailles.

Un autre groupe qui amuse fort est celui de ces adorables miniatures qu'on appelle chiens d'appartements; ils font un peu pitié, ces petits prisonniers; dans leurs cages ouatées et pomponnées; ils ressemblent à ces merveilleux oiseaux d'un autre climat qu'on admire pour leurs belles couleurs, mais qui paraissent souffrir, loin de leur terre natale; ce sont des chow-chows, des chiens et chiennes de Laos, qui sont bien dépaysés, malgré leur gentillesse. Mme la comtesse de Cholet a remporté deux médailles de vermeil avec deux animaux de petite taille de cette dernière race : *Général-Symon* et *Ting-Ching*. Dans ces cages, nous avons vu aussi *Mirza* et *Gigolette*, deux adorables petites chiennes chinoises.

Une autre représentation amusante de l'exposition canine est le concours des chiens de luxe tenus en laisse et présentés par des dames. Ici pas de règlement, pas de formalité : il suffit d'être chien pour être admis à disputer la médaille. Le mot *disputer* n'est peut-être pas exagéré : il faut voir en effet les regards terribles que les maîtresses de ces toutous lancent à leurs compétiteurs; on dirait que ce regard à lui seul devrait les foudroyer et leur enlever toute chance de succès; mais, comme tous les concurrents subissent ainsi le sort du mauvais œil, il s'ensuit qu'ils redeviennent tous dans les mêmes conditions et ne peuvent dès lors compter que sur leurs propres chances pour triompher. Un métier fort ingrat dans ce concours est celui des membres du jury : car ceux-ci sont sollicités avant, pendant et même après le jugement. Il faut voir combien d'ennemies ils se font en un instant et toutes les rages qu'ils s'attirent en n'attribuant pas le premier prix à toutes les bêtes présentées!

Ces expositions canines de Paris sont fort gaies; le cadre des Tuileries où elles tiennent leurs assises se prête d'ailleurs fort bien à une exhibition de ce genre; elles comptent parmi les premières fêtes sportives de l'année, les amateurs de chiens s'y retrouvent et comparent les produits avec ceux de l'année précédente. Ils font des acquisitions; mais chaque année elles deviennent plus difficiles, car les prix augmentent constamment. Enfin les concerts de trompes exécutés par le *Cercle Dampierre* et par le *Rallye quand même* donnent une note spéciale à ces réunions; ils évoquent des souvenirs des grandes chasses auxquels les aboiements des chiens apportent un contingent qui donne l'impression de la réalité.

A. da Cunha.

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE MAI 1900

1. — M. Loubet inaugure les **deux palais des Beaux-Arts** de l'avenue Nicolas II, à l'Exposition. — Aux **îles Samoa,** le drapeau allemand est hissé sur Apia. La juridiction établie dans l'île est la même que celle de tous les pays de protectorat allemand. — Mort du célèbre peintre hongrois **Munkacsy,** décédé à Bonn.

2. — Mort de **M. Edouard Bocher,** ancien sénateur, ancien représentant du comte de Paris en France. — La Chambre des représentants des Etats-Unis vote par 225 voix contre 35 le bill du **canal de Nicaragua.**

3. — Dans une circulaire aux commandants de corps d'armée, le ministre de la Guerre prescrit **d'interdire la vente dans les cantines des eaux-de-vie** et de toute liqueur ou apéritif à base d'alcool.

4. — Inauguration de la chapelle commémorative de l'incendie du **Bazar de la Charité,** sous la présidence du cardinal Richard. Seuls les parents des victimes assistent à la cérémonie. — L'empereur d'Autriche, se rendant aux fêtes en l'honneur de la **majorité du kronprinz,** arrive à Berlin. La foule fait un accueil enthousiaste au souverain autrichien. L'empereur François-Joseph nomme l'empereur Guillaume feldmaréchal dans l'armée autrichienne. Au dîner de gala, l'empereur d'Allemagne, portant un toast à François-Joseph, dit que sa visite prouve la solidité de la triplice, laquelle, depuis vingt ans, est le refuge de la paix de l'Europe. — Un commissaire enquêteur américain, envoyé **aux Philippines,** dit que la pacification de l'archipel exigerait une armée de 500 000 hommes et une durée de dix années.

5. — Assemblée générale de la **Société de géographie** et remise au colonel Marchand de la grande médaille d'or.

6. — **Elections municipales** dans toutes les communes de France et d'Algérie. — Les Chinois attaquent la commission de délimitation de la **frontière de Wei-Hai-Wei.** Ils sont repoussés.

7. — Le directeur de la Monnaie remet à M. Loubet le premier exemplaire de la **médaille commémorative** frappée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. — Au Transvaal, le **président Krüger,** ouvrant la session du Volksraad, rend hommage à la mémoire du général Joubert. Il constate que les sympathies du monde entier vont vers le Transvaal et déclare que le gouvernement fera tout le possible pour rétablir la paix. — Les Anglais s'emparent de Wynburg et refoulent **les Boers** sur le Zand.

8. — Dissolution de la **Chambre belge.** Les élections pour le renouvellement intégral sont fixées au 27 mai. — A l'ouverture de la session de la **Chambre autrichienne,** le président du Conseil déclare que la situation économique et politique de l'Autriche est de plus en plus difficile. Il adresse un appel à toutes les bonnes volontés pour l'aider dans sa tâche afin de rétablir la paix nationale.

9. — Les Etats-Unis adressent à la Porte une nouvelle note l'invitant à donner une prompte solution à la demande d'indemnités pour les **massacres d'Arménie.** En cas de nouvelles réponses dilatoires, le cabinet de Washington serait décidé à adresser un ultimatum à la Turquie.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, PRINCE HÉRÉDITAIRE D'ALLEMAGNE

10. — Une statistique du War-Office dit que **l'armée anglaise** a perdu, depuis le commencement de la campagne, 17 217 officiers et soldats.

11. — M. Loubet reçoit le **duc d'Oporto,** frère du roi de Portugal et le prince impérial japonais Kanin. — M. Chamberlain, prononçant un discours à Birmingham, dit que, si l'Angleterre est victorieuse, les territoires des **deux Républiques sud-africaines** devront être entièrement incorporés dans les possessions anglaises.

12. — Le Sénat des Etats-Unis adopte une résolution déclarant que le peuple des Etats-Unis approuve l'érection d'une **statue à Lafayette** à Paris et exprime sa gratitude pour l'hommage rendu à Lafayette et à ceux qui ont aidé les Etats-Unis pour la conquête de son indépendance. — Lord Roberts occupe **Kroonstadt** sans résistance. Le président Steijn s'est retiré après avoir lancé une proclamation.

13. — Scrutin de ballottage pour les **élections municipales.** A Paris, la majorité est acquise aux nationalistes. Pour l'ensemble des communes, la statistique du ministère de l'Intérieur constate que les républicains gagnent 1 004 municipalités.

14. — La Chambre des communes d'Angleterre vote en première lecture le bill de **fédération australienne.**

15. — Mgr Favier, évêque de Pékin, transmet à Léon XIII une lettre de **félicitations de l'empereur de Chine** à l'occasion de son 90e anniversaire.

16. — La délégation de la **République des Philippines** à Paris annonce que les troupes d'occupation américaines ont perdu, pendant les trois premiers mois de 1900, tant en blessés qu'en morts, 6 479 hommes. — Dans un mémoire aux Puissances, la **Grèce** signale l'impossibilité d'obtenir de la **Turquie,** après trois ans de négociations, la convention consulaire prévue par l'article 15 du traité de paix.

17. — Les nouveaux conseillers municipaux nationalistes de Paris assistent à un banquet qui leur est offert par **M. Déroulède** à Saint-Sébastien. — Le **pape** tient le dernier consistoire préparatoire pour la canonisation des bienheureux de La Salle et Rita da Cascia.

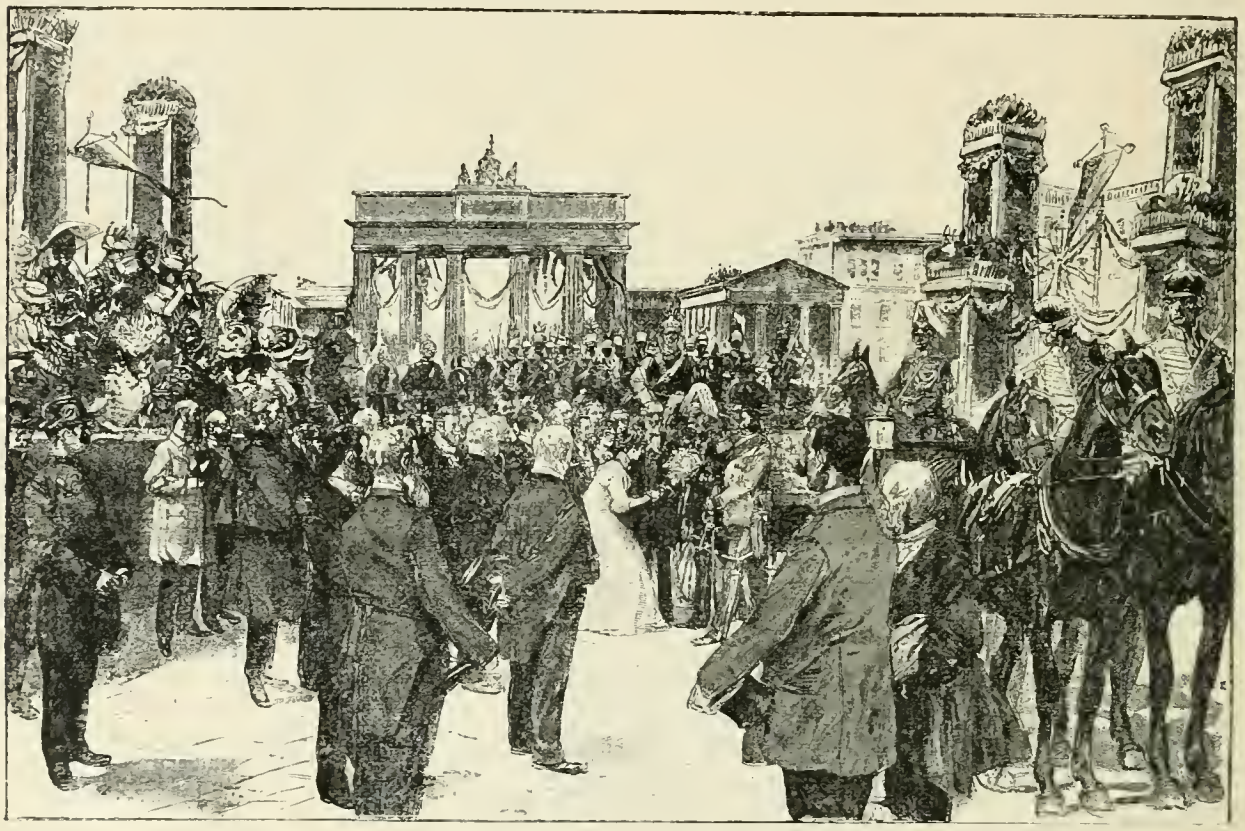
18. — Mort de **M. Ravaisson-Mollien,** membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie des sciences morales et politiques. — Un décret prononce la dissolution de la **Chambre italienne.** Les élections sont fixées au 3 juin et la réunion du parlement au 16. — Après 218 jours de siège les Boers se retirent de **Mafeking.** Le colonel Baden-Powel, qui commande à Mafeking, est nommé major général. La délivrance de Mafeking provoque à Londres un enthousiasme indescriptible.

19. — Le personnel des **tramways de Berlin** se met en grève et provoque quelques désordres.

20. — **Election législative.** Arrondissement de Dôle (Jura). Ballottage. — **Election au conseil général** de la Seine : 16 élus sur 21, 5 ballottages. — M. Loubet visite **l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne** aménagé pour recevoir les souverains étrangers qui viendront à Paris à l'occasion de l'Exposition.

21. — M. Loubet inaugure au Musée du Louvre la nouvelle **galerie des Rubens** et les salles des Flamands et des Hollandais. — Les représentants des Puissances à Pékin, dans une note collective, mettent le gouvernement chinois en demeure de supprimer **l'association des Boxers** dirigée contre les étrangers. — Les **délégués boers** aux Etats-Unis sont reçus par M. Hay, secrétaire d'Etat, qui les informe que le président Mac-Kinley est obligé de persister dans sa politique de neutralité. Le Sénat des Etats-Unis refuse, par 96 voix contre 21, d'admettre les délégués des Boers dans son enceinte.

22. — **Rentrée du Parlement.** A la Chambre, après un discours de M. Deschanel, le gouvernement est interpellé sur la politique générale. Le Président du Conseil répond que le gouvernement veut l'apaisement et qu'il saura l'imposer. Il demandera à la Chambre de voter une loi de protection contre les calomniateurs du chef de l'Etat, et la loi sur les associations. L'ordre du jour de confiance est voté par 271 voix contre 186. La Chambre adopte aussi une motion additionnelle invitant le gouvernement à s'opposer énergiquement à la reprise de l'affaire Dreyfus, d'où qu'elle vienne.



L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH A BERLIN

Les autorités locales saluant l'empereur sur la place de Paris dans l'après-midi du 4 mai.

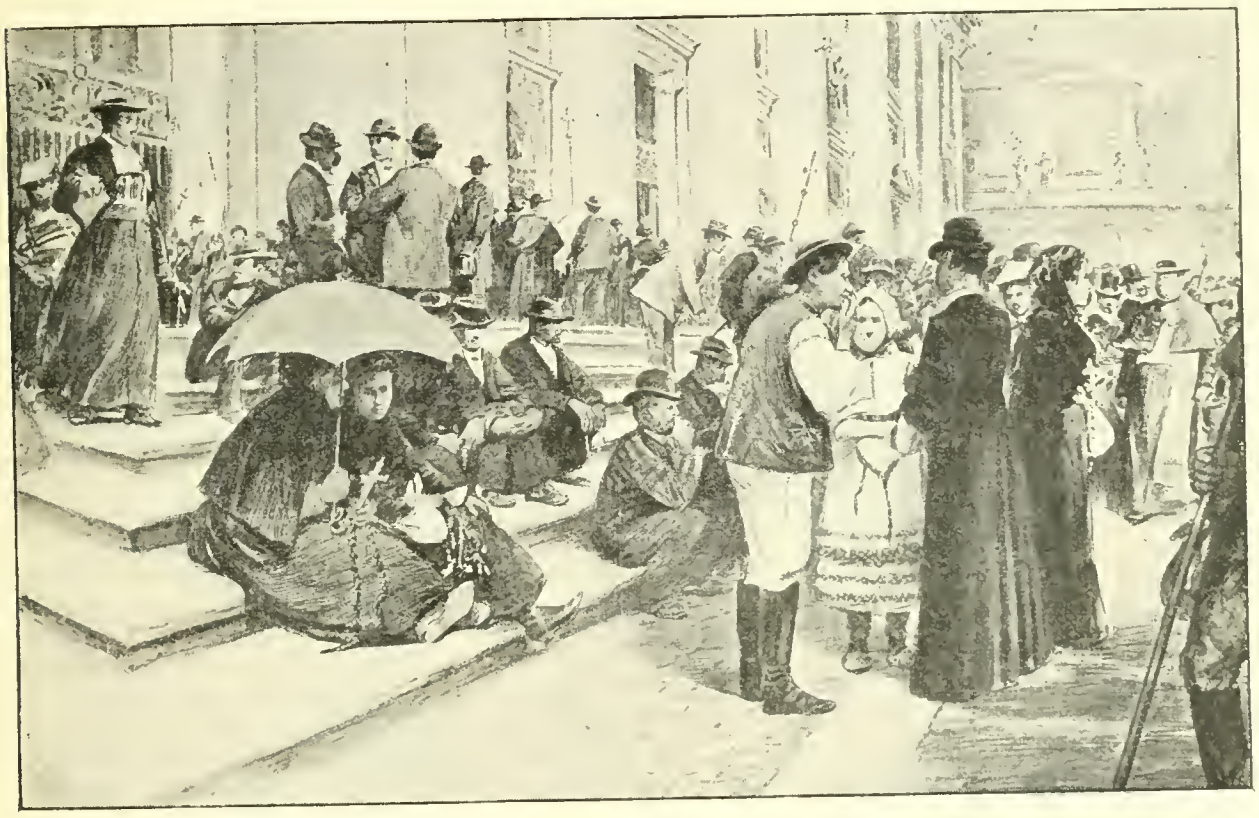
23. — M. Millerand, ministre du Commerce, procède à l'installation des membres du **jury de l'Exposition** universelle de 1900.

24. — A Jersey, la populace se livre à des **manifestations antifrançaises**, saccageant les magasins tenus par des Français. La police opère 30 arrestations. — A Saint-Pierre de Rome, le pape Léon XIII préside la cérémonie de la **canonisation du P. de la Salle**, fondateur de l'ordre des Frères des Ecoles chrétiennes, et du P. Rita, religieux augustinien, de Cascia, en Ombrie.

26. — Un mouvement de révolte assez inquiétant est signalé dans l'**Etat libre du Congo**, parmi les Batélébas, les Balubas, les Bakusos et les Maniémas. — Le pape est descendu à midi à Saint-Pierre pour recevoir les **pèlerins français**, portugais et italiens, qui portaient de nombreux drapeaux. Quarante mille personnes environ assistent à la cérémonie. Le pape, accompagné des cardinaux Langénieux, Vincent, Vannutelli, etc., et de nombreux évêques, est salué par les applaudissements de la foule. Il donne sa bénédiction et admet les chefs des pèlerinages au baise-pied. Puis il fait le tour de l'église et rentre dans ses appartements au milieu d'un grand enthousiasme.

27. — A Villeneuve-Saint-Georges, inauguration du monument élevé à la mémoire de **Victor Duruy**. La cérémonie est présidée par M. Leygues, ministre de l'Instruction publique. Plusieurs discours sont prononcés. — A Rouen, inauguration du monument élevé à la mémoire de **Guy de Maupassant**. — A la Teste, inauguration du monument élevé à la mémoire du **docteur Jean Hameau**, précurseur de l'école pastorienne. — En Belgique, **élections générales législatives** suivant la procédure nouvelle de la votation proportionnelle. Sont élus : 85 catholiques, un démocrate chrétien, 33 libéraux-radicaux, 33 socialistes. Pour le Sénat, sont élus : 47 catholiques et 29 membres de l'opposition. La désignation de 26 sénateurs par les conseils provinciaux augmentera la majorité favorable au gouvernement. — Dans les **élections municipales**, en Autriche, l'élément antisémite obtient une forte majorité.

28. — A la Chambre, le gouvernement est interpellé au sujet de la reprise de l'**affaire Dreyfus**. Le général de Galliffet et M. Waldeck-Rousseau répondent aux interpellateurs. Le président du Conseil ayant qualifié de félonie les actes d'un officier de l'Etat-major, l'opposition l'empêche de continuer son discours. Le tumulte est tel que le président de la Chambre se couvre et que la séance est suspendue. A la reprise, M. Waldeck-Rousseau explique la portée de ses paroles et continue son discours. MM. Bourgeois et Méline prennent ensuite la parole. La Chambre adopte par 283 voix contre 225 un ordre du jour de confiance de M. Bourgeois. — M. Loubet assiste au **Grand Prix de Vincennes**. — Le **prix du Salon** de 10 000 francs est attribué à M. Wéry, qui expose les « Bateliers ». (*Voir la reproduction du tableau de M. Wéry, dans le numéro de juin 1900 du* **Monde Moderne**.) — **Eclipse de soleil**, visible particulièrement en Espagne, où des observations sont faites par de nombreux astronomes de tous pays, en Portugal, en Algérie et en Tunisie. Le phénomène a pu être observé dans des conditions atmosphériques satisfaisantes.



ROME — LES PÈLERINAGES A LA BASILIQUE DU VATICAN

29. — M. **de Galliffet**, ministre de la Guerre, donne sa démission pour cause de santé. Il est remplacé par le **général André**, commandant la 5e division du 10e corps d'armée, à Paris. — Lord Roberts prononce l'**annexion de l'Etat libre d'Orange** et change son nom en celui de **Colonie du Fleuve Orange**.

30. — **M. Grébauval**, nationaliste, est élu président du Conseil municipal de Paris par 45 voix contre 24 à M. Labusquière, socialiste, sur 80 votants. Tout le bureau est nationaliste. — Mort de M. **Oscar Falateuf**, bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris. Erection de la statue de **Jeanne d'Arc**, de M. Paul Dubois, sur la place du Parvis Saint-Augustin.

31. — Plusieurs édits sont publiés à Pékin au sujet **des Boxers**, mais leur rédaction démontre que le mouvement est considéré avec beaucoup de sympathie par la cour. Les édits gardent le silence sur le but avoué des Boxers, qui est de chasser les étrangers. — Les troupes anglaises occupent **Johannesburg**. Le drapeau anglais flotte sur les édifices. Les Boers se sont retirés vers Prétoria.

LA MODE DU MOIS

Jamais on n'a vu tant de costumes *tailleur* que cette année. C'est que, pour les promenades à l'Exposition, c'est bien la toilette la plus pratique et la plus comme il faut qui se puisse rêver. On commence à voir la toile nationale et le piqué remplacer le drap, le cover-coat, le corscrew et la serge. Ces tissus, en fil et en coton, sont moins chauds que la laine, et ils out sur elle l'avantage de se laver facilement. Cependant, pour la mer et la montagne, la laine blanche ou blanche rayée de couleur, la serge ou le lawn-tennis conservent toujours la priorité. Ce genre de costume se compose d'une jupe et d'une jaquette ou bien d'un boléro, avec gilet ou chemisette en mousseline, en toile de soie, en pongée ou en foulard. La chemise d'homme, avec la longue cravate régate, est toujours très bien portée.

Le cachemire d'Écosse continue également à être prôné par la mode. Notre figurine n° 1 représente une robe de ville, coupée dans ce tissu très souple, et doublée de soie. Celle-ci est beige, ornée, sur la jupe comme sur le corsage, froncé à la vierge, d'entre-deux de guipure jaunie et de plis lingerie. La ceinture est en surah noir drapé et fermée à gauche. Le chapeau est en paille beige orné de tulle plissé et coquillé. Jupon de dessous en mi-soie bleu pâle à volant de dentelle. Souliers en cuir de Russie sur des bas de fil d'Écosse noir, et gants de Suède de teinte assortie à la robe.

Le modèle n° 2 a été d'autant plus remarqué au Grand Prix qu'il était porté par une des femmes les plus élégantes de Paris ; il est en foulard satiné (ce qui est la dernière nouveauté de la saison) vert Exposition, à dessins foncés, et, lui aussi, orné de guipure, mais en incrustations. Les manches et le col à clair sont en mousseline de soie plissée en petits plis lingerie. La ceinture, chiffonnée gracieusement, est également en mousseline de soie. Au corsage et sur les épaules, nœuds de surah vert foncé. Quant au chapeau, très enlevé, il est en paille de crin orné de fleurs de saison et de tulle blanc. Ombrelle verte,

assortie à la robe, gants de chevreau blanc, souliers en mordoré à barrettes boutonnées, bas de soie écrue et jupon en fin nansouk, très froufrouté de dentelle en volants et en entre-deux.

Pour aller le soir dans la rue de Paris, rendez-vous aujourd'hui de très haute élégance, voici encore une toilette délicieuse, que l'on pourra agréablement porter ensuite sur la plage ou dans un casino en renom (n° 3).

C'est une robe en mousseline blanche ou de point de Paris. Bas de fil d'Écosse blanc et souliers blancs comme les gants, en suède ou en chevreau glacé. Le toquet est en mousseline de soie, joliment chiffonné.

Enfin, pour une partie de campagne ou une *garden-party,* voici un très gentil costume que l'on peut également faire en petit drap granité, en piqué, ou en toile nationale. La veste-boléro est lisérée par un petit dépassant en soie jaune, assorti aux éventails ou soufflets de la jupe.

nuance tendre, pékinée d'entre-deux de très belle guipure sur la jupe, le corsage, lui, étant entièrement en guipure avec manches tout à fait nouvelles, en guipure jusqu'à la saignée et terminées par des mancherons en mousseline de soie plissée, formant sabot sur les mains; un petit bracelet en ruban les serre aux poignets. Le corsage, ouvert sur un intérieur plissé en mousseline, est fermé par des barrettes de ruban et de jolis boutons anciens; la ceinture est en soie assortie et de la nuance qui va avec celle de la robe, dont la jupe longue est terminée par un volant plissé. Cette ceinture est fermée par une boucle en or ciselé, genre art nouveau. Jupon de dessous en mousseline et imitation de valenciennes ou de vieux

Intérieur du corsage en mousseline de soie blanche; gros chou de mousseline de soie fermant la veste et formant coquillé sur les deux côtés qui s'ouvrent en s'évasant. Ceinture de soie assortie au dépassant.

Ombrelle blanche à volant de dentelle ou de mousseline de soie.

Grand chapeau de paille beige orné de plumes noires, avec touffe de fleurs de saison sur les cheveux. Gants paille, bas et souliers noirs. Jupon de dessous en taffetas de nuance claire, à volants en taffetas découpé.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Dépenses budgétaires de l'Europe en 1875 et 1900.

D'après l'*Économiste européen.*

	Dépenses budgétaires totales en millions de fr.		Moyenne par habitant en francs.	
	1875.	1900.	1875.	1900.
France	2.973	3.548	81	92
Allemagne	2.362	5.725	56	104
Angleterre	1.858	3.343	56	82
Autriche-Hongrie	1.341	2.774	36	61
Bosnie-Herzégovine	»	41	»	24
Belgique	292	434	54	64
Bulgarie	»	84	»	24
Danemark	65	97	35	40
Espagne	656	905	40	50
Grèce	40	112	26	44
Italie	1.473	1.702	54	53
Luxembourg	7	12	34	54
Pays-Bas	225	318	60	62
Portugal	135	302	29	56
Roumanie	97	238	19	41
Russie	1.609	4.675	21	43
Finlande	26	89	14	34
Serbie	15	76	11	31
Suède	134	193	31	38
Norvège	55	109	31	51
Suisse	42	104	16	33
Turquie	651	420	77	66
Divers	2	4	9	14
Totaux	14.058	25.305		

Le Commerce extérieur de la Chine.

(En taëls haïkwans.)

Le taël haïkwan, monnaie d'argent, vaut au pair 8 fr. 26; mais, par suite de la dépréciation de l'argent métal, sa valeur actuelle est d'environ 4 francs.

	Importations.	Exportations.	Total.
1890	127.093.481	87.144.480	214.237.961
1891	134.003.863	100.947.849	234.951.712
1892	135.101.198	102.583.525	237.684.723
1893	151.362.819	116.632.311	267.995.130
1894	162.102.911	128.104.522	290.207.433
1895	171.696.715	143.293.211	314.989.926
1896	202.589.994	131.081.421	333.671.415
1897	202.828.621	163.501.358	366.329.983
1898	209.579.334	159.037.149	368.616.483
1899	264.748.456	195.784.832	460 533.288

La population parisienne.

En 363,	sous Julien	8.000
510	— Clovis	30.000
1220	— Philippe-Auguste	120.000
1328	— Philippe VI	250.000
1596	— Henri IV	230.000
1675	— Louis XIV	540.000
1748	— Louis XV	553.000
1788	— Louis XVI	599.000
1801	— le Consulat	548.000
1817	— Louis XVIII	714.000
1831	— Louis-Philippe	786.000
1851	— la 2e République	1.053.000
1856	— Napoléon III	1.174.000
1861,	annexion de l'enceinte fortifiée	1.696.000
1866,	sous Napoléon III	1.825.000
1872,	après les deux sièges	1.794.000
1876,	sous la 3e République	1.988.000
1881	—	2.269.000
1886	—	2.314.000
1891	—	2.447.000
1896	—	2.511.000
1900	—	2.600.000

Les dépôts des caisses d'épargne prussiennes.

(En millions de marks, 1 mark = 1 fr. 23.)

1889	3.102	1894	4.001
1890	3.282	1895	4.345
1891	3.407	1896	4.656
1892	3.552	1897	4.968
1893	3.750	1898	5.287

L'exportation de l'huile et des olives en Espagne.

(En kilogrammes.)

	Huile.	Olives.
1850	3.852.361	909.656
1860	4.274.942	2.353.693
1870	6.114.379	1.075.543
1880	13.910.993	1.755.357
1890	14.615.863	»
1895	16.642.274	4.978.002
1896	22.882.846	4.191.256
1897	12.045.479	3.566.178

Encaisse et circulation de la Banque de France; fin de chaque année.

(En millions de francs.)

	Encaisse			Billets de banque en circulation.
	Or.	Argent.	Total.	
1875	1.162	503	1.665	2.366
1880	551	1.227	1.778	2.399
1885	1.167	1.090	2.257	2.786
1890	1.126	1.246	2.372	3.052
1891	1.346	1.258	2.604	3.011
1892	1.704	1.276	2.980	3.232
1893	1.713	1.269	2.982	3.437
1894	2.050	1.242	3.292	3.456
1895	1.964	1.239	3.203	3.473
1896	1.928	1.284	3.162	3.629
1897	1.964	1.212	3.176	3.689
1898	1.826	1.211	3.037	3.742
1899	1.879	1.163	3.042	3.924

Le lait en France.

D'après le *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque*, la production du lait en France est comme suit, en hectolitres et la valeur en francs.

	Hectolitres.	Francs.
1892	79.589.432	1.207.305.000
1893	69.601.591	1.107.225.000
1894	76.419.327	1.189.634.000
1895	78.165.525	1.207.108.000
1896	78.863.443	1.182.135.000
1897	80.761.036	1.204.800.000

Les départements où cette production est la plus importante sont :

Nord	4.560.954	75.712.000
Manche	2.964.436	48.972.000
Ille-et-Vilaine	2.782.764	41.240.000
Seine-Inférieure	2.674.403	34.798.000
Calvados	2.562.628	45.127.000
Puy-de-Dôme	2.514.900	35.938.000
Pas-de-Calais	2.392.540	40.339.000
Côtes-du-Nord	2.200.000	39.600.000
Finistère	1.883.271	18.833.000
Vendée	1.783.613	23.187.000

G. François.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

La Bavière émet des timbres de grosse valeur, 3 marks olive et 5 marks vert pâle du même type que le grand timbre de 2 m.

En Belgique, nous voyons le 1 fr. orange, le 2 fr. de rosé devient lilas, on conserve le type dominical.

Au Chili, nouvelle émission; ce pays est toujours fidèle à l'effigie de Christophe Colomb : sont déjà parus : 1 c. vert, 2 c. carmin et 5 c. bleu.

La république Dominicaine continue de mettre au jour d'affreuses vignettes commémoratives représentant des scènes de la découverte de l'île : 20 c. brun, Colomb; 50 c. vert, Las Cases; 1 p. violet, Colomb devant la junte; 2 p. brun, le mausolée de Colomb.

Signalons une nouvelle émission de Nicaragua : le 10 c. violet, etc.

Aux îles Fidji, le 1/2 penny bleu devient vert très foncé, se conformant très approximativement à l'Union postale.

L'Angleterre se soumet de meilleure grâce, son 1/2 penny devient franchement vert sans changement de type.

Le 6 ann. des Indes paraît enfin, bistre avec effigie de la reine sous un cintre.

Notons que les îles Mariannes comme les Carolines portent seulement les mots Marianen et Karolinen sans celui d'Inseln.

Les États malais se sont enfin fédérés, on utilise les petites valeurs de N. Sembilan, et les grosses valeurs de Perak, avec la surcharge Federate Malay states.

Au Mexique, on est pratique, et, pour faire des timbres officiels, on use simplement les précédents avec la surcharge *oficial*.

Les petits États indiens de Nabha comme le Jhind, se servent du 3 p. rose de l'Inde en le surchargeant de leur nom, en noir.

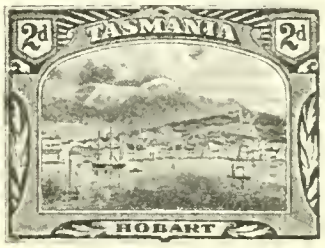
On peut ajouter une nouvelle page aux albums, le Niger du nord remplace l'ancienne Compagnie royale, c'est la preuve matérielle du procédé de colonisation des Anglais; le type est semblable à celui de la Côte d'Or, avec *Northern Nigeria;* ils sont de deux couleurs, violet : et vert 1/2 p.; et rouge 1 p.; et jaune 2 p., et bleu 2 1/2 p.; et brun 5 p.; et lilas 6 p.; puis vert : et noir 1 sh.; et bleu 2 sh. 6 p.

En Nouvelle-Zélande, le 1/2 p. devient vert, le penny rose, et le 4 p. de rose passe au bleu et brun.

Lord Roberts, dès son arrivée à Bloemfontein, a utilisé les timbres d'Orange au moyen d'une surcharge V. R. I. Nous aurons sans doute prochainement un nouveau timbre pour la *colonie* de la *Rivière Orange*.

La Tasmanie complète sa nouvelle émission de timbres avec vues, nous voyons le 1/2 p. vert; le 2 violet, le 2 1/2 bleu représentant l'arche de Tasman; le 3 pence, la rivière Spring et Port Davey; le 4 p. orange, chutes de Russell; 5 p. bleu, Mt Gould et lac Saint-Clair; le 6 p. rose, chutes de Dilston.

Le Bureau français de Vathy envoie le timbre de 5 c. vert jaune.



L'État de Nord-Borneo émet le 4 cents noir et vert, avec un magnifique chimpanzé : Labuan est naturellement doté du même timbre.

JEAN REPAIRE.

QUESTIONS FINANCIÈRES

On a dit — et l'observation jusqu'à présent n'est pas dénuée de justesse — que l'Exposition universelle a fait du tort à tout le reste. Il est certain que les théâtres n'ont pas été brillants : les gens qui ont de l'argent à dépenser le réservent volontiers pour la prodigieuse fête que vous savez et dont la gaie splendeur, à laquelle tout le monde à présent rend justice, dépasse tout ce que l'on avait pu rêver. La politique a eu le même sort que les théâtres : le public ne s'est pas beaucoup ému, la plupart du temps, de ce qui se passe en Chine et de ce qui se passe au Transvaal. La politique intérieure est elle-même moins tapageuse et passionne moins les populations, en dépit de certains incidents et de certaines démissions à peu près oubliées maintenant, et qui, s'ils se fussent produits il y a seulement trois mois, eussent certainement été l'objet de commentaires bruyants. Comme nous l'avions prévu, et comme il était d'ailleurs facile de le prévoir, l'influence calmante, rassérénante de l'Exposition a agi ici aussi.

A la Bourse, il en va de même. Pas d'affaires, pas de discussions. Pendant un assez long temps, nous avons eu d'assez fortes modifications de la cote, surtout en ce qui concerne certaines catégories de valeurs — celles-là précisément dont nous vous engagions à vous méfier — notamment les valeurs de transports en commun. Manipulées avec une espèce de fureur par une spéculation échappée aux salons mondains et à ceux du demi-monde, elles furent, ces valeurs, poussées à des cours excessifs.

La réaction devait venir, et elle est venue en effet. Les intermédiaires, effrayés par l'importance des engagements de cette spéculation écervelée, ont procédé à des liquidations successives, qui n'ont pu s'effectuer, on le comprend, sans amener des remaniements assez sensibles dans la cotation des valeurs qui en étaient l'objet. Tels qu'ils sont, et qu'il s'agisse de l'Omnibus ou du Métropolitain, de la Traction ou de la Thomson-Houston, des Tramways de l'Est Parisien ou des Petites-Voitures, les cours actuels nous paraissent encore beaucoup trop élevés pour que nous nous dispensions de recommander encore la plus grande circonspection aux capitalistes.

Cette circonspection, à notre avis, doit s'employer surtout en ce qui concerne les créations les plus récentes. Des quantités de tramways — et ce sont ceux-là justement que certains journaux prônent le plus — ont à peine commencé leur installation. Et l'on ne voit pas comment et quand, dans la plupart des cas, cette installation sera terminée. Il faut compter avec la situation métallurgique et houillère. Les Sociétés métallurgiques ont leur plein de commandes d'ici à un an et demi ou deux ans, et cela amène nécessairement une hausse des prix. Le mieux qui puisse arriver aux nouvelles Compagnies de transports en commun, c'est d'arriver à construire leurs réseaux avec des rails trop chers. On se demande, dès lors, si les frais d'établissement se trouvent ainsi majorés de 30 à 50 %, ce que deviennent les calculs à l'aide desquels les promoteurs de ces affaires ont essayé d'établir que leurs valeurs seraient rémunératrices !

Soyez sûrs que celles-là même qui arriveront à être exploitées dans un délai raisonnable ne donneront que des résultats à peine suffisants — quand cela ne serait que pour le motif que nous venons d'indiquer. Or il n'y a pas que ce motif-là. Il y a que le capital de neuf de ces affaires sur dix est deux ou trois fois plus important qu'il ne conviendrait. Et comme les titres ont été émis, ou plutôt « introduits », avec des majorations variant entre 20 et 30 %, il est à craindre que les actionnaires qui achèteraient aux cours actuels ne toucheraient pas plus de 2 à 2 1/2 % de revenu. Ce qui, franchement, est insuffisant.

Notez que nous ne parlons ici que des entreprises qui aboutiront. Si celles-là donnent lieu à de pareilles réserves, que penser des autres ? Et comment discerner les premières des secondes, quand on se trouve en présence d'une quantité considérable de sociétés dont l'exploitation industrielle ne commencera que dans un avenir éloigné ? Ajoutez que le nombre de ces sociétés menace d'être doublé ou triplé d'ici à peu de temps ; car il résulte d'une enquête faite très sérieusement que plus de deux cents demandes de concessions sont examinées, en ce moment, par les autorités des départements ! En sorte que, si seulement la moitié de ces concessions est accordée, il n'y aura si mince ville de province qui, en comptant les lignes déjà existantes, n'aura une ou deux compagnies de tramways.

La conclusion s'impose : méfiez-vous, et plus que jamais, des valeurs de transports en commun.

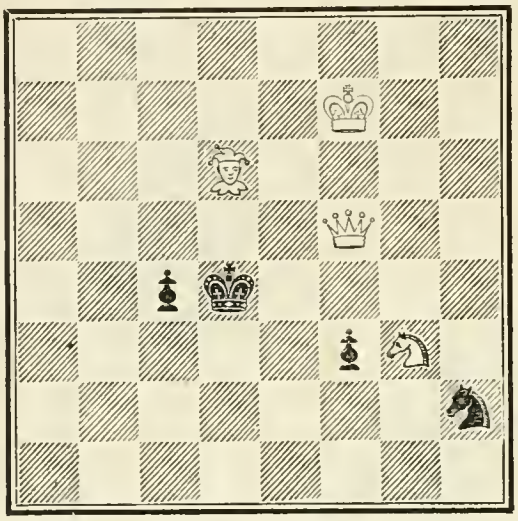
E. Benoist,

Directeur du *Monde économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

Le Cul-de-jatte intempérant.

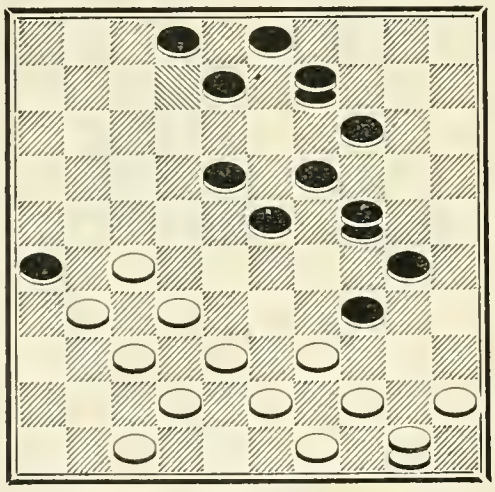
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 356. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 357. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 358. — Énigme.

Communiquée par M. E. Maison.

Mon sort est singulier, lecteurs,
J'ai cinq pieds, bizarre structure,
Dont, pour errer à l'aventure
Dans les bas-fonds, sur les hauteurs,
Je me sers avec grande aisance.
Tantôt le charcutier du coin
Me veut conserver avec soin,
Mais tantôt aussi ma présence
Se remarque dans le rayon
Des marchands drapiers de Lyon.
Parfois, je suis la sombre dèche;
Parfois on me voit du blason
Rehausser l'éclat par mon nom.
L'homme qui manie une bêche
(Je veux dire le jardinier)
Comme fleur sait m'apprécier.
Au théâtre l'on me méprise.
Quand sur la mer cesse la brise,
On me voit auprès du voilier
Accourir en criant : Arrête!
Je suis très connu du charron,
Du charpentier, du forgeron.
Ainsi finit ma devinette.

N° 359. — Acrostiche.

Par M. A. M.

Remplacer les X par des lettres de manière à obtenir diagonalement deux fleuves français et horizontalement une rivière, deux provinces et deux villes françaises.

X A X N X
X E X R X
X A X N X
X O X N X
X I X L X

N° 360. — Rébus graphique.

O. O. O. O. O. O. O.

G

N° 361. — Mathématiques.

Un lévrier aperçoit un lièvre qui a 120 sauts d'avance sur lui. Il s'élance à sa poursuite, faisant 4 sauts pendant que le lièvre en fait 6. Mais 6 sauts du lévrier valent 14 sauts du lièvre. On demande le nombre de sauts que devra faire le lévrier pour atteindre le lièvre?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 349. — 1. C 3 R. 1. R 6 D.
2. T 5 D échec et mat.

N° 350. — $\frac{16\ 11}{41\ 32}$ $\frac{39\ 34}{29\ 40}$ $\frac{42\ 38}{32\ 43}$ $\frac{49\ 38}{40\ 49}$ $\frac{20\ 14}{49\ 7}$ $\frac{14\ 1}{}$ fait dame et gagne.

N° 351. — Ramure; rameur; armure.

N° 352. — Par; thé; non. — Parthénon.

N° 353. — Au vin divin sans eau.
(O vingt dix vingt cent o).

N° 354.

T E T
M E D E E
T E R E N C E
E D E N T E S
T E N T A N T
E C E N S
E S T

N° 355. — Il avait acheté 60 paletots, dont 30 avaient été payés 1 500 francs et 30 1 000 francs. Il a revendu son lot 2 400 francs.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Œufs frits au jambon. — De quelque façon que l'on serve les œufs, pourvu qu'ils soient cuits à point, ils sont généralement les bienvenus à déjeuner.

Les œufs frits doivent à leur jolie forme et couleur un succès plus grand. Entremêlés de tranches de jambon rose, et dans le milieu agrémentés d'une touffe de persil frit bien vert, c'est un plat très décoratif.

Est-ce difficile de faire des œufs frits? Dès longtemps je riais des récriminations soulevées au sujet de ces œufs. Aujourd'hui que j'apprécie les qualités qui doivent les distinguer, je n'en ris plus, car la différence est grande entre un œuf *frit* et un œuf *cuit* dans la friture. Les deux ne se ressemblent pas du tout et, pour un gourmand, la différence est telle qu'il aime mieux lui décocher des traits qu'y tremper sa mouillette. Il est lourd, indigeste et sans grâces; il n'a même pas le charme de l'œuf rouge, dont la robe brillante attire l'œil, s'il n'a la bonté et la digestibilité voulues. L'œuf frit doit se manger à la mouillette ainsi qu'un œuf poché ou à la coque, c'est là sa qualité et sa distinction. Comment opérer pour lui donner ce moelleux? C'est facile.

Prenez une petite coupe lyonnaise, mal dénommée *poêle*, qu'elle soit épaisse et bien récurée dehors et dedans, quoi qu'en disent certains professionnels; c'est indispensable, les plaques de suie qui l'habillent en dehors empêchent la chaleur d'être uniforme et la cuisson n'est pas régulière. Mettez-y 100 gr. d'huile d'olives, chauffez jusqu'au moment où s'élève une légère fumée, cassez un œuf, frais surtout, sur une assiette, faites-le glisser dans l'huile, retirez la coupe du plein feu et tenez-la à côté; avec une cuiller en bois à manche un peu long et non avec une en fer qui collerait l'œuf après, arrondissez le blanc et retournez l'œuf dessus dessous, tout de suite, arrosez avec l'huile, une minute et l'œuf est frit. Enlevez-le, posez-le sur un linge double ou du papier d'office étalé sur une plaque posée sur une casserole un peu haute pour éviter que les œufs cuisent.

Continuez les autres. Le jambon est coupé en triangles ou en ronds; s'il est cru, vous lui faites faire un tour dans l'huile après que les œufs sont frits; s'il est cuit, il chauffe assez entre les œufs.

Si vous avez beaucoup d'œufs à frire, après en avoir fait sept ou huit, ajoutez un peu d'huile pour la rafraîchir. Le persil est lavé, séché et bien équeuté: jetez-le dans l'huile, après le jambon ou après les œufs si le jambon est cuit, 30 ou 40 secondes suffisent. L'égoutter, le saler et le mettre à côté des œufs.

Etalez une serviette ronde à thé, sur un plat rond; dressez les œufs en couronne, séparés par les tranches de jambon, mettez le persil au milieu et servez de suite.

Ce travail doit être fait à la dernière heure. Si les œufs frits attendent, ils ne valent rien.

Brou de noix. — Formule. — 100 noix non mûres avec leur brou, 60 grammes de cannelle de Ceylan, 10 grammes de clous de girofle, 30 grammes de macis, un litre d'eau filtrée ou bouillie, 4 kilogrammes de sucre cassé à la main, un bâton de vanille, 3 litres d'alcool à 80 degrés.

Opération. — Contusez légèrement les noix avec un morceau de bois et non avec du fer qui les rendrait noires, un battoir ou massette; mettez-les dans un pot en grès vernissé avec la vanille, laissez infuser un mois, bien couvert et dans la cuisine.

Passez dans un bocal, ajoutez les aromates, le sucre fondu dans le litre d'eau, couvrez, attendez huit jours, filtrez et mettez en bouteilles.

Cette liqueur est tonique, bonne pour les maux d'estomac et les coliques.

A. Colombié.

Nettoyage des cravates et des mouchoirs de soie. — Lorsqu'on lave des étoffes de soie, il faut prendre ses dispositions pour leur conserver leur couleur et leur rendre la fraîcheur du neuf. Voici, d'après un de nos confrères, le procédé à employer: on épluche des pommes de terre en nombre correspondant à la dimension de l'étoffe à laver; on les râpe, on met ces râpures de pommes de terre dans un morceau de toile solide et on le tord de façon à en exprimer tout le jus. On met ce jus dans le vase où se trouve l'étoffe à laver, on y ajoute de l'eau de pluie en quantité suffisante et on lave la cravate, le mouchoir ou toute autre pièce de soie dans ce mélange, sans employer de savon ou d'autre matière détersive. On repasse ensuite l'étoffe comme d'ordinaire. Il faut avoir bien soin qu'aucune partie solide de pommes de terre ne se trouve mélangée au jus qu'on a extrait, autrement la soie serait toute raide après le lavage. La soie blanche lavée par ce procédé ne devient jamais jaune, bien qu'on la lave nombre de fois.

Trois procédés pour boucher les crevasses du bois. — Il arrive souvent que les tables et autres objets en bois se fendent par l'action de la chaleur; il est donc nécessaire d'avoir un enduit pour remplir ces crevasses. Cette matière peut, d'après le *Chasseur français*, se préparer des trois manières suivantes:

On fait une pâte composée d'une partie de chaux éteinte, de deux parties de seigle et d'une partie suffisante de farine de lin. On peut aussi dissoudre une partie de colle forte dans 16 parties d'eau, et lorsqu'elle est presque froide, agiter dedans de la sciure de bois et de la chaux éteinte en quantité suffisante pour former une pâte. Le troisième procédé consiste à épaissir du vernis ordinaire à l'huile avec un mélange des parties égales de céruse, de plomb rouge, de litharge et de chaux éteinte.

Quelque soit le procédé employé, il suffit, lorsque le produit est fabriqué, d'employer l'enduit pour boucher les crevasses et, le lendemain, ces parties rapportées sont aussi dures que celles avoisinantes.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

La Finlande a un pavillon spécial à l'Exposition de 1900; son architecture aux figures symboliques, loups de ses bois et grenouilles de ses étangs, est d'un style captivant; son organisation intérieure témoigne de la vitalité du pays. L'attention a été appelée sur cette partie de l'empire russe qui ne demande pas l'autonomie, mais qui réclame, en tout loyalisme, le maintien de franchises et de privilèges séculaires. Mais, en dehors de cela et de la phrase toute faite : « La contrée aux mille lacs », que savons-nous du Grand-Duché?

On soupçonne son étendue, plus vaste que celles de l'Angleterre, de la Hollande et de la Belgique réunies, on la suppose assez mal peuplée et c'est à peu près tout.

Un magnifique volume, édité chez Edlund, dans sa capitale Helsingfors, avec plus de 300 gravures, pourrait cependant renseigner sur ce qu'est **la Finlande au XIXe siècle**. Tel est le titre de cet ouvrage considérable qui mérite d'autant mieux notre attention, qu'il est écrit en français et que sa fabrication ne le cède en rien à nos plus belles publications.

On y verrait qu'aucune branche de l'activité humaine n'est en retard, que le progrès marche à grands pas et que les Finlandais, à la suite d'une aristocratie intellectuelle ardente et patriote, tiennent un rang d'honneur dans ce concert des peuples du Nord qui semblent détenir le record de la marche en avant.

Les sociétés scientifiques sont nombreuses et leurs membres sont actifs; l'instruction publique est répandue à profusion; une littérature finnoise moderne est créée. Quant aux beaux-arts, la place occupée par les artistes finlandais au grand palais des Champs-Elysées témoigne du rôle qu'ils jouent dans la vie nationale.

La lecture de ce bel ouvrage est vraiment réconfortante. A voir les résultats qu'obtient, dans ces pays où la nature est si rude, la volonté de bien faire, on pense à ce que le même vouloir ferait naître dans notre doux pays. Nous ne voulons assurément pas dire que la France est inférieure à la Finlande, mais faire une fois de plus remarquer combien il importe que le principe de l'action demeure inscrit en tête de nos lois morales.

En face du panorama incomparable qui se déroule en ce moment à Paris, une question se pose à tous les esprits. On se demande **comment on a fait l'Exposition**. M. Michel Corday y répond dans un volume paru sous ce titre chez Flammarion.

L'auteur, parfaitement documenté, présente les choses sous un aspect philosophique et littéraire qui double le charme de la lecture et donne satisfaction complète. On assiste, grâce à lui, à la genèse de toutes ces merveilles et on applaudit à la réalisation d'un si colossal effort.

M. Paul Lacour a traduit chez Flammarion, d'un auteur suédois qui garde l'anonyme, un **Roman du premier Consul** qui raconte les amours d'une demoiselle de La Feuillade avec le héros de Marengo. Toute la brillante société du consulat défile dans ce volume et l'on peut dire des récits qui s'y déroulent : *Se non è vero è bene trovato...*

Et le flot des mémoires sur ou à l'occasion de Napoléon Ier monte toujours... Cette fois, ils ont ce caractère particulier d'avoir été écrits par un esprit indépendant, chambellan de l'empereur, mais ancien officier de l'armée de Condé, rallié et loyal, mais si peu asservi qu'il devait entrer bientôt en disgrâce. **Les Souvenirs diplomatiques et militaires**, du général Thiard, parus chez Flammarion, apprennent, entre autres choses, que Sa Majesté souffrait facilement la discussion. Cela est pour étonner; mais bien d'autres révélations étonneront peut-être encore jusqu'au jour où cette figure sera définitivement fixée, en admettant qu'elle puisse l'être.

Il est à regretter que **l'Art photographique**, dont M. Fr. Dillaye vient une fois de plus de réunir les *nouveautés* (chez Montgredien), avec l'autorité habituelle de sa compétence théorique et pratique, n'ait pu fonctionner pendant cette époque impériale. Que de souvenirs il nous eût laissés! A combien de poses se serait prêté l'empereur, qui s'y serait certainement complu!

Quelques merveilles exceptées, Paris ne passe pas pour être riche en belles églises. Il est certain, tout au moins, qu'elles sont peu nombreuses relativement à sa population. Soixante-dix paroisses pour desservir une population de 2 440 000 âmes représentent une moyenne de 35 000 paroissiens par église, alors que les villes de province en ont trois ou quatre fois autant pour le même service. Notre-Dame de Clignancourt, dans le XVIIIe arrondissement, suffit à elle seule pour 102 000 habitants qui, s'ils vont aux offices, seraient tout au moins bien embarrassés pour y aller tous ensemble!

Mais ces églises paroissiales, et d'assez nombreuses chapelles auxiliaires, contiennent d'abondantes richesses artistiques, que M. l'abbé Duplessy, vicaire à la Madeleine, décrit dans un **Paris religieux**, qui vient de paraître chez Roger et Chernoviz. C'est un guide historique, fruit de longues études, établi avec une grande érudition. En plus des personnes religieuses, à qui il donne satisfaction en relatant les pèlerinages et les œuvres pieuses de Paris, il procurera aux archéologues et aux artistes le plaisir d'aller voir de belles et curieuses œuvres qu'ils auraient probablement négligées.

M. Camille Debans poursuit, chez Montgredien, ses romans d'aventures où l'invention, la bonne humeur et l'émotion, toutes vieilles qualités françaises, se donnent rendez-vous pour le plaisir du lecteur. Cette fois, c'est dans le pays attirant par excellence, dans le Sud africain, que se déroulent les péripéties du récit. **Moumousse** est une enfant qui donne son nom au livre et découvre des trésors; c'est dire que le bien y est récompensé et qu'on s'y moralise en s'amusant.

Signalons enfin, pour les amateurs d'histoire locale, deux monographies curieuses, celle de Francastel (Oise), par M. Richard Cordier, et celle du château de la Source (Suresnes), par M. Henri Baillière.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Août 1900

NITOCRIS

C'était à Memphis, au palais des rois, le dernier jour des fêtes du Niloa.

Dès le matin, avant même que le soleil fût encore levé, la reine Nitocris, la belle aux joues de rose, était montée, suivie seulement de son esclave Maura et de sa gazelle favorite, à la terrasse du palais. D'abord, instinctivement, elle suivit l'allée qui s'offrait à elle, vis-à-vis les dernières marches du grand escalier d'onyx, sans paraître éprouver d'autres sensations que la fraîcheur un peu humide du sable nouvellement remué que foulaient ses pieds demi-nus en des sandales de palmier ; puis, au bout de quelques pas, elle s'arrêta, leva la tête et, après une minute indécise, s'engagea, à gauche, sous un berceau de palmes frémissantes qui s'inclinaient devant son front royal. Une pensée impérieuse, dont la sereine grandeur flottait en ses longs yeux immobiles et rêveurs, semblait la dominer; on eût dit qu'elle voulait tout revoir des lieux préférés, et retrouver, dans cette solitude familière, les souvenirs épars d'un passé triste, afin de les revivre simultanément en un suprême et profond recueillement. A droite, à gauche, à l'infini, sous les jets capricieux de verdure, des fleurs de toute espèce déployaient au bout des tiges raidies vers la lumière leurs panaches multicolores et embaumés : mimosas d'or, roses couleur de chair, grenadiers pourpres, chrysanthèmes, lotus bleu de ciel, s'enlaçaient comme des serpents folâtres, et Nitocris s'arrêtait à les contempler, à se griser toute de couleur et de parfum, puis reprenait sa marche lente, suivant les détours enchanteurs de ce paradis aérien.

Après une heure de pas errants, elle atteignit une petite butte qui joignait le parapet circulaire entourant le jardin ; et là, s'accoudant à l'un des créneaux de brique, elle tourna le visage vers l'orient et demeura absorbée.

A ses pieds, Memphis, encore engourdie par les orgies des jours précédents, dormait paisiblement; seul, le Nil, charriant ses eaux rougeâtres, donnait une impression de vie renaissante. En amont de la digue, entre les rives verdoyantes de la campagne, c'était une multitude de frêles canots de pêche, en forme d'arcs, que berçait d'un balancement rythmique chaque coup de perche du batelier; en face, dans l'intervalle des ponts reliant les deux parties de la ville, et même plus bas, jusqu'à la triple nervure du delta, des barques ventrues aux grandes voiles carrées et bigarrées comme des tapisseries, d'autres aux mâts empanachés d'étendards sacrés, aux vastes cabines centrales couvertes d'énigmatiques devises, glissaient sans bruit dans tous les sens, portant des grains, des bestiaux, des grès pour les pyramides, des bois précieux, et aussi des morts. En dehors de cette ligne mouvante, rien ne bougeait.

Sur la rive gauche, au pied de la chaîne Arabique, s'étendait, encore tout noyé d'ombre, le quartier riche. Accroupies dans la verdure foncée et touffue, isolées les unes des autres par les mailles des canaux rectilignes, les villas des hauts fonctionnaires dressaient leurs orgueilleuses murailles de briques émaillées; puis c'étaient les masses désertes des temples, des cités entières dont la vie se serait retirée, de hauts portiques aux frontons ailés ouvrant sur des escaliers de géants, des files ininterrompues de sphinx éternels et résignés, des sanctuaires mystérieux où dormaient derrière des portes de bronze les Apis défunts et les crocodiles sacrés, de longs vestibules peuplés de dieux et

de rois colossaux, enfin des galeries en pente, tantôt se perdant dans un puits sans issue, tantôt s'enchevêtrant, se continuant, comme les anneaux d'une chaîne immense. Ailleurs, des obélisques, portés par des cynocéphales de pierre en adoration, dressaient leur aiguille blanche vers le soleil levant, puis un peu partout, dans les rues, dans les carrefours, dans les jardins, des mâts surmontés de bannières, des statues à buste d'homme et à tête d'animaux, des pylônes massifs comme des forteresses, évoquaient une idée de force, de mystère et de somptuosité.

Nitocris obliqua lentement ses regards vers le sud. Là, entre le palais et la digue, se trouvait, plus ramassé, le quartier des artisans et des pêcheurs; les maisons cubiques y étaient petites et basses, semblables à des dés juxtaposés, les rues étroites et en partie couvertes; point de verdure ni de canaux, mais des filets séchant sur les terrasses nues; un peu au delà, les vastes bâtiments réservés aux soldats, puis plus à droite, le faubourg des étrangers, aux demeures hétéroclites, où la paillotte du nègre, la case en terre durcie de l'Éthiopien et les cours intérieures aux velums flottants des Asiatiques s'amalgamaient dans une confusion bizarre. Un peu plus haut, vers l'ouest, le temple de Phtah, roi des mondes, ceux d'Amen-râ, d'Horus, déployant leurs longues avenues silencieuses et mortes; derrière, le labyrinthe; puis, semée de mastabas uniformes qui s'échelonnaient jusqu'aux premières maisons du bourg de Sacchara, la plaine des momies, toute blanche. Enfin vers le nord, par delà les lacs poissonneux qui préservaient la ville des crues trop subites du Nil, par delà les bosquets de lauriers-roses et d'acacias, dans une buée miroitante de chaleur montant du sol, les pyramides, demeures éternelles des Pharaons! Là, dormait depuis sept ans son frère et époux Mérenra, tombé traîtreusement sous les coups ennemis.

A cette vue, le drame revécut soudain dans son souvenir. C'était à peine un an après la célébration de leurs noces. Le pharaon rentrait vainqueur de la longue guerre éthiopienne, traînant derrière son char trente mille captifs, parmi lesquels le fils du roi, le prince Ranaï. Pour consacrer ce glorieux fait d'armes, Mérenra réunissait dans un festin solennel les principaux fonctionnaires de Memphis et des différents nômes d'Égypte. Le repas, commencé dans l'ivresse des chants d'amour, continuait au milieu des danses et des jeux bouffons, tandis que, sur son trône d'ébène, le roi, ayant la reine à ses côtés, jouissait des regards d'envie rayonnant vers lui, de tous les coins de la salle. Selon l'usage, un fils de prêtre venait de lui verser à boire, et Mérenra reposait le gobelet, quand soudain son bras se mit à trembler, sa bouche prête à parler se contracta dans un son inarticulé, et son corps s'affaissa comme une masse dans des tortures affreuses.

Tout de suite, le fils de prêtre, les fonctionnaires préposés à la surveillance des mets avaient été arrêtés et jetés en prison, mais des mois s'étaient écoulés, sans que le moindre indice permît de les convaincre l'un ou l'autre de l'empoisonnement dont le roi avait été victime. Ce n'avait été que beaucoup plus tard, alors que, proclamée reine à la place de son frère et époux, elle avait senti, dans le regard courtisan des hauts fonctionnaires et l'attention trop intéressée de l'intendant des prophètes, l'aveu involontaire du crime, le complot collectif d'en haut ourdi par la vieille rivalité de la caste sacerdotale contre l'omnipotence des pharaons. Longtemps elle avait hésité sur ce qu'elle devait faire, partagée entre la souffrance et le désir de se venger, puis, l'impossibilité où elle était de préciser le ou les vrais coupables et la difficulté de trouver un châtiment approprié au crime l'avaient encore attardée. Un jour, enfin, son cœur vindicatif avait ordonné : les frapper comme ils avaient frappé. Par son ordre, douze mille prisonniers de

guerre avaient été tirés des geôles, on leur avait arraché la langue afin de s'assurer de leur silence, les hommes mêmes chargés de cette opération avaient été mis à mort, et, pour conduire ce troupeau, Nitocris avait choisi le fils de l'ennemi héréditaire, le prince Ranaï, à qui l'affranchissement était promis comme récompense.

Alors, ils s'étaient mis à la tâche; jour et nuit, des équipes se relayaient, les uns employés à la construction d'une vaste salle de fêtes un peu en contre-bas du palais, les autres, vivant sous terre, creusant de leurs pics le canal secret par où les

eaux du Nil devaient faire irruption dans la salle.

Et, chaque matin, elle faisait venir Ranaï, avide de détails, anxieuse des rumeurs que la curiosité aurait pu faire naître au dehors, et dont elle cherchait à surprendre un indice dans le regard de ceux qui l'approchaient, car tous maintenant

lui étaient devenus suspects. Et, quand Ranaï lui avait confirmé l'avancement des travaux, le plein succès de ses prévisions et la garde fidèle du secret, il se mêlait à la joie égoïste d'une vengeance prochaine un sentiment de reconnaissance attendrie pour celui qui en avait été le si habile ouvrier. Les choses avaient ainsi progressivement suivi leur cours pendant des semaines, des mois... Enfin, depuis la veille, tout était terminé, l'eau du fleuve frappait les murs de la nouvelle salle dont les dalles latérales, descellées sur une longueur de vingt coudées, étaient prêtes à céder à volonté sous la pression extérieure. Un mécanisme adroitement dissimulé et connu de lui seul permettait d'exercer cette pression à distance, d'une façon instantanée ; bref, Nitocris n'avait plus qu'à vouloir, le châtiment s'accomplirait.

Alors, arrivée au terme de la vie, et désireuse, par une évocation d'ensemble, de revivre tout son passé de reine et d'épouse, elle avait profité de l'heure matinale et solitaire pour monter une dernière fois à sa terrasse fleurie, qu'elle ne devait jamais plus revoir.

Pendant quelques minutes encore, son regard demeura fixé sur la pyramide où devait bientôt reposer sa momie aux côtés de son époux bien-aimé !

Sa pensée erra à l'aventure dans la seconde vie subitement entrevue ; elle se remémora les nombreuses visites par elle faites pour renouveler les provisions du « voyageur » et consommer les sacrifices afin de gagner la faveur des divinités funéraires, elle prévit aussi les futurs pèlerinages des puissants et du peuple d'Égypte.

Mais le temps fuyait ; une fois encore, elle domina du regard la vallée du Nil, puis, s'éloignant définitivement du parapet où elle était accoudée, s'apprêtait à regagner les salles intérieures du palais, lorsque ses yeux rencontrèrent Maura, la petite esclave, attendant debout, parmi la verdure, les ordres de sa maîtresse. Alors, elle ordonna, la voix douce :

— Approche, et réponds !

Maura fit quelques pas en tremblant, car, dans son esprit, les ordres étaient souvent suivis du geste ; la bastonnade lui était familière.

— Que feras-tu, quand je serai morte ?

Maura répondit :

— Je continuerai d'être esclave, jusqu'à ce que je meure à mon tour.

— N'as-tu pas le désir d'être affranchie ?

— Que ferais-je de ma liberté ?

— Revoir ton pays ; avoir des esclaves, toi aussi.

— Mon pays est trop loin, et puis, je mourrais de honte si l'on me revoyait ; d'ailleurs, mon père est mort à la guerre, je suis seule désormais.

— Tu pourrais te marier !

— Je suis trop vieille !

— Jouir de tes biens !

— Ils resteront confisqués, c'est le châtiment des prisonniers.

— ... Et tu serviras fidèlement le roi qui me succèdera ?

— Comme je t'ai servie.

— Sans me regretter jamais ?

— Tu fus une bonne maîtresse, je ne l'oublierai pas.

Nitocris tira lentement de sa chevelure un peigne orné de turquoises et le lui présenta ; alors Maura se jeta aux pieds de la reine et baisa les franges de sa robe.

Maintenant, l'heure était venue des cérémonies officielles, de la réunion quotidienne des ministres où chacun d'eux entretenait la reine des affaires publiques. Il ne fallait pas que les hauts dignitaires pussent se douter de ses intentions de vengeance ; son visage devait être serein, son esprit libre, et ses préoccupations uniquement tendues vers les responsabilités du pouvoir. Elle reprit sa marche par les allées déjà suivies, aspira à pleins poumons l'air saturé de parfums, cueillit à poignées des fleurs dont elle orna sa chevelure, puis, ayant terminé son pèlerinage,

redescendit le large escalier d'onyx qui conduisait aux vestibules privés.

Dans une salle du palais, voisine de celle où se tenait d'ordinaire la reine lorsqu'elle voulait être seule, les ministres se trouvaient déjà réunis. Il y avait là le prophète d'Osiris portant le bâton d'enseigne, le chef du trésor, l'intendant des greniers, le nomarque de Memphis, le stratège de la haute Égypte, enfin le scribe du palais; chacun d'eux était accompagné d'une suite d'esclaves qui se tenaient accroupis à plusieurs pas en arrière. Ils dissertaient à voix couverte, gravement, comme des personnages conscients de leur autorité indiscutée.

Lorsque la reine entra, ils se prosternèrent très bas en signe de respect, puis, sur un signe de celle-ci, occupèrent chacun un des sièges disposés en hémicycle autour du trône.

Alors commença la série des rapports sur les affaires du pays.

Avant tout autre, elle interrogea le prophète d'Osiris, maître des secrets du langage sacré, car pendant la nuit elle avait eu un songe, et elle craignait que ce ne fût un funeste présage à l'exécution de ses projets. Un crocodile lui était apparu, traversant le Nil dans toute sa largeur, essayant, malgré la rapidité du courant, de gagner la rive opposée; il plongeait, remontait à la surface, disparaissait de nouveau, luttant de toutes ses forces pour atteindre son but ; finalement, après d'inutiles efforts, il avait été entraîné, et le fleuve avait repris son aspect ordinaire. Le prophète se recueillit, traça des signes sur les dalles, poursuivit un calcul mental, puis répondit : « Divine épouse, un très puissant personnage, presque un dieu, va momentanément interrompre le cours régulier de la vie égyptienne ; il y aura des troubles, des luttes peut-être, pendant lesquelles le destin de l'Égypte restera indécis ; mais ce ne sera qu'une crainte passagère, le fauteur de troubles mourra, et la tranquillité renaîtra bientôt dans le pays. » Nitocris fut rassurée par cette interprétation favorable, et c'est d'une oreille plus attentive qu'elle écouta les rapports des autres dignitaires. L'intendant des greniers prit la parole; il rendit un compte détaillé des approvisionnements, exprima les espérances que faisait naître la crue prochaine du fleuve, l'état des vignobles de la basse Égypte, énuméra les importations en vins étrangers de Syrie, en poissons séchés de Tyr, vanta les fruits, le miel, les figues, fit un tableau de la prospérité du pays qui jamais n'avait été si grande, et termina par un hymne en faveur du Nil émulateur du ciel. La reine lui donna l'ordre de distribuer au peuple, dans chaque nome, deux mesures de farine par habitant; elle voulut aussi que des troupeaux de bœufs fussent abattus, afin que les Égyptiens pauvres pussent prendre part dignement à l'achèvement des fêtes. Puis ce fut le tour du chef du trésor. Il insista surtout sur les dépenses nécessitées par les réjouissances de ces derniers jours, s'appliquant à mettre en relief sa gestion scrupuleuse, afin de s'attirer des félicitations. Il lui rappela le détail de ses biens privés, des biens royaux, sur lesquels elle prélevait l'entretien du personnel et celui de la décoration extérieure et intérieure du palais, nota les frais résultant des offrandes aux dieux, la solde des troupes pendant ces six derniers jours, puis aborda le chapitre relatif aux dépenses du festival, que la reine avait voulues illimitées. Non seulement des fleurs et des peintures devaient orner la salle, mais des peaux de léopard et de lion devaient couvrir complètement les dalles de pierre, et depuis de longues semaines des troupes de chasseurs exercés parcouraient à cet effet les monts d'Arabie et de Libye. On avait aussi fait venir d'Asie des danseuses aux gestes félins, puis des magiciens renommés, originaires des bords du Gange; la cassette royale devait largement contribuer à la somptuosité de la fête.

Enfin le scribe du palais énumera à

son tour les noms de tous ceux qui devaient participer au repas solennel, suivant leur rang de préséance, car l'étiquette était rigoureuse, et l'appel de chacun d'eux, résonnant comme une sentence de mort, était pour Nitocris une jouissance intime et profonde.

Lorsque la liste fut terminée, elle se leva sans daigner entendre ni le stratège de la haute Égypte, ni le nomarque de Memphis, car maintenant que les affaires de l'État étaient réglées, elle avait hâte de s'occuper d'elle-même. Les ministres se retirèrent en s'inclinant, et la reine gagna, par les hautes galeries peuplées d'esclaves, la chambre d'audience privée.

Quoique sûre depuis la veille de l'achèvement complet des travaux, cependant elle désirait encore s'entendre préciser certains détails; de plus, il lui fallait notifier à Ranaï son affranchissement définitif et aussi lui payer le concours qu'il lui avait donné en cette circonstance. Mais Nitocris ne s'avouait pas toute la vérité; au fond de son cœur il y avait plus qu'une dette de reconnaissance, il y avait un sentiment d'admiration et presque d'amour pour ce fils de roi déchu dont la fierté n'avait pas été brisée par l'infortune. Gardant sur ses traits l'expression d'une révolte indomptée et l'espérance d'une revanche souhaitée, il lui paraissait, à côté des courtisans au milieu desquels elle vivait, un homme de race supérieure. Mais par orgueil elle avait étouffé son sentiment, affectant même vis-à-vis de lui une hauteur un peu cassante qui maintenait les distances de reine à captif.

Elle manda qu'on le fît venir en toute hâte.

Bientôt il arriva, vêtu d'un pagne de lin blanc que retenait à la taille une ceinture d'or; des sandales de cuir aux pointes recourbées couvraient ses pieds et sa tête disparaissait sous une lourde perruque noire dont les tresses tombaient en éventail jusque sur ses épaules. En présence de la reine, il s'inclina très bas, suivant la coutume officielle, et resta ainsi prosterné jusqu'à ce qu'elle lui eût commandé de se relever; puis, sur un signe, il s'avança, debout à quelques mètres du siège royal. Alors Nitocris congédia ses esclaves et ils se trouvèrent seuls tous deux, face à face, complices du même crime dont quelques heures à peine les séparaient.

« Ranaï, dit-elle, je t'ai choisi, captif, comme intendant des architectes, pour diriger les travaux du canal secret dont je voulais faire une œuvre de mort. Tu as fidèlement servi ma pensée; voici que les eaux du Nil frappent les murailles du palais, dociles au geste suprême qui bientôt les lancera en avant; ma vengeance se trouvera pleinement assouvie, le mensonge et la lâcheté anéantis. En récompense de ta loyauté, j'avais promis de te rendre la liberté; avant de mourir, je veux tenir ma parole. Reçois donc ce papyrus qui te délie, retourne vers le sud et garde secrète la vengeance de Nitocris. »

Tout d'abord, Ranaï demeura interdit. Souvent, dans les premiers temps surtout de sa captivité, il avait aspiré vivement à recouvrer la liberté; l'esclavage, même adouci, comme il était d'ordinaire pour les fils de roi et les hauts personnages, était insupportable à son orgueil; il restait humilié, amoindri, défiant de son énergie coutumière, et le poids en était d'autant plus lourd qu'il avait à venger la mort de son père et à reconquérir le pouvoir usurpé par un étranger. Cependant un phénomène singulier l'avait dominé; à ses entrevues répétées avec la reine, il avait senti peu à peu sa haine primitive l'abandonner; séduit d'abord par l'impression de charme et de beauté que dégageait tout son corps, il avait en outre été attiré par tout ce que sa nature recélait en même temps de sauvage et de dominateur, et un amour puissant l'avait conquis; mais autant par fierté que par crainte, il avait maîtrisé son cœur, gardant en face d'elle une froideur dédaigneuse, rebelle aux flatteries et aux séductions royales. Avec le temps ce sentiment était devenu si violent qu'il

avait absorbé presque en entier l'amour de l'indépendance et Ranaï le captif s'était accoutumé de vivre ainsi dans une quiétude parfaite, sans plus songer au trône d'Éthiopie que s'il avait toujours été en Égypte.

Aussi l'idée de liberté subitement ravivée dans son esprit par les dernières paroles de Nitocris y produisit-elle plutôt une impression d'ennui ; il resta sans réponse, oubliant même de prendre le papyrus que lui tendait la reine, puis, avec un geste d'abandon résolu, il s'écria : « A quoi bon la liberté du corps, quand le cœur est captif? Illustre reine, la beauté de ton visage et la noblesse de ton cœur ont vaincu ma vieille haine; à contempler tes yeux, à voir ton orgueilleux dédain des flatteries intéressées que te prodiguaient les hauts courtisans, j'ai senti grandir en moi d'abord une admiration, puis de l'amour; toute la rancune du vaincu insoumis que je nourrissais jalousement au fond de moi s'est fondue comme le miel aux rayons du soleil; même j'en suis venu à oublier ma vengeance, mon pays, tout, pour ne songer uniquement qu'à toi, et

cette pensée est devenue si forte qu'aujourd'hui où tu veux me rendre libre, je ne me sens plus le courage de partir. Cette liberté que tu m'offres, je la refuse, et puisque tu vas mourir, moi je resterai pour mourir avec toi! »

Nitocris avait écouté ces paroles, la joie dans l'âme; au fond, elle en était flattée, car, malgré son apparence hautaine, elle aussi avait éprouvé pour ce prince captif et rebelle comme un lionceau une secrète attirance; mais son orgueil eût trop souffert de la laisser paraître, puis dans le fond de sa conscience une voix protestait pour l'amoindrissement qu'en recevait la mémoire sacrée du mort. Mais, à cette heure suprême, qu'importaient les vains scrupules? Aussi est-ce avec une caresse intime dans tout son être qu'elle répondit confiante :

— Oh! Ranaï, je savais déjà que tu m'aimais; j'avais lu dans tes yeux brûlants l'admiration triomphante, le désir maîtrisé, la victoire définitive de l'amour sur la haine, mais je voulais avoir la jouissance de te l'entendre dire; moi aussi je t'aime, j'aime ta noblesse altière, ton cœur vindicatif et fier, ton front jamais courbé pour les basses flatteries, certes, tu étais digne d'être un pharaon; mais... il ne fallait pas que ma pensée fût détournée du but sacré que je poursuivais; mon frère, lâchement assassiné, demandait vengeance, j'en avais fait le serment, je le devais tenir; puis je craignais, en avouant mon amour, de me rendre contraire le divin Horus dont j'implore la toute-puissante protection pour l'accomplissement de mes projets; voilà pourquoi j'ai gardé mon secret.

A ces mots, Ranaï tomba aux pieds de Nitocris qu'il couvrit de baisers; lui aimé de celle que les plus hauts fonctionnaires d'Égypte, et même les grands prêtres, avaient courtisée en vain; lui, le fils de l'ennemi héréditaire, devenu la pensée de cette reine que les soucis quotidiens du pouvoir et les inquiétudes de l'avenir auraient dû absorber en entier, cela excédait sa foi.

Enhardi par ces aveux, il reprit :

— Tu veux mourir, moi je t'appelle à la vie, tu es jeune et belle, de longs jours de bonheur te sont encore réservés; mais tu ne dois pas rester ici, parmi tes ennemis cachés, envieux de ta couronne royale; viens, fuyons ensemble, nous irons par delà le désert libyque, dans les riches plaines d'Éthiopie, abandonne ce pouvoir qui te pèse, efface de ton front nacré le souci qui le voile, viens, renais à la vie jeune et pleine de promesses, les dieux ne peuvent pas vouloir que tu meures si belle!

En ce disant, il s'était rapproché d'elle, son regard la pénétrait, sa voix devenait enveloppante et persuasive, et Nitocris, voluptueusement bercée par le charme de cette douce musique, avait involontairement fermé les yeux, comme pour s'imprégner toute de la sensation présente. Le frôlement d'un bras déjà enlaçant l'arracha brusquement à son rêve; elle rouvrit les yeux, repoussa doucement, mais avec fermeté, Ranaï affolé, puis, faisant un violent appel à sa volonté pour reprendre son calme, murmura, la voix faible, mais énergique :

— Non, il le faut, le Mort l'ordonne; depuis plusieurs nuits, je vois, dans mes songes, le Nil couleur de sang gronder furieusement comme impatient d'engloutir ses victimes; les astres que j'ai consultés sont également propices à mes desseins, demain, peut-être, ne le seraient-ils plus. Donc, je dois agir! Va... fuis selon mon désir... et que les dieux t'accompagnent!

Ranaï sentait dans son accent une résolution inébranlable; le déchaînement impétueux d'une volonté persistante, qu'aucun obstacle n'arrêterait, et il fut sur le point d'abandonner la lutte; mais, revenant à son idée primitive, il supplia, comme implorant une suprême faveur :

— Je suis libre! Soit! Mais il me reste une grâce à te demander. Comme prince royal, je suis l'égal des fils de grands prêtres; comme eux, je puis avoir le privilège de te servir dans les

repas officiels ; eh bien, ordonne que je paraisse aujourd'hui dans ces nouvelles fonctions, ainsi je pourrai te contempler encore jusqu'au coucher du soleil, et quand viendra l'heure décisive, la même mort nous emportera tous deux.

Un sourire illumina le visage de Nitocris; elle éprouvait une joie mêlée d'orgueil à se sentir si profondément aimée, elle qui, durant ces sept dernières années, n'avait jamais connu que l'ambition déguisée des courtisans; pendant quelques secondes, elle se mira dans le regard lumineux et profond de Ranaï, puis, la voix grave, elle répondit :

— Oui, je te l'accorde, nous mourrons ensemble. Ah ! pourquoi n'avons-nous pu vivre...

Un tintement aigu et prolongé qui vibra longuement sous les hautes galeries du palais vint interrompre leur hymne d'amour. C'était le fonctionnaire chargé du règlement du temps, qui frappait le sistre sacré, selon les ordres qu'il avait reçus; car l'heure était venue pour Nitocris de songer à sa toilette, avant de se rendre à la réception solennelle. Interrompue dans son doux entretien par cet avertissement subit, elle se leva comme à regret, échangea avec Ranaï un dernier adieu, puis, revenue à sa dignité officielle, frappa deux fois dans ses mains pour répondre à l'appel du sonneur de sistre. Le scribe du palais et deux esclaves pénétrèrent dans la salle d'audience privée et attendirent dans la prosternation les ordres royaux. Alors Nitocris dicta ses volontés relativement à la personne de Ranaï, puis sortit majestueuse et hautaine, et se rendit, suivie d'une foule de fonctionnaires subalternes, aux salles réservées à l'apprêt de sa toilette.

C'était pour elle une heure importante dans son existence; livrée aux mains délicates de ses caméristes, elle aimait, tout en donnant négligemment quelques indications sur le choix des bijoux ou certains détails de sa coiffure, se laisser emporter par une vague songerie où elle réalisait ses plus chers désirs. Ce jour-là, le plaisir en fut doublé, puisque c'était la dernière fois qu'elle en jouissait; aussi montra-t-elle une humeur enjouée qui ne lui était pas coutumière. Après les ablutions à l'eau parfumée de santal, elle s'assit sur une sorte de tabouret en ivoire, ayant, couchée à ses pieds, sa gazelle favorite, tandis que se rangeaient derrière elle deux joueuses de flûte, et que, par devant, deux caméristes uniquement vêtues d'une ceinture de perles de diverses couleurs s'apprêtaient à oindre son corps de cosmétiques et de parfums rares.

La chambre était entièrement dallée d'albâtre transparent; aux murs, des briques émaillées représentaient, dans une confusion étrange, des scènes de la vie privée parmi des cortèges funèbres et des personnages divins. On y voyait des joueuses de tambourin, des femmes agenouillées frappant des mains en cadence, puis des dieux à têtes d'animaux symboliques, aux gestes anguleux et raides, donnant une impression de mystère et de terreur; contre la paroi principale, une grande statue peinte de la déesse Hathor tenant en ses mains des bandelettes entrelacées personnifiait l'Amour et la Beauté. Puis çà et là des étagères, des vases aux reflets d'arc-en-ciel garnis de lotus aux calices d'azur, des meubles minutieux chargés de flacons d'essence, de boîtes, d'étuis en bois précieux, de cuillers à parfums, de miroirs aux manches finement ciselés, d'anneaux, de bagues, de colliers en pierres rares, bref de tout ce qui constituait les accessoires de toilette d'une grande dame égyptienne.

Nitocris voulait être ce jour-là plus belle que jamais, non seulement par amour d'elle-même, mais aussi par esprit de séduction vis-à-vis de tous ceux qui la courtisaient en vain. Les longs coffres de santal ornés de cristal et de lapis, où reposaient comme en des sarcophages odorants les tuniques de cérémonie, furent tous ouverts, et le con

tenu éparpillé sur des nattes; les écrins où dormaient enroulés les colliers de perles et d'émeraudes furent minutieusement visités l'un après l'autre, puis les lourdes perruques frisées, les menues sandales, les ceintures étincelantes, tout dut être mis sous les yeux de la reine afin qu'elle pût déterminer son choix. Et devant ces richesses mises à nu qu'elle contemplait pour la dernière fois, elle avait des joies d'enfant, prenant vivement chaque objet l'un après l'autre, puis le rejetant d'un geste mutin ou bien se plaisant à distribuer en souvenir à ses caméristes étonnées robes en tissus brodés, peignes en ébène, scarabées, tous vestiges d'une royauté mourante.

Cependant, l'intendant du palais veillait aux derniers préparatifs de la réception et commandait aux troupes d'esclaves préposés aux cuisines, aux antichambres, à la salle des fêtes. Cette dernière surtout avait exigé dans la décoration une attention minutieuse, tant les dimensions en étaient vastes. Dix-huit piliers carrés ne mesurant pas moins de cinquante coudées de hauteur la partageaient en quatre nefs; sur trois de leurs faces étaient peints des dieux et des rois tenant en mains les attributs sacrés, sur la quatrième s'adossait une gigantesque statue dont la tête de granit venait toucher et supporter le plafond. Entre eux, des guirlandes de fleurs et de feuillages nouées les unes aux autres et supportées par des trépieds en bronze formaient de longs chapelets odorants; sur les dalles, on avait jeté des peaux de bêtes sauvages, panthères, lions, hyènes, chacals, enfin des sièges aux dossiers courbés comme des cous de cygne avaient été disposés suivant un ordre hiérarchique autour du trône royal. Dans les cuisines, outre les piles de fruits, les vases remplis d'aket, de boissons au miel et de vins étrangers, des plats chargés de poissons, d'oies, de gazelles et de chèvres sauvages, couvraient de petites tables déjà prêtes à être apportées toutes servies. Ailleurs, dans le vestibule d'entrée, contigu à la grande salle, l'on préparait les parfums, les vêtements, les fleurs de lotus dont chaque invité allait être paré dès son arrivée.

A cette heure la ville commençait de prendre un aspect plus animé; le peuple de Memphis, éveillé de sa torpeur des jours précédents, reprenait sa vie régulière et molle; dans le quartier pauvre, artisans et pêcheurs se tenaient à la porte de leurs demeures ou bien se dirigeaient par petits groupes vers la digue où se tenaient amarrés les frêles canots de pêche; vers la plaine des momies, l'agitation était plus grande, des cortèges portant des provisions, des présents et des fleurs la sillonnaient en lignes noires qui se détachaient en relief parmi les pierres blanches des mastabas; enfin, sur la rive gauche, dans le quartier des obélisques et des propylées où se trouvaient les villas aux jardins somptueux, chars et palanquins, escortés de crieurs et de flabellifères, parcouraient les rues, en marche vers le palais des rois.

Nitocris était enfin parée pour la solennité. Sur un pagne fixé à la taille par une ceinture de couleur, une ample robe de lin transparente flottait, brodée d'uræus d'or et de lotus, et laissant à nu tout le haut du corps et l'avant-bras cerclé de métaux précieux. Au cou, s'enroulaient en gracieuses ondulations quinze rangs de perles, d'émeraudes et de turquoises entremêlées, qui formaient comme une cuirasse chatoyante et mobile jusqu'au milieu de la poitrine; ses pieds portaient de menues sandales en peau de léopard, dont les extrémités étaient recourbées; sur la tête une lourde perruque tressée que retenait un anneau d'or tombait, déployée comme un manteau, jusqu'à la naissance des épaules; enfin, le pshent pesant, emblème de la double souveraineté sur la haute et la basse Égypte, cerclait son front royal.

D'un regard enveloppant, où se lisait un suprême regret, elle parcourut en-

core, parsemés dans la chambre, les hochets féminins, compagnons de sa beauté, qui lui rappelaient de si brillants souvenirs : jours de fiançailles, cérémonie du couronnement, années de royauté, revenaient à sa mémoire avec l'auréole d'attendrissement du passé.

Pourtant sa vie eût pu être si heureuse... Mais à quoi bon les inutiles regrets ? Et belle comme une déesse, la reine aux joues de rose franchit la porte de la chambre, suivit un long vestibule en pente et pénétra dans la grande salle de fêtes où tout était prêt pour la recevoir, elle et ses illustres hôtes.

Maintenant les chars se succédaient devant les propylées, et presque sans interruption des groupes nouveaux gravissaient, lents et solennels, les larges degrés sous l'œil dédaigneux des sphinx de granit. A mesure qu'ils franchissaient les portes du vestibule, des esclaves secouaient la poussière de leurs vêtements, renouvelaient leurs parfums et les couronnaient de fleurs ; puis, ils étaient introduits dans la salle du trône, afin de saluer Nitocris.

D'abord ce ne fut qu'une agglomération mouvante où les costumes les plus différents s'entre-croisaient dans un va-et-vient incessant ; on y voyait le tablier moucheté en peau de léopard, et l'aigrette en plumes blanches des fonctionnaires sacrés, les pagnes brodés en couleurs et semés de pierreries étincelantes des « amis du palais », les ceintures de cuir fauve et les glaives polis des stratèges, puis les robes flottantes où se dessinaient des corps souples, et sous la masse sombre des lourdes perruques éployées, des faces bistrées et plates qu'élargissait encore la ligne prolongée des yeux noircis à l'antimoine. Pêle-mêle circulaient des esclaves portant des coupes de vin, des coussins, des guirlandes de frais feuillage pour remplacer celles que la chaleur fanait. Sur un trône d'ébène incrusté d'or et de cristal, au pied duquel était couché Ranaï, le visage tourné vers elle, Nitocris régnait. Son front lisse n'accusait aucune émotion violente ; elle paraissait heureuse et sereine, comme affranchie de la vie matérielle et errante en un voyage sans fin qu'elle accomplissait avec confiance ; seul, un furtif regard vers Ranaï indiquait son dernier lien terrestre.

Elle fit un signe immédiatement transmis, et deux troupes, l'une de musiciennes, l'autre de chanteuses tenant des palmes, s'avancèrent sur deux files en pas cadencés. Alors, à la vibration chantante des harpes et des lyres, scandée par les tambourins et les battements de mains suivant chaque strophe, un hymne d'amour monta dans les airs :

« Ton amour pénètre en mon sein, de même que le vin se répand dans l'eau, de même que le parfum s'amalgame à la gomme, de même que le lait se mêle au miel. Tu te presses d'accourir pour voir ta sœur, comme la cavale qui aperçoit l'étalon, comme l'épervier qui fond sur la colombe. »

. . . . . .

« Je me suis adressé au kohol des yeux, pour que j'apparaisse avec les yeux brillants, et je me suis approchée de toi à la vue de mon amour. O maître de mon cœur, qu'elle est belle, mon heure ! C'est une heure de l'éternité qui me vient ; quand je repose avec toi, mon cœur s'élève vers toi... »

Le repas était commencé ; de petites tables toutes dressées avaient été mises devant chaque groupe de convives, et, derrière eux, des femmes tenant prêts des carrés de fine toile et des gobelets remplis attendaient leurs ordres. La solennité officielle perdait un peu de sa raideur primitive ; sous l'influence des parfums, de la musique et des boissons, les propos s'échangeaient plus rapides, et les rires débridés sonnaient clairs dans le grondement confus et monotone des voix. Aux chanteuses avaient succédé d'autres divertissements ; d'abord des nains bouffons aux prises avec des chacals, et dont les cris de peur provoquaient des défis railleurs et des mots méprisants, puis des magiciens habiles créant des prodiges... maintenant, c'était la légion des danseuses !

Trois cents vierges hindoues s'avançaient légères et souples, la poitrine soutenue d'une mince résille d'or dont les pointes venaient s'agrafer sur l'épaule, et les cheveux émaillés d'une

large fleur épanouie; d'abord, suivant un mouvement uniforme, elles balancèrent lentement leurs torses flexibles comme pour hypnotiser les regards, puis, variant la cadence, simulèrent tour à tour le balancement des palmiers sous la brise, le vol des vautours, la volupté des félins qui rampent, et aussi les lassitudes qui marquent la fin des colères et des agitations vaines. Il se dégageait de ces ondulations rythmées une fascination étrange qui endormait la volonté et portait au rêve; de tous les points de la salle, les visages extasiés reflétaient à la fois un plein épanouissement de bien-être sensuel et une lointaine envolée des âmes vers les chimères ailées. C'était le moment que Nitocris avait choisi ! Par un ordre secret dont Ranaï s'était fait le prompt exécuteur, les lourdes portes de bronze venaient d'être refermées et assujetties par des barreaux massifs, tandis que devant chacun des convives, afin de leur remémorer par le spectacle de la mort toujours imminente l'inestimable prix de l'heure présente, des esclaves faisaient circuler, couchée dans un sarcophage, une petite momie d'Osiris ; et comme pour accentuer le contraste, le chant des harpes et des lyres portant les mots d'amour reprenait à nouveau, plus berceur, plus vibrant, se perdant à l'infini dans la profondeur des nefs.

Elle aussi en subissait le charme ; elle se sentait envahie, possédée, par cette atmosphère grisante de parfums et de sons harmonieux qui pénétrait ses moelles; sa jeunesse, sa beauté, toute sa chair ardente de joies physiques se cabrait devant la destruction immédiate et brutale; elle voulait vivre encore, s'imprégner de la douceur tiède de l'air, sourire au bleu du ciel et aux corolles irisées des fleurs, surtout s'abandonner aux frissons et aux défaillances d'amour; oh ! aimer, flamber à la vie par tout son être épanoui, accumuler en soi du bonheur, puis le laisser librement déborder sur l'univers en peine...

Le regard passionné de Ranaï qu'elle sentait obstinément fixé sur elle, comme une prière muette, achevait de fondre son énergie; tout de suite elle eut la vision d'une irréparable défaite emportant à la fois son orgueil de reine et sa dignité de femme ; alors, faisant violence à sa volonté, elle frappa d'un coup le disque de cuivre suspendu près d'elle, et, debout, grande comme une déesse, proclama bien haut : « Puissants de Memphis, grands prêtres, intendants et scribes, vous tous qui êtes ici, hâtez-vous de jouir, car, par l'esprit de Merenrâ, votre voyage est proche; je vous le dis, ma vengeance doit s'accomplir, vous allez tous mourir. » Et tandis que cette prophétie, volant de bouche en bouche, semait sur les visages la stupeur, le doute ou le rire, Nitocris pesa de toute sa force nerveuse sur le levier dissimulé sous la tenture du trône.

Droit devant elle, le mur croula, projeté en avant, tandis qu'un fleuve en marche tombait d'en haut, broyant les piliers, roulant dans son écume jaunâtre, pêle-mêle comme des plantes arrachées, gens, bêtes et choses, et que des râles d'angoisse, des coups et des cris de rage impuissants contre les portes inébranlables, des glapissements d'animaux affolés et aussi des imprécations et des prières vaines s'élevaient dans l'air.

L'eau montait, léchant les murs, tourbillonnant en volutes opaques autour des piliers massifs, et parmi les innombrables débris flottant sous l'œil atone des dieux à tête de vautour, de chacal et de singe, des grappes de corps crispés dans l'agonie luttaient contre la mort, plongeant, remontant, puis disparaissant dans un remous suprême...

Mus par un même élan, Nitocris et Ranaï s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, et face à la meute hurlante des Égyptiens en détresse, ils regardaient venir la mort, majestueux comme les pharaons de granit adossés à la montagne, à l'entrée des souterrains funèbres.

LOUIS CHEVALIER.

UNE PRÉSENTATION SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

FASHION

« Les sentiments ont leur destinée », a dit Barbier d'Aurévilly.

Il en est un contre lequel tout le monde est impitoyable : c'est la vanité. Si l'on considère que l'importance d'un sentiment en fixe la valeur sociale, on voudra bien admettre que cette recherche inquiète de l'approbation des autres, que cette inextinguible soif des applaudissements de la galerie, qui dans les grandes choses s'appelle : « Amour de la gloire » et dans les petites : « Vanité », est loin d'être quantité négligeable.

La vanité se manifeste de mille façons ; nous désignerons un de ses fruits sous le nom de *fashion*.

Quelle autre étiquette, en effet, donnerions-nous à cette catégorie de jeunes gens fats et futils dont la mise est parfois ridicule à force de recherches, qui affectent une gentilhommerie exagérée, doublée d'un scepticisme prétentieux, et se montrent trop souvent plus sensibles au point d'honneur qu'à l'honneur même ?... Cette secte, depuis qu'elle dure (et on en retrouve la trace dès les premières pages de l'histoire), n'a guère changé que de noms et de folies ; elle s'est mêlée aux mœurs et aux coutumes de chaque époque, mais comme elle a toujours relevé de la mode, de la *fashion*, j'ai pensé que ce dernier mot pourrait servir d'expression globale à cette longue série de beaux, de muguets, de roués, de muscadins, d'incroyables, de dandys, de lions, de petits crevés, jusqu'aux gommeux, aux pschutteux et aux boudinés de ces dernières années.

La mode, dans l'acception simple et vraie du mot, veut dire : manière d'être ; à ce point de vue, la mode est la ma-

nière d'être d'une société. Les transformations successives des modes en France indiquent donc très clairement nos transformations sociales. Personne n'invente la mode qui tient aux mœurs du jour : on la subit, elle est un effet et non une cause.

Chaque époque a éprouvé le besoin de dénommer par un vocable nouveau les jeunes élégants et, à la rigueur, ces substantifs multiples pourraient passer pour des synonymes. Cependant, en regardant de près, ils sont séparés par des nuances délicates qui suffisent à peindre toute une époque et ce serait commettre une hérésie que de confondre les petits-maîtres de Marivaux et les fin-de-siècle de Lavedan ou de Gyp, déjà différents des gommeux de Meilhac et d'Halévy.

En ne remontant qu'aux jeunes marquis du XVIIe siècle dont le type est si admirablement tracé dans le *Misanthrope*, on voit, en effet, se succéder jusqu'à nous cette jeunesse spéciale qui attache toute son importance à l'élégante fatuité qu'elle étale dans nos salons, aux balcons de nos théâtres et dans certaines promenades. Toutefois la fashion n'est pas exclusivement l'art de la mise, une heureuse et audacieuse dictature en fait de toilette et de tenue extérieure : très certainement c'est cela aussi, mais c'est bien davantage. Ce n'est pas un habit qui marche tout seul, c'est une certaine manière de le porter et d'agir.

Nos snobs actuels ne relèvent de la fashion que d'une façon très indirecte et aucune parenté ne les unit aux dandys et aux lions. Nous nous expliquerons d'ailleurs à leur sujet en terminant cette esquisse rétrospective.

* * *

Après la génération dont les Clitandre et les Alceste furent le portrait, vinrent les *roués* de la Régence. Ce nom de roués avait une fâcheuse étymologie, car on ne rouait autrefois que les scélérats ; mais, comme nos expressions les plus énergiques ont perdu toute leur valeur dans les hyperboles de la conversation maniérée des salons, de même ce nom ne signifie qu'un perfide en amour et ce qu'on appela, par analogie, un charmant scélérat. D'après Saint-Simon, ce serait le Régent lui-même qui, le premier, aurait baptisé ainsi ses compagnons. Quant à l'origine même du mot, on raconte que, traversant la place de Grève en 1719, un jeune seigneur en état d'ivresse fut insulté par un criminel qui allait subir le supplice de la roue : « Ami, lui répondit le jeune homme sans s'émouvoir, être roué ne dispense pas d'être honnête. » Le mot fit, dit-on, fortune à la cour et l'on s'empressa d'être poli, tout en étant roué par la débauche ou digne de la roue par les mœurs.

La cour et la ville furent infestées de ces Alcibiades au petit pied ; la corruption des mœurs, le jeu forcené, les dettes sans payement, les excès de tout genre dans le luxe et la dépense, le mépris des croyances religieuses, des lois sociales, devinrent les insignes du bel

UN PETIT-MAITRE SOUS LOUIS XVI

air et les titres à la considération du grand monde.

Paris pouvait brûler, la France s'engloutir, le monde crouler : il y avait défense, défense positive, absolue de venir troubler le Régent après dix heures du soir. Les roués de monseigneur étaient surtout le duc de Brancas, le marquis de Canillac, le comte de Broglie, le comte de Nocé, le chevalier de Ravanne-Cossé-Brissac... Par une bizarrerie singulière, après deux ou trois ans de cette vie, Brancas eut des remords et se retira à l'abbaye du Bec. Plusieurs fois il écrivit de sa retraite au Régent pour l'inviter à suivre son exemple; mais le duc se bornait à lui répondre par le refrain d'une chanson à la mode :

Reviens, Philis ; en faveur de tes charmes,
Je ferai grâce à ta légèreté !

Law était alors dans toute sa vogue.

— Monsieur, lui dit un jour Canillac, vous n'avez rien inventé ; bien avant vous j'ai fait des billets que je n'ai pas payés : vous m'avez volé mon système.

Un type curieux perdu au milieu de ces roués féroces fut ce domestique du Régent, brave et naïf personnage qui avait vu naître le prince et que le prince avait fait concierge du Palais-Royal. Il se nommait Hagnet ; c'est lui qui, chaque soir, devait, un bougeoir à la main, conduire son maître jusqu'à la chambre où se célébrait l'orgie. Un jour, le duc d'Orléans l'ayant engagé d'entrer :

— Monseigneur, répondit le brave homme, mon service finit ici. Je ne vais pas en si mauvaise compagnie.

Parmi les femmes — car il y avait aussi les roués — les principales furent alors Mme d'Averne, Mme de Sabran, Mme de Phalarès et Mme de Parabère (côté du grand monde). Du côté des actrices, citons : la Souris, la Duze, la Florence, la Desmarets, etc. Les toilettes étaient charmantes. Parler d'elles au XVIIIe siècle, c'est évoquer le souvenir des paniers, des garnitures en chicorée : ruban, fanfreluches de taffetas et de gaze. Il sembla dès la régence qu'on eût hâte de se reposer des façons si majestueuses du règne de Louis XIV.

Veut-on se faire une idée du jargon que cette jeunesse étourdie avait adopté? Qu'on lise *Angola*, du chevalier de La Morlière. C'est là que vous verrez telle femme qui *minaude comme un ange* et tel homme qui *danse comme un dieu;* celle-ci est *pétrifiée* par l'aventure la *plus cruelle;* celle-là fut *anéantie des faits* qu'on lui raconte et trouva qu'un scrupule était du *dernier bourgeois*.

On croirait entendre encore le marquis de Mascarille, et cependant il y avait déjà d'autres nuances dans cette langue à part, empruntée à notre lexique, mais non à notre grammaire. Ces mœurs et ce langage ont varié insensiblement pendant tout le XVIIIe siècle et le fond de la couleur est arrivé jusqu'à nous ; le marivaudage en fut l'intermédiaire.

Ces roués de la régence étendirent leur influence et leur ton sur tout le règne de Louis XV. Et ce roi qui fut le plus beau gentilhomme de sa cour donna l'exemple de la suprême élégance à toute la jeunesse dorée, petits papillons de Marly ou de Versailles qui jouaient de leurs ailes brillantes jusque sur l'affût des canons.

L'anglomanie ne prit naissance que sous le règne de Louis XVI, et l'expression de petit-maître, qui avait été délaissée pour celle de roué, redevint à la mode. La guerre d'Amérique fut la première cause de cet engouement; mais la liaison du prince de Galles et du prince d'Orléans, les deux princes les plus frivoles de leur temps, devait achever de donner le goût des choses britanniques; cette manie modifia le jargon des oisifs, ainsi que leurs costumes. On ne vit plus que culottes de peau, bottes à retroussis, fracs à revers, ornements d'acier, chapeaux ronds et cravaches ; on ne parla plus que chevaux, jockeys, phaétons et... liberté !

La galanterie française modifia quelque peu cette vie de haras, et quelques belles Anglaises apprirent à nos Parisiennes à se vêtir en amazones et à galoper avec

LE VIEUX INCROYABLE

nos faux-lords au Bois de Boulogne. Toutefois le plus grand nombre des femmes à la mode resta sur les phaétons légers et brillants. Le *Longchamp* de ce temps-là réunissait tous ces phaétons, toutes ces amazones et, en outre, les plus beaux attelages de la cour; mais, il faut l'avouer, les actrices y surpassaient en luxe, et surtout en élégance, les plus grandes dames de Versailles et du faubourg Saint-Germain.

Tels furent les petits-maîtres et les petites-maîtresses qui s'éclipsèrent tout à coup lors de l'ouverture des États généraux. Avec cette génération d'oisifs opulents disparurent aussi, pour un temps, ce langage affecté, ces mœurs dissolues et ces scandales dont les *Mémoires* de Beaumarchais et ses comédies sont les derniers tableaux.

Celui qui emporta le deuil des petits-maîtres et des roués fut le fameux maréchal de Richelieu, qui s'éteignit en 1789, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Richelieu octogénaire se vantait encore de ses prouesses, de ses merveilles d'amour; il prenait une peine infinie à se rajeunir, à s'embellir, et ce n'était plus qu'une vieille poupée à la face de bergamote vermillonnée.

Il eut jusqu'à la fin la présomption d'être aimé pour lui-même; il prétendait au cœur des femmes comme à une conquête de droit absolu; il voulait inspirer l'amour malgré son âge, et ceux et surtout celles qui connaissaient cette faiblesse l'exploitèrent à merveille. Voltaire avait conquis l'amitié du maréchal par un incessant éloge de son bel air, car notre faible à tous est de vouloir briller par les qualités que nous n'avons pas ou que nous n'avons plus. « Je vous attends, écrivait Voltaire à son héros arrivant à Paris en 1778, avec l'inquiétude d'un vieillard qui n'a pas de temps à perdre et l'impatience d'une jeune fille qui attend son amant. »

Avec un sens droit et ferme pour les affaires d'État, le maréchal n'avait pas la raison suffisante pour se conduire lui-même. A quatre-vingt-quatre ans, il épousa Mme de Rothe, veuve d'un gentilhomme irlandais, et cela, disait-il, dans la vue d'avoir un fils qu'il eût destiné à l'Église : « Ce qui, écrivait-il à M. de Frousac, n'a pas trop mal réussi à notre famille. » Il n'eut pas le bonheur d'être père.

On pourrait dire aujourd'hui de ce vieux gentilhomme qu'il fut le roi des « vieux marcheurs ».

* * *

Le terrible ouragan révolutionnaire avait tout tué ou dispersé; rien ne rappelait plus le ramage de ces oiseaux brillants, et l'ignoble *Carmagnole* était devenue à son tour une mode imposée par

la Terreur, comme le tutoiement des femmes était devenu le langage ordinaire, sous peine d'être suspect.

Mais à peine le 9 thermidor eut-il renversé le sanglant décemvirat, qu'on vit reparaître, comme les fleurs au printemps, ce qu'on a appelé la jeunesse dorée ou les muscadins.

Les muscadins étaient les jeunes royalistes bravant les formes républicaines et affectant plus tard l'uniforme des chefs vendéens. Cet uniforme consistait en un frac gris à collet de velours, en culotte à bouffettes, en bas de soie dans des bottes molles et, par opposition aux cheveux coupés à l'antique, les jeunes gens tressaient en nattes leur chevelure et la relevaient au-dessus du col, comme des gens qu'on va décapiter. Ils appelaient cela *coiffure à la victime*.

La création du mot muscadin est attribuée au député Chabot. Il l'aurait employée pour flétrir les jeunes Lyonnais qui résistèrent aux troupes de la Convention, élégants, aux cheveux parfumés sentant le musc. Ce mot aurait fait une rapide fortune, et il se serait étendu aussitôt à cette partie oisive de la jeunesse parisienne qui allait faire de la réaction thermidorienne un carnaval effronté.

Ce furent eux qui imaginèrent le *bal des victimes*, orgies impies, dit M. P. de Saint-Victor, où la débauche impudente, affublée des oripeaux d'un faux deuil, parodiait la douleur; où les saluts imitaient la chute d'une tête dans le panier du bourreau; où le costume de rigueur d'une danseuse était le châle rouge et les cheveux coupés à fleur de tête : « Est-ce la danse des morts d'Holbein? s'écrie Mercier. Pourquoi, au bruit des violons, ne fait-on pas danser un spectre sans tête? » Martainville fut leur auteur dramatique, et ses couplets contre les Jacobins étaient sur toutes les lèvres muscadines.

Cependant ils reprirent jusqu'à un certain point l'ancien langage du bon ton; mais ils crurent devoir l'énerver en grasseyant. Ils supprimaient l'*r* ou changeaient le *ch* en *s*, le *g* en *r*. Sur le boulevard qu'ils fréquentaient (limité d'un côté par la rue Grange-Batelière

LA CONVERSATION MYSTÉRIEUSE SOUS LE DIRECTOIRE

IDÉE RIANTE (HENRY MONNIER)

et de l'autre par notre rue de la Chaussée-d'Antin, on les entendait dire à tout propos : *C'est incoyable, ma paole d'honneu*. Ils répétaient si souvent *c'est incoyable* que ce mot devint, pour les désigner, synonyme de *muscadin*.

Les incroyables avaient leur mot de passe : *dix-sept* Louis XVII; ils avaient aussi leur signe de ralliement : une statuette en bois ou en plomb représentant une figurine de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Leur mise a été finement caricaturée par Carle Vernet : habit carré vert bouteille à longues basques et à boutons de nacre, cravate énorme de mousseline, large culotte à gros plis tombants, bas blancs striés de larges raies bleues, bottines pointues, et sur la tête le chapeau à deux cornes, couvrant une coiffure à oreilles de chien. Ainsi vêtus, les incroyables, un gros bâton noueux à la main, avaient l'air mélancolique. Le soir, ils se retrouvaient au bal de Calypso.

En 1795, quelques élégants lancèrent le collet noir, qui, en signe de deuil, devait remplacer l'aristocratique collet vert ; mais les jeunes patriotes s'émurent ; on se battit au Palais-Royal. Un républicain apostropha un incroyable :

— De quoi portes-tu le deuil, bougre de chouan ?

— De toi ! répondit l'incroyable, qui lui brûla la cervelle.

Ce fut la fin des collets noirs.

Nos muscadins incroyables ne se bornèrent pas à donner le ton du langage et des modes; ils se mêlèrent de politique et voulurent chasser la Convention avant qu'elle eût achevé la Constitution de l'an III. Ces imitateurs microscopiques de Stofflet et de Charette grasseyèrent leurs fureurs dans les sections de Paris, prirent les armes et marchèrent contre les Tuileries. Un petit général, à peu près inconnu jusque-là, les y attendait et, par quelques coups de canon à mitraille, les dispersa et leur fit abandonner leur uniforme vendéen.

Ce jour-là finirent la jeunesse dorée, les muscadins, les incroyables, mais non pas pour longtemps ; ces bélitres qui font remarquer leur costume par leur figure et leur figure par leur costume, qui prennent l'affectation pour l'élégance, l'exagération pour l'originalité, le jargon pour l'esprit et l'oisiveté pour un air de noblesse devaient se perpétuer. C'est pour cela qu'en France ils ont toujours porté un nom ironique.

***

En 1797, ils acceptèrent le qualificatif de merveilleux et de merveilleuses comme un éloge. Le voluptueux Barras, qui avait le département de la représentation officielle, leur ouvrit ses salons, où se pressa la société la plus frivole et

la plus corrompue. Ce fut un temps de réaction où les classes riches, si longtemps retenues par la peur, donnèrent le signal des bals, des festins, des plaisirs, s'adonnèrent à un luxe effréné.

Au sortir de cette époque révolutionnaire qui semblait avoir tout englouti et qui laissait dans le sein de chaque famille une marque sanglante de son passage, la société parut saisie d'une sorte de fièvre de distractions et de fêtes. Les salons n'existaient plus, tout se passait en plein air; les succès d'une femme n'avaient plus pour théâtre les cercles d'un monde disparu, mais les lieux publics. C'était aux spectacles qui venaient de se rouvrir, dans les jardins, dans les bals par souscription que l'on se rencontrait au milieu de la foule.

La licence des mœurs à cette époque est restée proverbiale. Les chanteurs Garat et Elleviou offraient les types accomplis de merveilleux : galants triomphateurs ayant la meilleure opinion d'eux-mêmes et brillants de suffisance et de vanité.

Les couleurs chamois, serin et violet dominaient dans les ajustements des merveilleuses, qui affectionnaient aussi les robes claires recouvertes de linon. La coiffure était surtout le fichu en marmotte sur un chapeau de paille. Leur costume avait la prétention d'imiter celui des anciennes Grecques ; elles eurent des manteaux, des tuniques et des chapeaux à la grecque. L'imitation s'étendit jusqu'à la chaussure et la plus merveilleuse parmi ces merveilleuses poussa la recherche en chaussant le cothurne jusqu'à orner de bagues de prix les doigts nus de ses pieds. La vicomtesse de Beauharnais, qui n'était encore que la très mondaine citoyenne Bonaparte, partageait alors avec Mme Tallien, Mme Récamier, la danseuse Lauscade, le trône de la mode et de la beauté.

Mais Mme Récamier, qui enflamma le cœur de Lucien Bonaparte, fut la véritable reine; sa présence partout était un événement.

INNOVATION ROMANTIQUE

Les merveilleux et merveilleuses disparurent avec le Directoire, mais non tout à fait leur façon de se parer. Le

souvenir s'en trouve consigné principalement dans les estampes de Debucourt et de Carle Vernet.

L'Empire fit naître d'autres fatuités ; mais elles se cachaient sous un habit si glorieux qu'on ne les remarqua plus que comme la contrefaçon de quelques qualités brillantes.

La Restauration ramena la frivolité, les prétentions au bon ton, les airs vrais ou faux de grandeur, de faste et le dédain aristocratique. Nos pères se souviennent encore des héros de Montansier, des académiciens de la rue de Grammont, des gentilshommes du boulevard de Gand et des chevaliers de la fidélité. De ces descendants du règne de Louis XV, des anglomanes du temps de Louis XVI, sont nés les fashionables qui rappelaient le désœuvrement fatigant, la nullité parée et les travers coquets de leurs prédécesseurs, lorsque des jeunes gens appartenant à la haute aristocratie de Londres s'arrogèrent le pouvoir de donner le ton et de régler la mode : ce furent les dandys.

COSTUME ROMANTIQUE (1830)

Le dandysme est donc dans son principe exclusivement anglais. Le mot de dandy fut inventé par George Brummell, qui avait, avant tout, selon l'expression de Barbey d'Aurévilly, la frivolité majestueuse. Voici la règle de conduite qu'il recommandait.

Dans le monde, tant que vous n'avez pas produit d'effet, restez ; dès que l'effet est produit, retirez-vous. Brummell — ce type du parfait dandy — entendait merveilleusement l'impertinence polie et excellait dans le sarcasme à froid ; il avait dans la conversation une ironie glaciale et continue. Ce qui le distinguait encore, a-t-on dit, c'était une imperturbable assurance, ce genre de fatuité dont tout le sel est dans l'excès même de l'affectation et qui devient spirituelle et inoffensive à force d'exagération.

« Le dandy, dit Paul de Saint-Victor, c'est le prince noir de l'élégance, regar-

dant le monde d'un œil vitreux comme son lorgnon, souffrant d'un pli de sa cravate dérangée, indifférent au cheval qu'il monte, à l'homme qu'il aborde et qu'il parcourt un instant du regard avant de le reconnaître, portant écrite sur son front, en anglais, cette insolente inscription : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? L'orgueil, l'indifférence, l'ironie sont les trois vertus théologales du dandy. Il se regarde et

UNE PERFECTION EN 1830

il se fait voir. Son attitude dans le théâtre du monde est celle d'un spectateur dédaigneux sur lequel les acteurs mêmes ont les yeux fixés. Il juge d'un mot et blâme d'un regard : une convention mystérieuse lui attribue l'infaillibilité sur les choses frivoles. »

« Un dandy n'existe pas en dehors d'une exquise originalité », s'écrie Byron. Et d'Aurévilly ajoute : « Le dandysme, c'est la libre pensée en fait de manière et de convenance du monde. »

Le dandy doit produire la surprise en gardant l'impassibilité ; mais, pour plaire à ce jeu difficile, il faut un don individuel, indéfinissable : la grâce. On peut apprécier le dandysme à condition qu'il ne soit pas dupe de lui-même ; il doit avoir conscience du paradoxe et de l'ironie de son œuvre.

Le fameux comte d'Orsay, le gendre de lady Blessington, fut le plus spirituel et le plus séduisant dandy que la France ait connu.

Voici comment s'exprimait cette année même l'un des hommes d'Angleterre les plus compétents qui soient en matière de dandysme : j'ai nommé sir Reginald Dawis.

« Je ne méprise rien. En revanche, je n'aime rien. Le propre du dandysme, c'est d'être indifférent.

« Mais entendons-nous. Si vous vous figurez qu'un dandy anglais est un être insensible, vous commettez une erreur très grave. Sa sensibilité, au contraire, est très développée, très délicate, toujours à la recherche du rare, du subtil, de l'imprévu. Mais elle est d'autant plus profonde qu'elle est moins apparente. Rien ne la révèle.

Rien ne doit la révéler. Les impressions ne valent que par leur retentissement dans notre vie intérieure. Ce sont, en quelque sorte, les matériaux avec lesquels nous édifions notre rêve. Quand une belle œuvre d'art vous émeut véritablement, l'émotion ressentie est silencieuse. Je déteste l'individu qui gesticule, qui crie d'admiration devant un tableau. Il est gênant, il me trouble... Il attente à ma liberté.

« Le masque d'impassibilité que vous m'avez reproché quelquefois en souriant est une chose nécessaire, croyez-moi. Il éloigne les familiarités ; il constitue une barrière contre les indiscrets, les fâcheux, les imbéciles. Livrez-vous à des amis de choix. Mais ayez garde de donner prise aux camaraderies faciles, aux relations de rencontre.

« Tout le secret du dandysme est là. Soyez-en le gardien scrupuleux. N'en laissez approcher que ceux dont vous êtes sûr. Brummell est mort sans que personne au monde ait connu de lui autre chose que ce qu'il a voulu montrer.

« Être indifférent en apparence, passer dans la vie avec une figure impassible, c'est s'honorer soi-même et se témoigner du respect.

« Fuyez les gens démonstratifs. Aimez, souffrez, rêvez, pleurez, sans le crier sur les toits. Vivez en vous-même, car nous sommes nous-même notre propre demeure. Un de nos poètes l'a dit.

« Ce n'est pas facile, me direz-vous. Mais croyez-vous que le dandysme soit accessible au premier venu? Brummell n'y est parvenu complètement que vers la quarantaine. Et pourtant, dès l'âge de quinze ans, il s'ennuyait déjà! »

. . . . . .

On donnait aussi vers 1837, et jusque sous le second Empire, le nom de lions et de lionnes aux élégants et aux élégantes du grand monde. Cependant Mme de Girardin, dans une de ses chroniques qui ont rendu célèbre le pseudonyme de vicomte de Launay, distingue subtilement le lion et le dandy : « Le dandy est celui qui veut se faire voir, le lion est celui qui veut voir; la merveilleuse est celle qui recherche tous les plaisirs, la lionne est celle que toutes

LES GANDINS EN 1840

les fêtes réclament et sans laquelle il n'est point de plaisir. »

Lions et lionnes furent, il faut l'avouer, un peu ridicules, et Gavarni en a fixé la caricature dans ses meilleures compositions.

Les lionnes disparurent complètement dans la tourmente de 1848 pour faire place à deux catégories de coquettes : les tapageuses et les mystérieuses.

Les premières se reconnaissaient à leur maintien évaporé, orgueilleux; les secondes, au contraire, à leur attitude noble, mais pleine de réserve.

* * *

Avec le second Empire, les modes devinrent disgracieuses, enlaidissant la femme que les crinolines d'une ampleur outrée rendaient grotesque. Les cocodès et les petits-crevés d'alors, portant lor-

gnon et suçant leur canne, méritent à peine d'être signalés ; plus tard, les gommeux, qui apparurent coiffés à la *Capoul,* les jambes dans des pantalons à pieds d'éléphant, les pschutteux, les boudinés n'ont réussi à se faire remarquer que par l'extravagance comique de leur costume. Ils sont morts du ridicule et attendent vainement depuis quelques années des successeurs.

Pour inventer une mode ou s'y soumettre absolument, il faut des désœuvrés, et ceux-là deviennent, à notre époque active, de plus en plus rares. Ces dernières années, les faucheurs, qui entraînaient leurs biceps avec un énorme rotin en guise de canne, montent aujourd'hui à bicyclette... On n'a même plus le temps de s'habiller.

Le snobisme, dont la signification a été défigurée à plaisir, n'a rien de commun avec la fashion. Ce mot, dont l'étymologie est *snob,* savetier, a été forgé en 1848 par le romancier Thackeray pour sa curieuse monographie du *Cant* publiée dans le *Punch.* Le snobisme indique l'état d'un homme qui admire platement les choses vulgaires parce qu'il est doué d'une forte dose d'affectation sotte et d'hypocrisie vaniteuse. Le snobisme est aussi la menteuse politesse. Un gentleman qui n'a que les apparences d'un gentleman est un snob, c'est-à-dire un savetier.

Mais il faut être si peu de chose pour se croire quelque chose!

HENRY FRICHET.

LES ÉLÉGANTS EN NÉGLIGÉ

LE CHATEAU DE RAPPERSCHWYL

MUSÉE NATIONAL POLONAIS

N'est-elle pas étrange la destinée de ce vieux castel qui mire ses tours grisâtres dans les eaux bleues du lac de Zurich? Ironie du sort! Le château des Habsbourg est devenu le refuge des Polonais et c'est ainsi que les mêmes murailles ont tour à tour protégé les victimes et le bourreau. Sans doute l'Autriche et l'Allemagne ne furent pas seules instigatrices de cette conspiration qui parvint à faire rayer de la carte d'Europe le nom d'un royaume autrefois illustre, mais elles eurent leur part du butin. Les fils des patriotes de la nation déchue ne peuvent oublier, lorsqu'ils franchissent le seuil de ce vieux burg, où ils ont réuni leurs plus précieuses reliques, que, par une bizarrerie du destin, ce sont les ancêtres de leurs persécuteurs qui leur ont préparé cette retraite pour faire revivre le souvenir de leur malheureuse patrie. Chacun sait que la maison des Habsbourg, dont l'empereur François-Joseph est le dernier représentant sur le trône d'Autriche, tire son nom du château de Habsbourg, situé dans le canton d'Argovie. Cette illustre famille, qui date du viiie siècle, donna des empereurs à l'Allemagne et à l'Autriche; elle possédait en Suisse de grands domaines et de nombreux fiefs. Le château de Rapperschwyl faisait partie de ce patrimoine. Actuellement, il appartient à la jolie petite ville du même nom. Il a été loué pour une période de quatre-vingt-dix-neuf ans au Musée polonais, qui est lui-même la propriété de la nation polonaise. Ce bail à long terme, que l'on

PORTE D'ENTRÉE DU CHATEAU

a préféré à une acquisition entière et définitive, permet aux émigrés de rêver de résurrections prochaines, de retour à l'ancienne prospérité. Il marque bien, dans tous les cas, le caractère transitoire de la situation actuelle.

Pour aller de Zurich à Rapperschwyl, on peut suivre plusieurs voies. Lorsque le temps est clair et l'atmosphère calme, le choix n'est pas douteux. En moins de deux heures, le bateau vous transporte au lieu de votre pèlerinage. On a de l'air, de la vue, pas de poussière, tandis qu'en chemin de fer... Le lac de Zurich est certainement moins pittoresque que le lac de Zoug ou celui des Quatre-Cantons ; il est cependant intéressant.

L'arrivée à Rapperschwyl notamment est pleine de charme. La riante petite ville se voit de loin. Sentinelle avancée, elle occupe une langue de terre peu étendue. Depuis quelque vingt ans, une digue d'un kilomètre environ de longueur relie la rive nord du lac à la rive sud. Cette digue, qui comprend plusieurs ponts de fer, dont un à travée tournante, permet au chemin de fer de franchir la faible distance qui sépare Pfaeffikon de Rapperschwyl ; elle laisse également passer les bateaux à vapeur qui font le service de Zurich à Schmerikon. Et c'est un réel agrément pour le touriste qui aime le mouvement que ce continuel passage des trains sur les deux rives, des barques ou des bateaux qui sillonnent le lac.

Il semble donc que les réfugiés polonais aient été bien inspirés en choisissant ce site pittoresque pour y établir l'abri temporaire de leurs richesses.

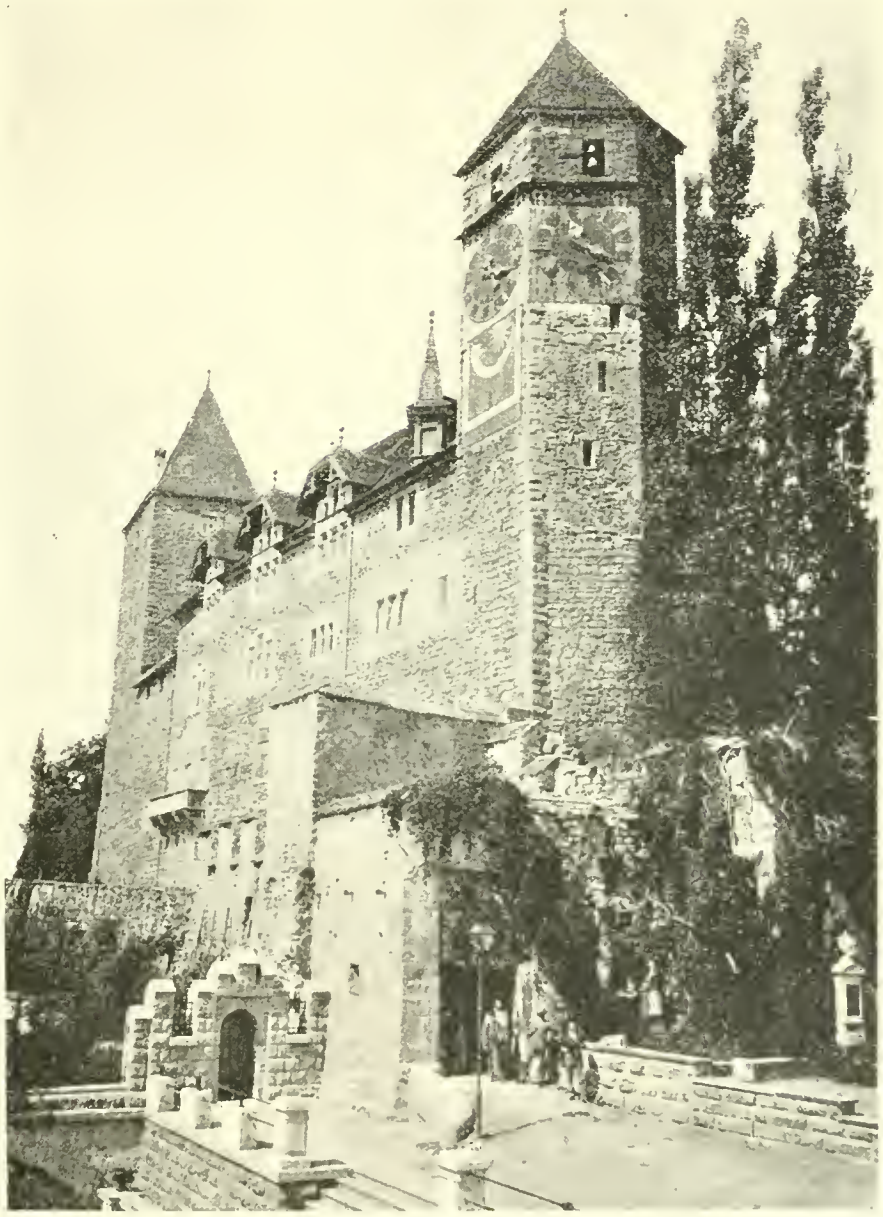
C'est dans l'antique château féodal qui domine la ville qu'est installé le musée national polonais. Si les hasards d'une excursion en Suisse vous amènent en ces lieux, arrêtez-vous quelques heures à Rapperschwyl. Vous ne regretterez pas cette halte. Ne vous attendez pas toutefois à trouver un édifice luxueux, d'une architecture merveilleuse et d'une richesse incomparable. Vous seriez déçu. Rien ne décèle l'opulence : les ors brillent... par leur absence, les galeries de tableaux sont en formation, la bibliothèque se fonde... Mais si vous aimez les vieux burgs avec leurs tours carrées, les murailles tapissées de lierre, les cours envahies par la verdure, et cette poésie intense qui se dégage des choses anciennes ; si vous êtes sensible au charme du passé, ce n'est pas sans une émotion sincère que vous franchirez le seuil de cet édifice qui est bien plus un temple qu'un musée : le temple de la piété filiale. C'est un hommage touchant rendu à la Pologne mutilée par ses enfants proscrits.

Lorsque l'on quitte le bateau au débarcadère de Rapperschwyl, on aperçoit un peu à gauche, dominant les petites maisons qui se pressent sur la rive, le château et l'église du village. La belle promenade de vieux et superbes tilleuls qui conduit à cette esplanade — et que l'on voit du lac — s'appelle le *Lindenhof*. On jouit de là d'une vue fort étendue. Prenons le chemin qui permet d'atteindre le but du pèlerinage : une rampe longe les murs du château et aboutit à une place ombragée où se célèbrent les fêtes de la ville. A droite, on voit encore le lac ; car la colline de Rapperschwyl forme presqu'île, le musée polonais occupant le sommet du promontoire. Une prairie, dans laquelle paissent des cerfs et des biches — objets d'une intéressante légende moyen âge — descend jusqu'aux rives du lac.

Nous sommes bien vite à la porte du château, tapissé de lierre de haut en bas. Deux bustes, l'un de la reine Hedwige, l'autre de Casimir le Grand, rappellent au visiteur les jours de gloire de la nation vaincue. Au centre, les armes de la Pologne. Pénétrons dans la cour du château. Des galeries en bois qui l'entourent au second étage descendent capricieusement la vigne sauvage et le lierre qui encadrent de fraîche verdure ces antiques murailles, symbole touchant du patriotisme toujours vivant

des émigrés polonais. Au milieu de la cour se dresse un monument très simple, élevé par le fondateur du musée, le comte Plater, dont le tombeau se trouve dans une cour voisine. Au haut d'une colonne sombre, l'aigle blanc de Pologne, aux ailes éployées, dans l'attitude de la défense, exprime la résistance opposée par un peuple fier et ombrageux, mais plein de courage et de patriotisme, aux efforts des envahisseurs. Des inscriptions gravées en quatre langues (polonais, français, allemand, latin) sur le piédestal rappellent les mémorables luttes soutenues par la Pologne pour son indépendance, pendant tout le siècle dernier.

De cette cour, on pénètre dans une vieille tour, qui porte maintenant le nom de Kosciusko, où l'on a construit naguère un magnifique mausolée de style gothique, renfermant le cœur du héros polonais. On accède au mausolée par un portail de grès rouge, que ferment une porte de chêne et une grille ouvragée. Au centre de l'espace circulaire assez étroit qui forme l'intérieur de la tour, une urne de bronze s'élève sur un piédestal de granit noir poli. Elle porte l'effigie de Kosciusko, soutenue par un aigle. Un génie, dont la main droite tient une trompette, soulève, du bras gauche, un voile et découvre, au-dessus de la tête du grand patriote, l'inscription : *Resurgat Polonia*. L'urne est signée par Trojanowski, un artiste parisien. Elle a été fondue chez Siot.



LE CHATEAU DE RAPPERSCHWYL

Des peintures de style roman décorent la voûte et les murs du mausolée. C'est le 11 août 1897 que fut inauguré ce monument. Après un service divin célébré à l'église catholique, l'assistance, composée de délégations venues de toute l'Europe, s'est formée en cortège pour se rendre au château. Précédé de drapeaux et de personnages

costumés, le vase renfermant le cœur de Kosciusko était porté sur un brancard par des dames polonaises et des paysans polonais en costume national.

Et cet hommage rendu par un peuple à l'un de ses fils les plus vaillants ne manquait pas de grandeur. La presse française a rendu compte de cette cérémonie, simple et touchante, comme il convenait à la mémoire du héros polonais en qui la Pologne a personnifié l'esprit de désintéressement et de dévouement à la patrie et ses espérances de relèvement.

On connaît les luttes soutenues par cette nation au moment où la France était elle-même en guerre avec les puissances coalisées. Luttes glorieuses, mais funestes. Après avoir battu les Russes à diverses reprises, Kosciusko, nommé généralissime des forces nationales, succomba à Macijowice; percé de coups, il tomba en s'écriant : *Finis Poloniæ*. Prisonnier des Russes, qui respectèrent son courage, il fut conduit à Saint-Pétersbourg où, après être demeuré deux ans, il fut mis en liberté par Paul Ier. C'est alors qu'il voyagea en Angleterre, en France, en Amérique. Il vint à Paris en 1798, s'y fixa quelques années et alla, vers 1814, s'établir en Suisse, à Soleure, où il mourut le 15 octobre 1817. Kosciusko avait été naturalisé Français dès 1792. C'est la famille des comtes Morosini qui avait conservé la précieuse relique, vénérée maintenant dans le musée polonais.

LA VILLE DE RAPPERSCHWYL

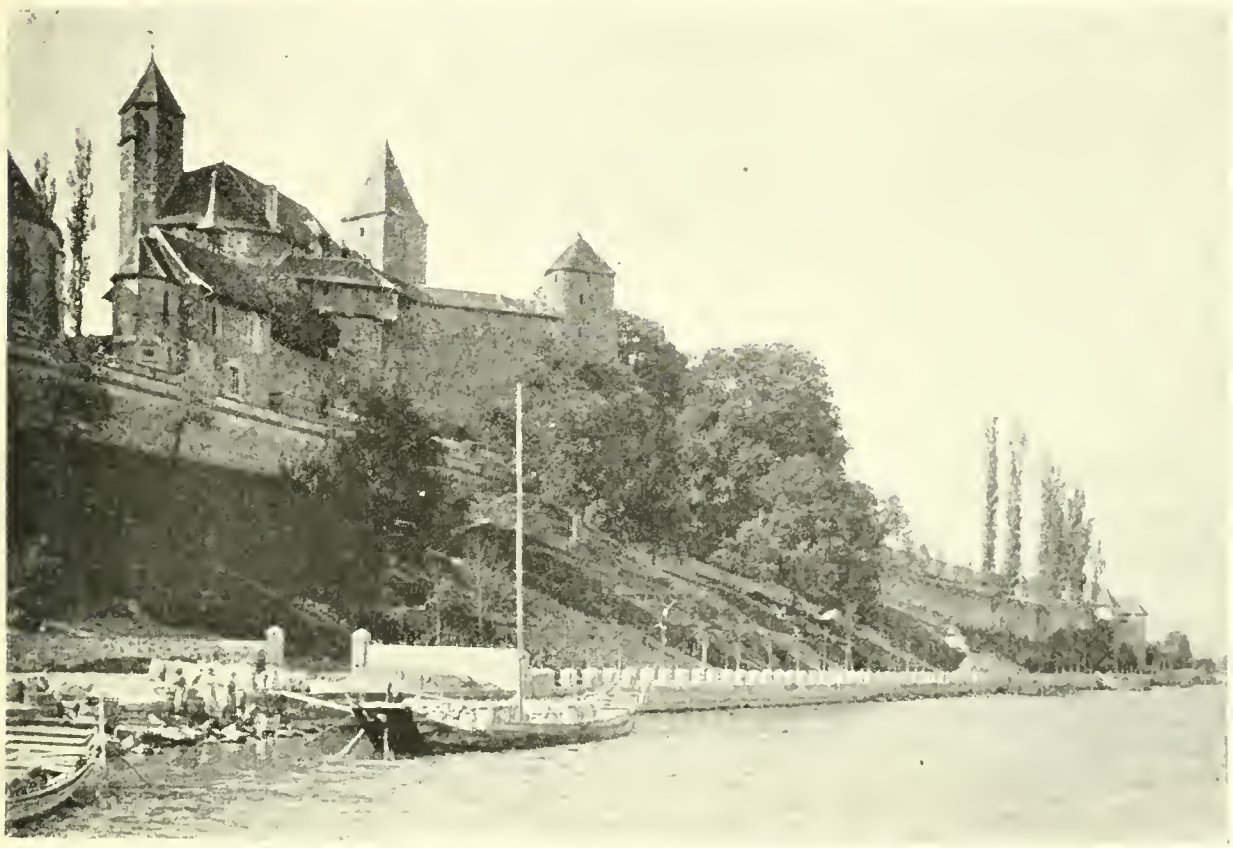
Non loin de la tour de Kosciusko se trouve l'entrée du musée proprement dit. Bien que l'installation ne soit point encore complètement terminée, — elle exigera de nombreuses années, — elle est suffisante néanmoins pour intéresser le visiteur. Trois salles notamment, consacrées aux plus célèbres d'entre les fils de la Pologne, méritent une visite : la salle de Kosciusko, celle de Kopernick et celle de Mickiewicz. La Patrie, la Science et les Arts.

Mais procédons par ordre. Au rez-

de-chaussée, dès l'entrée, on admire de belles sculptures de Victor Brodzki. Le premier étage est consacré à l'exposition des souvenirs les plus précieux de l'histoire de la Pologne : les tableaux historiques, les portraits des rois, des héros, des poètes, des patriotes. A signaler particulièrement une belle collection de camées représentant les rois de Pologne et les chefs de l'insurrection de 1863. Rappelons à ce propos que la France s'intéressa toujours au sort de cette valeureuse nation. Louis XV tenta vainement de s'opposer au premier démembrement, et Napoléon Ier, en fondant le grand-duché de Varsovie, fit renaître l'espoir dans le cœur des Polonais, qui se montrèrent très dévoués à l'empereur. Un corps d'élite accompagna constamment l'armée française pendant les diverses campagnes du premier Empire.

On connaît la bravoure de Poniatowski, qui se noya dans l'Elster plutôt que de se rendre, après avoir été nommé maréchal de France sur les champs de bataille de Leipsick. Signalons encore Dombrowski, rassemblant en Pologne, après la bataille d'Iéna, plus de 30 000 combattants, qui vinrent grossir l'armée française.

Et l'on ne peut s'empêcher de ressentir une certaine émotion, lorsque, parcourant ces galeries de tableaux, on évoque cette heure déjà lointaine de l'histoire, où la France éveillait dans le monde tant de sympathies. Fidèle à sa mission généreuse, elle semblait la protectrice naturelle de tous les opprimés ; elle était l'amie des vaincus, forts de leur droit. Aujourd'hui, l'énergie de la nation semble être absorbée tout entière par des luttes stériles.



LE MUSÉE POLONAIS ET LE LAC DE ZURICH

Au second étage se trouve la bibliothèque, renfermant une assez belle collection d'ouvrages polonais ou relatifs à la Pologne. C'est dans cette salle que se trouvent les manuscrits les plus précieux : autographes des écrivains polonais. A signaler également quelques

livres curieux des xve et xvie siècles. Un salon de lecture permet de consulter les périodiques et journaux polonais du mois écoulé. Disons un mot de la décoration, qui est sobre, comme il convient à un lieu d'étude en un site solitaire; d'assez jolies peintures murales égayent le plafond et l'embrasure des fenêtres.

De là, deux portes vous invitent à entrer dans la salle de Kosciusko, qui est intéressante par le nombre de reliques qu'elle renferme. Dans un angle est placé le lit du héros, entouré de bustes, de tableaux et de médaillons. Tout fait revivre aux yeux du visiteur le vaillant soldat : nombreux portraits, mille souvenirs personnels, collection d'ouvrages... Aucun patriote polonais ne pénètre dans ce vrai sanctuaire sans être ému jusqu'aux larmes. Etrange peuple, en vérité, que ce peuple éminemment impressionnable qui garde en son âme ulcérée, avec le souvenir de ses défaites inéluctables, celui de ses gloires passées et le ferme espoir de résurrections prochaines !

La salle voisine est celle de Kopernik, dont on voit, sur l'escalier, la magnifique statue, œuvre de V. Brodzki. Précurseur de Galilée, Copernic fut le premier parmi les modernes à énoncer, avec essai de démonstration, cette opinion que la terre pouvait être en mouvement. Cette idée n'était pas nouvelle, sans doute. Plus de 500 ans avant Jésus-Christ, les pythagoriciens l'enseignaient fort mystérieusement, comme toutes leurs autres doctrines. Au moyen âge, tel fut l'engouement des philosophes et des savants pour le système métaphysique d'Aristote que nul n'osait soutenir ouvertement une hypothèse qui ne concordait pas avec les doctrines du maître. La cosmographie antique était le fruit, non d'observations de faits, mais de déductions philosophiques. Aussi le système astronomique de Ptolémée, en vertu duquel la terre était considérée comme le centre du monde, pouvait-il être considéré comme la rigoureuse conséquence des théories péripatéticiennes. Il fallait donc un certain courage pour oser affronter la lutte et combattre les préjugés régnant universellement. Copernic n'eut ce courage qu'à demi. Galilée l'eut tout à fait. On sait ce qu'il lui en a coûté. Aussi admire-t-on la sagesse de l'astronome polonais qui, peu désireux sans doute d'être hébergé aux frais du Saint-Office, comme le savant florentin, attendit trente-cinq ans avant de publier l'ouvrage dans lequel il exposait ses recherches et ses calculs. Ce livre, intitulé *De Revolutionibus orbium cœlestium*, ne lui parvint imprimé que le jour même de sa mort. Il y expose, avec des remarques ingénieuses, le système qui porte son nom dans l'histoire de l'astronomie.

Certains arguments imaginés par Copernic ne manquent ni d'ingéniosité ni de justesse. Lorsque, remarque-t-il, nous sommes assis sur un bateau dont toutes les parties sont toujours dans la même situation, tant entre elles qu'à notre égard, et dont l'image, par conséquent, ne se déplace point à nos yeux, nous voyons ce bateau comme immobile, quoiqu'il marche continuellement. Au contraire, les images de la tour de St-Marc, des clochers de Venise passent devant nos yeux. Nous voyons donc la ville, les arbres du rivage passer à côté de nous et s'éloigner ensuite, tandis que c'est nous qui quittons le port. De même si, au lieu de faire tourner avec une rapidité inconcevable le Soleil et l'immense assemblage des cieux autour et pour le service de la Terre, qui n'est qu'un point en comparaison, il avait plu à l'Auteur de toutes choses de faire tourner la Terre et les autres planètes autour du Soleil, la dépense serait très petite et les effets tout aussi magnifiques.

C'est à Warmie, dont son oncle était évêque, que Copernic, jouissant d'un canonicat dans l'église de cette ville, consacra ses loisirs — loisirs de chanoine — à l'étude des questions astronomiques. Sollicité par le cardinal

Schomberg, évêque de Capoue et religieux dominicain, et par l'évêque de Culm, il résolut de publier le résultat de ses travaux. Désirant se mettre à couvert contre les attaques des péripatéticiens et des scolastiques, Copernic dédia son traité au pape Paul III, dont il avait éprouvé les bontés.

Les Polonais, justement fiers du génie de leur illustre compatriote, ont été bien inspirés en lui réservant une place d'honneur dans leur Panthéon national. Les gloires militaires ne sont pas seules dignes d'admiration et de louanges.

Gassendi, qui fit l'éloge de Copernic, montre comment il fut un vrai modèle pour les philosophes.

Abandonnons la salle de Kopernik et la bibliothèque, et montons au troisième étage. Nous quittons les sciences pour les lettres et les arts. En effet, dans une fort belle salle, dont la restauration vient d'être terminée, sont exposés de très intéressants tableaux destinés à former une galerie complète. Le plafond et les poutres ouvragés font l'admiration de tous les connaisseurs. Quant à la vue dont on jouit, de cette salle inondée de radieuse lumière, elle est merveilleuse. Des deux côtés, les fenêtres s'ouvrent sur le lac et ses rives charmantes.

De la galerie de tableaux, on passe dans deux salles latérales : l'une, celle de Mickiewicz, renferme, avec un admirable portrait du poète polonais, par M. Horwitz, une foule de souvenirs relatifs à sa vie et à son œuvre ; l'autre est la salle des Etrangers, amis de la Pologne. L'idée est certes touchante, qui présida à cette affectation d'un lieu spécial réunissant en une commune amitié les nations les plus diverses. Comme bien on le pense, la France n'est point oubliée et nombreux sont les souvenirs qui rappellent la sympathie très réelle vouée jadis à la malheureuse patrie des émigrés.

La salle de Mickiewicz intéresse les Français à plus d'un titre. On sait, en

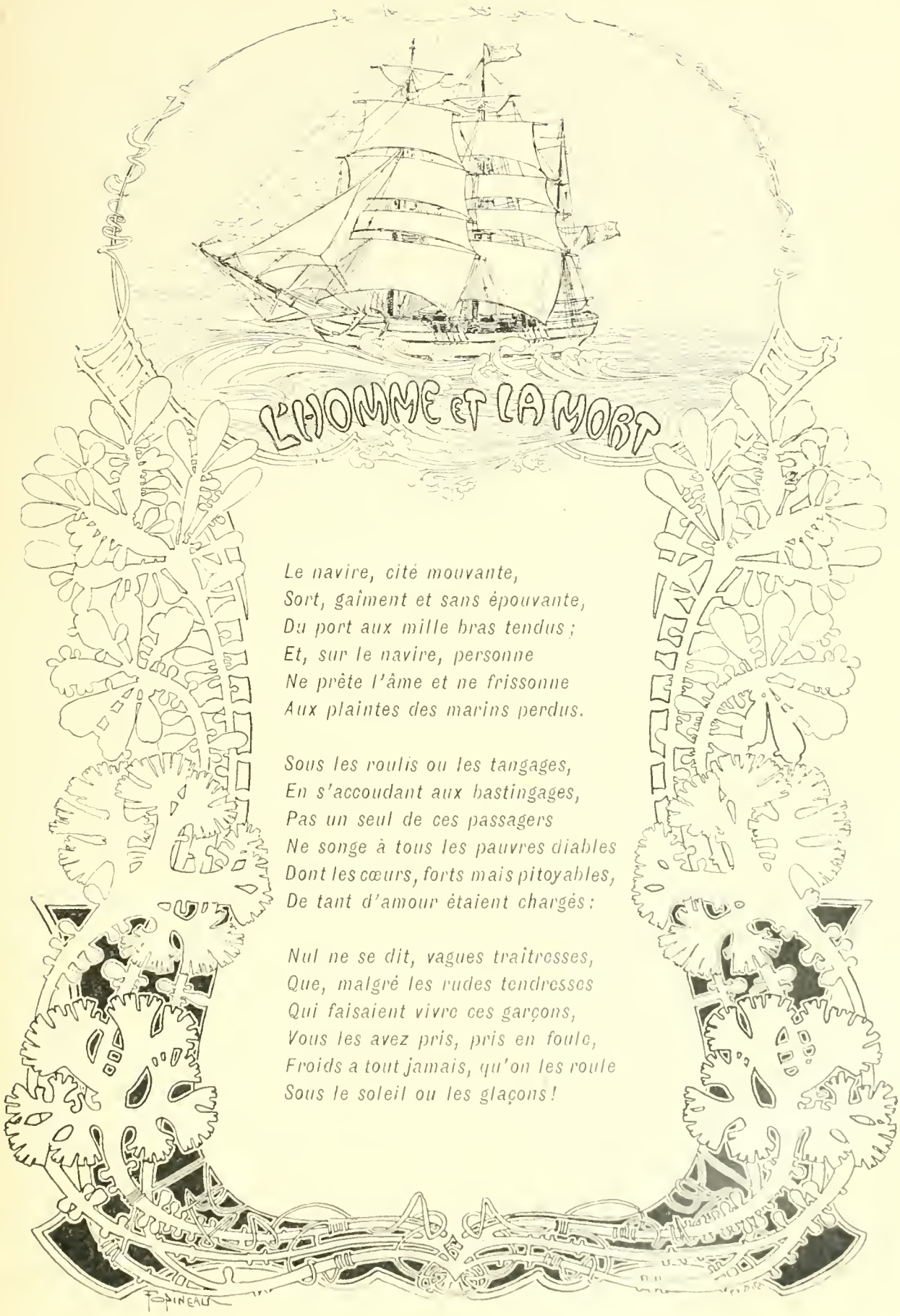
BATAILLE DE RACTAWICE (1794) — TABLEAU DE CASANOVA

LA CHAMBRE DE KOSCIUSKO

effet, que le plus grand et le plus célèbre des poètes polonais professa au Collège de France vers 1840 et sut retenir autour de sa chaire un public aussi enthousiaste que choisi en traitant un sujet encore mal connu : l'histoire et la littérature slaves. Avant de se fixer à Paris, Adam Mickiewicz avait enseigné la littérature latine à l'ancienne académie de Lausanne. Aussi le centenaire de la naissance du héros national de la Pologne perdue, du « Victor Hugo d'un peuple toujours en deuil », a-t-il été célébré avec un grand enthousiasme par les Polonais fixés en Suisse.

Et c'est ainsi que chaque année des anniversaires pacifiques permettent aux Polonais disséminés un peu partout dans le monde de faire revivre la patrie morte depuis plus de cent ans ; et c'est sur le sol helvétique que l'on se réunit, la Suisse ayant toujours été hospitalière à toutes les infortunes. Et c'est un réconfortant spectacle pour l'étranger que d'assister à ces manifestations d'ardent patriotisme et de fidélité à toute épreuve. Kosciusko, Kopernik, Mickiewicz, tels sont les trois principaux génies qui occupent le musée de Rapperschwyl dans lequel semble s'être réfugiée l'âme de la Pologne. On le voit, ce musée ne ressemble à aucun autre musée. A ce titre, il mérite une visite. Et puis, placé dans une région incomparable, non loin de la Suisse classique de Lucerne et d'Interlaken, il peut être facilement compris dans un voyage circulaire au pays des glaciers. On n'a pas à craindre ici les enfilades interminables de galeries des grands musées citadins et l'on revient de ce petit pèlerinage ému et point fatigué.

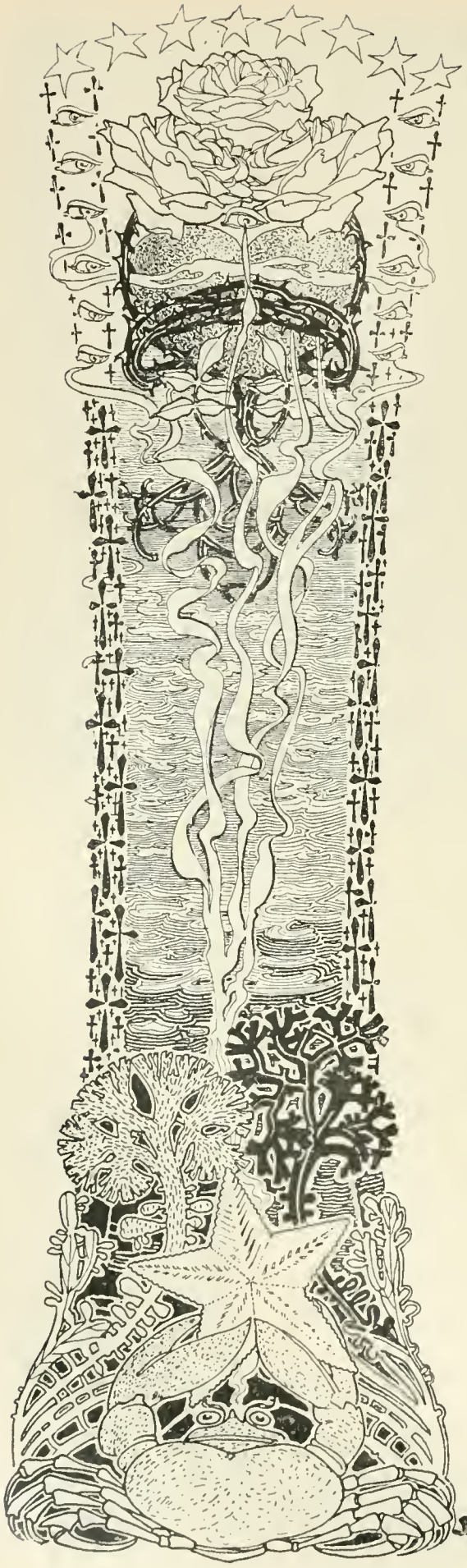
A. Berthier.



Le navire, cité mouvante,
Sort, gaîment et sans épouvante,
Du port aux mille bras tendus ;
Et, sur le navire, personne
Ne prête l'âme et ne frissonne
Aux plaintes des marins perdus.

Sous les roulis ou les tangages,
En s'accoudant aux bastingages,
Pas un seul de ces passagers
Ne songe à tous les pauvres diables
Dont les cœurs, forts mais pitoyables,
De tant d'amour étaient chargés :

Nul ne se dit, vagues traîtresses,
Que, malgré les rudes tendresses
Qui faisaient vivre ces garçons,
Vous les avez pris, pris en foule,
Froids a tout jamais, qu'on les roule
Sous le soleil ou les glaçons !



Peut-être qu'à cette seconde,
Sous la quille, dans l'eau profonde
Que creuse le vaisseau courant,
Glisse un de ces cadavres blêmes,
Pâle encor des pâleurs suprêmes,
De celles qu'il eut en mourant.

Les morts sont morts : on les oublie !
Car l'eau docile se replie
Devant la marche du vaisseau ;
On chante, on lit, on cause, on danse :
Grâce aux flots rythmant leur cadence,
C'est la gaîté dans un berceau.

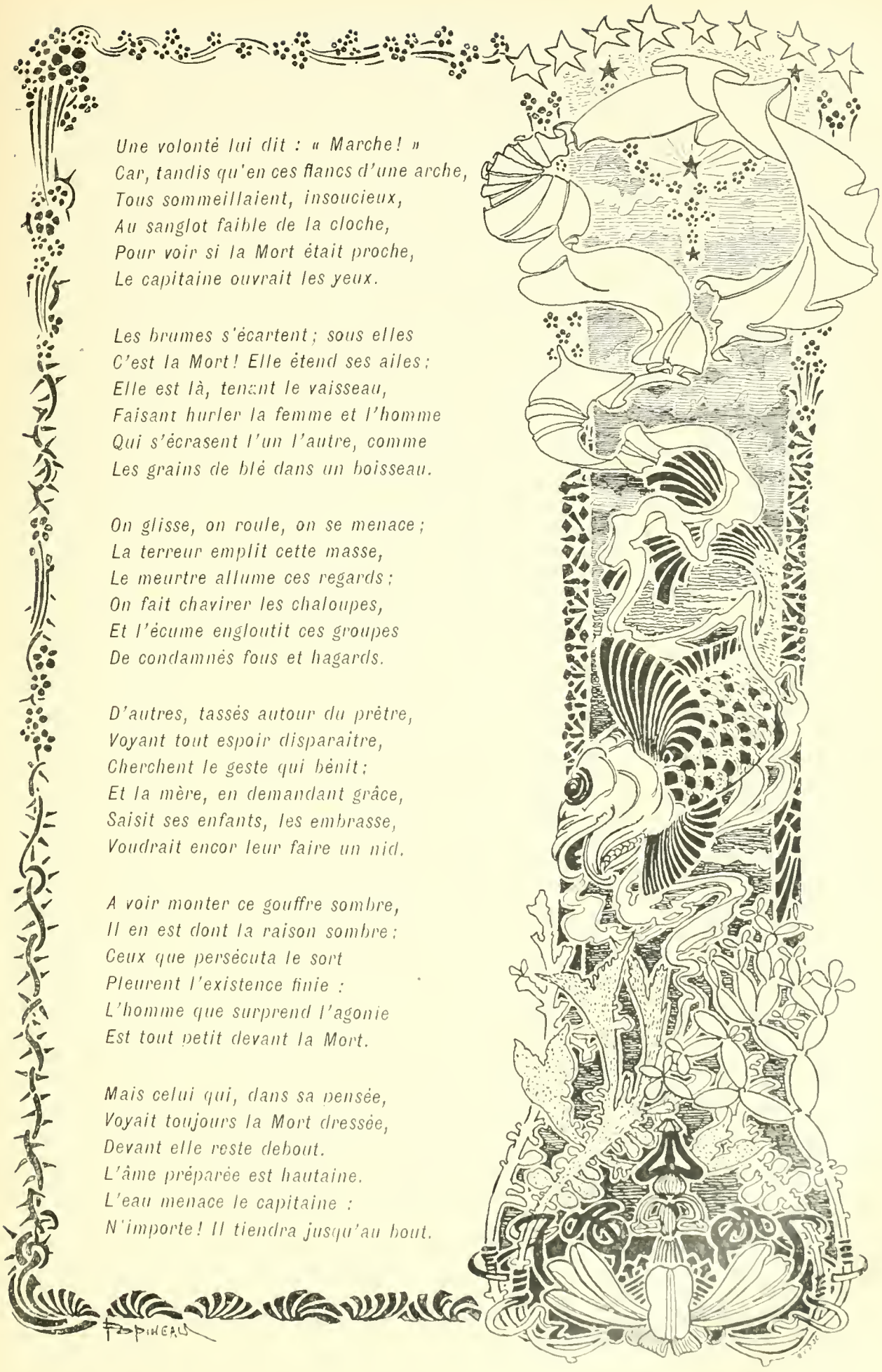
Seul, sur la passerelle, un homme,
Grave, de ses mots économe,
Sans avoir d'effroi puéril,
Évoque l'horreur d'un tel drame,
Afin d'élever mieux son âme
A la hauteur de ce péril.

Le capitaine se recueille ;
Il sent frémir comme la feuille
L'énorme carène aux flancs lourds ;
Il voit, lui, les naufragés mornes
Errer sous ce linceul sans bornes,
Paré d'azur et de velours.

La nuit vient ; elle sera brève :
Le temps de sourire à son rêve !
Mais le Destin, cruel vieillard
Aux sournoises scélératesses,
Fait intervenir les tristesses
Et les traîtrises du brouillard.

Un choc... Un cri de bois qui souffre...
Un grondement d'eau qui s'engouffre...
Dans l'immense vaisseau dormant,
D'un seul bond, la mer est entrée ;
Et, la chair toute déchirée,
Il avance encore un moment.

POPINEAU



Une volonté lui dit : « Marche! »
Car, tandis qu'en ces flancs d'une arche,
Tous sommeillaient, insoucieux,
Au sanglot faible de la cloche,
Pour voir si la Mort était proche,
Le capitaine ouvrait les yeux.

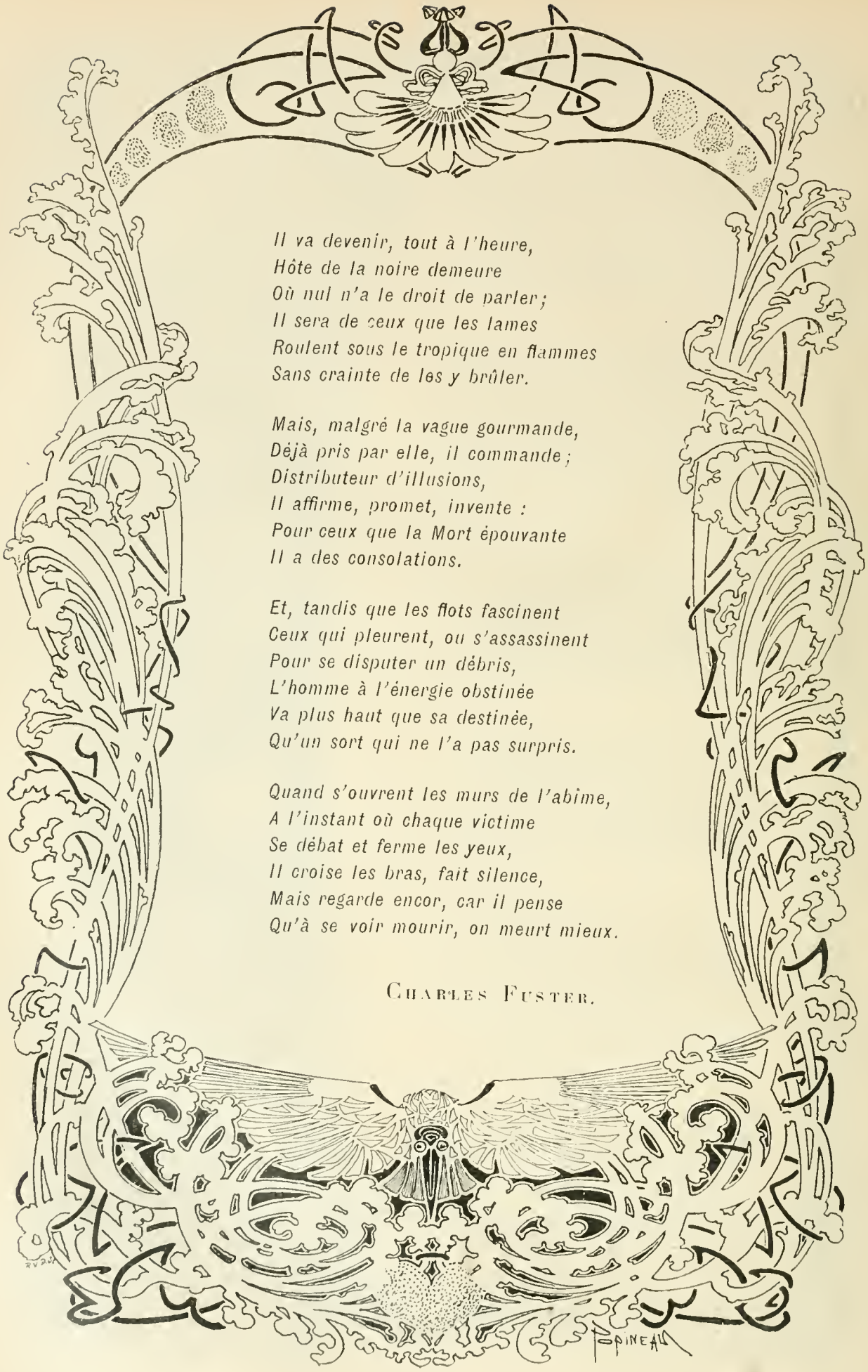
Les brumes s'écartent; sous elles
C'est la Mort! Elle étend ses ailes;
Elle est là, tenant le vaisseau,
Faisant hurler la femme et l'homme
Qui s'écrasent l'un l'autre, comme
Les grains de blé dans un boisseau.

On glisse, on roule, on se menace;
La terreur emplit cette masse,
Le meurtre allume ces regards;
On fait chavirer les chaloupes,
Et l'écume engloutit ces groupes
De condamnés fous et hagards.

D'autres, tassés autour du prêtre,
Voyant tout espoir disparaître,
Cherchent le geste qui bénit;
Et la mère, en demandant grâce,
Saisit ses enfants, les embrasse,
Voudrait encor leur faire un nid.

A voir monter ce gouffre sombre,
Il en est dont la raison sombre:
Ceux que persécuta le sort
Pleurent l'existence finie :
L'homme que surprend l'agonie
Est tout petit devant la Mort.

Mais celui qui, dans sa pensée,
Voyait toujours la Mort dressée,
Devant elle reste debout.
L'âme préparée est hautaine.
L'eau menace le capitaine :
N'importe! Il tiendra jusqu'au bout.



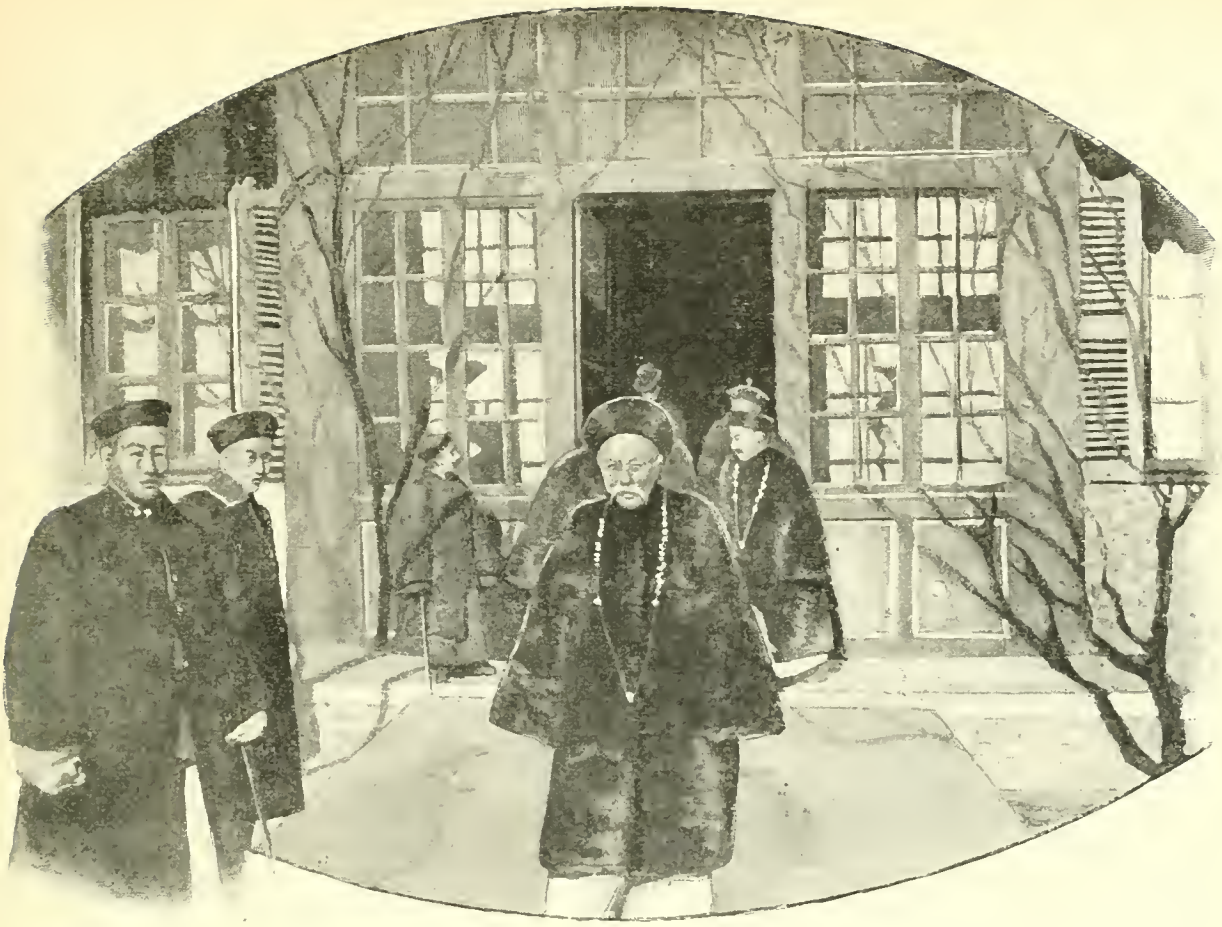
Il va devenir, tout à l'heure,
Hôte de la noire demeure
Où nul n'a le droit de parler;
Il sera de ceux que les lames
Roulent sous le tropique en flammes
Sans crainte de les y brûler.

Mais, malgré la vague gourmande,
Déjà pris par elle, il commande;
Distributeur d'illusions,
Il affirme, promet, invente :
Pour ceux que la Mort épouvante
Il a des consolations.

Et, tandis que les flots fascinent
Ceux qui pleurent, ou s'assassinent
Pour se disputer un débris,
L'homme à l'énergie obstinée
Va plus haut que sa destinée,
Qu'un sort qui ne l'a pas surpris.

Quand s'ouvrent les murs de l'abîme,
A l'instant où chaque victime
Se débat et ferme les yeux,
Il croise les bras, fait silence,
Mais regarde encor, car il pense
Qu'à se voir mourir, on meurt mieux.

CHARLES FUSTER.



LE PRINCE TSING, ONCLE DE L'EMPEREUR, QUITTANT LA LÉGATION DE FRANCE

UNE AUDIENCE IMPÉRIALE A PÉKIN[1]

Plus que jamais, la Chine attire l'attention de l'Europe. L'immense Empire sera-t-il morcelé et les fragments avalés par les nations de l'Occident, ou bien, comme pour la Turquie, la jalousie des grandes puissances européennes assurera-t-elle l'intégrité de la Terre Fleurie qui, depuis de nombreux siècles, pourtant, semble tomber en déliquescence et n'attendre qu'un dernier et léger coup de pouce pour la dégringolade finale?

L'Empereur actuel, faible, malingre, peu développé physiquement, est une espèce de roi fainéant, prisonnier en quelque sorte dans son palais, mené par ses ministres, mais surtout par l'impératrice mère, la *Si-taé-Kou* — qui par parenthèses n'est que sa tante — une femme de tête, d'une rare intelligence, qui depuis plus de trente ans préside aux destinées de l'Empire.

* * *

Rien n'est plus difficile que de voir cet impérial captif. Ses sujets n'ont pas le droit de regarder sa face auguste et doivent se prosterner devant lui. Quand il sort par la ville, on ferme, par de grandes toiles bleues, toutes les rues débouchant dans celle que doit suivre le cortège; on applique les volets sur les devantures des magasins. La vie de la rue disparaît, s'arrête là où passe le Fils du Ciel.

Ses promenades sont peu variées, et l'Empereur ne connaît pas du tout sa capitale. Il ne sort guère de son palais. Deux ou trois fois par an il se rend en

1. Nous publions cet article, tel qu'il nous a été remis il y a quelques mois, par une des victimes probables de la tragédie de Pékin. N. d. l. R.

grande pompe au temple du Ciel, situé dans le sud de la ville chinoise, pour accomplir des sacrifices et des prières. Tous les cinq jours, pendant la belle saison, il va au palais d'Été présenter ses respects à l'Impératrice mère, se prosterner devant elle, lui faire un *kôto* de fils et de vassal.

Chaque sortie est, dès la veille, officiellement annoncée au corps diplomatique par une lettre du Conseil des Affaires étrangères, le Tsoung-li-Yamen; les représentants des nations européennes sont informés — et partant invités à ne pas se trouver sur le passage du cortège impérial, pour éviter toutes sortes d'ennuis avec les soldats de l'escorte, qui pourraient exiger, ou essayer d'exiger de l'Européen qu'il fît, comme tout Chinois doit le faire, la génuflexion au Fils du Ciel. Deux ou trois fois, il m'est arrivé de m'engager dans une rue que devait suivre le palanquin de l'Empereur; déjà les magasins étaient fermés, les toiles tendues devant les rues, un peloton de cavaliers fondait sur ma voiture, menaçant et gesticulant. Mais la vue d'un « diable étranger » calmait l'ardeur de ces vaillants guerriers, dont le chef, poliment, me priait de me hâter de m'engager dans une rue voisine, si je ne voulais pas m'exposer à me trouver face à face avec son auguste souverain.

Les membres du corps diplomatique sont les seuls Européens qui aient eu l'occasion de voir l'Empereur, aux audiences qu'il leur accorde pour le Nouvel An, en général.

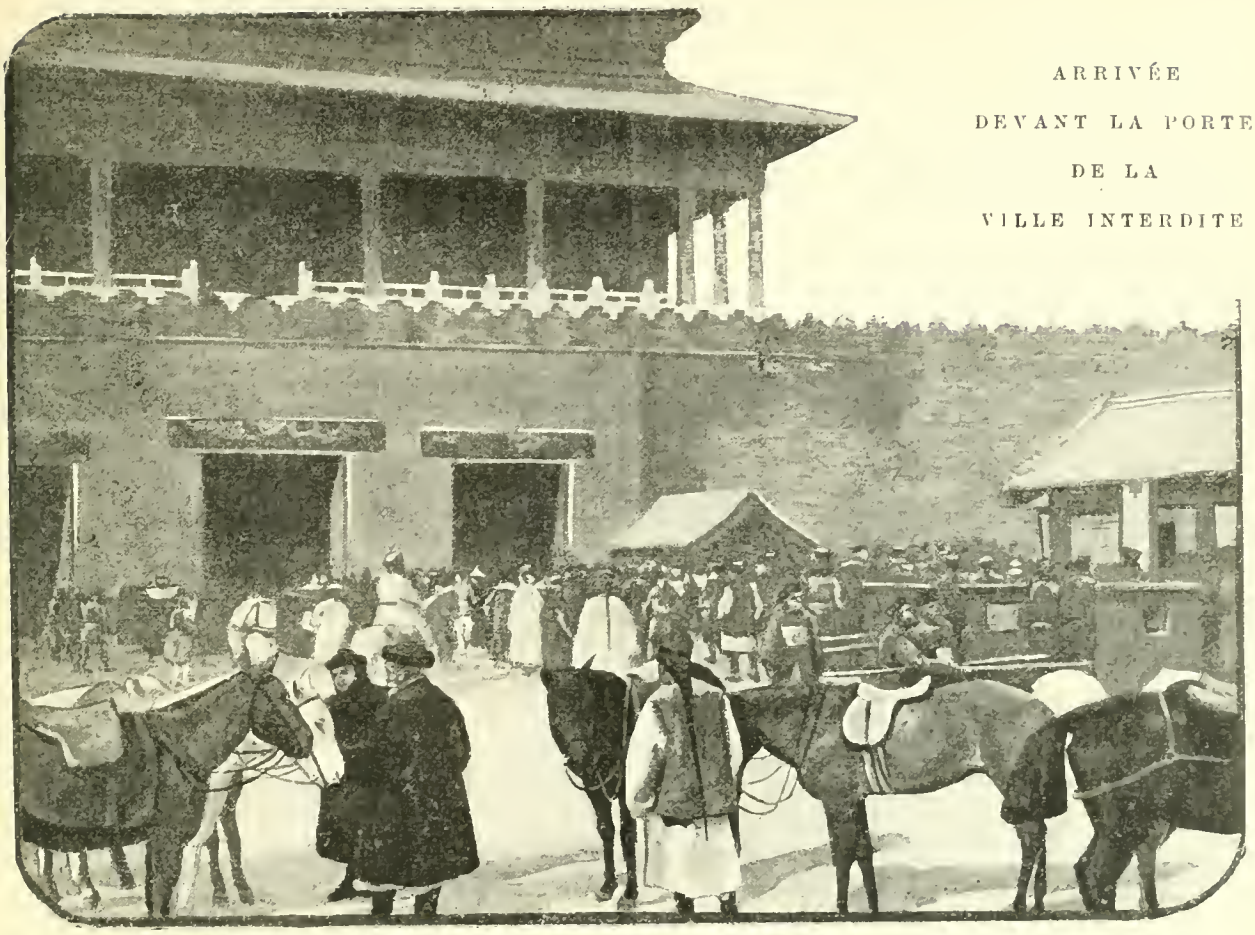
* * *

L'Empereur reçoit le corps diplomatique, non le premier jour de l'année chinoise, mais deux ou trois semaines plus tard — entre le 15 et le 20 de la première lune. Les vingt premiers jours de l'année sont de haute festivité. Tout s'arrête. La Chine se repose et s'amuse. Les sceaux de l'État sont fermés dans leurs caisses. On ne parle plus d'affaires politiques et on estime, en haut lieu, qu'il n'y a pas de raison d'interrompre cette période de réjouissances pour accorder une audience aux ministres étrangers désireux d'offrir au Fils du Ciel les vœux de bonne année des souverains et chefs d'États qu'ils représentent en Chine. Cette audience est précédée de la visite des membres du Tsoung-li-Yamen au corps diplomatique, à l'occasion du Nouvel An européen.

Dix-huit ou vingt membres des divers ministères, composant le Conseil des Affaires étrangères, participent à cette visite. Fractionnés en trois pelotons de six à sept personnes, ayant chacun comme chef l'un des membres les plus influents du Tsoung-li-Yamen — prince Kong, prince Tching et Li-Houng-Tchang — ils viennent, à tour de rôle, de demi-heure en demi-heure, porter leurs souhaits de bonne année dans chaque légation. La réception est une collation. Ces messieurs sont reçus non dans les salons, mais à la salle à manger. Une table y est dressée. Tout le monde s'assied; on offre des gâteaux, du thé, des bonbons et du champagne. On parle de la pluie et du beau temps; on porte un toast banalement officiel et tout le monde se retire en bon ordre, cédant la place à un nouveau groupe.

Chaque année, ces réceptions perdent de leur originalité, tous les ministres de l'Empereur s'européanisent! En 1895, mes amis et moi fûmes vivement intéressés de la quantité vraiment prodigieuse de sucreries, gâteaux, bonbons que les membres du Tsoung-li-Yamen empilaient dans leur assiette, et nous nous demandions, avec un certain étonnement, comment ils pourraient, en quelques instants, les ingurgiter. Nous ne savions pas, à ce moment, que l'invité du bal de l'hôtel de ville de Mac-Nab n'était qu'un vulgaire plagiaire des grands mandarins chinois.

Comm' on n' peut pas tout
Licher en un coup.
J'en ai mis plein mes poches...
Quand on a du cœur,
On pense à sa sœur,
A sa femme, à ses mioches!



ARRIVÉE DEVANT LA PORTE DE LA VILLE INTERDITE

Nous les vîmes, en effet, tirer, qui de sa manche, qui de sa botte un morceau de papier, ou un chiffon, servant de mouchoir, pour envelopper les friandises destinées aux mères et aux enfants. Or, le même jour, ils visitèrent dix ministres européens ; chacun de ces messieurs dut, le soir, en rentrant, rapporter quelques kilos de bonbons à sa famille.

Les audiences de nouvelle année sont, maintenant, facilement accordées au corps diplomatique. Il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai eu la chance de me trouver à la première réception du corps diplomatique dans le *Palais même*. La question de l'audience, en suspens depuis plus de vingt ans, venait, enfin, d'avoir une solution.

Cette question de l'audience vaut qu'on s'y arrête un peu. Les légations européennes commencèrent à s'établir à Pékin, après que le canon du corps anglo-français eut ouvert les portes de la mystérieuse capitale, en 1860. Douze ans plus tard, seulement, en 1873, l'Empereur se décida à recevoir les ministres étrangers. La cérémonie eut lieu à cinq heures du matin, dans un pavillon situé en dehors du Palais et spécialement affecté aux audiences accordées par le Fils du Ciel aux envoyés des Rois, ses vassaux, souverains de l'Annam, du Siam, de Corée.

Aux yeux des Chinois, les diplomates étrangers n'étaient reçus par l'Empereur que pour faire acte de vassalité, et ce sentiment se trouve parfaitement traduit dans l'extrait suivant de la *Gazette de Pékin*, qui est l'*Officiel*, relatant cette cérémonie :

Les ambassadeurs de plusieurs royaumes ayant demandé une audience impériale voulaient entrer en palanquin par la porte *Tay ho men*, monter au palais avec l'épée et même demandaient que l'Empereur descendît de son trône pour recevoir de ses propres mains les lettres qu'ils avaient à remettre de la part de leurs souverains. *Ouên Siang*, entendant cela, jette sa tasse à terre, la brise en mille morceaux et d'un air sévère s'oppose à de telles prétentions.

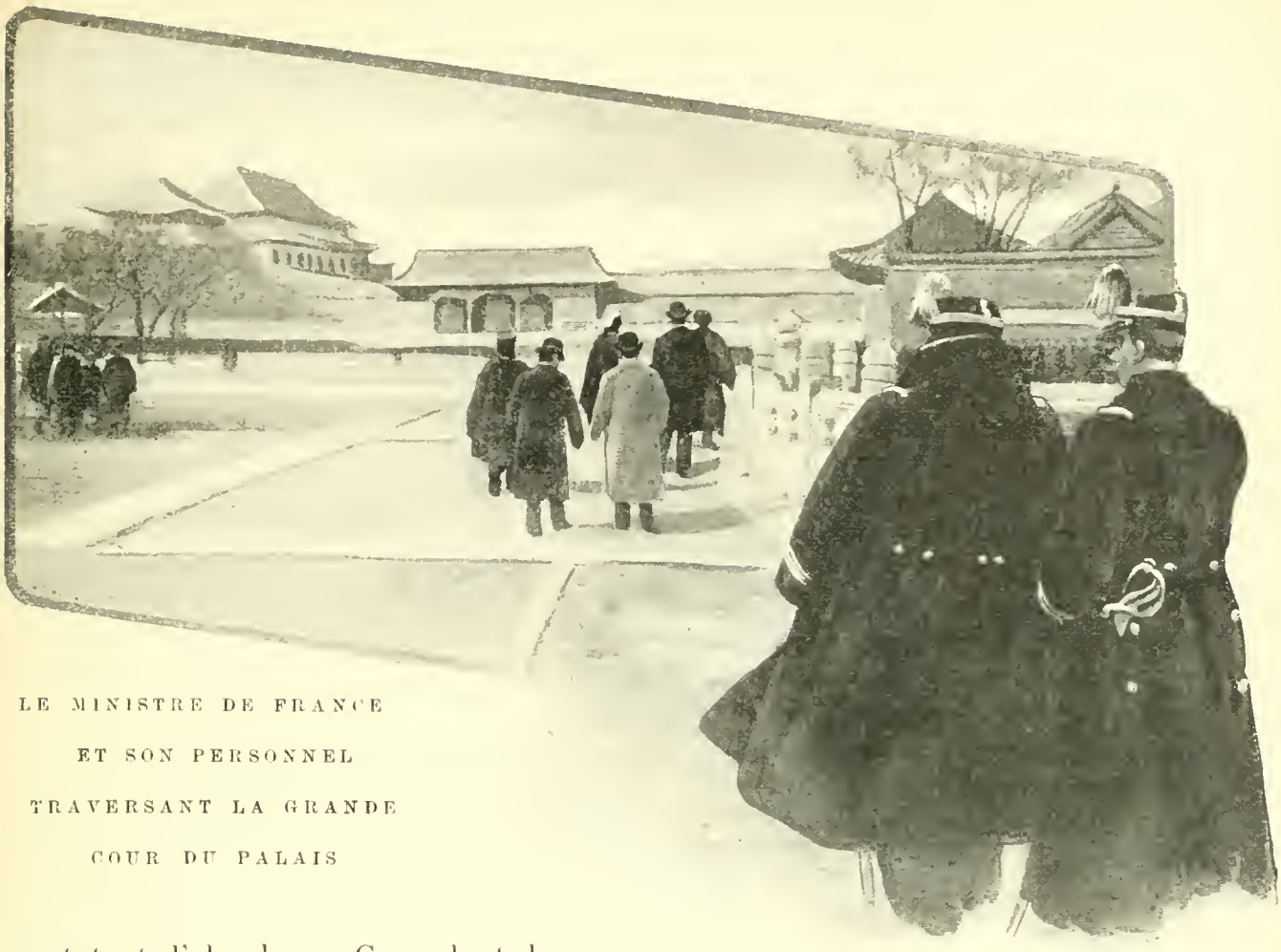
Enfin on convient que le 6 de la sixième lune, ils pourraient voir l'Empereur dans la salle dite Tsékouang Kô. La veille ils allèrent au Tsoung-li-Yamen pour s'y exercer aux cérémonies ; mais ils le firent avec un dédain arrogant, au milieu de rires et de plaisanteries, sans attention, et n'y mettant aucune bonne volonté. Le jour fixé arrivé, la garde *Chênky*, revêtue de ses plus beaux insignes, se tenait à la porte *Sy ouân*, le sabre dégainé. Alors les représentants des six royaumes de France, Amérique, Angleterre, Russie, Prusse, Hollande, en tout douze hommes à qui l'on permit de porter l'épée, étant conduits par les grands mandarins du Tsoung-li-Yamen, entrèrent par la porte *Sy ouân ;* mais à mesure qu'ils avaient franchi une porte, elle était aussitôt fermée au cadenas. Etant parvenus au bas de la salle, les grands mandarins leur en firent monter les degrés et les introduisirent devant l'Empereur, assis sur son trône, qu'ils saluèrent, non à genoux, mais seulement par une inclination de tête. A côté des marches du trône était placée une table jaune près de laquelle les ambassadeurs, se tenant droits, devaient, chacun à leur tour, lire les lettres de leurs souverains.

Le ministre d'Angleterre commença le premier ; mais à peine avait-il lu quelques mots qu'il se mit à trembler de tous ses membres, tellement qu'il ne put terminer sa lecture. Vainement l'Empereur l'interroge et demande si son Souverain se porte bien ? Pas de réponse. L'Empereur ajoute : « Souvent vous avez demandé à me voir, qu'avez-vous à me dire ? » Encore pas un mot de réponse ne put sortir de la bouche du ministre. Les autres viennent aussi à leur tour, mais ils sont de même saisis d'une telle crainte qu'ils laissent plusieurs fois tomber à terre les lettres de leurs mains, ne pouvant ni lire ni prononcer une parole ; alors le prince Kông, riant et se moquant d'eux, les appelle *des poules qui couvent,* c'est-à-dire terribles et fanfarons de loin, mais sans force devant ceux qui ne les craignent pas. Puis il ordonne aux gens du palais de les prendre par le bras pour les aider à descendre les marches ; mais les ministres étaient tellement effrayés qu'ils ne purent remuer le pied et, haletants, couverts de sueur, ils s'assirent à terre. Invités au festin, ils n'osèrent s'y rendre ; mais ahuris et hors d'eux, ils retournèrent chacun en son logis. Le prince Kông leur dit alors : « Ne vous avais-je pas dit que ce n'est pas une bagatelle de voir l'Empereur ? Vous ne vouliez pas me croire ; aujourd'hui vous savez ce qu'il en est. » Nous, Chinois, nous appelons de tels hommes des plumes de poules qui couvent, c'est-à-dire quoiqu'elles se hérissent elles ne sont pourtant que des plumes : mot de moquerie qui a cours dans tout l'Empire pour désigner des hommes futiles. Cependant il faut noter que, lors de cette audience, le trône impérial n'était entouré d'aucune pompe : quelques gardes seulement se tenaient auprès. Aussi ces ambassadeurs eux-mêmes ont-ils avoué qu'il y avait certainement dans l'Empereur une vertu divine ; d'où cette crainte et ce tremblement qu'ils ont éprouvés, alors même qu'ils ne regardaient pas Sa Majesté.

De 1873 à 1895, les ministres étrangers qui furent individuellement reçus par l'Empereur ne virent ce dernier que dans la salle des Tributaires, dont il vient d'être parlé. Jamais les ministres de France qui se sont succédé à Pékin, depuis 1875, n'ont consenti à se plier à cet acte de vassalité qu'ils considéraient comme impolitique et surtout peu digne des pays qu'ils représentaient. C'est à M. Gérard, notre ministre actuel à Bruxelles, que le corps diplomatique doit d'avoir obtenu d'être reçu par l'Empereur dans son palais. M. Gérard fut le premier ministre européen à avoir cet honneur, en novembre 1894, lorsqu'il remit au Fils du Ciel la lettre de M. Casimir-Périer, l'informant de son élection à la présidence de la République.

* * *

La première audience générale du corps diplomatique, dont je vais parler, fut, pour ce dernier, un gros événement qui fit sans doute couler bien de l'encre et qui ne s'effectua pas sans soulever de nombreuses difficultés — vraiment des chinoiseries — bien faites pour étonner les « barbares d'Occident ». Une première objection leur fut faite tout d'abord relativement au nombre de personnes dont chaque ministre pourrait être accompagné. Les Chinois voulaient le restreindre à son minimum, et, à ce sujet, je dois citer une anecdote relative à la Légation de France, qui nous permet de juger en quelle estime l'élément militaire est tenu par les Célestes. M. Gérard avait demandé à être accompagné, en outre de son secrétaire et de ses interprètes, de deux officiers : l'attaché militaire et le médecin de la légation. Les Chinois refusè-



LE MINISTRE DE FRANCE ET SON PERSONNEL TRAVERSANT LA GRANDE COUR DU PALAIS

rent tout d'abord : « Cependant, leur dit M. Gérard, votre attaché militaire voit bien le Président de la République ». — « C'est possible ; mais il sert également à table chez le ministre, à Paris ! »

La question du personnel une fois tranchée, se présenta celle de la porte par laquelle passerait le corps diplomatique pour se présenter à l'Empereur. Trois grandes portes donnent accès dans la salle du Trône. Celle du milieu est réservée aux souverains et princes du sang ; celle de gauche (la gauche est la place d'honneur) aux grands personnages et fonctionnaires de très haut rang ; celle de droite pour le *vulgum pecus*. Le Tsoung-li-Yamen avait décidé de faire passer le corps diplomatique par la porte de gauche. Celui-ci refusa. La chose traîna un certain temps. Enfin, deux parlementaires furent envoyés aux Affaires Étrangères, les ministres d'Allemagne et de France, avec mission catégorique d'expliquer aux Chinois que, représentants directs de souverains et chefs d'État, ils devaient, comme ces derniers, passer par la porte centrale, sans quoi ils n'auraient pas l'honneur de se présenter au Fils du Ciel. Et les Chinois durent céder.

Ils cédèrent encore sur d'autres questions qui leur tenaient pourtant bien à cœur : le droit laissé aux diplomates de garder leurs besicles pour regarder le souverain, celui de conserver leur épée !

* * *

Le 15 janvier 1895, l'Empereur reçut, pour la première fois, le corps diplomatique dans son palais, par un jour gris, triste et neigeux. La cérémonie était fixée pour midi. Dès onze heures, les ministres et leur personnel quittaient, en chaise à porteurs, leur légation, précédés d'une nombreuse domesticité à cheval et officiellement escortés par quelques mandarins. Ce déploiement anormal de chaises était bien fait pour attirer l'attention des Chinois, qui, de-

puis deux jours au moins, avaient été informés par la *Gazette de Pékin* de la réception accordée par le Fils du Ciel aux représentants des nations de l'Occident. Certainement, en leur for intérieur de bons Célestes, ils en concluaient que tous ces « barbares » allaient se prosterner — faire le *kôto* — devant leur auguste souverain.

Le palais et ses dépendances forment une véritable cité, — la ville interdite, — entourée de murs crénelés, au milieu de la ville impériale, laquelle est placée au centre de la ville tartare où se trouvent les habitations des Européens.

Parties de la Légation de France, nos chaises s'engagent, à la file indienne, dans la rue de la Douane, remontent directement vers le nord, puis brusquement se jettent à gauche pour franchir la porte est de la ville impériale. Une haute et large avenue, surélevée de 1 mètre environ au-dessus de la chaussée, nous conduit à la porte de la ville interdite. Une foule sale, curieuse, étonnée, un tantinet gouailleuse, se presse sur le passage du cortège, jetant dans chaque chaise un regard indiscret, jugeant de la situation plus ou moins importante du diplomate qu'elle renferme en raison de sa corpulence. Et, à ce sujet, je me souviens du murmure d'admirative stupéfaction qui se produisit lorsque mon ami de S... — presque un colosse — sortit de sa chaise : « Oh ! pour sûr, celui-là, c'est un ministre ! »

Un fort détachement de policemen, simplement armés d'un petit bâton, contient facilement cette foule. Çà et là, aux agents de police sont mêlés quelques *soldats tigres* de la garde impériale, dont le costume revêt l'aspect de la peau du félin et dont l'armement consiste en un mauvais sabre et un large bouclier sur lequel grimace une énorme tête de tigre qui doit terroriser l'ennemi : son effet aurait, paraît-il, été assez négatif sur les troupes japonaises à la bataille de Pinyang, en Corée.

Au-devant de la haute porte à trois étages de toitures de la ville interdite, se trouve une sorte d'esplanade entourée d'une grille en bois. C'est là que s'arrêtent les chaises à porteurs. Les ministres plénipotentiaires et envoyés extraordinaires des souverains et chefs d'État d'Europe et d'Amérique n'ont pas encore été jugés dignes par l'Empereur de franchir en palanquin le mur d'enceinte de sa ville.

Chaque légation se groupe autour de son chef de mission ; puis, conduite par un mandarin de haut grade, elle franchit *à pied* la porte de la ville interdite. Celle-ci est à peine passée, que tout ce qui nous reste d'illusions sur le soi-disant luxe asiatique s'évanouit. Nous sommes dans une immense cour. En face, à droite, de hauts et nombreux pavillons profilent dans le ciel les lignes élégantes de leurs toitures relevées, aux tuiles jaunes, d'un si charmant effet par un temps de soleil. Mais dès qu'on avance, on se rend très bien compte de la décomposition lente et progressive qui, depuis des siècles, ronge la Chine. L'herbe pousse sur les toits ; les murs, enduits de couleur rouge, s'effritent ; les peintures polychromes qui décorent les colonnes des pavillons et les chapiteaux des toitures ont, sous l'influence des ans, été transformées en poussière et forment un enduit sale et grisâtre. Mais cette ruine laisse pourtant une impression poignante de grandeur passée, et il nous est facile de comprendre l'enthousiasme des premiers missionnaires jésuites qui, il y a près de deux cents ans, furent admis à la cour de Pékin et en décrivirent les merveilles.

De nombreux groupes de Chinois, employés du palais, porteurs de chaises, eunuques aux costumes rouges d'une saleté parfaite, stationnent dans la cour que nous traversons. Mais voici des mandarins militaires, plus ou moins bien alignés — moins plutôt — formant la haie sur la route que nous suivons. De la main gauche ils tiennent leur sabre au fourreau en peau de requin verte et inclinent légèrement

RETOUR DU CORPS DIPLOMATIQUE

le corps en avant, en signe de respectueuse condescendance. Nous approchons d'une porte assez basse, percée dans un mur jadis rouge. Là, nous trouvons quelques figures de connaissance, des membres du Tsoung-li-Yamen, venus la semaine dernière à la Légation de France. Des saluts à l'européenne, avec serrements de main, et à la chinoise avec *Tchin-Tchin,* sont prodigués. Guidés par ces messieurs, nous tombons dans une cour étroite, sur laquelle donnent des bâtiments délabrés, aux fenêtres de papier et dont les boiseries n'ont, depuis de nombreux lustres, connu le luxe d'un coup de pinceau. C'est là que se trouve le pavillon d'attente composé de trois pièces : un vestibule central et deux pièces latérales. Tout cela d'une simplicité de décor frisant la misère. Les gros bonnets du Tsoung-li-Yamen sont là, avec leurs habits de cérémonie. On fume, on boit du thé, on parle de la pluie et du beau temps et peu à peu tout le corps diplomatique finit par se trouver au complet. Deux ou trois mandarins procèdent alors à une numération soignée du nombre des invités, chaque légation ayant, depuis deux jours, fourni le chiffre exact de son personnel figurant à la cérémonie. Cette vérification faite, on nous invite à quitter la salle d'attente, non pour nous rendre auprès de l'Empereur, mais pour aller faire de nouveau antichambre dans de petites tentes bleu de roi, dressées à cet effet, et dans lesquelles, par catégories, ministres, secrétaires, le corps diplomatique est provisoirement parqué. De nombreux Chinois viennent curieusement regarder par de petites fenêtres, en forme de hublots, les « diables étrangers » qu'ils n'ont jamais vus si nombreux et surtout en pareil déguisement.

Midi ! L'heure de l'audience est arrivée. Le corps diplomatique est partagé en plusieurs pelotons, ministres, secrétaires, attachés militaires, interprètes, conduits chacun par deux ou trois mandarins, et se met en route pour la salle du Trône, au milieu d'une double haie d'officiers chinois.

Nous gravissons une douzaine de larges gradins, traversons un vaste hall et, devant nous, se dresse le *Temple des fleurs de la littérature*, qui est,

pour le moment, la salle du Trône. Ce pavillon ne présente, au point de vue architectural, rien de spécial ; il est comme tous les pavillons chinois : toitures aux tuiles jaunes, colonnes rouges, fenêtres en papier, le tout fort mal entretenu. Un haut terre-plein en maçonnerie nous conduit du hall à la partie centrale de la salle d'audience.

A mesure que les divers groupes d'Européens pénètrent, ils font trois profondes révérences à l'Empereur, puis se placent sur quatre ou cinq rangs, au pied du trône.

L'Empereur y est déjà assis. Sa physionomie est douce, triste et maladive. Il a l'air intéressant d'un jeune malade. Il se tient la tête légèrement inclinée à gauche et paraît fort surpris de ce déploiement d'uniformes, cordons, crachats, panaches et broderies. Un silence profond et un froid intense règnent dans la vaste salle.

Le trône — ou ce que nous appelons ainsi — se compose d'une estrade haute de 1m,50, à laquelle trois escaliers donnent accès. Une table recouverte de soie jaune, sur laquelle sont déposés quelques objets : une boîte en cloisonné, un morceau de cristal de roche, se trouve au milieu. L'Empereur est assis derrière. Un paravent à trois faces, en bois laqué, de joli travail, sert de fond. A droite et à gauche deux grands éventails en plumes de paon.

L'Empereur est flanqué de deux princes, qui se tiennent debout, dans une immobilité de statue.

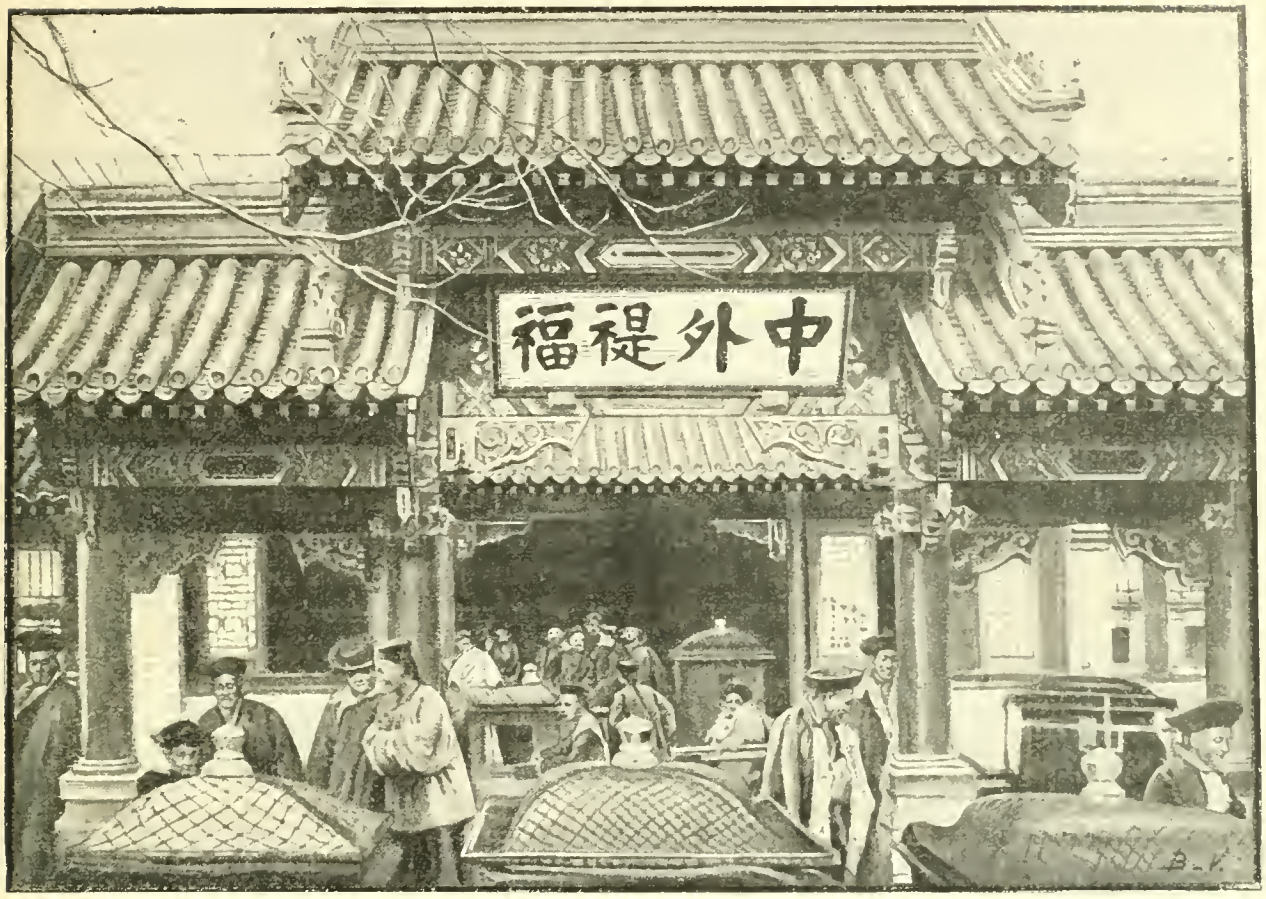
Le costume du souverain est fort simple et ne rappelle en rien celui que l'imagination fantaisiste de nos journaux illustrés d'Europe se sont plu à lui prêter. Sa robe est de soie bleu prune ; sur la poitrine et au niveau des épaules, des broderies circulaires ; sur la tête, un chapeau en zibeline surmonté d'une torsade de soie rouge.

Le ministre d'Amérique, alors doyen du corps diplomatique, prononça le discours d'usage : une série de bonnes et courtoises banalités sur les bons rapports de la Chine avec les puissances voisines, des vœux pour sa prospérité future, d'autant plus nécessaires que les Japonais étaient en train de rosser les Chinois d'importance. Ces bonnes paroles malheureusement ne peuvent parvenir aux oreilles du souverain que par un double canal d'interprètes. En effet, la harangue du doyen est traduite en chinois, par le plus ancien des interprètes européens, au prince Kong, oncle de l'empereur. Celui-ci gravit les marches du trône, s'agenouille à la gauche de son auguste neveu et lui traduit à son tour en langue mantchoue la traduction chinoise. L'Empereur écoute d'une oreille attentive et incline doucement la tête quand son traducteur a fini. A son tour, il remercie en langue mantchoue et transmet ses souhaits de bonne année à tous les souverains et chefs d'État. Son discours sera traduit par le prince en chinois, et le chinois sera traduit ensuite en français.

La cérémonie est terminée. Tout le monde se retire en exécutant trois profonds saluts, puis la sortie se fait par la porte à gauche. On gagne la première salle d'attente. On y reste cinq minutes, le temps de fumer une cigarette et de boire une tasse de thé, puis on s'achemine, à la hâte, vers le palanquin, car il est une heure, c'est-à-dire le moment du *tiffin*.

* * *

Cette première réception eut un certain caractère, non pas de grandeur, mais de dignité, que les audiences suivantes ont eu de moins en moins, autant que j'ai pu en juger par les cinq audiences auxquelles il m'a encore été donné d'assister. La dernière pourtant, qui eut lieu quelques jours avant mon départ de Pékin, mérite d'être mentionnée à certains points de vue, car pour qui connaît le Chinois, elle était l'indice d'une profonde perturbation dans les idées jusque-là reçues. M. Pichon, notre ministre, récemment arrivé à Pékin, allait présenter ses lettres de



LA COUR D'HONNEUR DU TSOUNG-LI-YAMEN

créances à l'Empereur. Jusqu'au moment de l'entrée dans la salle du trône, le cérémonial fut ce qu'il avait toujours été. Mais quand le ministre eut fait ses trois saluts, au lieu de s'arrêter aux pieds du trône et de faire, de là, son discours, il fut invité à gravir les gradins de l'estrade avec mon ami Leduc, son premier interprète, et à se placer devant la table derrière laquelle l'Empereur se tenait assis. Celui-ci portait les insignes de la Légion d'honneur, fait d'autant plus intéressant à signaler que jusqu'ici il n'avait encore mis une seule décoration étrangère. Le discours de M. Pichon fini, Leduc le traduit en chinois, en s'adressant directement à l'Empereur : la traduction mantchoue était supprimée. Le souverain, avant de répondre par un discours, demanda tout d'abord, en chinois, au ministre de France, s'il avait de bonnes nouvelles du Président de la République, le priant de lui transmettre ses compliments, puis, tirant de sa poche un bout de papier, il lut, lui-même, en langue chinoise, le petit discours qui était écrit dessus.

La nouvelle que M. Pichon avait été invité à monter sur l'estrade où se trouve l'Empereur, le petit colloque entre le souverain et le ministre de la République firent une sensation énorme dans le milieu diplomatique de Pékin, et tous les plénipotentiaires écrivirent, là-dessus, de longues dépêches à leur gouvernement.

* * *

Le lendemain de l'audience, l'Empereur offre, dans une salle du Tsoung-li-Yamen, un banquet au corps diplomatique, banquet auquel il n'assiste pas : il y est représenté par des princes de sa famille. Ces banquets ont de plus en plus subi l'influence européenne et on ne peut que s'en féliciter. Le déjeuner de 1895 fut tout à fait chi-

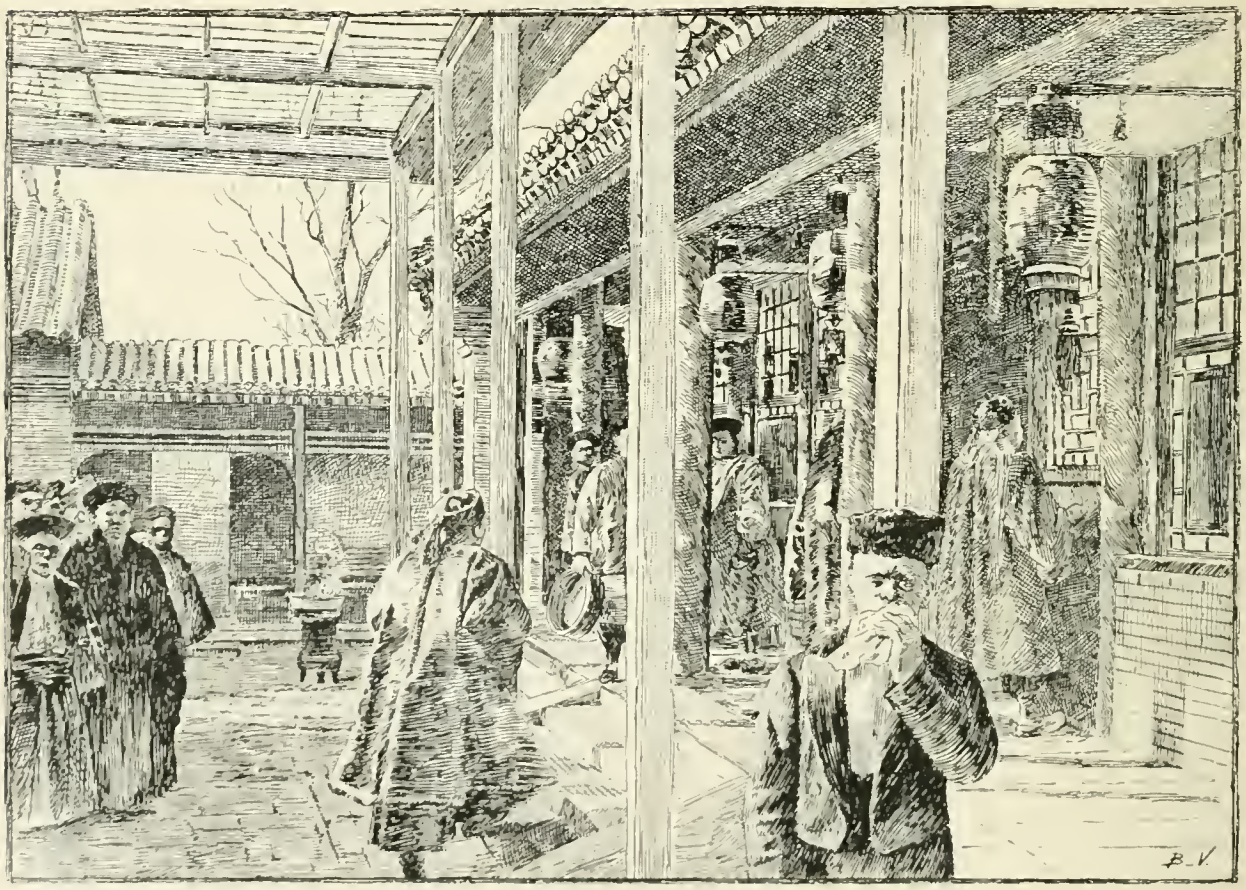
nois : menus écrits en chinois, baguettes, serviettes en papier, des plats et des plats à n'en plus finir ; tout ce que l'art culinaire avait de plus recherché et succulent nous fut servi : nids d'hirondelles, holothuries, ailerons de requin, œufs de cent ans, oreilles de bois, palmes de canards, que sais-je ? D'européen il n'y avait que de mauvais vins, des verres grossiers et sales, des fourchettes en argent pur dont les branches se tordaient comme des fils et des serviettes en toile bleue de Manchester, qui coloraient d'une façon intense les téguments de la figure aux imprudents convives qui s'essuyaient la bouche avec.

Le repas dura plusieurs heures, dans une salle où la température était voisine de zéro. Aussi tous les invités avaient-ils gardé pelisses et chapeaux.

Une grande révolution s'était opérée pour le banquet de 1898 : l'adoption d'un service et d'un menu européens. Un célèbre mandarin avait été chargé de s'entendre avec le directeur de l'Hôtel français de Pékin. Les conditions furent, paraît-il, avantageuses pour les deux parties. Notre compatriote était très largement payé : on lui assurait l'entreprise de tous les banquets officiels ; mais lui s'engageait à faire pour rien — vins non compris — les dîners que le susdit mandarin pourrait, de temps à autre, offrir aux ministres étrangers.

Le menu était parfait ; les invités s'en trouvèrent fort bien ; le Tsoung-li-Yamen paya grassement et poussa même la délicatesse jusqu'à faire conférer au restaurateur la cravate de l'ordre du Double Dragon, tout comme à un premier secrétaire d'ambassade.

Dr J. Matignon.



LA SALLE DE RÉCEPTION DU TSOUNG-LI-YAMEN

DEUX APOTRES DE LA TEMPÉRANCE EN ANGLETERRE

WILLIAM HOGARTH — GEORGES CRUIKSHANK

Il nous vient chaque jour, de Londres, l'écho d'incidents bien faits pour agiter l'opinion publique. De ceux-ci quelques-uns et les plus graves sont malheureusement trop réels; d'autres, par contre, qui passeraient inaperçus en temps ordinaire, sont saisis avec empressement, exagérés et dénaturés à plaisir sans autre résultat que de propager des erreurs inutiles.

Au lieu de s'en tenir uniquement aux premiers, aux griefs sérieux, assez nombreux cependant et facilement démontrables, on descend au fait divers pour y recueillir des imputations qui souvent ne sont pas ou ne sont plus fondées.

C'est ainsi que certains journaux ont insisté sur une aventure passée : l'odyssée misérable de deux femmes de la demi-bourgeoisie londonienne, qui, ayant trop fêté la dive bouteille dans un quartier quelconque du West-End, auraient dû accepter le secours de la police pour regagner non point leur home, mais la *cage* (le violon) la plus proche. Sur ce, des cris de réprobation, des faces qui se voilent, une indignation fort savamment jouée : toutes manifestations hors de saison si l'on considère que l'Angleterre a gagné en ce demi-siècle tout ce que nous avons perdu du côté de la sobriété pendant la même période.

Le temps n'est plus, en effet, où qui disait Français disait : homme presque tempérant, et Anglais : ivrogne.

La France a interverti les rôles. Elle a laissé sa voisine bien loin derrière elle sur cette route qui mène à l'abrutissement, à la folie, à la mort. Elle tient aujourd'hui le record du plus grand nombre de flacons vidés dans le moins de temps possible. Elle augmente chaque semaine, régulièrement et fatalement, sa consommation de spiritueux alors que, progressivement aussi, la Grande-Bretagne la diminue tous les jours.

Comment est-on parvenu dans le Royaume-Uni à des résultats si prompts? Comment, si ce n'est par le concours de tous et de chacun? On n'y a pas attendu comme ici que le gouvernement intervînt. La nation a fait elle-même sa police, organisé ses ligues, créé des encouragements à ceux qui luttaient contre le fléau de l'alcoolisme. L'effort est venu de toutes les classes de la société : hommes d'État et membres du clergé, bourgeois et artisans, citadins et ruraux, négociants, juristes, professeurs, littérateurs, artistes. Chacun a payé de sa personne.

Il n'est pas jusqu'aux humoristes, aux caricaturistes — et c'est là le sujet de cet article — qui n'aient combattu le bon combat ou dont l'œuvre, même à leur insu, n'ait provoqué d'étonnantes conversions.

Le caricaturiste, direz-vous? Oui, certes, le caricaturiste.

Et tout d'abord l'humoriste anglais n'est pas exactement ce qu'un vain public pense. Entre lui et son confrère français, il existe plusieurs différences, non point seulement de composition de facture, d'intelligence des effets, mais encore d'objectif. Le caricaturiste français s'attaque d'ordinaire aux ridicules ou aux vices de son temps pour amuser et provoquer le rire. L'Anglais les présentera à ses compatriotes avec non moins de talent et d'esprit, mais sous des aspects beaucoup plus pittoresques, souvent terrifiants, toujours dans le but

W. HOGARTH PEIGNANT LA MUSE DE LA COMÉDIE (National Gallery.)

évident de réformer son public. En d'autres termes, il y a dans le caricaturiste anglo-saxon un prédicateur anglican, presbytérien ou covenantaire qui ne sommeille que d'un œil. Ses conceptions les plus vives, les plus alertes d'apparence renferment généralement un petit coin où l'on enseigne la vertu, où l'on débite un sermon.

Il a si bien contracté l'habitude de faire de la morale que, par métier, instinctivement, il en met en chacune de ses planches sans le vouloir, sans y songer.

Choisissons Hogarth et Georges Cruikshank comme exemples de cette vérité : l'un dans le siècle dernier, l'autre au commencement et vers le milieu de celui-ci.

Ils abordent nécessairement chacune des passions du temps. Ils traitent tour à tour la cupidité, la violence, la luxure, l'intempérance de leurs contemporains. Le font-ils jamais autrement qu'en pré-

chant la réforme? Comme leurs leçons en ce genre atteignent à une véritable élévation !

N'y a-t-il pas un peu de Shakespeare au burin d'Hogarth lorsqu'il trace à grands traits sur la planche de cuivre les Aventures de la femme de mauvaise vie (*The Harlott's progress*) et tout particulièrement la mort de la malheureuse, de Maria Hackabout? Est-il scène plus poignante, plus pleine d'enseignement que la fin tragique du comte Squanderfieds (Mariage à la mode)? Et cette planche, la deuxième de la suite Travail et Paresse (*Industry and Idleness*), où, comme le dit la légende, le mauvais sujet qu'Hogarth opposera à Goodchild, l'adolescent vertueux, Thomas Idle, l'apprenti paresseux, le futur criminel, occupe son après-midi du dimanche à jouer dans un cimetière pendant l'Office divin!

Qui ne sent, en la considérant après les deux autres, comme un souvenir tout proche des fortes conceptions du drame anglais, de cette propension à terroriser les spectateurs, à moraliser par l'effroi?

Voilà encore une fois la caractéristique de l'art de la caricature en Angleterre. C'est elle qui remplit et anime cette singulière production du maître où, après avoir fait le procès de la dissipation, de l'inconduite, de la luxure, de l'impiété, de toutes les passions mauvaises, il s'en prend à l'ivrognerie.

La Ruelle du Gin (*Gin Lane*), le temple de l'alcoolisme en Angleterre, nous offre un spectacle de dégradation morale et physique tel qu'on n'a pu depuis jamais l'égaler. Chaque infirmité, chaque accident ou crime provoqués par l'alcool s'y trouvent représentés avec une énergie farouche. Le mar-

W. Hogarth. — *Le Mariage à la mode*, pl. IV, 1742. (National Gallery.)

W. Hogarth. — *The Harlott's Progress,* pl. V, 1731.
(L'original a été détruit à l'incendie de Ponthill.)

chand d'eau-de-vie et de ballades, celui qui court les rues de Londres en aboyant : « *Buy my ballads and I'll give you a glass of gin for nothing* — Achetez mes ballades, et je vous donnerai un verre de gin pour rien », s'est écroulé sur une marche du degré par lequel on accède à l'antre du poison. Au-dessous de lui une misérable vagabonde, plus couverte de plaies que Lazare, plus saoule qu'une grive dans les vignes, est tombée à la renverse, et l'enfant qu'elle maintenait instinctivement contre sa poitrine a passé par-dessus la rampe pour aller se briser dans le fossé. Une seconde ivrognesse, mieux servie par le hasard, s'est fait son lit contre une muraille, tandis que des passants titubants en bronettent une troisième jusqu'à son logis. Une dernière jette dans la bouche de son rejeton, encore à la mamelle, quelques gouttes de l'infernal *stripe-me-naked* (dépouille-moi tout nu). Plus loin des orphelins de Saint-Gilles se disputent un verre, des mendiants boiteux se battent à coups de béquilles. Des morts, il y en a partout, depuis le barbier qui s'est pendu en son grenier, jusqu'à cette jeune pauvresse enfermée dans son cercueil par deux ouvriers, sous l'inspection du bedeau de la paroisse, et jusqu'à l'enfant qu'un fou furieux a empalé avec une broche. Et se balançant à côté de tout cela, grinçant sinistrement sur sa tige de fer, l'enseigne du Gin Royal, qui s'accompagne de l'inscription fameuse : « *Drunk for a penny, dead drunk for two pence, clean straw for nothing.* — Ivre pour

deux sous, ivre-mort pour quatre, de la paille fraîche gratis. »

On pourrait croire devant cet énergique tableau des méfaits du gin qu'Hogarth était parfaitement convaincu de sa désastreuse influence, parfaitement convaincu également de la haute mission qu'il remplissait en stigmatisant le vice de l'ivrognerie.

Mais, alors, comment expliquer ses indulgences vis-à-vis des buveurs de porter? Car, en fait d'alcoolisme, la dernière de ces boissons paraîtra à bien des gens aussi dangereuse que le gin. Comment Hogarth a-t-il pu servir au public anglais ce dessin de Beer Street, sous forme de pendant à celui de Gin Lane? La Rue de la Bière (*Beer Street*), où l'on boit, où l'on s'enivre aussi, mais cette fois pour le plus grand bien de l'humanité! Beer Street, dont tous les personnages sont robustes, sains, actifs, heureux de vivre!

A dire l'entière vérité, Hogarth, en traitant le sujet de Gin Lane, avait fait de la prose sans le savoir. Et si cette estampe truculente a pu, depuis lors, servir d'épouvantail vis-à-vis des buveurs de genièvre, l'artiste y a fort peu de mérite. Il s'y est montré tragique, parce qu'encore une fois il était dans son tempérament personnel comme dans le génie de sa race de pousser tout au dramatique, afin de produire le vice sous les plus sombres couleurs, sous l'aspect le plus propre à frapper les imaginations.

Au fond et comme Georges Cruikshank durant la première partie de sa vie, il ne possédait qu'une conscience infiniment vague du péril de l'alcool. Il envisageait l'ivrognerie avec les yeux de ses contemporains. Or ses contemporains, à de très rares exceptions près, estimaient que se gorger de liquide, passer sous la table à la fin du repas, rosser les watchmen, ou, à l'instar des fameux *bloods* et *hell fires* de Georges Ier, jeter la consternation dans

W. Hogarth. — *Travail et Paresse*, pl. III, 1747.

W. Hogarth. — *La Ruelle du Gin*, 1751.

les rues de Londres, dès la nuit venue, briser les membres des passants, leur faire jaillir l'œil hors de l'orbite, les laisser pour morts en certains carrefours obscurs, mettre à mal les femmes après toutes sortes d'étranges violences, étaient passe-temps de gentlemen.

On n'allait certes plus jusqu'aux excès d'intempérance dont l'illustre chancelier Jeffreys, le sanglant exécuteur des hautes et basses œuvres des Stuarts, s'était rendu coupable quelque soixante ans avant la date à laquelle Hogarth publiait ses estampes.

On s'enivrait avec plus de réserve, mais on s'enivrait bien. On buvait consciencieusement à la façon de cet honnête Will Funnel, qu'Addison ose à peine blâmer en l'un des chapitres de son *Spectator*, de cet excellent Will qui

W. Hogarth. — *La Rue de la Bière*, 1751.

suppute avec tant de modestie la quantité de liquide absorbée par lui en vingt ans : pas une goutte d'eau, à la vérité, Will ne peut souffrir l'eau, mais vingt-trois muids à trois hectolitres chaque de bière d'octobre, quatre tonnes de porto, un demi-baril de petite bière, dix-neuf barils de cidre et seulement trois verres de champagne (car Funnel est un loyal Anglo-Saxon), sans compter quatre cents bols de punch ou à peu près et de perpétuelles libations — *sips drams and whets*.

Voilà à peu de chose près l'ordinaire de tout homme sain de corps et d'esprit, du sage Addison lui-même, de Richard Steele, et, par-dessus le marché, de Hogarth, comme de la généralité des artistes de l'époque.

A tant absorber en particulier, on

arrivait, d'ailleurs, à une consommation générale vraiment effrayante dont la presse d'alors nous a révélé les totaux. Vers 1751, l'année même où les deux estampes en question s'étalaient à la devanture des librairies de la Cité et de Westminster, la population londonienne avait englouti 11 200 000 gallons à quatre litres chaque de spiritueux, dont 56 800 gallons de rack, 1 315 000 de brandy, 327 700 de rhum, 8 601 200 de bière, 12 527 de cidre, 890 320 d'eau-de-vie de mélasse, pour 3 ou 4 milliers de gallons de citronnelle, d'eau vulnéraire, d'eaux de Gênes et de Hongrie, de vizney, d'usquebaugh. Sur dix-sept mille maisons du bourg de Westminster, treize cents débitaient ces liquides ; sur sept mille maisons d'Holborn, près de treize cents ; sur deux mille de la paroisse de Saint-Gilles, cinq cent six vendaient du vin ou de la bière.

Tel était l'état des choses et le public anglais ne s'en effrayait nullement. En lui dédiant son travail de Gin Lane, Hogarth ne songeait pas lui-même à forcer la note, et, s'il le fit, c'est que sa main alla plus loin que sa pensée.

Au fond il avait voulu servir les intérêts du parti whig en appuyant d'une bonne caricature la politique de Robert Walpole.

Par le *Gin Act* présenté au parlement, lu et adopté par les deux Chambres en 1736, l'adroit ministre s'était créé pour son administration et celle de ses successeurs une abondante source de revenus, tout en semblant prendre vigoureusement en main les intérêts de la morale et de l'hygiène publique si gravement outragées. Mais cette opération financière n'avait pas été sans provoquer une terrible mauvaise humeur de la mob anglaise dont on venait de taxer ainsi les plaisirs favoris. Durant deux années, de 1736 à 1738, ce ne fut dans tout le pays qu'une succession non interrompue d'émeutes, de meetings monstres, de bruyants enterrements d'une prétendue Mme Ginévra, de rixes souvent sanglantes, d'attentats dirigés contre les employés de l'excise, d'assauts donnés à leurs bureaux.

En 1751, il restait encore un vieux levain de ces discordes. Afin d'en éliminer des esprits les dernières traces, le ministère d'alors, celui de Newcastle (Henri Pelham), avait fait appel à toutes les bonnes volontés et, pour plaire au ministère, Hogarth avait dessiné, puis gravé le sujet de Gin Lane.

Mais, en réalité, il rendait peu son sentiment le plus intime, qu'une autre composition, la Conversation de minuit (*midnight's conversation*), exprime beaucoup plus exactement.

Là l'ivrognerie est traitée avec douceur, avec gaieté, on pourrait dire avec une pointe d'encouragement.

Les onze compagnons avinés qui entourent la table et sur la table le large bol de punch bouillant font plaisir à voir. Qu'ils roulent à terre ou s'endorment sur leurs chaises, ou mâchonnent quelque imprécation dans un coin, ou fument gravement, absorbés dans la contemplation stupide de leurs verres, ils sont tous des alcooliques pris sur le vif, les types les plus scrupuleusement fidèles de l'hébétude morale et physique qu'engendre l'intempérance.

Plus des deux tiers des contemporains de Hogarth, de ces rudes Anglo-Saxons d'il y a cent cinquante ans, y virent uniquement ce que l'artiste avait voulu y placer, les drôleries de l'ivresse. Un nombre minime d'esprits raffinés eurent peut-être, devant cette scène si réaliste, une impression de honte.

N'était-ce pas, même en ces proportions restreintes, un beau succès et quel autre qu'un humoriste anglais toujours armé, de par le génie national, du fouet et de la férule, aurait pu réussir à opérer ainsi des conversions sans les avoir cherchées ?

* * *

Georges Cruikshank a dans sa carrière deux façons d'être très distinctes ; mais aussi Cruikshank vit entre deux époques essentiellement différentes.

Il naît, en 1792, à Londres, Dukes street (Bloomsbury). Fils et frère d'humoristes d'un grand talent, d'un renom considérable, mais non moins réputés comme terribles buveurs, Isaac et Robert Cruikshank, il passe son enfance et son adolescence entre des manifestations journalières d'art et de débauche. Il suit l'un et l'autre courant.

Artiste dans le fond de l'âme, il profite des moindres leçons de son père qu'il dépasse promptement en célébrité.

A vingt-deux ans, il avait déjà suppléé Gilray que l'on se plaisait à surnommer, de l'autre côté de la Manche, le Juvénal de la caricature. Peu après il prenait l'avance sur ses derniers rivaux, Woodward, Rowlandson, Bunbury et d'autres encore, moins redoutables. De 1825 à 1847, il occupait le premier rang dans son art et dépensait libéralement la menue monnaie de son esprit caustique, de sa verve si profondément originale en une multitude vraiment prodigieuse de vignettes. Il jetait partout une pluie d'illustrations fines, alertes, enlevées d'un coup de plume : partout — dans les vénérables et demi-vénérables classiques, Cervantès, Le Sage, Sterne, Goldsmith, Fielding, Smollet, dans les poèmes de Byron et les nouvelles de Walter Scott, dans les romans du jour au service d'Ainsworth et de l'inimitable Boz (Charles Dickens), dans les facéties de Hone, le *Comic Almanac* et l'*Humorist*.

W. Hogarth. — *L'Assemblée de minuit*, 1733.

Enrichi et rendu célèbre par cette multitude d'ouvrages, il ne tarissait pas. Il produisait avec la même abondance en 1845 qu'en 1830, qu'en 1820, ce petit homme dont Maclise a laissé le portrait parlant, à l'œil vif, perçant, d'un gris d'acier, à la bouche mobile, au nez en bec de corbin, qui s'agitait, gesticulait autant qu'un Français, criait haut et fort, prêtait l'oreille à dix conversations en même temps, se faufilait ici et là, affectait de porter un habit démodé et, soit la pipe aux lèvres, soit le verre de *brandy and water* à la main, mettait chaque soir en gaieté les habitués de sa taverne de prédilection.

Car voici l'autre entraînement de l'éducation première. Jusqu'à cette année 1845, année d'une conversion plus stupéfiante que celle de saint Paul en sa route pour Damas, Georges Cruikshank avait été mieux que personne *a convivial man*, un banqueteur. Il eut le goût de l'orgie dont il avait sucé le lait dans la compagnie de ces Anglais de l'aurore du XIXe siècle dont on disait que tous, lords, honorables des communes, ou simples gentlemen, se rencontraient chez Jackson pour y boxer, chez Cribb pour y assister à des combats de singes contre des chiens terriers, dans la rue afin d'y rosser Charley, à la taverne de Crockford enfin pour y rouler sous la table après y avoir perdu ou gagné des monceaux d'or.

A leur imitation, Cruikshank fut trente années durant l'un des plus rudes ivrognes de l'Angleterre.

Puis tout à coup, à cette date de 1845, il faussa compagnie à son entourage ordinaire de joyeux viveurs : le roi des gais compagnons (*the prince of good fellows*) — c'est ainsi que ses amis l'appelaient entre eux — déserta du jour au lendemain le cabaret, renia les faux dieux et brûla carrément ce qu'il adorait la veille, avec autant d'ardeur à flageller ses anciens compères qu'il en avait dépensé à porter leurs santés.

Comment se détermina cette brusque évolution? A quels mobiles l'artiste obéissait-il? Pourquoi de diable se faisait-il ermite, de la sorte, sans plus de préparation? Ses biographes restent muets sur ce chapitre.

Peut-être s'était-il rappelé les obsèques de son maître Gilray auxquelles il avait assisté, adolescent, entre les quatre murs pauvres du cimetière de Saint-James. Ici, quelques amis dispersés, plutôt indifférents, pressés d'en finir avec les longueurs de la cérémonie; là, recouverte du drap funèbre, la dépouille de celui qui avait été la joie de ses contemporains, l'effroi des plus grands, l'ennemi redouté de Napoléon, le dessinateur prodigue de son talent, rongé depuis par la débauche, frappé dans son intelligence, dément et mille fois mort au monde de longs mois avant de rendre le dernier soupir.

Peut-être avait-il revu, dans une sorte de cauchemar, les scènes répugnantes dont il a laissé lui-même la description émue et qui se déroulaient sous son propre toit avec son père et les amis de son père comme acteurs, le spectacle de ces ivrognes qu'on trouvait au petit jour à la dernière marche de l'escalier, pelotonnés dans un lambeau de tapis, abêtis et inertes.

Cette triste vision se dressant brutalement devant lui après avoir sommeillé trente ans dans son cerveau lui inspira-t-elle une horreur subite de l'intempérance?

Ou bien céda-t-il aux influences de l'âge, des exemples, de certaines répulsions qu'il avait senties souvent en lui sans pouvoir leur donner un corps, mais qu'en tout cas il voyait clairement se manifester dans son entourage?

En effet, le temps avait marché et les choses avaient changé avec le temps. Dès 1840 on jugeait sévèrement, en Angleterre, des erreurs dont on parlait autrefois comme de peccadilles sans conséquence. Dès cette époque, infiniment de gens estimaient que, pour mener une vie fashionable, il n'était pas besoin d'entretenir une maîtresse, de perdre tout son bien au jeu et de s'enivrer chaque soir. On commençait à compter les vides dans la masse des existences, le déficit dans la masse des intelligences, résultant des excès de boisson. On complétait petit à petit le dossier criminel de l'alcool.

Peut-être est-ce cette dernière cause, s'ajoutant aux précédentes, qui triompha décidément de ses résistances, de ses hésitations. Et tout porte réellement à le croire quand on considère que plusieurs fois, en ses jours d'orgie, il avait éprouvé comme un affreux dégoût d'une telle existence. Plusieurs fois il avait essayé de s'en arracher sans y réussir; mais chaque fois aussi, en constatant sa

défaite, il s'était aussitôt vengé de son irréductible ennemi avec ses armes habituelles : par la caricature.

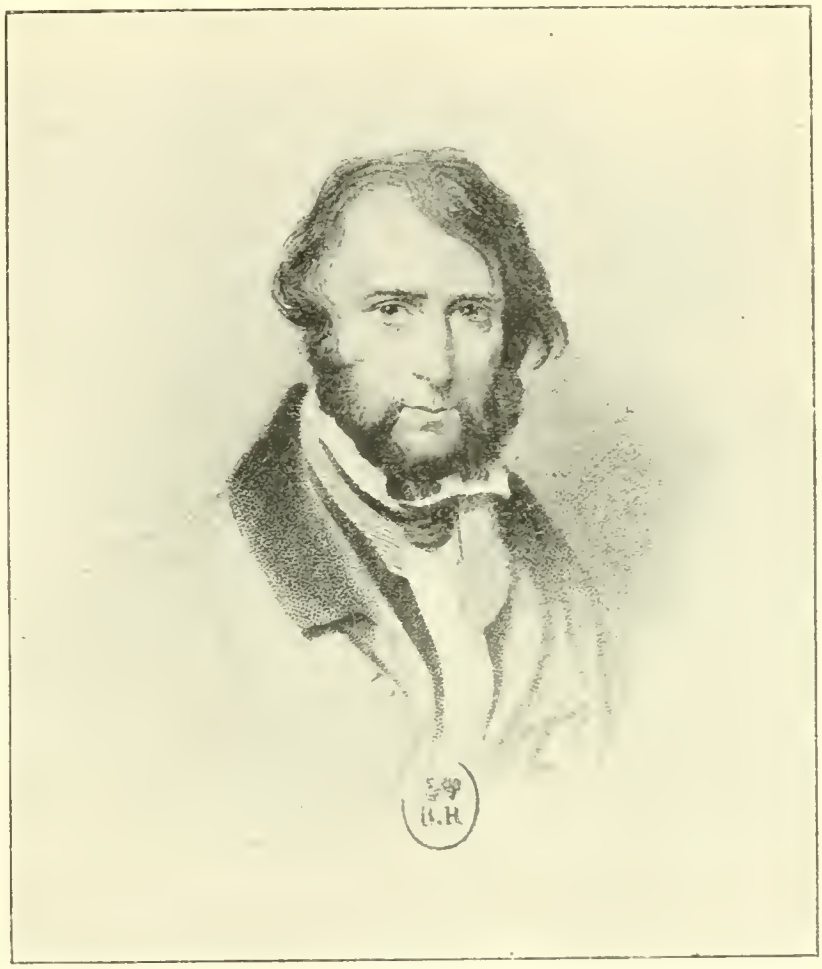
De la sorte, s'il ne pouvait s'amender lui-même ni s'imposer sa propre morale, il agissait déjà comme Hogarth ; il guérissait les autres en les endoctrinant.

Il avait ouvert le feu dès 1818. La préface de *la Goutte* (*Introduction to the Gout*) contient une leçon sévère à l'usage des intempérants. On y voit un ivrogne, le nez dans son verre, piquant au bout de sa fourchette une pêche dans l'intention évidente de se rafraîchir le palais ; mais la Goutte, sous les traits d'un affreux petit gnome, n'entend pas de cette oreille. Elle a ramassé avec les pincettes un charbon tout rouge du foyer et s'apprête à le laisser tomber sur le gros orteil du personnage.

A peu de temps de là, il frappait plus haut et plus ferme. Il portait un coup droit. A qui ? A Son Altesse Royale elle-même, au prince de Galles, à Georges IV, depuis vingt ans plus qu'à moitié roi par la maladie de son infortuné père, à celui qu'on qualifiait le plus bel homme, le plus irrésistible cavalier de son royaume et qui se déclarait lui-même le premier gentilhomme de l'Europe.

Malheureusement pour une aussi belle réputation, le prince était fort engagé, à l'époque, dans de fâcheux démêlés avec son épouse, Caroline de Brunswick. Une puissante fraction du peuple anglais avait pris parti contre lui, et Cruikshank était assuré de recueillir l'approbation d'une moitié du Royaume-Uni en déconsidérant le premier gentleman de l'Europe, tout en satisfaisant ses rancunes à l'endroit des alcooliques.

D'ailleurs, l'illustre ami du beau Brummel n'avait que ce qu'il méritait et l'artiste n'exagérait rien, tout au contraire, en le peignant affalé dans un fauteuil, les yeux à demi clos, laissant glisser de sa main droite un verre encore plein de vin, tandis que la main gauche semble chercher une bouteille au milieu du tas de cadavres de ce genre amassés sous son fauteuil. Divers tableaux des plus suggestifs enjolivent un écran placé derrière le prince. Tous racontent ses goûts les plus ordinaires : des nymphes étonnamment peu vêtues dansant autour d'un buste de Priape ; Silène, doucement balancé au pas de son âne, enlaçant d'autres beautés. Enfin, allusion plus sanglante : un bouc qui bondit et le



GEORGES CRUIKSHANK

crest traditionnel y faisaient les armes de l'héritier du trône.

Entre 1820 et 1830, trois ou quatre nouveaux accès de méchante humeur de l'artiste se manifestaient par autant de planches excellentes : *Deadly Lively*, *Tit-Bits* et *The Three Bottle divine*. Cruikshank y exécutait de nouvelles variations sur l'ancien thème de l'incident comique dans l'ivresse ; mais il attendait toujours une occasion plus favorable d'entrer directement en lutte avec la formule même de l'alcoolisme.

Elle se présenta bientôt, et le public anglais dut à cette reprise d'hostilités deux des meilleures planches du caricaturiste : *Gin Shop* et *Gin Jaggernaut*.

Dans l'une et l'autre de ces productions, Cruikshank égalait, s'il ne dépassait Hogarth, dont il semblait, du reste, reprendre en sous-main les procédés. Il y introduisait l'intensité d'effets dramatiques dont *Gin Lane* est secouée.

« Le gin, écrivait Thackeray, lors de l'apparition de cette estampe, le gin a fourni maints sujets à M. Cruikshank, mais aucun de ses précédents ouvrages n'a réuni autant de puissance de conception et de beauté de dessin que celui dont il a orné son *Sketch Book* sous la légende *Gin Jaggernaut*. Il y a peint un affreux palais ambulant dont la masse est formée d'un alambic, les roues de larges tonneaux de gin, sous lesquels des milliers de malheureux gisent hideusement écrasés. Un immense nuage de désolation plane au-dessus de la contrée que le monstre vient de traverser. Au centre des rares clartés qui trouent cet épais brouillard, vous apercevez des gibets, des cadavres se balançant au bout d'une corde, des fabriques en feu, etc. La nuée glisse dans le sillage du fatal broyeur d'hommes, et, par un contraste saisissant, dans l'éloignement s'entrevoit un coin de paysage de la vieille Angleterre, frais, souriant, ensoleillé. Ce sont là les terres que le gin a

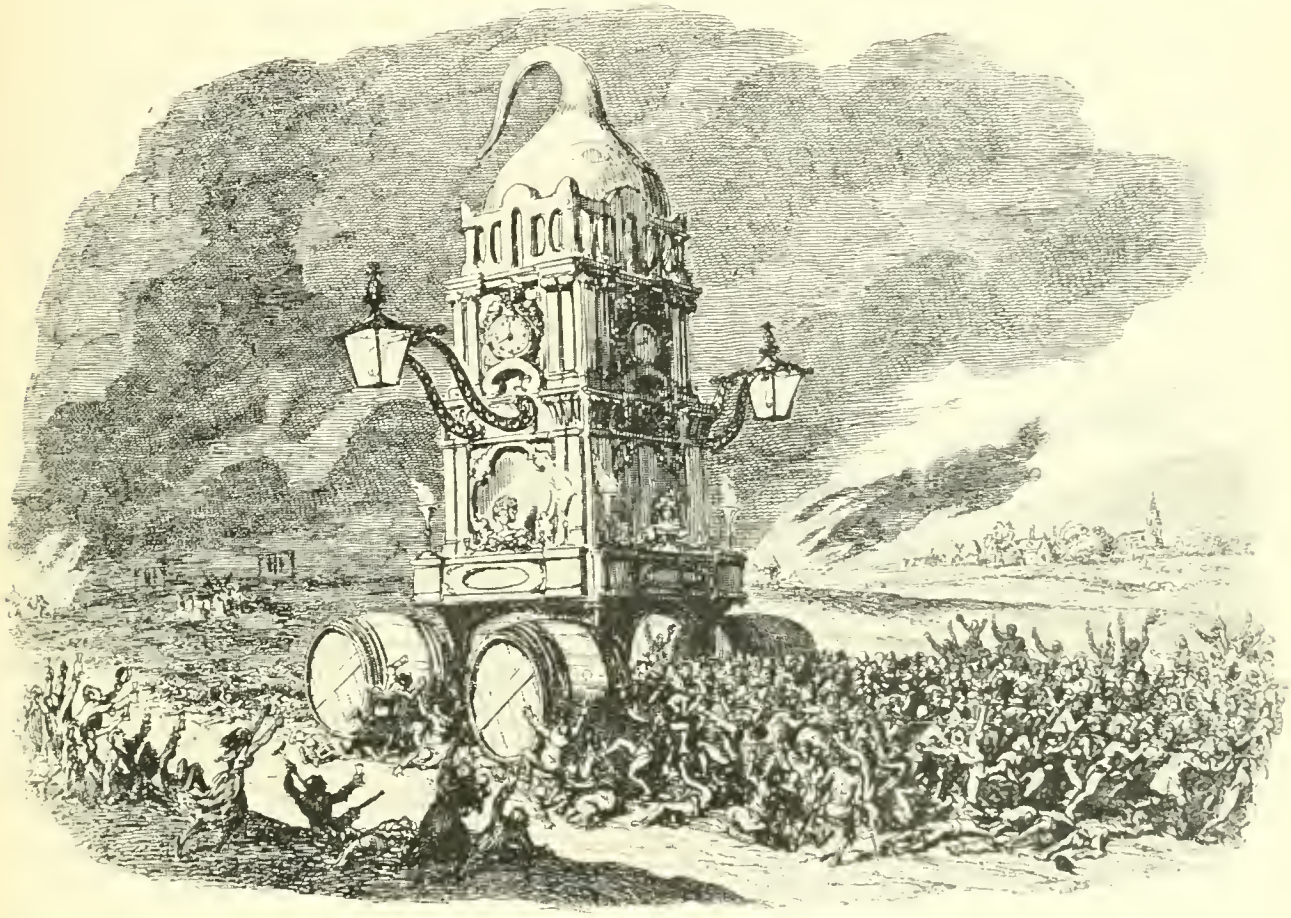
G. Cruikshank. — *Gin Shop*.

épargnées. L'allégorie est aussi saine, aussi impressionnante, aussi imaginative que toutes celles de John Bunyan. En fait, entre ce dernier et notre caricaturiste, il existe certainement plus d'une similitude. »

Thackeray avait admiré *Gin Jaggernaut*. Il dut également apprécier à sa juste valeur *Gin Shop*, dont il ne cesse de parler dans ses *Critical Reviews*.

Qu'y avait-il, en effet, de mieux fait pour plaire au charmant humoriste de la littérature, à cet esprit si parfaitement de son cru national, dans le fond comme dans la forme, que l'originale création du caricaturiste, vivante expression du génie anglo-saxon, avec ses oppositions violentes, ses coups de théâtre voulus?

D'un côté, la tenancière de *l'Assommoir*, coquette, pimpante, parée, alléchante surtout, pour le couple de misérables débraillés à qui elle débite ses odieux mélanges, par la quantité de broes qui l'entourent. De l'autre, la Mort, déguisée en *watchman*, élevant d'une main sa lanterne et murmurant entre ses dents de squelette : « *I shall have them all dead drunk presently. They have nearly had their last glass.* — Je vais les tenir tous ivres-morts dans une seconde. Ce sera bientôt leur dernier verre qu'ils boiront. » Et les détails savamment combinés, les accessoires de l'action principale si intelligemment choisis : les enfants, dont l'un se lève sur la pointe des pieds pour atteindre la tablette du bar, alors que l'autre, plus adroit, s'est déjà emparé d'un verre plein d'*old-tom*, les diablotins qui gambadent autour du récipient débordant de punch, et les affiches, pendues au mur, contenant chacune quelque lugubre avertissement pour les buveurs, le piège colossal sur lequel ils piétinent et que l'on sent devoir se refermer tout à coup pour les étreindre dans ses mâchoires d'acier!



G. Cruikshank. — *Gin Jaggernaut.*

Quelle œuvre aurait-on pu supposer plus fantastique, plus inquiétante, plus appelée, nous le répétons, à séduire et Thackeray et Dickens et généralement tous leurs compatriotes, grands amateurs par nature de ces plats de haut goût?

Le dimanche à Londres (*Sunday in London*) possède autant de qualités d'arrangement et d'exécution que les deux estampes *Gin Jaggernaut* et *Gin Shop;* mais il ne s'enlève pas comme elles. Il ne participe pas de leur profonde individualité. Il paraphrase spirituellement le sujet banal, vulgaire de l'ivrognerie, de ces faits divers, tumulte, rixes, embarras d'argent, etc., etc., et c'est tout.

De même d'un autre ouvrage, plus travaillé cependant, plus cherché : le Rêve de la Bouteille (*The Dream of the Bottle*), dont Cruikshank avait fait un titre pour un morceau de musique et dans lequel figurent deux individus : le premier, un vieillard à lunettes ; le second, un jeune homme armé d'un lorgnon, tous les deux examinant le contenu d'une bouteille de liqueur au centre de laquelle évoluent de repoussants petits démons, enfants de l'alcool.

Telle avait été avant 1845 l'intervention purement platonique de Cruikshank dans la campagne entreprise par les gens de sens rassis, en Angleterre, contre le fléau de l'alcoolisme.

Si elle avait néanmoins provoqué déjà des résultats fort appréciables, que n'était-on point en droit d'attendre de l'accession officielle de l'artiste à la Société des *Teetotallers?* Sur combien de merveilleuses conversions ne pouvait-on pas compter en le voyant si nettement prendre position au milieu de ladite année 1845 et témoigner de son ardeur de catéchumène par l'apparition d'une suite de pièces comme *The Bottle*, dont l'effet fut réellement prodigieux!

Ici Cruikshank copiait résolument Hogarth. Il adoptait, pour mieux exprimer l'action progressivement désastreuse de l'intoxication alcoolique, la forme

G. Cruikshank. — *La Bouteille,* pl. III.

rationnelle et mathématique de l'évolution lente de l'état de sobriété à l'état de débauche qu'Hogarth avait employée dans *la Vie de la courtisane*, *la Vie du libertin*, *le Mariage à la mode*.

Huit pièces composent cette série. Le buveur y descend petit à petit chacun des degrés de l'infamie. Riche à la première planche, où l'artiste nous le fait connaître entouré des siens, dans un logement propret, où tout respire le confort, l'amour de la famille, le calme, où la table porte seulement une fiole de vin, il paraît, dès la seconde, déjà adonné à la funeste ivrognerie, les cheveux en désordre, les vêtements souillés de boue, objet d'effroi pour les siens, pour sa femme, qui doit mettre en gage les hardes de la communauté. A la troisième, les huissiers ont pris possession de la chambre à coucher, qu'ils démeublent froidement; mais le couple n'y prête aucune attention et, ramassé contre le foyer, boit à même la bouteille. A partir de celle-ci, le drame se précipite. La quatrième nous montre les deux époux mendiant dans la rue. Dans la suivante, ils demeurent insensibles, à moitié endormis et toujours le verre en main, à quelques pas du cercueil où l'on vient de coucher l'un des enfants, mort de privations. A la sixième, l'ivrogne a saisi sa femme à la gorge, lorsque les enfants et la police interviennent. Le meurtre est le sujet de la feuille d'après, avec la triste créature expirante, le médecin se penchant au-dessus du corps, qu'entourent toutes les commères du quartier, l'assassin, que les agents saisissent, les orphelins, les yeux égarés, tremblants sous leurs haillons, et partout les traces de la lutte suprême. Dans la dernière, l'alcool a terminé son œuvre : le malheureux alcoolique est à la maison de fous.

G. Cruikshank. — *La Bouteille*, pl. VI.

Ainsi que nous le disions plus haut, le travail de Cruikshank produisit un effet immense en Angleterre. Ses estampes s'y vendirent par milliers. Tout ce qu'il y avait d'intelligent dans

le pays l'acclama chaudement. Charles Mackay composa pour chanter son apparition une pièce de vers : *The Gin Fiend*. Charles Dickens déclara, de son côté, qu'à son avis aucun autre artiste n'aurait su rendre un pareil sujet avec autant de talent. Enfin, si la nation ne poussa pas l'admiration jusqu'à fonder un hôpital d'ivrognes, par simple considération pour Cruikshank, comme elle avait élevé autrefois Magdalen Hospital après le *Harlott's Progress* de Hogarth, elle n'en proclama pas moins tacitement l'excellence de son œuvre par une quantité de retours au bien.

Mais l'artiste ne devait pas aller plus avant dans cette marche triomphale. Il avait épuisé à ce bel effort les meilleures flèches de son carquois, et les dessins de cette série célèbre furent pour lui le chant du cygne. En quelques mois, sa main se fit lourde, malhabile, presque inexpérimentée, soit que son âge avancé le voulût ainsi, soit qu'il lui manquât, avec le vin, cette pointe d'excitation nécessaire à son labeur journalier, soit que sa nouvelle profession du plus militant de tous les *Tempérants* du Royaume-Uni absorbât réellement ses instants. Car Cruikshank, extrême en tout, s'était jeté dans cette voie avec une sorte de fureur qui le rendit bientôt la fable de ses adversaires, et l'on remplirait plusieurs volumes avec les discours qu'il prononça en cent meetings provoqués par lui, les appels enflammés qu'il lança aux hommes de bonne volonté, ses motions tendant à convertir Crystal Palace ou quelque autre monument en un vaste asile de sobriété, ses allocutions vibrantes à Guildhall, ses exhortations et ses invectives.

Une telle surabondance d'activité inquiète et chagrine finit par fatiguer ses anciens amis eux-mêmes, qui lui demandaient plus de bons dessins et moins de zèle moralisateur. Sa réputation, qu'aucune œuvre nouvelle de mérite ne soutenait plus, faiblit promptement. Les éditeurs cessèrent de recourir à son crayon. Il s'en aperçut de suite à la baisse de ses revenus. Il protesta, se fâcha, jura qu'il se sentait toujours propre à amuser les autres comme par le passé, mais on ne l'écoutait pas.

Toutefois l'attention publique se réveilla encore à son profit lors de l'exposition d'un lot d'esquisses, crayons, aquarelles, fragments de peinture à l'huile, qui devaient lui servir pour la composition d'un large tableau de quatre mètres sur trois : le *Triomphe de Bacchus*, sorte de synthèse de toutes les pensées qui hantaient son esprit de *Teetotaller* exalté, et dans lequel, une fois achevé, se heurtait une cohue singulière de citoyens de tous les ordres, de l'Église, du Barreau, de l'Armée, des corps enseignants, de gentlemen, de laboureurs, d'artisans, d'ouvriers, tous ruinés et gâtés par l'alcool, véritable labyrinthe pour les yeux, inextricable dédale pour l'intelligence. Cette attention ne fut d'ailleurs que d'un moment. Transporté du Lyceum-Theatre à Windsor, pour être soumis à la reine, de Windsor à Wellington Street, de Wellington Street à Exeter Hall, le *Triomphe de Bacchus* alla finir tristement sa carrière on ne sait trop où, au milieu de l'indifférence générale.

C'était en 1863. Cruikshank survécut quinze ans à cette première entrée dans l'oubli final.

Le 1er février 1878, il s'éteignait doucement en sa demeure d'Hampstead Road, laissant la caricature anglaise en deuil d'un de ses interprètes les plus accomplis. Sur les quatre-vingt-trois ans qu'il avait vécu, Georges Cruikshank en avait employé près de trente à servir la cause des humoristes, près de trente autres à marcher sous la bannière des *Teetotallers*, et sa bonne fortune avait voulu qu'il sût, à ses débuts, pleinement réjouir le cœur de ces mêmes contemporains qu'il devait, en son âge mûr, ramener non moins victorieusement à la sagesse.

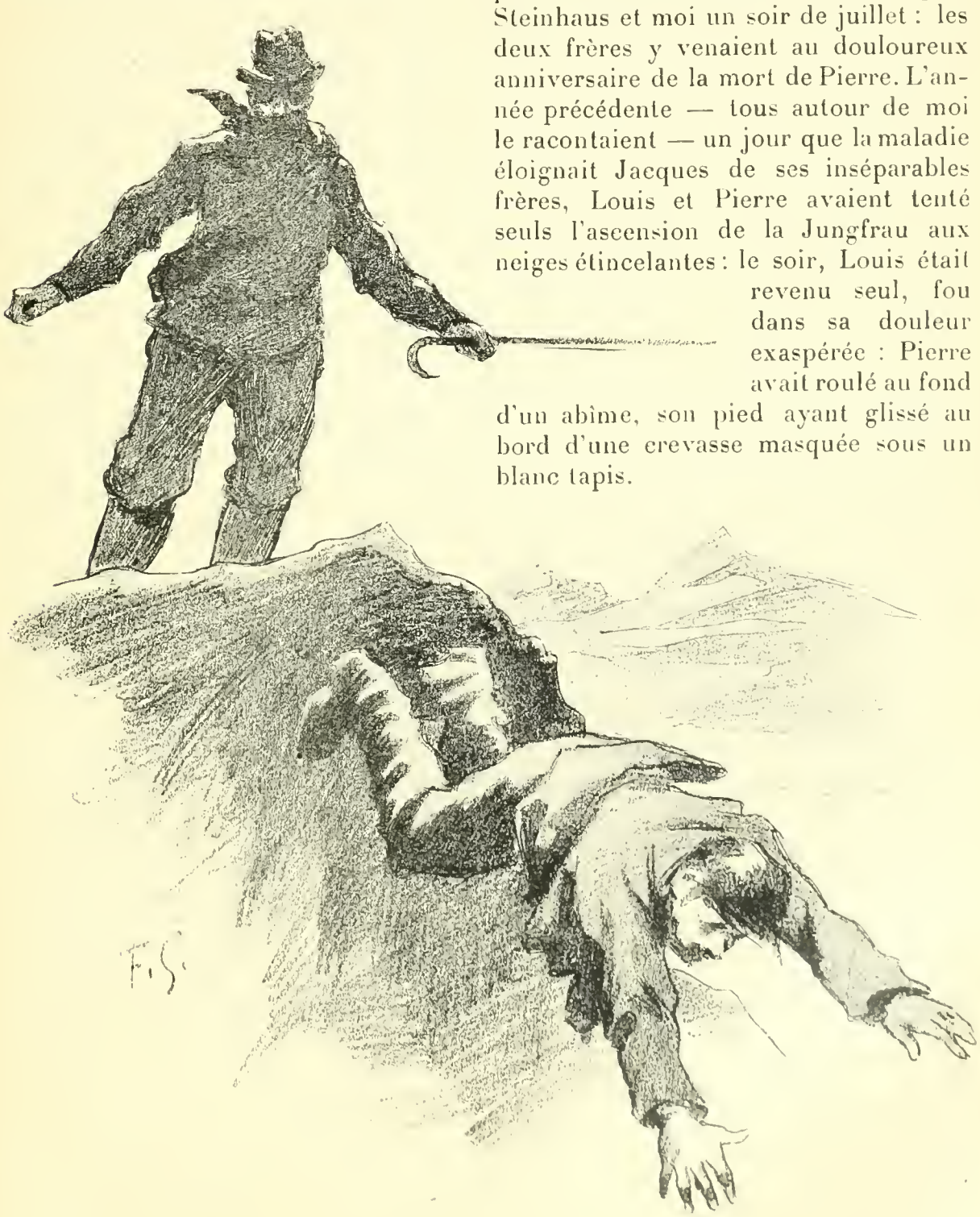
H. THIRION.

UNE VISION

Ils étaient trois frères, Louis, Jacques, Pierre Steinhaus, ou du moins, quand je les connus, ils n'étaient plus que deux, Pierre était déjà mort.

Très riches, ils occupaient leur oisiveté en courses à travers nos Alpes merveilleuses, dont mieux que personne ils avaient la coquette prétention de connaître toutes les beautés. Audacieux jusqu'à la folie, ils s'égaraient, dans les excursions les plus téméraires, seuls, souvent sans guide, à travers les blancs glaciers et les rouges rochers : à trois autrefois, à deux maintenant.

A la table d'hôte d'un de ces hôtels si admirablement placés, le long de la promenade d'Interlaken, Louis, Jacques Steinhaus et moi un soir de juillet : les deux frères y venaient au douloureux anniversaire de la mort de Pierre. L'année précédente — tous autour de moi le racontaient — un jour que la maladie éloignait Jacques de ses inséparables frères, Louis et Pierre avaient tenté seuls l'ascension de la Jungfrau aux neiges étincelantes : le soir, Louis était revenu seul, fou dans sa douleur exaspérée : Pierre avait roulé au fond d'un abîme, son pied ayant glissé au bord d'une crevasse masquée sous un blanc tapis.



L'année écoulée, Louis et Jacques revenaient en pèlerinage au lieu maudit.

J'ai sans doute l'esprit mal fait ou bien c'est l'esprit professionnel qui m'égare : la figure de Louis Steinhaus ne me revenait pas : la mort de Pierre sans témoin dans les blancs névés, l'héritage ! Je rêve !

Deux ans se sont passés : il n'y a plus qu'un Steinhaus : la fatalité les a poursuivis : leur folle audace dans la folle chevauchée à travers les glaciers a été dûrement châtiée : parti avec son frère Jacques en une dangereuse excursion aux Aiguilles-Vertes dans les Alpes valaisanes, Louis est encore revenu seul, comme de la Jungfrau autrefois : Jacques est resté enseveli au fond d'un précipice, d'où les pâtres l'ont recueilli méconnaissable. Tous les journaux d'Europe ont raconté le drame et adressé les sympathies vaguement anonymes de l'opinion publique au seul survivant d'une famille qui compte deux martyrs au martyrologe de l'alpinisme.

J'ai toujours de mauvaises pensées que fait, malgré moi, germer en mon esprit une étrange coïncidence : la Jungfrau, les Aiguilles-Vertes, même accident, même survivant : un double et lourd héritage venant guérir une double douleur !

Un an s'est écoulé.

Un soir d'août, avec la foule des touristes amateurs auxquels la science a ouvert, en enlevant toute peine aux plus paresseux, les merveilleuses et cachées beautés des hautes cimes alpestres, j'arrive, transporté par une voie ferrée aux escalades audacieuses, aux rochers de Nayes, au-dessus du lac Léman, en ce coin du monde qui est peut-être le plus beau de la terre.

L'hôtel est à une cinquantaine de mètres du point culminant, lequel, dominant d'immenses rochers que ne visitent que les aigles, surplombe les pentes abruptes aux cascades noires des forêts de sapins, auxquelles succèdent les châtaigneraies épaisses, puis les bosquets ravissants des luxueuses villas, et son point de vue admirable, d'où l'œil ravi s'étend sur les monts verdoyants de la Savoie, les chaînes du Valais, la ligne bleue du Jura, la ligne blanche des Alpes bernoises et se repose aux pieds du touriste, à pic sur la nappe d'azur du lac, pierre précieuse enfermée en un admirable écrin.

Du côté de l'hôtel, la pente, très accessible, descend, en une rapide prairie, vers de tout petits lacs aux eaux mortes, qui dorment dans l'encaissement des rochers et des pierres arrachées aux cimes plus élevées par les avalanches. Adossés aux rochers s'abritent les primitifs chalets, et à travers les pierres, broutant l'herbe savoureuse aux clochettes mauves, paissent les vaches, amenées durant l'été de la vallée. Elles paissent le jour, la nuit, quand le temps est beau, chacune ayant au cou sa cloche au tintement poétique, qui permet de la suivre quand elle s'égare au bord des abîmes. Elles paissent et donnent avec leurs cloches, par le lent balancement de leurs cous, un concert argentin qu'accompagne quelquefois en son rythme traînant et bizarre le poétique chant des pâtres.

J'arrive, et là, à la table d'hôte, où nous sommes une centaine assis, au bout, comme major de table, Louis Steinhaus. Par les deux martyres de ses frères, il est célèbre dans le monde des alpinistes, et tous chuchotent en parlant du survivant des drames de la Jungfrau et des Aiguilles-Vertes.

La nuit est complète. A l'extérieur, l'air est vif, la nuit étoilée, sans nuages. Les vaches, là-bas, plus bas, vers les chalets, rentrent au doux tintement de leurs clochettes.

A ma gauche, au bout de la table, face à tous, séparé par une dizaine de personnes, Louis Steinhaus, en face la porte donnant de plain-pied sur la prairie.

Je ne pouvais, en la curiosité générale, mais hanté de mes éternelles et

mauvaises pensées, détacher mes yeux du frère de Pierre et de Jacques.

Tout à coup, je le vis pâlir, je vis ses yeux s'ouvrir glacés par l'effroi, ses cheveux se dresser : il regardait vers la porte, je suivais ses regards affolés : là, devant moi, sur le seuil, deux êtres, deux fantômes : l'un, je le reconnais-

sais, Jacques Steinhaus ; l'autre, je le devinais, le premier frère mort, Pierre.

Ils ordonnaient à Louis de sortir.

Tout à coup, celui-ci se leva, blême de terreur, soulevé par une force invincible, attiré par un aimant irrésistible : il alla droit à la porte : les deux ombres se saisirent de lui comme deux gendarmes d'un malfaiteur.

Nos compagnons de table regardaient Louis Steinhaus, frappés de sa pâleur : la vision à mes yeux seuls apparaissait.

Je restais cloué par la peur sur ma chaise ; puis, en un effort surhumain, je me levais, me précipitais dehors et poussais un cri auquel tous accouraient.

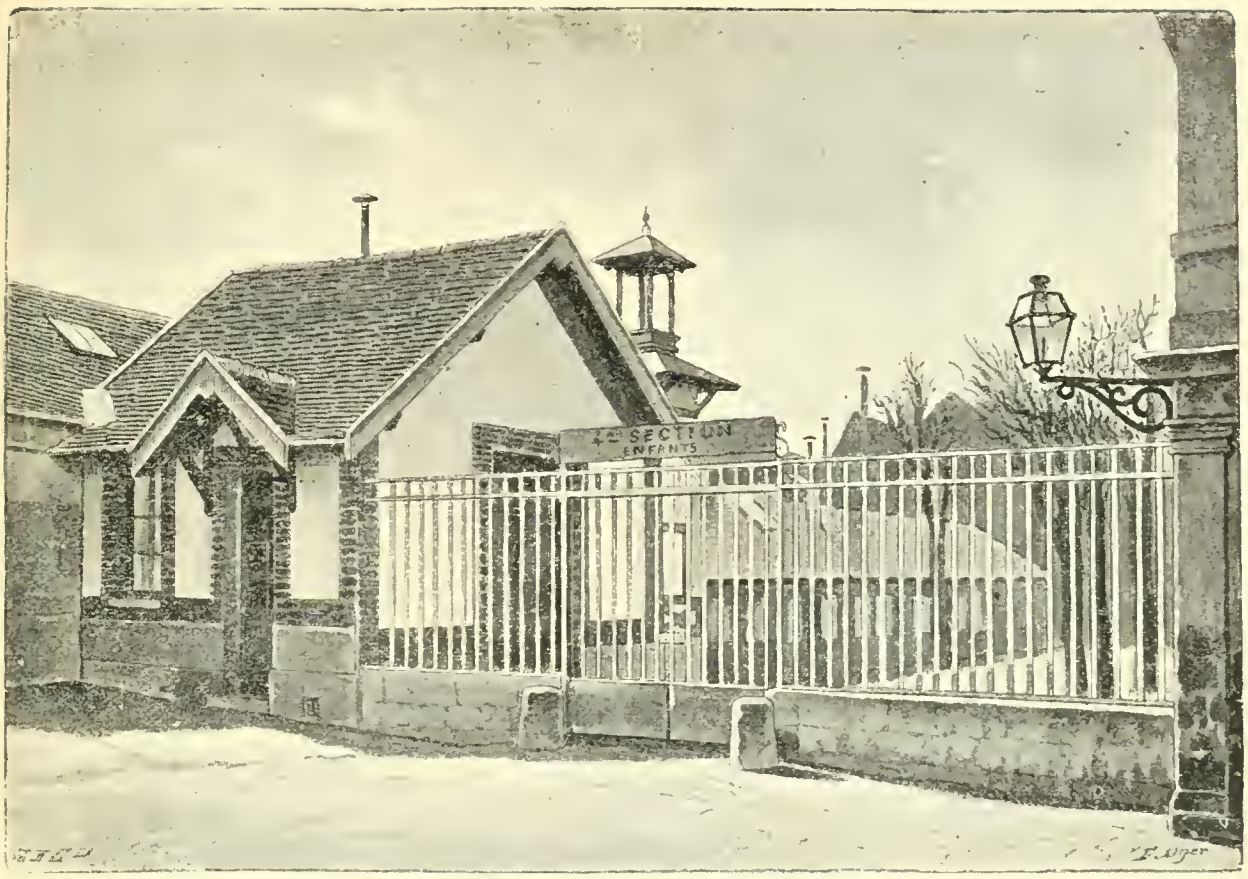
L'entraînant en une marche rapide le long des sentiers qui vont de l'hôtel au sommet des rochers, les deux fantômes, en une vengeresse colère, traînaient le meurtrier doublement fratricide. J'étais paralysé : « Où va-t-il ? » se demandaient nos voisins de table, ahuris de cette course folle.

Le groupe sinistre était arrivé au sommet, au-dessus de l'immense précipice : la lune brillante en un ciel froid et bleu éclairait cette vision terrible. Tous virent Louis se mettre à genoux, comme pour implorer des êtres imaginaires : à mes yeux, les vengeurs inexorables montraient l'abîme. Le misérable se débattit une minute, puis, en un brusque soubresaut, il disparut à nos yeux, roulant de l'autre côté, vers le Léman, à travers les rochers.

Les fantômes s'évanouirent en même temps à mes yeux, pendant qu'un cri d'effroi jaillissait de toutes les poitrines à la vue de cet étrange suicide.

Et pendant ce temps, à la clarté mystérieuse de la lune, près du miroitement blanc des petits lacs perdus entre les rochers, à la porte des chalets brillant en leurs planches argentées, se pressaient en secouant leurs clochettes les dernières vaches ramenées à l'étable aux tons mélancoliques du chant des pâtres montant en de poétiques accents au milieu du grand silence de la haute montagne vers le ciel.

Alexandre Bérard.



ENTRÉE DE LA SECTION DES ENFANTS ANORMAUX

LES ENFANTS ANORMAUX

Chacun sait aujourd'hui que tous les sourds-muets sont plus ou moins améliorables selon le degré de leur intelligence; que tous peuvent parler et lire sur les lèvres; qu'un certain nombre, par des procédés purement pédagogiques, peuvent voir se développer le peu de sensibilité auditive qu'ils possèdent.

En ce qui concerne les aveugles, les résultats d'une éducation spéciale sont plus saisissants peut-être encore. On connaît leur prodigieuse habileté de main, l'exquise finesse de leur toucher, la délicate sensibilité de leur ouïe.

Mais les idiots, les imbéciles, les arriérés, qui donc sait, en dehors d'un petit nombre de spécialistes, qu'ils sont aptes à profiter d'une éducation rationnelle et méthodique?

Cependant le nombre de ces déshérités est certainement supérieur à celui des sourds-muets et des aveugles réunis. Leur sort n'est pas moins digne d'intérêt que celui de leurs frères d'infortune moins délaissés.

Délaissés, le mot est peut-être trop faible: en effet, tandis qu'il existe des institutions pour les sourds-muets et les aveugles, en nombre insuffisant peut-être, mais déjà respectable, rien n'est fait pour les idiots.

A part le département de la Seine, en effet, où un millier d'entre eux sont hospitalisés et traités, soignés et éduqués, ces malheureux sont l'objet de l'indifférence,

les victimes de l'ignorance générale.

Ils sont régis par la loi sur les aliénés, loi de police plutôt que d'assistance ; et par suite, ils ne sont l'objet de la sollicitude administrative que s'ils sont dangereux. Dans ce cas ils sont internés dans les asiles départementaux, pêle-mêle avec

les déments, et ne reçoivent que des soins généraux par trop insuffisants ; rien n'est tenté pour améliorer leur état.

Et pourtant ils ont droit à quelque chose de plus que le gîte et la pâture qu'ils reçoivent parfois de la charité s'ils sont pauvres ; à quelque chose de plus que les larmes de leurs parents ou la relégation loin des yeux du monde s'ils appartiennent aux classes aisées ou riches de la société.

Ils ont droit à leur part de soleil, ils ont droit, en tant que créatures humaines, à l'assistance morale qui les relèvera, qui fera d'eux, selon la gravité de leur état, des hommes comme les autres, prêts à être utiles à la société au lieu de lui être à charge ; ou tout au moins leur

fera remonter de quelques degrés l'échelle de l'intelligence.

Ce droit, ils ne peuvent le réclamer eux-mêmes ; il est bon de le faire pour eux, au nom de l'humanité, au nom de l'intérêt social. « Nous plaidons pour ceux qui ne peuvent plaider pour eux-mêmes. » (Bourneville.)

Mais un vœu platonique ne suffit pas ; il faut donner les moyens d'agir. Les hommes de haute valeur ont recherché et indiqué ces moyens.

Au premier rang d'entre eux se place un Français de génie.

Je veux parler d'Édouard Séguin, né à Clamecy (Nièvre), le 20 janvier 1812, mort le 28 octobre 1880 à New-York.

Élève du collège d'Auxerre, puis du lycée Saint-Louis, il prend en 1843 sa première inscription à la Faculté de médecine. Ses relations avec Esquirol, psychologue et aliéniste, et surtout l'exemple et les leçons du docteur Itard, déterminèrent la vocation qui devait absorber son existence entière.

« Il avait acquis de son maître, Itard, un grand amour pour les études psychologiques, et, pendant qu'il revoyait les expériences qu'Itard avait faites et qui semblaient ne pas avoir eu de succès, ainsi que les efforts tentés pour l'instruction du jeune idiot connu sous le nom de *Sauvage de l'Aveyron*, son génie le conduisit aux grandes découvertes qu'Itard avait été sur le point de faire, à savoir : que l'idiotie n'est pas le résultat de la défectuosité ou de la malformation du cerveau ou du système nerveux, mais simplement un arrêt de développement mental, se produisant avant, pendant ou près la naissance, déterminé par des moyens divers et par différentes causes ; que cet arrêt de développement pouvait être vaincu par un traitement approprié, l'idiot rendu à la société et à la vie, sinon à une haute intelligence. Cette guérison, croyait-il, pouvait être réalisée au moyen d'une habile éducation physiologique de tous les sens. »

Appuyé par l'influence et le nom d'Esquirol, Séguin est autorisé à tenter l'essai de sa méthode sur les idiots de l'hospice des Incurables ; puis, du 27 novembre 1842 au 21 décembre 1843, sur

ceux de l'hospice de Bicêtre. — Il obtient de bons résultats, mais... pas de traitement : il faut vivre, cependant; Séguin fait du journalisme et écrit des articles de critique d'art, d'économie politique, etc. Lié avec Louis Blanc, Victor Hugo, Ledru-Rollin, Flourens, il s'expatrie en 1850.

En 1846 avait paru son grand ouvrage : *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots et des autres enfants arriérés,* qui fut couronné par l'Académie, et devrait être entre les mains de tous les éducateurs, concurremment avec son *Rapport* et ses *Mémoires sur l'éducation des enfants normaux et anormaux,* publiés par le docteur Bourneville.

Établi en Amérique, il y vulgarise ses procédés, fait adopter sa méthode, et, soit par lui-même, soit par ses conseils, soit par ses ouvrages, crée ou contribue à créer plusieurs établissements d'assistance et d'éducation pour idiots.

Il y meurt, après une vie de lutte et de labeur, mélangée de peu de joie et de nombreux déboires, entouré d'estime et d'admiration.

En France... hélas ! nul n'est prophète s'il est Français, c'est une douloureuse et banale vérité. Séguin en fit l'épreuve à ses dépens. De nos jours encore, son œuvre comme son nom seraient ignorés chez nous, sans l'ardente et généreuse campagne de vulgarisation que poursuit le plus enthousiaste de ses disciples, le docteur Bourneville.

Bourneville est et restera l'apôtre d'une œuvre encore discutée et combattue : la laïcisation de l'Assistance publique ; tout le monde le connaît à ce titre. Mais il en mérite sans conteste un plus noble, un plus beau, un plus élévé : celui de créateur et de vulgarisateur de l'éducation des idiots en France.

Médecin de l'hospice-asile de Bicêtre, section des enfants épileptiques et arriérés, depuis de longues années, il consacre ses forces vives à faire mettre en pratique et à perfectionner les idées de Séguin, à faire suivre à ses pupilles un traitement *médico-pédagogique,* suivant son heureuse expression.

C'est lui qui nous a communiqué sa foi ardente en la nécessité, en la possibilité d'améliorer l'idiot ; c'est dans ses ouvrages et dans ses conseils que nous avons trouvé les moyens de contribuer à cette œuvre de rédemption. Prendre un petit être humain dans un état plus ou moins voisin de celui de la brute, et,

lentement, progressivement, mettre cet être misérable en état de se servir de ses sens, de coordonner leurs indications, de penser et d'exprimer sa pensée; voir, sous l'effort patient et prolongé, sous la tension constante de notre volonté, l'intelligence jaillir enfin, et éclairer cette face obtuse; cette jouissance de créateur pétrissant le limon humain et y insufflant la vie intellectuelle, c'est à Séguin et à Bourneville que nous la devons. C'est à eux que la pourront devoir ceux qui, émus par le spectacle du sort des arriérés, voudront lire, méditer et

mettre en pratique les ouvrages de ces deux hommes.

Car, en l'espace restreint qui nous est réservé ici, nous ne pourrons indiquer que très sommairement et dans les grandes lignes les procédés à employer pour l'amélioration de l'idiot, pour faire son éducation médico-pédagogique ; procédés dont chacun peut voir l'application et les résultats dans le service du Dr Bourneville, à Bicêtre, à la Fondation Vallée (filles) et à l'Institut médico-pédagogique, à Vitry (filles et garçons).

Tout d'abord, qu'est-ce que l'idiot, ou plutôt qu'est-ce que l'idiotie ?

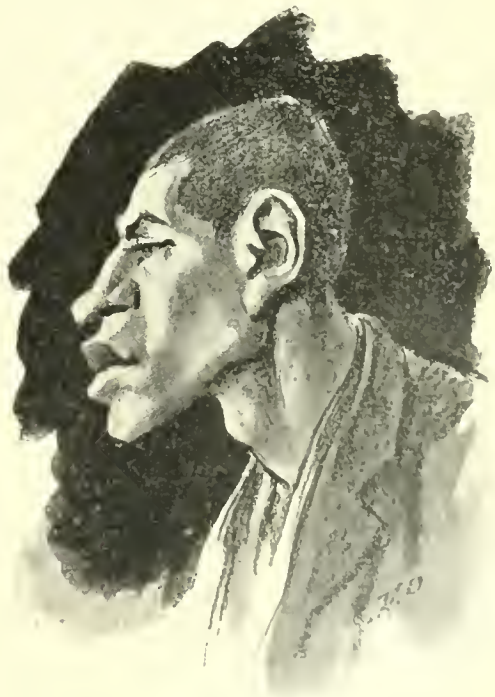
L'idiotie n'est en somme que la résultante de diverses maladies de l'encéphale, de même que la démence n'est qu'une conséquence d'affections mentales. Ni l'une ni l'autre ne constituent des entités morbides proprement dites.

« L'idiotie consiste en un arrêt de développement congénital ou acquis des facultés intellectuelles, morales et affectives, accompagné ou non de troubles moteurs et de perversion des instincts. » (Bourneville.)

On peut établir une classification de l'idiotie d'après sa gravité, et distinguer : l'idiotie profonde, l'idiotie simple, l'imbécillité prononcée, l'arriération intellectuelle ou débilité mentale. C'est ce que font la plupart des auteurs.

Au point de vue anatomo-pathologique, on peut classer : l'idiotie hydrocéphalique, — l'idiotie myxœdémateuse, qui sont les mieux caractérisées ; — l'idiotie microcéphalique à laquelle on peut ajouter quatre ou cinq autres variétés d'idiotie, à noms plus ou moins rébarbatifs.

Il est inutile de définir l'idiotie hydrocéphalique ; chacun a vu de ces malheureux enfants, au crâne énorme, comme distendu, dont on entend dire : « il a de l'eau dans la tête ». Au point de vue pathologique, chez tous les hydrocéphales, on constate à l'autopsie une dilatation plus ou moins considérable des ventricules latéraux ; les circonvolutions sont peu accusées, le cerveau est souvent



réduit à une mince lamelle. Donc, apparences extérieures comme indices scientifiques, tout concourt à caractériser nettement ce cas.

L'idiotie myxœdémateuse est aussi très facile à reconnaître : les cheveux du sujet sont crépus ; son nez camard ; ses paupières, ses joues, ses mains, ses pieds sont bouffis ; sa taille de nain fait ressortir la proéminence exagérée de son ventre ; sa démarche est gauche et lourde, ses mouvements lents et maladroits ; la fontanelle antérieure ne s'ossifie pas ; enfin, dans tous les cas, l'autopsie a fait constater *l'absence du corps thyroïde*.

Partant de cette dernière observation et de ce fait que l'ablation du goître (hypertrophie de la glande thyroïde) provoque chez l'opéré l'apparition des symptômes du myxœdème, on s'est demandé si l'introduction dans l'économie du suc thyroïdien, soit par injections sous-cutanées, soit par ingestion de la glande, ne serait pas un mode efficace de traitement pour les idiots myxœdémateux.

Des tentatives très nombreuses ont été faites dans ce sens, et les résultats acquis sont des plus encourageants. Sous l'action de la glande, telle que l'administre M. Bourneville, nous avons vu les idiots atteints de myxœdème, de nanisme, d'obésité grandir physiquement, s'éclairer intellectuellement.

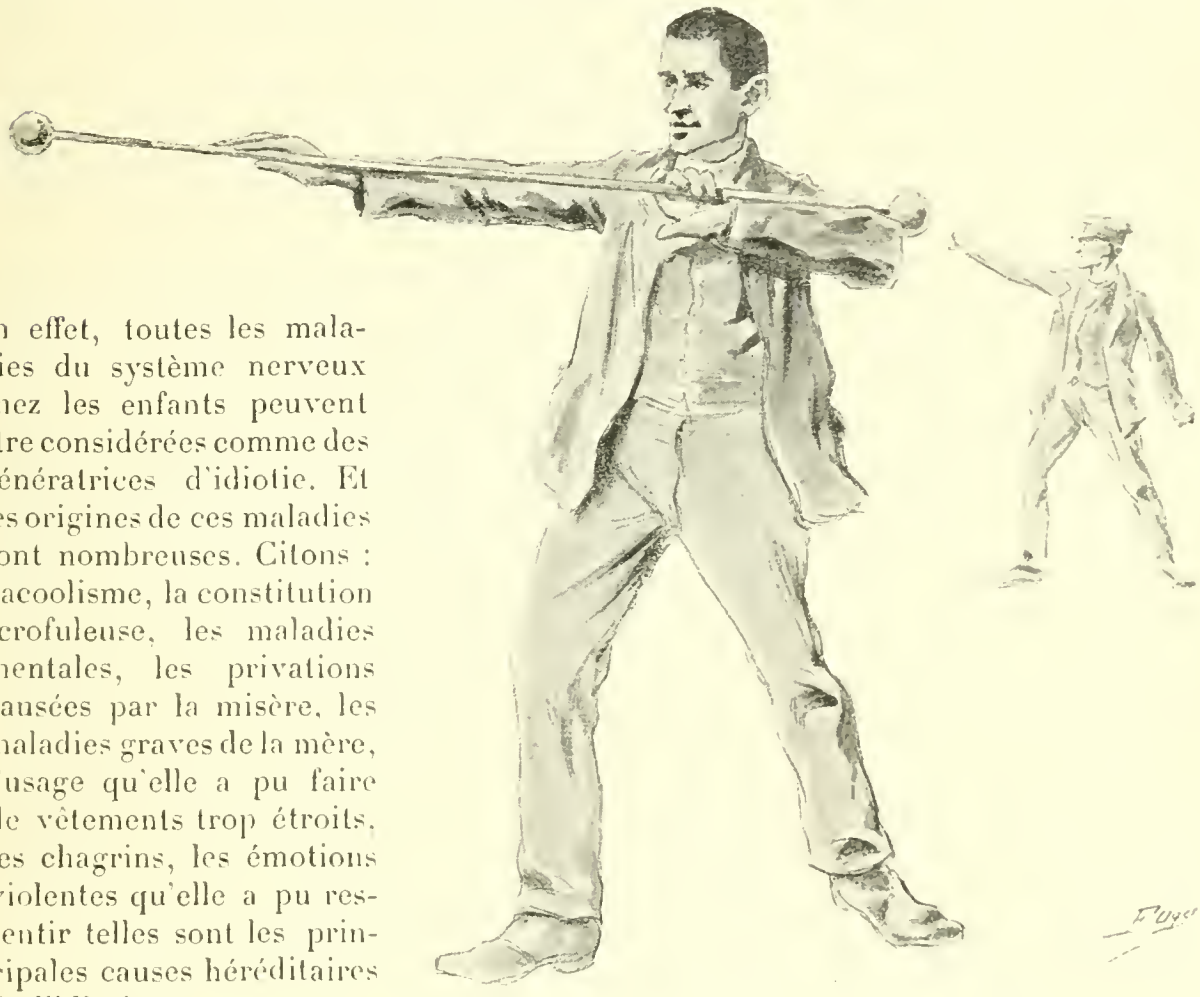
UNE LEÇON DE CHOSES AU JARDIN GÉOMÉTRIQUE

De l'idiotie microcéphalique, que dire qui ne soit connu? Hippocrate en parlait! La caractéristique générale est la petitesse du crâne, la proéminence de la mâchoire, l'obliquité du front ; les microcéphales, par la forme de leur tête, se rapprochent du singe, dont ils ont d'ailleurs souvent les allures, souplesse et vivacité en moins.

Entrer dans des détails circonstanciés sur les autres variétés d'idiotie serait fastidieux; bornons-nous donc à indiquer les principales causes reconnues ou présumées de cet état.

Ces causes peuvent être accidentelles ou congénitales, personnelles ou héréditaires.

L'énumération en pourrait être longue: en effet, toutes les maladies du système nerveux chez les enfants peuvent être considérées comme des génératrices d'idiotie. Et les origines de ces maladies sont nombreuses. Citons : l'acoolisme, la constitution scrofuleuse, les maladies mentales, les privations causées par la misère, les maladies graves de la mère, l'usage qu'elle a pu faire de vêtements trop étroits, les chagrins, les émotions violentes qu'elle a pu ressentir telles sont les principales causes héréditaires de l'idiotie.



Les accidents survenus au moment de la naissance : hémorragies violentes, compressions prolongées de la tête de l'enfant venu avant terme, etc., viennent s'y ajouter. Ajoutons l'allaitement dans de mauvaises conditions, par une nourrice débile, malade, ou sous l'empire de préoccupations, de contrariétés; la mauvaise habitude conservée en certains pays de comprimer, de pétrir le crâne des nouveau-nés ; plus tard, « un système vicieux d'éducation, dit Ferrus peut provoquer l'idiotie; mais, pour qu'il ait des effets aussi funestes, il faut qu'il soit continué avec une persévérance aveugle, à cause de la mobilité des impressions du jeune âge. On a vu aussi la chorée provoquer l'idiotie... »

S'il est d'intérêt général de faire connaître les causes de l'idiotie; il serait intéressant aussi de voir établir et publier une statistique portant sur un grand nombre de cas et donnant la proportion dans laquelle agissent ces causes.

La maladie étant, à grands traits, étudiée, quel en sera le traitement? — La qualification de médico-pédagogique que M. Bourneville lui a attribuée indique nettement qu'il est basé sur les efforts combinés du médecin et de l'éducateur; leurs deux tâches sont inséparables, il y a entre elles une sorte de pénétration, et il serait difficile de les étudier séparément.

Cependant, comme soins purement médicaux, on peut indiquer :

1° L'hydrothérapie bains simples ou

médicamenteux, — douches complètes ou locales).

2° Dans certains cas, le massage et l'électrisation.

3° L'emploi des antiscrofuleux (sirop d'iodure de fer, sirop antiscorbutique, huile de foie de morue, etc.).

4° La surveillance du régime alimentaire; — ce régime doit être variable suivant les cas; il est évident par exemple, que la même alimentation ne saurait convenir aux idiots inertes et aux idiots épileptiques; pour les premiers une nourriture forte et stimulante est salutaire, alors qu'elle serait nuisible aux seconds.

5° L'emploi des bromures, pour les idiots nerveux.

6° Pour les myxœdémateux, l'ingestion de glande thyroïde de mouton.

Pour la partie du traitement qui tient à la fois de l'hygiène médicale et de l'éducation, prenons un exemple.

Voici un enfant gâteux, ne sachant ni marcher ni se servir de ses mains; ne percevant pas, ou plutôt oubliant immédiatement, et par conséquent ne coordonnant pas, ne classant pas les indications que lui devraient fournir ses sens; n'observant pas, mieux, ne regardant pas, ne pensant pas, ne parlant pas, en un mot un idiot complet. — Que tenterons-nous, que ferons-nous pour le transformer en un être agissant, percevant, observant, pensant, parlant?

Différentes séries de pratiques, d'exercices, vont nous venir en aide; nous en userons le plus souvent concurremment, parfois isolément ou successivement. Nous ne citerons, bien entendu, que les procédés les plus typiques, sans pouvoir entrer dans des détails qui, cependant, auraient aussi leur intérêt.

Notre sujet est gâteux; pour le rendre propre, nous le placerons sur le vase, ou de préférence sur une petite chaise percée, à des heures régulières : le matin au lever, après les repas, avant le coucher et au milieu de la nuit. Peu à peu, les fonctions se régulariseront et deviendront volontaires.

Il ne marche pas. — A nous le massage, suivi d'une gymnastique spéciale; à nous le chariot; et le sujet fait quelques pas, d'abord soutenu, puis seul, il gravit les degrés d'un escabeau et apprend à sauter; bientôt, il s'échappera de nos mains pour courir comme un jeune lapin; bientôt... Mais il a fallu des mois de patience pour arriver à ce résultat.

La main. — Notre idiot est au-dessous du singe, car il n'oppose pas le pouce, il ne sait pas saisir un objet. — Gymnastique toujours, exercices aux échelles de corde verticales, parallèles; préhension d'objets divers : bâtonnets, planchettes, boules; l'objet étant placé dans la main de l'enfant, on referme ses doigts dessus et on les y maintient un instant.

Éducation des sens. — La vue, et par suite l'attention, sont fixées par des couleurs vives, des projections à la lumière oxhydrique, etc.; — le toucher, par la reconnaissance, les yeux bandés, d'objets préalablement palpés, de formes et de dimensions très différentes d'abord, puis de plus en plus semblables; — l'ouïe, au moyen de bruits divers, assez forts : le son d'une clochette ou d'un sifflet, puis de plus en plus faibles; le tic tac d'une montre de plus en plus éloignée de l'oreille; enfin le chant au son d'un orgue-harmonium.

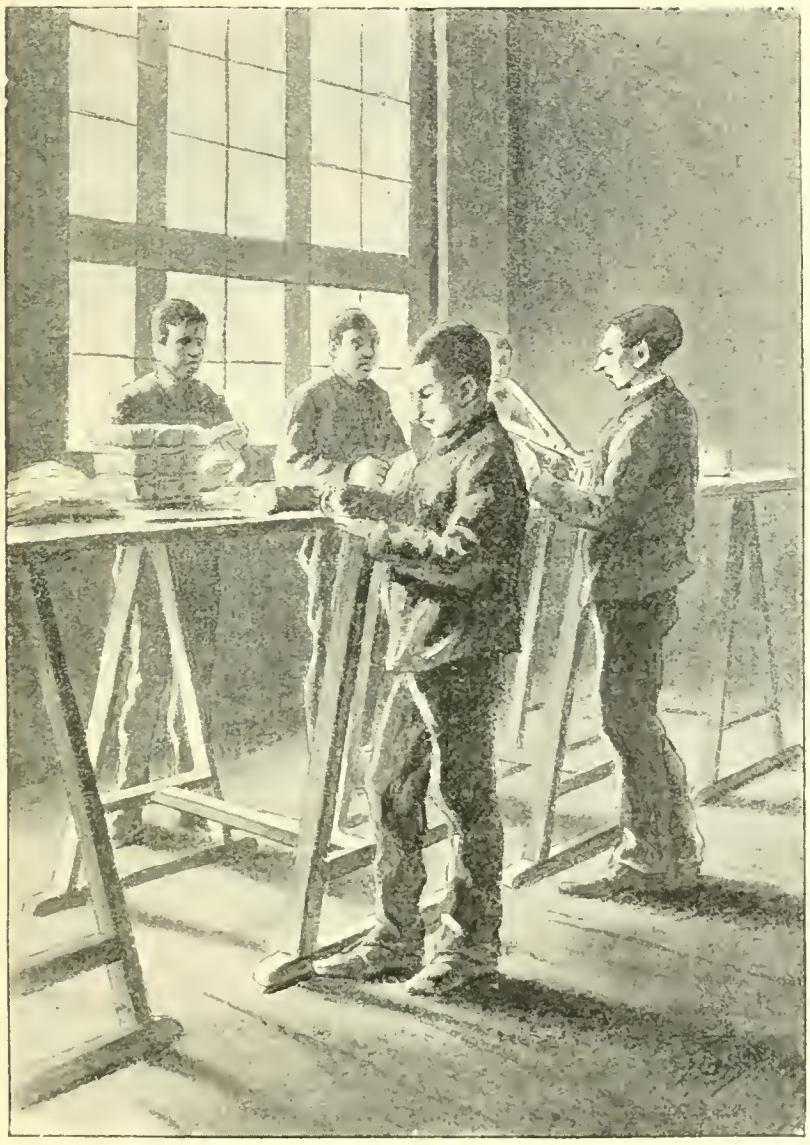
Au cours de tous ces exercices, auxquels viennent s'ajouter le laçage d'un soulier, l'enfilage d'aiguilles au chas de plus en plus étroit, le boutonnage, les jeux de constructions, etc., l'attention de l'enfant s'est éveillée, il perçoit, il sent, il a éprouvé le besoin de parler, et nous allons l'aider à le satisfaire.

Presque tous les idiots ont des vices de prononciation ou d'articulation que nous devons chercher à corriger; mais notre sujet ne parle même pas.

Nous procéderons d'abord à des exercices de respiration, destinés, non seulement à fortifier et à développer les organes, mais surtout à les discipliner; l'enfant ne sait pas souffler : au début,

il n'éteint pas une bougie à $0^m,10$, peu à peu il arrivera à l'éteindre à $0^m,60$ ou $0^m,80$ et plus; il ne sait pas respirer par le nez, il s'y habituera.

Sa langue n'est pas souple, ses lèvres se ferment, se pressent ou s'écartent avec lenteur, mollesse et difficulté; encore une gymnastique spéciale, et les organes rétifs s'assouplissent.



UN ATELIER

Enfin, articulation des sons; les plus simples d'abord : *a*, *o*, *e*, — on en forme des syllabes à l'aide des consonnes fortes *p*, *t*, *k*, *f*, *s*, *ch*; — syllabes simples et directes d'abord : *pa*, *to*, puis redoublées : *papa*, *toto*, — à l'aide de ces premières syllabes, on s'ingénie à former de petits mots courts, désignant des objets placés sous les yeux de l'enfant, des personnes ou des choses qui l'intéressent, qu'il aime. — Nous voilà le pied à l'étrier; nous allons passer en revue successivement les trente sons de la langue française et leurs combinaisons diverses.

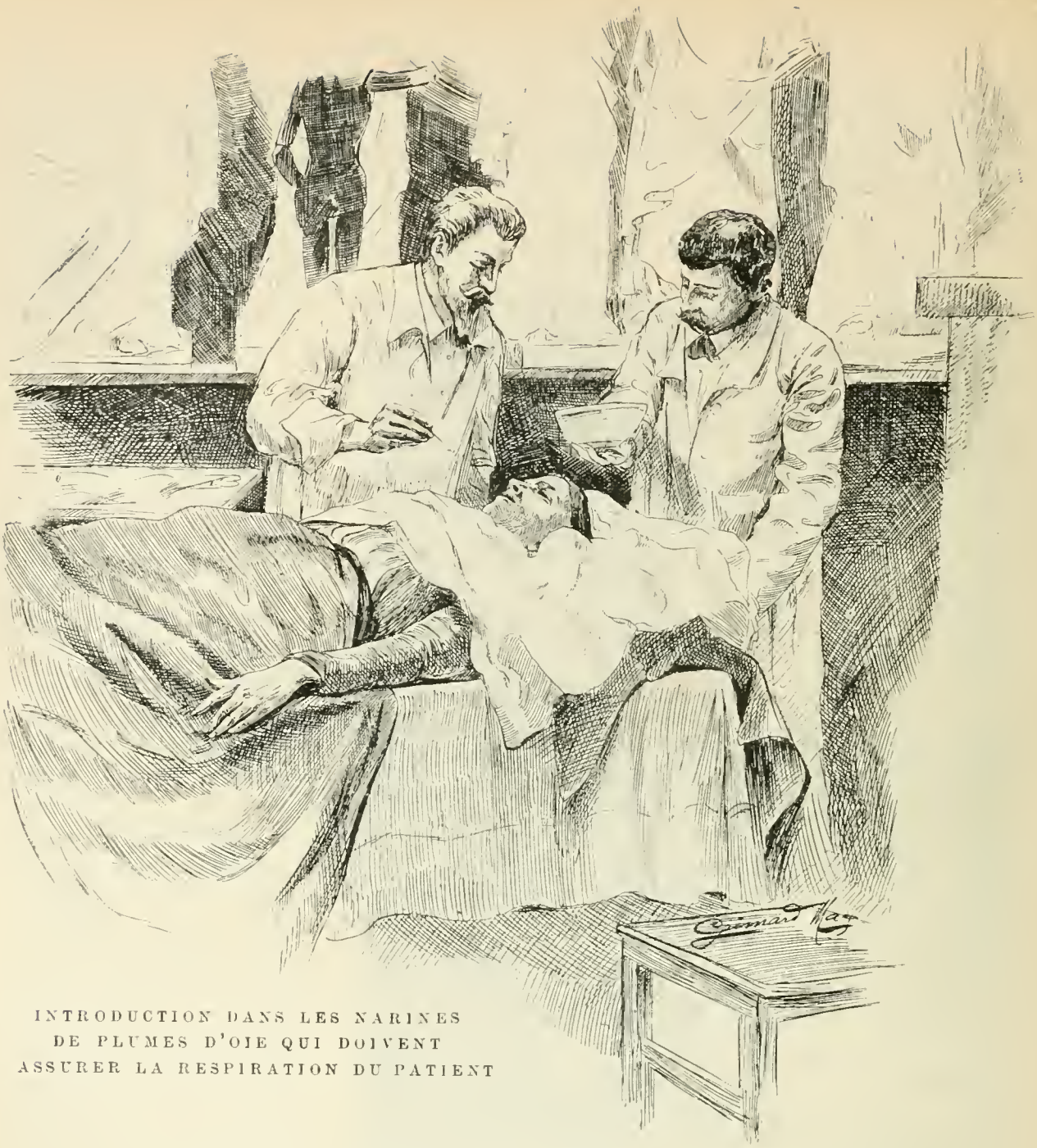
L'enfant, pour percevoir et reproduire les sons, les syllabes, les mots, se sert à la fois : de l'ouïe, de la vue pour constater les positions des organes, du toucher même, pour établir des différences que la vue n'indique pas et que l'ouïe encore peu exercée perçoit mal.

Mais les difficultés restent nombreuses encore : les symphones *tr*, *pl*, *bl*, *gr*, *str*, etc., nous donneront de la tablature; enfin, et surtout les malformations de la mâchoire, les irrégularités de la dentition nous vaudront bien des mécomptes. A tout cela, nous opposerons notre arme favorite : la persévérance patiente, ayant pour ressort l'affection pour l'élève et la foi inébranlable dans le résultat.

Et voilà, notre enfant parle, notre idiot est devenu un être presque normal, il va apprendre à lire, à écrire, à compter, par des procédés divers, que l'on s'ingénie chaque jour à rendre plus attrayants, plus rationnels, plus efficaces. Il va entrer à l'atelier et commencer son éducation professionnelle, voilà un homme de plus.

Il a fallu, pour en arriver là, énormément d'efforts, de patience, de tact, beaucoup de temps surtout.

LOUIS GRANDVILLIERS.



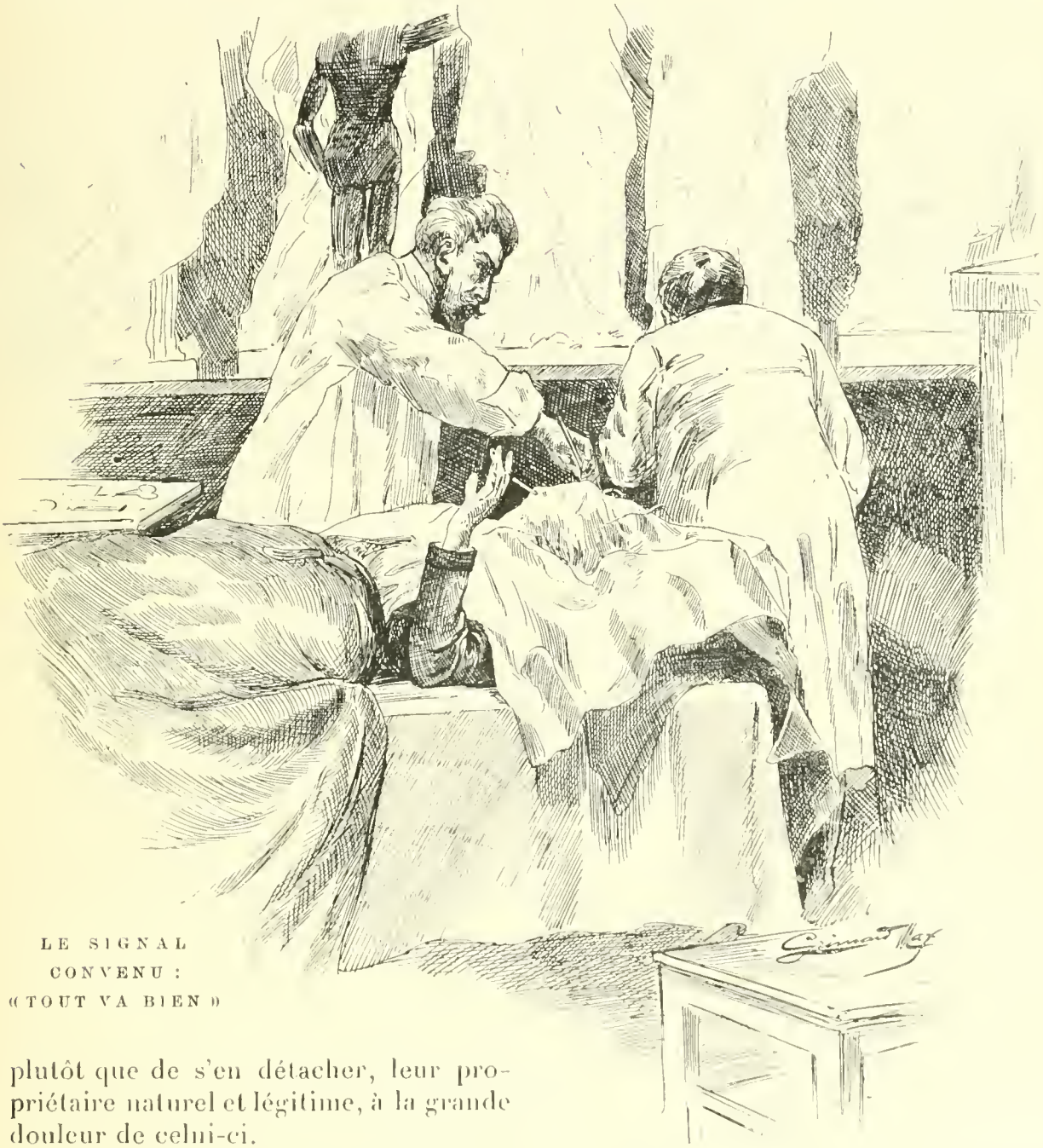
INTRODUCTION DANS LES NARINES DE PLUMES D'OIE QUI DOIVENT ASSURER LA RESPIRATION DU PATIENT

LE MOULAGE SUR LE VIF

Il n'est pas rare aujourd'hui que, pour avoir toujours présents les traits d'un être cher, on fasse mouler le visage d'un parent ou d'un ami qui vient de mourir. Quoique plus rarement, on moule aussi le visage sur le vif, comme on le fait couramment pour les autres parties du corps. Les procédés sont les mêmes sur le mort que sur le vif, mais ce dernier cas exige des précautions spéciales.

La première et la grande question, c'est d'assurer la respiration du patient. En effet, le seul danger de ce masque de plâtre, c'est d'être, au sens absolu du mot, étouffant. Pour obvier à cet inconvénient capital, les opérateurs — ils sont généralement deux, l'un qui gâche le plâtre et l'autre qui l'applique — introduisent dans chaque narine un tuyau de plume d'oie dont l'extrémité inférieure est entourée d'ouate, ou coton en poil, formant bouchon. Mais auparavant ils ont protégé avec des serviettes la poitrine, le cou et les cheveux et ont enduit la face, y compris les oreilles, d'une couche de graisse assez

légère pour ne pas obturer les pores de la peau, et en donnant un soin particulier aux sourcils et aux cils qui, s'ils se collaient au plâtre, abandonneraient, plutôt que de s'en détacher, leur propriétaire naturel et légitime, à la grande douleur de celui-ci.



LE SIGNAL CONVENU : « TOUT VA BIEN »

Une fois les plumes d'oie enfoncées dans le nez, il faut veiller à ce qu'aucune éclaboussure de plâtre n'en vienne boucher l'ouverture, et, au cas où le fait se produirait, les opérateurs ont toujours sous la main une paire de ciseaux, pour couper le haut du tube et rétablir ainsi la circulation de l'air.

Ces préparatifs faits, on répand sur le visage à mouler une mince couche de plâtre, sur laquelle on applique, le long de chaque joue, aux environs de l'oreille, une ficelle fine et résistante dont les bouts dépassent la mâchoire et le front. C'est une précaution essentielle. On ajoute ensuite, avec autant de célérité et de sûreté de main que l'on peut, l'épaisseur de plâtre nécessaire, 25 millimètres environ ; et, avant que la solidification soit faite, on soulève les ficelles de façon à couper la masse en trois parties.

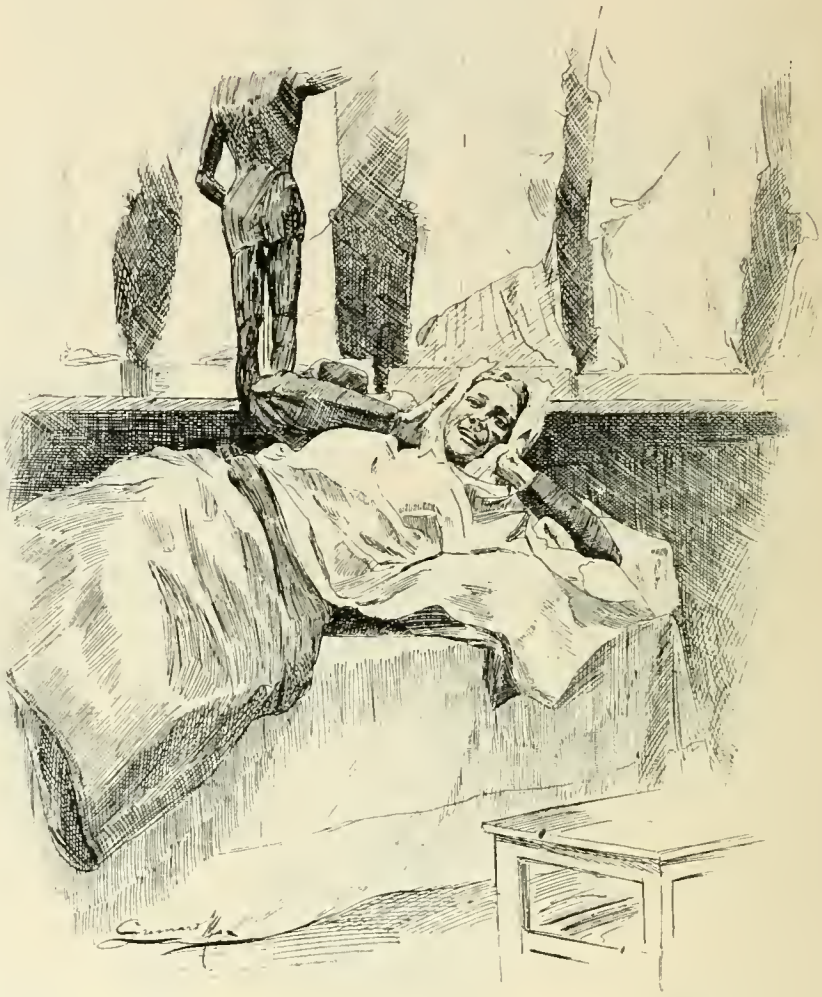
S'il faut en croire M. H.-T. Hems, la situation du patient n'a rien d'enviable. Le plâtre lui serre et lui brûle

les joues. Aucun bruit distinct ne lui arrive de l'extérieur, et ce qu'il entend le mieux, ce sont les battements précipités de son cœur. Les minutes lui semblent des heures, car il est en tête-à-tête avec cette pensée : « Si ces plumes d'oie s'obstruent, j'étouffe » — ce qui n'est pas fait pour abréger les instants. Instinctivement sa paupière cherche à se soulever, mais un poids irrésistible la lui tient fermée. Une sensation de malaise insupportable l'envahit ; il pousse une longue plainte qui, grâce aux tubes des narines, n'est pas complètement étouffée et parvient jusqu'aux opérateurs. Ceux-ci lui crient le plus haut qu'ils peuvent : « Qu'y a-t-il? » Il se rappelle qu'il est un « patient » et son bras — signe convenu — se lève pour dire que tout va bien.

Bien qu'il soit gâché à l'eau chaude, le plâtre prend vite ; au bout de cinq minutes le moule peut être enlevé. D'un léger coup de la main on achève la séparation de la face et des deux côtés, déjà faite par la ficelle. On enlève alors la partie du milieu, en l'inclinant un peu en avant pour que les plumes d'oie suivent le mouvement et viennent avec le reste. C'est ensuite le tour des côtés. Si quelques cheveux adhèrent, des ciseaux en ont vite raison. Le point le plus délicat est l'oreille. On a bien eu soin de l'entourer par derrière d'un tampon de coton formant bourrelet ; mais les sinuosités profondes du pavillon sont soumises au moule, et, quand on le retire, il faut y aller très doucement, si l'on ne veut risquer de briser le plâtre ou de décoller l'oreille.

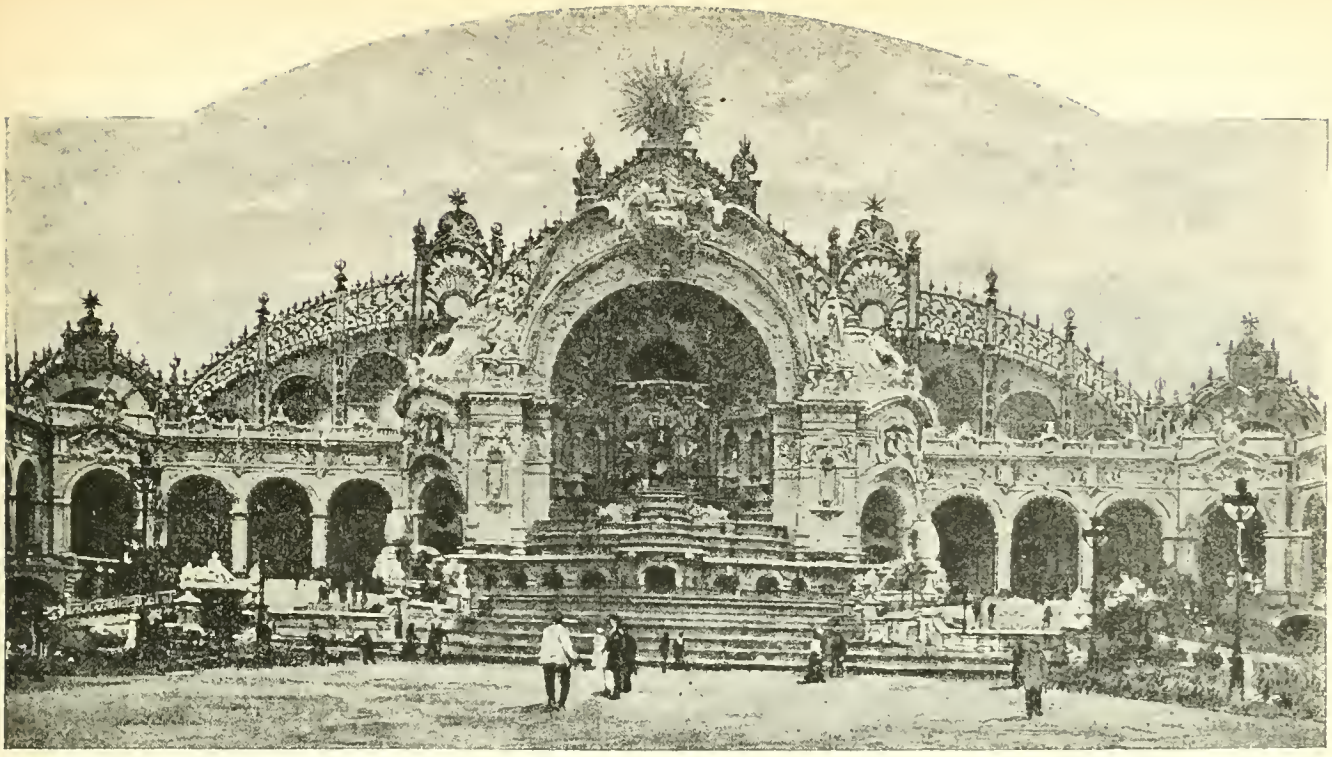
Lorsque les trois pièces sont enlevées, on les réunit et l'on coule extérieurement du plâtre dans les fissures pour les maintenir et en faire un tout.

Mais ce n'est pas fini. Il faut que de ce moule sorte le visage en relief. Pour cela, on en lave et savonne bien l'extérieur et l'on y coule du plâtre finement gâché. Un léger mouvement de rotation imprimé par les mains au moule facilite la répartition égale du plâtre frais et aide grandement au succès. Lorsque ce plâtre est bien pris, on brise le moule avec un maillet et un ciseau, jusqu'à ce qu'on puisse en dégager la figure. Généralement le moulage va du sommet du front jusqu'au cou et d'une oreille à l'autre, en y comprenant la surface extérieure de celles-ci.



LA FIN DE L'OPÉRATION : LA SECTION DU MOULE

BERNARD DE LA MOTHE.



VUE GÉNÉRALE DU CHATEAU-D'EAU

L'EXPOSITION DE 1900

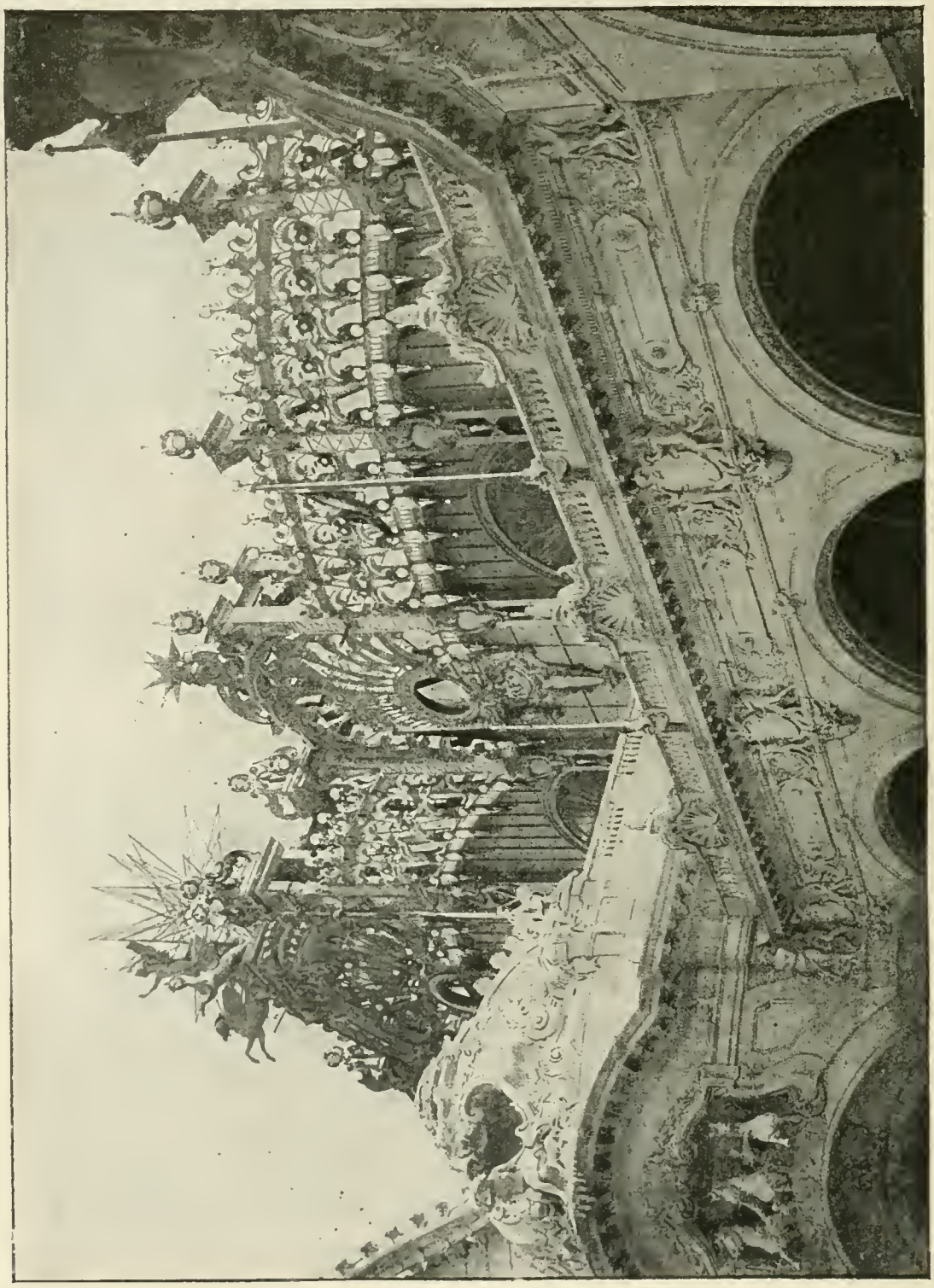
LE CHATEAU-D'EAU ET LES FONTAINES LUMINEUSES
LE PALAIS DES ILLUSIONS

Pour varier l'aspect des bâtiments qui se succèdent tous les dix ans au Champ de Mars, on modifie surtout la partie qui forme le fond du tableau. Cette fois, on a voulu profiter des progrès réalisés depuis 1889 dans la construction des machines génératrices d'électricité pour établir un décor qui, alliant les effets hydrauliques au jeu des lumières colorées, produisit un effet féerique. Dans ce but, on a relié les deux palais en aile par une grande façade dont la crête est ajourée en dentelle et dont le milieu forme un immense porche où l'eau s'écoule en cascades successives dans des vasques superposées; de là, elle se répand au niveau du sol dans un bassin, duquel s'échappent de grandes gerbes d'eau. Au milieu de la crête, au-dessus du porche, se dresse un motif décoratif formé d'une immense étoile, devant laquelle une femme personnifie l'électricité. Toute la dentelle est garnie de milliers de lampes à incandescence; quant au motif du milieu, il est, jusqu'à présent, seulement éclairé par un projecteur, placé sur le phare de Hambourg, près de la Seine. On devait y faire jaillir une énorme étincelle, la foudre même; mais probablement il y avait là quelque danger, car on semble y avoir renoncé. C'est regrettable au point de vue de l'ensemble; cette partie blanche jure un peu au milieu de l'illumination qui l'entoure. Ce qui est non moins regrettable, c'est que, si la crête est bien illuminée, le bâtiment qui la supporte ne l'est pas du tout; il n'est même pas éclairé. Il en résulte qu'elle paraît en équilibre sur le porche central, et l'effet produit est plutôt fâcheux, il manque d'harmonie.

La partie hydraulique n'est pas non plus aussi complète qu'elle devrait l'être. Les cascades sont formées d'une nappe

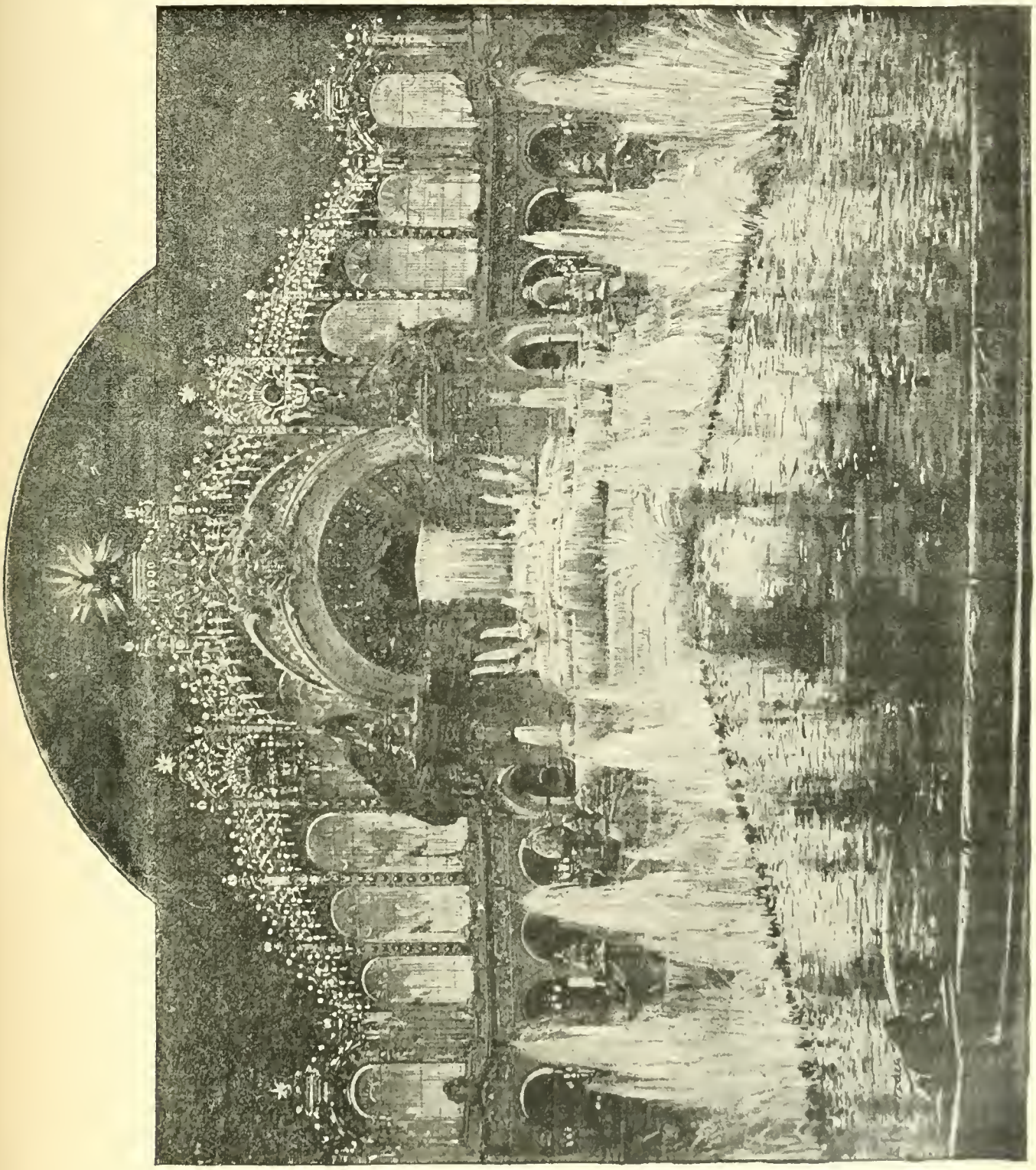
d'eau d'un volume insuffisant, et c'est à peine si on les voit. Ce n'est pas que l'on manque d'eau à l'arrivée ; les conduites ont été prévues pour un volume bien plus considérable que celui qui y passe ; mais le canal d'évacuation qui l'emmène à la Seine n'a pas un débit suffisant.

On dispose de deux alimentations : l'une à basse pression, qui est fournie en eau de Seine par les pompes Worthington, qu'on peut voir dans le bâtiment que ce constructeur a élevé sur le quai, non loin de la gare du Champ de Mars. C'est du réservoir placé au haut de cette construction que partent les conduites qui alimentent les jets d'eau de peu de hauteur qui fonctionnent pendant la matinée et une partie de la



DÉTAIL DU COURONNEMENT

journée. L'autre alimentation vient du réservoir de Villejuif, qui est à 90 mètres d'altitude : une première canalisation fournit une moyenne de 200 litres



EFFET D'ÉCLAIRAGE DES JETS D'EAU ET DU CHATEAU-D'EAU

d'eau à la seconde, par une série d'ajutages qui produisent un bouillonnement à la partie supérieure du porche central ; elle tombe ensuite dans une petite vasque, d'où elle se déverse en cascades dans la série des vasques inférieures. Une autre canalisation est destinée à former les grands jets, qui ont jusqu'à 12 mètres de hauteur.

Le bassin inférieur est divisé en deux parties : l'une un peu surélevée par rapport à l'autre, et de chaque côté sont disposés des jets d'eau de 4, 8 ou 12 mètres de haut, groupés de manière

à former des gerbes plus ou moins importantes ; au centre du bassin supérieur devait se trouver un groupe décoratif qui n'a pas été prêt à temps et qu'on a renoncé à mettre en place. Les jets d'eau qui lui étaient destinés fonctionnent tout de même ; ils sont inclinés vers le bassin inférieur et décrivent une grande parabole pour venir tomber dans le bassin inférieur.

Outre les deux alimentations dont nous venons de parler (pompes Worthington et Villejuif), on dispose d'un troisième moyen qui amène environ 100 litres à la seconde dans la vasque supérieure du porche ; pour cela, on a installé dans le sous-sol une pompe mue par un moteur électrique et qui, puisant l'eau dans le bassin inférieur, la remonte constamment dans cette vasque. On ajoute ainsi au volume de la cascade une quantité d'eau qui n'a pas d'influence sur le malencontreux et trop étroit canal d'évacuation. On aurait pu peut-être, de cette façon, en remontant 300 ou 400 litres à la seconde, avoir un volume suffisant pour produire l'effet désiré ; mais la dépense nécessitée par cette installation eût été trop considérable, et l'on y a renoncé.

Toute la distribution hydraulique (sauf le canal d'évacuation) a été exécutée par MM. Pérignon et Vinet. Il s'agissait maintenant d'éclairer tout cela et de continuer, de surpasser même le succès obtenu par les fontaines lumineuses de 1889. MM. Vedovelli et Priestley ont été chargés de ce soin et, malgré le retard apporté à l'achèvement des constructions, malgré un incendie qui leur a brûlé près de 40 000 mètres de fil, ils sont arrivés à terminer cette installation très compliquée dans un délai très court. Il n'y a pas moins de 2 400 circuits, employant 200 kilomètres de fil ! En ce qui concerne l'éclairage des jets d'eau, le problème n'était pas le même qu'il y a dix ans, parce que les gerbes sont de beaucoup plus importantes. On sait que celles-ci sont éclairées par-dessous, le fond du bassin étant formé par une plaque de verre aux endroits où arrivent les ajutages, et que, pour produire les différentes couleurs, on interpose un verre coloré entre une lampe électrique

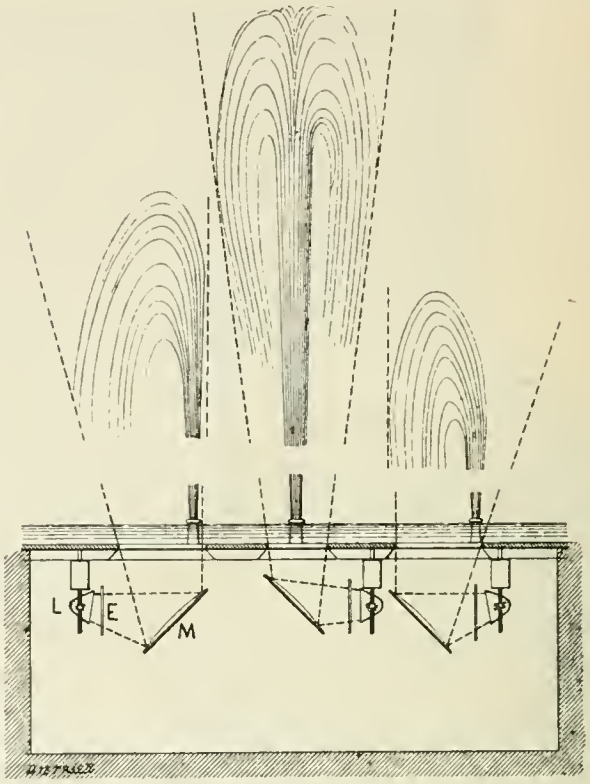


FIG. 1. — INSTALLATION D'UNE LAMPE A ARC POUR UN JET VERTICAL

L, lampe à arc ; E, écran coloré (un seul a été représenté) ; M, miroir convexe donnant un faisceau divergent.

et la base du jet. Or, en 1889, la surface à éclairer, pour chaque gerbe, était toujours assez faible pour qu'on ait pu disposer les verres colorés dans des châssis horizontaux qu'on faisait coulisser les uns au-dessus des autres et qui se manœuvraient à la main. En raison de l'espace très considérable occupé par les gerbes d'aujourd'hui, ce dispositif n'était plus possible, et il a fallu que chacune des lampes qui concoure à l'éclairage soit munie des verres de couleurs ; par suite, afin que toutes les lampes puissent changer en même temps, il a fallu rendre automatique la substitution d'un écran à l'autre.

Toutes les gerbes sont éclairées par de puissantes lampes à arc (fig. 1) ; il y en a environ une centaine, dont quelques-unes consomment 75 ampères ; l'en-

semble de ces lampes demande une force motrice de plus de 200 chevaux vapeur. Les charbons sont placés au foyer d'un réflecteur parabolique qui renvoie le faisceau parallèle des rayons lumineux sur un réflecteur convexe, de façon à obtenir un faisceau divergent embrassant tout l'espace à éclairer. C'est à la sortie du réflecteur parabolique que le faisceau est coupé par les écrans colorés. Ceux-ci sont au nombre de trois : jaune, rouge, bleu. Ils sont montés à l'extrémité d'un levier qui bascule sur un pivot, l'autre extrémité étant munie d'une armature placée en regard d'un électro-aimant. On comprend que par cette disposition il suffit d'actionner l'électro-aimant correspondant à tel ou tel levier pour interposer la couleur que l'on désire ; le circuit électrique de chacun de ces électro-aimants arrive à une sorte de piano muni de touches ; chaque touche soulevée produit la manœuvre d'un écran. Le clavier est disposé de façon que les touches sont par groupe de trois, chacune étant peinte de la couleur de l'écran qu'elle actionne, au-dessus de chaque groupe est inscrit l'indication de la gerbe ou du jet éclairés ; on peut donc en un instant agir sur tout le bassin en variant les couleurs de chaque lampe à volonté, on arrive ainsi à jouer de véritables symphonies de couleurs comme on joue des symphonies musicales, et on les joue automatiquement comme avec un orgue de barbarie. Pour cela on a disposé sous le clavier un cylindre horizontal qui affleure les touches et sous les génératrices de ce cylindre on dispose des cames qui, lorsqu'il tourne, viennent soulever les touches : c'est la disposition des cylindres des boîtes à musique. Il suffit donc de faire tourner lentement le cylindre pour que toutes les gerbes prennent les différentes couleurs prévues par l'action de la symphonie. Certains grands jets, ceux notamment qui partent de la partie centrale du bassin supérieur, ne sont pas verticaux ; ils décrivent une grande parabole pour venir retomber dans le bassin inférieur à plus de dix mètres de leur point de départ. Pour les éclairer en entier, on a disposé deux foyers lumineux, l'un à

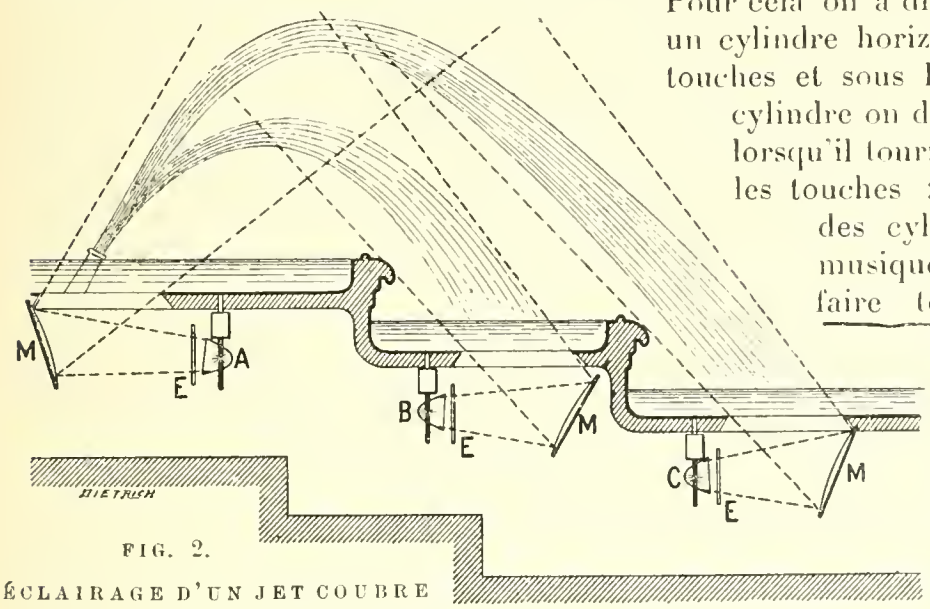


FIG. 2.
ÉCLAIRAGE D'UN JET COUBRE

Une lampe à arc A envoie un faisceau au départ, deux autres B et C à l'arrivée où le fond du bassin est garni d'une glace transparente.

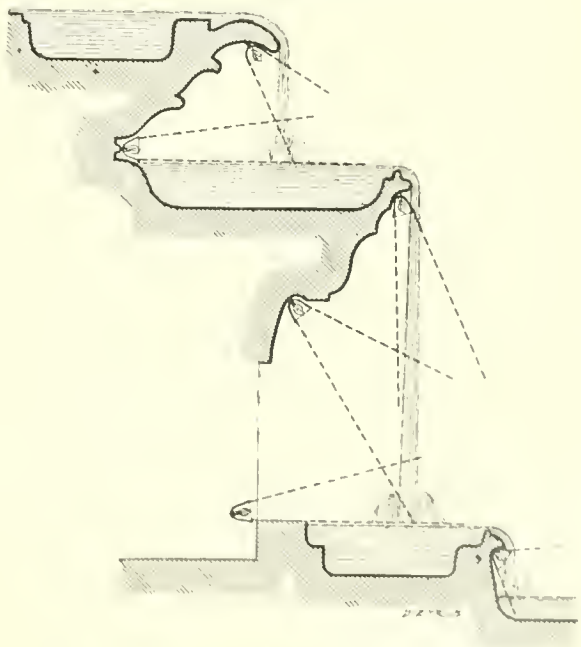


FIG. 3. — DISPOSITION DES LAMPES A INCANDESCENCE SUR LES VASQUES POUR ÉCLAIRER LA NAPPE D'EAU DES CASCADES

la naissance du jet sous l'ajutage, l'autre au point d'arrivée (fig. 2). Les réflecteurs sont inclinés de façon à suivre le jet jusque vers son milieu où les faisceaux de deux foyers lumineux se rencontrent; cette disposition permet d'éclairer tout le jet, soit d'une couleur uniforme, soit de deux couleurs différentes au départ et à l'arrivée.

Les cascades sont éclairées par dessous : la lumière traverse la nappe d'eau et si celle-ci était assez épaisse on ne verrait pas les points lumineux qui sont formés par les 12000 lampes à incandescence qui concourrent à cet éclairage. On a disposé celles-ci en cordon sous le rebord formé par les vasques (fig. 3) et pour varier les effets on a employé quatre circuits : l'un de lampes blanches, les autres de lampes jaunes, rouges, bleues.

Tous ces circuits aboutissent à un clavier analogue à celui dont nous avons parlé tout à l'heure pour les lampes à arc et permettant les mêmes combinaisons automatiques. On dispose, en outre, d'une ressource que permet la lampe incandescence et que ne permet pas aussi bien la lampe à arc, c'est la variation dans l'intensité lumineuse. Pour obtenir ce résultat, on sait qu'il suffit d'interposer sur le circuit de la lampe une résistance formée d'un fil de maillechort, par exemple; MM. Vedovelli et Priestley ont imaginé un énorme rhéostat qui, mu par un moteur électrique, interpose automatiquement dans tous les circuits la résistance nécessaire pour faire passer les lampes de l'une ou l'autre couleur depuis l'intensité la plus grande jusqu'à la plus faible, c'est, en somme, la pédale du piano et du forte qui vient compléter cet instrument pour la musique des yeux.

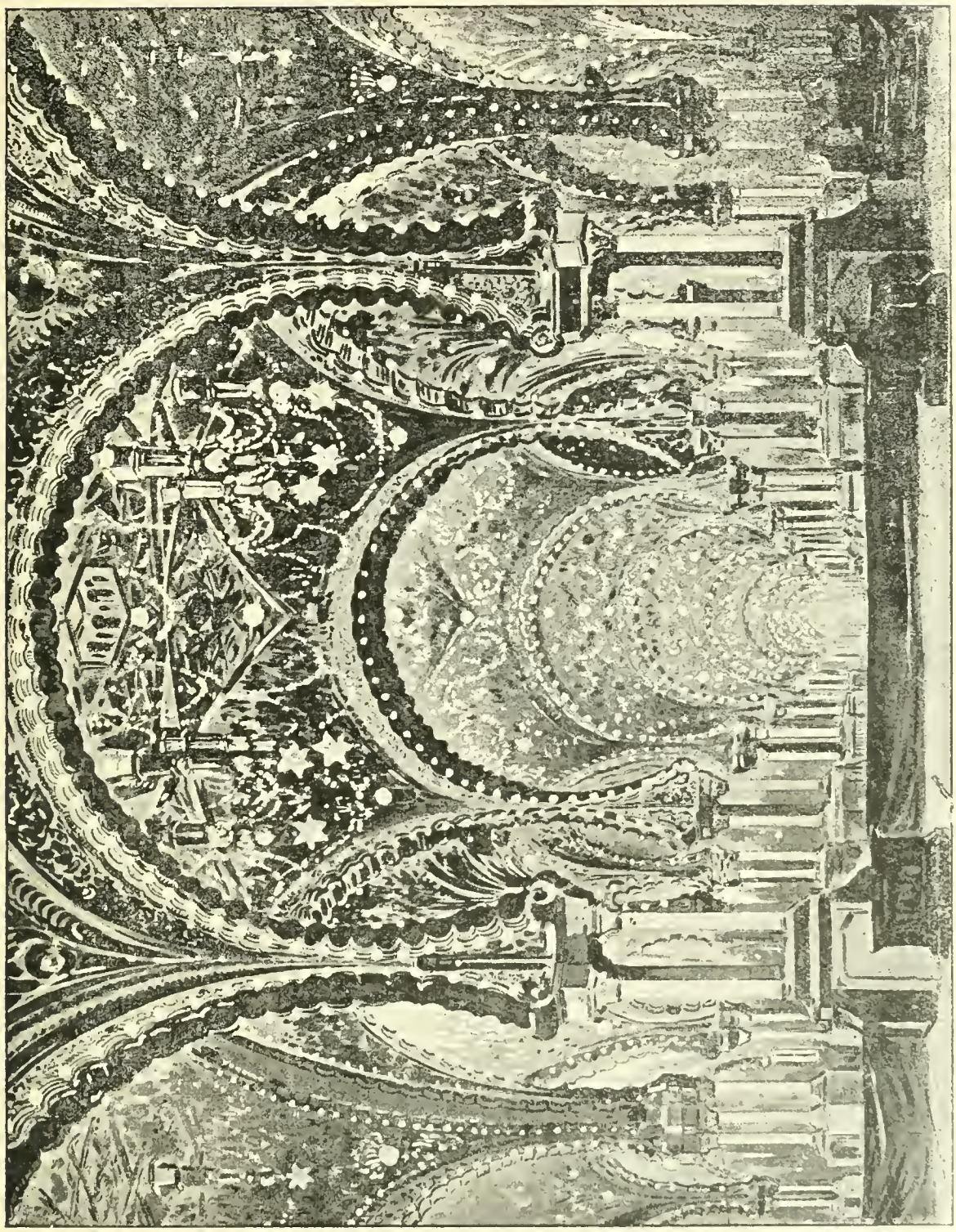
Tout le courant nécessaire à l'éclairage du Château-d'Eau est produit par les divers industriels qui ont exposé des dynamos et des moteurs au palais de l'électricité et de la mécanique. Les circuits aboutissent tous à un tableau de distribution qui permet, en cas d'avarie à une machine, d'en substituer immédiatement une autre.

Quant aux effets de lumière, on a vu qu'ils sont automatiques et que, par suite des heureuses dispositions adoptées par les inventeurs, deux hommes peuvent suffire à la manœuvre; on pourrait même les supprimer en actionnant par moteur les cylindres qui commandent les claviers, et on n'aurait plus besoin que des surveillants chargés de veiller au bon fonctionnement des lampes. De ce côté, il y a certainement un très grand progrès sur l'installation qui avait été faite lors de la précédente Exposition.

Si le public du soir jouit des illuminations, on a voulu que celui de la journée puisse avoir un spectacle non moins féerique et on a construit à cet effet le *palais des illusions*. Ici on ne se sert pas d'eau, mais on utilise les propriétés réfléchissantes des miroirs pour obtenir des perspectives infinies.

Dans une vaste salle hexagonale, située entre le palais de l'Électricité et la grande salle des fêtes, on a garni entièrement les murs de glaces et, à chaque angle formé par les pans de murs, on a disposé des colonnades qui supportent une voûte d'une grande richesse décorative. Du plafond pendent des girandoles de lampes à incandescence et des globes à facettes en forme d'étoiles renfermant aussi des lampes; on en a garni également les parties cintrées qui surmontent chaque panneau et viennent se reposer sur les colonnes; celles-ci sont creuses, transparentes et éclairées à l'intérieur.

Toute cette illumination, formée de lampes à incandescence de différentes couleurs, est montée sur une triple canalisation qui aboutit à un tableau de distribution où, au moyen de commutateurs, on peut faire tel allumage qu'on désire. On gradue ainsi les effets en allumant d'abord les colonnes et les cintres, en variant la couleur des uns et des autres; puis les étoiles, les giran-



PALAIS DES ILLUSIONS

doles seules en rouge, bleu ou blanc; puis une combinaison des deux allumages précédents et enfin, pour terminer, le grand jeu, toute la lumière ! Il faut entendre les exclamations du public allant crescendo comme les allumages. Toutes ces colonnes, ces girandoles, etc., se répètent à l'infini dans les glaces, donnant l'aspect d'un immense palais aux galeries incommensurables, éclairées par des millions de lampes harmonieusement disposées : c'est le palais des Mille et une Nuits tel que jamais n'en imagina le plus merveilleux des conteurs.

CERVISY.

L'EXPOSITION DE 1900

LES JARDINS ET LES PARCS

Si beau que soit un palais, si grandiose que se montre un vaste décor, ils perdent les trois quarts de leur valeur, s'ils ne possèdent un cadre de fleurs et de jardins qui en rehausse l'éclat. A Paris, on est très passionné pour la verdure : un des éléments qui contribuent le plus puissamment au succès de notre capitale est ce luxe de nos parcs et de nos boulevards garnis d'arbres qui jettent des notes gaies devant l'architecture souvent froide de nos maisons. Ces arbres sont vaillamment défendus par la population ; on se souvient des protestations qui s'élevèrent de toutes parts à la fois lorsqu'on abattit quelques centaines d'arbres sur l'Esplanade des Invalides pour la construction de la nouvelle gare de l'Ouest. Elles furent tellement violentes qu'un député, M. Paschal Grousset, interpella le Ministre et que le Gouvernement faillit tomber en même temps que les plantations qu'il n'avait pas suffisamment protégées.

PALMIER DE L'AVENUE NICOLAS II

C'est pour donner satisfaction à cet amour si prononcé des Parisiens que les organisateurs de l'Exposition ont fait une part si large à la décoration de plantes et de fleurs, et, il faut l'avouer, ils ont été bien inspirés ; ces parcs merveilleux qui s'étendent de tous côtés et qui entourent si agréablement les palais sont du plus charmant effet : ils soutiennent bien par leurs teintes vertes les tons blanchâtres des édifices, ils forment un soubassement des plus chatoyants.

La disposition de ces parcs et jardins a été étudiée longuement et préparée avec beaucoup de soins à l'avance, aussi aujourd'hui que tout est terminé, que les plantes ont bien pris en terre et que le gazon a poussé, c'est avec un plaisir sans mélange qu'on admire le chatoyant effet de ces mille arbustes parmi lesquels les rhododendrons forment plus particulièrement des massifs décoratifs. L'ensemble fait le plus grand honneur au jardinier-chef de l'Exposition, M. Vacherot, qui a fort bien mené les travaux dont il était chargé et qui a été récompensé de ces efforts en étant un des premiers collaborateurs décorés à l'occasion de l'Exposition.

Une des plus grosses difficultés qu'on avait à combattre pour l'installation des jardins était le manque de temps. Nos jardiniers modernes sont des magiciens incomparables qui savent faire surgir en quelques heures toute une végétation de terre ; tant qu'il s'agit de disposer des

plantes, des fleurs et des arbres, d'installer un décor quelconque, ce n'est pour eux qu'un jeu d'enfant, mais où commence la partie délicate, c'est quand il faut faire des terrassements importants, et transformer de la terre meuble en chemins durs et solides susceptibles de supporter le passage de voitures et même de chemins de fer, comme le cas s'est présenté au Champ de Mars.

Chacune des parties de l'Exposition a exigé un travail spécial pour l'installation des jardins.

Aux Champs-Élysées, où les travaux de maçonnerie ont continué pour ainsi dire jusqu'à la fin de la préparation de l'Exposition, la difficulté était plus grande qu'ailleurs. Il fallait que le service du jardinage fût à chaque instant aux aguets pour s'emparer de tous les espaces disponibles au fur et à mesure qu'ils étaient déblayés, pour y installer leurs piquets de jalonnement et placer de la terre végétale ; il fallait travailler au milieu des menuisiers, des plâtriers et des serruriers, c'était un va-et-vient continuel, des plus gênants, car à chaque instant on trouvait défait ce qui était achevé la veille et il fallait recommencer. On ne put planter les grands sapins qui forment le fond de la plantation que huit jours avant l'ouverture ; il faut dire que de ce côté il y eut un changement à vue surprenant, car, en quelques journées, l'impression produite fut toute nouvelle ; l'effort donné pendant la nuit qui précéda l'ouverture de l'Exposition fut considérable, on apporta des plantes de toutes sortes, et on ne lâcha pas le terrain avant qu'il fût présentable ; aussi on se souviendra longtemps de ce décor féerique du jour de l'inauguration ; le succès fut complet, le soleil lui-même fut de la fête, il vint donner par son éclat un relief surprenant à ces palais si merveilleusement soutenus par les jardins qui les entouraient. Malgré toute la diligence des organisateurs, les pelouses étaient encore noires de terre fraîche ; l'herbe qui avait été semée n'avait pas eu le temps de pousser ; c'est à peine si on voyait quelques brindilles apparaître : il fallut trois semaines pour que ce tapis de gazon se montrât dans tout son éclat.

ROCAILLES SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN JARDIN DE PARIS

On a pu admirer, à l'entrée de l'avenue Nicolas II, ces deux majestueux dattiers qui forment une sorte d'avant-garde à cette large allée ; ce sont les plus importantes plantes de zones chaudes qui aient jamais été mises en pleine terre à Paris : elles ont été apportées directement du Midi jusqu'aux Champs-Élysées ; il a fallu les emballer à l'aide de cordes qui protégeaient les feuilles ; pour chaque arbre on a dû mobiliser deux wagons qu'on a juxtaposés. L'effet produit par ces deux dattiers est des plus flatteurs ; malheureusement il

est peu probable que nous jouissions longtemps de leur présence ; le premier hiver les tuera sans doute, malgré tous les soins qu'on leur donnera. La seule façon de les sauver, nous racontait un spécialiste, serait de construire pour chacun d'eux une serre spéciale qui les envelopperait et qu'on n'enlèverait qu'au commencement du printemps. Mais... c'est une grosse dépense et il est peu probable qu'on trouve des crédits à cet effet.

LES BERGES DU COURS-LA-REINE

Le voyage d'arbres semblables à ces dattiers est toujours une affaire considérable, surtout quand il s'agit de les faire venir de pays chauds et qu'on a à craindre la différence de température dans la transplantation.

Il a fallu préparer l'opération près de deux ans avant de leur faire exécuter le voyage proprement dit. On a commencé par choisir sur place les plants qui devaient être apportés à l'Exposition ; il était nécessaire qu'ils se présentassent bien, que les feuilles s'étalassent nombreuses et régulières de façon à former un tout agréable ; enfin il était nécessaire de trouver deux sujets absolument pareils pour faire pendants. Une fois que le choix a été fait, on a dû creuser tout autour du pied une tranchée de deux mètres de profondeur, de façon à isoler le bloc de terre qui devait rester solidaire des racines ; puis on a déblayé le sol en dessous en coupant toutes les grosses racines en terre ; une fois que ce travail a été fini, on a enserré la terre dans une sorte de caisse à claire-voie formée de planches placées de distance en distance ; ces planches étaient situées sur la périphérie et au-dessous du bloc de racines et de terre ; si on avait voulu, on aurait pu enlever l'arbre de son assiette et le placer sur son fourgon, mais le moment n'était pas venu ; on a remblayé les tranchées qu'on avait creusées de façon à laisser l'arbre reprendre pendant un an. Au bout de ce temps, de nouvelles petites racines avaient poussé par les vides de la caisse ; il fallut les recouper à nouveau de façon à bien isoler l'arbre. On a attendu le moment voulu et, à l'aide d'engins, on l'a soulevé pour le placer sur les wagons du chemin de fer ; cette opération a été assez pénible, car chacun de ces dattiers ne pèse pas moins de 7 500 kilos. Une fois arrivés à Paris, on les a replantés à l'endroit qu'ils devaient occuper, sans les débarrasser de cette ceinture de planches qu'ils ne doivent plus quitter.

Un des coins les plus agréables du jardin des Champs-Elysées se trouve derrière le Grand Palais, près du pont des Invalides ; on a installé ces parages d'une façon très séduisante. On se souvient que, pendant le cours des travaux, on avait ménagé en cet endroit une

tranchée sous le quai de la Conférence, de façon à faire arriver directement sur les chantiers tous les matériaux de construction venant par la Seine ; ce petit ouvrage d'art fut des plus utiles : il évita l'encombrement des avenues par les camions chargés de pierres. Loin de le démolir une fois les travaux achevés, on s'en est servi pour faire un passage aux visiteurs des Champs-Élysées qui désirent se rendre sur les berges du fleuve. Les abords de ce tunnel forment un plan incliné ; on l'a transformé en une allée bien sablée qu'on a entourée de motifs de jardin : roches, cascades, petits lacs, ponts, etc. ; l'ensemble est extrêmement décoratif et, comme ce coin n'est pas très fréquenté, il forme un séjour des plus tranquilles et des plus agréables.

Dans les parages de ce décor pittoresque se trouve l'exposition des pins installée par les horticulteurs ; *exposition* n'est pas le mot propre, car on pourrait dire *collection*. Toutes les essences les plus variées et les plus rares se trouvent plantées les unes à côté des autres et forment par leur juxtaposition une étude des plus intéressantes ; on est étonné du nombre considérable de variétés qui existent dans une espèce qui nous semblait pourtant bien connue.

Une des circonstances qui contribuent à donner aux Champs-Élysées une valeur toute spéciale est l'ensemble des statues qu'on a placées de tous côtés, c'est une exposition en plein air très intéressante formant une diversité qui occupe le regard agréablement. En certains endroits, il y a eu abus : ainsi, dans l'allée qui mène de la Porte Monumentale au pont Alexandre, on voit une succession de sujets de sculpture un peu trop nombreux et, circonstance fâcheuse, ils représentent presque tous des allégories funéraires, à tel point que cette avenue a déjà reçu le surnom de l'*allée des Tombeaux*.

Ajoutons que des bassins circulaires avec jets d'eau augmentent encore le charme de ces parages et leur donnent de la fraîcheur.

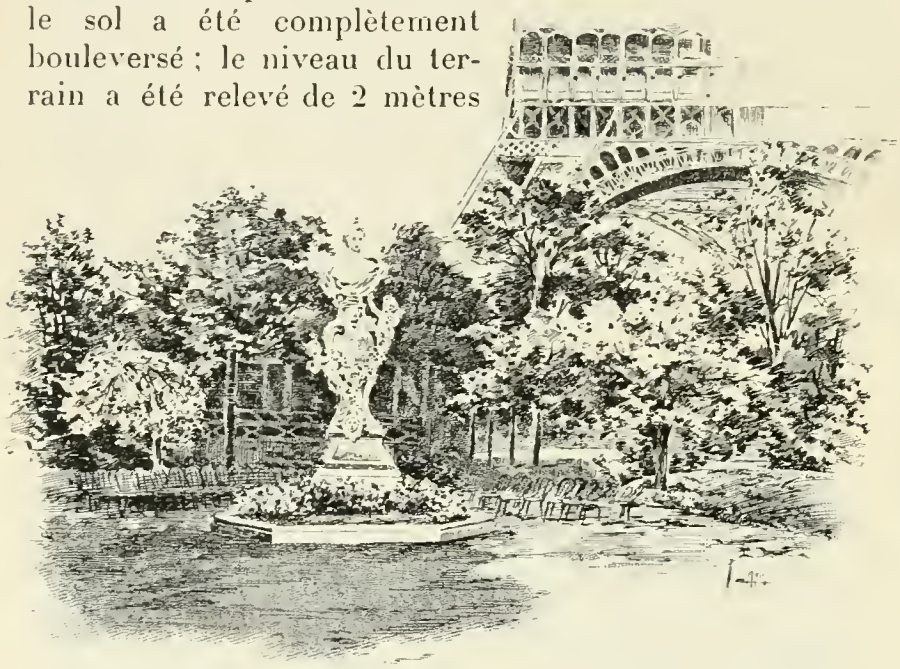
Certains coins des Champs-Élysées sont moins favorisés : ainsi les parties qui sont situées près de la Seine ont été consacrées aux serres des exposants constructeurs ; quelques-unes sont assez gracieuses, mais l'ensemble n'est pas très agréable ; il est fort regrettable qu'on n'ait point placé ces objets encombrants ailleurs, à Vincennes par exemple.

Nous voyons également derrière les Grand et Petit Palais, ainsi que sur les berges de la Seine, l'exposition des arbres fruitiers ; ces plantes sont excessivement intéressantes ; nous assistons là à une véritable révolution dans l'art de profiter des forces de la nature ;

LA STATUE DE MARC-ANTOINE AU COURS-LA-REINE

même pour les personnes peu versées dans l'arboriculture, il y a des heures agréables à passer devant tous ces arbres greffés de mille manières et prenant les formes les plus imprévues. Malgré cela, il nous semble que leur place n'était pas en ces endroits aristocratiques ; le décor du Grand Palais aurait dû être conservé intact et la vue de ces plantations régulières et, disons-le franchement, peu gracieuses choque quand tout le reste est si harmonieusement traité et si agréablement présenté.

Aux abords du pont Alexandre, le sol a été complètement bouleversé ; le niveau du terrain a été relevé de 2 mètres au-dessus de son ancienne position ; nous ne pouvons envisager ici les raisons qui ont conduit à ce changement : elles découlent uniquement de considérations techniques relativement à la construction du pont Alexandre III. On a dressé le terrain suivant une pente douce à droite et à gauche de cette surélévation de façon à rattraper le niveau moyen des quais. Dans cette opération, il a fallu faire attention aux arbres qui se trouvaient en cet endroit ; on ne pouvait penser à enterrer des troncs de la hauteur correspondant au niveau du nouveau sol : l'effet aurait été déplorable. Il a fallu les surélever à l'aide d'opérations successives ; on a commencé par les remonter de $0^{m},50$ sur une nouvelle couche de terrain et, une fois que l'arbre commençait à prendre, on a recommencé l'opération jusqu'à parvenir à la hauteur finale. Il est évident que ce travail ne pouvait se faire en quelques jours ; il fallait laisser passer plusieurs semaines entre chaque phase de l'opération. C'était le seul moyen de les remonter sans les abîmer ; si on les avait exhaussés d'un seul coup, ils se seraient infailliblement perdus.



AU PIED DE LA TOUR EIFFEL

Les jardins de l'Esplanade des Invalides sont plus modestes, mais ils présentent une circonstance originale : c'est que, bien qu'ils soient installés au niveau du sol, ils peuvent être considérés comme suspendus ; je m'explique. On sait que toute la partie antérieure de l'Esplanade, celle qui est la plus rapprochée de la Seine, est affectée en sous-sol aux installations de la gare du chemin de fer de l'Ouest et que la surface sur laquelle se fait la circulation du public est constituée par un vaste plancher métallique qui repose sur des colonnes en fonte.

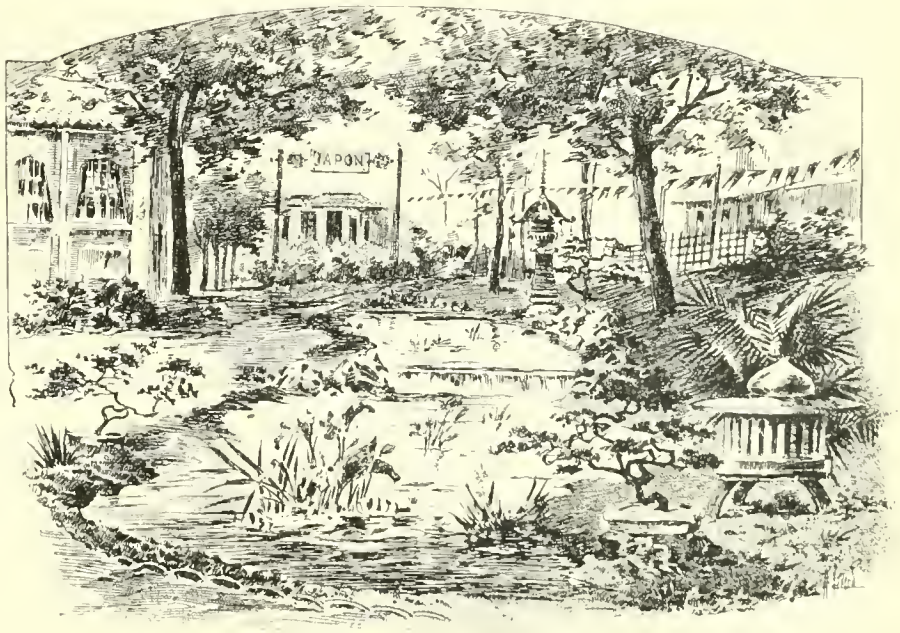
C'est donc sur ce support léger qu'il a fallu installer les jardins qui décorent la place ; les dispositions employées sont les mêmes que celles qui sont généralement usitées aujourd'hui pour la création des jardins placés sur les toits de quelques maisons modernes et qui rappellent les jardins suspendus de l'ancienne Babylone. On conçoit que sur un support aussi léger il était impossible de planter des arbres importants. En effet, une fois que les poutres du plancher ont été installées et qu'on les eut reliées par

des voûtes en briques, on a coulé sur toute la surface une couche de bitume imperméable et ce n'est que sur ce protecteur qu'on a foulé les 50 centimètres de terre végétale nécessaires à la plantation des arbustes. Malgré le peu d'importance, au point de vue horticole, de ces jardins, ils constituent pourtant un attrait agréable et forment une décoration florale à laquelle les merveilleux palais du pourtour sont un cadre magistral.

Les jardins du Champ de Mars sont moins étendus qu'ils ne l'étaient en 1889; à cette époque, les palais des Arts Libéraux et des Beaux-Arts se trouvaient séparés par une bande plus large que les palais des Tissus et du Génie civil d'aujourd'hui; il n'y avait pas comme maintenant une allée de 40 mètres de largeur, divisant les jardins en deux zones bien distinctes. On se souvient que, pour la dernière Exposition, le Champ de Mars était coupé dans son milieu par une dénivellation de terrain qui formait deux plans superposés à des cotes ayant 3 mètres de différence; aujourd'hui le sol a été remis de niveau et forme une pente douce vers la Seine, mais si peu sensible qu'on ne s'en aperçoit pas.

Les jardins du Champ de Mars étaient prêts longtemps avant l'ouverture de l'Exposition. Les allées de platanes ont été installées dès le début des travaux, il y a deux ans; on a profité des arbres qui existaient déjà, on s'est contenté de les replanter aux endroits voulus; de cette façon, ils ont eu le temps de bien prendre racine dans le sol et présentent maintenant un feuillage touffu qui leur donne l'air d'anciennes plantations. Tous les arbustes et massifs ont été dressés depuis plusieurs mois; les gazons sont semés depuis près d'un an; c'est à cette circonstance que nous devons de les voir posséder cette vivacité et cette verdeur que tout le monde admire.

L'installation des allées a demandé un soin tout spécial : on sait qu'on a ménagé toute une série de voies de chemins de fer qui sont raccordées avec la ligne de l'Ouest, de façon à donner aux exposants la facilité d'envoyer leurs produits directement des centres de fabrication jusqu'aux vitrines où ils devaient être placés. Toutes ces voies, plaques tournantes, aiguillages, etc., ont été conservés, mais ils ont été recouverts de gravillons de façon qu'on ne peut s'apercevoir de leur existence; après la fermeture des portes, le 5 novembre, les rails serviront à nouveau pour la réexpédition des objets exposés.



LE JARDIN JAPONAIS AU TROCADÉRO

Entre les porches centraux des deux grands palais qui se font face, on a installé deux files de palmiers venus du Midi; la présence de ces plantes donne aux jardins du Champ de Mars un cachet de luxe et d'originalité qu'on admire avec justice.

Aux alentours du Château-d'Eau, il a fallu faire des terrassements considérables pour la construction des allées en pente qui conduisent au premier étage; elles sont l'occasion d'un mouvement de terrain fort agréable à l'œil; sur les talus on a planté des fleurs aux couleurs vives qui forment des notes gaies et brillantes.

Les jardins du Trocadéro sont des plus variés. Comme nous le savons, ces parages ont été réservés aux expositions des colonies françaises et de certains pays exotiques; il fallait donner à ceux-ci un aspect qui rappelât la contrée dont les constructions et les monuments environnants sont des souvenirs.

Les installations qui accompagnent la section japonaise sont particulièrement bien traitées; on a cherché à laisser ces parages sous un aspect qui rappelât les jardins japonais, et, si l'on n'y est pas complètement parvenu, au moins y a-t-il un effort très intéressant et qui nous donne des renseignements sur la floraison de ce pays; nous voyons ces arbres lilliputiens à contours si tourmentés qui amusent le visiteur autant qu'ils le charment; ils ont été apportés d'Asie et installés au Trocadéro par un jardinier japonais spécialement engagé pour l'arrangement de ce jardin; nous voyons également une série d'objets et bronzes décoratifs d'un dessin local qui ajoutent à ce parc un cachet d'exotisme fort original. Disons enfin que l'enclos est fermé par une barrière en bambous qui augmente la couleur orientale.

Les palais de la Chine entourent un parc qui a fort belle tenue et qui est assez pittoresque, grâce à un petit lac, à des ruisseaux qui traversent, à des ponceaux, à des rochers, etc., toutefois cette décoration n'a rien de chinois, elle est purement française.

Ajoutons un mot pour parler de l'accès du palais officiel de l'Algérie qui est garni de palmiers, de dattiers en grand nombre et qui forment un soubassement très typique à ce monument.

Du côté des colonies françaises, il y a beaucoup de fantaisie dans les arrangements des jardins, notamment pour ceux qui accompagnent les édifices du Dahomey; on a installé un petit lac très contourné avec un canot de ce pays; le tout est entouré de plantes diverses et forme un ensemble très caractéristique.

Il existe un coin du Trocadéro fort peu connu des visiteurs et dont nous recommandons particulièrement la promenade; il est situé à la partie supérieure de la colline, derrière le pavillon qui arrête l'aile droite; on est étonné, en y arrivant, de voir toute cette végétation ombrageuse : c'est un véritable parc avec des allées nombreuses fort bien encadrées, on y regarde avec plaisir une cascade, des rochers, que domine très agréablement le pavillon du Congo.

Une serre, qui fait partie du palais officiel du ministère des colonies, a été réservée aux plantes exotiques trop frileuses pour notre climat; elle est fort bien installée, on y voit des essences des plus rares, entre autres l'arbre à café dont notre température ne permet pas le développement.

L'exposition florale est une des classes les plus intéressantes de notre exhibition actuelle; elle se fait par des expositions temporaires qui tiennent leurs assises un peu de tous les côtés; on en trouve sur les plates-bandes qui entourent les bassins du Trocadéro; nous avons pu admirer en cet endroit toute une collection de tulipes qui ont laissé la place à des rosiers, lesquels à leur tour devront disparaître au profit d'autres espèces.

Nous trouvons également des expositions temporaires de fleurs aux Invalides, dans la grande salle des Fêtes du Champ de Mars, etc., mais le véritable temple de ces objets délicats est le palais de l'horticulture du Cours-la-Reine et le terre-plein qui sépare les deux serres dont se compose ce monument; c'est une véritable joie pour les yeux de parcourir les allées de ces belles expositions.

LOUIS DE CASTER.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

En ce moment, où tous les regards et toutes les attentions sont pour l'Exposition universelle de 1900, il serait impardonnable de ne pas nous aviser ici qu'il existe comme une petite littérature expositionnelle, faite de toutes les brochures, notices et travaux qu'ont publiés depuis six mois soit des États, soit des administrations, et qu'il peut y avoir quelques grains d'intérêt dans toute cette bibliothèque documentaire.

Au demeurant, la librairie donne fort timidement, et n'essaye pas d'entrer en concurrence auprès de l'attention publique avec sa puissante rivale des bords de la Seine.

Il est assuré que bien peu de livres valent une promenade à l'Exposition, à travers les merveilles du Trocadéro, les pittoresques envois de l'Asie russe, les chinoiseries portugaises de Macao, les trésors inappréciables des Indes anglaises, les raretés du palais impérial du Japon, les sensations exotiques de nos sections coloniales que gardent des Tonkinois le long des escaliers immenses des vieux temples. Le Champ de Mars, le palais du Costume, les reconstitutions des chaumières de paysans et travailleurs d'autrefois, les collections de vieilles étoffes, d'éventails anciens, de livres et d'estampes, et, si l'on quitte ces parages, la plate-forme mobile, qui retrouve ici le succès qu'elle eut à Chicago, le coup d'œil féerique des palais merveilleux de la rue des Nations, la foire un peu trop débraillée de la rue de Paris, le Grand Palais, le Petit Palais, coffret géant qui renferme tant de richesses artistiques, écrin de pierres fait pour des milliers de joyaux; et les galeries des Invalides, les splendeurs de l'ameublement et du bronze, les installations distinguées des nations étrangères, la joie des quinconces envahis par les vieilles provinces de France, et toute cette animation enfin, cet afflux du monde entier sur cet unique point du globe où se croisent tous les costumes, tous les uniformes, tous les langages, il y a là un attrait puissant qui est de nature à rejeter dans la pénombre de l'indifférence les piètres nouveautés littéraires, pour revenir et rester dans cette cohue joyeuse; car elle nous donne aujourd'hui l'idée et la sensation de ces grandes réunions antiques qui étaient à la fois marché, foire et fête, et rien ne ressemble tant à une exposition universelle que les anciennes et fameuses fêtes d'Olympie.

C'est donc par les livres expositionnels, c'est par l'exposition livresque que nous demeurerons fidèles à notre rubrique, sans pour cela descendre du trottoir roulant, et sans quitter les abords du Château d'eau Martial.

Ils abondent, ces livres, livrets, opuscules relatifs aux détails de l'Exposition, et force nous est de les prendre au hasard, car, pour tout dire, il ne faudrait pas moins que les dix-sept volumes consacrés il y a dix ans par M. Alfred Picard à son rapport général sur l'Exposition universelle de 1889.

Au siècle dernier, le grand événement fut l'apparition de l'*Encyclopédie*, ce grand compendium de toutes les connaissances d'alors, sorte de somme du dix-huitième siècle. On vit apparaître nombre d'essais sur l'état des connaissances de l'esprit humain, essais de classification des sciences, introductions à l'étude des sciences. On fit et refit l'inventaire des résultats acquis par l'industrie et le travail, on essaya de mettre de l'ordre et de la logique dans cette nomenclature. Ces soins n'ont pas été inutiles, et ils ont dû singulièrement faciliter la rédaction des catalogues d'expositions en général, et en particulier de la classification générale de l'Exposition universelle de 1900, parue en mai 1897. Elle manque d'une préface, d'une notice qui en eût fait connaître l'esprit et la direction. Il faut que le lecteur essaye de les dégager lui-même.

Il n'est pas sans quelque intérêt de parcourir ce long sommaire: c'est l'état actuel de nos progrès, de nos connaissances; c'est le tableau de notre bien-être. C'est par ces listes, signes imprimés des objets que l'Exposition recouvre de ses galeries, c'est par là que nous différons des peuplades sauvages. Cette brochure, c'est notre lettre patente de civilisation et de royauté sur le monde.

On a tout fait tenir en dix-huit rubriques, hors desquelles rien d'intéressant ni d'utile ne doit exister: enseignement, art, instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts, matériel et procédés de la mécanique, électricité, moyens de transport, agriculture et ses subdivisions ou dérivés, forêts, chasse, pêche, etc., aliments, métallurgie, habitations, tissus, industrie chimique, écono-

mie sociale, colonisation, armées, enfin les industries diverses. Ce sont là les grandes têtes de chapitre, sous lesquelles se rangent les dénominations innombrables, les rubriques égrenées des cent vingt classes, réseau solide qui retient dans ses mailles tout ce qui concourt à constituer l'état actuel de l'humanité policée.

Cette brochure est intéressante dans sa sécheresse un peu courte; elle présente le tableau de la civilisation, et si on la compare aux classifications du siècle dernier, on est frappé par la quantité considérable de faits nouveaux et d'acquisitions neuves qui ont enrichi la société et modifié les conditions de l'existence.

Un fait matériel accuse cette constatation. Chaque classe d'exposition contemporaine a été doublée d'une exposition rétrospective, pour permettre de juger et de jauger les progrès accomplis, de mesurer l'écart entre le présent et le passé, de déterminer l'avance prise et acquise par notre temps.

Imaginez une pareille disposition prise il y a cent ans; elle aurait été à peine utile et à peine sensible. D'un carrosse au temps de Louis XIV à un carrosse au temps de Louis XVI, d'un canon du temps de Louis XIII à un canon au temps de Louis XV, la différence n'est pas foncièrement notable, et l'on peut dire que du xve au xviiie siècle, les expositions universelles, si on en eût fait, eussent présenté plutôt des différences extérieures et apparentes, que des diversités et des nouveautés réelles.

Depuis le xve siècle, ou si l'on veut le xive, depuis l'apparition successive de la poudre à canon et de l'imprimerie, il n'a rien paru de comparable aux découvertes et surtout aux applications de la science contemporaine. On pourrait même prétendre, sans paradoxe je crois, que dans le domaine industriel et scientifique, si on laisse de côté les époques mal connues des antiquités assyriennes, chinoises ou égyptiennes et les civilisations disparues, qui pouvaient valoir ou surpasser la nôtre, — on pourrait prétendre, dis-je, qu'il n'y a eu pour l'humanité que deux occasions de modifier son genre de vie grâce à une conquête de la science, ce furent aux xve et xixe siècles, grâce aux découvertes de l'imprimerie, de la vapeur et de l'électricité. Ces deux seules fois, la science a produit dans le monde matériel un phénomène important de rénovation et de révolution, — comme on mettrait à part, dans l'ordre moral, l'apparition du christianisme.

Voyez pour les moyens de communication ou de transport; que Louis XIV voulût aller de Versailles à Lille, ou envoyer une dépêche de Namur à Paris, ou bien qu'Alexandre le Grand voulût dépêcher un message ou franchir une étape : les moyens sont dans les deux cas identiquement les mêmes, des chevaux et des coureurs. Avant Crécy, tous les soldats du monde se battaient de toute éternité de la même façon, avec des lances, des haches, des flèches. Avant Gutenberg, l'écrivain, qu'il s'appelât Aristote, Virgile, Alcuin ou Abélard, avait à sa disposition le même et unique procédé pour reproduire sa pensée à plusieurs exemplaires, celui de faire copier le même texte par plusieurs copistes.

Notre siècle marquera à coup sûr l'une des dates les plus considérables, la plus considérable peut-être, dans l'histoire des modifications de l'existence. Une exposition rétrospective en 1700 n'eût montré que des curiosités de modes et d'usages. En 1900, combien de classes où la section rétrospective n'a rien à montrer, parce que l'invention est neuve, et que le mot ni la chose n'existaient avant ce siècle!

Dans les classes de la vapeur, de l'électricité, de la photographie, du caoutchouc, de la métallurgie, de la typographie commune, de l'électrochimie, de l'aérostation, de l'artillerie, des fusils, de l'hygiène et tant d'autres, le passé n'a rien à exhiber, et la section rétrospective, avec quelques bibelots curieux, n'est là qu'à l'état de piédestal pour honorer et exhausser le présent. Ce n'est pas une comparaison; c'est un chant de victoire.

Ces quelques réflexions sont suggérées par la lecture du catalogue général français. Il est aussi plus d'une brochure étrangère qu'il faut feuilleter.

Pour prendre un exemple de conséquence, l'Allemagne a publié un catalogue d'un caractère artistique et tout à fait modern style. C'est un in-quarto de cinq cents pages, reliure de fine toile beige avec des floraisons imprimées ton sur ton, lettres et tranches bleues. Les feuilles de garde, blanc, beige et bleu, simulent ces végétations vagues qui sont le propre de l'art nouveau.

Tout le volume est un mélange d'imitation gothique et de modernisme outré. Les caractères sont gothiques sur papier teinté; les en-têtes et les culs-de-lampe sont étirés, fantasques, dans le goût de cette mode nouvelle qui sévit partout aujourd'hui, et dont il faut espérer qu'on nous débarrassera bientôt.

Puisque l'occasion s'en présente, si nous disions un mot de ce fameux modern style? Essayer de le définir; à quoi le reconnaît-on? Allez au pavillon Bing, à l'Exposition, à l'Esplanade des Invalides, et vous verrez

des spécimens typiques. Qu'il s'agisse de décoration, d'ameublement, d'affiches, de tapis, le même caractère apparait partout. Ce qui est vague, flou, imprécis? Modern style. Fuir les formes déterminées et nettes, les droites et les angles, s'écarter de la réalité, revêtir les objets d'une apparence immatérielle et fantastique, déformer le réel sous couleur de l'idéaliser, cerner de traits gros des espaces fuselés, allonger, étirer toutes les lignes, remplacer l'observation par la rêverie et le caprice? Modern style. Éviter les couleurs, méconnaître les teintes, se confiner dans les nuances et les pâleurs, jeter comme un brouillard sur toutes les lumières? Modern style.

Au total, ce style est bien caractéristique; il peint l'époque qui l'a vu naître et qui l'a adopté. C'est la conclusion à laquelle je voulais en venir, car en tout il faut chercher le sens et la raison.

Le modern style demeurera comme le signe d'un temps et d'un état moral qui s'étend à tous les peuples de nos jours. Rien de net, rien de précis, rien d'énergique, rien de décidé; du vague, du pâle, de l'indécis. Les œuvres du modern style ressemblent à ces dessins que les relieurs obtiennent sur le papier qui sert de feuille de garde dans les volumes. Ils jettent des gouttes de couleur à l'eau sur un baquet où trempe de la gomme adragante; la couleur s'étale d'elle-même et au hasard et imprime sur la feuille ces bizarreries qu'on voit à l'intérieur des reliures.

Il n'y a dans le modern style ni plus de vigueur ni plus de précision. Tout y est mou, fondant, perdu, comme peint dans un bain huileux de gomme adragante. C'est le contraire de la force, de l'énergie, de la décision.

Et voilà bien ce que dira notre modern style aux historiens de l'avenir. Ils y verront la marque de l'état d'âme de notre société aveulie; il en tireront un argument contre notre valeur morale, et le succès de cet art nouveau leur paraitra comme le témoignage éclatant de la faillite de la volonté.

Au moment où Max Nordau accusait notre temps de dégénérescence, le modern style vient lui fournir un document et un argument de plus par le caractère qu'il présente d'un art de dégénérés.

Voilà pourquoi je dis qu'il faut souhaiter de voir la fin de cet engouement. Certes, s'il n'y avait aucun rapport entre l'esprit public d'une époque et l'art qu'elle a choisi et aimé, l'inconvénient serait mince de s'amuser à ces fantaisies baroques. Mais il n'y a pas d'exemple d'un art qui ait été en divorce avec les tendances et les aspirations de son temps. Les gracieux enroulements des encadrements dans le style coquille semblent bien faits pour les images de la vie frivole et légère de l'époque Louis XV, et les exactes proportions des belles statues grecques donnent bien l'idée d'un peuple amoureux du beau dans sa forme la plus pure, la plus simple, la plus grandiose.

Que révélera le modern style, sinon une époque de mollesse, de faiblesse, de nonchalance et de lâcheté? C'est ce qu'il faut réformer et refuser, en revenant à un art viril, net, pur et énergique. Mais il ne suffit pas d'émettre des théories pour transformer un style. Les racines sont bien autrement profondes. Les transformations de l'art suivent et imitent celles de l'âme; c'est l'âme qu'il faut d'abord modifier par l'éducation et les mœurs; le reste ira de soi. Un peuple n'a que l'art qu'il mérite.

Pour revenir au catalogue allemand, il est d'un aspect original, comme serait un incunable illustré par Mucha ou Jossot. L'impression est en couleur : le rouge et le vert se marient au noir, et l'ensemble donne l'impression d'un peuple qui sait présenter les choses.

C'est exactement l'impression que donne l'exposition allemande elle-même.

Elle se présente bien. On voit qu'on a fait des frais pour elle. Le pavillon allemand de la rue des Nations, avec ses admirables toiles de nos maitres du siècle dernier, est une installation toute princière; les sections diverses sont aménagées avec soin, sinon avec goût, et l'art nouveau y règne en maitre.

Ce souci de bien encadrer les objets se manifeste particulièrement à l'exposition allemande d'une industrie qui est capitale dans ce pays, la bimbeloterie. Le jouet allemand a une réputation aussi ancienne qu'universelle, et Nuremberg a été l'un des premiers centres de fabrication en Europe. Longtemps la France a été, par le jouet, tributaire de l'Allemagne, qui est fière de cette industrie spéciale. Aussi a-t-elle particulièrement soigné sa mise en scène. Allez les voir, au premier étage de l'Esplanade des Invalides, ces joujoux allemands, célèbres par leur bon marché; passez devant les vitrines de Nuremberg, et surtout arrêtez-vous devant l'exposition collective de tous les petits fabricants de Sonneberg : le vieux père Noël conduit un traineau qui sort de la grotte du Harz, habitée par les gnomes, chargé de poupées, de pantins, de sabots; il a neigé sur tout cela, et les harnais sont blancs de givre; et, dans le fond, une toile panoramique figure le paysage de cette contrée bimbelotière de Sonneberg. A côté, dans les frises, des bébés joufflus jouent dans les prairies, et au centre pen-

dent, en guirlandes, les accessoires découpés et dorés des légendaires arbres de Noël.

C'est un des intérêts de ces expositions d'être à la fois une manifestation industrielle et commerciale, et aussi d'être l'expression concrète de la physionomie morale d'un peuple. Regardez ces maisons de poupées, meublées sur le modèle des habitations bourgeoises de Heidelberg ou de Nuremberg; c'est calme, propre, simple; deux objets attirent surtout le regard : le gros poêle, qui ronfle durant les durs hivers, et le service à bière, le broc et ses six chopes sur le plateau, bien en évidence et à portée : et cela est très allemand. On songe à l'ami Fritz, aux contes d'Erckmann-Chatrian, aux auberges à petits carreaux où coule à flots d'or la belle bière de Munich.

Ce catalogue officiel est d'une lecture édifiante et intéressante : car les catalogues ont parfois une éloquence qu'on ne leur soupçonne pas. Il donne l'impression d'un peuple riche et fier d'exposer dès les premières pages le tableau luxuriant de sa population et de ses armées. Lisez le début :

« L'empire d'Allemagne offre au tournant du XIXe siècle le spectacle d'un État bien ordonné qui se trouve dans une période d'heureux développement. »

Ce livre qui est l'interprétation intelligente de ce que disent les vitrines allemandes du Champ de Mars et des Invalides, est comme le fier poème d'un peuple qui s'est reconquis depuis cent ans : car, il y a un siècle, c'était l'écroulement des derniers pans d'un empire dix fois séculaire. Il s'est reconstitué peu à peu, par une suite de réformes économiques, politiques, sociales; aujourd'hui c'est un empire de 550 000 kilomètres carrés, et l'Allemagne coloniale couvre le quintuple de cette surface avec le Congo, le Cameroun, l'Est et le Sud-Ouest africain allemand, la Nouvelle-Guinée allemande, l'archipel Bismark, les îles Salomon, Marschall, Samoa, Carolines, le Kiantschou. La population de cet empire, sans les colonies, augmente avec un progrès mal imité ailleurs : de 52 millions en 1895, elle a atteint aujourd'hui 55 millions 1/2. Je copie ces chiffres, qui ont leur importance. L'empereur d'Allemagne a fait faire une édition française de ce catalogue, dont les notices ont été écrites sous son inspiration et avec son assentiment. Elles sont, comme l'Exposition elle-même, un étalage de forces et de richesses destiné à produire quelque effet chez nous : sinon, l'empereur n'eut pas commandé une traduction française évidemment destinée à vulgariser parmi nous la notion plus précise de la puissance allemande, et sinon à nous éblouir, du moins à nous séduire. Les recensements sont faits avec un soin minutieux et un luxe abondant de renseignements. L'armée compte neuf millions d'hommes de 18 à 40 ans. Et le rapporteur ajoute :

« Le peuple allemand déborde d'une sève de jeunesse. »

Les vieillards sont l'infime minorité; presque tous les habitants sont enfants ou mûrs; le chiffre des mariages grandit sans cesse; la « capacité reproductive ne faiblit pas »; il naît annuellement 37 Allemands pour mille habitants; les naissances augmentent; la mortalité recule; bref « le peuple allemand a le droit de croire à la durée de sa juvénilité ».

Sur 35 millions de protestants et 20 millions de catholiques, le rapport n'accuse que 580 000 juifs : c'est peu. Environ 500 000 étrangers sont installés en Allemagne; mais quatre millions d'Allemands vivent à l'étranger : aux Etats-Unis, ils forment un neuvième de la population.

La situation économique a subi depuis cent ans un fort mouvement de bascule. L'Allemagne comptait une population clairsemée d'agriculteurs avec, à peine, un tiers de non-agriculteurs. Aujourd'hui, la grande majorité est industrielle. Tout ce mémoire est curieux et important, donnant et commentant le nombre des professions diverses, des femmes qui travaillent, des industries d'après leur localisation, l'âge des travailleurs; il y a quelque chose de militaire et de scientifique dans ce classement minutieux, rigoureux et subdivisé. L'agriculture, les industries sont étudiées dans un détail qui fait de ce mémoire une sérieuse contribution à l'histoire économique.

On peut noter entre autres l'apparition dans l'industrie de ce qu'ils appellent des *Cartels*, « Unions d'entrepreneurs constituées pour réglementer la production et l'écoulement des produits ». C'est le retour aux vieilles corporations, comparable aux trusts, syndicats et sociétés agglomérées de nos régions.

Sur les exportations, les services de transport et de communications, les banques, les assurances, les coopératives, on trouve là un travail officiel et minutieux.

L'enseignement public fournit d'utiles exemples. Un cinquième seulement de la population est instruit. L'Etat ne se préoccupe pas de l'éducation des jeunes filles. L'enseignement supérieur est florissant : 32 000 étudiants suivent les cours de 2 500 professeurs. On sait quelle riche production de thèses fournissent les universités allemandes.

Il y a encore des Allemands ne sachant ni lire ni écrire, mais leur nombre di-

minue. Il y a vingt ans ils étaient 60 pour 100; ils sont aujourd'hui 1 pour 100.

Le rapport constate, au chapitre des beaux-arts, un nombre considérable de sociétés théâtrales locales. Chez nous, on ne parle que d'Oberammergau. Il y a aussi dans le même genre Rothenbourg, Schliersee, et maint village où on continue de donner des représentations traditionnelles en l'honneur de Luther et de Gustave-Adolphe.

L'Allemagne est parcourue par vingt-quatre grandes troupes ambulantes régulières; elle a 700 théâtres fixes, occupant 14000 activités. Elle compte 3500 journaux, d'un tirage moyen de 3000 exemplaires. Bref, toutes les fibres vivantes de l'Empire sont là examinées, scrutées, et il fallait mentionner ce précieux travail, très sérieusement conçu, sur l'état actuel, industriel, agricole, intellectuel, artistique, budgétaire, militaire de l'Allemagne contemporaine : encore la place nous manque-t-elle pour citer seulement les autres excellentes notices sur l'art, l'art industriel, la métallurgie, les industries textiles, l'électricité. A signaler pourtant l'étude intéressante d'Alfred Lichtwark sur l'art allemand, et le chapitre du Dr Paul Seidel sur la merveilleuse collection Frédéric le Grand, dont l'envoi à Paris pour cette solennelle circonstance constitue à la fois un hommage de l'Allemagne à l'art français et à la France.

On voit par là l'intérêt de cet ouvrage qui s'appelle : *Catalogue officiel de la section allemande*. C'est un livre excellent et instructif, que l'Allemagne pourrait exposer, si elle ne craint pas de trop nous apprendre et de trop nous stimuler.

De même, la Hongrie a publié une notice fort documentée pour expliquer l'attrait spécial et historique de son pavillon fort original, combinaison des détails les plus remarquables des monuments d'architecture religieuse et civile du pays. La décoration intérieure est empruntée au passé artistique de la Hongrie et renferme un précieux musée de documents, armes, armures, vases sacrés, vêtements sacerdotaux des différents cultes, objets de la vie domestique gardés depuis des siècles, instruments en usage parmi les pâtres et les pêcheurs. Ce monument est en effet remarquable avec sa façade en style roman qui imite l'église de l'abbaye de Jaak, ses côtés qui reproduisent la façade du château de Vadja Hunyad et celle de la chapelle de Szepes Gütortokhely, celle de la chapelle Saint-Michel de Rassa et celle de l'église du château fort de Kormoczbanya; les bizarres crénelures de la maison Rakoczy, à Eperjes, les fenêtres de l'hôtel de ville de Bartfa, tous ces morceaux ingénieusement rapportés constituent un ensemble pittoresque qui ne perd pas à nous être expliqué dans le détail.

La brochure rappelle tout le passé mouvementé de ce pays, depuis les Huns, frères des Hongrois, les Avares, les Magyars, de race ouralo-altaïque, depuis le roi Arpad, depuis saint Etienne, jusqu'à Mathias Corvin et la bataille fatale de Mohacs. Elle raconte les drames de cette histoire, l'invasion des Turcs, la dynastie des Habsbourg, les luttes de Racoczy et le règne de Marie-Thérèse, que les Hongrois appelaient : *Notre roi!*

C'est, dans ce pavillon, comme une histoire de l'art hongrois qui nous est expliquée et mise sous les yeux, avec toutes les influences qu'il a subies, l'art roman, l'art français avec la venue des prémontrés, l'art allemand, la renaissance italienne sous le règne de Mathias, l'art funéraire ottoman. C'est tout cela que disent les tombes d'Isabelle, veuve de Jean Zapolya, de George Apaffy, le plafond en bois de la basilique de Pecs, les sabres recourbés du temps des Huns, les harnais des chevaux dont on enterrait la tête et les pieds coupés avec leur cavalier, les monnaies, dinares, oboles, thalers, le lypsanothèque du dôme d'Esztergem, les sceaux d'or royaux, les armures tantôt bourguignonnes comme sous Louis II, tantôt orientales, les casques de tournois sous les Angevins, sans compter les admirables trésors religieux des églises de Kaposztafalu ou de Zagrab, et les chasubleries et orfèvreries byzantines des monastères orthodoxes de la montagne Fruska Gova. Et que de beaux livres anciens, sortis au xve siècle des presses de Zeugg, de Nagyvarad, de Sarvar, d'admirables reliures, médailles, émaux filigranés célèbres, uniformes des fameux hussards.

La Hongrie est un peuple qui a son originalité, sa personnalité de race, et qui tend tellement à la ressaisir, qu'on peut prévoir, dans un avenir prochain, sa séparation complète à l'égard de l'Autriche.

Un homme a contribué à développer cet enthousiasme d'indépendance : c'est Maurice Jokai, qu'on a vu ces temps-ci à Paris, et qui fait le sujet de cette autre brochure, publiée par l'Institut littéraire de Budapest le mois dernier, *Maurice Jokai*, par Geza Molnar.

Jokai n'est pas absolument populaire en France. De son œuvre considérable, sept ouvrages seulement ont été traduits en français : *Le Fils de l'Homme au cœur de pierre*, *le Mariage de Pouchkine*, *le Nouveau Seigneur*, *Rêve et Vie*, *Scènes de la vie hongroise*, *le Tapis vert* et *Un Nabab*

hongrois. Il est contemporain de Dumas père.

Tout jeune, il combattit pour l'indépendance. Il était lié avec Alexandre Petoefi, celui que les Hongrois appellent indifféremment leur Tyrtée, leur Béranger, leur Burns ou leur Heine, comme ils appellent Jokai leur Dumas père, leur Lamartine ou leur Victor Hugo.

C'est Jokai qui acquit en 1848 la liberté de la presse à son pays. Ce fut une ovation populaire qui l'acclama. Au théâtre, la tragédienne Rose Laborfalvi ôta de son corsage la cocarde aux couleurs nationales et l'épingla sur la poitrine de Jokai, qui harangua le public, drapé dans un manteau de carbonari, une plume rouge au chapeau ; puis il épousa l'actrice.

Il prit part à la révolution que Kossuth souleva en faveur de l'indépendance de son pays : il fut pris, condamné à mort et gracié. Après que F. Deak eut assuré à la Hongrie le caractère d'Etat indépendant, Jokai fut élu député et membre de la Chambre des magnats. Il fut l'ami de l'archidue Rodolphe.

Comme littérateur, les Hongrois le placent au pinacle. Il a en somme subi l'influence du romantisme, de Shakespeare, de Hugo. Il a beaucoup lu Dumas père et Eugène Sue : mais il protesta contre cette servitude littéraire en prêchant l'indépendance de la pensée et en remettant en honneur le port du costume national hongrois.

Il connait la plupart des langues vivantes et la plupart des littératures : il a une lecture formidable. Son œuvre manuscrite est énorme ; il a des admirateurs dévots qui ont fait ce calcul qu'il a tracé soixante-douze millons de lettres. A trente ans, il avait empli 611 feuilles typographiques.

Les Hongrois citent avec orgueil ce cas de prolixe fécondité. Il y a six ans, de nouveaux statisticiens établissaient que son œuvre comportait à cette date 350 volumes, représentant 3 937 feuilles typographiques, sans parler des articles de journaux, réunis en 79 volumes.

A propos de la célébration du cinquantième anniversaire littéraire de Jokai, un éditeur a réuni ses œuvres en 100 volumes. Il en a vendu 4 000 collections et a versé 200 000 couronnes à l'auteur. On a calculé — oh ! comme on calcule en Hongrie ! — que la collection comporte 70 millions de lettres emplissant 2 000 feuilles. Un seul typographe mettrait un demi-siècle à en effectuer la composition. « Jokai seul fut de taille à affronter une pareille tâche », déclare son biographe.

Voilà qui va fort bien pour la question de quantité. Et la qualité ? Les Hongrois l'admirent. Nul esclavage à une école ; partout l'aisance, la fraicheur, la gaieté ; tantôt il fait penser à « un temple grec », tantôt à « une cathédrale gothique ». Le style est clair, élevé, coloré et riche ; il est psychologue autant que descriptif, lyrique, dramatique, élégiaque, poète, romancier, dramaturge, historien, comique ou ému, rêveur et pratique, écrivain et homme d'action.

Au Champ de Mars, ses livres emplissent à eux seuls une grande vitrine. Il est le grand homme, le héros, le génie de la Hongrie.

On le considère comme l'esprit le plus puissant qui ait symbolisé la force intellectuelle, et aussi comme le plus fidèle et le plus éloquent truchement de l'âme même de la patrie hongroise.

Et voilà pourquoi, cet été, je contemplais avec une secrète émotion, au banquet offert au grand homme par les Hongrois de Paris, ce vieillard, image incarnée d'une patrie renaissante, ce vieillard toujours alerte et vert malgré ses soixante-seize ans, présidant au haut bout de la table à côté de sa jeune et belle épouse, Mlle Bella Nagy, une ex-actrice qui a dévoué au sublime Père de la Patrie la grâce et la fraicheur de ses vingt-deux printemps.

Mais voici que déjà la place nous fait défaut, et notre dossier n'a guère été entamé. Je vois encore là des documents assez pittoresques sur l'Angleterre, les Etats-Unis, le Japon, la Suède, la Belgique, la Russie, la Hollande, les musées rétrospectifs, les travaux des congrès. Mais pour le moment, *sat prata* ; nous ajournerons ce dernier lot de documents.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les dernières inventions du siècle nous ont tellement blasés que nous ne nous étonnons plus de rien; c'est à peine si l'on a parlé de l'invention du télégraphone, due à un savant Danois, M. Valdemar Poulsen. C'est cependant un appareil aussi simple dans sa construction, aussi stupéfiant dans

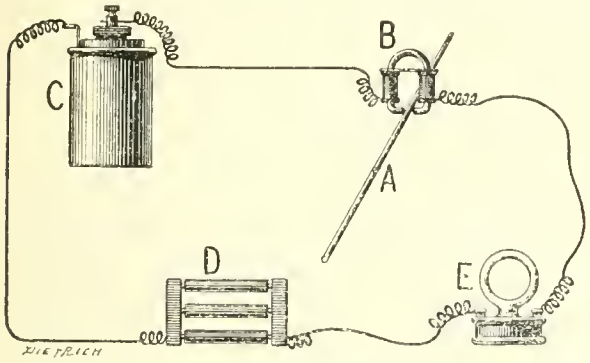


Fig. 1. — Principe du téléphonographe de M. V. Poulsen.

C, pile; D, microphone; E, téléphone; B, électro-aimant entre les pôles duquel se déplace le fil d'acier A. Les variations de courant produites par le microphone produisent des aimantations transversales d'intensités différentes dans le fil d'acier.

ses résultats que le téléphone; il est appelé à compléter ce dernier, il peut remplacer avantageusement le phonographe: un simple fil d'acier enregistre à distance la parole et la reproduit ensuite indéfiniment à volonté.

En principe, l'appareil repose sur les aimantations transversales d'un fil d'acier sous l'influence de courants qui traversent un électro-aimant, entre les pôles duquel il se déplace. M. V. Poulsen a reconnu que, dans ces conditions, chaque section transversale du fil prend une aimantation différente proportionnelle à l'intensité du courant qui l'a produite, et que réciproquement, si on fait passer un fil ainsi impressionné entre les pôles d'un électro-aimant, il développe dans celui-ci des courants d'induction capables d'influencer la membrane d'un téléphone.

La disposition de l'expérience est la suivante (fig. 1): un petit électro-aimant B est disposé de façon qu'un fil d'acier A puisse se déplacer entre ses pôles à une vitesse régulière déterminée; cet électro est intercalé dans un circuit téléphonique composé d'une pile C, d'un microphone D et d'un téléphone E. Lorsqu'on parle devant la plaque du microphone on détermine des courants d'intensité différents qui vont traverser l'électro et qui déterminent l'aimantation du fil d'acier; si ensuite on élimine la pile C et le microphone D et que le circuit se compose simplement de l'électro B et du téléphone E, placé à l'oreille, on reproduira la parole en faisant passer le fil A entre les pôles et dans le même sens. En pratique, le fil d'acier est enroulé en hélice sur un cylindre, ce qui permet de lui donner une grande longueur; l'électro B est tout à fait minuscule, il n'a guère que la grosseur d'un dé à coudre de tailleur; il est formé d'un fil isolé très fin et ses pôles sont très rapprochés.

Une autre forme qui donne aussi de très bons résultats, ainsi que nous avons pu le constater dans les expériences faites à Paris, chez M. Mildé, consiste à prendre au lieu de fil, un ruban d'acier R qu'on enroule (fig. 2) sur une bobine pendant l'enregistrement et qu'on déroule en l'amenant sur une autre bobine pour pouvoir ensuite le faire repasser dans le même sens devant l'électro quand on veut faire la reproduction; il passe comme on voit contre le petit électro E fixé à la traverse C D et relié au téléphone T par un fil souple. La disposition représentée suppose qu'on va reproduire la parole enregistrée antérieurement, toute communication étant coupée avec la ligne. La parole est reproduite avec une très grande netteté et une intensité suffisante; il n'y a pas comme dans le phonographe ce ton nasillard et ce grattement continu provenant du frottement du stylet contre le rouleau de cire; on entend en somme tout aussi

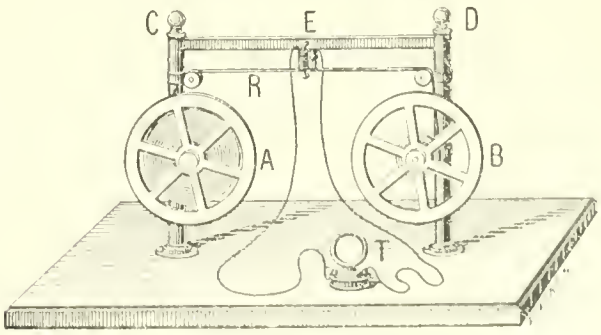


Fig. 2. — L'une des formes données au téléphonographe.

Le fil d'acier est remplacé par un ruban d'acier R qu'on enroule et qu'on déroule sur les bobines A et B pour le faire passer près de l'électro E fixe sur une barre transversale C D et relié à un téléphone T.

bien que quand on cause par une bonne ligne téléphonique ordinaire avec de bons appareils.

Le télégraphone peut avoir plusieurs applications; il peut d'abord, d'une façon générale et avec avantage au point de vue de la qualité de la voix, remplacer le pho-

nographe; mais sa principale application paraît devoir être sur les lignes téléphoniques. Placé au poste de réception il enregistre les communications chez l'abonné même en son absence; par un mécanisme très simple, le moteur qui produit la marche du fil d'acier se met en marche automatiquement quand la sonnette d'appel retentit et s'arrête dès que le correspondant a raccroché son téléphone. En rentrant chez lui, l'abonné qui s'est absenté n'a donc qu'à mettre en marche son télégraphone pour savoir ce qui lui a été dit pendant la journée. Par extension de cette application, l'administration a pensé à utiliser le télégraphone comme relai sur les très longues lignes; l'appareil, placé vers le milieu de la distance à franchir, recevrait le message et le transmettrait ensuite en le répétant devant un microphone pour l'expédier sur la seconde partie de la ligne.

Lorsqu'on veut utiliser l'appareil pour que plusieurs personnes puissent entendre à la fois, on peut mettre le long de la traverse C D plusieurs électros semblables à E et reliés chacun à un téléphone; il est clair que le ruban d'acier produira le même résultat en passant devant chacun d'eux. Il résulte de cela que dans des cas spéciaux, comme pour le théâtrophone par exemple, l'appareil permettrait de n'avoir qu'une seule ligne pour relier le bureau central au théâtre; il suffirait, en effet, qu'un premier électro-aimant relié à cette ligne enregistre le chant, tandis que d'autres électros en nombre indéterminé seraient placés à la suite et reliés chacun à une ligne d'abonné pour le reproduire. Le même fil ou ruban d'acier d'un appareil peut servir indéfiniment, car, pour *effacer* une conversation enregistrée, on n'a qu'à faire disparaître les aimantations de différentes intensités; pour cela rien n'est plus simple puisqu'il suffit de déterminer une aimantation uniforme en faisant passer le fil devant un aimant permanent; il est aussitôt prêt à recevoir une nouvelle conversation.

Actuellement cet étonnant appareil est à l'étude dans les différents pays; on cherche, avant de le mettre en construction d'une façon définitive, à lui donner la meilleure forme et à en obtenir le meilleur rendement. Mais, quoi qu'il en soit, dès maintenant c'est bien le plus merveilleux instrument de physique qui existe : enregistrer et conserver la parole sur un fil d'acier, voilà une invention qui était bien digne de couronner le siècle.

* * *

L'administration des postes vient d'adopter dans quelques bureaux un distributeur automatique de timbres et de cartes postales (fig. 3). Il se présente sous la forme d'une caisse carrée montée sur un pied; le public a devant lui deux guichets : par l'un lui arrivent des timbres de 15 centimes, par l'autre des cartes postales. En outre, il peut peser sa lettre, et pour cela, il suffit de la poser dans un petit support à fourche P qui est au-dessus de la boîte; on voit aussitôt apparaître, dans une fenêtre pratiquée sur la paroi, le prix de l'affranchissement par unités de 15 centimes. Ce résultat est obtenu de la façon suivante : le support extérieur P et le tableau indicateur des prix sont fixés à l'extrémité d'un fléau de balance; l'autre extrémité du fléau rencontre, à mesure qu'il se relève, des anneaux disposés les uns au-dessus des autres et pesant chacun 15 grammes. Si la lettre pèse moins que ce poids, le premier anneau arrête le fléau, et on a inscrit le chiffre 0,15 sur la partie du tableau indicateur qui vient dans ce cas se présenter devant la fenêtre. Si la lettre pèse plus de 15 grammes et moins de 30, le premier anneau est enlevé, mais le second arrête le fléau : on a inscrit au droit de la fenêtre 0,30; et ainsi de suite

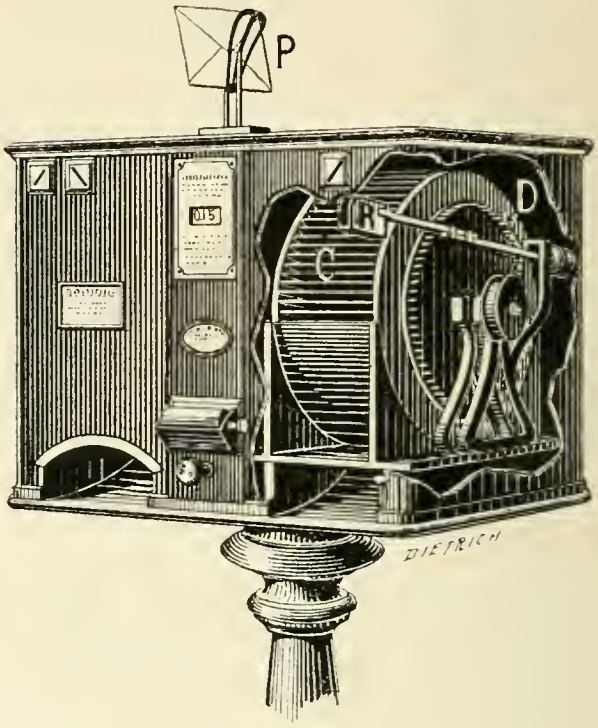


Fig. 3. — Distributeur automatique de timbres et de cartes postales.

La lettre placée en P est pesée, la taxe due apparaît sur une petite fenêtre. En introduisant des pièces de 5 et 10 centimes dans les fentes, le timbre sort par le guichet ménagé au bas. Il en est de même pour les cartes postales. La monnaie tombe en R, fait basculer le levier, et l'échappement D fait avancer la roue D d'une division. Chaque anjet correspond à une division et porte une carte postale.

pour 0,45, 0,60, 0,75, puisque, d'après notre tarif postal, le port croît par unités de 15 centimes.

La distribution des cartes postales s'obtient par l'introduction d'une pièce de 0 fr. 10 dans une fente pratiquée sur la paroi de la caisse; la pièce tombe dans une cuillère R placée à l'extrémité d'un bras de levier qui s'abaisse sous son poids. En s'abaissant il dégage d'une dent l'échappement à ancre D : la roue C, qui tend à tourner sous l'action d'un mouvement d'horlogerie, avance par suite d'une division. Chaque division correspond à un auget dans lequel se trouve une carte postale qui vient se présenter devant le guichet où l'acheteur n'a qu'à la prendre. C'est de la même façon qu'est obtenue à gauche de la caisse la distribution du timbre de 0 fr. 15. Ici à cause de l'unité choisie, qui ne correspond pas à une unité monétaire, il a fallu mettre deux fentes : une pour les pièces de 0 fr. 10 et une pour celles de 0 fr. 05. Lorsque les deux pièces de monnaies ont été introduites la roue à augets avance d'une division et le timbre se présente devant le guichet; mais son poids est si faible qu'il pourrait ne pas tomber, aussi a-t-on mis au bas du distributeur une poignée, comme il y en a dans tous les appareils similaires : on la tire et le timbre vous arrive soufflé par un doux zéphir. On devine que la poignée avait pour but de faire actionner un petit soufflet et d'envoyer un léger courant d'air dans l'auget qui se trouve en regard du guichet; rien ne serait plus facile que de parfumer ce doux zéphir et la vente n'en marcherait que mieux; c'est une source de revenu que nous signalons à l'administration.

*
* *

Nous avons déjà parlé ici d'expériences faites en Italie pour protéger les vignobles contre la grêle au moyen de détonations de pièces d'artillerie. La méthode semble avoir donné de bons résultats, car il existe actuellement dans ce pays plus de 2000 stations de tir; en Autriche, le gouvernement a nommé une commission pour étudier et suivre de près les expériences faites en Styrie par M. A. Stieger, qui est le promoteur de ce procédé. Les détonations sont produites par une sorte de mortier en fonte de petite dimension, fixé sur un socle en bois et surmonté d'un long cône en tôle de fer (fig. 4) ayant environ 2 à 3 mètres de haut et 50 à 60 centimètres d'ouverture. On répartit ces appareils sur les différents points du territoire et on produit les détonations au moment où l'on constate la présence de gros nuages qu'on suppose pouvoir produire la grêle. On n'est pas très bien fixé sur l'explication physique à donner, on a constaté que l'explosion chasse, par l'embouchure conique, une trombe d'air qui, à 200 mètres, a une force suffisante pour crever une cible en papier, et il est à supposer qu'arrivant sur un nuage elle y produit une certaine perturbation; mais pourquoi le trouble apporté en ce milieu empêche-t-il la grêle de se former, on n'est pas fixé là-dessus autrement que par l'expérience. Certains vignobles qui étaient régulièrement grêlés tous les ans ne l'ont pas été depuis l'installation de stations de tir. Il y a très longtemps qu'on avait fait des essais analogues pour produire la pluie; on se basait

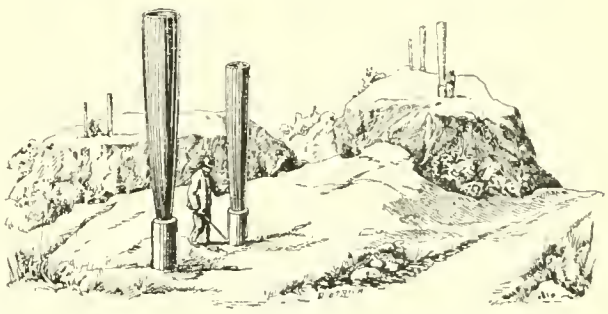


Fig. 4. — Canons paragrêle, composés de tubes coniques de 2 à 3 mètres de long placés sur des mortiers.

Il existe environ 2000 stations de ce genre en Italie et en Autriche. On vient d'en installer quelques-unes en France.

sur une série de constatations faites après des batailles ou de grandes revues militaires, où le canon avait joué un grand rôle et où le temps, d'abord découvert, était devenu pluvieux; mais on finit par renoncer à essayer de faire la pluie et le beau temps, parce que cela réussissait trop rarement. Cela s'explique, car en somme, pour qu'il pleuve, il faut d'abord des nuages; et pour que ceux-ci se forment il faut qu'il y ait de la vapeur d'eau dans l'air; et ce n'est pas avec un coup de canon qu'on fait de la vapeur d'eau. Mais ici, quand il s'agit de grêle, les conditions ne sont plus les mêmes : on opère contre un ennemi dont on a constaté la présence, on ne le cherche pas; il est là, on le détruit. On peut évaluer qu'un seul appareil peut protéger 20 hectares et que les dépenses de premier établissement et d'entretien s'élèvent à une trentaine de francs par appareil. Si les premiers essais ont été faits à l'étranger, la France, surtout dans les pays vignobles, n'est pas restée indifférente et nous avons déjà, dans le midi et en Bourgogne, quelques stations de tir qui sont encouragées par le gouvernement sous forme de subventions en argent et de poudre à prix réduit. Quant à l'explication

du phénomène, nous attendrons qu'après un plus long emploi de la méthode et des constatations plus nombreuses, les physiciens et les météorologistes aient recueilli un nombre d'observations suffisantes pour leur permettre d'édifier une théorie scientifique ; l'important pour le moment, c'est que le remède soit efficace.

*
* *

L'alimentation d'eau pour une maison est une question primordiale et c'est ce qui explique probablement la quantité

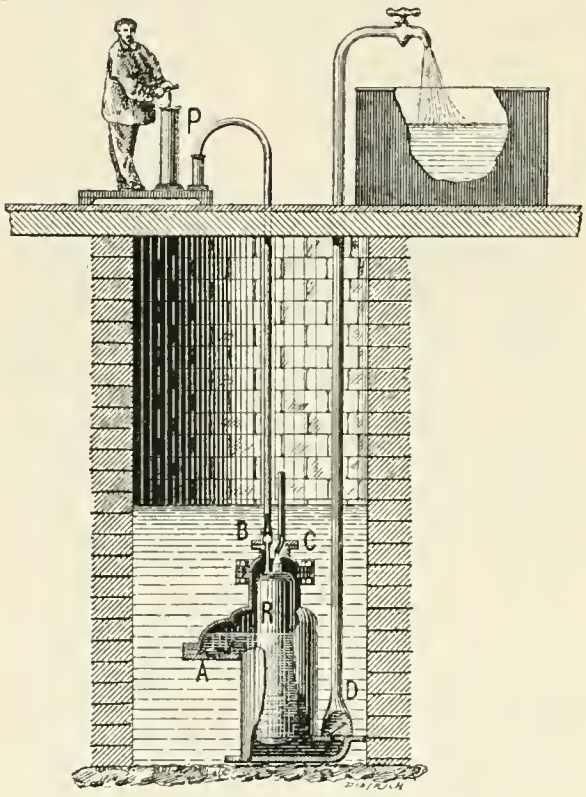


Fig. 5. — Pompe par détente d'air.

Un vase muni d'un flotteur R est descendu au fond du puits. L'eau entre librement par la soupape A ; l'air s'échappe en C. Quand le flotteur monte, il ferme C et ouvre une soupape B par laquelle arrive l'air comprimé qui chasse l'eau par D. Quand le niveau a baissé dans le vase, le flotteur retombe en fermant B et ouvrant C et l'eau arrive de nouveau par A.

d'appareils divers destinés à son élévation; les pompes de différents systèmes sont déjà fort nombreuses et tous les jours cependant, on en crée de nouvelles, il faut croire qu'on n'est pas encore arrivé à la perfection. Et en effet, surtout pour les petites installations où le seul moteur est la force musculaire de l'homme, tout au plus d'un cheval, on trouve toujours que la quantité d'eau élevée est trop faible comparativement au travail produit. Voici un appareil (fig. 5), imaginé par M. de Montrichard, qui a pour but de mieux utiliser le travail en permettant de profiter de la détente de l'air comprimé. L'installation se fait en descendant au fond du puits une bouteille en fonte dans laquelle l'eau peut entrer par la soupape A qui s'ouvre de bas en haut et peut être refoulée dans un tube muni d'une soupape D s'ouvrant également de bas en haut. Le refoulement de la colonne de liquide s'obtient en comprimant de l'air à la partie supérieure de la bouteille. A cet effet, celle-ci est munie d'un tube qui aboutit à une pompe à air P ; la partie inférieure de ce tube est terminée par une soupape B que l'air comprimé tend à tenir fermée ; à côté de ce premier tube s'en trouve un second C qui fait communiquer la partie supérieure de la bouteille avec l'atmosphère ; enfin dans l'intérieur se trouve un flotteur R qui porte un bouchon conique pouvant obturer l'ouverture de ce dernier tube.

Tout étant au repos, l'eau entre par A dans la bouteille, en chassant l'air par C ; mais à un moment donné, réglé par construction, le flotteur R monte assez pour venir obturer le tube C, et vient en même temps buter contre la soupape B qu'il soulève et donne ainsi issue à l'air comprimé par la pompe P. Celui-ci refoule l'eau par la colonne D jusqu'au moment où le niveau étant abaissé, le flotteur R ne soutient plus la soupape B ; à ce moment, un jeu de coulisse ménagé au bouchon qui ferme C permet d'utiliser la détente de l'air comprimé qui est resté enfermé dans la bouteille ; puis, cette détente ayant elle-même fait encore baisser le niveau, le flotteur s'abaisse dégageant complètement le tube C qui met la partie supérieure de la bouteille en communication avec l'atmosphère.

L'eau peut alors entrer de nouveau par A et ainsi de suite indéfiniment tant qu'on manœuvre la pompe à air. On peut élever ainsi une colonne d'eau à 30 ou 40 mètres avec un seul appareil ; l'installation est facile et le rendement très satisfaisant.

*
* *

Les artistes ne voient pas d'un bon œil, en général, l'introduction des procédés mécaniques dans la production des œuvres d'art. Ils professent un profond mépris pour la photographie, bien qu'ils s'en servent souvent, et les maîtres du burin n'admettent pas que les différents procédés de similigravure puissent donner d'excellentes choses. Quant aux sculpteurs, ne leur parlons pas de la machine à sculpter : ils admettent bien le moulage, mais le ciseau automatique, jamais. Qu'ils se rassurent, il leur restera toujours la part de l'imagination : la machine copie, elle ne crée pas.

Le sculptage mécanique est surtout em-

ployé pour la décoration industrielle en bois ou en pierre ; elle permet de copier rapidement, à un grand nombre d'exemplaires, un modèle donné. Nous ne pourrions entrer dans tous les détails de sa construction, mais on en comprendra facilement le principe.

Une série de forets verticaux en acier (fig. 6) sont reliés à une même traverse et, au moyen de transmissions, animés d'une vitesse de rotation de 2500 à 3000 tours par minute. Au-dessous se trouve

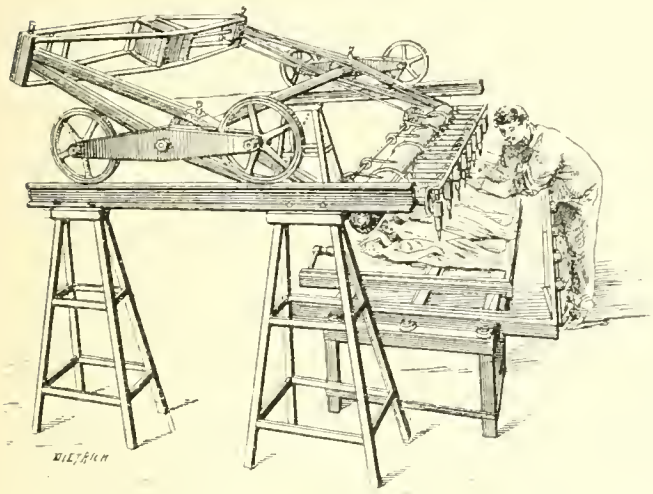


Fig. 6. — Machine à sculpter.

Le modèle à copier est sur une table horizontale; sur la même table de chaque côté les blocs de matière à sculpter. Au-dessus de chaque bloc un foret tournant à 3000 tours à la minute. Une tige montée comme les forets, qui en reproduisent tous les mouvements, est au-dessus du modèle dont on suit les contours; la matière est enlevée aux différentes profondeurs sur tous les blocs à la fois.

une table dont on peut régler la hauteur au moyen de vis et sur laquelle on dispose les morceaux de matière à sculpter; au milieu on place le modèle à copier. Au-dessus de ce dernier se trouve une tige qui est assujettie au support commun de tous les forets; ceux-ci exécutent simultanément tous les mouvements de cette tige en hauteur et en inclinaison. Le chariot qui les supporte est monté sur rails et un contrepoids équilibre le porte-outils. On comprend par suite que si on suit, avec le guide, les contours du modèle, les forets enlèvent sur les blocs disposés en dessous d'eux une certaine quantité de matière en traçant une ligne identique; on peut donc arriver peu à peu à obtenir les mêmes creux et les mêmes reliefs que sur le modèle.

Un ouvrier arrive, paraît-il, après peu de temps, à acquérir une dextérité suffisante pour exécuter ce travail.

Au point de vue de l'art, on pourra toujours confier à un sculpteur de talent les pièces ainsi dégrossies pour leur donner tout le fini désirable; mais, dans bien des cas, pour la sculpture industrielle, le travail de la machine seule est suffisant. On assure même qu'il présente des avantages dans le cas de parties avancées, comme les doigts d'une main, qui peuvent être brisés sous le ciseau frappé au marteau et qui, par les forets, sont travaillés avec plus de délicatesse.

* * *

Il ne s'agit pas seulement d'avoir de l'eau, il faut encore qu'elle soit potable et on ne sait pas toujours à quoi s'en tenir à ce sujet. A la campagne, au bord de la mer surtout, il arrive très souvent qu'on a de l'eau de pluie recueillie dans une citerne ; ou bien de l'eau de puits, mais que le voisinage de mares stagnantes ou de fosses à purin rend fort suspecte.

L'emploi du filtre est tout indiqué ; mais ici encore, au point de vue pratique, en cas de villégiature on n'est pas souvent outillé d'une façon suffisante ; bien qu'il y ait des filtres transportables, combien peu de personnes consentent à les emporter... et puis tous ne sont pas efficaces si les eaux sont très fortement chargées de microbes. Il reste la ressource de faire bouillir l'eau ; c'est une excellente mesure, mais c'est encore une complication et, de plus, certains estomacs digèrent mal l'eau ainsi privée d'une partie de l'air qu'elle doit tenir en dissolution ; elle serait plutôt indiquée pour les eaux de toilette ou celles qui servent au lavage des légumes qui se mangent crus, comme la salade, par exemple.

La plupart du temps, en effet, on apporte une grande attention à la pureté de l'eau de boisson et on n'en apporte aucune pour celle qui sert aux usages externes ; il n'y a pas de raison, cependant, pour qu'elle ne présente pas presque autant de danger si elle renferme des bactéries pathogènes. De tous les moyens de stérilisation que nous venons de voir, aucun ne donne donc complète satisfaction ; mais il en reste heureusement un déjà bien connu et très efficace, c'est l'emploi du permanganate de potasse, ou de chaux. Il prend une nouvelle actualité à la suite de l'application que vient d'en faire en grand M. le docteur Delorme, médecin en chef du camp de Châlons. Il s'agissait de rendre potable l'eau des puits de cantonnements abandonnés depuis quelques années et que la troupe allait occuper.

Après s'être assuré que cette eau était impropre à la consommation, elle renfermait près de cent mille bactéries par centimètre cube, on résolut de la traiter par le permanganate de potasse : on se rendit compte de la quantité d'eau contenue dans

le puits et on y projeta un litre de dissolution à 1 pour 100 pour chaque hectolitre de contenance. Ensuite on jeta dans le puits de la braise pilée et du sable très fin, passé à l'étuve, de façon à faire une sorte de collage destiné à entraîner au fond les matières en suspension. Le permanganate de potasse est un oxydant très énergique, en présence duquel les êtres organisés ne peuvent vivre, il détruit donc sûrement le microbe; une faible quantité de potasse est mise en liberté, mais elle est tellement minime que le goût n'en est pas affecté et qu'elle ne peut nuire en aucune façon à la santé. L'analyse bactériologique a démontré que, pour les puits de Châlons, il ne restait au bout de quatre jours aucun microbe pathogène, et la troupe a été autorisée à l'utiliser. C'est là certainement pour les voyageurs le moyen le plus pratique à employer : le permanganate de potasse, ou de chaux, en poudre facilement soluble, s'emporte dans des paquets dosés à 5 centigrammes, dose généralement suffisante; on peut aller jusqu'à 10 centigrammes par litre; il faut que la couleur rose que prend l'eau après la dissolution disparaisse au bout d'une demi-heure environ. Les matières organiques détruites se déposent au fond, on les élimine facilement par décantation.

* * *

Un colonel italien, M. Cornara, a fait dernièrement des expériences sur l'utilisation d'un mélange gazeux comme explosif des mines. L'idée n'est pas nouvelle, mais, jusqu'à présent, bien qu'elle ait été étudiée par plusieurs ingénieurs, elle n'avait pas reçu d'application. Le journal *Cosmos* (dont les nouvelles cartouches prennent du reste le nom) nous informe que la Société piémontaise de Saint-Marcel vient d'entreprendre la fabrication industrielle de cartouches basées sur ce principe. Tout le monde sait que l'eau est composée de deux volumes d'hydrogène et un d'oxygène, et que si on fait ce mélange dans un tube clos et qu'on fasse passer une étincelle électrique, il se produit une forte détonation : le résultat de l'opération est la production d'une petite quantité d'eau. Dans les laboratoires, cette expérience se fait au moyen de l'appareil connu sous le nom de pistolet de Volta ; les cartouches du colonel Cornara ne sont pas autre chose. Mais tandis que, dans l'expérience de laboratoire, on se contente de mettre dans le pistolet les gaz à la pression atmosphérique, dans les nouvelles cartouches, ils se trouvent à l'état de compression. Cela permet d'enfermer beaucoup de gaz sous un petit volume et on sait en outre qu'au point de vue explosif la compression préalable du mélange joue un rôle important.

La fabrication se fait d'une façon très simple : on met de l'eau dans un petit tube d'acier hermétiquement clos et au fond duquel aboutissent deux fils de platine isolés de la masse. On fait passer un courant électrique qui décompose l'eau ; il faut que ce courant soit très intense, car si la décomposition de l'eau se fait avec un faible courant à la pression ordinaire, il n'en est pas de même lorsque, comme ici, la pression augmente au fur et à mesure de la décomposition. Il faut donc pour que toute l'eau du tube soit décomposée, envoyer aux fils de platine un courant très puissant à la fin de l'opération ; cela n'est ni difficile, ni coûteux avec les dynamos et les chutes d'eau, comme nous l'avons souvent expliqué ici.

Dès-que la décomposition est achevée, la cartouche est prête pour l'emploi ; elle peut se conserver indéfiniment sans danger pourvu que les tubes aient la résistance suffisante et qu'on ne les mette pas sur le feu. On peut, du reste, dans bien des cas, préparer la cartouche sur place au moment de s'en servir. Pour les utiliser, on les glisse dans le trou de mine, on relie les fils de platine à un conducteur et on fait passer une étincelle, l'explosion a lieu aussitôt. Elle est quatre-vingts fois plus puissante que celle de la poudre de mine ordinaire, cinquante fois plus que celle de la poudre de guerre, trente fois plus que celle de la dynamite... du moins à ce qu'assure l'inventeur.

Dans tous les cas, même à puissance égale, ces cartouches seraient avantageuses à cause du peu de danger qu'offre leur manipulation. Il arrive trop souvent avec les cartouches à poudre que l'explosion est retardée, les ouvriers s'approchent, croyant qu'elle n'aura pas lieu, puis elle se produit tout à coup, faisant des victimes. Avec les cartouches à gaz, rien de semblable ne peut arriver, car si une étincelle n'a pas produit d'effet, soit parce qu'elle est trop faible, soit parce qu'il y a un fil rompu, on peut être tranquille : l'explosion ne se produira pas spontanément. Pour le transport et la conservation, il y a aussi une sécurité que ne présentent pas les poudres, surtout si, comme c'est possible, on a de la force motrice sur le lieu d'exploitation ; on peut alors produire sur place la décomposition de l'eau, c'est-à-dire le chargement des cartouches. Il y a là un progrès très intéressant pour l'industrie minière.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

C'est un fait désormais avéré : les neuf dixièmes des attractions *payantes* de l'Exposition sont un *fiasco* complet. L'événement donne malheureusement raison à toutes mes prédictions ; je le regrette sincèrement et j'aurais voulu me tromper, mais les faits sont là, contre lesquels ne sauraient prévaloir les plus éructantes réclames. Partout où l'on paye avant d'entrer, on peut être sûr — à quelques très rares exceptions près — d'éprouver une désillusion complète. Il en est de même dans la plupart des théâtres de l'intérieur de Paris, sur les affiches desquels les reprises les plus falotes se succèdent inutilement sans interruption...

* * *

Le mal, que le plus optimiste est bien forcé de reconnaître aujourd'hui, remonte loin, et je me souviens de l'avoir signalé dès le premier jour de la fondation de ce *magazine*.

En ce temps-là, j'étais à peu près seul à donner l'alarme, et personne, ou presque, ne voulut me croire. On me traitait de pessimiste — qualificatif que je repousse avec énergie, car je crois fermement que le théâtre en France ne peut péricliter, j'en donnerai la raison tout à l'heure — on m'accusait *in petto* de vouloir me singulariser et peut-être me soupçonnait-on de vouloir me tailler, sur le mode mineur, une réclame originale. Rien de tout cela n'était vrai. Je suis ennemi de ce genre de scandale et plus porté à trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des monde, qu'à prophétiser les cataclysmes. Mais l'optimisme n'exclut pas la clairvoyance : les événements se sont chargés de me donner absolument raison.

Tout d'abord, je pose ceci en principe : il n'y a pas en France de crise *théâtrale* ; il n'y a qu'une crise *directoriale*. La première serait un malheur, la seconde n'est qu'un accident. Que les théâtres fassent mal leurs affaires, que l'hiver s'annonce sous de sombres couleurs, que le spectre de la faillite vienne s'asseoir au banquet, il ne s'ensuit pas que le génie dramatique du pays subisse la moindre éclipse... Ne croyez pas les directeurs qui vous disent : il n'y a plus d'auteurs, il n'y a plus de pièces, il n'y a plus d'acteurs !

Les auteurs se comptent par milliers comme par le passé ; les pièces, il n'y a qu'à fouiller dans les oubliettes des cabinets directoriaux pour en trouver plus qu'il n'en faut pour faire la fortune des théâtres ; et quant aux acteurs, on en peut former à la douzaine pour jouer les genres les plus divers. La vérité, c'est qu'il n'y a plus de directeurs, parce qu'il n'y a plus de critique !

Oh ! je sais que c'est un bien grand mot lâché, mais, ma foi, tant pis ! je dis ou ou plutôt je répète ce que je pense.

Dans la réunion solennelle du Cercle de la Critique du 26 novembre 1898, où je fus assez heureux pour obtenir la revision des statuts de ce fantôme d'association, j'avais prononcé quelques paroles qu'on me permettra de reproduire aujourd'hui, car elles résument la question qui nous occupe.

Parlant de la disparition possible de la Critique, délogée de ses positions par la Publicité sans cesse grandissante, j'avais en ces termes signalé le grave danger qu'une telle éventualité pouvait présenter :

« ... Si vous disparaissiez, mes chers collègues, ce serait, je le dis bien sincèrement, une calamité pour l'art dramatique français !... Le jour, très prochain, si vous n'y prenez garde, où le Reportage envahissant aura tué la Critique indépendante, une des sources les plus pures de la richesse nationale sera tarie et la France artistique perdra un des plus beaux fleurons de sa couronne.

« Jusqu'à présent, l'étranger est tributaire de notre théâtre. C'est par millions que se chiffrent les revenus annuels de la Société des auteurs, ce sont des centaines de mille francs qui tombent, grâce aux productions dramatiques, dans les caisses de l'Assistance publique. Vous êtes les bons gardiens de ce trésor. La supériorité de l'art dramatique français sur tous les autres pays, c'est à vous qu'on la doit ; c'est vous qui, par vos jugements, maintenez l'élévation du niveau intellectuel : ce sont vos articles de chaque jour qui opposent une solide barrière aux empiètements des industriels... C'est parce que vous savez maintenir notre théâtre au rang élevé où l'ont placé les vieux maîtres qu'il domine toujours le monde... Vous êtes, vous, la véritable censure, celle qui juge en toute conscience, celle dont personne ne songe à réclamer l'abolition... Vous disparus, c'est la porte ouverte à toutes les entreprises financières. Plus de critique, c'est la perversion du goût public, c'est la décadence de l'Art dramatique, dont vous êtes les défenseurs... »

Ce que je pensais alors, je le pense encore à cette heure... Peu à peu, la Critique perdant chaque jour une parcelle de son autorité, les directeurs se sentent affranchis de tout contrôle. Du moment que, bourse déliée, ils peuvent insérer dans tel journal à leur choix la réclame qui convient ou du moins qu'ils croient le mieux convenir à leurs intérêts, ils se

trouveraient bien sots de se gêner le moins du monde. Affranchis de toute surveillance, ils agissent à leur guise, montant, démontant, remontant les spectacles les plus surannés, les plus abolis, s'épuisant en reprises, incapables d'un effort sérieux, d'un acte de courage artistique, s'endormant dans une confiance illusoire, aveuglés par l'amour-propre, uniquement préoccupés de satisfaire un public qui ne répond même plus à leurs avances, et se raccrochant comme de vieilles coquettes au dernier sourire de la Fortune, ces dispensateurs de joie et ces générateurs de plaisirs artistiques glissent peu à peu, inconsciemment, peut-être, mais sûrement, à l'industrialisme le plus vulgaire... Ils clament désespérément contre les tenanciers de music-halls!! Mais en vérité leur cas est moins intéressant... Certes je n'ai guère de tendresse pour ces bouges, mais du moins la vérité m'oblige à reconnaître que leur enseigne n'est point menteuse. Ils débitent à pleins comptoirs la marchandise qu'ils annoncent. Tandis que les théâtres trompent leur clientèle à affiche-que-veux-tu? Ils prennent de grands airs, font les importants, les sucrés, se réclament de l'art impollué... et exhibent ce que vous savez : de vieilles rengaines démodées, des pièces invraisemblables, d'une brutalité révoltante ou d'une niaiserie lamentable et sans excuse... Tout directeur doit être à la fois administrateur, metteur en scène... et critique, et des trois qualités requises, la troisième peut-être est la plus indispensable. Combien, parmi ceux qui sont en exercice, se peuvent vanter d'en posséder plus d'une, et combien possèdent la dernière. Et ils raillent aimablement les commerçants, qu'ils écrasent sous l'épithète singulière de « bourgeois ». Mais si un commerçant dirigeait ses affaires avec une telle imprévoyance, il ne tarderait pas à les voir péricliter. Le commerçant? Mais voyez-le donc aux prises avec les voyageurs de commerce, feuilletant les albums, palpant les échantillons, s'informant du prix de revient de chaque chose, et s'enquérant avant tout de la *nouveauté* du jour. La « nouveauté! » C'est la préoccupation incessante, le souci de chaque saison. Tous les trois mois, ils renouvellent le magasin et offrent à leur clientèle un assortiment pimpant et frais, qui est un excitant et un attrait irrésistible... Les directeurs de théâtre en font-ils autant? Réassortissent-ils leur fonds de commerce, s'enquièrent-ils auprès des auteurs, ces fabricants d'art, de la nouveauté alléchante, cherchent-ils de bonne foi à rajeunir leur affiche? Non! Jetez un coup d'œil sur les colonnes Morris et vous serez édifiés. Vieux habits, galons fanés, voilà tout ce qu'ils ont à présenter au public. Et croyez-vous qu'ils aient conscience de leur état et qu'ils livrent leur marchandise au rabais? Que non pas! Les prix augmentent chaque jour, et à cette heure il faut vraiment avoir de la fortune pour aller au théâtre en famille. Et qu'est-ce qu'on y voit?...

Ici se dresse la fameuse question des salaires.

— Les artistes coûtent trop cher, disent les directeurs, nous sommes bien forcés d'augmenter nos prix!...

Allons donc! Et comment se fait-il alors que les music halls, dont les « numéros » atteignent des prix autrement exorbitants que ceux de la plus exigeante des étoiles, peuvent donner un spectacle dont le prix d'entrée est sensiblement inférieur à celui des théâtres?... Ont-ils donc un loyer moindre, un luxe moins coûteux? Non! Mais je veux même admettre cette raison!... Pourquoi les directeurs ne ramènent-ils pas les appointements à des prix normaux?... Ah! c'est que pour cela il faudrait, premièrement, « s'entendre », et que tous se jalousent et n'ont qu'un but : se jouer le plus de tours possible. Si un ténor trop exigeant impose ses conditions draconiennes, c'est qu'il sait bien qu'à prix égal, la maison d'à côté lui ouvrira ses portes; si l'ingénue récalcitre, c'est que le voisin la guette et peut-être même la pousse à la révolte. Oh! par exemple, on se rattrape sur l'auteur! Celui-là, c'est la bonne bête qu'on peut tondre à loisir, sans que jamais il lui vienne à l'idée de crier qu'on l'écorche; il est la quantité négligeable, le fâcheux, l'importun dont on désire se débarrasser... C'est miracle, vraiment, qu'il y en ait encore après tous les traitements qu'on leur fait subir...

Mais l'auteur, en France, est vivace; on a beau l'exploiter, le tailler menu, même le priver d'eau, d'air, de soleil, il repousse sans cesse, robuste et florissant.

En doutez-vous? Regardez! ouvrez les tiroirs. Voyez ces piles de manuscrits vierges, qu'aucun regard directorial n'a jamais défloré. Entre cent âneries, il se trouve presque sûrement l'œuvre désirée, la pièce à succès, ou tout au moins la pièce pleine de promesses. En lit-on jamais une seule? J'entends « lire » autrement qu'avec ses yeux? Non! Il faut n'avoir jamais porté une pièce à un directeur pour ne pas connaître dans ses plus menus détails la lamentable odyssée... C'est en tremblant, c'est presque en s'excusant qu'on entr'ouvre cette porte redoutable derrière laquelle il ne se passe généralement rien. Hospitalier à tous, aux faiseurs, aux gens d'affaires, aux chercheurs de combinaisons douteuses, le théâtre est

naturellement hostile à l'auteur, à l'artiste, qui seul cependant est capable d'apporter la fortune dans ces officines où se confectionne la cuisine navrante que nous savons. Et que si par hasard la pièce présentée est lue (tout arrive), il faut entendre les réponses sangrenues avec lesquelles on éconduit l'indiscret ! Il y aurait un livre d'anas à écrire avec les annotations de lecteurs et les résolutoires directoriaux : c'est le plus souvent invraisemblable et pourtant cela est vrai. Neuf fois sur dix la pièce nouvelle est reçue, pour des raisons absolument étrangères à l'art ou au succès probable. Il faut la croix et la bannière pour secouer la torpeur des maîtres de nos destinées, et quelle bannière, grands dieux... Mieux vaut ne pas la décrire.

Mais ceci encore est l'exception. La plupart du temps les théâtres se jettent sur l'auteur à succès comme les sauterelles sur un champ de blé, ils le pillent, le sapent, le vident et s'acharnent sur son cadavre, tous décontenancés au bout de très peu de temps de le constater stérile ou vidé !...

Ceci encore a une cause ! Cette cause est plus générale que le cas particulier qui nous occupe. Elle résulte elle-même de l'état d'âme spécial de l'humanité contemporaine : le besoin impérieux de jouir vite, la nécessité de la réussite immédiate et du gain instantané.

Jadis, on avait le temps de faire fortune ; on y employait quelquefois toute une vie ; on ne travaillait pas toujours pour soi, mais pour ceux qui venaient ensuite. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Quelques exemples de fortune rapide ont affolé tout le monde. L'exception est devenue la règle. Aussitôt pris, aussitôt pendus. Un théâtre est ouvert, il faut faire fortune en trois ou quatre ans ! Peu importe comment ! Il est alors tout naturel de s'adresser à ceux à qui deux ou trois succès ont conquis la faveur du public.

— Vite, vite, monsieur l'auteur, une pièce !

— Mais je n'en ai point !

— Il m'en faut une demain... dans huit jours. Votre nom sur mon affiche, je l'exige.

Et l'auteur cède, naturellement. Comment refuser ? Et il se met à l'œuvre. Il broutille n'importe quoi, sur n'importe quel sujet. C'est toujours assez bon. Avec des décors, des costumes, une bonne réclame, cela marchera !

Oui, mais voilà le grand malheur, cela ne marche pas du tout. Les choses alors tournent à l'aigre. C'est l'ère des reproches. Chacun rejette la faute sur ceci, sur cela, sur Pierre, Paul ou Jacques, et personne ne songe à s'interroger loyalement soi-même. Nul ne se demande en toute sincérité si la pièce était bonne ou mauvaise et s'il était légitimement permis de compter sur l'indulgence du public !...

Et pourtant, il est bien indulgent ce pauvre public, si confiant, si débonnaire, toujours roulé, toujours exploité et qui ne se plaint jamais... mais qui ne revient plus... jusqu'à la prochaine !

Quand on pense qu'en l'an de grâce 1900 il y a trois ou quatre théâtres fermés, à peu près autant en mauvaise posture, et que la majeure partie des autres se cristallisent en des reprises de pièces d'il y a dix, vingt et même quarante ans ! C'est à n'y pas croire.

* * *

Qu'adviendra-t-il de tout cela ?

Une débâcle certaine, désirable !

Le théâtre a besoin de se renouveler de fond en comble. Il faut que les mœurs changent. Il faut que les vieux errements soient définitivement abandonnés. Il faut que la couche directoriale actuelle s'engloutisse, car d'espérer que les idées de ces messieurs changeront il n'y faut point compter.

Des auteurs nouveaux. Il y en a beaucoup, il y en a même trop, car, la profession paraissant lucrative, un tas de parasites l'ont embrassée comme ils auraient abordé toute autre carrière qui leur aurait offert des avantages supérieurs. Une difficulté, c'est de former les bons, de les discerner des mauvais, de leur donner le temps et les occasions de s'aguerrir, de faire, en somme, leur éducation. Ceci n'est rien. Le plus difficile, c'est de trouver le directeur assez avisé et assez audacieux à la fois pour oser cette réforme indispensable ; c'est de trouver l'homme de goût et de patience qui n'exige pas de la fortune des faveurs trop immédiates.

La banqueroute actuelle porte en elle son enseignement. L'exemple sera terrible peut-être, mais il sera salutaire, j'en ai le ferme espoir. Si la Critique veut se prêter à l'expérience et apporter son concours à l'œuvre de salut artistique, oui, le théâtre refleurira. Car l'arbre séculaire est encore plein de sève. Il ne demande qu'à pousser de nouveaux rameaux, à l'ombre desquels le peuple charmé viendra s'asseoir pour entendre le concert des oiseaux chanteurs nichés dans les branches et dont la race n'est pas près de s'éteindre dans notre belle et joyeuse France.

MAURICE LEFEVRE.

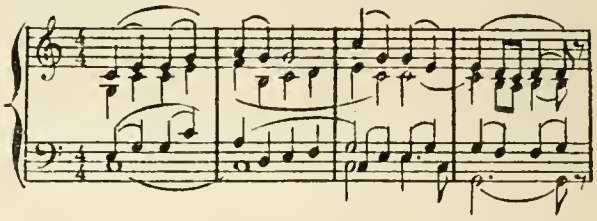
LA MUSIQUE

Exquise friandise d'art pour laquelle M. Catulle Mendès a écrit, avec la maîtrise que l'on sait, de charmants petits vers pour lesquels il eut la malicieuse coquetterie de demander l'indulgence du public, et dont les rythmes, gracieux et puérils, sautillent et pepient comme toute une turbulente nichée de moineaux frondeurs, audacieux, peureux et espiègles, tels les deux héros de ce délicat conte lyrique. *Hansel et Gretel* (Jeannot et Margot) est plutôt une opérette bien enfantine, et par cela même des plus gracieuses, qu'un conte lyrique. Sans amoindrir, en quoi que ce soit, le réel et si légitime succès de M. Humperdinck, qu'il me soit permis de dire que la partition de ce maître, — je le salue comme tel, tant il a fait preuve de science impeccable et de talent délicat en cette œuvre gracieuse, — est à l'opérette ce que fut le *Falstaff* de Verdi à l'ancien opéra-comique.

Représenté pour la première fois en 1894, à Weimar, le succès de cet ouvrage fut tel que, lorsqu'il fut monté à Berlin après avoir triomphé à Vienne, S. M. l'empereur Guillaume II donna des ordres afin que, par traité et pendant une durée de cinq ans, toutes les œuvres théâtrales d'Humperdinck fussent destinées à l'Opéra de Berlin.

L'idée d'Hansel est venue à M. Humperdinck en 1889, alors qu'il se trouvait dans sa famille, à Bonn, à l'occasion des fêtes de la Noël. En effet : s'inspirant d'une légende recueillie par Grimm, sa sœur, Mme Adelheid Wette avait écrit pour le divertissement des enfants une petite pièce féerique qu'il souligna, à l'harmonium, d'improvisations inspirées par le souvenir de quelques motifs populaires et enfantins. Auprès des familles comme auprès des enfants le succès de cette œuvrette à peine éclose fut tel que, d'un commun accord, le frère et la sœur, Mme Adelheid Wette et M. Humperdinck, remirent sur le chantier cette maquette d'art, qui, travaillée jusqu'en ses moindres détails, fut l'œuvre qui devait apprendre au monde musical le nom de ce nouveau compositeur théâtral. Né en 1854, M. Humperdinck débuta dans l'architecture ; ayant un faible très prononcé pour la musique, il résolut d'apprendre son métier consciencieusement, et entra au Conservatoire de Cologne où il resta quatre ans.

Dans *Hansel et Gretel*, M. Humperdinck nous prouve une fois de plus que la gaieté allemande ne va pas sans quelque majestueuse lourdeur, de là cette débauche d'orchestration ultra-wagnérienne, agrémentée de xylophone et de glockenspiel, que l'on serait presque tenté de prendre, parfois, pour de l'ironie. Et pourquoi pas ? L'ouverture d'*Hansel et Gretel* ne semble-t-elle pas édifiée sur le même plan que celle des *Maîtres chanteurs?*



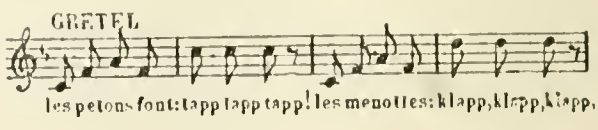
Rien n'est plus amusant que de comparer entre elles ces deux pages symphoniques de premier ordre qui bavardent, chacune dans leur langage, le populaire et l'enfantin, avec une incomparable maestria. Pour populaire, je ne veux pas dire vulgaire, mais grandiose, comme l'âme de cette foule qui, sur les bords de la Pegnitz, couronna Hans Sachs le maître des maîtres chanteurs ; par enfantin, je ne veux point dire bêta, mais naïf et gracieux comme le sourire d'un enfant écoutant, émerveillé, les aventures de notre petit Poucet dont Hansel est le cousin germain.

Hansel et Gretel c'est, disons le mot, de l'Offenbach nouvelle manière d'un art plus fin, plus sincère ; tout aussi exubérant, mais plus honnête comme tendances et comme procédés !

Le sujet, comme vous allez en pouvoir juger, est tout simplement exquis.

Au premier acte, à la maison, seuls, Hansel et Gretel travaillent, l'un fait des balais de bouleau, l'autre tricote, ils chantent pour oublier leur misère, la faim inassouvie leur fait évoquer de modestes friandises dont l'absence les désole. Hansel (Mlle de Craponne) pleure, Gretel (Mlle Rioton) le raille, le taquine, et, le voyant inconsolable, tente de calmer son chagrin en lui révélant un mystère.

« Un mystère ? en dinerais-je mieux ? » répond le petit affamé. Pour toute réponse, Gretel lui montre avec une solennité bien enfantine un pot empli de lait. Ravi, Hansel y trempe son doigt, le suce avec délices, et, une bruyante gaieté succédant aux moroses pleurnicheries, ils dansent, faisant un tapage infernal.



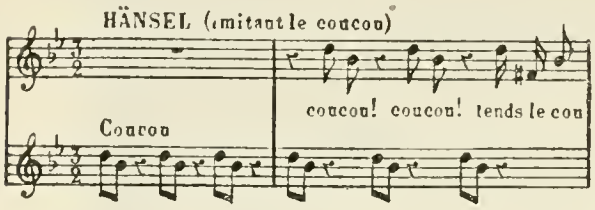
Cl. Gossin. Gretel Mlle Rioton. Hansel Mlle de Craponne.

Hansel et Gretel

Ils dansent tant et tant qu'ils n'entendent pas venir leur mère (Mme Dhumon) et, tout en riant, ils tombent essoufflés, étourdis à ses pieds. Surpris et craignant une trop vive correction, ils s'accusent mutuellement. Furieuse, la mère les poursuit autour de la table; croyant attraper Hansel, elle renverse d'un coup de manche à balai le pot de lait, l'unique ressource du souper du soir. A cette pensée, la mère s'attriste, les deux gamins pouffent de rire. Menaçante, elle les envoie cueillir des fraises dans la forêt afin de remplacer tant bien que mal le lait épandu. Seule, elle se chagrine et s'écrie : « Seigneur, la charité!... Pas une miette pour les pauvres mioches. » Au loin une joyeuse voix retentit. Le père (M. Delvoye) revient de sa tournée, une bouteille de kummel à la main. Ses balais se sont bien vendus, et, aux yeux ébahis de sa femme, il déverse sur la table sa hotte pleine de légumes, de lard, d'œufs!... « Que fait la marmaille? » demande-t-il. Après lui avoir raconté les scènes précédentes, sa femme lui avoue qu'elle les a envoyés cueillir des fraises au Roc voilé. Furieux, puis terrifié, le père rappelle à sa femme la légende

de l'ogresse Grignotte, de cette horrible vieille qui s'empare des enfants pour les mettre cuire dans un four dont elle les sort changés en pain d'épice !

Au 2e acte, la forêt, au crépuscule. Les enfants s'amusent sous les grands arbres. Ils se sont couronnés de fleurs, ont cueilli les fraises, les mangent, bien entendu, et, en l'imitant, répondent au coucou.



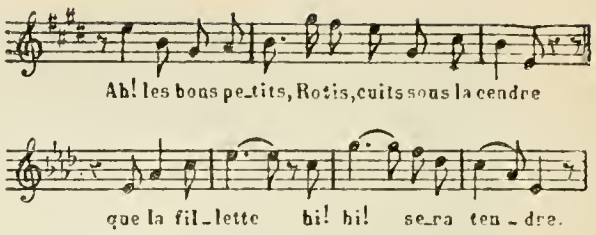
Peu à peu, la nuit est tombée. Dans l'obscurité ils ne retrouvent plus de fraises pour leurs parents et perdent leur chemin. Blottis l'un contre l'autre au pied d'un arbre, ils se résignent, tremblants de peur, à y passer la nuit. Un petit homme gris apparaît : c'est le marchand de sable. (Mlle Maslio).

C'est moi, c'est l'homme au sable !
Au sac reconnaissable,
Je donne de bons sommes,
Aux petits enfants des hommes,
Deux grains de sable dans vos yeux,
Dans vos doux yeux couleur des cieux,
Ça suffit pour que dans vos berceaux,
Vous dormiez, comme, en leurs nids, les oiseaux.

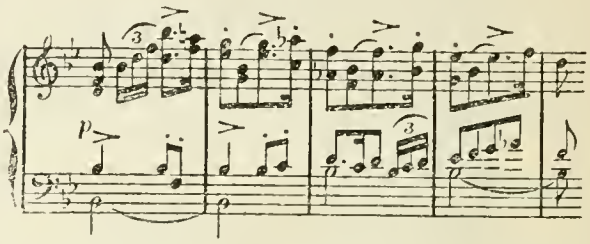
Avant de s'endormir, les deux enfants font leur prière. Le motif musical est le même que celui que j'ai cité plus haut, en parlant de l'ouverture.

L'échelle de Jacob, les enfants sommeillent. La nuit s'est illuminée de surnaturelles clartés. Descendant du ciel pour veiller sur eux, quatorze anges viennent se grouper autour des deux enfants, et l'orchestre en un formidable crescendo les berce harmonieusement.

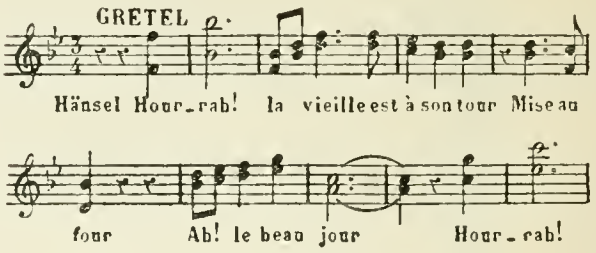
Au 3e acte la forêt à l'aurore. Les enfants s'éveillent, gazouillent avec les oiseaux et se content leur rêve. Emerveillés, ils voient, digne de toutes les gourmandises, un alléchant Château-Gâteau qui surgit au milieu de la forêt. Extasiés, ils chantent, en se pourléchant les babouines, l'exquis duetto que nous donnons *in extenso*. Les enfants croient que c'est un présent des anges, et, pendant qu'ils se partagent et mangent, avec gourmandise, un pan de mur qu'a brisé Hansel, l'ogresse que redoutait tant le père, la fée Grignotte (Mme Delna), vient et attrape avec un lasso les deux enfants qu'elle se fait une fête de dévorer.



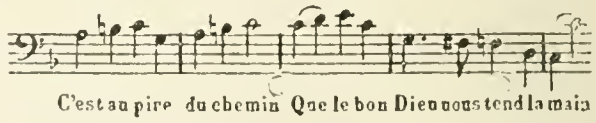
D'un geste, ayant immobilisé Gretel, elle enferme dans une cage Hansel. Se réjouissant à l'avance, la méchante fée enfourche un vieux balai et, au milieu des éclairs, sillonne éperdument les airs.



Malicieuse, Gretel a surpris les paroles cabalistiques de la vieille. Elle désenchante son frère, qui l'aide, lorsque l'horrible mégère revient de sa chevauchée, à la précipiter dans le four où ils devaient être cuits.



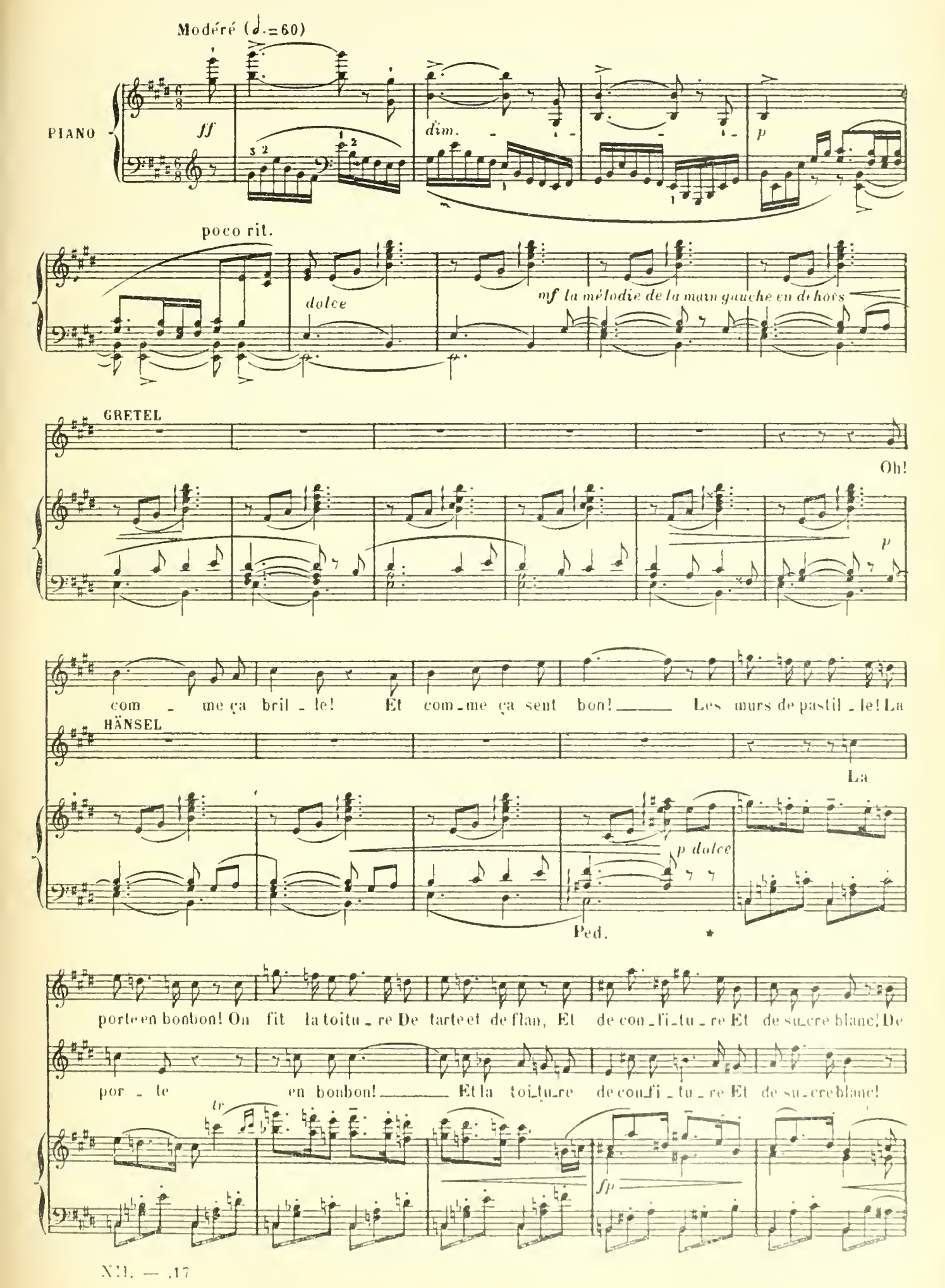
Grâce à Hansel et à Gretel, tous les enfants que Grignotte avait auparavant dévorés ressuscitent. Cuite à point, la sorcière, devenue elle-même un immense et grotesque pain d'épice, est portée en triomphe par ses victimes délivrées, pendant que le père de nos deux petits héros, cherchant ses enfants accompagné de sa femme éplorée, survient et nous donne, simplement, la morale de cette historiette.



L'interprétation est des plus remarquable. Mlles Rioton et de Craponne ont su donner à leurs rôles une physionomie des plus agréablement enfantines, mais la meilleure part du succès revient, sans conteste, à M. A. Carré.

GUILLAUME DANVERS.

HANSEL ET GRETEL



fruits fourrés le pi-gnon se ta-pisse, Et, vois, cet-te haie est en pain d'é-

De fruits le pi-gnon se tapisse, Et, vois, cet-te haie est en pain d'é-

fp *mf* *cresc.*

-pi-ce! Jo-

-pi-ce! Jo-

f

-li châ-teau Jo-li châ-teau-gâ-teau! S'il est ha-bi-

p

-li châ-teau Jo-li châ-teau-gâ-teau! S'il est ha-bi-

p

-té Par un prince ai-mable et bon qu'il ou-vre la por-te De

-té Par un prince ai-mable et bon qu'il ou-vre la por-te De

mf

son château su - cré, Et qu'on nous ap - por - te Bri - oche et vin do-

son château su - cré, Et qu'on nous ap - por - te Du vin do-ré

cresc. f dim.

Ped. Ped.

-ré Et qu'on nous ap - por - te Bri - oche et vin do-

Et qu'on ap - por - te Bri - o - che Bri - oche et vin do-

p cresc. f dim.

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

-ré Jo-li châ - teau château - gâ - teau!

-ré Jo-li châ - teau château - gâ - teau!

p p

Ped.

dim. più p

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Avez-vous jamais rencontré ce « caractère », comme disait La Bruyère : *le monsieur qui voit des points noirs?* De tous les politiciens en chambre, ou au café, c'est, je gage, le plus répandu. Vient-on, d'aventure, à prononcer le nom du Maroc : « Hum! hum! fait notre homme. La situation va s'aggravant vers Figuig. Je vois un point noir. » Et les Balkans! Vous lui en parlez? Quelle imprudence! Voici que ses sourcils se rapprochent, sa mine se renfrogne, sa voix se creuse : « Que de points noirs! » Et qu'il s'agisse des Balkans, du Maroc, ou de la Laponie, notre augure Tant-pis ne se lasse point de prophétiser, chaque année, la guerre « pour le printemps qui vient ». Il est clair que cet homme est ridicule. A peine a-t-il le dos tourné, on lève les épaules, on se gausse de lui et de sa manie. Et cependant il arrive que ce maniaque prend souvent des revanches terribles et que, pour notre malheur, il ne se trompe pas toujours. Hélas! ce n'étaient point chimères, mirage, vapeurs du soir, ces points noirs que, vers 1869, certains voyaient au-dessus du Rhin; ce fut un orage tel, que nous en sommes encore tout meurtris.

Et voici que, pour la Chine, les docteurs Tant-pis, une fois encore, viennent d'avoir raison.

C'est une admirable matière à discussions académiques, à controverses de revues, à conférences, et qui fut longtemps à la mode, que le *péril jaune*. L'empereur allemand, qui peint comme Néron dansait, en un tableau qui eut un certain succès de rire, symbolisa horrifiquement ce péril. Ce fut un bel encouragement pour le monsieur qui voit des points noirs; désormais il ne parla plus de Pékin qu'avec un trémolo dans la voix; il se complut à nous dépeindre, à propos de bottes, l'invasion jaune débouchant comme un flot par les portes de Dzoungarie et recouvrant de son limon mortel les plaines de l'Europe. Les publicistes Tant-mieux répondirent. On imagine leur thèse : « La Chine? Quantité négligeable. On écrasera ces magots comme des puces. » Il faut dire que les faits semblaient donner raison à ces derniers. Ces faits, les rappellerons-nous? Ou bien suffira-t-il de remettre en mémoire aux lecteurs fidèles de cette Revue nos chroniques de février 1898 et de janvier 1899? Non, il faut revenir sur ce passé; il faut montrer ce que fut la Chine, des années durant, afin de faire toucher du doigt la réalité de la révolution présente, et sa gravité.

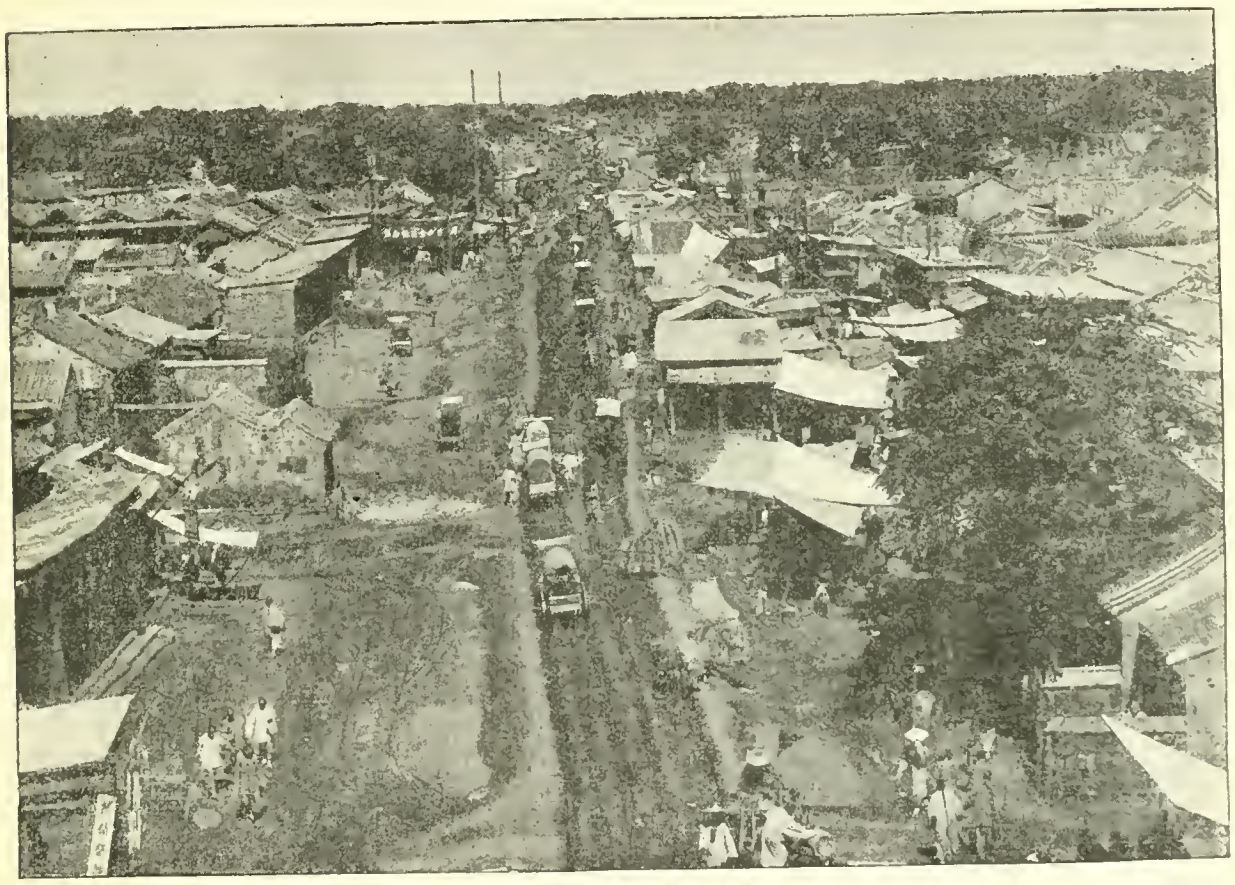
Notons d'abord cette remarque liminaire: lorsque je dis la Chine, ce n'est point de la Chine réelle, vivante, énorme que je parle, mais seulement de cette Chine officielle, gouvernementale qui vit dans Pékin. Car la vraie Chine, qui donc la connaît? Nous nous tenons accrochés à ses côtes, comme un moustique à la peau d'un éléphant; mais les premiers groupes de Célestes qui entourent nos concessions nous cachent le peuple chinois. Une fois encore les arbres empêchent de voir la forêt. Quelques Européens : Richthofen, Szchenyi, Rocher, Bonnin, Marcel Monnier (auquel nous devons les belles images qui illustrent cette chronique), ont bien percé le monstre de part en part: peut-on se flatter, après ces dix, ces vingt *traversées*, de connaître dans sa réalité si diverse et si originale le peuple chinois? Il faut borner son ambition, et avouer que la Chine dont nous parlons tous les jours, la Chine du Tsoungli-Yamen (ministère chinois des affaires étrangères), la Chine qui est en contact avec nos légations, eh bien! ce n'est pas la Chine! Nous commençons à nous apercevoir que ce n'en était que l'écran.

Or la Chine que nous connaissons donnait à tous, et de plus en plus, l'impression d'un grand corps vieilli, débilité, aux reins cassés. C'était la guerre sino-japonaise qui avait le plus fait pour enfoncer en nous cette impression défavorable. Le petit Japon entra comme un coin de fer dans une masse décomposée et friable. Les bateaux chinois coulèrent vite au fond du golfe du Petchili; les régiments japonais gagnèrent la pleine Mandchourie. Il semblait que la question d'extrême Orient allait être tranchée d'un seul coup, et la Chine réduite à l'état d'appendice monstrueux de l'empire japonais. L'Europe et la Russie surtout intervinrent en faveur de la Chine, pour la sauver. C'étaient de dangereux sauveurs. Il fallut leur payer le salut presque aussi cher qu'aux vainqueurs la victoire. Le Japon n'avait pris que Formose. L'Allemagne prend, en décembre 1897, la baie de Kiao-tchéou; le 27 mars 1898, on apprend que les ports de la péninsule du Liao-Toung : Port-Arthur, Talien-Ouan, sont pris par la Russie; le 4 avril, que Oueï-Haï-Oueï, sur la côte septentrionale du Chan-toung, est pris par l'Angleterre; le 5 avril, que la baie de Kouang-tchéou, non loin du Tonkin, es

prise par la France. Il faut voir, dans les *Livres jaunes, Livres bleus,* etc., avec combien peu de façons l'Europe procède à ces conquêtes en temps de paix. A Kouang-tchéou, nos nouveaux sujets nous accueillent, non à bras ouverts, mais à poings fermés; de Pékin, on les encourage secrètement à la résistance: et aussitôt nous menaçons. Le 12 juillet 1899, M. Delcassé, Ministre des Affaires étrangères, écrit à M. de Lanessan, Ministre de la Marine :

« Il convient de confier à l'amiral Courrejolles les pouvoirs nécessaires pour réaliser le plus promptement possible la délimitation dont il s'agit. Afin qu'il puisse s'acquitter de cette tâche d'une manière satisfaisante, il semble indispensable, d'ailleurs, qu'il soit mis en mesure d'occuper les points principaux du territoire que nous revendiquons, de façon à n'avoir plus, en quelque sorte, qu'à poursuivre auprès du représentant chinois *la reconnaissance officielle d'un état de fait déjà établi...* Il importe que le commandant de notre division navale ait à sa disposition les *moyens d'action utiles*, spécialement en ce qui touche une occupation effective de toute la région comprise dans nos revendications. »

Au fond, cette diplomatie est très claire; elle porte un nom : c'est la diplomatie du fait accompli. Mais c'est une diplomatie qui n'est guère de mise qu'à l'égard des faibles. Qu'on m'entende bien; il n'est pas dans ma pensée de trouver mauvais que nos ministres, une fois, défendent nos intérêts avec énergie, et l'énergie ne va jamais sans quelque brutalité. Je veux simplement mettre en lumière la non-résistance de l'Etat chinois. Et cette Chine, on ne l'atteint pas seulement par l'occupation de ses meilleures baies et des positions stratégiques qui commandent la route de sa capitale. L'Europe va plus loin. Par des interventions constantes, par des menaces, par tous les *moyens d'action utiles*, ainsi que disait si joliment M. Delcassé, elle impose à la Chine ses commerçants, ses ingénieurs, ses missionnaires, ses mécaniciens ; elle lui arrache concessions de mines, concessions de chemins de fer; elle met cette énorme nation, la grand'mère de toutes les nations, en tutelle économique. La *Revue des Deux Mondes* publie des articles : « Qui exploitera la Chine? » Car c'est d'une véritable exploitation qu'il s'agit. Les Chinois? Mais existent-ils encore? Personne ne pense à eux. La Chine, encore un coup, ce sont les quelques vieil-



A PÉKIN — L'ENTRÉE DE LA RUE DES LÉGATIONS

Cette rue s'ouvre, à gauche, vers le milieu de la photographie, au delà de la grande tente blanche.

lards qui se réunissent dans un palais de Pékin pour accéder à nos demandes. Tout récemment, M. René Pinon publiait un livre, dont le titre, dans les circonstances où nous sommes, semble dérisoire un peu : *la Chine qui s'ouvre*. Oui, hier, la Chine s'ouvrait, mais à la façon d'une huître forcée par la lame du couteau. Comme la Chine cédait toujours, l'Europe alla un peu plus loin. Nous assistâmes alors à une comédie internationale que les diplomates jouèrent à merveille. Voici l'acte où la France parut en scène.

M. G. Dubail, chargé d'affaires de la République Française à Pékin, s'adresse au Tsoung-li-Yamen :

« Dans la pensée d'assurer les rapports de bon voisinage et d'amitié de la Chine et de la France, dans la pensée également de voir maintenir l'intégrité territoriale de l'Empire chinois et en outre par suite de la nécessité de veiller à ce que, dans les provinces limitrophes du Tonkin, il ne soit apporté aucune modification à l'état de fait et de droit existant, le gouvernement de la République attacherait un prix particulier à recueillir du gouvernement chinois l'assurance qu'il ne cédera à aucune *autre* puissance tout ou partie du territoire de ces provinces, soit à titre définitif ou provisoire, soit à bail, soit à un titre quelconque. »

Réponse du Tsoung-li-Yamen (le 20e jour de la 3e lune de la 24e année Kouang-Siu) :

« Notre Yamen considère que les provinces chinoises limitrophes du Tonkin, étant des points importants de la frontière, qui l'intéressent au plus haut degré, devront être *toujours administrées par la Chine* et rester sous sa souveraineté. Il n'y a aucune raison pour qu'elles soient cédées ou loucés à une Puissance. Puisque le Gouvernement français attache un prix particulier à recueillir cette assurance, Nous croyons devoir adresser la présente réponse officielle à Votre Excellence, en La priant d'en prendre connaissance et de la transmettre. »

La réponse ne manquait point de saveur. En la rédigeant, les membres du ministère chinois des affaires étrangères durent rire. Car, à la lettre, ils juraient de ne jamais céder les provinces limitrophes du Tonkin à *aucune* puissance, tandis que la France leur avait demandé l'assurance qu'ils ne les céderaient à aucune *autre*. En fait, il ne s'agissait guère ici de l'opinion de la Chine. En provoquant la réponse du Tsoung-li-Yamen, la France pensait à ses rivales en extrême Orient; c'est à celles-ci qu'elle s'adressait, en vérité, pour leur dire : « Ceci est ma part. Choisissez plus loin ». Les rivales choisirent : l'Allemagne se réserva le Chan-Toung, la Russie continua de pousser ses cosaques sur les routes de Mandchourie (et ces routes mènent droit à Pékin), l'Angleterre fit jurer à la Chine qu'elle ne céderait à personne les provinces du Yang-tse-Kiang. Cependant on n'entendait parler que d'exploitation économique, de *statu quo*, d'intégrité de l'empire chinois. « Partager la Chine? Nous n'y songeons pas! » Oui, *les raisins étaient trop verts*. La vérité, c'est que le morcellement éventuel s'accomplissait, et déjà apparaissaient sur les cartes les délimitations des zones d'influence. Que les puissances aient eu la volonté réfléchie, formelle d'aller jusque-là, cela est peu probable. Mais elles furent toutes entraînées par la crainte d'être dépassées par une rivale, et aussi par le manque de résistance qu'elles rencontrèrent.

Telle était la situation, hier.

La Chine apparaissait encore sous les traits d'un de ces soldats chinois que nos troupiers culbutèrent avec entrain à Palikao : mal armés, abrutis par l'opium, méprisés, lâches, et auxquels il suffisait de tirer la queue, pour les faire mettre à genoux.

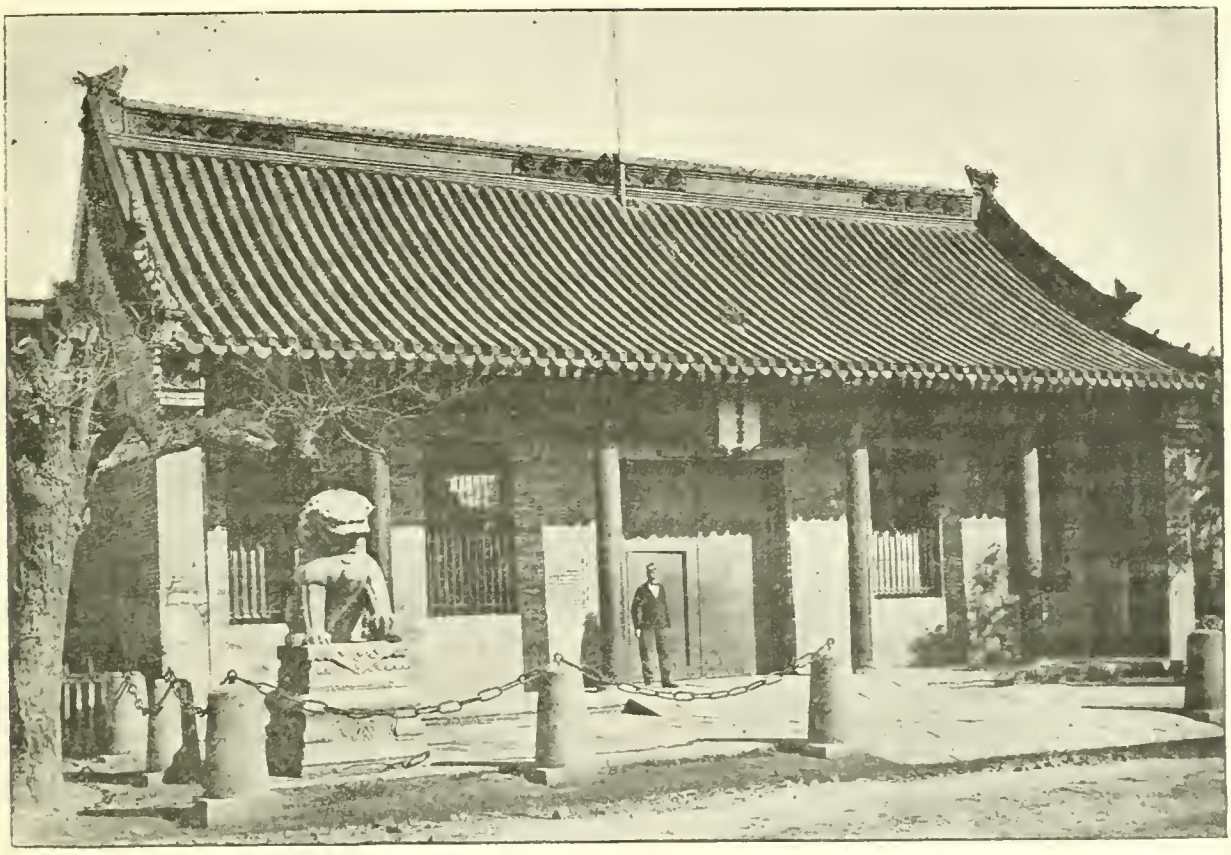
*
* *

Et aujourd'hui?

Les Chinois ont coupé les fils télégraphiques et le chemin de fer qui unissaient Pékin à la mer Jaune. Depuis un mois, pour l'Europe, Pékin n'existe plus. Cette ville, dont la population a été exagérée, mais qui compte bien sans doute près d'un million d'habitants, est tombée brusquement dans un trou; existe-t-elle encore? qui donc le jurerait? Le mal serait tolérable si, dans le même temps, n'avaient disparu des Européens, des Français. Les membres des légations, les missionnaires, les commerçants, les ingénieurs du chemin de fer de Pékin à Hankéou, les gardes des légations, appelées par les ministres en juin, formaient une colonie d'un millier d'Européens; et sur eux aussi s'est tiré un rideau impénétrable, un rideau noir. Qu'est-il advenu de ces hommes? Depuis un mois, les nouvelles les plus diverses, les plus contradictoires sont venues énerver l'opinion, tantôt l'induire en espérance, pour la replonger l'instant d'après dans la perplexité la plus angoissante. Pour nous, l'espérance est morte. Le dernier message européen venu de Pékin est celui de sir Robert Hart, le directeur anglais des douanes chinoises; il est daté du 24 juin et fut reçu à Tien-Tsin le *29 juin*. Il disait : « Etrangers assiégés dans la légation britannique. Situation désespérée. Hâtez-vous. » Se hâter! on ne le pouvait guère. Le 24 juin, la situation était désespérée; depuis cette date, l'unique fait

dont la preuve, semble-t-il, ait été faite, est l'assassinat du baron de Ketteler, ministre d'Allemagne, tué le 16 ou le 18 juin ; il n'est pas de nature à nous rassurer. De plus, les récits les plus effrayants ont couru. La légation britannique, qu'ont défendue avec énergie tous les Européens, aurait été forcée, brûlée. Je sais bien que les messages d'origine chinoise affirment chaque jour que les étrangers sont obtenir, par le canal de ses mystérieux correspondants, un message de M. Pichon? Non, tous les indices, et jusqu'à l'insistance que mettent certains à nous rassurer, nous donnent la conviction que le drame est consommé.

Unissons-nous pour laisser de côté toutes les critiques possibles, et pour adresser à notre ministre à Pékin, M. S. Pichon, à tous les Français qui combattent ou sont



A PÉKIN — L'ENTRÉE DE LA LÉGATION DE FRANCE

sains et saufs; Li-Hung-Tchang l'a juré vingt fois. Mon avis est qu'il ne faut pas prêter à ces affirmations chinoises la moindre créance. Que la duplicité forme le fond du caractère « céleste », tous les voyageurs nous l'ont répété, avec preuves; il convient d'ajouter que, dans un cas aussi pendable que celui dans lequel les Chinois se sont mis, l'homme le plus véridique serait assez enclin au mensonge, si un mensonge lui pouvait sauver la vie. Mais j'apporterai contre les nouvelles chinoises une imputation plus précise : le moyen de croire que, s'il était vrai que les légations soient moins pressées par leurs sauvages assaillants et que les Européens vivent encore, nul de ceux-ci ne puisse nous faire tenir un mot : « Je vis? » Pourquoi Li-Hung-Tchang, qui se porte garant des nouvelles qu'il reçoit de Pékin, ne songe-t-il pas à morts là-bas, autour du drapeau tricolore, et à tous les étrangers surpris dans la même tourmente et qui ont combattu avec eux, — adressons-leur, ou à leur mémoire, l'hommage de notre émotion.

Pékin remuait? Oh! ce n'était qu'une émeute chinoise! Sans doute, les gardes des légations suffiraient-elles à rétablir l'ordre. Cependant, comme il faut savoir tout prévoir, les puissances débarquèrent et dirigèrent sur Pékin une expédition internationale. Ainsi, tout ce bruit serait promptement apaisé. Pensez un peu : 1 950 soldats et marins européens, américains et japonais, bien encadrés, bien armés, et sous le commandement d'un amiral anglais, lord Seymour ; mais ils ne devaient faire qu'une bouchée de ces brigands, ces Boxeurs, dont on commençait dans ce temps à parler beaucoup! L'expédition

partit le 10 ; le 11, brusquement elle tombait dans le trou noir où avait disparu Pékin. Plus de nouvelles ! Ah ! les informateurs chinois, les nouvellistes européens s'en donnèrent alors à cœur joie. La colonne Seymour fut vue, le même jour, en vingt endroits ! Le 25 — quatorze jours plus tard — elle faisait sa jonction, près de son point de départ, dans l'arsenal de Tien-Tsin, avec les secours envoyés vers elle. Or elle avait eu 300 hommes hors de combat, dont 62 morts, et elle avait dû combattre sans cesse.

Les commandants des navires ancrés à l'embouchure de Peï-ho avaient la surprise, vers le 15 juin, d'apprendre que les forts chinois de Takou armaient, et que leur garnison s'employait à poser des torpilles dans le fleuve. Le 16, ils sommèrent les Chinois d'abandonner immédiatement des dispositions aussi peu amicales. Les forts ouvrent le feu sur les navires !

Et ne voilà-t-il pas que, dans le même temps des combats avec la colonne Seymour et avec la flotte internationale, une autre armée chinoise attaque le quartier étranger de Tien-Tsin ? Deux colonnes européennes (la seconde, forte de 2000 hommes) sont l'une après l'autre repoussées ; il fallut envoyer en grande hâte renforts sur renforts ; la prise de l'arsenal chinois coûta de grandes pertes. Mais les Chinois tenaient toujours la ville indigène, et le nombre de leurs combattants augmentait cent fois plus vite que le nombre des nôtres. Le 4 juillet eut lieu leur attaque la plus sérieuse ; ils marchèrent sur la gare du chemin de fer, avec onze pièces de canon, et lorsque notre infanterie entra en ligne, ils ouvrirent le feu de nouvelles pièces d'artillerie.

Le mouvement grandissait, violent, s'étendait dans les provinces. A Kiao-tchéou, chez les Allemands, c'est un régiment chinois qui déserte. A Moukden, dans la zone russe, missionnaires et religieuses sont assassinés. Dans la vallée de Yang-tse-Kiang, malgré les affirmations des vice-rois, la rébellion semble couver ; à Shanghaï même, les étrangers se préparent à se défendre. De tous côtés, missionnaires et commerçants se réfugient dans les villes du littoral. Au Yunnan, notre consul général, M. François, est retenu d'abord dans la capitale, avec une trentaine de nos compatriotes. Il est nécessaire que la France, par le canal de l'ambassadeur chinois à Paris, rende le vice-roi personnellement responsable de la vie de notre représentant, pour que celui-ci reçoive la permission de partir.

Voici donc en un mois, la Chine redevenue une nation vivante, forte et que l'on craint. Dans tous les ports d'Europe, aux Etats-Unis, au Japon, des soldats s'entassent sur des transports, munis des armes les plus perfectionnées, commandés par des chefs choisis ; c'est une alliance universelle contre la Chine, et on ne saurait dire si cet effort même suffira.

Vous voyez bien qu'on nous a changé notre Chine et qu'il s'agit d'une révolution ?

* * *

De cette révolution, voici les causes :

De tout temps, le Chinois a eu la haine de l'Européen, qui travaille à lui imposer, sans ménagements et trop souvent par la force, une civilisation jugée inférieure et méprisable. Or, depuis quatre ans, l'Europe s'exerce en Chine à ce double jeu : d'une part, par ses menaces, ses demandes sans cesse réitérées, ses prises de territoires « à bail », elle irrite, elle exaspère un peuple qui la hait et dont le patriotisme est au fond très sensible ; de l'autre, elle lui prête de l'argent et lui vend ses canons au tir le plus précis, ses fusils au tir le plus rapide. Il est imprudent de faire mettre quelqu'un en colère, et, dans le même temps, de lui tendre un bâton. Or c'est ce que nous avons fait en Chine et, pour que la diplomatie européenne aujourd'hui s'indigne et s'étonne des coups de bâton qu'elle a si inopinément reçus, il faut qu'elle soit en vérité ou très cynique ou très bête.

L'explosion chinoise, qui est naturelle, et qui aurait dû être prévue d'autant mieux qu'elle fut précédée de plus de mouvements significatifs : émeutes, assassinats de missionnaires, d'officiers, etc., a été hâtée par « la trahison » de quelques Célestes, passés aux idées européennes. Que ces hommes éminents, déracinés de leurs croyances par la vertu de notre civilisation, aient tout risqué, et le supplice, pour convertir à cette civilisation des millions de sourds qui ne voulaient pas entendre : voilà, certes, de quoi nous flatter ! Et voilà, surtout, de quoi humilier les compatriotes innombrables de ces Célestes. Dès que Kang Yeou-ouei, le grand réformateur, eut fait accepter au jeune empereur Kouan-Siu ses projets de réforme et que la Chine eut vu avec épouvante bouleverser en cent jours (10 juin au 20 septembre 1898) ses assises séculaires : création d'écoles supérieures sur le modèle européen et d'une Université de Pékin, réforme des examens littéraires, réforme des règlements des ministères, création d'un bureau central de mines et de chemins de fer, reconnaissance de la religion chrétienne, création d'un journal officiel, réparation des canaux et des routes, etc., il apparut à beaucoup que les jours de Kang Yeou-ouei

étaient comptés désormais ; surtout il fut hors de doute qu'une réforme si prématurée, si hâtive, si complète, allait fortifier dangereusement le parti conservateur. Dès le 20 septembre, en effet, paraissait un décret singulier : l'empereur y disait :

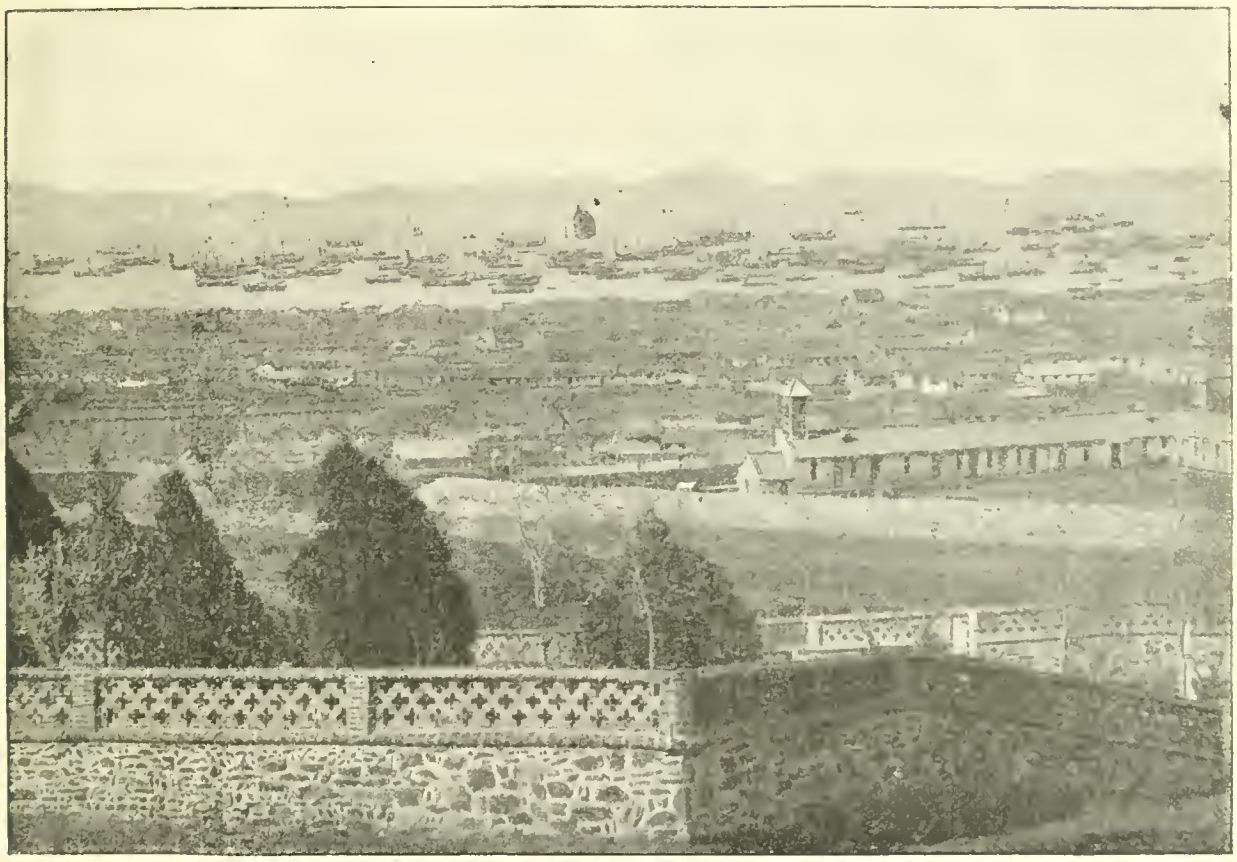
« Nous rappelant la grande importance de la charge qui nous a été laissée par Nos ancêtres, Nous avons plusieurs fois prié instamment Notre mère adoptive de vouloir bien Nous favoriser de ses conseils dans le gouvernement et Nous avons appris respectueusement qu'Elle accédait à notre demande, ce qui fera le bonheur de Nos officiers et de Notre peuple. »

C'était une honteuse abdication. Kouang-Siu était séquestré à Jong-taï, petite île du parc impérial, tandis que son conseiller, Kang Yeou-ouei, échappait à grand'peine à ses meurtriers et fuyait, à bord d'un navire anglais, à Hong-Kong, au Tonkin, à Singapour. Le sang coula de tous côtés dans le palais impérial ; les décrets de réforme furent rapportés. La réaction fut si complète que Pou-Tchun, fils de Tsai-Yi, prince Tuan et aujourd'hui le chef de la révolution, est proclamé comme le successeur éventuel du malheureux empereur. Deux censeurs allèrent jusqu'à conseiller la suppression du Tsoung-li-Yamen, créé en 1861, et son remplacement par le Li-fan-Yuen, bureau chargé des affaires de Mongolie et des Etats *tributaires*. A Pékin, les ministres étrangers s'inquiètent ; le 1er octobre 1898, 66 soldats russes, avec deux pièces d'artillerie de campagne, 25 anglais, 30 allemands, vont occuper les légations.

La coupe d'humiliations et de menaces est pleine, jugent à cette heure la Chine et son impératrice. Appel va être fait aux sociétés secrètes. La société du *Grand Couteau*, dont les fameux *Boxeurs* constituent la section du Chan-Toung, entre en scène. Son mot d'ordre est l'extermination des « diables étrangers » ; et, dès décembre 1899, elle attaque les missionnaires. Le 19 juin, en plein conseil des ministres, le prince Tuan se déclare en faveur du mouvement. Le 20, des placards sont affichés sur les murs de la capitale, annonçant le massacre des étrangers pour le premier jour de la cinquième lune. Le 21, les ministres s'effrayent, rédigent une note collective, réclament des gardes. Il était trop tard ; le lendemain, Pékin était isolé absolument du monde européen.

La Chine avait commencé la lutte.

GASTON ROUVIER.



LE FORT DE TCHÉ-FOU

LE MONDE ET LES SPORTS

LES TIREURS D'ARC

On ne se doute guère à Paris de la vogue considérable dans certaines régions du sport des tireurs d'arc ; nous ne sommes guère habitués de voir des archers amateurs à l'exercice et bien des personnes ne savent sûrement pas qu'il existe une organisation complète de sociétés de tireurs d'arc, elles ignorent même peut-être complètement que ces tireurs existent ; on en compte pourtant plus de 30 000 inscrits en France pour les différentes sociétés ; celles-ci sont presque toutes localisées dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de la Marne, de l'Oise, où elles sont très nombreuses, de l'Aisne et de la Somme. On en trouve aussi dans le Rhône, mais en petit nombre, et dans le Nord, où le tir se fait d'une façon spéciale, ainsi que nous le verrons plus loin ; en dehors de ces contrées, le sport de l'arc est pour ainsi dire inconnu. La raison de cette concentration des sociétés de tir autour des grands centres populeux et industriels est facile à comprendre. En ces régions les distractions sont rares ; les hommes confinés pendant toute la semaine dans l'atmosphère viciée des usines sont heureux de trouver un sport facile et économique au grand air, dans lequel ils peuvent dégourdir leurs membres par un exercice général.

POSITION DE FACE D'UN TIREUR D'ARC

Jadis les arbalétriers et archers formaient des corps d'armée réguliers ; puis, lorsque la poudre eut fait son apparition, ils disparurent au point de vue militaire pour faire place aux carabiniers et mousquetaires ; malgré cela, les archers continuèrent à exister comme milice municipale : mais peu à peu ils devinrent moins nombreux, pour disparaître complètement à leur tour. Nous ne voyons pas nos braves agents de ville d'aujourd'hui, armés d'un arc et d'un carquois, courir à la poursuite des voleurs et des automobiles...

Des sociétés civiles d'archers se formèrent et continuèrent leurs tirs. Elles se réunissaient à dates fixes pour faire des concours : ainsi certaines de ces sociétés d'aujourd'hui remontent à une époque très ancienne. Celle de Saint-Pierre-Montmartre possède des registres relatant des procès-verbaux de réunions datant de 1711 ; certaine autre est fière de montrer un drapeau qui remonte à 1678. D'ailleurs les archers sont gens de tradition : ils la conservent dans son intégrité ; les sociétés se nomment des *compagnies*, les archers sont des *chevaliers*, le chef est le *capitaine*, etc. Les règles les plus sévères régissent les membres de ces différentes compagnies ; l'investiture est une petite cérémonie ; toute faute contre l'honneur ou la loyauté est punie d'exclusion, et de ce fait le coupable ne peut plus tirer en France : il ne trouvera pas une société qui l'admettra dans son sein ; aucune parole grossière ne sera prononcée dans les réunions ; il faut avoir le respect les uns des autres, tout manque à ce principe doit immédiatement être réparé par des excuses publiques. Il existe bien des réunions et des assemblées qui auraient besoin de prendre exemple sur celle des archers : ici jamais de blasphèmes, de disputes, ou de gros mots... C'est un séjour de vertu !

Les Sociétés des Archers sont solidaires les unes des autres, leurs règlements sont dressés par la Fédération qui les englobe toutes ; elles forment donc une petite puissance à part, puisqu'elle a un chef qui peut communiquer avec tous ses membres par l'intermédiaire des capitaines de chaque compagnie ; mais il n'y a rien à crain-

dre de ces assemblées, car elles n'ont pas de visées politiques et la seule ardeur qu'elles déploient sert à développer un sport sain et moralisateur.

Les cérémonies des archers sont fort imposantes ; d'abord il y a la *parade* qui consiste à se rendre en corps au lieu marqué pour la réunion d'un concours important ; toutes les compagnies qui y prennent part envoient des délégués dont le nombre varie avec la distance du siège de la Société à l'endroit du rendez-vous; on apporte des drapeaux, les tambours sont alignés en tête, les champions revêtent leurs insignes honorifiques ; on forme de la sorte un défilé. Ainsi, au moment de l'ouverture du concours qui a lieu actuellement à Vincennes à l'occasion de l'Exposition universelle, les archers se sont réunis au nombre de 4000, place de la Bastille, et ils se sont rendus en grande pompe jusqu'au stand qui leur avait été préparé. C'est ce qu'on appelle la parade.

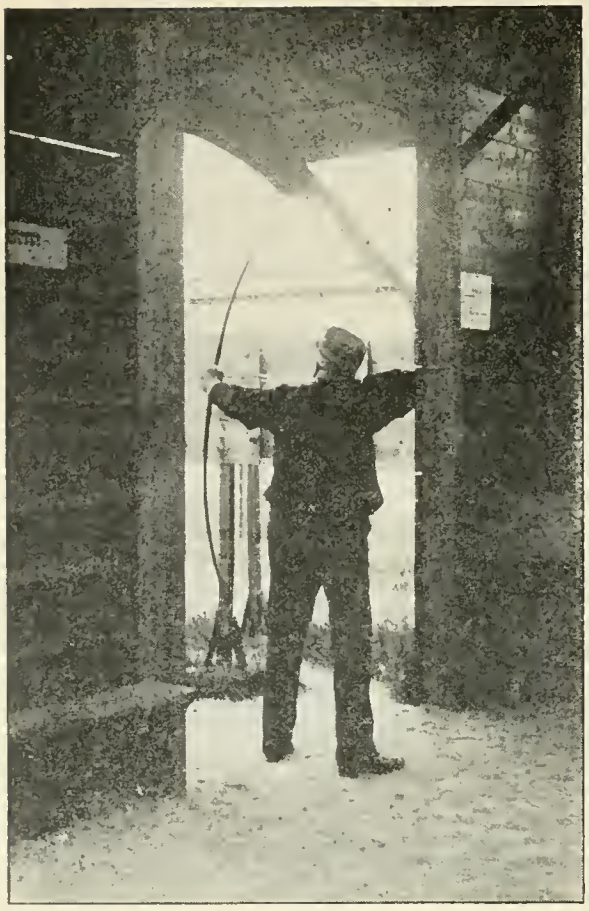
Cette parade n'est qu'un reste de tradition ; car, de tous les temps, les archers ont eu beaucoup de goût pour les fêtes et les défilés. Mais jadis ils étaient gens notables et rentés, capables de gagner Paris à cheval et d'y faire leur entrée ponts-levis baissés. C'est ainsi qu'on nous raconte qu'à la parade de 1715 les chevaliers de Crépy portaient un costume qui leur était propre, « tous en uniforme de crépon d'Alençon, fond gris de perle jaspé de soye blanche, les vestes de bazin, culottes et bas rouges, les chapeaux bordés d'argent, garnis de plumets blancs et de cocardes, précédés des tambours, des fifrés et des marqueurs, revêtus des couleurs de Son Altesse Royale Monseigneur le Régent ». Aujourd'hui les compagnies des archers n'ont pas de costumes aussi compliqués : une simple casquette à galons d'or les distingue du reste des mortels ; sur chacune d'elles est un signe distinctif indiquant la compagnie.

Il existe aussi une autre cérémonie fort importante pour les archers, la remise du bouquet provincial ; c'est une fête fort pittoresque qui a lieu dans les villes et villages où sont instituées les Sociétés de tir à l'arc. Une *ronde*, c'est-à-dire une réunion de compagnies, appartenant à une même zone, apporte à une autre *ronde* un bouquet qui est déposé à l'église paroissiale ; à cet effet on dit une messe en plein air, à laquelle assistent en grand gala tous les archers, même les plus sceptiques ; les jeunes filles, vêtues de blanc, déposent le bouquet, objet de la cérémonie, au milieu du roulement des tambours appartenant aux différentes Sociétés.

L'arc et la flèche sont des armes les plus anciennes et, si nous en connaissons toutes les formes, nous en ignorons pourtant bien des détails ; il est probable que les peuples primitifs les fabriquaient sommairement avec la première branche venue. Si l'instrument était bon, on le conservait indéfiniment ; s'il ne rendait pas tous les services, on en était quitte pour en reconstruire un autre. Aujourd'hui, on est plus précis et il existe des fabricants d'arc dont le métier est d'ailleurs assez lucratif, car ils en vendent beaucoup. Il faut que le bois soit flexible et résistant : les bois des îles sont fort employés, le chêne vert, le bois d'amourette, le bois de fer, etc. Ajoutons pour être précis qu'un bon arc possède deux mètres de développement et que son prix moyen est de trente francs ; il se démonte en deux à la partie médiane, de sorte que, une fois placé dans son étui, il est d'un transport peu encombrant.

Quant à la flèche, elle est une amie du tireur ; celui qui possède une bonne flèche, bien équilibrée, ne déviant jamais, ne s'en séparera à aucun prix ; la valeur marchande d'une flèche est de quarante sous, mais on ne la donnerait pas pour mille francs : elle est un auxiliaire puissant, la collaboratrice de tous ces succès dont les archers sont si fiers.

POSITION DE PROFIL D'UN TIREUR D'ARC



UN ARCHER DANS UNE BUTTE DE TIR

Dans les compagnies régulières, le tir se fait sur une distance de 50 mètres qui est considérée comme la distance normale. Pour faire un concours, on divise les archers en groupes de huit ou dix ; deux butées sont disposées en regard à 50 mètres de distance ; celles-ci sont absolument pareilles, c'est-à-dire qu'elles se composent chacune d'une guérite sous laquelle se placent successivement les archers pour envoyer leur flèche et d'un paillasson fixé dans le fond ; les huit tireurs lancent leurs flèches l'un après l'autre, puis ils vont à l'autre butte les reprendre pour tirer à nouveau. De cette façon la fatigue provoquée par cette marche forcée intervient comme un facteur important dans ce sport ; pour faire un bon tireur il ne suffit pas de posséder un bon œil et d'avoir de la force de poignet, il faut encore posséder une certaine endurance à la marche ; chaque tireur lance quarante flèches ou mieux quarante fois sa même flèche, de sorte que, pour une partie, il aura marché sur une distance de 2 250 mètres pour aller déplanter sa flèche chaque fois.

Pour pouvoir tirer à l'arc d'une façon moyenne, il faut une grande habitude; il serait inutile de se présenter dans un concours si l'on n'a pas de six mois à un an de pratique. Il faut connaître la trajectoire effectuée par la flèche, qui forme une courbe très accentuée, de sorte que la visée ne ressemble en rien à celle du fusil ou du pistolet. La difficulté se trouve augmentée de ce fait qu'il n'existe sur l'instrument aucun point de repère qui permette de guider l'œil; l'archer doit donc posséder une sorte d'instinct particulier qui dirige ses coups; d'autre part, l'effort musculaire qu'on est obligé de faire pour tendre l'arc dévie forcément l'impulsion donnée par le tireur.

La cible se compose d'un paillasson sur lequel est fixé un carton; sur celui-ci est marqué un grand cercle de 60 centimètres de diamètre environ ; tous les tireurs qui ont placé 25 flèches sur 40 dans ce cercle sont classés pour le championnat et concourent pour l'épreuve finale. Celle-ci se fait alors sur un carton pareil à ceux des tirs à la carabine; mais, cette fois, on ne compte que les coups s'approchant du rond noir du centre; pour obtenir une précision absolue, on *pige le coup*, c'est-à-dire que le commissaire bouche le trou produit par la flèche avec un petit mandrin métallique circulaire dont le centre est bien marqué; on mesure alors la distance de ce point au centre même du carton avec un compas micrométrique qui donne le centième de millimètre; le commissaire qui a *pigé le coup* marque au dos du carton le résultat de ses observations, il date et signe; un deuxième commissaire contresigne; le carton devient un document dont l'heureux tireur peut se servir pour faire valoir l'excellence de son coup.

Dans certaines régions, on tire sur 33 mètres au lieu de 50 : c'est le cas des Sociétés du Nord; celles-ci tirent aussi à l'oiseau monté sur une perche; la flèche doit atteindre l'oiseau et le renverser.

La commission des sports de l'Exposition a installé un stand de tir à l'arc fort bien compris sur l'ancien vélodrome au bois de Vincennes; c'est là que tous les jours les différentes compagnies de France vont se réunir à tour de rôle pour participer aux concours; chaque jour, il vient de 200 à 250 tireurs de diverses compagnies; les prix attribués sont des sommes d'argent; ceux-ci sont très nombreux et varient de 40 francs à 500 francs. Cette dernière somme est celle qui sera attribuée au vainqueur du Grand-Prix.

Le comité d'organisation de ces concours de Vincennes a comme présidents d'honneur M. Puech, le député du IIIe arrondissement de Paris, et M. Félicien Paris, conseiller municipal; mais son président effectif est M. Jay, qui d'ailleurs est un archer émérite; il occupe le poste im-

portant de président de la Fédération des Compagnies d'arc de l'Ile-de-France et est capitaine de la compagnie d'arc de Saint-Pierre-Montmartre ; nous devons également signaler M. Pretot, de la première compagnie de Vincennes; son poste de secrétaire général est des plus chargés et l'oblige à passer toutes ses journées sur le stand pour surveiller tous les tirs; son avis fait foi dans toutes les questions difficiles.

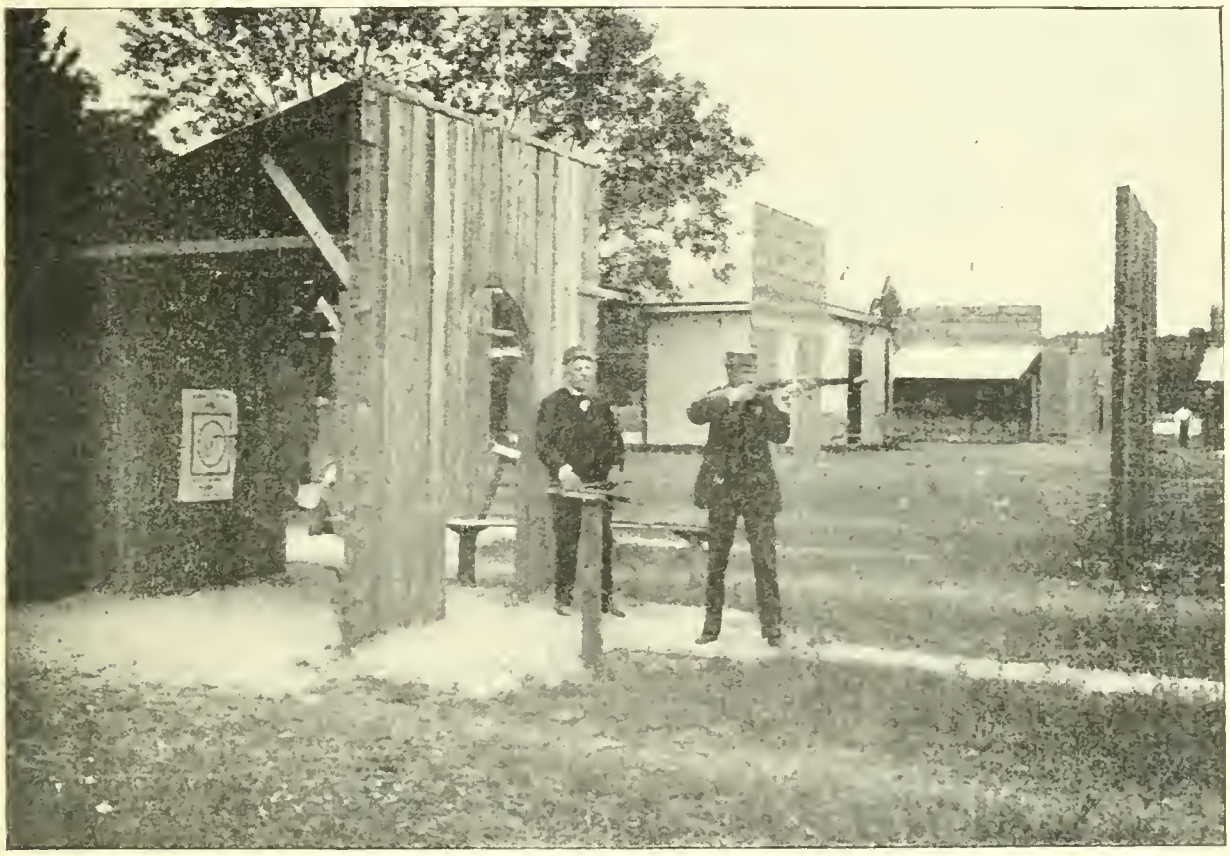
Parmi les archers qui, jusqu'ici, ont donné le plus la preuve de la sûreté de leur tir, il faut citer d'une façon particulière M. Baudoin, de la 2e compagnie de Montreuil; M. Gallimard, de la compagnie de Vincennes; M. J. Lecomte, de la 2e compagnie de Champigny, et M. Jay, l'aimable président de la Fédération.

A côté des archers, nous voyons à Vincennes les arbalétriers ; ceux-ci sont moins intéressants. Les compagnies d'arbalétriers se composent des déchets des compagnies d'archers, de tous ceux qui n'ont plus ni assez d'œil ni assez de vigueur pour tirer à l'arc.

D'ailleurs, l'arbalète n'est qu'une modification de l'arc : elle permet un tir plus précis et plus puissant. Cet instrument se compose de deux parties : l'*arc* proprement dit et son support nommé *arbrier* ; l'arc était fait jadis en bois ou en corne, ou même de lames successives réunies par des cordes ; il en résultait que la tension de l'arc était fort difficile, à tel point qu'il fallait une machine exprès pour cet office. Aujourd'hui l'arbalète de sport est d'un emploi plus commode : l'arc est en acier; malgré cela, il faut faire un réel effort pour arriver à le tendre. Les flèches sont courtes et la distance de tir pour les arbalétriers est relativement faible : 35, 28 et même 20 mètres.

Les concours de Vincennes vont se prolonger pendant tout le mois d'août, car le nombre des demandes de participation est si élevé que l'on ne voit pas trop comment on donnerait satisfaction à tout le monde si les concours n'étaient continus. Une visite aux archers de Vincennes s'impose ; elle est intéressante et, dans un autre ordre d'idée, on peut y trouver des exemples à suivre en bien des cas; les sociétés qu'on trouve sont fort unies et, si elles n'ont pas tout l'apparat et le décor des sociétés hippiques de l'autre bois de Paris, du moins elles sont sûrement plus calmes et moins irritantes ; ici pas d'enjeu, la seule émulation étant fondée sur l'honneur.

A. DA CUNHA.



LE STAND DU TIR A L'ARBALÈTE

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE JUIN 1900

1. — Dans sa première séance, le nouveau **Conseil municipal de Paris** décide de recevoir le lieutenant-colonel Marchand à l'Hôtel de Ville et d'annuler la délibération du précédent Conseil tendant à l'achat d'un certain nombre d'exemplaires du livre de M. Urbain Gohier *l'Armée contre la nation*. — **En Chine**, l'agitation des Boxeurs prend des proportions inquiétantes. Plusieurs étrangers sont massacrés aux environs de Pao-Ting-Fou.

2. — Le Ministre de la Marine, suivant l'exemple du Ministre de la Guerre, réglemente la vente des **boissons alcooliques dans les cantines**, sans aller jusqu'à l'interdiction comme son collègue. — Le Sénat vote le **projet d'amnistie**, présenté par le Gouvernement, à la majorité de 238 voix contre 34. Dreyfus et les condamnés de la Haute Cour sont exclus du projet d'amnistie. — Le général André rapporte le décret interdisant aux officiers le **port d'habits civils.** — Troubles à **Chalon-sur Saône** à l'occasion de la grève des ouvriers du Petit Creusot; trois personnes sont tuées. — Cinquante-quatrième Congrès de l **Union des Sociétés de gymnastique de France**.

MONUMENT DU MARÉCHAL DE ROCHAMBEAU
Inauguré à Vendôme le 4 juin.

3. — **Elections législatives** : arrondissement de Dôle (Jura); M. Mollard, radical, est élu par 8304 voix en remplacement de M. Bourgeois, radical, décédé. — Le cardinal Richard, archevêque de Paris, inaugure le Congrès international des **Œuvres catholiques** qui a lieu à Notre-Dame.

4. — M. Loubet reçoit la visite du bureau du nouveau **Conseil municipal de Paris.** — Mort de **M. Volland**, sénateur républicain de Meurthe-et-Moselle. — A Vendôme, inauguration du monument élevé à la mémoire du **maréchal de Rochambeau**, dû au ciseau de M. Hamar. — **Les Boxeurs** incendient la station du chemin de fer de Huang-Tsein, entre Pékin et Tien-Tsin, et tuent plusieurs employés.

5. — Ouverture du Congrès international des **valeurs mobilières** et du 36e Congrès des **Sociétés savantes.** — Les puissances prennent des mesures pour la **protection des Européens** menacés par l'insurrection chinoise. — L'armée anglaise entre à **Pretoria**. Le président Kruger avait quitté la veille la capitale du Transvaal, se rendant à Lydenburg.

6. — Ouverture du Congrès international de **la mutualité** et du Congrès des **sciences politiques.** — Mort de **M. Georges Masson**, libraire-éditeur, président de la Chambre de Commerce de Paris. — La Chambre des représentants des Etats-Unis approuve l'adresse de **sympathie à la France** déjà votée par le Sénat à l'occasion de l'inauguration, à Paris, de la statue de La Fayette offerte par les enfants des écoles des Etats-Unis. — Les **Boxeurs** s'emparent de la station d'Anting et la détruisent. Ils assassinent deux missionnaires protestants. Le Gouvernement chinois refuse les offres de la Russie pour la répression du mouvement insurrectionnel des Boxeurs. — A Lyndley, les **Boers** s'emparent d'un bataillon de Yeomary impériale à l'effectif de 850 hommes.

7. — La Chambre nomme la **Commission du budget** dont la majorité est favorable aux projets présentés par M. Caillaux, ministre des Finances. — Le **roi Oscar de Suède** arrive à Paris. Il est reçu à la gare par le Président de la République et M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères. (*Voir le portrait du roi Oscar de Suède dans le numéro de mars 1897 du* **Monde Moderne**.) — Au Reichstag allemand, le projet pour l'**augmentation de la flotte** est voté en première et en deuxième lecture.

8. — **L'amiral Gervais** est nommé commandant en chef des escadres du Nord et de la Méditerranée. — En raison de l'état d'agitation qui se manifestait dans les provinces méridionales de la Chine, nos nationaux, sous la conduite de M. François, consul de France, se replient **vers le Tonkin** et le Gouvernement français avertit les vice-rois qu'il les rend responsables de la sécurité de nos nationaux. 26 vaisseaux de guerre des puissances européennes sont en rade de Takou et ont débarqué une partie de leurs troupes pour les diriger vers Tien-Tsin et Pékin. — L'obstruction empêchant la reprise des travaux à la **Chambre autrichienne**, le Gouvernement prononce la clôture de la session.

9. — **L'impératrice douairière de Chine**, dans un édit (le troisième en une semaine), paraît approuver les Boxeurs et blâmer les troupes régulières qui ont réprimé leurs actes criminels contre les étrangers.

10. — M. Loubet et le roi de Suède assistent à Longchamp au **Grand Prix de Paris.** Ils sont très acclamés. Le Grand Prix est gagné par Semendria, cheval français. — Course de **bicyclettes de Bordeaux-Paris** (600 kilomètres), sans entraînement automobile. Fischer 1er et Garin 2e arrivent ensemble au but ayant effectué le parcours en 22 heures. — En Chine, la situation s'aggrave de jour en jour. Les **Boxeurs** se dirigent en masse vers Pékin et l'armée régulière ne paraît pas s'opposer à leurs mouvements. Quelques détachements de troupes européennes sont dirigés sur Pékin pour protéger les légations. On évalue à mille le nombre des indigènes chrétiens massacrés par les Boxeurs.

11. — Congrès international de la **propriété foncière.** — A la Chambre, M. Delcassé, répondant à une interpellation, expose la **situation en Chine** et les mesures prises d'accord avec les autres puissances. — Le **roi de Suède** dîne à l'Elysée. — En arrivant à **Pretoria** les Anglais ont trouvé 151 officiers et 3600 hommes de troupes anglaises prisonniers des Boers et que ceux-ci n'ont pas emmenés dans leur retraite.

12. — Le lieutenant-gouverneur du Congo annonce que les missions de la **région du Tchad** ont fait leur jonction au sud du lac et qu'elles étaient en bonne

santé. — Le Reichstag allemand adopte en troisième lecture par 201 voix contre 103 le projet d'**augmentation de la flotte**.

13. — M. Loubet reçoit le grand poète hongrois **Maurice Jokaï**. — Le **shah de Perse** arrive à Contrexéville.

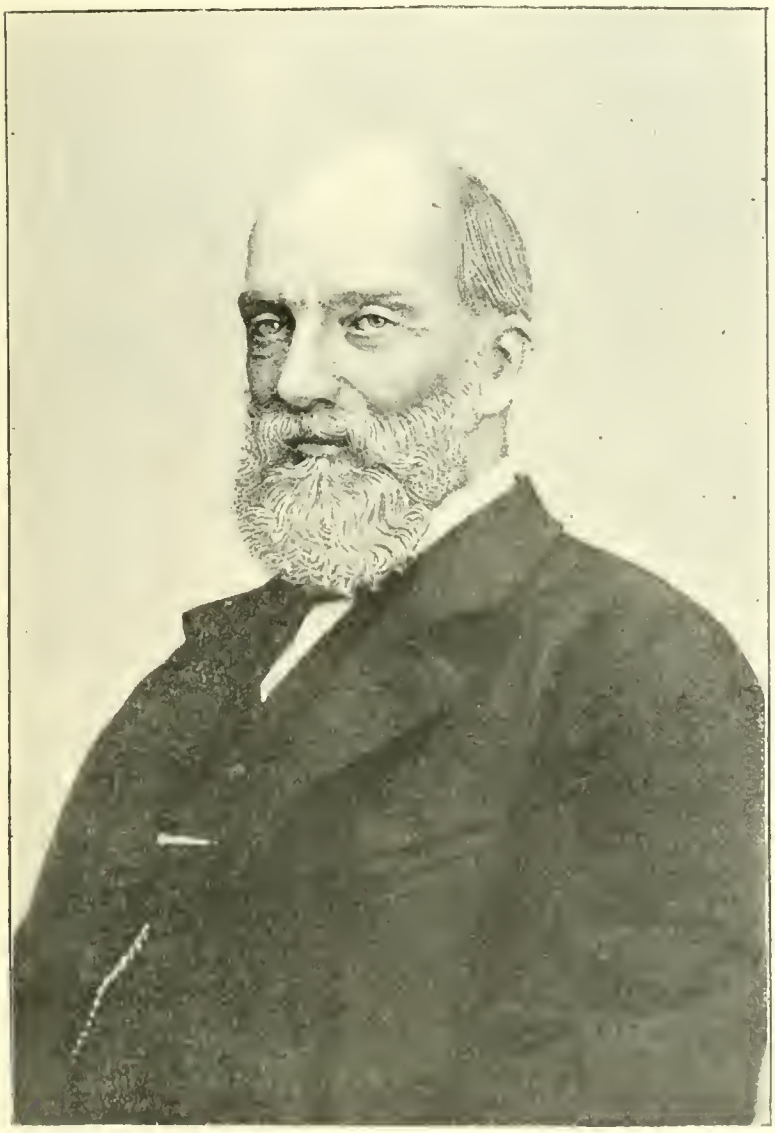
14. — Congrès international **de viticulture**. Congrès de **numismatique**. Congrès international de l'**enseignement agricole**, sous la présidence de M. Casimir-Perier. — **Course internationale d'automobiles** de Paris-Lyon. Charrou, champion français, arrive premier. — Rentrée en France de **M. Dorian**, député de la Loire, membre de la mission Foureau-Lamy, avec laquelle il a parcouru tout le nord de l'Afrique entre Ouargla et Zinder, dans la direction du lac Tchad. — Mort de **Mme Gladstone**.

15. — M. Delcassé offre un déjeuner en l'honneur du **roi Oscar de Suède**. — Mort de **M. Jacques**, ancien député. — Congrès international de **musique**. — Les révoltés chinois resserrent le cercle d'investissement **autour de Pékin**, qui est isolé de toute communication avec la côte. Les légations européennes ont dû se barricader pour opposer la résistance à la populace. — A la Chambre, interpellation sur les **incidents de Chalon-sur-Saône**, terminée par le vote de l'ordre du jour de confiance. — Inauguration de la statue de **Frans Hals** à Harlem en présence de la reine et de la reine mère de Hollande.

16. — Le **roi de Suède** quitte Paris, se rendant à Luxembourg. — **M. Coutan** est élu membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement de M. Falguière, décédé. — **A Pékin**, la cathédrale catholique est incendiée. De nombreux chrétiens indigènes et des serviteurs européens sont assassinés. — Le **roi d'Italie**, entouré de la famille royale, inaugure la **nouvelle législature**.

Cl. Pierre Petit.

S. M. LE SHAH DE PERSE



Cl. Jacotin.

PRINCE DE JOINVILLE

17. — **Election législative** : première circonscription de Chateaulin : M. Miossec fils, républicain, est élu par 8 051 voix en remplacement de M. Miossec père, décédé. — A Tien-Tsin, **les Boxeurs** se livrent aux mêmes scènes qui se sont produites à Pékin dans la nuit du 13 au 14 : incendies d'églises, de chapelles et de temples, massacres de chrétiens indigènes et investissement des consulats. Les amiraux adressent au commandant chinois des **forts de Takou**, dont l'attitude est menaçante, un ultimatum lui enjoignant de licencier ses troupes. Pour toute réponse, le commandant chinois fait bombarder les navires de la flotte internationale, qui ripostent et réduisent au silence l'artillerie chinoise. Des troupes de débarquement prennent ensuite d'assaut les forts de Takou, qui commandent l'entrée du fleuve Peï Ho. — Le quartier général du Transvaal est transféré à Alkmann, près Nelspruit, où se rend le **président Krüger**.

18. — **Samory** meurt à Libreville, où il était interné depuis sa capture, en 1898. — M. François, consul de France **au Yunnan**, avise M. Delcassé que les autorités chinoises s'opposent par la force à son mouvement de retraite vers le Tonkin. M. Delcassé invite le ministre de Chine à Paris à télégraphier au vice-roi du Yunnan qu'il le rend responsable de la vie de nos nationaux et le met en demeure de les laisser partir pour le Tonkin. Les troupes internationales occupent les forts au nord **de Takou**. — Le **cabinet italien** démissionne à la suite de dissentiments.

19. — Congrès international des **habitations à bon marché**. — Les **Boxeurs** sont maîtres de Tien-

Tsin. On est inquiet sur le sort des Européens qui sont cernés dans les consulats.

20. — Obsèques du **prince de Joinville** dans la chapelle de Dreux. Tous les princes de la famille d'Orléans y assistent. Le duc de Chartres, représentant le duc d'Orléans, conduit le deuil. — Le **khédive** d'Egypte arrive à Port-Victoria à bord de l'*Osborne*. L'état de sa santé ne lui permet pas de partir pour Londres. — M. Saracco est chargé de former le **ministère italien.**

21. — A l'Académie française, réception de **M. Hervieu,** remplaçant M. Pailleron. M. Brunetière répond au récipiendaire. (*Voir le portrait de M. Hervieu dans le numéro de novembre 1895 du* **Monde Moderne.**) — Mort de M. Contancin, sénateur de la Vienne. — Le **ministère portugais** démissionne. — Mort du **comte de Mouravieff,** ministre des Affaires étrangères de Russie. — Le Sénat adopte par 247 voix contre 17 le projet de M. Fabre **sur la presse.**

22. — **M. Lansdorf,** adjoint au ministère des Affaires étrangères de Russie, est nommé provisoirement gérant de ce ministère en remplacement de M. de Mouraview. — Une colonne de troupes internationales tente, sans succès, de traverser les lignes chinoises près de **Tien-Tsin** pour se diriger sur Pékin.

23. — Banquet anniversaire de **Hoche** à Versailles.

24. — Visite de M. Loubet au caveau du Panthéon à l'occasion de l'anniversaire de l'assassinat du **Président Carnot.** — Dans la journée, M. Loubet assiste au 13e concours des Sociétés françaises **d'instruction militaire.** — **Elections législatives** : 2e circonscription de Douai (Nord) : M. Cardon, républicain, est élu en remplacement de M. le baron des Rotours, décédé. — Arrondissement de Louviers (Eure) : M. de Boury, républicain, est élu en remplacement de M. Riberpray, décédé. — **Elections sénatoriales** : Haute-Loire : M. Charles Dupuy est élu par 569 voix, en remplacement de M. Allemand, décédé. — A Bar-le-Duc, inauguration du monument des **Enfants de la Meuse,** dû au ciseau de M. Roussel. — Des télégrammes de Chine confirment que les ministres européens sont encore à **Pékin.** D'autre part, M. François, consul de France, parvient à quitter Ynnan-Seu, **pour rentrer au Tonkin.** — Un nouveau **ministère italien** est constitué sous la présidence de M. Saracco, avec M. Visconti Venosta comme ministre des Affaires étrangères.

Cl. Dumont, Bar-le-Duc.

MONUMENT DES ENFANTS DE LA MEUSE
Inauguré à Bar-le-Duc le 24 juin.

25. — **M. Giard** est élu membre de l'Académie de médecine en remplacement de M. Milne-Edwards. — La Chambre adopte le projet relatif à **l'outillage des ports de guerre.** — Le nouveau **ministère portugais** est constitué sous la présidence de M. Hintze Ribeiro.

26. — Déjeuner à l'Elysée en l'honneur du **prince royal de Grèce.** — **M. Sevestre** est élu membre de l'Académie de médecine en remplacement de M. Ferrand. — Une colonne de troupes internationales entre à **Tien-Tsin** après un vif combat. Elle se porte ensuite au secours de l'amiral Seymour, dont on est sans nouvelles depuis une douzaine de jours.

27. — M. Chérioux, nationaliste, est élu président du **Conseil général de la Seine.** — Fêtes du centenaire de **La Tour d'Auvergne,** à Carhaix, sous la présidence du ministre de la Guerre. — La colonne de **l'amiral Seymour,** sur le sort de laquelle on était très inquiet, est secourue à temps. Les troupes internationales de l'amiral Seymour ont perdu 30 tués et 70 blessés. — M. Loubet, entouré des chefs de l'Université, reçoit les **étudiants suédois d'Upsal.** — Le **khédive** d'Egypte arrive à Londres.

28. — **M. Berthelot** est élu membre de l'Académie française par 19 voix, en remplacement de M. Bertrand.

29. — Une convention est signée entre la France et l'Espagne au sujet de la délimitation de frontières de leurs possessions respectives **du Congo et du Muni.** — A la suite d'un accord des puissances, l'armée internationale chargée d'opérer **en Chine** comprendra 80 000 hommes, dont 12 000 Russes et 12 000 Japonais, 10 000 Anglais, 8 000 Français, 5 000 de chacune des autres puissances. L'amiral russe Alexieff prend le commandement de l'armée de débarquement.

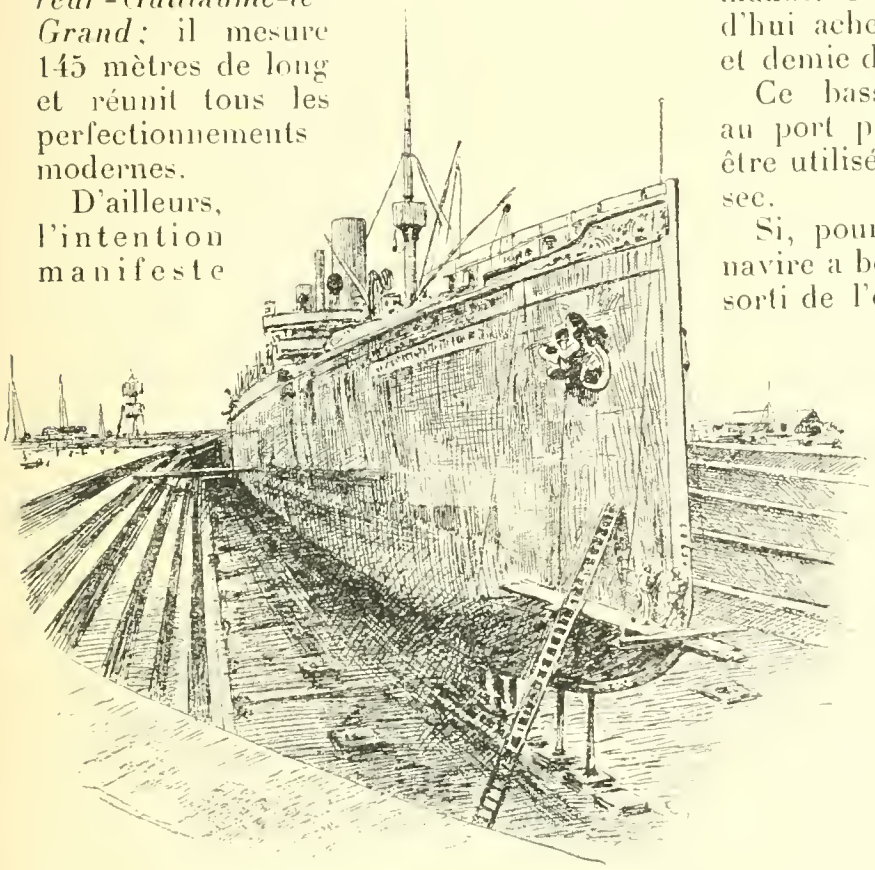
30. — Fêtes du centenaire de **Desaix** à Clermont-Ferrand. — **Au Transvaal,** l'armée anglaise, harcelée par les Boers, avance très lentement et se trouve dans une situation critique par suite des difficultés de communications. — Un **immense incendie** dans les docks de New-York détruit de nombreuses constructions, des quantités considérables de marchandises et plusieurs grands navires.

UN GIGANTESQUE BASSIN DE RADOUB

Les exhortations pressantes de Guillaume II à son peuple pour le développement de la marine semblent porter leurs fruits. Ces temps derniers ont vu sortir des chantiers de Brême le plus grand navire allemand qui ait été construit jusqu'à présent.

Ce vaisseau porte le nom d'*Empereur-Guillaume-le-Grand;* il mesure 145 mètres de long et réunit tous les perfectionnements modernes.

D'ailleurs, l'intention manifeste des Allemands de construire désormais des *navires géants* apparaît dans l'achèvement du *gigantesque bassin de radoub*, qui vient d'être tout récemment inauguré dans cette belle ville de Brême.



BRÊME. — Le nouveau bassin de radoub pouvant recevoir à la fois deux cuirassés allemands.

Ce bassin a une longueur de 220 mètres, qui, le cas échéant, peut être augmentée de 30 mètres. C'est dire qu'il pourrait tenir bout à bout deux navires de la grandeur du premier. Cette considération, fort importante quand il s'agit de la réparation urgente et simultanée de deux navires de guerre, a poussé le ministère de la marine allemande à contribuer à la dépense considérable occasionnée par les travaux de cet immense bassin. Il a assuré à la ville de Brême une somme de 2 millions et demi de marks, près de 3 millions de notre argent, mais en se réservant en toute occasion la jouissance du bassin de radoub pour les navires de guerre allemands. Cette construction, aujourd'hui achevée, a coûté deux années et demie d'un travail acharné.

Ce bassin, rattaché directement au port par une large écluse, peut être utilisé aussi bien à plein qu'à sec.

Si, pour certaines réparations, le navire a besoin d'être complètement sorti de l'eau, lorsqu'il a été amené dans le bassin, l'entrée est fermée par l'écluse et aussitôt deux pompes aspirantes, se mettant à fonctionner, font le vide complet dans le bassin en deux heures et demie.

Le navire se trouve alors complètement dégagé : l'on peut très facilement l'examiner et le travailler sur toutes ses faces

Pour le soutenir dans cette position, cent quarante boulons de forte taille et vingt-deux rainures sont placées de distance en distance. En outre, le navire peut être soulevé, s'il est besoin.

Près de l'entrée du bassin de réparation se trouve, en effet, une grue géante qui peut soulever un poids de 3000 quintaux, tandis que sur les deux bords opposés se trouvent deux autres grues capables d'élever chacune 1000 quintaux.

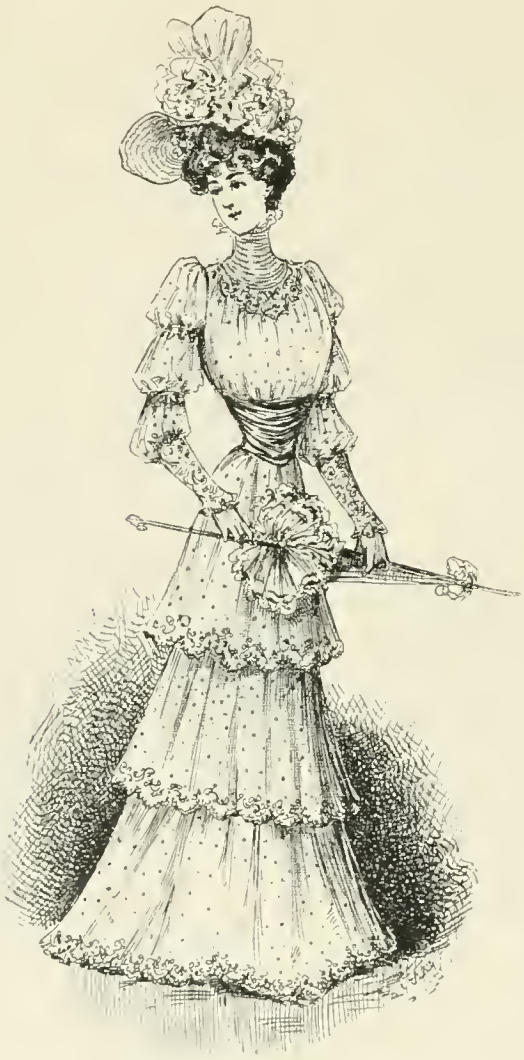
Vingt grandes lampes électriques permettent de travailler facilement la nuit comme le jour.

Les Allemands sont gens pratiques et prévoient toutes les occurrences.

M. WOLF.

LA MODE DU MOIS

La fortune n'est décidément pas seule à se tenir sur une roue qui tourne. Jamais à si bon droit on n'a pu en dire autant de la mode. Peu à peu — avec des modifications cependant — on revient à celle du second Empire. Les corsages d'à présent sont incontestablement mieux faits ; non seulement ils sont taillés avec plus d'art, mais ils sont plus ornés et plus ouvragés que jadis ; pourtant, les manches rappellent beaucoup celles que portait l'impératrice Eugénie au temps de sa splendeur. Le palais du costume n'est certainement pas étranger à ce retour vers le passé.



Voici, comme n° 1, une ravissante toilette de plage ; elle est en tulle brodé, à pois ; la jupe est composée de trois volants froncés d'égale hauteur, et le corsage-blouse est orné d'un empiècement en broderie écrue comme le bas des manches-mitaines, tandis que le haut est composé de trois bouillonnés rappelant les volants de la jupe. La taille est enserrée dans une haute ceinture drapée en satin souple, noir ou de couleur, suivant le goût. Quant au chapeau, c'est une grande capeline de crin blanc ornée de tulle. Ombrelle de taffetas blanc recouvert de mousseline de soie formant volant. Manche en bambou naturel avec béquille en argent niellé. Jupon de dessous en nansouk blanc à volants ornés d'imitation de valenciennes. Bas de fil d'Écosse blancs, à jours, et souliers de peau blanche.

Pour visites, garden-partie ou casino, le modèle n° 2 est tout à fait distingué. Il est en mousseline de soie blanche sur fond de faille blanche. Le grand col, les manches et l'entre-deux qui orne la jupe sont en guipure, tandis que la ceinture et les pattes qui ferment le corsage sont en surah noir. Ce modèle peut se répéter en mousseline de l'Inde et en toile de soie, blanche ou de couleur. De toutes façons, le jupon de dessous est en soie blanche garni d'un haut volant de tulle brodé agrémenté de flots de ruban. Le toquet est en paille naturelle, orné de fleurs et de tulle. Bas blancs, en soie, souliers blancs, et ombrelle également blanche, le manche cravaté de ruban et terminé par un milord en or. Quant aux cheveux ils se portent toujours ondés, souples, et en casque sur le devant, avec quelques boucles folles ombrageant le front.

Pour la ville, c'est-à-dire pour les courses jour-

nalières, ou la campagne, la petite robe de mousseline brodée, froncée à la taille, n° 3, est tout simplement exquise. Le corsage-blouse est recouvert par un petit boléro en guipure, et laisse entrevoir une chemisette composée d'un plissé de mousseline de soie sur lequel se croise une cravate en velours noir étroit. Les manches, en mousseline brodée, se terminent au coude par un sabot en mousseline de soie; quant aux mancherons, ils

sont en batiste plissée. Le tablier sur lequel s'ouvre la jupe est terminé par trois volants brodés que surmonte un bouillonné de mousseline de soie, ou, à volonté, un entre-deux brodé. Chapeau de paille blanche, orné de plumes également blanches, et de choux en velours noir. Bas de fil d'Ecosse noirs et souliers de daim gris. Jupon de dessous en fil et soie de nuance pâle. Lingerie garnie de points de Paris.

Enfin, comme toilette d'Exposition, voici une robe claire (n° 4) garnie, sur la jupe, d'une large bande de guipure ou de tulle brodé. Les pinces, sur cette même jupe, se terminent par trois plis formant soufflets. Manches brodées dernier genre, avec d'autres manches à l'intérieur. Ceinture et cravate de satin noir. Éventail de fantaisie et chapeau de paille beige orné de fleurs et de plumes noires.

Jupon de dessous en fil et soie, à volants gansés, bas de fil d'Écosse noirs et souliers Richelieu en chevreau noir. Gants de fil blanc. Chemise et pantalon en batiste à fleurettes de nuance pâle, ornés de valenciennes jaunies et de rubans assortis à la nuance des fleurettes.

Pour le soir, grand collet de drap noir, beige, ou de tout autre nuance, doublé de satin blanc ou de nuance claire, simplement orné de piqûres

et fermé par une belle agrafe en vieil argent.

Le costume tailleur est aussi fort pratique. Je puis citer entre autres un costume gris fer, jupe et jaquette garnies de piqûres, la première doublée de taffetas noir, la seconde d'une fantaisie en soie pékinée gris argent.

Deux blouses complètent ce costume, l'une en taffetas noir plissé, avec cravate de crêpe de Chine blanc, l'autre en dentelle Luxeuil ivoire, sur fond de batiste noire, fermée de côté par de petits nœuds de velours noir terminés par des ferrets en or. L'encolure de cette dernière blouse est en velours. Ces blouses permettent de varier la mise, et font qu'en voyage, avec une seule robe, on se trouve en état d'aller partout, et d'être toujours habillée en rapport avec les circonstances.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

La République Argentine va modifier ses timbres de 10 c. vert et 30 c. rose qui se confondent avec les nouvelles couleurs de 1 à 5 cent.

En Allemagne, la série avec la « Germania » se complète avec 3 pf. gris et 5 vert : le 2 mark. a paru, bleu clair.

Le 2 francs de Belgique, de lilas sur rose, devient lilas sur blanc.

L'orang-outang de Bornéo et de Labnan a passé du vert au carmin.

Nous allons enfin être débarrassés sur les lettres, car les collections en restent infestées, des horribles timbres du Brésil. On promet des types très variés, pourvu qu'ils ne soient pas si mal exécutés ; il y aura de tout, des portraits, des scènes historiques et allégoriques, etc. Pour continuer les changements apportés par la guerre sud-africaine, notons : Cap de Bonne-Espérance, 1/2 vert, 1 rose, 2 bistre et 2 1/2 gris vert, surchargés ZAR avec la valeur.

D'autre part, à Mafeking, timbres du Cap, 1/2 p. surcharge 1/2 d. 1., avec 5 d. et 3, avec 6 d. ; plus *Mafeking* et *Besieged*.

Ajoutons au Chili, 10 c. violet, 20 c. noir et 50 c. brun avec l'effigie de Colomb.

Voici enfin les timbres du Congo français : l'intention est bonne, mais, hélas ! c'est tout ; du reste, jugez et appréciez ! Et il y en a ! La série se compose de 1 c. violet et gris, 2 c. brun jaune, 4 c. rouge bleuâtre, 5 c. vert olive, 10 c. rouge rose, 15 c. violet verdâtre, avec un animal sauvage, sorte de panthère ; puis 20 c. vert et orange, 25 c. bleu, 30 c. rouge jaune, 40 c. brun vert, 50 c. violet, 75 c. rose jaune avec une Congolaise ; enfin, 1 fr. gris et vert, 2 fr. rose brun et 5 fr. orange noir avec paysage. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus laid que le premier et le troisième types ; la Congolaise serait passable.

Le Congo belge change encore les couleurs de quelques timbres pour obéir aux prescriptions de l'Union postale ; le 5 c. devient vert, le 10 c. rouge grenat, le 25 c. bleu et le 50 c. olive ; les médaillons restent noirs : nous en donnons quelques-uns pour mieux montrer la différence qui existe entre eux et ceux du Congo français.

Les timbres de Hawaï ont vécu : ce sont les timbres des Etats-Unis, sans surcharge, qui auront cours désormais.

La Russie va supprimer ses timbres spéciaux du Levant et adopter le système de surcharges des autres pays.

Signalons, au Japon, un nouveau timbre commémoratif, rose ; il existe aussi, pour les bureaux de Chine, avec petits caractères noirs.

Les établissements d'Océanie nous envoient le 5 c. vert jaune.

On annonce de nouveaux Philippines, avec les inévitables paysages à la mode maintenant.

L'ancien timbre allemand nous arrive des Samoa comme pour les autres colonies de l'Empire.

Enfin, on nous promet, en Suisse, un timbre commémoratif de l'Union postale : il serait dû au peintre Grasset ; attendons et espérons !

JEAN REPAIRE.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Fortune privée en France (1898)

Dans une étude actuellement en cours de publication dans la *Revue d'économie politique*, M. Turquan estime comme suit la fortune privée par habitant de chacun des départements, en francs.

	Par habitant.		Par habitant.
Ain	3.650	Loire-Inférieure	3.700
Aisne	6.175	Loiret	7.950
Allier	4.100	Lot	1.985
Alpes (Basses-)	2.300	Lot-et-Garonne	3.225
Alpes (Hautes-)	1.700	Lozère	2.450
Alpes-Maritimes	5.570	Maine-et-Loire	4.700
Ardèche	2.075	Manche	4.844
Ardennes	5.320	Marne	6.950
Ariège	1.620	Marne (Haute-)	3.710
Aube	5.860	Mayenne	4.140
Aude	3.895	Meurthe-et-Mos.	5.640
Aveyron	2.300	Meuse	4.450
Bouches-du-Rhône	4.130	Morbihan	2.080
Calvados	6.970	Nièvre	3.940
Cantal	3.280	Nord	4.900
Charente	4.275	Oise	8.640
Charente-Infér.	3.400	Orne	5.460
Cher	3.200	Pas-de-Calais	4.500
Corrèze	1.970	Puy-de-Dôme	2.765
Corse	296	Pyrénées (Bass.-)	3.680
Côte-d'Or	4.720	Pyrénées (Haut.-)	2.470
Côtes-du-Nord	3.250	Pyrénées-Orient.	3.375
Creuse	2.550	Rhône	6.650
Dordogne	2.550	Saône (H.-)-Belfort	3.450
Doubs	3.130	Saône-et-Loire	3.660
Drôme	2.745	Sarthe	4.630
Eure	8.140	Savoie	2.500
Eure-et-Loir	7.400	Savoie (Haute-)	2.160
Finistère	2.775	Seine	6.210
Gard	3.275	Seine-Inférieure	7.810
Garonne (Haute-)	3.370	Seine-et-Marne	18.350
Gers	3.080	Seine-et-Oise	10.100
Gironde	5.350	Sèvres (Deux-)	4.350
Hérault	4.550	Somme	5.515
Ille-et-Vilaine	3.750	Tarn	2.830
Indre	3.790	Tarn-et-Garonne	2.920
Indre-et-Loire	6.040	Var	3.225
Isère	3.530	Vaucluse	3.700
Jura	3.170	Vendée	3.160
Landes	2.175	Vienne	3.750
Loir-et-Cher	4.580	Vienne (Haute-)	3.360
Loire	3.670	Vosges	3.815
Loire (Haute-)	3.380	Yonne	5.400

Salaire des ouvriers mineurs en France (1898)

Les chiffres ci-après représentent la moyenne pour les exploitations suivantes (houille, anthracite et lignite); Nord et Pas-de-Calais, Saint-Etienne, Alais, le Creusot et Blanzy, Aubin et Carmaux, Commentry, Lignites de Fuveau (Provence).

	Ouvriers du fond.	Ouvriers du jour.
Nombre des journées de travail	290	292
Salaire annuel	1.342	949
Salaire journalier	4,63	3,25
Production annuelle, en tonnes	307	»

Production minérale de la Suède (1897).

	Tonnes.	Valeur en francs.
Minerai de fer en roche	2.086.119	13.903.322
Minerai d'or	1.662	47.435
Minerai d'argent et de plomb	10.068	321.969
Minerai de cuivre	25.207	477.294
Minerai de zinc	56.636	2.032.190
Minerai de manganèse	2.719	65.431
Pyrite de fer	517	7.703

Le baccalauréat en France.

	Es lettres.	Es sciences.	Classique.	Spécial et moderne.	Ensemble.
1889	3.911	2.797	»	483	7.191
1890	4.028	2.565	»	700	7.293
1891	3.912	2.850	»	840	7.602
1892	2.737	2.946	2.016	938	8.637
1893	531	2.169	4.165	1.081	7.946
1894	158	1.722	5.267	1.204	8.351
1895	66	853	5.190	1.300	7.309
1896	22	22	5.758	1.424	7.226
1897	8	»	6.836	1.507	7.551
1898	8	»	5.936	1.697	7.641

L'enseignement professionnel en Belgique.

	Nombre d'écoles.	Professeurs.	Élèves.
ÉCOLES PROFESSIONNELLES POUR JEUNES FILLES			
Écoles et classes ménagères	269	624	9.505
Cours professionnels	3	22	120
Ecoles professionnelles	45	425	4.204
ÉCOLES PROFESSIONNELLES POUR GARÇONS			
Ateliers d'apprentissage et écoles professionnelles de tissage des Flandres	37	78	620
Ateliers d'apprentissage pour la taille des pierres	14	16	378
Cours professionnels	10	38	430
Ecoles professionnelles	21	138	1.580
Ecoles Saint-Luc	5	50	1.641
Ecoles supérieures	9	131	783
ÉCOLES MIXTES			
Ateliers d'apprentissage	4	16	167 F / 50 G
Ecoles industrielles	60	679	128 F / 17.594 G
Cours commerciaux et scientifiques	16	90	173 F / 2.603 G

Le Clearing house de Londres.

Les *Chambres de compensation* (*Clearing houses*) sont d'origine française; on trouve la première à Lyon dès le milieu du XVIIe siècle, où elle a existé jusqu'en 1793; mais c'est à Londres, puis aux États-Unis, que le système de compensation a été mis en usage de la façon la plus pratique et avec les meilleurs résultats.

Le Clearing house de Londres date de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et celui de New-York a été fondé en 1853.

Les chiffres suivants, représentant l'ensemble des opérations de chaque année, sont en *milliers de livres sterling* (1 livre sterling = 25 fr. 20).

1876	4.963.480	1894	6.337.222
1880	5.794.238	1895	7.592.886
1885	5.511.071	1896	7.574.853
1890	7.801.048	1897	7.491.281
1891	6.847.506	1898	8.097.291
1892	6.481.562	1899	9.150.269
1893	6.478.013		

Les résultats du Transsibérien.

	Voyageurs	Marchandises (kilogr.)
1895	417.000	11.433.000
1896	600.000	27.485.000
1897	1.049.000	43.371.000
1898	1.075.000	40.759.000

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Il y a juste un mois, les impressions du marché, au sujet des événements de la Chine, étaient peu agitées. Personne ne s'attendait à ce que la question pût prendre, du jour au lendemain, un développement aussi considérable, — disons aussi terrible. Le bombardement des légations, l'assassinat des ministres étrangers, — et au milieu de quelles abominables tortures, par des hordes d'insurgés, tout cela a brutalement tiré la vieille Europe de l'indifférence qu'elle semblait témoigner aux affaires de l'extrême Orient.

Tout naturellement, un événement politique de nature à provoquer une intervention de toutes les grandes puissances européennes, américaines et même asiatiques, — car le Japon s'en est mêlé aussi, — devait nécessairement agir d'une manière puissante sur la Bourse. Les intérêts, en Chine, de la Russie, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique et du Japon sont tellement complexes, tellement divers, et, dans une certaine mesure, tellement contradictoires, qu'on pourrait redouter des complications plus ou moins graves.

Il ne s'est rien produit de pareil. Néanmoins une éventualité de ce genre est toujours possible; et comme la Bourse ne redoute rien tant que des difficultés internationales, elle s'est constamment tenue sur une grande réserve, après avoir fait preuve d'une véritable lourdeur. Cela s'est atténué un peu au moment de la séparation des Chambres, « solennité » qui a toujours pour conséquence de rasséréner le marché. Dans les circonstances actuelles, cette séparation a été particulièrement bien venue, en raison des agitations parfois un peu scandaleuses qui ont marqué les dernières séances du Palais-Bourbon.

On comptait, pour ramener définitivement un peu de fermeté, sur l'intervention du comptant, qui, en temps habituel, se fait toujours sentir à un degré quelconque au moment des grandes échéances des coupons de janvier et de juillet. Cette fois, on a été quelque peu déçu à ce sujet : le comptant n'est pas venu, ou n'a manifesté son activité que dans des proportions fort limitées. Cela tient à diverses causes, dont la principale est que l'épargne a été fort étrillée en ces derniers temps par la baisse de ces valeurs de transports en commun, contre lesquelles nous avions dès longtemps mis nos lecteurs en garde, et qui, portées à des cours excessifs par une spéculation aventureuse, ont été mises en portefeuille aux plus hauts cours par cette importante fraction du public qui se laisse toujours prendre aux mirages des perspectives d'avenir que savent si bien faire luire les confectionneurs de prospectus. Beaucoup de ces valeurs avaient été émises, ou plutôt « introduites », à des cours bien supérieurs à leur prix nominal. Jamais le dangereux système des majorations n'a été pratiqué avec plus d'ampleur, nous dirons même avec plus d'impudence. Telle action de 250 francs, comme celle du *Métropolitain*, était mise en vente à 450 francs et au-dessus, et poussée en un rien de temps jusqu'à 550 et davantage. En un rien de temps aussi, on faisait monter jusqu'à 320 et 330 francs les actions de la *Traction*, qui sont nominalement de 100 francs; jusqu'à 1 500 francs les actions de la *Thomson Houston*, qui sont nominalement de 500 francs; on émettait tranquillement à 750 francs des actions nouvelles de 500 francs des *Wagons-Lits*, et à 140 ou 150 francs des actions de 100 francs de diverses lignes de tramways. Si encore ces entreprises avaient toutes donné des résultats assez encourageants pour justifier dans une certaine mesure de pareils engouements, il n'y aurait rien à dire, ou peu de chose. Mais point. Dans beaucoup de cas, non seulement les exploitations ne sont pas commencées, mais encore les travaux d'établissement ne sont pas terminés. Visiblement, le but des promoteurs de ces entreprises était de surexciter l'attention et les appétits du public pour lui vendre leurs paquets de titres aux plus hauts cours possibles. Après quoi, ils se sont arrangés de façon à passer la main le plus tranquillement du monde, et les cours, n'étant plus soutenus, sont naturellement retombés peu à peu. Et le public a ainsi appris à ses dépens le danger qu'il y avait à s'intéresser à des entreprises qui ne sont pas encore debout.

Et comme « chat échaudé craint l'eau froide », le public s'est désintéressé presque complètement des affaires de Bourse. Tel est le principal motif de l'abstention du comptant à l'heure même où l'on comptait sur son intervention. Nous croyons que cela ne durera pas. Ce n'est pas parce que quelques centaines de snobs ont été imprudents que la grande masse du public va rester inactive. On se rendra compte peu

à peu qu'en dehors des valeurs manipulées par la spéculation et, par conséquent, dangereuses, il en est encore une série qui sont à l'abri de tout aléa. Aux lecteurs et aux abonnés de ce journal, c'est à peine si nous avons besoin de recommander l'*obligation 5 % de la Revue du Monde Moderne*, garantie par le capital social et le fonds de commerce d'un journal dont mieux que personne ils connaissent la prospérité sans cesse accrue; cet excellent petit titre, — il n'est que de 100 francs, — doit trouver sa place dans tous les portefeuilles sérieux. Un revenu de 5 %, exempt de tous risques et solidement gagé, ne se rencontre pas assez fréquemment pour qu'on le doive négliger quand il se présente. Des valeurs de cette nature se capitalisent habituellement entre 3 1/2 et 4 1/4 %; et il en serait de même de celle-ci si l'Administration n'avait cru au-dessous de sa dignité d'avoir recours aux procédés de « moussage » qu'emploient les gens qui tiennent absolument à placer du papier; puis, comme il a été dit ci-dessus, à passer la main.

Pour que l'on puisse apprécier d'une manière précise l'influence des événements ambiants sur les principales valeurs, nous aurons recours au système des tableaux. Commençons par nos rentes, et faisons observer que nos tableaux donnent les cours du 15 juin au 12 juillet, et que, dans beaucoup de cas, il importe de tenir compte des coupons détachés au début et dans le cours du mois :

	15 Juin.	12 Juillet.
3 0/0	100 20	100 20
Amortissable	99 25	99 25
3 1/2 0/0	101 80	101 80

Plus agitées ont été les rentes étrangères, notamment les rentes russes, à cause du rôle que la Russie est appelée à jouer en extrême Orient. La rente italienne, en raison de la situation politique intérieure, et l'Extérieure espagnole dont les mouvements ont été fort vifs surtout au moment où les délégués du gouvernement ont entamé des négociations en vue d'obtenir une réduction du coupon.

	15 Juin.	12 Juillet.
Extérieure	72 60	72 60
Italien	95 05	95 05
Chinois 4 0/0	100 75	100 75
3 0/0 Russe 1891 . .	85 25	85 25
— 1896 . .	85 10	85 10
4 0/0 Consolidé . . .	101 10	101 10
Turc D.	23 95	23 95
4 0/0 Brésilien. . . .	67 »	67 »

Presque tous nos établissements de crédit, précédemment portés à des cours trop élevés, ont fléchi comme le reste. A notre avis, la plupart de ces titres sont encore trop chers pour pouvoir être achetés par les capitalistes prudents, qui apprécient surtout la stabilité d'un placement.

	15 Juin.	12 Juillet.
Banque de France .	4105	4105
Foncier.	680	680
Banque de Paris . .	1147	1147
Comptoir	606	606
Lyonnais.	1055	1055
Société Générale . .	608	608
Banque I. R. P. . .	462	462
— Ottomane .	568	568

Les chemins de fer français, de même, ont été hésitants et les étrangers ont fait preuve d'une agitation de mauvais aloi. On fera bien de ne pas toucher à ces derniers.

	15 Juin.	12 Juillet.
Est	1110	1095
Lyon	1860	1815
Midi	1340	1315
Nord.	2445	2315
Orléans.	1760	1730
Ouest.	1092	1075

Nous ne mentionnerons que les principales valeurs industrielles, dont la tenue n'est pas meilleure que celle des autres compartiments.

	15 Juin.	12 Juillet.
Gaz Parisien	1130	1125
Suez (act.	3560	3455
— (soc. civ. . . .	2250	2265
Transatlantique. . .	330	320
Omnibus.	2062	1880
Voitures.	430	405
Thomson-Houston .	1395	1330
Traction	255	228
Rio Tinto	1295	1325
De Beers	694	675

Des Mines d'or et des Tramways nous ne parlerons même pas, supposant que nos lecteurs n'ont pas de ces dangereux titres en portefeuille. Si le malheur voulait qu'ils en eussent, nous sommes à leur disposition pour leur donner tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

E. Benoist,

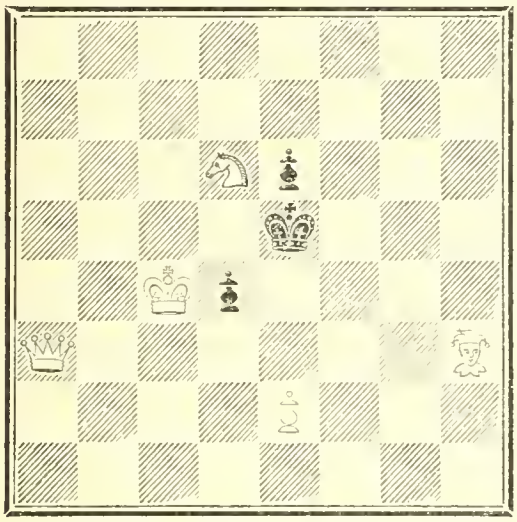
Directeur du *Monde économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

Pauvre pêcheur!

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 362. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

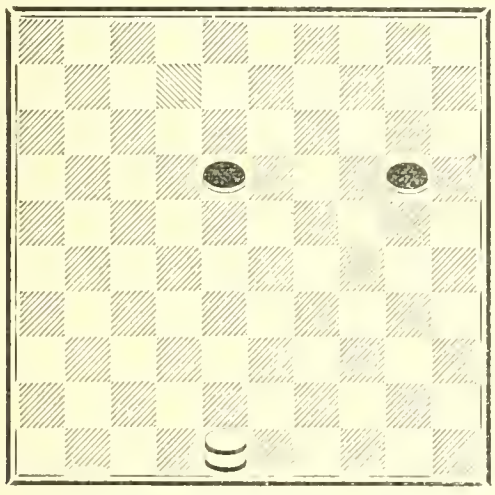
Par C. Heitzman.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Jolie composition eu égard au petit nombre des pièces employées.

N° 363. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 364. — Question-Sonnet.

Un sonnet! un sonnet! Vraiment la belle affaire!
Sur ma foi, j'en ai fait rien que pour les concours,
Vingt-sept où, pour mon cœur, j'implorais le secours
De celle à qui je l'offre et qui n'en a que faire!

J'en ai forgé, de plus, trente où je vocifère
Contre tous les abus (impôts, concerts, discours,
Cheques *et cætera*) qui frappent notre sphère,
De ce torrent de vers rien n'arrêtait le cours.

Vous croyez que c'est tout? Erreur! dans trente-quatre,
Ma muse échevelée a fait le diable à quatre;
— Puis dans huit, j'ai chanté la fileuse au fuseau.

Et voici qu'un dernier dans mon esprit s'ébauche.
— Mais, lecteur, de sonnets pourquoi cette débauche?
— Pour te dire en deux mots : cherche un charmant oiseau

N° 365. — Double acrostiche.

X I E X
X H S X
X E N X
X O C X
X E R X
X O U X

Deux noms à lire, le premier de bas en haut, le second de haut en bas.

N° 366. — Arithmétique amusante.

Un père à son fils Jean disait :

Je n'avais que vingt ans lorsque tu vins au monde,
Et l'an prochain déjà ta fille Cunégonde.
De notre affection le cher et tendre objet
Suivant un calcul fort sage
Aura le tiers de mon âge,
Et la moitié du tien. On demande lecteur,
Le nombre des années
Que le ciel a déjà données
A ce père calculateur.

N° 367. — Calembredaine musicale.

Pourquoi ne peut-il pas y avoir d'accord parfait entre le si et le ré?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 356.

1. D 1 C D — 1. R 4 D
2. D 6 C D — 2. au choix.
3. D 5 F D échec et mat.

1. R 6 R
2. D 2 F D — 2. au choix.
3. D 2 D, F 5 F D ou D 3 F D échec et mat.

1. R 6 F D
2. F 4 C D échec. — 2. R 5 D
3. D 4 R échec et mat.

1. P 7 F R
2. C 5 F R échec. — 2. au choix.
3. F 4 C D ou D 7 C D échec et mat.

N° 357. —

1.	27	22	1.	18	36
2.	32	27	2.	9	31
3.	45	40	3.	34	45
4.	44	40	4.	45	34
5.	47	41	5.	36	47
6.	37	32	6.	31	48
7.	32	27	7.	47	11
8.	49	9	8.	48	39
9.	50	17	9.	3	14
10.	17	1 gagnent.			
			si 8.	48	34
9.	50	45	9.	3	14
10.	15	25	10.	39	35
11.	25	34 gagnent.			
			si 8.	3	14
9.	50	45	9.	au choix.	
10.	15	25 ou 39 suivant le coup des noirs et gagnent			

N° 358. — Panne.

N° 359. —

S A O N E
B E R R I
M A I N E
C O S N I
L I L L E

Les deux rivières en diagonale sont Seine et Loire.

N° 360. — (G couché sous des O ranges.)
J'ai couché sous des orangers.

N° 361. — Le lévrier devra faire 144 sauts.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Chou farci. — Formule. — Un chou frisé, dit milan d'hiver, de 2 kilos ; 500 grammes de filet de porc frais, maigre ; 100 grammes de lard gras, râpé ou haché ; une bande de lard de 120 grammes, mince ; une échalote ; une gousse d'ail ; 10 grammes de persil ; une cuiller à bouche de mie de pain ; un œuf entier ; un verre à madère de vin blanc ; 10 grammes de sel ; un gramme d'épices ; pas de poivre ; un litre de bouillon ou de l'eau.

Opération. — Enlevez les feuilles vertes du chou, pas trop toutefois : il est bon d'en laisser deux ou trois un peu grandes pour pouvoir le manier à l'aise. Mettez-le dans une marmite un peu grande avec beaucoup d'eau froide et un peu de sel. Faites-le partir sur le feu, lentement, que l'eau se chauffe progressivement et pénètre le chou ; si l'on chauffe trop vite, les feuilles du dehors cuisent, tombent en purée et l'intérieur n'est pas ramolli. Il faut environ 10 minutes pour que la chaleur pénètre bien à l'intérieur du chou. Versez l'eau et posez le chou un moment dans la passoire pour le faire égoutter. Dès que vous pourrez le toucher, ouvrez-le avec soin pour que l'eau s'écoule bien.

Pendant le blanchiment du chou, faites le hachis. Je recommande de le faire et non de l'acheter fait, à cause de la proportion de lard qui doit y entrer ; la chair à saucisse ne donne pas le même résultat, bien s'en faut. Hachez le filet bien paré des nerfs, ajoutez le lard coupé, râpé, l'échalote, l'ail et le persil ciselés, chauffez un grand couteau en le trempant dans l'eau chaude du chou et hachez très fin. Mélangez le reste des assaisonnements et triturez 5 minutes dans un saladier avec la cuiller de bois : ce travail mélange bien l'assaisonnement et rend le hachis très léger et uniforme de goût.

Etalez le chou sur un linge, le cœur bien ouvert. Mettez gros comme une noix de farce, pliez 2 feuilles, couvrez de farce et successivement mettez un petit lit de farce entre chaque 2 feuilles jusqu'à épuisement des deux. Mettez une barde sur le côté supérieur du chou et renversez-le sur la table où vous avez mis quatre ficelles entre-croisées pouvant se nouer dessus. Avec un couteau fort et pointu rodez le trognon pour l'enlever en cône presque jusqu'au cœur, ciselez l'intérieur du trou où était le trognon pour permettre au jus de pénétrer à la cuisson, mettez l'autre barde et ficelez.

Prenez une casserole russe, un peu haute et guère plus grande que le chou ; mettez 30 grammes de graisse dans le fond, un oignon coupé en rouelles et une carotte en lames assez longues. Posez le chou, mouillez avec le bouillon froid, couvrez d'un papier et du couvercle, mettez au four et laissez braiser au moins 2 heures 1/2. Le feu ne doit pas être très fort. Ce mets est exquis, mais généralement il est mauvais parce qu'il n'est pas assez cuit. La cuisinière croit qu'elle a le temps de le mettre au feu au retour du marché et le temps de cuisson lui manque, il est dur à l'intérieur.

Pour bien faire, on prépare le hachis le soir et le chou en descendant : il blanchit pendant que l'on nettoie la cuisine ; on le farcit d'un tour de main, on le met au feu et en arrivant du marché on ralentit ou on active le feu.

Pour le servir. — Le renverser dans une passoire, le laisser égoutter, le débarrasser des bardes, des carottes et oignons, dégraisser le jus, le faire réduire à plein feu. Dresser le chou dans un plat rond, creux, l'arroser très peu et servir le jus à part et, en même temps, des pommes de terre cuites au four.

A. Colombié.

Ecailles des poissons. — Lorsqu'un poisson est difficile à écailler, ce qui arrive souvent quand il est très frais, il faut le plonger pendant quelques instants dans l'eau bouillante. Il se laisse faire alors sans difficulté.

Nettoyage des chapeaux de paille. — Les chapeaux de paille, — même ceux des belles qualités, — ont le défaut de jaunir sous l'influence de l'air et du soleil. Voici, d'après *Landw-Zig*, le moyen d'enlever cette couleur déplaisante.

On frotte du bon savon de Marseille avec un morceau de flanelle ; lorsque ce dernier est plein de mousse, on en enduit le chapeau et on le nettoie jusqu'à ce qu'il soit tout à fait propre. Après un lavage très soigné dans l'eau, on l'essuie avec un morceau de drap, puis on le soufre, ce qui dure environ un quart d'heure. Après cette opération, il sera repassé, mais sous une mince feuille de papier très propre. On peut aussi, pour finir, lui donner une couche d'eau gommée.

Encre à tampon pour timbre. — Une bonne encre à tampon pour timbre ne doit pas encrasser le timbre et doit sécher très rapidement tout en donnant une empreinte indélébile. Le mélange ci-dessous, qui doit se faire à chaud, est excellent à cet égard :

Eau	75	parties
Glycérine	7	—
Sirop de sucre	3	—
Couleur d'aniline	15	—

On n'ajoute la couleur d'aniline qu'au moment de l'ébullition.

Pétrole enflammé. — Si au moment où l'on charge une lampe, le pétrole vient à s'enflammer, il faut bien se garder de l'éteindre avec de l'eau, car le remède pourrait être pire que le mal. Il est bien préférable d'employer un liquide auquel on ne pense jamais et que l'on a cependant presque toujours à la maison : c'est le lait ; versé sur du pétrole enflammé, il l'éteint immédiatement.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

Sites et Monuments, publication du Touring-Club de France. — Notre doux pays de France a donné et donnera lieu à des volumes illustrés d'un intérêt toujours nouveau, car le propre du beau est de ne pas fatiguer l'admiration. Il appartenait à la société prospère, qui témoigne par ses actes, mieux que d'autres par des paroles, de son amour pour le sol national, de lui élever un monument digne de lui. Elle n'y a point manqué, et son infatigable président, M. Ballif, vient de faire œuvre de maîtrise en édition artistique. La Corse est le premier volume d'une série qui comprendra toute la France : 100 pages in-4°, 145 gravures, une carte, un texte précis, une fabrication de grand luxe, voici pour le côté matériel, et un mot suffira : il n'est pas possible de rien imaginer de mieux. Il est moins facile d'exprimer la sensation d'art communiquée par ces gravures où la nature est prise sur le vif, où des paysages montagne, par exemple, d'un abord très difficile, ont été saisis par de grands appareils photographiques transportés péniblement. C'est ici l'argument suprême qui tranche définitivement par l'affirmative la question de savoir si la photographie est un art. Oui, et un grand, quand elle arrive à de pareils résultats!

Cette collection unique n'est pas une entreprise commerciale, puisque, entre autres établissements, toutes les écoles normales primaires en seront dotées gratuitement. D'ailleurs, le prix est fixé à un taux trop bas, c'est le seul reproche que nous formulerons au nom des éditeurs ordinaires qui ne peuvent supporter de pareils frais. Tant mieux pour les personnes, membres du Touring-Club ou non, qui auront su en profiter ! En somme, tant mieux pour la librairie française, qui s'enrichit d'une œuvre capitale !

La classe 13 de l'Exposition comprend la librairie, les éditions musicales, les journaux, la reliure et les affiches. Son comité et son président, M. Henri Belin, dont l'autorité affable n'est égalée que par l'importance de la librairie d'édition qu'il dirige, ont eu l'heureuse idée de réunir en volume des notices sur les maisons représentées. Ces notices, limitées chacune à quatre pages, ont été rédigées et exécutées dans un format uniforme, au gré des exposants. Au lieu d'un simple catalogue, il en est résulté une collection artistique et curieuse, constituant un document important de l'histoire des arts graphiques.

M. Lucien Layus, secrétaire de la classe, a écrit un résumé historique, avec gravures à l'appui, d'un intérêt vif et d'une documentation certaine. Cette préface donne à la réunion des notices le caractère d'un ouvrage de bibliothèque, d'une valeur sérieuse, qui deviendra recherché et rare.

Chacun se fait des choses une idée particulière, souvent imprécise, et le rêve s'évanouit quand on veut le commuer en réalité. Faire tenir Paris en un volume a tenté nombre d'auteurs, et il faudrait de longues pages pour rappeler tous ces ouvrages. Sans remonter dans le passé, l'Exposition a fait naître toute une moisson de guides et d'indicateurs. En signalant le **Paris et l'Exposition de 1900**, par Constant de Tours, à la librairie May, nous nous contenterons de dire : comparez et jugez.

Ce ne sont pas seulement 500 gravures accumulées avec de claires légendes, encore qu'aucun ouvrage ne puisse en présenter autant ; ce n'est pas non plus le texte précis et agréable propre à l'auteur de la collection des Guides-Albums du Touriste, qui font le rare mérite de ce volume. Il doit son caractère particulier à sa conception générale et à la vie répandue sur toutes ses pages. Autant les guides sont froids d'ordinaire, autant celui-ci est animé. Aussi bien le titre n'est pas exact : c'est un cinématographe de la grande ville, qu'il faudrait dire.

Elle y vit sa vie quotidienne, matérielle et morale. Elle se laisse surprendre au matin, durant le jour, à la nuit, dans la rue, sous la rue, du haut des toits, l'hiver et l'été. Le passé même est évoqué. S'il est encore des gens qui ignorent Paris, ils le connaîtront. Quant à ceux qui le connaissent, ils éprouvent à chaque page le plaisir que cause le rappel d'un souvenir ou la rencontre d'un ami.

Le Primatice, né à Bologne, mourut à Fontainebleau en 1570, à l'âge de soixante-cinq ans. Il était depuis quarante ans au service des rois de France, et son influence sur la Renaissance en France fut prépondérante. Les uns le déplorent ; d'autres s'en louent. La vérité est que le génie italien, introduit à la cour des Valois, a profondément modifié le cours de l'art national. Chacun sera toujours libre de juger selon ses goûts le résultat d'une pareille influence, dit M. Dimier dans l'ouvrage considérable qu'il vient de consacrer au maître, à la librairie Leroux.

Mais tout le monde rendra justice à l'effort de labeur d'un pareil ouvrage. Quand l'érudition artistique arrive à ce degré, elle dépasse les données courantes que l'on se fait de la critique et entre dans la philosophie de l'histoire. Le mérite est d'autant plus vif que le grand public passe parfois à côté de pareilles études et que l'honneur qu'on en retire ne suffirait pas si la première récompense ne se trouvait dans la foi satisfaite.

Ce n'est pas une mince ambition que de faire tenir en un petit volume **l'Electricité et ses applications**! Dans l'Encyclopédie Schleicher, le docteur Foveau de Courmeilles y a cependant réussi ; il a même abordé les conséquences morales et laissé entrevoir que la fée moderne pourrait bien, par surcroît, conduire à la paix universelle.

6 371 danses et pas variés, 3 333 figures de cotillon, une grammaire de la danse et du bon ton à travers le monde et les siècles, depuis le singe jusqu'à nos jours, hygiène, éducation, articles, guide complet approuvé par « l'Académie » et beaucoup d'autres choses encore dans **le Traité de la Danse**, du professeur Giraudet. Ses deux volumes ont été tirés ensemble à 315 000 exemplaires, dit une notice qui les accompagne et que nous n'avons pas le droit de mettre en doute. Mais, alors, nous sommes donc un peuple de danseurs. A tant danser on oublie le volcan ; tant mieux !

Les sentiments éprouvés à la vue des merveilles de l'Exposition ne suivent pas un ordre régulièrement chronologique. On les admire d'abord, on regrette ensuite leur disparition prochaine, on se demande enfin comment ce prodigieux ensemble a pu être édifié. A cette dernière question, qui devrait se poser la première, le volume **les Travaux de l'Exposition de 1900**, que notre collaborateur M. da Cunha vient de publier à la librairie Masson, donne satisfaction complète. C'est assurément un ouvrage scientifique, documenté de gravures explicatives, mais c'est aussi une œuvre philosophique, car l'esprit des choses y est constamment dégagé de la matière. Personne ne pouvait être plus compétent que l'auteur, qui a suivi pas à pas les transformations des innombrables chantiers, depuis la période où l'on pouvait douter du résultat jusqu'à l'achèvement glorieux.

Les travaux des chemins de fer, en particulier ceux des Compagnies de l'Ouest et de l'Orléans, ont eu une importance qu'on ne peut soupçonner, même en voyant leurs résultats, tout grandioses qu'ils soient. M. da Cunha leur consacre tout un chapitre.

Dans la préface, M. de Parville dit que ce livre restera parce qu'il a été vécu : nous ajouterons qu'il sera le document condensé dans lequel puiseront les futurs auteurs d'Expositions nouvelles.

Nous aimons à parler des romans de M. Fernand-Lafargue parce qu'ils ont le mérite des œuvres qui vont droit devant elles, sans rechercher des effets de style et des complications de sentiment. C'est une qualité devenue rare aujourd'hui et pourtant bien française. Ses **Passions de plage** (Flammarion), pour être d'une moralité relative, ont un caractère de franchise qui les excuse. C'est de l'humanité et de la vie, simplement et par conséquent littérairement racontées.

M. Camille Lemonnier a réuni chez Ollendorff plusieurs de ses contes savoureux. **C'était l'été**, dit le titre, mais c'est toujours, car si l'observation s'y précise par le détail, elle s'élève par la poésie aux espaces qui ne connaissent ni le temps ni l'heure. C'est même un caractère spécial à l'écrivain et la marque de son haut talent, d'être un généralisateur comme malgré lui quand il semble s'arrêter aux particularités. Des plus petites choses et des intimes replis du cœur le parfum se dégage, comme l'arome subtil des modestes fleurs.

M. J.-H. Aubry nous présente, chez Juven, avec de nombreuses gravures à l'appui, une **Reine Victoria intime** authentique, car l'ouvrage est établi d'après des documents anglais bien coordonnés. Le volume vient à son heure en France, où la reine a subi, de la part de certains journaux de caricature, des outrages vraiment indignes. Il n'est pas douteux que S. M. Britannique a donné le modèle de toutes les vertus publiques et privées. Elle est sacrée pour tous les Anglais et, comme le remarque très justement l'auteur : « Leur reine, c'est leur patrie, et c'est pour leur patrie qu'ils prient lorsqu'ils chantent le *God save the queen*. »

Cherchant, pour un milliardaire imaginaire, le meilleur emploi possible de son argent, Edgar Poë n'avait rien trouvé de mieux que de lui faire aménager, dans un paysage à souhait, des jardins enchanteurs. Rien en effet ne se prête mieux au luxe et à la dépense que de beaux jardins. L'Art y embellit la Nature, suivant le cliché aussi juste que célèbre. Aussi le volume que M. George Rial vient de consacrer à **l'Art des Jardins**, chez May, dans la Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, fondée par M. Quantin et dirigée par M. Jules Comte, est-il fait pour ouvrir les plus larges horizons. Ce pays de rêve est d'ailleurs un pays de réalité et les nombreuses gravures qui illustrent cet intéressant volume en fournissent de nombreuses preuves.

La Traversée de l'Afrique, du Zambèze au Congo français, publiée chez Plon, par M. Edouard Foa, est un ouvrage d'exploration pittoresque et scientifique, appuyé de nombreuses photogravures prises sur le vif, comme il n'est pas souvent donné d'en voir. La diversité des pays parcourus et des races rencontrées, la variété des considérations développées, l'originalité des mœurs observées, donnent à la narration un intérêt auquel les péripéties subies et les dangers courus ajoutent quelque chose d'émouvant et de passionnant. On ne peut songer sans regret à la détermination que notre jeune compatriote aurait prise de renoncer au métier d'explorateur. La science, pour qui il a déjà beaucoup fait, lui saurait gré de nouveaux efforts.

Nous sommes résolument ennemis des courses de taureaux. S'il est prouvé qu'on ne saurait les interdire dans le Midi sans qu'il se soulève, ce n'est pas une raison pour les introduire dans le reste de la France, et particulièrement à Paris. Notre doux ciel et nos mœurs aimables ne se prêtent point à ce spectacle dont nous voyons la cruauté sans en apercevoir l'art.

Mais pour les *aficionados* ou pour ceux qui aspirent à le devenir, nous devons signaler le volume **Corridas de Toros**, à la Société libre d'édition, où M. D. Caldine plaide la cause de la tauromachie avec toute l'autorité de sa compétence et force arguments à l'appui. Ils sont bons suivant lui, mauvais suivant nous, et c'est pourquoi le public doit lire le plaidoyer pour prendre parti.

Il vient de paraître chez Lebègue (Bruxelles et Paris) une fidèle traduction française, par M. Fr. Norden, du **Chant de Walther** composé en vers latins, peu avant l'an 1000, par Ekkehard, moine de Saint-Gall. Ce poème, célèbre dans le monde savant, mériterait d'être plus populaire. Il vaudrait aussi d'être mis à l'Opéra, tout s'y prêtant à de beaux chants et à une curieuse décoration.

M. F. Michotte a condensé, chez Hetzel, en la débarrassant de la partie théorique, toute la question des **Moteurs modernes** à eau, à gaz, à pétrole ou électriques. C'est dire qu'il est peu de personnes, industriels ou propriétaires, qui ne puissent trouver dans ce livre pratique des documents de première utilité.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Septembre 1900

DE FEMME A STATUE

Il n'y a pas encore bien longtemps, je passais tous mes étés à Charly-la-Ruette.

C'est un village du département de Seine-et-Marne, ni trop coquet, ni trop rustique, qui étage ses maisons de pierre blanche au versant d'un gros mamelon vert.

Sur le sommet du mamelon sont plantées des vignes, dont le vin clair pétille comme un vouvray mousseux. Au bas, coule la Ruette, non moins claire et mousseuse sur son lit de cailloux bruns. La grande route de Melun passe à mi-côte, toute festonnée de haies vives et d'arbres fruitiers. Des champs cultivés étendent à l'entour leur damier bariolé de couleurs diverses, ponctué çà et là de têtes rondes de pommiers; et par delà ces champs, la forêt de Fontainebleau, dressée en masses imposantes, ferme l'horizon.

La situation pittoresque de ce village, son accès facile, l'abondance de ses ressources, et surtout la proximité de la rivière et de la forêt, y ont de tout temps attiré les amateurs de villégiature, et plus particulièrement les artistes parisiens. Une petite colonie de ces derniers s'y est formée peu à peu, l'a entremêlé de villas et de chalets, où elle vient chaque année s'établir pour la belle saison.

Lorsque j'arrivai à Charly, la plus belle de ces villas, sise un peu à l'écart du village, entre la grand'route et la rivière, se nommait le Bosquet, du fouillis de massifs verts où elle était comme ensevelie, et appartenait depuis quelques années au sculpteur Prosper Norrès.

Ce Prosper Norrès était un enfant du pays parvenu à la célébrité, non sans peine.

Fils d'un cultivateur ignare des environs, qui ne comprenait rien à sa vocation et le battait comme plâtre pour l'en guérir, il n'avait dû de pouvoir la suivre qu'à l'intervention d'un riche touriste anglais, d'un lord original et généreux, qui, frappé de ses dispositions exceptionnelles en passant par hasard à

la ferme, l'avait pris sous sa protection et enlevé à la tyrannie paternelle.

Emmené sur-le-champ à Paris, et mis à même de s'instruire de toutes façons, puis, un beau jour, laissé sans ressources sur le pavé de la grande ville par la mort subite de son protecteur, Prosper, qui venait justement d'entrer à l'École des Beaux-Arts, et qui serait mort plutôt que de demander des subsides à son père — lequel, du reste, ne lui en eût pas accordé, — Prosper, dis-je, avait dû, pour se maintenir à l'École et ne pas périr de faim, se plier aux plus rudes besognes : servir des maçons, décharger des bateaux, édifier des chantiers.

Plusieurs années s'étaient écoulées ainsi, plusieurs années de misère cruelle pendant lesquelles il avait souvent manqué de pain et d'abri, jamais de courage ni de persévérance.

Tant d'énergie avait enfin reçu sa récompense sous forme du grand prix de sculpture décerné à un *Ajax furieux*, d'une facture superbe, qui l'avait envoyé tout droit à Rome, après avoir excité l'admiration du jury.

Plusieurs morceaux expédiés de la villa Médicis à différentes expositions avaient affirmé son talent et commencé à répandre son nom dans le grand public parisien.

Quand il avait quitté l'Italie, son temps d'études terminé, les connaisseurs s'accordaient déjà à le placer au premier rang parmi nos meilleurs sculpteurs. A ce moment, son père était mort, lui laissant, à sa grande surprise, une dizaine de mille francs de rentes, qu'il ne lui soupçonnait point; si bien qu'après avoir été jusqu'à vingt ans et plus maltraité, affamé et misérable, il se trouvait, à moins de vingt-six ans, indépendant, presque riche, et plus d'à moitié connu.

Il ne tenait qu'à lui d'aller plus loin. Son origine paysanne, ses épreuves prolongées, puis ses succès rapides lui constituaient une sorte d'originalité dont il pouvait se servir à souhait pour se faire une place enviée dans le monde.

Qu'il consentît seulement à sortir un peu de sa gangue étroite de piocheur, à se montrer aux courses et aux premières, à aller en soirée et à ouvrir, aux jolies mondaines qui mettent le sceau de la mode aux jeunes réputations, un de ces ateliers fin de siècle, comme il s'en trouve aux alentours du parc Monceau.

Elles ne demandaient pas mieux que de l'y suivre, et avec elles la vogue, le luxe, les succès et les jouissances de toutes espèces.

Mais Norrès n'était ni un jouisseur ni un ambitieux, et les aspirations vaniteuses, les calculs d'intérêt, les besoins de paraître et de briller qui tourmentent maladivement le cerveau de tant d'artistes, ne devaient jamais troubler le sien.

Uniquement attaché au culte de son art, en dehors duquel rien ne lui paraissait digne d'effort ni d'envie, il ne comprenait, ne désirait qu'une chose au monde : travailler. Mais travailler à sa guise, à ses heures, sans contrainte comme sans embarras. Désireux avant tout de calme, d'espace et de liberté, il se demandait déjà, avec anxiété, dans quel coin de Paris il en trouverait assez pour lui, lorsqu'un voyage, nécessité par le règlement de la succession paternelle, l'avait amené à Charly le jour même où l'on y mettait en vente le Bosquet, inhabité depuis deux ans.

La rencontre au village de quelques camarades de l'école, qu'il était heureux de retrouver, l'isolement de la propriété, la luxuriance quasi sauvage des verdures où elle s'enfermait, la profusion de plantes grimpantes échevelées au soleil de juin, tout autour de la maison, et la découverte au faite de celle-ci d'un atelier clair, spacieux et délicieusement orienté, l'avaient si fort enthousiasmé à première vue que, sans s'arrêter à l'état de délabrement de l'intérieur, ni à la difficulté qu'il pouvait y avoir pour lui à s'y ravitailler de tout ce qui était nécessaire à son art, il l'avait achetée séance tenante.

Dès le lendemain, il y avait amené le

gros Georget, un ancien valet de charrue de son père, entré à son service en qualité de maître Jacques, et durant huit jours ils s'étaient escrimés à l'envi du râteau, du sécateur et du marteau. Puis, le plus gros des massifs et des allées nettoyé, le plus fort des clématites et des glycines rabattu, le plus chancelant des volets et des serrures consolidé, Prosper Norrès avait acheté quelques meubles indispensables, posé des rideaux blancs aux fenêtres, transporté ses outils dans l'atelier, et, se trouvant suffisamment installé, pendu joyeusement la crémaillère.

Dès lors, en son ermitage fleuri, il avait mené la vie de ses rêves : pétrissant sa glaise lui-même, maniant l'ébauchoir et le ciseau à pleines mains, comme Michel-Ange, et travaillant avec passion, avec rage, tant que l'inspiration le tenait, c'est-à-dire des heures, des jours, quelquefois des semaines entières, sans s'accorder un instant de repos. S'abandonnant ensuite à de longues périodes de paresse pendant lesquelles il ne faisait plus rien que courir la forêt, pêcher à la rivière, dormir à l'ombre ou bâiller au soleil. Mais, qu'il fût absorbé par le travail ou l'oisiveté, il y avait toujours un moment de la journée, entre chien et loup, où il revenait à lui pour recevoir ses amis et s'entretenir avec eux, dans une petite pièce basse du rez-de-chaussée, s'ouvrant sur la grand'route, qui lui servait à la fois de fumoir, de salon et de salle à manger.

C'est là que je fis sa connaissance, le soir même de mon arrivée à Charly, sous les auspices de notre ami commun, le paysagiste Henri Trappeur, chez qui j'étais descendu.

Au milieu d'une douzaine de personnalités connues, dont la moitié au moins portait un bout de ruban cramoisi à la boutonnière, j'aperçus un grand garçon d'une trentaine d'années, au teint mat, aux épaisses boucles châtain cuivré; bâti sur le modèle de l'hercule Farnèse, avec le même ensemble de traits massifs et réguliers, la même apparence de force irrésistible et souveraine; mais si lourd d'aspect, si nonchalant d'attitude, si commun de gestes et d'expressions, que, sans le contraste de deux oreilles mignonnes, délicatement ourlées sous la retombée des cheveux rebelles, et d'une paire de mains fines, allongées, nerveuses, de véritables mains de race, qu'on ne revenait pas de voir pendues au bout de ses bras d'athlète, et qui, à elles seules, révélaient l'artiste, et l'artiste supérieur, on l'eût pris pour un vrai paysan.

Assis à califourchon sur une chaise basse, au dossier de laquelle il s'appuyait des deux bras en arrondissant le dos, la chevelure en broussaille rabattue jusqu'aux sourcils, les yeux perdus dans le vague, une pipe de terre noire entre les dents, il se balançait d'avant en arrière, à la mode campagnarde, en racontant avec l'accent prononcé de la Brie je ne sais quelle histoire du cru, qu'il entremêlait de gros éclats de rire.

A mon approche, il se tut, m'adressa, d'un air gauche et embarrassé, quelques paroles de bienvenue que n'eût point désavouées un lourdaud de ferme recevant pour la première fois un monsieur de la ville; après quoi, se penchant vers son plus proche voisin, il renoua tranquillement le fil de son histoire, sans plus s'occuper de moi.

J'étais grandement déçu, je l'avoue. Je m'étais fait, sur sa renommée, une tout autre idée de lui, et je commençais à me demander comment des gens distingués comme Henri Trappeur, le graveur Frampié, Paul Nyon, le portraitiste et leurs amis, pouvaient se plaire en sa compagnie, quand quelqu'un ayant fait à haute voix une allusion à la campagne odieuse ouverte cette année-là par un groupe d'artistes sans talent et sans vergogne contre le sculpteur D..., un des maîtres de Prosper, je vis tout à coup celui-ci bondir sur ses pieds, jeter sa pipe à terre et partir à fond de train contre les auteurs de la cabale.

Son action avait été si prompte, son mouvement si imprévu, et un tel chan-

gement s'était fait en toute sa personne, que je demeurai un instant abasourdi, hésitant à le reconnaître.

Sa taille, redressée de toute sa hauteur, semblait s'être élancée et affinée. Ses cheveux, fièrement rejetés en arrière, faisaient une crinière de lion à son front élargi. Ses yeux indécis lançaient des éclairs. Sa parole, vibrante d'indignation, n'avait plus ni lourdeur ni accent, et les mots lui venaient, abondants, colorés, chaleureux, pour rendre justice au maître et flétrir ses détracteurs.

Ce fut un panégyrique superbe, en même temps qu'une magistrale exécution, de celles dont un adversaire ne se relève pas. Une discussion s'étant ensuite élevée sur l'enseignement du célèbre professeur et sur les tendances de la sculpture moderne, il les résuma en quelques mots, se lança dans une dissertation d'art pur, laissa s'épancher ses idées personnelles, et pendant trois quarts d'heure nous tint sous le charme des théories les plus neuves et les plus élevées, soutenues par une verve d'éloquence extraordinaire.

Une salve d'applaudissements unanimes salua sa péroraison, et, durant un bon moment, ce fut à qui le féliciterait et lui serrerait les mains. Mais lorsque je voulus à mon tour m'approcher, lui dire à quel point il m'avait ému et ravi, je ne trouvai plus personne, c'est-à-dire qu'il avait repris sa chaise, sa pipe, son accent et son rire épais.

— Trop tard ! murmura Frampié, en riant narquoisement de ma déconvenue, le feu d'artifice est éteint.

Du reste de la soirée, en effet, il ne fut plus question que de choses banales. Prosper Norrès nous parla des cancans du village, de ses ennuis domestiques. Il se plaignit de la cherté des légumes, de la paresse et de la lenteur de Georget. Ayant fait venir de la bière, qu'il déboucha lui-même, il s'emporta contre la mauvaise qualité des bouchons, jura, cria, sacra comme un charretier. Puis, zest ! s'interrompit au beau milieu de sa colère pour tomber en arrêt devant une rose du maréchal Niel, nouvellement ouverte au bord de l'encadrement de la croisée, la cueillit avec une délicatesse d'amoureux, l'admira avec une ferveur de poète, retrouva des termes exquis pour en louer la beauté, redevint éloquent, entraînant, admirable, et, finalement, nous mit tous à la porte, avec une brusquerie de malotru, afin de l'aller copier.

— Voilà bien notre Prosper ! s'écria Henri Trappeur, en se retrouvant avec moi sur le sentier montant de notre logis, excessif en toute chose et jamais une heure de suite pareil à lui-même. Que pensez-vous de lui ?

— Parbleu, dis-je, il m'a l'air d'un fameux original.

— Ah ! mon cher, dites de l'être le plus déroutant, le plus déconcertant qui soit au monde ! Pour ma part, il me fait toujours penser à un tas de moellons mélangés de pierres précieuses. Au moment où l'on va heurter les moellons, les pierres précieuses vous sautent aux yeux, et *vice versa*. Que voulez-vous ? ce n'est pas sa faute s'il y a en lui un tel mélange de noblesse et de vulgarité, d'élévation et de grossièreté, de rudesse et de goût exquis ; c'est celle de ses origines, des milieux où il a vécu et de l'éducation qui lui a manqué. Tandis que certaines de ses facultés et tout le côté artistique de sa nature se développaient et s'affinaient à l'excès, le reste demeurait en friche. De là ces inégalités choquantes, ces contrastes qui n'en finissent pas. Au résumé, on peut dire qu'il y a en lui deux individus bien distincts : un artiste de génie, splendidement doué, ouvert à tous les enthousiasmes, à tous les raffinements du beau, et un rustre invétéré, dont on ne fera jamais rien. Et, naturellement, tout ce qui se rapporte au premier est large et délicat, tandis que tout ce qui dépend du second est rude et commun. Tels qu'ils sont, liés pour la vie, il faut pourtant bien les prendre. L'un fait passer l'autre. D'ailleurs, sous sa rusticité

même, il y a des qualités de droiture, de désintéressement et de bonhomie qui n'accompagnent pas toujours la distinction, et vous venez de voir avec quel accord son être vibre en entier quand il s'agit de défendre ceux qu'il aime. Que vous dirai-je encore? Sa maison est la plus hospitalière, la plus agréable qui existe dans tout le pays; la seule peut-être où l'on soit toujours sûr de se retrouver en comité intime, à l'abri du décorum, des coteries et des pontificats. Lorsqu'on y est entré une fois, on y retourne indéfiniment; vous en verrez la preuve.

Je retournai en effet au Bosquet et ne tardai pas à en devenir l'hôte assidu, attiré et retenu non seulement, comme mes amis, par les séductions du logis et les qualités sérieuses de son propriétaire, mais par les contradictions mêmes et les étrangetés de cette nature en partie double, si singulièrement partagée.

Je lui demandai à voir ses œuvres et il y consentit. C'était une faveur qu'il n'offrait à personne et n'accordait pas volontiers, ayant à un rare degré la pudeur de son talent et répugnant à en faire parade devant le premier venu.

Par un escalier en colimaçon, taillé dans une étroite tourelle, il me conduisit à son atelier, qui était, comme je l'ai déjà dit, tout au haut de la maison.

C'était une vaste pièce nue, simplement blanchie à la chaux, mais encadrée de mille frondaisons fleuries, et ouverte à larges baies sur les verdures du jardin.

Là, baignées de lumière et caressées de parfums, se dressaient les dernières productions du sculpteur, empruntées presque toutes au cadre de vie rustique qui était la sienne. Ce n'étaient que combats de cerfs et de faisans, ramasseuses de faînes, lieuses de javelles ou de fagots, bûcherons à l'ouvrage, mendiants appesantis ou gamins en maraude, saisis dans la simplicité de leur naturel, mais rendus avec une vérité d'attitude et d'expression, une intimité de vie, une profondeur de sentiment et de poésie qui en faisaient des œuvres saisissantes dignes des plus beaux morceaux de la Renaissance. Car c'était bien de la Renaissance que procédait Prosper Norrès: c'était bien à l'art des grands ciseleurs de pierre du XVIe siècle qu'il fallait rattacher ses figures robustes et sincères, ses corps souples et ployants; ils en avaient la hardiesse d'exécution, la grâce libre et naïve, et aussi la science d'ajustement si délaissée de nos jours, la moelleuse ampleur d'ornements et de draperies.

Parmi tant de vêtements paysans, il n'y avait pas un pli de jupe ou de fichu que n'eût voulu signer Jean Goujon. Par contre, il ne se trouvait pas dans l'atelier une seule de ces études de nu féminin qui abondent chez les sculpteurs. J'en exprimai ma surprise à Prosper Norrès; il éclata de rire.

— Ah! vous voilà bien comme les autres, s'écria-t-il. Le nu féminin! le nu féminin! vous ne cherchez pas autre chose; comme s'il n'y avait que cela d'intéressant! — Et me voyant me récrier: Oh! je sais bien: tout le monde en fait, tout le monde en a. Les expositions ne sont pas composées autrement, et Dieu sait, la moitié du temps, ce qu'elles valent aussi. Si ce n'est pas une honte! Mes confrères en prennent à leur aise avec les nudités; mais, vrai, ce n'est pas moi qui voudrais les imiter! Non, foi de Prosper, j'aimerais mieux briser mes outils!

— Le nu féminin! reprit-il au bout d'un instant, en s'animant peu à peu, savez-vous seulement ce que c'est, mon cher monsieur? Mais c'est le dernier mot de la statuaire, le *summum* de l'art, le grand œuvre, l'œuvre sacré qu'on ne doit aborder qu'en tremblant, commencer qu'à genoux, achever qu'en extase!... Ah! la femme nue, la femme épanouie dans ses purs contours, livrée à la lumière du ciel, sans atténuation et sans ombre, comme la fleur, comme le fruit!... Il faut alors qu'elle soit l'apothéose de la chair, le triomphe de la ligne et des proportions, l'incarnation de l'idéale

grâce et de l'idéale beauté ! Eh bien ! où la trouver cette perfection de nos rêves? Où en prendre le modèle vivant? Croyez-vous donc qu'il coure les rues ou les bois? qu'on se le procure facilement à Paris ou à la campagne? Hélas ! ni d'un côté ni de l'autre il n'est à notre portée, tel que nous le poursuivons. Oui, oui, la femme qu'on voudrait faire nue, on la rencontre une fois en sa vie, quand on a ce bonheur encore ! et c'est alors qu'on tente l'épreuve, en y mettant tout son talent, toute son âme, toute sa foi... Tenez, montrez-moi l'original de la Vénus de Milo ou de la Diane chasseresse, et je vous promets de le rendre sans voiles. J'en ferai un chef-d'œuvre, moi aussi, ou je me tuerai à ses pieds; mais, jusque-là, souffrez que je m'abstienne de nudités et que j'habille mes statues.

Là-dessus, allant chercher sur la selle, où un linge mouillé la maintenait humide, une charmante ébauche de petite paysanne embéguinée jusqu'aux yeux, serrant sur sa poitrine un roitelet, il se mit à la façonner avec ardeur, en fredonnant d'une admirable voix de basse-taille un refrain de chanson agreste.

— Mon Dieu, pensai-je en le quittant, il a raison, après tout. Le nu n'est beau qu'à condition d'être parfait. Si tous les sculpteurs raisonnaient comme lui, la circulation, les jours de vernissage, serait plus facile dans la section des statues, et l'art n'y perdrait rien.

Et en moi-même j'admirais les idées élevées qu'il nourrissait à l'égard de la valeur esthétique de la femme.

Cependant, je ne fus pas long à m'apercevoir que, par une des bizarreries si fréquentes chez lui, autant il la plaçait haut au point de vue artistique, autant il l'enveloppait d'un culte de ferveur et de respect, autant il la traitait, dans la vie réelle, avec indifférence et dédain.

Trop épris de son art pour donner à l'amour aucune place en son esprit et en son cœur, il ne le considérait qu'à son point de vue le plus matériel et le plus bas : comme une nécessité de la chair. Dès lors, la femme n'était plus à ses yeux qu'un objet de plaisir et de luxe, indispensable à son heure, mais coûteux, encombrant, gênant, et dont il fallait s'embarrasser le moins possible. « Elles sont toutes bonnes à prendre et mauvaises à garder », avait-il coutume de dire.

Un soir de la fin de septembre, nous étions réunis dans son petit parloir. Le soleil se couchait sur la forêt de Fontainebleau, parée de toutes les teintes de l'automne, et l'embrasait d'une rougeur de forge dont les reflets allaient jusqu'au zénith caresser de petits nuages roses endormis dans l'azur; tandis qu'à l'opposé, du côté de Saveny, la lune dans son plein, semblable à quelque blanche fleur d'eau, s'élevait lentement au-dessus des champs assombris, dans un firmament presque vert.

Un calme profond descendait sur la campagne avec les premières teintes du crépuscule, et nous en aspirions le charme silencieux, tout en causant à demi-voix, debout dans la fenêtre ouverte. Le bruit d'un équipage singulier, s'avançant sur la grand'route, attira notre attention.

C'était une voiture de vanniers ambulants, chargée jusqu'au faîte de paniers et de corbeilles, traînée par un cheval famélique. Trois personnes l'escortaient, deux hommes et une fille.

Les hommes étaient deux pauvres diables maigres et voûtés, aux tignasses roussâtres, à la démarche veule, aux vêtements indéfinissables. Leur compagne, plus propre d'aspect et toute jeune d'allures, habillée d'un jupon et d'un caraco d'indienne deux fois trop larges pour elle, ne laissait voir de sa personne qu'une profusion de boucles en désordre, noires comme de la suie, débordant d'un mouchoir rouge noué derrière la tête, et un fin visage mordoré, d'une régularité orientale, aux yeux longuement fendus en amande. Tous trois marchaient pieds nus dans la poussière, appuyés d'une main à leur

véhicule dont ils soutenaient ainsi la charge en équilibre.

Arrivés devant la maison, le plus âgé des hommes arrêta son cheval d'un ho! guttural et se mit à crier d'une voix enrouée : « Paniers! paniers! qui veut des paniers? » En même temps, la fille en décrocha deux et s'approcha de notre fenêtre.

— Tudieu! la jolie créature, murmura Frampié : regardez donc! Quelle chevelure! quels yeux! et ce teint doré! et ces cils! on dirait des plumes peintes. Mais nous n'avons pas besoin de tes

paniers, la belle ; n'est-ce pas, Prosper? Tu peux les remporter.

Elle ne paraissait pas l'entendre et demeurait immobile devant nous, nous dévisageant avec curiosité de ses prunelles sombres, brillantes comme des escarboucles. Prosper Norrès, dont la haute stature dépassait toutes les nôtres, semblait surtout la fasciner. Ses yeux revenaient toujours à lui et elle lui offrait du geste ses paniers. Enfin, sur ses signes énergiques de dénégation, elle se résigna, l'enveloppa d'un long regard, si intense et si singulier, que le sculpteur s'en troubla, et retourna à la voiture. Lentement l'équipage se remit en route et dépassa la maison.

— Les pauvres gens, fit Trappeur, ils ne paraissent pas avoir fait de grandes affaires dans le pays. Où vont-ils donc coucher? Il y a loin d'ici au plus prochain village.

— Bah ! dit Frampié, s'ils ne l'atteignent pas, ils en seront quittes pour dormir à la belle étoile. Je suppose que ce ne sera pas la première fois ; ils doivent y être habitués, hein, Prosper?

Mais Prosper ne répondit pas. Penché à la fenêtre, il suivait d'un regard distrait la marche des vanniers, s'éloignant au petit pas. Il fallut une plaisanterie de Frampié pour le détacher de la croisée.

Lorsque nous le quittâmes, vingt minutes plus tard, je fus surpris du peu de chemin qu'avait fait l'équipage ambulant. Soit fatigue de la journée, soit insouciance d'arriver à un gîte, il avait encore alenti son allure et ne se trouvait pas à plus de cinq cents mètres du Bosquet. La brise du soir, qui soufflait par intermittences, apportait le bruit des pas somnolents du cheval, et la lune, maintenant détachée comme une boucle de diamants dans l'azur foncé du ciel, allongeait sur la route blanche la silhouette de la voiture et celle des trois piétons, dont la plus petite, par moments, semblait se retourner.

— Tiens, dit Trappeur, on dirait que la fille attend quelqu'un.

Nous demeurâmes un instant en arrière à regarder son manège. Soudain la porte du Bosquet s'ouvrit derrière nous, Prosper en sortit. Il fit à notre vue un geste de contrariété et un mouvement de recul, puis prenant son parti, nous cria bonsoir et s'éloigna à son tour dans la direction des vanniers.

— Eh bien? me dit Trappeur.

— Eh bien, lui répliquai-je, la petite avait raison d'attendre, voilà tout.

Le lendemain, nous fûmes arrêtés à l'entrée du Bosquet par le gros Georget qui, d'un air mystérieux et fin, très drôle à voir sur sa large figure bonasse, nous dit que son maître était « occupé » et qu'il ne pouvait nous recevoir.

— Bon, dit Henri Trappeur, je la connais, son « occupation ». Elle a un caraco à ramages et un foulard cramoisi, n'est-ce pas? Eh bien ! c'est du joli ! Porte nos amitiés à ton maître, mais ne lui fais pas nos compliments, il n'y a pas de quoi. Nous reviendrons quand il ne sera plus occupé.

Et pour lui faire bonne mesure, nous attendîmes une semaine avant de retourner chez lui ; mais ce fut pour nous heurter à la même consigne.

— Comment ! encore ! s'écria Frampié. Qu'est-ce que cette petite raccommodeuse de paniers a donc d'extraordinaire pour l'intéresser si longtemps. Est-ce que par hasard elle lui apprendrait à tresser des corbeilles? Je serais curieux de voir ça.

— Et moi donc ! s'écria Trappeur. Il faut absolument les surprendre.

Cependant nous eûmes beau assiéger le Bosquet à toutes les heures de la journée ; tantôt le sculpteur venait de sortir avec sa petite conquête, tantôt il n'était pas rentré, nous ne parvînmes pas à les joindre.

Frampié enrageait. C'est trop fort, disait-il, une petite coureuse de route, une va-nu-pieds, une bohémienne ! — car je suis sûr qu'elle a du sang de gitanos dans les veines — l'accaparer à ce point ! le séquestrer de ses amis ! juste à la fin des vacances, quand on n'a plus

que quelques jours à le voir ! Quel guignon !

— Voyons, faisait Trappeur, vous connaissez bien Prosper, toutes les récriminations du monde n'y feront rien ; il faut que son caprice se passe, il nous reviendra ensuite tout entier.

Ce qui se passa, ce fut la dernière semaine de nos congés. L'heure de la rentrée d'octobre sonna, et force nous fut de nous disperser, qui d'un côté, qui de l'autre, sans avoir pour ainsi dire revu Prosper Norrès.

J'allai, cet automne-là, en Égypte, Trappeur et Frampié vinrent m'y rejoindre vers Noël, et de tout l'hiver, nous n'entendîmes plus parler du sculpteur.

Toutefois, nous le croyions de confiance rendu à son train de vie et de travail habituel, et nous ne pensions même plus à l'incident de la petite marchande de paniers.

Qu'on juge donc de notre stupéfaction en la retrouvant, au commencement de l'été suivant, installée ouvertement au Bosquet. Eh ! oui, elle-même, et telle que nous l'avions vue sur la grand'-route : en jupon d'indienne et en caraco, avec son mouchoir rouge et ses boucles emmêlées, sans un iota de changement ni d'adjonction, pas même celle d'une paire de chaussures.

Par quel prodige était-elle encore là ? Comment le sculpteur, si jaloux de son indépendance, si impatient de toute intrusion dans son intérieur, l'y avait-il gardée ? En vérité, nous n'y comprenions rien. Il fallait donc qu'elle s'y fût établie par surprise, et accoutumée petit à petit, sans en avoir seulement l'apparence.

Il est vrai qu'elle y tenait bien peu de place et y faisait bien peu de bruit ; guère plus que ces sarcelles isolées qu'on voit parfois, aux crépuscules de printemps, voler au-dessus d'un marais et s'abattre dans une touffe de roseaux. Et elle donnait bien l'idée d'un oiseau de passage, d'une petite sarcelle sauvage, avec ses gestes vifs, ses allures furtives, son air farouche.

Jamais je n'ai vu créature plus ignorante, plus primitive et plus renfermée en elle-même. Évidemment la nature avait fait tous les frais de son éducation, ou, peut-être de quelque race différente de la nôtre, elle avait grandi et passé au milieu de notre civilisation, de nos mœurs, de nos idées, comme au milieu des villages que traversait sa troupe, sans s'y arrêter et sans y pénétrer.

Prise à la beauté robuste de Prosper Norrès comme au trébuchet, elle était demeurée près de lui, mais sans s'attacher à autre chose qu'à sa personne. Logis, vêtements, service, allées et venues, tout le reste lui était indifférent et ne faisait sur elle aucune impression. Pourvu qu'elle eût à discrétion du pain, de l'eau fraîche et du tabac, dont elle roulait pour elle et pour Prosper d'innombrables cigarettes, elle se tenait pour satisfaite, et le Bosquet tout entier, nid de rencontre pour elle, n'avait pas d'autre mérite à ses yeux que d'abriter ses amours.

Levée chaque matin avec l'aube, son premier acte était de descendre au jardin, où elle se promenait longuement à travers la rosée. Le reste du jour, elle ne bougeait guère de la maison, si ce n'est pour accompagner Prosper quand il l'appelait au dehors.

On la voyait dans le petit parloir, assise à terre, à l'orientale, les pieds dans les mains, — de beaux petits pieds délicieusement modelés et cambrés sous leur couche de hâle, — les yeux mi-clos, silencieuse et immobile. A quoi rêvait-elle alors? Quelles visions du passé ou de l'avenir suivaient, au vague du farniente, ses prunelles si noires ? Songeait-elle aux longues fatigues quotidiennes, aux misères, aux aventures, aux rencontres des jours écoulés dont nous ne savions rien? Jouissait-elle béatement du repos et de l'abri présents ? Elle demeurait des heures inerte, inconsciente de ce qui se disait ou se faisait autour d'elle, plongée en je ne sais quel engourdissement dont elle ne sortait que par intervalles, en s'étirant à la

manière des chattes et des tigresses, pour bondir sur Prosper et le serrer sauvagement dans ses bras.

Le sculpteur s'accommodait de ces manières et ne cherchait pas à les modifier. Aussi peu curieux qu'elle était peu communicative, jamais il ne la questionnait. Il la laissait vivre à sa guise.

Il en était bien libre, après tout ; et nous, habitués à nous passer toutes sortes d'excentricités entre artistes, n'aurions rien eu à dire contre cette singulière liaison si elle ne lui avait causé aucun préjudice. Mais quels ne furent pas notre surprise et notre mécontentement en apprenant que, depuis qu'elle durait, il ne faisait plus rien. Non, rien absolument ; ni une esquisse, ni une ébauche. A partir du jour où il avait été rejoindre la petite vagabonde sur le grand chemin, il n'avait manié un outil.

A quoi donc avait-il employé son temps ? Oh ! mon Dieu, le plus simplement du monde : à se chauffer quand il faisait froid, à se promener quand il faisait beau, à regarder le paysage et à se tenir en joie. C'était d'ailleurs son existence des périodes de paresse, mais jamais il n'en avait eu, à notre connaissance, d'aussi prolongée.

Nous pensâmes du moins qu'une fois réveillé par notre arrivée, retrempé dans notre milieu, il allait reprendre son travail et redevenir sculpteur. Nous vîmes bientôt qu'il n'en était rien !

On entreprit alors de le chapitrer.

Frampié, qui était le plus ancien de ses amis, s'en autorisa pour le gronder de son inaction et l'engager à en sortir au plus vite. Norrès de suite l'envoya promener :

— Au diable ! dit-il, tu m'ennuies avec tes sermons.

La sculpture ne me dit rien en ce moment, j'aime mieux fumer ma pipe et tourner mes pouces.

— Mais, malheureux, voici près d'un an que tu les tournes et que tu ne produis rien !

— Eh bien, après ?... Est-ce que je suis à la tâche, par hasard ? Est-ce que je dois quelque chose à quelqu'un ? Est-ce que je ne suis pas libre de me reposer autant que je le veux et même de ne plus sculpter du tout, si tel est mon plaisir ?

— Non ! mille fois non ! s'écriait le graveur indigné. Tu n'es pas libre d'interrompre ta carrière, d'inutiliser tes facultés, d'abandonner tes travaux, de laisser au néant les créations que tu peux en tirer.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que tu te dois à l'art qui t'a élu, aux œuvres que tu as commencées, à ta réputation, à ta gloire !

Prosper haussait les épaules :

— Ah ! oui, disait-il de sa voix traînante, de sa voix de paysan, la gloire, la réputation, des mots... A quoi ça sert-il en définitive ? Ce que j'en ai me suffit, à moi, et je n'éprouve pas le besoin d'en acquérir davantage. Vivent la tranquillité et la pêche à la ligne !

Il décrochait sa canne de roseau et s'en allait vers la Ruette, en faisant signe à la petite bohémienne de le suivre.

L'inquiétude finit par nous gagner. Ah çà, est-ce que vraiment il n'aimait plus son art ? est-ce qu'il allait l'oublier ? renier son culte de l'idéal et s'enfoncer peu à peu dans le renoncement d'une vie toute matérielle ? Ah ! mais non, par exemple, nous ne le souffririons pas. Nous nous étions tous attachés à lui, ce grand garçon mal équilibré, nous l'aimions non seulement pour nous, mais pour lui-même. Son talent nous tenait au cœur aussi bien que le nôtre et la perspective de le voir sombrer et disparaître nous révolta.

Si la petite coureuse de routes était la cause du mal, si c'était sa présence qui l'empêchait de travailler, son influence qui lui paralysait le courage et l'imagination, qui étouffait l'artiste et ne laissait subsister que le rustre, il fallait les séparer et l'éloigner au plus tôt.

Mais encore par quel moyen ? Comment avoir prise sur elle ? Qu'alléguer à Prosper pour l'en détacher ? Quelles

armes employer contre une créature si peu coûteuse, si peu gênante, qui ne touchait à quoi que ce soit chez lui et ne lui demandait que de se laisser aimer.

En vain, je lui proposai un voyage, une excursion en Norvège ou en Palestine, où il eût eu le temps de se reprendre : il ne voulut pas quitter son pays. Trappeur n'eut pas plus de succès en l'invitant à une villégiature dans un château voisin, et Frampié ne fut pas plus heureux en essayant de détourner de lui la petite vannière. Il en fut pour ses frais et n'obtint pas même un regard.

Enfin, le peintre Nyon, venant à la rescousse, s'avisa d'un expédient. Il connaissait une jolie Roussillonnaise, nommée Flora, presque aussi brune et dorée que la petite marchande de paniers, mais infiniment plus civilisée. Il proposa de la faire venir à Charly pour opérer une diversion. La belle enfant, mise au courant de la situation, ne demanda pas mieux que de s'en charger.

On invita Prosper sous un prétexte quelconque chez l'un de nous et on les mit en présence.

Le sculpteur commença par se montrer fort indifférent aux avances de la jeune femme. Il se tenait sur une réserve bourrue et ne lui répondait que par monosyllabes. Peu à peu, cependant, gagné par ses coquetteries, sa beauté, son piquant, il se départit de sa froideur, prit plaisir à se trouver auprès d'elle.

A la troisième rencontre, ils s'entendaient au mieux. Norrès devenait galant et nous augurions fort bien du triomphe de la pimpante Roussillonnaise sur la fruste bohémienne, lorsque celle-ci, avertie on ne sait comment de la supplantation dont elle était menacée, se leva comme une panthère en courroux.

Nous étions tous à déjeuner chez Henri Trappeur. Elle saisit la première arme qui lui tomba sous la main, un stylet rapporté d'Italie par Prosper, courut jusqu'à la maison du peintre, entra dans la salle à manger au moment où le sculpteur se penchait en souriant sur sa jolie voisine et lui planta sa lame dans le dos.

La chose fut si rapidement faite que personne n'eut le temps de l'empêcher. Deux minutes plus tard, la jalouse fille, dévorée de remords, se roulait en sanglotant aux pieds de sa victime inanimée, pendant que les convives, affolés, appelaient à tue-tête les gendarmes et le médecin.

Cette fois nous crûmes bien tout fini entre le sculpteur et sa petite vannière : mais il faut croire que les mauvais coups donnés par jalousie sont ceux qui se pardonnent le plus facilement, car la première parole prononcée par Prosper en rouvrant les yeux fut pour l'excuser.

Il ne voulut jamais porter plainte contre elle, encore que sa blessure fût assez sérieuse et n'eût dû qu'à la précipitation de n'être pas mortelle. Il la laissa rentrer au Bosquet pour le soigner, et quand, après une quinzaine de veilles durant lesquelles elle ne l'avait pas quitté une seconde, il se retrouva sur pied, nous nous aperçûmes avec dépit qu'ils s'aimaient plus étroitement que jamais ; comme si cette lame de stylet, au lieu de séparer leur chair, les avait rivés l'un à l'autre.

Pour le coup, le découragement nous prit. Que faire maintenant ? Quel remède opposer au mal ? Comment tirer le sculpteur de l'apathie où il s'aveulissait ? Aquel dérivatif, à quelle intervention faire appel pour dissiper sa torpeur et rallumer en lui le feu sacré ?

En vérité, nous n'en savions plus rien, et je me le demandais tristement, un matin que je m'étais levé plus tôt qu'à l'ordinaire.

C'était un matin d'août, il faisait à peine jour encore. Je suivais les bords de la Ruette, dans la direction du Bosquet.

Autour de moi, sur l'herbe des prés, une grasse rosée s'étendait, toute blanche, pareille à une nappe de perles.

Encastrée dans sa bordure de saules, la Ruette, couleur d'opale, coulait silencieusement sur son lit de cailloux, et

nappe laiteuse dans la lumière encore incertaine du matin, avec sa voûte de feuillages, ses bords gazonnés, semblables à du velours vert, et les touffes de nénuphars et de myosotis fleuris semées dans son onde.

Elle faisait songer à ces bassins enchantés où viennent s'abreuver les fées et danser les rondes de Willis.

Après l'avoir contemplée longuement, les bras appuyés à la haie vive qui enclosait la propriété de Norrès et descendait jusqu'à l'eau, j'allais retourner sur mes pas, lorsque le bruit d'une marche alerte et menue, sonnant sur la terre battue d'une allée, me fit lever les yeux.

Qui pouvait parcourir le Bosquet à pareille heure, si ce n'était la petite bohémienne? C'était elle, en effet. Je la vis bientôt paraître au détour d'un massif et me baissai précipitamment derrière la haie, pour l'épier à travers les branches, curieux de savoir ce qu'elle venait faire.

Elle passa à quelques pas de moi, souple, dégagée, un peu haletante, comme si elle venait de courir, une gerbe de roses dans les mains. Arrivée au bord de la rivière, elle la considéra un moment, bâilla, s'étira, leva la tête vers les ramures, regarda de tous côtés autour d'elle et, brusquement, jetant ses fleurs à terre, se mit à se déshabiller. Avant que j'eusse le temps de me re-

de ses berges buissonneuses montait une fraîcheur tranquille, parfumée de baumes aquatiques, que les friquets de roseaux, seuls éveillés à cette heure, piquaient de petits cris furtifs.

Arrivé à la lisière du Bosquet, je m'arrêtai. Là, la rivière s'élargissait et s'approfondissait subitement en formant une courbe prononcée, une sorte de grande coupe à fleur de rives, qu'encadrait un haut taillis d'aulnes, de peupliers et de frênes arrondis en berceau.

Rien ne saurait donner une idée du charme de solitude, de repos et de mystère qui se dégageait de cette grande

connaître, c'était fait, et je n'oublierai jamais le frisson de surprise et d'admiration qui me parcourut de la tête aux pieds à sa vue.

Qu'on se figure une des plus belles statues de l'antiquité grecque, avec je ne sais quoi de plus fin, de plus délié, de plus onduleux dans l'attache des membres, dans la cambrure des reins, dans le port de la tête, de plus chaud et de plus doré dans le velouté des traits et la teinte de la peau : une Vénus Anadyomène croisée d'une bayadère.

Elle avait pris son élan, elle avait sauté au milieu de l'onde, s'y jouait en une série d'évolutions qui faisaient ressortir la grâce et la flexibilité de son corps, et je demeurais pétrifié, ébloui, me demandant comment un tel trésor de beauté avait pu rester ignoré de Prosper, sous les hardes grossières qui l'enveloppaient, et par quelle aberration étrange, par quel prodige d'insouciante sensualité, ayant cette splendide créature à sa merci, il avait vécu auprès d'elle sans s'inquiéter de ses formes, sans lui demander autre chose que des caresses d'amour! Et, tout à coup, une idée lumineuse me traversa la cervelle : la lui montrer là, sous cet aspect nouveau de modèle incomparable, le frapper de la vision de sa perfection plastique comme d'un coup de foudre. Oui, c'était le seul moyen de le guérir, de ressusciter le sculpteur en lui ; mais en aurais-je le temps?

Avec toute la précaution et la rapidité dont j'étais capable, je me glissai le long de la haie, la franchis dès que je fus hors de vue, au risque d'y laisser mes habits, et courus d'une traite à la maison. Tout y était silencieux. Je trouvai Prosper endormi, un bras amoureusement passé autour de l'oreiller de sa petite vannière. Je le secouai vigoureusement.

— Vous m'avez dit un jour de vous montrer l'original de la Vénus de Milo, et que vous en feriez un chef-d'œuvre ou vous tueriez à ses pieds, lui criai-je. J'ai mieux encore, venez voir.

— Hein? quoi? grommela-t-il en se frottant les yeux.

— Vite, vite, repris-je, il y va de votre vie ; mais, au nom du ciel, taisez-vous et laissez-vous guider.

Il faut croire qu'il y avait dans mes paroles et dans ma physionomie quelque chose de bien énergique et de bien pressant, car, sans répliquer davantage, il passa machinalement ses vêtements, et me voilà l'entraînant vers la rivière à travers les allées détournées du jardin, une main sur son bras et l'autre sur sa bouche.

Ce que j'appréhendais, c'était que la baigneuse fût déjà sortie de l'eau et habillée ; mais, en approchant, j'aperçus ses hardes encore éparses sur l'herbe et je fus rassuré. Il était temps, toutefois. A peine étions-nous arrivés au dernier massif d'arbustes, derrière lequel j'obligeai Prosper à se blottir avec moi, qu'elle émergea du bassin, toute reposée de son bain, couverte de diamants d'eau, les boucles ruisselantes. Elle se redressa lentement sur la berge gazonnée, le visage tourné vers la rive opposée, saisit sa chevelure à deux mains et la tordit, en inclinant un peu la tête.

Cependant, Prosper, ahuri de sa course, me jetait des regards interrogateurs, cherchant à comprendre ce que je voulais de lui.

— Regardez, lui dis-je à demi-voix, en écartant les branches des arbustes qui lui dérobaient la rivière.

Au même moment, les premiers rayons du soleil, perçant le feuillage des frênes et des aulnes, tombaient comme une pluie d'or sur la jeune bohémienne.

Le sculpteur l'aperçut, radieuse, comme une divinité sur son socle de velours vert dans ce ruissellement de lumière matinale. Il devint pâle comme un linge, un cri s'étrangla dans sa gorge, ses doigts me saisirent la main et s'y enfoncèrent.

— Cette femme! murmura-t-il d'une voix étouffée. Oh! cette femme! Qui est-elle?... Il me la faut. Tout ce que

je possède, ma vie si elle veut, pour qu'elle pose devant moi!

— Eh! lui dis-je, elle n'en demandera pas tant.

A cet instant, la petite tourna la tête. Il la reconnut, poussa une exclamation dont je ne saurais rendre l'intonation, et courut se jeter à ses pieds.

Ah! que j'avais été bien inspiré! Sauvé, il était sauvé! L'artiste qui sommeillait en lui, galvanisé par la suave apparition d'une beauté complète, s'était ranimé dans une explosion d'admiration et d'enthousiasme. Il baisait les mains de la bohémienne, lui disait des mots éperdus. La simple fille, honteuse d'avoir été surprise, se détournait, prête à pleurer, et ne lui répondait pas.

A peine furent-ils rentrés au Bosquet qu'il la fit monter à son atelier, et s'assura à nouveau de la révélation qui l'avait transporté.

Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir : reproduire cette beauté juvénile, gracieuse et pleine en même temps, rendre ces formes pures, cette harmonie de lignes, cette morbidezza, cette finesse...

Elle se soumit à sa fantaisie, encore qu'elle n'y comprît rien et qu'il lui en coûtât de sacrifier la pudeur de sa nudité, la seule qu'elle eût. Et il se mit à l'œuvre, joyeusement, énergiquement, avec la ferveur d'un croyant et l'ardeur d'un amoureux, mais d'un amoureux, cette fois, de son art et de l'idéal qui l'avait reconquis.

Oh! ce fut un beau retour à la vie passée, aux saintes habitudes de l'effort et du labeur dont nous jouîmes, nous, ses amis, comme Dieu jouit de la conversion d'un pécheur.

Tout ce qu'il y avait en lui de noble, de délicat, de séduisant s'était réveillé du même coup, redonnant à ses causeries le charme entraînant qu'elles avaient plus qu'aucune à de certains moments. Toute sa personne, transfigurée, respirait cette passion intellectuelle, cette élévation d'idées qui m'avaient, l'année précédente, si fortement frappé.

Levé avec l'aube, il ne quittait sa blouse de travail qu'à la nuit tombante, pour se détendre un instant avec nous, avant d'aller prendre un repos justement gagné, et l'on se glissait un à un sur la pointe du pied dans son atelier pour lui voir pétrir et modeler à pleines mottes, avec des gestes superbes, la glaise qui s'animait sous ses mains.

— Ah! revirements de l'existence humaine! disait Henri Trappeur. Penser que cet homme que vous voyez s'activer comme un Titan autour d'une ébauche déjà magistrale est le même qui se couchait, sans force et sans volonté, aux pieds de son modèle, il n'y a pas quinze jours! et que la femme qui a failli l'annihiler pour toujours va lui donner l'immortalité!

Et Trappeur avait raison, il y avait là quelque chose d'étrange; mais, le plus singulier, c'est que Prosper ne fut pas plutôt redevenu sculpteur qu'il se détacha de son modèle. Un autre, de nature mieux pondérée, l'eût probablement d'autant plus ardemment aimé qu'après lui avoir donné toutes les ivresses du plaisir il lui promettait toutes les jouissances et les triomphes de l'amour-propre. Lui, excessif en tout, ne pouvait se partager.

Du moment où la bohémienne incarna la perfection plastique à ses yeux, où il vit en elle la réalisation de ses aspirations artistiques, la divinité de ses rêves de sculpteur, il n'y vit plus autre chose. Ses sens se calmèrent. Il oublia le goût de ses baisers et ne s'en soucia plus.

Elle ne fut pas longtemps à s'en apercevoir : l'amour le plus primitif est clairvoyant, et elle l'aimait de toutes les forces, de toutes les fibres de son être. Elle ne tarda pas à découvrir que, sous les regards d'admiration dont il l'enveloppait, ne couvait plus l'ardeur d'autrefois.

Toutefois, tant qu'elle posa pour lui, elle ne souffrit pas trop : ils ne se quittaient pas et il ne regardait qu'elle; mais quand la statue en terre glaise fut achevée, Prosper fit venir un bloc de

marbre d'Algérie d'une teinte mate et chaude, comme celle de la bohémienne, et renvoyant celle-ci, dont il n'avait plus besoin, s'enferma dans son atelier pour le tailler et le sculpter.

Alors une sombre mélancolie s'empara de la pauvre fille, et dans sa cervelle inculte où les idées ne s'élaboraient pas facilement, un travail douloureux se fit.

Pourquoi le sculpteur l'éloignait-il de lui? Pourquoi lui marquait-il de la froideur et du dédain? Qu'avait-elle fait pour les mériter? N'était-elle pas toujours aussi attachée, elle, aussi caressante et aussi belle? Comment! il défaillait d'extase devant cette beauté! Il n'avait pas assez de mots pour la louer, de talent pour la rendre, et il ne l'embrassait plus! A quoi bon, dès lors, l'admirer tant et vouloir la fixer dans le marbre? Pour quel motif? Dans quel but? Elle avait beau se torturer l'esprit, la nécessité de cette reproduction et l'intention de Prosper lui échappaient.

Elle restait tristement accroupie dans un coin du parloir, ruminant son abandon, les yeux fixés sur la porte de l'escalier, l'oreille tendue aux bruits d'en haut, et chaque résonance du marteau du sculpteur, chaque

écho de sa chanson de travail la faisaient tressaillir de souffrance.

Bientôt, sous cette contraction nerveuse de tout son être, elle s'amaigrit. Son fin visage de bayadère se creusa, les rougeurs éclatantes de sa bouche pâlirent, ses yeux cernés de noir prirent une expression inquiète et hagarde. Sa personne entière s'imprégnait d'un chagrin si violent et si concentré que nous en fûmes émus.

Cependant Prosper ne s'apercevait de rien, lui. Emporté par le feu de l'exécution qui touchait à sa fin, il n'avait de pensée, il n'avait de regard que pour le marbre qui, de jour en jour, prenait la forme qu'il avait désirée, et semblait s'animer à la vie. Tandis que, dans le cœur ulcéré de la sauvage petite vannière, une jalousie terrible montait contre cette statue qui poussait là-haut à son détriment, et qui écrasait son amour.

Enfin, le dernier poli fut donné à l'œuvre de Norrès, et nous fûmes tous conviés à l'aller contempler. Ah ! il n'avait pas menti, le grand artiste, en disant qu'il ferait un chef-d'œuvre, et, avant même que nous eussions parlé, il dut le lire dans nos yeux.

Jamais le marbre, cette chair éternelle, n'a mieux rendu une chair vivante. La petite bohémienne semblait palpiter, en sa pose exquise, avec sa gorge ronde, ses hanches voluptueuses et ses bras fins; à sa ressemblance parfaite, à sa souplesse, à sa grâce, le maître, dans son enthousiasme d'artiste, avait ajouté l'insaisissable poésie, la touche d'idéale grandeur qui n'appartient qu'au génie.

Au milieu des félicitations chaleureuses qui l'acclamaient, ni Prosper ni personne ne songea à s'étonner de l'absence de la petite vannière. Elle était restée en bas, blottie à sa place accoutumée, l'air farouche et les yeux ardents. Elle ne fit pas une question au sculpteur qui planait en plein ciel, conscient d'avoir créé une œuvre impérissable; mais le soir, lorsqu'il fut endormi auprès d'elle, elle se leva sans bruit et gagna l'atelier. Elle allait donc la voir, elle aussi, la rivale de marbre qui lui avait volé le cœur de Prosper.

Il faisait un clair de lune intense, un de ces clairs de lune comme on n'en voit qu'au mois de septembre. Au milieu de la lumière renvoyée de tous côtés par les murs blanchis à la chaux, la statue se dressait sur son socle, tordait divinement ses cheveux, d'où semblaient couler des rayons.

La bohémienne s'approcha et demeura un instant immobile devant elle, fascinée par sa souveraine beauté, ne se reconnaissant plus dans cette sereine figure dont le sourire immuable défiait les passions et le temps; puis un flot de fureur lui monta au cerveau avec une envie irrésistible de se venger sur elle et de l'anéantir.

Elle regarda dans l'atelier, aperçut un lourd marteau posé sur un tabouret, s'en saisit à deux mains et le brandit de toutes ses forces...

Cependant, Prosper Norrès venait de s'éveiller, en proie à un malaise indéfinissable. Surpris de ne pas voir la bohémienne à ses côtés, il se souleva et écouta. Un craquement dans l'escalier, un autre au-dessus de sa tête l'inquiétèrent. Il sauta à bas du lit et monta à son tour à l'atelier.

La porte en était demeurée ouverte; il la franchit au moment où la bohémienne se redressait, armée de son marteau, et le brandissait contre la statue.

Il ne se dit pas que la pauvre fille était folle, il ne se rappela pas qu'elle avait voulu le tuer et qu'il le lui avait pardonné, il ne pensa à rien; il ne vit que son marbre en péril. Tout son sang bouillonna. Il fit un bond prodigieux, leva son bras d'hercule, et, avant que le marteau eût touché la statue, celle qui le tenait roulait, assommée, à ses pieds.

PAUL DYS.

LE BANQUET DES GARDES DU CORPS

ET LES JOURNÉES D'OCTOBRE 1789

I

La présence de l'Assemblée nationale avait apporté une grave perturbation dans la vie si calme de Versailles; pour parer aux éventualités que pouvait faire naître le voisinage de la capitale, agitée par l'esprit révolutionnaire, le roi et les ministres suggérèrent à la Municipalité de Versailles l'idée de renforcer par un régiment de ligne la garnison, qui ne se composait que de la Maison du roi et de quelques détachements de gardes françaises et de gardes suisses. Pour ne pas exciter de soupçons, on désigna le régiment de Flandre, dont le colonel, M. de Lusignan, membre de l'Assemblée nationale, appartenait au parti libéral.

« Un usage immémorial dans l'armée française, rapporte Weber, le frère de lait de Marie-Antoinette, voulait que, lorsqu'un régiment nouveau arrivait dans une ville où il se trouvait d'autres troupes, les officiers des différents corps se donnassent des repas. » Les gardes du corps ne pouvaient se soustraire à cette coutume; ils résolurent donc de souhaiter la bienvenue à leurs camarades du régiment de Flandre, et ils les invitèrent à un banquet pour le 1er octobre 1789.

Les convives étaient au nombre de trois cents; car les gardes du corps, dans une pensée de bonne camaraderie, avaient adressé des invitations à la garde nationale de Versailles et à quelques officiers présents à Versailles. Pour contenir une foule aussi considérable, il fallait un local immense : on songea d'abord à la salle du manège, puis à celle du théâtre; mais l'une était trop nue, l'autre trop exiguë : on demanda au roi de vouloir bien accorder la salle de l'Opéra, ce à quoi il consentit.

Les tables furent dressées sur la scène, dont les décors, ainsi qu'on peut s'en assurer par la gravure de Prieur reproduite un peu plus loin, représentaient une forêt : afin d'avoir plus d'espace, on les mit en forme de fer à cheval; des lustres nombreux furent allumés et des flambeaux, placés de distance en distance, complétaient cet éclairage dispendieux.

Les musiciens de la Maison du roi et du régiment de Flandre furent placés à l'orchestre, et, pour compléter la ressemblance avec un véritable spectacle, le parterre s'emplit de soldats, tandis que les dames de la cour et les habitants de Versailles, munis de cartes, s'installaient dans les loges.

Le repas avait été magnifiquement préparé par les soins d'un traiteur de la ville, le sieur Deharmes, lequel avait fait prix pour vingt-six livres par tête, non compris les vins et les liqueurs. Ni les uns, ni les autres ne manquèrent pourtant, il s'en faut, et l'on porta de nombreuses santés, celles du roi, de la reine, du dauphin, de la famille royale...

« Au milieu de ces santés, rapporte le journaliste Gorsas, se sont présentés dix ou douze grenadiers du régiment de Flandre : il a bien fallu boire de nouveau à la santé du roi. Cette santé a été portée avec les honneurs de la guerre, le sabre nu d'une main et le verre de l'autre. Un instant après arrivent les dragons : même accueil, même cérémonie; un instant après entrent les grenadiers suisses : même accueil, même cérémonie; un instant après suivent les Cent-Suisses du roi : même accueil, même cérémonie.

Malgré ces libations nombreuses, les convives restaient gais et décents ; toutefois leur enthousiasme s'échauffait, et, à chaque santé, ils manifestaient plus énergiquement chaque fois leur dévouement au roi, leur fidélité à la cause monarchique. Le comte de Tessé, écuyer de la reine, et le comte d'Agoult, major des gardes du corps, frappés du spectacle si curieux et si intéressant à la fois qu'ils avaient sous les yeux, pensèrent qu'il réconforterait la famille royale, au milieu des tristes événements qui se déroulaient ; ils allèrent prier la reine de venir voir la fête et d'y amener le dauphin à qui on procurerait ainsi un divertissement charmant.

Le roi arrivait de courre le cerf ; il était encore en costume de chasse. La reine lui proposa de se joindre à elle : il accepta, et la famille royale pénétra dans une loge de face.

« Les musiciens, raconte un témoin oculaire, firent entendre, aux bruits des applaudissements, l'air populaire :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

« Cet air fut accompagné des acclamations redoublées : *Vive le roi! Vive la reine! Vive la famille royale!* Bientôt l'auguste famille fut priée de descendre et de faire le tour de la salle. Marie-Antoinette, par un mouvement irrésistible, imitant son auguste mère, prit M. le Dauphin par la main, et le promena autour des tables, fière de faire voir aux généreux défenseurs du trône le bel enfant qui en était l'héritier présomptif.

« A l'aspect de tant de majesté et de grâces, de tant de beauté et d'innocence, l'ivresse du sentiment et de l'admiration fut portée à son comble ; des larmes de sensibilité remplirent tous les yeux, et la musique entonna aussitôt l'air touchant de *Richard Cœur de Lion :*

O Richard ! ô mon roi ! l'univers t'abandonne.

« Cet air, qui faisait une allusion si frappante à la situation de Louis XVI, fut répété en chœur par toutes les bouches. Jamais il n'y eut concert aussi loyal. Jamais un sentiment plus pur n'électrisa toute une assemblée. Les physionomies augustes du roi et de la reine portèrent ce soir-là l'empreinte du contentement et du bonheur, au lieu de celle de la mélancolie qu'elles offraient depuis plusieurs mois. »

Tant que le roi et la reine se trouvèrent dans la salle du banquet, l'enthousiasme garda quelque réserve ; mais, aussitôt après leur départ, il déborda, et tous ces officiers et soldats, échauffés par le vin, grisés par les cris qu'ils poussaient, entraînés les uns par les autres, se répandirent dans les cours et sur la terrasse du château.

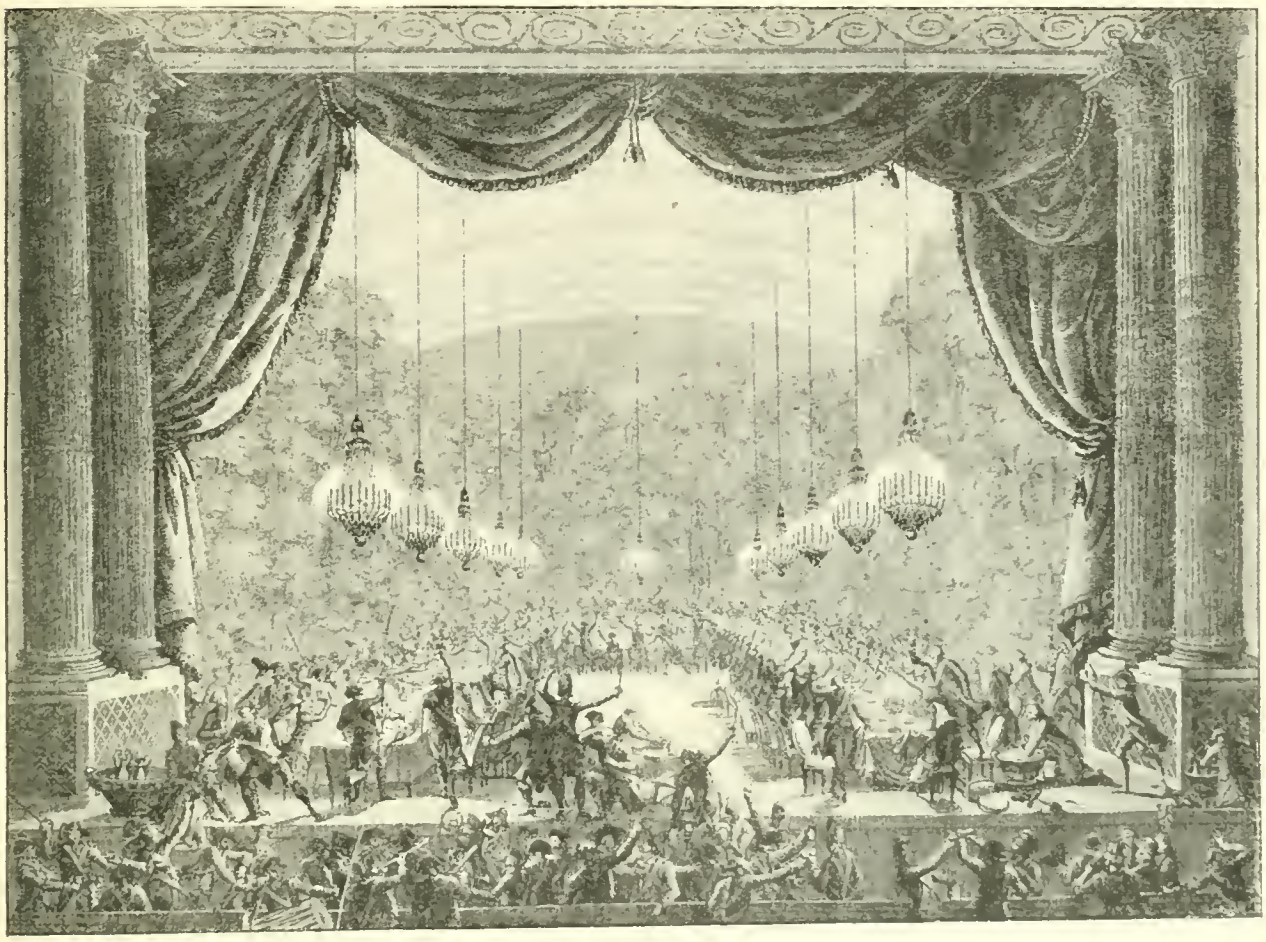
Miot de Mélito, qui se promenait ce soir-là dans les jardins de Versailles, aperçut une foule en désordre qui se précipitait sous les fenêtres de l'appartement de la reine. Il s'approcha et vit ce rassemblement se former en groupes qui se mirent à danser en poussant les cris constitutionnels de : *Vive le roi! Vive la reine!* et ceux-ci, qui l'étaient moins, de : *A bas l'Assemblée nationale!* Cette joie bruyante dura une grande partie de la nuit.

Pendant ce temps, quelques soldats du régiment de Flandre, s'amusaient à grimper le long des colonnes jusqu'au balcon, comme s'ils eussent voulu le prendre d'assaut. Les dames du service de la cour faisaient avec du papier blanc des cocardes et les donnaient aux officiers et soldats qu'elles rencontraient : jeux fort innocents, puisque toute l'armée portait encore la cocarde blanche et ne devait la quitter qu'après les émeutes des jours suivants, le 7 octobre.

Cette fête fut suivie d'une autre du même genre. Comme, malgré les nombreuses santés portées, on n'avait pas épuisé la provision des vins, les gardes du corps invitèrent plusieurs soldats qui n'avaient pu assister au banquet du 1er octobre et de nombreux représentants de la garde nationale de Versailles à un déjeuner qui eut lieu, le 3 octobre, dans la salle du manège. Ce repas composé

de viandes froides, fut pris debout. On y but beaucoup aussi; on porta les santés du roi, de la reine, du dauphin, et on y joignit celle de l'Assemblée constituante et de la garde nationale. Les convives semblent avoir moins bien supporté ces libations répétées, car on les vit sortir presque tous ivres et titubants de la salle du festin.

Il n'y avait là assurément de quoi étonner personne: ce n'était point la première fois qu'on voyait des soldats se griser. Mais on vivait dans des temps où les passions surexcitées ne permettaient plus de juger avec bon sens et sang-froid, et ces deux banquets, travestis en orgies monstrueuses par les ennemis de la royauté, ne tardèrent pas à devenir un acte formidable d'accusation contre le malheureux Louis XVI et la malheureuse Marie-Antoinette.



LE REPAS DES GARDES DU CORPS DANS LA SALLE DE SPECTACLE DU CHATEAU DE VERSAILLES — 1er OCTOBRE 1789

II

Il y avait alors, à Versailles, un marchand de toiles, nommé Lecointre, lequel, malgré la fortune qu'il devait en grande partie à la cour, professait pour elle une haine profonde. Rempli d'ambition, il avait fini par obtenir le commandement en second de la garde nationale de Versailles; cette haute situation l'avait mis en bonne posture auprès des Jacobins, et il justifiait leur confiance en proposant journellement les mesures les plus révolutionnaires.

Les cris de *Vive le roi! Vive la reine!* les protestations de fidélité à la famille royale et tout cet enthousiasme délirant, qui s'était manifesté sans ménagement, portèrent au comble l'exaspération de Lecointre. Il commença par confier son mécontentement à Gorsas, lequel fit du

banquet des gardes du corps un récit complet dans le *Courrier de Versailles,* du 2 octobre. Mais la vérité ne suffisait pas pour exciter la foule, et diverses insinuations furent lancées dans le but d'échauffer les passions et d'amener les colères populaires à des actes de rébellion et même à l'émeute.

LE CORTÈGE DES ÉMEUTIERS A SÈVRES

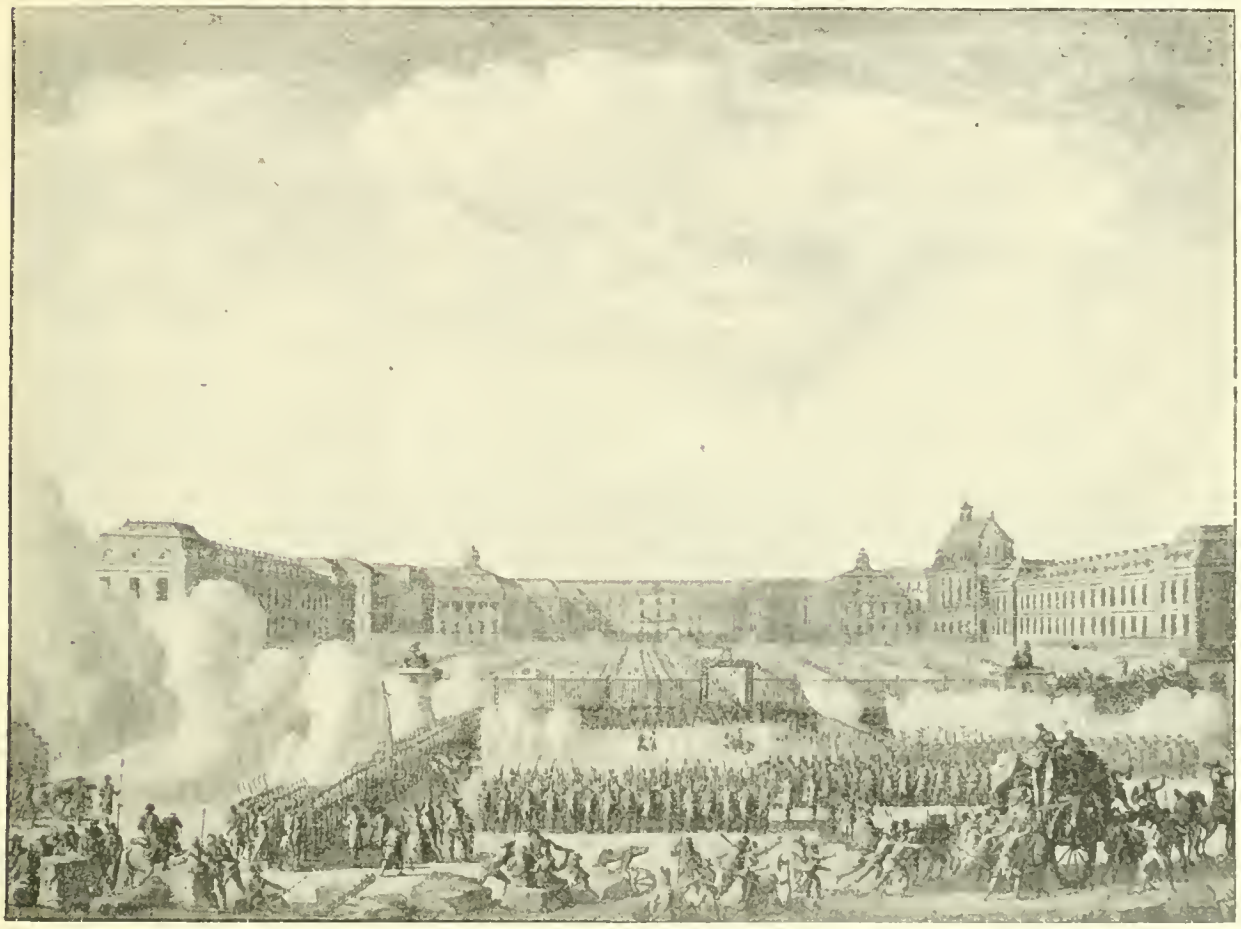
On raconta que la santé de la nation, ayant été proposée (on ne dit pas par qui), avait été rejetée avec outrage; que la cocarde tricolore, devenue un objet de risée entre les mains de ces forcenés, avait été foulée aux pieds : c'étaient là des injures à la nation, des attentats réactionnaires au premier chef. On ne s'inquiéta même pas de savoir ce qu'il y avait de vrai dans ces accusations; la procédure entamée devant le Châtelet sur ces événements devait en montrer la fausseté (nous citerons ici la déposition du marquis d'Agnesseau, major des gardes du corps : « La cocarde n'a point été foulée aux pieds, puisque les gardes du roi n'avaient que des cocardes blanches, qui étaient leurs cocardes d'uniforme, et qu'on ne peut pas supposer qu'ils aient arraché des cocardes aux personnes par eux invitées ; et j'atteste qu'étant présent à ce repas, il n'a été arraché de cocardes à personne. » Mêmes affirmations de la part de MM. de Rebourceaux, garde du corps, de Canecande, chevalier de Saint-Louis, Luillier, maréchal des logis, etc.); mais qu'importait aux meneurs qui avaient besoin de prétextes pour lancer la populace dans les aventures dont ils prévoyaient déjà les suites favorables pour leur ambition? Ce n'est pas tout : dans un moment où les troubles politiques rendaient plus difficile l'approvisionnement de Paris, et où conséquemment la capitale souffrait de la disette, l'énumé-

ration des victuailles et des vins consommés dans ces repas offrait aux jacobins un thème merveilleux pour colorer d'un intérêt philanthropique leurs diatribes contre la cour. Danton, Camille Desmoulins, Marat et d'autres dénoncent « la scandaleuse orgie célébrée à Versailles ». Mirabeau appelle l'attention de l'Assemblée constituante sur « les festins prétendus fraternels qui insultent la misère publique ». Il vise la reine en déclarant que la personne *seule* du roi est inviolable, parole cruelle qu'aggrave encore ce cri de l'abbé Grégoire : « Il faut des victimes aux nations ! »

Ces sinistres propos ne sont que trop bien entendus, et l'agitation commence à envahir Paris. Dès le lundi, 5 octobre, au matin, des femmes se répandent dans les rues en criant qu'on affame le peuple, qu'il n'y a point de pain chez les boulangers. Dans leur fureur, elles vont jusqu'à pendre à une lanterne un boulanger qu'elles accusent de vendre du pain au-dessous du poids ; le malheureux ne doit son salut qu'à une énergique intervention de M. de Gouvion, major de la garde nationale.

Cependant les attroupements se font de plus en plus nombreux. Un homme, petit clerc d'huissier, mais déjà célèbre par la part qu'il a prise aux mouvements révolutionnaires et principalement à la prise de la Bastille, Stanislas Maillart, conseille aux femmes d'aller à Versailles demander du pain au roi. Aussitôt, de tous côtés, éclatent les cris : *Du pain ! A Versailles !* Et la foule, armée de bâtons, de piques et de vieux fusils, se met en marche derrière Maillart qui bat du tambour...

Des gardes-françaises, qui ont depuis plusieurs mois déjà fraternisé avec le



LA FAMILLE ROYALE QUITTE VERSAILLES

peuple, essayent d'entraîner Lafayette et la garde nationale. « Le peuple est malheureux, disent-ils : la source du mal est à Versailles ; il faut aller chercher le roi et le ramener à Paris. S'il est trop faible pour porter la couronne, qu'il la dépose : nous nommerons son fils ; nous aurons un conseil de régence, et tout ira mieux. »

M. de Lafayette fait de vains efforts pour les retenir : ils ne l'écoutent pas et se joignent à la foule hurlante qui s'est lancée sur la route de Versailles. Alarmé à la pensée du danger que courent le roi et l'Assemblée, Lafayette se fait autoriser par les représentants de la Commune à se rendre à Versailles avec la garde nationale. Il réunit trente mille hommes et se met en marche.

A ce moment, la colonne des femmes conduite par Maillart, escortée d'une centaine d'hommes et de deux canons, arrivait à Versailles. Mais, habile dans ses dispositions, Maillart fait passer les hommes et les canons à l'arrière-garde pour que l'on ne voie d'abord que des femmes.

Personne, au château, ne se doutait des événements : on a peine à croire qu'en un pareil temps la police fût si mal renseignée. Le roi chassait, à la porte de Châtillon ; il avait tué 81 pièces, lorsque le marquis de Cubières, son écuyer, envoyé par M. de Saint-Priest, ministre de l'intérieur, accourut et l'informa de ce qui se passait : il revint en hâte au palais.

La reine était également absente : rassurée et rasserénée par le banquet du jeudi précédent et l'enthousiasme que sa vue y avait soulevé, elle s'était rendue à Trianon. C'est de cette retraite préférée que la nouvelle de l'invasion parisienne l'arracha : elle ne devait plus la revoir.

La famille royale réunie, entourée de quelques serviteurs dévoués, délibère. On parle de fuite, mais où ? comment ? Rien n'est préparé, et le désarroi est complet. Quelles forces a-t-on à opposer à l'émeute ? Point ou presque point : seuls, les gardes du corps sont fidèles : le régiment de Flandre se débande. Les soldats disent tout haut : « Nous avons bu le vin des gardes du corps, nous n'en sommes pas moins à la nation. »

Le roi se décide à recevoir une députation de quatre femmes. Il les embrasse et leur dit : « Vous devez connaître mon cœur, je vais ordonner de ramasser tout le pain qui est à Versailles et je vous le ferai distribuer. » Elles repartent, ravies de l'accueil : leurs camarades, qui n'ont reçu ni les embrassades ni les promesses du roi, les huent et parlent de les pendre. L'hostilité de la masse est complète et rien ne peut la réduire. Les plus graves éventualités sont à craindre ; le péril devient à chaque minute plus terrible pour la famille royale, son entourage et ses derniers défenseurs !

La nuit arrive, qui redouble l'effroi des uns, l'excitation des autres, le danger de tous.

Par une négligence incroyable, les appartements royaux ne sont même pas gardés : des insurgés y pénètrent. La reine, prévenue en hâte, n'a que le temps de se lever, de mettre un jupon et un mantelet et de se réfugier dans la chambre du roi avec ses enfants.

Lafayette est enfin arrivé avec la garde nationale : il est près de minuit. Il place ses troupes autour du château. Leur présence et plus encore le besoin de repos chez les émeutiers rendent à la ville quelque calme. Vers trois heures du matin, Versailles devient silencieux : tout dort ou se repose, sauf la famille royale et les gardes du corps, objet des colères populaires.

Le lendemain, M. de Lafayette, qui a passé ces quelques heures à l'hôtel de Noailles, court au château. Effrayé des proportions que prend l'émeute, il harangue les anciens gardes-françaises, cherchant à réveiller en eux le sentiment de l'honneur ; il y parvient, car ces soldats révoltés lui promettent de sauver la vie des gardes du corps. Le roi, de son côté, tente un grand effort. Voyant la foule immense qui se presse

sous ses fenêtres, il se présente au balcon et demande qu'on épargne ces infortunés gardes. Quelques-uns d'entre eux placés près du roi crient alors *Vive la nation!* et jettent leurs baudoulières au peuple, pour marquer leur volonté de ne pas tirer sur lui. De tous les coins de la place partent des cris de *Vive le roi!* et ces mêmes gardes du corps, menacés de mort un instant auparavant, sont soudain entourés et acclamés.

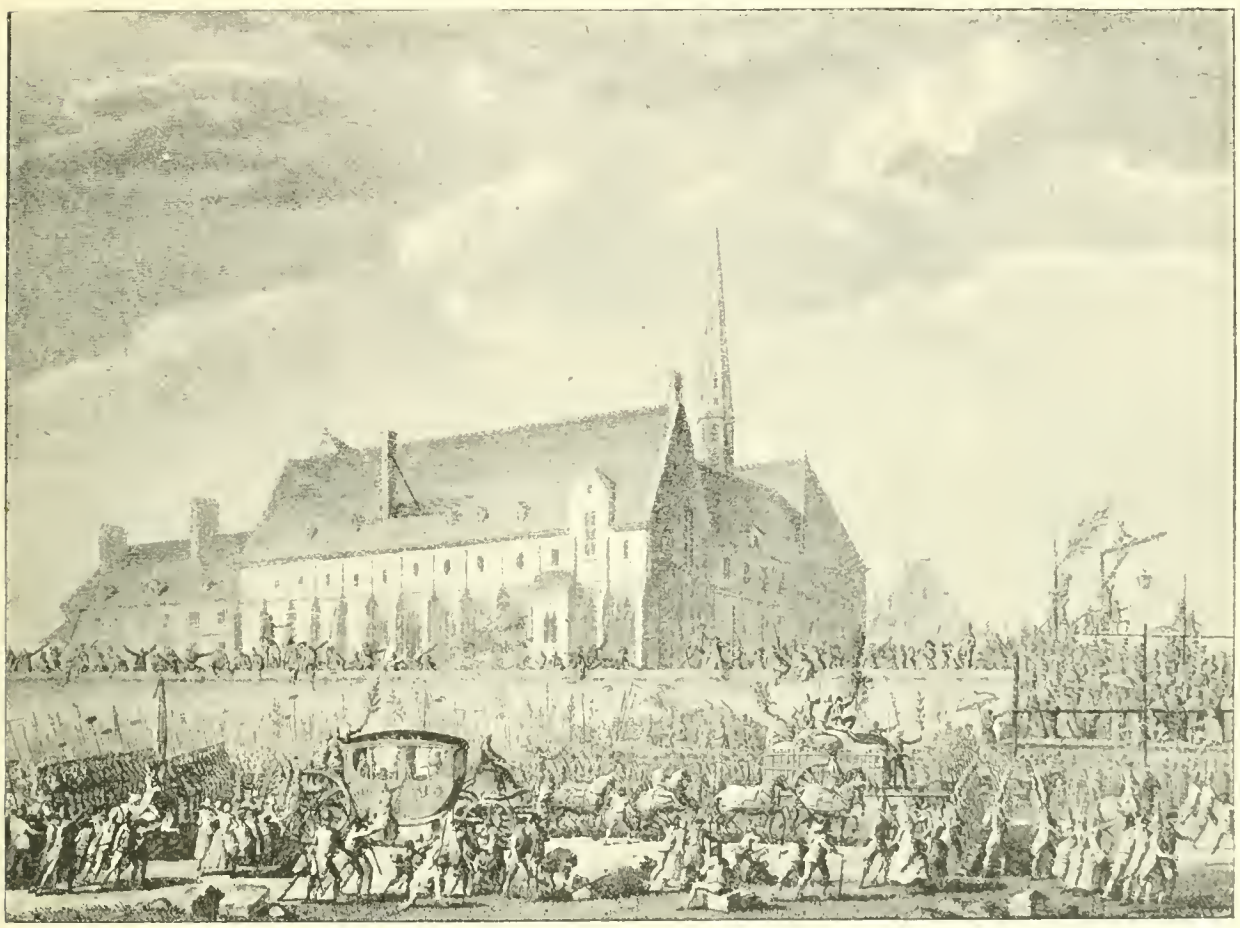
Le danger n'en reste pas moins grand pour la reine. *A bas l'Autrichienne!* tel est toujours le cri de la foule. Cependant il faut prendre un parti. M. de Lafayette, qui se trouve dans le salon avec elle et le roi, a une inspiration.

— Madame, se hasarde-t-il à lui dire, quelle est votre intention personnelle?

La fille de Marie-Thérèse qui, en toutes circonstances, a toujours été si noblement courageuse, n'a aucune peur.

— Je sais le sort qui m'attend, répond-elle; mais mon devoir est de mourir aux pieds du roi et dans les bras de mes enfants.

— Eh bien! madame, venez avec moi! dit Lafayette.



LE CORTÈGE PASSANT DEVANT LE COUVENT DES BONSHOMMES, A PASSY

Et il fait le geste de l'amener sur le balcon, en présence de la foule.

Toute brave qu'elle est, Marie-Antoinette a un mouvement d'hésitation.

— Quoi! seule sur le balcon? N'avez-vous pas vu les signes qui m'ont été faits? Il n'y a point à se méprendre sur leur signification; ils sont terribles.

— Oui, madame, allons-y, reprend Lafayette qui, lui aussi, risque sa vie par cette action.

La reine n'hésite plus; vaillamment, elle s'avance à la vue du peuple. Ne

pouvant faire entendre sa voix de toutes les parties de la place, Lafayette prend la main de la reine et, s'inclinant, la baise avec respect.

Ce simple geste change tout : comme précédemment pour les gardes du corps le revirement est prompt et complet. De la colère, la foule conquise par tant de bravoure et de hardiesse passe à l'admiration. Une clameur immense s'élève aussitôt, envoyant aux oreilles surprises des acteurs de cette scène les cris répétés de *Vive la reine! Vive le général!*

La réconciliation était faite.

Néanmoins, si ses dispositions étaient modifiées, la volonté du peuple n'avait pas fléchi ; il voulait toujours ramener à Paris ceux qu'il appelait *le boulanger, la boulangère et le petit mitron*, dans la croyance qu'il n'aurait plus à craindre les complots de la cour, en possédant la famille royale aux Tuileries, et que, d'autre part, l'abondance reviendrait avec elle.

Il n'y avait pas à lutter : la garde nationale partageait sur ce point les idées des émeutiers. Toute résistance était devenue impossible.

A midi et demi, les voitures étaient prêtes, et une salve saluait le départ pour Paris du roi et des siens, désormais prisonniers, malgré les apparences.

On n'arriva que le soir. Il faisait nuit. Mornes et silencieuses comme une tombe, les Tuileries, abandonnées depuis près de deux siècles, reçurent la malheureuse famille royale, qui ne trouva, dans les pièces vides, que des lits défaits et des sièges dépareillés. Il semblait que, dans cette antique demeure des rois, les nouveaux venus ne fussent que des hôtes passagers... Ce retour à Paris n'était, en effet, que le premier pas dans cette voie douloureuse qui devait les conduire à la mort !

PAUL GAULOT.

Les quatre dessins représentant les principaux épisodes de ce que l'on appelle *les Journées d'octobre* ont pour auteur un homme dont la personnalité n'est pas indigne d'attention.

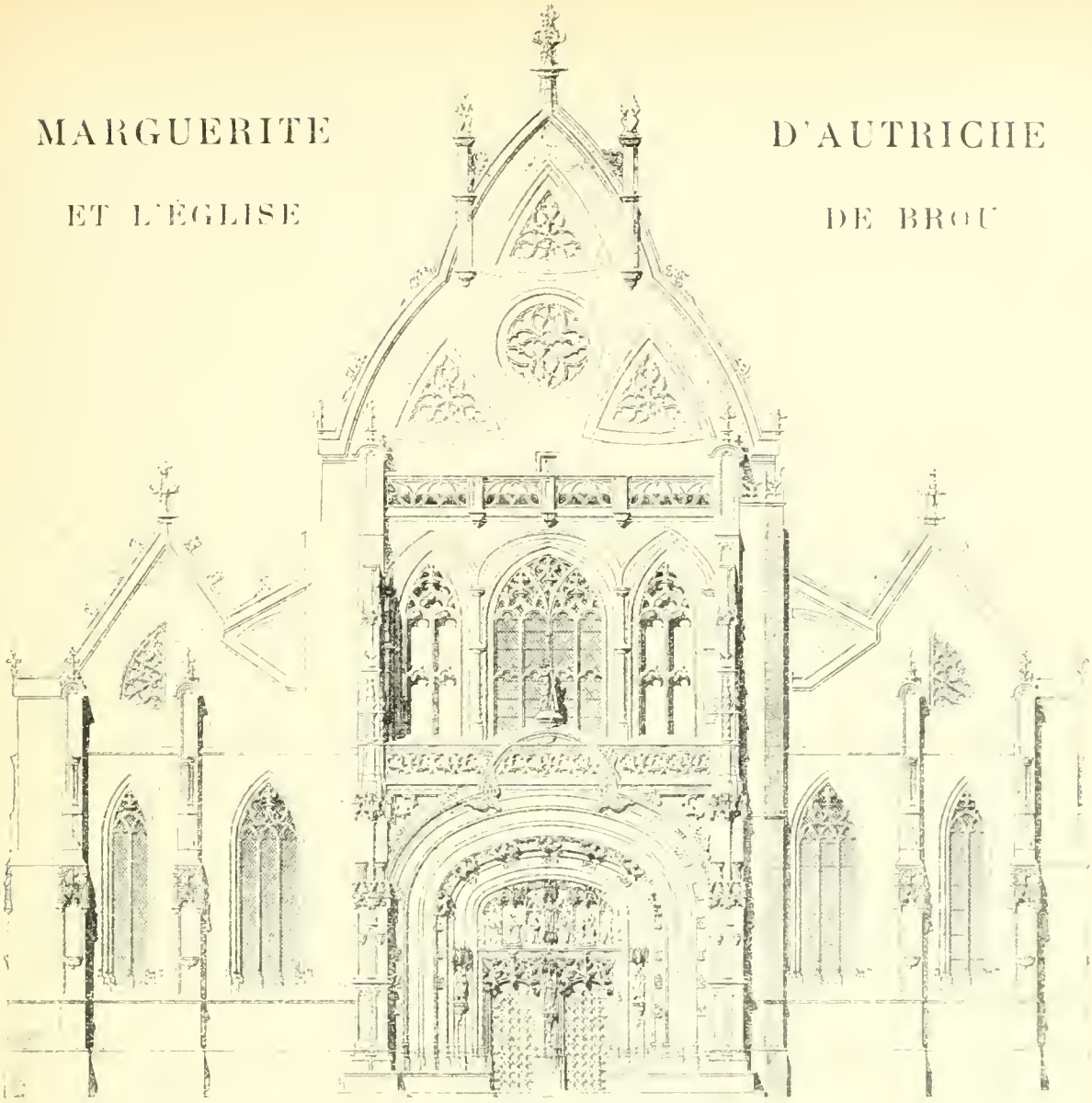
Jean-Louis Prieur, né en 1759, s'adonna de bonne heure à l'étude de la peinture et devint un des élèves de David. L'amitié de celui-ci lui valut, ainsi qu'à beaucoup d'autres de ses camarades d'atelier, le périlleux honneur d'être choisi pour faire partie du jury siégeant au tribunal révolutionnaire.

On sait quel rôle remplit ce jury : Prieur, imbu des idées les plus avancées, se montra un des plus farouches et des plus cruels. Après la Terreur, il fut compris dans les poursuites intentées contre Fouquier-Tinville et les complices de son œuvre abominable. De nombreux témoignages établirent que, pendant les débats, il s'amusait à dessiner des têtes coupées ou à faire la caricature des accusés. Il ne trouva, pour sa défense, que ces piteuses excuses à invoquer : « On me calomnie : jamais un juré ne prit avec plus de soin des notes sur tout ce qui se passait à l'audience. Quelquefois j'ai dessiné des caricatures, des cochonneries, des petites bêtises, voilà tout. » Il avait participé à toutes les infamies du tribunal révolutionnaire, condamnant sans preuves, faisant, en un mot, partie de ceux que les Terroristes appelaient « les jurés solides » et qu'on faisait siéger arbitrairement dans tous les procès où l'on voulait un arrêt impitoyable. Il fut condamné à mort avec Fouquier-Tinville et quatorze autres juges et jurés ; leur exécution eut lieu le 18 floréal an IV (7 mai 1795).

Les estampes de Prieur se trouvent à la Bibliothèque nationale. On peut voir, au Musée Carnavalet, le très curieux portrait qu'il fit de Marie-Antoinette à la Conciergerie.

P. G.

MARGUERITE D'AUTRICHE ET L'ÉGLISE DE BROU



FAÇADE DE L'ÉGLISE DE BROU

L'église de Brou, située dans un faubourg de la ville de Bourg-en-Bresse, est certainement un des édifices les plus intéressants de l'architecture française, non seulement par sa beauté propre et l'importance des œuvres d'art qu'elle contient, mais aussi par son remarquable état de conservation.

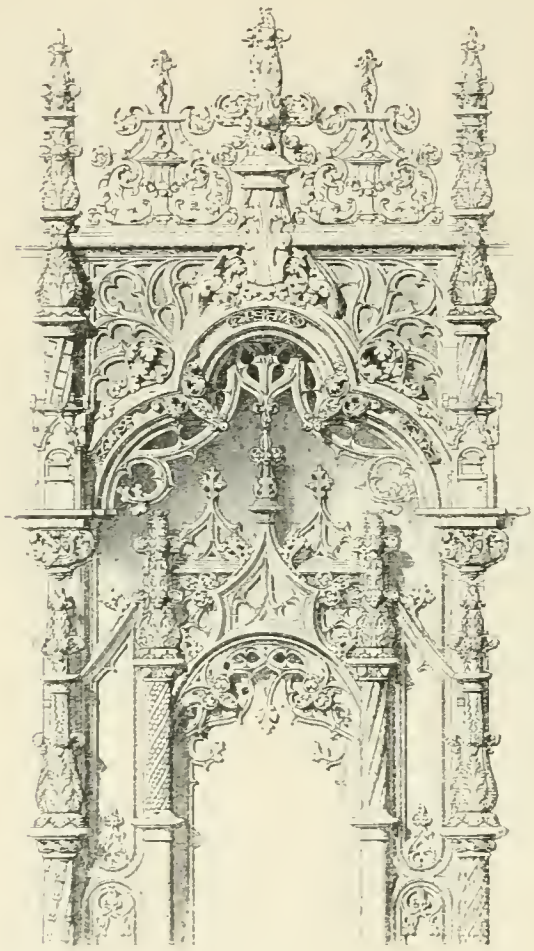
Bâtie sur un terrain très sec, avec une pierre très blanche et de grain très fin (pierre de Ramane et de la Gravelle-en-Bresse), cette église présente encore un éclat et une pureté de lignes qui lui donnent un air de jeunesse tout à fait séduisant. Ce n'est pas qu'elle ait l'aspect moderne; on voit bien sa date, mais il semble que le temps n'ait pas eu de prise sur elle.

Cependant l'intérêt d'art n'est pas le seul qui s'attache à ce monument. Les conditions dans lesquelles il a été élevé, le nom de la princesse qui en a ordonné et dirigé la construction, suffiraient pour le recommander à la postérité. Peu de figures historiques méritent plus le respect et la sympathie que Marguerite d'Autriche, qui en faisait poser la première pierre en 1511. Aussi bien, pour comprendre la signification de l'église de Brou, est-il nécessaire de rappeler le caractère et la vie de celle qui l'a fondée, qui n'a cessé de s'y intéresser jusqu'à sa mort et qui en a fait une œuvre essentiellement personnelle.

Grande par l'intelligence et le caractère, instruite, aimable et vertueuse, elle a été un des plus actifs et des plus habiles politiques de son siècle; elle a

gouverné les Pays-Bas, elle a contribué à la ligue contre Venise en 1508, elle a négocié le traité de Cambrai; en même temps, elle a suffi à tous ses devoirs de famille et ils ont été lourds et nombreux.

Sans doute, Marguerite d'Autriche a soutenu de tous ses efforts, contre la



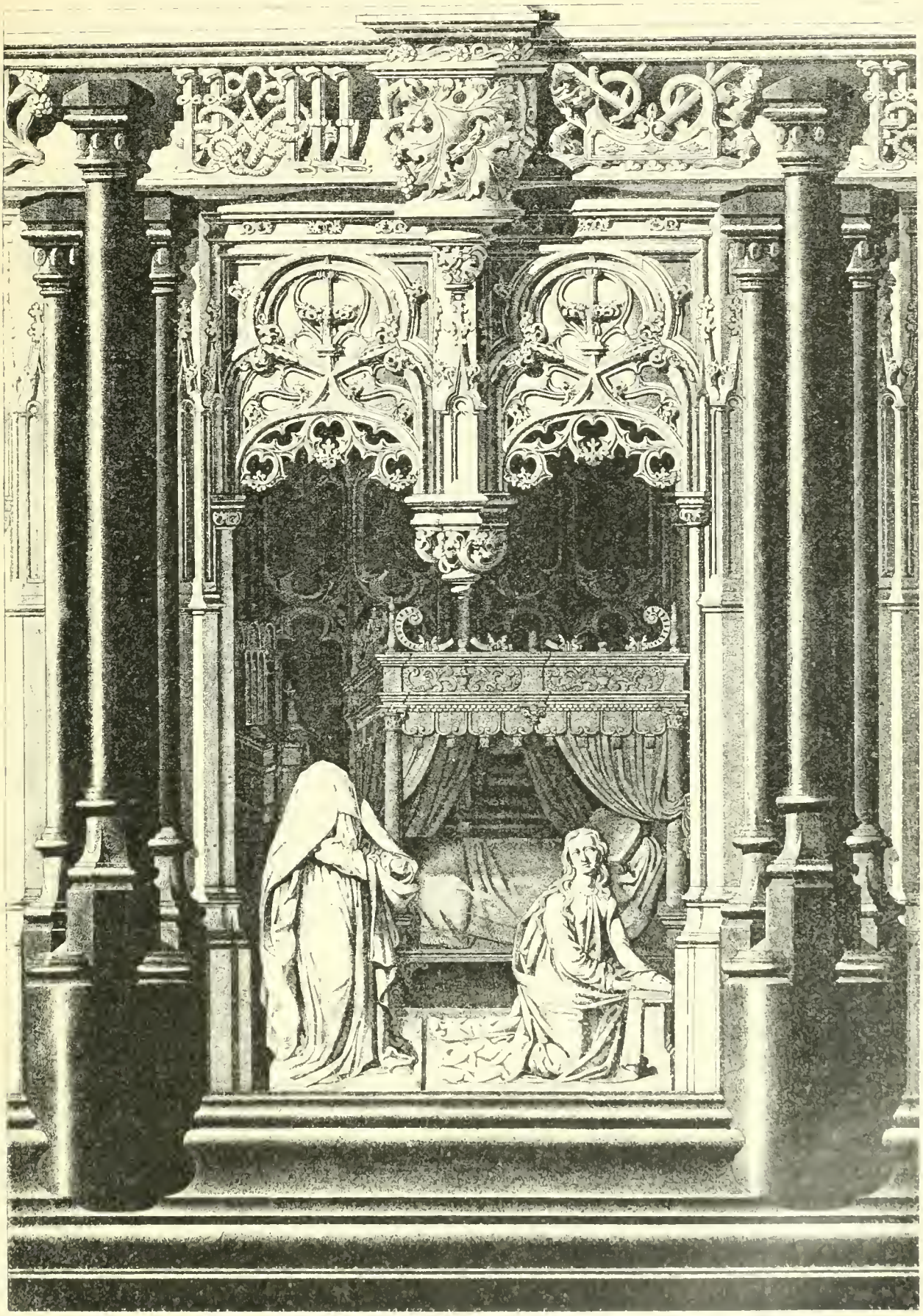
SCULPTURE DU CHŒUR

France, la politique de sa maison, ses intérêts et sa gloire. C'était son droit; c'était même son devoir.

Malgré cela, elle nous appartient plus qu'à moitié. Française par sa mère, Marie de Bourgogne, elle l'est encore par son éducation et ses goûts. Le français est sa langue habituelle.

C'est dans une terre française, en somme, c'est à Brou qu'elle a peut-être mis le meilleur de son âme. Partout apparaît dans le monument la devise française qu'elle avait adoptée : FORTUNE INFORTUNE FORT UNE. Elle court en dentelle de pierre sur les murs, on la lit en découpures de marbre ajouré le long du chœur et sur les balustrades des tombeaux. Elle se montre en lettres de couleur dans les verrières. Cette devise, qui témoigne bien du goût détestable du temps pour le jeu de mots, celui-ci ne fût-il qu'une simple allitération, est cependant assez claire. Elle doit s'expliquer ainsi : « La destinée s'acharne avec force contre une seule personne, la frappe à coups redoublés. »

Ces tristes paroles ne convenaient que trop à la princesse qui les avait choisies, et cette convenance les rend touchantes. La maison d'Autriche, au commencement du XVIe siècle, semble avoir été l'objet des prédilections de la fortune qui accumule sur elle les faveurs les plus imprévues. Mais que de tristesses individuelles au milieu de ces gloires et de ces prospérités dynastiques! Qu'on en juge par Marguerite d'Autriche qui, outre ses propres malheurs, reçoit le contre-coup de tous ceux de sa famille. Elle perd sa mère lorsqu'elle n'avait que deux ans. Les Gantois s'emparent aussitôt de la pauvre petite fille et de son frère Philippe qui n'a qu'un an de plus qu'elle. Ils les séparent brusquement de leur famille, pour en faire contre Maximilien leur père des otages politiques. La grandeur de son rang n'a pour elle d'autre conséquence que de lui enlever les consolations permises aux plus humbles. A trois ans elle quitte son pays et ses parents pour être élevée en France et y épouser le Dauphin « lorsqu'elle aura l'âge requis ». Son fiancé, devenu roi, la renvoie à son père pour épouser Anne de Bretagne. Fiancée de nouveau à l'infant don Juan, elle manque de périr avec le navire qui la transportait en Espagne. Femme de Don Juan, elle le perd au bout de quelques mois (oct. 1497) et perd aussi, quelques jours après sa naissance, le fils posthume qui aurait pu la consoler. Il semble qu'une autre vie va s'ouvrir devant elle lorsqu'elle épouse (sept. 1501) un des plus brillants seigneurs de l'Europe, Philibert le Beau, duc de Savoie. Au bout de trois années



L'ANNONCIATION — SCULPTURE DU CHŒUR (*Latitude restaurée.*)

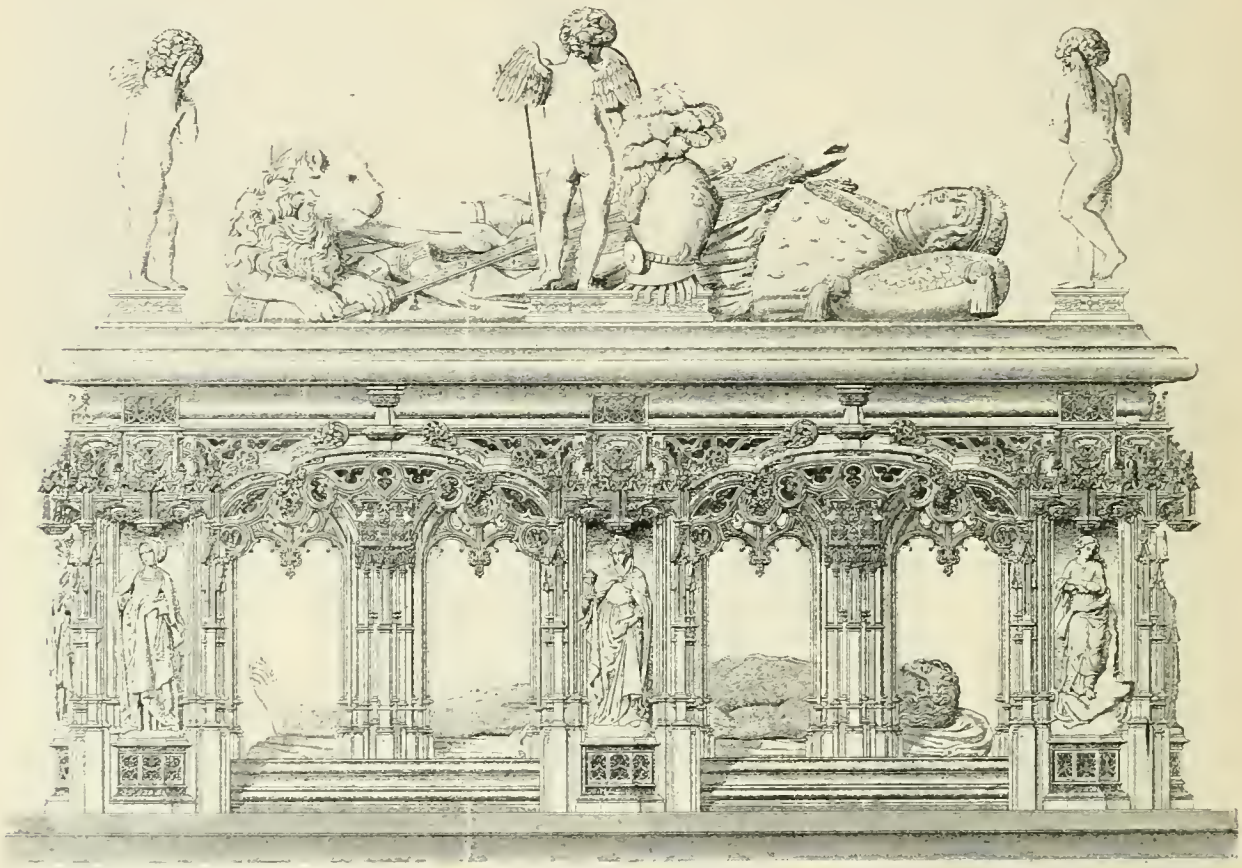
d'union, Philibert mourait dans toute la force de la jeunesse des suites d'une

imprudence commise à la chasse (10 sept. 1504). Tout d'abord cette âme énergique fléchit. Elle se retire au château de Pont-d'Ain, y vit dans la retraite, découragée de toute vie active.

Me faudra-t-il toujours ainsi languir?
Me faudra-t-il enfin ainsi morir?
Nul n'ara-t-il de mon mal cognoissance?
Trop a duré, car c'est dès mon enfance.

Elle n'avait que vingt-cinq ans lors-

Mais cette perte lui impose de nouveaux devoirs. Elle est désormais seule responsable de l'éducation des enfants de son frère — leur mère, Jeanne la folle, étant incapable de la diriger — de Charles surtout qu'attendent de si grandes destinées. Elle lui a choisi sans doute d'excellents précepteurs ; mais elle sait que la science seule ne suffit pas à un chef d'empire. Elle habitue peu à peu



TOMBEAU DE PHILIBERT DE SAVOIE

qu'elle résumait ainsi une vie déjà longue de déceptions et de douleurs. La fortune n'avait cependant pas fini de la frapper. Son frère, sur lequel elle avait reporté toutes ses affections, meurt inopinément comme son époux, à la suite d'une partie de paume qu'il avait poursuivie avec trop d'ardeur. Ce dernier coup accabla Marguerite. Elle ne songe plus qu'à la mort et compose en latin son épitaphe :

Ecce iterum novus dolor accidit.

. . . . . .

O vos omnes qui transitis per viam.
Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

son neveu au maniement des affaires, et il apprend la politique en la regardant faire. Enfin Charles est empereur, et il le doit en grande partie à l'habileté et au dévouement de Marguerite. Sa tâche est-elle terminée? Il n'en est rien.

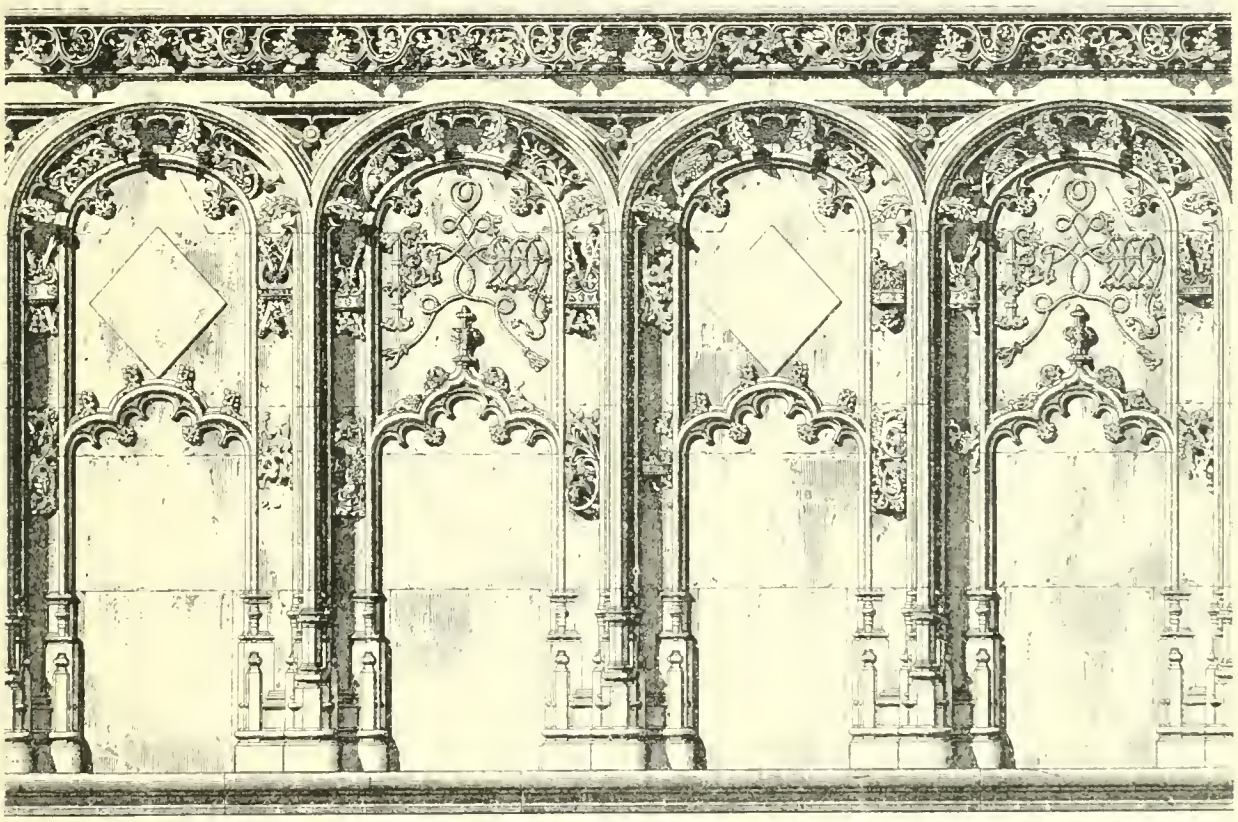
Bientôt, elle voit arriver en Flandre, errante et fugitive, sa nièce Isabelle, femme du roi de Danemark Christian II, qui a été détrôné. Vainement cette princesse espérait-elle que son tout-puissant frère Charles-Quint va rétablir sa situation. Elle meurt de chagrin à Gand (1526), recommandant ses trois enfants

à sa tante Marguerite qu'elle a toujours appelée sa mère.

C'est au moment où Marguerite quittait la Savoie pour prendre le gouvernement des Pays-Bas (1506) que le projet d'élever une église à Brou pour y réunir le tombeau de son époux et le sien est définitivement formé.

Malgré tous les artistes de renom qu'elle avait autour d'elle dans les Pays-Bas, elle s'adressa à des Français, dont la renommée, il est vrai, était européenne, l' « imagier » Michel Colomb et le peintre-architecte Jean Perréal. Ils s'étaient surtout rendus célèbres par les tombeaux du duc François II de Bretagne et de sa femme Marguerite de Foix. Perréal avait donné les dessins; Colomb et ses élèves avaient fait les sculptures. On comprend donc que le choix de la duchesse de Savoie se soit porté sur eux, puisqu'elle voulait leur confier un travail analogue.

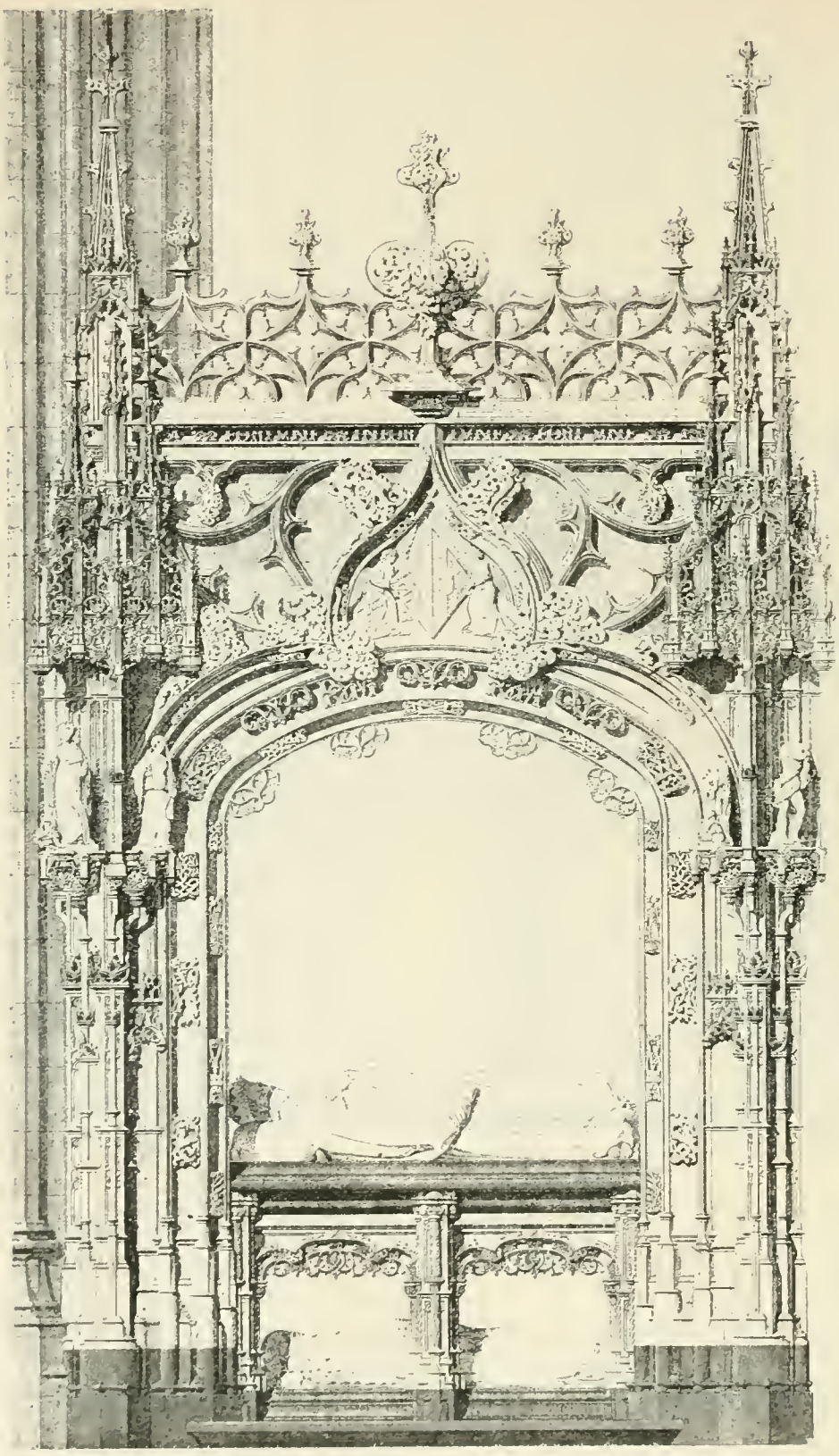
L'affaire sembla d'abord très bien s'engager et l'on a conservé une lettre de Michel Colomb à la duchesse. Mais Michel Colomb était fort vieux et il mourut peu après avoir fourni les maquettes des tombeaux projetés. Quant à Perréal, aujourd'hui assez oublié, c'était alors un artiste très estimé et même une manière de grand personnage, recherché des princes, mais ayant de lui une plus haute opinion que ses admirateurs les plus décidés, hâbleur, fanfaron, plus soucieux de promettre que de faire, soucieux surtout de se faire payer au plus haut prix ses promesses. La forfanterie et les intrigues de Perréal ne tardèrent pas à lui faire perdre les bonnes grâces de Madame Marguerite, qui finit par s'adresser à deux Flamands, le sculpteur Conrad Meyt et l'architecte Van Boghem, dont on peut voir la dalle tumulaire dans l'église de Ceyzériat.



POURTOUR DU CHŒUR

Ces incertitudes avaient amené de grands retards. Et ce ne fut qu'au mois de mars 1511 que la première pierre du monument fut posée.

Dès lors on poursuivit les travaux à la fois avec la plus grande activité et le plus grand soin, de sorte que la rapidité

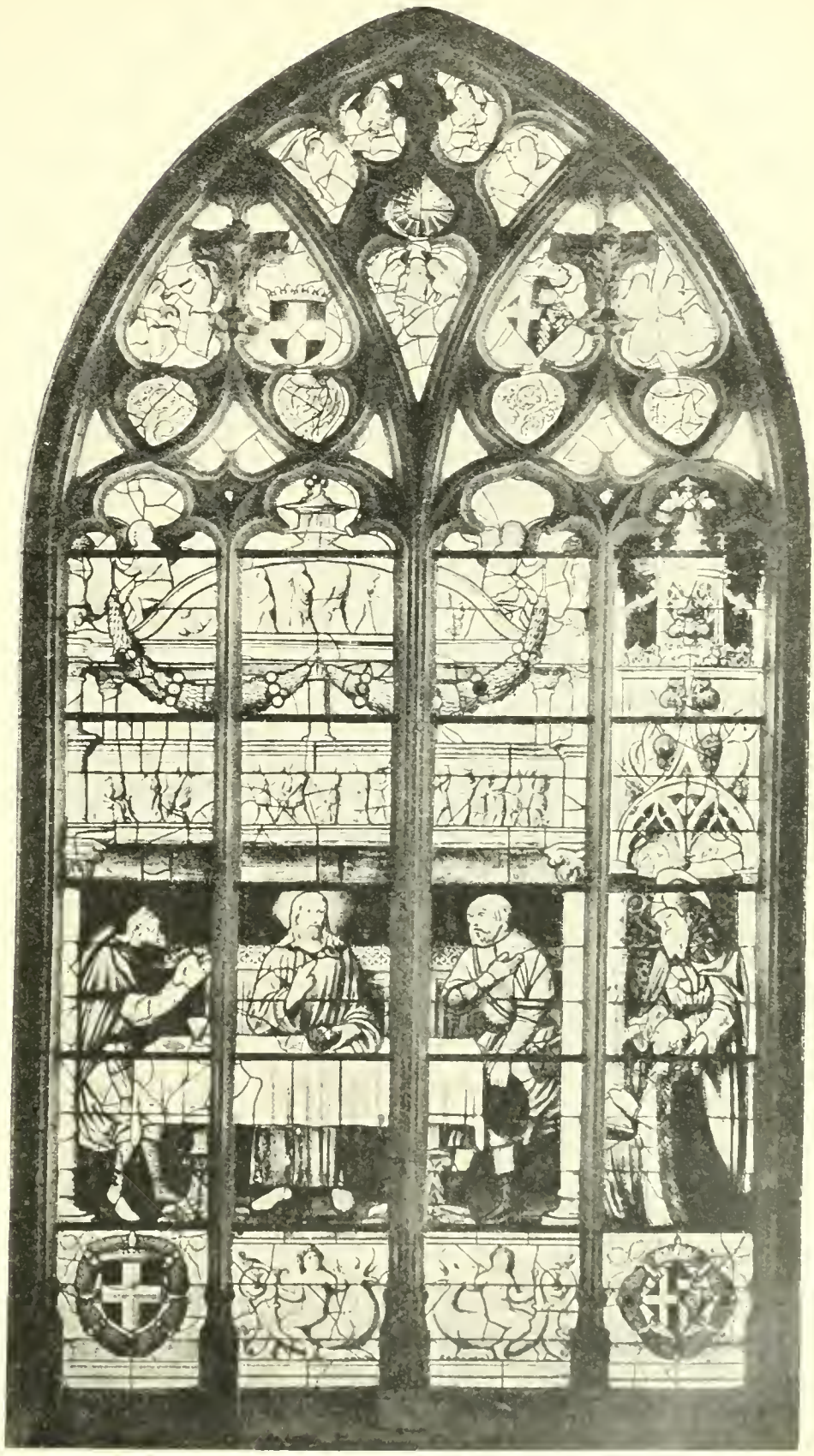


TOMBEAU DE MARGUERITE D'AUTRICHE

de la construction de cet édifice considérable, si fouillé, si varié, si riche de détails et de monuments annexes, tout en assurant la permanence d'un même style, n'a nui en rien à la perfection de l'exécution. Il est vrai qu'on ne visa pas à l'économie. Mais l'argent mis sans compter à la disposition d'artistes de talent ne suffirait pas à expliquer l'impression d'unité et de plénitude que l'on éprouve en pénétrant dans l'intérieur de ce monument qui semble avoir une âme. Au milieu de ses occupations si multiples et si absorbantes, la gouvernante des Pays-Bas n'oublie jamais l'église qui doit contenir les restes de ce qu'elle eut de plus cher au monde et où elle doit reposer un jour. Elle veut y résumer, dans une œuvre digne de sa maison, son amour, ses tristesses, son goût pour les arts.

Elle se disposait à aller voir par elle-même l'état des travaux, lorsqu'elle mourut (1er décembre 1530) à cinquante ans, à la suite d'un accident vulgaire et bizarre, comme si un destin fatal l'avait jusqu'au bout poursuivie. Pendant sa toilette, une de ses dames d'honneur, Madeleine de Rochester, laissa tomber un vase de verre qui se brisa et dont un éclat sauta par un grand hasard au fond d'une des

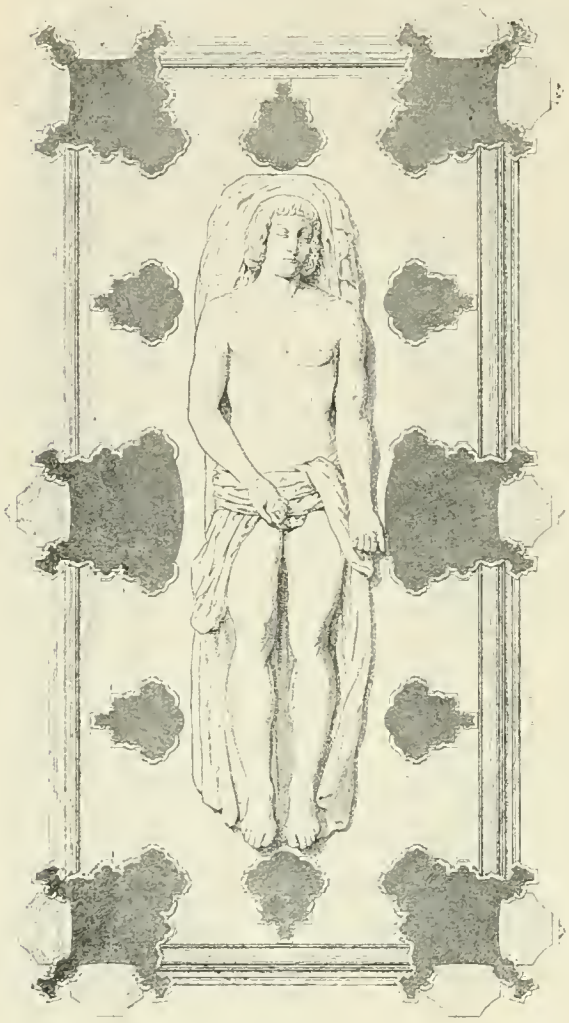
mules de la duchesse. En y mettant son pied nu, elle se sentit blessée sans y faire d'abord grande attention. Mais la plaie s'envenima, la gangrène s'y mit, l'amputation fut jugée nécessaire. Elle mourut soit des suites de l'opération, soit de la trop grande quantité d'opium qu'on lui avait fait prendre pour lui épargner la douleur. On anesthésiait alors presque au hasard avec des moyens insuffisants et, comme il s'agissait d'une princesse, on avait forcé la dose. Il semble bien, malgré ce qu'ont d'obscur ou de contradictoire les témoignages contemporains, que c'est l'opium qui fut le vrai coupable. En effet, lorsque, le 2 décembre 1856, les trois anciens cercueils de Brou furent solennellement ouverts en présence d'un envoyé de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, pour transporter les restes qu'ils contenaient dans des cercueils nouveaux, on remarqua que le squelette de Marguerite d'Autriche était intact et qu'aucun os n'avait été atteint.



Les Disciples d'Emmaüs, vitrail.

Le pied gauche de la statue funéraire présente, près d'une veine grisâtre du marbre, une encoche. On a dit que le

sculpteur avait voulu rappeler ainsi la blessure qui avait causé la mort. Mais ce raffinement d'exactitude est peu vraisemblable et un examen attentif ne permet guère de voir là qu'un éclat accidentel de la pierre.



TOMBEAU DE PHILIBERT LE BEAU
FIGURE DE L'ÉTAGE INFÉRIEUR
APPELÉE « LE GISANT »

Quoi qu'il en soit, en 1530, le monument était presque achevé et il pouvait être consacré en 1532. Seul, le retable du grand autel n'était pas commencé. Il devait être en marbre blanc, comme les mausolées. Elle l'avait bien recommandé à son neveu au moment de sa mort. Mais Charles-Quint, quoiqu'il fût son héritier, se contenta d'un encadrement vulgaire contenant un tableau sans grande valeur sur saint Nicolas de Tolentino. C'est seulement dans notre siècle, lorsque l'église de Brou fut complètement restaurée, que le désir de la fondatrice fut enfin réalisé. Aujourd'hui, l'ensemble est complet et le retable de marbre avec ses statuettes de bronze modelées par Legendre-Herald est digne des richesses artistiques qui l'entourent.

Ces richesses ont été souvent décrites et nos gravures suffisent à en donner une idée. Certains points, cependant, seront utilement mis en lumière. Ce qui frappe tout d'abord, malgré la facture flamande, sensible comme on pouvait s'y attendre en bien des parties, c'est l'aspect français de l'édifice aussi bien dans l'architecture générale que dans les sculptures.

Il semble que les dessins de Jean Perréal et les maquettes de Michel Colomb aient servi de guide aux artistes qui les ont remplacés. Un texte du temps nous dit que Van Boghem poursuivit l'exécution du monument d'après les plans « que Mme Marguerite lui avait baillés ». Le gothique finissant y unit toute la richesse de son ornementation avec les formes plus simples de la Renaissance qui commence. L'ogive et le plein cintre, les lignes horizontales et le système vertical se marient sans effort dans la façade de la façon la plus originale. Il y a, par exemple, dans l'espèce de fronton qui surmonte la partie centrale, des fenêtres en triangles légèrement curvilignes tout à fait ingénieuses.

Quant aux sculptures, il y a moins de lourdeur, plus de variété et d'élégance dans les types, plus de vivacité dans les gestes et les physionomies que dans bien des sculptures flamandes de cette période. Aussi bien trouvons-nous des noms français parmi les sculpteurs occupés à Brou. Ces noms sont peu connus ; combien cependant sont arrivés à une grande réputation et qui l'ont moins méritée. Aussi est-ce un devoir, sans craindre le reproche d'une érudition inopportune, de signaler au lecteur ces noms injustement oubliés. Parmi les sculpteurs de Brou, il faut citer au premier rang Conrad Meyt, qui fit les figures de Philibert et de Marguerite,

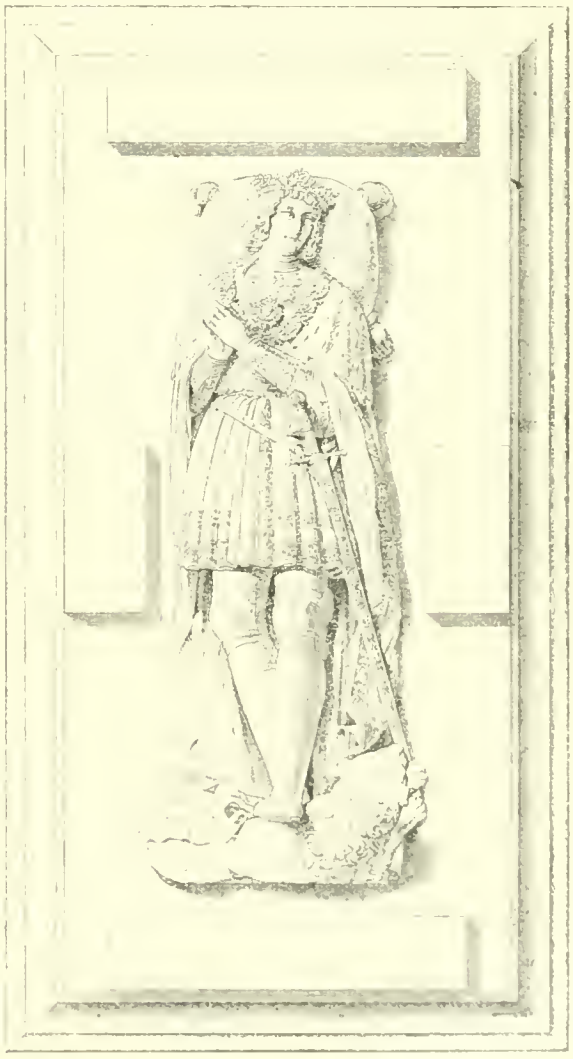
Philippe de Chartres et André Columban, dont les statues de saint Philippe et de saint André (au portail) passent pour être les portraits. Les autres se nommaient Jean de Louin, Jean Rolin, Amé Picard ou Le Picard, Amé Carré, statuaires, Pierre Terrasson, sculpteur sur bois, si l'on en croit le manuscrit anonyme de la Bibliothèque nationale que nous citons volontiers, — car il paraît avoir échappé à Rousselet et même à Dupasquier, dans sa belle *Monographie de l'église de Brou* à laquelle nous avons emprunté plusieurs de nos gravures, — il faut y ajouter Nicolas Ducré, auteur du bénitier qui se trouve dans le bas de la nef. Ce bénitier est en marbre noir.

Les trois tombeaux de Marguerite de Bourbon, de Philibert de Savoie et de Marguerite d'Autriche sont du marbre de Carrare le plus beau. Marguerite les avait fait venir à grands frais « d'auprès de Pise, en Toscanne ». Ces tombeaux sont conformes au type qui dominait alors dans les monuments funèbres de grand apparat. Ils ont deux étages ayant chacun une statue du défunt le représentant, à l'étage inférieur, dans tout le dépouillement de la mort, et, au-dessus, dans tout l'éclat du rang qu'il occupait dans le monde.

Ces œuvres sont comparables à ce qui se faisait alors de plus beau en Italie (Michel-Ange excepté), dans le reste de la France, ou en Allemagne. L'influence italienne, qui se faisait déjà sentir en France, s'affirme principalement dans la ressemblance que présentent les génies ailés ou les anges qui accompagnent les grandes statues funéraires avec les figures analogues des peintures un peu antérieures de Mantegna, telles qu'on les voit, par exemple, dans *le Triomphe de César*. Quoiqu'on ait cherché à faire de ces génies des enfants — et il y a progrès à cet égard sur bien des figures de l'antiquité grecque — les formes trop allongées et d'une anatomie trop accusée nous montrent plutôt encore de petits hommes que de véritables enfants.

Ce sont surtout ces tombeaux que l'on va voir à Brou. Mais il y a bien d'autres parties qui méritent l'attention : les vitraux, sur lesquels nous reviendrons, le pavé et les stalles.

Le pavé du chœur et des chapelles latérales était composé de briques émaillées dont la marche a presque complètement usé le revêtement, mais l'on retrouve encore, dans quelques parties plus retirées, des traces de figures humaines en buste, d'animaux et d'ornements. Dans les stalles du chœur, à côté de sculptures d'un style élevé, on voit des figures grotesques où s'affirme ce



TOMBEAU DE PHILIBERT LE BEAU
FIGURE DE L'ÉTAGE SUPÉRIEUR
APPELÉE « LE DORMANT »

caractère de grossière fantaisie que la gaieté populaire du moyen âge n'hésitait pas à introduire jusque dans le sanctuaire. Un singe à cheval sur une cloison fait des grimaces à un moine

juché sur la cloison voisine et lisant son bréviaire ; une vierge folle, portant une tête de mort sur ses genoux, tire la langue à un religieux dont le capuchon laisse passer des oreilles d'âne ; un capucin étreint avec bonheur une outre remplie d'un vin qu'il fait jaillir dans sa bouche. J'en passe et des moins recommandables. On peut s'étonner de voir traiter encore de pareils motifs au commencement du XVIe siècle. Mais qu'on regarde les détails de la façade de Louis XII au château de Blois, on en verra bien d'autres. N'est-ce pas d'ailleurs à cette époque que Rabelais prépare *les Faits et dits du géant Gargantua et de son fils Pantagruel?*

Quant aux vitraux, ils suffiraient, comme ceux de l'église de Gouda, à motiver le voyage. On en ignore les auteurs. Émeric David cite bien Orquois, Brochon et Voisin ; mais, d'après M. Ottin, ils n'auraient fait que fabriquer le verre sans le peindre. Quoi qu'il en soit, ces verrières sont un travail franco-flamand et peut-être même plutôt français que flamand. On y remarque surtout *l'Assomption*, avec les portraits en costumes magnifiques de Philibert et de Marguerite, accompagnés de leurs saints patrons. Dans les fenêtres du chœur, on trouve, outre de nouveaux portraits de Philibert et de Marguerite, de nombreux écussons d'un travail fort brillant soit des provinces ayant appartenu à la Savoie, soit des ancêtres des deux souverains.

Malgré ses dimensions dignes d'une cathédrale, Notre-Dame de Brou n'en conserve pas moins son caractère intime, on y sent que tout est fait pour les tombeaux qu'elle contient. A gauche du chœur, un oratoire, ne communiquant avec l'église que par une porte de bois assez étroite, accentue encore ce caractère. Comme celui de la chapelle de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges, il contient une cheminée ; une large ouverture pratiquée en biais dans le mur du transept permet de suivre les cérémonies qui se passent au grand autel. On s'étonnerait à peine de voir réapparaître debout ou agenouillés dans cette tranquille retraite ces mêmes personnages graves et magnifiques dont les vitraux nous présentent l'image.

Ce monument a, dès l'origine, excité une grande admiration. Antoine de Sayx, dans une pièce alambiquée, pédante, plate, comme le sont trop souvent les poésies de ce temps où l'on essaye de remplacer toute idée par des tours de force de versification, compare le nouvel édifice au temple d'Ephèse, à la Babylone de Sémiramis, aux trésors de Nitocris, à la Carthage de Didon. C'est beaucoup sans doute. Mais l'écrivain a raison d'y voir le nouveau mausolée bâti par une nouvelle Artémise et, sans dire avec lui que « rien ne vaut l'œuvre parfaite de dame Marguerite », il faut reconnaître que, dans les temps modernes, l'architecture funéraire n'a rien produit de plus important, de plus riche et de plus beau que Notre-Dame de Brou.

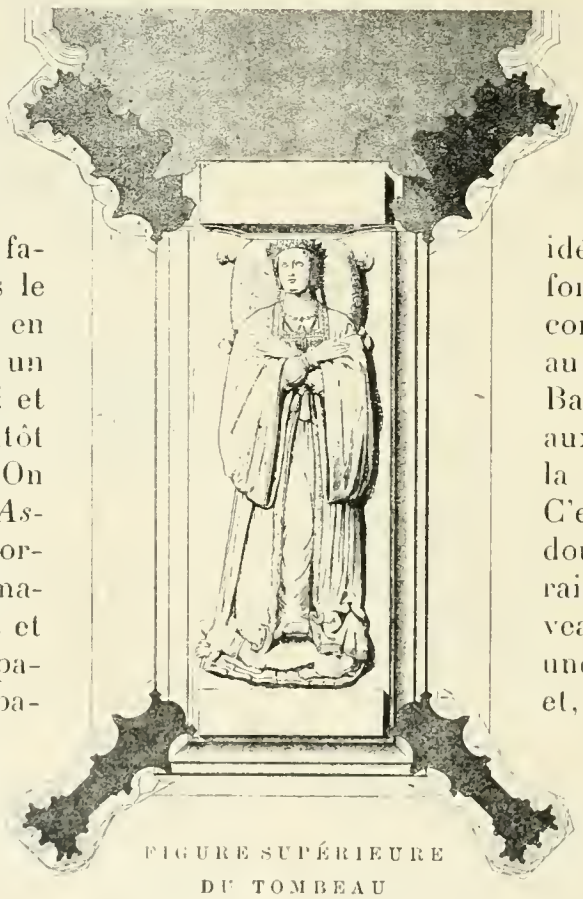


FIGURE SUPÉRIEURE DU TOMBEAU DE MARGUERITE D'AUTRICHE

ROGER PEYRE.

LES MARCHÉS

De nombreuses *sobikas* (corbeilles en roseau) de toutes tailles, à même le sol; une femme accroupie, avec, devant elle, un morceau de cotonnade d'une propreté douteuse ; quelques boîtes de conserves défoncées : c'est une marchande de riz. Devant, des *borizanas* (porteurs) en tenue de route, le torse couvert d'une tunique en rabanne, entourent un indigène coiffé d'un chapeau de feutre, avec, sous le bras, un parapluie soigneusement roulé. C'est un commandeur qui vient acheter la provision de riz nécessaire à la troupe pendant son voyage. La causerie est animée. L'un veut du riz blanc, l'autre du riz rouge qui coûte moins cher ; chacun prend à témoin ses compagnons, tout en se décernant des appellations plus ou moins flatteuses. On se rapproche des soubiques, les mains plongent dans les corbeilles, on tâte le riz ; on examine la couleur, la forme du grain ; on discute les prix. Le marchandage va commencer. La femme est prise à partie ; on la traite de folle *adala* ; elle riposte par des *inpangala-pihinana* (voleurs de nourriture énergiques. Enfin le partage est fait. Chacun dénoue le coin de lamba où est enfermé son argent ; on paye, non sans prendre encore quelques grains de riz. Les salutations sont échangées : au revoir, bonne route... et la troupe s'en va discutant l'achat.

Un peu plus loin se trouvent les légumes. Ce sont des tas de choux d'un gris argenté, des paquets de carottes tranchant de leur rouge vif sur le blanc des navets, tandis que des tomates à moitié mûres mettent leur tache écarlate au milieu du vert intense des céleris. Çà et là, des laitues et des chicorées, faisant paraître encore plus foncé le violet des aubergines, s'élèvent le long des paniers contenant les *brèdes* chères aux créoles, voisinant avec les pommes de terre, petites et rondes, de teinte terreuse. C'est le coin des *botos*, domestiques indigènes. Chacun a son vendeur attitré avec lequel il s'entend pour voler son maître. Là aussi viennent les soldats, luttant de ruse avec l'indigène qui les accable de louanges pour mieux les tromper.

Un coin de marché moins encombré, de caractère plus original : ce sont les fabricants d'objets indigènes. Ici, un grand parapluie de bois, couvert de rabanne écrue, abrite un vendeur : des tapis d'aloès, aux franges blanches, jaunes, bleues ; de petits paniers en vannerie fine multicolore ; des cuillers de corne s'entassent pêle-mêle, tirant l'œil. A côté, un Malgache, accroupi, taille dans l'écorce d'une calebasse des petits ronds qu'il adapte aux extrémités de tuyaux de bambou bariolés de dessins au feu : décoration naïve, ne manquant pas d'un certain charme, où l'on voit au milieu de guirlandes apparaître des schémas invraisemblables représentant des oiseaux, des bœufs, encadrant le nom malgache de la capitale, Antananarivo. On est pressé, sollicité. Des enfants à moitié nus, complices des marchands, vous glissent dans les mains les objets et on finit toujours par se laisser tenter. Tout près sont les poteries : les amphores destinées à garder l'eau et qu'on trouve enterrées dans toute maison près du foyer ; à côté, les écuelles, les plats à cuire le riz.

Plus loin, ce sont les marchands de tabac. Dans des paniers, de longs chapelets de feuilles sèches recroquevillées, jaunes, noires ; tandis que des courges vidées étalent leur ventre rempli de cette poussière fine de tabac, régal des indigènes. Une femme s'approche, tend une pièce de monnaie, et l'indigène, avec précaution, laisse glisser quelques pincées de poudre brune dans le petit

tuyau de bambou qui sert de tabatière. La femme s'en empare et tend la main : elle veut son cadeau. Le marchand feint de ne pas voir. La femme insiste et, d'un geste las, l'homme consent enfin à laisser tomber quelques grains de tabac qui disparaissent aussitôt sous la langue de l'indigène, dont la bouche empâtée prononce le *misaotra dia misaotra*, formule redoublée du remerciement.

Des rires, des chants ; une paillotte en roseau, des hommes accroupis, interpellant les femmes, se racontant des histoires interminables : c'est la potinière par excellence, le coin réservé aux *mpanetyvolo* (coiffeurs). Moyennant la modique somme de dix centimes, on se fait raser et couper les cheveux. Le patient s'accroupit sur le sol et le praticien taille dans la toison, à grands coups de ciseaux, arrachant plus qu'il ne coupe ; mais que ne souffrirait-on par coquetterie ! A côté, des dandys s'épilent soigneusement les jambes, arrachant, sans sourciller, avec des bambous fendus, les poils par touffes. Affaire de goût !

Nous sommes près de l'honorable corporation des matelassiers. Un sac de rabannes ou d'indienne, plus ou moins grand, bourré, à grand renfort de bâton, d'herbe sèche, et vous avez matelas, traversins, oreillers, ne rappelant que de loin la douceur de la plume.

MARCHÉ POUR LES BOURJANES AU PIED DU LAHOVITRA
SUR LA ROUTE DE MAJUNGA A CINQUANTE KILOMÈTRES DE TANANARIVE

Ici, la soie : des paniers remplis de cocons ; des femmes offrant les écheveaux de fil qui attendent les tisseuses et les dentellières. Plus loin, les étalages de chapeaux : des grossiers, des fins, des ronds, des carrés ; puis les souliers artistement copiés sur les formes européennes, mais d'une solidité douteuse.

Une vaste tache blanche : ce sont les marchands de toile ; un effondrement de cotons écrus coupés par les roses, les mauves des indiennes à fleurs ; ce sont

des chemises, des pantalons de coutil, des vestes à boutons d'os, avec, çà et là, quelques confections européennes.

Un peu plus loin, une odeur fade nous saisit ; c'est le marché de la viande qui nous révèle sa présence. Sur des planches posées à terre, la viande étale sa rougeur que fait encore plus ressortir la blancheur des graisses. C'est un débordement de chairs pantelantes, au milieu desquelles le sang caillé forme de larges plaques brunes. Partout, de petits tas de chairs taillées en forme de cubes, entourées encore de la peau et des poils ; on est écœuré.

A côté, ce sont les volailles qui crient leur désir de liberté, avant de chanter sous le couteau du cuisinier. Ici, les poulets étiques ; là, les canards pansus, côte à côte avec les oies au ventre rebondi et les dindons d'aspect apoplectique. Plus loin, des cochons fouillent le sol de leur groin près des moutons à queue énorme. Bêtes et gens crient à qui mieux mieux. De temps à autre, un animal s'échappe et c'est alors une course folle de gamins déguenillés qui traquent les pauvres bêtes éperdues, les saisissent pour les laisser repartir, s'amusant à les faire souffrir.

Nous arrivons enfin aux marchands de bois, de charbon : c'est le quartier industriel ; les forgerons, plus loin les marchands de meubles, les nattes de jonc, et nous quittons le marché sur une impression délicieuse, en côtoyant les éventaires des vendeurs de fruits. Ce sont des pyramides d'ananas aux flancs rougis, casqués de fer ; des bananes de toutes tailles ; des pêches aux rondeurs veloutées. Ici, les mangues entassées répandent leur parfum violent ; là, ce sont les bibasses, d'aspect de cire, faisant mieux ressortir les baies noires d'acajou éparses sur des claies d'osier. C'est une orgie de couleurs et de par-

MARCHANDS DE RIZ, DE SUCRE ET DE PORC
SUR UNE DIGUE DE L'ICOPA

fums qui grise sous la lumière éclatante du soleil avivant tout de sa clarté.

TISSEUSES

La caractéristique de l'indigène à Madagascar, c'est le *lamba*, qui constitue le vêtement par excellence, puisque les morts eux-mêmes en sont revêtus dans la tombe où le *lamba hemena* constitue leur linceul. Figurez-vous une grande pièce carrée en soie ou en coton dans lequel le Malgache se drape comme dans une toge, par-dessus ses autres habits, et vous aurez le *lamba*.

C'est surtout dans l'Émyrne et le Betsileo que ces étoffes sont fabriquées et, quelle que soit la matière, le procédé est toujours le même. Le tissage est des plus primitifs, mais les Hovas surtout, avec leur habileté manuelle et leur patience extraordinaire, arrivent à produire des étoffes fort jolies. Le métier consiste en deux lames de bois dur sur lesquelles sont disposés les fils de chaîne et qui sont fixées au sol au moyen de piquets. La femme, assise devant son métier, avec une sorte de navette, passe avec la main le fil à travers la chaîne ; le serrage des fils est obtenu au moyen d'une barre de bois plate qu'elle pousse en avant.

Beaucoup de lambas sont brochés ; ils sont, en général, formés de bandes multicolores où s'unissent le rouge, le vert, le jaune, le rose, le noir ; quelques-uns enfin sont entièrement blancs. Ces étoffes sont pour ainsi dire inusables et de couleurs inaltérables. On peut voir, au musée historique de Tananarive, des tissus provenant du tombeau d'Andrianampoinimerina, qui, bien qu'enterrés pendant plus de cent ans, sont en parfait état de conservation.

CHAPEAUX

Ce sont les femmes qui tressent les chapeaux, dont le modèle le plus répandu est en forme de cylindre assez élevé, avec fond rapporté et larges bords. Tous sont très finement tressés et certains d'eux peuvent rivaliser, sous le rapport de la finesse, avec les fameux panamas. Ils sont fabriqués, non pas avec la paille de riz, mais avec la paille de certaines graminées qu'on rencontre, à l'état sauvage, dans la région de l'Ankaratra, le grand massif montagneux situé au sud de Tananarive. Ces herbes, qui atteignent une hauteur moyenne de 50 centimètres, sont désignées par les Malgaches : *ahibano*, *lakatra*, *penja*, *dara*. La première est la plus estimée.

Ces graminées sont recueillies un peu avant que les graines soient arrivées à maturité. On commence par les laisser tremper plusieurs jours dans l'eau, on les fait sécher ; puis, à l'aide de l'ongle,

TISSEUSE DE RABANNES

les femmes les fendent longitudinalement. Les lanières obtenues sont réunies en bottillons qu'on plonge dans de l'eau avec des cendres pour faire disparaître l'enduit gommeux. Les bottillons sont alors dénoués et on procède au blanchiment de la paille. Le procédé employé par les indigènes est celui dont on se servait autrefois en France pour les toiles; il consiste en expositions alternatives à la rosée et au soleil.

Une mâchoire de bœuf ou de mouton, une forme en bois, constituent tout l'outillage des tresseuses. Les pailles sont passées par leur face interne sur l'os qui les assouplit et ravive leur brillant et ensuite tressées autour de la forme. Les chapeaux sont en général faits en deux parties : la coiffe et les bords, le fond qui est cousu après coup. Pour augmenter la blancheur de la paille, les Malgaches ont l'habitude de tremper les chapeaux dans un vase contenant de la farine de manioc délayée ; après exposition à l'air, l'eau s'évapore, abandonnant sur la paille et dans les interstices une très légère couche de farine qui fait paraître l'objet plus blanc.

Cette industrie est très prospère, le chapeau étant, pour le Hova surtout, au moins aussi indispensable que le traditionnel lamba ; c'est pour lui, en même temps qu'une coiffure, son garde-manger, son assiette, son filtre qui lui permet de boire les eaux des marais sans crainte d'absorber les détritus et les insectes qui s'y trouvent.

DENTELLIÈRE

FORGERONS

C'est sous Andriamanelo, roi d'Alasora, vers la fin du XVIe siècle, que les premiers objets auraient été fabriqués, probablement des fers de zagaies. Depuis, cette industrie resta dans l'enfance jusqu'à la venue du Français Jean Laborde, en 1831. Fils d'un forgeron d'Auch, Laborde était merveilleusement au courant des opérations industrielles et il ne tarda pas à avoir grand crédit à la cour d'Emyrne. Il obtint de s'établir à Mantasoa, sur la lisière de la forêt nord-est et, de concert avec

le gouvernement et l'appui de la reine Ranavalona I, il y installa forges et fonderies, ainsi que de nombreux ateliers où il initia les indigènes au travail du métal.

FEMME HOVA TRESSANT DES CHAPEAUX

L'extraction et le lavage du minerai, qui constituent la première opération, sont exclusivement le travail des femmes. Munies de paniers, elles vont chercher le minerai dans des galeries, creusées suivant l'inclinaison des filons : ce qui n'est pas sans danger, la voûte n'étant pas des plus solides et les boiseries faisant complètement défaut. Les paniers remplis, elles remontent pour se livrer au triage.

Les paniers sont alors portés près du ruisseau. A l'aide de roches, de mottes de terre, on établit un barrage, en ayant soin de laisser une ouverture qu'on peut boucher à volonté, et le lit du ruisseau est soigneusement nettoyé. La femme vient s'accroupir dans l'eau, le minerai est versé en arrière et contre le barrage près de l'ouverture. Le tampon est retiré et la masse brassée énergiquement ; l'eau afflue et entraîne une partie de l'argile et du quartz. Le tampon est remis et l'opération continue jusqu'au moment où l'eau ne se trouve plus colorée par l'argile. Le minerai est alors en état d'être traité ; on vide les poches et les femmes le répandent sur le sol pour le faire sécher.

Le travail des femmes est terminé, le tour des hommes arrive.

Sur une aire bien nettoyée, l'indigène commence par creuser avec l'*angady* (bêche malgache) une excavation en forme de cuvette dont les parois sont battues et lissées soigneusement ; puis, à l'aide de laitier et d'argile, il élève à 75 centimètres environ du sol une sorte de dôme dont la partie supérieure reste ouverte. Le fond de la cuvette est garni d'une épaisse couche de charbon, en ayant soin de laisser à la partie inférieure deux passages qui serviront : l'un pour le soufflage, l'autre pour l'écoule-

ment des scories et du laitier. Tout autour des parois du four, on place le minerai sur une épaisseur de 10 à 15 centimètres et le milieu resté vide est rempli avec du charbon.

Le four est prêt, on allume, puis on installe le soufflet destiné à activer la combustion et aider à la fusion.

Ce soufflet mérite une description.

Deux rondins de bois, évidés intérieurement, sont placés debout sur le sol, et à l'intérieur se meuvent deux disques de bois avec un bâton fixé verticalement au centre.

Chacun des cylindres est muni à sa partie inférieure d'une ouverture, dans laquelle s'introduit un tuyau de bambou dont les extrémités, taillées en sifflet, viennent s'appliquer sur les parois d'un tube plus gros venant aboutir à l'ouverture ménagée au bas du four. Tous les joints sont soigneusement lutés avec de l'argile. L'indigène, accroupi en arrière du soufflet, saisit les deux bâtons, les soulevant et abaissant alternativement. La fonte en fusion est recueillie tant bien que mal et, comme on pense, le fer qu'on en tire n'est pas de première qualité.

En plus de ces petites usines de fer, sur tous les marchés de l'intérieur on rencontre des forgerons qui ne font que réparer les objets qui leur sont apportés. Ils s'installent à même le sol, dressent leur soufflet et attendent la clientèle, qu'ils appellent en tapant de leur marteau sur la petite enclume posée à côté d'eux.

FORGERONS MALGACHES

POTIERS

Une légende malgache raconte que la race autochtone, ne connaissant pas le fer, avait des zagaies à pointe de terre cuite. Les conquérants, qui savaient travailler le métal, n'eurent point de peine à être vainqueurs et à asservir les anciennes populations qui, dès lors, ne tirèrent plus de la terre que les ustensiles nécessaires à la vie domestique. Que la légende soit vraie ou non, elle

prouve surabondamment que, de temps immémorial, les indigènes connaissaient cette industrie. Les procédés sont toujours les mêmes, des plus primitifs, et n'ont peut-être pas varié depuis plusieurs siècles.

L'argile, qui constitue la matière première, est excessivement répandue dans tout l'Émyrne, mais est malheureusement de mauvaise qualité : elle est mélangée, dans de très fortes proportions, de silice, qui se présente sous forme de grains de quartz et lui enlève son homogénéité.

La préparation est des plus simples. La terre est d'abord débarrassée des cailloux et du gravier qui y sont incorporés, puis lavée pour la rendre aussi pure que possible.

L'ouvrier forme alors sa pâte qu'il triture et bat sur une planche, y ajoutant de l'eau si elle est trop épaisse, de l'argile si elle est trop fluide, jusqu'au moment où la masse a la consistance voulue, et il procède par moulage à la croûte.

POTIERS MALGACHES

LE REPASSEUR

Tout de blanc habillé, véritable réclame vivante, il va, confit dans sa propreté, raide de tout l'empois qu'il distribue sans parcimonie au linge qui lui est confié et dans lequel il aime à se pavaner. Pénétré de l'importance de ses fonctions, c'est gravement qu'il suit le *boto* portant le linge qu'il va rendre, et l'on sent en lui l'homme indispensable.

Le *mpanasa lamba*, comme on l'appelle, est un artiste; c'est du moins son opinion. Aussi ne s'occupe-t-il pas des besognes subalternes de son métier : ce sont les femmes qui lavent le linge; lui, repasse et ne fait rien d'autre : il perdrait la main.

N'aimant guère à travailler, défaut commun à tous ses compatriotes, il attend le dernier moment pour faire sa besogne. Il a résolu le problème du travail économique. Pour lui, le savon est chose dont on ne doit user qu'avec la plus grande prudence et le lavage con-

siste surtout à battre, longtemps et fort, contre quelque souche d'arbre ou quelque pierre aux angles plus ou moins arrondis, le linge qui n'en peut mais. Les taches ne résistent pas à pareil traitement : l'étoffe s'en va.

C'est alors qu'il entre en scène. Debout, derrière sa table boiteuse, il étend les pièces, les lisse de la main. A côté de lui, un réchaud plein de charbons ardents supporte les fers qui chauffent, tandis qu'il répand l'amidon qui doit donner au linge la raideur qu'il ambitionne. Savamment, il promène le fer, souvent trop chaud et qui brûle le tissu, mais qu'importe!

Plus qu'un métier, repasser est pour lui une satisfaction, et il faut le voir quand on lui rend quelque pièce : qu'on lui montre l'étoffe trouée ou brûlée, il répond en faisant remarquer sa raideur, sa dureté. Il ne veut pas comprendre et, si l'on insiste, c'est une véritable stupéfaction qui se peint sur son visage ; il ne comprend pas.

Tel qu'il est, le *mpanasa* n'est pas un mauvais homme, et, pourvu que vous ne teniez pas trop à vos affaires, vous n'aurez pas à vous en plaindre.

FUNÉRAILLES

Le Malgache considère l'individu mort comme un génie habitant les lieux qui lui étaient familiers. Pour célébrer sa délivrance et sans doute aussi pour le rendre favorable aux survivants, les funérailles sont aussi luxueuses que possible. Les héritiers y mettent tout leur orgueil et n'hésitent pas à dépenser tout ce qu'ils possèdent en réjouissances et en festins. Cependant les cris et les gémissements sont le cortège obligé de tout décès.

REPASSEURS MALGACHES

Le corps du mort est enveloppé dans un linceul spécial, formé d'un *lamba* en coton noir et blanc à raies longitudinales, en soie de même teinte ou en *landihazo*, étoffe tressée avec l'écorce d'un arbre qui croît surtout

FEMMES EN DEUIL ÉCOUTANT LA VOIX DES EAUX

dans la zone forestière du sud-est.

Pendant le deuil, qui dure de trois à six mois, les femmes, filles, sœurs et esclaves du mort portent leurs cheveux épars sur le dos. Elles vont s'asseoir ainsi près des cascades et des sources murmurantes, dont les plaintes représentent pour elles la voix de l'être perdu qu'elles pleurent. Coutume touchante en ce pays d'où la poésie paraît généralement absente !

FONTOYNONT.

DANS L'ILE DE MARKEN

LES COSTUMES HOLLANDAIS

Au cours d'un récent voyage en Hollande, j'ai été frappé de l'extraordinaire variété de costumes que présente ce petit pays, si intéressant à tant de points de vue ; et j'ai eu le désir de noter les plus curieux, ceux qui, par leur ajustement, leur forme ou leur couleur, soulignent le caractère des différentes races : frisonnes, saxonnes et franques, répandues sur son territoire.

On voudra bien m'excuser si quelques légères erreurs se sont glissées dans cet aperçu rapide ; je n'ai pas voulu faire œuvre de compilation savante, mais simplement décrire, aussi exactement que possible, ces costumes, esquisser à grands traits les paysages dans lesquels ils évoluent et rendre mes explications plus claires par quelques dessins pris sur les lieux mêmes.

Leeuwarden. — La Frise, dont Leeuwarden est la capitale, possède un peuple à part, conservant jalousement ses traditions, excessivement fier de sa nationalité, d'un esprit très marqué d'indépendance.

Très courageux, très forts, ses habitants sont d'une structure fine, les cheveux soyeux et très blonds, d'un blond si pâle qu'ils en paraissent parfois albinos, la peau très blanche. Ils sont, de plus, sveltes, élancés, et les femmes, surtout celles de la campagne, sont d'une beauté remarquable.

Pourtant ce qui a contribué à rendre célèbres ces dernières, c'est le costume spécial qu'elles portent et particulièrement la coiffure, que leur jeune reine affectionne et dont elle se pare volontiers ; préférence partagée, d'ailleurs, par beaucoup de dames de la noblesse et des hauts dignitaires des autres provinces. Et, en effet, n'est-il pas tout à fait gracieux avec sa jupe droite, ses manches un peu bouffantes, son fichu et son tablier de fine dentelle ajourée, brodée des dessins les plus délicats et les plus riches, son aumônière de velours, recouverte de motifs d'argent ciselé, pendue à la ceinture. Mais ce qui le complète merveilleusement, contribue à lui donner son caractère de charmante simplicité, c'est le bonnet qui encadre la figure, découvrant le front, cachant les

oreilles, et retombant derrière en légers plis tuyautés. Sur les tempes, deux broches d'or entourées de perles ressortent, une broche frontale, qu'on ne porte jamais qu'ornée de brillants, barre la

LA REINE WILHELMINE
A L'AGE DE DOUZE ANS EN COSTUME
DE FRISONNE

partie droite du front, enfin une plaque, appelée « fer » par les uns, « casque » par les autres, contourne toute la tête, supportant le poids des cheveux. Ce « fer », fait de métal précieux, en or le plus souvent, dont on aperçoit les scintillements à travers les dessins ajourés de la coiffe, constitue la note la plus caractéristique du bonnet tout entier. Nous le retrouverons un peu partout en Hollande, souvent modifié, déformé; mais ce sera toujours, sous ces formes les plus différentes, le « fer » frison.

Un hasard fit découvrir, en 1865, dans les fondations du couvent de Saint-Olof, à Staveren, les origines de cet accessoire de toilette. Un lien d'osier ou de jonc fut tout d'abord tressé pour retenir les cheveux, puis une rondelle de métal le remplaça. On se rendit compte alors de la difficulté que l'on éprouvait à la mettre, et on fendit cette bande. Enfin, pour éviter d'écorcher la peau, on en recourba les extrémités en forme de crochets, et c'est ce qui donna naissance aux broches, boucles, boutons, ferrets et nœuds que l'on porte actuellement. Le luxe croissant transforma en or la primitive petite bande de fer, et il l'a élargie jusqu'à mouler le crâne entier.

Sous aucun prétexte, la Frisonne ne quitte son « casque ». Voyez-la faire le *Schoonmaken*, le nettoyage de la maison, qui est dans toute la Hollande poussé jusqu'à la manie. Elle a retiré sa coiffe, son bonnet, mais elle porte le « fer » à même la tête. Jamais elle n'osera se montrer en cheveux, sauf pourtant quand elle concourt dans une course de patins. Ah ! alors, dans ce cas, l'émulation l'emporte ; insouciante des obligations mondaines, elle retire, ôte, défait tout ce qui peut la gêner, et confie son précieux casque à la garde d'une amie complaisante.

A Leeuwarden, qui est un important centre d'orfèvrerie, vingt-cinq à trente ateliers sont occupés uniquement à fabriquer ces bijoux originaux, ces plaques brillantes, ces broches, ces boucles ornées de pierres précieuses, pour la plus grande joie des Frisonnes qui s'en parent.

Quant au costume spécial aux hommes, il a complètement disparu. Les Frisons arborent tous ces abominables complets des magasins de confection. Un seul, paraît-il, dans la province de Frise, le porte encore avec tous ses accessoires ; mais nul ne put m'expliquer en quoi il consistait, et je n'avais pas le temps d'aller à sa recherche.

Il en sera de même un peu partout, et pour rencontrer des Hollandais portant le costume particulier de leur province, il faut aller dans les coins les plus

JEUNE FRISONNE A EDAM

reculés, les moins connus du pays, là où la civilisation, cette grande niveleuse, n'a pas encore eu le temps d'imposer sa banalité envahissante.

Edam. — Située au milieu des polders les plus riches et les plus productifs du pays, tout près de Purmerend, de Beemster, de Wormer. C'est la ville où se tient chaque semaine le marché le plus important des fromages de Hollande, célèbres dans le monde entier, et c'est d'un aspect tout à fait original, sous les ombrages de la petite place entourée de maisons aux curieuses enseignes, cet amoncellement de fromages qui, empilés les uns sur les autres, brillent comme autant d'énormes oranges.

Ces polders, anciens marais que l'on a desséchés vers 1612, sont des terrains d'une fertilité extraordinaire qui valent communément 3000 florins (un peu plus de 6000 francs) l'hectare. Vastes champs à perte de vue, où paissent des troupeaux superbes, coupés à angle droit par des canaux à l'eau dormante, ou par des routes ombragées, avec de temps à autre, rompant la monotonie du décor, la ferme d'un riche propriétaire, blottie au milieu d'arbres séculaires, et des moulins d'asséchement qui animent le paysage de leur grand vol régulier. Une brise fraîche souffle du large, le ciel est merveilleusement pur, avec à l'horizon une légère brume gris perle qui estompe et adoucit les lointains.

Au point de vue du costume, peu de chose. Les femmes portent la coiffe frisonne, avec cette différence, toutefois, que les plis, au lieu de tomber droits, sont relevés et entourent le cou d'une collerette tuyautée. Esclaves d'une mode stupide, quand elles sortent en ville, ne s'affublent-elles pas, par-dessus leur ravissante coiffe, dont plusieurs valent une petite fortune, d'une affreuse capote de velours ornée de fleurs artificielles. Elles trouvent cela superbe, et c'est tout simplement abominable de laideur et de ridicule, cela détruit toute l'harmonie et le charme de la coiffure, alourdit ce qui était gracieux, rend odieux ce qui était charmant.

RICHES FERMIÈRES D'EDAM

Cependant une compensation nous était réservée. Voulant faire honneur à ses hôtes d'un jour, le bourgmestre nous avait invités à un grand déjeuner d'apparat, servi par de jeunes Frisonnes accortes et fraîches, la tête ornée du casque et de la coiffe. Elles étaient pour la plupart fort jolies, d'un type très pur, avec une carnation à tenter le pinceau d'un Rubens, et de grands yeux bleus, des yeux de rêve, profonds, charmeurs, évoquant les ondines et les elfes des vieux contes germains. Je prenais le croquis de l'une d'entre elles, quand je fus tout à coup saisi, entraîné dans une ronde tourbillonnante et folle, conduite par le bourgmestre en personne. Jeunes servantes, invités, autorités les plus officielles, tout le monde tournoyait, riait, chantait à gorge déployée l'hymne national hollandais. Heureux bourgmestre, heureuses petites Frisonnes d'Edam, heureux pays !

Vollendam. — C'est un petit village de pêcheurs, que les cartes ne mentionnent pas pour la plupart et dont l'aspect est bien le plus bizarre que l'on puisse imaginer. Une grande digue construite avec des quartiers de rocs à peine assemblés, jetés pour ainsi dire pêle-mêle, s'élève, défendant le hameau contre les inondations du Zuiderzée. D'un côté, celui de la mer, les barques brunes, larges, ventrues et plates, dressent vers le ciel leurs mâts ornés d'une flamme rouge. De l'autre côté, les maisons, tellement en contrebas qu'il faut une échelle ou un petit escalier très primitif pour y descendre, se serrent, se pressent les unes contre les autres, toutes face à la mer, sur une seule ligne, construites en bois, peintes en vert tendre ou en noir foncé, avec les encadrements des fenêtres et des portes cernés d'un double trait rouge ou blanc.

C'est sur la digue que se concentre la vie des habitants de Vollendam. Les hommes, vêtus très simplement d'une veste de drap brun à deux rangs de boutons, prise dans une culotte très ample, très bouffante qui descend à peine un peu plus bas que le genou, et d'une chemise rouge écarlate, déchargent leurs paniers, les entassent avec ordre, méthodiquement, posément, sans hâte, ou, nonchalamment assis, jambes pendantes, leurs sabots posés devant eux, la tête coiffée du bonnet de fourrure, ils fument, le regard vague, silencieux, avec la même immobilité et la même indifférence que les Turcs aspirant la fumée de leur *narghilé* dans les rues de Constantinople. Et cette activité qui n'en est pas une, cette animation silencieuse, cet air de fatalisme des pays d'Orient, retrouvés au nord de la Hollande, frappe et étonne.

FEMME DE PÊCHEUR A VOLLENDAM

Les femmes n'ont de curieux dans leur costume que le bonnet, *le boomhul*, qui, très fin, très ajouré, enchâsse toute la tête et retombe comme deux ailes sur

les épaules, ne laissant voir des cheveux qu'une touffe coupée ras par derrière. Un corsage noir à manches courtes, avec un devant de couleur claire à ramages de fleurs. La jupe, de teinte foncée, a dans le haut un empiècement fait d'une étoffe quadrillée bleu ou rose sur fond bleu ou blanc. Le devant du corsage est parfois encadré d'un galon brodé dont les dessins sont intéressants et rappellent le style danois et norvégien.

Parmi cette population mélancolique et silencieuse, l'on aperçoit, durant la belle saison, quelques étrangers, anglais le plus souvent, quelques jeunes filles américaines, qui brossent une pochade, ou prennent un croquis. Vollendam, encore inconnu il y a quelques années, est très fréquenté par les artistes.

Marken. — Pour visiter l'île de Marken, il faut s'embarquer soit à Vollendam, soit à Monnikendam sur l'une de ces barques de pêche dont je parlais tout à l'heure. On hisse la grande voile brune, un homme prend la barre, et on s'engage sur cette partie du Zuiderzée appelée la mer d'Or, non pour les paillettes que ses ondes renferment, mais pour le précieux limon qu'elles charrient et dont les propriétaires de *polders* se servent pour amender leurs champs.

PÊCHEUR DE VOLLENDAM

Voici Marken qui apparaît. On n'aperçoit tout d'abord que le clocher d'une église et le sommet des maisons, dont les toits en tuiles rouges descendent très bas, juchées sur de petites éminences. Celles-ci aussi sont peintes de couleurs violentes, intenses, dont le vert, le rouge, le noir, le blanc, le bleu s'enlèvent vigoureusement sur le gris du ciel et de la mer. Cette violence de tons ne choque pas pourtant, malgré leur extraordinaire contraste.

C'est bien autre chose lorsque l'on descend à terrre. On se croirait à l'autre bout du monde, chez une peuplade éloignée. Les habitations sont plantées sur de petites collines artificielles, ou perchées sur de hauts pilotis comme des cités lacustres. Elles fléchissent en avant, semblent prêtes à tomber et des échelles en permettent l'ascension. L'île, de forme triangulaire, est couverte de place en place par sept petits hameaux de noms différents, tous élevés sur des tertres. Des champs, coupés par d'étroits canaux, les séparent. Pas un arbre, partout la même uniformité plate, à peine deux ou trois moutons égarés là, et sur cette terre peu hospitalière, un millier d'habitants, au teint frais, aux yeux bleus, curieux et étonnés, aux cheveux du même blond uniforme; portant un costume qu'ils conservent pieusement, tel que leurs aïeux le leur ont légué et auquel ils n'ont jamais apporté aucune modification, sauf pour la coiffure des hommes.

PETIT GARÇON DE L'ILE DE MARKEN

L'accoutrement de ceux-ci est simple et semblable à celui des pêcheurs de Vollendam, à quelques petites différences près. Les boutons du col de la veste sont en argent ou en or, ceux qui retiennent la ceinture du pantalon sont aussi en métal précieux et composés quelquefois de pièces de monnaie ou de médailles fort anciennes; les mollets sont protégés par d'épais bas de laine noirs ; les pieds chaussés de sabots blancs ou de souliers en forme de babouches. Ils se coiffent, soit d'une casquette noire, soit d'un petit chapeau de feutre brun, et en hiver d'un bonnet de fourrure.

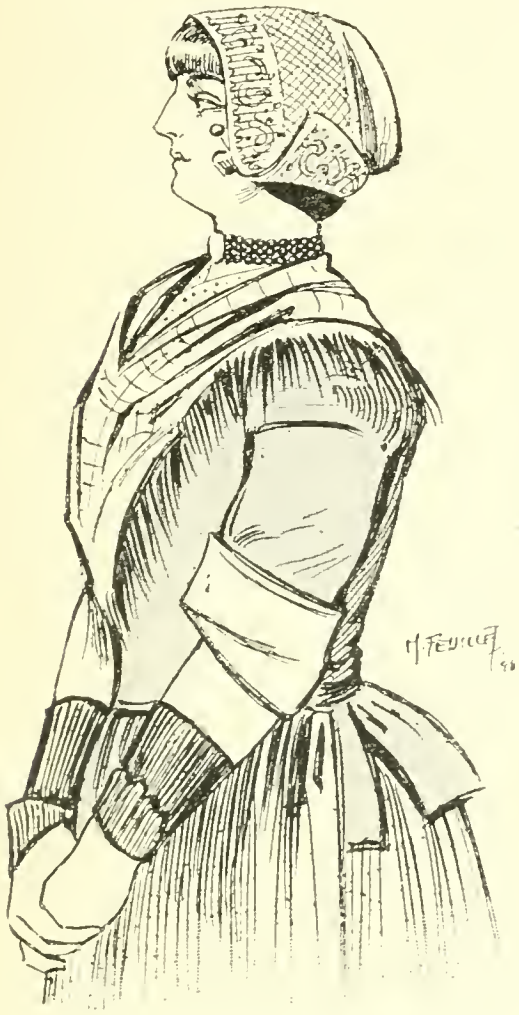
Les femmes portent un costume beaucoup plus compliqué se distinguant de ceux portés ailleurs par différentes particularités propres à l'île de Marken. La population féminine, quoique d'origine frisonne, est la seule qui n'emploie pas le fer frison. A l'encontre de toutes les autres paysannes hollandaises, elles laissent voir leurs cheveux, portent peu ou pas de bijoux et adorent les couleurs claires et voyantes. Ce sont les caractères justement opposés qui forment la base de l'habillement dans les autres provinces des Pays-Bas.

La coiffure très particulière, qui a une certaine analogie avec celle des femmes d'Osteroker, en Suède, se compose d'un très haut bonnet blanc en forme de mitre, brodé de dessins, posé sur un transparent coloré, afin de mieux faire ressortir les broderies. Attaché sous le menton, il comprime les oreilles et laisse échapper de chaque côté de la figure deux mèches tordues et bouclées qui descendent sur la poitrine. Les cheveux, ramenés sur le devant du front, sont coupés ras à la hauteur des sourcils et relevés à droite et à gauche en forme de petites cornes. Ce bonnet, en semaine, est revêtu d'une étoffe à fleurs; on ne le découvre que le dimanche.

La robe est composée d'un corsage sans manches de drap brun ou gros bleu, couvert de broderies faites avec une patience et un soin étonnants, exigeant plusieurs années de travail; les couleurs vives y dominent, le rouge notamment. Il est préservé par un double plastron à grands ramages, à dessins de fleurs décoratives, d'entrelacs, de semis noirs ou blancs, verts ou jaunes, sur un fond disparate. Sous ce premier corsage, un deuxième dont les manches sont divisées en deux parties. La jupe très ample, se divise comme le corsage en deux portions inégales.

Les petits garçons à partir de cinq ans vont à l'école. Tout en leur conservant le costume enfantin, qui est presque le même que celui des fillettes, et les longues mèches blondes, on leur met la culotte. Passé sept ans, on les habille comme de petits hommes et on leur coupe les cheveux. De sept à dix-sept ans, les filles portent un bonnet moins haut que celui des femmes, lais-

sant échapper les cheveux par derrière. Citons encore l'habillement spécial des fiancés, des convives de noces, des demoiselles d'honneur, des nouveaux mariés en visite, des communiantes, des femmes en deuil et même du jeune nourrisson que l'on mène baptiser et



JEUNE FILLE DE L'ILE D'URK

qu'une enveloppe très ingénieuse garantit contre le vent du large.

L'hiver, l'île, qui est au même niveau que la mer et n'a, pour la défendre contre son implacable ennemie, qu'un talus haut d'un mètre à peine, est envahie par les eaux. C'est alors en barque que l'on va d'un hameau à l'autre, que les habitants se rendent à l'église, ou conduisent, en longue théorie funèbre, là-bas, sur le petit tertre nu et désolé qui sert de cimetière, les Markenaars défunts...

Marken, île de rêve, île oubliée, île inconnue, dont le souvenir reste ineffaçable, obsédant et charmeur !

Urk. — Du plus loin qu'on l'aperçoit, l'île d'Urk prévient en sa faveur, réjouit l'œil avec ses maisons vertes espacées sur une colline verdoyante, dont les toits rouges mettent une note vive dans les frondaisons des grands arbres qui les ombragent ; son église, au clocher vert pomme, son petit phare blanc, ses digues qui la défendent contre l'incursion des flots et son fouillis de barques de pêche, alignées en rangs pressés, toutes pareilles, avec leur flamme qui claque joyeusement au vent. Ce paysage repose, égaye ; plus de tertres pelés, plus de champs désolés, mais une nature riante et pittoresque.

Les habitants ne sont point pour faire disparaître le charme de cette première impression. Ici aussi, hommes, femmes, enfants, du plus grand au plus petit, portent un costume national. Les hommes, tous pêcheurs, gaillards superbes, l'air

COSTUME DE VEUVE DE L'ILE D'URK

souriant, la figure ouverte, ont le même vêtement que ceux de Marken, sauf pour la veste qui est à petits revers, dégageant le cou, laissant apercevoir la chemise à rayures écossaises, et pour la coiffure. Celle-ci, appelée dans le pays *karrepoes,* est formée d'un bonnet de peau de mouton noir, fermé derrière par trois petits nœuds rouges. A l'encontre de ce qui se produit chez les femmes, dont le bonnet résiste plus longtemps que toute autre partie du costume à l'envahissement des modes actuelles, les hommes sacrifient leur coiffure la première, et les bonnets d'Urk, de Vollendam, de Marken, d'Harderwijk, les chapeaux de quelques Zélandais, sont les seuls qui existent encore.

Les femmes, élancées, grandes, le teint blanc, les lèvres rouges, les yeux bleus rêveurs, portent un petit bonnet, sorte de serre-tête qui emprisonne les cheveux blonds et se trouve retenu par un double ruban noir posé à plat. Ce ruban passe deux fois au-dessus du front et maintient les cheveux, qui, coupés en ligne droite, tombent jusqu'aux sourcils. Un corsage sans manches recouvre la taille. Il est généralement jaune ou orange. Un second, noir ou rayé noir et blanc, à manches courtes, recouvre le premier. La jupe est le plus souvent noire, rarement de teinte claire, assez courte, avec un tablier d'indienne qui se noue derrière la jupe.

JEUNE PAYSANNE DE NUNSPEET

Cette robe, la même pour les femmes que pour les filles, ne varie que le dimanche. Un plastron, appelé *kraplap*, recouvre la poitrine et est rehaussé de broderies caractéristiques dans lesquelles s'enlacent les initiales de la jeune personne et de son prétendu lorsqu'elle est fiancée. Les veuves arborent un chapeau de paille recouvert d'étoffe noire et un fichu de même couleur, croisé. Ce chapeau, elles le portent jusque dans leurs maisons et ne le quittent plus, même lorsqu'elles se remarient.

Il est à remarquer qu'à Urk ce sont les teintes neutres qui dominent : le noir, le blanc, le violet, le bleu. Les femmes s'en accommodent d'ailleurs fort bien, et ces tons effacés ne font que mieux ressortir l'éclat de leur teint, leur mine rieuse et l'azur de leurs yeux.

Nunspeet, Doornspijk. — Deux villages situés non loin l'un de l'autre, dans la province de Gueldre, où, comme presque partout ailleurs en Néerlande, les femmes sont, pour la plupart, d'une rare beauté.

A Nunspeet, le casque se porte sous le bonnet brodé de fleurs rouges et quelquefois dessus. Il est terminé à chaque extrémité par ces petites aiguilles d'or en forme de spirales que l'on rencontre dans presque toutes les coiffures frisonnes. Le corsage, échancré, laisse à découvert un fichu de toile rouge, bariolé de bleu et de blanc; l'avant-bras est recouvert d'un tricot noir remplaçant les manches absentes; le haut de

la jupe a une basque rayée, elle aussi, de couleurs vives.

A Doornspijk, le costume est à peu près le même qu'à Nunspeet. De semblables colliers de corail à fermoir d'or enserrent le cou. Le bonnet est parfois remplacé par une plume noire entourant la tête. Les vieilles femmes mettent sur leur coiffe un large chapeau de paille, relevé par devant et les paysannes portent un corsage ouvert sur la poitrine et dans le dos, appelé *veston des singes*. Je n'ai jamais pu savoir pourquoi.

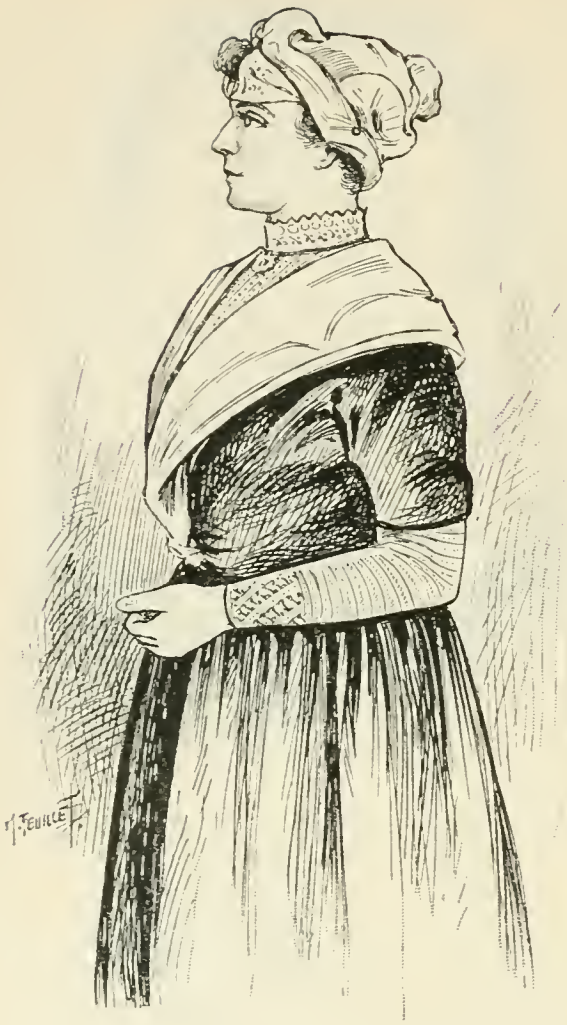
PAYSANNE DE DOORNSPIJK

Brecklenkamp. — Dans ce petit village frontière, situé au nord-est de la province d'Overijssel, quelques curieux costumes sont à noter. Surtout celui des femmes en habit des dimanches. Une jupe noire, courte, très simple ; un corsage de même étoffe, recouvert d'un fichu blanc croisé ; des souliers à boucles d'argent et une coiffure énorme, composée d'un bonnet en trois parties. L'une enserre toute la tête, ne laissant à découvert que l'ovale du visage, l'autre entoure la première d'une large auréole plissée, la troisième, placée derrière la seconde, descend jusque sous le menton. Par-dessus, un immense chapeau, plus grand que le bonnet, doublé d'étoffe noire, retenu par deux brides à ornements d'argent.

JEUNE FEMME DE BRECKLENKAMP EN COSTUME DES DIMANCHES

Ce vieux costume, qui s'éteint en Hollande, ressuscite maintenant en terre allemande.

Amsterdam. — Un costume spécial à Amsterdam, dira-t-on, dans cette grande ville, dans cette capitale ! Eh, oui ! il en existe un et fort curieux ma foi ! Quand le dimanche on se promène dans le *Kalverstraat*, une des rues les plus fréquentées, on est tout étonné de croiser des jeunes filles coiffées d'un délicieux petit bonnet formant deux coques sur le haut de la tête, portant un fichu blanc



ORPHELINE D'AMSTERDAM

plissé, une petite chemisette de toile, un corsage à manches courtes, découvrant tout l'avant-bras et une partie du bras, recouverts eux-mêmes d'un léger tricot blanc et une jupe ample à gros plis. Mais ce qui fait surtout l'originalité de ce costume, c'est qu'il est mi-partie, c'est-à-dire que tout le côté droit est noir et tout le côté gauche, rouge.

Renseignements pris, vous apprenez que ce sont les pupilles du *Burgerweeshuis,* autrement dit l'orphelinat, fondé en 1520 par une riche dame veuve d'Amsterdam.

Maintenant, pourquoi ces costumes rouges et noirs portés par les garçons et par les filles. Cette question a déjà soulevé de vives polémiques, les uns voulant y voir l'emblème des couleurs de la ville, d'autres affirmant, au contraire, que c'est simplement un symbolisme du moyen âge. Ils ne disent pas lequel et je ne me chargerai pas de trancher la question. Je me contenterai de rappeler un petit fait, qui est bien la meilleure preuve de la coquetterie innée de la femme.

Sous leur bonnet, tout comme les Frisonnes, les orphelines portent un fer, d'une forme particulière cependant, qui, primitivement, était en cuivre et restait la propriété de la maison. Mais cela n'était guère du goût de ces jeunes filles, qui, à force d'économies, parvinrent à les remplacer, et, à l'heure présente, possèdent toutes des casques en argent!

Scheveningen. — Un ancien village de pêcheurs. Devenu la plage la plus réputée de Hollande, fréquentée, durant la belle saison, par la haute société et le monde chic, pardon, *smart.* Avec son Kurhaus, ses concerts et sa plage envahie par les innombrables niches d'osier des baigneurs, c'est bien l'endroit le plus ennuyeux et le plus assommant qui se puisse rencontrer.

L'envahissement des étrangers a eu pour résultat de faire disparaître le charmant costume porté autrefois par les petites filles de Schéveningue et que l'on ne rencontre plus que rarement. Ce n'est pas sans regrets que l'on assiste à

PAYSANNE DE L'ILE DE WALCHEREN

la disparition de ce joli chapeau, si coquettement troussé, recouvert de velours noir, doublé intérieurement d'une étoffe semée de fleurettes, posé sur un petit serre-tête brodé; de ce corsage découvrant les bras nus, recouvert d'un fichu à rayures. Mais, que voulez-vous, les belles robes des mondaines et de ces dames de la Haye ont ébloui les pauvres petites. Elles ont trouvé que les leurs étaient bien démodées à côté de ces richesses, aussi se sont-elles empressées de les abandonner. Elles se contentent d'un petit bonnet, avec deux épingles d'or, plantées comme des antennes dans leurs cheveux.

On en rencontre parfois, assises dans les dunes, tricotant, attendant le retour des barques, des « pinken » comme on les appelle, dont on aperçoit tout au loin, à l'horizon, dans la brume gris perle, les voiles rouges et brunes.

Ile de Walcheren. — La Zélande est bien certainement la province hollandaise où les costumes sont les plus jolis, les plus nombreux, les plus riches et présentent la diversité la plus grande. C'est avec Marken et Urk, l'endroit où le touriste, l'artiste trouvent à chaque instant un sujet curieux, un motif tout arrangé, une étude intéressante. Ils le savent bien d'ailleurs, et la Zélande, l'île de Walcheren en particulier, est visitée par tous ceux qui aiment la couleur locale, les paysages riants, la belle nature.

Ici les jolies et alertes paysannes, dont les cheveux foncés, les yeux bruns et espiègles attestent leur origine franque, quoique la fraîche blancheur de leur peau accuse une étroite parenté avec la race frisonne, portent un étroit

COSTUME DE KERMESSE A WALCHEREN

FILLE DE FERMIER PROTESTANT A GOES

FIANCÉE PROTESTANTE A GOES

cercle de métal, le plus souvent en argent, caché sous le bonnet, tandis que les aiguilles et les boutons qui le retiennent sont en or. Comme dans le Nord, elles ont la même profusion de coraux couleur sang autour du cou bien arrondi, et, comme à Urk, le casaquin échancré, même en hiver, laisse à découvert le plastron coloré, le « beuk », vêtement de dessous, aux manches courtes, qui mettent en évidence la belle forme des bras nus.

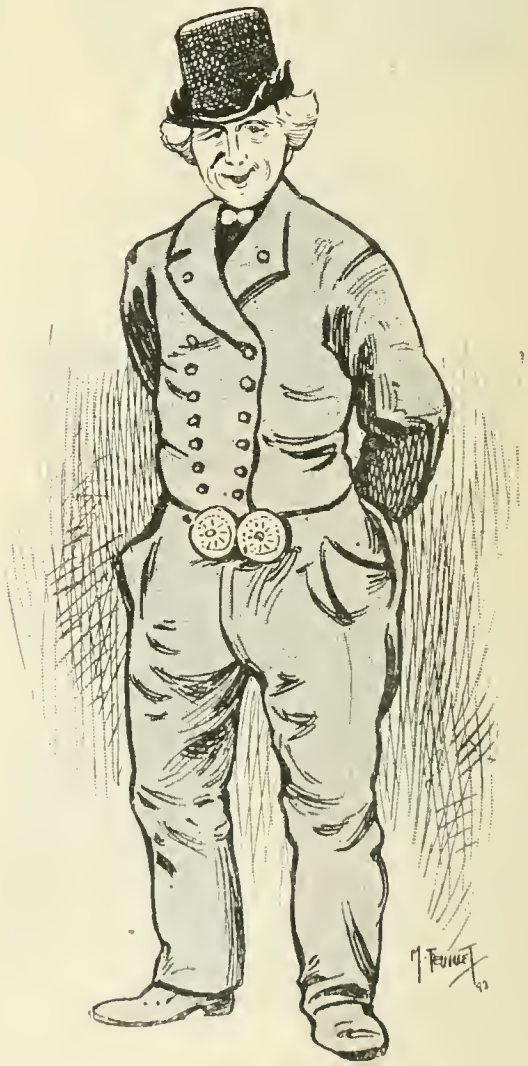
La paysanne, en habit des dimanches, porte sur son bonnet tuyauté un petit chapeau de paille orné d'un quadruple ruban, deux devant, jaunes ou roses, deux derrière, violets ou bleus retenus par une boucle d'argent. Elles ne quittent jamais leur tunique noire, même la nuit, avant qu'elle soit usée.

A l'occasion de la kermesse, jeunes gens et jeunes filles font des parties de voiture et traversent l'île en tout sens. C'est l'occasion pour ces dernières de s'habiller de couleurs plus recherchées et de remettre la broche frontale, oubliée depuis longtemps. Les mœurs du pays font souvent de ces escapades le prélude du mariage.

Le costume des hommes n'a rien de bien remarquable, si ce n'est sa forme antique, les boutons et plaques d'argent du col et de la ceinture, et le chapeau le « potje » qui tend à disparaître pour céder la place à la casquette.

Je me suis laissé dire qu'ils croiraient s'attirer, en se décoiffant, toutes sortes d'infirmités, de maladies, et je ne sais quel mauvais sort. Aussi à l'église, et même lorsqu'ils sont malades, restent-ils la tête couverte.

Goes. — Chef-lieu de l'île du Zuid-Beveland. Deux religions se partagent



FERMIER D'AXEL

FILLE DE FERMIER DE SAINT-JOOSTLAND

le pays, et à une légère différence d'ornementation du plastron ou dans la disposition du serre-front, on distingue les protestantes des catholiques, les femmes mariées des célibataires.

Les calvinistes, pour des scrupules religieux, ont abandonné les brochettes frontales et les pendeloques d'or. Mais elles se rattrapent sur les devants et les foulards. Se présenter à l'église deux fois de suite avec les mêmes n'est pas admis par l'usage et certaines filles de fermiers riches en possèdent une centaine.

La fiancée protestante porte deux vêtements, très répandus autrefois, la capeline et un mantelet, qui est une sorte de corsage fortement échancré passé par-dessus le fichu.

La catholique, au contraire, aime les couleurs claires et voyantes. Les manches sont un peu plus longues, les cheveux se portent différemment et le bonnet a deux ailes qui sont relevées pour le travail et la kermesse.

Le clergé encourage, d'ailleurs, le port du costume et n'admet à l'église que les femmes coiffées de ce bonnet aux grosses épingles d'or.

Axel. — Un gros village endormi dans la buée rose du matin. Des maisons basses, aux tuiles rouges, de coquets petits jardins entourés de haies, un clocher aigu et des moulins qui tournent, tournent, les uns tout proches, avec leurs grandes ailes qui passent silencieuses comme de grands oiseaux fantastiques, les autres, là-bas, au loin, à peine estompés, fondus dans un léger brouillard, semblables à des jouets d'enfant perdus dans la campagne.

Rien n'est amusant comme de voir, le dimanche ou les jours de fête, les paysannes se rendre à l'église. Elles sortent alors de la vieille armoire de chêne, fleurant bon l'iris et la verveine, leurs

FILLE DE FERMIER D'AXEL

plus beaux atours. Bijoux et pendeloques d'or dans le goût norvégien, colliers de corail, bonnets ajourés à trois pièces

PETITE FILLE DE MIDDELBOURG

avec un nœud derrière la tête, devants brodés d'or et d'argent, corsages de soie, jupes énormes de plus de 3 mètres d'amplitude et ces fichus relevés très haut sur les épaules, particuliers à Axel. Quelques-unes, au lieu du bonnet ordinaire, en mettent un autre tout en dentelle, brodée de dessins à jour, très long, très coûteux et qui les couvre comme un voile.

Les fillettes elles-mêmes, affublées de crinolines, n'échappent pas à cette mode. On les voit trottiner, la main dans la main, l'air éveillé. Elles vous regardent curieusement, puis se sauvent, subitement apeurées, comme une volée de passereaux.

A noter encore le costume de Saint-Joostland, si joli avec son fichu de peluche bleu paon, bordé de dentelle, posé sur un corsage rose saumon, laissant le cou à découvert. Le bonnet des filles de Middelbourg ; celui d'Assendrecht, presque de même forme que ceux de Hulst, où une bordure d'épingles forme une sorte de galon d'argent ; cet autre de Soest, avec la broche frontale posée sur le côté ; ceux de Bunschoten et d'Amersfoort.

Quand j'aurai cité le coquet chapeau des paysannes de Prisenhage, dans la baronnie de Bréda ; les bijoux, les spirales, les pendeloques curieusement ouvragés de Voorne, de Maasluis, de Vlaardingen, sur les bords du Rhin et la coiffure archaïque de Blaricum, je crois avoir passé en revue tout ce que la Hollande renferme de costumes intéressants. Mais que les curieux se hâtent, ils disparaissent peu à peu et n'existeront bientôt plus qu'à l'état de souvenir !

JEUNE FILLE DE MIDDELBOURG

MAURICE FEUILLET.

LES PORTS DE PARIS

Plus d'un Parisien serait fort étonné d'apprendre que sa ville est le premier port de France, et que la Seine, la douce nymphe indolente, si paisible, si riante, qui semble, entre les superbes monuments de ses rives, dormir dans les fossés d'un château princier, est une infatigable travailleuse, une charretière herculéenne, qui apporte sans bruit à la grande cité un effrayant fardeau de houille, de bois, de plâtre, de sable, de pierre, de charbon, de grains, de vin, de fer, représentant presque le travail du Havre et celui de Marseille réunis.

Oui, Parisien, le calme fleuve où tu pêches à la ligne, où tu fais des ricochets, où tu baignes tes chiens et toi-même, fait de ta ville un des grands ports de commerce du monde, et tu ne t'en doutes pas !

« Regardez vos blasons », dit don Salluste à Ruy Blas. — Regarde ton blason, Parisien : ta ville porte de gueules à la nef d'argent aux ailes éployées sur une onde de même, au chef de France.

Ce léger vaisseau, qui flotte et n'est jamais submergé, n'est pas seulement le symbole du génie triomphant de Paris ; il en rappelle aussi les origines antiques.

Paris est né dans une île, « dans cette île de la Cité qui a la forme d'un berceau », et aussi celle d'une barque. C'est là qu'une peuplade de pêcheurs vint s'installer on ne sait quand ; d'où venaient-ils ? on l'ignore. Leurs cabanes formèrent un village, qu'on appela Lutèce, et tout le territoire compris entre la Seine, l'Oise et la Marne fut nommé plus tard le Parisis.

La Gaule devenue province romaine, les vainqueurs, profitant de la situation incomparable de Lutèce, établie sur un large fleuve toujours navigable, dotèrent le Parisis d'une flotte dont un préfet ou amiral eut le commandement, et qui stationnait à Andrézy.

Après la mort de Charlemagne, le fleuve qui avait fait la grandeur de Paris (tel était le nouveau nom de Lutèce depuis sa conquête par les Francs) faillit être cause de sa ruine.

Les Northmans, en effet, ayant remonté la Seine, ravagèrent et incendièrent la ville en 845 et en 861.

Ils reparurent une troisième fois en 885, avec sept cents voiles et des barques nombreuses qui portaient quarante mille guerriers. Mais Paris était devenu un port de guerre. Ses faubourgs avaient été abandonnés ; tout le peuple s'était réfugié dans la ville, c'est-à-dire dans l'île de la Cité, qui était ceinte d'un mur flanqué de tours ; deux ponts fortifiés barraient les deux bras du fleuve, et l'invasion scandinave fut arrêtée. Pendant près d'un an, de novembre 885 à octobre 886, l'héroïque Paris, abandonné de ses voisins et de son empereur, supporta seul triomphalement les horreurs du siège ; et quand le lâche Charles le Gros acheta le départ des Northmans, qu'il eût pu vaincre, et leur permit de remonter la Seine, la fière cité ne souffrit pas qu'une barque étrangère passât sous ses tours : les Barbares durent traîner leurs vaisseaux à terre, sur la rive, pour ne les remettre à flot qu'en amont de la ville. Et l'honneur de Paris fut sauf.

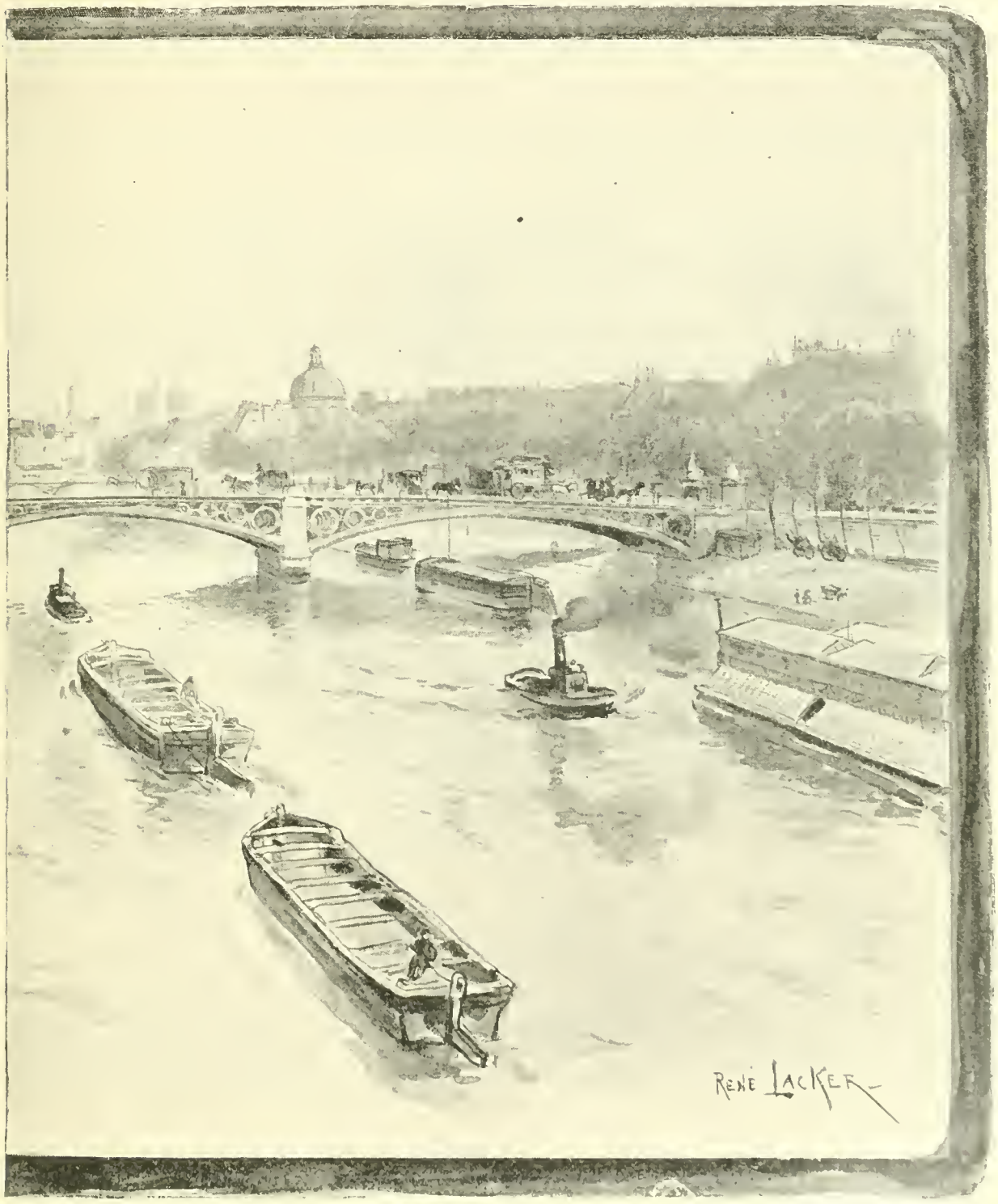
Près de mille ans après, dans un autre siège — plus malheureux, hélas ! — la Seine, cette fois, défendit la ville qu'elle avait portée dans son sein ; ses canonnières, forteresses mouvantes, firent beaucoup souffrir les barbares du Nord. Mais les ports de Paris ne seront plus jamais, Dieu merci, des ports de guerre, et les bateaux qui s'y arrêtent ne sont pas faits pour le combat.

Quel plaisir, pour un vrai Parisien, de s'accouder un instant sur le parapet d'un pont et de regarder couler le fleuve ! La lenteur égale de son cours repose un peu

de l'activité fiévreuse de la ville; c'est un plaisir et c'est un délassement.

Et pourtant, quel mouvement incessant, quelle animation sur cette eau calme! C'est un petit bachot de pêche, qu'un homme pousse doucement à la godille, tandis que debout sur l'avant, un autre, vêtu de grosse toile et tout ruisselant d'eau, jette le filet — souvent pour rien, toujours pour peu de chose; c'est un chien, qui tout essoufflé et tout glorieux, rapporte à son maître le bâton qu'il est allé chercher au milieu du fleuve; c'est un bateau-mouche, tout grouillant de voyageurs, qui s'arrête à un ponton: il jette la corde, il est amarré; des gens en sortent, d'autres y montent, puis il repart, faisant bouillonner sous son

hélice un petit sillage d'argent, et traînant derrière lui deux grands plis qui ondulent sur les rives et bercent les



lourds pontons enchaînés aux quais; c'est une périssoire, aiguë et rapide, qui semble un poisson fuyant à fleur d'eau; c'est un remorqueur, petit, trapu, noir, effrayant de force, avec son avant cabré hors de l'eau, vomissant une énorme trombe de fumée, soufflant de la vapeur et crachant de l'eau comme un monstre marin, et tirant loin derrière lui, ainsi qu'une proie, des chalands vingt fois plus grands que lui : énormes bateaux aux bordages épais, profonds, mais si chargés qu'ils dépassent l'eau d'un pied ou deux au plus; leur proue, à peine arrondie, pousse devant elle une grosse

vague : ils sont remplis de sable, de pierre, de sacs de farine. Au milieu, s'élève une petite maisonnette, toujours propre et fraîchement peinte de couleurs vives et gaies, de vert clair, d'outremer, de vermillon pur. Un homme indolent et robuste, vêtu de toile verte et de tricot, s'appuie à l'énorme barre du gouvernail. Sa femme, hâlée comme une pêcheuse bretonne, allaite un enfant, ou puise de l'eau avec un seau attaché au bout d'une corde ; une petite fille, leste et sauvage, court pieds nus sur le bord du bateau, jouant avec un gros chien à l'air bon et terrible ; des toiles de couleur sèchent sur des cordes et flottent comme des drapeaux.

Et quand le chaland est amarré le long du port, quel passe-temps que d'assister à son déchargement ! Sans cesse vont et viennent, du quai au bateau, du bateau au quai, sur de longues planches étroites et flexibles, des hommes nus jusqu'à la ceinture, bruns et hâlés, coiffés d'un vieux feutre ou d'un sac de toile qui forme capuchon et couvre le dos comme une gonelle du XIIIe siècle ; d'autres, restés dans la péniche, hissent la charge sur les épaules du débardeur ; il repart, à peine courbé sous son lourd fardeau, par la longue planche qui fléchit au-dessus de l'eau à chacun de ses pas ; il revient, tout droit, toujours fort, toujours agile, pour repartir encore ; et cela pendant des heures, jusqu'à ce que l'énorme bâtiment soit vide et saille hors de l'eau, plus haut que le quai !

Ces bateaux marchands de la Seine sont de plusieurs sortes : il y a les *chargeurs*, qui marchent, comme dit la vieille chanson, parce qu'ils ont des jambes, c'est-à-dire des roues mues par une machine à vapeur, et dont l'allure est rapide. Parmi ceux qui, véritables wagons flottants, ne se meuvent que tirés par un remorqueur, on distingue encore : les *chalands*, qui ne sont pas couverts, ou qui le sont seulement d'une toile tendue sur une longue perche ; et les *péniches*, qui ont un toit de bois arrondi, composé d'une trentaine de cintres étroits qu'on assemble et qu'on enlève aisément ; le chargement ordinaire des péniches est le charbon de terre.

Il y a encore une autre sorte de bateaux, qui forment un genre mixte, n'ayant point de machine, et portant cependant leur moteur avec eux ; ces bateaux, longs, très étroits, sont nommés pour cela des *flûtes*, et viennent en général de Montluçon ; outre le logement du barreur, qui se trouve vers l'arrière, ces flûtes portent à l'avant une petite cabane construite spécialement pour « le moteur ». Ce moteur est un âne, un brave petit âne, qui tout doucement a tiré, depuis là-bas jusqu'ici, ce bâtiment cent fois plus gros que lui. Sitôt arrivé à Paris, l'âne entre dans sa cabine, où il jouit d'un repos bien gagné et de la satisfaction maligne qu'il peut prendre à se voir remorqué à son tour par des hommes le long de la Seine et du canal Saint-Martin.

Tandis que les chalands, les grandes péniches, appartiennent en grande partie à des compagnies, les hommes qui conduisent ces modestes bateaux en sont ordinairement propriétaires ; certains petits armateurs possèdent cependant plusieurs flûtes, voire même plusieurs péniches, celles-ci traînées par des chevaux ; et plusieurs péniches, c'est la fortune.

Propriétaires ou fermiers, ces lents navigateurs sont tous aussi paisibles que l'eau qui les porte ; les voyages par canaux doivent d'ailleurs développer beaucoup la douceur et l'égalité du caractère ; un homme qui passe plusieurs écluses par jour doit être forcément très patient ; aussi cette population flottante est-elle remarquable par l'aménité de ses mœurs : jamais de batteries, jamais de mutineries à bord ; à peine les ânes osent-ils y braire.

Ces bateaux arrivent à Paris de tous les points de la France : du Havre, de Rouen, par la Seine ; de la Belgique et des départements du Nord, par les canaux de l'Ourcq et de Saint-Quentin ; du Centre et de l'Ouest, par ceux du Loing,

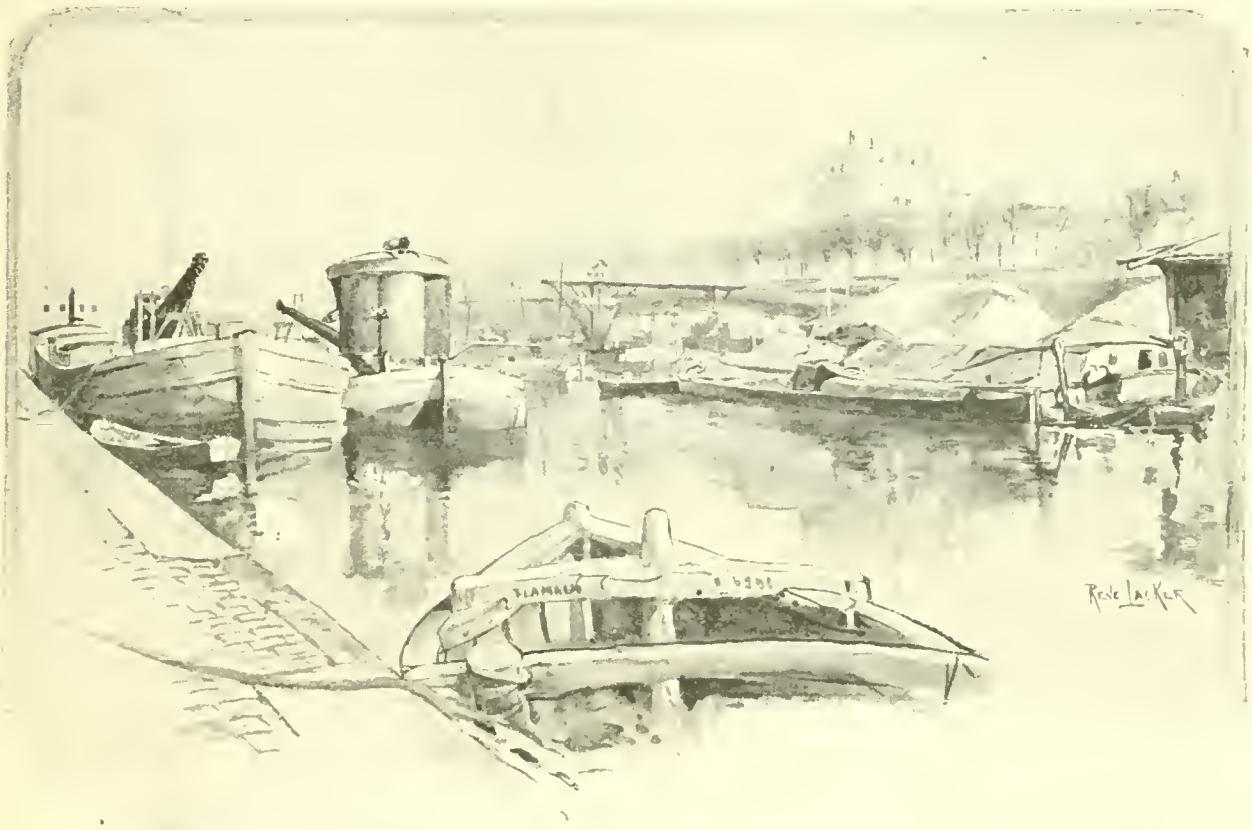
de Briare et d'Orléans ; de l'Est et du Sud-Est, par ceux de Bourgogne et du Rhône au Rhin.

Les marchandises débarquées ou expédiées par la Seine, à Paris, ont atteint, en 1893, le poids formidable de 6 millions 465 032 tonnes, alors que le tonnage de Marseille n'a été, pour cette même année, que de 4 888 000 tonnes.

De ces six milliards et demi de kilogrammes, transportés par 36 452 bateaux, les deux tiers sont représentés par les marchandises débarquées, les expéditions ne formant que les 12 centièmes du tonnage total, le transit 15 centièmes, et le trafic local 11 centièmes. Ce faible chiffre des expéditions comparé à celui des importations s'explique aisément, les marchandises débarquées consistant surtout en matériaux de construction utilisés sur place.

Les Parisiens, qui aiment beaucoup voyager par eau — ce genre de locomotion étant aussi agréable qu'économique — possèdent pour leur service personnel une flottille de cent cinq bateaux à hélices qui pourrait embarquer en une fois une armée de vingt-huit mille hommes, et qui, l'année dernière, a transporté près de vingt-cinq millions de voyageurs.

Jadis, le dimanche, une nuée de canots, effilés et rapides, couvrait la Seine depuis l'aube jusqu'à la nuit ; ô la brave et joyeuse marine ! Mais maintenant, hélas ! les nautes parisiens, las de leur antique renommée, préfèrent la poussière des routes aux douces eaux de leur fleuve natal : la bicyclette a tué le canot ! Et nous n'avons plus de flotte !



LE CANAL SAINT-MARTIN — GARE DE L'ARSENAL

* * *

L'entrée de la Seine à Paris est la partie la moins agréable de son cours : Bercy est terne et monotone. A peine a-t-on franchi le pont National, sur lequel court le chemin de fer de Ceinture et qui marque la limite de Paris, qu'on aperçoit, sur la rive droite, le petit *port*

Soulage, où sont amarrées des péniches chargées de sable, de meulière et de grains, et sur la rive gauche, en face, le *Triozon* où s'embarquent des futailles, annexe du *port de la Gare*, qui commence aussitôt après et ne finit qu'au pont de Bercy. Ce port, le plus étendu de Paris, tire son nom, non point de la gare aux marchandises du chemin de fer d'Orléans, proche du pont de Tolbiac, mais bien d'une ancienne *gare* à bateaux, sorte de bassin qui n'existe plus depuis longues années. Des futailles vides, qu'on y embarque, encombrent la berge en pente pavée de meulière, où se fait aussi un grand déchargement de sable, de caillou, de bois de chauffage et de charbon de terre.

Derrière le port, le quai de la Gare, où s'alignent de vieilles maisons basses et noires, sentant encore l'ancienne banlieue, est surtout habité par des marchands de bois, de vin et de tonneaux; quelques usines y dressent aussi leurs cheminées ennuyeuses dont la fumée noircit encore le paysage.

En face, sur l'autre rive, le *port de Bercy* est un des moins pittoresques qui soient : des futailles, des futailles, et encore des futailles. Entrant dans Paris pour la première fois, quelqu'un qui verrait charger de tonneaux vides tant de péniches énormes se ferait de la sobriété des habitants une idée peu flatteuse. Sur le quai de Bercy, la longue terrasse blanche, percée de portes à intervalles réguliers, qui borde l'entrepôt des vins, est d'une ennuyeuse monotonie : les beaux arbres qui élèvent entre les bâtiments leur feuillage touffu la dépassent à peine de place en place.

Suivons le fil de l'eau : nous aborderons bientôt en des contrées plus agréables.

Passé le pont de Bercy, nous découvrons deux nouveaux ports, qui s'étendent tous deux jusqu'au pont d'Austerlitz.

A gauche, c'est le *port de l'Hôpital*, qui longe le quai d'Austerlitz, où nous retrouvons les éternels marchands de bois et de tonneaux. De là, on aperçoit, en face, de l'autre côté du fleuve, les hangars et les petites maisons du quai de la Râpée, isolées, noires, irrégulières, dont les toits de tuile découpent sur le ciel leurs pointes inégales.

Au port de l'Hôpital s'embarque une marchandise dont je voudrais me taire par décence, et que je me contenterai de ne pas nommer : d'énormes péniches, fort bien faites et hermétiquement closes, qu'on désigne sous le nom de *citernes*, attendent leur chargement, que d'énormes tonneaux, en tôle de fer, ceux-ci, et montés sur roues, leur apportent la nuit à grand bruit; d'étroits caissons métalliques flottants vont du quai à ces citernes et servent à supporter les tuyaux des pompes pneumatiques et garanties inodores.

Ah! laissez, laissez-moi m'enfuir sur le rivage!... sur le rivage du *port de la Râpée*, qui fait face au port de l'Hôpital. Là, du moins, nous ne verrons que d'énormes piles de bois de chauffage, des futailles encore (l'entrepôt de Bercy en encombre les rives sur une grande longueur), des briques, dont les débardeurs forment sur la berge d'éphémères murailles, et de la houille que les charbonniers du quai viennent prendre là. L'un de ces gros marchands a, le long du port, trois grues à vapeur dressées sur des pontons métalliques; c'est plaisir de voir tourner leurs grands bras de fer portant au bout d'une chaîne la lourde benne pleine de charbon qui s'ouvre brusquement au-dessus de l'ensacheur automatique établi sur la berge!

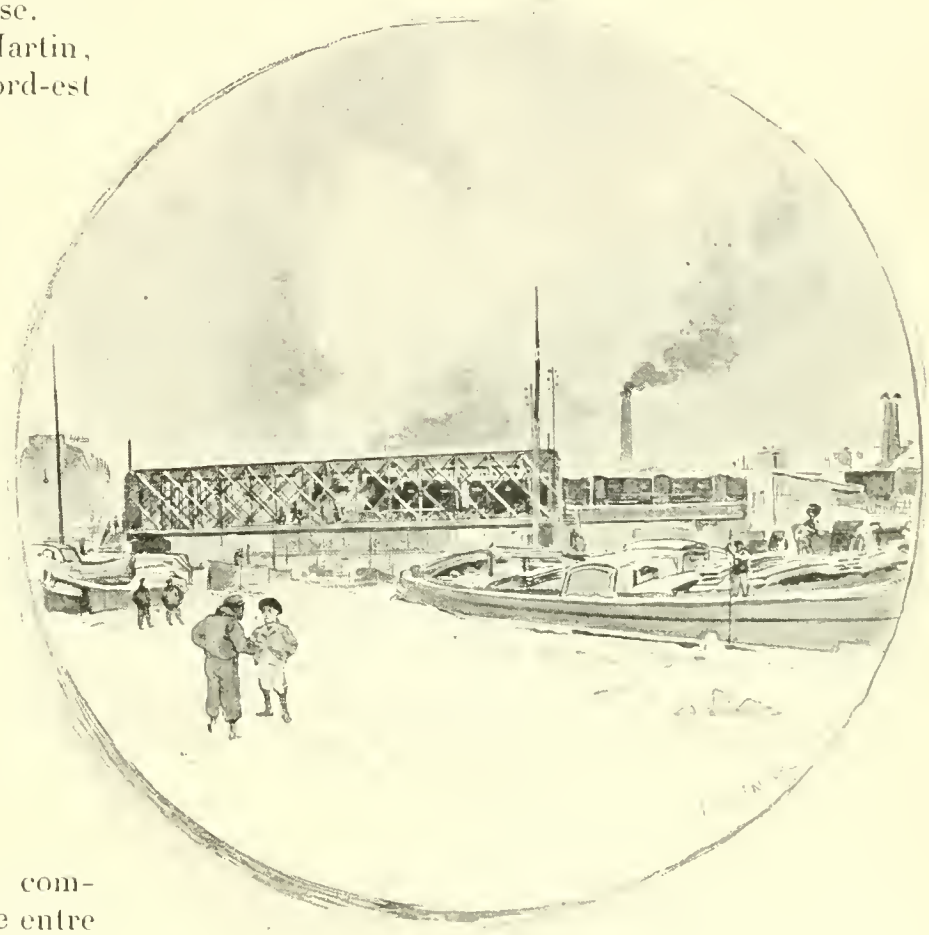
Mais un spectacle curieux, que le port de la Râpée donne souvent au bon badaud parisien, c'est le débarquement d'un bateau de madriers; les ouvriers, en un rien de temps, construisent, avec une cinquantaine de ces planches épaisses, une sorte de large pont flottant, de radeau fort bien fait, sur lequel passe tout le reste de la cargaison. Je ne crois pas qu'on puisse voir nulle part de plus habiles pontonniers.

Sur la rive droite, on rencontre, après le pont, le *port Mazas,* qui tire son nom

de l'ancienne prison dont il était proche. Là flottent, captifs, les pontons des bateaux-omnibus : c'est la station du pont d'Austerlitz. Là débarquent des chalands chargés de ciment, de caillou et de sable. Le port Mazas a pour frontière le *canal Saint-Martin*, qui vient se brancher là avec la Seine au moyen d'une écluse.

Ce canal Saint-Martin, qui monte vers le nord-est et parcourt plus d'une lieue et demie à travers la ville, fait communiquer la Seine avec les deux autres canaux parisiens : le canal de l'Ourcq et le canal Saint-Denis, qu'il rejoint tous deux à la Villette.

Le canal de l'Ourcq, d'une longueur de 108 kil., fournit à Paris 105 000 mètres cubes d'eau par jour et en alimente les deux autres canaux. Il établit une communication navigable entre l'Ourcq et la Seine, et reçoit à Meaux une grande partie du trafic de la Marne, peu praticable à partir de ce point.



Le canal St-Martin, près de sa jonction avec le canal St-Denis. Viaduc du chemin de fer de Ceinture.

Le canal Saint-Denis, d'un parcours de 6617 mètres, se branche avec la Seine au nord de Paris ; il forme, avec le canal Saint-Martin, le canal de la Seine à la Seine, qui épargne à la navigation une grande boucle que fait le fleuve en sortant de la ville, et abrège ainsi de 29 kilomètres la route entre Bercy et Saint-Denis.

On conçoit aisément l'importance énorme du canal Saint-Martin, qui relie ces deux canaux au fleuve : il est la route obligée de tout le trafic du Nord, et la route commode du trafic de l'Est et de l'Ouest. Mais son incomparable utilité est d'être encore un véritable port établi dans un quartier de Paris où l'industrie est particulièrement active.

La partie du canal qui s'étend de la Seine à la place de la Bastille est désignée sous le nom de *gare de l'Arsenal;* c'était primitivement, en effet, une gare à bateaux établie sur les fossés de l'ancien Arsenal. Sa longueur est d'environ six cents mètres. Sur le quai de gauche, en contre-bas du boulevard Bourdon, qui le longe parallèlement, se fait un grand déchargement de grains, qu'on amène sur des wagonnets jusqu'à de vastes entrepôts par un passage voûté creusé sous le sol du boulevard.

Sur le quai de droite, devant le boulevard de la Contrescarpe, la Compagnie

de navigation du Havre-Paris-Lyon-Marseille (la Cie H.-P.-L., comme on dit sur les ports) a son port de débarquement pour le plâtre, le ciment, les ocres, le sable et la chaux, qu'elle entasse dans ses hangars alignés sur le quai ; vers la Bastille se fait aussi un grand déchargement de pierres de taille de Courson et de Charantenay, fort employées à Paris.

Les lignes d'arbres des deux boulevards qui bordent la gare de l'Arsenal ; au fond, la colonne de la Bastille, avec son génie doré qui brille au soleil ; cette eau immobile et limpide où se reflètent les bateaux aux bordages multicolores : tout cela forme un ensemble d'une harmonie fine et douce.

A la sortie de la gare de l'Arsenal, le canal se rétrécit un peu et entre sous un tunnel voûté d'une longueur d'environ 1 600 mètres. Il traverse ainsi, invisible, presque tout le XIe arrondissement, et c'est au-dessus de lui que court dans toute sa longueur le boulevard Richard-Lenoir ; son existence n'est révélée que par la fumée des remorqueurs qui s'élève par les regards pratiqués dans le sol de cette voie.

Le canal, dans cette partie souterraine, est bordé d'étroites berges de halage, dont l'accès est interdit aux promeneurs — et c'est dommage pour eux. Dans cette longue caverne froide, emplie d'ombre bleue et de fumée, où par des trous pratiqués dans la voûte tombe un éclairage de féerie, le canal se déroule, noir et fantastique, laissant briller seulement par places le vert superbe de son eau ; un jour frisant, qui se précipite par les deux entrées en plein cintre, s'accroche à toutes les saillies et vous éblouit.

Après l'avenue de la République, le canal revient à la lumière et traverse à découvert le Xe arrondissement, un des plus laborieux de Paris ; on peut dire que chaque maison des quais de Jemmapes et de Valmy est habitée par plusieurs petits industriels établis à leur compte : fabricants de jouets, polisseurs sur métaux, découpeurs mécaniques, tailleurs de cristaux, mécaniciens, graveurs, etc.

Le long de ces quais, nous rencontrons aussi de nombreuses usines, forges, verreries, ferblanteries, distilleries, fabriques d'outils, de courroies, d'huiles à graisser les machines. Et beaucoup d'entrepôts, surtout, sont établis là.

Le canal n'a presque pas de berge, et par conséquent pas de ports jusqu'à la rue du Faubourg-du-Temple, qui le traverse sur un pont de maçonnerie ; un peu plus loin, après avoir franchi deux écluses, nous voyons deux petits ports, — l'un à gauche, sur le quai de Valmy, le long des bâtiments de la Douane ; l'autre à droite, sur le quai Jemmapes — où l'on débarque du sable et du caillou.

Un peu plus loin, la rue Dieu, a rue Grange-aux-Belles, traversent sur des ponts tournants ; la rue des Écluses-Saint-Martin, proche de deux biefs très profonds, la rue de l'Hôpital-Saint-Louis et la rue Louis-Blanc passent sur des ponts fixes. A citer, près de cette dernière rue, deux ports de débarquement de pierres de taille, sur l'un et l'autre quai.

Bientôt après, le canal s'engage sous un second tunnel pour passer sous le rond-point de la Villette, formé par la rencontre des boulevards extérieurs avec la rue Lafayette et la rue d'Allemagne, mais il s'élargit au delà brusquement pour entrer dans le véritable port de Paris.

Le *bassin de la Villette* a 800 mètres sur 80 mètres et paraît beaucoup plus vaste encore, tant les hangars dont il est bordé et les bateaux qui l'emplissent lui donnent de l'échelle.

Une svelte passerelle métallique, le pont de Flandre, le franchit d'un seul bond et tend à cinquante pieds au-dessus de l'eau sa parabole hardie.

Tout le long des quais de la Loire et de la Seine, qui le côtoient à droite et à gauche, s'élèvent d'énormes docks où fourmille un peuple de travailleurs : les

docks de la Cie H.-P.-L., de la vermicellerie de Meaux, qui a toute une flottille de péniches, de la Cie générale de chauffage, etc. Beaucoup d'entrepreneurs de transport ont établi là leurs entrepots, où toutes sortes de marchandises sont mises à couvert : blé, maïs, avoine, houille, fer, asphalte, eaux minérales, bois de construction, verreries, etc. Sur les deux quais, un amoncellement d'énormes pierres de taille semble une double muraille blanche construite par des cyclopes : des grues colossales, véritables ponts roulants, hissent les blocs hors des chalands et les déposent sur le quai, les uns sur les autres.

Ce vaste port, encombré de péniches et de chargeurs gigantesques, animé dès l'aube d'une activité fantastique, donne, dans la brume du soir, sous la lumière pulvérisée des lampes électriques, la vision inattendue d'un coin de New-York ou de Liverpool.

Sortant du bassin de la Villette, le canal reprend sa largeur normale et passe entre deux immenses entrepôts généraux, très laids bâtiments à plusieurs étages construits en bordure de la rue de Crimée. Cette rue le traverse sur un pont hydraulique dont le tablier s'élève entre quatre piliers de fonte sous la traction de quatre chaînes roulant sur des poulies posées verticalement sur ces piliers.

Dans cette dernière partie du canal, ses quais de gauche et de droite, ou de l'Oise et de la Marne, reçoivent, outre les marchandises qui forment son trafic ordinaire, beaucoup de pétrole et d'essence, et expédient des monceaux de verre cassé.

A trois cents mètres de la rue de Crimée, la rue de l'Ourcq traverse le canal sur un affreux pont métallique formé de croisillons de fer plats; le chemin de fer de Ceinture le franchit aussi, près de là, sur un autre pont à peu près semblable.

BASSIN DE LA VILLETTE

Bientôt après, l'on parvient à un large bassin en demi-lune : c'est là que se rencontrent les trois canaux de Paris.

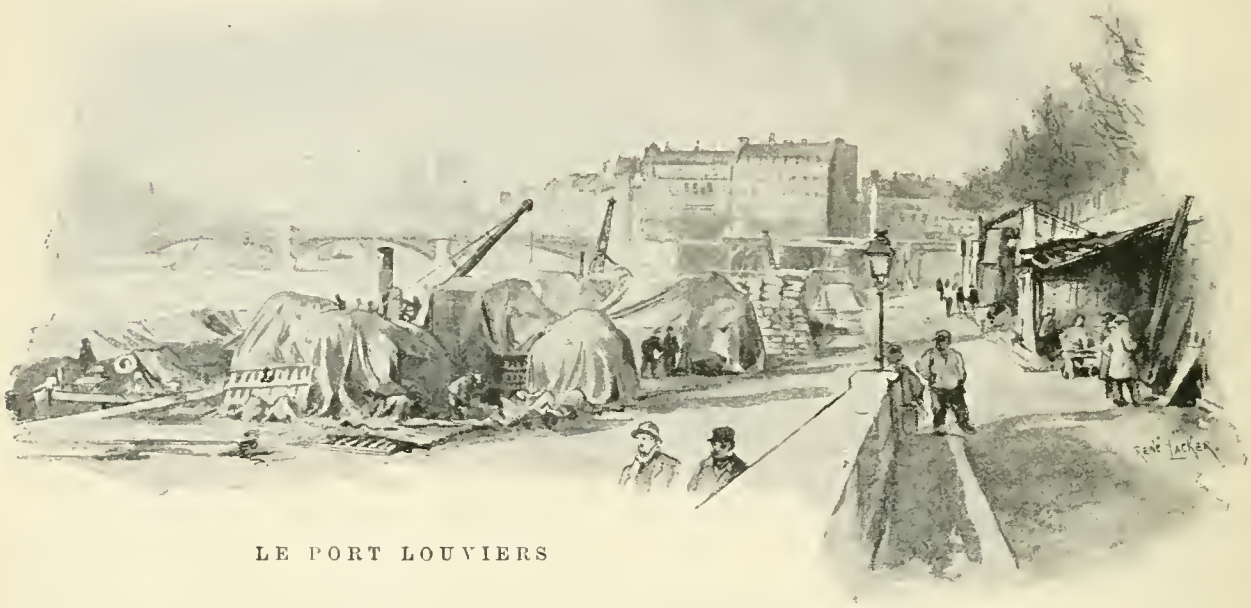
Le canal Saint-Denis, qui bifurque vers le nord-ouest, se branche avec le canal Saint-Martin au moyen d'une double écluse, tout récemment construite et vraiment gigantesque; il longe les abattoirs de la Villette, et, après avoir été traversé par la rue de Flandre, sort de Paris, se dirigeant vers Saint-Denis.

Le canal de l'Ourcq, qui continue le canal Saint-Martin vers le nord-est, passe entre les abattoirs généraux et le

marché aux bestiaux, et coupe bientôt après le mur d'enceinte.

Revenons donc sur nos pas, repassons les dix écluses entre lesquelles se répartit la pente de 25 mètres du canal Saint-Martin, et retrouvons la Seine où nous l'avons laissée.

Sur la rive gauche, en aval du pont d'Austerlitz, devant le Jardin des Plantes, cette oasis de verdure où commence le Paris charmant, on aperçoit le petit rive droite, s'étend le *port Louviers*, le plus important de la Seine. Il tire son nom de l'île Louviers, aujourd'hui réunie à la terre ferme, sur le rivage de laquelle il est établi. Il est coupé par le pont de l'Estacade, si pittoresque avec ses charpentes noires, qui relie la pointe de l'île Saint-Louis à la rive droite. L'île partage ici la Seine en deux bras qui l'entourent au nord et au sud; le port Louviers suit le bras droit du fleuve et s'étend devant



LE PORT LOUVIERS

port aux Coches, où arrive la farine venant des grands moulins de Corbeil, à M. Darblay. Les sacs sont empilés dans un magasin de dépôt et de vente où de grands camions attelés de trois ou quatre chevaux viennent les prendre.

Immédiatement après le port aux Coches, c'est le *port Saint-Bernard*, appelé aussi, et fort justement, *port au Vin*, car tout son trafic consiste en vin et en alcool; ce port n'est qu'une annexe de l'Entrepôt ou Halle aux vins établie derrière lui sur le quai Saint-Bernard, et qui, avec ses vieux bâtiments noirs datant de 1819 et les arbres superbes dont elle est plantée, lui fait un décor charmant.

En face ces deux petits ports, sur la l'île jusqu'au pont Sully. Là arrivent toutes sortes de marchandises; du Creusot : des fers, qui encombrent parfois tout le port; d'Amérique : de l'ébène, de l'acajou, du coton, des bois de campêche, de la graisse, des cuirs verts, des amandes de myrobolan utilisées pour la tannerie, beaucoup de blé et d'avoine; d'Algérie : des dattes, du raisin sec, des oranges, de l'alfa, etc. On y débarque aussi de la meulière, du charbon de bois, et des bouteilles d'eau de Saint-Galmier par centaines de milliers. On y embarque de la ferraille, des futailles vides et du chiffon, lequel y revient plus tard sous forme de papier.

De grandes compagnies de navigation, les Porteurs de la Marne, les Courriers

Troyens, la Cie Havre-Paris-Lyon-Marseille, se chargent de la plus grande partie de ces transports.

Le port Louviers est continué, en aval du pont Sully, par le *port Saint-Paul*, qui s'étend sur la rive droite devant l'île Saint-Louis et la contourne parallèlement. Il a pour limite à l'ouest le pont Marie, un des plus jolis de Paris, avec ses niches vides pareilles à des fenêtres de couvent, et d'un caractère chaste, sévère et religieux qui sent bien son Louis XIII.

Pour éviter l'encombrement du port, à gauche, tout le long de l'île un garage permet aux péniches de stationner en attendant le départ ou le déchargement.

Le trafic du port consiste en charbon de terre, qui vient surtout de Roanne et de Saint-Étienne, en meulière, et en sable dragué. La berge, qui descend en pente douce dans le fleuve, a permis d'y établir un abreuvoir où, l'été, les riverains viennent baigner leurs chevaux : spectacle fort goûté des oisifs.

Le port Saint-Paul est un des plus pittoresques de Paris, et assurément le plus *peint* : jamais on n'y passe sans voir un jeune artiste s'essayant à en traduire le charme. De fait, l'île Saint-Louis, en face, avec les grands arbres de sa berge, ses hauts quais et ses vieux hôtels du grand siècle ; le pont Marie, et derrière, les maisons de la rive droite, étroites et serrées, qui s'entassent et se bousculent dans une allure de troupeau désordonné, en font, de quelque côté qu'on le voie, un des endroits les plus séduisants de la rive parisienne.

LA FIN DU PORT SAINT-PAUL AU PONT MARIE

De l'autre côté du pont Marie, on rencontre le *port des Ormes*, qui va jusqu'au pont Louis-Philippe. Sur la berge, un bouquet de superbes ormes offre un abri aux corbeaux, qui viennent y fagoter leurs nids grossiers.

Au milieu du port est établie une décharge, composée d'une plate-forme de charpente avançant au-dessus de l'eau pour permettre aux tombereaux de plâtras de se vider directement dans les bateaux amarrés au-dessous.

De grands chalands, rehaussés par de légères cloisons de planches, amènent au port du charbon de bois, dont la vente se fait sur les bateaux mêmes ; on y dé-

barque aussi des cailloux et du sable, que l'on passe au crible sur la berge.

Du pont Louis-Philippe au pont d'Arcole, des chalands couverts d'une tente de toile verte se pressent, alignés perpendiculairement à la rive; un capiteux parfum de pommes révèle de loin quelle marchandise ils contiennent.

Nous sommes en effet sur le port aux Pommes, que les mariniers appellent port au Blé, et dont le nom administratif est *port de l'Hôtel-de-Ville*. Dressé sur ses étriers, le prévôt des marchands Étienne Marcel semble sortir de la Maison de ville pour présider, du haut de son piédestal, aux transactions de ces *marchands de l'eau*, dont la puissante confrérie fournissait Paris de magistrats municipaux.

Des charrettes attelées et de petites voitures de marchands des quatre saisons viennent s'approvisionner de ces pommes, arrivées pour la plupart de l'Auvergne, comme les marchandes qui les vendent sur leurs bateaux mêmes; aussi ces femmes sont-elles, en général, d'un beau type robuste, avec des traits réguliers, des cheveux noirs et des dents blanches.

Du port de l'Hôtel-de-Ville, on aperçoit, en face, le flanc arrondi et élevé de la Cité, les deux tours massives et la flèche aiguë de Notre-Dame qui l'exhaussent si superbement; à gauche, la pointe ouest de l'île Saint-Louis; le petit bras de fleuve qui la sépare de l'antique Lutèce des Parisiens; et tout au fond, entre les deux îles, la rive gauche, à l'endroit où finit le *port de la Tournelle*.

Ce port s'étend devant l'île Saint-Louis, depuis le pont Sully jusqu'au pont de l'Archevêché, qui relie la pointe Est de la Cité à la rive gauche.

Au port de la Tournelle arrivent du plâtre, de la chaux, du ciment de Vassy et de Bourgogne, de la meulière, des ocres en tonneaux, du charbon de bois, etc. Il se continue jusqu'au pont au Double, dans le petit bras formé par l'île de la Cité, et là se fait un grand embarquement de vieille ferraille.

Tout le reste de ce bras de la Seine est encombré de bateaux marchands qui viennent s'y garer. Franchissant l'écluse de la Monnaie, qui ferme cette espèce de bassin à l'extrémité de l'île, on rencontre, à gauche, après le pont des Arts, le petit *port Malaquais*, qui reçoit du sable et du caillou, et d'où l'on découvre sur l'autre rive l'admirable façade Renaissance du Louvre, et le *port Saint-Nicolas*, qui est devant le Palais.

Ce port, un des plus importants de Paris, est peut-être le plus curieux de tous. Il commence un peu avant le pont des Arts, en un point où la berge assez large est plantée d'arbres pittoresquement mouvementés dont quelques-uns s'avancent jusque dans l'eau. Quelques chalands de charbons de bois s'amarrent là entre deux stations de bateaux-mouches.

De ce point, la vue de la Seine est charmante : en face, l'Institut, coiffé de son dôme comme d'une tiare; l'École des beaux-arts; la façade de la Monnaie, d'un beau style Louis XVI noble, élégant et sobre; le Pont-Neuf, robuste et simple, si pittoresque avec ses piles en proues de vaisseaux, les demi-lunes de ses garde-fous, et sa riche bordure de mascarons; la pointe de la Cité, qui le coupe en deux et le cache derrière les beaux arbres de son square, d'où surgit, vue de dos, la statue de Henri IV; l'écluse de la Monnaie, qui fait du petit bras de la Seine un miroir où se réfléchissent les feuillages des quais, et la rive de l'île qui fuit, silhouettée gothiquement par les tours du Châtelet et la flèche de la Sainte-Chapelle.

Le port Saint-Nicolas s'étend du pont des Arts au pont des Saints-Pères et même un peu au delà. C'est entre ces deux ponts que débarquent les vapeurs de la ligne Burnett, de véritables navires à deux mâts avec haubans, cordages et poulies, qui viennent directement de Londres chargés de marchandises de toutes sortes, de fer, de coton, de farine, de peaux, de corne, de poterie, etc., et qui donnent à ce coin de Paris, dans le

brouillard matinal, un aspect londonien saisissant. Là, s'arrêtent aussi les chargeurs et les péniches d'une Compagnie

Le port de l'Hôtel-de-Ville,
ancien Port au blé, et le marché aux pommes.

française en pleine prospérité : celle des transports rapides de la Seine, qui du Havre nous apportent une immense quantité de grains, de farine et de fourrage. Le port a perdu cependant beaucoup de son importance ancienne. Jadis, en effet, d'énormes chalands y débarquaient des bières et des alcools d'Angleterre ; récemment encore, une Compagnie, aujourd'hui en liquidation, y amenait sur ses vapeurs des

vins d'Espagne et du Midi, et de Paris gagnait Nantes et Brest.

Mais tel qu'il est, le port Saint-Nicolas est encore grouillant d'une activité qui fait les délices des flâneurs du pont Royal.

Après celui-ci, aucun port, jusqu'à Passy, n'est établi sur la rive droite.

Mais sur la rive gauche, en amont et en aval du pont de Solférino, on rencontre le *port d'Orsay*, devant lequel, sur l'autre rive, le jardin des Tuileries déroule sa noble terrasse blanche et ses feuillages profonds; derrière lui la façade monumentale de la nouvelle gare d'Orléans a remplacé l'ancienne Cour des Comptes, tragique fantôme de pierre dont les fanfares d'une caserne de cavalerie, sa voisine, dissipaient avec peine la mélancolie.

Sur le port, une grue colossale, pont mouvant de charpente et de fer, aligne une énorme muraille de pierre d'Euville, que les chalands y amènent par blocs pesant quelquefois jusqu'à 20000 kilogrammes. De la meulière, des cailloux et du sable y forment des monticules aigus et colorés; un débarquement de plâtre y met aussi sa note blanche et froide.

Quelques touffes de beaux arbres égayent la berge, qui cesse brusquement un peu avant le pont de la Concorde.

De l'autre côté de ce pont, commence le *port des Invalides*, établi devant l'Esplanade; on y débarque du charbon de bois, des moellons, du ciment, du plâtre, du bois, du sable, de la meulière.

Plus loin en aval, jusqu'au pont de l'Alma, s'étend le *port du Gros-Caillou*, qui tire son nom, ainsi que tout ce quartier de Paris, du gros caillou qu'on y débarque.

En face de ce port, sur l'autre rive, à côté de quelques péniches chargées de bois de chauffage et de charbon, un élégant ponton, peint en blanc et orné de mâts pavoisés, indique que l'Union des Yachts français a ici son port d'attache; de charmants petits bâtiments, effilés, légers, vernis, cirés, s'y reposent, doucement bercés par les petits flots de la Seine, de leurs voyages passés pour leurs voyages futurs.

Au *port du Champ de Mars*, qui commence, sur la rive gauche, après le pont de l'Alma, on ne débarque qu'un peu de moellon, de charbon, de meulière, de plâtre, de sable et de ciment.

Quelques centaines de mètres plus bas, la Seine est partagée, suivant son axe, par une longue île étroite, droite et régulière comme une muraille, l'île des Cygnes, qui est reliée aux rives, à ses deux extrémités, par la passerelle de Passy et le pont de Grenelle.

Deux ports lui font face, de chaque côté de la Seine; sur la rive droite, le port de Passy, et sur la rive gauche, celui de Grenelle.

Le *port de Passy*, le moins important des deux, reçoit de la houille, du fer, du sable, de la chaux, du ciment, et surtout des briques, qui lui viennent des départements de l'Eure et de Seine-et-Marne. Le quai derrière le port est assez pittoresque, avec ses petites maisons isolées et ses nombreux jardins.

De l'autre côté de l'île, sur la rive gauche, *le port de Grenelle* a un trafic beaucoup plus considérable: deux gigantesques grues à vapeur tout en fer et roulant sur rails, comme celle du port d'Orsay, entassent sur la berge d'énormes pierres de taille; de plus petites, établies sur pontons, y déposent de la meulière, des moellons et du sable; là, se fait aussi un grand débarquement de fer et de charbon, qu'une véritable flotte de péniches apporte sans cesse aux nombreuses usines établies sur le quai. Disons un mot de l'usine Cail, qui quelquefois amarre contre la berge des canonnières ou des torpilleurs sortant de ses ateliers.

En face du port, le long de l'île des Cygnes, émigrent en hiver les établissements de bains froids, vastes maisons flottantes, qui se rassemblent là de tous les points de la Seine pour s'abriter durant la mauvaise saison.

En aval de l'île des Cygnes, le port de

Grenelle est continué par le *port de Javel*, qui va jusqu'au viaduc d'Auteuil.

Tout son trafic consiste en charbon, en meulière et en pierre de taille. Un chemin de fer, établi le long du quai de Javel, transporte aux usines les matériaux débarqués sur la rive. Les tombereaux des boueux apportent chaque matin à ce port des ordures ménagères recueillies dans les rues de Paris; là, elles sont chargées à bord de chalands qui les emportent. Ce port à la *gadoue*, parfois joli de couleur, est plus agréable aux yeux qu'à l'odorat.

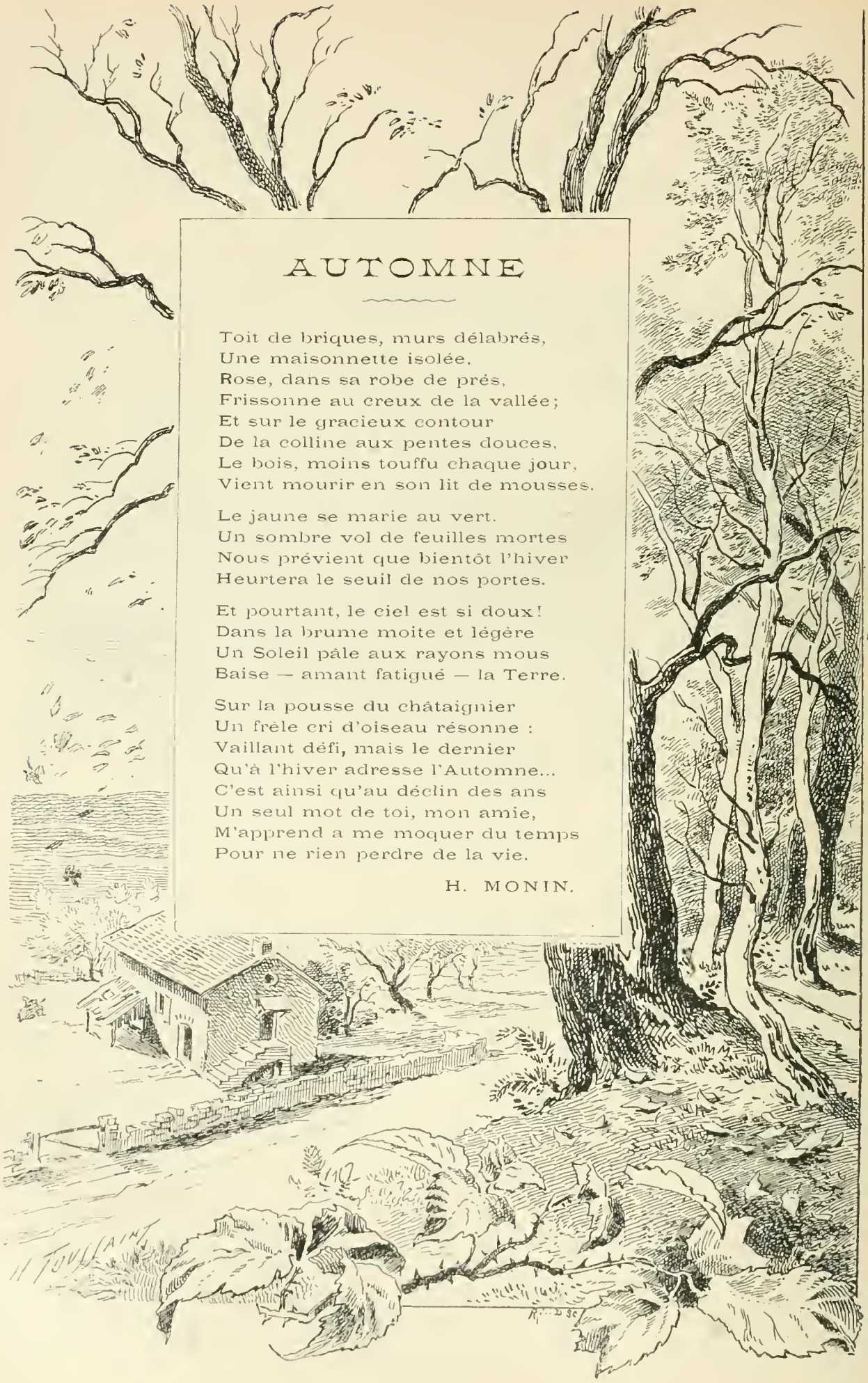
Un nouveau pont, le pont Mirabeau, relie le port de Javel à la rive droite. C'est un des plus beaux ponts de Paris, en mettant en dehors le pont Alexandre III dont nous ne parlons pas ici.

Devant les quais de Javel et de Grenelle, parallèlement aux ports, un autre travail, également très considérable, a été mené à bonne fin : l'établissement d'une voie de chemin de fer qui continue la ligne des Moulineaux jusqu'à l'Esplanade des Invalides, et enfin le beau pont de la Compagnie de l'Ouest réunissant la gare Saint-Lazare à celle du Champ de Mars.

PORT A LA GADOUE — QUAI DE JAVEL

Le port de Javel est le dernier des vingt-deux ports de Paris. La Seine sort de la ville un peu plus loin, et si charmante que soit la campagne où elle va promener sa capricieuse rêverie, nous ne l'accompagnerons pas plus bas, fatigués que nous sommes d'avoir fait trois lieues avec elle — et d'avoir tant vu travailler!

MALATESTA.



AUTOMNE

Toit de briques, murs délabrés,
Une maisonnette isolée,
Rose, dans sa robe de prés,
Frissonne au creux de la vallée;
Et sur le gracieux contour
De la colline aux pentes douces,
Le bois, moins touffu chaque jour,
Vient mourir en son lit de mousses.

Le jaune se marie au vert.
Un sombre vol de feuilles mortes
Nous prévient que bientôt l'hiver
Heurtera le seuil de nos portes.

Et pourtant, le ciel est si doux!
Dans la brume moite et légère
Un Soleil pâle aux rayons mous
Baise — amant fatigué — la Terre.

Sur la pousse du châtaignier
Un frêle cri d'oiseau résonne :
Vaillant défi, mais le dernier
Qu'à l'hiver adresse l'Automne...
C'est ainsi qu'au déclin des ans
Un seul mot de toi, mon amie,
M'apprend a me moquer du temps
Pour ne rien perdre de la vie.

H. MONIN.

L'EXPOSITION DE 1900

LA PHOTOGRAPHIE D'ART ET LA PHOTOGRAPHIE DU MOUVEMENT

Au seuil du XXe siècle, cette adolescente du XIXe qu'est la photographie se présente à nous avec deux espérances très nettement caractérisées. Elles sont d'autant plus caractérisées même, qu'elles ont eu, en ces dernières années, d'importants commencements de réalisation. Il semblait donc évident que l'Exposition universelle de 1900, destinée à nous fournir la synthèse de tous les grands mouvements, artistiques, scientifiques et industriels, commencés ou développés dans le siècle qui va s'achevant, allait nous présenter le *summum* de ces commencements de réalisation dont je parle. Elle n'y a pas failli. Aussi nous devient-il possible aujourd'hui de les envisager avec certitude et de nous rendre un compte exact de la valeur des deux espérances suscitées.

Quelles sont ces deux espérances ?

Les voici :

1° La photographie se montre-t-elle susceptible d'être une branche bien définie, et non des moindres, des beaux-arts?

2° La photographie nous rendra-t-elle l'animation de la vie par une synthèse complète du mouvement?

M. Carle de Mazibourg. — *Mlle Polichinelle.*
Étude du portrait à contre-jour (section des amateurs.)

A bien examiner, on trouve, et sans grand effort même, une troisième espérance : La photographie nous permettra-t-elle de rendre, avec une vérité absolue de tons et de valeurs, les couleurs de la nature? Je veux, pour l'instant, en faire abstraction, non qu'elle manque d'intérêt. Au contraire. Mais cette espérance-là relève d'un ordre d'idées moins général que les deux autres espérances et j'estime que mieux vaut provisoirement la détacher de l'ensemble, pour la traiter un jour à part.

En ce qui est du premier point : — la

photographie se montre-t elle susceptible d'être une branche bien définie des beaux-arts?— les dix dernières années du siècle qui finit nous ont déjà victorieusement répondu.

Si, personnellement, j'ai combattu, d'une façon quasi quotidienne, par la plume et par la parole pour prouver dans l'espèce la possibilité de l'affirmative et donner avec exemples à l'appui toutes les indications susceptibles d'amener ceux possédant de nature le sens artistique à affirmer par l'œuvre cette possibilité, d'autres ont produit des réalisations d'art indéniables. Il est juste de mettre au tout premier rang la collectivité du Photo-Club de Paris.

Le Photo-Club a fait plus que de combattre, il a tenu le drapeau haut et ferme, le portant même à certains en-avant audacieux, un tantinet téméraires, qui, s'ils ne sont pas tous absolument approuvables dans leurs œuvres finales, méritent qu'on les honore pour l'élan qu'ils communiquent, pour l'incitation qu'ils suggèrent, en faisant litière des préjugés et des vieux moyens, en se dépistant des chemins battus. Une œuvre exaspérée d'audace devient souvent un des meilleurs flambeaux de l'art.

A côté du Photo-Club de Paris, corollairement à lui, mais en dehors de sa collectivité, bon nombre d'amateurs, doués du sens artistique, car l'on ne saurait être artiste si l'on n'est pas doué de ce sens, ont prouvé par leurs œuvres exposées que la photographie était bien réellement une des branches des beaux-arts et non des moindres.

M. Gilibert. — *Petits bateaux en pleine mer.*
Étude des grands effets de lumière dans le paysage (salon du Photo-Club de Paris.)

Or toutes ces manifestations, toutes ces affirmations, se trouvent réunies, groupées, et à cause de la sélection qu'on en a faite, pour ainsi dire condensées, à l'Exposition universelle de 1900. Elles ont même cela de particulier, donc d'éminemment intéressant, d'être réunies, groupées et condensées, à côté des meilleures œuvres de l'industrie photographique, de la photographie dite professionnelle. Je pourrais même

M. R. Demachy. — *Vieille rue.*
Étude de tirage sur papier à la gomme bichromatée (salon du Photo-Club de Paris.)
(Nous engageons les amateurs à voir cette épreuve sur place à l'Exposition, pour se rendre compte d'un mode de travail dans lequel M. Demachy est passé maître.)

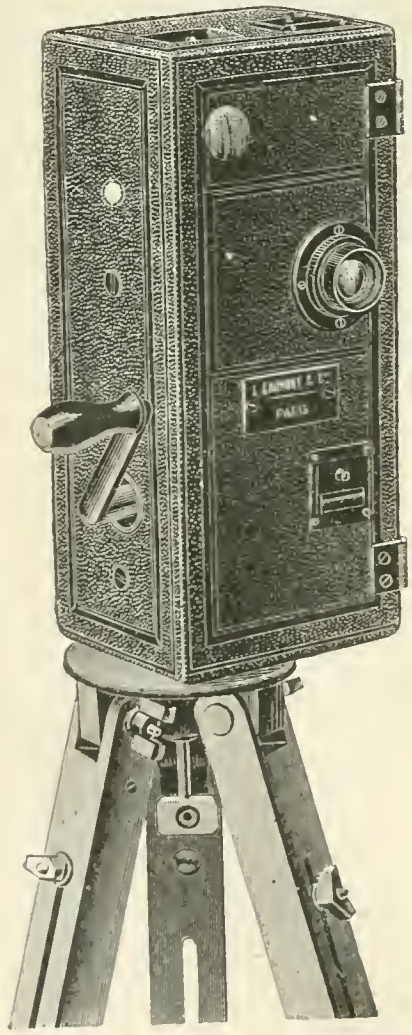
dire à côté des chefs-d'œuvre de la photographie professionnelle, car évidemment celle-ci a fait une sélection minutieuse dans ses œuvres produites. Même à regarder les emphases de la présentation, on éprouve la sensation immédiate que l'auteur de l'œuvre garde la conviction profonde d'avoir réalisé un pur chef-d'œuvre en comparaison duquel aucune œuvre confraternelle ne saurait lutter.

Un simple coup d'œil jeté dans les galeries photographiques de l'Exposition universelle de 1900 nous amène à conclure qu'au point de vue de l'art la photographie dite professionnelle se trouve en parfaite infériorité vis-à-vis de la photographie dite d'amateur. Si celle-ci va jusqu'à des outrances que je n'approuve pas pleinement, mais qui peuvent avoir des conséquences heureuses, comme je viens de l'expliquer, celle-là demeure dans les ornières les plus profondes du sentier de la routine. De ci de là, quelques exceptions, je le veux, mais si rares, et le plus souvent si timides qu'on ne saurait utilement les compter.

Au cours de mes différentes visites j'ai entendu, à plusieurs reprises même,

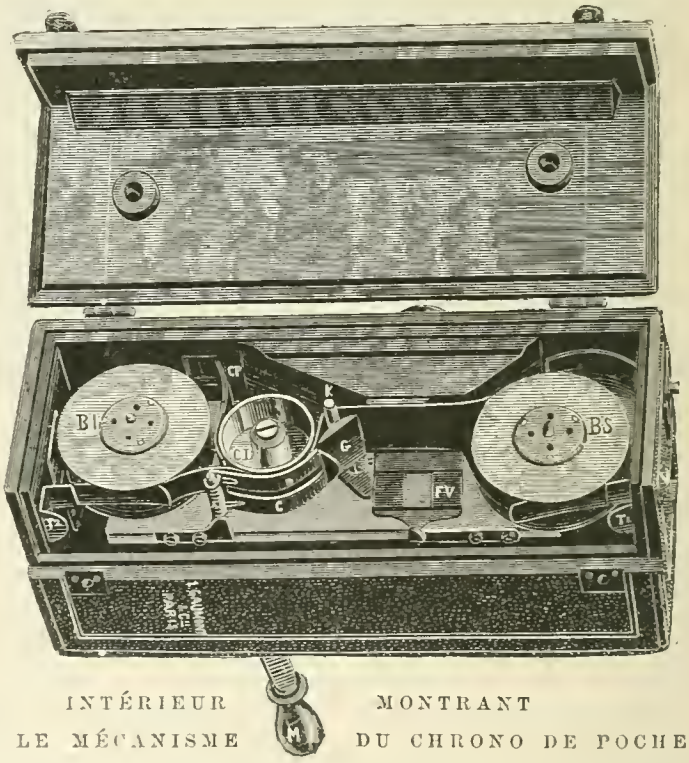
prononcer ce bien gros mot : « C'est l'effondrement de la photographie professionnelle ! » Je le trouve outré, je n'irai pas jusqu'à le répéter pour mon compte ; mais pour outrancier qu'il est, il n'en exprime pas moins, dans son outrance, un état réel : état de routine, donc état de progrès nul.

J'admets pleinement que de tous les photographes, le photographe professionnel, voulût-il le progrès, reste le plus mal placé pour marcher vers le progrès. Bon gré, mal gré, il lui faut tenir compte, au moins en ce qui concerne le portrait, c'est-à-dire le genre dans lequel il travaille le plus, des désirs, des volontés entêtées d'une clientèle qui, parce qu'elle paye, se croit en droit de tout exiger, même l'imposition de ses conceptions d'art qui sont, le plus souvent, l'au rebours de l'art. De là cette retouche, uniformément bêbête, quel que soit le sujet, et si exubérante que l'œuvre purement photographique disparaît entièrement dessous. Sur ce point, de mince importance pourtant, je passe condamnation, car il faut bien cependant que le photographe professionnel gagne sa vie. Mais les exigences d'une clientèle ne vont pas jusqu'à brider le photographe dans l'emploi de son éclairage ou de son format. Or rien n'est fait dans cette voie, en France du moins. En Autriche, en Écosse et en Amérique, un certain nombre de professionnels montrent toutes les audaces et toute la recherche inquiète des amateurs, ayant le sentiment de l'art, si bien que vraiment on les confond avec eux. Chez nous, dans un portrait buste ou de trois



LE CHRONO DE POCHE

Monté sur pied pour une prise de vue et muni de la manivelle destinée à l'actionner à la main.



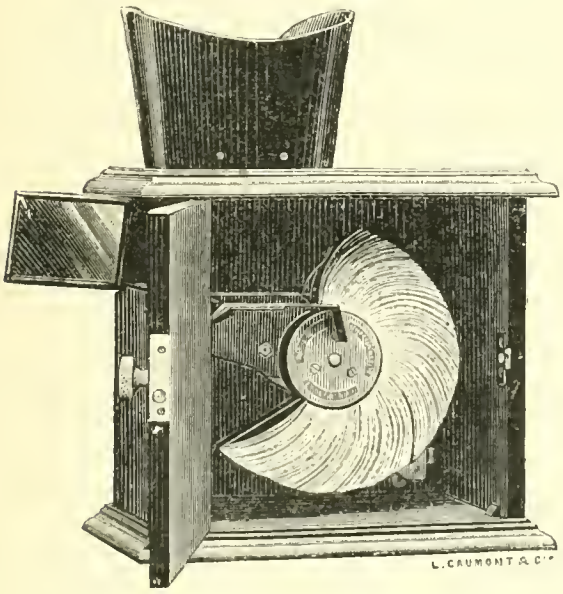
INTÉRIEUR MONTRANT LE MÉCANISME DU CHRONO DE POCHE

V, viseur ; B S, broche supérieur portant la bobine de pellicule sensible ; F V, fenêtre à volet fermant le couloir où passe la pellicule ; K, came sous laquelle s'engage la pellicule et servant, par son excentricité, à régler son mouvement ; C D, cylindre denté recevant dans ses dents les perforations de la pellicule et servant à l'entraîner ; B I, broche inférieure portant la bobine devant recevoir la bande après son impression ; T^1 T^2 et C sont des compresseurs appuyant la pellicule contre les organes sur lesquels elle porte.

quarts hauteur, on évite l'œuvre pleine pour faire de la vignette qui est la négation de la composition ; ou bien on laisse entre la tête et

la bordure des espaces démesurés. Passez donc seulement une heure au Louvre et voyez les portraits des maîtres de la peinture. Dans aucun vous ne relèverez de ces têtes dansant au beau milieu du tableau. Les maîtres savaient bien que le centre, même pour le portrait, reste le point faible du tableau. Quant à l'éclairage ou à la pose, une demi-douzaine d'effets, dits classiques et invariablement les mêmes, voilà ce que fournit la photographie professionnelle. En les comparant au souci de la recherche artiste des œuvres d'amateurs, on parcourt tout un monde. Et cependant tout est loin d'être traduit encore.

Si du portrait nous passons au sujet de genre ou au paysage, la comparaison n'est plus soutenable, le plus souvent faute d'éléments. Quelques professionnels se font remarquer, dans le premier de ces genres, par un excellent rendu des draperies. C'est à peu près tout. Dans le second il faut se battre les flancs



INTÉRIEUR DU KINORA
Montrant le cylindre sur l'axe duquel est montée la série des vues.

pour trouver de rares exemples, timidement traités. Ils abondent, en revanche, du côté des artistes amateurs. Tout y est tenté un peu et le plus souvent avec un succès magistral.

Une des causes qui aident le plus à l'effet d'art obtenu, en dehors des qua-

COMMENT ON REGARDE DANS LE KINORA

lités purement d'art qui y sont dépensées, est sans contredit l'emploi des papiers à dépouillement. Le véritable artiste a compris vite que du moment qu'il s'agit de faire œuvre d'art, il faut abandonner les papiers à noircissement direct dont on est l'esclave, attendu qu'ils sont absolument impropres, par la constitution même de l'image, à rendre les valeurs justes d'un négatif, et qu'on ne peut pas, avec eux, modifier, s'il y a lieu, ces valeurs mêmes, donc faire œuvre d'individualité.

Les papiers au charbon à simple ou double transfert ; les papiers charbon-velours ; les papiers à la gomme bichromatée, voilà les seuls papiers véritables de l'artiste, et l'on se sent complètement étreint par la vérité de cette affirmation, lorsqu'on parcourt surtout les galeries réservées à l'exposition du Photo-Club de Paris. Devant les œuvres ainsi traitées, le critique d'art, arrivant même avec des idées préconçues, ne peut que loyalement s'incliner et constater, bon gré, mal gré, que la première de nos espérances a déjà une réalisation suffisante pour se poser en vérité : la photographie est une branche nouvelle des Beaux-Arts. Il va de soi qu'on n'y réussira, comme en peinture,

sculpture, etc., qu'autant qu'on sera né artiste. Toutes les pensionnaires et tous les collégiens qui font de la peinture ne font pas et ne peuvent pas faire œuvre d'art. Il en est de même de tous ceux qui manient l'appareil photographique.

Quant à la seconde espérance : la photographie nous rendra-t-elle l'animation de la vie par une synthèse complète du mouvement? Nous la trouvons, elle aussi, très suffisamment réalisée pour se poser en vérité.

Ce qui forme son *summum* à l'Exposition universelle de 1900, c'est l'apparition du *chrono de poche* pour la prise de vues, et celle du *kinora* pour la synthèse des vues prises.

Le chrono de poche, automatique de nature, se compose de deux parties : le chrono proprement et le moteur à mouvement d'horlogerie. Ces deux parties peuvent être séparées ou accouplées facilement. Il fait mouvoir, devant une petite fenêtre et derrière un objectif, une pellicule sensibilisée de plusieurs mètres de long, qui, une fois déroulée, donne une bande de *cinq cents* images environ. Le chargement et le déchargement de la bobine sont des plus simples et s'effectuent sans la moindre difficulté en plein jour. Le coût d'une bobine ne dépasse pas 3 fr. 50.

Le chrono de poche sert à tirer une bande d'images positives de sa propre bande d'images négatives, et en le montant devant une lanterne de projection, qui n'aurait même pour source lumineuse qu'un modeste bec Auer, on projette, sur l'écran, la scène prise, en lui communiquant le mouvement qu'elle possédait.

Voilà donc la chronophotographie, inventée il y a quelque vingt ans par Muybridge, perfectionnée par Marey, en passe d'entrer, avec l'année 1900, dans la pratique courante. Ce que l'amateur y trouvera surtout de plus intéressant, ce sera l'étude du portrait animé. Quelle vérité d'expression on possédera alors, en ayant cinq cents images du même portrait reconstituant pendant un laps de temps de quelques secondes une série de physionomies laissant loin derrière elles l'insincérité d'une image unique affreusement polluée et travestie par la retouche !

Cette synthèse du mouvement, que le chrono de poche exprime par la projection, nous est exprimée par la vision directe à l'aide du *kinora*. Avec lui chacun peut, à sa guise et quand bon lui semble, s'offrir la vision d'une scène en mouvement, la vue de son portrait animé ou de celui d'un membre de sa famille.

Cette attraction charmante, tout en demeurant récréation pour les uns, peut se montrer étude sérieuse pour les autres qui veulent, en réglant le déroulement de la scène qu'ils ont sous les yeux, analyser le mouvement *de visu*.

Le kinora est une boîte présentant sur l'une de ses faces un oculaire muni d'un abat-jour et sur son côté droit une fenêtre rectangulaire accompagnée d'un petit miroir incliné. Lorsqu'on appuie le front contre l'abat-jour, afin d'isoler les yeux de toute lumière ambiante et qu'on se place de façon à présenter la petite fenêtre vers une source de lumière, on voit une scène en mouvement.

L'effet est dû à une longue théorie d'épreuves photographiques tirées séparément, une à une, et montées sur de petits cartons tous réunis, par la base, sur un axe que l'on fait tourner de l'extérieur, soit à la main, à l'aide d'une manivelle, soit automatiquement par un mouvement d'horlogerie.

Ce mouvement substitue une image à une autre et cette substitution demeure suffisamment rapide pour que les impressions successives, persistant sur la rétine, donnent l'illusion du mouvement avec une vérité qui charme et saisit.

Voilà donc victorieusement remplacé par le kinora le vieil album photographique où se succèdent les portraits familiaux froids et inanimés.

Frédéric Dillaye.

PALAIS DE L'ALGÉRIE

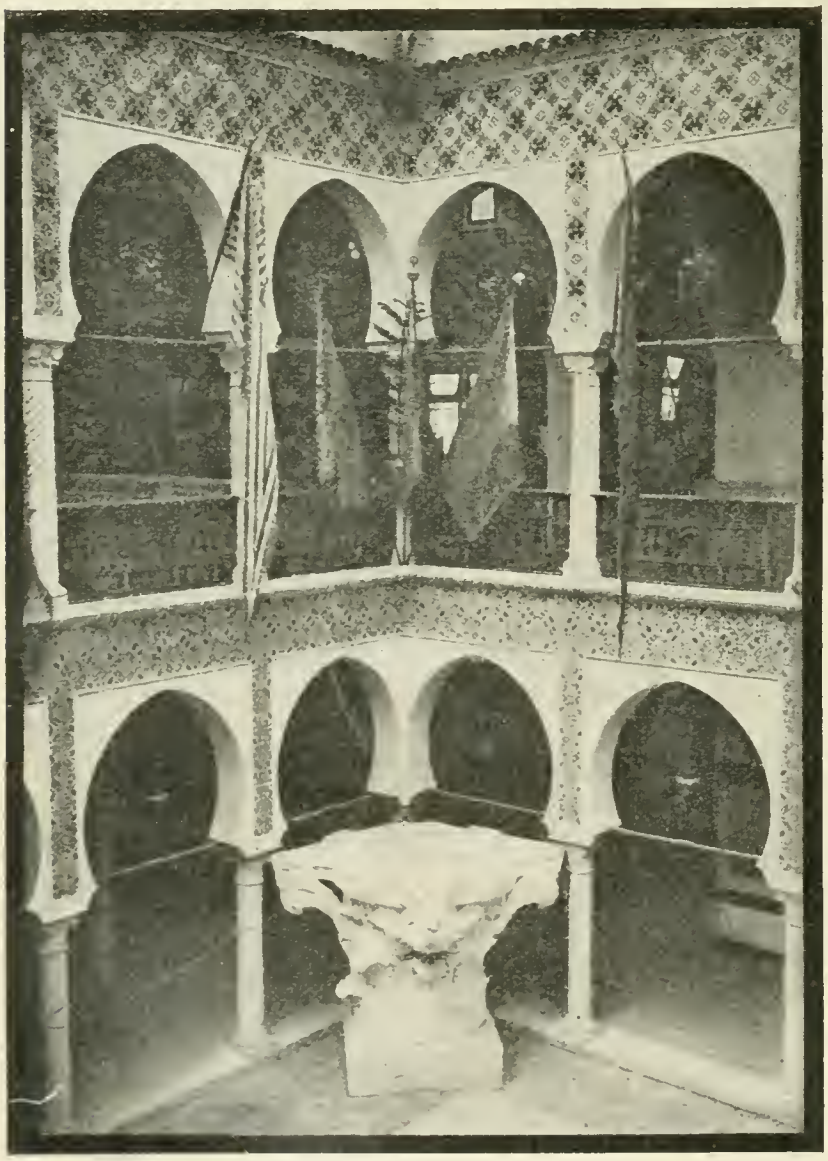
L'EXPOSITION DE 1900

LES COLONIES FRANÇAISES

Si l'Exposition de 1900 aura de bons résultats, je n'en sais rien. Du moins, faudra-t-il la louer d'avoir révélé à beaucoup, et, d'abord, à beaucoup de Français, la France coloniale.

Le Français ne connaît pas ses colonies; c'est évident. Il a entendu « estropier » leurs noms; il a vu, dans son journal, le récit des combats qu'on y a livrés, le portrait des explorateurs et des capitaines qui ont péri dans ces combats; surtout, il a lu et relu force articles sur la « question coloniale ». Et voilà toute sa science. S'il est radical, progressiste, socialiste ou royaliste, son opinion politique sur les colonies sera différente, son ignorance sera la même. Il acclamera Marchand, sans savoir avec exactitude quel fleuve est le Niger, et quel est le Congo. Pour lui, toute colonie sera un enfer brûlant, habité par des nègres. La justice, d'ailleurs, veut qu'on l'excuse. Parlait-on, alors qu'il avait l'âge d'étudier, de ce Congo? de ce Niger? Les journaux? Ah! ils oublient si souvent d'allumer la lanterne! Ils ont une inclination si naturelle à parler pour ne rien dire! Et quant à s'instruire par lui-même, quant à « aller y voir », en vérité c'était un peu trop loin pour le Français. Il a donc fallu attendre l'Exposition.

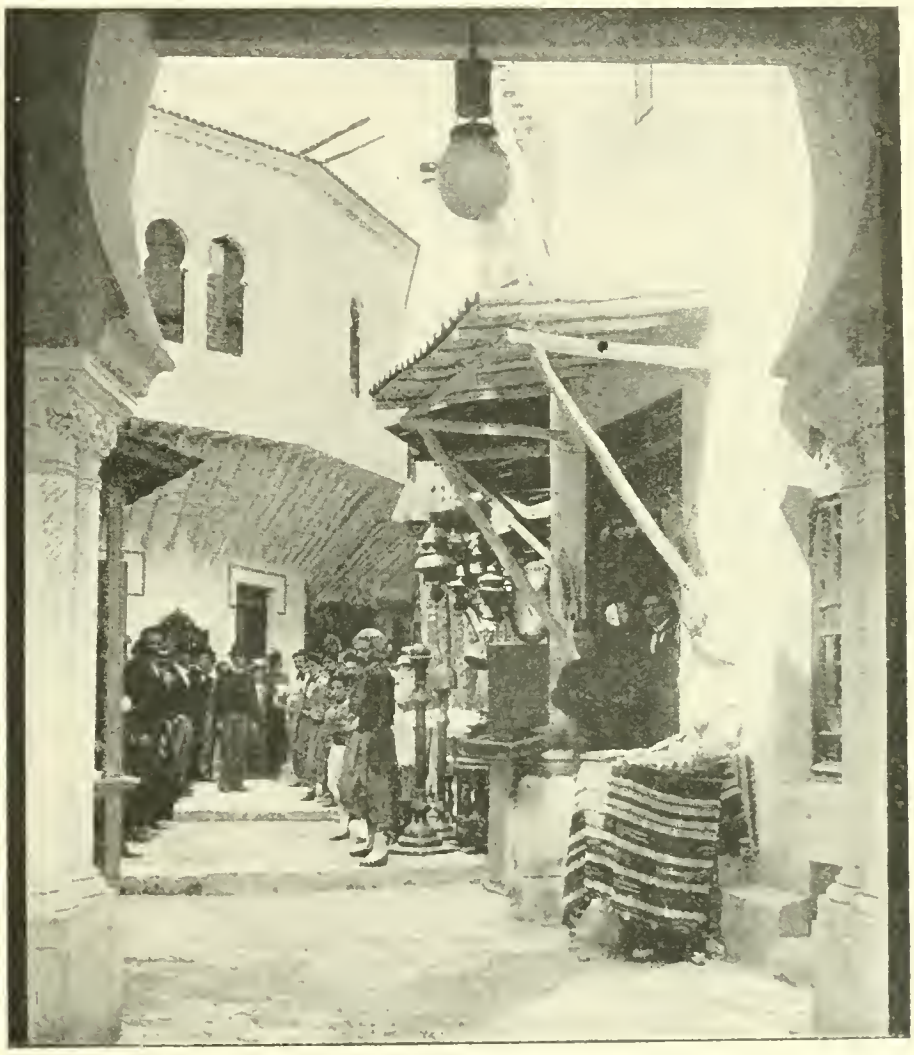
Déjà, il est vrai, en 1889, nos colonies avaient exposé. Dans leur coin de l'Esplanade des Invalides, les petits soldats annamites avaient promené leur air dédaigneux, leur chapeau plat et leur chignon. Mais cette exposition coloniale ne pouvait être qu'exiguë et pauvre; et elle le fut. C'est que la France coloniale de 1889 ne ressemblait en rien, ou presque, à celle de 1900. Nos vieilles colonies, les témoins de l'empire qu'ont bâti Richelieu, Colbert et un siècle de notre histoire, et que le siècle des traités d'Utrecht et de Paris (1713-1763) a jeté bas : la Martinique et la Guadeloupe, Saint-Pierre et Miquelon, la Guyane, le Sénégal, les comptoirs de l'Inde, végétaient, il est vrai, alors comme aujourd'hui. Mais notre second empire colonial, celui que la France devra à la République, était en plein travail d'édification. Nous venions, de la veille, de nous installer en Tunisie, que nous avait ouverte le traité du Bardo, du 12 mai 1881, sur le Niger, dont les populations riveraines virent pour la première fois flotter notre drapeau le 31 janvier 1883, et à Madagascar (traité du protectorat, 17 décembre 1885). En Asie, nous sortions à peine de la guerre avec la Chine; le traité de Tien-Tsin, du 9 juin 1885, nous donnait notre liberté dans l'Annam et au Tonkin. Bref, en 1889, nous avions marqué les terrains sur lesquels notre action devait s'exercer; le plus difficile restait à accomplir. Pour chacune de ces grandes possessions ébauchées s'ouvrait une longue période de périls internationaux et de difficultés intérieures : rien n'était définitif. Et c'est pourquoi l'exposition coloniale, exposition d'un empire naissant et, comme on dit, riche seulement de promesses, ne devait point laisser dans les esprits une impression assez forte. Les temps n'étaient pas encore venus.



INTÉRIEUR DU PALAIS DE L'ALGÉRIE

En 1900, tout autre est la situation. L'occupation des oasis du Touat, pour l'Algérie, les campagnes contre Ahmadou et Samory, pour le Soudan, la conquête du Dahomey, l'expédition de Gentil au lac Tchad, et celle de Marchand au Bahr-el-Ghazal, la

conquête de Madagascar, vingt guerres nous ont rendus maîtres des territoires que nous avions choisis. Et vingt conventions, avec l'Angleterre, le Portugal, l'Allemagne, l'Espagne, Libéria, ont donné à ces territoires des frontières fixes et l'existence internationale. Grâce à onze années d'efforts, le second empire colonial français est constitué. Or cet empire s'étend sur 12 447 000 kilomètres carrés (superficie *vingt-quatre* fois plus grande que celle de la France : 530 000), et il compte 44 millions d'habitants. En Afrique, d'Algérie au Sénégal, du Sénégal au Tchad et au Congo, c'est le double empire de l'Afrique occidentale et de l'Afrique centrale françaises; et, de l'autre côté du continent, Madagascar est une île française. En Asie, notre Indo-Chine, unifiée, augmentée du Laos, couverte par le poste avancé de Kouang-Tchéou-Ouan, occupe les bassins du Mékong et du Song-Koï. Désormais, la construction est achevée, il ne reste plus qu'à l'aménager; et aussi à la faire connaître, à instruire le pays de son importance et de son utilité. Ce fut alors que quelques-uns d'entre nous rêvèrent d'une Exposition coloniale séparée, étendue, complète, et qui eût été vraiment l'image de la France d'outre-mer. Lyon, en 1894, donna l'exemple; son Exposition réussit. Il fallait recommencer, et sur des bases plus larges, et à Paris, et en 1900; quand on parle des colonies, il est besoin de parler haut. Un vaste emplacement fut cherché; on proposa les pelouses de la Muette, à Passy. Le projet fut accueilli avec faveur, excepté par l'Administration. « Il est trop tard », répondit la vieille dame, qui déteste de voir toucher à ses plans.

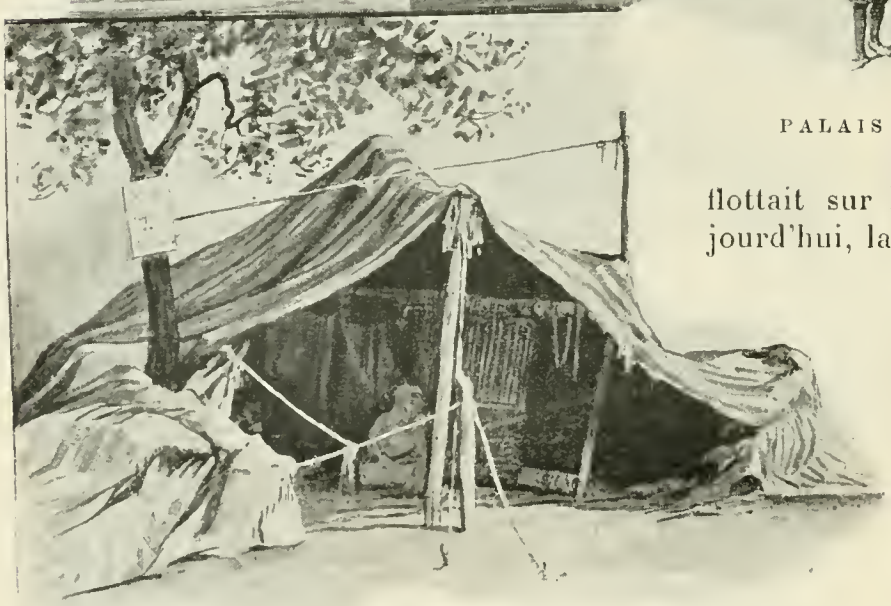


LA RUE D'ALGER

Son siège était fait. Il fallut se contenter du Trocadéro.

L'Exposition coloniale de 1900, si elle n'a point l'ampleur que nous aurions voulue pour elle, est variée, amusante et surtout — seul mérite auquel nous nous attacherons ici — elle enseigne, avec une précision suffisante, ce qu'est aujourd'hui la France coloniale.

PALAIS DE LA TUNISIE



UNE BOUTIQUE

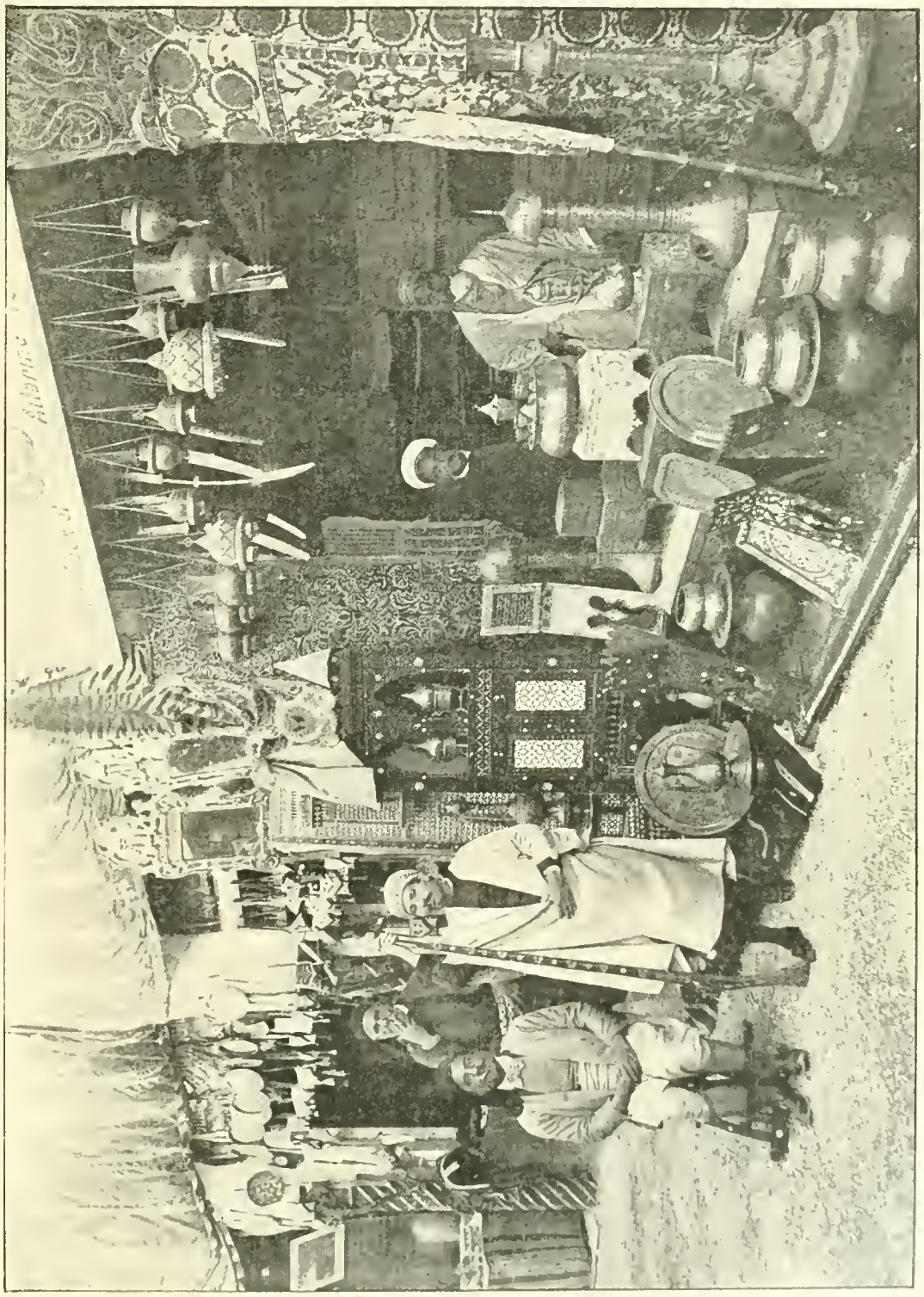
Traduisons, pour vous, lecteurs, cet enseignement.

* * *

L'Algérie est notre plus vieille grande colonie. Ce fut, en effet, le soir du 13 mai 1830 que la flotte française jeta l'ancre sur la plage de Sidi-Ferruch ; dès le 4 juillet, notre drapeau flottait sur la Kasbah d'Alger ; aujourd'hui, la colonie est plus grande que la métropole (670 000 kilomètres carrés, sans compter le Sahara touatien), et sa population est de 4 millions et demi d'habitants. De plus, elle est la plus proche de France. De plus, c'est son exposition qui frappe d'abord nos yeux, au débouché du pont d'Iéna. Triple raison pour commencer par elle notre petite enquête. *Où en est l'Algérie ?*

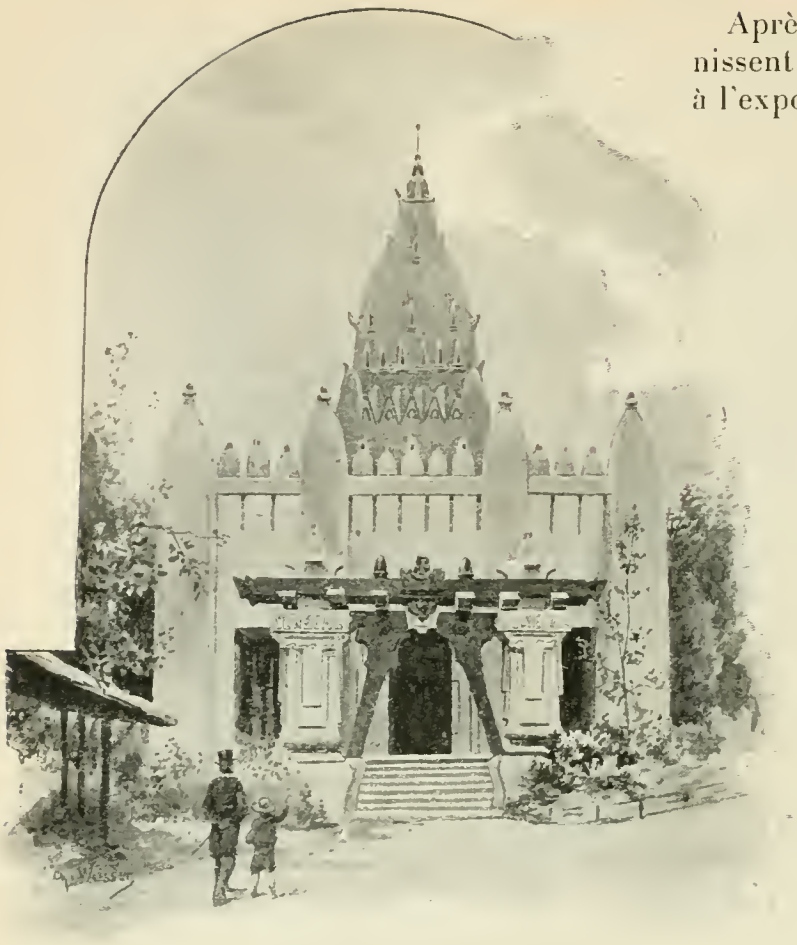
Sur cette côte, si rapprochée du désert — une belle carte en relief montre bien le caractère de cette étroite lisière montagneuse qu'est l'Algérie coloniale — la France, en soixante ans à peine, a accompli une œuvre vraiment admirable. Que les Français qui s'en vont

répétant que leur pays ne sait pas coloniser viennent ici et comparent les vues du Philippeville, par exemple, de 1838 et de 1900 : en 1838, c'est une plage sauvage où se blottissent quelques huttes de pêcheurs ; en 1900, c'est un chef-lieu d'arrondissement de 20 000 habitants, une ville régulière, un port fréquenté. Quant à Alger, le chiffre de sa population approche de 100 000 habitants. De tous les Européens, les Français sont les plus nombreux ; ils forment un groupe compact de 350 000 citoyens. Les Espagnols, qui viennent ensuite, ne sont que 160 000.



DANS LES SOUKS DE LA TUNISIE

Mais, mieux encore que son peuplement français, nous frappe le développement économique de l'Algérie. La



LE SÉNÉGAL

Après le vin, les produits qui fournissent les chiffres les plus remarquables à l'exportation algérienne sont le liège, les primeurs, le tabac et les minerais. La production du liège et des primeurs est stationnaire; et il semble bien que, du moins pour les primeurs, un effort utile pourrait être tenté. Sur la côte, en effet, existent des terrains où il ne gèle jamais; et, d'autre part, les fruits mûrissent en Algérie un mois plus tôt qu'en France. La culture du tabac est bien plus prospère; la colonie exportait, en 1889, pour 5 millions et demi de tabac sous toutes les formes : elle en exporte, aujourd'hui, pour 14 millions. Même constatation pour les produits miniers; le zinc a augmenté de valeur; dans la province de Constantine, de vastes gisements de phosphates, si utiles pour l'amélioration des terres, ont été mis en exploitation. L'an dernier, 300000 tonnes de phosphates ont été exportées. Quant à l'élevage et à la culture des céréales, qui sont pratiqués surtout par les indigènes, leur situation, depuis la dernière Exposition, est stationnaire.

L'Algérie commence donc à être florissante; voici qu'il est permis d'espérer qu'elle reverra les jours où la peuplaient de nombreuses villes — comme cette Timgad, dont on voit les ruines dans son pavillon du Trocadéro — et où l'enrichissaient ses forêts d'oliviers et ses vignes.

En Tunisie, la France ne domine que d'hier : 1881. Et cependant, ici encore, elle a le droit d'être fière de ses œuvres : voici un pays, qui ne trafiquait guère, avant sa venue, que pour une vingtaine de millions de francs; elle l'a doté, en vingt ans à peine, d'un commerce général de 105 millions, sur lesquels 49 et demi comptent pour l'exportation (1899).

période des tâtonnements a été longue. Aujourd'hui, elle est close. Délibérément, nos colons se sont tournés vers les cultures de grand profit; et, parmi celles-ci, les cultures arbustives tiennent en Algérie le premier rang. La plupart d'entre eux se sont faits vignerons. En 1870, ils n'avaient planté que 13000 hectares de vignes; ils en possèdent aujourd'hui 155019 hectares, qui produisent 5 millions d'hectolitres de vin. Dans l'exportation totale (environ 300 millions de francs), celle du vin tend à compter pour près de la moitié. Et de nouveaux progrès vont être accomplis, à présent que les terrains les plus convenables à la culture de la vigne ont été étudiés et sont connus, que les plants les meilleurs à la fois pour la quantité et la qualité (le cinsault, le carignan) constituent seuls les vignobles, et que les difficultés de la vinification sont supprimées par l'emploi de réfrigérants pour le moût.

Et les raisons de ce succès? Forte de l'expérience algérienne, elle s'est épargné, à Tunis, les tâtonnements qui semblent inséparables de tout début. Elle a commencé par maintenir et le gouvernement et l'administration indigènes, se contentant d'instituer, à tous les degrés de l'échelle, un contrôle permanent et effectif. Grâce au système politique du *protectorat*, sans doute elle a fait l'épargne d'un long effort militaire. Elle en a profité pour travailler, dès la première heure, à l'outillage du pays : elle a construit un réseau ferré de 200 kilomètres de longueur, et qui atteint déjà l'Extrême-Sud (Gafsa) ; elle a construit quatre ports : Tunis, Bizerte, Sfax et Sousse. Ainsi, elle a permis au pays d'atteindre ce développement économique qui surprend les visiteurs de l'exposition tunisienne. Lorsque M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, parcourut cette exposition, des indigènes répandirent sur ses pieds une fiole de précieuse essence de rose. Mais la Tunisie a des richesses plus précieuses encore : le froment, dont elle exporte pour 7 millions et demi de francs; l'huile d'olive, dont elle exporte pour 14 millions et demi; les vins, dont elle exporte déjà pour près de 2 millions. Ce sont, on l'a vu, les produits principaux de l'Algérie ; et la Tunisie, en effet, au double point de vue de la géographie physique et des richesses naturelles, est le prolongement de l'Algérie. Elle est sa façade orientale, comme le Maroc serait, s'il devenait français, sa façade occidentale. Le Mâghreb français serait alors complet. La Tunisie, enfin, comme l'Algérie, a commencé l'exploitation de vastes gisements de phosphates.

Il y a, cependant, une ombre sur ce tableau riant. Les puissances étrangères, il est vrai, ont consenti à nous reconnaître les maîtres de la Tunisie et à modifier — récemment, en 1896 — les traités de commerce qu'elles avaient conclus avec le bey et qui gênaient notre action ; dans l'intérieur même de la régence, la colonie italienne a cessé sa longue opposition politique : mais il faut avouer que ce pays, si riche et, grâce à nous, si prospère, n'est pas aussi complètement français que nous le souhaiterions. Nos compatriotes n'y sont pas 20000 ; encore, sur ce chiffre, la moitié vit-elle dans la ville de Tunis ; nos colons agricoles ne sont pas 3000 ! C'est trop peu. Ces colons sont noyés dans le flot des indigènes et aussi dans celui des 90000 étrangers, Italiens et Maltais surtout, dont le nombre s'accroît bien plus rapidement que le leur. Le péril est certain. Les étrangers récoltent ce que nous avons contribué à semer. Au cœur même du pays, ils nous livrent une lutte économique. Il faut lutter; il faut rappeler sans cesse à nos

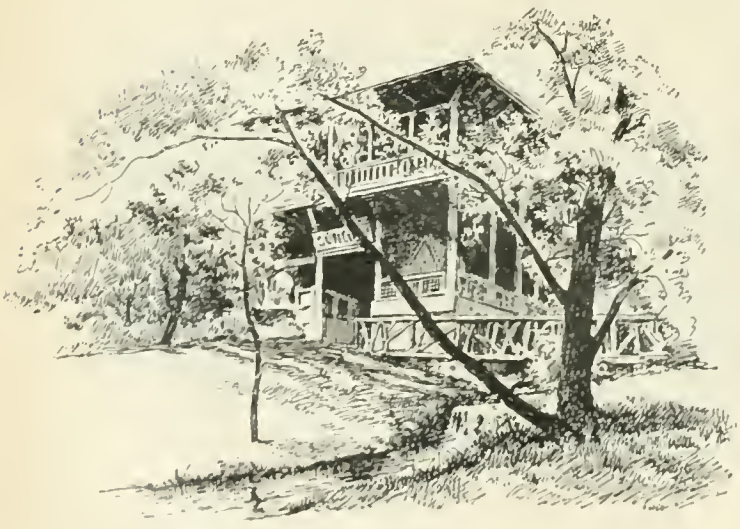
LA GUINÉE FRANÇAISE

petits agriculteurs que, là-bas, la culture de la vigne et celle de l'olivier peuvent les faire vivre et prospérer. Et c'est pourquoi nous félicitons les organisateurs de la belle exposition tunisienne d'avoir placé, au centre de leurs collections, un bureau de renseignements commerciaux et de propagande.

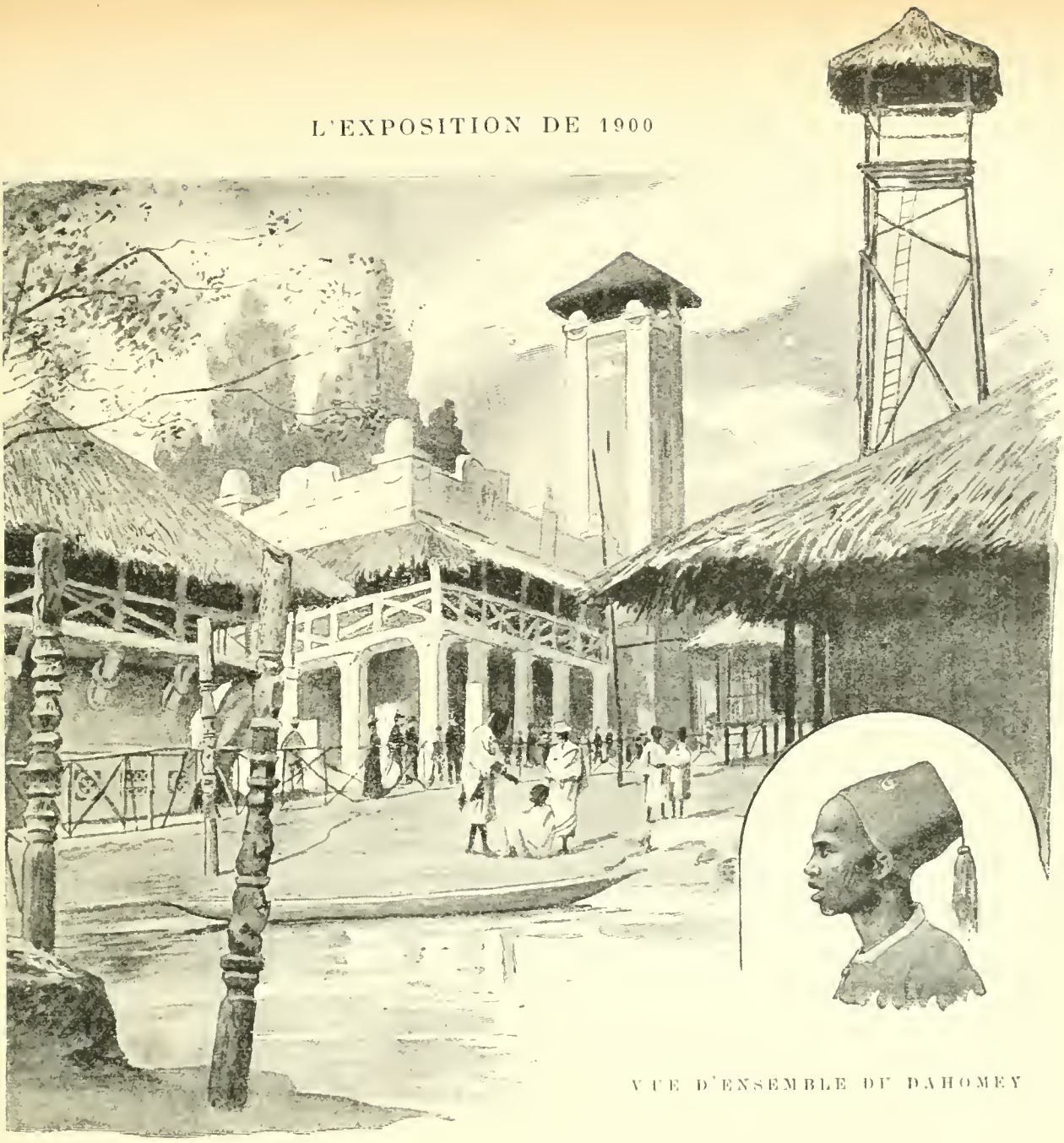
* * *

Le Sénégal et le Soudan, que le Sahara, mieux connu et pacifié, est à la veille d'unir à l'Algérie-Tunisie, au lieu de l'en séparer, ont fait une exposition commune. Et ils ont, en effet, une histoire commune et des caractères communs : l'histoire du Soudan est la continuation de l'histoire du Sénégal; l'un et l'autre pays sont la zone intermédiaire entre le désert et le littoral, à végétation tropicale, du golfe de Guinée. Lorsque Faidherbe fonda, en 1854, sur le bas fleuve du Sénégal, le fort de Podor, nous ne possédions là que des escales, où les traitants maures toléraient notre présence, non sans nous faire payer leur protection; Faidherbe commença le refoulement des chefs indigènes; certes, il se doutait peu du succès qu'allait avoir cette politique. Grâce à ses efforts, et à ceux des Borgnis-Desbordes, des Gallieni, des Humbert, des Combes, des Hourst, des Audéoud, notre petit Sénégal de 1854 a singulièrement grandi : c'est aujourd'hui un domaine compact qui s'étend sur 2 000 kilomètres en longitude, sur 1 300 en latitude, et qui couvre une superficie supérieure à deux fois la France. Jusqu'à l'an dernier, le Soudan a joui de l'autonomie administrative. Aujourd'hui, les territoires qui le composent ont été répartis entre les colonies voisines du Sénégal, de la Guinée française, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey. Le Sénégal s'étend jusqu'à l'est du Haut-Niger, jusqu'aux abords de Tombouctou. Quant au Soudan, ce n'est plus qu'un double territoire militaire qui occupe le fond de la boucle du Niger.

La conquête du Soudan est d'hier : on pense bien que l'exploitation économique du pays est loin d'être commencée. Ici, nous en sommes encore à la période des reconnaissances ; celles-ci, cependant, ont prouvé que ces vastes régions ne méritaient pas leur renom d'insalubrité et de pauvreté. Le Soudan nous donnera du café, du caoutchouc, de l'ivoire et surtout du coton ; s'il ne trompe point nos espérances, ce sera notre grand fournisseur en coton. Quant au Sénégal, ce n'est point, par lui-même, une colonie riche ; à peu de distance de son fleuve, c'est le désert. Cependant sa situation économique s'améliore ; depuis quelques années, ses recettes s'accroissent régulièrement : elles ont atteint, en 1899, 5 300 000 francs. Le Bas-Sénégal, par le trafic extraordinaire d'arachides (plantes oléagineuses) qu'il a effectué pendant la dernière campagne, a puissamment contribué à ces recettes ; mais le même mouvement de progression s'est affirmé, aussi accentué, dans les parties les plus reculées de la colonie : la Casamance a plus que triplé, de 1895 à 1899, son rapport, et il en est de même pour le produit du trafic commercial du chemin de fer au Soudan. L'achèvement, en 1904, de cette voie, l'exécution des grands travaux qui sont décidés, à Dakar, à Saint-Louis, à Rufisque, pour l'amélioration de ces ports, promettent au Sénégal une prospérité qu'il n'a jamais connue.



LE CONGO



VUE D'ENSEMBLE DU DAHOMEY

La Guinée française, qui avoisine au sud le Sénégal et communique avec lui par la région montagneuse du Fouta-Djallon, nous offre le type de la colonie de rapport. Sa superficie est à peine de 200 000 kilomètres carrés ; sa population, de 1 200 000 habitants : or, depuis 1891, où elle fut détachée du Sénégal et constituée en colonie distincte, son commerce est passé de 7 millions et demi de francs à 25 millions. Sa capitale, Konakry, village indigène en 1890, est une ville de 12 000 habitants. Grâce à ses recettes de douanes (317 000 francs en 1890 ; 1 600 000 en 1900), non seulement cette colonie ne demande aucune subvention à la métropole, mais elle entreprend, à sa charge, de gros travaux publics : une route, un chemin de fer vers le Niger. Quelles sont donc les richesses qui ont permis de tels résultats? Le caoutchouc, qui constitue les trois quarts de l'exportation de la colonie, l'élevage des bœufs, la noix de kola ; peut-être ajoutera-t-on plus tard à ces produits le café.

La Côte d'Ivoire est certainement l'une des colonies les moins connues de nos concitoyens. Nous y commerçons, cependant, depuis cinq siècles ; mais la colonie n'est régulièrement constituée que depuis 1893, et ses frontières définitivement fixées que depuis l'an dernier, à la suite de la dislocation du Soudan. Elle est grande comme la moitié de la France : 250 000 kilomètres carrés ; on évalue sa population à 2 millions et demi d'habitants. Les

deux tiers de son territoire sont recouverts par la forêt ; et c'est de la forêt que lui viennent ses principales productions : l'huile et les noix de palme, les bois, le caoutchouc. A ces produits il faut ajouter l'or et le café. Mais cette colonie, aussi bien dotée par la nature que la Guinée, sa voisine, est trop jeune encore pour être très riche. En huit ans, son commerce a quadruplé ; il n'atteint cependant encore que 12 253 000 francs (1899). La colonie veut obtenir davantage : elle expose les plans d'un port, creusé dans la lagune, et qu'un canal mettra en communication avec la mer, d'une capitale nouvelle : Bingerville, et d'un chemin de fer. Le tracé de celui-ci a été complètement étudié par le capitaine Houdaille.

Le long de ce golfe de Guinée, dont tant de rives sont françaises, vient ensuite le Dahomey. Ici encore la situation actuelle est pleine de promesses. Le Dahomey, plus petit que les colonies voisines (150 000 kilomètres carrés), et que peuplent à peine 700 à 800 000 habitants, fait déjà un commerce de 25 millions de francs, dont plus de la moitié compte à l'exportation. Celle-ci est alimentée presque exclusivement par deux produits de la forêt : l'huile et les noix de palme ; ce sont, aujourd'hui, les deux seules richesses du Dahomey (notons cependant, de plus, la kola et le caoutchouc), si bien que le commerce de la colonie suit les fluctuations de la récolte du palmier. Il faut dire que ces richesses pourraient être développées ; jusqu'ici, la forêt n'a été exploitée qu'au bord des lagunes et des rivières : le chemin de fer, dont l'infrastructure est en construction, permettra de l'atteindre plus profondément. La production de la colonie pourrait être ainsi quadruplée.

Quant à l'huile, qui entre dans la fabrication des savons et des bougies de Marseille, elle trouvera toujours, quelle que soit sa production, acquéreur... Et c'est ainsi qu'en débarrassant les pauvres peuplades du pays de la tyrannie sanglante de Behanzin, nous fîmes une bonne affaire.

Le Congo français, divisé administrativement en deux régions : Congo, Oubangui, en est encore, lui aussi, à la période de l'exploration et de l'organisation. Créée autour du noyau de nos anciens établissements du Gabon (1839), par M. de Brazza qui la gouverna durant vingt-deux ans (1875-1897), elle a été dans ces dernières années augmentée des immenses territoires du Bahr-el-Ghazal et du Chari, affluent du Tchad ; Marchand et Gentil ont attaché leur nom à cette œuvre d'expansion. La délimitation de ces territoires n'a été achevée que par la convention de Londres, du 21 mars 1899. De continuelles expéditions militaires ont retardé jusqu'ici le développement économique du Congo. Le budget de 1898 est effrayant : recettes locales, 1 415 000 francs ; subventions métropolitaines, 3 928 000 francs ; dépenses, 5 230 000 francs. Le Congo est encore une de nos plus coûteuses colonies. Mais la conquête prend fin ; déjà, le commerce relève ses chiffres : 10 500 000 francs, en 1898, dont près de 6 millions comptent pour l'exportation. Il faut avoir de l'espérance. MM. Fondère et Fourneau viennent d'étudier un tracé de chemin de fer entre la côte et la Sangha (1899) ; quarante compagnies concessionnaires se sont partagé les vallées principales, et déjà elles se sont mises à l'œuvre : pourquoi notre Congo ne réussirait-il point comme son voisin, le Congo belge? Il a les mêmes richesses que celui-ci : le caoutchouc, l'ivoire, les bois, le café et le cacao.

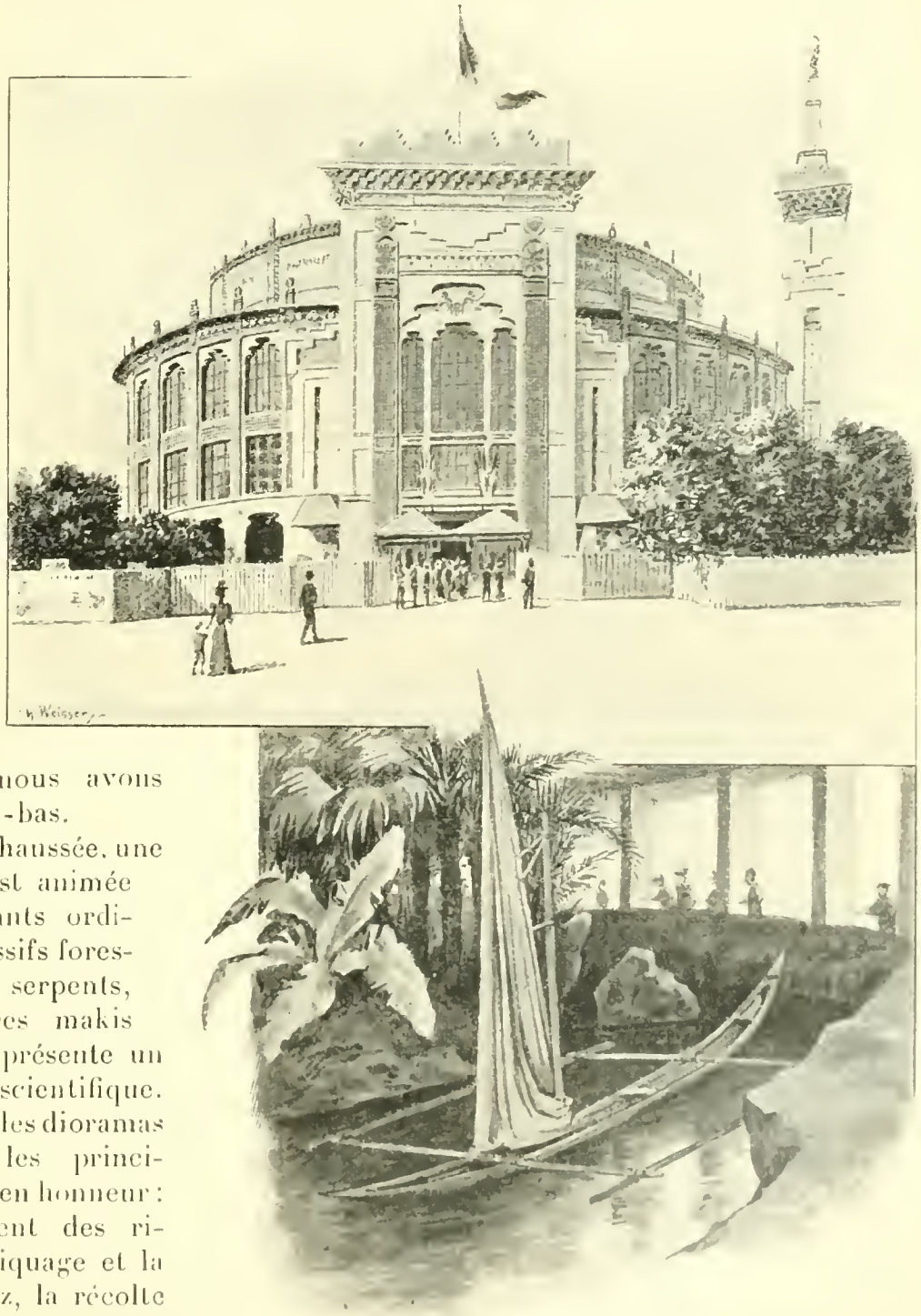
Sur le continent africain, nous ne possédons, de plus, que l'établissement de Djibouti (côte des Somalis) à l'entrée de la mer Rouge, sur le golfe d'Aden : il n'a d'autre valeur que d'être l'une des avenues principales de l'Abyssinie. Quand nous aurons amélioré son mouillage et achevé le chemin de fer de l'Harrar (nous sommes au kilomètre 100), nous pourrons prétendre au rôle fruc-

tueux, et que d'autres ont envié depuis longtemps, de portiers de Ménélick. Au Trocadéro, l'exposition de la côte des Somalis tient presque tout entière dans le diorama du chemin de fer en construction; et c'est justice.

* * *

Il faut sortir du Trocadéro, pour trouver l'exposition de Madagascar. Cette exposition est peut-être la mieux conçue des expositions de nos colonies; elle donne une idée exacte et complète de la richesse et de la variété de notre grande île africaine. Il est impossible de parcourir ses galeries sans prendre confiance dans l'avenir de l'œuvre que nous avons commencée là-bas.

Au rez-de-chaussée, une forêt vierge est animée par les habitants ordinaires des massifs forestiers de l'île, serpents, oiseaux et ces makis dont l'espèce présente un grand intérêt scientifique. Tout autour, des dioramas représentent les principales cultures en honneur : l'ensemencement des rizières, le repiquage et la moisson du riz, la récolte du caoutchouc. Le reste du rez-de-chaussée est occupé par des jardins et des serres, où les orchidées, qui poussent à Madagascar à l'état sauvage, sont semées à profusion. Le long de la clôture de l'exposition sont échelonnées neuf cases malgaches, amenées de l'île dans le même temps que les indigènes qui les habitent durant le jour et y travaillent selon la coutume de leur pays. Ils tissent des « rabanes » ou des « lam-



MADAGASCAR
Vue d'ensemble. — Un coin de la forêt.

LA GUADELOUPE

bas », exercent le métier de forgeron ou de potier, soignent leurs bœufs ou zébus, remarquables par leur bosse. C'est, par contre, la vie des colons qui est exposée à nos yeux, au premier étage : les voici, portés en « filanzane », assis devant leur maison coloniale ou devant une tente de campement tout équipée. L'or, qui vient de Suberbieville, une magnifique collection des essences forestières, des graines, des minerais disent les autres richesses de l'île, tandis qu'une belle carte en relief fait comprendre au lecteur le moins initié à la lecture des documents géographiques la nature physique de l'île, si nettement divisée en deux parties : le plateau central, les plaines de l'Ouest.

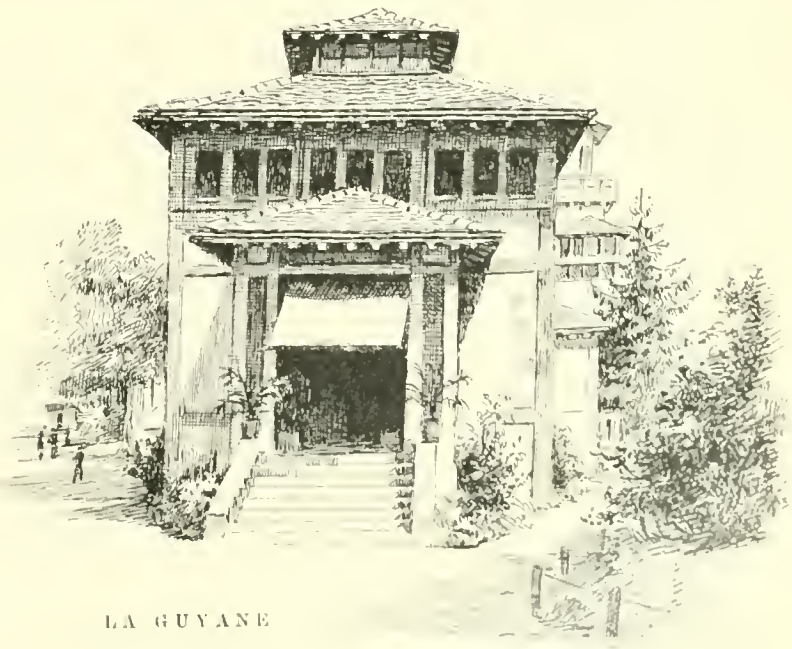
Cette exposition, méthodique et complète, est l'image de la façon dont l'organisation économique de l'île a été comprise. Cette organisation, il ne faut pas l'oublier, est toute récente : il y a deux ans, les territoires sakalaves du sud-ouest étaient encore troublés par l'insurrection ; la pacification définitive s'achève à peine. Et cependant de précieux résultats ont déjà été obtenus. En 1895, l'île faisait un commerce total de 12 millions de francs; ce commerce dépassait 26 millions en 1898 et atteignait presque, en 1899, 36 millions. Sous notre administration, en quatre ans, les exportations ont doublé, les importations, quadruplé. Il faut noter que le bénéficiaire principal de cette augmentation a été la France : en 1893, elle faisait pour 2 millions et demi d'affaires dans l'île, et, en 1899, pour 25 millions, soit *dix fois plus*. Le commerce des tissus, et spécialement des tissus de coton, nous appartient presque exclusivement (les neuf dixièmes); nous vendons à Madagascar pour plus de 2 millions de francs de vins, nous lui achetons pour plus d'un million de francs de caoutchouc. En même temps que le marché s'améliore, la colonisation s'étend. Hier, on annonçait l'installation dans l'île de trente-six colons militaires ; presque tous se sont établis dans des régions qu'ils connaissaient, où ils avaient déjà noué des relations ; leurs plantations comprennent deux parties :

les rizières et les champs de manioc qui donneront des bénéfices immédiats, le tabac et le café qui donneront de beaux bénéfices, mais seulement dans trois ou quatre ans.

Ici encore, la création des voies de communication donnera un nouvel essor à la jeune prospérité de l'île. Déjà, par la route de l'ouest améliorée, Majunga n'est plus qu'à cinq jours de Tananarive ; la route de Tamatave est en construction ; le tracé du chemin de fer Tamatave-Tananarive est arrêté. L'exploitation des forêts, celle des richesses minières, pourront être entreprises. Désormais, l'île est pacifiée. Ses richesses ont été reconnues : rizières dans les grandes vallées de l'ouest ; élevage, et peut-être, en quelques points, culture du blé sur le plateau central ; cultures riches : thé, vanille, café, cacao, tabac, sur la côte orientale ; ébène, acajou, caoutchouc des forêts ; cuivre et or du massif central et de la chaîne côtière de l'est. L'achèvement rapide des voies de communication, et aussi la solution nécessaire de la question de la main-d'œuvre, vont hâter l'exécution des promesses de l'heure actuelle.

Hélas ! elle ne nous fait guère plus de promesses, la petite voisine de la grande île : la Réunion. Depuis la perte de l'île Maurice, qui fut l'île de France (1814), la Réunion a été l'unique témoin de notre ancienne domination dans l'océan Indien. Ce souvenir nous la rend respectable ; et il faut la remercier aussi de nous donner, parfois, des hommes comme le poète Leconte de Lisle. Mais son développement économique semble arrêté ; elle s'est adonnée presque exclusivement à la culture de la canne à sucre, qui donne le sucre et le rhum ; or la crise sucrière, et la fatigue du sol épuisé par cette culture constante et intensive, ont, après quelques années de grande prospérité, beaucoup diminué la richesse de l'île. Son commerce, aujourd'hui, n'est pas même le tiers du commerce de l'île Maurice, toute voisine, et d'une étendue à peu près égale.

Cette situation, de colonie ancienne, bien peuplée, et qui se débat dans une crise grave, est exactement celle de nos deux Antilles : la Guadeloupe, la Martinique. Ces deux îles ne sont voisines de la Réunion que dans les jardins du Trocadéro ; cependant, il convient de les réunir ici dans la même infortune. Ici et là, on a abandonné les cultures « vivrières » pour les cultures « coloniales », et surtout pour la canne à sucre. On a compté sur l'importation du blé, de la viande, des légumes, pour l'alimentation quotidienne. Cette absence de « vivres », la concurrence du sucre de betterave, la rareté de la main-d'œuvre, conséquence directe de la suppression de l'esclavage, et l'introduction de la politique, ont porté un coup très rude à l'unique industrie de ces îles. Certes, leur commerce



LA GUYANE

atteint encore un chiffre où n'arrivent point nos jeunes colonies d'Afrique : une trentaine de millions pour la Réunion, 80 à 90 millions pour les deux Antilles. Mais, ici, l'avenir semble fermé.

RUINE INDO-CHINOISE

les années grasses sont dans le passé, tandis que l'Afrique française est encore à ses premiers jours.

Puisque nous sommes aux Antilles, achevons le tour d'Amérique.

Saint-Pierre et Miquelon sont deux petits îlots précieux. Le diorama de leur exposition nous enseigne, avec un simple coup d'œil, quelle est leur richesse : sur une grève sèchent des milliers de morues ; sur le devant du tableau, de rudes marins préparent des morues. C'est que ces deux terres minuscules, perdues dans le brouillard l'été, dans les glaces l'hiver, sont toutes proches des « bancs » où ces poissons modestes, mais dont la consommation est universelle, aiment à se réunir, à certaines époques, en assemblées plénières. Or, si une morue vaut peu, des millions de morues valent beaucoup. Saint-Pierre en exporte, chaque année, pour une quarantaine de millions de francs.

Avec ces îles septentrionales, notre dernière colonie américaine, la Guyane, forme le contraste le plus amusant. Nous voici sous l'équateur, dans le royaume du soleil, de la pluie diluvienne, de la forêt. La Guyane, de tout temps, a été fort calomniée. On la croit terre mortelle, inféconde, pauvre, qu'habitent exclusivement des serpents et des forçats. Elle n'est pas plus insalubre que nos colonies d'Afrique, et elle est plus riche par ses bois précieux et par son or. Dans son petit pavillon, elle nous montre la reproduction d'un chantier aurifère, et une série de cubes dorés nous disent l'importance de sa production en or : 9 300 000 francs en 1897, 7 800 000 francs en 1899. Cette production décuplera, et ses forêts, si riches en « bois des îles », seront exploitées quand on le voudra, c'est-à-dire quand on aura établi les voies de communication qui manquent absolument. Un projet, délibéré récemment par le conseil général, comprend un réseau de 400 kilomètres de voies ferrées ; ainsi serait réalisée, sur les prix de transport actuels par pirogues et par porteurs, une économie d'argent de plus de 60 pour 100, de temps des neuf dixièmes.

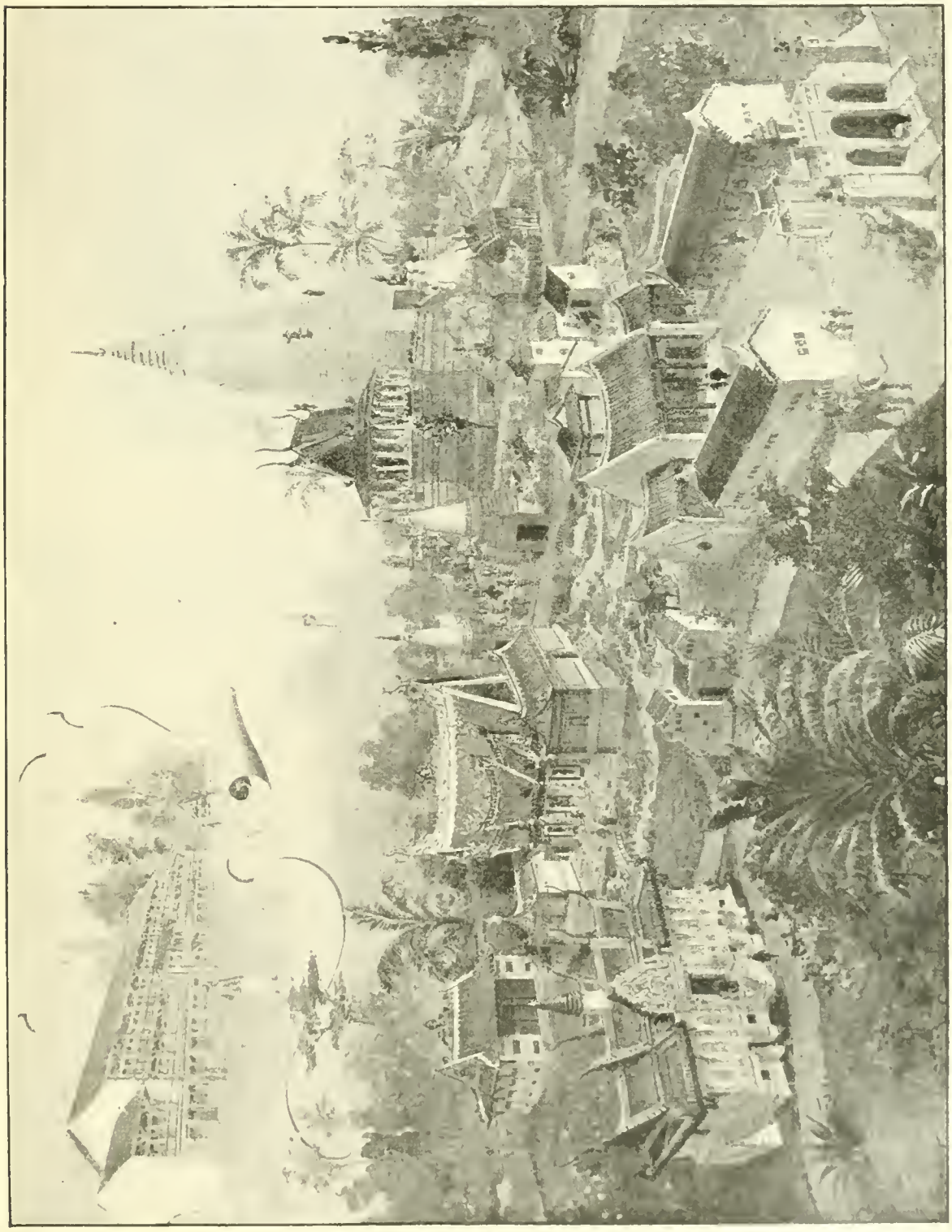
Ainsi, la Guyane présente ce caractère unique : c'est une vieille colonie qui a un grand avenir.

* * *

Voici notre colonie la plus riche, la plus peuplée et la plus civilisée : l'Indo-Chine. Son exposition est la plus luxueuse de toutes nos expositions coloniales ; elle comprend plusieurs palais et occupe une surface de 2 hectares. Le gouvernement général a fait tous les frais de cette exposition.

Cette colonie, ou plutôt cette union de cinq colonies : Tonkin, Annam, Cochinchine, Cambodge, Laos, présente elle aussi un type nouveau ; après nos jeunes possessions riches de promesses, et nos vieilles à l'avenir douteux

— exception faite pour la Guyane — l'Indo-Chine est une colonie jeune et déjà puissante et très prospère. Elle est jeune, puisque notre plus ancienne acquisition dans la presqu'île, Saïgon, ne date que de 1862, et notre plus récente, le Laos, de 1893. Elle est puissante : elle compte 17 millions d'habitants, et sa superficie représente une fois et un tiers la superficie de la France : 700 000 kilomètres carrés. Elle est prospère : son budget général atteint aujourd'hui près de 50 millions, et il s'est solde l'année dernière par un *excédent* de 9 millions. En vingt ans, la France s'est donc constitué un empire asiatique, dont elle peut être fière autant que de son Algérie et de sa Tunisie.



VUE D'ENSEMBLE DE L'EXPOSITION INDO-CHINOISE

TERRE-NEUVE — DIORAMA DE SAINT-PIERRE

Quels sont les éléments de cette prospérité? En 1899, le commerce total de l'Indo-Chine a atteint le chiffre très important de 255 millions de francs. A l'exportation, le riz entre dans la proportion des cinq sixièmes, soit près de 100 millions de francs. Désormais, nous sommes le grand fournisseur en riz de la Chine. Nos colons tirent de la Cochinchine le huitième du poivre qui se consomme dans le monde; ils ont planté plus d'un million de pieds de café; ils ont appris aux indigènes l'exploitation du caoutchouc, et l'exportation de ce produit dépassait déjà, l'an dernier, 2 millions et demi de francs; enfin, ils ont commencé à exporter du thé.

De très importants travaux publics vont permettre d'obtenir des résultats plus importants encore. On a poursuivi la mise en état de navigabilité du Mékong et du haut fleuve Rouge, l'approfondissement du chenal de Haïphong, l'amélioration du port de Saïgon; on a entrepris un grand pont sur le fleuve Rouge, devant Hanoï, la construction d'une jetée-abri au cap Saint-Jacques, d'appontements à Saïgon, de phares. En Cochinchine, on travaille au drainage de l'immense plaine des Joncs, dont une grande partie va être mise en valeur; on répare la grande route mandarine, de Saïgon à Hanoï; enfin, on a décidé la construction d'un réseau de voies ferrées. L'Indo-Chine ne possède à l'heure actuelle que les lignes de Phu-Lang-Thuong (100 kilomètres) et de Saïgon à Mytho. Une loi du 25 décembre 1898 a autorisé l'Indo-Chine à réaliser par voie d'emprunt une somme de 200 millions de francs, qui devra être affectée tout entière à la construction d'un réseau de 1660 kilomètres de longueur. Ces chemins de fer, qui uniront les diverses parties de notre empire asiatique, seront prolongés, en Chine, jusqu'à Yunnan-Sen.

Visitons avec confiance les palais indo-chinois du Trocadéro; ils nous parleront d'une des plus riches parties de la terre française.

Nous terminons par l'Océanie notre rapide tour du monde. Nous possédons là l'archipel de la Société (Taïti), les îles Toubouaï, les îles Touamotou et Gam-

bier, les îles Marquises, la Nouvelle-Calédonie. Cette dernière colonie est la seule qui ait, par elle-même, une importance réelle. Les autres, dont le commerce total ne dépasse que de peu le chiffre de 5 millions de francs, ne sont pour nous que des points de relâche à travers l'immensité du Pacifique. La Nouvelle-Calédonie, que nous occupons depuis le 24 septembre 1853, est grande trois fois comme la Corse ; elle est riche, elle le sera surtout, et par son sol et par son sous-sol. C'est proprement le pays du café et le pays du nickel, et c'est l'une de nos très rares colonies où le Français puisse travailler. Le cinquième de l'île, 500 000 hectares, peut être cultivé ; de cette surface, plus de la moitié est apte à être plantée en caféiers, le reste convenant au maïs, à la luzerne, au riz, au tabac, à nos légumes et à nos arbres fruitiers. Déjà, l'exportation du café dépasse, en valeur, 1 million de francs. Quant au nickel, depuis que la métallurgie s'est mise à l'employer, allié à l'acier, son rôle industriel n'a fait que grandir ; or la surface des mines de nickel calédoniennes est de plusieurs centaines de mille hectares.

* * *

Devant la grande carte, peinte sur le mur extérieur du pavillon du ministère des colonies, regardons avec satisfaction le chemin parcouru. Nos possessions y sont peintes en rouge. Eh quoi? malgré la longueur du voyage, aurions-nous oublié des points où flotte notre drapeau? Oui, nous n'avons pas débarqué sur l'île déserte et glacée de Kerguelen, tout au sud-est de Madagascar, vers le cercle polaire antarctique. Quel bon pénitencier ferait ce rocher, et qui débarrasserait enfin de forçats la Guyane et la Nouvelle-Calédonie! Et nous avons également laissé de côté et la baie de Kouang-Tchéou-Ouan, sur la côte de la Chine du Sud, et l'ilot Clipperton, qui devait surveiller, dans le Pacifique, le débouché du canal de Panama. Mais

PAVILLON
DU MINISTÈRE DES COLONIE
PLAFOND DE CORMON

nous avons assez vu, pour avoir acquis une idée suffisamment précise et complète de la grandeur du second empire colonial français.

Et désormais, lorsqu'on vous soutiendra que le Français n'est pas colonisateur, vous n'aurez qu'à vous souvenir de ce que vous vîtes au Trocadéro pour pouvoir répondre.

G. R. Wuhrel.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

MÉDITATION SUR L'EXPOSITION

Un éditeur me disait :

— Il ne manquait plus que cela. Après le canotage, la bicyclette ! Après la bicyclette, l'automobile ! A présent, c'est l'Exposition ! On ne va donc pas laisser nos clients lire tranquilles !

C'est vrai. En ce moment, on ne lit pas ; les livres des libraires sont et restent dans un discrédit ruineux ; selon l'expression d'un universitaire connu, le public préfère *feuilleter avec ses pieds le grand livre de l'Exposition.*

Nous adopterons cette métaphore si juste et si ingénieuse, et le livre que nous allons feuilleter aujourd'hui, ce sera celui de l'Exposition, le seul qui ait de l'actualité et du succès.

Mais déjà nos tickets oblitérés sont tombés dans la boîte du guichet, où ils retrouvent leurs deux cent mille petits cousins de chaque jour, et nous voici sur le pont Alexandre III, entre les deux Palais, devant cette admirable perspective qui nous console du Palais de l'Industrie disparu, et qui découvre les Invalides où dort Napoléon, l'inventeur des expositions modernes et des prix décennaux.

A la vérité, notre siècle n'a pas inventé les expositions, bien qu'on ne parle guère de ces grandes manifestations industrielles et commerciales avant la fin du siècle dernier, avant François de Neufchâteau, qui passe pour être le créateur du genre et le promoteur de la première de ces cérémonies chez nous.

Tous les grands marchés étaient des expositions. La foire de Leipzick, la foire de Nijni-Novgorod en étaient. Quelle fut l'idée qui présida à leur établissement ? Rassembler les producteurs des nations ou des tribus voisines, réunir les résultats de leurs recherches et de leurs travaux, établir entre eux l'émulation par la concurrence, faciliter et multiplier les transactions par le rapprochement des commerces et des commerçants.

Le principe des expositions les plus colossales exista du jour où le premier marché fut ouvert.

Quand les bergers de Virgile vont à Mantoue porter leurs volailles et leurs fromages, *pressi copia lactis*, pour les vendre et rapporter des châtaignes ou une flûte de Pan, ils vont à l'Exposition. Ils vont offrir ce qu'ils ont à ceux qui n'en ont pas, et leur demander en échange ce qui leur manque.

Une grande exposition est une application grandiose du principe fondamental des transactions, la loi de l'offre et de la demande. On peut remonter aux Grecs : on trouve déjà chez eux de splendides expositions, et c'étaient ces réunions colossales qui venaient se grouper, aux grandes fêtes religieuses, autour des sanctuaires de Delphes et d'Olympie. Mais combien elles étaient plus belles, plus imposantes, plus majestueuses que les nôtres, et quel spectacle c'était que celui de ces foules pressées et bigarrées, se ruant entre les temples aux proportions telles que leurs ruines aujourd'hui encore déconcertent et émerveillent nos imaginations, quand elles redressent les murailles abattues, replacent les statues de Phidias et de Praxitèle aux frontons et aux corniches, reconstituent les frises des bas-reliefs, et mesurent par la pensée la hauteur formidable des colonnes de marbre qui soutenaient le sanctuaire au-dessus du front songeur de Zeus Olympien ! Un même élan, une même pensée poussait cette foule, soulevée par l'amour divin qui était alors la seule forme du patriotisme.

Voilà la différence et le progrès. Ces grandes fêtes religieuses et commerciales de l'antiquité étaient nationales et propres à une seule race.

Aujourd'hui, elles sont un appel au monde, et si l'on n'y fait pas collaborer les astres eux-mêmes, on bâtit des lunettes qui les rapprochent tant de nous, qu'ils semblent être avec nous.

C'est comme un congrès d'étalages, un comice de devantures, une collection plus complète d'offres et de choix, un bazar, une foire, en un mot un marché.

Récemment, un grand magasin s'est ouvert à Paris, qui réalise cette idée simple : plus de réserves, de tiroirs, de provisions, de boîtes fermées. Tout est en vue, tout est étalé, tout est « en montre ». Le personnel se compose de vendeurs ; il n'est plus besoin d'employés pour faire l'article. Le public passe, et voit, touche, juge.

C'est le système de vente qui de plus en plus s'imposera. Tout va plus vite que jadis ; les transactions ont besoin d'avoir aussi une plus grande rapidité. Ce sera la fin du boniment, la mort de la parade, sous quelque forme qu'elle s'offre. Un article qui a besoin de démonstration n'a plus autant de chance de s'écouler. Le client veut voir, comprendre, juger aussi-

tôt. Il a des exigences nouvelles et plus pressantes. Il n'achète plus même sur échantillon. Il veut emporter l'article même qu'il voit, qu'il manie, qu'il essaye, et non l'article similaire qu'on pourrait lui fournir du magasin de réserve. Une dame qui achète une ombrelle n'accepte que celle qu'elle a choisie, touchée, éprouvée. Une autre pourrait être identique à celle-là, mais manœuvrer moins bien.

Un article a-t-il besoin d'être déplié, remonté, expliqué, avant d'être remis dans sa boite et vendu? C'est trop long, et le client passe.

Le succès est aux magasins qui exposent ce qu'ils ont à vendre et dont les objets sont, à l'étalage, tout prêts à être emportés aussitôt.

Pas de boniment, de longue pancarte, d'affiche. Un coup d'œil doit suffire à déterminer ou à décourager le choix. Jadis, Mondor vendait beaucoup ses flacons d'orviétan parce que son pitre Tabarin racontait mille folies qui ébaudissaient le passant flâneur et de loisir. En ce temps-là, l'existence était plus rassise, plus lente, plus calme. Le bon bourgeois avait le temps de se promener, en s'appuyant sur sa longue canne, de s'arrêter, de stationner devant la parade des marchands, d'aller de son train de sénateur par les avenues des foires marchandes de Saint-Germain ou de Saint-Laurent, où les vendeurs pipaient l'acheteur en le prenant à l'appeau de leurs sornettes.

C'est le contraire à présent. Il n'y a plus de public pour le charlatan de jadis, qui tirait lentement et savamment de son coffre peint, l'un après l'autre, des articles de plus en plus séduisants, une paire de bas après des mouchoirs, ou un panache de plumes après un flacon de senteur.

Il faut tout étaler d'un coup et à la fois. Il faut exposer. C'est ce qui se fait dans les grands magasins, devenus bazars. A l'ancienne formule : Ne touchez pas! s'est substituée la nouvelle : « Voyez! palpez! touchez! » Le client n'achète plus chat en poche.

Cette exigence nouvelle, née de la rapidité plus grande de la vie, de la presse qui bouscule tout et tous, de la hâte qui pousse chacun, transforme de plus en plus les cités en de vastes expositions permanentes, et développe par les rues l'allongement progressif des devantures.

Par là s'expliquent les proportions de plus en plus élargies que prennent les expositions collectives. Elles sont une juxtaposition de magasins, dont chacun est un important étalage.

Une exposition moderne est donc avant tout une colossale opération commerciale qui consiste à centraliser pour un temps et sur un point les denrées et les produits de provenances les plus diverses, les plus lointaines; c'est le marché du monde. World's Fair.

Mais ce serait grossièrement se tromper de croire que ce n'est pas aussi autre chose.

*
* *

De tout temps, ceci soit une réponse aux gens austères qui critiquent la rue de Paris, les foires marchandes ont été des fêtes foraines. Le mot « forain « désigne indifféremment le marchand ou le saltimbanque, soit qu'on ait voulu par cette assimilation vitupérer le charlatanisme inséparable du commerce, soit que la confusion soit venue de les voir toujours ensemble. A Olympie, il y avait des marchands, et il y avait des gymnastes, des courses, des théâtres, des danses. Il y en avait aux grandes foires parisiennes du temps passé, et Scarron nous a décrit d'amusante façon cette cohue bruyante, où il rencontra sans doute la Marianne de l'*Avare*, qui y fréquenta, et où il fallait louvoyer entre les odeurs graisseuses des marchands de friture et les attroupements, aimés des filous et tirelaines, devant les parades des baraques. C'était là l'appât, l'attrape-nigaud, qui attirait et retenait la clientèle de tous les boutiquiers représentés dans ces avenues, régulières comme des galeries d'expositions, layetiers, lunetiers, patenôtriers, deytiers, orlogeurs, panetiers et tous autres.

Une exposition sans attractions serait en opposition avec l'expérience et avec le succès. Ce serait trop grave; on y viendrait moins.

L'Exposition de 1900 est éminemment attractive: et pourtant il y a à dire.

Est-elle gaie? pas trop. Elle est plutôt sévère. Elle a été conçue par des hommes austères qui, malgré leur parti pris de « faire gai », n'ont pas eu la manière, parce que ce n'est ni leur affaire, ni leur occupation ordinaire. On ne s'improvise pas impresario, ni directeur des menus plaisirs. Cela, c'est une autre carrière, à laquelle ne conduisent généralement pas, sinon par des chemins de traverse, l'Ecole polytechnique ou l'Ecole des mines.

Ils ont eu l'intuition qu'il fallait « égayer », et ils y ont tâché avec plus de zèle que d'adresse. Il est évident que les femmes demi-nues qui dansent sur les tréteaux aux parades de la rue de Paris ou qui évoluent dans les eaux de l'Aquarium doivent se trouver fort flattées d'opérer dans la même enceinte et sous la même estampille officielle que les électriciens, les ingénieurs et les inventeurs qui ont

peuplé de merveilles la galerie de la Métallurgie. On eût reculé ces ballerines en maillot de l'autre côté de la barrière qu'elles n'eussent pas été isolées de ce chef. On reconnaît dans cette complaisance l'inexpérience de savants qui accordent trop, de peur d'avoir l'air trop prude.

Mais pour le reste, peut-on dire qu'on s'amuse à l'Exposition? Non. En dépit des attractions, c'est froid, solennel et pompeux. L'esprit directeur y a laissé partout son empreinte et sa marque.

L'aspect général est monumental, imposant même; il n'est pas souriant. Il y manque du bruit, de la musique, des couleurs; en dépit des cinq ou six orchestres napolitains, espagnols ou tziganes relégués dans la cave qui longe la Seine, on n'entend jamais un orchestre, ou si rarement et de si loin, que ses notes dispersées ne font qu'aggraver le silence ambiant. Ni son, ni couleurs. Tout est blanc, terne, neutre; pas un ton chaud, une note réconfortante. Cela commence dès l'entrée, aux palissades verdâtres, aux guichets jaunâtres qui semblent implorer une seconde couche. Dans les grands espaces vides, dans les larges avenues, des velums aux rayures éclatantes auraient été un utile secours contre le soleil et un plaisir pour les yeux; des fontaines, des horloges, des kiosques bigarrés eussent pu mettre des tons réveillés sur cette neutralité indécise des murs blancs, gris, pâles et trop « Modern style ». Ces pâleurs anémiques de l'art nouveau peuvent plaire à certains dans l'art décoratif de l'ameublement: On n'en aura jamais que faire en architecture. Témoin la porte Binet, dite la Salamandre: oui, c'est une cheminée grossie aux proportions d'un arc de triomphe. C'est de l'architecture d'ébénistes.

Il y a pourtant des attractions! Elles ne manquent pas. Il n'y a même qu'un cri: il y en a trop.

Il y en a trop au point de vue de l'intérêt privé des concessionnaires; il n'y en a pas trop au point de vue du rendement des terrains concédés, et des recettes de l'Exposition; celles-ci ont été excellentes, et l'opération a été bien menée. Songez au *tolle*, si c'était le contraire.

Les concessionnaires, s'étant jetés sur les terrains comme sur une proie et pour une curée, ont gâté eux-mêmes leurs affaires par leur empressement et leur confiance; le nombre a créé une concurrence qui a disséminé la clientèle et annulé les résultats de tant d'efforts.

La trop grande dispersion des divertissements a nui au succès de chacun d'eux.

Mais si les concessionnaires peuvent, sur ce point, décliner leur responsabilité, il n'en va plus de même si on envisage la nature des distractions qu'ils ont apportées et offertes au public. Rappelez-vous donc 1889: que de nouveautés! que d'imprévu! la tour Eiffel, les pousse-pousse, les danseuses javanaises, les danses gastriques orientales, la rue du Caire, que sais-je? tout cela était nouveau, non déjà vu; on a eu la surprise. Mais cette année? On nous a montré à nouveau des resucés d'il y a dix ans, les danses, les panoramas: il n'y a pas une seule attraction qui fasse prime et force l'intérêt général. Tout est assez indifférent, et les impresarios ne peuvent s'en prendre qu'à l'aridité de leur cervelle s'ils n'ont pas piqué la clientèle de la tarentule du succès.

Oui, il y a le trottoir roulant. Mais faites seulement réflexion que beaucoup saluent en lui une vieille connaissance, qu'ils ont faite déjà à Chicago. Rien de neuf; et vous m'avouerez que cette invention, la plus étonnante à coup sûr de cette exhibition-ci, offre des plaisirs limités et bornés. Au bout de quelques essais et de quelques promenades, on est déjà blasé, le charme est rompu, et si l'on veut gagner un point quelconque de ce parcours, les préférences n'hésitent plus, et vont à l'expéditif tramway électrique. En vain des banquettes offrent aux « roulés » un siège commode et abrité du soleil; en vain, des bars disséminés de place en place invitent à des consommations prolongées: on se lasse de voir le dos des pavillons ou les fenêtres closes des appartements désertés. Bientôt cette plate-forme ne servira plus qu'aux flâneries des poètes en quête de solitude, aux amateurs de footing qui s'exercent le matin à neutraliser le mouvement par la marche en sens inverse, aux gendres qui ne veulent perdre aucune occasion d'estropier leur belle-mère, et aux caricaturistes qui y ramassent des mots et des motifs:

— Trottoir qui roule n'amasse pas mousse, dit Mme Cardinal à sa fille.

Et à côté, des paysans s'arrêtent, décontenancés, à la station, en attendant une pause, et en s'écriant:

— Trop tard! Il est parti!

Quant au reste, sans dénigrer l'effort attesté par des conceptions comme celles de l'Andalousie, du Vieux Paris, de la Mine houillère, mais sans nous émerveiller devant de plates banalités comme le Tour du monde, le Maréorama ou les concerts orientaux, l'effet est mince, et les expositions précédentes ont rendu le public trop difficile pour qu'il se contente de nèfles en guise de prunes.

*
* *

Enfin, l'Exposition serait mal jugée et

mal comprise, et sa plus belle portée serait méconnue, si on ne reconnaissait en elle qu'un marché et une fête. Elle est autre chose encore.

Cette Exposition porte en elle un caractère particulier d'élévation, d'utilité morale, d'action pacifiante. Elle est une école, mais une école qui comporte un double enseignement, celui de l'esprit et celui du cœur, à la fois propre à l'instruction et à l'éducation des masses.

De combien de notions nouvelles et de tous genres elle enrichit l'esprit des visiteurs, intéressés par tant de visions dont le pittoresque est fait d'exotisme, et aussi de progrès scientifiques. C'est un des spectacles les plus merveilleux qui soient, cet amoncellement de richesses et de raretés dans de si petits espaces. Pouvez-vous parcourir sans une impression singulière d'étonnement, d'admiration, presque d'envie, le rez-de-chaussée et l'étage du palais de droite en venant de la Seine, à l'Esplanade des Invalides, les installations somptueuses de l'Allemagne, de l'Autriche, le coin pittoresque de la Norvège aux cloisons de bois vert, les bijoux et les filigranes de l'Italie, les joyaux de la Russie, les délicats chefs-d'œuvre du Japon ciseleur d'ivoire, les verres de Bohême fins comme un voile, et irisés comme une vapeur que dore le soleil au-dessus d'un lac bleu ?

Quelle impression artistique et édifiante laisse cette étonnante rue des Nations, dont on n'entend qu'un seul écho, et c'est le regret de penser que tout cela, dans soixante jours, va disparaître sous la pioche des démolisseurs ! Tant d'efforts pour si peu de durée !

Mais n'est-ce pas une leçon d'ethnographie vivante ? Voici les faïences d'Italie, les armes et les turquoises de la Perse, les pêcheries de Finlande, les tapisseries et les armures d'Espagne, les somptuosités des Indes anglaises, les mignardises du Japon, les fourrures de la Sibérie, les vieux temples des Indes Néerlandaises, les curiosités de nos colonies et de nos protectorats.

Voici, pour l'Angleterre, pour les Etats-Unis, les accessoires de sport d'un usage traditionnel et national. En panoplies grandioses, voici des raquettes, des ballons, des casques, des masques, des gants spéciaux, des chaussures spéciales, des culottes de forme particulière, des vestons qui sont des cuirasses, tout un harnachement d'aspect rébarbatif et terrible comme des appareils de torture ou de chirurgie. Les brochures nous expliquent l'emploi de tant d'accessoires protecteurs avec la règle du jeu, qui prend, selon les cas et la forme des crosses, le nom de cricket, football, baseball, golf, polo, hockey, curling, etc. Des photographies nous montrent les jeunes athlètes en exercice, trapus, tapis, mi-nus, accroupis, sautant, bondissant, courant, frappant, luttant, les muscles durs et gonflés, comme des primates en folie, et cela est tout à fait particulier. La mode athlétique anglaise se répand et gagne du champ : il n'y a pas de dommage, et l'exemple est bon.

Voici un autre sport assez spécial, celui des raquettes à neige ; il est très général au Canada, dans la section duquel on en voit des quantités, longues raquettes qu'on attache aux pieds et qui permettent les glissades et les vastes courses. Les glisseurs sont constitués en clubs de deux ou trois mille membres, qui profitent de l'occasion pour endosser un superbe uniforme ; car les Américains aiment le panache. Dans la section canadienne, il y a un superbe uniforme un peu semblable à celui de nos amiraux, mais avec beaucoup d'aiguillettes en or et de plumes blanches au bicorne. Vous demandez :

— C'est l'uniforme d'un général ou d'un amiral ?

— Non, monsieur, c'est le costume que portent tous les membres de l'Association de prévoyance pour la retraite, les jours de fête. Ils sont cinq mille.

Et ces jours-là, ce n'est pas un spectacle banal de voir dans les rues de Montréal ou de Niagara Falls défiler d'un seul coup cinq mille grands amiraux.

Et que d'autres particularités à noter partout : les curieux jeux de cartes instructifs de Boston, avec lesquels les petits Yankees apprennent, comme au temps de Mme de Genlis, en jouant, les noms des régiments, les tableaux de peinture célèbres, les costumes et les coutumes des peuples ; les étonnants feux d'artifice des Japonais et leurs immenses poissons de papier teint : c'est le tour du Monde.

Quel grandiose et impressionnant tableau des progrès et des conquêtes de la civilisation et de la science, sous ces galeries qui étalent les prodiges de tant d'inventions de tous genres ! La mécanique, la physique, l'électricité, la machinerie atteignent là à des effets d'une puissance si énorme que l'humanité semble grandir, s'enorgueillir et pourrait, comme Salmonée, défier Jupiter au tournoi contre les forces de la Nature.

Les courants électriques, l'air comprimé, la vapeur sifflent et mugissent dans d'effrayants appareils dont on s'étonne qu'ils aient été construits par les hommes, menus pygmées auprès de leur œuvre.

Et c'est la vulgarisation complète, à la fois savante et accessible. A l'entrée du

Champ de Mars, il fallait écrire : *Nunc erudimini!*

Ici, des dames se pressent contre une table derrière laquelle deux gentlemen de New-York manœuvrent les robinets de grosses chaudières en cuivre rouge. On se croirait à la Faculté des sciences, n'étaient les chapeaux à fleurs, les toilettes de surah et les frais éclats de rire. C'est ici le mariage de la science et de la galanterie. Les deux exposants — professeurs ou barnums, car ici les deux se confondent — apportent aux dames de petites casseroles d'eau très froide ; elle atteint, je crois, une température basse de 200 ou 250 degrés au-dessous de zéro. C'est la nouvelle découverte, l'air liquide. Et ce sont des mines, des gestes délicats, des étonnements bruyants, car cette eau très froide bout, fume, et gèle tout ce qui l'approche. Les misses y trempent leurs fins mouchoirs qui disparaissent dans un brouillard de vapeurs; elles soufflent sur la petite casserole qui leur renvoie leur haleine vaporisée en nuages intenses ; elles y trempent une rose qui reparaît gelée, fumante, cassante comme du verre, bientôt émiettée, effritée par leurs fins doigts gantés, et ces mêmes doigts tout à l'heure vont saisir par un manche de bois une masse de mercure que l'air liquide a congelé, et elles s'en serviront comme d'un marteau pour enfoncer de gros clous dans une planche épaisse. Et ce spectacle est curieux au possible, imprévu par l'amusement de ces petites femmes frivoles devant une des plus belles conquêtes de la science. C'est tout à fait XVIIIe siècle, et cet intérêt des dames pour la chimie nous reporte au temps où les filles du grand monde, sous Louis XV, pratiquaient la cornue, inventaient des pommades, se faisaient peindre non plus en déesses appuyées sur un nuage, mais bien dans un laboratoire, la main posée sur un alambic, et où la comtesse de Genlis, la femme de M. de Sillery, le fabricant de champagne, écrivait avec orgueil :

— Ma fille a inventé un sel auquel on a donné son nom.

Certes, il y a de quoi apprendre le long de toutes ces galeries, où l'on pourrait préparer son agrégation en se promenant. Sciences, arts, lettres, tout le monde intellectuel y a apporté ses trésors, et l'ensemble est d'une fantastique beauté.

*
* *

Mais l'esprit n'a pas seul sa part à ce spectacle, qui fait mieux que séduire les intelligences.

Il agit aussi sur les cœurs, et il élève les âmes. Qu'on ne vienne pas nier cet effet moralisateur, pacifiant, éducateur des expositions, qui sont un spectacle apaisant de travail et d'activité, et, par conséquent, un exemple édifiant, qui tourne les pensées vers cette idée saine et féconde du labeur incessant et irrésistible, vainqueur des hommes et des choses. Il est impossible qu'une telle vision puisse encourager à l'indolence et à la paresse, et ne porte pas les âmes vers la bonne émulation et l'imitation de tant de courages laborieux.

Ce qui partout domine et éclate, c'est le sentiment de la solidarité universelle.

On y voit comment les terres, les peuples, se complètent et se servent mutuellement ; on y comprend combien la terre est petite, et combien il est impossible et coupable de vouloir, pour une nation, s'abstraire, s'isoler, vivre à part.

C'est un domaine restreint que celui dont dispose l'humanité : du moins il appartient à tous les hommes. Aucune race ne peut dire : « Ce coin est à moi ; il me fournira tout ce qu'il me faut, et je n'aurai jamais rien à demander aux autres. »

Que penserait-on d'un homme qui voudrait ignorer qu'il a des semblables, des frères, qui aurait l'ambition folle de se suffire à lui-même et de réaliser le rêve du poète :

> Le laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain !
> Et le maçon m'a dit : Prends la truelle en main!

Pas plus que l'individu ne peut s'abstraire de la société, les peuples ne peuvent s'isoler, s'ignorer; ils n'en ont pas le droit. Ils n'ont pas la jouissance exclusive du sol de leur patrie, et les richesses que celui-ci peut renfermer ou produire sont pour une part le lot des autres êtres terrestres. Si l'or, les métaux, les fruits, les blés se rencontrent avec une abondance particulière dans une région, ces trésors n'appartiennent pas en propre aux habitants qui y sont fixés. C'est une loi vitale que l'échange perpétuel entre les diverses contrées, et c'est un crime de s'y soustraire pour se refuser au commerce international ; or celui-ci comporte des transactions complexes, qui exigent l'établissement de comptoirs, l'envoi d'un personnel pour les tenir : que penser des forcenés et des fanatiques qui veulent chasser ou égorger ces agents nécessaires, pour demeurer enfermés et solitaires, comme dans une tour, derrière leurs murailles étanches de porcelaine?

Oui, la terre est devenue si petite, qu'il semble qu'elle est à tous. L'industriel d'un pays compte, comme si c'était sur son propre bien, sur les bois de Norvège, l'ivoire de l'Afrique, les cuivres d'Amérique, les blés de Russie ; il raisonne, il calcule, il dispose comme s'il était sûr de

ne pas manquer de ces ressources que son pays ne lui offre pas.

L'Exposition universelle est la magnifique expression de ce sentiment général de tous les habitants de la terre, accourus comme dans quelque légende biblique pour apporter dans leurs corbeilles le surplus de leurs besoins, et l'offrir aux étrangers en échange de ce qu'ils n'ont pas. C'est le concert des races, le marché de la terre.

Ce spectacle est de nature à développer, à fortifier cette opinion, que l'humanité forme un tout, une grande famille, resserrée par les liens de la joie, de la douleur, de la sympathie. Quand l'humanité est touchée sur l'un de ses points, elle tressaille jusqu'aux plus lointaines extrémités, comme si le même courant de sensibilité et de pitié circulait dans les veines de tous les hommes, quelles que soient la race et la couleur. Des otages européens sont-ils menacés dans la muette et impénétrable et sinistre et silencieuse cité du Céleste-Empire? Dans les tranchées des Boers, retrouve-t-on des femmes, des enfants, des vieillards à barbe blanche abattus sous les balles auprès des héros qui émerveillent le monde par leur courage? Un roi, victime de ce qu'il appelait avec un calme digne de l'antique « les risques du métier », tombe-t-il frappé par la balle d'un assassin? D'un bout à l'autre de la terre circule le même courant de sympathie et d'indignation.

Autrefois, le monde connu des anciens faisait une petite tache sur la surface inexplorée du globe; la seule communion de tous ces petits peuples était leur commune soumission au maître du moment, qu'il fût successivement Egyptien, Assyrien, Hellène ou Romain. L'empereur Auguste tenta de cimenter ces éléments épars, de coaguler ces principes peu assimilables, de lier les cases de ce damier disloqué, d'enchaîner ce chapelet égrené; et il fonda sans succès la religion de la déesse Roma: les autels furent sans flamme et les adeptes sans foi. Cette déesse officielle, née dans les bureaux d'un ministère, ne fut qu'une poupée de métal froid et inerte.

Mais, aujourd'hui, la terre entière est comme, visitée, sillonnée, comme rapetissée par la rapidité et la commodité des communications; ce n'est plus qu'un grand parc où vivent des familles querelleuses, mais qui toutes se voient, se connaissent, et dont les Expositions universelles sont véritablement des fêtes de famille. Et ainsi ces exhibitions concourent à propager et à fortifier le sentiment de la fraternité et de la sympathie universelle; et, par cela même, elles améliorent l'homme, en le rendant plus doux, plus accessible, plus sensible, moins égoïste, moins ignorant de ses frères.

* * *

Il y a aussi une autre idée qui grandit et s'épanouit au-dessus des palais d'une Exposition universelle; c'est celle du Progrès, la plus féconde, la plus généreuse qui soit. Chaque Exposition décennale marque une étape dans la marche en avant, elle l'affirme et elle la prouve.

Elle donne aux hommes cette assurance que la société monte sans cesse vers un idéal lointain, inaccessible, mais dont elle se rapproche peu à peu. Elle leur communique une foi, et c'est la foi dans cet idéal même. Or il n'y a rien de plus sacré, de plus nécessaire que tout ce qui peut porter l'homme vers une foi quelconque en quelque chose, l'enlever au scepticisme, à l'indifférence, à la stérile inertie. Le désir de l'idéal élève, anime, suscite les âmes, et c'est le ressort le plus puissant, le plus ferme de l'activité.

La foi au progrès éclate dans un éblouissement splendide au milieu de ces galeries du travail, qui sont comme son temple grandiose et radieux, et c'est une fréquentation des plus heureuses pour les peuples, que d'accourir vers ces palais dont le luxe est encore un hommage rendu à l'industrieuse activité, au travail, à l'idéal sans cesse poursuivi pour l'amélioration matérielle et morale du sort de l'humanité.

Et voilà ce que disent ces grandes Expositions universelles, qui sont une des caractéristiques de notre époque, et dont l'histoire conservera et perpétuera le souvenir comme celui d'une des manifestations les plus éclatantes de la civilisation de notre siècle.

Nous avons tenté d'en dégager et d'en fixer les traits les plus généraux, que nous résumerons en disant que ce serait mal connaître une Exposition universelle contemporaine, si on ne lui attribuait pas ce triple caractère qui la rend complexe, insaisissable et contradictoire, d'être tout ensemble un Marché, une Fête, et une École, à la fois une école pour les intelligences, et une école de grandeur d'âme!

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le chemin de fer métropolitain, que les Parisiens attendaient avec une si grande impatience, a enfin été mis en service le 19 juillet dernier ; il n'y a pas eu d'inauguration officielle comme cela se fait d'habitude à propos de travaux de cette importance : une question de préséance qui n'a pu être réglée entre la Ville et l'Etat a empêché cette petite fête. Sans tambours ni trompettes, le premier train s'est mis en marche et n'en a pas moins bien roulé de la porte Maillot au cours de Vincennes en moins d'une demi-heure. Il est vrai qu'il ne faisait escale qu'à huit stations, au lieu de dix-huit, en brûlant celles qui n'étaient pas encore prêtes à être livrées au public.

L'accès de ces stations est en général assez discret ; à certains endroits, on a mis simplement un entourage en fer forgé autour de l'entrée d'escalier ; ailleurs, comme à la porte Maillot, par exemple, on a abrité cette entrée par un élégant petit pavillon (fig. 1) d'une forme tout à fait originale ; les murs sont peints de couleurs claires et le toit en verre, relevé sur les côtés, a un peu l'aspect de certaines coiffes de femmes sur les côtes du Pas-de-Calais. Plusieurs autres entrées de stations seront plus tard abritées, mais le type de la construction ne sera pas le même partout ; il ne s'agit du reste pas d'une salle d'attente, mais plutôt d'un parapluie pour empêcher l'eau d'envahir l'escalier. Au bas de celui-ci on arrive dans une petite salle où se trouve le guichet pour la distribution des billets et une bibliothèque, analogue à celle des gares de chemin de fer, mais qui est surtout un bureau de change gratuit : le guichet des billets ne donne pas de monnaie, il faut se procurer auparavant les 0,25 ou 0,15 centimes nécessaires pour la première ou la seconde classe. De cette salle, on pénètre directement sur le quai dans une partie élargie du souterrain : les murs sont garnis de briques en faïence blanche qui réflètent et diffusent la lumière des lampes électriques, tant à arc qu'à incandescence, réparties de distance en distance : une seule station, celle de la Bastille, est à ciel ouvert. Les trains se croisent à droite, comme les tramways, et non à gauche, comme les chemins de fer ; jusque dans des détails de ce genre on a voulu conserver au Métropolitain son caractère de service urbain et empêcher autant que possible toute assimilation aux grandes lignes. On se souvient que, dans le principe, le Conseil municipal avait même exigé la voie étroite, afin que les locomotives et voitures des grandes compagnies ne puissent jamais faire irruption dans son souterrain ; on a fini par adopter la voie normale, mais le gabarit de la voûte est assez petit pour éviter l'invasion qu'on appréhendait. Par contre, par suite de l'adoption de la voie normale, les trains municipaux pourraient circuler sur toutes les lignes de chemin de fer.

La traction est entièrement électrique, ce qui était indispensable sur un réseau qui est presque totalement sous terre. Le courant est provisoirement fourni par l'industrie privée ; mais, dans peu de temps, il sera entièrement produit par une usine

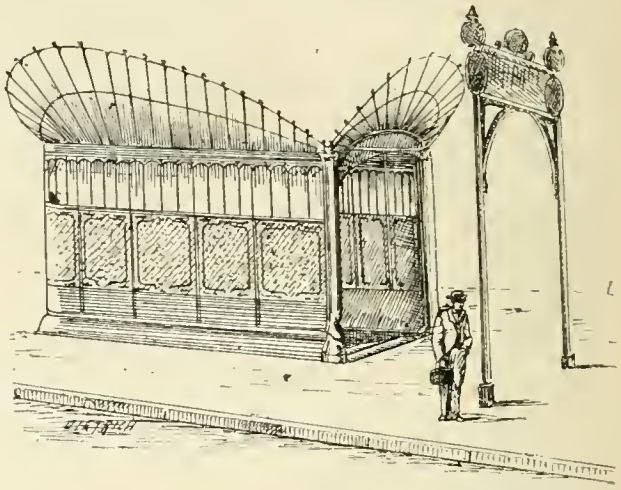


Fig. 1. — Édicule élevé au-dessus des escaliers conduisant aux quais du métropolitain.

actuellement en construction à Bercy. On disposera de deux genres de courant : l'un, continu, à basse tension, alimentera la partie la plus rapprochée de l'usine, entre la station du cours de Vincennes et celle du Louvre ; l'autre, à courant alternatif et à haute tension (5 000 volts), desservira le reste ; mais, comme il serait dangereux de mettre sur la ligne un courant de cette sorte, il sera ramené à 600 volts par des transformateurs installés dans une sous-station située sur la place de l'Etoile (fig. 2). Il y a, en outre, des batteries d'accumulateurs qui permettent de parer momentanément à toute interruption de courant provenant de la marche des machines.

En somme, il n'y a jamais, sur la voie, de courant très dangereux ; on recommande au public de se méfier, et on a raison, parce que, dans certaines conditions, un courant de 600 volts peut, sinon occasionner la mort, du moins causer de graves désordres dans l'organisme. Le rail isolé, qui sert de conducteur au courant, est placé le long de la voie, et un frotteur

partant de la voiture motrice vient l'y chercher constamment.

Les trains se composent de deux ou trois voitures remorquées, pouvant contenir environ cinquante voyageurs, et d'une voiture automotrice, qui ne diffère des autres que par la logette qu'elle porte à l'avant et à l'arrière et par les moteurs qui sont sous sa caisse. Le mécanicien a à sa disposition un frein à air; les voitures portent des réservoirs destinés à l'actionner, et des dispositions sont prises aux points terminus pour renouveler la provision d'air comprimé; en outre, il y a un

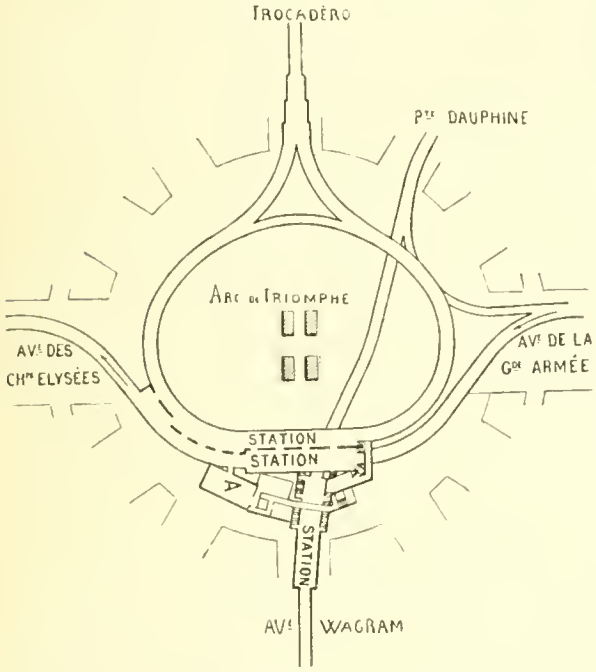


Fig. 2. — Croisement des lignes du Métropolitain sous la place de l'Etoile.

En A, station de transformateurs ramenant le courant de 5 000 à 600 volts.

frein ordinaire et un frein électrique. Il semble donc qu'on ait pris des précautions plus que suffisantes pour éviter tout accident par tamponnement; la ligne étant absolument droite et la vue jamais masquée par la fumée, le mécanicien peut toujours voir le train qui est devant lui. Du reste, il doit toujours être à distance respectueuse, grâce aux signaux qui se manœuvrent automatiquement par suite de son passage sur des pédales disposées le long des rails. Il paraît impossible, avec toutes ces précautions, qu'un tamponnement puisse se produire, malgré la rapidité avec laquelle les trains se succéderont quand le service sera complètement organisé : on compte que lors des grandes affluences de voyageurs, ils pourront se succéder de trois en trois minutes, avec une vitesse de 35 kilomètres à l'heure.

En mettant pour débuter en exploitation la partie qui relie le cours de Vincennes à la porte Maillot, on n'a pas exécuté tout à fait le programme qu'on s'était proposé, car, à partir de la place de l'Etoile, la section qui va par l'avenue Kléber au Trocadéro aurait été plus utile pendant la période de l'Exposition universelle ; mais la traversée de cette place de l'Etoile présentait certaines complications dont on pourra se rendre compte si l'on songe qu'il a fallu amorcer toutes les sections à venir (fig. 2). Une ligne circulaire contourne toute la place en prenant l'Arc de Triomphe comme centre et c'est sur elle que viennent s'embrancher les lignes venant des autres directions ; sauf celle qui part de la porte Dauphine pour aller par l'avenue Wagram aux boulevards extérieurs. Celle-là passe sous les autres et se trouve à seize mètres de profondeur par rapport au sol, ce petit tronçon de traversée est du reste la seule partie de la ligne qui soit pour le moment exécutée.

On a dit au début qu'au point de vue hygiénique le Métropolitain serait très dangereux; il ne faut pas oublier qu'il a été inauguré au moment où la température de Paris était comparable à celle du Sénégal ; nous avions de 34 à 37 degrés à l'ombre, chose qui ne s'était jamais vue. Il en résultait que quand on arrivait dans le souterrain, qui, lui, est à peu près à la température constante de 15 degrés, on éprouvait une sensation de froid assez considérable ; mais, en somme, cela n'aurait pu être nuisible qu'aux personnes qui se seraient trouvées dans un état de transpiration abondante; or, comme l'engouement du public fut tout de suite considérable et qu'il fallut installer un service d'ordre pour faire faire la queue aux abords des escaliers, il en est résulté une station salutaire pendant laquelle on avait le temps de s'éponger. L'hiver, si nous avons de grands froids, on éprouvera au contraire une sensation de chaleur en arrivant dans le souterrain dont la température ne s'abaissera guère à plus de 12 degrés au-dessus de zéro ; du reste, on y restera en général assez peu de temps.

L'exploitation est encore trop récente pour qu'on puisse prévoir d'une façon générale quels seront les avantages et les inconvénients du système à différents points de vue, mais il soulagera dans une large mesure les rues et les boulevards dont l'encombrement allait toujours croissant.

* * *

Depuis de longs mois, on voit sur le lac de Constance, non loin de la rive wurtembergeoise, flotter une immense construction (fig. 3) : c'est le hangar qui abrite le

ballon dirigeable du comte Zeppelin, général de l'armée allemande. Les travaux étaient poussés mystérieusement quand, dans le courant de l'hiver dernier, une tempête occasionna de graves dégâts; mais, bien que plus d'un million ait été dépensé déjà pour mener à bien l'entreprise, les actionnaires ne se découragèrent pas (on prétend que parmi eux figurent pour une large part l'empereur Guillaume et le roi de Wurtemberg), et l'on repartit sur de nouveaux frais. Enfin, le 2 juillet dernier, une première sortie fut effectuée, et l'on vit l'aéronef de 128 mètres de long et 12 mètres de diamètre s'élever dans les airs. Il est formé d'une carcasse métallique (fig. 4) composée de barres d'aluminium réunies entre elles par des anneaux de même métal placés de 8 en 8 mètres et reliés à une barre centrale par des fils qui en forment en quelque sorte les rayons. Chacun des dix-sept compartiments ainsi obtenu est rempli par un ballon indépendant, ce qui rend l'aéronef assimilable à nos navires à compartiments étanches; si l'un des ballons fait défaut, les autres suffisent pour assurer l'ascension. L'ensemble est recouvert d'un filet fin en ramie et d'une enveloppe imperméable; 12 000 mètres cubes d'hydrogène sont nécessaires pour le gonflement et peuvent permettre d'enlever un poids de 12 000 kilogrammes. Ce chiffre n'est pas atteint par la carcasse et son enveloppe et, après avoir ajouté les nacelles, les moteurs et cinq voyageurs, on dispose encore d'une force ascensionnelle suffisante. Les nacelles sont au nombre de deux situées vers les extrémités et réunies entre elle par une tige rigide le long de laquelle peut se déplacer un contrepoids de 100 kilogrammes. Au moyen de cordes on amène ce contrepoids à l'endroit que l'on désire pour changer l'équilibre de l'ensemble : de cette façon, l'avant peut être dirigé vers la terre ou vers le ciel, et c'est ainsi qu'est obtenue la direction dans le plan vertical; deux gouvernails, placés à l'avant et à l'arrière, sont utilisés pour la direction dans le plan horizontal. Quant à la propulsion, elle est faite par deux hélices de $1^{m},50$ de diamètre en aluminium qui sont actionnées par deux moteurs Daimler à benzine (du genre de ceux à essence de pétrole employés sur les automobiles) de 15 chevaux chac un.

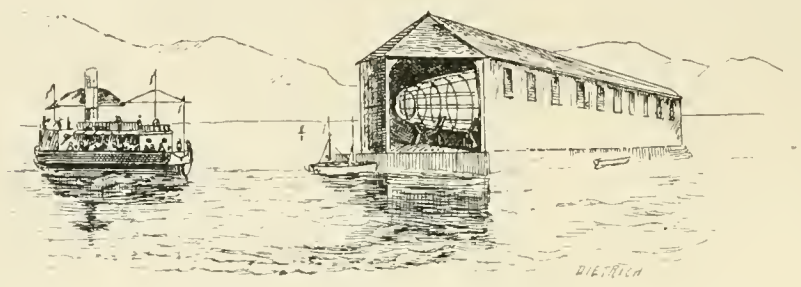


Fig. 3. — Hangar élevé sur le lac de Constance pour abriter le ballon pendant sa construction et lui servir de garage ensuite.

Ce hangar, maintenu par une seule ancre, s'oriente dans le vent et facilite la sortie de l'aérostat.

Le lac de Constance a été choisi pour le lieu de construction afin que la première sortie puisse s'effectuer sans encombre. Le hangar, qui a 140 mètres de long, 20 de haut et 25 de large, est monté sur une centaine de pontons; il est ancré à l'arrière par un câble de 80 mètres de long assujetti à un bloc de ciment de 4 000 kilogrammes immergé par 22 mètres de fond; il prend l'orientation du vent et l'aéronef a, pour sa sortie, toujours vent arrière, ce qui évite le frottement contre les parois de son garage. En fait, la première sortie s'est effectuée dans de bonnes conditions; la distance parcourue a été de 6 kilomètres en dix-sept minutes et demie, soit une moyenne de moins de 6 mètres à la seconde, c'est tout à fait insuffisant, car les vents qui règnent habituellement ont une vitesse supérieure à celle-là. Une force motrice de 30 chevaux pour entraîner une masse pareille est certainement trop faible, et il est peu probable que, malgré les sommes importantes consacrées à cette

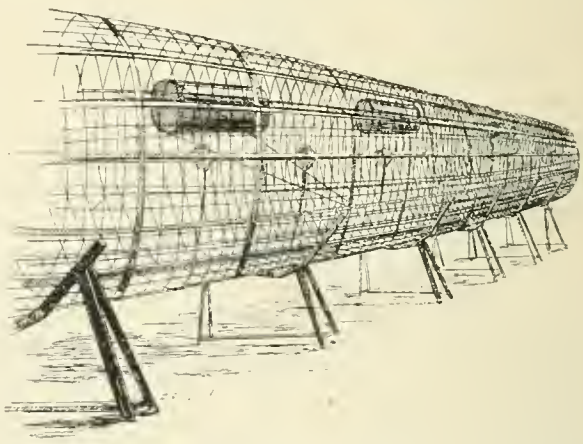


Fig. 4. — Carcasse en aluminium du ballon dirigeable du comte Zeppelin lancé en juillet sur le lac de Constance.

Il a 128 mètres de longueur et 12 mètres de diamètre. Deux moteurs à benzine de quinze chevaux chacun actionnent les hélices. Il n'a pu faire que 6 mètres à la seconde.

entreprise, on obtienne des résultats pratiques. Dès 1885, MM. Renard et Krebs avaient obtenu mieux que cela, avec le ballon *La France*, qui fit quelques sorties dans lesquelles il évolua assez bien pour revenir par ses propres moyens à son point de départ; depuis cette époque, M. Renard a continué ses recherches en silence. Nous croyons savoir qu'il est en bonne voie et possède en ce moment un moteur d'une puissance remarquable par rapport à son poids; il ne faut pas oublier que tout est là dans la question de la navigation aérienne. Avant de construire le moindre ballon, il faut d'abord trouver le moteur qui lui donnera une impulsion suffisante pour lutter non pas contre la tempête, ce serait trop demander, mais contre les vents les plus fréquents.

* * *

Les cyclistes qui, sous le prétexte d'alléger leurs machines, enlèvent le frein, commettent une grave imprudence et bien des accidents sont malheureusement là pour leur donner tort : on a beau se fier à la force de ses jarrets pour s'arrêter avec la pédale, si la vitesse acquise est un peu

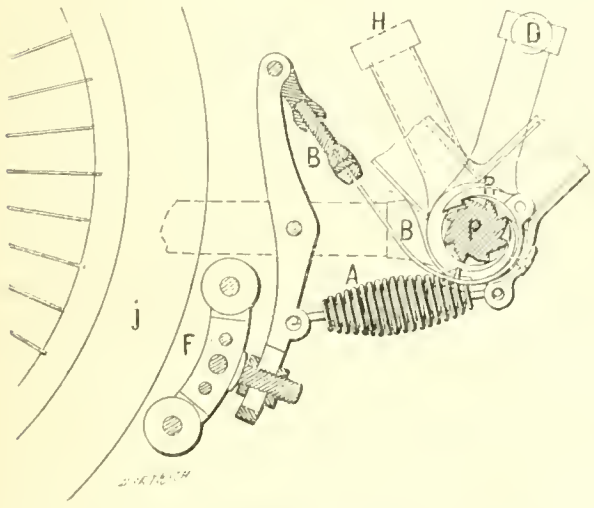


Fig. 5. — Frein Collet pour pédalier à roue libre.

Il est indépendant de la chaîne. Quand la pédale a la position D, on marche comme à l'ordinaire; elle entraîne le moyeu P au moyen d'un rochet R. Quand la pédale a la position H et qu'on l'actionne en sens inverse de la marche ordinaire, le ruban d'acier B est entraîné par le moyeu et fait basculer le frein F qui vient appuyer sur la jante J; le ressort à boudin A rappelle le frein quand on cesse de contre-pédaler.

considérable, on ne peut y arriver qu'après avoir parcouru encore quelques mètres et c'est souvent trop tard pour éviter l'obstacle : deux sûretés valent mieux qu'une, ainsi parle la sagesse des nations. Il est un cas où tout le monde est d'accord pour reconnaître la nécessité absolue du frein, c'est celui où on emploie la roue libre, c'est-à-dire lorsque la roue motrice devient indépendante des pédales dans le sens de la marche et qu'il est par conséquent impossible de retenir avec les pieds; dans ce cas, pour être fidèle à notre principe, ce n'est pas un frein, mais deux que nous exigerons : un sur la roue d'avant et un sur la roue d'arrière. Nous ne discuterons pas les mérites ou les inconvénients de la roue libre, elle a ses partisans et ses détracteurs, nous voulons seulement signaler un frein imaginé par un amateur, M. Collet, qui, d'après le modèle unique qu'il a fait construire et que nous avons essayé, nous paraît être d'une grande sécurité. Ce frein est complètement indépendant de la chaîne, ce qui est indispensable, car, en cas de rupture de celle-ci, on resterait sans secours; il est monté sur le moyeu de la roue (fig. 5) et quand on appuie à contresens sur la pédale, celle-ci entraîne un ruban d'acier B qu'elle tend à enrouler sur un tambour; il y alors traction énergique sur le levier qui porte le patin F et celui-ci vient s'appuyer contre le bandage J de la roue; dès qu'on laisse la pédale libre, un ressort à boudin A ramène la lame d'acier dans sa position normale. Le mécanisme est très simple et, par suite, peu sujet à se déranger, c'est une condition essentielle pour un organe qui joue un rôle aussi important.

* * *

La gravure sur acier nécessite un long apprentissage et présente des difficultés qui justifient le prix élevé des coins servant à la frappe des médailles, coins qui sont souvent l'œuvre de véritables artistes et qui, jusqu'à présent, semblaient devoir rester hors des atteintes de la fabrication mécanique, malgré bien des tentatives déjà faites dans ce sens. Cependant M. Rieder vient d'exposer une machine qui paraît donner la solution du problème de la gravure automatique. Quand il s'agit d'attaquer le métal, de façon à obtenir des traits plus ou moins profonds, comme avec le burin de la gravure sur bois ou sur cuivre, on sait qu'il est facile d'employer des procédés chimiques.

Le métal étant protégé par un vernis, on enlève celui-ci avec une pointe sèche, aux endroits voulus; puis on place la plaque dans un acide qui attaque le métal dans les parties dénudées et le respecte là où le vernis est resté : c'est le procédé bien connu de la gravure à l'eau-forte. Pour la gravure d'un coin destiné à la frappe, le procédé ne peut plus être le même, car il faut enlever des quantités relativement grandes de métal suivant un profil déterminé, c'est-à-dire à des profondeurs variables.

M. Rieder s'est basé pour cela sur les actions électro-chimiques. On sait qu'une plaque de métal reliée au pôle positif d'une pile et plongée dans un liquide approprié se dissout pour se reformer ensuite au pôle négatif : c'est le principe de la galvanoplastie. Ici on ne cherche pas à utiliser la seconde partie du phénomène, mais seulement la première pour dissoudre le métal aux endroits convenables; pour cela, il était indispensable de faire agir le liquide, et le courant, seulement en certains points à l'exclusion de tout autre. Voici donc comment

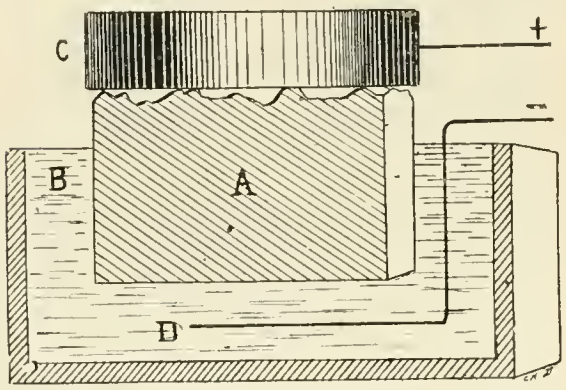


Fig. 6. — Schéma théorique de la gravure chimique des matrices destinées à la frappe des médailles.

A, bloc de plâtre poreux portant l'empreinte de la médaille à graver; B, dissolution de chlorure d'ammonium; C, bloc d'acier à graver relié au pôle positif de la pile; D, plaque de métal reliée au pôle négatif. Le liquide monte par capillarité dans le bloc A et, sous l'influence du courant électrique, attaque l'acier aux points de contact. Dans la machine définitive, les surfaces sont nettoyées automatiquement à intervalles réguliers par une brosse. L'action se continue jusqu'à l'achèvement des grands creux.

les choses sont disposées : le bloc d'acier C, qui doit donner le coin destiné à la frappe d'une médaille, est relié au pôle positif d'une pile (fig. 6) et en face de lui se trouve un bloc de plâtre A qui porte en relief le sujet à graver. Ce bloc plonge dans le liquide qui attaquera le métal et qui, dans l'espèce, est une solution de chlorure d'ammonium; sous le bloc de plâtre on amène, par une plaque métallique D, le pôle négatif de la pile. Le liquide monte par capillarité dans le plâtre et, comme celui-ci ne touche le métal qu'aux endroits des plus grands reliefs, il en résulte que c'est là seulement que la dissolution du métal a lieu; peu à peu ces reliefs pénètrent dans le métal ce qui permet aux saillies plus basses de l'attaquer à son tour. Il est clair que les choses ne se passent pas aussi simplement, nous donnons seulement le principe; pour passer à l'application pratique, il a fallu plusieurs années de travail. On s'est vite aperçu, en effet, que le métal dissous qui restait en contact avec le plâtre était un obstacle à l'attaque régulière, que celui-ci n'était pas toujours, malgré sa porosité, imbibé suffisamment; enfin, qu'il fallait, pour surveiller l'opération, pouvoir enlever complètement le bloc d'acier et le remettre ensuite exactement dans la même position. Tout cela a amené petit à petit la construction de la machine qu'on a pu voir à l'Exposition universelle : le modèle en plâtre et le bloc d'acier sont montés sur deux plateaux horizontaux qui viennent se superposer et s'écartent l'un de l'autre environ quatre fois par minute; dans chaque intervalle une brosse vient nettoyer la surface et un tube amène une certaine quantité de liquide neuf pour humecter les reliefs, on arrive ainsi à attaquer régulièrement l'acier jusqu'à ce que les creux correspondent exactement aux reliefs du modèle. L'électogravure ne supprimera jamais complètement l'intervention du graveur, elle suffira pour les travaux industriels ordinaires qui ne demandent pas la perfection, mais la main de l'homme sera toujours indispensable quand on voudra obtenir dans les détails la finesse et la douceur qui constituent le côté artistique de l'œuvre; la machine pourra toujours être d'un grand secours pour dégrossir le métal, sauf à terminer ensuite par les procédés habituels.

* * *

La Ville de Paris a pris, depuis quelques années, la résolution de ne plus faire boire d'eau de Seine aux habitants, comme cela ne manquait pas d'avoir lieu presque tous les étés. Pour cela, il fallait aller chercher d'autres sources et c'est au Loing et au Lunain, qui coulent en Seine-et-Marne, du côté de la forêt de Fontainebleau, qu'on a emprunté le volume d'eau nécessaire à la capitale.

Au mois de juin dernier, les travaux étaient terminés, juste à temps pour que les grandes chaleurs, jointes à l'affluence des étrangers, ne nécessitassent pas encore une fois des mélanges fâcheux dans nos réservoirs.

Comme les cours d'eau en question sont situés à une altitude inférieure à celle des bassins de Montsouris où les amène l'aqueduc, il a fallu installer vers le point de départ, à Sorgues, une usine élévatoire qui se compose de quatre machines à vapeur de cent chevaux chacune, actionnant des pompes. Les travaux nécessités par l'adduction de ces nouvelles sources se sont élevés à la somme de 24 millions de francs et on estime le volume supplémentaire à 50 000 mètres cubes par jour. Malgré cela, l'année a été d'une sécheresse si exceptionnelle, que la quantité d'eau potable à distribuer se trouva encore

insuffisante et qu'on dut fermer les conduites pendant la nuit. Cela tient principalement à ce que les habitants ne sont pas raisonnables et gaspillent leur eau la plupart du temps de façon déplorable en laissant leurs robinets ouverts le plus longtemps possible ; cela ne sert absolument à rien, puisque dès que la quantité contenue dans les tuyaux particuliers à la maison est évacuée, celle qui la remplace est aussi fraîche qu'elle peut l'être, elle a la température du réservoir et des conduites de ville qui l'amènent.

Si l'on veut rafraîchir des liquides contenus dans des bouteilles, point n'est besoin de les arroser à grand débit ; il est préférable de les entourer d'un linge et de les placer dans un courant d'air, car l'évaporation, pour se produire, empruntera de la chaleur au liquide contenu dans la bouteille ; il est préférable, dans ce cas, d'avoir des bouteilles ou des vases en métal, meilleurs conducteurs que des vases en verre. Si l'on ne peut établir un courant d'air et que l'on préfère laisser couler l'eau constamment, il est bien simple, après les deux ou trois premiers litres sortis, de régler le robinet de façon qu'il ne coule que goutte à goutte ; c'est très suffisant pour entretenir le linge humide.

Il faut reconnaître que nous sommes beaucoup plus mal outillés contre le chaud que contre le froid, car, alors qu'il existe de nombreux moyens de chauffage économiques, il n'en existe aucun pour la réfrigération. Le poêle mobile pour basse température ne serait pas difficile à combiner, mais c'est le combustible à y mettre qui manque ; une machine qui permette de fabriquer dans un ménage de la glace à bon marché est encore à trouver.

* * *

On a préconisé souvent l'emploi des nuages artificiels pour empêcher les effets de la gelée sur les vignes. On sait, en effet, que c'est le rayonnement de la terre vers les espaces célestes qui occasionne un brusque refroidissement pendant la nuit, et que si on peut interposer un écran entre les plantes et le ciel on supprime en grande partie la cause et par suite l'effet désastreux qui en résulte pour le viticulteur. Or, pour que le nuage artificiel produise tout son effet, il faut d'abord le produire en temps utile, ensuite qu'il s'étende bien au-dessus de l'espace à protéger, et enfin qu'il soit assez épais. Ces trois conditions sont rarement remplies : ou bien les feux sont allumés trop tard, ou bien ils s'éteignent trop tôt, avant que le soleil soit levé depuis quelque temps déjà. D'autres fois le vent ne souffle pas, souffle trop fort ou dans une mauvaise direction. Enfin il est reconnu que c'est un moyen qui donne beaucoup de mal pour peu de succès.

M. Henri Blin préconise dans le *Journal d'agriculture* un procédé qu'il a expérimenté avec succès dans le Loiret : il consiste à couvrir le pied de vigne avec des genêts et du côté nord-est ; les pieds de genêts sont plantés en terre et les têtes réunies par le haut autour du cep ; le côté sud-ouest reste ouvert et suffit pour assurer la circulation de l'air et l'action de la lumière. Essayé dès 1897 par M. de la Rocherie, propriétaire des vignobles où se fit l'expérience, il a parfaitement réussi malgré un abaissement de température de 6 degrés sous zéro, à laquelle les pieds témoins, non recouverts, n'ont pas résisté. Si on manque de genêts, on peut prendre des branches de sapin ou autres plantes du même genre.

On a signalé aussi dernièrement, dans le même but, un papier spécial imperméable et imputrescible, fabriqué à Angoulême, qu'on place au-dessus des plantes, qui peut même, dans certains cas, servir à les entourer complètement, comme dans une boîte, et rester en place pendant plusieurs semaines sans s'altérer. Les essais faits avec ce papier pour les vignes et les arbres fruitiers ont donné de bons résultats, même au moment des gelées assez fortes de l'automne.

L'emploi de ces différents dispositifs est toujours un peu coûteux et nécessite de la main-d'œuvre ; mais, en somme, la dépense est bien compensée par l'augmentation de la récolte qui, sans eux, pourrait souvent, on en a la triste expérience, être anéantie complètement.

G. Maréschal.

LA MUSIQUE

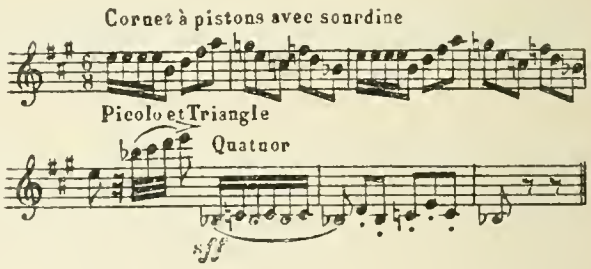
M. GABRIEL PIERNÉ

Le programme du deuxième grand concert officiel a fort heureusement débuté par la ravissante ouverture en sol mineur du *Pré aux Clercs*. Représenté pour la première fois le 15 décembre 1832, ce charmant opéra-comique est une des meilleures productions musicales de cette lointaine époque où le romantisme imposait ses lois dans toutes les branches de l'art. Comme œuvre d'art rétrospectif — pour organiser les programmes des grands concerts officiels, la Commission musicale a fait une sélection parmi les œuvres classiques et modernes qu'elle a jugées, parfois à tort, comme étant les plus typiques, — *le Pré aux Clercs* a droit à toute notre admiration. Malgré son âge, il a mérité d'être encore maintenu au répertoire des scènes les plus réputées. Cet opéra-comique est le chant du cygne de l'éminent compositeur Hérold, dont l'inspiration si gracieuse, si mélodieusement française, est toujours accueillie par les gens de bon goût, quelles que soient leurs tendances personnelles, leurs préférences esthétiques.

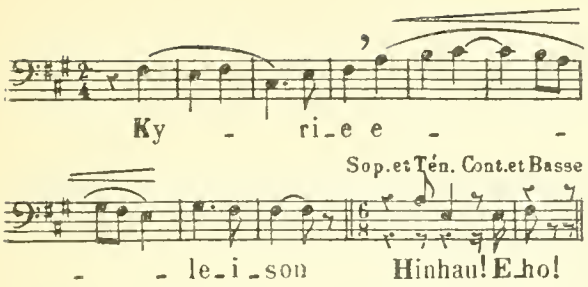
Le poème symphonique de M. Gabriel Pierné, *l'An mil*, a très vivement intéressé le public qui a chaleureusement accueilli la virtuosité technique du jeune compositeur. En de fort intéressantes recherches d'effets de polyphonie moderne — trompettes avec sourdines, humoristiques hin han des chœurs, etc. — M. Gabriel Pierné a affirmé, une fois de plus, son impeccable maîtrise.

Le sujet de *l'An Mil* lui a été inspiré par la terreur dans laquelle fut plongée la chrétienté vers le milieu du moyen âge, grâce à l'interprétation erronée donnée à ce verset de l'Apocalypse (C. XX) : « Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison, et il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre. »

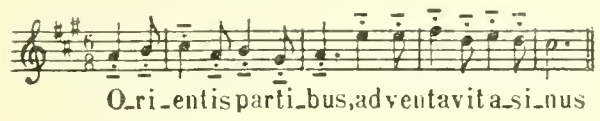
Pendant qu'une foule terrifiée était pieusement réfugiée au pied des autels, certains, ne voyant dans les menaces de l'Apocalypse que des symboles plus ou moins obscurs ou une preuve du puissant lyrisme poétique de saint Jean l'Evangéliste, célébraient cette année-là avec un éclat inaccoutumé, par dérision de la pusillanimité de leurs concitoyens, la fête des fous et de l'âne, de joyeuse mémoire.



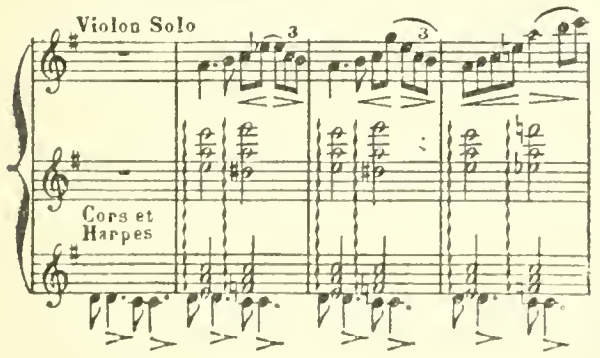
Selon les diocèses, cette fête se célébrait, soit à la Noël (Rouen), soit à la Circoncision (Sens), soit à l'Epiphanie (Beauvais). Le grand chantre conduisait pompeusement dans le chœur l'âne luxueusement harnaché et fêté, non par dérision, mais par reconnaissance pour les humbles services qu'il rendit à Jésus lors de sa naissance, de la fuite de la Sainte Famille en Egypte ou à l'occasion de son entrée triomphale à Jérusalem, et l'on entonnait solennellement le *Kyrie* auquel répondait joyeusement le public.



Afin d'enluminer son œuvre d'une note bien couleur locale, en lui donnant autant que possible la physionomie de l'époque qu'elle évoque, M. Gabriel Pierné a sorti, d'après un manuscrit du XIIe siècle, un fragment authentique de la prose de l'Ane, qui, dans la seconde partie de son œuvre, est devenu le thème principal.



Le côté mystique épeuré de ce poème symphonique a été aussi bien traduit par le jeune musicien que les rires et les chants de fête que je viens de dépeindre. Avec beaucoup d'esprit, M. Gabriel Pierné a exprimé cette dualité de sentiment qui pouvait être un écueil, et la troisième partie où les actions de grâce s'élèvent vers le ciel, reconnaissantes, est une page d'un sentiment des plus élevés. Les cloches sonnent l'Angélus, et, dans l'aube inespérée, le *Te Deum* emplit les airs de sa grave psalmodie. A la fin de la journée, unis dans un même sentiment de recueillement, les timorés et les esprits forts, brisés d'émotion et rompus de fatigue, s'agenouillent et prient.



Que M. Gabriel Pierné me permette de dire que le succès de *l'An mil* honore autant son talent que notre jeune école.

Très vivement, je déplore que parmi tant d'œuvres musicales de haute valeur — *Hérodiade*, non connue à Paris, *Marie-Madeleine*, que l'on n'a pas entendue depuis bien longtemps, les belles pages de musique de scène pour le drame de Leconte de l'Isle, *les Erinnyes*, etc. — la commission ait regrettablement choisi, pour représenter en ces concerts officiels le talent de Massenet qui glorifie notre époque musicale, une *Marche solennelle* très bien écrite, cela va sans dire, trop bien même, car on n'y voit que le métier, mais ne portant nullement la griffe du maître. Heureusement qu'à l'Opéra, la brillante reprise du *Cid*, dont la centième représentation est proche, est là pour égrener, au public international qui fréquente nos théâtres, toutes les admirables pages que le chef-d'œuvre de Corneille inspira à Massenet.

Avant la première suite d'orchestre de *l'Arlésienne* de Bizet, dont on a bissé les quatre morceaux — prélude, menuet, adagio et carillon — exécutés avec maestria, *le Baptême de Cloris* de M. Théodore Dubois, le sympathique directeur du Conservatoire, a charmé le public par son ampleur cathédralesque, où la foi et la virilité s'expriment en de superbes accents.

Pour concéder au désir du cardinal Langénieux, cette ode à la France fut écrite par S. S. le pape Léon XIII, sous le titre primitif de *Vivat Christus qui diligit Francos!* A la prière du cardinal, M. Théodore Dubois, dont l'inspiration excelle à traduire musicalement les plus purs sentiments religieux, mit cette ode en musique. La première audition eut lieu le 11 mai 1899, dans la cathédrale de Reims, à l'occasion des fêtes données en l'honneur du quatorzième centenaire de saint Remi.

Cette belle séance a été clôturée par le finale du deuxième acte de *la Vestale* de Spontini, que tous les musiciens considèrent, à juste titre, comme un pur chef-d'œuvre, et dont la première représentation eut lieu, à l'Opéra, le 11 décembre 1807.

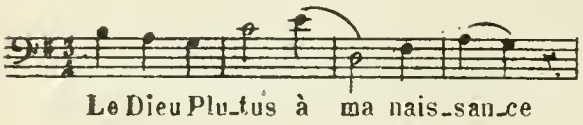
Le troisième concert officiel a débuté par l'ouverture de *Lestocq*, la moins intéressante page qu'ait composée Auber, dont l'œuvre immense ne limitait pourtant pas le choix. N'y a-t-il pas *la Muette*, *Fra Diavolo*, *le Premier jour de bonheur*, dont l'ouverture est fort gracieuse comme la plupart des œuvres de ce maître?

Avec le tableau symphonique de la cathédrale d'or de *Messidor*, nous revenons en plein art musical moderne. L'absence de mise en scène — elle fut somptueuse à l'Opéra (février 1897), et le talent gracieux de cette charmante artiste qu'était Mlle Henriette Robin, enlevée à son art par une mort foudroyante, ne fut pas sans contribuer beaucoup au succès de ce ballet faisant fonction d'ouverture! — a été pour beaucoup dans l'accueil un peu froid que le public fit très injustement, à mon avis, à cette grande fresque symphonique con-

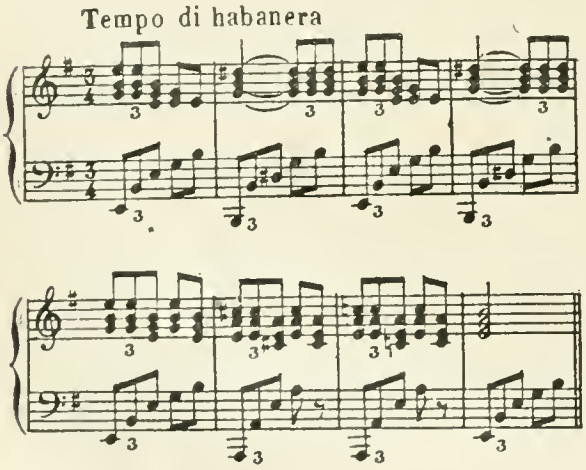
sciencieusement interprétée par l'orchestre de M. Taffanel.

La musique de M. Bruneau est comme la peinture de Puvis de Chavannes ou la sculpture de Rodin : c'est un art que l'on admire ou que l'on exècre. Très personnelle comme procédés, fuyant la mélodie comme un écueil, l'inspiration de M. Bruneau semble se complaire dans les difficultés arides et incompréhensibles. Aussi, que de talent dépensé en pure perte !

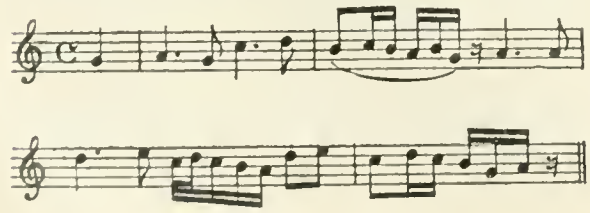
Comme toujours en grand et modeste artiste, M. Delmas a chanté l'air d'*Erostrate* de Reyer. Cette page lyrique, à la coupe quelque peu classique, est fort belle. L'andante est d'un effet des plus gracieux.



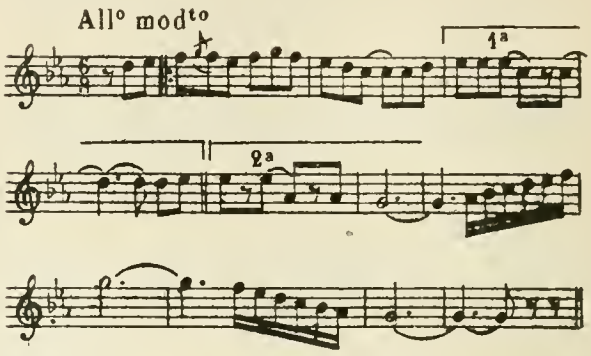
Avant *Antar*, consciencieux tableaux symphoniques de M. Henri Maréchal, dont l'audition n'était pas indispensable, nous avons eu le plaisir d'applaudir les gracieux et trop courts fragments du ballet de *la Burgonde* de M. P. Vidal. Pour être appréciés, ces airs de ballet n'ont pas besoin de l'appoint attrayant du théâtre ; c'est une musique qui plaît parce qu'elle est de la musique gracieuse et procède d'un art fait de charmes et de délicatesses harmoniques. *Les Bayadères*, avec leurs rythmes langoureux aux sonorités étrangement lascives et qui évoquent en nos esprits un orientalisme aux charmes pénétrants,



Les Bysantines, dont un solo de violoncelle détaille l'élégante coquetterie enjouée,



Les Italiotes qui, en une fougueuse tarentelle remarquablement orchestrée, dansent éperdument,



toutes ces pages descriptives et symphoniques ont été sincèrement applaudies. Malheureusement il en est des programmes comme des jours : ils se suivent et ne se ressemblent pas. Celui du quatrième grand concert officiel a été des plus lamentablement tristes, et cela est d'autant plus regrettable que la valeur des œuvres interprétées n'y était pour rien. La religiosité par trop funèbre de toutes ces compositions musicales qui, étant d'un même style, se nuisaient les unes aux autres, pouvait faire croire à un spectateur étranger à notre grand art que nos musiciens n'ont que de macabres inspirations.

La *Troisième Symphonie* de M. Ch.-M. Widor, musique au cours de laquelle l'auditeur espère toujours entendre quelque chose, tant ce quelque chose qui ne vient jamais est esquissé de fois, est une œuvre pleine de bonnes intentions ; mais, que de rapiéçages, que de réminiscences insuffisamment stoppés les uns aux autres ! L'auteur se débat courageusement entre deux styles bien différents, le théâtral et le religieux : il ne peut se décider à en épouser un seul.

Je passe à la *Jeanne d'Arc* de M. Lenepveu, qui, elle, nous remémore les souvenirs de la marche au supplice de la *Symphonie fantastique* d'H. Berlioz.

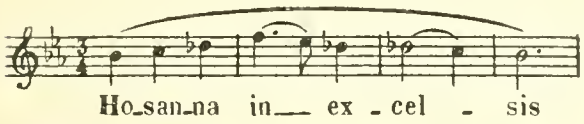
Jeanne d'Arc était interprétée par Mme Auguez de Montalant, dont le talent est aussi naïf que celui d'une fillette récitant une fable à une distribution de prix.

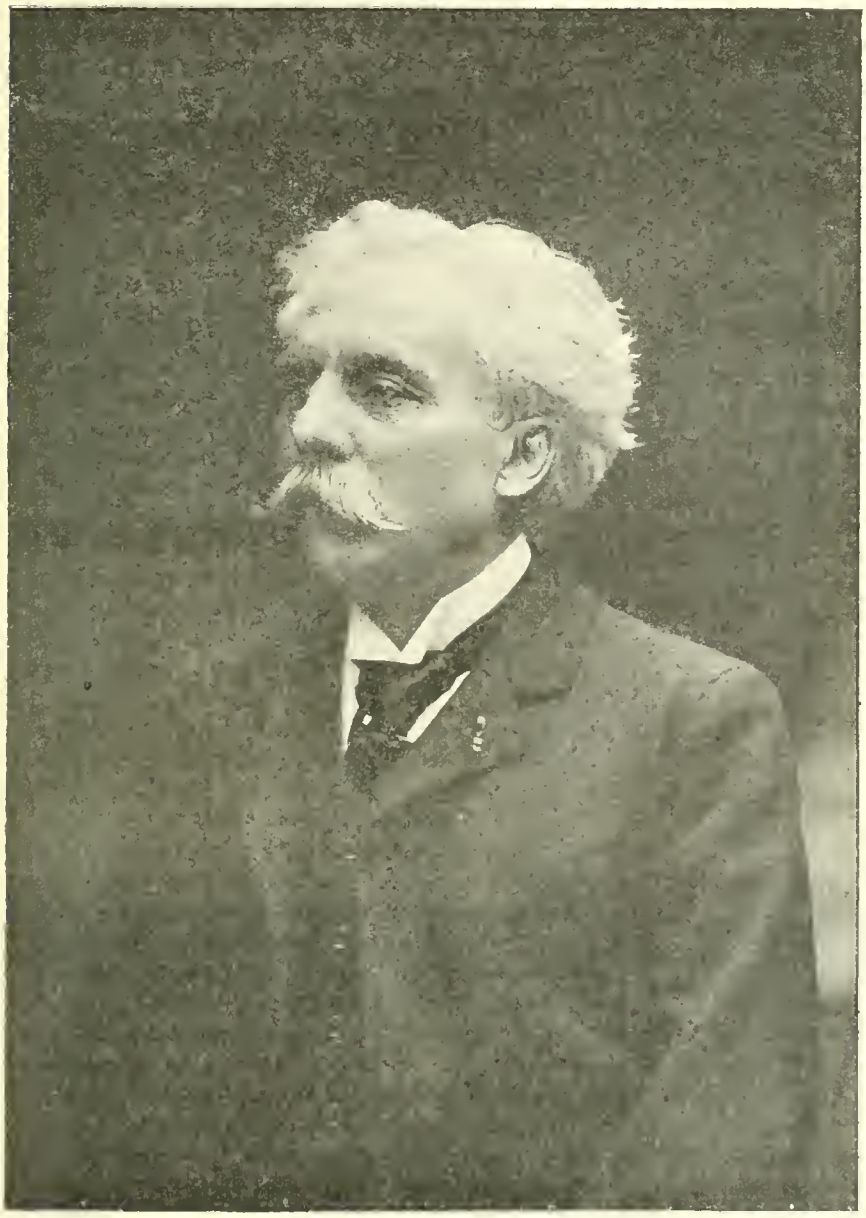
Puis vint l'ouverture de *Dimitri*, de M. V. Joncières, par trop lohengrinenque ; enfin quelques fragments du *Requiem* de M. G. Fauré, l'organiste de la Madeleine, le distingué et érudit professeur de composition au Conservatoire, l'auteur de si exquises mélodies.

En cette œuvre religieuse, c'est la note tendre et émue qui domine. Comme en bien des œuvres funèbres, le sentiment n'est pas exaspéré contre la fatalité où nous nous débattons impuissamment. C'est surtout une

pensée pieusement recueillie qui berce le défunt en l'espoir d'une éternité où toutes les amertumes d'ici-bas seront oubliées et taries en des félicités insoupçonnées et atteintes par la progressive initiation de l'au delà mystérieux.

Le *Sanctus* et l'*Hosanna* en *mi bémol* sont des plus religieusement poétiques.

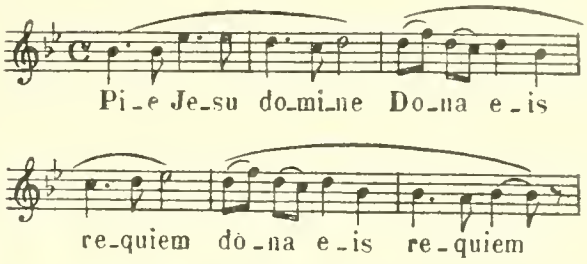




Cl. Pirou, r. Royale.

M. GABRIEL FAURÉ

Mais le grand succès de ce *Requiem* a été le *Pie Jesu*, délicieusement chanté par la jolie voix de la ravissante Mlle Torrès, dont la toilette — gala de demi-deuil — était de circonstance. Tout le monde fut ravi, on cria *bis*, on trépigna et, se surpassant, Mlle Torrès redit cette remarquable page musicale d'une si pure simplicité en-



core mieux la seconde fois que la première.

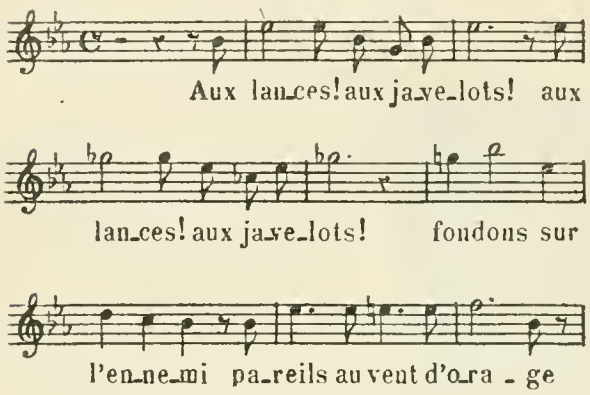
Pour nous dédommager de ce concert spirituel par trop austère — je crois que tout le clergé de Paris y assistait — M. Taffanel a conduit *España*. Il s'est tellement donné de mal pour dénicher du bout de sa baguette cette maudite couleur locale qu'il brûlait sans la jamais pouvoir friser, qu'il ne semblait plus battre la mesure, mais, sur son estrade, danser un fandango éperdu. Que c'était drôle! et que M. Taffanel ne se fâche pas si je préférais le temps où, virtuose hors ligne, il jouait de la flûte.

Avec le cinquième grand concert officiel du 26 juillet, ce fut le grand mélo-musical. Ambroise Thomas (1811-1896), Samuel Rousseau et Vincent d'Indy ont plus ou moins bien brillé. Ce n'est pas que ces œuvres très divergentes n'aient manqué d'intérêt, mais elles étaient interprétées par des artistes dont les moyens étaient si faibles que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de n'en souffler mot.

Je comprends presque le peu de succès qu'eut, à l'Opéra, *Françoise de Rimini*. Après un prologue aussi long et aussi indécis de forme, où des strettes d'un style par trop dansant font vis-à-vis à des réminiscences de *Mignon*, d'*Hamlet* ou du *Songe*, agrémentées de traits pour trombones du plus comique effet, il n'est pas douteux que les spectateurs, mal disposés

pour la suite de l'ouvrage, ne l'aient pas aussi bien goûté qu'il eût peut-être mérité de l'être. Je quitte cet enfer conventionnel et enfantin pour applaudir deux belles œuvres, *Mérowig* et le *Chant de la Cloche*.

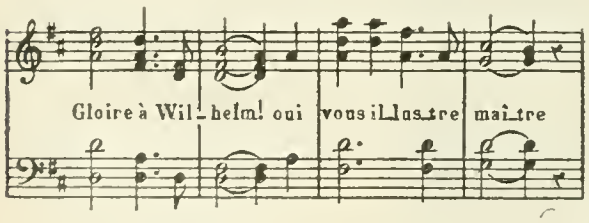
Les fragments de l'opéra de M. Samuel Rousseau ont eu un très vif succès. Ces pages symphoniques, qui évoquent les grandeurs tragiques de l'époque mérovingienne, sont empreintes d'une rudesse et d'une énergie des plus expressives.



Quant au fragment du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy, l'Incendie, c'est la symphonie lyrique dans toute sa beauté.

Je ne sais ce que je dois le plus admirer, ici, de l'immatériel idéalisme qui palpite en cette œuvre — une des plus belles conceptions de l'art symphonique moderne — ou de la maîtrise musicale qui jaillit de ces pages, belles entre les plus belles.

Dans ce tableau grouillant de vie, une foule veule est retournée rien que par la vaillance d'un seul homme; ce ne sont pas des cris de guerre fanfarons, c'est la mâle énergie dans toute sa calme beauté.



Le défaut de cette œuvre, comme de toutes celles de M. Vincent d'Indy, c'est d'être peu accessible à la foule et de faire de plus en plus de l'art musical — ce que je ne puis me lasser de déplorer — un art si spécial que les initiés seuls peuvent s'y complaire.

Indépendamment des grands concerts symphoniques, dix récitals d'orgue doivent être donnés par nos plus remarquables organistes.

M. Marty, de Saint-François-Xavier, a commencé cette série d'auditions et remporté un très vif succès avec son joli *Noël breton* en *ré* majeur. Interprétant les œuvres de César Franck, l'illustre maître qui le précéda à Sainte-Clotilde, M. Tournemire a été très applaudi. M. Hœlling, organiste à la cathédrale de Rouen, nous a fait regretter de ne pas l'entendre plus souvent, et, avant l'audition du célèbre organiste de la Trinité, M. Guilmant, M. Ch.-M. Widor a remarquablement interprété ses œuvres.

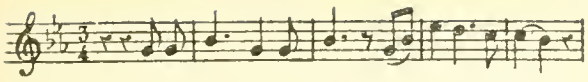
Quant aux séances de musique de chambre, il y en a dix, pareillement, elles se perpètrent dans le plus profond des mystères. La salle est difficile à trouver, personne n'y vient, et si les auteurs ne composaient un peu leur public, les artistes risqueraient fort de chanter devant des banquettes, ce qui serait bien dommage, car que d'œuvres modernes et rétrospectives intéressantes et fort bien interprétées !

*
* *

Me voici arrivé à ce que je crois être une des parties les plus instructives de la grande musique à l'Exposition, aux auditions donnés par les sociétés étrangères. Indépendamment des œuvres qu'elles nous révèlent, œuvres très locales et d'une intense poésie, en se faisant entendre, ces sociétés étrangères aux si différentes qualités nous indiquent jusqu'à quel degré la culture musicale est arrivée dans leurs pays.

Aussi, pour bien juger les œuvres d'art que nous soumettent les étrangers, il faut s'extérioriser, se dénationaliser autant que possible et pénétrer leur état d'âme esthétique. Avec les qualités et les défauts inhérents à l'esprit de notre race — ne subissant que la première impression, sans nous astreindre à analyser le côté technique — nous trouverions peut-être fort médiocres des choses remarquables, et *vice versa* : ce qui serait des plus regrettables, d'autant plus que le progrès en toutes choses n'est proportionnellement appréciable que comparativement au degré d'instruction et aux origines du pays qui le voit éclore. Il faut donc autant que possible s'inspirer des goûts, des mœurs, des paysages pour lesquels et dans lesquels ces œuvres vivent habituellement et oublier que nous sommes Français, c'est-à-dire frondeurs, avec un esprit parfois un peu trop vif à conclure, tant il est impatient de s'assimiler toute chose nouvelle, et surtout nullement contemplatifs.

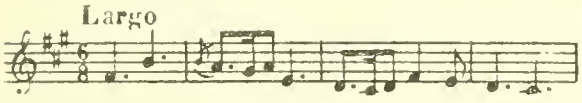
Ces réflexions m'étaient suggérées par le style calme et affectueux — chanteurs de Cologne — coquet et câlin — chanteurs viennois — avec lequel, grâce à de petites nuances très différentes comme on va en juger, l'exquise berceuse de Johannes Brahms était interprétée.



Wiegenlied, qui littéralement veut dire : à chanter au berceau d'un enfant, était donc mieux interprété au point de vue expressif par Cologne que par Vienne. Les uns — cette berceuse, arrangée en chœurs par M. A. Zander, était chantée à quatre parties — l'interprétaient avec un affectueux sentiment paternel, et les autres avec une tendresse quelque peu galante qui semblait être plutôt une langoureuse sérénade qu'un chant du soir. Il ne faut donc voir en toutes ces variations de nuances que de notables divergences physiologiques.

Avec les étudiants d'Upsala nous nous trouvons en présence d'un caractère bien tranché. Ici, la virilité s'affirme dans toute sa beauté et ce sont bien les arrière-petits-fils des belliqueux compagnons de Charles XII qui nous émotionnent par la conviction avec laquelle ils entonnent *la Prière avant la bataille*.

ou la belle mélodie populaire de Soelderman, *A la Patrie!*



Nous voilà donc en présence de trois types de musiciens bien différents. Les Viennois au style ardent, presque italien; les Allemands aux chants graves et rêveurs; et les jeunes Suédois, dont les accents juvéniles et populaires chantent à pleine voix leur amour profond pour le sol natal.

Après ces auditions excessivement intéressantes à tous les points de vue, on ne peut donc que regretter que les primitifs projets qui avaient été élaborés pour réunir, en de grands concours internationaux, les chorales les plus réputées n'aient pu aboutir.

Des programmes des sociétés étrangères il se dégage un enseignement dont nous devons tenir compte et imiter autant que possible. Ces sociétés interprètent de la musique digne d'elles. Ce sont des œuvres d'art que ces chanteurs nous ont fait entendre, et, malheureusement, si nos sociétés chorales s'étaient mesurées avec elles — nous en avons pourtant de fort bonnes — nous aurions rougi des navrantes platitudes, et comme texte et comme musique, qui se chantent inamoviblement depuis près de cinquante ans en ces réunions musicales. Platitudes, qui ne sont pas sans influencer quelque peu sur le minime intérêt que l'on porte, en France, aux sociétés chorales. De plus, chez les uns comme chez les autres, la discipline — cette inévitable discipline sans laquelle il n'est pas de bonne exécution possible — est religieusement observée. Encore un bon exemple que devraient suivre non seulement nos sociétés d'amateurs, mais encore nos orchestres et chorales professionnels dont trop souvent les chefs semblent être les obligés.

Le *Wiener Mannergesang-Verein* est venu à Paris, accompagné de l'orchestre philharmonique de Vienne, dont le chef, M. Gustave Malher, est directeur de l'Opéra impérial et royal de la cour. En cinq concerts consécutifs, il nous a été donné d'apprécier la haute éducation musicale de ces chanteurs et la remarquable cohésion de cet orchestre. Fondé en 1843, le *Wiener Mannergesang-Verein*, dont la belle devise est : « Libres et fidèles dans le chant comme dans la vie! » a cinquante-sept ans d'existence. Cette société, qui a donné à Paris, salles du Châtelet et du Trocadéro, ses 667e et 668e auditions sous la direction de MM. Ed. Kremser et R. von Perger, directeur du Conservatoire de Vienne, se fait gloire de compter parmi ses membres honoraires des musiciens comme Schumann, Meyerbeer, Mendelssohn, Liszt et Richard Wagner. Pour avoir l'honneur d'y être admis, les postulants doivent, après une bonne audition vocale, prouver qu'ils ont des connaissances musicales très étendus. Les 310 membres actifs et les 180 membres honoraires appartiennent à la haute société viennoise.

Les voix de basse ont une rondeur, un velouté des plus agréables, et les voix de ténor se jouent, avec grâce et facilité, des plus grandes difficultés. Ils passent aisément de la voix de poitrine à la voix de tête, sans faire remarquer le passage de la voix. Ces demi-teintes aiguës sont d'un charme exquis. Les barytons chantent franchement, avec vigueur, mais sans heurt, et, prononcée par toutes ces voix bien conduites, la langue allemande est d'une douceur infinie.

Avec divers lieds, accompagnés par l'orchestre de M. Malher, ils ont interprété la *Cène des Apôtres* de Richard Wagner qu'avait si bien montée, aux concerts de Saint-Eustache, M. E. d'Harcourt.

L'interprétation de la chorale viennoise est beaucoup plus recueillie que celle de nos chœurs et l'effet religieux en fut donc des plus saisissants. Mais quand ils se mettent à chanter gaiement, comme dans cette exquise chanson allemande du XVIe siècle,

Braun Maidelein, ils donnent libre cours à cette spirituelle gaieté qui semble être un des charmes de Vienne.

Pour ce qui est de l'orchestre, — la *Wiener philharmoniker* est à Vienne ce qu'est à Paris la Société des concerts du Conservatoire, — comme je le disais plus haut, il est au-dessus de tout éloge. Le dirigeant avec de sobres gestes félins, M. Gustave Malher en tire des effets inattendus des plus déconcertants pour nos oreilles, habituées à une dose de sonorité où les *piano* comme les *forte* n'ont rien d'excessif.

Avec les Viennois, l'harmonie a des stridences qui ne sont pas pour me déplaire, à cause de l'allure noble et grandiose qu'elle donne aux *tutti* qu'elle souligne. Et la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven prend par cela même des allures héraldiques des plus majestueuses.

Cette vigueur, cette fougue n'empêchent pas la finesse d'interprétation, la légèreté d'exécution où ils sont maitres, plus maitres que nous, à cause de la discipline qu'ils respectent aveuglément. Nos orchestres, qui regorgent de musiciens virtuoses, dont la modeste tâche d'instrumentistes décourage toute bonne volonté, font regrettablement litière de cette confiance indispensable en leurs chefs. Pour être bon musicien d'orchestre, il faut faire abnégation de sa virtuosité et ne la réserver que pour les rares solos que l'on peut avoir à interpréter, si l'on est chef de pupitre. Mais allez demander cela aux musiciens de l'Opéra, par exemple, qui n'ont pu garder ni Lamoureux, ni Colonne! Ces maitres les faisaient trop travailler, et de nombreuses et méticuleuses répétitions gênaient par trop leurs petites occupations privées.

Mais revenons à la *Wiener Philharmoniker*. Avec l'orchestre viennois, la musique de Wagner prend une tout autre allure que celle que nous sommes habitués à lui donner. L'ouverture des *Maitres chanteurs* est plus mouvementée et le chœur des pèlerins du *Tannhauser* est beaucoup plus solennel. Mais le triomphe de M. G. Malher et de son orchestre a été le prélude de *Tristan et Yseult* et la mort d'Yseult, qu'ils ont nuancés depuis les plus troublantes demi-teintes jusqu'aux formidables crescendo d'une merveilleuse façon. Gloire à eux! car ils sont maitres dans l'interprétation de Wagner, où nous ne sommes que de bons écoliers pleins de bonne volonté.

Bien injustement, les trois séances du *Kolner Sanger Kreis* ont été bien moins favorisées par l'empressement du public et par son accueil que celle du *Wiener Mannergesang-Veiren*. Cela tient-il à l'inévitable gêne que ressentent encore et toujours en présence les uns des autres les Français et les Allemands que l'on se croit obligé de traiter diplomatiquement, c'est-à-dire avec une politesse raffinée, mais la moins démonstrative, ou au trop grand rapprochement de date entre les séances viennoises et allemandes qu'un seul jour sépare, et dont les programmes étaient un peu trop pareils? Je ne sais: mais il est certain que le public ne s'est départi de son excessive réserve que pour applaudir vigoureusement Mlles Frida Felser et Thérèse Pott. Première cantatrice de l'Opéra de Cologne, Mlle Frida Felser possède une délicieuse voix de soprano aux charmes pénétrants, dont elle se sert avec un talent des plus agréables. Toute jeune, d'un profil presque adolescent, Mlle Thérèse Pott joue du piano en artiste éprise de son art. Sa virtuosité est surtout irréprochable dans l'interprétation des œuvres qui demandent une grande vigueur de doigté et un style plus romantique que classique. Mais que ces deux charmantes artistes, celle-ci brune et rêveuse, celle-là blonde au sourire épanoui, étaient donc mal habillées; ou du moins que les modes de Prusse nous semblent peu gracieuses!

C'est par une spirituelle chanson de M. C. Attenhofer, *Rothaarig ist mein Schatzelein* (ma belle a les cheveux roux) que le *Kolner Sanger Kreis* a terminé ses séances que dirigea avec tant de talent M. Fédor Berger, professeur au Conservatoire de Cologne.

De Vienne sont venus aussi les chanteurs du *Schubertbund*. Accompagnés par l'orchestre Colonne, après quelques lieds, ils nous ont, eux aussi, chanté *la Cène des Apôtres*, de Wagner, qu'ils ont eu le tort de dramatiser. Trop accélérés, les mouvements ont perdu de leur charme mystique, et somme toute, ce fut une exécution ratée. C'est fâcheux, car ces 250 belles voix d'hommes auraient pu faire beaucoup mieux.

Pour nous reposer de tant de voix d'hommes, le *Chœur des Madrigaux*, de la Société de Sainte-Cécile de Copenhague nous avait gracieusement envoyé le 21 juillet, sous la direction de M. Frederik Rung, avec six ténors et six basses, leurs plus jolies voix de soprano et de contralto, ainsi que leurs plus gracieux visages aux profils doux et poétiques. Divers lieds, tels que *la Vierge sur les Vagues*, de P.-E. Lange-Müller, au curieux rythme balancé, ont soulevé les applaudissements du public.

Mais le grand, l'incomparable succès féminin a été pour le chœur de femmes du *Pays de Galles*. Sous la direction de Mrs Clara Novello Davies, les cent chan-

teuses du *Royal Ladies Welsh Choir* nous ont charmé la vue et les oreilles, tant elles étaient toutes gracieuses et excellentes musiciennes. O les jolies voix! O les ravissants minois.

Pour l'Union chorale des Etudiants d'Upsala, parfaitement dirigée par M. Hedenblad, ce fut plus que du succès, ce fut du triomphe, du délire!... Que voulez-vous! la récente visite de S. M. Oscar II, leur roi, avait quelque peu déchaîné nos enthousiasmes, et, en voyant de si charmants jeunes gens, grands, blonds, distingués, il n'en fallut pas plus pour déclencher nos joyeux hurras, depuis si longtemps rengainés au plus profond de notre cœur, faute de circonstances.

De toutes les œuvres qui étaient au programme, celles qui nous ont le plus charmé sont leurs mélodies populaires et *les Chants de noce des paysans suédois*. Il se dégage de ces œuvres au rythme lent et aux contemplatives mélodies une franche bonne humeur et une note émue des plus délicates.

L'Union chorale d'Upsala est formée autant par les élèves de l'Université que par leurs professeurs. Upsala, la Salamanque du Nord, est une paisible petite ville universitaire qui ne connut jamais les bruyantes et juvéniles démonstrations auxquelles nous ont habitués nos écoliers et nos étudiants. En cette ville aux rues étroites et tortueuses, tassées autour de l'antique cathédrale bâtie au XIIIe siècle par Etienne de Bonneuil, un de nos compatriotes, l'âme des Suédois se plaît à conserver pieusement les traditions historiques et légendaires de leurs ancêtres. Tous les soirs, à six heures, le glas tinte pour l'âme de la reine Christine de Suède (1626-1689), et, à certains anniversaires des religions païennes scandinaves, on vide encore des cornes d'hydromel sur les tumuli d'Odin, de Thor et de Frigg, qui se dressent dans la plaine avoisinant le vieil Upsala.

* * *

Si, quittant la grande musique pour aller visiter la facture instrumentale dont je parle plus loin, nous quittons le Trocadéro, nous errons forcément à travers l'Exposition et c'est la musique en plein air qui nous retient à chaque instant.

On racontait dernièrement que M. Milewski, auquel l'empereur Ménélik avait confié la délicate mission de faire l'éducation musicale d'un certain nombre d'Abyssins, afin de former une harmonie capable d'exécuter dans les grandes solennités diplomatiques les divers hymnes nationaux, avait dû revenir d'Adoua découragé par l'inaptitude musicale de ses élèves. Il est profondément regrettable pour M. Milewski qu'il n'ait pas eu la bonne fortune de trouver chez ses élèves les mêmes aptitudes musicales que celles dont peuvent s'honorer les Malgaches, dont l'excellente harmonie fait plaisir à entendre. Les rythmes ont avec eux une souplesse quelque peu exotique et la justesse des attaques est vraiment remarquable.

Les phrases mélodiques et les rythmes musicaux s'éparpillent généreusement en plein air à travers la foule curieuse et surtout avide de spectacles gratis. Les innombrables orchestres plus ou moins pittoresquement installés en plein air aux terrasses des cafés interprètent très différemment, selon leur nationalité et par conséquent d'après leurs traditions esthétiques, un programme peu varié dont les numéros presque identiques sont empruntés aux plus récents succès des théâtres, des concerts et des bals. Ce qui est surtout intéressant à retenir et qui nous a donné de sérieuses indications sur la psychologie musicale de chaque pays, ce sont — un même morceau ayant été entendu exécuter par ces divers petits orchestres — les interprétations très différentes que l'on en peut avoir.

Si nous prenons par exemple *Loin du bal*, de Gillet : avec les Autrichiens nous avons une œuvre très nerveuse; avec les Tziganes — mineur imprévu et trémolo de zimbalons pianissimo — cette valse devient d'un romantisme échevelé et maladif; les Roumains et les Bulgares traînent la phrase mélodique et interprètent avec des nuances d'une sentimentalité charnelle des plus imprévues; les orchestres français et italiens soignent beaucoup la virtuosité et l'ensemble de l'exécution, aussi l'interprétation a-t-elle quelque chose de plus coquet et de plus spirituellement galant; les orchestres allemands sont moins vifs, moins nerveux, mais beaucoup plus classiques : s'ils osaient, et ils osent même quelquefois, des œuvres de maîtres charmeraient souvent les oreilles des consommateurs, agréablement surpris d'entendre du grave Beethoven, du léger Mozart ou de l'élégiaque Mendelssohn, fort bien interprété du reste. Pour les Russes, la musique est d'un hiératisme religieux, militaire et, quelle que soit l'œuvre qu'ils jouent, ils ont toujours un peu l'air de porter le diable en terre. Les lentes fanfares éclatantes et les sobres plainschants semblent être leurs œuvres de prédilection. Mais, de toutes ces auditions agréablement embusquées sous toutes les voûtes et aux coins de tous les carrefours de l'Exposition, une petite troupe de mandolinistes serbes, ils sont une vingtaine environ, est la note la plus musicalement

artistique qu'il soit possible de trouver. Quant à l'Espagne, c'est la gaieté délirante élevée à la hauteur d'une institution. Les chansons graveleuses, qui font d'autant plus rire le public qu'il ne les comprend pas, alternent avec les danses bruyantes et brutales, dont la clientèle très spéciale de ce genre de spectacle trépigne d'aise.

Avec l'orchestre officiel de l'Exposition, dirigé par M. Emile Bourgeois, de l'Opéra-Comique; avec les nombreux et quotidiens concerts militaires dont les instrumentistes et les chefs rivalisent de talent et de bon goût; avec les auditions et les festivals d'orphéons français et étrangers où Valenciennes triomphe; avec l'orchestre Colonne et les chanteurs de Saint-Gervais de Ch. Bordes, au Vieux-Paris; avec les orchestres des Voyages animés, des Palais de la Femme, de l'Optique et de la Danse; avec les musiciens bruyants et exotiques que nous ont envoyés tous les tropiques; avec le théâtre indo-chinois qui s'est payé le luxe d'avoir comme étoile Cléo de Mérode, la gracieuse transfuge de l'Opéra; avec la salle d'audition de la classe 17, qui ne désemplit pas; avec des fêtes comme celles des collaborateurs pour lesquelles l'orchestre et les chœurs de l'Opéra, la musique de la garde républicaine et celle de l'école d'artillerie de Vincennes ont été mobilisées; avec les concerts d'orgue donnés tous les soirs dans la grande salle des fêtes grâce au merveilleux instrument de Cavaillé-Coll; avec les obsédantes sonneries de cor de chasse du trottoir roulant; avec les zimbalaboums de la rue de Paris, l'Exposition est indiscutablement une véritable et gigantesque boîte à musique. Jusqu'aux coincouinants phonographes qui surgissent, tels des diables de leurs boîtes, pour vous canarder dans les oreilles la dernière chanson du jour.

Lorsque l'on parcourt les diverses expositions instrumentales françaises et étrangères, ce que le visiteur remarque avant tout, c'est l'ensemble avec lequel les facteurs se sont pour ainsi dire posé les deux mêmes problèmes : simplifier les instruments ou en améliorer, d'une façon ou d'une autre, le registre grave. Puis, ensuite, on ne peut se défendre d'une certaine admiration pour l'ingéniosité avec laquelle ces mêmes facteurs ont allié le luxe et le bon goût pour décorer les caisses de leurs divers instruments. Dans cette partie, Erard, Pleyel (France) et Ehrbar (Autriche) rivalisent de maîtrise.

Après la contrebasse à clavier, la flûte contrebasse en *ut* retient longuement notre attention. Elle a 1m,40 de long et pèse 1 800 grammes. D'un velouté exquis, sa sonorité n'a pas encore été employée à l'orchestre. C'est de chez Pleyel que sort la plus grande nouveauté, la timbale chromatique. Figurez-vous un cadre métallique rectangulaire sur lequel est tendue une peau de veau. Au moyen d'un ingénieux mécanisme de pédales et de touches fragmentant à volonté la superficie vibrante, on peut, avec cette seule timbale, remplacer les trois timbales d'orchestre et disposer instantanément de toute l'étendue chromatique de cet instrument.

L'Allemagne nous retient avec son orgue Maumborg, dont le système d'air aspiré et refoulé donne des sonorités plus amples et moins mordantes. L'Autriche expose le piano Ehrbar, qui a ceci de très curieux, c'est que, si l'on n'y peut jouer du piano on y exécute, ensemble ou simultanément, une partie de violon, d'alto, de violoncelle ou de contrebasse. Au moyen d'une pédale, cet instrument, qui n'a du piano que les apparences, se transforme aussi en harmonium de salon. La Russie expose la balalaïka, antique vielle, et la briolka, instrument de la famille des clarinettes, taillée dans une branche de bouleau ou de saule. Ce sont les instruments types pour l'interprétation des vieilles mélodies populaires grandes-russiennes. On en doit la reconstitution à M. Andreieff, directeur d'un cercle musical de Balalaïkistes.

Avec l'orgue harmonisateur et transpositeur système Allier, l'enregistreur des mouvements musicaux ou photographie du rythme de chez Pleyel, et le bordicors, instrument à cordes qui a l'étendue de tout un quatuor, c'est-à-dire qui vibre depuis la note la plus grave de la contrebasse jusqu'à la plus aiguë du violon, nous sommes en pleine originalité.

Mais la plus grande des originalités est celle-ci : un grincheux, à moins que ce ne soit un aimable pince-sans-rire, s'est plaint dernièrement auprès de M. Picard, le commissaire général, du manque de musique à l'Exposition !... Je suis certain que si l'on pouvait calculer la force utilisée quotidiennement pour souffler, racler ou tapoter, la dépense musculaire d'énergie humaine serait de beaucoup supérieure à la force déployée pour la production de l'éclairage un soir de grande fête. Avis à MM. les statisticiens.

GUILLAUME DANVERS.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

La gare et la rue étaient pleines d'une foule pressée.

Dans la gare, sur le quai où la cohue se poussait jusqu'au ras du rail, il y avait des sénateurs, des députés, des conseillers municipaux, des délégations, des drapeaux, et les bouquets de fleurs faisaient des taches claires. Au dehors, aux fenêtres, sur les trottoirs, sur la chaussée, dont la police ne pouvait rester la maîtresse, mille cœurs attendaient. Et quand *ils* parurent, ce fut partout l'explosion d'une gaieté émue, l'accueil grandiose, touchant des bonnes foules. On leur jeta des fleurs, on entoura leur landau, qui dut rouler au pas de ses chevaux, jusqu'à l'hôtel. Sur le parcours, la foule s'accrut de foules nouvelles ; l'ovation, en marchant, grandissait. Paris criait : « Vivent les Républiques libres ! Vive l'indépendance ! Vive la liberté ! Vive Krüger ! » Les trois délégués sud-africains s'efforçaient de rester les maîtres de leur âme ; mais leurs yeux riaient, leurs visages riaient et ils étaient visiblement réchauffés par ce contact avec un peuple qui sait reconnaître et chérir partout un des rares sentiments pour lesquels on meurt : l'amour de la patrie !

Nous serrâmes les mains de ces hommes. Nous pensions à un autre délégué, parti le 12 septembre 1870 de sa patrie en guerre, en deuil, envahie, vaincue déjà, parti à travers les cours d'Europe pour réclamer la sympathie et l'aide auxquelles, de la part de l'humanité, sa débitrice, la France a droit, et qui ne rencontra sur sa longue route que les sympathies populaires, des mains tendues et la froide indifférence des puissants. Ce souvenir surtout nous poussa vers ces hommes, vaincus eux aussi par la force brutale et l'injustice universelle. Ils ne nous répondirent qu'un mot : « Nous espérons ! nous espérons ! »

Quelques jours plus tard, s'ouvrait à Paris le 10e congrès interparlementaire pour l'arbitrage international et la paix. L'arbitrage ? Les Républiques boers n'ont cessé de le réclamer, dès le début. « Nous avons, déclaraient les délégués dans un Mémoire adressé au congrès, nous avons, pendant toute la période qui a précédé la guerre, demandé de soumettre le différend que l'Angleterre prétendait exister entre la République sud-africaine et elle à un arbitrage que nous aurions consenti à voir organiser *même comme elle l'aurait entendu*. L'Angleterre s'est refusée à l'arbitrage ; elle a prétexté qu'elle avait sur nous un droit de suzeraineté qui n'existe pas. » La paix ? Il est devenu clair pour tout autre qu'un Anglais, que les Républiques boers ont été forcées à la guerre. Dans leur fameux télégramme du 5 mars, les présidents Krüger et Steijn s'adressaient en ces termes au marquis de Salisbury : « Nous considérons de notre devoir de déclarer solennellement que cette guerre a été entreprise seulement comme mesure défensive, pour maintenir l'indépendance menacée de la République sud-africaine. » — Mais qui donc a déclaré la guerre ? Et qui, le premier, a envahi le territoire de l'ennemi, si ce n'est le Boer ? — Qui donc, en 1870, a déclaré la guerre ? Et qui, le premier, a envahi le territoire de l'ennemi, si ce n'est le Français ? Et cependant qui donc, aujourd'hui, ne regarde Bismarck comme l'auteur unique de la guerre de 1870 ? Ici, le coupable a avoué.

Il était donc naturel de voir les délégués républicains s'adresser à une assemblée réunie en faveur de l'arbitrage et de la paix. L'un d'eux, M. Wessels, président du Parlement de l'État libre d'Orange, demanda son inscription comme membre, et il l'obtint ; mais on eut soin de publier que « cette admission n'impliquait aucune appréciation de l'état de fait et de droit dans lequel se trouve en ce moment son pays ». De plus, les délégués remirent au Congrès un Mémoire, véritable monument historique.

Ils y soutiennent, d'abord, que ce sont les émigrants franco-hollandais, venus en Afrique vers la fin du XVIIe siècle, qui y ont apporté la civilisation. Cette terre, acquise régulièrement, ils l'ont appropriée et mise en valeur. Soit par les travaux publics, soit par l'organisation du commerce, soit par le développement de l'enseignement, « soit, en un mot, par les institutions que l'on rencontre dans tous les pays civilisés, nous avons fait du Transvaal et de la République d'Orange, déclarent fièrement les délégués, des États qui peuvent rivaliser avec beaucoup de ceux qui sont constitués en Europe et dans les Amériques, et certainement avec les colonies britanniques ». Le Mémoire définit ensuite les causes du conflit : « Si nous avons eu à subir des calomnies, des attaques et l'état de guerre qui nous éprouve aujourd'hui, c'est peut-être parce qu'on voulait nous dépouiller de notre indépen-

dance et plus encore parce qu'on avait résolu de s'emparer du sol qui est à nous, pour l'unique motif qu'il renferme des mines d'or et de diamants. » Heureusement, le raid Jameson montra aux deux Républiques dans quelles dispositions se trouvaient « les spéculateurs de l'Afrique du Sud » ; c'est alors qu'elles achetèrent des fusils et des canons, « uniquement pour être en mesure de se défendre. Et lorsque l'Angleterre nous reproche aujourd'hui de nous être préparés à l'attaque, ce n'est pas seulement une contre-vérité, mais c'est aussi une excuse qu'elle cherche à sa propre offensive. » Ce remarquable document conclut en ces termes :

Nous sommes persuadés que si vous voulez prendre notre cause en main, que si vous voulez proclamer que la guerre de l'Afrique du Sud n'a pas sa raison d'être, qu'elle doit prendre fin, que l'Angleterre et les Boers doivent déposer les armes, que les griefs articulés de part et d'autre doivent recevoir leur solution devant un tribunal d'arbitrage, nous sommes persuadés que non seulement la guerre de l'Afrique du Sud a des chances d'être terminée, mais que vous aurez accompli l'acte qui immortalisera à jamais l'institution de l'Union parlementaire, parce qu'elle sera sortie des discussions théoriques et des exposés abstraits pour s'occuper d'un état de choses positives, d'un conflit déterminé auquel elle veut mettre un terme d'après des principes de justice et d'équité.

Si l'espérance des délégués reposait toute sur le Congrès pour l'arbitrage, la voici à terre aujourd'hui. C'est que ce Congrès comptait parmi ses membres des Anglais. Or, un Anglais peut blâmer en son for intérieur les actes de sa patrie, il n'avouera jamais, surtout devant des non-Anglais, que ces actes sont détestables. Cela est ressorti clairement du discours de M. Stanhope : il a déclaré avoir fait tous ses efforts pour détourner son pays de la guerre, et pour l'engager dans la voie de l'arbitrage ; il n'a pas réussi ; il a dû s'incliner devant le destin. Conclusion : si le Congrès formule un blâme à l'adresse de l'un des belligérants, M. Stanhope et le groupe anglais quitteront la séance. Ce départ eût marqué la fin de l'Union interparlementaire. Celle-ci (qui, cependant, était sortie des « discussions théoriques et des exposés abstraits », pour s'occuper de la crise actuelle chinoise) a préféré au suicide le rejet du Mémoire des délégués boers. Elle a déclaré que ce Mémoire, « ne figurant pas à l'ordre du jour du Congrès », ne pouvait être mis en discussion. L'admirable prétexte ! Cependant, un courageux député belge, M. Lorand, a parlé de la guerre du Transvaal ; son intervention a du moins amené l'assemblée à voter, les Anglais s'étant abstenus, la motion dont voici le texte :

La Conférence, prenant acte des résolutions adoptées à la Conférence de La Haye, adresse l'expression de sa reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à ces résultats ; a le ferme espoir que les puissances ne négligeront plus à l'avenir de se servir des moyens mis à leur disposition pour tenter l'apaisement des conflits internationaux, et regrette qu'elles ne l'aient pu faire dans le conflit actuel entre l'Angleterre et les Républiques sud-africaines ; appelle l'attention des divers groupes dont elle se compose sur le devoir qui leur incombe de rappeler à leurs gouvernements respectifs les obligations que les puissances ont contractées en donnant leur adhésion aux résolutions de la Conférence de La Haye.

Des regrets ! des espérances ! voilà tout ce que cette assemblée, composée de députés nombreux d'Etats puissants, offre aux Républiques boers ! Aucun argument, à notre avis, ni plus probant ni plus triste, n'était venu depuis longtemps heurter l'opinion chimérique des poursuivants de la paix universelle. Paix universelle ! Arbitrage ! Justice ! Biens incomparables, dont l'homme jouira peut-être, lorsqu'il n'aura plus ni besoins, ni intérêts. L'Angleterre a besoin d'être la maîtresse de l'Afrique du Sud ; c'est une question précise. A qui lui parle de justice, l'Angleterre répond : « Vous faites un coq-à-l'âne ! » Réunissez-vous en congrès, discutez, votez des motions : l'homme aura construit un chemin de fer entre la Terre et la Lune, avant d'être désintéressé et juste... Les délégués boers doivent commencer à être de cet avis.

Mais leur espérance ne reposait pas toute sur ce Congrès. Pour que ces hommes, qu'ont abandonnés les Puissances, et même celles qui avaient semblé les encourager à la guerre — je parle de l'Allemagne — m'aient dit avec cette ferveur émouvante : « Nous espérons ! nous espérons ! » il faut que leur espérance ait des fondements autrement solides. Quels sont ces fondements ?

A l'heure où j'écris, la guerre dure dure depuis huit mois. Mais ce chiffre n'est pas le plus important. Il faut dire : depuis l'entrée de lord Roberts à Blœmfontein, le 15 mars, cinq mois se sont écoulés. Cinq mois ! Il semblait alors qu'elle dût être finie en cinq jours, cette guerre. Ceux-là qui avaient étudié de plus près la manière de combattre des Boers, qui les avaient jugés excellents dans la défense d'une ligne choisie, qui avaient constaté combien il leur était difficile, parce qu'ils n'avaient pas l'habitude de la discipline hiérarchique, de se prêter par grandes masses à des mouvements stratégiques, avaient vu avec une grosse inquiétude

L'EXPOSITION DU TRANSVAAL

A droite, le Pavillon officiel. — Au centre, une ferme boer. — A gauche, une colonne représente la production de l'or, dans ces dernières années. — A gauche, l'amorce d'un des bâtiments où s'obtient, à Johannesburg, l'or, et qui complète l'exposition du Transvaal.

s'effondrer tout un côté du bastion redoutable qu'avaient formé les commandos. Désormais, ces lignes, où avaient été vaincues dix attaques successives, étaient tournées ; il fallait battre en retraite, dans l'Orange et le Natal. La retraite se fit ; les dépêches nous donnèrent l'impression d'un grand découragement, d'une dislocation des forces boers. « Est-ce la fin ? » demandions-nous... Il y a de cela cinq mois.

Les Boers nous répondirent, par la bouche du président Steijn : « L'Angleterre a définitivement refusé de maintenir l'indépendance des deux Républiques. Il n'y a plus qu'à combattre jusqu'au bout. Depuis six mois, les fédéraux n'ont pas eu 1 000 hommes tués, les Anglais ont perdu 15 000 hommes. La guerre ne fait que commencer. » Nous attendîmes, alors.

Et nous apprîmes, coup sur coup, que, le 25 mars, Olivier, avec 10 000 hommes et 15 canons, ayant échappé à French, était en sûreté à Ladybrand ; que, le 30 mars, à Karee-Siding, qui est à 34 kilomètres au nord de Bloemfontein, 1 000 Boers ayant heurté 10 000 Anglais, ceux-ci avaient eu 2 officiers tués, 10 blessés, 19 soldats tués, 162 blessés ou disparus ; que, le 31, à Bushmandorp, qui est à 31 kilomètres à l'est de Bloemfontein, les Boers avaient pris aux Anglais 389 prisonniers et 7 canons, leur avaient tué ou blessé 150 officiers et soldats ; que, le 4 avril, près de Reddersburg, un détachement d'infanterie anglaise avait été enlevé ; et qu'enfin, le 11, les Boers avaient commencé le siège de Weepener. Qu'étaient donc ces vaincus, qui s'avisaient de vaincre de tous côtés ? Lord Roberts semblait immobilisé dans sa conquête ; en Angleterre, on avait beau expliquer que le généralissime manquait de chevaux « salés », ce qui veut dire acclimatés, une certaine irritation naissait, on demandait ce que faisaient les 200 000 hommes de troupes anglaises ; on ne se contentait pas de l'explication donnée par lord Wolseley : « Combattre les Boers, c'est se battre avec un essaim d'abeilles. » Cependant, à Pretoria, le président Krüger présidait selon la coutume à l'ouverture des deux Volksraads, et leur disait solennellement : « Maintenant que la guerre a éclaté, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour rétablir la paix. »

Mais déjà lord Roberts avait repris sa marche. La masse de son armée, à coups réguliers et recommençant vingt fois la même manœuvre, refoula, tourna, refoula, tourna les petits commandos boers jusqu'à la frontière du Transvaal, puis jusqu'à Johannesburg (31 mai), puis jusqu'à Prétoria (5 juin). Les deux capitales républicaines étaient aux mains de l'ennemi. Londres, de nouveau, triompha et jura que les deux républiques elles-mêmes avaient cessé d'exister. Entre temps, le 18 mai, Mafeking, glorieuse à juste titre d'une défense de sept mois, était délivrée par le colonel Mahon; et, au Natal, les fédéraux remontaient vers Laings-Neck. Etait-ce, à présent, la fin? Nous ne le crûmes point; notre inquiétude, au lendemain de l'occupation de Prétoria en juin, fut moins vive qu'au lendemain de l'occupation de Blœmfontein, en mars. C'est qu'il était devenu évident que c'était la seule masse des troupes anglaises qui avait refoulé, entre les deux capitales, sur un chemin où les Boers avaient *dû* combattre, les commandos de ces derniers; aux Communes, M. Wyndham déclarait qu'il y avait, dans l'Afrique du Sud, 221 000 soldats anglais : or les soldats républicains n'étaient plus, depuis l'évacuation du Cap et du Natal et l'occupation d'une portion du sol des deux Républiques, que 30 000 ou 40 000! Et il était devenu non moins évident, à la suite des opérations dans le sud-est de l'Orange et des nombreux « accidents » qu'y avaient subis les Anglais, à la suite surtout de la retraite admirable, « exaspérante », disait-on à Londres, des troupes et des canons des républicains, que ceux-ci, loin de désespérer, s'apprêtaient à inaugurer une façon nouvelle de combattre, *la leur propre :* à coups de surprise, effectués par de petites unités.

Et la suite montra bien que la guerre n'était pas terminée. Les Anglais, maîtres du télégraphe, ne laissaient cependant passer que les nouvelles qui leur convenaient; mais la liste des pertes subies par eux révélaient plus de combats sérieux qu'ils n'en voulaient avouer. Le 7 juin, à Roodeval et à Rhenoster-River, ils perdaient 200 hommes tués ou blessés, et 700 prisonniers. Le même jour, ils essuyaient aussi un échec tout au sud de l'Orange, sur la frontière même du Cap. Du 18 au 21, une grande bataille se livra non loin de Pretoria; ce ne dut pas être une grande victoire anglaise, car les détails manquèrent; on apprit seulement que les Boers s'étaient retirés en bon ordre vers Middelburg. Les hostilités, cependant, n'avaient pas cessé autour de Pretoria. Les envahisseurs étaient harcelés sans trêve. En un seul jour, le 6 juillet, des coups de fusils isolés leur tuent 14 hommes. Cinq jours après, le 11, c'est une véritable victoire boer : dans le même temps, les républicains attaquent à l'est, au nord, et à l'ouest, forçant le col de Nitrals, à 28 kilomètres seulement de la ville, prennent deux canons et font prisonniers tout un escadron. Pendant que, dans le Transvaal, les Anglais ne réussissaient à dominer que dans les territoires occupés effectivement par leurs troupes, et que 400 kilomètres de pays, au nord de Pretoria, et 400 kilomètres, à l'est de cette capitale, constituaient encore un Transvaal véritablement indépendant, dans l'Orange, l'habile résistance de De Wet, attaquant chaque jour en dix points à la fois, harassait les généraux anglais et les inquiétait sans répit pour leurs lignes de communication. De Wet, un matin, cueille dans leurs wagons 100 soldats de la Reine; son activité est telle qu'à Londres, un journal propose, en matière de plaisanterie, de lui donner le commandement de Roberts.

Telle est la situation militaire. Le *War Office* reconnaît officiellement que les pertes anglaises atteignent un total de 44 315 hommes, dont 8 261 morts, 34 093 blessés, 1 961 prisonniers; dans ce total sont compris 3 000 officiers. Mais les soldats à cette heure malades? et ceux qui sont morts de maladie, durant ces huit mois de campagne? Le *War Office* ne dit rien de ceux-là. Leur nombre, reconnaissent des esprits modérés, doit être de 30 000 environ; et c'est ainsi que cette guerre a déjà mis hors de combat 70 000 à 80 000 Anglais. Mais, plus encore peut-être que l'histoire militaire de ces derniers mois, la situation politique du Cap, où le ministère afrikander a dû se démettre, et où gouverne un ministère de minorité, et aussi la situation politique générale sont bien faites pour donner aux délégués boers cette confiance qui a frappé tous ceux qui les ont approchés. Cette guerre du Transvaal est une entrave aux mains de l'Angleterre; et celle-ci, qui aime toujours à avoir les mains libres, — ce qui ne signifie point : les mains nettes —, en est, à l'heure actuelle, cruellement gênée... Les délégués avaient raison : la guerre n'est pas terminée.

GASTON ROUVIER.

LE MONDE ET LES SPORTS

SAUVETAGE SUR EAU

On pourrait sans doute argumenter longtemps pour savoir quels sont les bons et les mauvais effets des sociétés civiles de sauvetage qui pullulent dans les environs de Paris et les départements limitrophes de la Seine; il y aurait lieu de se demander si les membres de ces différentes associations sont bien à même de rendre tous les services auxquels ils sont appelés, et s'il ne serait pas désirable de voir changer les règlements et les habitudes qui régissent ces sociétés. Il n'est pas douteux, d'une part, que les réunions auxquelles on les convie, que le déploiement de leurs bannières et des médailles qui s'étalent sur les poitrines des plus méritants, constituent dans leur ensemble une publicité gratuite qui attire les bonnes volontés individuelles et retient le concours de bien des membres qui ne feraient point partie des sociétés sans le côté décoratif qui leur est attribué. Mais, d'autre part, ne semble-t-il pas que celles-ci ne tendent pas vers leur véritable but en admettant dans leur sein des personnes qui souvent sont complètement étrangères au sauvetage; ne peut-on point voir une erreur dans ces cérémonies constantes, dans ces costumes empesés, mais élégants, qui font croire que ces sociétés sont plutôt des sociétés de parade que des associations utilitaires?

Il n'est pas douteux qu'on ne peut laisser le sauvetage à la bonne volonté des passants; mais, tant que ces associations seront purement civiles, elles ne pourront jamais rendre de services sérieux; elles ressemblent à ces corps de pompiers, dans les communes de France, où chaque individu possède un métier d'où on doit le distraire en cas de sinistre : dans les villages, cette institution n'est pas mauvaise, car le territoire considéré est très restreint et chaque homme peut quitter facilement son atelier et se rendre rapidement sur le théâtre de l'incendie; d'ailleurs, aucune commune de France ne pourrait installer de permanence pour un ou deux sinistres par an; ce serait une dépense exagérée.

Pour les sauveteurs des rivières, il n'en est plus de même, surtout dans les dépar-

CONCOURS POUR LE SAUVETAGE A LA NAGE

tements où il y a un grand mouvement fluvial; pour bien faire, il faudrait que le service de sauvetage fût installé par des corps dépendant directement du département; il devrait y avoir des permanences installées à des distances bien réglées et des moyens permettant d'apporter rapidement et efficacement des secours en un point quelconque.

Malgré le manque d'homogénéité dans les services existants, il n'est pas moins vrai que ceux-ci rendent des services importants, et que, si nous considérons qu'il y aurait lieu de les réformer, nous ne soit par les embarcations, se sont entraînés d'avance, afin de bien se présenter le jour du concours : or tous ces efforts et tout ce travail ne peuvent que profiter au sport lui-même et préparer les hommes plus efficacement aux services qu'ils pourraient rendre en cas de danger sur l'eau.

Les différents exercices qu'on demande aux personnes qui veulent concourir se rapportent tous au sauvetage de personnes sur le point de se noyer; mais, comme il serait peut-être abusif de chercher de véritables noyés, on opère sur des mannequins en osier recouverts de vieux

CONCOURS POUR LE SAUVETAGE PAR LES EMBARCATIONS

voulons pas dire par là qu'il faudrait les supprimer.

Les concours institués par les sociétés ont leur côté utile. Les prix nombreux qu'elles offrent ont pour but immédiat de stimuler les bonnes volontés et d'activer l'émulation. Ainsi cette année nous avions un concours des plus importants à Asnières, à l'occasion de l'Exposition de 1900; il y avait 20 000 francs de prix offerts, sans compter les plaquettes, diplômes, etc. Il est certain que, devant de telles récompenses, bien des efforts ont été tentés, que des appareils ont été construits ou perfectionnés et, dans un autre ordre d'idées, ceux qui devaient concourir pour le sauvetage, soit par la nage, effets. Ces mannequins se laissent sauver très facilement, ce qui n'est pas toujours le cas des personnes en danger, pour lesquelles le plus difficile est justement de se préserver contre leurs coups et leurs ébats; de sorte que le sauvetage des mannequins est un exercice intéressant, utile même, mais qui ne prouve rien au point de vue du véritable sauvetage; il le prépare simplement, comme l'escrime prépare au duel.

On fait flotter ces mannequins sur l'eau sensiblement en ligne droite, et, à un signal donné, les nageurs s'élancent vers eux pour les ramener au rivage; le premier qui ramène son noyé a gagné le prix. Afin de rendre l'essai plus concluant, on

oblige les nageurs à garder leurs bottines et à rester habillés : mais, pour ce cas encore, on ne se trouve pas dans les conditions de la réalité, car forcément les concurrents *préparent* leurs bottines, et, quant aux vêtements, ils sont également arrangés de façon à ne pas gêner ; il est certain qu'un homme véritablement habillé et chaussé aurait plus de peine à nager que ceux que nous avons vus au concours.

La course au sauvetage se fait également à l'aide de bateaux d'un, deux, trois ou même quatre rameurs ; le gagnant est toujours celui qui a rapporté le premier le mannequin sur le rivage.

D'autres exercices ayant pour but la recherche au croc avec mannequin de fond, et le lancement des bouées de sauvetage à un point déterminé, complètent le programme de ce sport.

Il existe une autre partie du concours qui est également très intéressante, c'est celle qui se réfère aux appareils et engins employés pour le sauvetage sur l'eau. Ceux-ci sont en nombre considérable et, bien que quelques-uns soient de véritables instruments de précision et dénotent beaucoup d'imagination de la part de leurs auteurs, il est certain que plus l'engin est simple et plus il rendra de services. Aussi, il est douteux qu'on arrive à remplacer de sitôt la simple perche à laquelle les noyés s'accrochent, ancienne comme le monde, ainsi que la bouée circulaire et flottante.

Nous avons pourtant vu fonctionner au concours de l'Exposition, organisé dernièrement sur le bassin d'Asnières, un appareil dû au capitaine Cluchague qui semble devoir se propager, justement à cause de sa merveilleuse simplicité.

Il se compose d'une ceinture que l'homme peut attacher autour de la poitrine et qui est munie de deux boîtes métalliques étanches formant flotteurs et retenant le nageur sur l'eau sans qu'il ait même besoin de faire de mouvements. Cet appareil qui a été inventé pour apprendre la natation aux soldats rend les plus grands services au sauvetage, puisque grâce à lui tout le monde peut se jeter à l'eau au secours d'un noyé.

APPAREIL DE SAUVETAGE DE M. BOURAINE

Le capitaine Cluchague est arrivé à des résultats merveilleux avec son appareil. Le transport en est facile ; la boîte peut s'ouvrir et servir à mettre une partie du fourniment de l'homme, de sorte qu'on peut dire qu'elle n'occupe aucun volume ; quant à son poids, il est insignifiant. Dans une compagnie où l'on avait trouvé 92 pour 100 des hommes ne sachant pas nager, on a réduit ce pourcentage à

LES BOITES ÉTANCHES
DU CAPITAINE CLUCHAGUE

45 pour 100 en quinze jours, après cinq séances d'études faites avec l'appareil. Son emploi est tout indiqué pour les personnes qui veulent apprendre à nager et pour les sociétés de sauvetage qui peuvent avec lui transformer immédiatement en nageur une personne peu experte dans cet art.

Les embarcations insubmersibles sont fort nombreuses et les modèles présentés innombrables, mais il est rare qu'on mette leurs qualités à l'épreuve. Aussi est-ce avec un véritable intérêt que nous avons assisté à une expérience de ce genre au dernier concours ; on avait affaire à une large embarcation dont je regrette de ne pouvoir indiquer l'auteur; à force de bras, elle a été retournée complètement à différentes reprises et chaque fois elle reprenait automatiquement sa position normale ; remplie d'eau, elle tenait encore à la surface, bien que plusieurs hommes eussent pris place sur ses banquettes.

Une des plus sérieuses difficultés du sauvetage est l'obscurité ; pendant la nuit, l'emploi de tous les engins connus devient extrêmement aléatoire et malheureusement, hélas! trop souvent stérile. Pour pouvoir lancer utilement une bouée, il est indispensable, en effet, de voir distinctement l'endroit exact où se trouve la personne en danger, afin de pouvoir mettre l'engin à sa portée.

Plusieurs systèmes ont été proposés; nous avons vu celui qui réside dans l'emploi du phosphure de calcium ; il peut rendre des services, il a l'avantage d'être très éclairant, mais il possède l'inconvénient de présenter une flamme nue, il faut allumer le gaz pour avoir de la lumière ; d'autre part, dès que le vent est un peu fort, il éteint la flamme. L'Etat emploie pourtant bon nombre de bouées éclairées par ce procédé.

La bouée de M. Bouraine, qui a fonctionné également au concours de l'Exposition, me semble plus pratique, car son allumage est automatique. Par le fait même que l'engin repose sur l'eau, l'éclairage a lieu. A cet effet, on a installé, dans la partie centrale de la bouée, une batterie d'accumulateurs bien étanches et accrochée à un système de suspension à la Cardan ; la lampe devenant flottante, il s'établit immédiatement un contact qui donne la lumière. Cette lampe projette autour d'elle et dans un rayon de 25 mètres une vive lumière, dont la durée peut varier de douze à trente heures, suivant la force des batteries employées ; on conçoit qu'avec un très petit nombre d'appareils on puisse explorer une surface d'eau très grande, de façon à pouvoir porter du secours à l'endroit où c'est nécessaire.

Il existe également un canot établi sur le même principe : à l'avant se trouve un petit mât au sommet duquel est installée la lampe électrique. Dès que l'embarcation est mise à l'eau, la lanterne s'éclaire et projette la lumière devant elle. Mais ce qui caractérise plus spécialement cet engin et le distingue des similaires, c'est que ce bateau peut être considéré comme une large bouée, au milieu de laquelle se trouve suspendu le canot lui-même, de sorte que, en cas de naufrage, l'embarcation sert de point de mire aux personnes en danger qui peuvent dès lors venir s'accrocher aux bourrelets et aux cordages de la bouée.

Tous les appareils sont intéressants, ainsi que les concours et expériences faits en vue du sauvetage; mais, s'ils le préparent de loin, ils ne sont en aucune façon une garantie; car, en face du danger et quand il faut lutter contre la mort, on oublie vite toutes les leçons reçues : les engins les plus perfectionnés ne sont souvent alors que des petites mécaniques qui semblent être une moquerie tant leur inutilité est manifeste. Les seuls éléments qui interviennent dans ces moments critiques sont la force physique, le courage et la présence d'esprit. Celui qui possédera ces trois dons aura plus chance de réussir que n'importe quelle société de sauvetage, malgré l'entraînement de ses membres et la perfection des appareils qu'elle possède.

A. DA CUNHA.

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE JUILLET 1900

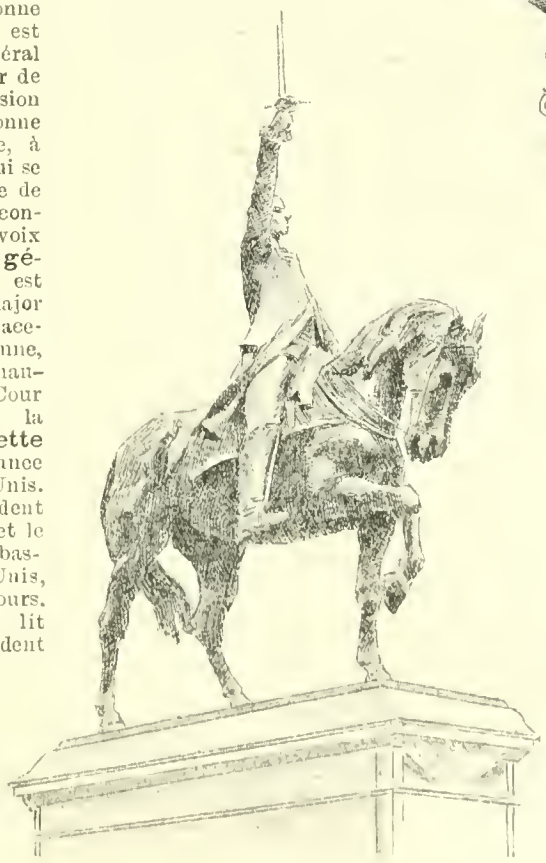
1. — **Election législative.** Arrondissement de Belley (Ain) : M. Baudin, ministre des Travaux publics, est élu par 10 681 voix en remplacement de M. Giguet, élu sénateur. — Le général André, ministre de la Guerre, assiste, à Clermont-Ferrand, à la célébration du **centenaire de Desaix.** — A Gand (Belgique), inauguration du monument élevé **à la mémoire des soldats** blessés pendant la guerre de 1870-1871 et morts dans cette ville. — On apprend par une dépêche du consul anglais à Tché-Fou que, le 18 juin, le baron de Ketteler, **ministre d'Allemagne à Pékin**, a été assassiné par la populace, au moment où il se rendait au Tsoung-li-Yamen. — **Au Transvaal**, l'armée boer se replie lentement de position en position, infligeant des pertes à l'armée anglaise.

2. — Le Sénat vote des remerciements aux Etats-Unis pour le don de la **statue de Lafayette.** — La Chambre vote une motion analogue. — Une interpellation sur les **événements de Chine**, à laquelle répond M. Delcassé, et une interpellation sur l'occupation du Touat se terminent par le vote de l'ordre du jour pur et simple. — Le **prince royal de Grèce** prend congé de M. Loubet et quitte Paris. — Règlement entre **la France et le Brésil** d'une convention commerciale basée sur une réduction des droits sur les cafés en faveur du Brésil et du maintien du tarif minimum brésilien en faveur de la France.

3. — Le Sénat adopte le projet de renouvellement du privilège de la **Banque de France.** — Inauguration, sur la place d'Iéna, de **la statue de Washington** en présence de l'ambassadeur des Etats-Unis et du ministre des Affaires étrangères de France. Cette statue est offerte à la France par un comité de dames des Etats-Unis.

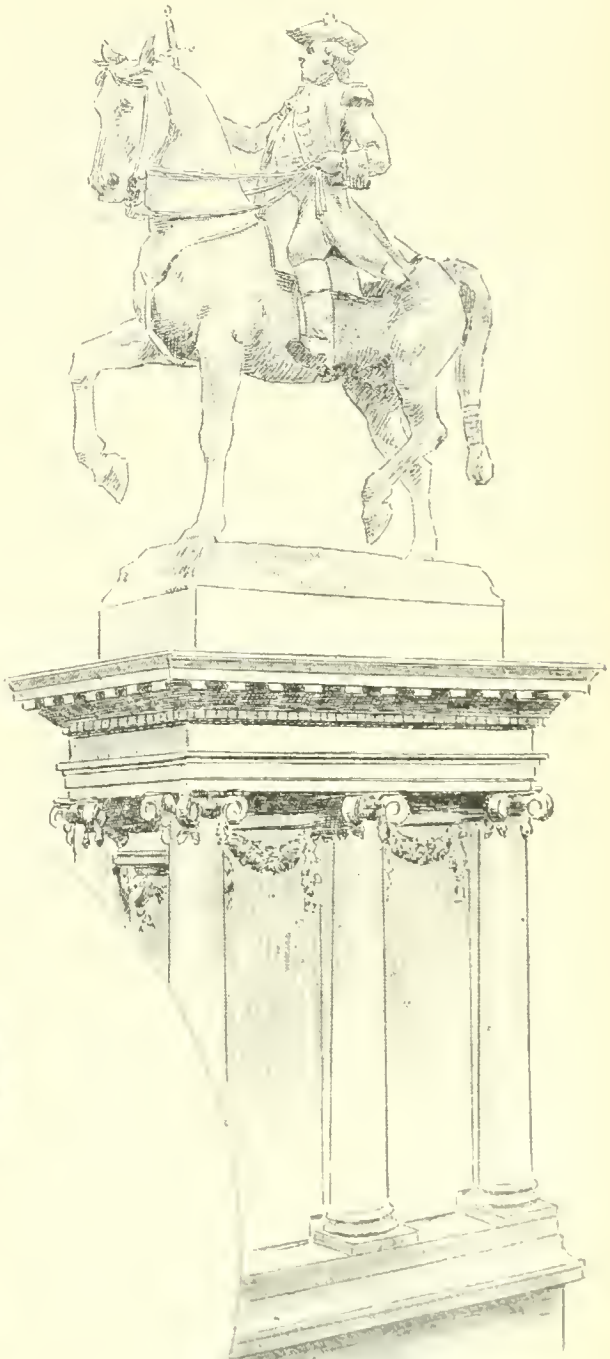
4. — Le **général Jamont**, généralissime de l'armée française et vice-président du Conseil supérieur de guerre, donne sa démission. Il est remplacé par le général Brugère, gouverneur de Paris. — La démission du général Jamont donne lieu, à la Chambre, à une interpellation qui se termine par le vote de l'ordre du jour de confiance par 304 voix contre 256. — Le **général Pendezec** est nommé chef d'état-major général en remplacement du général Delanne, démissionnaire. — Inauguration, dans la Cour du Carrousel, de la **statue de Lafayette** envoyée à la France par les Etats-Unis. MM. Loubet, président de la République, et le général Porter, ambassadeur des Etats-Unis, prononcent des discours. Le général Porter lit une lettre du président Mac-Kinley. Mgr Ireland, évêque de Saint-Paul, clôt la série des discours par un panégyrique de Lafayette.

5. — Au Sénat, une interpellation sur la démission du **général Jamont** se termine par le vote de l'ordre du jour de confiance et l'affichage du discours du président du Conseil. — La Chambre vote le projet de loi sur l'**armée coloniale.** — Sipido, auteur de l'attentat contre le **Prince de Galles**, est acquitté par la Cour d'assises



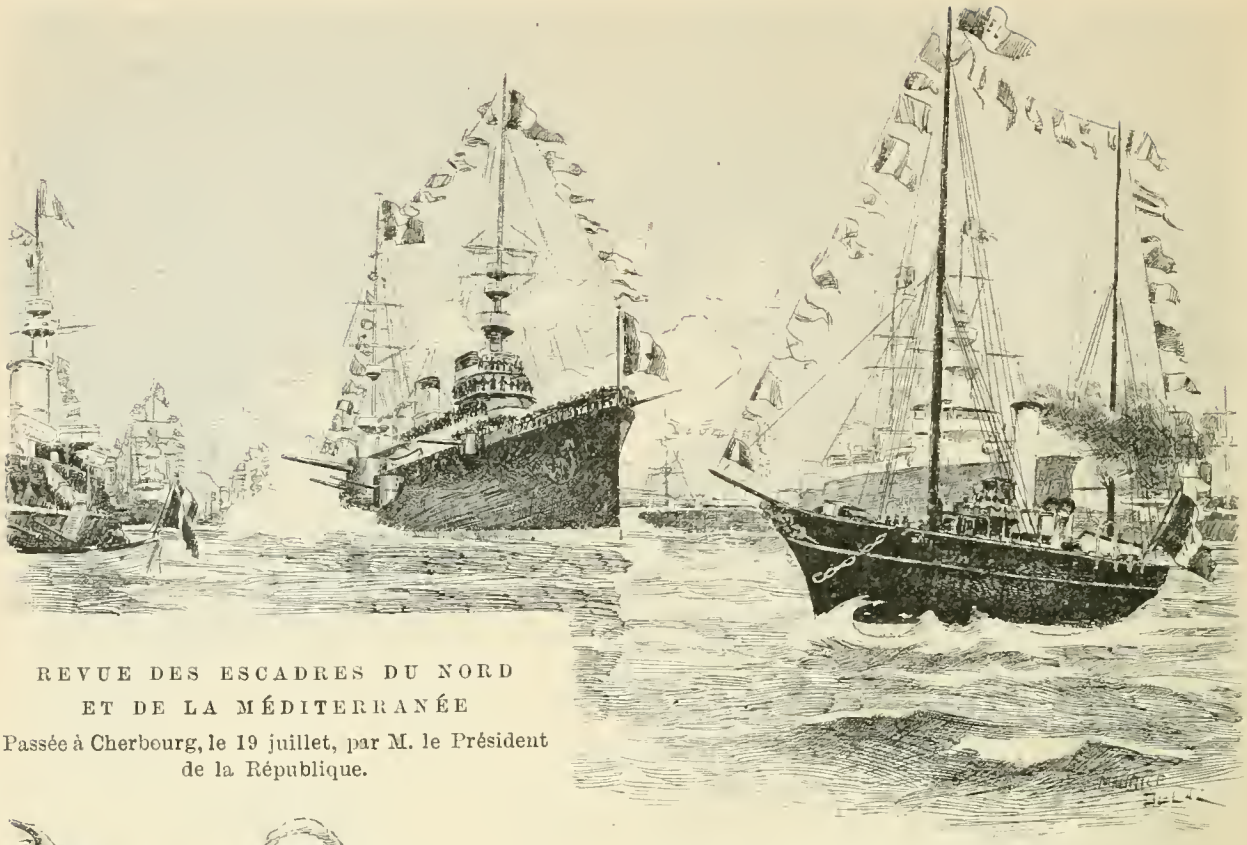
STATUE DE WASHINGTON

Inaugurée à Paris, le 3 juillet.

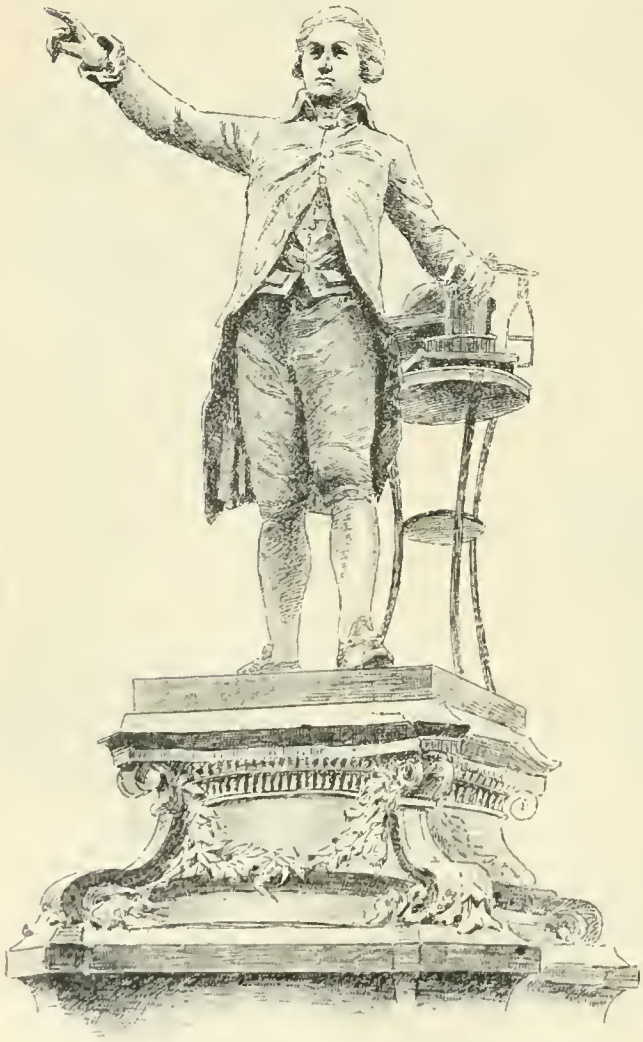


STATUE DE LAFAYETTE

Inaugurée à Paris le 4 juillet.



REVUE DES ESCADRES DU NORD ET DE LA MÉDITERRANÉE
Passée à Cherbourg, le 19 juillet, par M. le Président de la République.



MONUMENT A LAVOISIER
Inauguré à Paris, le 27 juillet.

de Brabant, mais sera interné jusqu'à sa majorité. — Le **Schah de Perse** quitte Contrexéville.

6. — **M. François**, consul de France et les Français qui revenaient avec lui de la Chine méridionale, où les esprits sont très surexcités contre les étrangers, arrivent en bonne santé au Tonkin. — **A la Chambre**, scènes tumultueuses provoquées par un discours de M. Lasies. Le président doit suspendre la séance. — Les **délégués boers**, revenant d'Amérique, arrivent à la gare Saint-Lazare, où la foule leur fait un accueil chaleureux.

7. — Le Président de la République reçoit le **général Dodds**, qui commandera en chef les troupes en Indo-Chine. — Au **Transvaal**, les troupes du général Dewet tiennent tête aux corps d'armée anglais qui lui sont opposés.

8. — Inauguration, à Lunéville, du monument élevé à la mémoire des **mobiles de Meurthe-et-Moselle** morts en 1870. — Le sultan rétablit dans le **gouvernement d'Alep** le vali qui, en 1896, s'était rendu complice des massacreurs d'Arménie.

9. — **La Chambre** vote les quatre contributions. **Le Sénat** vote d'urgence les projets concernant la défense nationale, notamment le projet sur la défense des côtes. — Ouverture du Congrès de la **Ligue de l'enseignement**. — Les Chinois, qui s'étaient emparés de **Tien-Tsin** et assiégeaient le quartier européen, sont attaqués et battus par les troupes des puissances alliées qui s'emparent de la ville et de l'arsenal de l'ouest. — Dans une allocution aux **troupes partant pour la Chine**, l'empereur d'Allemagne dit qu'il n'aura de repos que lorsque la Chine sera vaincue et les massacres vengés. — Le **Président Steijn** de l'Orange s'établit, avec 3 000 hommes, à Fouriersburg, entre Bethleem et Fiksburg. — Le **roi d'Italie**, recevant les bureaux des Chambres, se félicite du rétablissement du calme qui permettra de reprendre l'exercice régulier des libertés publiques.

10. — Les **délégués des Boers** sont reçus par le ministre des Affaires étrangères, par les présidents du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine. — La Chambre et le Sénat votent un projet ouvrant un crédit de 14 500 000 francs pour les **affaires de Chine**. — Le Sénat vote le projet des quatre contributions. — Le président de la Chambre rend hommage aux soldats qui vont **combattre en Chine**. — La session parlementaire est close. — **Les Boers** évacuent Rusten-

berg et Bethleem. — De violents combats ont lieu à **Tien-Tsin**. Les Chinois sont repoussés, mais les pertes des alliés sont importantes.

11. — Le **général Voyron** est nommé commandant en chef des troupes de terre françaises en Chine. L'**amiral Pottier** est nommé commandant en chef des forces navales françaises en Chine. — D'après une dépêche communiquée par le vice-roi Li-Hung-Chang, les Chinois auraient cessé leurs **attaques contre les légations**. — Les troupes du général Roberts subissent un grave échec **au col Nitrals-Neak** à dix-huit milles de Prétoria. Les Boers s'emparent de deux canons et font de nombreux prisonniers. — Les escadres du Nord et de la Méditerranée, sous le commandement en chef de l'**amiral Gervais**, arrivent en rade de Cherbourg.

12. — Le **prince Waldemar de Danemark** rend visite à M. Loubet. — Les nouvelles de Chine disent que le **prince Tuan** s'est proclamé empereur et qu'il pactise avec les emeutiers.

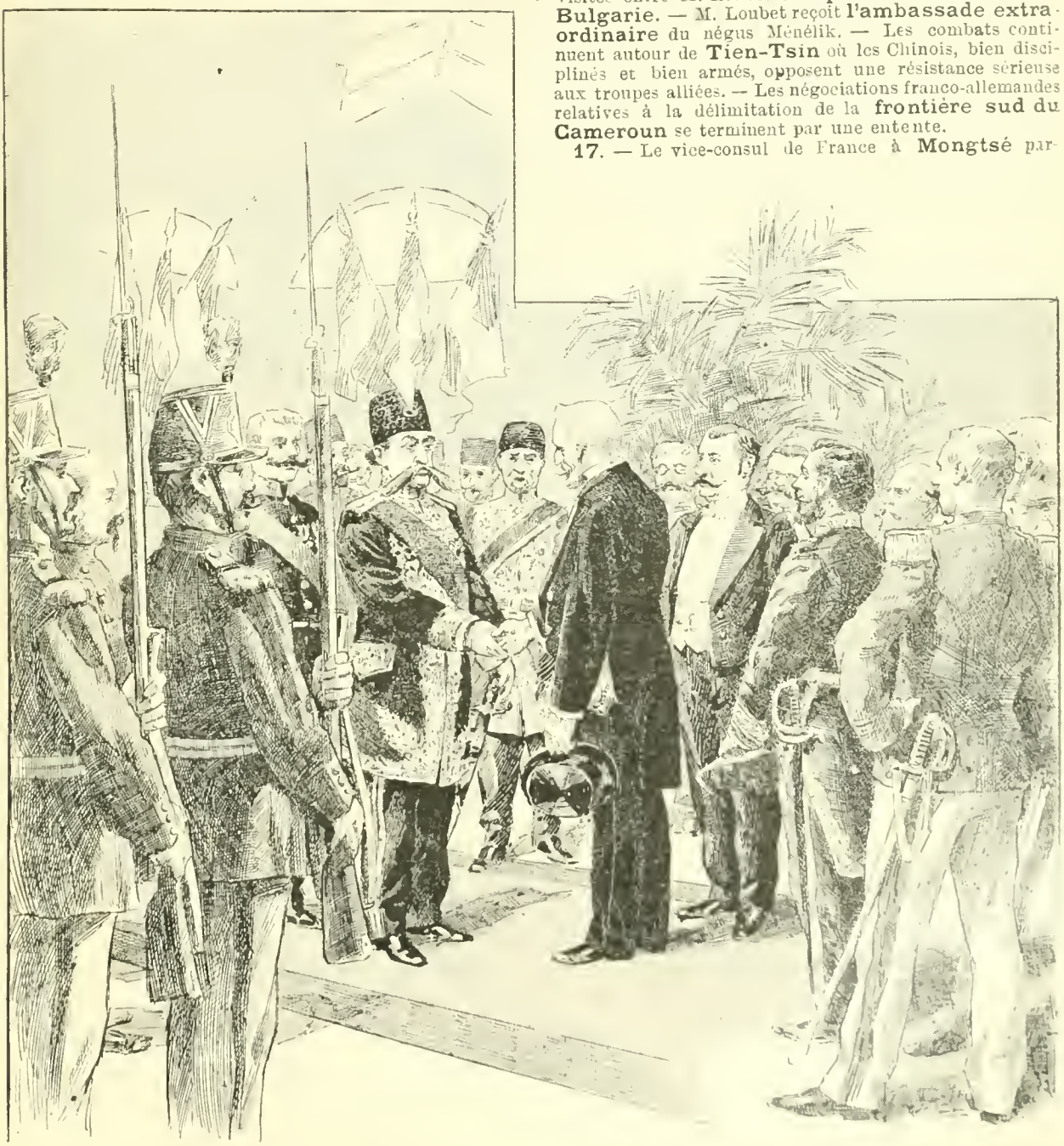
13. — Le **Schah de Perse** envoie un télégramme à M. Loubet pour le remercier de l'accueil qui lui a été fait en France. — Inauguration, place Armand-Carrel, du monument élevé à **Jean Macé**, fondateur de la Ligue de l'Enseignement. — Arrivée en France de l'**ambassade éthiopienne** composée de douze personnes. Le chef de l'ambassade est un parent de l'empereur Ménélik. — M. Delcassé charge le ministre de Chine à Paris de faire parvenir **un télégramme à M. Pichon**, ministre de France à Pékin.

14. — La **fête nationale** est célébrée sans incident. — M. Cantacuzène, président du conseil, et Jonasco, ministre des finances de **Roumanie**, vont à Sinaïa remettre leur démission au roi. — Le bill de la **fédération des colonies australiennes** a été signé par la reine. Le gouvernement anglais désigne lord Hoptown comme gouverneur général de l'Australie fédérée.

15. — Mort du général **de Pellieux**, qui joua un rôle important dans l'affaire Dreyfus.

16. — Réception à l'Hôtel de Ville de Paris des délégués de la **municipalité de Prague**. — Echange de visites entre M. Loubet et le **prince Ferdinand de Bulgarie**. — M. Loubet reçoit **l'ambassade extraordinaire** du négus Ménélik. — Les combats continuent autour de **Tien-Tsin** où les Chinois, bien disciplinés et bien armés, opposent une résistance sérieuse aux troupes alliées. — Les négociations franco-allemandes relatives à la délimitation de la **frontière sud du Cameroun** se terminent par une entente.

17. — Le vice-consul de France à **Mongtsé** par-



L'ARRIVÉE DE S. M. LE SCHAH DE PERSE A PARIS LE 28 JUILLET
RÉCEPTION A LA GARE DU NORD PAR M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

vient à gagner le Tonkin avec le personnel du consulat et quarante-quatre Français. — **Li-Hung-Chang** reçoit l'ordre du gouvernement chinois de se rendre à Pékin. — Les troupes alliées, après plusieurs combats et un assaut final, parviennent à s'emparer de la **ville indigène de Tien-Tsin** et à mettre les Chinois en déroute, leur prenant huit canons. — Le consul anglais à Beïra (colonie portugaise) est assassiné.

18. — Le ministre des travaux publics assiste aux essais de réception du **Métropolitain.** — Le Président de la République, accompagné de MM. Waldeck-Rousseau, de Lanessan, Falliéres et Deschanel, se rend à **Cherbourg.** Ils assistent à plusieurs cérémonies et à un banquet à l'Hôtel de Ville. — Mort à Bien-Hoa du général **Borgnis-Desbordes,** commandant en chef les troupes de l'Indo-Chine. — Mort de **M. Brunet,** sénateur de l'Indre. — En **Roumanie,** M. Corp constitue un ministère de concentration conservatrice.

19. — Mise en service du **Métropolitain.** — A Cherbourg, M. Loubet, entouré des présidents des deux Chambres et des membres du Gouvernement, s'embarque sur l'*Elan* pour passer la **revue des bâtiments des escadres** du Nord et de la Méditerranée. Le spectacle est grandiose. M. Loubet s'embarque ensuite sur le *Bouvet*, pour la remise des décorations. L'amiral Gervais le salue au nom de l'armée navale. Le Président rend hommage à la marine. — Le roi Humbert, passant en revue à Naples, les troupes italiennes partant **pour la Chine,** leur adresse une chaleureuse allocution et fait ressortir l'importance de leur mission.

20. — La **température** constatée à l'Observatoire de Montsouris est de 38°6, température la plus élevée constatée à Paris au cours du siècle. — Le **roi de Grèce** arrive à Aix-les-Bains. — Mort du **colonel Chadois,** sénateur inamovible.

21. — L'empereur de Chine sollicite la **médiation de la France.** M. Delcassé répond que cette demande ne pourra être examinée que lorsque le gouvernement chinois aura donné toutes garanties pour la protection et la liberté entière des ministres et des Européens et que des mesures énergiques auront été prises contre le prince Tuan et les Boxers. D'une communication du vice-roi de Nankin, il résulterait qu'au 18 juillet, sauf le ministre d'Allemagne, tous les **ministres à Pékin sont saufs.** La Chine adresse aussi une demande de médiation au gouvernement des Etats-Unis.

22. — **Election législative,** 2e circonscription de Niort. M. Gentil, radical, est élu par 5 977 voix, contre M. Georges Thiébaud, nationaliste, et Toutant, républicain. Il s'agissait de remplacer M. de La Porte, décédé. — Une vingtaine de tirailleurs de la **mission Blanchet,** arrivés au Sénégal, annoncent que tous les chefs de la mission sont retenus prisonniers dans l'Adrar, par le fils du roi, Moctar-Ould-Aïda. — Le **roi Alexandre de Serbie** lance une proclamation annonçant ses fiançailles avec Mme Draga Maschin, ancienne dame d'honneur de la reine Nathalie. Les ministres, n'approuvant pas cette union, donnent leur démission.

L'ASSASSINAT DU ROI HUMBERT A MONZA LE 29 JUILLET

23. — Le **roi Milan** donne sa démission de commandant en chef de l'armée serbe, pour marquer qu'il désapprouve l'union de son fils avec Mme Maschin. Le roi Alexandre accepte la démission de son père. — M. Iswolski est nommé gérant du ministère des affaires étrangères de **Russie.**

24. — Mort de **Mgr Mando,** évêque d'Angoulême. — Mort, à Suez, de **M. Papinaud,** gouverneur de Mayotte, rentrant en France.

25. — M. Loubet reçoit **l'archiduc Salvator d'Autriche.** — M. Leyds présente à M. Loubet les **délégués du Transvaal.** — Le nouveau **ministère Serbe** est constitué. Le roi accorde l'amnistie générale pour tous les crimes politiques, le dernier attentat contre son père excepté. — Le rétablissement de la paix est officiellement proclamé au **Venezuela** et les prisonniers politiques sont mis en liberté. — Au **Transvaal,** les Boers capturent un train de ravitaillement avec 20 officiers et 200 hommes. — A **Tien-Tsin,** les Européens organisent un gouvernement pour la ville.

27. — Inauguration, place de la Madeleine, du monument élevé par souscription publique au grand savant **Lavoisier.** La statue est l'œuvre de M. Barrias. La cérémonie est présidée par M. Leygues, ministre de l'ins-

truction publique, entouré du haut personnel du ministère, des administrations, des corps savants, etc. M. Berthelot prononce un discours au nom de l'Institut et M. Leygues fait le panégyrique de Lavoisier, comme savant, philosophe, philanthrope et éducateur du peuple.

28. — Le ministre de la guerre fait signer un important mouvement dans les **cadres généraux de l'armée.** Le général de Négrier est réintégré dans ses fonctions de membre du conseil supérieur de guerre. Le général Florentin est nommé gouverneur de Paris. Le général Tisseyre est nommé au commandement du 17e corps d'armée. Le général Hagron est nommé au commandement du 6e corps d'armée. Le général Dessirier est nommé au commandement du 7e corps d'armée. Le général Tauchot est nommé au commandement du 9e corps d'armée. — Une communication de la légation de Chine à Paris affirme que les **ministres étrangers à Pékin** sont sains et saufs. — Le **Schah de Perse,** venant de Russie, arrive à Paris. Il est reçu à la gare par le Président de la République, entouré des présidents des Chambres et des membres du gouvernement. M. Loubet accompagne le Schah au palais des Souverains. — Célébration officielle des **fiançailles du roi Alexandre** à Belgrade.

29. — L'empereur de Chine demande aussi la **médiation de l'Angleterre.** Lord Salisbury lui fait répondre dans le même sens que M. Delcassé. — Le **général boer** Prinslov se rend sans conditions au général Hunter avec 1000 hommes. — Le **roi Humbert** est assassiné à Monza par un individu de nationalité italienne nommé Bresci, qui tire sur lui quatre coups de revolver. Le roi d'Italie, atteint par trois balles, dont une au cœur, expire quelques instants après. C'est en revenant en voiture d'une distribution de prix de Sociétés de gymnastique, et pendant qu'il répondait en saluant aux acclamations de la foule, que le roi d'Italie est tombé sous les coups de l'assassin. Du premier interrogatoire il résulte que Bresci est un anarchiste. — **Election sénatoriale.** Département de la Creuse. M. Renaud, radical, est élu par 321 voix en remplacement de M. Gervais Rousseau, décédé.

30. — Le gouvernement reçoit une dépêche, datée du 28 avril, dans laquelle M. Gentil, commissaire du gouvernement au Chari, annonce que dans un combat, auquel ont pris part les troupes des trois missions réunies **dans la région du Tchad,** les troupes du Rabah ont été entièrement défaites. Le Rabah lui-même a été tué. Ce grand succès a coûté cher aux troupes françaises. Le commandant Lamy, de la mission Fourreau-Lamy, qui venait de participer à la brillante expédition de l'Algérie au lac Tchad, le capitaine Cointet et le sergent Rocher sont tués. Le lieutenant Meynier, déjà blessé aux côtés du lieutenant-colonel Klobb dans leur rencontre avec la mission Voulet-Chanoine, est de nouveau grièvement blessé, ainsi que le lieutenant Galland et le capitaine de Lamothe. — Le **nouveau roi d'Italie,** Victor-Emmanuel III, qui a appris au Pirée la mort de son père, arrive en Italie. Par dépêche il exprime sa confiance aux ministres en fonctions. — Mort du **duc Alfred de Saxe-Cobourg-Gotha.** — On reçoit à **Tien-Tsin** des lettres des légations allemande et japonaise, datées du 21 juillet, disant que les légations ont été bombardées du 20 juin au 16 juillet. Il y a eu 80 tués et un grand nombre de blessés.

31. — Ouverture de la **conférence interparlementaire pour l'arbitrage.** M. Fallières, président du Sénat, préside et prononce le discours d'ouverture. — Ouverture du Congrès international des associations de la Presse. — Le nouveau cabinet de Venezuela est constitué.

Cl. Brogi

S. M. VICTOR EMMANUEL III

LA MODE DU MOIS

La mode est tellement aux costumes-tailleurs que beaucoup d'élégantes en ont jusqu'à cinq et six dans leur garde-robe; dans toutes les teintes et dans toutes les formes, les uns simplement ornés de piqûres et correctement unis, les autres incrustés de broderies et d'applications et délicieusement coquets; ceux-ci foncés, ceux-là dans les nuances pastel les plus douces et les plus suaves, ou même blancs, crème et ivoire.

Voici, comme toilette d'exposition (n° 1), un costume simple et pratique, en petit drap bleu, — cette nuance sera très en faveur cet automne et même pendant l'hiver prochain. — Le corsage-blouse est entièrement plissé, ouvert en cœur, avec encadrement de galons soutachés ondulés. La guimpe intérieure est en mousseline de soie Isigny, comme les gants de Suède demi-longs s'arrêtant sous les manches, échancrées au coude, de façon à rappeler l'ouverture du corsage.

La jupe est garnie d'un galon soutaché arrêté au tablier et enserrant bien les hanches. Un plissé part de ce galon et permet à la jupe de s'évaser en traînant à terre. Chapeau de paille bleue assortie à la nuance de la robe, draperie de tulle bleu et touffe de roses cent feuilles. Bas de fil d'Écosse noir, souliers Richelieu en cuir de Russie, lingerie en batiste rose garnie de valenciennes jaunies, jupon de moirine Isigny.

Pour le Casino (n° 2), la saison des eaux et des bains de mer étant encore fort brillante en septembre, surtout sur certaines plages de l'Océan, nous recommandons cette gentille petite toilette de mousseline de laine ou de voile brodé de pois, facile à mettre, et cependant si gracieuse et si coquette! La jupe, soulevée sur le fond de jupe, est garnie de trois plis piqués. Un boléro en guipure ancienne lui sert de corsage et recouvre une guimpe de tulle ou de mousseline de soie crème entièrement plissée. Ce boléro est fermé par un entre-deux de guipure posé en lacet et retenu de

chaque côté par des boutons de nacre. La ceinture, semblable à la chemisette, est nouée en flot derrière; quant aux manches, elles sont aussi en tulle ou en mousseline de soie, terminées aux coudes par un sabot de guipure avec petit nœud de velours sur la saignée. Cette robe est blanche, ficelle, crème, ivoire ou muraille, bien entendu, et tous les dessous sont blancs, y compris les bas en fil d'Écosse ajourés et les souliers. Le terminées par des mancherons de tulle composés de trois bouillonnés et d'une double manchette retombant sur les mains. Chapeau béret à larges bords ondulés, en crin blanc, orné de velours noir et de tulle blanc. Dessous de soie pâle, lingerie blanche garnie de point de Paris, souliers vernis et bas de soie noire. Gants courts blancs, en suède.

En drap beige soutenu, pour la ville, ce costume (n° 4) sera de mise en toute saison. La jupe

grand chapeau est en paille naturelle orné de nœuds blancs en mousseline de soie ou en tulle, avec épingles en bijouterie.

Cette toilette de foulard (n° 3) peut encore fort bien remplir le même usage que la précédente. Elle est à dessins ou à pois blancs sur fond noir ou bleu marine, la jupe également soulevée, c'est-à-dire détachée du fond de jupe. Le volant en forme qui la compose est encadré par trois galons blancs, ou trois entre-deux et guipure également blanche. Le petit boléro carré est semblablement garni. Il laisse à découvert une ceinture et une cravate en tulle blanc, gracieusement drapées. Quant aux manches, à crevés, elles s'arrêtent aux coudes et sont plissée jusqu'à mi-hauteur s'échappe en volant du bas, sous une guirlande de broderie ou de passementerie. Le corsage-blouse, à plis piqués, comme la jupe, est semblablement orné. Il est enserré dans une ceinture de velours noir ou marron formant camaïeu. Manches grande-mademoiselle, avec mancheron en mousseline ou en petit crêpon fin, blancs, naturellement. Chapeau noir, en paille, garni de tulle et de fleurs de saison. Souliers gris, bas noir, en mi-soie. Lingerie blanche, en batiste de fil, ornée de broderies en fils tirés, jupons de dessous en taffetas mauve à volants découpés. Gants demi-teinte, en chevreau glacé.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Les pêcheries au Canada.

Espèces de poissons.	Valeur en dollars (5 fr. 18).	Espèces de poissons.	Valeur en dollars (5 fr. 18).
Homards.....	3.887.939	Sardines.....	429.022
Saumons.....	3.159 306	Éperlans.....	420.142
Morues.....	2.996.583	Merluches.....	391.550
Harengs.....	1.987.454	Flets.....	291.276
Maquereaux..	694.591	Brochetons.....	235.995
Truites.....	693.826	Huîtres.....	217.024
Gades.....	681.557	Esturgeons.....	199.160
Blanquettes..	622.173	Divers.....	758.036

Les télégraphes en Grèce.

	Longueur des lignes.	Longueur des fils.	Télégrammes envoyés.
1875.....	2.918	3.515	354.123
1880.....	3.573	4.580	404.745
1885.....	6.603	7.675	726.547
1890.....	7.546	8.958	1.185.682
1895.....	8.156	9.660	1.448.893
1898.....	8.330	9.808	1.020.131

Recettes et dépenses des chemins de fer américains.

En milliers de dollars (1 dollar = 5 fr. 18).

	Recettes.	Dépenses.	Recettes nettes.	Proportion p. 100 des dépenses aux recettes.
1890.	1.052.000	692.000	360.000	65 77
1891.	1.097.000	732.000	365.000	66 72
1892.	1.171.000	781.000	390.000	66 70
1893.	1.221.000	828.000	393.000	67 80
1894.	1.073.000	731.000	342.000	68 12
1895.	1.075.000	726.000	349.000	67 53
1896.	1.150.000	773.000	377.000	67 21
1897.	1.122.000	752.000	370.000	67 02
1898.	1.247.000	818.000	429.000	65 59
1899.	1.295.000	851.000	444.000	65 63

Exportation de la laine en Uruguay.

Valeur en pesos (1 peso = 5 fr. 36).

	Laine		Peaux de moutons.	
	Tonnes.	Pesos.	Tonnes.	Pesos.
1890.	21.939	7.865.811	4.941	1.293.573
1891.	25.810	8.206.692	4.251	1.174.585
1892.	27.972	7.420.295	4.833	1.135.179
1893.	28.789	7.678.426	6.781	1.537.246
1894.	39.157	9.061.015	6.631	1.268.969
1895.	50.765	10.252.491	6.921	1.107.435
1896.	42.850	10.284.055	8.115	1.339.489
1897.	51.678	12.402.802	7.318	1.243.995
1898.	41.012	10.716.152	7.981	1.475.815
1899.	39.315	14.271.628	6.525	1.956.558

Températures extrêmes à Paris.

	Au-dessous de 0.	Au-dessus de 0.		Au-dessous de 0.	Au-dessus de 0.
1880.	23.9	31.8	1890.	9.1	31.7
1881.	13.3	37.2	1891.	14.0	29.6
1882.	4.7	31.5	1892.	9.2	35.5
1883.	6.0	30.3	1893.	13.6	35.7
1884.	5.9	31.0	1894.	14.0	32.1
1885.	8.9	34.0	1895.	13.2	36.2
1886.	7.9	32.8	1896.	6.9	33.4
1887.	7.2	31.6	1897.	3.3	31.7
1888.	13.7	33.1	1898.	4.2	35.2
1889.	8.9	29.2	1899.	8.6	35.9

Mouvement de la population en Hollande.

	Naissances.	Morts.	Mariages.
1879-1884....	144.879	90.127	30.046
1884-1889....	149.516	91.658	30.501
1889-1893....	152.452	93.419	32.769
1894.....	154.722	87.970	34.383
1895.....	158.130	90.007	35.598
1896.....	160.247	84.291	36.490
1897.....	161.441	83.855	36.783

Salaires moyens au Danemark.

En kroners et öres (1 kroner = 100 öres = 1 fr. 49).

	Copenhague.	Villes de province.	Campagnes.
Ouvriers adultes...	3 80	3 19	2 77
Manœuvres.....	3 03	2 72	2 60
Femmes.....	1 79	1 25	1 16
Apprentis.....	0 84	0 67	0 58

Les chemins de fer en France.

(Chemins de fer d'intérêt général et d'intérêt local).

	Intérêt général			Intérêt local.		
	Lignes exploitées au 31 déc. en kilomètres.	Recettes par kilomètre.	Dépenses par kilomètre.	Lignes exploitées au 31 déc. en kilom.	Recettes par kilomètre.	Dépenses par kilomètre.
1880.	23.738	45.964	23.320	2.132	7.639	5.562
1881.	25.266	45.795	23.108	1.942	7.736	5.683
1882.	26.327	44.098	23.156	2.210	7.653	6.208
1883.	28.047	42.168	23.003	2.352	8.128	6.276
1884.	29.398	38.167	21.201	1.635	6.632	5.405
1885.	30.491	35.461	19.696	1.806	5.583	4.788
1886.	31.240	33.754	18.323	1.916	5.360	4.797
1887.	31.770	33.726	17.830	2.178	5.210	4.522
1888.	32.652	33.636	17.643	2.331	5.055	4.387
1889.	33.201	35.224	18.192	2.890	4.723	4.243
1890.	33.556	34.665	18.209	3.030	4.605	4.150
1891.	34.437	34.977	18.862	3.315	4.727	4.115
1892.	35.153	33.927	19.001	3.288	4.460	4.105
1893.	35.786	34.077	19.459	3.591	4.810	4.078
1894.	36.249	34.304	19.127	3.747	4.884	3.947
1895.	36.337	34.866	18.876	3.906	4.907	3.939
1896.	36.891	35.579	18.826	4.077	5.001	3.703
1897.	37.140	36.223	18.865	4.222	5.095	3.722
1898.	37.473	36.746	18.867	4.301	5.086	4.025

Rendement moyen par hectare des principales cultures en Hollande.

En hectolitres.

	1871-1880.	1881-1890.	1891.	1895.	1896.
Blé.....	22,0	23,4	22,7	24,4	28,6
Seigle....	17,3	19,1	20,8	21,5	22,3
Orge d'hiver....	39,0	40,4	35,7	42,8	43,7
Orge d'été	28,8	29,7	31,2	31,7	33,7
Avoine...	38,3	38,3	40,2	41,8	42,1
Pommes de terre.	136,0	151,0	139,0	174,0	195,0
Sarrazin.	17,1	14,3	15,5	17,5	13,6
Haricots.	21,7	22,7	20,5	23,9	23,1
Pois.....	20,5	21,5	18,1	24,4	27,7
Colza....	21,3	23,5	22,0	19,5	27,2
En kilogrammes.					
Lin.....	476,0	490,0	471,0	508,0	480,0
Betterave	26 260,0	24 809,0	22 037,0	29 281,0	38 237,0
Tabac...	2 247,0	2 139,0	1 810,0	2 065,0	2 278,0
Garance..	2 500,0	2 629,5	2 331,0	2 559,0	3 108,0

G. François.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

SUISSE

La Suisse, pour célébrer le jubilé (25 ans) de l'Union postale universelle, a cru devoir se distinguer en émettant trois timbres des valeurs et aux couleurs prescrites, 5 c. vert, 10, rouge et 25, bleu. Le dessin est de Grasset!

L'Allemagne nous envoie un 2 pf. gris à l'effigie de la Germania; le précédent aura à peine vécu!

Les colonies allemandes vont avoir aussi leur type omnibus: nous faisons école, c'est flatteur; les timbres des petites valeurs seront rectangulaires, ceux des hautes, oblongs et plus grands, comme pour la Métropole, et représenteront des bateaux à vapeur.

En Angleterre, conséquence du changement du 1 penny devenu vert, le 1 shill. devient vert et carmin; cela nécessitera la modification du 4 1/2 et ainsi de suite sans doute.

Aux Antilles danoises, fidèles aux anciens principes, on prend le type danois de 1882 avec l'inscription: Danske Vestindien. 1 cent vert et 5 cents bleu.

Nous renonçons à mentionner les timbres du Béchuanaland, du cap de Bonne-Espérance, du Transvaal, avec des surcharges; elles nous paraissent sinon toutes apocryphes, au moins abusives, et plutôt créées pour les besoins des collectionneurs que pour ceux de la Poste.

De Corée, en plus des dernières surcharges, viennent deux timbres à type nouveau presque semblables, 2 c. bleu et 3 rouge.

L'Erythrée va publier une série nouvelle suivant la mode actuelle avec paysages. Espérons qu'ils seront mieux réussis que nos Congo!

Les Etats-Unis préparent aussi de nouvelles vues pour l'Exposition de Buffalo; les albums deviendront presque des albums de photographies si cela continue.

Les timbres finlandais devaient être supprimés au 1er janvier dernier, ils ont continué de servir; mais, à partir du 14 août prochain, ils doivent être supprimés pour l'extérieur, tout en continuant de servir à l'intérieur jusqu'en janvier.

Nous avons vu le nouveau timbre français de 2 francs adopté pour Alexandrie, Port-Saïd et le Maroc.

Changement de couleur au Guatémala, le 1 c. de bleu devient vert foncé et le 6, de violet, vert pâle.

L'émission du Chili se complète par un 10 c. violet.

Continuation du concours de paysages. La Jamaïque émet son timbre de 1 penny rouge, ce qui nécessitera encore des changements: il ressemble à s'y méprendre à l'un de ceux de Tasmanie, enfin ce n'est plus l'éternelle effigie, c'est déjà quelque chose.

Mentionnons enfin la naissance à la philatélie d'un nouvel Etat indien, le besoin ne devait pas s'en faire beaucoup sentir: Orcha est son nom: il se présente avec 4 timbres lithographiés, rose, violet, orange et vert.

JEAN REPAIRE.

ANGLETERRE

GUATÉMALA

JAMAIQUE

CORÉE

QUESTIONS FINANCIÈRES

Nous recevons souvent des lettres, dont la forme varie nécessairement, mais dont le fond est uniforme : — « Vous seriez bien aimable de m'indiquer, pour un placement que j'ai à faire, une bonne rente — française ou étrangère, cela m'importe peu, mais solide : je tiens avant tout à la sécurité. Pour ce qui est du revenu, je ne suis pas très exigeant, et me contenterai volontiers de 3 3/4 à 4 1/4 %. Mais je répète que je désire quelque chose d'une solidité inébranlable. »

Comme la question intéresse tout le monde, nous croyons utile d'y répondre publiquement.

Or, répétant ce que nous avons dit il y a plus d'un an, nous avons le devoir de constater, une fois encore, qu'il n'existe pas de rente présentant les qualités de sécurité qu'on réclame, — pas une seule. Pénétré comme on l'est de la certitude que nos rentes françaises sont au-dessus de toute discussion et que la rente anglaise est incomparable, on sera tenté de croire que notre affirmation est bien hasardeuse; pourtant, elle est rigoureusement exacte.

Certes, il existe des rentes donnant 4 % et même davantage, et qui, au point de vue de la ponctualité avec laquelle les pays émetteurs payent leurs coupons, ne laissent pas grand'chose à désirer. Sans nous occuper des valeurs dans la cotation desquelles le change joue un rôle important — les rentes brésiliennes, par exemple — nous nous servirons, pour justifier notre théorie, des rentes européennes connues de tout le monde. Si nous examinons la cote de ces rentes, et si nous comparons les cours actuels à ceux d'il y a deux ans, nous constaterons qu'il y a de la baisse partout, aussi bien pour les rentes rapportant 4 % que pour celles dont le taux de capitalisation est inférieur. Il n'y a que de rares exceptions. L'Extérieure espagnole, la plus notable de toutes, cotait 34 francs aux cours de compensation de juillet 1898, et elle est maintenant aux environs de 72 ou 73 francs; mais on sait dans quelle situation terrible était l'Espagne il y a deux ans; et il était tout naturel que, la guerre hispano-américaine ayant pris fin, les cours se relevassent un peu, parce que la liquidation financière du pays a fait prendre quelques mesures utiles, et beaucoup parce que la baisse était excessive. Actuellement, le revenu ressort à environ 5,4 %. Mais vous savez qu'il est question de diminuer de 50 centimes le montant du coupon annuel, ce qui ramènera le taux de capitalisation à 4 3/4 %. Ce serait encore bien joli, si l'on pouvait avoir une confiance absolue en une valeur dont le revenu est ainsi rogné, en dépit des traités. Conclure d'un présent aussi instable à la stabilité de l'avenir est chose dangereuse, comme le savent bien les anciens porteurs d'Italien, qui, après avoir supporté un impôt de 14 %, ont vu, quelques années plus tard, cet impôt monter à 20 %.

Mais, en dehors de l'Extérieure, tout n'est que baisse, déchet, diminution et moins-value. Les Consolidés anglais perdent 14 fr. (il est vrai que l'Angleterre a la guerre dans le sud de l'Afrique); le 4 % Autrichien perd 6 francs; la Rente danoise, 13 francs; la Rente hongroise, 7 francs; la Rente italienne, 3 fr. 50; le 4 % Russe 1867, 12 fr.; le 4 % Russe 1894, 7 francs; le 3 % Russe 1891-96, 15 francs; le 3 1/2 % Russe 1894, 10 francs; le 3 % Suisse, 6 francs. Nos Rentes françaises n'ont pas échappé à la contagion. Notre 3 % perd 3 à 4 francs, notre 3 1/2 % de 4 à 5 francs. Baisse de 23 francs sur l'Obligation tunisienne, baisse de 10 francs sur la Rente Annam-Tonkin et de Madagascar, baisse sur les obligations des chemins de fer qu'on assimile aux rentes, baisse sur les obligations de la Ville de Paris et des autres grandes villes, baisse sur les obligations du Crédit foncier...

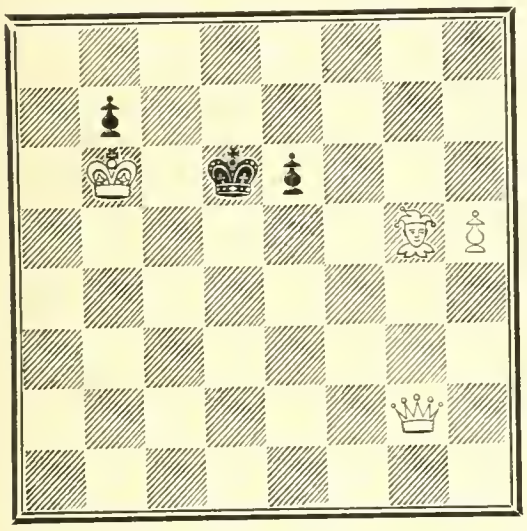
Baisse, en un mot, sur toutes les valeurs à revenu fixe, et baisse dont la persistance et la régularité ne sont pas près de disparaître. Notez que tous ces titres payent très exactement leurs coupons aux échéances et qu'ils continueront. Au point de vue de l'exactitude, rien à dire. Mais peut-on prétendre que soient solides des valeurs qui font perdre à leurs porteurs d'un à cinq ans de revenu en l'espace de deux courtes années? Bien sûr, elles payent leurs coupons; mais il est non moins certain que leur capital est réduit de jour en jour par la force des circonstances. Quant aux causes de cette baisse, nous les avons analysées à diverses reprises. Le porteur vend ses rentes pour acheter des valeurs industrielles fournissant un revenu plus ample. Et comme il n'y a pas de raison pour que ce courant soit remonté, le mieux qu'on puisse faire est de se défaire de ces valeurs. En tout cas, il ne faut pas en acheter.

E. Benoist,
Directeur du *Monde économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

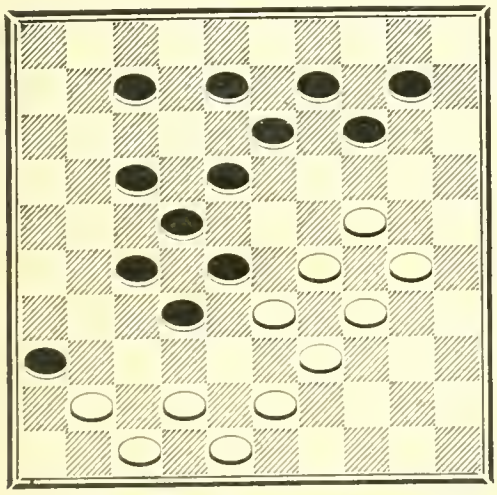
N° 368. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Par J. Densmore.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 369. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 370. — Mots carrés.

Envoi de Burgonde.

Oh ! *quatre* qu'il est *un !*
Disait tout un chacun
En parlant d'un pauvre hère
Qui suait la misère.
... Il serait plus heureux
Si d'argent de bon *deux*
Sa besace était pleine.
Un corps simple est le *trois.*
Ma foi, c'est tout je crois,
Je vais reprendre haleine.

N° 371. — Mots en octogone.

de Fralon.

Un genre de poissons
Ou débit de boissons.
Au Brésil, c'est facile,
Une très forte ville.
Lorsque l'on est petit,
Le suivant sert de lit.
Puis des plantes marines
Aux vertus... alcalines.
Six attend, solennel
Le « oui » sacramentel.
Cinq, il faudra le « faire »
Si son joug tutélaire
Est surtout prévoyant.
Ordonné, clairvoyant.
Mais, s'il est *septième*,
Vaut mieux à l'instant même,
Supprimant tout labeur,
En faire un sénateur.

N° 372. — Mathématiques.

On a placé en ligne droite, à la suite les unes des autres, 30 pièces d'argent, toutes de 5 francs ou de 2 francs, formant une longueur d'un mètre. Combien a-t-on mis de pièces de 5 francs et de 2 francs.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 362. — 1. C 4 R — 1. R pr C
2. D 3 C R — 2. au choix.
3. D 3 F R ou P pr P échec et mat.

1. R 5 F R
2. R 3 D — 2. R 4 R ou P joue.
3. D 6 D ou D 8 F échec et mat.

1. P joue
2. R pr P — 2. R 5 F R ou 4 D
3. D 6 D ou 5 F D échec et mat.

N° 363. —

1.	48	25	1.	20	24
2.	25	9	2.	18	23
3.	9	13	3.	24	29
4.	13	9	4.	23	28 (A)
5.	9	14	5.	28	33
6.	14	20	6.	29	34
7.	20	38	7. au choix.		
8.	38	49 ou 33 gagne.			

A

			4.	29	33 ou 34
5.	9	14	5.	23	29
6.	14	20 gagne facilement.			

N° 364. — Sansonnet (cent sonnets).

N° 365. —

N	I	E	L
I	N	S	U
V	E	N	T
L	O	C	H
A	E	R	E
C	O	U	R

Calvin (de bas en haut). Luther (de haut en bas).

N° 366. — Le père a 59 ans, le fils 39 ans, la petite-fille 19 ans, et dans un an, en effet, la petite-fille aura 20 ans, la moitié de ce qu'aura son père (41 ans), le tiers de ce qu'aura son grand-père (60 ans).

N° 367. — Parce qu'il y a toujours l'*ut* (lutte) entre eux.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Soufflé au jambon. — Formule. — 150 grammes de jambon d'York cuit, 80 gr. de beurre fin, 30 grammes de farine, un quart de litre de lait, un verre à madère de cognac, 3 jaunes d'œuf frais, 4 blancs d'œuf montés en neige, épices, pointe de Cayenne et peu de sel.

Opération. — Mettez de côté le quart du jambon qui doit être maigre pour le couper en dés et marinez-le avec le cognac. Faites fondre la moitié du beurre, mélangez farine et épices, mouillez avec le lait froid, faites bouillir en remuant avec soin.

Pilez le jambon, ajoutez de temps en temps une cuillerée de la béchamel, passez au tamis en fil de fer. Remettez dans le mortier; incorporez ce qui reste de béchamel, les jaunes, le beurre fondu, les blancs bien fermes; goûtez l'assaisonnement, ajoutez ce qui manque et les dés de jambon.

Versez dans une timbale beurrée, faites cuire au bain-marie et au four 25 minutes.

Carpe à la juive. — Formule. — Une carpe de 1kg,200 à 1kg,500, 125 grammes d'huile d'olive, 125 grammes d'amandes, 150 grammes de raisin de Malaga, 3 oignons moyens, un demi-décilitre de vinaigre de vin, 30 grammes de cassonnade n° 2, 30 grammes de sel, 15 grammes de farine, muscade, épices et poivre, eau pour couvrir la carpe, un bouquet.

Opération. — Trempez la carpe une minute dans une marmite d'eau bouillante et couvrez immédiatement en appuyant sur le couvercle.

Ratissez-la vivement et avec attention, lavez, essuyez-la; saupoudrez de sel fin, de quelques cuillerées d'huile et mettez au frais. Faites bouillir un litre d'eau, jetez les amandes, couvrez, attendez deux minutes, égouttez, enlevez la peau et coupez-les en filets minces et longs. Coupez les raisins de Malaga en deux : qu'ils soient beaux, mous, clairs, épais; enlevez les semences et mettez-les avec les amandes. Préparez un bouquet garni avec persil, demi-feuille de laurier-sauce, un peu de thym, une gousse d'ail piquée de deux clous de girofle.

Coupez les oignons par le milieu, appuyez le côté coupé sur la table, serrez-le entre le pouce et le majeur de la main gauche, l'index posé dessus. Tenez le couteau à lame fine de la main droite sans le serrer, appuyez avec la pointe sur l'oignon en le retirant vers vous; de cette façon on cisèle très fin.

La cuisson. — Mettez l'huile dans une casserole un peu grande et forte, chauffez fortement; aussitôt que l'huile fume, jetez les oignons; remuez de temps en temps avec une cuiller de bois et non en métal qui enlève toujours un peu d'étain à la casserole; dès que l'oignon est bien doré, ajoutez la farine et remuez une minute, le sucre, les amandes et les raisins; mouillez avec un litre d'eau et le vinaigre, salez et condimentez; faites bouillir et retirez du feu.

La carpe. — Couchez la carpe dans une poissonnière, qu'elle y soit juste : au besoin on lui tranche la tête et on la replace quand on la dresse. Verser dessus la cuisson et ajoutez l'eau qui manque, faites cuire lentement une petite demi-heure : le bouillon doit être aussi *modeste* que pour un pot-au-feu. Retirez du feu, laissez refroidir 30 ou 40 minutes.

Pour dresser : soulevez la grille, faites glisser la carpe en la retournant dans un plat long un peu creux et pas trop large, versez la cuisson; rangez autour, en proportions égales, raisins, amandes et oignons; laissez refroidir et servez tel que.

Nota bene. — Si on n'aime pas les oignons au premier bouillon on passe sur la carpe dans la poissonnière et on met seulement alors les autres assaisonnements.

A. Colombié.

Papiers tachés. — Pour faire disparaître les taches de café, de vin, etc., qui souillent les gravures ou les dessins, on répand sur elles de la poudre de talc ou de magnésie.

On mouille la poudre avec de l'eau oxygénée du commerce et on laisse agir le liquide pendant quelques heures. Après quoi, on enlève le tout avec un pinceau.

Cette opération est sans danger pour les lignes des dessins ou des gravures.

Taches de boue sur les parapluies. — Il arrive très souvent que les parapluies sont tachés par de la boue, soit qu'elle provienne des souliers quand on les tient derrière le dos, soit, — accident déplorable et trop fréquent, — qu'on les ait laissés choir dans le ruisseau. Il ne faut pas songer à enlever les taches quand elles sont humides, car la boue pénétrerait entre les fils et ne pourrait plus en être retirée. Il faut attendre qu'elles soient sèches et, après les avoir brossées, on les lave avec une flanelle trempée dans du thé fort ou mieux dans de l'eau additionnée d'ammoniaque.

Nettoyage des objets en zinc. — On les nettoie avec le mélange ci-dessous :

Acide azotique.	1 partie.
Eau	6 parties.

Mélange fait dans un vieux pot de terre.

Brunir les objets en métal. — On commence par nettoyer l'objet avec de l'eau-forte ou, à défaut, avec de l'acide nitrique ou de l'acide chlorhydrique. On les plonge alors dans un acide susceptible d'en attaquer la surface. Pour l'aluminium, le nickel et le cuivre, on devra se servir plutôt d'acide acétique ou d'acide formique. Pour le fer et l'acier, l'acide chlorhydrique est préférable.

Quand la surface de l'objet est bien décapée, on le plonge dans une solution de tanin ou d'acide gallique. Enfin, on le met à sécher devant le feu. Sa teinte, d'abord jaune, ne tarde pas à passer au brun de plus en plus foncé et même au noir. Il faut donc surveiller avec soin la venue de la teinte et enlever l'objet de devant le feu dès que celle que l'on désire est arrivée.

Victor de Clèves.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

Le

Monde Moderne

Octobre 1900

JEANNOT

Lamalou, dans les Cévennes, est désert pendant l'hiver. Alors, les ouvriers de Bédarieux y viennent réparer les hôtels, redorer les villas. Dans le petit peuple, on se marie, on célèbre les baptêmes. On va un peu, le dimanche, à l'auberge du Rouvre, auberge d'ailleurs sans rouliers, avenante et jolie, loin du village, sur le bord de la grand'route.

Le maître du Rouvre, Balaruc, était un fainéant qui humait la vie à l'aise, dans le plaisir du vin et de la chasse. Il laissait l'auberge aux soins de Cécile, sa fille. Un des maçons, Jean, rôdait fréquemment autour du Rouvre. Il montrait, dans son indigence, une telle humilité, que Cécile, qui était bonne, avait pitié de lui de temps à autre et l'invitait à boire. Si Balaruc, en rentrant, le trouvait attablé, il riait. Partout, on se moquait de Jean.

Un lundi matin, Jean partit du village avant l'aube, vêtu de sa longue blouse blanche. Les yeux inquiets, la bouche grande aux lèvres minces, un peu cousin de Pierrot, on l'avait surnommé Jeannot. Au fond du chemin, sur le bord de la route, il se posta derrière un platane, afin d'attendre le réveil du Rouvre. Bientôt, Balaruc en sortit, le fusil sur l'épaule.

L'aurore baignait la combe profonde, et des rayons d'or étincelaient sur les tuiles rouges de l'auberge. Cécile, d'un geste empressé, ouvrit les volets claquants de sa fenêtre. Et Jeannot tressaillit. Se découvrant à peine, il appela :

— Cécile !... Cécile !...

— Ouais, c'est toi, Jeannot ?...

— Oui, c'est moi. La saison d'hiver est terminée, tu ne me verras plus beaucoup... Alors, tu comprends ?...

— Pas du tout. Que veux-tu ?

— Rien.

— Tu es fou !...

Cécile éclata de rire. Puis, étant descendue, si jolie avec ses yeux noirs, sa chevelure fraîchement nouée, sa bouche éclatante comme les grenades que Jeannot aimait beaucoup, elle apparut sur le pas de la porte, tandis que le faraud sortait de la tonnelle précédant la maison.

— Que faisais-tu là ?

— Je t'attendais, Cécile.

Elle rentra dans la cuisine, et, nouant un tablier autour des reins, commença de travailler. Jeannot, naturellement, la suivit.

— Sais-tu, lui dit-elle, qu'une autre fille aurait peur d'un homme ?

— Je ne te veux aucun mal.

— Si mon père rentrait tout d'un coup, il te casserait sur l'échine la crosse de son fusil.

— C'est plus fort que moi. Il faut que je te voie et que je t'entende.

Il l'implorait avec tant de tendresse qu'elle le toléra auprès d'elle, dans la maison isolée.

— Veux-tu que je t'aide ? lui proposa-t-il.

— Ma foi, oui. Tu n'auras plus ainsi cet air de menace sournoise. Va chercher de l'eau.

Il obéit. Le voyant si docile, si humble, elle se repentit d'avoir eu un sentiment de crainte. Après avoir rempli les seaux et les cruches dans le jardin, il revint se planter au milieu de la cuisine.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Pèle des pommes de terre.

Il s'installa sur une chaise, une bassine pleine d'eau à ses pieds, une serviette aux genoux. Seulement, pour travailler d'une façon plus commode, il ôta sa blouse. Cécile était ravi de le voir si sage.

Mais si Balaruc survenait ?... Juste à l'instant où Cécile songeait à son père, celui-ci survint, bruyant, patand. Elle poussa un cri de frayeur.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Balaruc.

— Il y a... Jeannot.

— Tiens, c'est vrai. Il s'est caché dans le coin de l'armoire, ce coquin. Que fait-il ici ?

Le maître traversa la cuisine spacieuse, en frappant le carreau de la crosse de son fusil. Devant le jeune homme, il s'arrêta.

— Que fais-tu au Rouvre de si bonne heure ?

Jeannot, abasourdi, tenait d'une main le grand couteau de cuisine finement aiguisé, de l'autre soulevait son tablier pesant de pommes et d'épluchures.

— Espèce d'andouille, qui donc t'a accoutré de la sorte?... Cécile, est-ce que tu l'acceptes pour amoureux ?... Je te fais mes compliments.

Jeannot, afin d'expliquer ses intentions les plus honnêtes, voulut avec éloquence étendre les bras. Mais le tablier d'un bout lui échappa, et les pommes, les épluchures roulèrent confusément autour de lui, sur le carreau.

— Hé bé, tu nous fais du propre !...

Balaruc, en criant, se cogna le front au canon du fusil : cela le fit crier davantage.

— Voyons, dit Cécile, laisse-le.

— Comment ! Tu le protèges ?... Un imbécile pareil te portera préjudice.

— On dira ce qu'on voudra. D'ailleurs, les farauds, les soupirants après mon bien et mon auberge, ce n'est pas ça qui manque.

Balaruc, sans écouter Cécile, posa son fusil dans un coin. Puis, empoignant Jeannot par les épaules, il le secoua comme un balai.

— Va-t'en, ou je te flanque à la porte !...

Jeannot, pour prouver son respect, dénoua le tablier. Mais, quand il eut enfilé sa longue blouse blanche, il se replanta au milieu de la cuisine, sans avoir la force de décamper.

— Eh bien, pourquoi me regardes-tu ?

— Parce que... Nous partons demain de Lamalou, les maçons.

— Tant mieux.

— Vous pourriez me garder, monsieur Balaruc, quelques heures.

— Il n'y a pas de monsieur... Pourquoi te garder ?

— Il veut me voir quelques heures encore, riposta plaisamment Cécile.

— C'est cela même, dit Jeannot qui hochait la tête, avec des salutations.

Mais Balaruc s'impatientait. Il bondit, et saisissant l'intrus, le poussa dehors. Celui-ci, aussitôt furieux, dans un mouvement de révolte, se redressa pour frapper.

— Je reste !....criait-il, têtu.

Et les deux hommes, emportés et puérils, s'empoignèrent, à la bataille. Cécile s'alarma.

— Voyons, aurez-vous bientôt fini ? Ce n'est pas convenable, à votre âge.

Balaruc, au lieu de s'apaiser, envoya d'un coup de poing rouler Jeannot dans l'allée, sur le sable.

— Oh ! gémit Cécile. Pauvre Jeannot !...

— Ah bah ! Pauvre Jeannot ! que ça lui serve de leçon.

Jeannot, gesticulant dans sa blouse, se remit debout, et de nouveau se présenta sur la porte. Insinuant, modeste, il rentra, se rencoigna près de l'armoire, sur sa chaise.

***

Balaruc, indifférent en apparence, exhibait de son sac la chasse abondante, des grives et un lièvre.

— Si nous avions une noce aujourd'hui, dit-il, ce serait parfait.

Cécile examina le gibier, en connaisseuse satisfaite.

— J'ai idée qu'une noce viendra, hasarda Jeannot.

Balaruc, à ces paroles flatteuses, sourit. Puis, il grommela :

— J'ai rudement faim.

Il détacha une des saucisses qui étaient pendues en guirlandes au plafond, et comme Jeannot était assis à l'autre côté de la table, il lui dit :

— Je parie que tu as faim aussi. Puisqu'on ne peut pas te faire déguerpir, mange. Ça t'ouvrira l'esprit.

Jeannot obéit une fois de plus. Lors-

que Balarue fut bien repu, il se trouva de meilleure humeur. Et, laissant seuls sa fille et le maçon, il s'en alla faire un tour dans le jardin.

— Eh bien ! Jeannot, lui demanda Cécile, tu ne vas pas te promener, toi ?

— Non.

Il demeura tranquille, muet, afin de

se faire oublier. Mais bientôt, ayant ôté sa blouse, il se glissa jusqu'à Cécile, et, discrètement, la tira par la robe. Cécile, épouvantée, s'écarta d'un sursaut. Elle le vit agenouillé, les mains jointes, tout en prière, et son humilité de dévot la fit rire aux éclats.

— Que tu es jolie !... lui disait-il.

— Toi aussi.

— Voilà que tu te moques de moi. Moi qui voulais, avant mon départ, te dire que je t'aime. Car je ne sais pas si tu ne seras pas mariée l'an prochain, ni même si je serai en vie.

— Alors, ce n'est pas pour te marier que tu m'aimes ?

— Je ne sais pas pourquoi. Je sais que tu es trop riche, avec ce Rouvre...

Il la contemplait en silence, comme une bête qui n'a que ses yeux pour exprimer son dévouement et sa gratitude. Elle lui tendit la main, de même qu'à un frère, et le releva.

— J'ai dit ce que je voulais, Cécile... Tu me pardonnes ?

— Oui. Seulement, ça me contrarie que tu souffres. Pourquoi souffrir, puisque tu sais que tu ne peux pas m'épouser ?

— T'épouser... Après tout, pourquoi pas ? C'est ça qui surprendrait ma mère, qui est si brave et qui t'aimerait bien.

Elle le caressa d'une tape sur les joues. Il rougit comme un enfant, et se rapprocha, en essayant de lui prendre les mains.

— Sois sage, Jeannot.

Balaruc rentrait, à l'instant même.

— Tu es encore ici, grand espalier !... Eh bé ! puisque ça te fait tant plaisir et que dès demain on ne doit plus te revoir, reste. Seulement, travaille.

— Je ne demande pas mieux.

Les deux hommes allèrent dans le jardin émonder quelques arbres, bêcher dans le vignoble. De temps à autre, Balaruc ricanait, à la pensée que Jeannot devenait le favori de Cécile. Un drôle de goût. Madame Jeannot !... Après tout, si le maire et le curé passaient par là, pour régulariser la liaison, le Rouvre aurait un domestique robuste, soumis, reconnaissant.

On vint de Lamalou commander un grand repas pour midi. Les deux hommes durent contribuer à la besogne. Jeannot maintenant était de la famille, alerte et laborieux, enveloppé d'un tablier de Cécile. Celle-ci ordonnait tout, lardait le lièvre à la broche, goûtait la sauce des grives, préparait le café dans le moulin.

Jeannot, en servant la table, sous le pavillon de lierre, s'égayait de voir s'amuser les gens de la noce. Balaruc, enchanté de n'avoir rien à faire, s'installa dans la cuisine, à sa table, et mangea, but à l'aise, plus que de coutume. Quand la noce fut au dessert, Jeannot et Cécile commencèrent de manger ensemble, côte à côte, pendant que Balaruc, après avoir allumé sa pipe, s'esquivait dans le jardin.

Jeannot épiait Cécile du coin de l'œil, avec admiration. Jamais elle ne trempait ses doigts dans l'assiette, jamais elle ne buvait le vin pur, comme lui. Il lui servait à boire, il lui coupait du pain : ce qui ne l'empêchait point de se déranger pour répondre aux exigences des gens de la noce. Cécile, flattée de tant de prévenances, frissonnait de plaisir, devenait naïve et bonne, ainsi que Jeannot.

Les gens de la noce s'en allèrent, pour se rafraîchir, en promenade au long de la rivière, sous des châtaigniers, parmi des roseaux. Balaruc s'était endormi sur le banc du jardin, sa pipe chue des lèvres ainsi qu'un fruit de l'arbre. Il ronflait avec bonheur, pendant que les oiseaux déchiquetaient en piaillant les frêles bourgeons du verger.

Jeannot, dans la cuisine, acheva presque tout l'ouvrage, de sorte que Cécile, à son tour, dut le remercier. Elle le caressait à l'épaule, lorsque Balaruc, plus pataud que ce matin, rentra, les cheveux et la barbe en broussailles.

— Tiens, dit-il, c'est la fête au Poujol. Si j'y allais cet après-midi ?... Viens-tu, Jeannot ?

— Moi je suis toujours prêt.

— Nous irons à pied. Peuh ! trois kilomètres, c'est rien du tout. Nous verrons le bal, le jeu de ballon...

— Et le cabaret, maugréa Cécile.

— Je te jure que non, ma fille. Nous serons de retour à l'heure du souper.

— Ce n'est pas sûr.

Les deux hommes s'éloignèrent, Jeannot endimanché d'une veste de Balaruc, laquelle était un peu large.

* * *

Cécile, à l'heure du souper, les attendit en vain. Elle ferma très tard la porte de l'auberge. Une autre femme, moins absorbée par le souci de sa maison, aurait eu peur de rester seule, au bord de la grand'route.

Balaruc, comme de coutume, avait joué de l'argent, à la fête du Poujol. Il avait bu sans soif, et si copieusement qu'il ne consentit à rentrer qu'à minuit. Sans Jeannot, qui le soutenait, il aurait vingt fois roulé dans le fossé. Cependant, malgré le désordre de son esprit, il redoutait, au milieu des ténèbres, de comparaître devant sa fille.

Ce fut Jeannot qui frappa à la porte du Rouvre.

— Ouais ! Cécile !... Nous voilà, nous autres !...

Cécile, reconnaissant la voix de Jeannot, descendit dare dare les marches de l'escalier de bois.

— C'est toi ! gémit-elle, en voyant son père ahuri et défait. Encore dans cet état d'un homme sans cervelle et sans foyer !... Tu ne te corrigeras donc jamais ?

Balaruc baissait la tête sans répondre, sous la clarté de la lampe que Cécile tenait à la hauteur du front. Jeannot, doucement, accompagna le maître jusqu'à sa chambre. Puis, il redescendit, et, se dandinant avec embarras, s'avança vers Cécile.

— Combien a-t-il perdu au jeu, mon père ? demanda-t-elle.

— Cent francs.

— Et moi qui travaille tant pour les gagner !

— Tu travailles tant, parce que tu es trop seule.

— Bon ; mais toi, à cette heure, je pense que ça ne t'amuse pas de remonter au village.

— Il le faut.

— Tu es brave. Je te remercie de ne pas avoir abandonné mon père. Veux-tu rester ici au moins jusqu'à demain ?

— Hé, pardi !

— Va te coucher dans le hangar. Nous causerons dès le réveil.

Sans d'autres paroles, sans caresse, ils se séparèrent.

Au matin, dès qu'il entendit Cécile ranger dans la maison les choses du ménage, Jeannot se mit debout. Il courut se rafraîchir à la fontaine, afin d'être plus agréable, et se laver les mains avec un peu de la terre odorante du jardin. Quand il se présenta dans la cuisine, hésitant, badaud, Cécile s'empressa de courir vers lui.

— Chut !... Pas de bruit. Mon père dort.

— En effet, il a besoin de se reposer.

Tandis que Jeannot faisait mine de se retirer, elle le retint par la blouse, et d'un air de mystère, mais résolument, lui dit :

— Tu ne partiras pas, si tu veux. Tu pourras rester ici.

— Ici !...

Jeannot sauta de joie, comme un bourriquot dans un pré tendre. Puis, s'aventurant à mesure, il embrassa la forte paysanne : et elle riait aussi, glorieuse du bonheur de l'âme sincère de Jeannot.

— Si mon père veut... Oui, oui, je te dirai quelque chose.

— Quelle chose ? Parle vite.

— Plus tard... Bientôt.

— Comme tu voudras, Cécile.

Balaruc apparut à midi, pour se mettre à table. Stupéfait de retrouver Jeannot, il se rappela les incidents de la nuit, le jeu, la boisson, les cent francs perdus.

— C'est encore toi, emplâtre, grogna-t-il. Voyons, où est ma pipe? Est-ce que je ne pourrai pas fumer après dîner?

La pipe était perdue aussi. Jeannot, spontanément, courut en acheter une à Lamalou. Il revint tout en nage, et Balarue dut se féliciter d'avoir un domestique prévenant et zélé. A table, Cécile proposa à son père de garder Jeannot.

— Moi, répondit le maître, j'accepte. Seulement, réfléchis bien, ma fille, que ça te compromettra.

— J'avais prévu l'objection. Réfle-

chis toi-même qu'il nous faut agrandir l'auberge. Jeannot, à ses moments de loisir, bâtira un étage de plus et reblanchira tous les murs.

Jeannot, en riant, cachait ses gros poings sous la blouse. Peut-être allait-il enfin bâtir pour lui, après avoir tant travaillé pour les autres. Ensuite, comme le courage lui était revenu, après le repas, il osa parler du mariage :

— Je suis d'une famille honnête, et Cécile n'a pas d'amoureux... Moi, je l'aimerai de première force.

— Ça!... répliqua Balaruc, c'est votre affaire à tous deux. Toi ou un autre, ma foi !...

— Ah ! si je vous persuadais que j'en vaux un autre pour l'amour et le travail, ma mère serait heureuse.

Ce cri d'enfant provoqua une joie profonde et pure. Après un silence, Cécile se leva et dit :

— Jeannot, pars ce soir pour Bédarieux avec tes camarades. Demain, amène-nous ta mère. Nous verrons...

— Alors, vous ne plaisantiez pas? s'écria Balaruc. Alors, tu es folle, Cécile ?

— Pas tant que toi.

Elle s'éloigna. Les deux hommes trinquèrent ensemble, comme au Poujol.

Le lendemain, dans la matinée, une petite carriole s'arrêtait devant la porte du Rouvre. Jeannot en descendit, en fit descendre sa mère, avec mille précautions. Celle-ci embrassa Cécile, la tutoya tout de suite, comme si elle l'eût connue depuis longtemps.

Cécile, amusée et ravie, la conduisit à Balaruc, qui d'abord grommela dans son coin. Mais la vieille séduisit bientôt le maître avec ses bavardages et le mit en gaieté.

— Jeannot, si ta mère veut, elle restera ici, quand tu auras bâti le second étage. Mon père ne sera plus seul : il ne s'ennuiera plus et pensera moins aux cabarets du Poujol et de Lamalou.

— Et nous deux ?

— Égoïste, va !... C'est à toi surtout que tu songes. Toi, en attendant des jours encore meilleurs, tu as le hangar. Tu arrangeras ma chambre, et nous achèterons un lit plus grand, une armoire plus ample.

L'après-midi, Balaruc s'en alla montrer les environs à la vieille, qui jamais n'était sortie de Bédarieux. Quand ils rentrèrent, la maison était abandonnée.

— Ah çà !... grogna le maître. Où sont-ils passés, nos tourtereaux ?

On les trouva dans le jardin, au milieu de la terre retournée par la pioche. Jeannot tenait Cécile près de lui et, béatement, il l'écoutait :

— Jeannot, disait-elle, quand tu auras élevé la maison, nous aurons vite fait de conclure notre mariage. D'abord, je veux qu'on t'appelle toujours Jeannot. On te croyait niais, parce que tu es bon et que tu contemples parfois les astres. Aimons-nous, va. Pendant que tu seras ici, avec moi, tu ne penseras plus aux étoiles.

— Puisque je te verrai toujours, je ne penserai qu'à toi.

S'étant agenouillé, il baisa la jupe de Cécile, doucement, avec un plaisir qui faisait frissonner tout son être.

— Ne les dérangeons pas, murmura Balaruc à la vieille qui souriait.

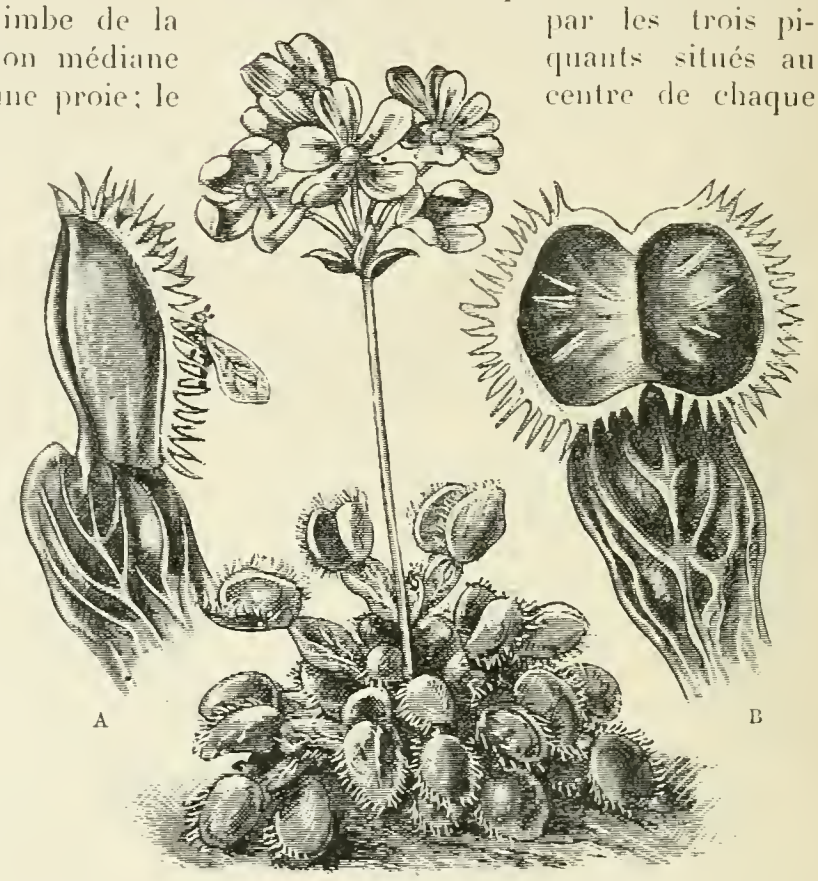
Et les deux vieux rentrèrent dans la cuisine, en se remémorant leur enfance, surtout leur jeunesse. Déjà, pour ne pas importuner la mère de Jeannot, Balaruc ne fumait plus autant la pipe. Au coin du feu, il bavarda, remua ses souvenirs, comme les cendres, comme les bûches, lesquelles, reprenant vie, flambaient haut, par jets brusques.

GEORGES BEAUME.

PLANTES A PIÈGES ET FLEURS A SECRET

En 1768, un naturaliste anglais, Ellis, envoyait au grand Linné le dessin d'une plante curieuse de la Caroline du Nord, dont il avait reçu récemment quelques exemplaires vivants. Il y joignait les lignes suivantes : « La nature semble avoir doué cette plante d'un mode de nutrition spécial, car le limbe de la feuille offre une articulation médiane qui lui permet de saisir une proie ; le dard qui perce le malheureux insecte se trouve au milieu. De petites glandes rouges couvrent sa surface et sécrètent peut-être un liquide sucré qui attire le pauvre animal. A peine a-t-il goûté la perfide liqueur, que les deux lobes, garnis de deux rangs de poils, se rapprochent et l'écrasent. S'il fait des efforts pour s'échapper, trois épines droites, saillantes au milieu de chaque lobe, le transpercent et mettent fin à ses convulsions. Les lobes ne s'écartent pas tant que le cadavre de l'animal gît entre eux. Il est certain néanmoins que la plante ne sait pas distinguer une substance animale d'une substance minérale ou végétale, car si l'on introduit une épingle ou une paille entre les deux lobes, ils se referment comme si c'était un insecte. »

Cette première description de la *Dionée attrape-mouche* et de ses propriétés étranges enthousiasma tellement l'illustre savant suédois qu'il déclara que bien qu'il eût vu et examiné un grand nombre de plantes, il n'avait jamais vu de phénomène si merveilleux ! Cependant il n'admettait pas, avec Ellis, que la dionée fût réellement insectivore ; il croyait qu'elle lâchait l'insecte dès qu'il ne remuait plus. Il ne voyait là qu'une sensibilité très développée comme celle des feuilles de sensitive ; la capture de l'insecte lui semblait purement accidentelle, et il avait trop de bon sens pour admettre le « coup de grâce » donné par les trois piquants situés au centre de chaque lobe de la feuille. Diderot osa, le premier, qualifier la dionée de plante *presque carnivore ;* expression qui souleva des colères formidables à cause de sa contradiction flagrante avec ce passage de la Bible où il est dit que « les végétaux ont été créés pour nourrir les animaux ».



DIONÉE ATTRAPE-MOUCHE

A, feuille se fermant sur un insecte. — B, feuille ouverte.

Érasme Darwin supposait, en 1784, que la dionée n'était entourée de pièges que pour préserver ses fleurs des déprédations des insectes. Pour Bernardin de Saint-Pierre, « c'est une barrière végétale que la nature oppose à la multiplication des mouches ».

En 1834, un clergyman anglais, Curtis, observa la plante dans son pays d'origine et la décrivit plus exactement qu'Ellis. « L'insecte prisonnier n'est pas toujours écrasé ou assassiné, affirme-t-il, car souvent j'ai délivré des mouches et des araignées qui s'échappaient de toute la vitesse que la crainte ou la joie pouvait leur inspirer. D'autres fois, je les ai trouvées entourées d'un liquide mucilagineux qui semblait dissoudre leur cadavre. »

Darwin ayant, en 1877, publié un remarquable ouvrage dans lequel il exposait ses travaux originaux sur les plantes insectivores, la dionée devint à la mode en Angleterre. Les horticulteurs ne pouvaient suffire aux demandes qu'on leur adressait de toutes parts. Tout le monde voulait déposer un petit fragment de matière animale ou un insecte à la face supérieure de la feuille pour voir fonctionner la « trappe de Vénus », ainsi qu'on appela la plante.

Ce caprice dura peu, mais les expériences des savants se multiplièrent et on soumit la dionée aux régimes les plus variés. Un disciple de Darwin, Balfour, affirma que la sécrétion de la feuille était plus abondante quand on lui présentait un morceau de choix; tel un gourmet qui se sent venir l'eau à la bouche devant un mets favori.

Canby, allant plus loin encore, assure que « le régime forcé du fromage est préjudiciable au tempérament de la dionée; qu'il cause de véritables nausées à la plante et des envies de vomir ».

De telles exagérations de langage ne peuvent que compromettre une théorie.

Ce résumé historique montre combien il est long et difficile d'atteindre à la vérité, même dans une question scientifique fort restreinte.

La dionée gobe-mouches, ce *miraculum naturæ*, disait Linné, est une petite plante bisannuelle dont les fleurs blanches en corymbe s'épanouissent au sommet d'une hampe fièrement dressée au milieu d'une rosette de feuilles radicales. Chaque feuille comprend un pétiole ailé qui se prolonge par deux lobes de 1 à 2 centimètres de long, mobiles autour de la nervure principale comme charnière, et qui fonctionnent comme des panneaux d'oiseleur. Leur bord libre est hérissé de pointes aiguës; leur face supérieure présente des glandules rougeâtres et trois petits poils très irritables.

Dès qu'un insecte frôle un de ces filaments, les lobes s'appliquent l'un contre l'autre, comme un livre que l'on fermerait brusquement, l'emprisonnent, et les glandes se mettent à sécréter un liquide acide. Au bout de plusieurs jours la prison s'ouvre lentement, comme à regret, mais on ne trouve plus que des débris du prisonnier. Suivant la curieuse expression de Darwin, les lobes appliqués l'un contre l'autre ont fonctionné comme un « estomac temporaire » qui a digéré partiellement la proie et en a permis l'absorption.

On sait que la contraction des muscles est accompagnée de phénomènes électriques; le docteur Sanderson a montré, à l'aide d'un galvanomètre très délicat, qu'il en est de même de la contraction des feuilles de dionée. Chez cette plante merveilleuse, la digestion et la contractilité seraient donc analogues à celles des animaux.

La pluie, le vent ne peuvent provoquer le mouvement des valves. Chaque soir, celles-ci se ferment d'elles-mêmes, comme se rapprochent les folioles de la sensitive, pour ne s'ouvrir qu'au matin.

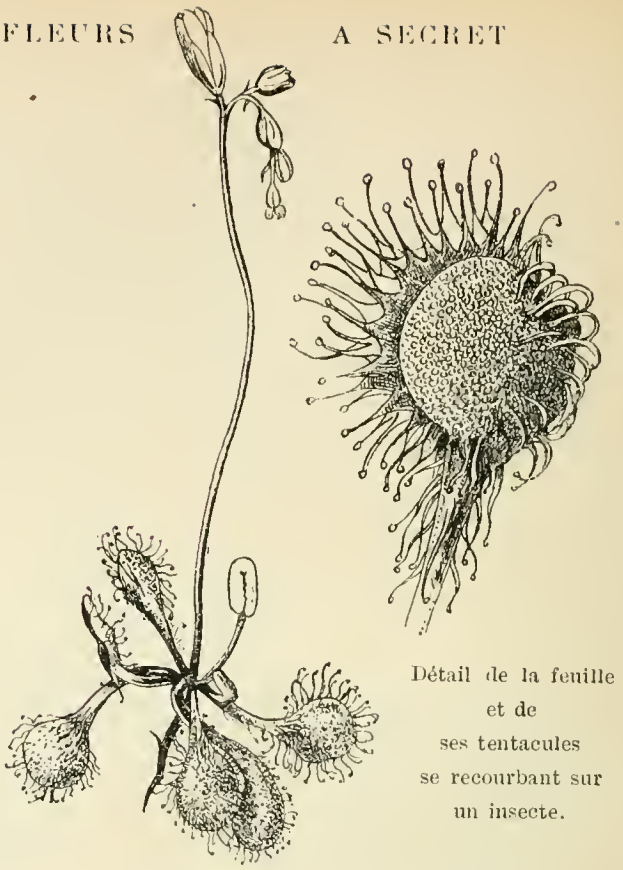
Pose-t-on sur la feuille un léger fragment d'une substance minérale, elle se ferme, mais pour quelques heures et sans production de liquide acide. On ne trompe pas la dionée gobe-mouches! Les substances azotées *plus ou moins humides* provoquent seules la sécrétion. C'est le cas des insectes assez gros pour être écrasés par le rapprochement des valves. Leurs liquides internes, jaillissant, mettent les glandes en activité fonctionnelle; ils sont digérés et les lobes restent clos pendant un temps variable — souvent plus d'un mois. La

captivité des autres est de peu de durée ; parfois ils s'enfuient immédiatement par les interstices que laissent entre elles les dents ciliées marginales.

Les feuilles qui ont déjà digéré deux insectes ne peuvent plus, en général, se refermer sur un troisième ; leur sensibilité diminue et elles ne tardent pas à se flétrir.

Quel avantage la plante retire-t-elle de ses captures ? Aucun, dit de Candolle, s'appuyant sur ses expériences. — Une floraison plus vigoureuse, affirme Darwin. Comment, d'ailleurs, l'accord serait-il possible puisque quelques naturalistes, sans contester les phénomènes de digestion, nient l'absorption !

Les *Rossolis* de nos marais (*Drosera rotundifolia*, *D. longifolia*, etc.), proches parents de la dionée au point de vue botanique, sont mieux organisés encore, semble-t-il, pour la capture des insectes.



Détail de la feuille et de ses tentacules se recourbant sur un insecte.

DROSERA A FEUILLES RONDES

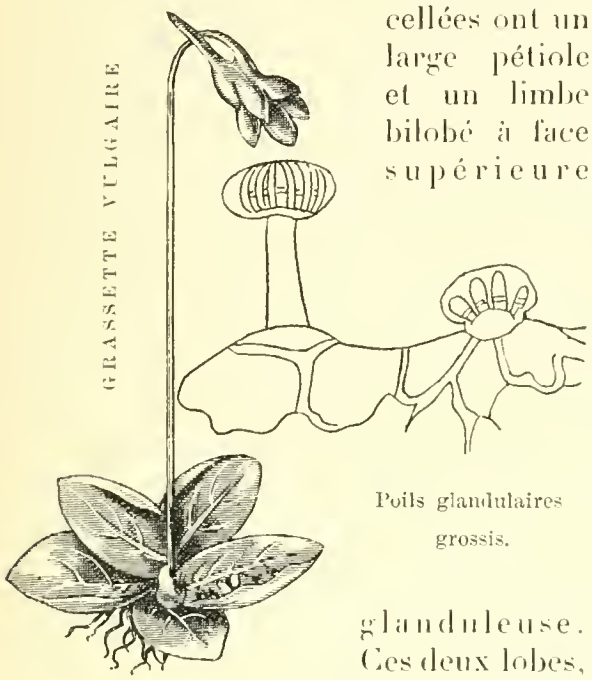
Le *Drosera à feuilles rondes*, que nous prendrons pour type, est une petite plante vivace qui peut atteindre 20 centimètres. Elle croît dans les endroits tourbeux de toute la France et donne, à la fin de l'été, de petites fleurs blanches insignifiantes. A la base de la hampe florale est une rosette de feuilles rougeâtres appliquées contre le sol et couvertes de poils glandulaires terminés par une tête arrondie. Ces *tentacules*, comme les appelle Darwin, sont d'une sensibilité extraordinaire, ainsi que la feuille elle-même. Un poids d'un centième de milligramme les met en mouvement, alors que la chute des plus grosses gouttes de pluie est sans effet sur eux.

Lorsqu'un petit insecte touche un tentacule, celui-ci se recourbe en moins d'une minute ; les tentacules voisins imitent ce mouvement ; un liquide épais sécrété par les glandes se déverse sur l'insecte, l'immobilise, l'asphyxie, puis le digère ne laissant que la chitine et les ailes. Si l'on dépose à la surface de la feuille un corps inorganique, les tentacules un instant repliés se redressent rapidement et la sécrétion est presque nulle.

Grâce au liquide visqueux dont leurs feuilles sont constamment recouvertes, les rossolis peuvent capturer des insectes ailés, tandis que la dionée doit se contenter d'individus aptères. Ce liquide contiendrait de la pepsine, comme notre propre suc gastrique, et on a montré que les drosera nourris d'insectes croissent plus vigoureusement que les autres. L'absorption a été mise en évidence par un chimiste anglais, M. Clareck, qui a offert à ses drosera des mouches sautées au citrate de lithium. Quelques jours après, à l'aide de l'analyse spectrale, il a retrouvé ce métal dans toutes les parties de la plante.

L'accord serait donc plus parfait au sujet des drosera que pour la dionée ? — Le croire serait bien mal connaître les botanistes. M. Musset, qui a observé pendant trois ans le drosera, affirme que cette plante n'est pas carnivore. Elle serait même végétarienne, puisqu'il a vu sur les feuilles à pièges des fragments de mousses attaqués par le liquide acide !

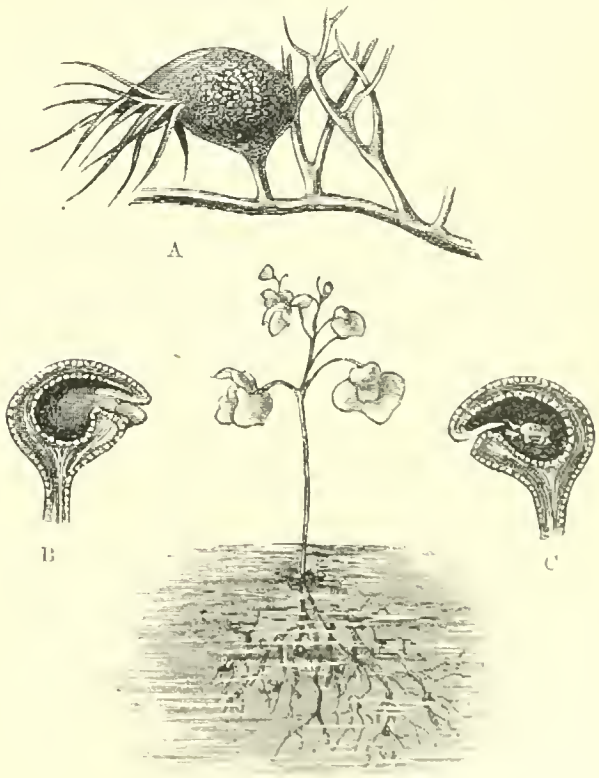
L'*Aldrovandie à vessies*, de la même famille, est une petite plante sans racines, qui flotte librement sur l'eau ; ses feuilles verticellées ont un large pétiole et un limbe bilobé à face supérieure glanduleuse. Ces deux lobes, qui s'ouvrent à peu près autant que les deux valves d'une moule vivante — beaucoup moins, par conséquent, que ceux de la dionée — peuvent capturer de petits crustacés du genre cypris, de jeunes mollusques, des larves d'insectes aquatiques.



Trois autres genres de Droséracées, les *Drosophyllum*, les *Roridula* et les *Byblis*, dépourvus de mouvement, s'empareraient des insectes uniquement à l'aide du liquide visqueux de leurs feuilles.

Les Lentibulariées, représentées en France par les deux genres *Pinguicula* et *Utricularia*, sont considérées aussi comme plantes carnivores. Notre *Grassette commune* (*Pinguicula vulgaris*), abondante dans les prairies tourbeuses où elle épanouit en juillet ses mignonnes fleurettes blanches, violettes ou roses, curieusement irrégulières, est une petite plante de 15 centimètres au plus. Ses feuilles charnues, en rosette, ont leur face supérieure couverte de poils glandulaires, sessiles ou pédonculés, ressemblant à de petits champignons. Dès qu'un moucheron se pose sur cette région gluante et duveteuse, c'en est fait de lui. Il cherche à reprendre son vol, ses pattes empêtrées l'immobilisent ; il s'épuise en vains efforts ; les bords de la feuille se repliant sur lui le plongent dans l'obscurité du tombeau ; il périt bientôt, et, en deux ou trois jours, il disparaît en entier, sauf les parties dures. Comme le suc gastrique, les feuilles de la grassette font cailler le lait ; elles sont employées à cet usage dans les fermes depuis bien longtemps.

Avec les *Utriculaires*, nous sommes en présence d'un piège tout différent. Ces petites plantes des eaux stagnantes, aux fleurs jaunes striées d'orange, ressemblant de profil à une tête d'animal, ont des feuilles très découpées réduites à leurs nervures. Certaines sont transformées en petites vésicules ovoïdes de 2 à 5 millimètres de diamètre, situées près de la naissance des branches. Ces outres présentent une ouverture entourée de poils ramifiés et qui peut être fermée par une mince soupape s'ouvrant



UTRICULAIRE

A. Vésicule grossie. — B. Petit crustacé s'engageant dans la vésicule. — C. Le même dans la vésicule dont la soupape s'est refermée.

seulement de dehors en dedans. L'intérieur de la cavité présente de nombreux poils et des cellules glandulaires.

On a bataillé ferme autour de ces vésicules. Duchartre y voit uniquement des flotteurs. Au printemps, elles sont pleines d'un liquide gélatineux qui les alourdit et retient la plante au fond de l'eau; mais peu avant la floraison, elles se remplissent d'air; la plante, rendue plus légère et n'étant pas retenue par des racines, se dégage de la vase et monte lentement vers la surface de l'eau au-dessus de laquelle elle élève ses fleurs. Après la maturation du fruit, l'air disparaît de l'intérieur des outres qui, se remplissant encore une fois de liquide, amènent une nouvelle chute au fond de l'eau.

Mais si les vésicules sont de simples flotteurs, pourquoi ces poils, ces glandes, toute cette structure compliquée ? Comment expliquer qu'on les trouve toujours remplies de petits crustacés, de larves d'insectes et même de minuscules alevins qui ont forcé étourdiment la soupape et sont venus se faire prendre dans cette nasse où l'on retrouve leurs débris? Darwin n'hésite pas à faire des Utriculaires des plantes carnivores, mais pas cependant à la façon des précédentes, car elles ne digèrent pas les matières animales, se contentant d'absorber les substances provenant de leur décomposition.

Les minuscules pièges aquatiques des Utriculaires nous conduisent aux grandes *ascidies* aériennes des *Sarracenia* et des *Nepenthes*.

Les sarracenia, originaires de l'Amérique du Nord, possèdent des feuilles en forme d'urnes ou de trompette. Réunies en touffes, elles sortent immédiatement du sol et sont munies d'un opercule. Les observateurs du siècle dernier avaient déjà remarqué que le fond de ces grands cornets contient toujours un liquide clair — souvent plus d'un quart de litre, — mais ils y avaient vu une disposition particulière utile aux animaux ou même à l'homme.

Catesby supposait que ces récépients d'eau pouvaient servir d'asile ou de retraite sûre à de nombreux insectes qui échappaient aux grenouilles et aux autres animaux qui les dévorent. Linné regardait les urnes comme des réservoirs pour la gent ailée, en temps de sécheresse, et l'auteur des *Études de la nature* ne doute pas un seul instant « que la Providence ait voulu ainsi pourvoir à la soif de l'homme dans les lieux arides ».

Cependant Collinson, l'un des correspondants de Linné, observe déjà « qu'un grand nombre de pauvres insectes, loin de trouver un abri dans ces réservoirs d'eau, y perdent la vie en se noyant ». Hooker, botaniste anglais de grande valeur, qui fit, il y a une trentaine d'années, une étude spéciale des urnes des sarracenia, les considère comme des pièges à insectes établis avec une adresse « infernale ».

La face inférieure de l'opercule et le pourtour de l'urne sont ornés de couleurs brillantes et enduits d'un suc mielleux qui attirent les insectes. Au-dessous est une surface très glissante sur laquelle le moindre faux mouvement suffit à les précipiter dans l'abîme. Plus bas encore sont des poils striés, vitreux, rigides, dirigés de haut en bas vers l'axe de la cavité où ils convergent. Ce sont de véritables chevaux de frise qui s'opposent à toute ascension du malheureux captif; d'ailleurs une prompte noyade met fin à ses souffrances et à ses efforts.

D'où provient le liquide que renferme l'urne? Sans doute de l'eau des pluies et de la rosée, mais les expériences de Hooker ont montré qu'il est accru par la sécrétion de glandes disséminées sur la paroi interne du piège, sécrétion légèrement acide et douée de propriétés digestives. Les sarracenia seraient donc des plantes carnivores. La question est fort discutée et il ne nous appartient pas de la trancher; contentons-nous donc d'affirmer que ce sont des plantes à pièges.

On peut donner la même qualification au *Cephalotus follicularis,* jolie petite plante voisine des Saxifrages dont les feuilles en rosette sont de deux sortes; les unes, plates, spatuliformes; les autres, ressemblant à de petits pichets bariolés de blanc et de rouge et munis d'un couvercle.

Plante à piège encore, le *Darlingtonia californica,* dont l'appareil de capture se compose de cornets recourbés en crosse et munis de deux languettes vivement colorées, très odorantes et enduites de miel. Tout est fait pour séduire les insectes gourmands qui glissent sur le rebord du capuchon foliaire et tombent dans le gouffre dont les pointes menaçantes leur interdisent tout espoir d'évasion.

Chez les *Nepenthes* que l'on rencontre dans bon nombre de serres, la nervure médiane de la feuille se prolonge, au delà du limbe, en un long pédoncule souvent enroulé en vrille supportant à son extrémité une ascidie en forme de cruche à couvercle, longue parfois de 35 centimètres et pouvant contenir plus de 500 grammes d'eau. Ces étranges productions foliaires sont souvent revêtues de nuances admirables; les verts tendres, les roses délicats, les jaunes éclatants s'y rencontrent et attirent les insectes dans le piège.

Notre grande île de Madagascar en possède une belle espèce dont les indigènes se gardent bien de cueillir les urnes jaunes et rouges, prétendant que cet acte amène la pluie dans la journée. « J'en ai cueilli, dit Étienne de Flacourt, qui parcourut cette contrée en 1650, et il n'a pas plu pour cela. » Voilà qui est parler !

Nous n'avons décrit jusqu'ici que des pièges foliaires, les pièges floraux sont peut-être plus nombreux encore. Nous nous bornerons à citer les plus remarquables.

Les fleurs de plusieurs *Asclepias* emploient la glu pour se protéger contre les visites des insectes. En même temps que le nectar, but de leur convoitise,

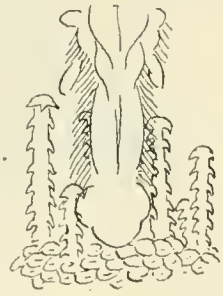
DARLINGTONIA NEPENTHES SARRACENIA

elles sécrètent un liquide visqueux qui les retient par la trompe ou par les pattes. De petits papillons, des mouches, des coléoptères se rencontrent toujours sur le réceptacle transformé en nécropole. C'est aussi par la glu — mais exsudée par leur tige — que quelques Caryophyllées, comme le *Silene armeria* et le *Lychnis visqueux*, empêchent les visites des insectes aptères, inutiles à la fécondation.

Le fruit de la *Mentzelia ornata*, du Texas, possède un piège perfide, amenant les malheureuses mouches qui viennent le visiter à se décapiter par persuasion. Le réceptacle est couvert de poils de trois sortes; les uns, longs et

rigides, garnis de cinq à six étages de crochets réfléchis vers la base, disposés sur quatre rangs longitudinaux; les autres, plus courts, mais très résistants, sont lisses sur toute leur longueur et terminés par un quadruple hameçon; les troisièmes, plus petits encore, sont mous, renflés en un champignon à chapeau couvert de miel; ils constituent l'amorce. Quand une mouche vient se poser sur ce réceptacle, elle insinue aisément sa trompe entre les poils à crochets et aspire le nectar, mais, hélas! qu'elle va payer cher ce plaisir d'un instant! Elle ne peut retirer sa trompe qui s'accroche aux hameçons, se congestionne et devient plus volumineuse à chaque effort. La malheureuse captive, espérant hâter son évasion, tourne sur elle-même, toujours dans le même sens; la torsion se communique de la trompe à la tête; celle-ci se sépare du corps que quelques coups d'ailes convulsifs entraînent plus loin. Ce petit drame est-il assez noir?

Le *Physianthus albens*, de la famille des Asclépiadées, a mérité le nom d'attrape-papillon. Sa fleur compliquée ne permet à ceux-ci d'insinuer leur trompe que par une voie très étroite entre les étamines et de telle sorte qu'elle ne manque jamais d'être en contact, au moment d'atteindre le nectar, avec un suc visqueux qui s'y attache et se solidifie instantanément à l'air. On trouve parfois pris aux gluaux de ces fleurs des papillons très forts, comme la piéride du chou.



Détails des poils en hameçon avec trompe de mouche.

MENTZELIE ORNÉE

Avec la spathe en cornet qui entoure l'inflorescence des *Arum*, nous abandonnons les procédés violents. Cette grande bractée, qui peut atteindre un pied de haut, possède chez certaines espèces (*A. dracunculus*, *A. crinitum*, etc.), en même temps que la teinte livide, violet sombre, d'un ulcère, une odeur infecte de chair pourrie tellement prononcée que les mouches sarcophages y sont trompées malgré la finesse de leurs sens, pénètrent dans la spathe et y pondent leurs œufs, au grand détriment des larves futures qui, ne trouvant pas en naissant les aliments nécessaires, périssent misérablement.

Cette erreur de l'instinct a, le plus souvent, des conséquences funestes pour les mouches elles-mêmes. Voici comment. La spathe des arum respire avec une telle activité au moment de l'épanouissement qu'il en résulte une production de chaleur sensible à la main et un

dégagement énorme d'acide carbonique qui asphyxie en quelques minutes les pondeuses mal inspirées.

L'*Arum tacheté* de nos bois, plus connu sous le nom peu poétique de *pied-de-veau,* contient toujours, dans sa spathe, des cadavres d'insectes; mais, suivant sir John Lubbock, toutes les bestioles qui visitent l'inflorescence n'y trouvent pas la mort. Au centre du cornet foliaire est un support charnu en bas duquel sont les pistils, en haut les étamines. On pourrait croire que le pollen tombe directement sur les stigmates, mais il n'en est rien, ces derniers étant déjà secs au moment de la déhiscence des loges. La fécondation doit donc avoir lieu par l'intermédiaire des insectes. Les mouches qui pénètrent quelques heures seulement avant la mise en liberté du pollen s'en tirent à bon compte. Elles se trouvent, il est vrai, retenues prisonnières par une rangée de poils dirigés de haut en bas; mais bientôt les anthères s'ouvrent, le pollen tombe sur les mouches, les poils qui leur barraient la route se flétrissent; les pauvres captives rendues à la liberté vont, malgré cette séquestration, porter sur une autre fleur la poussière fécondante dont elles sont couvertes, n'ayant pour toute compensation qu'une goutte de nectar.

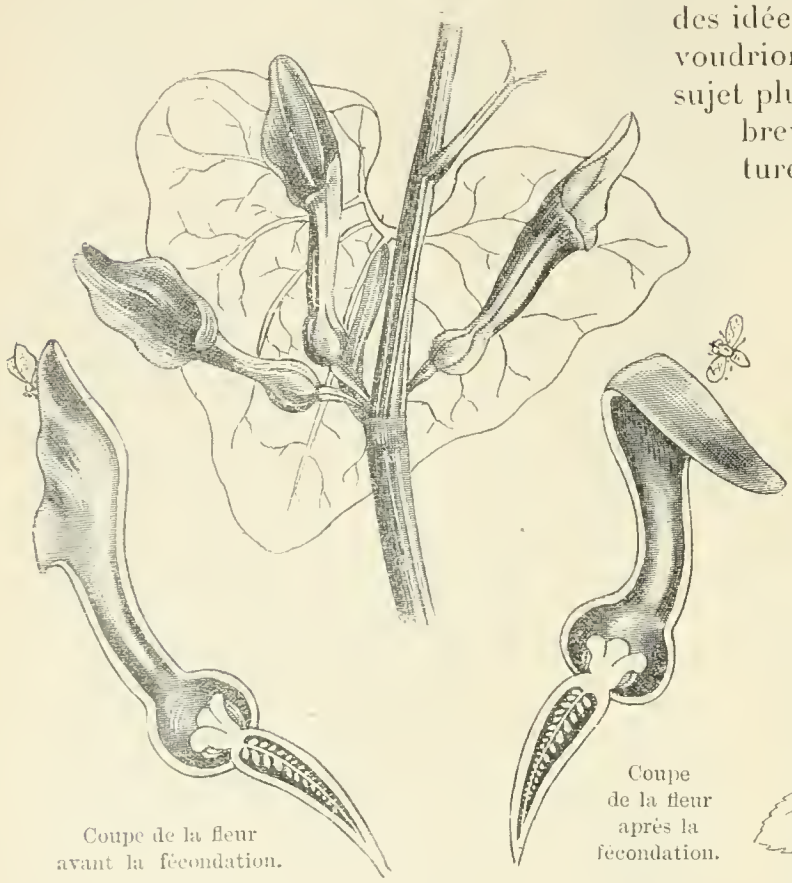
ARUM TACHETÉ

Coupe de la spathe.

L'*Aristoloche clématite*, abondante en été le long des haies, fait à ses visiteurs une farce analogue. Sa fleur est un long tube à orifice étroit fermé par des poils rudes convergents et dirigés vers le pédoncule : telle l'entrée d'une nasse. Les petites mouches entrent facilement, parviennent dans la partie renflée qui contient les organes reproducteurs, se promènent en tous sens, déposent de ci, de là, le pollen dont elles sont couvertes et se gorgent de miel. Il faut enfin songer à sortir. Vains efforts ! Les poils, si complaisants à l'entrée, forment maintenant un obstacle insurmontable. Mais, après de longues heures, le pollen déposé par les bestioles produit la fécondation; les lobes stigmatiques se redressent, mettant à nu les anthères qui s'ouvrent et lancent leur pluie d'or. C'est le signal de la délivrance. Les maudits filaments se flétrissent et les insectes, à peine libres, volent à un autre festin payé par une nouvelle captivité. Pendant ce temps, la fleur fécondée se penche sur sa tige, une languette s'abat sur le tube de la corolle et en interdit l'accès à d'autres maraudeurs dont les visites seraient non seulement inutiles, mais nuisibles.

Les plantes étudiées jusqu'ici pourraient figurer à juste titre dans une collection d'engins de pêche et de chasse,

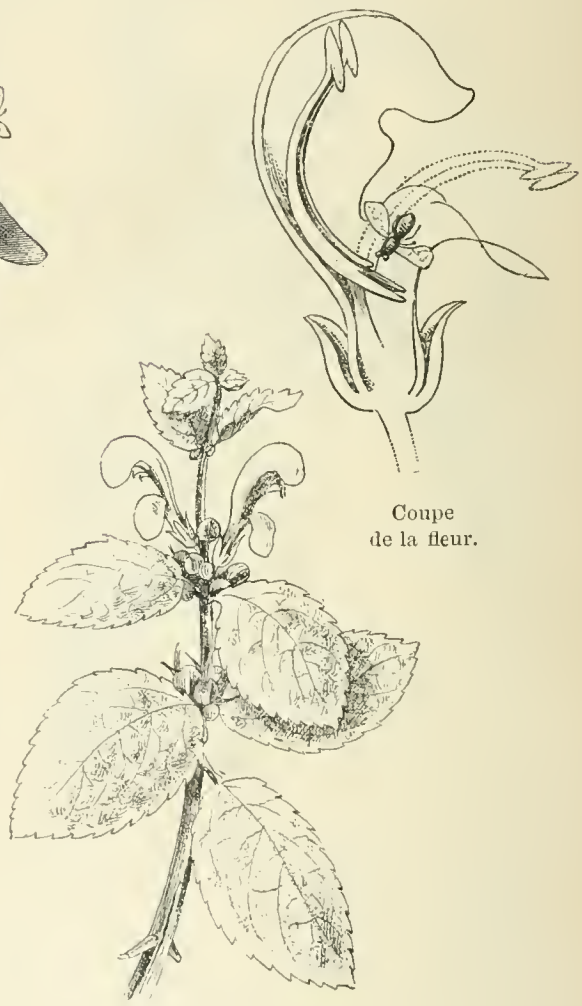
La dionée et l'aldrovandie y montreraient leurs panneaux d'oiseleur; les silènes et les physianthus, leurs gluaux; l'utriculaire, ses petites nasses; la mentzelia, ses hameçons. Les tentacules des drosera, les profondes oubliettes des sarracenia et des népenthes, la cage asphyxiante des arum obtiendraient la place d'honneur dans un musée d'instruments de torture.



ARISTOLOCHE CLÉMATITE

Malgré les expériences répétées, les observations sagaces de maints naturalistes, nous ne voyons pas toujours clairement la nécessité de ces pièges, ni l'avantage qu'en retire la plante. Si les bienfaits d'une nourriture azotée semblent démontrés pour les Droséracées et la grassette, la question est loin d'être résolue pour les népenthes et les sarracenia. Nous comprenons combien est importante pour l'aristoloche la séquestration momentanée qu'elle fait subir aux insectes, mais nous ne voyons pas du tout pourquoi la mentzelia coupe la tête des mouches. Après cela, peut-être n'est-il pas nécessaire de toujours supposer un but déterminé, une cause finale. Dans quelques espèces, ces instruments de supplice peuvent n'avoir pas plus d'utilité réelle que les organes rudimentaires des végétaux et des animaux.

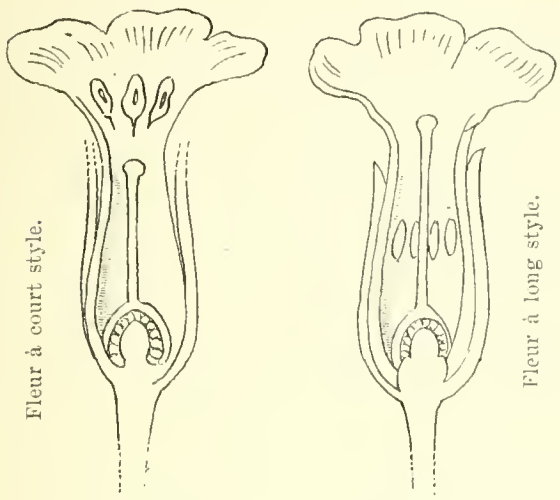
Ces plantes à pièges n'éveillent que des idées de massacre et de mort; nous voudrions, en terminant, aborder un sujet plus gai, celui des mécanismes — brevetés avec garantie de la nature — employés par les fleurs pour assurer la fécondation croisée, essentiellement favorable aux espèces. La description complète des *fleurs à secret* exigerait des volumes; aussi bien trouve-t-on, chez les fleurs les plus différentes, les mêmes agencements à peine modifiés. Quelques exemples suffiront pour montrer l'intérêt d'un sujet



SAUGE DES PRÉS

sur lequel chaque lecteur a fait déjà — ou pourra faire — des observations personnelles.

La fleur de la *Sauge des prés* est machinée d'une façon curieuse. La corolle en tube, largement bilabiée au sommet,



PRIMEVÈRE OFFICINALE

a pour lèvre supérieure un capuchon qui protège les anthères, tandis que l'inférieure est une plate-forme qui fournit à l'insecte butinant un support commode. Le petit gourmand semble donc n'avoir qu'à enfoncer sa trompe jusqu'aux nectaires situés au fond du tube périanthique. Mais, en réalité, la route est barrée par un ressort qui mérite description.

La sauge n'a que deux anthères dont les loges, au lieu d'être rapprochées au sommet du filet, sont situées aux deux extrémités d'une sorte de fléau de balance à bras inégaux; le bras le plus long, dressé, place la demi-anthère fertile à l'abri du capuchon de la lèvre supérieure; l'autre loge, stérile, ferme, avec sa voisine, la gorge de la corolle. La trompe de l'insecte, pressant sur ces petits leviers pour atteindre le nectar, fait basculer le fléau de la balance, les loges supérieures s'appliquent sur son dos qu'elles couvrent de pollen.

L'élasticité du petit mécanisme ramène tout dans l'ordre après le départ du maraudeur, qui va visiter une autre fleur et frôle, en passant, de son dos garni de pollen, le stigmate fourchu qui, lorsqu'il est en pleine maturité, déborde la lèvre supérieure de la corolle.

Chez les ajoncs et les genêts, la corolle est disposée de telle façon que, lorsqu'une abeille vient s'y poser, ses cinq pièces s'écartent brusquement avec force, les anthères se redressent et couvrent l'insecte de leur contenu.

Chez les *Bruyères*, les *Composées*, les *Ombellifères* et, surtout chez les *Orchidées*, il existe des adaptations non moins curieuses.

Les *Primevères* ont des fleurs toutes semblables extérieurement, mais dimorphes en réalité. Les unes ont l'ovaire

PENSÉE

surmonté d'un long style qui dépasse presque l'orifice de la corolle; chez les autres, il atteint à peine la moitié du tube. Les premières ont les anthères insérées au-dessous du stigmate, les secondes au-dessus et on peut s'assurer aisément que les anthères d'une fleur à long style se trouvent placées à la hauteur du stigmate d'une fleur à court style et inversement.

Un papillon, cherchant le nectar au

fond de la corolle d'une fleur à long style, chargera de pollen la *partie antérieure* de sa trompe : visitant ensuite une fleur d'autre forme, il déposera ce pollen sur le stigmate qui occupe la même position que les anthères de la fleur précédente, par rapport à sa trompe ; mais, en même temps, il recouvre la *base* de cet organe de la poussière fécondante qu'il transportera bientôt sur le stigmate d'une fleur à long style.

Le *Lin*, la *Salicaire*, plusieurs espèces d'*Oxalis* présentent aussi des fleurs hétérostyles.

La *Pensée* est, par excellence, une fleur à secret. Sa corolle, un peu irrégulière, comprend cinq pétales dont l'inférieur est prolongé en un éperon nectarifère. Cinq étamines à filet très court enserrent l'ovaire qui porte un style tordu surmonté d'une partie renflée qui n'est pas le véritable stigmate, c'est-à-dire la surface gluante sur laquelle doit germer le pollen. Le stigmate consiste en une petite boite creusée dans le renflement du style et communiquant avec le dehors par un orifice muni d'un clapet. Ce clapet s'ouvre quand il est poussé de l'extérieur de la fleur vers l'intérieur et se ferme par le mouvement contraire.

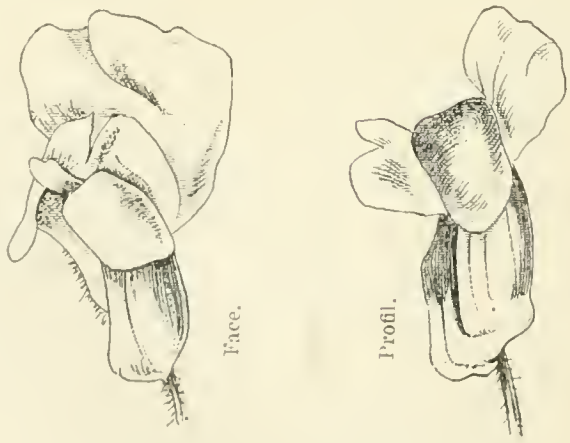
Quand une abeille veut butiner dans l'éperon, elle ouvre forcément le clapet sur lequel elle dépose le pollen d'un précédent voyage. Après avoir aspiré le miel, elle se retire en fermant le petit couvercle.

La boîte stigmatique d'une pensée ne s'ouvre donc qu'au pollen des fleurs étrangères.

Le *Muflier des jardins* possède une grande corolle aux deux lèvres hermétiquement closes dont la teinte générale est rouge violacé, sauf une tache d'un jaune vif posée sur le milieu de la lèvre inférieure. Les insectes de petite taille, incapables de rendre aucun service à la fleur, tournent inutilement autour de de cette enveloppe close dont le contenu n'est pas pour eux. Seuls, les bourdons possèdent la clef de la cassette. Ils se posent sur le *point voyant* d'un jaune vif que porte la lèvre inférieure, leur poids fait écarter celle-ci et ces fins gourmets lèchent le nectar non sans se couvrir d'une poussière jaune qui ne sera pas perdue. Dès qu'un coup d'aile les a portés plus loin, la fleur se referme jusqu'à une prochaine visite.

Nous arrêterons là cette description des mécanismes si curieux que présentent les fleurs et qui ont manifestement pour but d'assurer la fécondation croisée. Les exemples que nous avons cités suffisent pour montrer avec quelle ingéniosité les conditions les plus favorables au but poursuivi ont été réalisées par la prévoyante nature.

FERDINAND FAIDEAU.



MUFLIER DES JARDINS

Cl. Braun, Clement et Cie.

LE 14e DE LIGNE A EYLAU — TABLEAU DE LIONEL ROYER

EYLAU

De toutes les grandes batailles du premier Empire, de ces gigantesques chocs d'hommes, qui, pendant dix ans, terrifièrent l'Europe de leur retentissant écho, il en est peu qui, autant qu'Eylau, aient eu le pouvoir d'impressionner les masses. Terrifiant conflit de deux adversaires également courageux, également déterminés à mourir plutôt que de se rendre, elle s'évoque, à l'imagination horrifiée, en un sombre décor, ciel noir où volent des corbeaux, terre blanche de neige où les blessés râlent. Et pour compléter l'horreur et la funèbre grandeur du tableau, ce cimetière !... Le cimetière d'Eylau ! Mot qui dit tout, qui, en nos mémoires, fait surgir la dramatique vision des grognards attendant, impassibles parmi les tombes, sous la double rafale de mitraille et de neige, et du blessé qui meurt en étreignant la croix d'une sépulture ! Et cette effroyable trombe de quatre-vingt-deux escadrons, menée par Murat, hachant le centre russe, rougissant la neige d'une rouge moisson fauchée par les grands sabres !...

Telle, avec son horrible beauté, avec les anecdotes gaies, les épisodes tristes qui se rattachent à elle, la tuerie d'Eylau nous a paru digne d'intéresser, et nous la rappellerons, empruntant aux témoins oculaires toute la saveur de leurs récits.

* * *

Au début de l'année 1807, Napoléon avait à lutter contre les Russes et les Prussiens.

A la suite d'une première campagne, à la fin de 1806, il avait pris ses quartiers d'hiver sur la Vistule ; mais le général russe Bennigsen, ayant profité d'un

froid soudain pour reprendre l'offensive, avec le Prussien Lestoq à sa droite, Napoléon se mit en marche en trois colonnes : Davout à droite, Ney à gauche, lui-même au centre avec Augereau, Soult, Murat.

Après quelques petits combats, Benningsen entrait le 7 février à Eylau, et un combat des plus violents s'engageait sur le plateau de Ziegelhoff. Le résultat fut, le soir même, l'occupation d'Eylau par les Français. Puis, on bivouaqua.

Les feux de bivouac russes, qui se montraient à peu de distance, firent comprendre à Napoléon que, cette fois, Benningsen était décidé à livrer bataille. Aussitôt il envoya des estafettes prévenir Davout et Ney. Le premier, parvenu à Bartenstein, fit répondre qu'il arriverait à la pointe du jour vers la droite d'Eylau. Quant au second, qui était très loin, on fit courir après lui sans être sûr de le voir, le lendemain, arriver à temps.

Dès lors, en attendant l'arrivée des Prussiens et de Ney, encore fort éloignés du champ de bataille, Napoléon allait avoir, avec 54 000 hommes environ, 72 000 ennemis à combattre. Les Russes, de plus, avaient quatre à cinq cents bouches à feu, auxquelles nous ne pouvions en opposer que deux cents, mais servies par des artilleurs qui étaient les meilleurs du monde.

La nuit qui précéda la bataille fut bien dure pour nos soldats : la plupart — généraux et officiers en tête — n'eurent, pour tromper la faim qui grondait dans leurs ventres, que des pommes de terre et de l'eau. A l'état-major d'Augereau, on eut moins encore, et ce fut le lendemain matin seulement que, le domestique du maréchal lui ayant porté un pain, celui-ci fut partagé entre Augereau et ses aides de camp. Pourtant, une certaine gaieté régnait parmi les hommes, et Napoléon, en chef habile et si profondément psychologue, sut faire paraître douces les privations en les partageant avec ses hommes. Un bon logis, un bon dîner l'attendaient à Eylau; dédaigneux de ces douceurs, il s'installa au milieu de sa garde, et voici le récit que fait de cette nuit un des plus fidèles grognards, celui qui, devenu plus tard le capitaine Coignet, raconta sa vie dans ses célèbres *Cahiers,* tracés d'une écriture malhabile, apprise seulement à trente-cinq ans.

« L'Empereur nous fit allumer son feu au milieu de nos bataillons ; il nous demanda une bûche et une pomme de terre par ordinaire. Nous lui en portâmes une vingtaine, du bois et des bottes de paille. On s'était procuré du bois en enlevant les palissades qui servent l'été à parquer les bestiaux. Il s'assit au milieu de ses vieux grognards sur une botte de paille, un bâton à la main. Nous le voyions retourner ses pommes de terre, en faire le partage avec ses aides de camp.

« De notre bivouac, je voyais parfaitement l'Empereur, et il voyait de même tous nos mouvements.

« A la lueur des bûches de sapin, je faisais la barbe à mes camarades, à ceux qui en avaient le plus besoin. Ils s'asseyaient sur la croupe d'un cheval mort, qui était resté là, et que la gelée avait rendu plus dur qu'une pierre. J'avais dans mon sac une serviette que je leur passais sous le cou ; j'avais aussi du savon, que je délayais avec de la neige fondue au feu. Je les barbouillais avec la main, et je leur faisais l'opération. Du haut de ses bottes de paille, l'Empereur assistait à ce singulier spectacle et riait aux éclats. J'en rasai dans ma nuit au moins une vingtaine. »

Admirable vraiment, cette armée, où une telle bonhomie, presque familiale, régnait entre les soldats et leur maître ; admirable, cette gaieté, à la veille d'une terrible bataille ; admirables surtout ces hommes qui, par une nuit glaciale qui pouvait être la dernière de leur vie, avaient ce délicat souci de coquetterie militaire : se présenter bien rasés devant la Mort.

La nuit, pourtant, s'acheva, et, sous un ciel gris et sombre, apparut le ter-

rain qui allait être celui de la bataille. Il ne présentait pas de ces points d'appui naturels qui, dans le cours d'une action, donnent lieu à tant d'attaques et de contre-attaques, de prises et de reprises...

« Depuis qu'on avait débouché sur Eylau, le pays se montrait uni et découvert, dit Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. La petite ville d'Eylau, située sur une légère éminence et surmontée d'une flèche gothique, était le seul point saillant du terrain. A droite de l'église, le sol, s'abaissant quelque peu, présentait un cimetière. En face, il se relevait sensiblement, et sur ce relèvement, marqué de quelques mamelons, on apercevait les Russes en masses profondes. Plusieurs lacs, pourvus d'eau au printemps, desséchés en été, gelés en hiver, actuellement effacés par la neige, ne se distinguaient en aucune manière du reste de la plaine. A peine quelques granges réunies en hameaux et des lignes de barrière servant à parquer le bétail formaient-elles un point d'appui ou un obstacle sur ce morne champ de bataille. Un ciel gris, fondant par intervalles en une neige épaisse, ajoutait sa tristesse à celle des lieux, tristesse qui saisit les yeux et les cœurs dès que la naissance du jour, très tardive en cette saison, eut rendu les objets visibles. »

A peine le champ de bataille s'éclairait-il que la canonnade commença. Il était huit heures du matin.

***

Les Russes avaient leur gauche à Serpallen, leur centre en avant d'Auklapen, leur droite dans la direction de Schmoditten — qu'elle n'atteignait pas, du reste — et par où ils attendaient Lestoq. Ils étaient formés sur deux lignes assez rapprochées l'une de l'autre, aux deux extrémités et en arrière desquelles deux colonnes serrées étaient placées, « comme deux arcs-boutants destinés à la soutenir et à l'empêcher de plier sous le choc des Français ». Leur front était couvert par une formidable artillerie — trois cents pièces — que l'on avait disposée aux points saillants de la ligne de bataille, sur les crêtes, de manière à balayer d'un ouragan de fer les pentes que tenterait de gravir l'ennemi. Là, d'ailleurs, n'était pas toute l'artillerie russe : Benningsen en avait encore une forte réserve, disposée à quelque distance et prête à se porter aux points menacés. La cavalerie était en arrière et sur les ailes ; exceptionnellement, les Cosaques, éternels batteurs d'estrade, débandade d'oiseaux pillards et voraces, s'y trouvaient rassemblés. La bien visible intention du général russe était d'opposer à l'habileté manœuvrière des Français un inébranlable mur crachant partout la flamme et la mitraille.

Nos soldats avaient pour eux le précieux abri des murs d'Eylau et du village de Rothenen. Leur droite s'appuyait à ce dernier point, proche de la route de Bartenstein par où Davout était attendu ; leur centre tenait Eylau et le plateau situé au sud-est ; leur gauche était placée sur une petite éminence que surmonte un moulin. Voici comme étaient disposées les troupes : Soult occupait Eylau, l'une de ses divisions à gauche du village et sur la hauteur du moulin, l'autre à droite du village et en arrière, vers le cimetière ; la garde à pied était dans le cimetière même. La troisième division de Soult, celle de Saint-Hilaire, était séparée de lui par un assez vaste espace : elle se trouvait à Rothenen, près de la route de Bartenstein et non loin de Serpallen, par où l'on espérait bien voir arriver Davout, lequel, suivant le plan de Napoléon, devait venir donner dans le flanc droit des Russes. Enfin, entre les deux positions d'Eylau et de Rothenen, l'Empereur avait conservé un large passage par où il comptait faire déboucher le reste de l'armée. Là étaient massés les corps d'Augereau, l'infanterie et la cavalerie de la garde, les divisions de dragons et de cuirassiers, tous un peu abrités du canon par la crête, en avant d'eux.

De sa personne, Napoléon se tenait à la droite d'Eylau, dans le cimetière, distinguant parfaitement les Russes, abrité de leur vue par quelques arbres.

Dès huit heures du matin, une épouvantable canonnade des Russes marqua le début de la bataille. Leur artillerie, au complet, était infiniment supérieure à la nôtre, où manquaient les canons de deux corps. Napoléon mit en ligne toutes les bouches à feu de l'armée et y ajouta les quarante pièces de la garde, prêt, ainsi, à riposter à la formidable artillerie des Russes par une bien moins nombreuse, mais bien supérieure, vu la valeur des canonniers.

Dès le début, la supériorité de l'ordre adopté par Napoléon apparut nettement ; car il était disposé en ordre mince et de plus une grande partie de sa ligne était abritée par les murs de Rothenen et d'Eylau. Les Russes, au contraire, présentaient une masse compacte que rien ne protégeait, et nos boulets, emportant des files entières, commencèrent à y faire d'affreux ravages ; les leurs frappaient surtout les murs des deux villages, et pourtant il en tombait beaucoup, surtout dans les rangs de la garde impériale. Ils passaient en ronflant ; ils s'enfonçaient, avec un bruit sourd, dans les épaisses murailles ; parfois ils arrivaient tout près de l'Empereur, sans qu'il se dérangeât : quelques-uns vinrent couper des branches aux arbres sous lesquels il était placé, des brindilles tombèrent sur la redingote grise. Des maisons d'Eylau et de Rothenen flambaient...

Ce fut long, ce duel d'artillerie, pendant lequel « la terre tremblait sous la détonation épouvantable ». Les deux armées, dans une héroïque immobilité, recevaient sans broncher la rafale, serrant les rangs à mesure que des vides se creusaient. Les nôtres pourtant furent les plus fermes, et l'on vit les Russes, les premiers, paraître éprouver une sorte d'impatience.

Benningsen pensa que la chute d'Eylau accélérerait le résultat décisif, et, pour faire tomber la ville, il voulut s'emparer du moulin, gauche de la position. Une partie de sa droite se forma donc en colonne et monta à l'assaut de la hauteur du moulin. Mais la division Leval, qui l'occupait, repoussa l'attaque, et sa ferme contenance apprit clairement à l'ennemi que tout espoir lui était interdit de ce côté !

Tandis que les Russes agissaient, Napoléon restait inactif. Malgré son apparente tranquillité, une terrible inquiétude le rongeait ; car il n'avait, à ce moment, rien à tenter. Il ne pouvait tirer d'Eylau le corps de Soult, qui déjà, sous la mitraille, y tenait avec tant de peine. Faire donner Augereau ou Saint-Hilaire contre le centre ennemi, c'eût été « les exposer à se briser contre un rocher brûlant ».

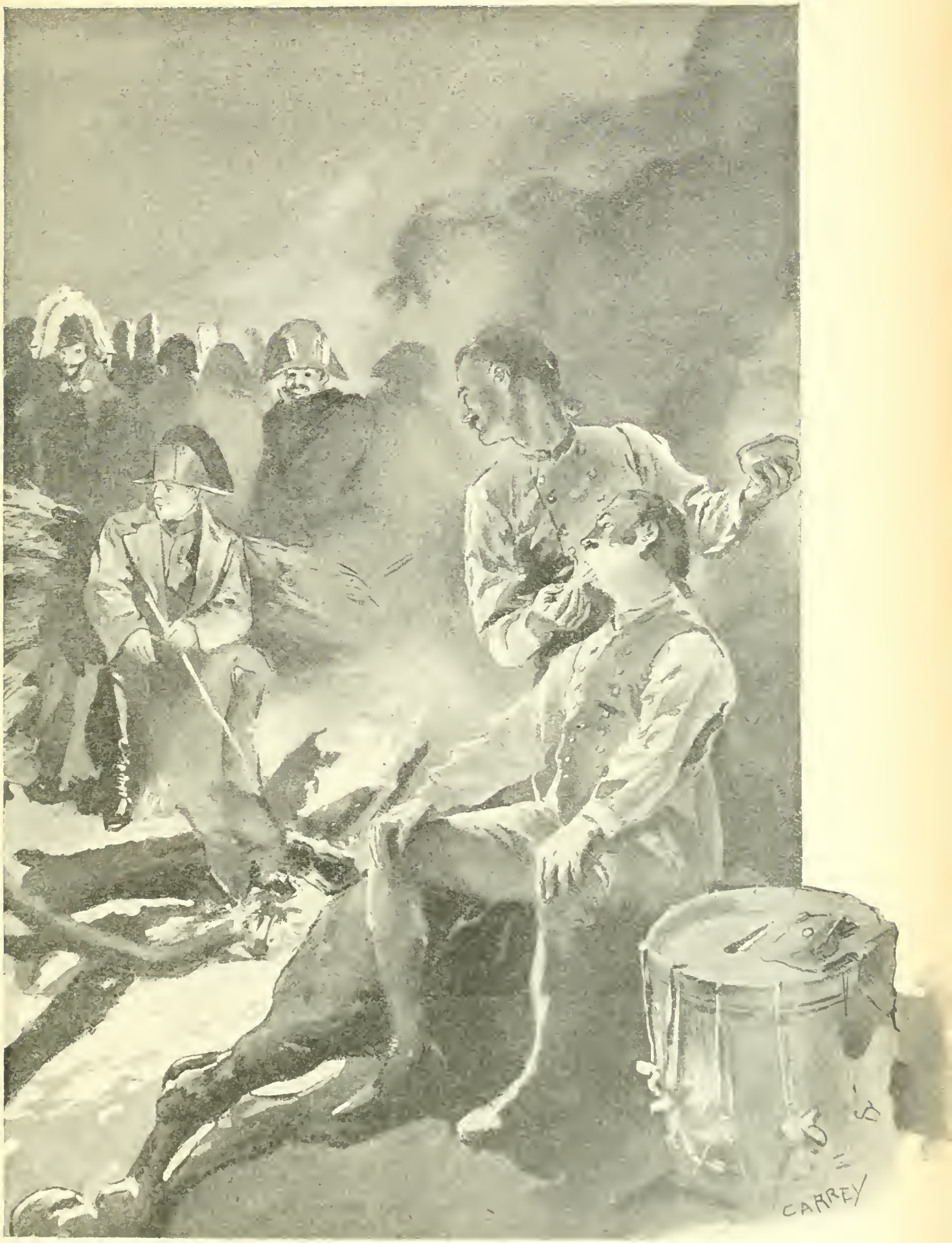
Il attendait, d'aspect impassible.

Mais, soudain, son calme visage eut un éclair de joie. Un aide de camp, qui accourait, lui apprenait que du haut du clocher d'Eylau on voyait Davout s'approcher de Serpallen.

* * *

Le grand et prudent maréchal parvenait, en effet, à Serpallen. Son corps d'armée était précédé de la division Friant. Tout de suite, celle-ci rencontra les Cosaques, les infatigables éclaireurs qui de toutes parts bourdonnaient aux flancs de l'armée russe comme des mouches autour d'une puissante bête. Quelques décharges bien ajustées leur parvinrent, et ils se dissipèrent ; ils s'enfuirent à toute bride, abandonnant Serpallen, que des compagnies d'infanterie légère occupèrent aussitôt.

La division, le village garni, s'étendit au dehors, sur la droite. Or, comme elle faisait ce mouvement, voici que des masses profondes de cette cavalerie, placée aux ailes, s'ébranlèrent pour charger. Mais Friant ne se laissa point surprendre. Le terrain lui offrait, par hasard, un mince moyen de résister à



LE BIVOUAC DE LA GARDE, DANS LA NUIT DU 7 FÉVRIER 1807

la charge : il l'employa. Toute la campagne à l'est du village était en pâturages, et il y avait, pour former des enclos à parquer les troupeaux, de longues et solides barrières de bois. Friant fit placer ses hommes derrière ce rempart naturel, si frêle et pourtant suffisant, et ceux-ci, fusillant à bout portant les cavaliers russes, les forcèrent à se replier en désordre.

Mais ils ne tardèrent pas à revenir, accompagnés cette fois d'infanterie, 9000 à 10000 hommes environ, l'une des colonnes serrées qui servaient d'arc-boutant à la ligne de bataille, et qui, maintenant, tentait de reprendre Serpallen. Une fois de plus, Friant utilisa le terrain, ou du moins l'étrange végétation de bois qui hérissait le terrain. Les barrières des parcs lui permettaient de se déployer sans crainte de la cavalerie. Il y laissa donc ses fantassins qui, par un feu nourri et bien dirigé, firent subir aux Russes des pertes considérables.

Ceux-ci, voyant l'inutilité des attaques de front, essayèrent de tourner la division, et, pour cela, envoyèrent sur notre droite une partie de leurs escadrons : un régiment formé en carré arrêta net cette démonstration. Puis Friant lança hardiment un grand nombre de tirailleurs qui gagnèrent le flanc des Russes. Ceux-ci alors se replièrent en arrière de Serpallen, entre ce village et Klein Sausgarten. Mais ils laissaient derrière eux, pour les couvrir, une nombreuse artillerie qui nous fit le plus grand mal.

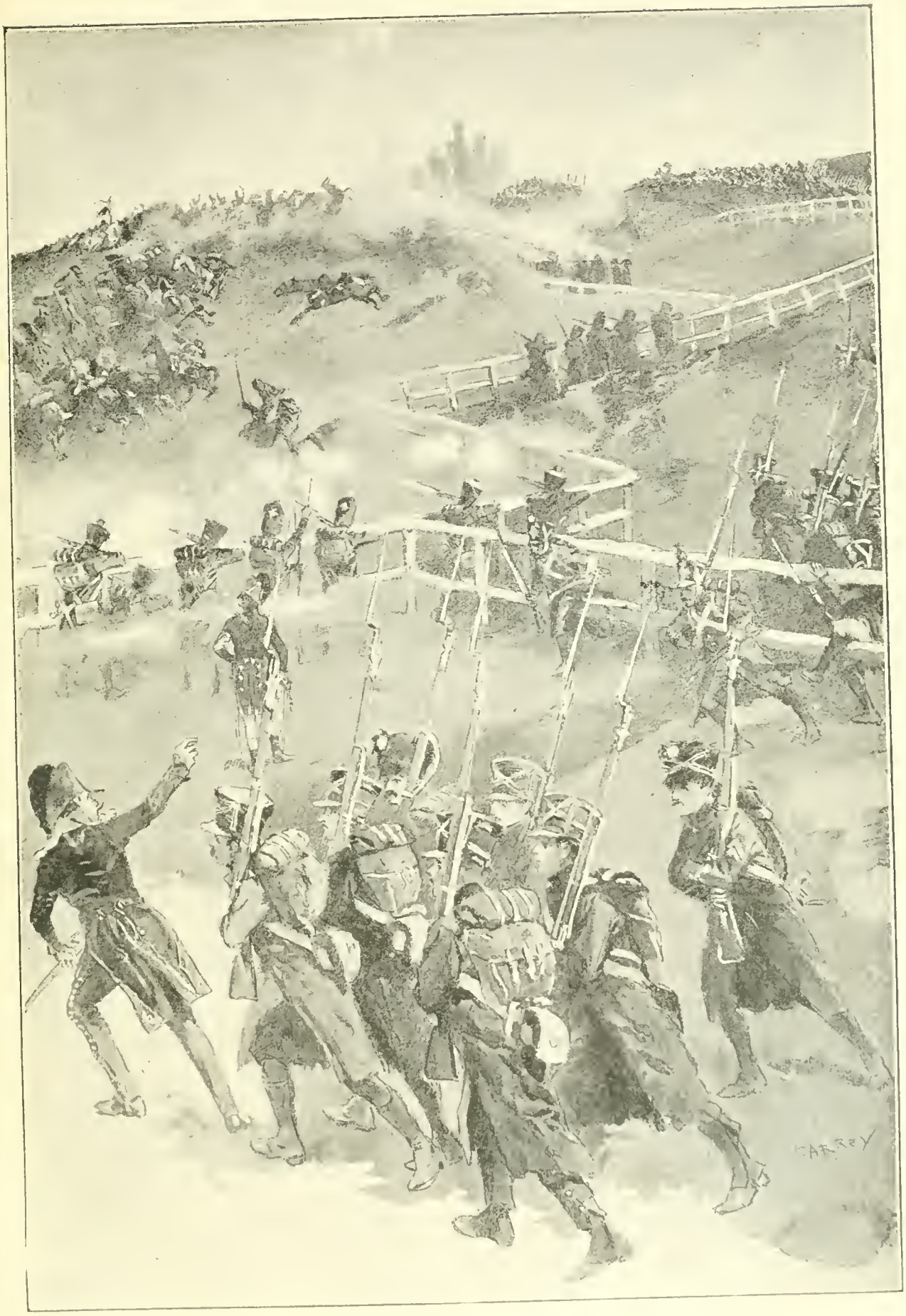
Or, à ce moment, la division Morand arrivant sur le champ de bataille, Davout en personne la plaçait à droite et à gauche du village. Friant gagnait Klein Sausgarten. Gudin, à son tour, arrivait à la rescousse, et les Russes étaient contraints de reculer jusqu'à la lisière du bois.

Cette fois pour l'empereur le moment était venu d'agir. Du point où il se trouvait, il avait vu très nettement les réserves russes marcher contre Davout, et il comprit que celui-ci allait être écrasé si l'on n'intervenait à temps. Il donna donc aussitôt ses ordres : la division Saint-Hilaire devait, de Rothenen où elle se trouvait, aller donner la main, vers Serpallen, à la division Morand ; deux des divisions d'Augereau devaient déboucher par l'intervalle entre Rothenen et Eylau, se lier à droite à la division Saint-Hilaire et atteindre, en face du centre russe, un point précis, un monticule que l'empereur désigna et qu'il fallait conserver à tout prix. Puis, toutes ensemble, les divisions formeraient une ligne oblique, du cimetière d'Eylau à Serpallen. Napoléon pensait arriver ainsi à culbuter les Russes en renversant leur gauche sur leur centre.

Le général Corbineau, aide de camp de l'empereur, venait de porter à Augereau l'ordre de s'avancer, lorsque, au moment précis où, ayant rempli sa mission, il allait repartir, on le vit battre l'air de ses bras et tomber à la renverse : un boulet venait de lui percer le flanc.

Ce fut avec un triste pressentiment que le brave maréchal fit transmettre l'ordre à ses divisions ; car il savait bien que son corps allait se briser contre le centre des Russes, solidement appuyés à plusieurs mamelons. Cependant on partit : déjà la division Saint-Hilaire avait quitté Rothenen, et, malgré le terrible feu d'artillerie qui la décimait, s'était déployée obliquement, la droite à Serpallen, la gauche dans la direction du cimetière. Les deux autres divisions, commandées par les généraux Desjardins et Heudelet, s'ébranlèrent. Elles restèrent en colonne serrée tant qu'elles furent dans le défilé ; puis, celui-ci franchi, elles se formèrent en bataille, et marchèrent, la première brigade de chaque division déployée, la deuxième en carré.

Mais, à ce moment, le vent s'éleva, et, avec lui, une épouvantable tourmente de neige. Le corps d'Augereau fut environné d'un tourbillonnement



LA DIVISION FRIANT ARRIVE SUR LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU

blanc, d'un épais nuage dans lequel toute direction devint impossible. Nos soldats n'avancèrent plus que tête basse pour résister à la rafale ; le vent, leur rabattant la neige au visage, en emplissait leurs yeux, les obscurcissait d'eau et de larmes, et ils marchaient droit devant eux, n'ayant plus de préoccupation que de se garantir contre la cuisante brûlure du froid. Alors il arriva sans doute que les têtes de colonnes, instinctivement, sans s'en douter, ne pouvant plus résister à l'attaque de face de ce glacial adversaire, durent marcher obliquement au vent, et, s'en trouvant un peu moins incommodées, continuer dans ce sens ; de sorte que le corps d'Augereau, au lieu de se porter à droite pour se lier à Saint-Hilaire, se rejeta fortement à gauche, laissant ainsi un vaste espace entre lui et le point où il aurait dû atteindre.

Les Russes, cependant, recevant la neige à dos, n'en étaient que fort peu incommodés. Ils virent donc distinctement s'avancer les Français, et, tout d'un coup, démasquèrent une formidable batterie de soixante-douze pièces qu'ils tenaient en réserve. Ce fut une épouvantable rafale de mitraille qui vint s'ajouter à la rafale de neige, mais bien plus terrible : en un quart d'heure la moitié du corps d'armée fut à terre. Le général Desjardins tomba, frappé à mort ; le général Heudelet fut grièvement blessé.

Or, à cet instant où nos malheureuses troupes, décimées, étaient bien assez occupées à combler les vides que le canon faisait dans leurs rangs, une énorme masse de cavalerie russe, pour achever le désarroi, se précipita sur elles. Sous la trombe, elles durent plier, mais elles le firent en bon ordre, malgré les incessantes charges de l'adversaire ; près du cimetière on fit halte.

Ce fut alors, tandis que les débris des héroïques régiments essayaient de se reformer autour de l'enclos funèbre, que la neige cessa de tomber, et un spectacle d'une morne désolation apparut à tous les yeux : sur la blancheur immaculée, des milliers de corps gisaient lamentablement ; la fumée tranchait sinistrement sur le ciel gris cendré, et, sur tout le terrain que venait de traverser le corps d'Augereau, une nuée de Cosaques s'agitaient, lugubres corbeaux de champ de bataille qui, d'un coup de lance, achevaient les blessés.

Et, séparée d'eux par la volée d'oiseaux pillards, les Français virent avec terreur que, sur un monticule, une poignée de leurs camarades était isolée, naufragée, perdue au milieu de la mer grondante et agitant un drapeau déchiré pour demander du secours. C'était le 14e qui, marchant en première ligne du corps d'Augereau, avait atteint le point que l'on devait à tout prix garder.

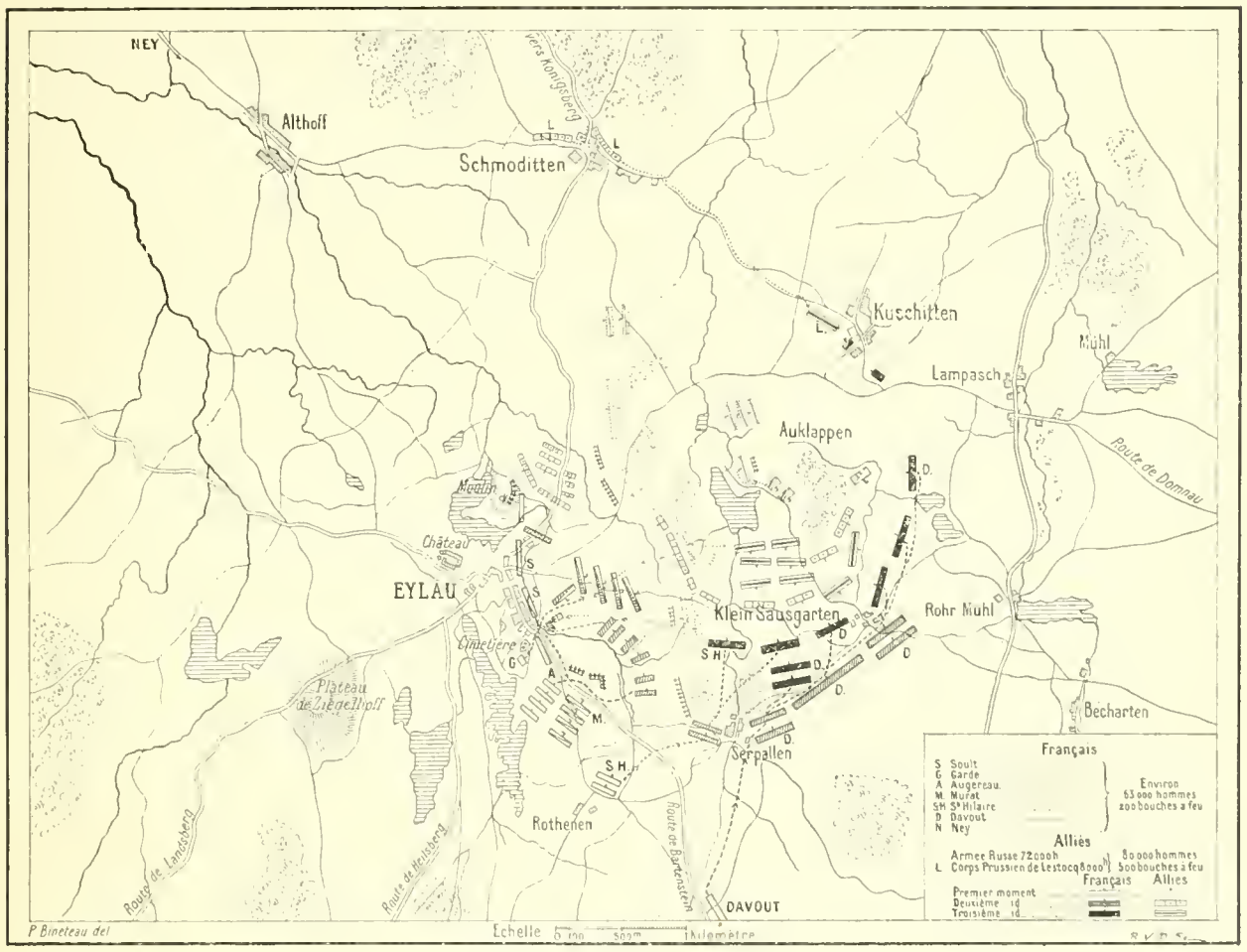
Le malheureux régiment avait fidèlement exécuté l'ordre reçu : il venait d'enlever et de dépasser les batteries ennemies, de rompre la première ligne d'infanterie, lorsqu'il fut chargé par la cavalerie russe et fort gêné dans ses mouvements par les hommes débandés d'un régiment voisin ; au même instant, les artilleurs russes reprenaient leurs pièces, et l'infanterie chargeait le 14e : seul maintenant, il allait être submergé par les vagues qui, de toutes parts, l'assaillaient... Napoléon, touché du dévouement de ces braves gens, voulut tenter de les sauver ; il prescrivit à Augereau de leur envoyer un officier, pour leur donner l'ordre de se former en carré et de rejoindre, tandis qu'une brigade de cavalerie allait partir pour les aider.

Un premier officier partit, puis un second : on ne les revit jamais. Comme ils avaient mis le sabre à la main au départ, il est fort à croire qu'ils avaient voulu se défendre contre les Cosaques sillonnant la plaine et que, fatalement, ils avaient succombé sous le nombre.

C'était à Marbot le tour de marcher. Il a fait de sa mission un récit émouvant auquel nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient les détails

circonstanciés de cette dramatique affaire où il manqua perdre la vie, et nous ne prendrons son récit qu'au moment où il parvient, sain et sauf, auprès des débris du 14e :

« Je trouvai le 14e formé en carré sur le haut du monticule ; mais, comme les pentes de terrain étaient fort douces, la cavalerie ennemie avait pu exécuter plusieurs charges contre le régiment français, qui, les ayant vigoureusement repoussées, était entouré par un cercle de cadavres de chevaux et de dragons russes, formant une espèce de rempart qui rendait désormais la position presque inaccessible à la cavalerie, car, malgré l'aide de nos fantassins, j'eus beaucoup de peine à passer par-dessus ce sanglant et affreux retranchement. J'étais enfin dans le carré ! — Depuis la mort du colonel Savary, tué au passage de l'Ukra, le 14e était commandé par un chef de bataillon. Lorsque, au milieu d'une grêle de boulets, je transmis à ce militaire l'ordre de quitter sa position pour tâcher de rejoindre le corps d'armée, il me fit observer que l'artillerie ennemie, tirant depuis une heure sur le 14e, lui avait fait éprouver de telles pertes que la poignée de soldats qui lui restait serait infailliblement exterminée quand elle descendrait dans la plaine ; qu'il n'aurait d'ailleurs pas le temps de préparer l'exécution de ce mouvement, puisqu'une colonne d'infanterie russe, marchant sur lui, n'était plus qu'à cent pas de nous : « Je ne vois aucun moyen de sauver le régiment, dit le chef de bataillon ; retournez vers l'Empereur, faites-lui les adieux du 14e de ligne, et portez-lui l'aigle qu'il nous avait donnée et que nous ne pouvons plus défendre ; il serait trop pénible, en mourant, de la voir tomber aux mains



LA BATAILLE D'EYLAU

des ennemis ! » Le commandant me remit alors son aigle, que les soldats, glorieux débris de cet intrépide régiment, saluèrent pour la dernière fois des cris de : *Vive l'Empereur !* eux qui allaient mourir pour lui ! C'était le *Cæsar, morituri te salutant !* de Tacite ; mais ce cri était ici poussé par des héros ! »

Ce trait de merveilleuse abnégation donne une idée de ce qu'était le souffle animant cette armée.

Ajoutons, pour en finir avec ce vaillant régiment, qu'il put avec des pertes énormes — et au prix de quels efforts ! — se rapprocher des murs d'Eylau, sans avoir abandonné son drapeau (que Marbot, blessé, n'avait pu prendre), et qu'il soutint de nouveaux combats jusqu'à la nuit.

* * *

Augereau, cependant, venait d'être assez grièvement blessé. Il se fit porter dans le cimetière, auprès de Napoléon, et, là, se plaignit amèrement à lui de n'avoir pas été secouru à temps. « Une morne tristesse régnait sur les visages, dans l'état-major impérial. Napoléon, calme et ferme, imposant aux autres l'impassibilité qu'il s'imposait à lui-même, adressa quelques paroles de consolation à Augereau, puis il le renvoya sur les derrières, et prit ses mesures pour réparer le dommage. » Il fallait d'abord nettoyer de Cosaques tout l'espace qui se trouvait entre nous et les Russes. Pour cela, il ramassa quelques escadrons de dragons qui se trouvaient proches, les chasseurs de la garde, et les chargea de cette tâche. Puis il fit appeler Murat, qui accourut au galop. Il était temps : voyant le désastre d'Augereau et voulant en profiter, le centre russe commençait à se porter en avant. Même une colonne de quelques milliers de grenadiers russes n'était plus très loin du cimetière.

— *Eh bien !* dit Napoléon à Murat, *nous laisseras-tu manger par ces gens-là ?*

Quelques instants après, quatre-vingts escadrons s'ébranlaient. Mais il fallait agir vite, car l'infanterie ennemie approchait toujours du cimetière que défendaient six bataillons de la garde à pied.

« Murat part au galop, réunit ses escadrons, puis les fait passer entre le cimetière et Rothenen, à travers ce même débouché par lequel le corps d'Augereau avait déjà marché à une destruction presque certaine. Les dragons du général Grouchy chargent les premiers, pour déblayer le terrain et en écarter la cavalerie ennemie. Ce brave officier, renversé sous son cheval, se relève, se met à la tête de la seconde brigade, et réussit à disperser les groupes de cavaliers qui précédaient l'infanterie russe. Mais, pour renverser celle-ci, il ne faut pas moins que les escadrons vêtus de fer du général d'Hautpoul. Cet officier, qui se distinguait par une habileté consommée dans l'art de manier une cavalerie nombreuse, se présente avec vingt-quatre escadrons de cuirassiers, que suit toute la masse des dragons. Ces cuirassiers, rangés sur plusieurs lignes, s'ébranlent et se précipitent sur les baïonnettes russes. Les premières lignes, arrêtées par le feu, ne pénètrent pas et, se repliant à droite et à gauche, viennent se reformer derrière celles qui les suivent, pour charger de nouveau. Enfin l'une d'elles, lancée avec plus de violence, enfonce sur un point l'infanterie ennemie et y ouvre une brèche à travers laquelle cuirassiers et dragons se précipitent à l'envi les uns des autres. Comme un fleuve qui a commencé à percer une digue l'emporte bientôt tout entière, la masse de nos cavaliers, ayant une fois entamé l'infanterie des Russes, achève en peu d'instants de renverser leur première ligne. Nos cavaliers se dispersent alors pour sabrer. Une affreuse mêlée s'engage entre eux et les fantassins russes. Ils vont, viennent et frappent de tous côtés ces fantassins opiniâtres. Tandis que la première ligne d'infanterie est ainsi culbutée et hachée, la seconde se replie à un bois, qui se voyait au fond du

HÉROÏQUE DÉFENSE DU 14e DE LIGNE

champ de bataille. Il restait là une dernière réserve d'artillerie. Les Russes la mettent en batterie et tirent confusément sur leurs soldats et sur les nôtres, s'inquiétant peu de mitrailler amis et ennemis, pourvu qu'ils se débarrassent des redoutables cavaliers. Le général d'Hautpoul est frappé à mort par un biscaïen. Pendant que notre cavalerie est ainsi aux prises avec la seconde ligne

de l'infanterie russe, quelques parties de la première se relèvent çà et là pour tirer encore. A cette vue, les grenadiers à cheval de la garde, conduits par le général Lepic, l'un des héros de l'armée, s'élancent à leur tour pour seconder les efforts de Murat. Ils partent au galop, chargent les troupes d'infanterie qu'ils aperçoivent debout et, parcourant le terrain en tous sens, complètent la destruction du centre de l'armée russe dont les débris achèvent de s'enfuir vers les bouquets de bois qui lui ont servi d'asile. »

Telle fut, d'après Thiers, cette mémorable et terrible charge, « la plus extraordinaire peut-être de nos grandes guerres », dont le résultat immédiat fut de culbuter le centre des Russes et de le repousser à une grande distance.

Mais, pendant cette charge, la colonne de grenadiers russes, isolée, que nous avons vue s'avancer vers le cimetière, y était parvenue. Elle se composait de 3 000 à 4 000 hommes qui vinrent se heurter à l'église d'Eylau et menacer le cimetière occupé par l'état-major impérial. Mal leur en prit. La garde à pied, qui n'avait pas encore tiré un coup de fusil, saisit avec joie cette occasion de se détendre. Les malheureux grenadiers russes, abordés par la garde à la baïonnette, refoulés les uns sur les autres, sabrés par deux régiments de chasseurs que Murat lança pour compléter leur désastre, furent presque tous pris ou tués à quelques pas de Napoléon et sous ses yeux !

Et pourtant, malgré ces résultats considérables, Napoléon ne pouvait rien tenter encore de décisif : à sa droite, le résultat du combat engagé par Davout était douteux, le corps d'Augereau était hors d'état d'agir, celui de Soult indispensable à la garde d'Eylau ; il ne lui restait comme suprême réserve que quelques bataillons de la garde à pied ; et il ignorait encore qui des deux, sur sa gauche, de Lestoq ou de Ney, arriverait le premier sur le champ de bataille.

Et il attendait, plus calme et plus impénétrable encore que de coutume.

* * *

A droite, fort heureusement, la fortune nous souriait. A l'instant même où le corps d'Augereau avait été accueilli par une grêle de mitraille, la division Saint-Hilaire avait eu le même sort. Les tourbillons de neige l'avaient empêchée de voir une importante masse de cavalerie accourant sur elle, et elle avait été, ainsi qu'une partie du corps de Davout, ramenée en arrière. Mais, sous les objurgations du vaillant maréchal, tout le monde se reportait en avant.

A droite, cependant, Friant et Gudin occupaient Klein Sausgarten sur le flanc des Russes, après une lutte acharnée ; même, des détachements avaient poussé jusqu'à Kuschitten, sur les derrières des Russes. Nous étions donc, de ce côté, en fort bonne posture.

Mais soudain, ce que craignait Napoléon se produisit. Les troupes prussiennes parurent sur le champ de bataille. Lestoq arrivait par Althof avec 8 000 hommes, « ayant tout juste le temps de porter un coup avant d'être atteint lui-même ». Par Schmoditten, il arriva jusqu'à Kuschitten : là, se trouvait la division Friant qui avait déjà refoulé la gauche ennemie sur son centre. Dès lors, les événements se précipitent.

Les Russes sont ralliés par lui, et tous fondent impétueusement sur le village de Kuschitten dont ils parviennent à déloger les Français. Lestoq, tout glorieux de ce premier succès, se voit déjà reprenant les positions du matin. Ses troupes s'avancent, déployées sur deux lignes, précédées d'une nombreuse artillerie, appuyées aux ailes par deux colonnes russes : il espère, passant ainsi sur les derrières du champ de bataille, ramener Davout sur Klein Sausgarten, et de là sur Serpallen. Mais Davout, Friant et Gudin accourent. La plus grande partie des deux divisions se place, couverte par toute l'artillerie

NAPOLÉON, LE LENDEMAIN D'EYLAU, VISITE LE CHAMP DE BATAILLE

du corps d'armée, s'appuyant à des bois, des marais, des ressauts de terrain, en des formations très diverses. Davout parcourt les rangs, encourageant les soldats : « Les lâches iront mourir en Sibérie, dit-il ; les autres mourront ici en gens d'honneur. » Et l'attaque des Prussiens et des Russes s'arrête là. Le corps de Davout reste définitivement à Klein-Sausgarten, d'où il menace les derrières de l'ennemi...

A ce moment tout proche de la nuit, les deux armées qui avaient tiré tant de sang de leurs veines étaient épuisées : 30 000 Russes jonchaient la terre, d'autres s'enfuyaient. Il était bien visible que la fortune penchait en faveur des Français. Pourtant, Benningsen hésitait encore ; livré aux plus cruelles anxiétés, il délibérait avec ses lieutenants. Une dernière et bien grave nouvelle le vint décider : Ney débouchait d'Althof.

Dès lors il n'y avait plus qu'à battre en retraite, car si Davout, arrivé à Klein-Sausgarten, rejoignait Ney arrivé à Schmoditten, l'armée russe était enveloppée.

Benningsen donna les ordres de départ. Toutefois il voulut, pour assurer sa retraite, tenter d'enlever à Ney le village de Schmoditten. Il faisait nuit : les troupes de Ney, arrivées tard, ne connaissaient pas le terrain. On pouvait donc espérer les surprendre. Mais Ney était sur ses gardes. Il laissa approcher l'assaillant, et, quand il fut à bonne distance, l'arrêta net par un feu tiré à bout portant. Une charge à la baïonnette mit fin à toute tentative des Russes.

. . . . . .

La nuit qui suivit la bataille fut des plus dures. Il avait été défendu de quitter les rangs, et les soldats souffraient du froid et de la faim ; cependant, on riait dans quelques bivouacs, témoin cette scène de deux artilleurs qui, ayant été absents de la bataille, furent jugés par leurs camarades et reçurent d'eux *la savate*.

Mais le lendemain, au jour naissant, le champ de bataille apparut dans toute son horreur. Sur la vaste étendue d'une blancheur glacée, morts et mourants formaient de larges taches sombres, des milliers de chevaux gisaient, pauvres carcasses lamentablement raidies ou, vivantes encore, détachant des ruades suprêmes contre la mort. Des canons dressaient vers le ciel leurs gueules jadis menaçantes, aujourd'hui vaincues ; des caissons épars, renversés ou debout encore, offraient des trous béants. Au loin, des maisons flambaient, lançant de lugubres gerbes d'étincelles.

L'Empereur parcourut le terrain du combat. Pour la première fois, cet homme impitoyable qui, si souvent, avait, sans s'émouvoir, assisté à de semblables spectacles, se sentit le cœur étreint d'horreur. L'impression ressentie par lui fut très forte et ineffaçable ; et il acheva sa funèbre promenade, plus triste que jamais ses fidèles ne l'avaient vu.

Eylau, pourtant, était une belle victoire : pour 10 000 hommes hors de combat, Napoléon avait tué aux Russes 12 000 soldats, blessé 15 000, fait 3 000 à 4 000 prisonniers, pris 24 canons et 16 drapeaux. L'ère du triomphe n'était pas close pour lui, et cette même année 1807 en devait compter deux nouveaux : Friedland et Tilsitt.

Mais, sans doute, au moment où la fortune avait failli le trahir, il avait senti le frôler l'aile froide de la défaite ; peut-être avait-il eu l'intuition d'autres heures critiques qui, celles-là, ne seraient point suivies des minutes enivrantes de la victoire ; peut-être, se sentant emporté par l'inéluctable fatalité, songeait-il mélancoliquement à s'arrêter dans sa course frénétique, lorsque, laissant errer ses yeux sur l'immense scène de désolation, il s'écriait :

« Ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre ! »

LIEUTENANT L***.

LA FABRICATION

D'UNE BOTTINE A PRIX FIXE

J'ai dit, en un précédent article, comment j'avais été entraîné à rechercher dans l'étude des procédés de fabrication la justification des très bas prix auxquels se vendent les vêtements de confection. C'est par un sentiment de curiosité inverse que j'ai été conduit à m'occuper des compléments de toilette, chaussures, chapeaux, gants. Je voulais savoir comment une veste et même un complet pouvaient coûter moins cher qu'une paire de chaussures, le pantalon moins cher qu'un chapeau, le gilet moins cher qu'une paire de gants. Évidemment ces compléments de toilette, très utiles, nécessaires même, mais non pas indispensables, étaient restés en quelque sorte, et comparativement aux pantalons à 1 fr. 75, des objets de demi-luxe; évidemment encore les fabricants, tout comme ceux de la confection, devaient avoir fait les plus grands efforts pour abaisser sans cesse leurs prix de revient et pour livrer à la consommation les meilleurs produits au meilleur marché possible. Si les prix de vente se maintenaient élevés, la raison ne pouvait résider que dans la nature du travail, travail nécessitant des manipulations nombreuses et spécialement délicates.

Ces suppositions faites, il me fallait les vérifier. Bien entendu, pour raisonner juste, je ne pouvais m'arrêter à la chaussure en carton, sans aucune consistance, et qui n'est pas établie pour l'usage, mais pour un débit de duperie; de même je devais laisser de côté les pesantes chaussures de terrassiers et de manœuvres; elles sont, à la vérité, très solides, mais si grossières et si lourdes qu'elles chaussent sans habiller. Elles ne pouvaient me servir de terme de comparaison avec les costumes confectionnés, créés pour vêtir avec une correction suffisante la classe moyenne des artisans, petits employés et travailleurs, tous gens vivant dans la fréquentation bourgeoise et, par là même, obligés à certaines apparences.

Or l'article de cordonnerie correspondant à ces costumes, ce qu'on peut appeler la *chaussure de confection*, c'est le soulier ou la bottine à prix fixe, imitation mécanique de ces cousus main que les cordonniers de vrai luxe ne font pas payer moins de 25 ou 30 francs la paire. Cette chaussure, que nous avons vue débuter au prix fixe de 13 fr. 50, puis descendre successivement à 12, 10 et 8 fr. 50, est d'un emploi pratique, très courant; c'est donc elle qu'il fallait étudier.

L'usine où je devais la voir fabriquer et où je reçus le plus bienveillant des accueils, me parut une sorte de ruche immense, admirablement éclairée, dans laquelle travaillait tout un monde d'ouvriers devant tout un monde de machines.

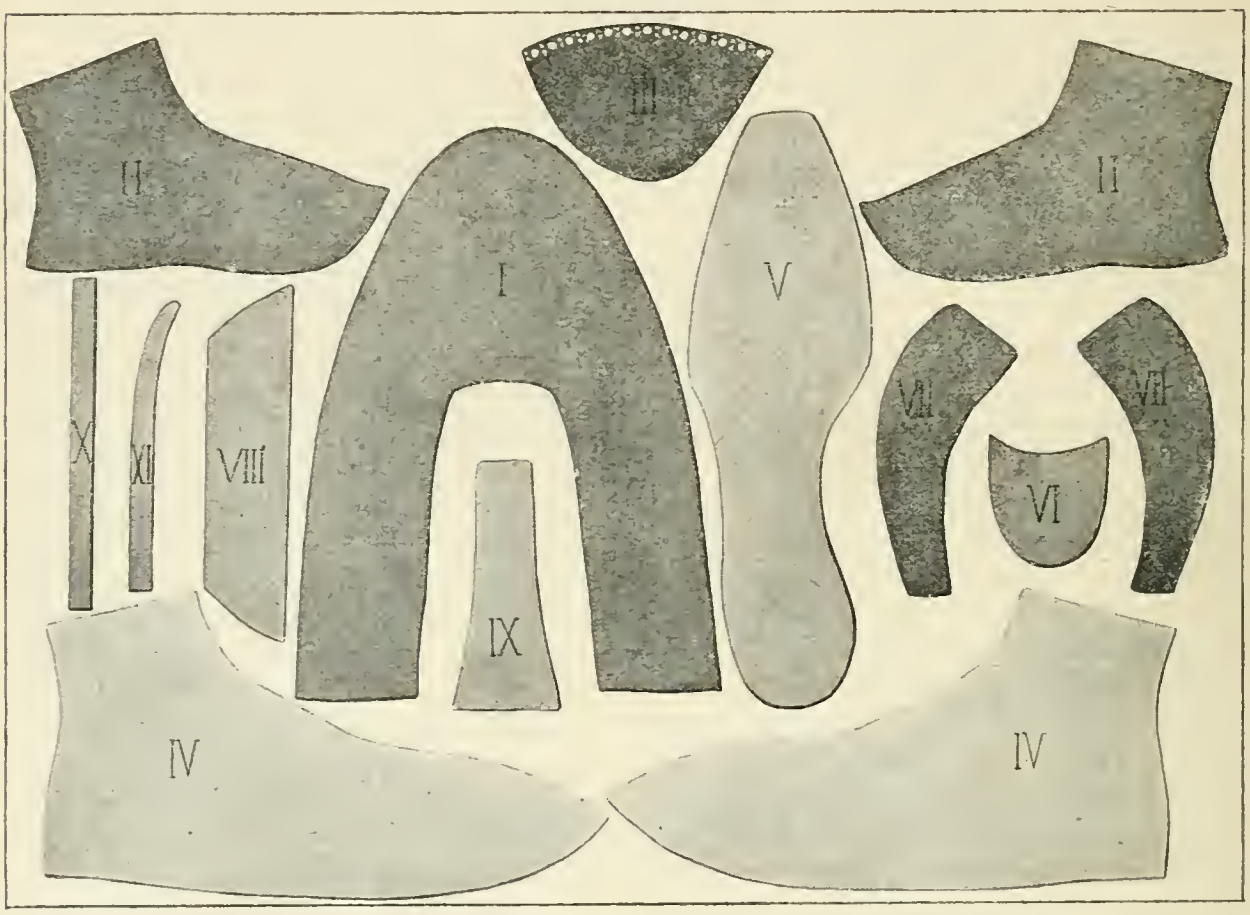
Étourdi, dès mon entrée, par la trépidation de la vapeur et par le battement des marteaux, j'eus tout d'abord l'impression d'un chaos. Par bonheur, le très aimable industriel qui m'avait ouvert ses vastes ateliers, m'avait en même temps très complaisamment confié à l'un de ses contremaîtres, homme d'expérience et de sens pratique qui, répondant à mon désir de suivre la confection d'un article depuis le point de départ jusqu'à l'achèvement final, me conseilla la bottine à boutons pour homme, la bottine à 12 francs. Elle est, en quelque sorte, l'article type de la série à bon marché, et devait m'offrir l'avantage de passer en revue, d'une seule fois, tous les détails de la grande fabrication.

Ce programme répondait entièrement au but que je m'étais proposé; j'y acquiesçai, et la visite commença par l'examen de la matière première, principe de toute industrie.

En cordonnerie, la matière première, c'est le cuir, et non pas seulement le cuir, mais aussi les peaux. Sous le nom de peaux, on désigne tout ce qui s'emploie pour le *dessus* de la chaussure, sous le nom de cuirs, ce qui s'emploie pour le *dessous*. Les peaux (veau, chèvre, chevreau ou mouton) se mégissent à Paris; cependant les veaux cirés arrivent tout préparés de Milhau, dans l'Aveyron, et les cuirs de vache viennent de Touraine, expédiés en six morceaux, les collets, les flancs et les croupons.

Du magasin d'entrée toute cette matière première passe à l'atelier de coupe, où elle se débite à la main; car l'usine que je visitais était mixte, c'est-à-dire que quelques-unes des opérations concourant à la fabrication de la bottine, se faisaient encore sans l'intervention de la vapeur ou de l'électricité.

Ce n'est pas qu'elle ne fût, comme les autres, soumise aux lois du progrès; bien au contraire, elle s'apprêtait à transformer sa machinerie partielle en cette machinerie complète qui, pour me servir d'une expression courante, reçoit *blé* la matière première et la rend *pain;* et quand paraîtra cet article, elle aura supprimé dans la plus large mesure la part de l'homme. La difficulté de recruter de bons ouvriers, la pratique des nouvelles mœurs qui leur enlève l'esprit sédentaire, la fatalité de la concurrence, le principe d'imitation qui, pour une même époque, généralise les mêmes usages, tout ce despotisme du progrès s'impose aux usines qui veulent être de leur temps. C'est l'un des articles de notre décalogue moderne qui



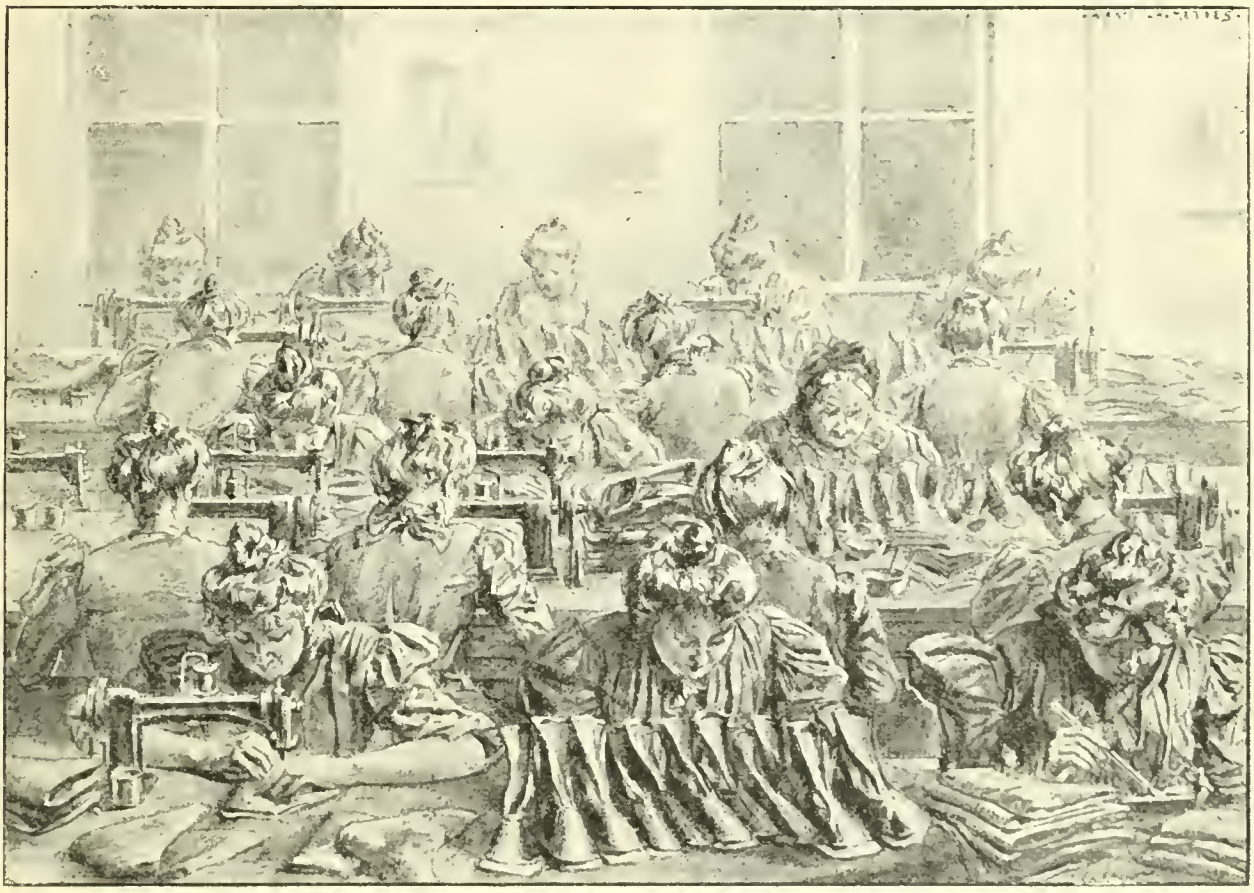
LES MORCEAUX DE LA BOTTINE

I. — Claque.
II, II. — Tiges.
III. — Bout rapporté.
IV, IV. — Toile de doublure.
V. — Semelle.
VI. — Talon.
VII, VII. — Patte et sous-patte.
VIII. — Contrefort.
IX. — Glissoir.
X. — Haut de tige.
XI. — Sous-boutons.

dit à la matière : « Entre blé, tu sortiras pain; entre cuir, tu sortiras soulier. »

Cependant cette machinerie complète pour la cordonnerie est si divisée, si multiple, que les degrés trop complexes de la manipulation laissent uniquement à l'observateur l'impression du mouvement d'impulsion mécanique et de monotone uniformité. Je me félicitais donc d'assister aux derniers jours du fonctionnement de l'ancienne méthode mixte et de pouvoir la présenter au lecteur. Elle offre l'avantage d'être beaucoup plus facile à suivre; et, sur ce, reprenant le récit de ma visite, je reviens à la coupe.

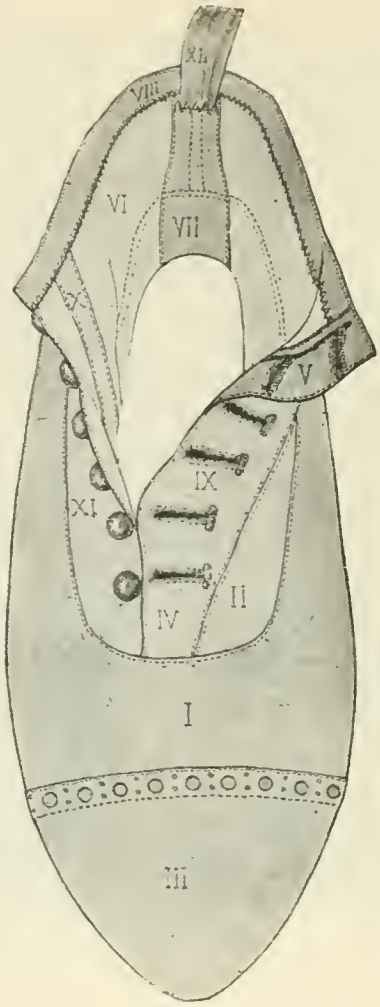
La coupe s'opère à l'aide de *patrons*. Pour chaque création nouvelle, un patronnier, ouvrier supérieur et fort bien payé, combine et dessine les différentes pièces qui la composent; il en fait ensuite des gabarits de carton, qui sont reproduits en fer-blanc pour le service courant de la coupe. Ils sont alors rangés comme des livres dans de grands casiers qui garnissent toute la surface des murs de l'atelier de coupe. C'est une vaste bibliothèque, vers laquelle le contremaître qui me servait de guide m'avait conduit pour choisir le *patron* de ma bottine. Mais, parmi les milliers de morceaux de fer-blanc alignés contre les murs, le chef de coupe seul peut trouver vite ce qu'il cherche; grâce à son aide, je fus bientôt en possession des morceaux qui m'étaient nécessaires, claque, bout rapporté, glissoir, haut de tige, sous-bouton, corps de doublure, tige, patte et sous-patte, et je les remis à deux coupeurs qu'il m'avait désignés parmi les quarante qui travaillaient, penchés sur leurs tables de coupe.



ATELIER DE PIQUAGE — APPRÊTEUSES ET MÉCANICIENNES

Tandis qu'un des coupeurs, suivant au crayon les bords d'un patron, traçait sur le coutil mes deux morceaux de doublure, puis les découpait au tranchet, l'autre, directement, sans tracé

préalable, coupait, à l'aide des patrons respectifs, les tiges dans du veau mégissé, la claque dans du veau ciré, le haut de tige et la sous-patte dans du chevreau glacé, et le glissoir dans du veau; puis il enleva à l'emporte-pièce



I. — Claque.
II. — Tiges.
III. — Bout rapporté.
IV. — Patte.
V. — Sous-patte.
VI. — Doublures.
VII. — Glissoir.
VIII. — Haut de tige.
IX. — Boutonnières.
X. — Sous-boutons.
XI. — Boutons.
XII. — Tirant.

CHAUSSURE A LA SORTIE DE LA PIQURE ET TERMINÉE PAR LA FINISSEUSE DE BOUTONNIÈRES

sur le bout rapporté le motif à jour qui en est l'ornement ordinaire; dès lors mes morceaux étaient prêts, et je passai avec eux dans l'atelier de piquage.

Quel bruit! Soixante machines, actionnées par l'électricité, servent au travail de cent vingt ouvrières. Au milieu du tapage assourdissant, il faudrait crier pour s'entendre. Aussi le metteur en main, habitué à parler le moins possible pour faire exécuter le travail, me prit-il simplement mes morceaux afin de les porter à deux *apprêteuses*. Celles-ci sont en quelque sorte les servantes d'une mécanicienne, à laquelle elles préparent l'ouvrage sans relâche. L'une des apprêteuses rabat ceux des bords qui sont à rabattre et les colle; l'autre assemble les différents morceaux et passe ce premier bâti à la mécanicienne, qui pique les tiges avec la machine plate, puis la claque sur la machine canon ou machine à tube, ingénieusement combinée pour le piquage des surfaces courbes. Une fois piquée, ma bottine change de mains pour aller, sous les doigts agiles d'une autre mécanicienne, recevoir ses boutonnières. Là, pas d'apprêteuses, la machine seule agit; elle perce et borde en même temps les boutonnières, dont elle peut exécuter jusqu'à quatre mille par jour.

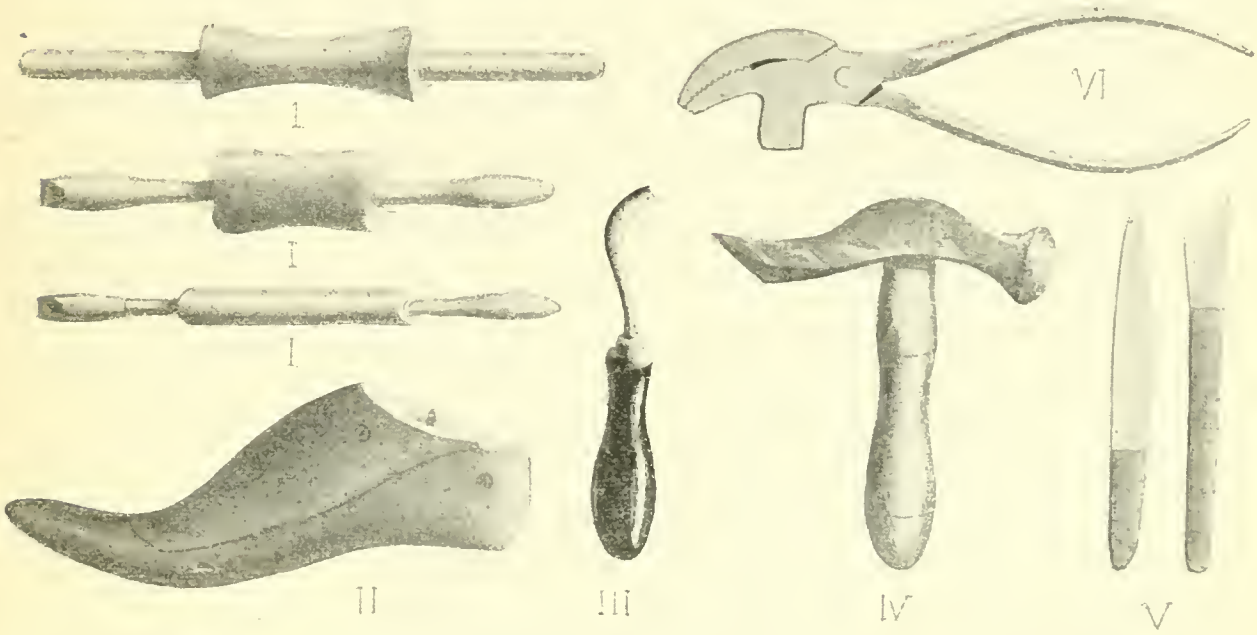
Et, tout autour de moi, sous le grand jour de l'atelier, c'est comme une fièvre de vitesse, un besoin de travail intensif qui commande le labeur des apprêteuses et des mécaniciennes, qu'elles fassent les bâtis, les piqûres ou les boutonnières, qu'elles s'occupent des bottines à douze francs ou des souliers de femmes de formes délicates, qu'elles bordent des boucles de chaussons ou posent des œillets aux souliers lacés, pas une minute le tressautement saccadé des machines ne s'arrête.

Cependant toutes ces ouvrières n'avaient pas cet air surmené de fatigue, cet air malheureux qui m'avait tant frappé chez les ouvrières de la confection. Sorti de l'atelier, j'en fis la remarque au contremaître.

— C'est que ce sont, me répondit-il, des ouvrières presque privilégiées. Leur besogne n'est pas fatigante dans les maisons comme la nôtre, où les machines marchent au moteur; de plus, elle est assez bien payée, nos apprêteuses recevant, pour la journée de dix heures, de 3 francs à 3 fr. 50, et nos mécaniciennes, de 4 à 5 francs. Il est vrai que notre partie vent du coup d'œil et de la main; avec l'extrême vitesse de nos machines et nos genres si variés, le travail est particulièrement exigeant. Il

réclamerait d'anciennes ouvrières et malheureusement notre noyau n'en est jamais suffisant; apprêteuses ou mécaniciennes, elles ne veulent, le plus souvent, s'engager que pour une saison.

N'est-ce pas la logique des faits? Plus la machine a supprimé d'ouvrières, moins est grand le nombre de celles parmi lesquelles la sélection trouve à se faire. Et plus rares sont les bonnes, plus elles se croient indispensables et moins elles sont fidèles. Tandis que nous échangions ces réflexions, ma bottine était piquée, je la crus prête pour le semmelage. Il s'en fallait de quelques points encore, mais ces trois points, insignifiants en eux-mêmes, nécessitaient tout un voyage, les chaussures devant sortir de l'usine pour le finissage des boutonnières. En effet, dans la fabrication mixte, la machine ne bride pas les boutonnières et ne pose pas les boutons; elle abandonne cette besogne à des *finisseuses*, ordinairement femmes d'ouvriers et qui travaillent chez elles à leurs heures et aux pièces. Je joignis donc ma bottine à toutes celles qui se trouvaient amoncelées en tas, dans l'attente du prochain départ et, pour ne pas interrompre mon étude, qu'il me fallait poursuivre jusqu'au bout des opérations, j'avisai, sur les indications de mon guide, un arrivage qui venait de rentrer à l'usine, avec les points d'arrêt faits aux boutonnières et les boutons posés; j'y pris un modèle en tout semblable à celui que je venais de quitter et je le portai, précédé de mon guide, à l'atelier de montage pour la pose de la première semelle.



LES OUTILS DU MONTEUR

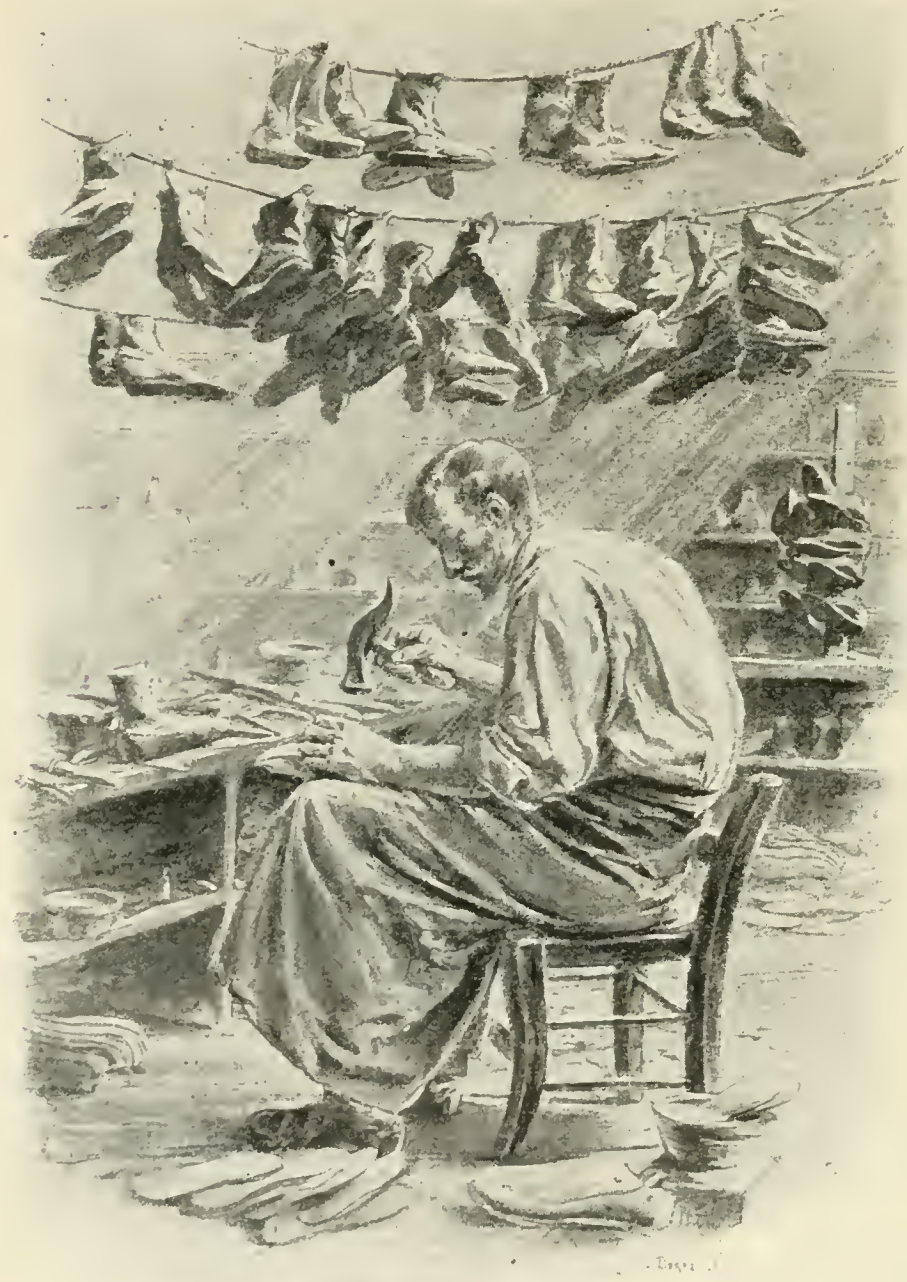
I, I, I. — Astics.
II. — Forme.
III. — Outil à ouvrir les gravures.
IV. — Marteau.
V. — Tranchets.
VI. — Pince à monter.

Cette première semelle ou semelle intérieure n'est pas la semelle de fatigue et de marche; elle sert uniquement de base solide au dessus qui s'y fixe et qui, d'enveloppe vide, devient alors corps de bottine.

En langage technique, ce dessus, que nous avons vu se composer de onze pièces (les deux tiges, la claque, le bout rapporté, les doublures, etc., auxquels vient s'ajouter le contrefort), s'appelle, d'une manière générale, la *tige*.

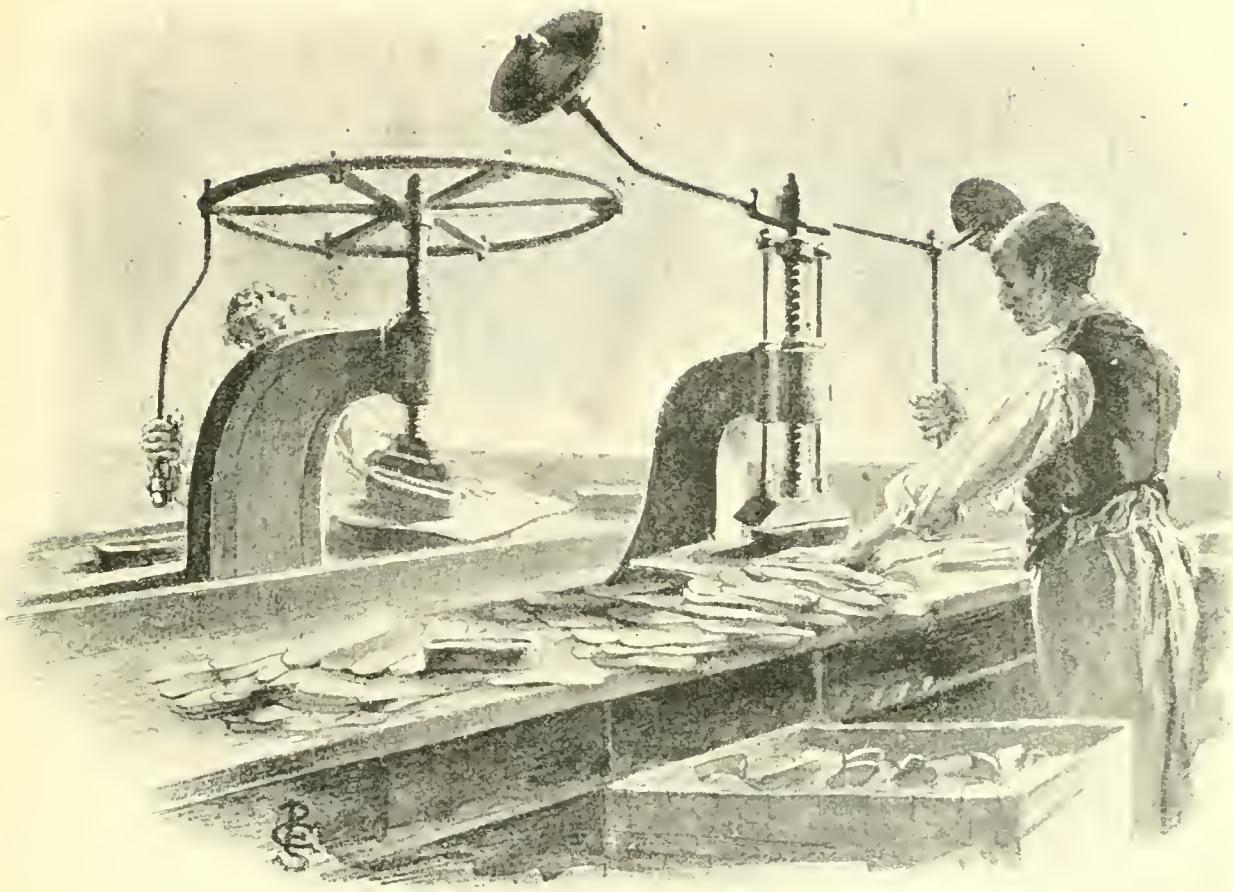
Pour *monter* cette tige, c'est-à-dire pour la fixer à la première semelle, l'ouvrier en chausse une forme qu'il renverse ensuite et sur le plat de laquelle il pose cette semelle; puis il étire avec ses pinces les bords de la tige, il les

rabat sur la semelle, les écrase au marteau et les maintient avec quelques pointes. Il tire, replie, tape, cloue, et ce n'est pas tout; car de cette ébauche dépendra la bonne façon, le chic définitif de la bottine. Aussi avec son *astic*, sorte de rouleau lissoir en buis, à double manche, et qu'il actionne solidement des deux mains, il assouplit la tige sur la forme et lui imprime la cambrure voulue.



LE MONTAGE

L'usine que je visitais employait à l'intérieur quarante monteurs seulement, que je voyais travailler, montant les uns au genou, les autres à l'étau, selon le genre d'article. Le gros du montage se fait surtout au dehors, et c'est l'occasion d'une nouvelle sortie pour les tiges qui, rentrées de chez les finisseuses de boutonnières, repartent chez les monteurs. Ceux-ci reçoivent l'ouvrage par douzaine de paires. Leurs femmes viennent en prendre livraison et le rapportent, en touchant le salaire, 75 centimes par paire. C'est un gain de 9 fr. par jour, les vingt-quatre bottines pouvant se monter dans les douze heures. C'est un excellent salaire, et le montage au dehors pour le compte des fabricants supérieurs est très recherché; car les maisons qui produisent la chaussure inférieure à très bas prix ne donnent plus aux monteurs que 40 centimes par paire. D'un bon salaire ils en ont fait un mauvais. Tout patron qui baisse ses prix de vente doit augmenter beaucoup son développement d'action pour maintenir son chiffre d'affaires; il accroît ainsi ses frais généraux et ses risques, et, pour retrouver ses bénéfices,



LE DÉCOUPAGE DES SEMELLES

il se voit obligé de faire perdre à l'ouvrier plus qu'il ne peut faire gagner à l'acheteur. Et ce n'est pas seulement l'ouvrier qui paye les frais de ce bon marché à outrance; c'est le travail lui-même qui, perdant de sa valeur matérielle, perd en même temps de sa valeur morale et sociale. Grave problème pour nos générations, qui ne semblent pas en voie de le résoudre.

Cependant, après un dernier coup d'astic, le monteur venait de me remettre ma bottine. Elle avait maintenant figure de chaussure; mais il lui manquait encore sa semelle de marche, sa seconde semelle, dite proprement la *semelle*. Celle-ci se découpe, comme la première et comme le contrefort, dans un atelier spécial, l'atelier de *découpage*, où je fus conduit pour aller la prendre.

Le contremaître voulut bien la faire découper devant moi. Il me mit d'abord à même de choisir, parmi les cuirs de vache entassés sur le sol, le meilleur morceau, celui du croupon, dont il présenta l'un des côtés à la machine. Placé sur un billot de bois très résistant, en orme tortillard, le morceau est tranché d'un coup, par un emporte-pièce d'acier, sous la pression d'un puissant balancier, et l'opération est si rapide, qu'à peine eus-je le temps de la voir. Et c'est ainsi que cinq découpeurs suffisent pour abattre couramment quatre cents douzaines de semelles par jour.

Toutefois la semelle découpée n'a pas encore le galbe nécessaire; elle le reçoit sur la presse spéciale, qui l'estampe à la double foulée d'un moule et d'un contre-moule. Dès lors, elle est prête à être cousue et, ma bottine d'une main, ma seconde semelle de l'autre, je me dirigeai vers l'atelier de couture où, comme à l'atelier de piqûre, des ma-

chines de toutes formes s'agitaient sans répit. Une fois encore j'étais étourdi et la question que me posa le contremaître

PREMIÈRE COUTURE A LA MACHINE A TRÉPOINTE

I. — Première semelle intérieure.
II, II. — Tiges.
III, III. — Trépointe.
IV, IV. — Gravures.
V. — Aiguilles de machine Goodyear faisant la première couture.
VI. — Partie débordante se coupant au remplissage.

ne fit qu'augmenter mon embarras : Voulais-je une couture cousue *machine ordinaire* ou cousue *trépointe* ?

Pour me permettre de choisir en connaissance de cause, il dut m'expliquer que le cousu ordinaire traverse les deux semelles de part en part et laisse apparents, à l'intérieur de la bottine, les points qui se cachent ensuite sous une doublure en peau. Cette doublure se décolle à l'usage, se grippe, se recroqueville et fait, sous le pied, des plis durs qui le blessent. Un tel inconvénient est évité par la machine à trépointe ou machine Goodyear qui, elle, laisse intacte la semelle intérieure et permet au pied de s'y reposer sans danger de cloques et de durillons. De plus, elle imite le cousu main, elle donne un fini plus luxueux; son travail est intéressant; n'étaient-ce pas assez de bons motifs pour me décider en sa faveur? J'ajouterai qu'elle a sa singularité, afin de ne pas manquer à son origine américaine. Elle marque sur un cadran les points qu'elle fait; elle les marque jusqu'à cent millions et tient ainsi le compte de la redevance que, par chaque mille de points, le fabricant qui l'emploie est obligé de payer à l'inventeur.

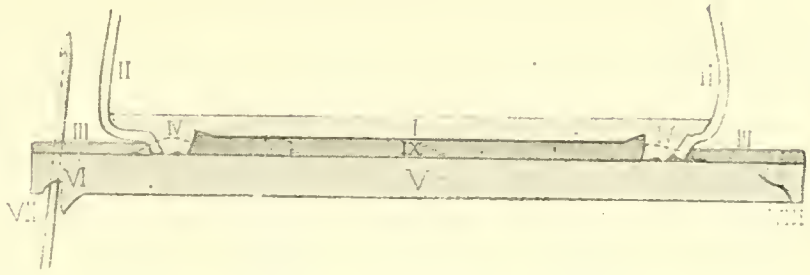
J'ai dit que le cousu machine ordinaire faisait traverser les points à l'intérieur de la bottine; car c'est alors la première semelle, renforcée d'une semelle mince appelée entre-deux, qui sert de surface de couture à la seconde.

Dans le cousu trépointe, au contraire, la surface de couture est rapportée; elle vient seulement s'apposer à la première semelle pour s'y coudre presque sans l'entamer. Et cette surface auxiliaire, c'est la *trépointe*, petite bande de cuir qui, tout en prenant délicatement son appui sur la première semelle, s'y trouve cependant retenue avec assez de force pour servir de solide plan d'attache à la seconde semelle. Afin d'éviter au lecteur la fatigue d'explications trop techniques, je donne la figure ci-jointe, qui peut très clairement y suppléer.

Pour si peu qu'on y jette les yeux, on constate que la première semelle est *gravée*, c'est-à-dire que, tout au long de son bord inférieur, une machine, dite machine à gravures, y a creusé un double sillon et mis à vif une double arête qui fait relief. C'est sur ce relief que la Goodyear, avec son aiguille courbe, fixe en même temps que la tige, la trépointe. Celle-ci se présente alors comme un ressaut extérieur, comme une sorte de plat-bord qui contourne la bottine pour recevoir la *seconde couture*.

Mais ce n'est pas encore temps de procéder à cette seconde couture. Les reliefs des gravures, la tige et la trépointe cousus ensemble, forment sous la première semelle un ramas de bords qui pendent. Le surplus de ces bords doit être rogné; mais, même après la chute de ce surplus, il restera encore le bourrelet de couture, qui ne permettra pas à la seconde semelle de venir s'ajuster exactement plat à plat avec la première. Entre elles deux va se trouver un vide qu'il faudra remplir avec des résidus de

peaux et de cuirs. C'est la besogne des *garnisseurs*. Ceux-ci rognent le bourrelet au ras de la couture; ils comblent le vide, placent ensuite la seconde semelle préalablement mouillée, la fixent à l'aide de deux pointes, puis ils la livrent à la machine à gravures. Car cette seconde semelle doit être également gravée; le soc de la machine y trace un creux et y met à vif une arête. Dans le creux, comme au fond d'une rainure protectrice, courront les points de la seconde couture et, pour qu'ils ne soient pas en contact avec le sol et restent protégés contre l'usure, l'arête du sillon se rabattra et les recouvrira.



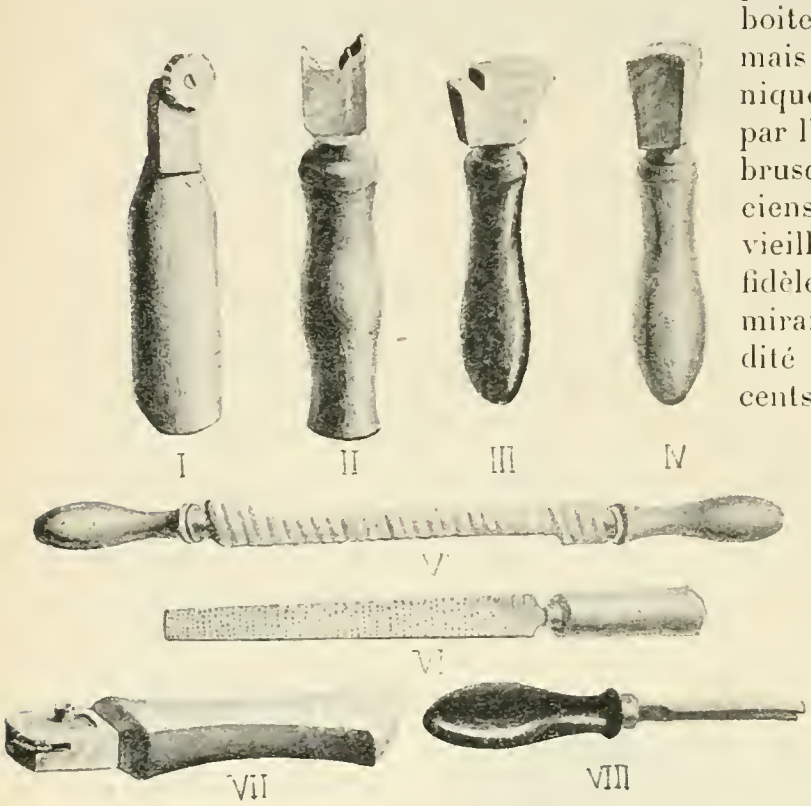
DEUXIÈME COUTURE A LA MACHINE A PETITS POINTS

I. — Semelle intérieure.
II, II. — Tiges.
III, III. — Trépointe.
IV, IV. — Première couture.
V. — Semelle.
VI. — Gravure de la semelle.
VII. — Aiguilles à petits points faisant la deuxième couture au fil jaune.
VIII. — La gravure refermée sur la deuxième couture.
IX. — Remplissage.

Et, tandis que ma bottine passait aux mains des garnisseurs, puis du graveur, nous approchions des trois heures et demie prévues pour son achèvement complet. Enfin, la gravure faite, puis ouverte à l'aide de l'outil spécial, la bottine se trouva prête pour la seconde couture. Celle-ci est des plus simples, elle s'exécute sur la machine à petits points, à l'aiguille droite, avec du fil jaune. La figure ci-dessus montre comment elle rattache, d'ailleurs avec une parfaite solidité, la seconde semelle à la trépointe. Ma bottine, maintenant cousue, il fallait lui faire mettre un talon,

LA POSE DU TALON

Les talons ne se préparent pas à l'usine, elle les reçoit tout prêts, bâtis, estampés dans des matrices et chevillés chez des spécialistes. Ils se posent à l'aide d'une machine qui se compose



LES OUTILS DU FINISSEUR

I. — Roulette à faux points.
II. — Fer à lisse.
III. — Mailloche.
IV. — Fer sans lisse.
V. — Outil à rabattre les gravures.
VI. — Râpe à talon.
VII. — Roulette à emboîtage.
VIII. — Ebourroir.

essentiellement d'un pied cloueur, petit cylindre creux percé de trous à sa partie supérieure et muni d'une sorte de piston chasse-clous à l'intérieur. Dans les trous, l'ouvrier a préalablement glissé des clous, la tête en bas, puis il a placé la chaussure renversée de telle sorte qu'elle présente le dedans de la semelle face à la pointe des clous. Il pose ensuite sur la bottine le talon également renversé et, pour que celui-ci soit cloué, il faut qu'une masse, nommée le *tas*, s'abaisse et pèse sur lui pour l'empêcher de se dérober, tandis que le piston, chassant les clous à l'intérieur de la bottine, les fera pénétrer dans la masse. Pour cela, il suffit d'un coup de pédale; l'opération dure à peine une seconde et, voyant cette rapidité, j'avais peine à me persuader que le clouage fût bien solide. Je me rappelais certaines dames en triste posture, échouées au milieu de la rue parce qu'elles ne consentaient pas à boiter par la faute d'un talon perdu; mais l'ouvrier me rassura. Posé mécaniquement, le talon peut vous quitter par l'usure, mais non par une séparation brusque; il pourrait, mieux que les anciens talons posés à la main, justifier la vieille enseigne du bottier « Au talon fidèle ». Et, sur cette assurance, j'admirai la machine qui sait unir à la solidité la vitesse, car elle talonne huit cents paires par jour.

Dès lors ma bottine était complète, mais pas encore finie. Et le contremaître me montra sous la semelle les gravures qui n'étaient pas refermées sur la couture, puis les bords et les talons qui n'étaient ni égalisés, ni déformés. Ils s'égalisent avec la fraise à lisse, l'ébourroir, la râpe à talon, et se déforment, c'est-à-dire se passent à la cire et se frottent ensuite avec les fers à lisse, les fers sans lisse et la mailloche, qui leur donnent le brillant.

Le dessous de la semelle n'était pas gratté; l'emboîtage de la semelle sous le talon n'était pas encore passé à la roulette à emboîtage qui le termine par un dentelé très fin au haut du talon. Sur les lisses ou bords de la semelle, les points n'étaient pas marqués par la roulette à faux points. Non, la bottine n'était pas finie; mais le finissage se fait hors de l'usine, par des ouvriers qui travaillent en chambre et qui sont payés environ 1 fr. 25 la paire. On leur confie six paires, qu'ils sont tenus de rapporter le soir même; c'est leur besogne du jour. Et il me fallut quitter ma bottine avant le finissage. L'ayant vue passer par toutes les phases de la confection, j'avais quelque regret d'être

obligé de l'abandonner avant qu'elle fût totalement terminée ; je voulus du moins en voir qui revenaient de chez les fournisseurs et, les comparant à l'état où j'avais laissé la mienne, je compris tout ce qu'elle devait gagner à cette opération.

Et, mieux encore, les metteuses en boîte repassent à nouveau les tiges avec une composition spéciale et les frottent à la peau, puis elles enveloppent chaque bottine de papier fin et disposent les paires en carton avec un goût de modiste emballant un chapeau. Et ces soins sont pris en dépit du nombre, car l'usine expédie trente mille paires par mois, trois cent soixante mille par an.

Mais pour qui ce débit colossal de cuir confectionné? Et ces trois cent soixante mille boîtes, où peuvent-elles être expédiées? Un peu partout, à Paris dans les grands magasins, en province, et surtout à l'étranger et aux pays d'outre-mer.

Et mon hôte, qui fort aimablement venait s'assurer du bon résultat de ma visite, m'expliquait que les huit cents ouvriers employés chez lui travaillent beaucoup pour les nègres et les femmes créoles. Les colonies d'Afrique, du Brésil, de l'Amérique du Sud et de l'Océanie consomment par quantités ces souliers brodés de perles, couverts de rubans de couleurs, dorés, argentés et de formes étranges, qu'il me montrait dans les vitrines où sont exposés les articles d'exportation.

Et cela me laissait assez rêveur. Nous sommes tellement habitués à nous représenter presque nus les nègres et les peuples hier encore sauvages, que je me faisais difficilement l'idée des orteils polynésiens clients de nos fabricants de chaussures. Et cela m'amenait à songer que, par un cours bizarre des choses, pendant que les peuples sauvages se civilisent au point de porter chaussures, il se pourrait qu'en un temps plus ou moins proche la misère, dans les pays civilisés, obligeât la masse des besogneux à renoncer aux souliers.

En attendant, ces souliers que je voyais dans leurs boîtes, pommadés, luisants, onctueux, après avoir fait les beaux jours d'un commis ou d'un ouvrier, vont au malheureux qui les traîne en savate jusqu'à ce que le cuir en lambeaux tombe dans la hotte du chiffonnier. Alors, coupés en petits morceaux, qui sont ensuite collés ensemble, ils reviendront talons à l'usine, pour recommencer un nouveau cycle d'existence, attachés peut-être alors à la mule mordorée d'une jolie Parisienne ou plus simplement à la bottine argentée d'une créole.

Pour le moment ces souliers m'avaient donné la réponse à la question que j'étais venu résoudre : si la chaussure de confection est restée chère, c'est que la main-d'œuvre, très détaillée, en est forcément coûteuse. Du moins, pour le prix qu'il y met, le client est bien servi. Il peut être assuré que bottines ou souliers mécaniques, lorsqu'ils sortent d'une bonne usine, joignent à l'élégance toutes les garanties d'une parfaite fabrication.

PIERRE CALMETTES.

Quelles fleurs aimez-vous le mieux ?
Les roses-thé, les lotus bleus,
Les soleils d'or, ces fleurs altières,
Ou bien les humbles forestières
Qui parlent au cœur comme aux yeux ?
Quelles fleurs aimez-vous le mieux ?

Dites ! lesquelles, à vos yeux,
Sont les plus belles sous les cieux ?
Sont-ce de rares orchidées
Ou bien les fleurs des champs gardées
Dans les herbiers de nos aïeux ?
Lesquelles aimez-vous le mieux ?

Sont-ce dans les mers aux flots bleus
Pays des monstres fabuleux,
Les roses algues floridées,
Ou bien, au pays des idées,
Les étoiles, ces fleurs des cieux ?
Lesquelles aimez-vous le mieux ?

Les fleurs que vous aimez le mieux
Sont-ce les clairs bleuets des yeux,
Les pervenches ou les pensées
Qui, sous les paupières baissées,
Rayonnent ainsi que les cieux ?
Quelles fleurs aimez-vous le mieux ?

Les plus belles, France, à nos yeux,
Ce sont tes drapeaux glorieux,
Où bleu myosotis d'Alsace,
Coquelicot, sang de ta race,
Et blanc panache des aïeux,
Ne sont qu'une fleur à nos yeux.

Léon Berthaut.

MATRONES INDIENNES DE MIXCO

LE GUATÉMALA

Quatre chemins conduisent de France au Centre-Amérique : la route de Bordeaux ou Saint-Nazaire, par Colon, et celle du Havre-New-York-Colon, qui toutes deux demandent vingt-cinq à vingt-six jours ; celle du Havre-New-York-San-Francisco, la plus longue (trente à trente-cinq jours), mais non la moins instructive ; la plus courte enfin, celle de la poste, par Le Havre-New-York-La Nouvelle-Orléans et Port-Barrios (vingt et un jours). Ce chemin plaira à ceux qui redoutent la mer : il réduit sensiblement la traversée. Mais cet avantage est largement racheté par deux jours à dos de mule sur des routes effroyables, car le chemin de fer du Nord, de Port-Barrios à Guatémala, est inachevé et n'aboutit qu'au rancho de San-Agustin. Aussi l'itinéraire le plus pratique, jusqu'à nouvel ordre, est-il celui qui passe par l'isthme de Panama.

La traversée de Panama à San-José-de-Guatémala s'accomplit sur les vapeurs de la *Compagnie Pacific Mail*. On va lentement, on s'arrête à tous les ports pour charger quelques sacs de café, et les voyageurs n'ont d'autre passe-temps que celui d'examiner la côte déserte, montagneuse et boisée presque toujours en vue, et de compter les grandes tortues qui balancent sur les vagues leur carapace jaune en relevant leur bec hors de l'eau. On aperçoit aussi un assez grand nombre de baleines, de dauphins et de requins. Enfin, après avoir laissé derrière soi, à Acajutla (Salvador), l'Izalco, un des rares volcans du Centre-Amérique qui soient encore en ignition, volcan jeune d'ailleurs, sorti de terre en 1770, on arrive après huit jours à San-José. La vue, de la haute mer, est magnifique, car, si le port a l'aspect misérable de tous ceux qu'on a rencontrés depuis Panama, la côte est dominée par une admirable ligne de

volcans, qui élèvent leurs cônes à 4 000 mètres.

San-José se compose de quelques baraques de planches appartenant à diverses compagnies américaines : agence, mole, chemin de fer, trois lourds monopoles; derrière se trouve un pauvre village indien désolé par les fièvres. On a hâte de monter dans le wagon du chemin de fer Central, compagnie yankee, qui fait sentir durement son privilège. Pendant deux heures, on traverse des terres basses, occupées par des *fincas* (propriétés) de bois et de bétail, la chaleur torride interdisant toute culture, et on arrive à Escuintla, ville assez importante, située à 442 mètres, célèbre par ses magnifiques cocotiers et par ses belles eaux. Immédiatement après, on entreprend l'ascension des contreforts du volcan d'Agua. La voie s'élève en zigzags; peu à peu la vue s'étend sur toute la côte et le Pacifique. A 1 189 mètres, on atteint le gros bourg d'Amatitlan, où des Indiennes viennent offrir aux portières toutes sortes de fruits, et le lac du même nom, entouré de montagnes, bordé de sources thermales.

Après le lac d'Amatitlan, dont on traverse un étranglement sur une chaussée, l'ascension continue, et l'on arrive, au bout de deux heures, à la capitale, située à 1 480 mètres d'altitude et à 130 kilomètres environ de la côte, sur un plateau entouré presque de tous côtés par des *barrarcos*, ou ravins profonds. La première impression n'est pas favorable. De longues rues se coupent à angle droit, pleines de poussière l'hiver et de boue l'été, rues sans égouts qui, pendant la saison des pluies, se transforment en torrents; on ne peut les traverser alors que sur des ponts de bois établis aux principaux carrefours. Elles sont encombrées d'énormes troncs de cyprès non dégrossis chargés de fils télégraphiques. Les maisons, généralement sans étage, ont toutes les fenêtres grillées. Le pavage se compose de blocs inégaux auxquels résistent seules les légères et élastiques voitures américaines, dont les cahots imposent aux étrangers une véritable torture. Heureusement, l'autorité a obligé les propriétaires à établir des trottoirs en ciment. Tout ce qu'on voit a l'aspect sale et pauvre, à commencer par la population indienne, pittoresque, mais malpropre. La muni-

UNE RUE A GUATÉMALA

cipalité se dispense de tout balayage, les habitants devant nettoyer deux fois par semaine le devant de leur porte et rentrer les balayures dans leur maison. D'innombrables vols de *zopilotes*, petits vautours noirs, la providence de l'Amérique intertropicale, protégés par les règlements de police, purgent la voie publique et les cours des maisons de tous les débris organiques, depuis les intestins de poulet jusqu'aux cadavres de chevaux. Ils les disputent aux chiens, petits, maigres, galeux, plus nombreux qu'à Constantinople, chez qui la rage est inconnue. Pas de fontaines, mais seulement quelques lavoirs maigrement alimentés; donc, pas d'arrosage public en dépit de la poussière. Pourtant, l'eau n'est pas rare, et il y en a dans toutes les maisons. Les Espagnols ont laissé les aqueducs de Pinula et de Mixco, et, sous le président Reyna Barrios, deux ingénieurs belges, MM. Chabot et Horta, ont amené par des tuyaux de fonte l'eau de l'Acatan. A cause du régime pluvial, ces eaux ont pendant six mois la couleur du chocolat et pendant six mois la couleur du café au lait. On ne peut les boire que filtrées à travers un entonnoir de lave; pourtant, elles ne sont pas malsaines. Les plus délicats achètent, à 2 centimes le litre environ, de l'eau claire puisée aux sources qui sortent dans les ravins au-dessous de la ville. Il faut reconnaître à Guatémala le rare mérite d'être éclairé d'une façon admirable, grâce à la lumière électrique de Palin, produite à 35 kilomètres de distance par les chutes du rio Michatoya.

Quand l'œil est habitué à ce spectacle plus original en somme qu'attrayant, on remarque certaines maisons espagnoles qui ont assez grand air avec leurs *patios* plantés de fleurs, notamment les palais occupés par le gouvernement autour du beau square de la place d'Armes. Les églises toutes blanches, bâties en briques crues et en blocs d'argile, sont imposantes. Guatémala est une ville neuve construite seulement vers 1775 à la suite de la destruction d'Antigua par un tremblement de terre; aussi ne faut-il pas y chercher d'antiquités. Les sculptures de bois des églises, plus anciennes, ont été sauvées du désastre et apportées d'Antigua.

CATHÉDRALE DE GUATÉMALA

Il serait injuste de juger Guatémala sur l'aspect qu'il offre aujourd'hui. La baisse du café, l'insuccès de l'Exposition universelle de 1897 et l'assassinat du général Reyna-Barrios y ont modifié profondément les conditions de la vie. Sur la promenade de la Réforme, la plus belle de l'Amérique espagnole et qui commence à souffrir après trois ou quatre ans du manque d'entretien, on ne voit plus les centaines d'équipages ni les élégantes toilettes d'antan. La grande place de l'Exposition, ornée de statues fournies à crédit par une fonderie française, reste déserte. Les bals officiels sont suspendus depuis que la générale Barrios, une Américaine aux cheveux d'or, n'est plus là pour les organiser; les réceptions privées ont cessé faute d'argent. Les trois théâtres sont habituellement fermés, même le Colon, imitation en plâtre de la Madeleine. Que sont devenues les belles saisons d'opéra italien, largement subventionnées par Reyna-Barrios! On ne les reverra sans doute pas de longtemps.

On ne peut plus guère rencontrer aujourd'hui les beautés guatémaltèques qu'à la messe ou à la musique de la place d'Armes. Elles valent la peine d'être regardées, en dépit de la déplorable habitude que les femmes ont ici de se plâtrer et de se peindre à partir de l'âge de dix ans. Elles abusent aussi un peu du blond vénitien. Mais il faut reconnaître que la beauté féminine la plus éclatante semble héréditaire dans certaines familles. En outre, les femmes guatémaltèques, blanches, métisses ou indiennes, même quand elles sont laides, doivent posséder un charme spécial, car presque tous les Européens qui s'attachent à elles à un titre quelconque perdent bientôt tout esprit de retour dans leur patrie.

Si la vie sociale semble interrompue en ce moment, la vie intellectuelle ne l'est pas. Le Guatémala exerce toujours une suprématie morale sur tout le Centre-Amérique. Son Université est très fréquentée; l'École de droit alimente les innombrables études d'« avocat et notaire » dont on voit les enseignes à chaque pas. L'École polytechnique, où l'on entre à douze ans, est analogue à notre école de La Fère. L'École de médecine et de pharmacie produit de bons élèves, sous la direction éclairée de son doyen, M. Juan Ortega, docteur de la Faculté de médecine de Paris, ainsi que son frère et plusieurs autres médecins guatémaltèques. Les docteurs Ortega dirigent une clinique chirurgicale privée qui serait remarquée même dans une capitale européenne. L'enseignement des filles n'est pas négligé et l'École de Belen compte de nombreuses pensionnaires.

C'est dans les jours de fête qu'on peut le mieux juger une population et se rendre compte de son caractère. Ces jours abondent à Guatémala où l'on a conservé sur ce point les traditions espagnoles, surtout ceux consacrés aux cérémonies religieuses. Chaque église en a un grand nombre, où l'on abuse des *cohetes*, grosses fusées volantes munies de trois bombes, tirées en plein midi comme du reste les feux d'artifice. Les processions sont originales : des hommes et des enfants dépenaillés portent sur leurs épaules des saints et des anges de grandeur naturelle, mannequins articulés habillés de velours avec des ailes de papier d'argent. Une musique civile, composée de violons, de contrebasses et de grosses caisses, précède le cortège en jouant au pas de course des airs de danse. Le plus souvent les prêtres ne prennent pas part aux processions : on les voit peu ici, quoique la population soit, sinon religieuse, du moins extraordinairement superstitieuse, car il est défendu aux membres du clergé de porter un costume ecclésiastique dans la rue, et il n'existe plus de moines. Au vendredi saint, les fidèles sont revêtus de cagoules noires avec capuchon. Le soir des fêtes patronales et spécialement à la *noche buena* (Noël), les églises sont entourées de centaines de femmes indiennes qui allument du feu sur le pavé

RANCHOS D'INDIENS

et cuisent du chocolat, des fritures et surtout des *tamales*, morceaux de viande ou de poulet enveloppés avec de la farine de maïs dans un fragment de feuille de bananier et cuits ainsi empaquetés. Comme ici en toute saison les nuits sont tempérées, presque toute la population passe la *noche buena* à manger et à boire de l'eau-de-vie de canne et de la *chicha*, horrible boisson fermentée qui donne une ivresse furieuse. Aussi n'y a-t-il pas de bonne fête sans rixes et sans meurtres.

A la mi-septembre, la foire de Jocotenango réunissait autrefois pendant plusieurs jours des Indiens venus de tout le Guatémala et du Mexique avec les produits de leurs régions. On y amenait du Honduras des milliers de têtes de gros bétail. Le président Reyna-Barrios donnait à cette occasion à l'hippodrome de magnifiques courses de chevaux. Mais les beaux temps de Jocotenango sont passés ! il n'y a plus que des courses de taureaux tous les dimanches de la saison sèche. Le peuple en est très amateur et les fréquente avec passion, quoiqu'elles soient médiocres, les taureaux du pays étant en général fort doux. Comme on ne tue qu'un taureau sur six, ceux qui ont été épargnés reparaissent souvent dans l'arène l'année suivante : ceux-là ne vont ni au cheval, ni à la cape, et il est souvent difficile de leur poser des *banderillas*, car ils ont bonne mémoire et se méfient. Pour ce motif, les *novillos* ou taurillons sont encore les moins mauvais.

Le Guatémala a 125 000 kilomètres carrés, environ le quart de la superficie de la France. Il compte près d'un million et demi d'habitants, soit 12 par kilomètre. Mais la population est très inégalement répartie et varie suivant

les départements de 95 (Totonicapan) à 0,2 (Peten) par kilomètre carré. Le pays, généralement montagneux, se divise en trois zones : la côte et la zone torride, de 0 à 600 mètres; la zone tempérée, de 600 à 1800, et au delà les terres froides ou *altos*. D'où une grande variété de cultures, allant du café à l'orge...

Le Guatémala, conquis au commencement du XVIe siècle par Alvarado, un des lieutenants de Fernand Cortès, paraît avoir atteint à cette époque, du temps des Indiens Mayas et Quichés, un assez haut degré de civilisation relative dont le Code quiché dit *Popol-Vuh* a conservé le souvenir. On voit encore des ruines considérables qui attestent la richesse des villes à l'époque précolombienne.

FEMME INDIENNE

Au point de vue des races, le Guatémala, d'après les dernières statistiques officielles, compte 500 000 *ladinos* ou métis, y compris les blancs, et 931 000 Indiens, y compris les *Zambos*, métis d'Indiens et de noirs. La race nègre a complètement disparu et n'est plus représentée dans le pays que par des étrangers, citoyens américains ou sujets anglais venus de Belize et de la Jamaïque.

Le christianisme ne semble pas avoir modifié sensiblement le caractère des aborigènes centre-américains, et l'instruction ne les a pas entamés. Paresseux, sournois, ils portent la trace indélébile d'une servitude trois fois séculaire; le *gringo*, ou blanc, n'est pas en sûreté dans les villages éloignés des centres où les *ladinos* eux-mêmes ne pénètrent guère. Le *mozo* ne travaille que pour acquérir les objets strictement nécessaires à

TYPES INDIENS

son existence, et de l'*aguardiente*, son seul vice. Un Indien qui a trois piastres en poche ne fera à aucun prix un travail quelconque. Cela explique pourquoi dans la campagne il refuse la plupart du temps toute nourriture aux voyageurs, moins par hostilité que par paresse et mépris du gain. Pour gagner quelques réaux quand la nécessité l'exige, il porte à la ville une charge

de charbon, de maïs, de légumes, logée dans un filet soutenu par une corde venant rejoindre le *mécapal*, bande de cuir qui lui prend le front. On voit des hommes porter ainsi des fardeaux considérables reposant sur leurs reins, par exemple une montagne de marmites de terre cuite, artistement échafaudée. Les femmes, avec de lourds paniers sur la tête, marchent à une sorte de pas gymnastique, les bras ballants, toujours leur dernier-né sur le dos plié dans un linge et font ainsi quatre ou cinq lieues en plein soleil. Elles laissent rarement leur enfant dans le berceau. Quand une Indienne passe des heures agenouillée à écraser le maïs pour les *tortillas* sur une plaque de lave, elle a souvent son bébé pendu aux reins. Celui-ci a beau être la tête en bas, tant qu'on le porte et qu'on le secoue, il ne pleure jamais.

Le mauvais état des routes et la rareté des hôtels, même des auberges, rendent difficile tout voyage au Guatémala. Le plus sage est encore de se résigner à aller à mule, car la meilleure route du pays, celle qui relie la capitale à Antigua et à Quezaltenango, seconde ville de la République, route construite par les Espagnols, est pendant quatre mois par an au moins impraticable aux voitures. Et quand on a vu dans quels chemins aux ornières profondes de deux pieds, aux pentes de 15 pour 100, dans quels bourbiers sans fond les petites diligences en forme de breaks se lancent au galop de leurs six mules, on se demande avec inquiétude ce que doivent être les *caminos reales* où elles n'osent plus se risquer.

Deux causes empêchent le Guatémala de tirer profit de ses admirables richesses naturelles : l'insuffisance des chemins et la rareté de la main-d'œuvre. Il ne possède guère que 600 kilomètres de voies ferrées.

Les *finqueros* ou planteurs ont à compter avec une difficulté matérielle plus sérieuse encore que le défaut de communications, c'est le manque d'ouvriers. Les fincas de café qui réclament un très grand nombre de bras, souffrent plus particulièrement de cet état de choses, d'autant plus précaire qu'en cas de guerre ou de révolution le gouvernement appelle tous les mozos sous les drapeaux, et une partie de la récolte périt sur pied comme en 1897. Sur chaque propriété vit une colonie fixe d'Indiens à qui le propriétaire fournit des avances d'argent, un champ pour cultiver du maïs et des haricots noirs, *frigoles*, et un logement, *rancho*, recouvert de feuilles ou de tôle ondulée. Cette tôle est avec la ronce artificielle pour clôture le symbole de la civilisation européenne dans l'Amérique latine. Ces *rancheros* suffisent pour le travail habituel, mais à la récolte il faut souvent en sextupler le nombre. Or l'Indien, n'ayant aucun besoin en dehors de l'ivrognerie, ne travaille pas de son plein gré quand il a du maïs pour ses tortillas quotidiennes. Il se retire devant les défrichements ; ainsi, depuis que les Allemands ont créé de grandes fincas à Coban, le village indien de San-Pedro Carcha a vu sa population tomber de vingt à cinq mille âmes. Aussi le finquero doit-il souvent s'adresser aux « chefs politiques » (préfets), afin de se procurer les travailleurs nécessaires à la cueillette. Quoique le système draconien des *mandamientos* n'existe plus, ces fonctionnaires donnent aux alcades des villages l'ordre d'envoyer tel nombre d'hommes sur telle plantation, pour travailler tant de semaines à un prix moyen de 0 fr. 60 à 0 fr. 75 par jour. Les propriétaires recourent généralement à un agent spécial, l'*habilitador* ou courtier en travail, qui voyage de village en village à la recherche d'Indiens, fait de riches cadeaux aux autorités, grise les *mozos*, leur offre des avances pouvant s'élever jusqu'à 150 et 200 francs, ou simplement paye aux débitants d'aguardiente les sommes que leur doivent leurs clients. Une fois que le mozo a reçu de l'argent directement ou indirectement, de gré, de force ou par ruse, il devient l'esclave de sa dette, et doit

travailler, lui et sa famille, au profit de son créancier là où ce créancier voudra l'employer. En aucun cas, il n'est permis à l'Indien de rendre en espèces les sommes avancées. Ce n'est pas la traite, mais cela y ressemble fort. Les Indiens veulent mal de mort aux *habilitadors* et à leurs agents, et parfois le leur font bien voir. En juillet 1898, à San-Juan d'Ixcoy, département de Huehuetenango, sous l'influence de l'eau-de-vie, ils ont massacré en une nuit plus de quarante blancs ou métis, hommes, femmes ou enfants, avec les habilitadors ou employés de fincas venus pour réclamer des ouvriers.

Les Indiens sont paresseux, ils travaillent mal et le moins possible. Aussi a-t-on essayé de les remplacer au Guatémala par des Chinois et même des Canaques des îles Fidji. Ces tentatives ont donné de fort mauvais résultats.

La culture du café est la plus importante du pays, qui en exporte par an 300 000 à 350 000 quintaux métriques, surtout en Allemagne. Les Allemands ont, d'ailleurs, acheté environ cent vingt grandes propriétés, les meilleures, et à un prix très élevé. Certaines banques de Hambourg et de Londres font en outre des avances sur hypothèque aux propriétaires et tiennent la plupart d'entre eux à leur discrétion absolue sous la menace perpétuelle d'une expropriation. On estime que l'Allemagne a engagé au Guatémala un capital de 170 millions de marks.

Le café se cultive entre 600 et 1 200 mètres d'altitude. On le sème en pépinière pour le repiquer dans des champs défrichés le plus souvent en forêt vierge, à l'ombre, car il craint le soleil tout comme le caoutchouc, la vanille et le cacao. L'arbuste atteint jusqu'à 4 mètres de hauteur et produit à partir de quatre ans jusqu'à vingt en moyenne. La fleur est une petite étoile blanche odorante, le fruit une cerise rouge ayant deux graines accolées. On le dépulpe à la machine après l'avoir fait macérer dans l'eau pendant vingt-quatre heures, ensuite on le lave et on le sèche à la vapeur. Le café s'exporte soit « en or », tel qu'on le consomme, soit « en parchemin », c'est-à-dire le grain encore recouvert de sa dernière pellicule. Le prix du café de Guatémala, qui est de qualité supérieure, a sensiblement baissé depuis un an ; cette baisse a provoqué dans le pays une grave crise financière.

La canne à sucre demande moins de main-d'œuvre, de temps et de soins que le café, par conséquent elle exige un capital moindre; mais son produit a aussi beaucoup baissé. On ne raffine généralement pas au Guatémala, sauf dans deux ou trois grandes propriétés. Il est plus avantageux de vendre le sucre brut, coulé en demi-sphères noirâtres; c'est la *panela* qui sert à l'usage domestique des indigènes, et surtout à la fabrication d'une horrible eau-de-vie sur laquelle l'État prélève un impôt annuel de 5 à 6 millions de francs.

Le cacao donne de mauvais résultats, la fleur ne fructifiant pas, pour des raisons encore ignorées.

Depuis que les réserves de caoutchouc de l'Amazone semblent s'épuiser, juste au moment où la consommation augmente, on s'est mis à cultiver au Centre-Amérique le *castilloa elastica* qu'on sème sous bois; mais il faut dix ans au moins pour que l'arbre produise et l'on n'a pas obtenu encore de résultats sérieux et probants.

Les anciennes cultures de la cochenille et de l'indigo, jadis très rémunératrices, ont disparu à la suite des découvertes de la chimie, qui a trouvé des succédanés économiques à ces produits. Mais le Guatémala possède des richesses considérables en bois de teinture et d'ébénisterie, surtout dans la région du Peten où abondent le *palo tinto* (bois de campêche) et le *mora* à la couleur jaune. On y trouve aussi en abondance l'acajou *caoba* dont le tronc atteint 6 et 7 mètres de diamètre.

Les forêts sont la gloire du pays : la végétation y est formidable. Des arbres gigantesques, *ceïbas*, *voladores*, acajous,

cèdres, couverts de lianes et de merveilleuses orchidées, ombragent éternellement un taillis impénétrable où l'Indien ne peut marcher sans se frayer un chemin avec son *machete*, lourd sabre droit dont il ne se sépare que pour dormir. Des ruisseaux gonflés par les pluies, des marécages empestés arrêtent le chasseur à chaque pas. Les mammifères ne sont pas dangereux, le puma ou lion sans crinière fuit au moindre bruit ainsi que le tapir et presque tous les félins, sauf le jaguar. La faune est d'ailleurs relativement peu abondante; on trouve pourtant des cerfs, des daims et des chevreuils, assez petits, à la chair blanche; des sangliers, des pécaris, quelques édentés et un singe hurleur noir; les oiseaux sont représentés par diverses variétés de dindons sauvages, de faisans ou de perdrix, par de gros perroquets au plumage éclatant, et, dans les *altos*, par le splendide *quetzal*, oiseau vert doré à longue queue qui a l'honneur de figurer sur les armoiries du Guatémala.

Par contre, les serpents et les insectes sont nombreux et dangereux. A côté d'un inoffensif boa qu'on respecte parce qu'il détruit les rats dans les plantations de canne à sucre et même dans les ranchos d'Indiens, on redoute à bon droit à la côte le serpent à sonnettes et, au-dessus de l'altitude de 600 mètres, le corail et les diverses espèces de *cantils* (*Botrops*) dont la taille varie de $0^m,50$ à 2 mètres; leur morsure est mortelle si elle n'est pas soignée dans un délai d'une heure à une heure et demie. Heureusement on possède ici un excellent remède, la *curarine*, qui, employé à temps pour le lavage de la plaie débridée, bu avec de l'eau et surtout injecté avec une seringue de Pravaz, est presque infaillible.

Ce pays encore peu connu et peu visité a été cruellement éprouvé. Avec une bonne administration et quelques réformes, le Guatémala pourrait espérer le retour de son ancienne prospérité.

***

INDIENS DES ALTOS

EN PÉNICHE

Les touristes ont imaginé les voyages les plus divers et utilisé les moyens de locomotion les plus fantaisistes; on a vu des aéronautes zigzaguer de France à France au gré des vents, des échassiers partir des Landes à destination de Saint-Pétersbourg et un Anglais faire le tour de la mer Rouge à reculons. Mais je n'avais jamais entendu dire qu'en dehors des professionnels de la batellerie, personne se soit jamais avisé d'exécuter une excursion de longue haleine sur une de ces péniches qui sillonnent les canaux français et font si bien partie de leur décor, qu'on ne saurait évoquer le souvenir de ceux-ci sans éveiller l'image de celles-là. Il est vrai qu'une petite croisière de ce genre exige des grâces d'état particulières. En dehors du manque de confort, la perspective de naviguer à un maximum de vitesse possible de 2 kilomètres à l'heure est faite pour crisper les patiences les plus éprouvées, par notre temps de télégraphe et de chemins de fer électriques. Néanmoins, ce voyage de tortue paralytique, je viens de l'accomplir et j'en rapporte quelques notes recueillies en toute sincérité.

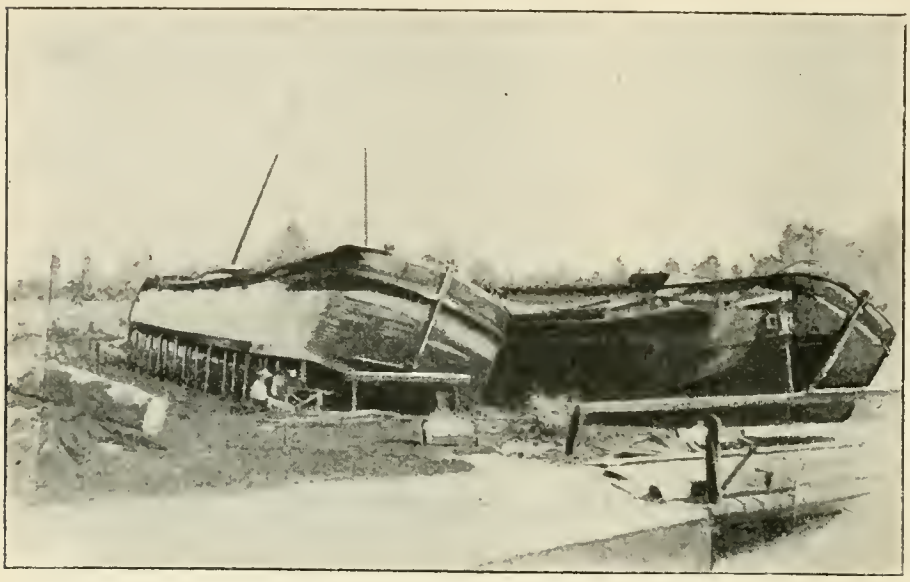
Il faut se rendre compte que la population marinière comprend 30000 travailleurs, patrons, contremaîtres et pilotes répartis sur 12000 bateaux. Les familles de ces mariniers, pour la plupart fort nombreuses, peuvent être évaluées à quatre ou cinq têtes l'une dans l'autre, même en tenant compte des rares célibataires. C'est donc un ensemble de 120000 à 150000 individus que compte en France cette grande tribu des mariniers qu'on connaît fort mal, parce qu'on se borne à les voir passer du haut des ponts et qu'ils vivent à l'écart sur leurs maisons flottantes, sans autres rapports avec le reste de la population que d'éphémères contacts avec les buvetiers des rives ou avec les fondés de pouvoir des commerçants qui les emploient.

Nous ne nous occuperons ici que de la batellerie du Nord, parce que c'est la mieux outillée et la plus active.

Chaque marinier est, en général, possesseur de sa péniche. C'est une manière de capitaliste, puisque chaque péniche vaut, neuve, de 12000 à 15000 francs. Tout le monde connaît la forme de ces massifs bateaux construits aujourd'hui sur un modèle à peu près uniforme, alors qu'au temps jadis, mettons vingt ou trente ans, une certaine fantaisie régnait dans leur établissement. A cette

CHARPENTIERS EN PÉNICHES

époque la concurrence des chemins de fer étant moins âpre, les prix du fret plus avantageux et les voyages moins longs, on pouvait utiliser avec quelque chance de rémunération, pour les transports par eaux, les embarcations quelles qu'elles fussent. Maintenant, au contraire, que les tarifs des voies ferrées se sont abaissés jusqu'à une limite extrême, il a fallu chercher le modèle de bateau le plus grand possible pour que le chargement fût plus considérable, car les frais de conduite et la plupart des dépenses sont identiques pour une grosse embarcation ou pour une petite.



CHANTIERS DE CONSTRUCTION

On s'est donc arrêté au type que tout le monde connaît : long de 38m,50, large de 5 mètres, calant 0m,26 à vide et 1m,80 à plein. Cela peut contenir de 300 à 400 tonnes suivant la marchandise.

Si les dimensions ci-dessus n'ont point été excédées, c'est qu'elles représentent l'extrême limite des possibilités de navigation. En effet les écluses n'ont elles-mêmes que 38m,50 de long, et, pour pouvoir y tenir, les bateaux sont obligés de replier leur gouvernail à angle droit sur leur poupe; les canaux, à l'endroit des ponts, se resserrent jusqu'à 5 mètres et quelques centimètres de large. Il y a juste, juste la place de passer. Un de ces ponts même, du côté de Douai, ne mesure que 5m,02 d'ouverture et il s'est rencontré que des péniches, dont le bois avait joué, ont dû renoncer au voyage du Nord, parce qu'elles ne pouvaient plus franchir cet étranglement. Enfin la cale elle-même ne saurait s'accroître.

Dans la plupart des canaux les rives ne sont point à pied-droit, si ce n'est dans les ports, et forment talus incliné depuis la surface de l'eau jusqu'au fond. Il en résulte que, lorsque l'eau est basse, elles ne peuvent sous peine d'envasement se rapprocher, ni l'une ni l'autre, de la rive, et doivent filer en frottant leurs bords intérieurs, en se touchant.

Ainsi la taille actuelle des péniches ou chalands ne saurait s'accroître d'un centimètre sans les mettre hors d'utilisation.

On les construit et on les répare un peu partout dans les chantiers en communication avec les canaux; mais les principaux centres de fabrication sont Compiègne, Longueil et Annelles. Le marinier verse rarement le montant de son emplette d'un seul coup et pour cause. Il donne 3 000 ou 4 000 francs comptant et prend l'engagement de verser le solde à échéances déterminées.

L'acquéreur a, de plus, à dépenser 1 500 francs d'agrès pour pourvoir son embarcation de l'outillage nécessaire, et à meubler sa cabine comme il l'entend.

Le marinier est confiant dans l'avenir. Dès qu'il a économisé le strict minimum d'argent nécessaire à l'acquisition, il n'hésite point à la réaliser, et, dès ce jour, il aimera, soignera, bichonnera sa péniche comme jamais Vénitien n'a

choyé sa gondole. Ce bois deviendra partie de sa chair, il le préservera des heurts néfastes avec plus de souci que sa propre personne.

Je me souviens, en écrivant ces lignes, d'un batelier du Nord, qui avait supporté avec une résignation quasi silencieuse tous les ennuis habituels d'une longue traversée : excès de travail, manque de sommeil, mécomptes de toute nature. Jamais il ne « disait un mot plus haut que l'autre », et cela était d'autant plus notable que, dans la profession, le péché mignon est d'avoir le verbe haut. La nécessité de converser d'un bout de la péniche à l'autre, à 38m,50, en plein vent, et d'échanger à des distances encore plus considérables des fragments de dialogues entre embarcations qui se croisent, transforme les plus naturellement taciturnes en « gueulards » de premier ordre. Lorsque dans un estaminet, en attendant l'éclusage, quatre mariniers se rencontrent et se demandent placidement des nouvelles de leur santé, les vitres tremblent, et le terrien, l'intrus, est obligé de se boucher les oreilles.

Pour en revenir à mon homme, j'admirais son calme d'esprit et la tempérance de ses cordes vocales, jusqu'au jour où un hasard malencontreux fit qu'une porte d'écluse trop rapidement ouverte vint égratigner l'avant de sa péniche en enlevant large comme le bras de peinture et un peu du mastic d'une des nervures. Mes amis !... Si vous aviez entendu sur quel ton de stentor et dans quels termes dignes des héros d'Homère ce silencieux « empoigna » l'éclusier maladroit, vous eussiez pensé qu'un grand drame venait de s'accomplir.

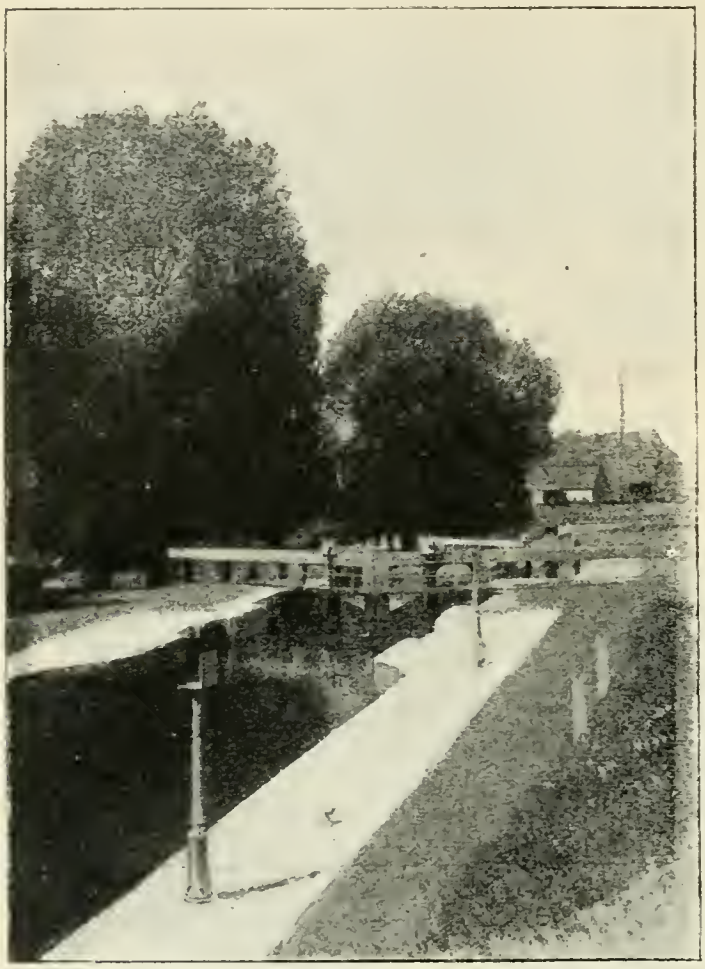
La péniche, pour le marinier, est plus que son gagne-pain, c'est la seule demeure qu'il possédera ici-bas, le coin d'espace où ses enfants naîtront et grandiront; sa cabine sera sa chambre nuptiale et sa chambre mortuaire; c'est à cette arche que se rapporteront tous ses souvenirs heureux ou infortunés, c'est dans ces quelques pieds carrés que s'accomplira la destinée que d'autres égrènent aux quatre coins de la terre. Étonnez-vous donc qu'il chérisse son bateau plus qu'en avare, avec l'amour jaloux d'un sentimental inconscient !

Cette absorption de l'homme par la chose est absolue et sans limites. Le marinier n'a pas, comme d'autres, une petite patrie dans la grande. Il possède, il est vrai, un domicile légal où il est censé être né et où le maire tirera un jour pour lui à la conscription; mais ce sont là des fictions administratives. Souvent, il n'a jamais mis les pieds dans la commune où il figure sur les registres.

EN RADOUBAGE

Jadis, il est né en cours de route sur le bateau de son papa. Il existe dans les

principaux centres de batellerie des sages-femmes qui se sont fait une spécialité de la clientèle des mariniers. Dès que leur office devient nécessaire, autant que possible à la dernière minute, elles montent à bord et donnent des soins à la patiente. L'accouchement terminé, la péniche arrête; elles descendent à terre et ont droit, en plus de leurs honoraires, au retour en chemin de fer jusqu'à leur domicile, à charge par elles de faire inscrire l'enfant dans la première commune qu'elles trouveront sur leur route. C'est ce clocher de hasard qui sera censé avoir abrité le berceau du petit chemineau.



VIEILLE ÉCLUSE DES FONTINETTES

Devenu grand, si l'enfant change de demeure et n'hérite pas, à point nommé, du chaland paternel, il transportera ses pénates sur un autre bateau, celui qu'il achètera de ses propres deniers, mais jamais ne résidera en terre ferme, sauf le cas où quelque longue maladie l'obligerait à aller se faire soigner dans un hôpital. Notons encore que du bateau lui-même, le marinier n'utilise qu'une très petite part pour son usage personnel. Tous les flancs sont occupés par les cales à marchandises, recouvertes d'écoutilles, qui glissent les unes dans les autres et forment comme un couvercle imperméable à cette grande boîte. Quand l'embarcation est chargée, il ne reste que trois petits réduits vacants : l'un en avant qui se nomme le *poite;* l'autre à l'arrière, appelé le *reux,* et enfin, au centre, la fameuse cabine.

Le poite, dans lequel on descend par une échelle droite, est complètement isolé du reste de la péniche. Je pense qu'on l'a voulu ainsi, parce que cette partie du bâtiment étant la plus exposée, en cas d'avarie grave et de voie d'eau, le poite formerait cloison étanche et n'entraînerait pas, en se remplissant, la submersion totale du chaland. En attendant, il sert d'atelier, de débarras, de réserve pour les outils, et de cave pour le tonneau à bière. C'est, en effet, la partie réputée la moins chaude en été.

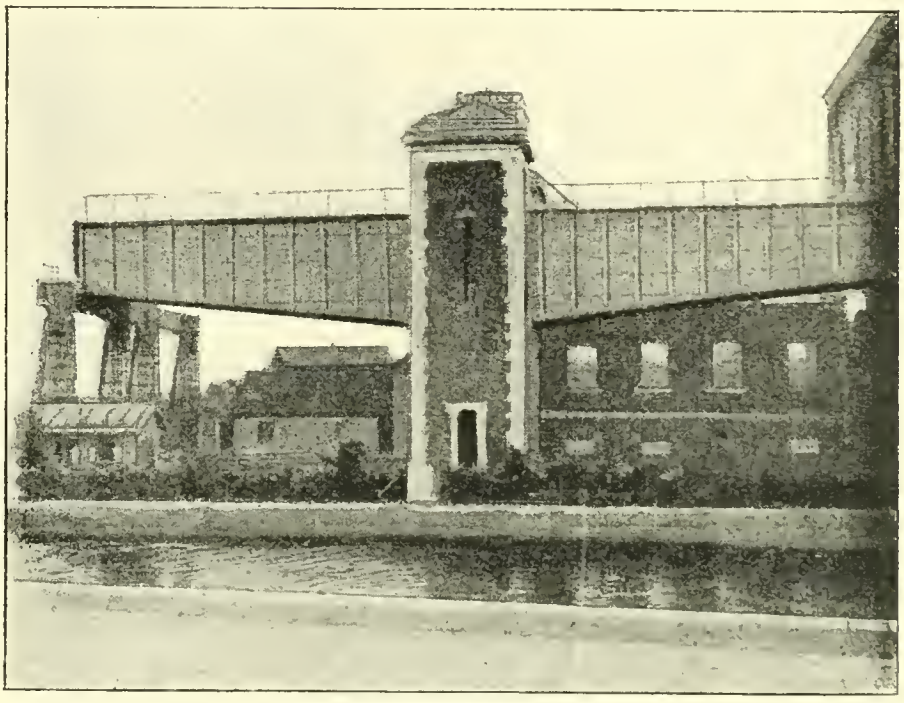
Le reux, qui lui fait pendant en arrière, est un peu plus vaste, car on l'utilise comme chambre pour le pilote lorsqu'on en a un à bord, et, plus régulièrement, comme dortoir pour les enfants de même sexe devenus trop grands ou trop nombreux. Les couchettes sont superposées comme dans les paquebots. Lorsqu'un nouvel enfant est expédié au reux, on y ajoute un rayon à la bibliothèque, la place ne se trouvant qu'en hauteur et non en largeur. Enfin le reux sert de cuisine durant les plus fortes chaleurs, non seulement pour permettre d'éteindre le fourneau dans la cabine et la rendre plus habitable, mais aussi

pour la garder le plus propre possible. C'est, en effet, à sa bonne tenue et à son confort que s'appliquent tous les instincts d'élégance de la marinière.

La cabine est à la fois salon, salle à manger et chambre à coucher conjugale. Située juste au milieu du bateau, elle en forme le point culminant en dépassant le pontage de 60 centimètres. Son plancher est en contre-bas et l'on y pénètre par un petit escalier qu'il faut descendre à reculons si l'on ne veut pas se heurter au plafond.

On entre chez soi au moyen d'un mouvement de valse. La cabine a 2 mètres de haut, 3m,50 de long et 4 mètres de large : elle se divise en deux parties, séparées par une cloison vitrée derrière laquelle se trouve la chambre proprement dite. Là, une couchette, à droite, pour les parents ; une, à gauche, ou deux superposées, pour les enfants. Comme la place serait insuffisante aux grandes personnes, pour pouvoir s'étendre tout de leur long, on a ménagé dans le bois un enfoncement sous lequel se peuvent enfiler les jambes. On est donc là dedans comme dans une boîte à dominos dont le couvercle serait à moitié tiré. Le long des parois, courent des armoires où s'enserrent le linge et les vêtements de la famille. Enfin, devant la porte, et au sommet de l'escalier, un palier, large de 80 centimètres et allant d'un bord à l'autre, représente la cour ou le jardin de la péniche.

Voulez-vous savoir si le bateau contient des enfants en bas âge ? C'est bien simple. Regardez cet emplacement. En cas d'affirmative, il sera soigneusement clôturé par une petite grille de fer qui l'isolera du reste de l'embarcation et qui ne permettra pas aux bébés restés seuls d'aller plus loin. Dès que les moutards ont suffisamment grandi pour se tenir d'aplomb sur les jambes, la grille est enlevée et remplacée par des pots de fleurs entretenus avec le plus grand soin. Ces pots encadrent deux objets juchés sur l'écoutille de la cale arrière, et que je ne puis moins faire que de mentionner parce qu'ils forment un accessoire typique et nécessaire de toute péniche. Ces deux objets sont une boîte à charbon en forme de reliquaire d'autel, et une petite niche où se blottit un chien loulou. Peintes de couleurs fraîches et voyantes, la boîte et la niche se découpent sur l'horizon de tout marinier, au premier plan, immuables de structure. Sur les canaux du Nord, vous verrez mille péniches se suivre, sans qu'une seule d'entre elles manque de ces deux ornements.



NOUVELLE ÉCLUSE DES FONTINETTES

Pour mettre en communication les diverses parties habitables de la péniche, pour aller du poite à la cabine et au

reux, il n'existe pas d'autre sentier usuel que le plat-bord, c'est-à-dire cette bande de bois en encorbellement qui ceinture le bateau et qui est de la largeur d'un pied d'homme posé en travers. C'est sur cette corniche, légèrement en pente pour l'écoulement des eaux, atrocement glissante dès qu'il a plu, quasi impraticable en temps de verglas et de neige, que nous voyons courir jour et nuit les mariniers et leur famille. On se demande comment ils ne tombent pas à chaque instant à l'eau, et de fait, toutes les fois qu'ils y tombent, ils ne viennent pas vous le dire; cependant l'accident est rare et ne figure pas parmi ceux qui sont redoutés dans la profession. L'habitude a tellement familiarisé la gent batelière avec les moindres détails de l'embarcation, que ses pieds la voient pour ainsi dire dans les ténèbres. Elle néglige donc, même par les nuits les plus noires, de marcher sur le pont, ce qui serait possible quand le bateau est vide ou ne transporte pas de chargement amarré par-dessus les écoutilles — comme le bois de chauffage, par exemple, ou les perches à boiser les galeries de mines, qui obstruent complètement la circulation — et s'en tient à son chemin de ronde. Il est d'usage seulement de supprimer l'emploi des souliers de cuir, qui faciliterait les glissements. On va pieds nus ou chaussés de pantoufles à semelles de treillis.

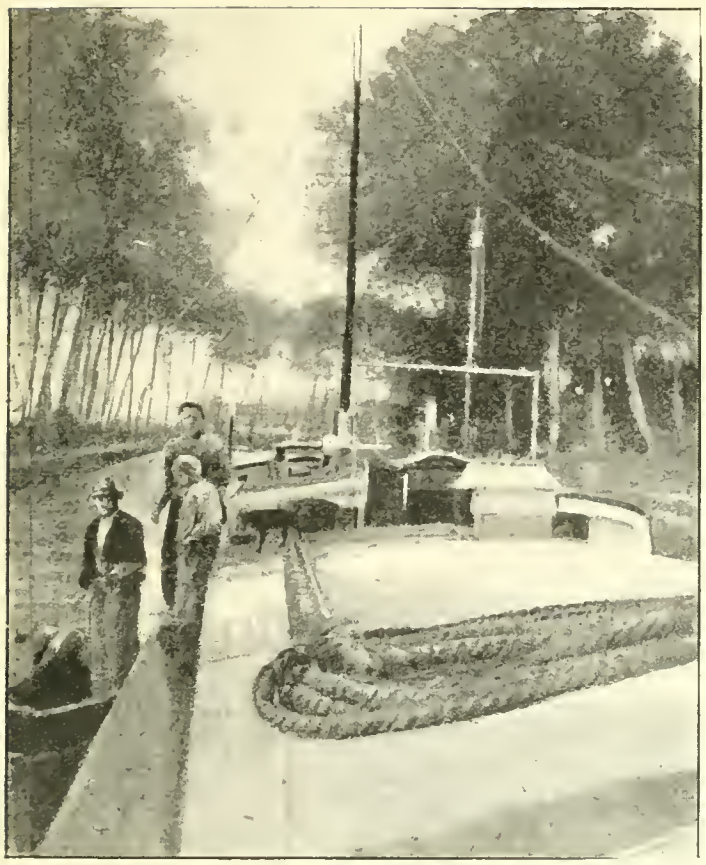
LES PONTS TOURNANTS

La cage décrite, parlons des oiseaux.

La famille du marinier est généralement nombreuse en enfants; mais ces enfants demeurent le plus souvent sans instruction. La vie nomade en est la cause, mais surtout aussi l'insouciance des parents. C'est dans la classe des mariniers que se rencontre le plus d'illettrés. Les frères des Écoles chrétiennes font bien des tentatives pour obtenir les enfants au moins pendant les périodes de chômage, mais leurs louables efforts sont peu couronnés de succès.

Les mariniers, assez religieux cependant, baptisent sans doute leurs enfants, mais ils apportent autant d'importance au baptême de leurs péniches, qui reçoivent des noms assez caractéristiques, tels que le *Don-de-Dieu*, le *Tout-à-Dieu*, la *Santa-Maria*. Les chauvins font appel à l'histoire ancienne et moderne : la *Velléda*, le *Sergent Bobillot*. Les loustics trouvent des noms comme le *Va-voir-derrière*, le *Le-s'appelle-pas*.

Ces noms se tracent par derrière, contrairement aux habitudes de la marine de mer, parce qu'on réserve les deux grosses nervures de l'avant, l'une verticale, dite *gros-nez*, et l'autre horizontale, dite la *moustache*, pour y pendre une croix blanche destinée à être vue par tous les bâtiments que l'on rencontre par temps de brume. Hors de l'eau, la croix est renversée, c'est-à-dire



LES MERCANTIS

qu'elle a la branche supérieure plus longue que la branche inférieure. Vue par reflet dans l'épaisseur des eaux, elle reprend sa forme naturelle.

Quant à la femme du marinier, elle a des qualités de force et d'endurance extraordinaires.

Elle suffit à tout, à la cuisine comme à l'épuisante et dangereuse manœuvre de la perche. Aussi son homme la considère-t-il absolument au même titre que lui-même : cette estime est sa consolation.

Voyons maintenant les détails de l'exercice du métier, et ce qu'il peut rapporter.

Le maximum de vitesse qu'une péniche puisse réaliser dans l'état actuel de notre navigation intérieure est de 2 kilomètres à l'heure. Encore s'agit-il là d'une rapidité théorique, capable d'être obtenue sur certains bouts du parcours, mais qui ne se soutient jamais durant un voyage tout entier. En pratique, quand on fait, pendant les plus longues journées d'été, 15 à 20 kilomètres dans son étape quotidienne, on doit s'estimer heureux.

Deux mille mètres à l'heure, cela représente le train d'un cheval attelé à une charrue, et c'est tout ce qu'obtiennent deux solides percherons tirant par leur corde de halage un chaland complètement chargé. Lorsque ceux-ci suivent une direction parallèle à leur camarade le laboureur, il est rare qu'ils ne soient pas devancés par lui. On dira : pourquoi ne pas employer des moteurs plus efficaces, des bateaux à vapeur,

FAMILLE DE MARINIERS

par exemple, qui remorqueraient tout un train de péniches, ou une petite locomotive routière sur rails, qui remplacerait les chevaux? L'économie du temps ne remplacerait-elle pas, et au delà, la majoration des dépenses?

C'est aussi naïf que de dire : pourquoi, dans la rue Richelieu, à six heures du soir, ne point atteler des pur sang aux fiacres qui s'enchevêtrent?

Les canaux du Nord sont engorgés plus que certaines rues de Paris la veille du jour de l'an. Les chalands, fussent-ils animés d'un propulseur à hélices, ne pourraient s'en servir, parce qu'ils ont constamment d'autres chalands devant eux qui leur barrent la route.

— Mais si tout le chapelet marchait plus vite?...

— Les écluses; mon bon ami, vous oubliez les écluses! En supposant qu'on accélérât l'allure d'un train sur le parcours d'un bief long de 8 à 10 kilomètres, le seul résultat obtenu serait d'accumuler le fouillis des embarcations à l'orée de l'écluse. Arrivés là, vous ne pourrez pas empêcher que les bateaux ne soient obligés de passer un à un, et qu'il ne faille dix minutes pour chaque éclusée. Comme on alterne en éclusant successivement un montant et un avalant, cela fait vingt minutes de pause forcée pour toute péniche naviguant dans une même direction. Alors à quoi bon galoper, puisqu'on est sûr, à son extrémité, de stationner un jour ou deux, pour peu qu'on ait seulement un cent ou deux de concurrents suivant la même voie?

Un jour ou deux! si ce n'était que cela; mais, en certains cas, ce sont des semaines entières d'attente.

A Pontoise, à l'issue du dernier chômage de juillet, il y avait près de 1 300 bateaux attendant leur ordre de mise en route.

En effet, si la circulation s'arrête sur les canaux lorsqu'on les répare, elle ne cesse pas pour cela en rivière, et c'est ainsi qu'au point de jonction s'accumulent de véritables villes flottantes. Les 1 300 bateaux auxquels je fais allusion ont reçu du service des ponts et chaussées leur ordre de départ par petites escadrilles successives, précisément pour éviter le gâchis aux écluses; car, s'il y a du large à Pontoise pour une flotte, le long du tube il n'y a place que pour trois péniches au maximum, et, dans bien des endroits, que pour deux. Ainsi les derniers arrivés pendant la période du chômage n'ont pu s'ébranler que près d'un mois après les premiers.

Vous comprenez pourquoi les mariniers s'accommodent de leur train de tortue et ne se préoccupent guère des moyens de l'accélérer. Ils se disent que tout remède ferait empirer le mal.

Pourtant la traction par les chevaux leur a causé bien des ennuis. Ils ont essayé d'abord d'avoir des animaux à eux; mais les difficultés d'embarquement et de débarquement sur certains points, la nécessité d'entretenir un charretier, puisque les bêtes ne peuvent pas se guider seules, les a dégoûtés du système, plus onéreux que la location.

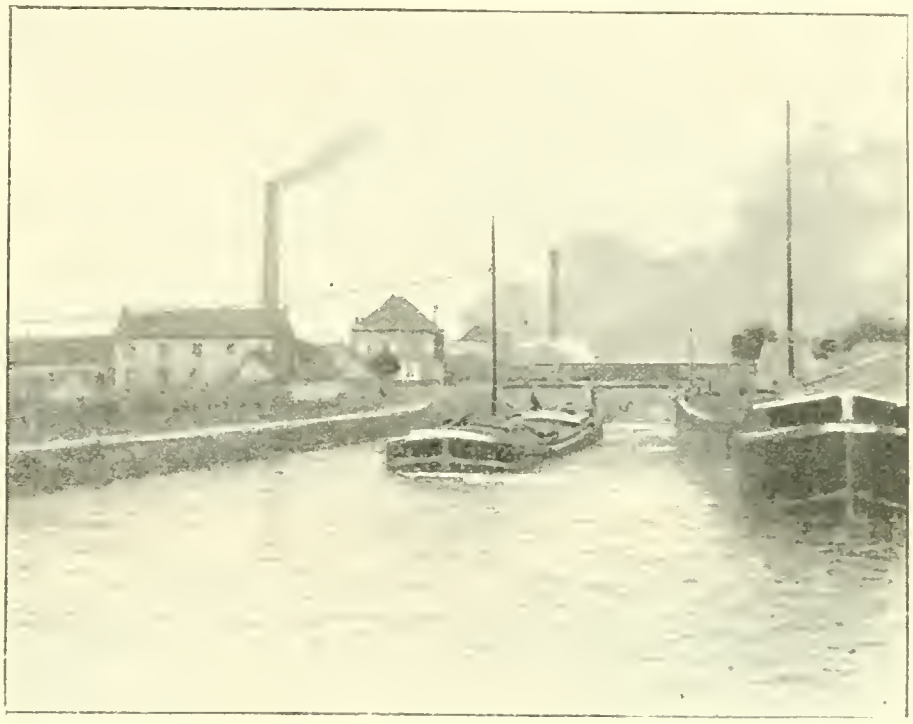
La location de gré à gré, d'autre part, donnait lieu à des exigences et à des exactions sans fin. Dès que les entrepreneurs de halage voyaient un nombre considérable de bateaux accumulés, dès que la demande était supérieure à l'offre, ils majoraient leur prix, se syndiquaient pour imposer des tarifs léonins, et le malheureux batelier qui ne voulait pas se laisser exploiter n'avait d'autre ressource que de s'atteler lui-même, avec sa femme et ses enfants, au collier de chanvre et à tirer sur le grelin, à moins qu'il ne préférât avancer à l'aide de la perche; en ce cas, par un bon vent, on fait 100 mètres à l'heure.

Pour imposer une fin à cette situation, l'administration s'est avisée depuis quelques années de mettre en adjudication les droits de halage sur les canaux les plus encombrés, en accordant la préférence au soumissionnaire qui offrirait le tarif le plus bas par kilomètre de route. Naturellement, en ce cas, le halage devenait obligatoire pour les bate-

liers, sans quoi la combinaison devenait impossible. Les mariniers ont accepté de grand cœur, et, de ce fait, le prix de la remorque est tombé à une moyenne de vingt sous par kilomètre.

Voilà qui est parfait, croirait-on, eh bien, pas du tout !

A ce taux, les adjudicataires mangent de l'argent. Il faut compter, en effet, qu'un homme et deux chevaux doivent être loués au moins 20 francs par jour pour qu'il y ait pas de perte ; or nous avons vu que la journée de 20 kilomètres se réalisait difficilement. D'un autre côté, on ne peut pas obliger les entrepreneurs à posséder une cavalerie illimitée, de sorte que le nombre des bateaux à haler dépasse une certaine mesure, les chevaux manquent ou se font attendre.



AU PAYS DES CHARBONNAGES

Pendant mon voyage, et sur le parcours de Cambrai à Douai, où fonctionne le régime du relais obligatoire, j'ai pu prendre un goût rétrospectif du mauvais sang que devaient se faire nos pères quand ils voyageaient en chaise de poste. Nous avions droit à quatre chevaux, la péniche marchant à *z'ordres*, mais ces quatre chevaux théoriques n'étaient jamais disponibles, et c'était, pour les dénicher, des courses à pied jusqu'aux écuries, de mystérieux conciliabules aux charretiers. Heureux encore quand tout cela réuni amenait un résultat.

Au sortir de la Sensée, nous rentrâmes dans le système de la traction libre, et on s'en trouva mieux, car les charretiers indépendants, évincés des sections adjugées, sont devenus plus nombreux et moins exigeants sur les autres points de la route. Ils font marché pour un trajet de plusieurs jours, et cela ne revient pas à beaucoup plus de 1 franc par kilomètre.

Le seul remède radical serait la création d'un second canal du Nord et son établissement est réclamé à cor et à cri par les intéressés. Mais comme c'est là un travail exigeant un nombre respectable de millions, on a sagement esquissé des réformes plus modestes en attendant mieux.

C'est ainsi qu'on installe en certains endroits des écluses jumelles ; l'une affectée aux seuls bateaux descendants, l'autre aux montants, qui permettent déjà de réaliser une économie de moitié sur le temps des éclusées. A citer également l'ascenseur des Fontinettes, à la jonction du canal de l'As et de celui de Neuffossés.

Cet ascenseur, installé déjà depuis plusieurs années, sous la direction de M. l'ingénieur Gruson, est le plus grand travail d'art qui existe sur les canaux de France, et remplace les six écluses successives auxquelles on avait recours

jadis pour franchir la différence de niveau de 13m,12 qui sépare les deux paliers.

Il se compose essentiellement de deux sas gigantesques qui se font contrepoids comme les deux plateaux d'une balance et pèsent, à plein, environ un million de kilogrammes. Quand l'un de ces sas reçoit une péniche, le volume d'eau déplacé par celle-ci équivaut à son propre poids, de sorte qu'il n'y a qu'à introduire, au moyen d'une pompe, quelques litres d'eau de plus dans l'autre sas pour rompre l'équilibre et déterminer le mouvement d'ascension.

Tout cet appareil colossal, qui a coûté 5 millions à établir, fonctionne au moyen d'un seul piston, qu'un enfant de six ans pourrait manier.

Enfin, pour clore la liste des améliorations exécutées ou en voie d'exécution, signalons sur la Deule, autant qu'il me souvienne, une section de canal sur laquelle une compagnie installe un fil électrique destiné à remplacer les chevaux, système employé ailleurs pour les tramways. Mais les mariniers ne croient pas à la réussite et prétendent qu'à ce train ils ne seraient plus maîtres de leur gouvernail.

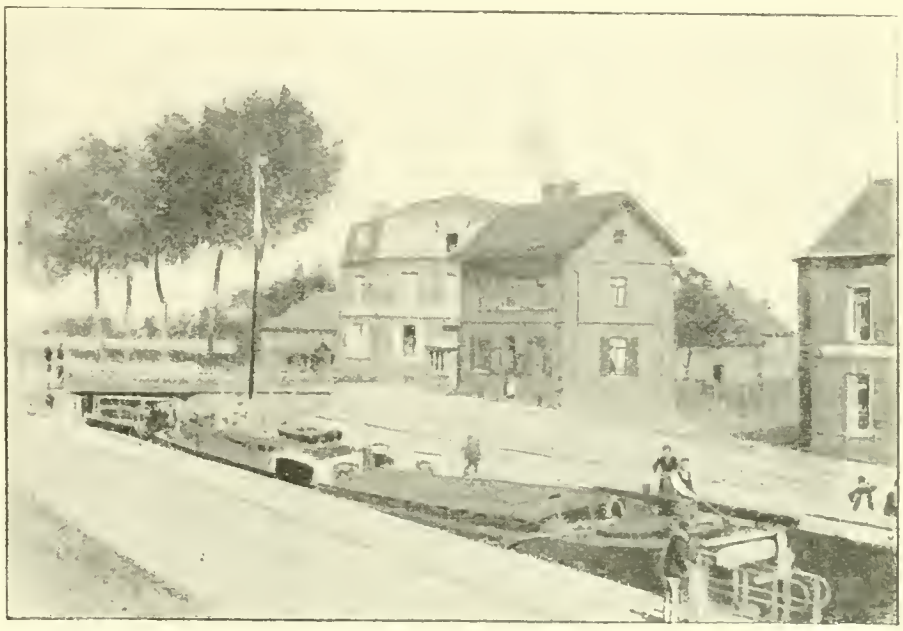
LES ABORDS DU BASSIN ROND

Je pense pourtant qu'ils ne demanderaient qu'à être convaincus par les faits, ne fût-ce que pour échapper à des traversées comme celle de Saint-Quentin à Cambrai. C'est cette section qu'ils appellent l'*Enfer* ou *Biribi*. Là, en effet, on les oblige à des marches forcées de jour et de nuit, ce qui fait que, pendant soixante-douze heures au moins, ils ne peuvent prendre une minute de repos et de sommeil. A mesure qu'on se rapproche de Paris et que les diverses ramifications de canaux se réunissent en une seule branche, l'encombrement augmente. Il se fait surtout sentir dans le canal collecteur de Saint-Quentin, où le service des ponts, afin de déblayer, se voit contraint à ne pas tolérer un seul instant d'arrêt.

J'ai déjà dit que la manœuvre de la péniche était très fatigante. En effet, le gouvernail, extrêmement lourd, ne peut être quitté, et pour peu que les chevaux de halage ne tirent point parfaitement droit, ou qu'on soit obligé d'obliquer afin d'éviter un choc, le remous de l'eau vient peser sur la barre, qu'on est obligé de maintenir avec les reins. Il y a des moments où l'on ne pourrait résister à la force à vaincre si on ne s'aidait du *varlet*, sorte de grosse canne qui, d'un bout, s'arcboute contre la barre et, de l'autre, sur des encoches ménagées à cet effet dans le plancher de la péniche. Mais ce qu'il y a de plus éreintant, c'est la manœuvre de la perche, grosse comme un petit mât et terminée par un trident de fer.

Quel que soit le soin mis à la con-

duite du gouvernail, on s'aperçoit à chaque instant que l'on va se rapprocher trop d'une rive ou de l'autre, et qu'on risque de s'envaser. Alors il faut amarrer son gouvernail pour l'immobiliser autant que possible et galoper, par les plats-bords jusqu'à l'avant, où l'on appuie la perche contre l'obstacle redouté. D'un mouvement de main rapide comme la pensée, on a amarré la perche sur un des boulards, sortes de bornes en bois, de têtes de grosses bûches, qui émergent du pont. Si, en effet, le marinier espérait *bouter* avec ses seules forces, il serait enlevé comme fétu de paille; mais, grâce à l'amarre, la pression ne s'exerce plus que sur la perche. On voit cet énorme madrier plier ainsi qu'un roseau, on entend une série de craquements des fibres du bois, puis la grosse carcasse flottante incline imperceptiblement, reprend sa route, le danger est encore une fois évité.



DANS L'ÉCLUSE

Ce n'est pas accidentellement, mais dix fois par heure que se répète cette exténuante opération.

Si elle est malaisée en plein jour, jugez de ce qu'elle doit être la nuit, en hiver, par les temps de verglas et de neige. On s'apitoie volontiers sur le sort des pêcheurs de nos côtes, et on a raison; mais je doute qu'un Terre-Neuvien lui-même dépense plus de forces physiques et peine davantage qu'un marinier. Or combien de gens s'imaginent cependant que ce dernier n'a qu'à fumer sa pipe, pendant que les chevaux travaillent.

Sorti de l'*Enfer*, on reprend le droit au sommeil, et, la nuit venue, on s'amarre jusqu'au lendemain à quelque saillie de la rive. Là, si le marinier était poète et avait le temps de rimer au lieu de dormir, dans le grand apaisement de ces campagnes, si solitaires qu'elles semblent, sous la clarté laiteuse de la lune, de vastes parcs abandonnés, il pourrait revivre par l'imagination la journée défunte, revivre en songe la beauté des sites parcourus, ces rubans de cours d'eau encaissés pendant des lieues entre des rives si ombrageuses que, perdu sous la verdure, le voyageur se pourrait croire en pleine forêt d'Amérique, ou, le canal s'élargissant entre deux rangées d'arbres majestueux, telle l'allée d'honneur de quelque seigneurial palais.

Mais le marinier n'est pas poète, et s'il pensait à quelque chose dans son lourd sommeil, ce serait aux bénéfices possibles que lui laissera, tous frais payés, son voyage.

Comptons pour lui.

Étant donnés la longueur du trajet, les délais de chargement et de déchargement, la morte saison résultant des chômages, une péniche ne peut pas exécuter plus de quatre voyages annuels. Sur ces quatre traversées, elle reviendra

deux fois en moyenne à vide. Le retour s'entend de Paris à la mer.

Cela lui fait donc deux traversées productives.

Prenons comme exemple l'opération du bateau sur lequel j'ai navigué :

Nous avons chargé, à Soissons, 282 tonnes de sucre à destination de Calais, au prix de 4 francs la tonne, soit en recettes	1 128 fr.
Les frais de route de toute nature, éclusiers, halage, commission de 5 pour 100 due à l'intermédiaire qui procure le fret, etc., se sont montés à.	483 »
Reste un bénéfice brut de.	645 fr.

Répété six fois en un an, ce bénéfice donne 3 870 francs, dont il convient de déduire l'intérêt à 5 pour 100 de 15 000 francs représentant la valeur de la péniche, soit net 3 120 francs. Donc mon marinier aura gagné, pour la nourriture et l'entretien de sa famille, 8 fr. 60 par jour. Je suppose, bien entendu, qu'il n'aura encouru aucune amende et évité toute avarie à son embarcation neuve.

8 fr. 60, c'est quelque chose assurément, c'est de quoi vivre strictement, mais à condition de n'avoir à compter ni avec la maladie, ni avec les accidents, ni avec aucun aléa malencontreux. Ce chiffre, de plus, démontre que le marinier placé dans les meilleures conditions possibles — ceux du Nord sont les plus riches — ne saurait en aucun cas subvenir aux frais d'un matelot, et cependant, pour que le travail ne fût pas abusif, il faudrait qu'il y eût toujours deux hommes à bord.

Sans doute on trouverait à réaliser, même dans l'état actuel des choses, d'immédiates améliorations susceptibles de diminuer les charges ou d'augmenter un peu les bénéfices du marinier. Mais, s'il est un des travailleurs les plus laborieux qu'on puisse rencontrer, il est aussi un des moins débrouillards à défendre ses intérêts, un des plus routiniers de la classe ouvrière. Voici quelques années à peine que la corporation possède un syndicat, l'Alliance batelière, et ce syndicat n'a pu réunir que 1 200 membres sur plus de 12 000 mariniers propriétaires, malgré tout le zèle que déploie pour son extension M. Ciccoli, un très intelligent organisateur, qui s'est entièrement dévoué à cette tâche.

Trop indifférent à la sauvegarde de ses garanties professionnelles, le marinier est-il plus vigilant pour son économie domestique? Pas davantage. Il ne sait pas même défendre sa bourse contre l'exploitation des mercantis dont les échoppes bordent sa route. Il s'approvisionne au jour le jour, dans des cabarets borgnes, dans des épiceries innomables, dans des boucheries fantaisistes, des objets nécessaires à son alimentation, et on lui vend fort cher les résidus des boutiques.

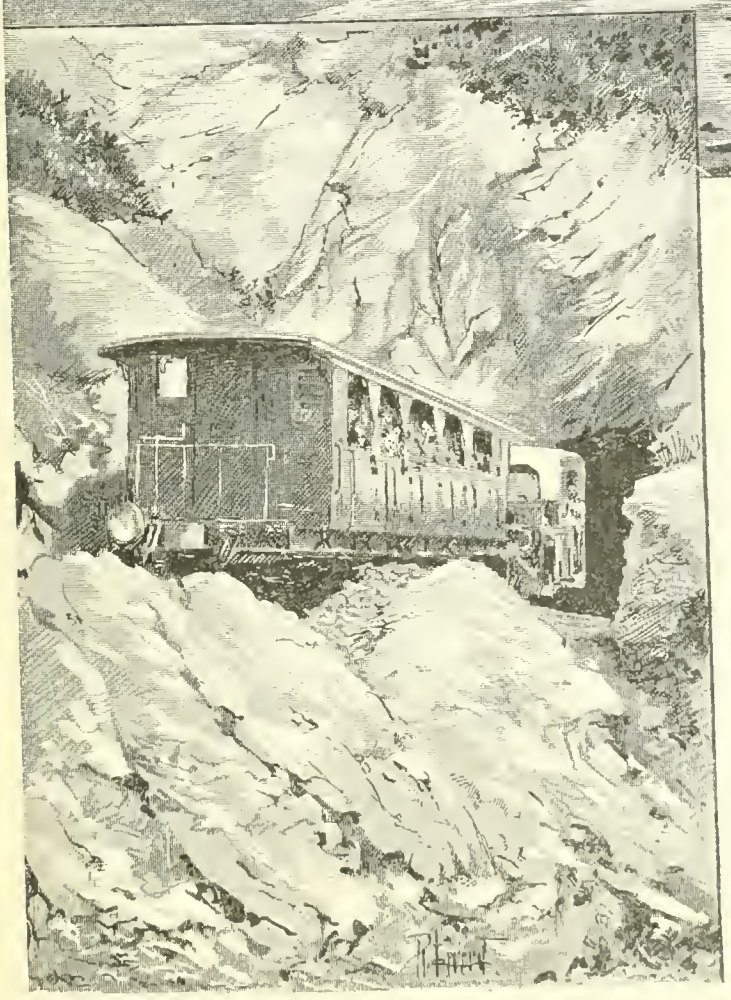
Si cependant chaque batelier ne constitue pas un client, la batellerie forme une clientèle, et une clientèle puissante. Qu'y aurait-il de plus simple pour elle que de créer, dans un ou plusieurs de ses centres de passage, des sociétés coopératives de consommation où elle trouverait de première main des produits irréprochables au prix du gros?

Toutes ces choses ne sauraient amoindrir l'impression générale qu'on emporte d'un contact quelque peu prolongé avec la population marinière : à savoir qu'elle est une des plus vaillantes dont puisse s'honorer le labeur français, et une des plus résignées au dur combat de la vie.

C'est à elle, inconnue, humble et silencieuse, que nous devons la circulation de 25 millions de tonnes de marchandises, et je ne penserais pas que ces lignes eussent été écrites en vain, si l'hiver, en voyant pétiller la houille dans votre foyer, vous songiez parfois aux peines qu'a souffertes le marinier du Nord pour vous l'apporter.

Guy Tomel.

VUE DE MONISTROL



LE TUNNEL DES APÔTRES

AU MONTSERRAT

Jean Lorrain, que j'avais accompagné jusqu'à Toulouse, lors des fêtes de Béziers, m'avait dit :

— Puisque vous allez en Espagne, voyez Barcelone, c'est une Marseille espagnole. Surtout n'oubliez pas Montserrat.

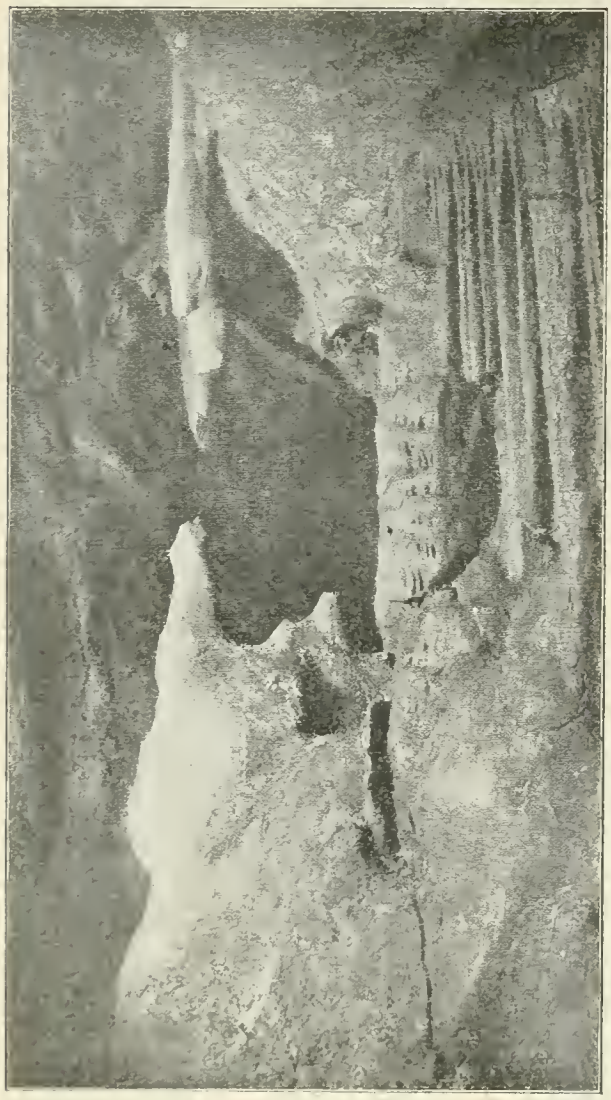
Recommandation inutile. Le but de mon excursion était précisément l'étude du phénomène géologique, orgueil de Catalogne, où les moines de saint Benoît ont accroché un monastère au flanc de la montagne.

De Barcelone, on peut se rendre à Montserrat par Monistrol ou par Martorell. La première de ces voies est suivie par les pèlerins qui songent davantage à sauver leur âme qu'à admirer les grandioses caprices de la nature, la seconde par des géologues, des peintres ou des écrivains en quête de sensations neuves.

L'aimable guide qui m'a fait connaître et aimer l'Espagne — M. de San Miguel

y Aguilar — me décide sans peine : nous prendrons le chemin des écoliers.

Vingt-huit kilomètres séparent Barcelone de Martorell. Une heure se passe promptement en chemin de fer, et c'est à peine, gardant notre admiration pour plus tard, si nous pensons à regarder la



LE SALON DES COLONNES

vallée du Llobregat qui s'étend à notre gauche; mais bientôt un tunnel nous interrompt, le train ralentit son mouvement et pointe dans une plaine immense sillonnée de cours d'eau, au fond de laquelle se développe, dans toute sa majesté, la masse grise, désolée, étrange, déchiquetée du Montserrat. Le train s'arrête à Martorell.

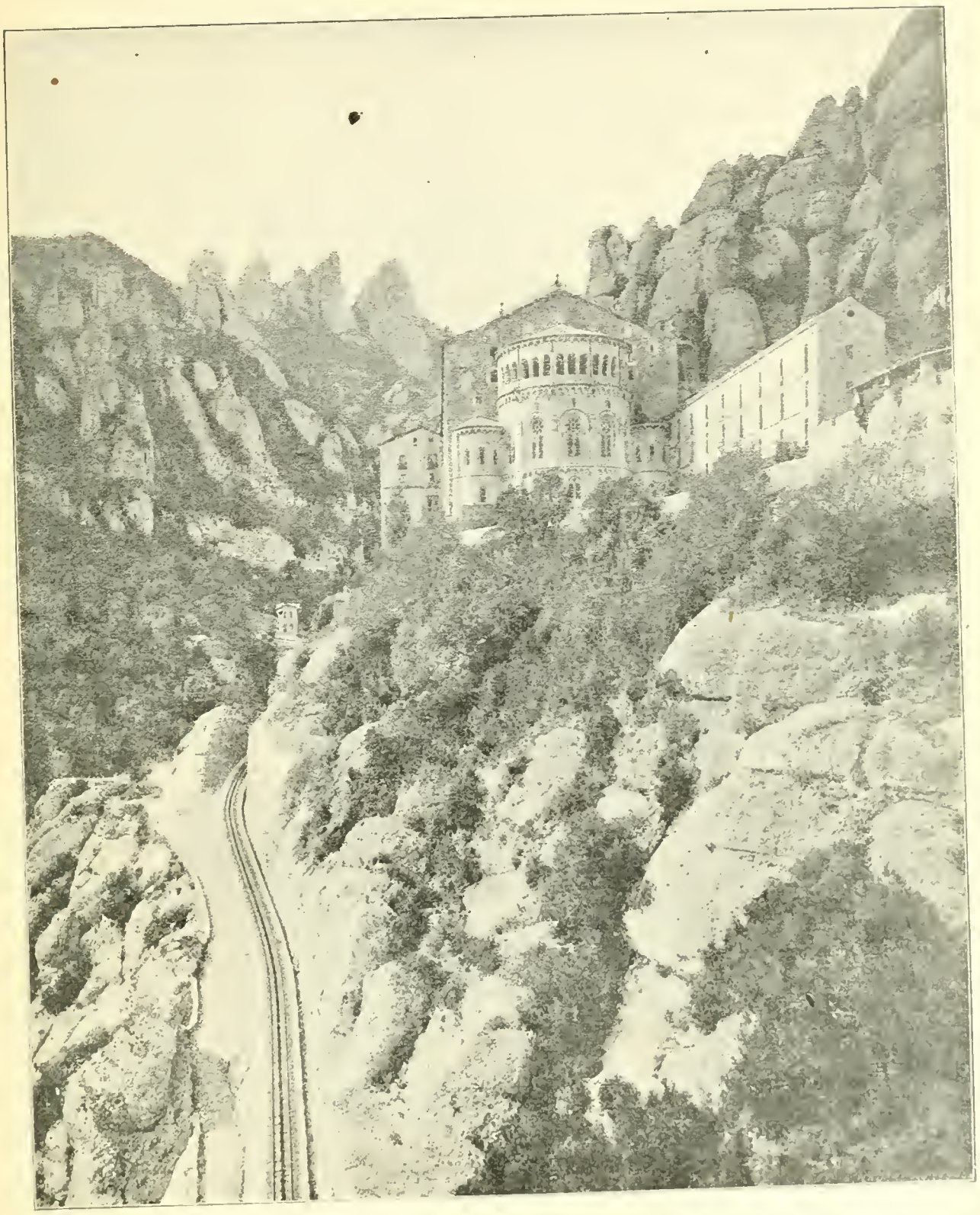
L'aspect est plus grandiose encore si l'on arrive par le chemin de San Andrès de la Barca.

Le Llobregat coule au fond d'une gorge, ayant pour perspective la célèbre montagne. Les rochers qui s'élèvent à droite forment la pointe extrême des collines sous lesquelles la voie ferrée a pénétré. Celle-ci débouche à droite, décrit dans la plaine une courbe, franchit le torrent sur un pont-viaduc, puis disparaît derrière un contrefort où se trouve la station. La route venant de San Andrès se dessine sur le flanc de la colline et rencontre la ville de Martorell, dont les maisons groupées sur le versant font face à la plaine et à la montagne. Elle traverse la ville, franchit le Noya, pour gagner au nord-ouest Esparraguera et les défilés de Bruch.

Un des ponts les plus curieux de l'Espagne rattache Martorell à la rive droite du Llobregat. Il servait autrefois à la voie militaire qui conduisait de Catalogne en Aragon. En pente raide, fort étroit, il est de pierre rouge. Les arcs ogivaux sont en brique et parfaitement conservés; l'arc central mesure plus de vingt mètres de hauteur. A l'entrée se développe un portique de pierre, d'une seule travée, originalement couronné de plantes parasites.

C'est le *Pont du diable*, qualification que le vulgaire donne à toutes les constructions de semblable hardiesse. Il date de l'époque romaine, et l'histoire prétend qu'il fut l'œuvre d'Annibal en l'an de Rome 535; mais rien n'établit cette assertion.

A la descente du train, nous traitons avec le propriétaire d'une tartane pour nous conduire à Esparraguera, situé au pied même de la montagne. Vingt kilomètres séparent ce dernier village de Martorell. Le trajet se poursuit en terrain découvert, par un chemin passable. A mesure qu'on approche du Montserrat, on détaille mieux son étrange formation. Il s'élève, isolé, en rase campagne, et semble être sorti, tout d'une venue, des entrailles de la terre, dans une heure de bouleversement général.



ABSIDE DE LA CHAPELLE ET CHEMIN DE FER

L'aspect général est d'un gris cendré presque uniforme. La cime se divise en de multiples sommets : ceux-ci sont nettement découpés en dents de scie où formés d'aiguilles élancées et aiguës. L'aspect se modifie selon l'endroit où est placé le voyageur et la topographie se prête aisément à fournir ce spectacle de toutes parts.

Par cette belle matinée de septembre, nous jouissons d'un des plus majestueux panoramas qui soient au monde. Les ravins du Llobregat et du Cardoner, fouillant la base de la montagne, comme

pour en chercher les racines, semblent accroître encore sa hauteur. Sur divers points, en face de Monistrol et d'Olesa, par exemple, cette base, formée de terrains d'alluvion, a la pente adoucie des terres éboulées. Ces pentes sont coupées de sentiers à pic, au milieu desquels se dessinent en souples lacets la route carrossable et le chemin de fer à crémaillère qui conduisent de Monistrol au monastère.

La voie ferrée fut inaugurée en 1892, durant les fêtes en l'honneur de Christophe Colomb. Cette ligne, admirablement construite par une Compagnie suisse, mesure 7 800 mètres. Elle est divisée en deux tronçons : le premier va de la gare de Monistrol-nord à celle de Monistrol-ville, c'est-à-dire au Llobregat ; la seconde se dirige du fleuve au monastère. Le tracé est parallèle à la route carrossable.

Du côté de Monistrol, la montagne présente une particularité dont la légende s'est occupée : elle est divisée dans sa partie supérieure, offrant aux regards deux cimes qui ont dû en d'autres temps appartenir au même ensemble et qui, maintenant, sont séparées par une gorge anguleuse où les rocs et les terres éboulées ont formé une plate-forme. C'est sur cette plate-forme que s'élève le monastère.

Au nord vers San Vicente, Manresa ou Rajadell, les rochers, battus par la tempête et complètement dénudés de la base au sommet, se dressent d'aplomb ainsi qu'une muraille cyclopéenne au haut de laquelle les déchirures sont comme des balcons naturels d'où regardent les savants curieux qui s'aventurent jusqu'à ces hautes solitudes. De ce côté s'élève le principal des pitons : le San Geronimo.

Au sud-ouest, l'aspect est tout autre. Les terres, roulant autour de la montagne, lui ont formé une base de monticules répandus dans un périmètre de 40 kilomètres. Esparraguera, Collbato et Igualada sont abrités par elle.

Quand on approche, la montagne se précise et le caractère de ses aiguilles à formes étranges devient plus compréhensible. L'ensemble de sa structure représente un entassement de cônes verticalement posés. A mesure que le temps, les pluies et la tempête poursuivent leur œuvre destructive, ces cônes se dessinent et se séparent davantage, ils s'arrondissent, la pointe se forme et, chose bizarre, il reste d'ordinaire au sommet un bloc qui la couronne. La nuit, au clair de lune, on dirait des rangées de géants posés droit, couverts du classique manteau espagnol, les bras tombants, la tête nue. Dans les petits vallons qui se sont formés au cœur de la montagne, ces cônes, hauts de 40 mètres et qui présentent à la base un diamètre de 10 mètres au moins, sont complètement isolés.

Après un déjeuner sommaire à Collbato, nous partons escortés de deux guides. Ceux-ci, munis de cordes et de feux de Bengale, nous conduisent par des sentiers impossibles vers des grottes admirables et trop peu connues des pèlerins du Montserrat.

C'est à 30 mètres de hauteur, au tiers d'une muraille imposante, formée de blocs qui surplombent, qu'apparaît le trou formant l'entrée des cavernes. On y arrive par une série d'échelles qu'un aubergiste de Collbato a fait établir le long du roc.

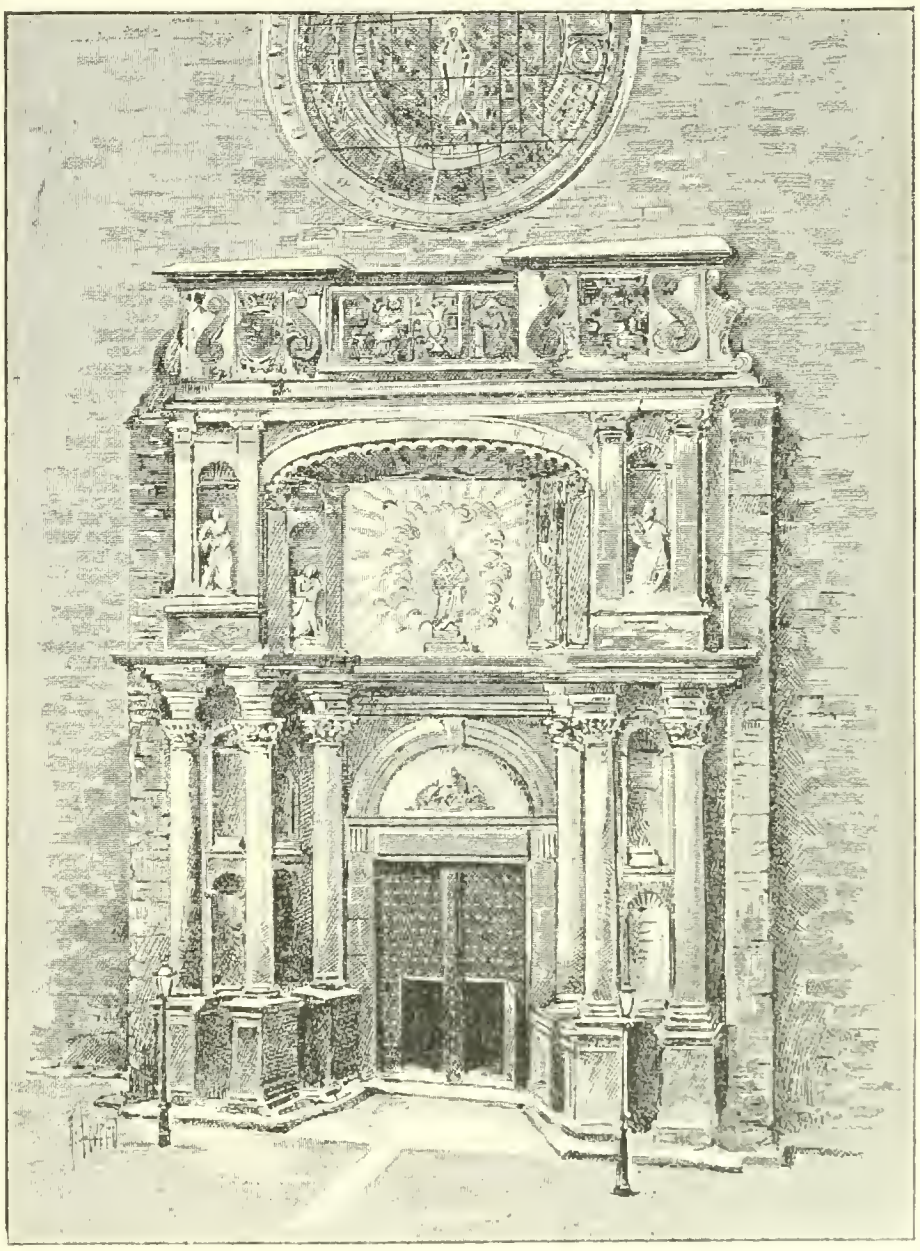
Nous voici au seuil des grottes. Avant d'y pénétrer, nous nous retournons pour contempler le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. A nos pieds, nous reconnaissons la route déjà parcourue ; de-ci de-là, des maisons blanches émaillent de leurs tons d'albâtre les terrains rouges ; nous ne sommes, semble-t-il, qu'à quelques portées de fusil d'Esparraguera.

L'aspect de la première grotte, formée de blocs énormes, accumulés dans un effrayant désordre, me révèle le secret de la formation du Montserrat tout entier : ces masses paraissent avoir été vomies vers le firmament par quelque explosion souterraine. En se heurtant,

en retombant les unes sur les autres, restant suspendues entre elles de telle sorte qu'on croirait en provoquer la chute en s'appuyant contre elles, elles ont formé ces cavités immenses qui vont au cœur de la montagne. La nature de ces cavités explique comment des éboulements intérieurs ont pu produire la déchirure de la gorge où se trouve le couvent.

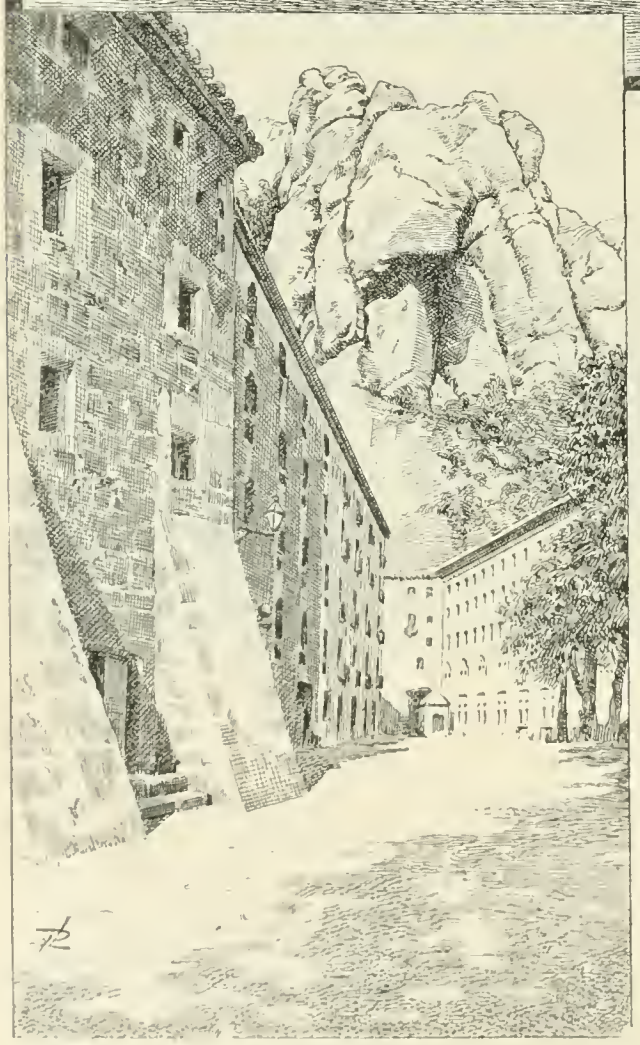
Néanmoins la composition de ces blocs constitue une étrangeté géologique qui étonne tous les hommes de science. Des rocs minuscules, des débris et des terres délayées par le suintement des eaux à travers la montagne, forment le sol des grottes où l'on ne circule qu'avec peine, l'attention toujours en éveil par cette idée que le poids d'un homme suffit pour entraîner dans des profondeurs inconnues la pierre sur laquelle il s'aventure. La première cavité est grande comme une salle de spectacle ; quatorze galeries lui succèdent. Il ne faut pas moins de dix heures pour les parcourir superficiellement.

Dans la première salle, — la *Gruta de la Esperanza*, — une ligne de rocs admirablement plantés, affectant des formes humaines ; après nous avoir placé au centre, les guides armés de leurs torches parcourent la galerie et la lumière nous montre ces colosses comme des ombres chinoises. Voici le *Camarin*, sur les parois duquel se dessinent des colonnes et dont l'extrémité ressemble à une coupole gothique. Des stalactites pendent de la voûte, telles ces grappes de chasselas qu'on fixe, après vendanges, aux plafonds de nos maisons girondines. Une crevasse, dans laquelle on ne pénètre qu'en rampant, conduit dans une salle basse, couverte de cristallisations. Elle servit de refuge lors de la guerre de l'Indépen-



PORTE DE LA CHAPELLE

LA FONTAINE DES MIRACLES



HOTELLERIES

dance aux habitants du voisinage qui, munis d'un baril de poudre, menaçaient nos soldats qui s'aventuraient jusque-là de les faire sauter.

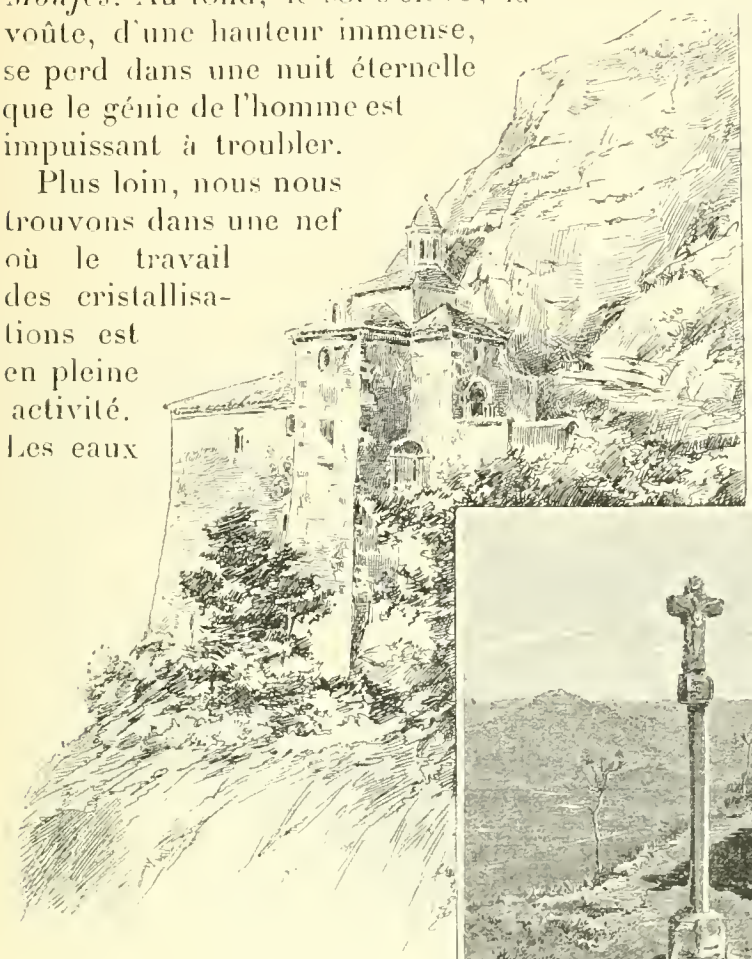
Un puits profond de 20 mètres, le *Pozo del Diablo*, s'offre béant sous les pieds du visiteur. On y descend aujourd'hui par un escalier de soixante marches au bas desquelles on se trouve engagé dans un couloir étroit où l'on avance tantôt en rampant, tantôt en escaladant des rochers à pic ; mais on est bientôt dédommagé de sa peine par l'entrée dans une vaste et haute galerie dont les murs sont couverts comme d'une ample draperie fournie par les enduits calcaires entraînés par le suintement des eaux. De la voûte au sol pendent des stalactites pareils aux cierges ouvragés des premières communions. Un bloc affectant la forme d'un moine agenouillé a fait appeler cette salle : *San Bartolome*. A l'est, et de

plain-pied, s'ouvre le *Claustro de los Monjes*. Au fond, le sol s'élève; la voûte, d'une hauteur immense, se perd dans une nuit éternelle que le génie de l'homme est impuissant à troubler.

Plus loin, nous nous trouvons dans une nef où le travail des cristallisations est en pleine activité. Les eaux pluviales filtrent lentement jusqu'à cette grotte, y accumulent les parties calcaires et siliceuses et y forment sans cesse de magnifiques concrétions. Au feu rouge des torches, à la lumière des feux de Bengale, l'effet de ces stalactites vivantes où l'eau perle continuellement est vraiment magique. C'est la *grutta de la estalacticas*, d'où nous passons dans celle *del Elefante* que signale une nervure ogivale absolue : elle s'élance de l'un des angles, se dessine à travers la voûte et descend s'attacher à l'angle opposé.

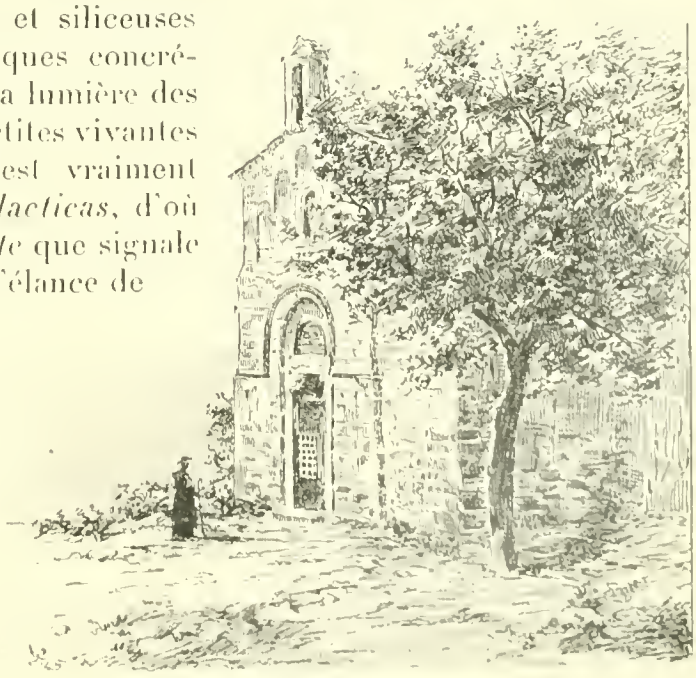
Nous apercevons entre des roches informes la *boca del Infierno*. C'est une crevasse profonde de 6 mètres dans laquelle on descend par des degrés creusés dans le roc. Vient un couloir tortueux dont le parcours est dangereux, puis la *galeria de los Fantosmos* où nous considérons curieusement des groupes de rochers pareils à des figures humaines enveloppées de draperies. Plusieurs salles sans intérêt font suite à cette galerie.

Mais une autre surprise nous est réservée. Après avoir escaladé rocher sur rocher, nous atteignons le *salon del absido gotico*. C'est une pièce circulaire de 11 mètres de diamètre dont la voûte très haute est



CHAPELLE DE LA VIERGE

CHAPELLE DES APOTRES



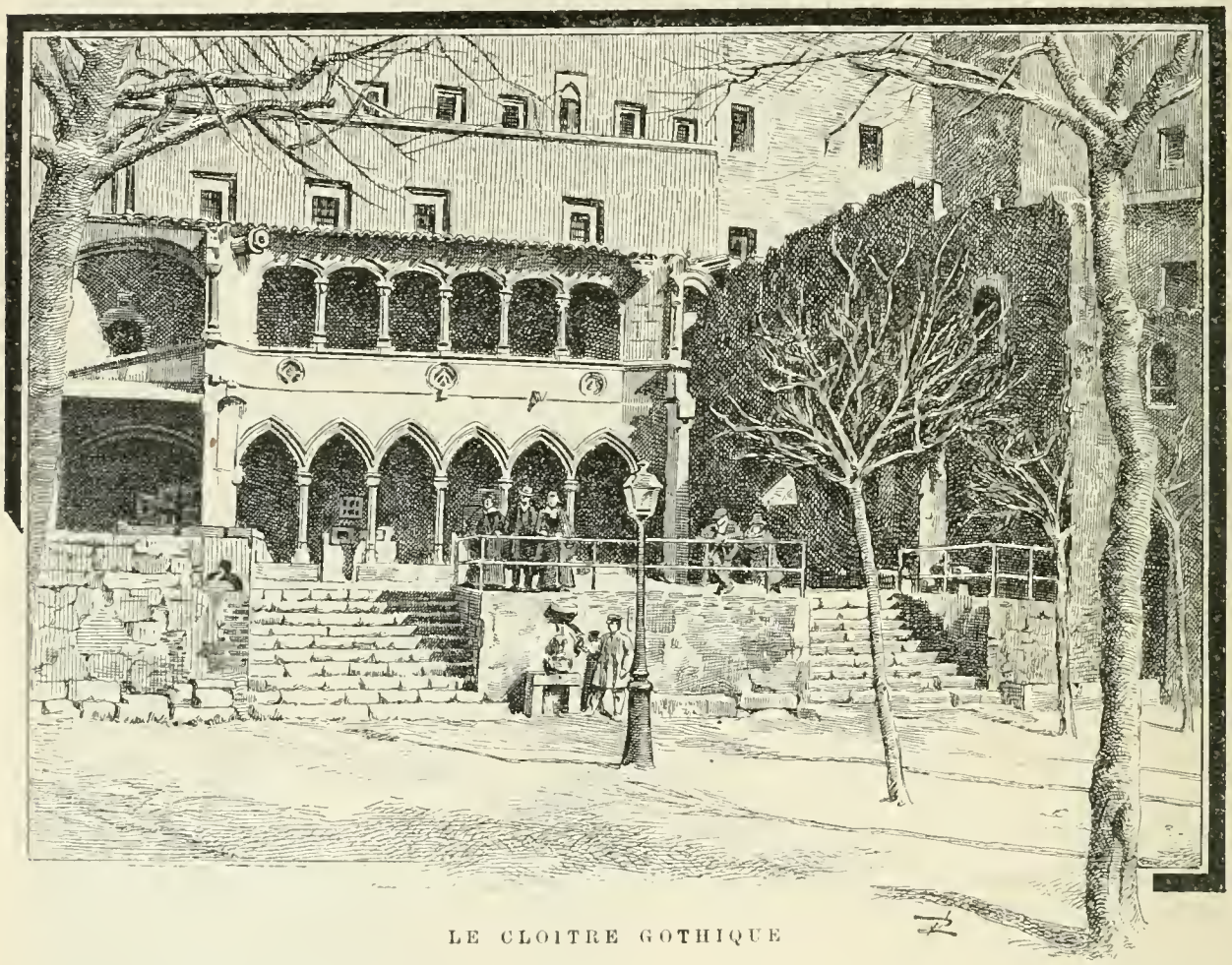
CHAPELLE DE SAINT-MICHEL

entourée de groupes capricieux. Parois, colonnes, stalactites sont couvertes d'un glacis d'argile rouge vif qui, à la lumière, a des aspects de tenture dorée.

Ici se termine notre expédition souterraine. Nous sommes bien au-dessous du niveau de la vallée extérieure, et cependant le thermomètre ne marque que 23 degrés. L'air pénètre par des fissures qui échappent à nos investigations. De plus, les eaux qui suintent de toutes parts contribuent sans nul doute à rafraîchir la température. Une curiosité toujours en éveil nous a conduits à travers cette série de cavités merveilleuses. Néanmoins, c'est avec plaisir que, sous cet entassement de masses à peine équilibrées, nous regagnons notre point de départ.

Ni les grottes de Han, en Belgique, ni le puits de Padirac ne peuvent faire oublier ces merveilleuses cavernes. C'est à peine si je peux les comparer aux cavités que j'ai explorées, au nord des montagnes Rocheuses, lors d'une expédition dans la haute Colombie britannique.

C'est avec joie que nous admirons à nouveau, au déclin du jour, les belles plaines de Catalogne. Puis nous regagnons la posada de Collbato, où nous attendent dans des lits sommaires les détestables petites fourmis rouges.



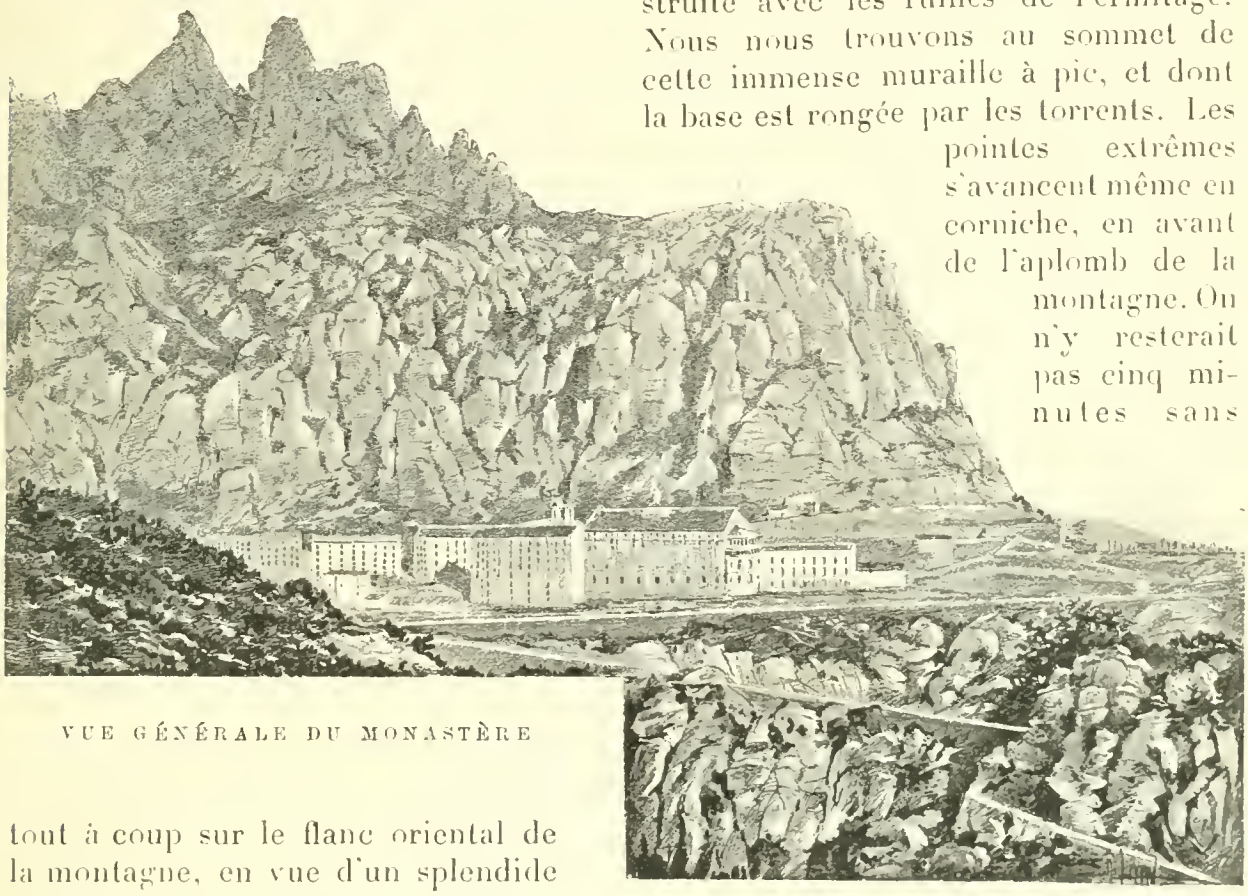
LE CLOITRE GOTHIQUE

Le lendemain, à l'aube, nous montons à mulet. Un seul guide, cramponné sur sa bête, nous accompagne par le sentier qui, partant de Collbato, pénètre par d'étroits passages dans les roches de poudingue. D'un côté celles-ci surplombent et se délitent; de l'autre nous apercevons sous nos pieds des précipices dont personne encore n'a calculé la profondeur. Un étrier frotte la muraille tandis que l'autre domine l'abîme. Nous allons en file indienne. Le sentier se dessine toujours, hardi-

ment, sur le flanc des pyramides.

Nos bêtes marchent avec peine. Le chemin est semé de fragments de porphyre ou de silex qui, roulant sous leurs pieds, vont se perdre vers des fonds inconnus où ils semblent ne pas devoir arriver.

Après avoir contourné plusieurs entonnoirs intérieurs, le sentier revient tout à coup sur le flanc oriental de la montagne, en vue d'un splendide panorama. Deux rocs forment comme les montants d'une fenêtre et dirigent la vue. Nous sommes à moitié route. Le regard découvre l'immense vallée dont le premier plan se signale par cet aspect rouge des terres écroulées.



VUE GÉNÉRALE DU MONASTÈRE

Au delà, sur un plateau où le pied est d'une sûreté relative, où la tête se repose des multiples provocations au vertige, le sentier bifurque. A droite, il conduit au monastère; à gauche, il arrive en pente raide au pic de San Jeronimo.

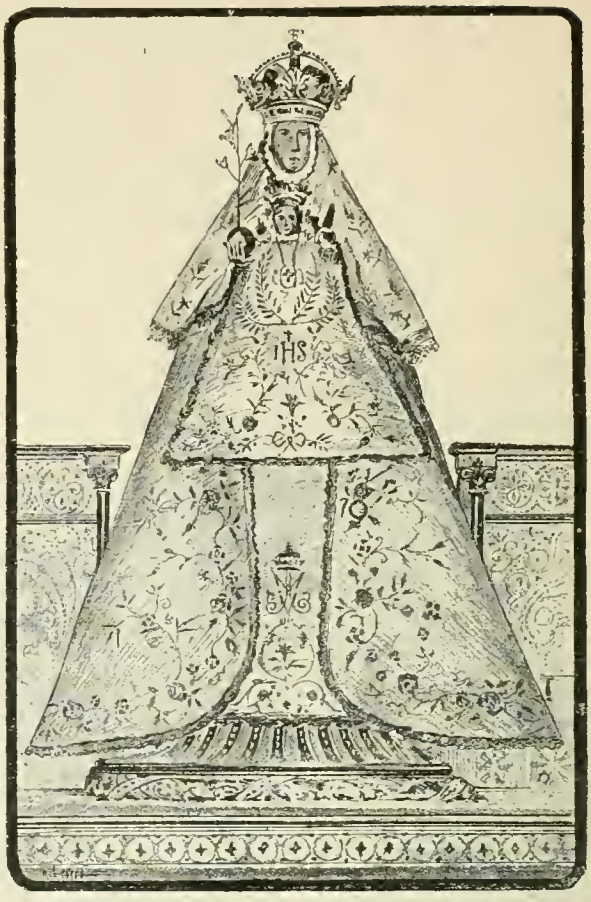
Nous optons pour ce dernier. Nous escaladons quelques moraines, au milieu des plateaux intérieurs, sur lesquels la terre végétale s'est conservée et où poussent des taillis de buis vert. Des merles, que nous sommes tout surpris de voir dans ces solitudes, barrent parfois l'horizon d'un point noir. Le regard mesure enfin de près ces cônes de pierre polis par le travail des siècles! Après quelques derniers lacets nous sommes sur la plate-forme de *San Jeronimo*.

A peine descendus de mulet, nous courons vers la modeste auberge construite avec les ruines de l'ermitage. Nous nous trouvons au sommet de cette immense muraille à pic, et dont la base est rongée par les torrents. Les pointes extrêmes s'avancent même en corniche, en avant de l'aplomb de la montagne. On n'y resterait pas cinq minutes sans avoir le vertige. Le temps est clair: avec ma jumelle marine, mon regard s'étend dans la direction du nord sur des perspectives immenses qui se perdent vers la haute Catalogne, l'Andorre et les Pyrénées.

Un seul roc situé au nord-ouest domine de 16 mètres la plate-forme sur laquelle nous nous trouvons; c'est le plus haut sommet. Nous avons décidé de l'atteindre. En se servant des mains et des genoux on y arrive après bien des efforts. Nous ne pouvons nous tenir debout sur cette pointe, de peur d'être enlevés par le vent comme des fétus de paille. Le spectacle devient inénarrable : au nord, les Pyrénées; à l'ouest,

Lérida, et plus loin, les montagnes de l'Aragon ; à l'est, Barcelone, et au delà la Méditerranée ; au sud, la mer encore, les côtes de Valence, et tout au loin, très loin, les îles Baléares.

Nous revenons jusqu'à la bifurcation. De là, nous contournons la partie orientale et, tout à coup, nous apercevons le monastère, la place et l'hôtellerie. Ce sont des constructions lourdes, disgracieuses comme nos anciennes casernes, rachetant par une hauteur de six étages l'exiguïté de l'espace où il leur a été permis de s'asseoir. Elles occupent une terrasse presque au fond de cette déchirure que présente la montagne. Rien de monumental n'a subsisté, si ce n'est un portail byzantin formé de deux arcs et une partie du cloître gothique de 1476, accaparé aujourd'hui par les marchands d'objets de piété. Cette date est relativement moderne, puisqu'on fait remonter au xe siècle la fondation du célèbre sanctuaire. En arrière-plan, se dresse et surplombe un entassement de roches arrondies, séparées par de profondes fissures et dont la structure n'a guère d'exemple en géologie. Il serait impossible de noter au long la légende de Montserrat ; un volume n'y suffirait pas. En 880, des enfants passant au pied de la montagne entendirent des harmonies célestes. « L'évêque de Manresa, prévenu par eux, dit un chroniqueur, entreprit l'ascension de la montagne, pénétra dans une petite grotte et y découvrit une image de la Vierge, en bois noir.



EFFIGIE DE LA VIERGE

« L'évêque recueillit l'image, la porta sur le plateau où s'élève aujourd'hui le couvent, et y érigea une petite chapelle. Quinze ans après, Vifredo le Velu, comte de Barcelone, construisit

MONUMENT DU SAINT-MYSTÈRE

un couvent autour de la chapelle et y installa des nonnes, dont la supérieure était une propre fille de Vifredo. Plus tard, des moines de l'ordre de Saint-Benoît remplacèrent les religieuses. »

Aux xve et xvie siècles, Montserrat prospéra vite. Des dotations venues de toutes parts constituèrent des revenus considérables au monastère élevé en abbaye par ordonnance du pape Benoît XIII. Les dernières richesses furent apportées en 1802 par le roi Charles IV.

ÉLÈVES

DE L'ÉCOLE

Moins de dix ans après tout cela disparut. Une partie assura les frais contre l'invasion française; le reste, quand la guerre fut engagée, disparut avec le pillage et l'incendie. Les Espagnols ayant créé un poste militaire, nos troupes rasèrent les fortifications après avoir fait sauter les ermitages et plusieurs bâtiments de l'ancien monastère. Néanmoins les parties qui subsistent encore sont considérables. Elles présentent un ensemble de salles nues et de longs corridors ouvrant sur des cellules. Les moines offrent aux pèlerins une hospitalité écossaise et chaque voyageur verse, à titre d'aumône, une somme qui varie à son gré suivant la durée de son séjour.

Devant la station du chemin de fer à crémaillère, à deux pas du restaurant, nous quittons notre guide et nos mulets, devenus inutiles, et nous gagnons le couvent. La chapelle est sans aspect extérieur. De la place on la devine à une petite lanterne qu'on voit poindre par delà les bâtiments. Elle ne forme qu'une nef élégante, bien proportionnée, large de 15 mètres et longue de 50. Malgré les dorures, dont les Espagnols ont le tort d'abuser, l'ornementation n'est pas riche; rien ne rappelle aux visiteurs les splendeurs passées. Cependant on montre dans la sacristie un cadeau du pape Léon XIII, offert en 1880 à l'occasion du millésime; c'est une couronne de style roman pareille à celle de Charlemagne; elle est ornée de plus de deux mille pierres précieuses.

Un escalier conduit de la sacristie au *Camarin* ou chambre particulière de la Vierge. C'est une succession de trois pièces pratiquées derrière le maître-autel. Dans celle du milieu, le sacristain tire un rideau, ouvre des portes fermées à double tour et l'on aperçoit la Vierge couverte de riches ornements. On redescend de l'autre côté par un escalier construit en dalles polies tirées du poudingue de la montagne; puis l'on

SAINT-NICOLAS

traverse la cour qui forme le centre du monastère. Sous la voûte de la porte de sortie nous remarquons des pierres portant des inscriptions commémoratives. L'une signale un séjour du capitaine de Loyola qui, avant de fonder la Société de Jésus, vint suspendre son épée, en 1522, à l'un des piliers de l'église.

Trois voies différentes conduisaient autrefois du monastère aux ermitages de la montagne ; l'une comptait sept cents marches : il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges effrayants à voir. Une autre, qui existe encore, se développe en nombreuses spirales. Par la troisième on pouvait entreprendre à dos de mulet le tour des onze retraites. Ces ermitages, abandonnés aujourd'hui, sont cependant très curieux par la hardiesse de leur position aussi bien que par la vue incomparable qu'ils procurent aux touristes. Les plus connus, les plus visités aussi, sont : *la Magdalena*, exposé à tous les vents; *Santa Ana,* qui communique directement avec le monastère par les seuls degrés qui sont restés praticables; *la Trinité,* le plus agréablement situé, où les moines venaient faire des retraites; *San Salvador,* le moins accessible de tous, creusé dans le roc; *San Dimas,* jadis planté sur un rocher et relié par un pont-levis aux rochers voisins.

Ces ermitages étaient construits sur un plan uniforme : une cellule communiquant avec le cabinet d'études et la cuisine, une citerne au coin d'un parterre, puis une chapelle. Les ermites faisaient vœu de mourir sur la montagne et ne se nourrissaient que de légumes. Ils occupaient leurs loisirs à élever des oiseaux ou à fabriquer des croix pour les pèlerins.

Après l'ascension pénible, mais toujours intéressante des ermitages, il nous reste à faire, près du couvent, deux visites : à la grotte de la Vierge où fut trouvée la sainte image en 880, puis à celle qu'habita Juan Garin, le légendaire anachorète qui, après avoir confessé une faute, revint de Rome en marchant sur les mains et sur les pieds.

Nous ne voulons pas non plus quitter Montserrat sans voir et les *Degottals,* ce groupe de rochers à travers lesquels l'eau d'une source intérieure se distille goutte à goutte, et le *Balcon des Moines,* qui limite le monastère et d'où nous contemplons encore la haute Catalogne.

Notre excursion est terminée. A la station du chemin de fer à crémaillère, nous retombons dans le domaine de la banalité courante.

De toutes les études à faire, la plus difficile est une traduction. Or, voyager, c'est traduire à l'âme du lecteur les sentiments que la nature donne au voyageur. Il faut à la fois savoir regarder, sentir et exprimer, comme l'a dit un grand poète. Et exprimer comment? avec des mots, des idées, chose difficile entre toutes parce qu'ils ne renferment ni sons, ni lignes, ni couleurs.

Ce sont les réflexions que me suggère cette admirable vallée de Montserrat, tandis que nous glissons doucement vers Monistrol, par la voie ferrée. Je voudrais emporter avec moi un souvenir vivant de cette visite à la célèbre montagne. Je sens que ce panorama si pittoresque dans mon œil, à l'heure présente, s'évanouira de ma mémoire, et je voudrais pouvoir le retrouver dans la vulgarité de ma vie future. C'est pourquoi j'ai pris ces notes, à l'insuffisance desquelles la photographie suppléera.

Quatre heures plus tard nous sommes de retour dans la métropole catalane.

ÉTIENNE RICHET.

VUE D'ENSEMBLE DE L'EXPOSITION DE L'ASIE RUSSE AU TROCADÉRO

L'EXPOSITION DE 1900

LES COLONIES ÉTRANGÈRES

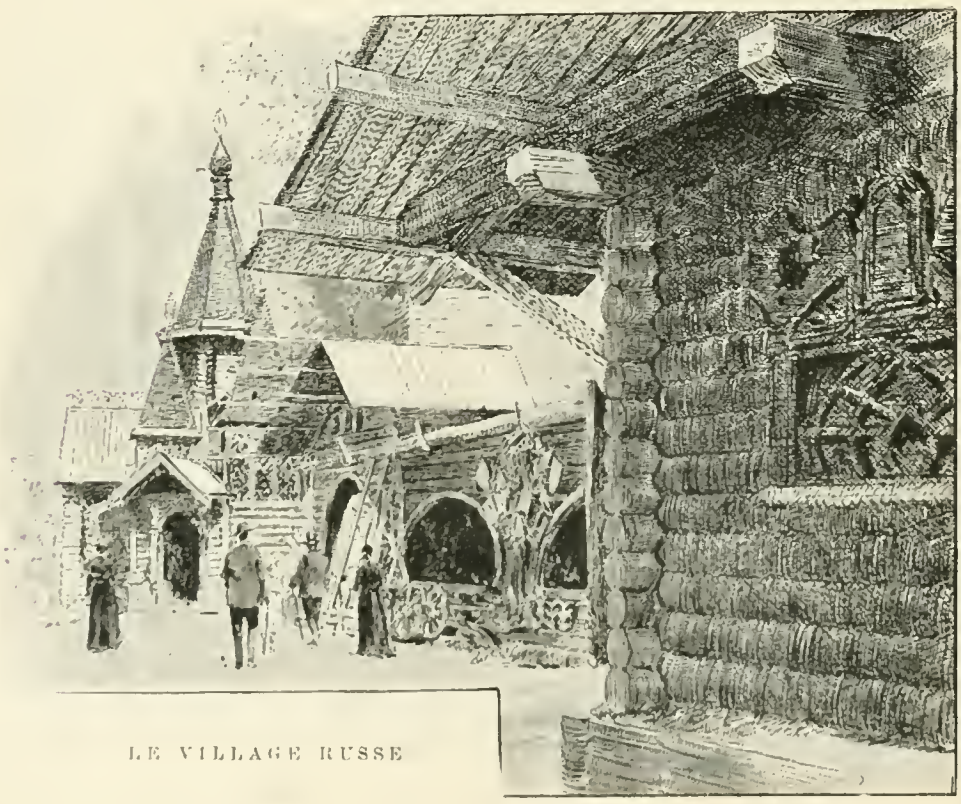
Comment la France, dans ces vingt dernières années, s'était construit presque de toutes pièces un second empire colonial, une promenade à travers l'Exposition coloniale française nous donna l'occasion de vous le dire. Mais il serait dangereux de quitter, sitôt cette démonstration faite, les jardins du Trocadéro : nous en emporterions une idée fausse.

C'est que cet élan vers la colonisation, qui est assurément l'un des traits les plus saillants de l'histoire française contemporaine, n'a pas été un phénomène restreint à notre pays. Il s'est produit, avec une intensité égale, hors de nos frontières, chez dix peuples divers. Il date, en vérité, une époque de l'histoire universelle.

Les progrès incessants de l'Angleterre, par exemple, est-il nécessaire de les remettre sous les yeux des lecteurs de cette Revue? Rappelons simplement qu'elle est d'hier, l'expansion anglaise, pour l'Asie, dans le Béloutchistan, dans l'Afghanistan, dans la Birmanie — absorbée entièrement et disparue — et, surtout, dans l'Afrique, dans les quatre coins de l'Afrique : sur le Nil, sur le Niger, sur le Zambèze, sur l'Orange et le Vaal. Dans le même temps, un autre colosse grandissait également : la Russie resserrait, en Asie, les deux branches de sa pince formidable, avançant l'une vers Pékin et l'autre vers l'Indus. Et ce n'étaient pas seulement les anciens peuples colonisateurs : Français, Anglais, Russes, qui donnaient ainsi le spectacle d'une expansion incessante. Des *tard-*

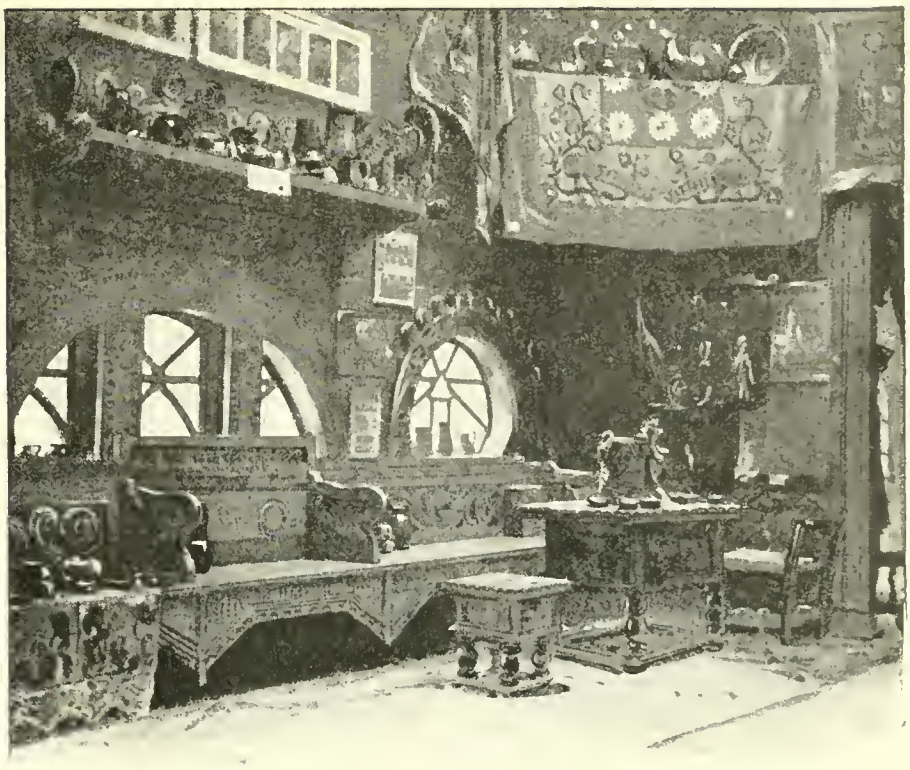
venus, de jeunes nations qui n'avaient jamais encore franchi les mers, s'essayaient avec des fortunes diverses à essaimer au loin. Le roi des Belges, en tournant avec une habileté persévérante les stipulations de l'Acte de Berlin, faisait des énormes territoires de l'État indépendant du Congo son domaine propre ; cet ancien État international sera demain une colonie nationale belge. L'Italie échouait dans ses visées sur la Tunisie et sur l'Abyssinie. L'Allemagne implantait la bannière impériale à l'est, à l'ouest, au sud de l'Afrique, et en Océanie. Et même l'État qui semblait le plus réfractaire à cette fièvre coloniale, et le mieux résolu à ne point sortir des frontières, si étendues d'ailleurs, que lui a fixées la nature, même la Confédération des États-Unis de l'Amérique du Nord prenait son élan vers les terres lointaines : Cuba, Porto-Rico, les Philippines. En vérité, le jour semble proche où la Suisse — et pour cause — sera le seul État dépourvu de colonies.

Ce mouvement, dont nous venons de montrer et l'importance comme fait historique, et la quasi-universalité, il serait un peu plus long et un peu plus délicat d'en rechercher les causes. Mais, de ces causes, il en est une qui nous semble prédominante, et nous la signalerons ici. Le siècle qui finit a été le siècle de la houille et des machines. Houille et machines ont transformé radicalement les caractères des principaux États et ont augmenté, par l'industrie, et dans des proportions excessives, leur capacité de production. Ainsi, ces États, tous désormais producteurs et vendeurs, sont devenus rivaux ; et force leur a été de chercher partout de nouveaux clients. Mais, d'autre part, le sol de ces États ne leur fournit point toutes les productions naturelles dont ils ont besoin. Ces productions qui leur manquent, les achèteront-ils à leurs rivaux ? Il faudrait, dans ce cas, subir leurs exigences. Combien vaut-il mieux acquérir en toute propriété un sol qui donne ce qui manque au sol national et qui le complète vraiment ! Or, cette acquisition, c'est une *colonie*. Illustrerons-nous par un exemple cette démonstration ? La France recevra des petites Frances africaines le caoutchouc et l'ivoire, de la France indo-chinoise le riz et les bois, de la France néocalédonienne le café ; et elle trouvera, dans ces terres sœurs, à vendre les cotonnades et les mille objets de son industrie que ses voisins ne lui achètent plus assez cher, parce qu'ils produisent eux-mêmes ces objets. Il est hors de doute que d'autres causes ont influé sur l'expansion coloniale actuelle :



LE VILLAGE RUSSE

émigration, propagande religieuse, désir des conquêtes, appétit de l'or, etc. Mais il est non moins hors de doute que celle que nous avons signalée est la principale ; dressez, en effet, le tableau des nations les plus résolument colonisatrices, à cette heure, et celui des nations dont la production industrielle est la plus intense, vous trouverez les mêmes noms : Angleterre, Allemagne, Belgique, France, États-Unis.



INTÉRIEUR DU VILLAGE RUSSE

De ce tableau de l'activité coloniale universelle, retrouverons-nous à l'Exposition tous les traits? Nous l'avons vu : les colonies françaises ont toutes envoyé au Trocadéro leur image plus ou moins fidèle. Il n'en est pas de même des colonies étrangères. L'État indépendant du Congo, qui avait organisé à Bruxelles-Tervueren, en 1897, une exposition assez complète, n'a point jugé utile de renouveler cet effort ; il n'est pas venu chez nous. Les colonies allemandes en sont encore à la période préparatoire. Quant aux anciennes colonies espagnoles, qui ne sont pas encore tout à fait américaines, les Philippines sont en pleine guerre et on s'explique que Cuba, encore fort troublée, ne soit qu'insuffisamment représentée au Trocadéro. Des possessions anglaises, quatre ont seules une exposition brillante : le Canada, l'Australie occidentale, Ceylan et la petite île Maurice ; l'Inde a son pavillon : on n'y voit qu'une collection assez maigre de curiosités artistiques. Par contre, deux peuples ont fait un effort considérable et heureux, pour nous donner une idée complète de leur œuvre coloniale : ce sont les Russes et les Hollandais. Voici donc les principales colonies étrangères sur l'état actuel desquelles nous renseigne une promenade à travers les jardins du Trocadéro : l'Asie russe, les Indes néerlandaises, le Canada, l'Asie anglaise, l'Australie occidentale. Voyons, à l'aide de documents récents et dont la plupart ont été publiés précisément à l'occasion de la présente Exposition, *où en sont* ces jeunes États.

* * *

La légende de la Sibérie, « désert de glace », a vécu. Le chemin de fer transsibérien, qui fut vraiment la grande pensée du règne du tsar Alexandre III, en a eu raison. Au fur et à mesure que ses locomotives poussaient vers le lac Baïkal, il était démontré que la terre sibérienne était riche par sa fertilité et par son or. Aujourd'hui, bien au delà du Baïkal, le rail atteint Stretensk, sur la Chilka, branche supérieure de l'Amour ; d'autre part, la ligne de l'Oussouri, qui joint Vladivostok à Khabarovsk, sur

l'Amour, est construite et, si les événements actuels ont arrêté les travaux du transmandjourien, par Ningouta et Tsitsikar, il est à croire que cette leçon aura pour résultat de faire hâter l'achèvement de la grande ligne Moscou-Pékin. De développer l'énorme intérêt politique et stratégique qu'a pour la Russie ce chemin de fer, ce n'est point ici le lieu ; nous dirons seulement quel a été son rôle dans la colonisation de la Sibérie.

La Sibérie, en réalité, n'est que le prolongement naturel de la Russie d'Europe ; les monts Ourals, qui l'en séparent, ne sont pas une chaîne, mais une série de hauteurs faciles à franchir : c'est une simple limite conventionnelle entre deux parties du monde. Aussi, dès l'automne de 1580, l'ataman Yermak, à la tête de quelques centaines de Cosaques, les franchissait-il, pour pénétrer peu à peu dans la Sibérie en suivant les affluents de l'Irtych ; en 1581, Yermak écrase le khan tatare Koutshoum et prend sa capitale, Isker ou Sibir ; en 1584, il donne sa conquête au tsar Jean IV. Depuis, l'occupation et le peuplement de la Sibérie n'ont pas subi d'arrêt. Les conditions orographiques et hydrographiques leur étaient favorables ; grâce à l'abondance des cours d'eau et à la disposition des affluents navigables des grands fleuves qui convergent dans leur cours supérieur, détachements de troupes et émigrants purent aisément pénétrer, par les « volokas », points où les lignes de partage des eaux sont le plus facilement franchissables, d'un système fluvial dans un autre. Pour relier ses possessions nouvelles aux anciennes, le gouvernement établit toute une série « d'ostrogs », enceintes fortifiées qui devinrent, dans la suite, des villes et qui lui permirent de lever le tribut (yasak) dans ces immenses espaces à peine habités. Dès le milieu du XVIIe siècle, les Russes étaient arrivés dans le Kamtchatka et sur l'Amour. Mais, de ce côté, la frontière ne fut fixée que bien plus tard : en 1858, le traité d'Argoun l'avançait jusqu'à l'Amour, et, en 1860, le traité de Pékin, jusqu'à la Corée. Ce n'est également que dans notre siècle que s'est achevée, dans le sud-ouest de la Sibérie, la soumission des peuplades nomades kirghises.

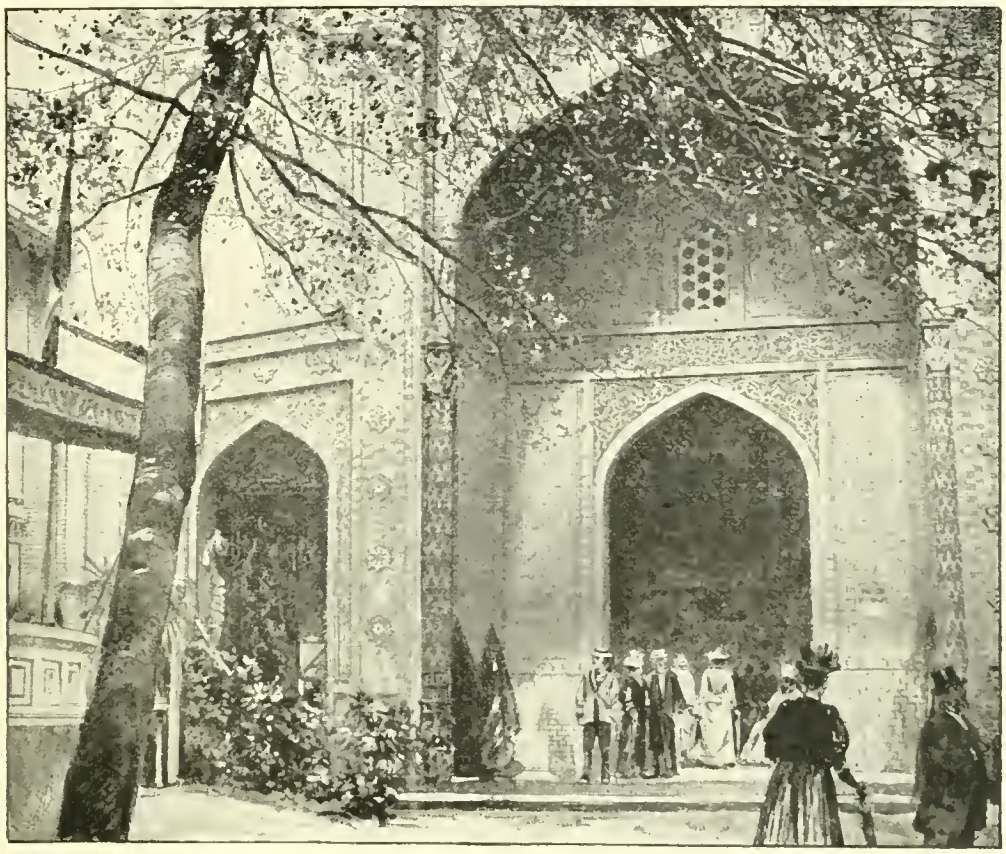
Au début, la colonisation n'avait été considérée que comme un moyen politique propre à rattacher à l'État moscovite ses possessions lointaines ; aussi apporta-t-on une attention particulière à la création de points fortifiés. Les paysans étaient recrutés par voie d'appel (surtout dans les villes du nord de la Russie) ou par voie d'oukases (soit à titre de prestation de service, soit comme châtiment de délits ou de crimes) ; ils recevaient de l'État un secours pour faire la route et pour s'installer. Mais, durant le XVIIe siècle, l'accroissement de la population fut fort peu considérable ; il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la Russie d'Europe, d'où partaient ces colons, n'était guère peuplée elle-même que de 16 millions d'habitants, c'est-à-dire qu'elle ne comptait pas plus de quatre habitants par kilomètre carré. D'après l'historien de la Sibérie, M. Slovtsov, en 1709, le pays ne comptait, y compris les habitants de la région européenne de l'Oural, que 229 223 habitants non indigènes.

Au XVIIIe siècle, c'est le côté économique de la colonisation qui passe au premier plan ; on prend des mesures pour peupler les contrées que traversent les principales routes, de manière à faciliter les voyages ; on s'occupe d'augmenter la population des localités où se trouvent des exploitations minières (dans l'Altaï notamment), afin de favoriser le développement de celles-ci. Les résultats de ces mesures furent bientôt visibles : en 1796-1797, la Sibérie occidentale, jusqu'à l'Ienisseï, était peuplée de 707 185 habitants, dont 575 756 habitants étaient de race russe ; la population urbaine n'est pas comprise dans ce chiffre.

Enfin, au XIXe siècle, le gouvernement se proposa un double dessein : peupler

les vastes espaces encore inhabités dans la Sibérie, régulariser le mouvement d'émigration qui s'était notablement accentué depuis la suppression du servage en 1861. Mais la réalisation définitive de ces projets n'a pu avoir lieu que dans ces dernières années, grâce au Comité du chemin de fer.

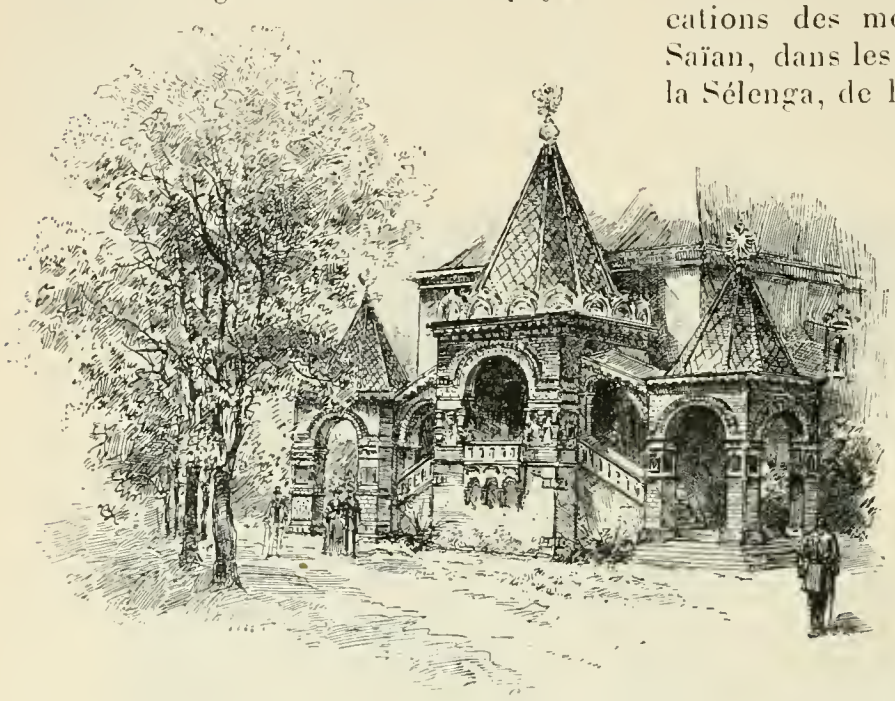
Ce Comité fut institué, en décembre 1892, par Alexandre III; celui-ci, voulant montrer combien lui importait la colonisation sibérienne, plaça son propre fils et héritier, le tsar actuel, à la tête de l'institution nouvelle. Désormais, le peuplement de la Sibérie a été conduit de façon systématique. En 1896, le nombre des émigrants atteignait 203 000 hommes ou femmes; l'an dernier, il était de 225 000. De plus, des mesures étaient prises pour que le recrutement des futurs colons se fît avec le plus grand soin. Ceux-ci peuvent envoyer des mandataires spéciaux, ou « khodokis », qui vont prendre connaissance des conditions d'existence en Sibérie et choisir les emplacements. En même temps étaient organisés un service d'assistance médicale et un service de subsistances pour subvenir à l'alimentation des émigrants pendant leur voyage. Ce voyage, qui revenait, vers 1890, en moyenne à 175 francs par famille (des provinces centrales de la Russie d'Europe à Tomsk), ne revient plus qu'à 45 francs. D'après le règlement de 1893, les terrains les plus rapprochés de la voie ferrée, dans les provinces de Tobolsk et de Tomsk, devaient être distribués les premiers; dès 1896, les lots de terre disponibles dans cette région étaient devenus rares. C'est alors que fut mise à l'ordre du jour la question du peuplement de la « Taïga » et des « Ourmans », vastes étendues de forêts considérées jusqu'alors comme inutilisables pour la culture. Les autres centres de peuplement sont la région de l'Altaï et, à l'est du Baïkal, les bassins de l'Amour et de l'Oussouri; jusqu'en 1900, le résultat total de la



L'ASIE RUSSE. — ENTRÉE DE LA SALLE DU TURKESTAN

colonisation dans la Sibérie orientale a donné un chiffre de 48 865 Russes, répartis entre cent dix-huit villages.

Cette émigration intense de paysans est en train de modifier complètement l'état économique et social de la Sibérie. Dans les vingt dernières années ont été importées la culture du sarrasin et celle du millet ; cette dernière s'est particulièrement développée dans la province de Tobolsk et dans le territoire d'Akmolinsk. De nombreuses plantations ont été faites, de pommiers et de poiriers. Un peu partout ont été introduits des outils agricoles perfectionnés. La petite industrie a été également favorisée : il faut citer surtout le développement dans le district de l'Altaï, au cours des dix dernières années, de la pelleterie, de la carrosserie, de la fabrication des meubles, etc.; dans ce district, des villes mêmes ont été créées : Barnaoul, qui n'était qu'une bourgade, compte plus de 30 000 habitants.



PAVILLON DES APANAGES IMPÉRIAUX

Il faut noter enfin le développement de la production de l'or.

Tomsk et Irkoutsk sont les centres administratifs des deux grandes circonscriptions minières de la Sibérie ; là sont les laboratoires d'affinage de l'État. L'or se rencontre de l'Oural au Pacifique : sur le cours supérieur de l'Irtych, sur le cours des tributaires des lacs Issyk-Koul et Balkach, dans les ramifications des monts Altaï, des monts Saïan, dans les bassins de l'Angara, de la Sélenga, de la Vitim et de la Léna, de la Chilka, du Moyen-Amour. Les premières exploitations furent ouvertes en 1829, dans le district de Mariinsk. En 1830, on commença à exploiter les placers de l'arrondissement de l'Altaï : en 1832, ceux de l'arrondissement de Nertchinsk. Mais la production resta assez faible jusqu'en 1838, où l'on découvrit de riches gisements dans les arrondissements de Kansk et d'Ienisseï. Enfin la découverte, en 1849, des placers de la Léna, et en 1868 de ceux de l'Amour, permit à cette production de croître progressivement. Cependant, l'industrie de l'or — malgré une exploitation de trois quarts de siècle — est encore, en Sibérie, dans l'enfance : elle ne connaît, par exemple, ni les procédés mécaniques d'extraction des sables, ni le traitement chimique des résidus ; elle semble donc destinée à prendre une tout autre extension avec l'amélioration des conditions économiques du pays et l'introduction dans l'exploitation de perfectionnements techniques.

En résumé, la colonisation de la Sibérie est aujourd'hui assez avancée pour permettre les meilleurs espoirs. Ajoutons encore un chiffre : sa population, au dernier recensement (1897), atteignait 5 727 000 habitants, auxquels il faut joindre les 3 451 000 habitants des « gouvernements des Steppes » ; soit un total de 9 178 000 habitants, pour une superficie totale de 14 645 000 kilomètres carrés.

* * *

L'étendue, la population et la richesse des Indes orientales néerlandaises (nous ferons abstraction des « Indes occidentales » : Curaçao, dans les Antilles, et Surinam, dans l'Amérique du Sud) expliquent l'éclat de leur représentation à l'Exposition universelle.

Ces Indes occupent, dans sa presque totalité, l'archipel du Pacifique asiatique, ou archipel malais, dont les îles les plus importantes sont : Sumatra, Java, Bornéo (dont une faible partie est anglaise), Célèbes, Florès, Timor (dont la moitié orientale est portugaise), Ceram, Gilolo et la Nouvelle-Guinée (que la Hollande partage avec l'Allemagne et avec l'Angleterre). Java et la petite île de Madoura, qui lui est unie administrativement, sont le centre de l'empire : elles comptent 25 millions d'indigènes, 256 000 Chinois, 51 500 Européens. L'augmentation de la population indigène en vingt ans (1875-1895) a été de 7 629 000, soit environ 40 pour 100. Cette population se compose surtout de cultivateurs. Les possessions hors de Java, malgré leur énorme étendue, sont fort peu peuplées : 7 à 8 millions d'indigènes (non compris la province de Timor et ses dépendances), 200 000 Chinois, 11 800 Européens. Au total, les Indes orientales sont peuplées de 32 millions d'indigènes, d'un demi-million de Chinois et de 81 300 Européens (y compris 18 000 officiers, sous-officiers et soldats). Elles comptent cinq villes de plus de 50 000 habitants : Sourabaya (142 000), Batavia (114 000), Sourakarta (104 000), Semarang (82 000), Dyogyakarta (58 000), Palembang (53 000).

Ce vaste empire est administré d'une façon originale : autant que possible, la population indigène a été laissée sous la direction de ses propres chefs. Même, une partie de cet empire se gouverne elle-même ; là, l'administration est restée entre les mains des princes ou chefs indigènes, qui sont liés au gouvernement néerlandais par un traité, contenant presque toujours la reconnaissance de la souveraineté des Pays-Bas et limitant plus ou moins le pouvoir de ces princes, toujours soumis au reste au contrôle de ce gouvernement. C'est ainsi qu'au centre de Java existent les deux principautés indigènes de Sourakarta et de Dyogyakarta. Dans les contrées directement soumises se trouvent aussi, à la tête de la population indigène, des chefs de la même origine ; mais le gouvernement les nomme. Ces chefs, du moins à Java, ont une position qui se rapproche

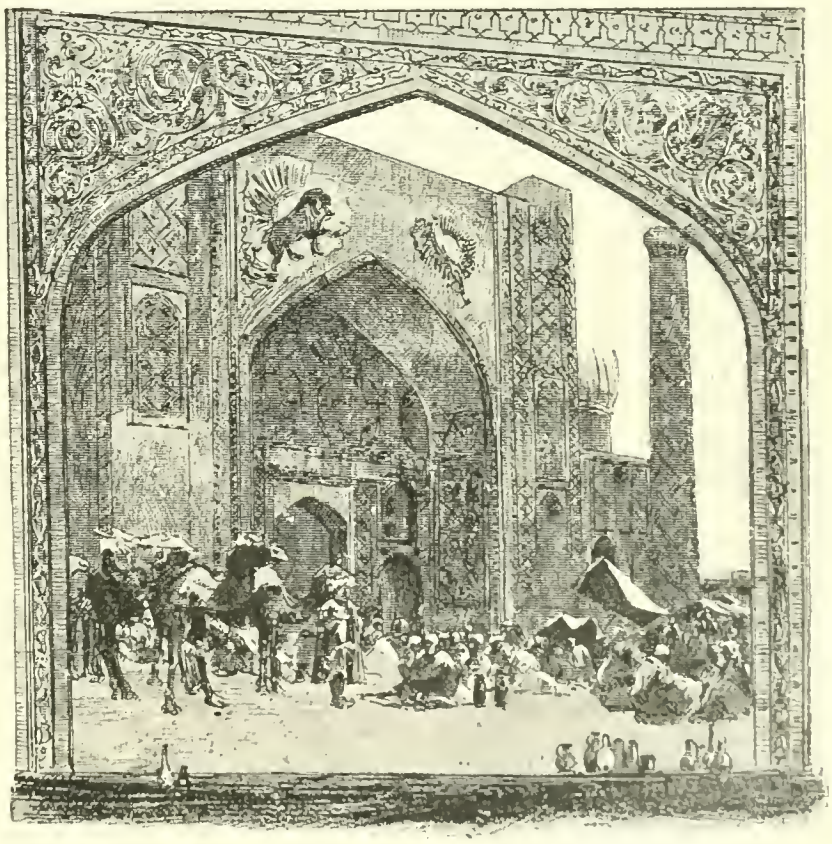
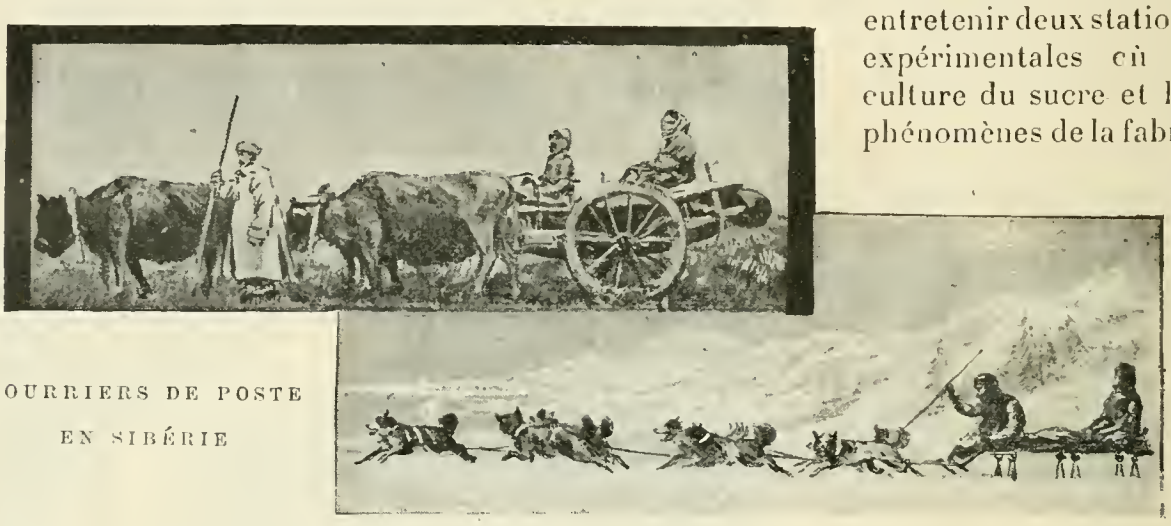


TABLEAU DE SAMARKANDE
DANS LA SALLE DU TURKESTAN

de celle d'un fonctionnaire, sans lui devenir cependant tout à fait égale. A la tête de ces administrateurs indigènes, dans chacune des grandes divisions de l'empire, se trouve un régent, qui est choisi à l'ordinaire dans la famille de son prédécesseur. Les régents sont sous les ordres des résidents qui doivent les consulter pour tout ce qui touche aux intérêts des indigènes. Ce mode de gouvernement a donné généralement de bons résultats. Les Hollandais, dans ces dernières années, n'ont guère eu de difficultés sérieuses que dans le nord de Sumatra, à Atchin, dont la pacification n'est pas encore complète, et dans l'île de Lombok, où ils durent mener, en 1894, une expédition.

Dotées d'une population très douce et tranquille, situées sous un climat très chaud et très humide, les Indes néerlandaises comptent parmi les pays les plus riches du monde.

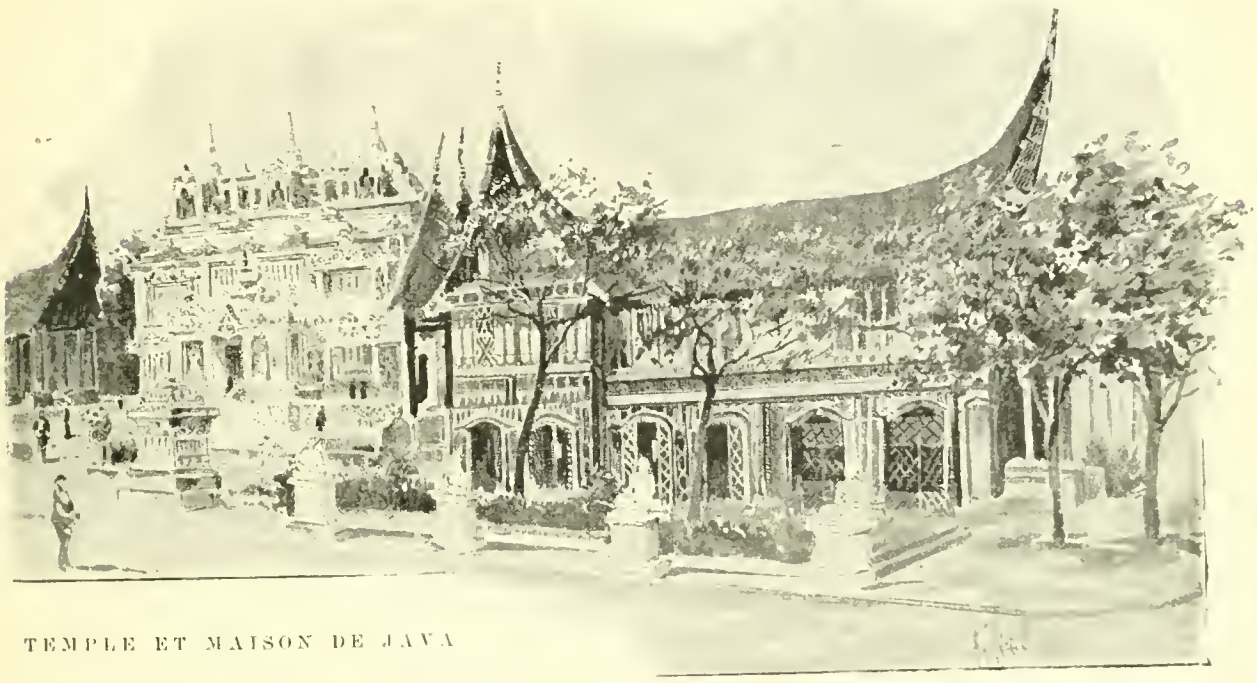
Le café, dont les premières boutures y furent transportées, de Malabar, en 1699, a pris, grâce au système de la *culture forcée,* un très grand développement. D'après ce système, auquel Van den Bosch a donné son nom, les indigènes sont contraints, sous la surveillance et la direction des factionnaires, à planter et à soigner par famille 500 arbustes productifs ; le café récolté doit être livré à prix fixe dans les magasins de l'État. A l'heure actuelle, dans l'île de Java, 288 000 familles sont chargées, dans ces conditions, de la culture de 66 millions d'arbustes. Quant aux plantations libres, elles comptent près de 250 millions de pieds. Les Européens trouvèrent la canne à sucre à Java, lorsqu'ils abordèrent pour la première fois dans l'île, voici quatre siècles ; mais la plantation systématique de cet arbuste pour l'exportation du sucre ne date que de 1830. De très graves difficultés (maladies de la canne, crises périodiques provenant de la surproduction) ont exigé de la part des planteurs des efforts continuels : ils doivent entretenir deux stations expérimentales où la culture du sucre et les phénomènes de la fabrication sont soumis à un examen scientifique continuel. Encore le rendement est-il très variable et dépend-il de l'état climatérique ; il a été en 1898, pour Java, de 725 000 tonnes. Les autres produits agricoles alimentaires d'origine végétale sont le quinquina et le poivre. Ce fut au prix de mille soins que le quinquina péruvien put être implanté à Java (1854), et ce n'est que depuis 1872-1873 qu'ont été obtenus des résultats satisfaisants ; une fabrique, en construction à Bandoung (Java), livrera chaque mois plusieurs milliers de kilogrammes de sulfate de quinine. Le poivre, enfin, qui fut jadis une des principales sources de richesse de l'archipel malais, est exporté chaque année par dizaines de milliers de tonneaux.



COURRIERS DE POSTE EN SIBÉRIE

L'indigo de Java, malgré la concurrence des nouvelles matières colorantes

bleues, dérivées du goudron de houille, a maintenu ses prix sur le marché hollandais : 5 à 6 francs le demi-kilogramme ; or la production atteint près d'un million de kilogrammes. Des immenses forêts de l'archipel, une faible partie, à Java, est seulement exploitée ; elle donne à l'État un bénéfice de plus d'un million et demi de francs. Dans presque toutes les îles des Indes néerlandaises, on cultive le tabac, soit pour le marché européen, soit pour le marché indigène. La culture du tabac pour ce dernier marché pourvoit partout à la consommation locale qui est, cependant, fort considérable. Celle du tabac destiné au marché européen est très développée dans les îles de Java, Sumatra, Bornéo et Célèbes. Les principaux marchés de ce tabac sont Amsterdam et Rotterdam ; en 1898, les achats se sont élevés à la somme de 120 millions de francs. Le sous-sol de l'archipel commence à être exploité ; en dehors des mines d'étain de Bangka et des houillères d'Ombilin, à Sumatra, que l'État s'est réservées, les concessions en exploitation portent sur l'étain (îles de Blitoung et de Singkep), le pétrole (Java, Sumatra, Bornéo), la houille (Java, Bornéo), l'or, l'argent, le platine, le cuivre, la mine de plomb, le plomb, l'antimoine, l'iode. L'or se trouve surtout à Célèbes ; en 1897 et 1898, de grandes espérances ont été conçues ; mais la végétation tropicale, le terrain accidenté, la formation particulière des gangues offrent à l'exploitation des difficultés qui ne seront vaincues qu'avec le temps.



TEMPLE ET MAISON DE JAVA

Après l'énumération de ces nombreuses richesses, aucun lecteur ne s'étonnera du chiffre du commerce des Indes néerlandaises : plus de 775 millions de francs ! De ce commerce, la métropole à elle seule fait plus de la moitié. Ces Indes nous donnent un des exemples les plus probants de l'utilité des colonies.

* * *

De la Malaisie tropicale, nous n'avons que quelques mètres à franchir — au Trocadéro — pour arriver à ces « champs de neige » dont parlait si dédaigneusement Voltaire. Le Canada, de l'empire anglais tout entier, est la colonie dont l'exposition est la plus complète et la plus instructive. Et la raison ? Peut-

L'EXPOSITION CANADIENNE
STATUE DE LA REINE VICTORIA

être la faut-il chercher dans la sympathie persistante que nous témoignent les Canadiens français. Ceux-ci, à toute occasion, se plaisent à rappeler leurs origines. Il faut les remercier pour cette sympathie, et aussi pour avoir maintenu dans cette Amérique du Nord, qui fut nôtre, la langue française. Mais prenons garde d'aller trop loin dans notre reconnaissance, et d'oublier que ces Canadiens, Français par la race et la langue, sont Anglais de nationalité et qu'il est de leur devoir, aujourd'hui, d'être Anglais de cœur. Le Canada a envoyé ses volontaires combattre avec « les habits rouges » — devenus « les habits kaki » — sur les champs de bataille du Transvaal ; et devant son exposition, au Trocadéro, se dresse une belle statue de la reine Victoria. Il est fort aimable à nos anciens compatriotes de se dire encore Français, même lorsqu'il ne leur est plus permis de servir la France.

Le regret de les avoir perdus, tout Français assurément le ressentira, au cours d'une visite à leur exposition. La « Puissance du Canada » est aujourd'hui un empire peuplé, riche, et qui peut sourire à l'avenir.

Sa population dépasse cinq millions et demi d'habitants ; elle peut s'accroître longtemps encore, avant que la terre ne lui suffise plus. Et les Canadiens font tout pour l'accroître : de 1891 à 1898, en sept ans, un demi-million d'augmentation. Cette population vit surtout de la terre. Elle cultivait 18 millions d'hectares en 1881, et 24 millions en 1891. Dans certaines provinces, comme le Manitoba, le développement de l'agriculture est plus grand encore ; en 1883, 104 000 hectares étaient ensemencés en blé, et 595 000 en 1898. Mais, mieux encore que les chiffres relatifs à la superficie des cultures, frapperont les chiffres relatifs à la valeur des produits agricoles exportés (1898) : 395 millions, dont 90 pour le blé, 90 pour le fromage, 60 pour les animaux. Quant au commerce total, il se chiffre par plus d'un milliard et demi de francs (exportation : 855 millions).

Il faut noter à part, lorsqu'on parle du Canada, la production forestière. Cette production, depuis la date des premiers établissements dans le pays, est allée sans cesse en croissant et en volume, et en valeur. Dans les débuts, on exportait principalement du bois de refend et des douves ; plus tard, ce furent des billots, des madriers et des planches. Plus tard encore, et particulièrement dans les dix dernières années, surgirent un si grand nombre d'industries utilisant le bois qu'aujourd'hui le pays manufacture beaucoup d'articles jusqu'ici importés. Ces industries contribueront plus que tout à la prospérité du Canada. La production des autres grands pays forestiers, des États-Unis par exemple, a été, en effet, si intensive que les forêts de ces pays commencent à être dépeuplées. Au Canada, au contraire, les forêts sont sagement proté-

gées par les gouvernements fédéral et provinciaux, et leur superficie est immense.

La province de Québec, grâce à ses récentes acquisitions de territoires, au nord, au nord-ouest et au nord-est, occupe, au point de vue forestier, le premier rang. Le nombre des permis accordés en 1898, pour la coupe du bois, portait sur une superficie de 121 730 kilomètres carrés ; et le terrain qui reste à concéder est encore considérable, surtout dans la région nord de l'Otawa et du Saint-Laurent, où l'on trouve les arbres caractéristiques de ces forêts : l'épinette, le sapin, le peuplier et le merisier. D'après le dernier rapport du bureau des terres de la Couronne, le bois debout propre à la construction, à l'exclusion du bois de pulpe et autres menus arbres, s'élève à 60 milliards de pieds. L'Ontario possède une plus grande variété d'arbres que toute autre province : chêne, noyer, bois blanc, érable, orme, frêne, hêtre, pin, épinette, merisier et peuplier ; aussi le nombre d'industries utilisant le bois y est-il plus considérable que partout ailleurs. La Colombie anglaise, à l'extrémité occidentale du Canada, possède les arbres les plus gros et de la qualité la plus précieuse : sapins, épinettes, cyprès. Au total, le Canada a exporté, en 1898, pour plus de 160 millions de francs de bois non manufacturé ou manufacturé (meubles de ménage, portes, fenêtres et persiennes, allumettes, bois pour la pulpe, etc.).

VUE GÉNÉRALE DES COLONIES ANGLAISES

On estime à plus de 250 000 kilomètres carrés l'étendue des gisements houillers du Canada, abstraction faite

des bassins connus, mais encore inexploités du Nord. Les principaux charbonnages sont ceux de la Nouvelle-Ecosse et de la Colombie anglaise ; la valeur de leur production a atteint, en 1898, la somme de 38 millions de francs. Bien que le fer se rencontre fréquemment, depuis l'île de Vancouver à l'ouest jusqu'au Cap-Breton à l'est, l'extraction des minerais est peu importante encore. Il n'en va pas de même pour le plomb (valeur, en 1898, 6 millions), le nickel (9 millions et demi), le cuivre (11 millions) et les métaux précieux. L'argent est surtout produit par la Colombie anglaise ; valeur totale : 13 millions et demi. Cette province était également le centre de la production de l'or, lorsque la découverte des placers du Yukon (Klondike) est venue apporter au Canada une nouvelle source de richesses. Voici, à propos de ce nouvel Eldorado, sur lequel tant de fables ont couru, des chiffres précis. En 1896, avant la découverte, la valeur de l'or canadien dépassait à peine 14 millions de francs, dont plus de 9 millions pour l'or de la Colombie anglaise. En 1898, la valeur totale atteignait 71 700 000 francs, dont plus de 52 millions pour l'or du district du Yukon.

Les Indes néerlandaises nous avaient fourni et le type le plus parfait d'une colonie d'exploitation, et une occasion de dénombrer les richesses d'un pays tropical. Le Canada nous a montré un peuple quasi indépendant, et travaillant à développer les richesses non moins précieuses dont la nature a doté les pays à climat tempéré. — L'Exposition fourmille de tels contrastes.

* * *

De cette Exposition, il est des coins qu'il ne faudrait visiter qu'avec un guide averti, car leur visite rapide pourrait induire en erreur. Les collections du Canada et celles de l'Australie occidentale, les collections de l'Empire indien et celles de Ceylan ont, en gros, même étendue et même importance : de cette constatation, qui est vraie, à la croyance, qui serait erronée entièrement, que les territoires du Canada et ceux de l'Australie occidentale, les territoires de l'Empire indien et ceux de Ceylan ont, eux aussi, même étendue et même importance, il n'y a qu'un pas. Gardons-nous de le franchir.

Nous venons de parcourir le Canada. Qu'est l'Australie occidentale? Une colonie à ses débuts, un pays longtemps délaissé et auquel la découverte de l'or a donné une vie nouvelle, au demeurant la moins avancée des diverses parties de l'Australasie anglaise. Malgré ses progrès récents — elle ne comptait en 1890 que 46 000 habitants, — elle n'en compte guère aujourd'hui que 171 000. Moins de deux cent mille habitants, pour un territoire cinq fois plus grand que la France! Il est vrai que cette poignée de colons s'est mise bravement à la tâche, et voici les résultats déjà obtenus : les revenus publics (1898-1899) s'élèvent à 72 millions de francs, les exportations à 175 millions (1 000 *fr. par habitant*), les importations à 112 millions (650 *francs par habitant*). Ces résultats surprenants sont dus en première ligne à l'or. La colonie a exposé une pyramide dorée, égale en volume à la production de ce métal précieux depuis 1886 ; c'est un spectacle fort instructif : en 1886, la valeur de cette production n'était que de 28 000 francs ; elle dépassait 2 millions et demi en 1891, 26 millions et demi en 1896, et, en 1899, elle a atteint 156 millions. La colonie, de plus, s'efforce de développer sa production agricole (céréales, vins). Et c'est ainsi qu'elle justifie le projet ambitieux qu'elle a conçu de faire, au Trocadéro, figure de véritablement grande puissance.

Entre l'Empire indien et Ceylan, le contraste est plus complet encore qu'entre le Canada et l'Australie de l'Ouest.

L'Empire indien, ce n'est pas en quelques lignes que nous pourrions donner la moindre idée de son étendue

— sept ou huit fois celle de la France — de sa population — dix fois celle de la France — et de ses richesses. Les Anglais font remarquer avec orgueil que le nombre de leurs sujets indiens est le double de celui que l'historien Gibbon admet pour le nombre des habitants des mille pays qui obéirent à Rome, lors de sa plus grande puissance. Ils proclament que c'est la possession de l'Inde qui a créé leur prospérité commerciale et leur suprématie navale. Ils étalent ces chiffres : revenus de l'État, plus d'un milliard de francs; commerce total, plus de deux milliards et demi. Et ils alignent des rangées d'autres chiffres non moins imposants, pour la production de l'Inde en coton, céréales, graines, jute, opium, thé. Et, en vérité — malgré les ombres qui se rencontrent dans le tableau le plus riant, et qui s'appellent ici la peste et la famine — ce monde qui est l'Inde est le plus riche joyau de toutes les couronnes coloniales du monde. Les Anglais, au reste, le sentent si bien qu'ils ont fait de la possession de ce monde le pivot principal de leur politique.

LE PAVILLON DU THÉ DE CEYLAN

En face de cette construction grandiose, qu'oppose Ceylan?

Ceylan, contrairement à une opinion répandue, ne fait point partie de l'Empire de l'Inde; c'est une « colonie de la Couronne » : partant son administration est directement soumise au secrétaire d'État pour les colonies. Sa superficie totale est environ celle de la Hollande et de la Belgique, ou le huitième de celle de

la France, ou le soixantième de celle de l'Inde! Sa population est évaluée à trois millions et quart. Elle doit à sa position insulaire un climat plus doux que celui de l'Inde; la température moyenne à Colombo est de 27 degrés centigrades; à Nuwara Eliya, sanatorium de l'île (2000 mètres d'altitude), de 14°5 centigrades. Célèbre par la beauté de ses paysages, elle offre au chasseur ses éléphants, léopards, buffles, ours, sangliers, daims; à l'archéologue les ruines d'Anuradhapura, choisie pour capitale de l'île en 437 avant Jésus-Christ; à l'économiste l'étude d'une exploitation coloniale florissante.

UN COIN DE L'EXPOSITION INDIENNE

Colombo, sa capitale actuelle, que peuplent 165000 habitants, se classe, d'après le chiffre des importations et exportations, au *dixième* rang parmi les plus grands ports du monde. La richesse la plus anciennement connue de Ceylan, ce sont les perles et les pierres précieuses; leur exploitation continue encore; elle est presque tout entière entre les mains des indigènes. Il en est de même de l'exploitation de la plombagine; valeur, en 1898: 11 millions et demi de francs. Les autres branches de l'industrie indigène sont la fabrication des articles d'or, d'argent, d'ivoire, d'écailles de tortue, et celle de nattes, pots, éventails, objets en bois sculpté. Mais la grande industrie de Ceylan, celle qui, au premier chef, a étendu la prospérité de l'île, c'est, depuis la disparition de la culture du café, due à une maladie spéciale (1878-1879), la culture du thé. Cette culture est localisée dans les montagnes du centre, et couvre un cinquième de l'étendue totale de l'île. Chaque récolte vaut plus de 75 millions de francs. Ceylan, de plus, est riche par son quinquina, ses cocotiers, sa cannelle, sa vanille, son tapioca. Grâce à cette activité, le commerce de cette petite île atteint presque 300 millions de francs, et Ceylan non seulement paye, avec ses revenus, toutes ses dépenses (36 millions et demi), mais encore a eu, en 1898, un excédent de revenus de 4 millions.

C'est en matière coloniale surtout que les leçons puisées dans l'expérience d'autrui sont vraiment profitables. Après notre rapide promenade dans les jardins du Trocadéro, le lecteur pourra se dire combien servirait à nos jeunes colonies françaises l'étude de l'œuvre des Russes en Sibérie, des Hollandais dans les îles de la Sonde, des Anglais au Canada, dans l'Inde, en Australie et à Ceylan.

G. R.-Wehrli.

LA PORTE PRINCIPALE DE L'ANNEXE DE VINCENNES

L'EXPOSITION DE 1900

L'ANNEXE DE VINCENNES

A l'époque où l'on se demandait où se tiendrait l'Exposition universelle de 1900, il y eut, on s'en souvient, plusieurs polémiques engagées : chacun parlait suivant ses intérêts personnels, sans souci de l'intérêt général ; et, si l'on avait écouté les excellents arguments avancés par tous les intéressés, il est probable que nous aurions eu une Exposition morcelée en une dizaine de zones situées un peu de tous les côtés. On avait parlé du polygone de Bagatelle, de Versailles, de la Muette et que sais-je encore? Toutes ces solutions auraient pu avoir une valeur si le seul emplacement vraiment convenable n'avait existé; le merveilleux succès de cette magnifique enfilade d'édifices élevés en bordure de la Seine est la défaite de tous les protagonistes de la décentralisation de l'Exposition.

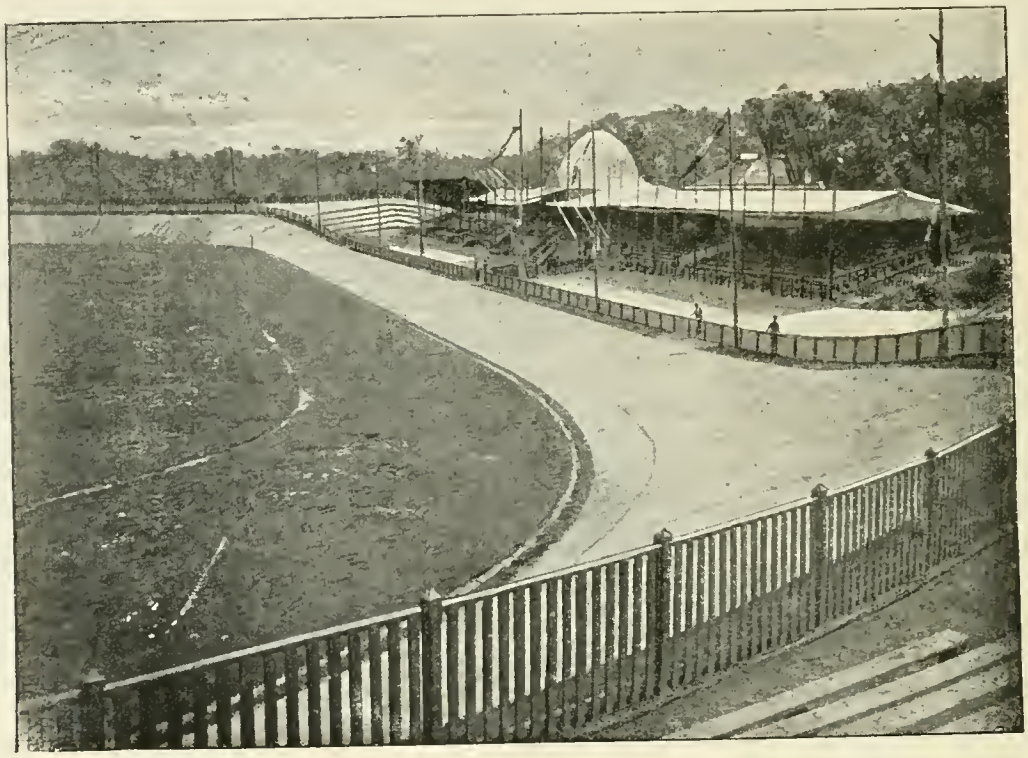
Parmi ces derniers, il y en avait un pourtant qu'on ne pouvait négliger à cause de son autorité et à cause surtout de l'appoint financier qu'il venait apporter à l'entreprise. La Ville de Paris a donné 20 millions à l'Exposition, mais sous réserve de certaines conditions, dont les principales étaient l'installation d'une annexe importante à Vincennes et la promesse d'une allocation en prix d'argent pour les concours d'exercices physiques et les sports.

Puisque nous touchons la question de la participation de la Ville de Paris à l'Exposition, disons en passant que celle-ci est sûrement de tous les collaborateurs de la grande manifestation celui qui a fait les meilleures affaires. En effet, pour cette somme relativement modique de 20 millions, la Ville gagne un palais incomparable qui devient sa propriété absolue ; et si, d'autre part, le Grand Palais, le pont Alexandre et la Nouvelle Avenue appartiennent à l'Etat, il n'en est pas moins vrai que ces monuments et aménagements contribuent par leur présence à l'embellissement de la capitale ; ils produisent donc encore un avantage sérieux. On peut même dire que tous ces profits matériels ont été obtenus gratis; car les 20 millions sont rentrés, et au delà, dans les caisses municipales, grâce à l'excédent des recettes de l'octroi dues au grand nombre d'étrangers et provinciaux venus à Paris pour l'Exposition.

Il n'est pas douteux que, si l'on avait

su, il y a cinq ou six ans, la facilité qu'on avait de se procurer de l'argent pour l'Exposition, et si l'on avait prévu le succès prodigieux de cette grande fête, on n'aurait pas accepté aussi vite les propositions de la Ville, qui obligeaient la création d'une section importante, celle qui est relative aux exercices physiques et aux sports. Cette partie est fort intéressante, personne n'en disconvient ; mais, enfin, elle n'a pas un rapport direct avec ce qu'on est habitué de voir dans une Exposition ; d'autre part, elle avait comme conséquence immédiate la création de cette annexe de Vincennes qui forme une division de l'intérêt, ce qui est toujours préjudiciable. Or cette installation des sports, à l'est de Paris, à laquelle les conseillers tenaient tant, n'a jamais été qu'un prétexte : ce qu'ils voulaient avant tout, c'était donner à ce côté de Paris une animation qu'il n'a pas coutume d'avoir, c'était aussi satisfaire un nombre considérable d'électeurs.

Il n'est pas douteux qu'on aurait fort bien pu se passer de cette annexe qui n'attire, somme toute, qu'un petit nombre de visiteurs ; mais, puisqu'on l'avait, puisqu'on était obligé de l'avoir, on en a profité pour donner un grand développement à un certain nombre de classes dont les objets sont encombrants et volumineux, comme les maisons ouvrières, les chemins de fer, les appareils de sauvetage, etc. ; on y a également installé quelques expositions temporaires, notamment celles des animaux reproducteurs, chevaux, ânes, bœufs et animaux de basse-cour.



LE NOUVEAU VÉLODROME MUNICIPAL

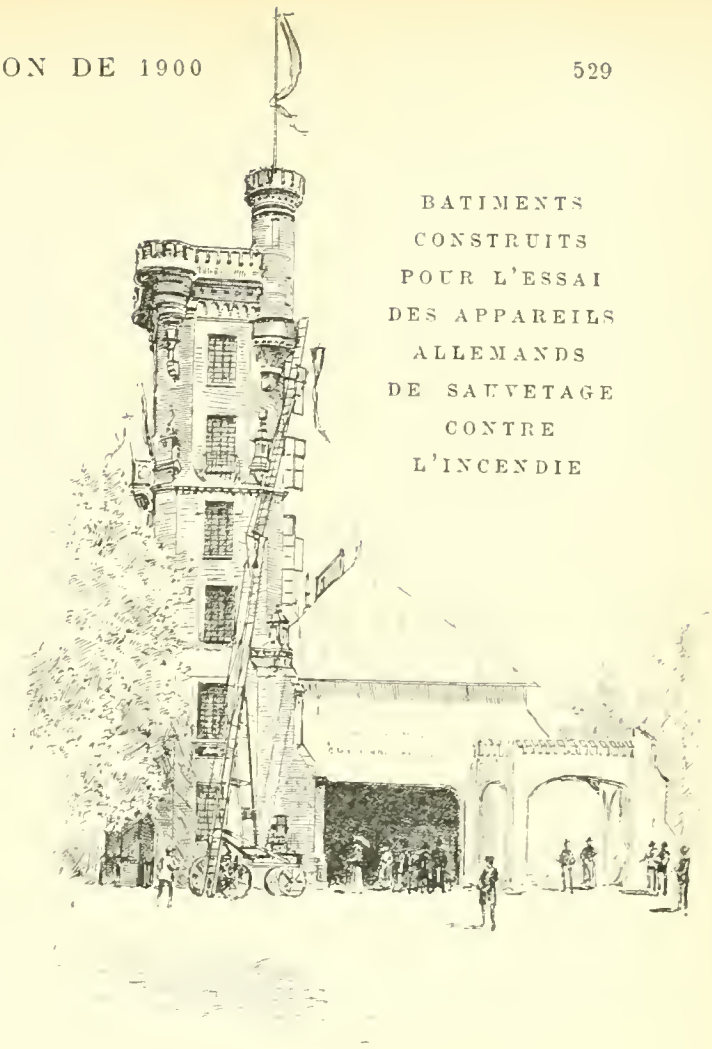
La zone qui est réservée à l'annexe est comprise dans le périmètre formé par l'avenue Daumesnil, la route de Saint-Mandé, l'avenue de Gravelle et les fortifications entre les portes de Picpus et de Charenton.

Il est fort regrettable que l'annexe de Vincennes soit aussi peu visitée ; les quelques milliers de personnes qui s'y rendent chaque jour sont un peu perdus sur les 114 hectares recouverts par les parcs et les constructions : la promenade à cette partie de l'Exposition, dont l'intérêt n'a certes aucune comparaison

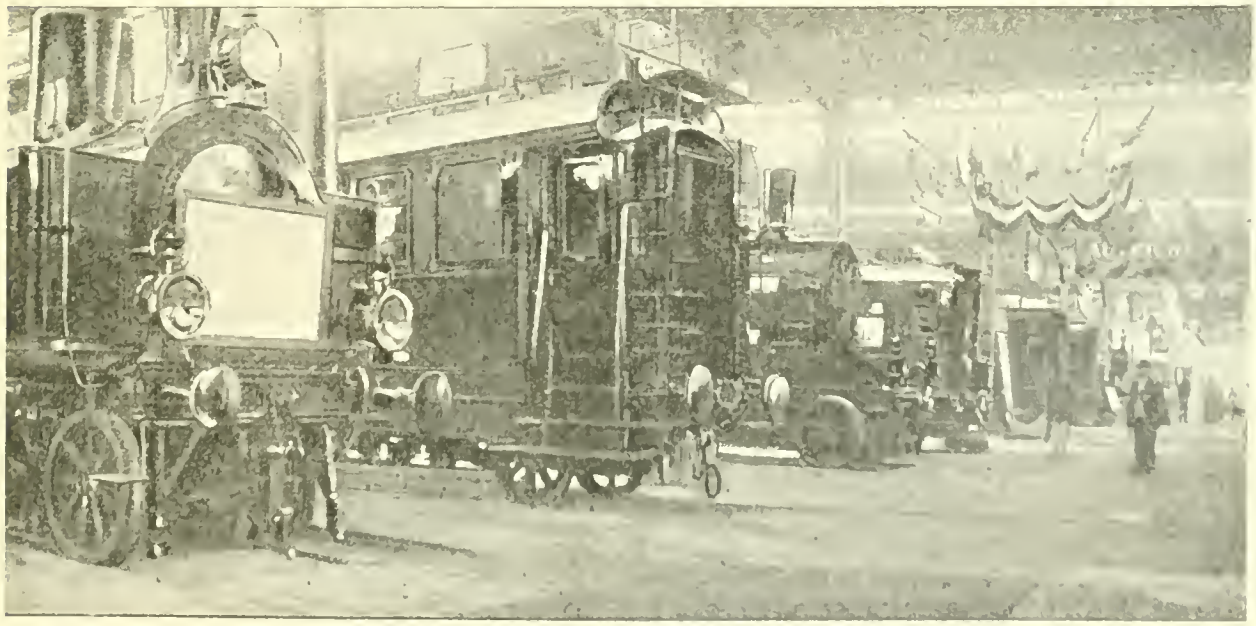
avec celui provoqué par les rives de la Seine et le Champ de Mars, est pourtant des plus agréables et instructives; les édifices sont bien isolés, il y a beaucoup d'air et d'ombrage autour d'eux et l'on n'a pas à redouter l'encombrement et la foule du pont Alexandre ou de la rue des Nations.

Les sports occupent une partie considérable de la zone de Vincennes affectée à l'Exposition. L'ancien vélodrome sur lequel les grandes épreuves annuelles avaient lieu a été désaffecté et son emplacement attribué aux concours du tir à l'arc et à l'arbalète, qui ont obtenu un fort grand succès, puisque plus de 4000 personnes ont participé à ces épreuves. Pour remplacer l'ancienne piste des courses de bicyclettes, on en a construit une nouvelle très bien aménagée qui restera le type des vélodromes de l'avenir; la piste mesure exactement 500 mètres de circonférence, de sorte que les nombreux spectateurs peuvent suivre les coureurs pendant toute la course, sans que celle-ci ait lieu sur un espace trop restreint. Ce vélodrome, qui ne doit pas être démoli après l'Exposition, restera la propriété de la Ville de Paris qui le louera aux sociétés qui organisent les grandes épreuves annuelles.

A côté du nouveau vélodrome, on a installé un grand parc d'aérostation sur lequel doivent se faire de nombreuses expériences sur les gonflements des ballons, sur les ballons captifs et sur les cerfs-volants. C'est également de ce parc qu'ont été faits les départs des dif-



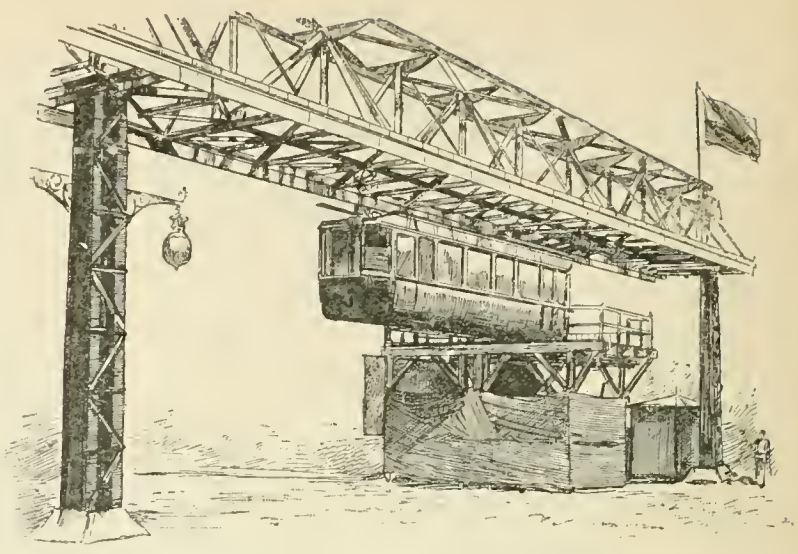
BATIMENTS CONSTRUITS POUR L'ESSAI DES APPAREILS ALLEMANDS DE SAUVETAGE CONTRE L'INCENDIE



INTÉRIEUR DU HALL DES CHEMINS DE FER

férentes courses, concours d'altitude, concours de distances pour ballons libres montés. Un prix spécial, dit *grand prix de l'aéronautique*, a été institué pour être attribué à l'aéronaute qui dans l'ensemble des épreuves de durée, d'altitude et de distance horizontale pour ballons libres montés, aura réuni la plus grande valeur de prix.

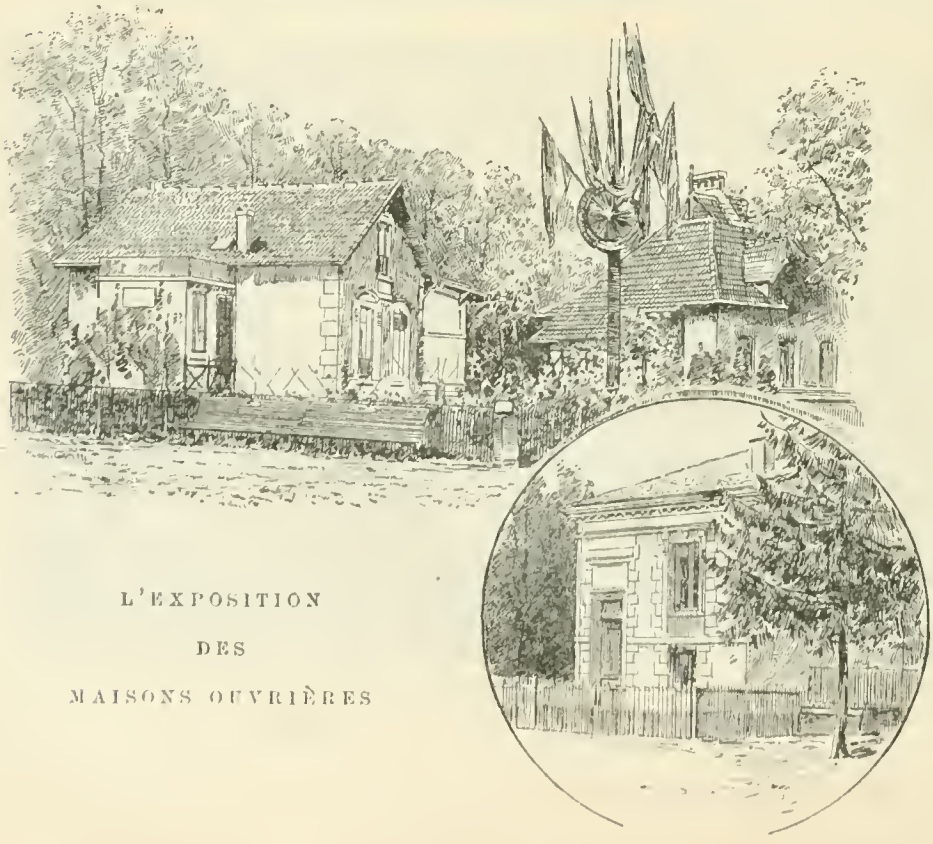
Les grands concours de gymnastique ont également eu lieu à Vincennes, ainsi que les concours de sauvetage sur terre en cas d'incendie.



LE TRAMWAY SUSPENDU DE COLOGNE

Toutes les autres épreuves sportives de l'Exposition ont eu lieu sur des terrains appropriés et situés en différents endroits ; ainsi les épreuves hippiques ont été faites dans le local du Concours hippique, avenue de Breteuil ; les exercices de tir, pour lesquels 150 000 francs de prix ont été distribués, ont eu lieu au stand de Satory, le tir au canon au polygone de Vincennes, etc.

Au point de vue technique, la partie la plus intéressante de l'Exposition de Vincennes est sans contredit celle qui se rapporte aux chemins de fer. On se souvient qu'en 1889, à la dernière Exposition, cette section avait été fort sacrifiée, faute de place ; on avait installé quelques modèles de voitures dans la galerie des Machines, au Champ de Mars, et l'on n'avait pu faire voir par un ensemble assez complet tous les progrès accomplis dans cette industrie ; aujourd'hui l'erreur est réparée, nous avons à l'annexe de Vincennes tous les modèles les plus modernes des locomotives et voitures employées par les différentes Compagnies, entre autres les voitures à intercirculation qui sont le type sur lequel tout le nouveau matériel est construit. Beaucoup de pays ont participé, depuis la Russie, dont nous voyons les nouvelles locomotives qui feront le service du transsibérien, jusqu'à l'Amérique qui expose ces engins puissants chauffés au pétrole, et dont les roues présentent 3 mètres de diamètre. Nous trouvons quelques types de chemins



L'EXPOSITION DES MAISONS OUVRIÈRES

de fer fort intéressants et qui nous surprennent par leur originalité, c'est le cas du chemin de fer suspendu à rail unique et qui est déjà fort en honneur en Allemagne, où plusieurs services fonctionnent d'après ce principe. Parmi les locomotives de fabrication française les plus captivantes, il faut s'arrêter devant le modèle des machines qui sont actuellement en service sur le chemin de fer de l'Est et qui peuvent atteindre la vitesse de 120 kilomètres à l'heure, soit 30 secondes au kilomètre.

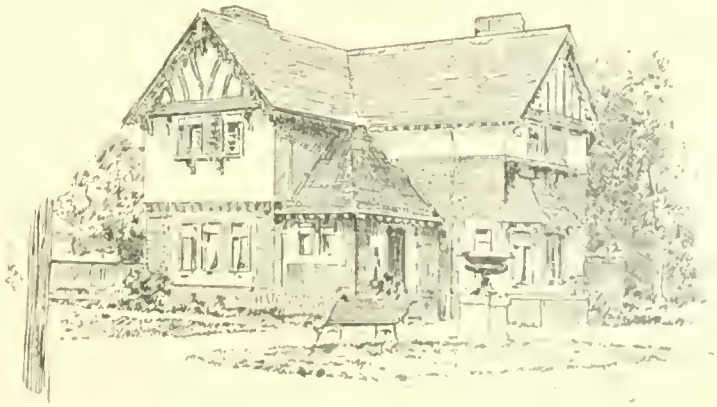
A côté des chemins de fer, nous voyons quelques types de transporteurs dont l'utilité se développe chaque jour davantage dans l'industrie; il n'est pas douteux que d'ici quelques années, la question du transport des objets, qui avait été jusqu'ici considérée comme accessoire dans des différentes usines, ne prenne une extension considérable. Les modèles exposés sont très puissants et servent surtout aux industries de plein air. Ils sont de construction étrangère.

La classe 30 qui se réfère aux automobiles est en grande partie installée à Vincennes; nous en voyons bien quelques types au Champ de Mars, mais ils y sont en petit nombre. Les visiteurs s'arrêtent avec un intérêt bien compréhensible devant ces petites machines routières qui peuvent hardiment faire en bien des cas concurrence aux chemins de fer. La dernière course de Paris à Toulouse, pendant laquelle une voiture a marché à une allure moyenne de 80 kilomètres à l'heure, nous laisse rêveurs et recule complètement les limites qu'on s'était accordé à reconnaître à l'audace des ingénieurs. Que sera-t-elle dans dix ans!...

Il ne faut pas quitter l'Exposition de Vincennes sans aller visiter une cité ouvrière composée d'habitations construites par des exposants allemands, belges, suisses, autrichiens et anglais: on y voit toutes les ressources que peut donner l'épargne bien entendue. Il en est toutefois qui semblent si bien construites, dont le confort paraît si parfait et si agréable, que l'on se demande vraiment si ce sont là les demeures usuelles des ouvriers dans les centres industriels de nos voisins : il y a certainement un peu d'exagération.

Au point de vue général, il n'est pas douteux que, si le grand espace dont on dispose à Vincennes a permis d'établir des édifices bien encadrés de verdure et isolés les uns des autres, dans un autre ordre d'idées cette qualité devient un défaut si l'on considère les longues courses qu'on doit faire pour se rendre d'un point à un autre. Ces promenades forcées sont un sport et, à ce point de vue, l'installation de Vincennes répond encore à son but: mais le public ne l'entend pas ainsi et il aurait peut-être préféré de voir les installations plus ramassées de façon à éprouver moins de fatigue. Il est vrai qu'un train Scott électrique transporte les visiteurs en différents points de la périphérie et que les fauteuils roulants sont, comme aux Champs-Élysées, à la disposition du public.

LOUIS DE CASTER.



TYPE DE MAISON OUVRIÈRE.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Les lectrices ordinaires de Marcel Prévost éprouveront une très grosse déception en lisant le roman en deux parties qu'il a fait paraître chez Lemerre : *les Vierges fortes, Frédérique-Léa.*

Les Vierges fortes sont aussi loin que possible des *Demi-Vierges.* Elles sont vierges tout à fait, fortes presque toutes; elles nous transportent dans un milieu et dans un décor que le nom de l'auteur ne faisait pas prévoir.

C'est une loi, en art, que le public aime les classifications nettes, les genres définis. Pour lui, le domaine de l'imitation artistique est pour ainsi dire quadrillé; et il cantonne chacun de ses auteurs dans sa case particulière, qu'il lui choisit et lui assigne d'après le succès plus spécial que son talent lui a valu. Marcel Prévost était classé. Il était le peintre voluptueux des sensualités naissantes ou épanouies. Sa voix était l'écho des plaintes, des soupirs, des appels des jeunes filles inquiètes. Il y avait quelque chose de libertin dans son genre accoutumé; il était le Saint-Aubin ou le Fragonard de la femme moderne. Son roman avait ce double et net caractère d'être à la fois sensuel et sentimental, mais d'une sentimentalité dont l'attendrissement ne monte pas beaucoup plus haut que les émotions de la sensation.

Dans son œuvre nouvelle, il rompt avec ce passé. Il tourne le feuillet, et des choses très nouvelles apparaissent. Au lieu du petit entresol capitonné, de la chambre bien close et des dentelles froissées, voici la salle nue et sonore de la prédication biblique. Plus de coquets retroussis, de minois fripons, de trottins faciles : les héroïnes de son roman ont la triste et luisante pauvreté des filles de la *Salvation Army.* Il n'y a plus de quoi sourire ou s'émoustiller; cela est grave, doctoral, sentencieux, protestant, austère comme ces petits livres qu'on distribue aux portes de ces églises évangéliques, qui ont un toit en zinc tuyauté.

L'auteur a-t-il gagné au change? La tentative fut-elle heureuse? Vaut-elle d'être encouragée et ne laisse-t-elle aucun regret?

C'est ce qu'il convient d'examiner, étant donnée la valeur du romancier, et, partant, l'importance de ce tournant dans sa carrière.

Il faut reconnaître, dans ces deux volumes des *Vierges fortes,* un effort considérable, un travail vaste et bien informé, un talent solide. L'écrivain qui a créé tout ce monde bizarre est un esprit robuste, un observateur, un écrivain et un conteur.

Voyons d'abord le sujet de *Frédérique* et de *Léa,* qui lui fait suite.

Christine Sûrier, fille séduite, s'est laissé marier par le père de son séducteur avec un employé tuberculeux et alcoolique, qui meurt. Christine élève fort mal ses deux filles, Frédérique, le fruit de sa faute, et Léa, la fille de l'ignoble mari. Celles-ci sont bientôt orphelines. Elles se laissent embaucher par une Hongroise, Romaine Pirnitz, dans une secte de féministes un peu illuminées, dont le siège central est à Londres. Elles vont vivre dans la grande cité anglaise et deviennent toutes deux amoureuses d'un peintre, leur voisin, Georg Ortsen, qui vit là avec sa sœur Tinka, une originale Finlandaise. Georg n'a d'yeux que pour Léa. Ils sortent souvent ensemble. Ils se marient, mais sans renoncer aux principes dirigeants de la secte à laquelle ils appartiennent; ils ne consomment qu'un mariage mystique, pure union des âmes. Ils surmontent les regrets ou les envies que leur donne parfois leur intimité. Quand Léa comprend que la tentation va être la plus forte, elle se sauve en France.

Frédérique, obscurément jalouse, se consacre à l'éducation des élèves du collège féministe, fondé avec les fonds d'une vieille paralytique, Mlle de Sainte-Parade, sous la direction de Mlle Pirnitz, à Paris.

Mais la fondatrice est un jour ruinée par un agent d'affaires. L'Ecole des Arts de la Femme est absorbée par l'Etat. Tout se disloque. Les fidèles ont des défaillances. Léa lâche tout, et, bourrelée de regrets, court à travers le monde pour retrouver son Georg, qui consent à l'épouser autrement que par mystique alliance. Mais Léa a contracté, à Londres, des fièvres de consomption : elle meurt entre les bras de son mari.

Sur cette trame simple s'amoncellent les épisodes, qui mettent en mouvement une très grande quantité de personnages, dont la galerie est curieuse et artistement composée ; tous et toutes ont leur physionomie vraie, vivante, spéciale : d'abord, le père Legay, qui paraît un instant au début, le père philosophe de la peu délicate Christine, une névrosée; Sûrier, le répugnant phtisique; M. d'Ubzac, le banquier sans scrupule, qui se croit quitte envers sa fille abandonnée en lui envoyant cent francs par an; puis vient l'étrange séquelle des adeptes de la secte de Mlle Romaine Pirnitz, une apôtre laide, bossue, jaune, parcheminée, qui n'a aucun mérite à renoncer aux hommes, qu'elle eût découragés par son seul aspect; peut-être a-t-elle un re-

gard un peu trop extraordinaire. Il suffit à Frédérique de la croiser dans l'escalier pour être troublée, la poitrine agitée comme par un appel vers l'inconnu, « et une aurore se leva devant elle ». Ceci est bien surprenant, en vérité. Puis viennent, en file, Mlle Heurteau, une hypocrite; Mlle Duyvecke Hespel, une Flamande sentimentale, dévouée, qui laisse là les apôtres et épouse un brave ouvrier; Geneviève Soubize, sage-femme hystérique, qui finit en cour d'assises; Daisy Craggs, vieille laide fille au teint couperosé, une Irlandaise; et voilà quelques-unes des principales têtes de l'étrange état-major de l'Ecole de Mlle Pirnitz.

Mais les deux héroïnes sont les deux sœurs, Frédérique et Léa Sûrier : toutes deux fort jolies, mais inégalement résistantes à la tentation du mariage. Léa tient bon tant qu'elle peut; elle finit par déserter la cause et par retrouver celui qu'elle aime.

Elle meurt vénérée et admirée, ce qui ne se comprend guère; car, d'avoir renoncé à ses engagements, d'avoir abandonné sa secte à son malheureux sort pour aller se bourgeoisement marier, mérite-t-elle le brevet de sainte, de martyre, d'Eve prochaine et de vierge forte que lui décerne la Pirnitz en quittant la maison mortuaire? Il nous semble que la vierge forte a singulièrement faibli.

Frédérique est la vraie, la seule vierge forte. Les autres, laides ou vieilles, sans aucune affection au cœur, restent célibataires par nature et comme par définition.

Frédérique est jeune, elle est belle; elle traverse toutes les occasions, toutes les tentations; elle aime le peintre Georg; elle est poursuivie par le patron de l'usine où elle a travaillé, qui lui offre une situation pécuniaire superbe; elle dédaigne tout, brave tout, et passe triomphante, dans tout l'éclat de sa jeune beauté, à travers les séductions de l'amour, sans autre récompense que la satisfaction intérieure de sa fidélité à son serment de chasteté. Cruauté inutile, car tout sombre autour d'elle; ses amies, compagnes de son sacrifice, se dispersent; les unes renoncent à leur vœu superflu; sa sœur meurt; son beau-frère, devenu veuf, dédaigne son secret amour et s'en va « vers la lumière ». C'est le dernier mot du deuxième volume. Peut-être Frédérique retrouvera-t-elle le beau Finlandais sur son chemin, et alors, qui sait si, vaincue, elle ne désirera pas goûter au bonheur de Léa? Du moins, durant tout le roman, elle a été inflexible, malthusienne décidée, amazone irréductible, éperdument solitaire, docile aux préceptes de ce féminisme morbide qui veut vaincre l'homme par l'abstention.

On connaissait déjà les hommes ennemis jurés de la femme, les *misogynes*. Les disciples de Pirnitz sont des femmes ennemies jurées de l'homme, qu'elles détestent pour l'infériorité où il les tient; il faudrait inventer pour elles le mot parallèle de *misandrie* : elles sont les *misandres*.

Voilà le sujet assez simple qui emplit les deux tomes.

Ce récit est long; les conversations, les dissertations, les exposés de doctrine y tiennent beaucoup de place; l'œuvre eût gagné à être resserrée, comprimée, moins étalée. Deux volumes, l'un de 493 pages, l'autre de 564 pages, constituent deux très prolixes romans pour une matière qui eût pu comporter moins que le total de ces deux tomes, 1057 pages!

C'est énorme; c'est trop. On bavarde beaucoup. Des résumés de romans dans le roman allongent le récit et le répètent presque.

Au demeurant, les deux volumes sont différents de ton, de conception, de manière. Le premier, *Frédérique*, est lent, doctrinal, très anglican, genre pasteur protestant. L'action y est peu mouvementée; ce sont des prêches, des conférences.

L'auteur est plus à l'aise dans le second volume. On voit qu'il s'est déchargé dans le premier d'un poids lourd de documents : il marche mieux et devient allègre, gai, satirique, enjoué. Voyez tout le début de *Léa*, la scène du curé et de l'adjoint : cela repose. Il y a si longtemps qu'on n'avait souri.

Dans *Léa*, il y a moins de conférences et plus de péripéties; les belles scènes sont fréquentes. Il est dommage que tout le début alourdisse la tête du volume.

C'est le résumé en 50 pages des 493 pages de *Frédérique*, pour ceux ou celles qui voudraient lire *Léa* sans ouvrir le volume précédent. La précaution est peut-être sage; mais le chapitre est faible, car, tout naturellement, c'est ou trop court ou trop long.

Dans cette œuvre énorme, il y a d'excellentes pages à retenir.

On ferait là un choix de portraits, de descriptions, de paysages qui font une pittoresque et artistique galerie. Nous vous avons déjà présenté quelques personnages; ajoutez-y Maria, une servante toulousaine, un type réussi de bonne bourrue, qui soigne sa maîtresse infirme avec la religieuse à demeure, mêlant dans la volubilité de ses discours, le français, le patois, les jurons et les formules de prières.

Des scènes sont traitées avec force et sobriété. Lisez le séjour de Léa à l'hôpital des *Consumptives*, c'est un épisode excel-

lent, fait de pitié et d'amour. Ecoutez cette pauvre folle, May Bodson, qui se meurt dans le lit voisin de Léa :

— Je suis finie! disait-elle, de sa pauvre voix éraillée par la tuberculose des cordes vocales. Mais quoi? Je ne me plains pas. J'ai eu cinq années de bonheur avec mon ami, qui était si bon!... Ah! s'il n'avait pas eu cette méchante femme de mère, qui a voulu le marier, il m'aurait peut-être épousée... Oui, je crois qu'un jour, après un verre de porter bu de trop, il aurait été capable de me mener devant le *registrar*. Bah!... j'aime mieux m'en aller que de vivre sans lui. Pourvu que je ne guérisse pas et que je ne sois pas forcée de retourner travailler... Cela, non, en vérité, je ne le voudrais pas!... Mais, heureusement, j'ai entendu *little Tom* (les malades appelaient ainsi le docteur Ainsworth), j'ai entendu *little Tom* dire aux jeunes gentlemen : « Cette petite guenon n'en a pas pour quinze jours... »

Elle riait, puis ajoutait :

— « Petite guenon! » Il n'est pas poli... Avant que je sois malade, quand Percy c'était mon ami rentrait chez nous à Bethnal Green... car nous avions une maison à nous, mademoiselle, et un mobilier... il me prenait dans ses bras et me levait en l'air en disant : « Tu es ma fleur de mai : on t'a bien nommée!... » Et c'était vrai, j'étais fraiche alors comme une rose de mai... Maintenant, je suis une petite guenon, *little Tom* dit juste. Cela m'est égal. On ne m'empêchera pas d'avoir eu cinq bonnes années...

Nous reconnaissons là le Prévost attendrissant des précédentes œuvres ; et nous le retrouvons encore dans le récit pathétique et doucement triste de la mort de Léa, à Torquay.

Les deux manières se mêlent ainsi dans ce roman. Pour la plus grande part, c'est de la philosophie, de la métaphysique, de la chimère orientée vers l'espoir d'un progrès social. Ce genre est tout nouveau sous la plume de Marcel Prévost, et il y réussit. C'est nettement pensé, déduit, étudié, bien écrit. Mais c'est le genre qui n'est pas séduisant; il n'est pas dans les genres qui sont bons. On se prend parfois à regretter l'originalité si pimpante, si alerte, si mousseuse de ce talent qui paraissait fait entre tous pour écrire les *Lettres de femmes*. C'était déjà du féminisme, évidemment, mais combien aimable, délicat, attrayant!

Ce Prévost-là, qui semblait un petit neveu du père de *Manon*, on ne le retrouve guère dans *les Vierges fortes*. L'élégant dandy, le familier des boudoirs, qu'on se représentait accoudé sur le petit bureau en bois de rose des femmes jeunes et jolies, a soudain revêtu la redingote lévite du pasteur protestant, boutonnée jusqu'au col, et il a chaussé les besicles sous le chapeau à larges bords. Il est tout à fait respectable, tout à fait.

Et pourtant, si l'on pouvait ainsi dépouiller entièrement sa personnalité en endossant une redingote, il faudrait que cette personnalité fût bien mince et bien légère. Ce n'est pas le cas. L'ancien Prévost reparaît, deci delà; c'est comme un coin de gilet blanc et de cravate mauve qu'on apercevrait derrière les boutonnières de la lévite. On le retrouve dans ces scènes faites de sentimentalité délicate et discrète, traitées avec tact et mesure, d'une touche habilement sobre : la promenade de Georg et Léa à Richmond et Hampton Court, où ils n'ont même pas vu, tout préoccupés d'eux-mêmes, la fameuse vigne et les belles toiles peintes du château ; et surtout le retour de la gare, en voiture, leur tendre enlacement, la fuite de Léa et son arrivée chez sa sœur ; ou encore la lettre si simple et si touchante, une vraie Lettre de femme, où Mlle Duyvecke explique à la directrice de l'Ecole comment elle a passé la nuit au chevet d'un enfant malade; et aussi, cette veille chez Remineau qui adore respectueusement sa garde-malade :

Il s'en alla — aussi loin d'elle que le permettait l'étroit logement : il se réfugia dans la cuisine. Duyvecke, assise au pied du lit de Gaston, appuya sa tête sur le traversin, joue contre joue... L'enfant la caressa quelque temps de ses mains moites, la frôla de ses lèvres, puis s'endormit. Elle s'endormit elle-même d'un profond sommeil.

Cependant l'ouvrier sculpteur, installé sur un escabeau, dans la cuisine, les talons sur un des barreaux, les mains en cercle autour de ses genoux, regardait par la fenêtre ouverte un coin de ciel bleu, palpitant d'étoiles, découpé entre les cheminées et les mansardes des maisons voisines. Il n'avait pas envie de bouger. Il était heureux.

C'est d'une réserve charmante. Lisez encore l'épisode de Léa piquée à la jambe par un moustique, et Georg veut la panser; toute la scène est d'une pudeur délicate, d'une grâce bien féminine. Marcel Prévost excelle dans ces peintures où se montre l'exquise discrétion de la femme. Il est le peintre de la féminité. Mais les femmes féministes ne sont pas féminines; elles mettent au contraire tous leurs soins à mériter le reproche que formulait Joseph de Maistre :

« Le plus grand tort d'une femme, c'est d'être homme. »

Aussi Marcel Prévost est-il plus heureux quand il les montre dans leur faiblesse et leur grâce de vraie femme. Frédérique et Léa sont toutes deux troublées par le voisinage du beau peintre finlandais et blond Georg; couchées l'une près de l'autre, elles ne dorment pas.

Frédérique demeura les yeux ouverts fixés

sur la nuit, toujours cherchant en elle-même le secret de son inquiétude, du mécontentement qu'elle éprouvait de soi, et n'en trouvant pas l'explication suffisante dans le souci, probablement imaginaire, que lui causait sa sœur cadette. Minuit sonna à l'horloge d'un club voisin ; puis, à des intervalles qui parurent courts à son insomnie, tintèrent les trois coups isolés, qui s'espacent de demi-heure en demi-heure jusqu'à une heure et demie de la nuit... Comme le dernier venait de retentir, la voix de Léa murmura :

— Dors-tu, Fedi?

Cette voix inattendue troubla Frédérique. — Léa, elle aussi, ne dormait donc pas ? Le cœur de l'aînée se mit à battre violemment : elle ne répondit pas. Elle sentit qu'elle ne pouvait pas en ce moment parler à sa sœur. Ce tacite mensonge était le premier qu'elle eût fait à Léa, qu'elle eût fait de sa vie... Pourtant elle continua de se taire.

Il lui semblait qu'un fil, un fil ténu de confiance et d'amour, entre Léa et elle, venait de se rompre

Il y a encore le rez-de-chaussée galant de M. Duramberty, à peine aperçu, où Geneviève Soubize essaye de l'assassiner, et où l'assaut se tourne contre elle; ou aussi l'entretien de l'usinier avec son employée Frédérique, à qui il propose de lui faire une situation : ce sont de vagues touches de modernisme et de galanterie, que le pinceau du peintre a frottées là par habitude.

Le Parisien reparaît vaguement derrière le salutiste qui cite des versets de la Bible. On dirait une toile d'Edelfelt où l'on apercevrait, au coin de la plage, derrière les pêcheurs finlandais, l'amorce du boulevard Haussmann.

Des noms de témoins du procès de Rennes passent dans le cortège : Painlevé est ministre, et Mme Bodson meurt à l'hôpital.

Le style est châtié, précis, sans ces acrobaties et ces fuligineuses nouveautés dont nous lassent tant de modernes « écoliers limousins ». Si l'on peut souligner le *conservatisme* de la nation anglaise et les steppes *boréales*, en revanche, depuis la circulaire ministérielle sur la réforme de l'orthographe, il n'y a plus rien à reprendre à la phrase d'une femme qui dit, comme Léa : « N'ai-je pas l'air trop lasse? »

Partout, le style est d'excellente qualité, ferme, d'un son clair, d'une trempe forte, d'une souplesse heureuse. Pour toucher, par exemple, un point très spécial, nul, mieux que Marcel Prévost, n'a réussi à donner, en demeurant correct et Français, l'impression que c'est un étranger qui parle. Il a le secret de mettre l'accent et comme la prononciation dans la phrase écrite, qui reste pourtant régulière et conforme aux lois de notre langage. Molière faisait parler patois à ses Picards ou à ses Suisses; Marcel Prévost fait parler ses personnages étrangers en français, mais c'est un français tel qu'il évoque l'accent spécial de l'étrangère qui parle, l'Anglaise qui a de certaines tournures de phrases affectionnées, des répétitions, des riens, tout cela indiqué avec la plus grande réserve, sans approcher du baragouin, sans rien qui lui ressemble. Ecoutez Georg le Finlandais :

Une chaleur enivrante descendait à présent en nappes d'or du ciel purifié : elle dilatait à la fois les tiges menues des graminées et l'écorce des troncs qui craquaient doucement. Les ombres un peu violettes du printemps découpaient sur le vert ingénu des pelouses l'image oblique des groupes d'arbres... Ce coin de la bruyère de Highgate était, en ce moment, silencieux et oublié. Georg et Léa se sentaient vraiment seuls dans la nature frémissante.

— Léa, dit Georg, appuyé du coude sur le tronc d'un chêne, je vois que réellement vous vous réveillez, selon le mot de Tinka : vous tressaillez aujourd'hui dans le printemps! Cela m'apparaît manifeste comme ce réveil des choses autour de nous. Tinka disait vrai : elle et moi, notre printemps, notre réveil, ne sont pas encore venus, mais je sens en moi déjà comme une fermentation secrète : mon âme s'étire, il me semble, à la veille de vivre. Léa, il faut que vous ne me quittiez pas, ou je dormirai toujours dans ces limbes qui m'oppressent.

Est-ce que vous n'entendez pas, dans ces mots, le Finlandais, l'homme du Nord, la langueur fade de ce blond lent et musical, qui suit doucement le rêve que reflètent ses yeux bleus comme les lacs de son pays?

Quant aux Anglaises, il les fait parler très drôlement, sans y mettre la charge excessive avec laquelle Abel Hermant fait s'exprimer ses désopilants *Transatlantiques* : et cela est très bien fait.

Maintenant, où l'auteur des *Vierges fortes* a-t-il voulu en venir? La conclusion? C'est l'inanité des rêves de ces femmes détraquées, l'impuissance de leurs efforts, le ridicule de leur originalité, le danger pour la femme de mépriser l'autre sexe, et la nécessité de se soumettre à lui. Voyez-les toutes, ces apôtres, elles sont grotesques, ou fausses, ou lâches. Les unes sont « plaisantes à voir » et on les appelle « les monstres », parce qu'elles sont tortues ou bossues, par conséquent désintéressées dans la question de l'amour. Les autres? Daisy voit emprisonner sa fille adoptive, et dès que ses sentiments les plus chers sont en jeu, écoutez-la :

— J'en ai assez de leur Ecole! Qu'elle aille au diable!

Geneviève est une folle qui se livre et qui tue; Mlle Heurteau est une hypocrite

qui se fait nommer directrice par le gouvernement ; Mlle de Sainte-Parade « a la réputation d'une vieille folle » ; Tinka aboutit au doute ; Léa lâche nettement ses amies ; Georg ne persiste pas non plus, et reconnaît « avoir tenté l'impossible » ; Mme Sanz est d'avis que les mariages mystiques, « possibles en Scandinavie », ne sauraient convenir « à une Latine » ; bref, c'est une débandade, et la plus ferme de toutes, Frédérique, porte pourtant au cœur l'ulcère d'un amour malheureux. On ne peut mettre dans une plus vive lumière l'utopie oiseuse et l'inutilité d'une doctrine qui échoue piteusement. Ce qui ressort de ces deux volumes, c'est la banqueroute du féminisme et la faillite de ses espérances.

Voilà pour la doctrine. Si l'on s'interroge sur la place que tiendra cette tentative dans l'œuvre du romancier, à mon sens, ce livre énorme présente un grave défaut. Il ne semble pas tant avoir été écrit pour des Français que pour des Anglo-Saxons. Il a un air d'exotisme qui nous déconcerte. N'était la saveur singulière du style, on dirait une traduction ou une adaptation de quelque roman scandinave ou finlandais.

Nous ne reconnaissons là ni nos mœurs ni nos habitudes, ce qui à vrai dire serait indifférent, si les mœurs qu'on nous présente étaient intéressantes. En France, en général, nous sommes rebelles à l'intérêt que peut offrir tout ce vague mysticisme septentrional dont on veut, voilà tantôt vingt ans, nous imposer les beautés occultes et subtiles. Nous nous sentons trop de race latine pour goûter dans leur plénitude les rêves et les aspirations morbides de ces gens de l'extrême Nord, qui nous paraissent brumeux et nébuleux. Lugné-Poé a vaillamment travaillé à introniser chez nous cette littérature de brouillards et d'apparitions, de rêverie vague et indécise. Il a mené cette cohorte de nordistes passionnés dont la malice de Gavroche disait qu'ils « bouffent du Nord ».

Je n'ose décider s'il a réussi. L'effort a été vigoureux, et le « nordisme », si l'on peut dire, n'a jamais agi avec autant d'efficacité sur l'esprit public en France. Je ne crois pas, cependant, à une influence bien profonde ni bien décisive. J'y vois une mode qui séduit un instant, mais dont la légère caresse ne saurait entamer ni modifier les instincts profonds de notre race, qui sont la précision, la clarté, la netteté. Les plus rêveurs, mettons rêvasseurs, de nos génies, à commencer par Chateaubriand, sont des gens pratiques, à côté des rêveurs allemands ou russes. Aussi n'est-ce point le fait d'avoir décrit un état d'esprit exotique que je regrette : non, mais je ne vois pas l'intérêt de ces rêveries. Décrire les mœurs des Apaches ou des Malgaches me semblerait plus attrayant que l'étude de ces hallucinés, qui demandent des soins.

C'est un roman pour l'extrême Nord. Il y a deux Parisiennes : elles y sont fourvoyées, et, si on l'oublie bientôt, c'est qu'elles vont à Londres s'anglicaniser de telle sorte qu'on ne se rappelle plus leur patrie, et Paris ne leur est plus de rien.

C'est une œuvre de mysticisme boréal, et il éclate à chaque page, et tous les personnages en conviennent eux-mêmes à foison, quand ils en ont assez. « Je ne suis plus l'enfant indécis qui vivait parmi les limbes crépusculaires, séparé de la vie », déclare Georg en renonçant à la secte. Cela est bien dit. Toutes ces héroïnes vivent et évoluent dans ces « limbes crépusculaires » qui rappellent les cieux de la Norvège. La Norvège ? Mais il n'est question que d'elle. Dans toutes les verbeuses déclarations de l'apôtre hongroise, Mlle Romaine Pirnitz, la Norvège est le *Walallah* vers lequel tendent toutes les aspirations, toutes les imitations. Lisez le discours qu'elle débite lors de l'inauguration de son école, à la fin du volume *Frédérique :* c'est un cours de philosophie anglo-saxonne, où elle passe en revue tous les Etats de l'Europe boréale : « Les Scandinaves nous donnent l'exemple d'un culte vraiment pieux pour les droits sacrés de la conscience humaine... Un des endroits du monde où la transformation des idées sur la femme a été singulièrement prompte et digne d'intérêt, c'est l'ensemble des pays septentrionaux, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Finlande... » Ajoutez l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique du Nord. Ah ! qu'une fringante Espagnole ferait bien dans le tableau ! Mais non, elles viennent toutes du Nord, comme la lumière au temps de Voltaire : mais elles n'apportent plus que des brumes. Ce ne sont que noms de là-bas, Edith, Georg, Ebner qui s'appelle de son petit nom Justus, Pirnitz, Sanz, Duyvecke Ilespel, et l'on finit par penser comme l'industriel Duramberty :

— Quel ramassis d'Anglaises, de juives, d'Allemandes, de Polonaises !

Je pressens bien la réponse :

— Ce sont les peuples du Nord qui ont les premiers rêvé l'émancipation de la femme. C'est de là que doivent venir les apôtres !

Certes, j'entends. Mais valait-il la peine d'aller les chercher ? Elles sont si ennuyeuses !

Et nous sommes si mal faits pour les comprendre !

D'ailleurs, je ne pense pas qu'on puisse

soutenir que le féminisme est d'origine boréale ; que, par suite, il ne peut aller sans le mysticisme des gens du Nord. Il y a un féminisme français qui ne doit rien à la Finlande, croyez-le bien. Le Nord n'est pour rien dans la nécessité sociale qui force la femme à reconquérir sa dignité, sa liberté, son gagne-pain. Christ avait déjà relevé, ennobli la femme, et il n'était pas Danois. La Vierge, élue entre toutes les femmes, dans cette société orientale où la femme est moins que rien, donnait l'exemple de la plus éclatante revanche que les femmes ont jamais pu rêver. Et elle n'était pas du Nord. L'indépendance par le célibat? Ce ne sont pas les Scandinaves qui l'ont inventée; la fondation des ordres religieux n'a pas eu d'autre raison. Le mariage mystique? La religion chrétienne le proclame. Pirnitz ne parle pas autrement que Fénelon, notre doux évêque, quand il écrivait dans son *Traité de l'éducation des filles* :

« Le mariage est un état *moins parfait que la virginité.* »

Cette opinion, prétendue scandinave, a été celle d'une partie considérable de la société française la plus brillante, sous Louis XIV, et d'entendre disserter Georg et Tinka, on ne peut se défendre de se rappeler *les Précieuses*, la métaphysique galante de Mlle de Scudéry, le Code de la galanterie d'après *Clélie* ou *le Grand Cyre*, et les dialogues, dans *les Femmes savantes*, d'Armande et d'Henriette :

Les suites de ce mot, quand je les envisage...

Frédérique, choquée par la vue de l'honnête chambre à coucher de Mme Remineau, et « étouffant dans cette atmosphère conjugale », pense et parle comme la prude de Molière.

Des deux parts, chez nos Scandinaves et chez les habituées de l'hôtel du Marais, c'est la même horreur de l'homme, du commerce charnel, le dégoût des amours physiques, la crainte de céder à l'homme, pour le mieux tenir dans l'esclavage et la dépendance ou pour ne pas tomber en son pouvoir. Mais les précieuses et les femmes savantes, qui étaient riches et avaient de quoi vivre, ne voulaient sauvegarder leur indépendance que pour se réserver, se consacrer toutes à la science.

Les féministes modernes ont des aspirations plus poignantes. Elles veulent vivre par elles-mêmes. Un proverbe persan dit :

— La femme est comme la vigne : elle s'appuie, et elle enivre.

La femme moderne ne se soucie pas d'enivrer; mais elle veut ne plus s'appuyer. Cette prétention peut aller sans le mysticisme scandinave. Et c'est ce qu'elle fait. Il y a un féminisme plus vrai, plus intéressant que celui de Frédérique et de Pirnitz : c'est celui des femmes pauvres qui veulent travailler pour vivre, simplement, sans savoir ce qu'on fait en Finlande. Celles-là, elles sont légion, et la peinture de leurs revendications, de leurs luttes, eût été autrement poignante que celle des visions de quelques folles. Celles-là, les malheureuses qui soutiennent le combat pour la vie, elles sont autrement vivantes, autrement intéressantes, autrement pitoyables. Aux détraquées de l'Ecole des *Zarts*, on n'accorde ni pitié ni souhaits. L'auteur les appelle lui-même des hallucinées. Mais les autres, les vraies ? Elles n'ont rien de commun avec ces visionnaires ; elles sont aux antipodes de ces chimères; et elles sont les vraies héroïnes. Quand Georg et Léa vont assister aux meetings de la grève des dessinatrices de la maison Clariss and Sons, nos deux fiancés mystiques sortent et s'écartent avec dégoût. « Epris des idées plus que de l'action, ils furent blessés par l'âpreté terre à terre des revendications. » Ah ! rêveurs lunatiques ! C'est justement ce qui leur manque : le sens pratique et positif qui les rattacherait à la vie commune, et les rendrait utiles à la réalité. Et c'est pourquoi on ne saurait dire que l'auteur des *Vierges fortes* a étudié le féminisme et a apporté un argument ou jeté une arme dans le combat des femmes contre l'injuste égoïsme des hommes.

Il a analysé une maladie spéciale d'une petite secte mystique dans le grand et large mouvement féministe contemporain, et toute l'utilité qui se dégage de cette étude, c'est de mettre en garde contre cette folie, qu'il condamne et dont il montre la sotte et fatale inanité.

Et du féminisme en général, que pense-t-il ? Il ne le dit pas. Il bat en brèche le mysticisme, sans décider si le féminisme est bon, quand il laisse la vision pour le positif. Lorsque Tinka ébranlée ne sait plus que croire, elle écrit des livres où certains de ses personnages prononcent *contre* l'affranchissement des femmes des plaidoyers si éloquents « que parfois je me demande : N'ont-ils pas raison ?

Et l'apôtre Pirnitz lui répond :

— Ce sont des livres de doute et d'émotion.

C'est un de ces livres-là que Marcel Prévost a écrit.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

On a dû remarquer que l'Exposition de 1900 a donné lieu à une éclosion abondante de panoramas; mais on ne s'est pas borné à employer les procédés ordinaires et on a voulu corser le spectacle en appelant la mécanique au secours de l'art. Disons tout de suite que celui-ci n'y a rien gagné; mais la tentative n'en est pas moins intéressante et les différents moyens employés pour augmenter l'illusion méritent d'être connus. D'une façon générale on fait faire un voyage au spectateur en le supposant placé en chemin de fer, en bateau, voire même en ballon; nous allons indiquer sommairement comment ont été réalisées les principales installations de ce genre.

Dans le *Transsibérien* on a voulu donner l'impression d'un voyage en chemin de fer et pour cela on a mis à profit l'illusion d'optique bien connue que l'on éprouve quand on est dans un train immobile et qu'un autre train voisin se met en marche; on est facilement convaincu que c'est le contraire qui a lieu. On a donc disposé dans une grande salle, d'environ 80 mètres de long, les voitures d'un train de luxe: c'est la Compagnie internationale des wagons-lits qui a mis là son matériel, et les salons, salles à manger, cabinets de toilette, salle de bain, etc., qu'elle exhibe au public dans les trois voitures qui composent le train sont fort attrayants comme confortable et comme luxe; il est vrai que chacune d'elles revient à plus de 100 000 fr.

Quand on a pris place dans ces wagons, on voit défiler devant soi le paysage, qui représente les principaux points de vue de la ligne de Moscou à Pékin, terminée seulement actuellement jusqu'au lac Baïkal, mais qu'on a supposée entièrement achevée. La toile de fond se déroule et au bout de peu d'instants on la croit immobile et on se sent marcher, il ne manque que la trépidation et le bruit habituels du chemin de fer. Dans le paysage qui se déroule sous les yeux d'un voyageur placé dans un train, les différents plans du tableau ne vont pas à la même vitesse : les objets très rapprochés défilent très vite, on a à peine le temps de les voir; ceux situés un peu plus loin vont moins vite et ainsi de suite jusqu'au lointain qui paraît presqu'immobile.

C'est ce qu'on a réalisé ici : au lieu de se contenter de la seule toile du fond, on a disposé devant elle trois autres plans mobiles; le premier D (fig. 1) représente la voie avec son ballast, le second C la haie qui la borde, le troisième B des arbres, des maisons, des buissons, etc., situés dans la campagne, et c'est seulement derrière cela que se trouve la toile de fond A. Elle est suspendue à une série de petits chariots qui roulent sur un rail fixé à la partie supérieure du bâtiment et forme un circuit complet; les deux extrémités de la toile, qui a 150 mètres de long, sont cousues ensemble et le paysage peut ainsi défiler indéfiniment. Les premiers plans B et C sont montés sur des piquets fixés par leur base à une sorte de chaîne sans fin qui fait également le tour complet du

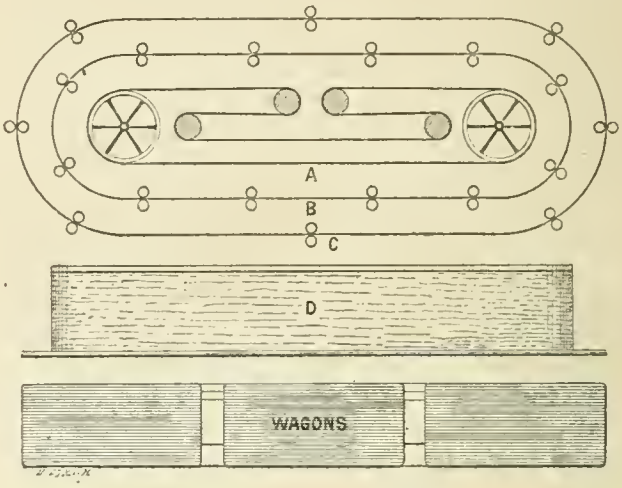


Fig. 1. — Schéma de l'installation du panorama Transsibérien.

A, toile du fond où est peint le paysage et qui occupe toute la hauteur du bâtiment, elle se déplace à raison de 5 mètres à la minute; B et C, toiles plus basses fixées seulement par en bas et qui marchent, la première à raison de 10 mètres à la minute, la seconde à 120 mètres à la minute; D, large courroie sans fin horizontale représentant le ballast : vitesse 300 mètres à la minute. Le voyageur placé dans les wagons a la sensation que c'est lui qui marche et que les différents plans du paysage sont immobiles.

bâtiment en passant devant et derrière la toile principale. Le mouvement est donné par un moteur électrique, agissant sur des engrenages calculés de façon à obtenir les différentes vitesses qu'on veut obtenir pour chaque plan.

Voici maintenant les voyages sur mer. Dans le *Stéréorama* de MM. Francowich et Gadan, le spectateur est encore immobile et c'est le tableau qui marche; il procède du véritable panorama avec premiers plans en relief; l'effet est des plus heureux, mais c'est plutôt un diorama qu'un panorama. Le voyageur, placé devant une ouverture qui limite son regard à droite et à gauche, voit défiler devant lui la côte algérienne de Bône à Oran; il a la sensation que c'est lui qui passe en bateau devant cette côte (fig. 2). A l'encontre des pano-

ramas ordinaires, celui-ci est peint sur la surface extérieure d'un cylindre; on peut se représenter l'ensemble de l'installation en imaginant un très grand chapeau haut de forme avec de larges bords : sur la surface du cylindre sont peints les fonds et sur les bords on a fixé perpendiculairement les unes derrière les autres une série de lames circulaires B en gradins, qui représentent les flots; sur ceux-ci sont fixés des bateaux à différents plans. Tout cet ensemble est animé d'un mouvement de rotation continu autour de l'axe du cylindre, au moyen d'un moteur à gaz. La rencontre de l'escadre (fig. 3) avec sa fumée en relief est d'un fort bel effet; ce relief est obtenu en disposant des lames de verre très minces les unes derrière les autres et en peignant sur chacune d'elles un nuage de fumée.

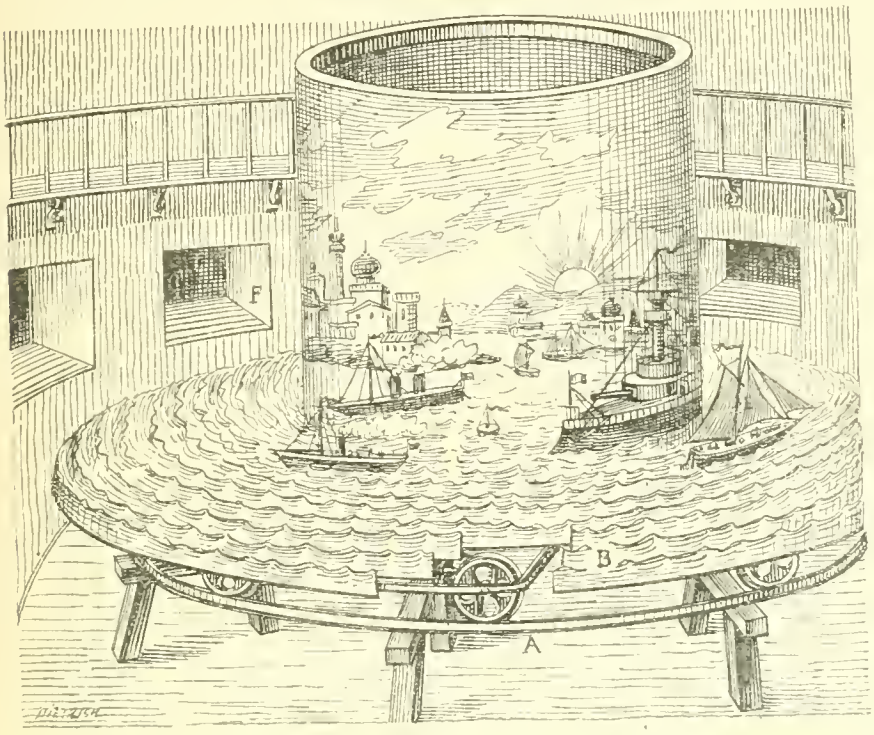


Fig. 2. — Le stéréorama mouvant.

Le spectateur placé derrière la cloison considère le paysage par les fenêtres F. Le fond est peint sur un cylindre et les premiers plans sont constitués par des bandes B verticales parallèles. L'ensemble monte sur galets A roulant sur une voie circulaire.

Jusqu'à présent nous avons vu le spectateur rester immobile, mais M. Hugo d'Alesi a voulu pousser les choses plus loin en plaçant dans son *Maréorama* les spectateurs sur un véritable bateau animé des mouvements de roulis et de tangage; la toile qui forme le panorama se déroule de chaque côté et représente les principales escales d'un voyage de Villefranche à Constantinople. Le bateau est constitué par un plateau représentant le pont d'un transatlantique; il repose, par deux tourillons fixés au milieu et perpendiculairement à l'axe, sur une large caisse en tôle formant flotteur et baignant dans l'eau d'une cuve qui est également montée sur deux tourillons, mais fixés dans une position perpendiculaire à celle des premiers, c'est-à-dire dans le sens de l'axe du navire; ils reposent sur deux piliers en maçonnerie construits sur le sol.

Fig. 3. — Une vue du stéréorama : la rencontre de l'escadre de la Méditerranée.
La fumée peinte sur des verres placés à différents plans apparaît en relief.

Il résulte de ces dispositions que le pont

se trouve sur une double suspension à la Cardan et l'on comprend qu'il soit par suite possible, au moyen de chaînes agissant sur les côtés et sur les bouts, de le faire osciller dans le sens du tangage et du roulis. Ces chaînes sont attelées à des secteurs auxquels on donne un mouvement de va-et-vient avec un moteur électrique. Les toiles, qui représentent à droite et à gauche les principaux points du voyage, et même la pleine mer avec ou sans tempête, sont de très grandes dimensions : elles ont chacune 10 mètres de haut et plus d'un demi-kilomètre de long. Pour pouvoir les faire défiler sous les yeux des voyageurs, afin de leur donner l'illusion de la marche du bateau, on les a enroulées sur deux grands cylindres verticaux placés à l'une des extrémités du bâtiment et l'on a amené le bout libre jusqu'à deux autres cylindres placés à l'autre extrémité (fig. 4). On conçoit que, si ces derniers sont animés d'un mouvement de rotation continu, ils finissent par recevoir à leur tour toute la toile. On procède alors à l'opération inverse en mettant en marche les deux premiers cylindres et laissant les autres libres. Ces mouvements de rotation sont donnés par des moteurs hydrauliques placés à la partie supérieure des cylindres. En raison du poids considérable de la toile, il était indispensable de l'accrocher par le haut sur les cylindres ; aussi ceux-ci sont-ils terminés par des troncs de cône dont la grande base est en haut et dont la surface est munie de crochets disposés en hélice ; la toile, dont la partie supérieure est munie d'une bande de tôle d'acier percée de trous, quitte le chariot qui la soutenait et la guidait, en glissant sur un chemin de fer disposé tout le long du bâtiment, et vient s'accrocher sur le tronc de cône en commençant par le bas. Comme la partie inférieure du cylindre repose sur un flotteur F, placé dans une cuve à eau B, le poids de la toile le fait descendre peu à peu et les crochets disposés, comme nous l'avons dit, en hélice, se présentent successivement à la hauteur voulue, pour que l'accrochage se fasse automatiquement.

On voit que pour arriver à obtenir des effets vraiment nouveaux dans un panorama, il y a toute une installation mécanique souvent très coûteuse. Il y en a qui n'ont pas réussi : le *Cinéorama-ballon*, de M. Grimoin-Sanson, est dans ce cas. L'inventeur s'était proposé de donner l'impression d'un voyage en ballon ; les voyageurs, placés sur une plate-forme circulaire et ayant au-dessus d'eux un filet maintenant une étoffe de ballon, devaient se figurer être dans la nacelle d'un aérostat libre. Au-dessous d'eux étaient disposés dix cinématographes qui projetaient sur les murs d'une salle circulaire de 30 mètres de diamètre des vues prises en ballon au moyen de dix appareils cinématographiques ; ces vues ont été réellement prises par l'inventeur et les bandes obtenues étaient assez bonnes ; mais la projection en était très difficile, parce qu'il fallait obtenir un éclairage intense et uniforme pour chaque appareil, un synchronisme parfait dans le déroulement des dix bandes et un raccord insensible entre chaque bande. Le pano-

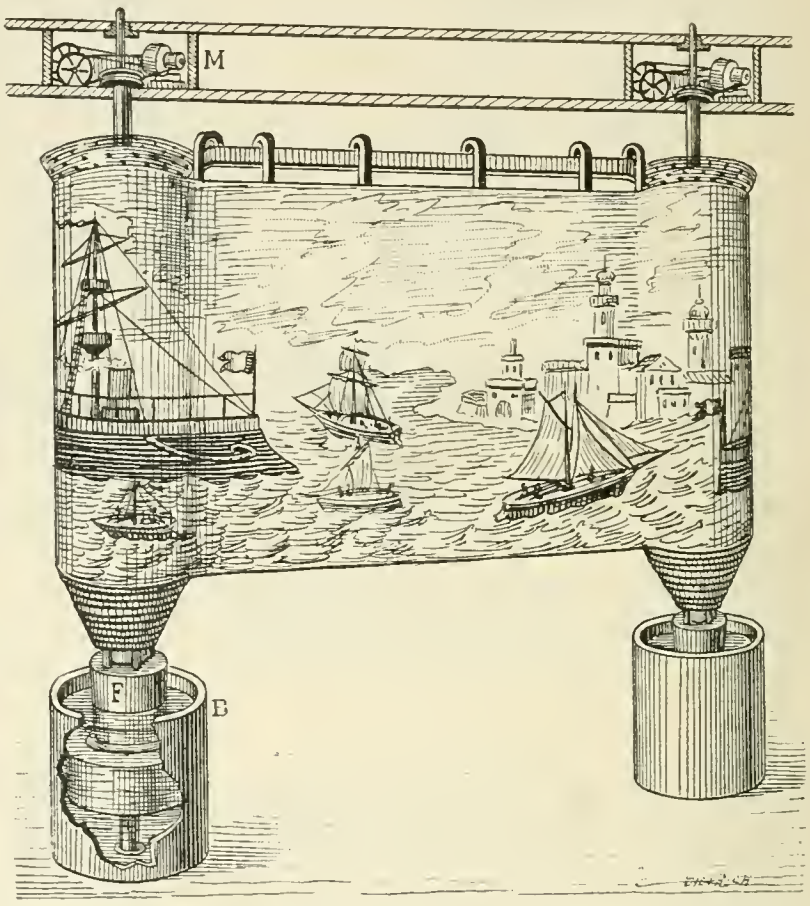


Fig. 4. — Principe de l'enroulement des toiles dans le maréorama.

Les toiles ayant 750 mètres de longueur et 10 mètres de hauteur s'enroulent sur des cylindres verticaux placés sur des flotteurs F : le poids de la toile fait descendre le cylindre de la quantité voulue pour que la partie supérieure de celle-ci se présente toujours en face des crochets disposés en hélice sur la partie conique qui termine le cylindre. Un moteur M placé à la partie supérieure fait tourner le cylindre qui doit recevoir la toile.

rama et tout le mécanisme ont été entièrement construits, l'établissement a même été ouvert pendant quelques jours au public ; mais les conditions que nous venons d'énoncer plus haut étaient loin d'être remplies et il a fallu renoncer à l'exploitation.

En résumé, si le panorama animé est séduisant en principe, il y a peu de formules qui permettent de le réaliser d'une façon satisfaisante ; les tentatives faites dans ce but auront certainement un succès de curiosité et méritent d'être visitées ; mais elles ne remplaceront pas le véritable panorama, qui, exécuté par des artistes de talent, donnera toujours, malgré tout, une plus grande impression de vérité.

* * *

Les procédés de labourage ne sont pas encore arrivés au dernier degré de perfectionnement, et les instruments, de plus en plus étudiés et déjà si améliorés, ne donnent pas encore toute satisfaction aux savants qui surveillent les progrès de l'agriculture. M. P.-P. Dehérain, le célèbre chimiste agricole, attribue à l'insuffisance du labourage la nécessité où nous sommes d'ajouter des nitrates au sol. Si celui-ci est suffisamment remué et divisé de façon à augmenter son aération, son contact avec l'oxygène, la matière organique azotée de l'humus, attaquée par les ferments, se réduit en acide carbonique, en eau et en nitrate ; c'est-à-dire que l'azote, au lieu de rester inerte, se transforme en produits facilement assimilables. Il faut donc non seulement remuer la terre, la retourner en allant plus ou moins profondément, mais aussi la diviser en parcelles très petites, la réduire jusqu'en poudre. C'est pour arriver à ce but que M. Boghos Pacha Nubar a étudié une charrue d'un modèle tout particulier, qui est exposée à la section ottomane (fig. 5). Le principe consiste à faire pénétrer successivement et rapidement en terre une série de longs couteaux montés sur un disque, de façon à former une sorte de scie circulaire. L'inventeur a disposé trois disques semblables l'un à côté de l'autre sur un chariot qui peut être mû soit par la vapeur, soit, comme nous l'avons supposé ici, par l'électricité. Le plan de rotation des disques est perpendiculaire au sens de la marche ; ils sont montés sur des axes qui, au moyen d'engrenages d'angle, transmettent le mouvement qu'ils reçoivent eux-mêmes du moteur. Les différents procédés mis en œuvre par le labourage à vapeur peuvent être employés par cet instrument comme pour les autres charrues ; ils ont déjà été étudiés et appliqués depuis longtemps dans les cultures importantes : une disposition qui a été souvent adoptée consiste à faire tirer la charrue par un treuil actionné par une locomobile qui se déplace, après chaque sillon tracé, le long d'un des côtés du champ à labourer. Ici nous avons représenté l'appareil tel qu'il est, en réduction, à l'exposition ottomane : c'est un chariot à larges roues qui porte sur l'avant un treuil, celui-ci est mis en mouvement par un moteur électrique qui reçoit le courant d'une station fixe. Une corde est attachée en un point fixé sur l'un des côtés du champ à labourer et

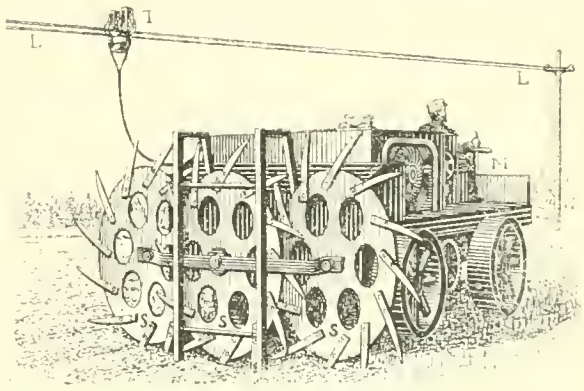


Fig. 5. — Charrue destinée à obtenir une grande division des terres.

Les roues munies de couteaux placées à l'arrière du véhicule tournent dans un plan transversal à celui de la marche de celui-ci ; un moteur électrique M, qui reçoit le courant par une ligne L parcourue par un trolley T, actionne le véhicule et les disques coupants.

l'appareil se remorque lui-même en enroulant la corde sur son treuil ; le même courant électrique met en mouvement les disques. Dans des expériences faites aux environs de Paris on a employé une locomotive routière pour traîner la charrue, qui était alors de dimensions normales ; les résultats ont été satisfaisants et on a constaté qu'on peut labourer 3 hectares par jour.

C'est évidemment un appareil qui, comme presque toutes les machines agricoles, n'est destiné qu'à la grande culture ; mais, s'il permet de constater un rendement d'une supériorité réelle par suite de la grande divisibilité obtenue sur les mottes de terre, il est probable qu'il donnera naissance à un outillage agricole destiné au même but pour la petite culture.

* * *

Le pittoresque moulin de village disparaît de plus en plus, il a été absorbé par les grandes minoteries qui détiennent maintenant le marché du blé. Nous sommes loin du temps où le cultivateur allait porter son blé au meunier qui lui rendait la farine produite, non sans oublier d'en garder une partie pour ses droits de mou-

ture; il y a même peu de paysans qui aient conservé l'habitude de faire leur pain. Quoi qu'il en soit, il y a cependant des cas où il peut être utile de faire soi-même farine et pain : on a même prétendu qu'il y aurait avantage à employer la farine aussitôt qu'elle vient d'être produite, et à ne pas chercher à trop la raffiner. Mais le pain plus ou moins complet, la farine plus ou moins ancienne, ont déjà donné lieu à tant de discussions, sans aboutir à une conclusion bien précise, que

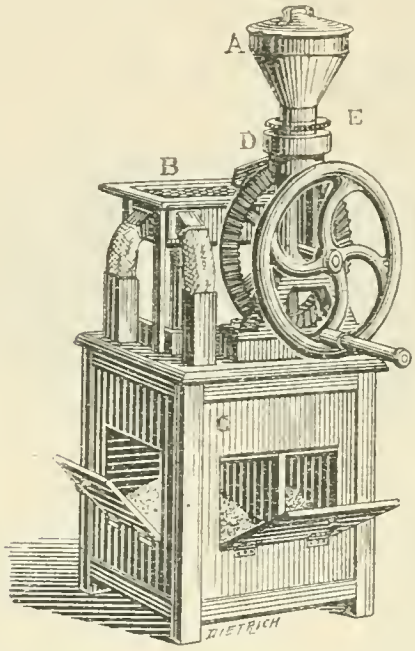


Fig. 6. — Moulin de ménage ou de campagne pouvant être actionné à bras d'homme.

A, réservoir pour le blé; D, compartiment renfermant deux meules horizontales en acier à écartement réglable au moyen de la roue E; B, bluterie qui distribue le son, le gruau et la farine dans des compartiments séparés.

nous ne voulons pas nous étendre sur ce sujet; notre intention est seulement d'indiquer que si, dans certaines fermes isolées, dans des expéditions coloniales, il y a parfois intérêt à avoir son moulin avec soi, ce ne sont pas les appareils qui manquent et nous en avons déjà remarqué à différentes expositions agricoles. Avec la force d'un homme seulement, avec un manège de chevaux si c'est possible, on peut actionner une petite minoterie très suffisante pour avoir une bonne farine : l'appareil, réduit à sa plus simple expression, comprend (fig. 6) un réservoir A dans lequel on met le blé qui s'écoule entre deux meules en acier renfermées dans une boîte D; la meule supérieure est fixe; on peut au moyen d'une roue dentée E régler à volonté l'écartement qui la sépare de la roue inférieure qui est mobile, suivant la finesse plus ou moins grande que l'on veut obtenir.

Un engrenage d'angle communique à cette meule un rapide mouvement de rotation, donné à une couronne dentée reliée au volant. En même temps, un excentrique donne un mouvement de trépidation à une petite bluterie B, qui se compose de deux tamis : à la partie supérieure, le son est retenu et s'écoule par un conduit dans un compartiment spécial; le gruau et la farine tombent sur un second tamis placé en dessous du premier et qui laisse seulement passer la farine; le gruau retenu s'écoule dans un compartiment séparé. On peut, après l'opération terminée, repasser ce gruau à la mouture, et on en retire encore une notable quantité de farine.

Dans le système Schweitzer, qui est celui que nous avons représenté ci-contre, on obtiendrait, d'après le constructeur, un rendement en farine de 40 pour 100 à la première mouture et 35 pour 100 à la seconde; le plus petit modèle, destiné à marcher à bras d'homme, permettrait de moudre en moyenne 7 à 8 kilogrammes de blé à l'heure.

Ce n'est pas cela, évidemment, qui tuera les moulins du commerce; mais c'est une ressource qui n'est pas à négliger, et, dans bien des circonstances, une petite minoterie de ce genre peut être appelée à rendre de grands services.

* * *

Si les tramways ont pris une aussi grande extension, c'est que l'économie réalisée sur le moteur, vivant ou mécanique, est réellement assez considérable pour justifier les frais d'établissement d'une voie ferrée. Il y a des inventeurs qui ont eu l'idée de réduire cette voie au minimum, en la relevant derrière le véhicule pour aller la reposer devant. Il est clair que cela se faisait automatiquement, au moins dans leur esprit; les rails étaient fixés à des traverses, qui reposaient seulement sur le sol; chaque section était articulée avec la section suivante, de façon à pouvoir se replier, venir passer par dessus le véhicule et se reposer devant. Des différents brevets pris dans cet ordre d'idées, nous croyons qu'aucun n'a jamais été appliqué, et cela tient probablement à ce que la complication du mécanisme, le poids du matériel à déplacer, l'usure rapide de certaines parties, telles que les articulations, auraient largement diminué les bénéfices prévus, s'ils n'avaient pas, ce qui est encore très possible, empêché le véhicule d'avancer. Les tentatives de ce genre sont donc plutôt considérées comme utopies.

Voici cependant une invention, due à M. Izart, qui se distingue complètement des conceptions plutôt extravagantes dont

nous venons de parler et qui vise cependant le même but, c'est-à-dire le rail continu faisant partie intégrante de la voiture. Ce rail est constitué pour chaque roue par un cercle métallique de diamètre plus grand ; c'est une sorte de couronne entourant la roue avec un jeu de quelques centimètres (fig. 7). La roue A est montée comme d'habitude sur les essieux ; la couronne B qui l'entoure, et sur la partie interne de laquelle elle repose, est maintenue par des traverses qui viennent s'appuyer contre la jante. On voit que, par cette disposition, on a pour chaque roue un véri-

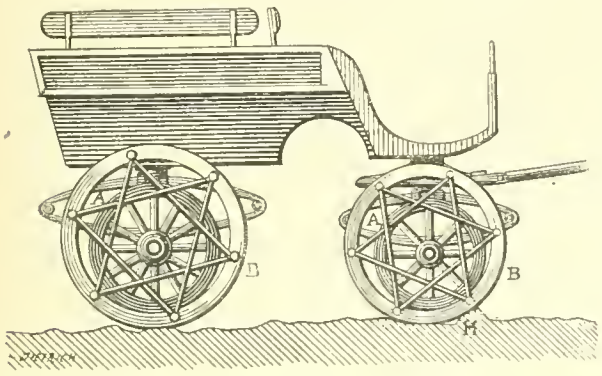


Fig. 7. — Roue Izard.

La roue A montée sur l'essieu roule dans une couronne B concentrique qui constitue un rail permanent. A la rencontre d'un obstacle H, ce rail mobile forme plan incliné qui facilite l'élévation du véhicule.

table rail circulaire : relevé automatiquement, sans aucun mécanisme, aussitôt la roue passée ; reposé de même immédiatement avant son passage.

Pour se rendre compte du résultat produit, on peut considérer un obstacle H se présentant en avant du véhicule. Il faudra que l'ensemble soit élevé au-dessus de l'obstacle et, comme la traction se fait dans le sens horizontal, la roue ordinaire a une tendance à être bloquée ; si elle franchit l'obstacle, ce n'est que par suite d'un effort considérable. Supposons maintenant la roue munie du rail circulaire : devant l'obstacle, c'est lui qui sera bloqué, mais il formera une sorte de plan incliné que franchira la roue intérieure avec une dépense de force relativement minime ; on aura donc élevé le véhicule sur l'obstacle, et, par son propre poids, il en descendra en faisant basculer le rail circulaire. Le même phénomène se reproduisant à chaque instant sur une route pavée, on aura, en fin de compte, un roulement plus doux, un effort de traction beaucoup moins considérable. Voilà la théorie.

Dans la pratique, il est probable que le mode de construction que nous indiquons ici, d'après l'inventeur, devra être modifié de façon à garantir de la boue l'espace compris entre les deux cercles, ce qui est du reste facile ; nous pensons aussi que c'est plutôt sur les véhicules de fatigue, comme les chariots, les tombereaux, etc., que ce mode de roues trouverait son application, car, pour les voitures de promenade, le pneumatique paraît être préférable.

* * *

Il y a trois ans environ on a beaucoup parlé d'un certain Dr Emmens qui avait trouvé le moyen de transformer l'argent en or ; ce n'était pas précisément la pierre philosophale, mais quelque chose d'approchant ; nous avons à l'époque rendu compte ici même des expériences qui paraissaient fort concluantes de ce mystérieux Américain ; mais nous émettions cependant quelques doutes sur la réalité du phénomène. Il paraît aujourd'hui démontré qu'il y avait une raison bien simple pour laquelle on trouvait de l'or dans les piastres mexicaines employées pour la transmutation, c'est que celles-ci en contenaient une certaine quantité dès leur fabrication. L'inventeur de pierre philosophale avait remarqué cette particularité et s'était procuré une certaine quantité de piastres provenant de la même frappe ; il faisait remarquer à tous qu'il n'y avait pas la moindre parcelle d'or dans son laboratoire, puis, après avoir, pour la galerie, mis la piastre dans certaines conditions de température et de pression, il dissolvait tout simplement l'argent et le cuivre et recueillait l'or non attaqué par les acides : le tour était joué. Quand on voulut le faire opérer sur d'autres pièces de monnaie, quand on voulut surtout lui faire faire l'opération inverse, c'est-à-dire transformer l'or en argent, jamais il ne réussit, ce qui prouvait suffisamment le peu de solidité des théories, soi-disant scientifiques, élaborées par lui pour expliquer le phénomène au moyen duquel il parvint à faire un certain nombre de dupes.

* * *

Le haut de la butte Montmartre, qui est très fréquenté à cause de la basilique du Sacré-Cœur et de la belle vue dont on jouit depuis les terrasses, n'était accessible aux piétons que par des pentes très raides ou des escaliers de plus de deux cents marches. On vient de faciliter l'ascension en installant un tramway funiculaire auquel on peut plutôt donner le nom d'ascenseur, vu le peu de distance (105 mètres) qu'il a à parcourir ; la différence du niveau entre les stations de départ et d'arrivée n'est que de 40 mètres à peine.

Les voitures suivent la pente du sol sur des rails installés près de l'escalier (fig. 8); il y a deux voies : l'une pour la montée, l'autre pour la descente. Les deux voitures sont solidaires l'une de l'autre, elles sont reliées par un câble passant sur une poulie de renvoi, située dans le sous-sol de la station supérieure ; c'est la voiture descendante qui entraîne l'autre, il n'y a pas de moteur. Il ne faut pas croire cependant qu'on attend que le poids des voyageurs descendants soit supérieur à celui des voyageurs montants, cela pourrait donner lieu à une grande irrégularité dans le service ; on peut, quel que soit le nombre des voyageurs dans chaque sens, déterminer une supériorité de poids dans le véhicule qui se trouve en haut. Pour cela, on a disposé sous chacune des voitures des caissons qui peuvent contenir chacun 5 000 litres d'eau, soit 5 000 kilogrammes; cette eau est amenée à la station supérieure par une canalisation partant d'un réservoir d'eau de la ville, situé tout à côté; c'est cette circonstance, du reste, qui a permis d'adopter ce mode de locomotion de préférence à tout autre ; l'eau ainsi employée n'est pas perdue : la voiture, arrivée au bas de sa course, la restitue à la canalisation d'arrosage des rues. La manœuvre se fait d'une façon très simple : avant le départ, le mécanicien du haut est informé du nombre des personnes qui se trouvent en bas ; il ouvre le robinet qui envoie l'eau dans le caisson et un niveau gradué lui indique à chaque instant la quantité nécessaire pour le poids moyen d'un voyageur ; il n'a donc qu'à faire la soustraction entre le nombre des places occupées dans les deux voitures pour savoir quelle quantité d'eau il doit introduire. Dans le cas où il y a plus de voyageurs en haut qu'en bas, c'est le mécanicien de cette dernière station qui est informé de ne pas vider complètement son caisson ; quand la voiture est en marche, on peut l'arrêter au moyen de freins qui sont prévus pour parer à l'excès de vitesse et à la rupture du câble ; ce sont, du reste, les mêmes que ceux employés en Suisse sur les installations analogues, et ils ont fait leurs preuves. L'un d'eux est particulièrement intéressant, parce qu'il agit automatiquement à l'insu du conducteur dès qu'il y a un relâchement dans la tension du câble ou un excès de vitesse ; il est mis en mouvement par un régulateur à force centrifuge qui est relié à l'essieu de la voiture. Les précautions sont donc bien prises et, à moins de vice de construction ou d'une cause due à la malveillance, ce genre d'ascenseurs présente la plus grande sécurité.

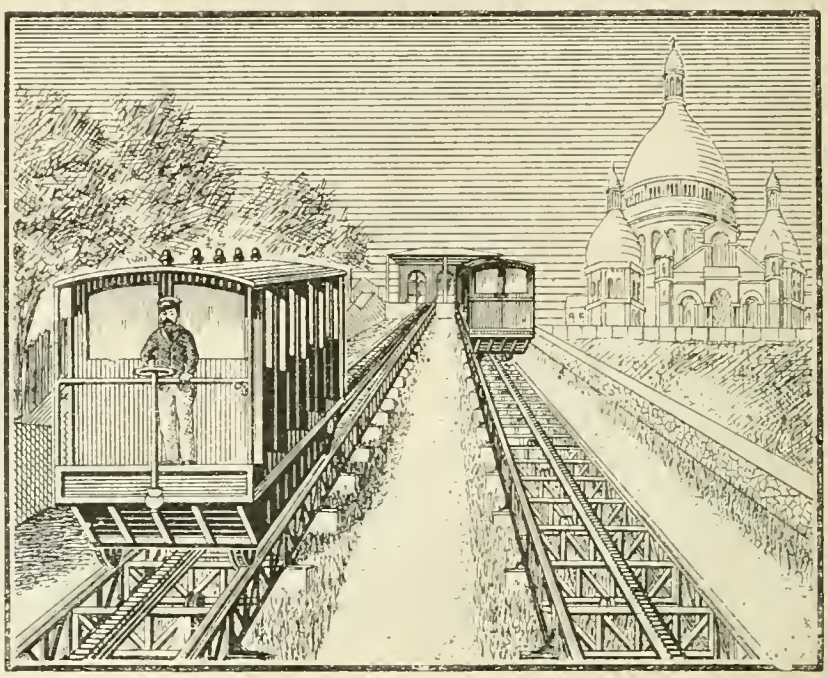


Fig. 8. — Funiculaire de Montmartre.

Les deux voitures sont reliées par un câble passant sur une poulie à la station supérieure. La voiture descendante entraîne l'autre ; la prépondérance du poids de la première est obtenue au moyen d'une certaine quantité d'eau introduite dans une caisse placée sous la voiture.

* * *

L'administration des postes, comme toutes les administrations en général, est en butte aux réclamations constantes du public; il faut reconnaître que celui-ci a bien souvent raison de se plaindre et notamment lorsqu'il s'agit des Postes et Télégraphes. Ce n'est pas, en effet, pour créer un impôt, mais plutôt par raison politique, que ce monopole a été donné à l'État. Les sommes perçues devraient donc seulement équilibrer les dépenses et s'il y a bénéfice, il doit être entièrement consacré à l'amélioration du service; mais nous sommes loin aujourd'hui de cette manière de voir, le service des postes et télégraphes est un gros revenu pour l'État, on lui fait rendre tout ce qu'on peut, dût-il, par économie ne pas être parfait, et, dans ces temps

de progrès, conserver une lenteur digne d'un autre âge.

Nous devons reconnaître cependant que depuis quelque temps on cherche à apporter de l'accélération dans la manipulation de la correspondance.

Le timbrage à l'encre grasse, destiné à annuler la vignette d'affranchissement et à donner une date authentique du passage de la missive, s'est toujours fait, jusqu'à présent, à la main. C'est une perte de temps d'autant plus grande qu'il se fait au départ et à l'arrivée; il est du reste généralement mal fait, non pas au point de vue du barbouillage du timbre qui est toujours suffisant pour qu'on ne puisse s'en resservir, mais au point de vue de la lisibilité de la date; c'est un point fort important pour des causes multiples sur lesquelles nous n'avons pas à insister, mais tout le monde sait par expérience que, neuf fois sur dix, on ne peut pas plus se rendre compte du lieu d'origine que de la date du départ ou d'arrivée. Aujourd'hui cela va peut-être changer, car on a mis en service quelques machines qui font le timbrage automatiquement; c'est une invention américaine, heureusement, car venant de France on n'y aurait apporté probablement aucune attention. La machine se compose principalement (fig. 9) d'un petit disque T en acier qui porte à sa circonférence, en relief, les caractères typographiques indiquant la date et à côté une série de traits représentant un drapeau; il est monté sur un axe vertical qui lui imprime un mouvement de rotation continu. Un autre disque, qui tourne également autour d'un arbre vertical, vient former laminoir avec le premier et un tampon encreur, placé à côté de celui-ci, assure l'encrage de ses reliefs.

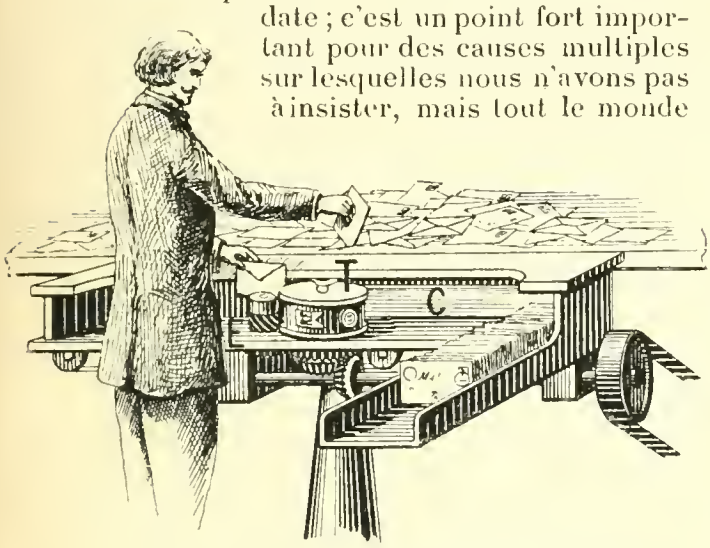


Fig. 9. — Machine à oblitérer les timbres des lettres.

Un disque T porte la matrice qui passe contre un tampon encreur; les enveloppes à oblitérer sont entraînées par une courroie C et viennent passer entre celle-ci et le disque T.

On comprend déjà que si une missive est engagée entre les deux disques, elle se trouve entraînée et que les reliefs s'y impriment; mais il faut pour cela qu'elle se présente au moment où ceux-ci arrivent en face du second disque. Cette condition est toujours remplie parce que les enveloppes sont déposées par l'employé sur une courroie sans fin C qui les entraîne, et qu'une disposition spéciale détermine cet entraînement seulement au moment précis où les caractères en relief sont à la place voulue.

La seule précaution à prendre est donc de tourner du bon côté la vignette collée sur l'enveloppe et de la placer vers le bas; le timbre à date et le drapeau occupent assez de place pour laisser leur trace sur une grande partie de l'enveloppe, et le timbre-poste est sûrement atteint.

On peut arriver à oblitérer ainsi deux cents enveloppes à la minute, et la date est toujours lisible. C'est trois fois plus qu'on ne peut le faire, mal, à la main.

Au sortir du laminoir, la courroie sans fin amène les missives sur une tablette où un excentrique les pousse en paquet les unes contre les autres. Il arrive que certaines personnes collent les timbres au milieu des enveloppes : dans ce cas, il n'y a qu'à mettre la lettre de côté pour l'oblitérer à la main. Si l'usage de la machine à timbrer devient général, il faudra presque imposer au public l'obligation de placer le timbre à un endroit déterminé, ce qui paraît bien difficile, chacun ayant la prétention de conserver à ce sujet la plus grande liberté. On a même attribué un véritable langage de convention à la façon de poser un timbre sur une enveloppe : dans l'angle droit, c'est une bonne nouvelle; dans l'angle gauche, une mauvaise. On varie aussi l'inclinaison de la vignette, et l'on arrive à un code très complet. Pour qu'une machine puisse fonctionner tout à fait automatiquement, il faudrait que l'administration vende des enveloppes de formats déterminés en vue de cette machine et que ces enveloppes fussent imposées; mais ce serait encore une grave atteinte à la liberté individuelle, et on porterait préjudice aux fabricants de papier de fantaisie.

A notre avis, il y aurait un moyen plus simple, ce serait de supprimer complètement la vignette, et on n'aurait alors que la date à imprimer, ce qui serait facile puisqu'on ne s'inquiéterait plus de l'endroit où se fait l'impression. Nous n'allons pas jusqu'à proposer de faire le transport des correspondances gratuitement; il y aurait un moyen de percevoir la taxe adoptée : on la payerait en mettant la lettre dans la boîte; celle-ci ne pourrait s'ouvrir, pour permettre l'introduction, que quand on

aurait mis au préalable une pièce de monnaie dans une fente *ad hoc*. Le mécanisme pourrait être assez simple et en même temps assez complet pour prévoir l'ouverture de la boite avec des prix variables, suivant le poids de la lettre.

Nous donnons l'idée gratuitement aux inventeurs que la chose pourra tenter.

*
* *

La marine française s'occupe activement d'utiliser la télégraphie sans fil pour la correspondance des navires entre eux et avec la terre. M. le lieutenant de vaisseau Tissot a fait récemment à ce sujet des expériences très concluantes : il a reçu à terre des dépêches envoyées par le *Masséna*, distant de 60 kilomètres environ au large. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en même temps un autre vaisseau, le *Friant*, entrait en rade, envoyant également des dépêches et la réception s'en faisait également bien. Il ne faudrait cependant pas conclure de là que les ondes hertziennes qui transmettent les signaux ne se confondent pas ; il y aura toujours à craindre une confusion dans le cas où deux navires opèrent dans le voisinage l'un de l'autre. C'est même sur une confusion de ce genre que se base M. Thomasi pour proposer un système de transmission qui pourrait assurer le secret des correspondances ; car, de même que deux postes qui transmettent en même temps peuvent se gêner mutuellement, deux récepteurs placés à des endroits différents peuvent enregistrer des signaux qui ne leur sont pas destinés. M. Thomasi pense qu'il suffirait d'avoir au poste transmetteur deux appareils réglés de façon à émettre les ondes hertziennes à des amplitudes différentes, c'est-à-dire que celles du premier appareil pourraient aller à la distance où est situé le récepteur, tandis que celles du second s'arrêteraient un peu avant. Il résulterait de là qu'il y aurait confusion de signaux pour tous les récepteurs placés en deçà du poste auquel est destiné le message. Cela n'est peut-être pas très pratique; aussi de différents côtés cherche-t-on autre chose. Quoi qu'il en soit, telle qu'elle est employée maintenant, la télégraphie sans fil peut déjà rendre de grands services, surtout en mer et sur les côtes; mais il se passera encore bien du temps avant qu'elle soit en état de remplacer sur terre le système actuel.

*
* *

A la suite d'une explosion survenue à Paris dans le courant du mois de septembre, chez une personne s'occupant de photographie à la lumière artificielle, certains journaux quotidiens ont publié des notes où ils qualifiaient le magnésium de substance dangereuse, tout comme s'il s'agissait de dynamite ou de picrate de potasse. Il est bon de rappeler que le magnésium est un métal qui n'a pas plus de propriété explosive que le zinc et que, même employé en poudre très divisée, il peut être brûlé dans une flamme d'alcool en produisant une vive lumière, mais pas la moindre détonation.

S'il y a eu des accidents à propos du magnésium, c'est qu'on a fait des poudres composées où celui-ci entrait en plus ou moins grande quantité; mais il n'y entre jamais que comme combustible, le comburant étant fourni soit par du chlorate, soit par du permanganate de potasse, qui tous deux sont des composés explosifs. Il faut donc distinguer et ne pas effrayer inutilement les amateurs de photographie au magnésium.

Nous devons dire cependant que, lorsqu'on manie un corps réduit en poudre, quel qu'il soit, explosif ou non, il peut se produire une détonation due aux fines poussières en grande quantité et en grains impalpables répandus dans l'atmosphère ; on a des exemples d'accidents de ce genre survenus dans les moulins à farine, par exemple. Cela s'explique facilement : le corps à l'état de division extrême auquel il est réduit pour flotter dans l'atmosphère s'enflamme facilement, son oxydation étant favorisée par son extrême divisibilité; de proche en proche, tous les grains de cette poussière s'enflamment et l'élévation brusque de température ainsi causée produit une dilatation subite de l'air, ou explosion. Mais, nous le répétons, ceci arrive avec tous les corps à l'état de division extrême maniés en assez grande quantité pour en saturer pour ainsi dire l'atmosphère d'une chambre.

Si nous cherchons à réhabiliter le magnésium en tant qu'explosif, cela n'est pas une raison pour ne pas signaler les quelques méfaits qu'il peut causer par sa vive lumière.

Un de nos amis, bien connu dans les sociétés photographiques, M. Ch. Gravier, a été récemment victime d'un éclair magnésique. La charge destinée à produire cet éclair était trop forte et trop près des yeux, à peine à 50 ou 60 centimètres, et il a dû probablement regarder la lumière en face : toujours est-il qu'il est aujourd'hui aveugle. Donc employer le magnésium en poudre à l'état pur, bien entendu, n'est pas un danger; mais il faut éviter de fixer du regard le point où la lumière va se produire.

G. Mareschal.

LA MUSIQUE

Après une véritable épidémie de reprises plus ou moins justifiées, *les Brigands* et *la Belle Hélène* aux Variétés, *les P'tites Michu* aux Folies-Dramatiques, *l'Enfant prodigue* aux Bouffes-Parisiens, œuvre exquise dont j'ai longuement parlé dans le numéro 52 de cette Revue (avril 1899), le délicat musicien que tout Paris connaît, M. O. de Lagoanère, ayant pris, après MM. Milliaud frères, la direction de la Renaissance et ayant rendu à cette jolie petite salle le genre pour lequel elle fut réellement édifiée, vient de nous donner la primeur d'une charmante opérette-bouffe en trois actes de MM. Paul Ferrier et Ernest Gillet, pour la musique, *le Mariage princier*.

C'est en un pays et à une époque non moins fantaisistes que l'action se passe. Le placide Othon XII est, bien malgré lui, en guerre avec son belliqueux cousin Ladislas XVIII. Afin de discuter les préliminaires de la paix, les hostilités viennent d'être suspendues. Tout dépend du mariage du fils de Ladislas, Conrad, avec Béatrix, la fille d'Othon.

La seule difficulté à l'accomplissement de ce mariage, et elle n'est pas à négliger, est la sourde opposition que fait le prince Conrad à la réalisation des projets de son père. Cette union diplomatique, qui ne lui sourit nullement, contrarie ses espérances. N'a-t-il pas juré un éternel amour à Carlotta, petite novice d'un couvent voisin?

N'osant désobéir franchement aux ordres de son père, mais s'étant bien promis de ne pas les exécuter, Conrad imagine ce stratagème. Son officier d'ordonnance, Médéric, ira à son lieu et place à la cour d'Othon, avec la mission de s'y conduire si mal qu'il s'en fera chasser. Ayant été refusé comme époux de Béatrix, le péril matrimonial sera de la sorte évincé. Pendant que le faux prince, Médéric (M. Piccaluga), est, malgré son peu de tenue et ses insolences, fort bien accueilli par le pauvre Othon XII qui redoute une reprise des hostilités si le mariage ne se faisait point, Conrad enlève sa bien-aimée Carlotta, qui se trouve être justement la jeune fille à lui destinée.

Cet enlèvement force même la femme d'Othon, Estrella (Mlle Lambrecht), à se faire passer aux yeux de Médéric, le faux prince, pour la princesse Béatrix que l'on cherche partout. La fausse fiancée étant des plus avenantes, Médéric prend son rôle un peu trop au sérieux. Pour le salut de l'Etat et la conclusion de la paix, Estrella se dévoue, non sans quelque plaisir, et le pauvre Othon conduit, navré, sa jeune femme souriante à l'autel.

Au troisième acte, tous ces imbroglios se dénouent. Conciliant son amour et son devoir, le véritable prince, Conrad, épouse sa chère Carlotta, la princesse Béatrix. Estrella rassure son mari sur sa bigamie éphémère, qui n'eut, dit-elle, aucune suite fâcheuse pour lui.

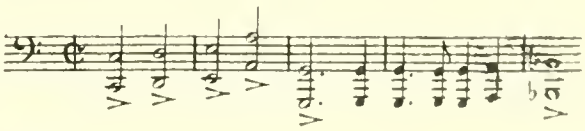
Cette aimable bouffonnerie est accompagnée d'une musique leste, pimpante et mélodieuse. Parmi de nombreuses et agréables pages finement orchestrées, il est un duetto des plus charmants que la grâce et le talent de Mlle Lambrecht fait bisser à chaque représentation. Quant à M. Piccaluga, c'est toujours l'adroit comédien et l'exquis chanteur que tout le monde a entendu depuis son inoubliable création de *Miss Helyett*.

* * *

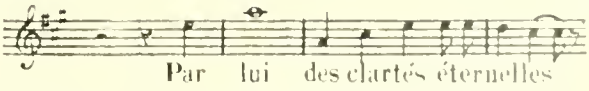
Quittant Paris et la musique frivole, nous voici à Béziers, où *Prométhée* vient de soulever des acclamations enthousiastes.

L'œuvre musicale que M. G. Fauré a jointe à celle toute littéraire et dont il ne m'appartient pas de parler de MM. Jean Lorrain et Ferdinand Hérold, est des plus remarquables.

Digne d'Eschyle, cette partition est empreinte d'un souffle dramatique, d'un lyrisme des plus beaux. Et, en ses grandes lignes mélodieuses, architecturales, comme celle du prélude du premier acte :



ou d'un charme exquis comme l'air d'Enoë (Mlle Torrès) aux modulations imprévues :

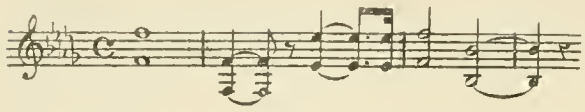


elle évoque ce que pouvait être la musique grecque.

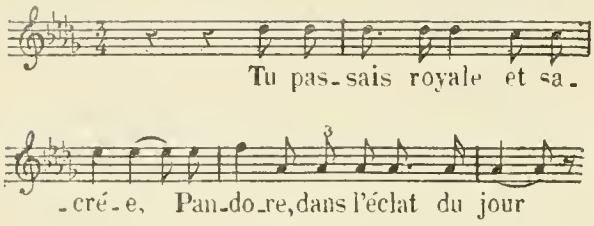
Cette œuvre est d'un esthéarchéologisme des plus louables et l'effort artistique de M. G. Fauré, effort couronné de succès, est considérable.

Le deuxième acte est un poétique lamento funèbre. Le corps de Pandore, étendu sur des branches et des feuillages, est pieusement porté par des femmes et

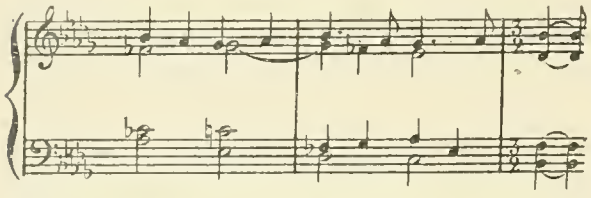
des jeunes filles. Rien n'est plus grandiose que la simplicité, l'allure de cette marche funèbre :



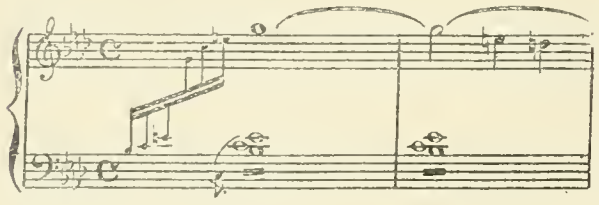
Et les regrets d'Enoë venant après un poétique chœur de voix de femmes (sopranos et altos alternés) sont des plus touchants :

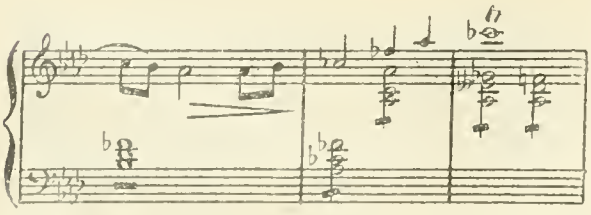


C'est dans ces chœurs que M. G. Fauré me semble avoir le mieux réussi sa tentative de résurrection de musique grecque. Ces tonalités aux terminaisons inspirées des modulations finales du plain-chant



sont des plus étranges, la maîtrise du musicien s'y donne libre cours, mais combien je leur préfère pourtant cette vibrante musique de scène





qui souligne et accompagne le récit énamouré de Pandore revenue à la vie.

Aux chœurs remarquablement stylés et à quelques artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, accompagnés par un orchestre et la Lyre biterroise, l'interprétation réunissait les musiques du 2e régiment de génie et du 17e régiment de ligne. Animés d'une noble émulation, tous se sont surpassés.

* * *

Vous m'en voudriez certainement si je ne continuais pas à vous tenir au courant de la musique à l'Exposition.

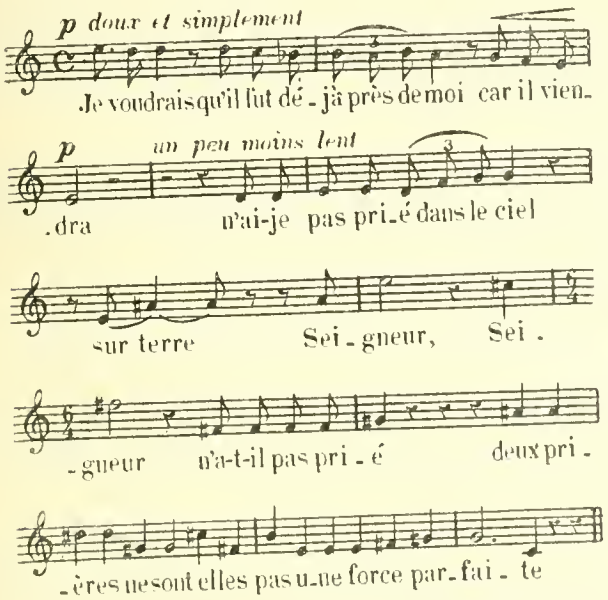
La musique, mais elle ne se contente plus d'envahir, elle déborde ! Les innombrables palais ne lui suffisant plus, ne voilà-t-il pas qu'elle vient d'inaugurer une annexe dans la Bibliothèque de l'Opéra. Très calme, très tranquille, cette annexe. A peine si les pas d'un rare visiteur éveillent le gardien endormi en son isolement, en son mortel ennui, accablé qu'il est par tant de majesté. Pourtant, s'il voulait s'en donner la peine, comme ce solitaire gardien pourrait s'amuser aux dépens de la vanité humaine !... Pensez donc, on a eu l'idée d'envoyer à chaque compositeur de quelque notoriété, si minime soit-elle, une belle feuille imprimée, semblable à ces puérils compliments de jour de l'an où les enfants étalent leur gaucherie calligraphique et où nos maestros ont posé pour la belle écriture. Bien peu ont manqué à l'appel, et après quelques lignes — qu'ils se sont appliqués ! — viennent des paraphes tous plus fantastiques les uns que les autres. Ces messieurs ont joint au leitmotiv de leur âme une photographie. On n'est pas plus aimable, n'est-ce pas ?

* * *

Au Trocadéro, la salle ne désemplit toujours pas. Après les trois séances consécutives que donnèrent les sociétés chorales de Christiania dirigées par M. A.-O. Gröndahl, et l'orchestre norvégien de MM. Johan Svendsen et J. Halter, kapellmeister et compositeurs de mérite, pendant lesquelles nous avons réentendu quelques œuvres déjà applaudies aux séances suédoises et finlandaises ; les concerts officiels ont continué, cahin-caha, leurs cours. Ils avaient été précédés ou suivis par le festival des harmonies et des fanfares françaises, le concours international des fanfares et des harmonies, et les deux concerts d'orgue donnés par MM. E. Gigout et Mahaut.

Le sixième concert officiel nous a permis de réentendre les très intéressantes pages que MM. P.-L. Hillemacher avaient composées pour *Claudie*, le drame de G. Sand, qui fut représenté à l'Odéon. Avec diverses œuvres de MM. A. Guilmant et Alphonse Duvernoy, une symphonie de M. Guy Ropartz et la ballade de *Coppélia*, de Léo Delibes, complétaient le programme. Les fragments du poème dramatique *Merlin enchanté*, de Georges Marty, le nouveau légionnaire, les œuvres de A. Messager, Augusta Holmès et C.-A. Debussy ont rendu le programme du septième concert officiel des plus intéressants.

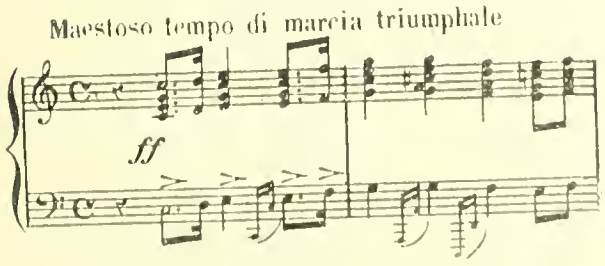
Rappeler, dire et répéter que cette exquise poésie musicale, *la Demoiselle élue,* envoi de Rome de C.-A. Debussy, plus que dédaignée, fut frappée d'un incompréhensible ostracisme, est souligner une fois de plus une erreur des plus regrettables pour l'Institut. M. C.-A. Debussy est considéré par certains comme le Verlaine de la musique. L'appréciation est-elle juste, je ne le sais; mais où l'incontestable parenté intellectuelle de ce jeune compositeur avec le pauvre Lélian s'affirme, c'est dans le charme exquis de son art : rêves symboliques tissés les uns aux autres par une science subtile et délicate.

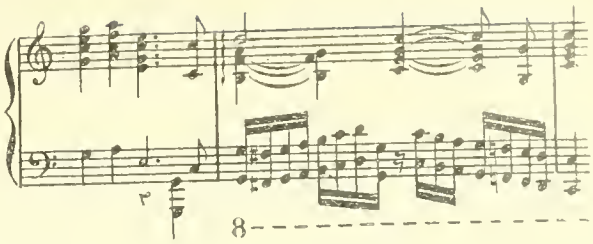


Chantée par Mlle Blanche Marot, dont la frêle, mais sonore petite voix cristalline possède toutes les nuances les plus délicates pour l'interprétation de cette œuvre gracieusement préraphaélitique, cette poésie lyrique est empreinte d'un charme exquis.

Avec l'œuvre magistrale d'Augusta Holmès, *Irlande,* nous voici en présence d'une page vigoureuse et mâlement conçue. Cette symphonie dont l'école française doit s'enorgueillir, car elle n'en n'a pas beaucoup de semblables, vibre de passions nobles et héroïques.

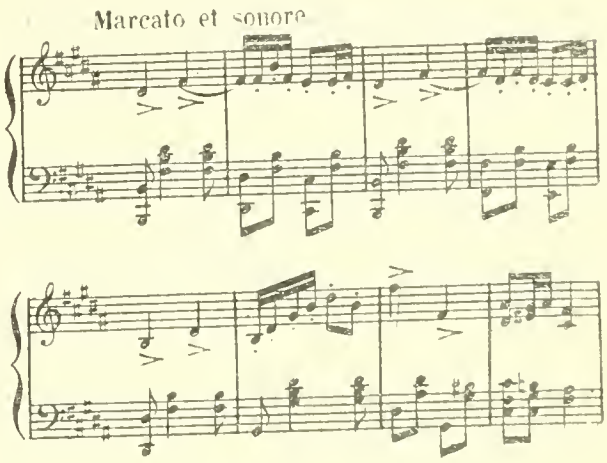
C'est le souvenir, ce sont les plaintes, c'est l'espoir d'une race généreuse, opprimée, qui ne désespère pas de l'avenir et attend sans découragement la réalisation





de son rêve caressé, l'heure bénie qui marquera sa future libération!

Divers fragments des *Deux Pigeons,* de M. A. Messager, ont été très applaudis. Ni savante, ni vulgaire, mais compréhensible et d'un bon goût indiscutable, même dans ses rythmes les plus osés, comme ceux de la danse hongroise d'une allure si caracolante, c'est la musique de ballet idéale.



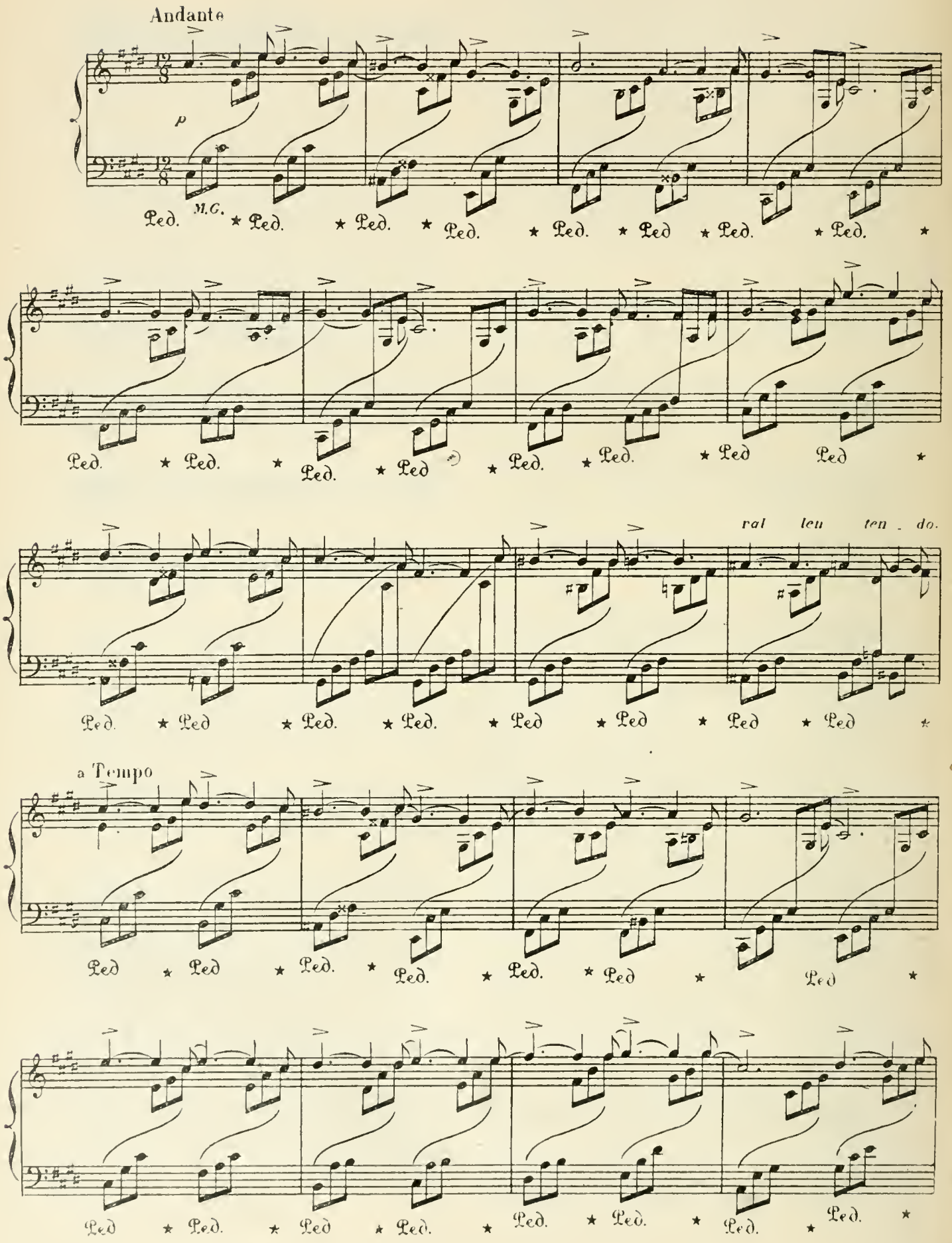
Les séances officielles de musique de chambre se suivent et ne se ressemblent pas. Avec diverses œuvres de M. Guy Ropartz, le distingué directeur du Conservatoire de Nancy, et les mélodies de Ch. Gounod et Paul Pujet, interprétées par Mlle Aïno Ackté, de l'Opéra, la sixième fut des plus brillantes. Plus près du public, avec lequel elle était en plus intime contact, cette charmante chanteuse a fait ressentir à son auditoire ravi le souffle d'art qui l'anime et fait d'elle une de nos meilleures interprètes lyriques.

Non loin du Trocadéro, ce nouveau palais de la musique, le pavillon de la presse coloniale s'est mis lui aussi à donner de petites fêtes musicales d'autant plus intéressantes qu'elles servirent de début à bien des jeunes compositeurs. Parmi eux, j'eus le plaisir d'applaudir particulièrement M. Paul Pierné, qui interprète avec talent ses compositions empreintes d'une rare originalité quelque peu romantique. Les lecteurs du *Monde Moderne* pourront se rendre compte par eux-mêmes que mon appréciation est fondée, et j'espère qu'ils auront autant de plaisir à jouer ce *Lamento* que j'en eus à l'entendre.

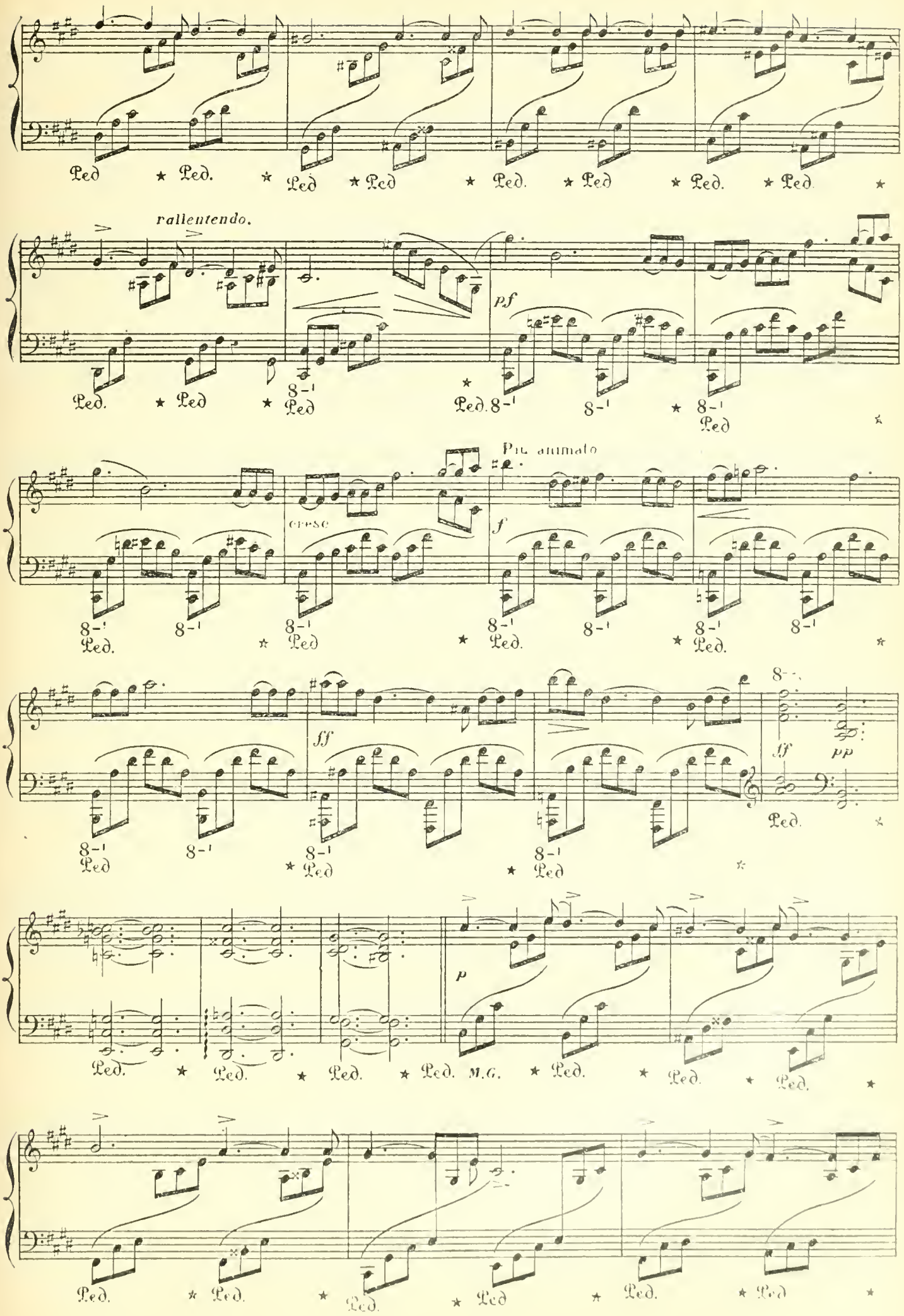
Guillaume Danvers.

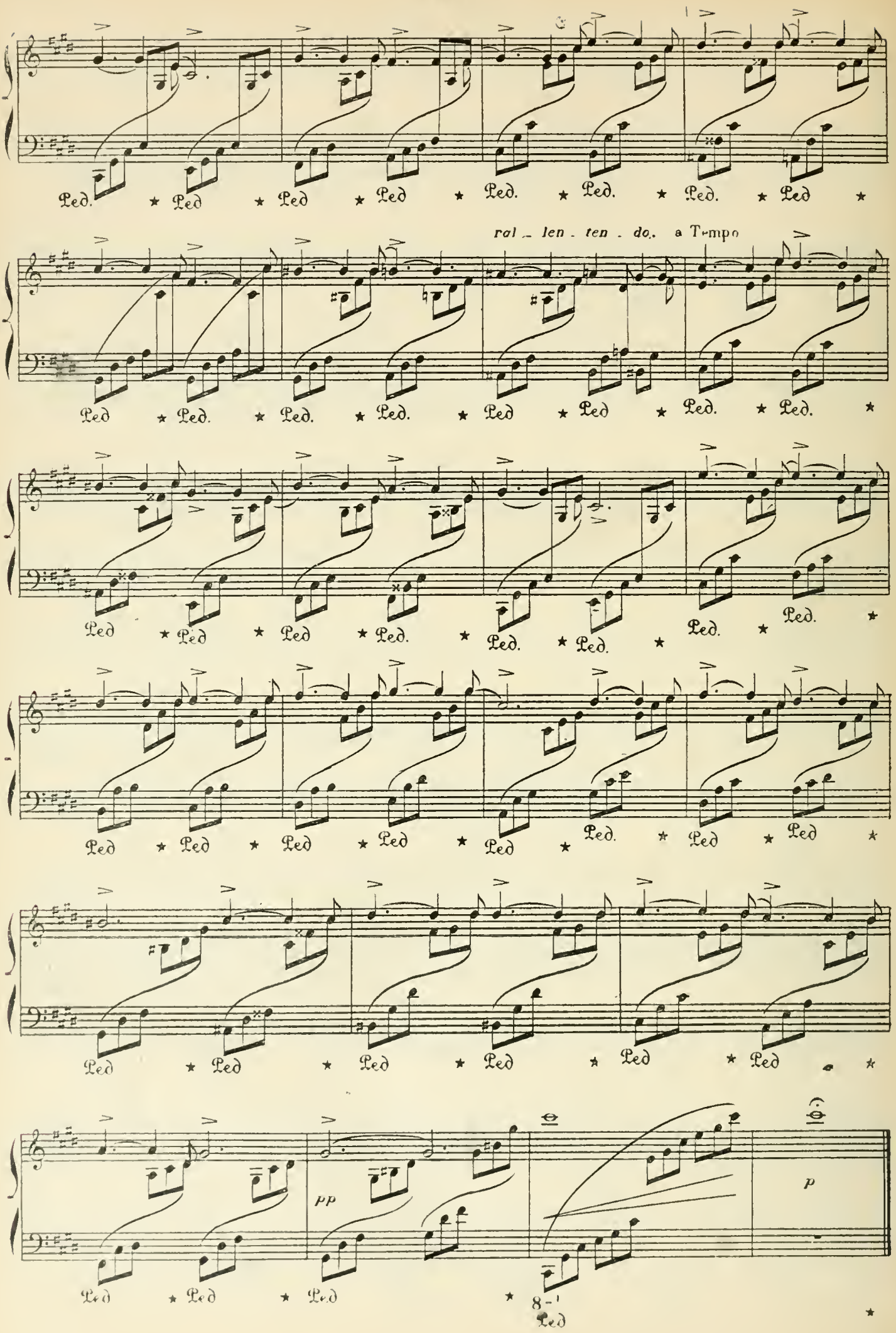
LAMENTO

Pièce inédite pour piano par PAUL PIERNÉ.



Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.


rallentendo.
pf
Più animato
cresc
f
ff
pp
p
M.G.


ral - len - ten - do. a Tempo
pp
p
8-1

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Lorsque, vers le commencement de juillet, on annonça que les Américains envoyaient des Philippines en Chine et le 9e régiment d'infanterie, sur le transport *Logan*, et leurs croiseurs, le *Brooklyn*, le *Princeton*, beaucoup se remémorèrent avec surprise l'existence des Philippines. Cet archipel était oublié. Un instant, il avait rempli le monde du bruit des canons de Cavite et du bruit du nom d'Aguinaldo; puis on avait appris, vaguement, que celui-ci menait contre les Américains une guerre inexpiable; puis le silence s'était appesanti sur l'archipel. C'est que l'homme est si étrangement bâti que son esprit mobile n'aime que le nouveau, le changement, l'inédit: ce qui est vieux le rebute, et l'accoutumance l'incline vite à renier ses meilleures amours. Il passa à d'autres spectacles. Et voici que les affaires de Chine rappelaient son attention sur ces Philippines, qui font partie, elles aussi, de l'Extrême-Orient. Plus tard, il y a peu de jours, en septembre, les câblogrammes reparlèrent encore de Manille : le juge Taft prenait en main l'administration générale, confiée jusqu'alors au général commandant les troupes d'occupation; il croyait pouvoir télégraphier au département d'État que l'insurrection était virtuellement terminée.

Les Philippines sont-elles donc américaines? Le peuple tagal est-il abattu? Et que sont, au juste, Philippines et peuple tagal?

Lorsque les Philippines, que le grand voyageur Magellan avait découvertes, eurent été conquises par Michel Lopez de Legazpi, le fondateur de la vieille et triste *ciudad* de Manille (1571), les Espagnols abordèrent immédiatement leur triple tâche de civilisation, de christianisation et d'exploitation. Ils y réussirent. Colonisateurs de métier, appuyés par une armée de 14 000 hommes et par un clergé de 2 000 augustins, franciscains, dominicains, jésuites et récollets, ils s'établirent dans les grandes îles du nord de l'archipel philippin, Luçon, les Visagas, créèrent dix industries : culture du chanvre, du café, décortication du riz, huile de coco, sucre, cigares, essences de parfumerie, meubles, etc., et un commerce qui s'élevait, dans les dernières années, à près de 200 millions de francs. Manille s'était peuplée de 223 000 habitants, quatre autres villes, de plus de 30 000 : Lipa, Ladag, Banang et Batangas. Mais la colonisation des Philippines demeura incomplète. La superficie de cet archipel, qui compte une douzaine de grandes îles et douze cents petites, est considérable : 300 000 kilomètres carrés en chiffre rond. Luçon, seule, compte 110 940 kilomètres carrés, presque autant que l'Angleterre sans l'Ecosse. L'Espagnol, de plus, n'aimait guère à quitter les agréables et luxueux faubourgs de Manille : ses exploitations agricoles, ses usines étaient à proximité, lui procurant un gain immédiat et énorme. Enfin, les îles du Sud, qu'il fallait atteindre à travers une mer dangereuse, terrible à l'époque des typhons, étaient habitées par des populations guerrières. Toutes ces causes expliquent pourquoi ce ne fut qu'après trois siècles de domination, tout récemment, que l'Espagne poussa aux Philippines un peu plus loin sa conquête et occupa Mindanao. La superficie de cette île est sensiblement la même que celle de l'Irlande : 84 000 kilomètres carrés. La campagne du général Blanco à Mindanao ne se termina qu'en 1894, à la veille même de l'insurrection de Luçon.

Cet archipel, dont nous venons de retracer à grands traits la colonisation, par quelles races d'hommes était-il habité?

Les aborigènes des Philippines, ceux en qui l'on croit voir la population primitive : les Aetas ou Negritos, ne sont plus aujourd'hui qu'une poignée, une vingtaine de mille, tout au plus, sur lesquels la moitié peut-être a seule conservé la pureté du type. Ces aborigènes, de race papoue, persécutée par les Malais, se rencontrent surtout sur les montagnes qui avoisinent la capitale. Le reste de la population des Philippines, en dehors des Chinois, qui sont 10 000, des Européens, qui sont 15 000, et de leurs métis, appartient à la race malaise, qui a commencé à apparaître dans l'archipel dès les temps les plus reculés et dont l'infiltration a été lente, mais incessante; aujourd'hui, c'est la véritable race philippine. Mais cette race est loin, dans ces îles, d'être homogène. De ses tribus, les unes sont ou indépendantes ou imparfaitement insoumises; elles ont conservé leurs coutumes et leur religion, qui est, en thèse générale, l'adoration des grands phénomènes de la nature. Ce sont les *Infiélés*, les infidèles. Les Malais du sud de l'archipel, ceux de Mindanao, de Jolo, sont mahométans. Viennent enfin les plus civilisés de ces indigènes, ceux qui ont adopté la plupart des coutumes et la religion des Européens : les *Indios*, les Indiens. Mais, parmi eux, se distinguent encore des sous-tribus : les *Visayas*, qui occupent, au nombre de 2 millions et demi, les îles du

même nom (Samar, Leyte, Pojol, Cebu, Negros, Panay), les *Vicols*, cantonnés dans la presqu'île des Camarines, extrémité sud-est de Luçon; les *Llocos*, qui se rencontrent dans le nord de la même île, et enfin les *Tagals*.

Les *Tagals*, que nous rencontrons ainsi, parmi les indigènes des Philippines, en allant des moins civilisés aux plus civilisés, en dernier lieu, ont été d'abord les auxiliaires et les agents de la domination espagnole, puis ses adversaires résolus; aujourd'hui, ils défendent l'idée philippine contre les Etats-Unis; demain, sans doute, ils seront dans l'archipel la race dominante. C'est à ces Tagals, Malais chrétiens, groupés autour du fameux Emilio Aguinaldo, lequel, bien que métis d'Espagnol et de Tagal, est surtout Tagal, c'est à eux que les Philippines doivent déjà la ruine de la domination trois fois séculaire de l'Espagne, et qu'elles devront, peut-être un jour, l'indépendance.

Les Tagals sont au nombre de deux millions environ. Ils peuplent l'île de Mindoro, entre Luçon et Panay; mais le siège de leur puissance est surtout à Luçon, dans les parties occidentale, centrale et méridionale de la grande île. De taille petite, de couleur d'un brun rougeâtre, ils sont d'un naturel patient et doux. Aimant la besogne faite, ennemis de tout effort inutile, fous de plaisirs, de jeux, du théâtre, de combats de coqs, de bals et de processions, ce sont bien, comme le disent les journaux américains, « de grands enfants »; quant à ce que ces journaux ajoutent : « et incapables de se gouverner », l'avenir prononcera. Ils sont, en effet, d'un esprit très ouvert; ceux d'entre eux qui ont reçu une instruction européenne complète sont devenus des hommes remarquables. Aguinaldo, qui a étudié à l'Université de Manille, puis au collège Victoria, à Hong-Kong, est un exemple du développement dont est susceptible l'intelligence tagale. Il ne faut pas oublier que la tactique constante de l'Espagne a été de mesurer à ses sujets indigènes, avec une parcimonie inquiète, l'instruction, et il serait injuste de prétendre que les Tagals ne peuvent s'élever au-dessus de la condition où on les voyait à Manille : de marchands de fruits, de fleurs, d'oiseaux, d'ouvriers cigariers, de *muchachos* ou domestiques, de cochers.

Comment cette race aimable et douce en est-elle venue à la révolte ouverte? Par quel prodige soutient-elle aujourd'hui la lutte contre la puissance américaine?

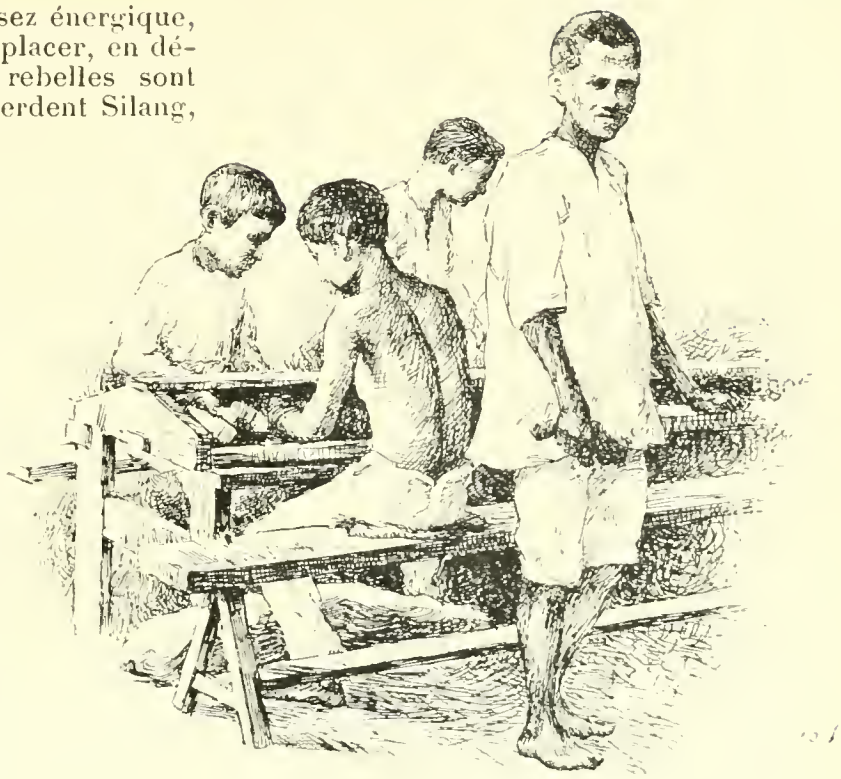
Le poids de la domination espagnole, l'augmentation de l'impôt, véritable droit de servage dont les Européens étaient exempts, et dont le taux était monté de 5 fr. 30 à 60 francs environ, les prestations, rachetables contre une somme d'argent, les offrandes obligatoires au clergé, la tutelle des ordres monastiques avaient fait naître à la longue un sourd mécontentement qu'attisèrent et les sociétés secrètes, formées sur le modèle de la franc-maçonnerie européenne, et aussi les excitations des Japonais, des Chinois, des métis. Telles furent les causes multiples des troubles qui, depuis 1812, à dix reprises, éclatèrent aux Philippines. En 1872, la situation avait été assez grave pour exiger l'envoi par l'Espagne de renforts. Mais ce ne fut qu'en 1896 que les Espagnols eurent à combattre une insurrection organisée et puissante.

Ils étaient alors occupés à achever la conquête de l'île de Mindanao. Manille était dépourvue de troupes; un complot séparatiste y est découvert; quatre cents arrestations sont opérées : le lendemain, la campagne, de Manille à Cavite, est soulevée. On était en août 1896; le général Blanco prépare la lutte. Mais l'archevêque de Manille, le dominicain Nozaleda, qui ne trouvait

AUX ENVIRONS DE MANILLE

pas à son gré le général assez énergique, ou assez souple, le fait remplacer, en décembre, par Polavieja. Les rebelles sont pressés avec vigueur; ils perdent Silang, puis Ismus, reculent de toutes parts, et lorsque Polavieja, forcé par la maladie, repart, son successeur, Primo de Rivera, peut conclure avec eux la convention du 21 novembre. Le 27 désembre, Aguinaldo, Tino, Llanera, Naticidad, les principaux chefs indigènes, s'embarquent pour Hong-Kong. L'Espagne, depuis le commencement des hostilités, avait envoyé aux Philippines 28 774 hommes.

Aguinaldo devait revenir bientôt de Hong-Kong. Le 1er mai, la flotte de l'amiral Dewey détruisait à Cavite la flotte espagnole; ce désastre fut le signal du soulèvement des Philippines. Le 19 mai, Aguinaldo débarquait à Cavite. Dewey l'accueillit chaleureusement, lui donna deux canons et trois cents fusils. Les Espagnols avaient été réduits aux murs de la capitale; celle-ci capitula le 13 août. Le 28 novembre, à la Commission hispano-américaine de Paris, l'Espagne cédait aux Etats-Unis les îles Philippines. La domination espagnole avait cessé.



UN ATELIER PHILIPPIN

Et les Tagals? Leurs chefs étaient revenus de Hong-Kong pleins d'espoir. Les Américains les traitaient d'alliés et semblaient sur le point de reconnaître la République philippine. Cependant ils ne se pressaient guère de remettre aux mains des indigènes Manille; ils renforçaient, au contraire, leurs forces, et bientôt il devint manifeste que c'était bien pour eux-mêmes qu'ils avaient conquis les Philippines. Aguinaldo, dès lors, songea à lutter contre eux. Le 2 décembre, il est reconnu comme président par les représentants des provinces. Le 21 janvier 1899, il proclame à Malolos la République philippine. Le 5 février, il attaque Manille; le 8, il attaque près de Caloocan un détachement américain. La lutte pour la liberté, commencée contre l'Espagne, continuait contre les Américains. Aguinaldo atteignait à peine ses vingt-huit ans.

Cette lutte, depuis *vingt mois*, les Tagals la poursuivent; et ils nous ont étonnés par leur science militaire, et surtout par leur courage opiniâtre. Certes, ils ont été repoussés; mais leurs adversaires ont dû acheter très cher chaque pas en avant. Et aujourd'hui encore, la lutte, atroce, sans merci, toute de représailles continuelles et partout sanglante, se poursuit jusqu'à Santa-Mera, aux portes de Manille. Les troupes américaines, disséminées entre 216 garnisons, sont harcelées sans répit par des troupes de guérillas, fortes de 600 à 800 hommes. Les Philippins disposent encore de 20 000 fusils; pour les vaincre, peut-être même ne suffiraient point les 100 000 hommes que réclamait le général Lawton, tué à l'ennemi... Allons, le juge Taft peut proclamer la fin de l'insurrection, de même que Roberts proclame l'annexion du Transvaal. Non plus que les Anglais dans le Sud-Afrique, les Américains aux Philippines ne peuvent se reposer encore sur leurs lauriers sanglants. Krüger et Aguinaldo préparent aux uns et aux autres de nouvelles veilles. Mais, quelle que soit un jour l'issue de ces luttes, on ne pourra jamais s'empêcher de reconnaître qu'ils étaient dignes de la liberté, ce peuple tagal, ce peuple boer, qui ont combattu pour elle avec tant de persévérance.

GASTON ROUVIER.

LE MONDE ET LES SPORTS

LES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE EN FRANCE

On peut dire qu'avant les malheurs de 1870, la gymnastique n'existait pas en France, on ne pouvait compter comme producteurs, en effet, les quelques gymnases scolaires ou particuliers dans lesquels on s'adonnait à des exercices irréguliers et sans homogénéité. D'ailleurs, tous les sports, aujourd'hui si en vigueur chez nous, datent de cette époque. On a senti tout le parti qu'on pouvait retirer de ces

EXERCICES DE PYRAMIDES

moyens faciles et, somme toute, agréables, de développer la force physique chez nos jeunes gens. L'exemple de nos voisins d'Angleterre et d'Allemagne était frappant ; les hommes habitués à un vigoureux entraînement se présentaient individuellement devant les écoles avec une supériorité physique considérable ; il y avait donc chez nous une erreur d'éducation qu'il fallait à tout prix enrayer.

Tout le monde envisagea la question, et aussi bien les corps constitués que les particuliers cherchèrent à exciter la jeunesse aux exercices physiques ; on fonda, pour les différents sports, des associations chargées de recruter des sujets et de les entraîner, celles-ci se soumirent à des fédérations qui édictèrent des règlements auxquels toutes devaient obéir ; et si aujourd'hui, après trente années de travail, on n'est pas encore arrivé à pouvoir rivaliser avec les Anglais, du moins pouvons-nous assurer qu'un grand pas a été fait et qu'il n'est pas douteux que d'ici peu d'années nous n'aurons rien à leur envier ; nos sociétés pourront alors présenter des équipes capables de faire passer de ce côté de la Manche les championnats si longtemps détenus en Angleterre.

De tous les sports, celui qui s'est développé le plus est celui de la gymnastique, probablement parce qu'il est le plus à la portée de tous et, ajoutons-le, parce qu'il est le plus économique ; il s'adresse à toutes les classes de la société, et personne ne peut se retrancher devant une raison quelconque pour ne pas s'appliquer à cet exercice ; le travail n'est pas absorbant, les exercices sont agréables ; les cotisations, des plus minimes, se réduisent souvent même à rien ; d'ailleurs, la gymnastique développe la santé et détourne les jeunes gens des mauvaises fréquentations aux heures de la cessation des occupations.

Le résultat des efforts auxquels se sont consacrés des hommes dévoués font qu'aujourd'hui il existe en France 615 sociétés affiliées à l'*Union*, donnant un ensemble de 35 000 membres ; si beaux que soient ces chiffres, ils sont encore bien inférieurs à ce qu'ils devraient être ; ainsi, en Allemagne, on compte plus de 650 000 membres, réunis en 6 200 sociétés. Il est vrai que dans ce pays la gymnastique est en fort grand honneur et que la constitution des sociétés date d'Iéna : les instituteurs de ce pays avaient considéré comme une tâche de régénérer la famille par une vigoureuse préparation physique, et il est certain qu'une grande partie des succès militaires de l'Allemagne sont dus au développement musculaire des jeunes gens. Les Allemands l'ont compris, aussi comptent-ils comme un de leurs grands hommes un certain John, qui fut le grand propagateur du mouvement ; son nom est resté célèbre, on le retrouve sur beaucoup de rues et de

places ; il a sa statue dans une des grandes villes, bref, il est considéré comme un bienfaiteur du pays.

Le premier élan en France a été donné en 1873 par M. Paz, qui possédait à Paris un gymnase particulier dans lequel il donnait des leçons ; il eut l'idée de réunir sous une même fédération les sociétés existantes et, le 28 septembre 1873, il parvenait à enrôler cinq sociétés : c'était maigre et modeste, mais l'*Union* était fondée, nous avons vu plus haut ce qu'elle est aujourd'hui.

Les bienfaits de l'*Union* sont de stimuler les efforts et de les rendre efficaces ; des règlements bien compris donnent aux sociétés une vie plus intense, enfin, par les fêtes et les concours, elle marque des dates importantes dans les annales de la gymnastique ; on se prépare à ces fêtes par un entraînement sérieux, le recrutement se fait avec plus de zèle afin de permettre aux sociétés de se présenter avec plus d'apparat ; enfin l'animation provoquée par la présence d'un public nombreux et l'appui donné par les autorités qui président sanctionnent ces fêtes en leur donnant toute l'importance qu'elles comportent.

Ces fêtes fédérales tiennent leurs assises chaque année dans une ville différente. Paris a été la ville privilégiée, puisque, depuis vingt-six ans que l'*Union* existe, la fête a eu lieu quatre fois à la capitale. Cette année, la circonstance tout exceptionnelle de l'Exposition et de l'appoint financier qu'elle fournissait aux différents sports indiquait naturellement Paris comme devant être encore le siège de la fête annuelle. Nous avons eu aussi des fêtes dans les principales villes de France : Le Havre, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Dijon, Alger, etc. La prochaine fête aura lieu maintenant en 1901, à Nice, et sa date est fixée au lundi de Pâques ; en 1902, on se retrouvera au Mans ; en 1903, à Marseille ou à Bordeaux.

LES DRAPEAUX DES SOCIÉTÉS

Jusqu'en 1896, l'*Union des Sociétés de gymnastique de France* a été dirigée par un comité de permanence, plus ou moins nombreux, pris dans les villes où la fête devait être organisée ; toutefois, ce système présentait plusieurs inconvénients, entre autres celui du manque de stabilité dans l'administration ; aussi le congrès a-t-il réformé ce système et remplacé ce comité essentiellement mobile par une permanence de quinze membres, élus pour trois ans et rééligibles par tiers.

Le président actuel de l'*Union* est M. Ch. Cazalet, de Bordeaux, qui vient d'être élevé à la dignité d'officier de la

Légion d'honneur; il a été le premier président nommé sur les nouveaux règlements.

On peut dire que ceux-ci ont été profitables, puisque, en quatre ans, le nombre des sociétés affiliées s'est élevé de 320 à 615, et que le nombre des membres honoraires a passé, pendant ce même temps, de 200 à 995, c'est-à dire qu'il a quintuplé.

Les efforts de la nouvelle permanence ont abouti à des effets moraux qui ont une

M. CAZALET

Président de l'Union des Associations de gymnastique de France.

importance considérable; le premier est l'appui du gouvernement. Sans parler d'une subvention annuelle qui est allouée à l'*Union*, on a obtenu, après une campagne qui n'a pas duré moins de trois ans, la création par le ministère de la guerre d'un *Brevet militaire*, qui assure la véritable reconnaissance d'utilité publique des sociétés de gymnastique.

Voici d'ailleurs la teneur de la décision, telle qu'elle a été signée par le général André :

« Le ministre de la guerre a décidé qu'il serait créé un brevet militaire de gymnastique et de tir accessible à tous les jeunes gens appartenant ou non à des sociétés et ayant atteint dix-neuf ans au 1er novembre de l'année. Ce brevet sera délivré par une commission militaire siégeant au chef-lieu de chaque corps d'armée, à la suite d'un examen comportant essentiellement trois épreuves (marche, tir, gymnastique), à tout candidat ayant obtenu pour l'ensemble 70 pour 100 du maximum des points, avec un minimum de 50 pour 100 dans chaque catégorie d'épreuves. Des places d'engagés volontaires de trois ans, dans une proportion fixée pour chaque corps d'armée de troupes d'infanterie, d'artillerie, de génie à 20 pour 100 du nombre total annuel des engagements volontaires de trois ans, seront réservées, au mois d'octobre de chaque année, aux candidats ayant obtenu les meilleures notes. »

L'*Union*, dont les effets ont été si actifs, réunit toutes les sociétés affiliées; mais celles-ci, dans un but de concentration des intérêts qui peuvent varier suivant les différentes zones du territoire français, sont groupées par associations et fédérations.

La plus ancienne est l'Association de la Seine, fondée en 1876 et qui compte cinquante-trois sociétés. La plus jeune, celle du Jura, qui date de cette année, comprend neuf sociétés.

Ces fédérations et associations se reportent à un, deux ou même plusieurs départements, suivant l'importance de ces derniers. C'est ainsi qu'on a l'Association de la Somme, de l'Oise, d'Alger, etc., et les Fédérations de la Gironde, des deux Charentes, du Midi, du Centre, du Nord et Pas-de-Calais, de la Normandie, etc. En tout il existe, en France, vingt-neuf associations dont les sociétés sont affiliées à l'*Union*.

Toutes ces sociétés payent une redevance à la caisse de l'*Union* de 15 francs par an, qui constitue le fonds d'alimentation en y joignant la subvention du gouvernement, et la cotisation de 10 francs des mille membres honoraires actuels.

Les sociétés, tout en appartenant à l'*Union*, sont autonomes, c'est-à-dire qu'elles sont dirigées par un comité ou un bureau dont les membres sont pris dans son sein; on y trouve un président, un secrétaire et un trésorier; quelquefois il n'y a en tout et pour tout qu'un directeur, c'est ce qui se passe pour les sociétés peu fortunées, et alors celui-ci est à la fois professeur, ou même moniteur, et, dans ce dernier cas, il est choisi dans les rangs mêmes des membres de la société.

Les exercices se font deux ou trois fois par semaine, suivant les disponibilités des sociétés et suivant les possibilités qu'on a d'occuper les gymnases. A Paris, il existe beaucoup de gymnases particuliers dans lesquels les sociétés peuvent s'installer; en ce cas, il faut payer une redevance au propriétaire; les membres sont alors gre-

vés d'une cotisation mensuelle de 1, 2, 3 ou 4 francs. Les sociétés qui peuvent occuper les trois gymnases municipaux de Paris sont naturellement privilégiées, car elles n'ont pas de loyer à payer.

En province, c'est encore plus facile qu'à Paris, car les sociétés sont en général soutenues par des dons volontaires; on trouve d'ailleurs toujours dans les différentes villes des terrains municipaux sur lesquels on peut s'installer; au besoin même on a recours aux gymnases des collèges.

Les exercices auxquels on soumet les membres des sociétés de gymnastique sont de deux genres, l'*alternatif* et le *simultané*. Le travail de l'alternatif s'adresse plutôt aux sociétés peu nombreuses et dont les membres ne viennent pas régulièrement; le travail individuel profite peut-être davantage, mais il exige de la part du professeur une fatigue considérable, si bien que ce dernier devient insuffisant dès que la société est un peu nombreuse; on s'adonne alors au travail simultané, qui est fort en honneur dans les départements de la Seine, du Nord et de l'Est et qui permet d'obtenir les meilleurs résultats. Comme son nom l'indique, les exercices se font en même temps par plusieurs élèves; on dispose alors de plusieurs barres fixes, anneaux, barres parallèles, etc.; les gymnastes sont classés par catégories suivant leur force et les exercices sont gradués de façon à produire un progrès méthodique.

Dans les sociétés, on s'occupe aussi de faire des exercices d'ensemble, assouplissements, mains libres, qui sont spécialement étudiés, en vue des fêtes et des concours; à cet effet, on prépare de grandes figures d'ensemble, dites pyramides, ballets, etc.; enfin, on pratique également dans les associations sportives le tir, la natation, la boxe, le bâton, l'escrime, la lutte et même la danse.

Le recrutement des membres se fait surtout par relations et par présentations volontaires, les gymnastes doivent tous avoir au moins seize ans; au-dessous de cet âge, les sociétés reçoivent aussi des membres, mais à titre de pupilles seulement.

Dans la gymnastique, comme dans la plupart des sports d'aujourd'hui, on a créé des championnats qui ont pour objet d'indiquer le meilleur sujet dans une spécialité quelconque. Il existe des championnats pour les fédérations; le vainqueur prend alors le nom de la fédération, il est *Champion du Midi, Champion de la Seine*, etc., et des championnats de l'Union, le vainqueur prend le titre de *Champion de France;* enfin, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, comme cette année, par exemple, à l'occasion de l'Exposition, on a organisé un championnat international qui a fourni le *Champion du Monde*.

Les noms des vainqueurs importants de cette année doivent être cités : le *Champion de France* pour 1900 est Martinez, de *l'Oranaise*, d'Oran, et le *Champion du Monde*, Sandras, âgé de vingt-neuf ans, appartenant à *la Patriote de Croix* (Nord).

Ces championnats sont intéressants, sans doute; ils excitent le travail préparatoire des élèves et donnent une animation aux concours qu'on ne retrouverait pas sans eux; mais il ne faut pas s'illusionner sur leur importance et l'on peut même dire qu'en général le monde gymnaste dirigeant n'est pas très partisan des championnats, qui font perdre du temps dans les locaux appropriés, retiennent le zèle des professeurs au profit de quelques individualités et, somme toute, ne servent qu'à faire valoir un sujet en particulier, sans donner de résultats généraux suffisants pour expliquer l'intérêt qu'on leur accorde.

Les réunions de cette année ont été particulièrement intéressantes; le siège de la fête, Paris, et l'élan donné par l'Exposition ont sûrement contribué à ce succès. La dernière réunion au nouveau vélodrome de Vincennes a été très brillante; nous avons vu défiler fièrement les unes derrière les autres les nombreuses sociétés venues de tous côtés; puis, avant de se livrer aux ensembles et exercices, elles ont été passées en revue, comme un véritable corps d'armée, par le ministre de la guerre. Dans cette protection et cet appui tangible donnés par un chef suprême de l'armée, on sentait que les paroles prononcées en 1882 à Reims par le général Chanzy sont toujours vivantes.

« Faites-nous des hommes, nous en ferons des soldats. »

A. DA CUNHA.

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS D'AOUT 1900

1. — Arrivée à Paris des **missions laotienne et cambodgienne.** — Mise à la retraite par limite d'âge de M. Mazeau, **premier président de la Cour de cassation.** — Le nouveau roi d'Italie, **Victor-Emmanuel III,** et la reine arrivent à Monza.

2 — Au moment où le **schah de Perse** quitte le palais des Souverains en voiture, se rendant à la manufacture de Sèvres et aux palais de Versailles, un individu tire sur lui un coup de revolver. La cartouche ne part pas. L'auteur de cette tentative d'assassinat est aussitôt arrêté. — Le **nouveau roi d'Italie** confirme les pouvoirs du cabinet et reçoit le serment des ministres. — Les Anglais mettent en déroute les **Achantis** (Côte d'Or). — Le gouvernement du Nicaragua exproprie la Compagnie du **canal interocéanique** et du chemin de fer pour inexécution, dans les délais prévus, des clauses de la concession.

3. — L'auteur de l'**attentat contre le schah** de Perse est reconnu être un nommé Salsou, ouvrier pâtissier, originaire de Montlaux (Aveyron), anarchiste militant. — Le **schah** passe en revue, à Vincennes, les troupes de la garnison de Paris et assiste à un déjeuner militaire au fort de Vincennes. — Le corps du **roi Humbert** est exposé dans une chapelle ardente à Monza. — Le **roi Victor-Emmanuel** lance une proclamation au peuple italien à l'occasion de son avènement. Elle dit que les traditions de sa maison lui dictent son devoir : unité et indépendance de l'Italie, développement de la prospérité du pays.

4. — L'épidémie **de fièvre jaune au Sénégal** fait un grand nombre de victimes, parmi lesquelles le commandant Garnier, de l'infanterie de marine. — A Paris, **grève des cochers** de la Compagnie des petites voitures. — Au Havre, **grève des chauffeurs,** soutiers et du personnel du service des bateaux des Compagnies de navigation. — A Cobourg, obsèques du **duc de Saxe-Cobourg-Gotha.**

5. — Mort, à La Varenne-Saint-Hilaire, à l'âge de soixante-dix-huit ans, de M. **Etienne Lenoir,** inventeur du moteur à gaz et de l'automobile. — Célébration à Belgrade du **mariage du roi Alexandre** de Serbie avec Mme Draga-Maschin, ancienne dame d'honneur de la reine Nathalie.

6. — Le Président de la République offre un dîner en l'honneur du **schah de Perse.** — Le shah visite le musée du Louvre. — Le Sénat et la Chambre des députés d'Italie votent des **adresses au nouveau roi** et à la reine Marguerite. — Des mesures de précaution sont prises **contre les anarchistes.**

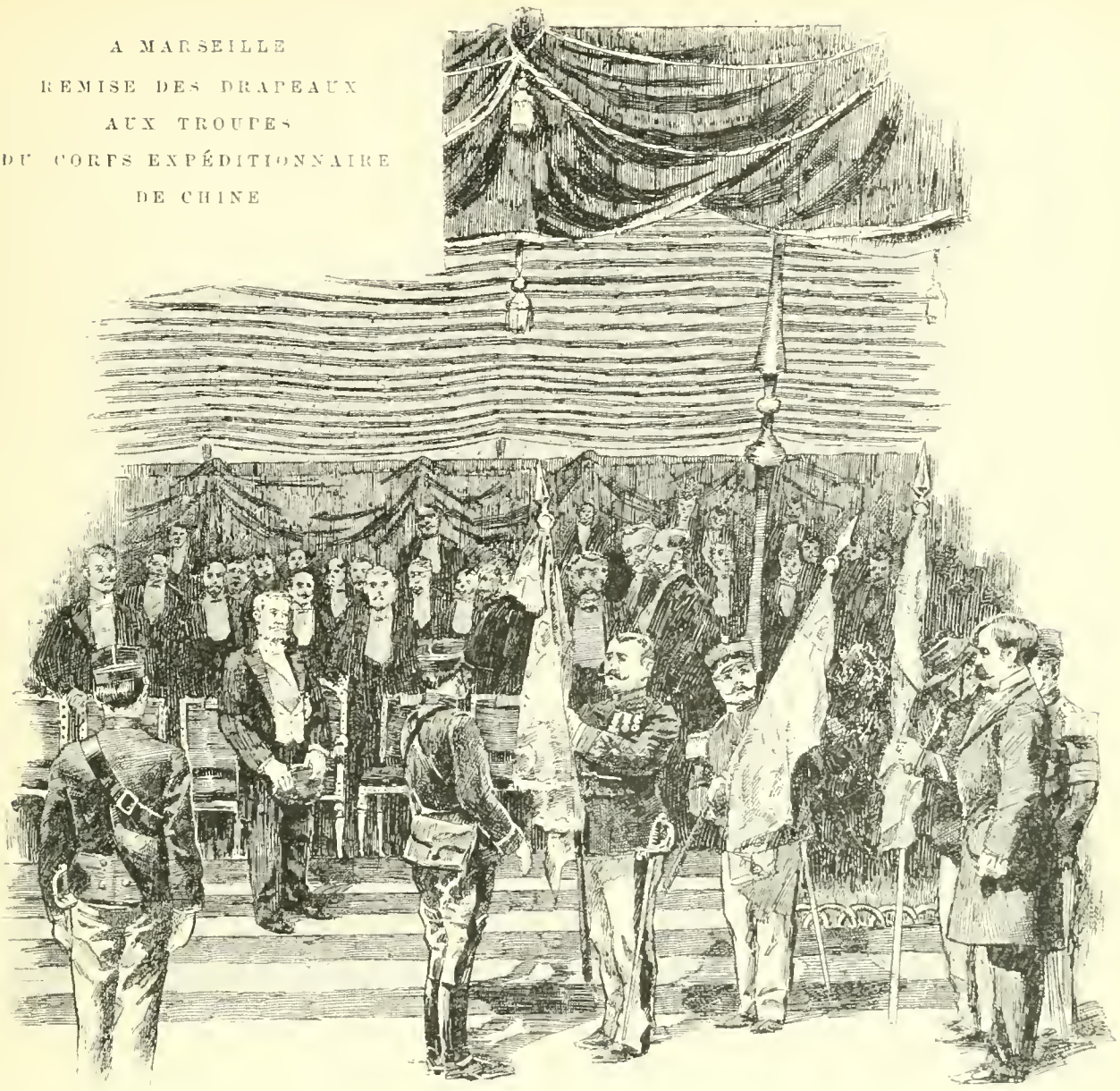
7. — Le **schah de Perse** visite les pavillons des colonies françaises et étrangères à l'Exposition. — Mort du député allemand **Guillaume Liebknecht,** l'un des chefs du parti socialiste allemand.

8. — Le **schah de Perse** visite la manufacture des Gobelins, le Jardin des Plantes et l'Opéra. — Clôture de la session du **Parlement anglais.** — Le comte de Lamsdorff est nommé **ministre des Affaires étrangères de Russie.** — Le feld-maréchal comte de Waldersee est nommé **commandant en chef du corps expéditionnaire** allemand en Chine.

9. — Le ministre des Colonies reçoit les princes Jukhantor et Pheanuwang, **fils de Norodom Ier,** roi du Cambodge. — A Rome, **obsèques du roi Humbert Ier.** Le cercueil est transporté sur un affût de canon, attelé de six chevaux, de la gare au Panthéon. Devant chevauchait le premier aide de camp du roi Humbert portant son épée. Le roi, à pied, conduisait le deuil, entouré du duc d'Aoste, du comte de Turin, des princes italiens et étrangers, des missions spéciales, etc., etc. — La situation est toujours à peu près la même dans le **sud de l'Afrique.** Les Anglais, constamment sur le qui-vive, dans l'impossibilité de se reposer, mal approvisionnés, souffrent beaucoup. De temps à autre, ils remportent un avantage. Ils s'emparent du général Prinslown et de son commando. Mais le général de Wett, qu'ils avaient cerné et qu'ils considéraient comme pris, leur échappe en traversant le Val. — Les députés afrikanders au **Parlement du Cap** repoussent le bill de haute trahison et les tribunaux d'exception. — Les nouvelles de **Pékin** annoncent que les bâtiments des légations étrangères sont presque totalement détruits, mais les ministres étrangers, leurs familles et les résidents

Mme DRAGA-MASCHIN

S. M. ALEXANDRE DE SERBIE



A MARSEILLE
REMISE DES DRAPEAUX
AUX TROUPES
DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE
DE CHINE

sont saufs. Les ministres refusent d'accepter la proposition du gouvernement chinois de partir pour Tien-Tsin, sous escorte chinoise. Les troupes alliées, en marche sur Pékin, battent les Chinois aux environs de Pei-Tsang, après un combat acharné.

10. — Le **shah de Perse** visite l'Exposition et assiste à une *garden-party* à l'Elysée. — M. Loubet reçoit les fils du **roi du Cambodge,** qui l'assurent de leur inébranlable fidélité à la France. — Le prince Henri de Prusse, venu à Rome pour les funérailles du roi Humbert, rend **visite au Pape.** — Au Havre, **fin de la grève** des chauffeurs et soutiers.

11. — Le **shah de Perse** quitte Paris, se rendant à Ostende. Il est accompagné officiellement à la gare du Nord par le Président de la République et les ministres. — **M. Loubet** quitte Paris, se rendant à Marseille. — Au Sénégal, **la fièvre jaune**, qui sévit toujours avec une grande intensité, fait une nouvelle victime parmi les officiers, le capitaine Begouen. — **Prestation du serment** constitutionnel par le roi Victor-Emmanuel III, devant les députés et sénateurs. Lecture du discours du Trône.

12. — A Marseille, remise, par le Président de la République, des **drapeaux aux régiments partant pour la Chine.** Cette cérémonie produit une vive impression sur les nombreux spectateurs qui y assistent. — Le général Voyron, commandant en chef du corps expéditionnaire, s'embarque pour la Chine. — Pendant la traversée de l'escadre de la Méditerranée, de Royan à Toulon, au cours d'une manœuvre, le contre-torpilleur *Framée* **est coulé** par le cuirassé *Brennus*. Le commandant Mauduit-Duplessix, deux autres officiers et 41 hommes sont noyés. 14 hommes seulement sont sauvés. — A l'Exposition on compte **491 003 entrées**.

13. — **M. Loubet** rentre à Paris, revenant de Marseille. Il reçoit le général Zédé, qui lui rend compte de sa mission aux obsèques du roi d'Italie. — Aux environs de **Tayug (Philippines)**, le colonel Grassa se rend avec 1 major, 6 capitaines, 6 lieutenants et 169 hommes. — A la **Côte d'Or**, la colonne de secours anglaise entre à Coumassie.

14. — Le ministre de l'Instruction publique reçoit les **instituteurs russes** délégués à l'Exposition. Il reçoit aussi les instituteurs arabes et kabyles.

15. — M. Loubet passe en revue, à Vincennes, les membres du **Congrès international des sapeurs-pompiers.** — Le **roi de Grèce** quitte Aix-les-Bains, se rendant à Copenhague. — A Dunkerque et à Bordeaux, grève des matelots, chauffeurs, soutiers, mousses, etc. — M. de Kœrber, premier ministre autrichien, décide avec l'empereur qu'une nouvelle tentative sera faite pour concilier **les Allemands et les Tchèques.**

16. — M. Loubet reçoit les membres de la **mission laotienne.** — Arrivée à Paris du prince **Mohammed Taïeb Bey,** fils et héritier présomptif du Bey de Tunis. — Après une marche rapide et plusieurs rencontres avec les troupes chinoises et les Boxers, les

troupes alliées arrivent le 15 août devant Pékin, dont elles font sauter la porte de l'Est pour entrer dans la ville. Les troupes alliées délivrent les légations, qui sont presque toutes en ruine. Mais les ministres, leurs familles et les réfugiés sont trouvés sains et saufs, quoique éprouvés par les privations et par les inquiétudes. — Le siège du **gouvernement transvaalien** est transféré à Barberton. Dans plusieurs rencontres, les Anglais ont remporté des succès ; dans d'autres, l'avantage est resté aux Boers.

17. — Le **prince Mohammed-Bey**, de Tunisie, est reçu par M. Loubet et dîne chez M. Delcassé. — L'**ex-roi Milan**, ayant désapprouvé le mariage de son fils, le roi Alexandre, se retire à Vienne après avoir donné sa démission de généralissime de l'armée serbe. — Le gouvernement japonais introduit une réforme importante dans les anciennes lois qui établissaient en principe que nul étranger ne pouvait posséder directement ou indirectement une parcelle du sol de l'empire, en autorisant les étrangers à devenir **actionnaires des chemins de fer du Japon.**

18. — Dans la grande salle des fêtes de l'Exposition, cérémonie solennelle de la **distribution des récompenses aux exposants.** Des discours sont prononcés par le président de la République et le ministre du commerce. — Pendant la fête de nuit donnée sur la Seine, à l'occasion de la distribution des récompenses, la balustrade d'une **passerelle, avenue de La Tour-Maubourg,** cède sous la poussée de la foule. Une quarantaine de personnes sont précipitées d'une hauteur de 4 mètres. Il y a cinq morts et de nombreux blessés. — Mort, à Saint-Louis (Sénégal), du **capitaine Pallier,** de la mission Voulet-Chanoine, qui ramena à Saint-Louis une partie des troupes de la mission après le drame de Zinder. — En Autriche-Hongrie, célébration du 70e anniversaire de la naissance de l'empereur **François-Joseph.** — Le général Michel Sretcheovitch est nommé **généralissime de l'armée serbe**, en remplacement de l'ex-roi Milan. — A Cassel, l'empereur Guillaume remet au feld-maréchal Waldersee le **bâton de maréchal** et le salue comme chef des troupes unies du monde civilisé en Chine.

19. — Fête à l'Elysée à l'occasion de la **distribution des récompenses de l'Exposition.** — M. Mychalalki Giorgiji est nommé, par le sultan, **prince de Samos.**

20. — Mise à la retraite, sur sa demande, de **M. Ballot,** gouverneur du Dahomey. — Après plusieurs assauts infructueux, les troupes anglaises en livrent un nouveau qui fait tomber en leurs mains la ville de **Zaria,** dans le Sokoto.

21. — M. Loubet se rend en villégiature **à Rambouillet.** — On apprend que les membres de la **mission Blanchet,** que l'on croyait massacrés, sont en bonne santé à Adrar. — M. Cisneros, ancien président de Cuba, demande aux Etats-Unis de reconnaître l'**indépendance de Cuba** et de ne pas s'immiscer dans la préparation de la Constitution cubaine.

22. — Départ du **prince Mohammed** retournant en Tunisie. — Mort, à l'âge de soixante-dix-huit ans, de **M. Cluseret,** député de la deuxième circonscription de Toulon, ancien membre de la Commune. — Visite du **prince de Galles** à l'empereur d'Allemagne, à Wilhelmshoe. — Le roi **Oscar de Suède** accepte la fonction d'arbitre pour la fixation des indemnités dues aux Allemands, Anglais et Américains pour dommages subis pendant les troubles dans l'archipel de Samoa. — Le **roi d'Italie** reçoit le maréchal Waldersee, qui lui remet une lettre autographe de l'empereur Guillaume. — Le **maréchal Waldersee** part pour Naples, où il s'embarque pour la Chine.

23. — Les princes Juckhantor et Pheanuwong, **fils du roi du Cambodge,** sont reçus à dîner par le ministre des colonies.

24. — L'épidémie de **fièvre jaune** s'étend au Sénégal. Dagana est contaminé. Le capitaine Bertrand, de l'infanterie de marine, meurt de la fièvre jaune. — Le **shah de Perse** arrive officiellement à Bruxelles. — Arrivée à Paris de **l'explorateur Bonnel de Mézières,** parti en mai 1898, chargé de mission dans le haut Oubanghi, le M'Bomou et le Bahr-el-Gazal. M. de Mézières a relevé de nombreux itinéraires nouveaux. Il confirme que **M de Béhagle** a été assassiné.

25. — Arrivée à Bordeaux du paquebot *Ville de Maceio*, qui ramène le **gouverneur du Sénégal,** M. Chaudié, le commandant Laborie, chargé de l'enquête sur le drame de Zinder, les sous-officiers Tourot et Laury, qui firent partie de la mission Voulet-Chanoine. — Le Gouvernement français envoie un navire de guerre pour saluer, au Ferrol, le **roi d'Espagne.** — Une note pontificale interdit la récitation dans les églises de la **prière composée par la reine Marguerite** à l'occasion de la mort du roi Humbert.

26. — **Election sénatoriale** Meurthe-et-Moselle. M. Mézières, député de Briey, républicain, est élu par 667 voix, en remplacement de M. Volland, républicain, décédé. — Pour la première fois, depuis 1870, le gouvernement allemand s'abstient de participer, et cherche même à empêcher, les fêtes données pour l'**anniversaire de la bataille de Sedan.** Cette attitude est motivée par la coopération des soldats des deux pays en Chine. — Les souverains allemands inaugurent à Erfurt un monument élevé à la mémoire de l'**empereur Guillaume Ier.** — Inauguration, à Libourne, du monument du **capitaine Géreaux,** le héros de Sidi-Brahim.

27. — Mort du peintre **Antoine Vollon,** membre de l'Académie des beaux-arts. — Une dépêche du général Frey donne des détails sur la **prise de Pékin.** Le général Frey, avec les Russes et les Japonais, s'est emparé de deux portes. Il a délivré l'évêque Favier et tous les Européens assiégés dans la cathédrale de Peï-Tang après un violent combat dans les rues. Le ministre de France et le personnel de la légation étaient aux côtés du général Frey pendant cette action.

28. — Une dépêche de M. Pichon annonce la **fuite de l'impératrice, de l'empereur** et des membres du gouvernement chinois. — Le **shah de Perse quitte** Bruxelles, se rendant à la Haye.

29. — **M. Foureau,** qui, avec le commandant Lamy, dirigea la mission qui traversa le désert de l'Algérie au Congo par le lac Tchad, annonce son arrivée à Boma, en route pour la France. — En Angleterre, **grève du personnel des chemins de fer** du pays de Galles. Cette grève menace de devenir générale en Angleterre. — A Milan, débats du procès de Bresci, **l'assassin du roi Humbert.** Bresci est condamné à la détention perpétuelle. — 83 000 résidants espagnols, habitant Cuba de façon permanente, refusent d'accepter la **naturalisation américaine.**

30. — **Fin de la grève des cochers à Paris.** — A Glasgow, où il s'était produit quelques cas isolés de **peste bubonique,** le mal prend de l'extension et onze cas nouveaux sont constatés.

31. — Mort au Sénégal, de la **fièvre jaune,** du sous-lieutenant Dié, de l'infanterie de marine. — **En Chine** la situation est à peu près sans changement depuis l'occupation de Pékin par les troupes alliées, le 15 août. — Il se confirme que l'empereur, l'impératrice et le prince Tuan ont quitté Pékin pour se réfugier à Yuen-Fou, dans le Chan-Si. La période d'action militaire est provisoirement close et l'action diplomatique entre en ligne. Li-Hung-Chang, qui est retenu par les amiraux, prétend avoir les pouvoirs nécessaires pour entamer les négociations de paix. Dans une circulaire, le gouvernement russe fait savoir comment il envisage la situation en Chine depuis la prise de Pékin et la délivrance des étrangers. Il décide de rappeler les troupes russes à Tien-Tsin, ainsi que son ministre, afin de permettre à la famille impériale de rentrer à Pékin et d'y faire des propositions de paix. — Au Transvaal, les principaux généraux occupent les positions suivantes : Buller à Machadodorpe ; French à Elandsfontein ; Carrington à Malmani ; Methuen à Mafeking ; et Baden-Powel à Nilstroom. Le général Bruce Hamilton s'empare, près de Winburg, du général boer Ollivier et de ses trois fils. Le lieutenant boer Cordua, d'origine allemande, poursuivi devant le conseil de guerre anglais de Pretoria, sous prétexte d'un complot contre lord Roberts, est condamné à mort et fusillé. En résumé, aucune action décisive n'a été accomplie ni d'un côté ni de l'autre, quoique les Anglais aient gagné un peu de terrain.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Au point de vue de leur participation directe à l'Exposition universelle, les philatélistes ont été déçus : en effet, malgré les efforts de la Société française de timbrologie, il fut impossible de trouver, pour les timbres-poste collectionnés, une rubrique permettant de les comprendre dans les classes, pourtant bien nombreuses, de l'immense *exhibition*. On n'en voulait ni à la gravure, ni au papier, ni aux monnaies, ni au matériel postal ou télégraphique ; ils participaient un peu de tout cela et n'étaient cependant rien.

Aussi, à l'Exposition universelle, nous devons signaler seulement quelques essais individuels, qui eussent été très intéressants s'ils eussent été généralisés.

Quelques pays ont exposé dans leur pavillon spécial leurs timbres-poste actuels et même quelquefois anciens et nouveaux ; c'est ainsi que nous voyons Terre-Neuve, le Canada, l'Egypte, les colonies françaises qui ont même installé un bureau de vente dans leur pavillon du Trocadéro, le Guatémala, Saint-Marin, et d'autres encore, faire une place dans leur exposition particulière aux voyageuses petites vignettes.

N'ayant pu avoir lieu dans l'Exposition proprement dite, l'exposition de timbres-poste s'est néanmoins organisée, du 28 août au 9 septembre, dans la salle de la Société nationale d'horticulture, et pour lui donner un caractère officiel, ce qui ne s'était encore jamais vu chez nous, le sous-secrétaire d'Etat des postes et télégraphes l'a prise sous son patronage.

Nous sommes heureux de constater qu'elle a pleinement réussi à grouper plus de cent cinquante exposants, parmi lesquels on remarque la plupart des grands collectionneurs du monde entier ; la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Amérique du Nord et du Sud, la Belgique, l'Espagne, l'Egypte, l'Italie, l'Autriche, etc., sont représentées. Ces spécimens de collections ont une valeur de plus de 2 millions et ont été assurés pour 1 500 000 francs.

On en voit l'importance ; nous ne reviendrons pas ici sur leur intérêt. Dans des études précédentes sur les timbres français, du Transvaal, etc., nous avons vu comment, en dépit des gens moroses qui ne comprennent pas l'esprit du collectionneur, ces collections se lient à l'histoire même des pays.

Parmi les collections les plus importantes à l'heure actuelle, notons celle de M. Paul Mirabaud : les timbres suisses y tiennent une large part et particulièrement les timbres cantonaux.

La collection de M. Bernichon, un des organisateurs du congrès et de l'Exposition, contient, entre autres merveilles, deux beaux exemplaires des *Post office* de Maurice, le 1 penny rouge et le 2 pence bleu : ils sont estimés ensemble la modeste somme de 52 500 francs ; il n'en existerait que dix-neuf dans le monde entier : 9 bleus et 10 rouges. Aussi chacun de ces timbres est-il connu et suivi depuis sa découverte ; quand il change de maître, c'est pour ainsi dire avec tout un état civil.

M. Haro, fils du célèbre expert, bien connu lui-même, expose de très belles séries ; c'est un spécialiste pour les timbres russes. Les anciens timbres de la Confédération germanique et notamment les feuilles rarissimes de Bergedorff se trouvent dans les collections de M. Hupfeld de Wiesbaden, et Schræder de Leipzig, estimées 150 000 et 300 000 francs.

L'Exposition de 1900 aura aussi pour résultat de montrer au public les proportions considérables qu'a prises la philatélie.

On est loin aujourd'hui du petit album de notre jeunesse, avec ses petites cases peu nombreuses : à présent, une grande collection occupe un nombre considérable de volumes, c'est comme une petite bibliothèque.

Le tsar, l'empereur d'Allemagne, la reine de Hollande, sont au nombre des collectionneurs ; mais si leurs collections sont modestes, c'est sans doute que d'autres soins les occupent. L'empereur d'Allemagne, cependant, s'est intéressé aux timbres au point d'inspirer même de son crayon les nouveaux timbres de son empire et notamment les grands allégoriques créés pour les hautes valeurs.

Terminons en mentionnant le congrès des philatélistes, dont M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat des postes et des télégraphes, a été président d'honneur, avec MM. Cabral, inspecteur général des postes et des télégraphes de Portugal, et M. de Reuterskiœld (de Suisse), pour vice-présidents.

Le congrès a non seulement examiné les timbres-poste, leurs variétés, leur histoire, mais leur fabrication ; de plus, il a étudié la question d'un timbre-poste international, les mesures à prendre pour empêcher les falsifications ; enfin les progrès de l'Union postale universelle.

JEAN REPAIRE.

LA MODE DU MOIS

En dépit du temps, qui demeure beau, octobre donne le signal des toilettes plus chaudes. Si, dans la journée, le soleil darde des rayons encore ardents, les matinées et les soirées sont fraîches. Enfin, novembre approche, et, avec lui, en dépit de l'été de la Saint-Martin, force est bien de revêtir les costumes d'hiver. Lorsqu'on veut être prête à l'heure, il faut s'y prendre à l'avance. J'engage donc nos aimables abonnées à ne pas attendre le dernier moment pour commander leurs toilettes automnales.

C'est le drap qu'il faut surtout choisir comme tissu. Avec lui, jamais de surprise désagréable. On est toujours bien habillée, et si l'on dépense un peu plus d'argent comme mise de fonds, on en a pour si longtemps qu'on gagne bien vite la différence !...

Voici, pour la promenade, une charmante robe en drap rubis, garnie de renard bleu ou de toute autre fourrure, suivant le goût (n° 1). La jupe, toujours très plate sur les hanches, ne s'élargit qu'en bas, ce qui rappelle un peu les volants en forme d'il y a quelques années. Entre les deux bandes de fourrures, sur la jupe, un plissé de soie, assortie de nuance au drap, rappelle le plissé qui encadre sur le corsage l'empiècement en vieille guipure, et forme le haut des manches, très modernes comme style.

Le chapeau est en feutre souple noir, orné d'un nœud de taffetas liséré de velours. Chou de velours sous la passe sur les cheveux.

Jupon de satin noir à volant liséré de velours. Souliers Richelieu en chevreau et bas mi-soie, noirs. Gants de suède, nuance naturelle.

Toujours en drap (n° 2), voici une autre toilette plus habillée pour visite ou matinée. Celle-ci est beige. La jupe est découpée sur un fond de velours noir ou châtaigne, et simule une polonaise

ouvrant sur un tablier de velours ! Des plis piqués jusqu'à mi-hauteur la rendent collante sur les hanches. Le grand col-châle, en drap blanc découpé, est bordé de soutaches. Un bouffant de soie, monté sur des poignets de velours, rend les manches très nouvelles. Quant à la ceinture, en velours, elle se ferme, à gauche, sous un chou.

Chapeau de feutre beige garni de velours, noir ou châtaigne et de plumes teintées. En-cas bleu marine. Chaussures en cuir de Russie. Jupon clair en broche de soie avec volants froufrous en mousseline de soie. Gants de chevreau glacé Isigny. Lingerie en batiste blanche ornée de broderie en fils tirés.

La chasse amène, dans les châteaux, de nombreux visiteurs. C'est donc la saison des dîners. Pour de semblables occasions, nous recommandons une toilette en soie de nuance tendre avec tunique et bordure en guipure crème (n° 3). Le corsage, en mousseline de soie plissée, est drapé de guipure. Il est ouvert en cœur. Les manches, arrêtées aux coudes, sont terminées jusqu'aux poignets par un bouffant en mousseline de soie. Touffe de fleurs sur l'épaule gauche. Jupon de dessous en moire blanche, à volants de dentelle drapés et retenus par des flots de rubans blancs. Souliers assortis à la robe, bas de soie blanche ajourés, chemise et pantalon en batiste ornés de valenciennes. Gants blancs, courts, en chevreau glacé.

Quant au costume tailleur (n° 4), il est délicieux pour la promenade ou le voyage. Il est en drap bleu de France soulevé et non doublé sur un fond de soie assortie. Deux plis, piqués de chaque côté du tablier, et des piqûres en composent les seuls ornements. La veste, arrêtée à la taille, devant, et à petites basques découpées à partir des hanches, est agrémentée d'un col et de revers en velours blanc piqué. Manches larges à revers piqués. Boa en plumes noires; chapeau de velours noir, composé de deux plateaux gondoles et superposés, avec plumes sur le côté. Bottes en chevreau, bas noirs en mi-soie, jupon de dessous en pékin noir et blanc à volants, liserés de petite dentelle noire; gants de chevreau glacé demi-teinte, et lingerie ornée de point de Paris.

BERTHE DE PRESILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Les valeurs mobilières cotées officiellement à la Bourse de Paris.

A l'occasion du *Congrès des valeurs mobilières*, le résumé ci-dessous a été présenté par M. Decoudu, chef du service de la cote à la Chambre syndicale. Les montants ainsi relevés ne représentent pas la fortune mobilière de la France, une partie des valeurs françaises cotées ainsi, un dixième environ, se trouvant à l'étranger, tandis qu'on estime que 30 pour 100 des valeurs étrangères inscrites à la cote se trouvent en France. Les Bourses de province cotent aussi des valeurs locales pour des sommes très importantes.

VALEURS FRANÇAISES.	Nombre de titres en circulation.	Valeur au taux d'émission. — francs.	Valeur au cours du 28 février 1900. — francs.	Rentes, intérêts et dividendes pour 1899. — francs.
Rentes françaises	»	21.297.990.000	26.243.092.000	808.762.810
Colonies et protectorats	1.144.416	336.612.800	334.538.100	10.677.390
Départements	113.897	32.806.500	35.288.000	1.182.820
Ville de Paris	4.502.124	1.697.396.500	1.976.974.000	59.181.450
Villes diverses	712.756	193.736.500	206.163.900	6.812.260
Assurances	490.050	135.677.600	776.974.000	34.531.530
Crédit foncier de France	9.221.170	3.901.783.000	4.259.557.000	129.450.760
Banques et institutions de crédit	3.683.755	1.556.986.000	2.283.371.500	86.396.800
Canaux	1.366.644	389 383.600	1.447.030.000	47.805.420
Chemins de fer (grandes Compagnies)	35.077.570	12.746.813.090	19.526.858.500	641.124.210
Chemins de fer et tramways	3.909.133	1.404.594.200	1.652.418.600	53.838.430
Docks et entrepôts	287.138	120.621.700	140.997.100	6.021.300
Eaux	537.757	238.610.600	410.938.800	16.519.330
Electricité	258.829	97.045.200	125.596.000	3.495.800
Filatures	38.000	19.000.000	24.630.000	1.220.000
Gaz	1.186.033	418.706.900	788.487.900	33.997.160
Forges et fonderies	1.189.456	456.766.900	830.916.400	28.819.590
Houillères et mines	1.088.084	317.165.000	817.437.000	23.492.860
Transports	1.305.512	499.449.700	616.718.000	21.767.750
Valeurs diverses	7.242.655	974.040.900	1.563.385.900	60.354.370
Valeurs en liquidation	4.492.086	1.652.383.000	215.976.800	»
	78.147.065	48.487.569.600	64.307.349.500	2.075.455.170
VALEURS ÉTRANGÈRES.				
Fonds d'Etat. Russie	»	9.912.563.400	10.931.091 800	423.916.800
— Divers	»	41.784.797.000	42.864.179.000	1.633.494.400
Assurances et Banques	3.041.570	766.904.700	1.002.966.500	40.864.510
Chemins de fer	14.027.887	1.361.619.100	4.616.993.000	179.707.320
Divers	2.465.928	644.719.200	1.240.102.000	55.926.600
	19.535.385	60.470.603.400	60.655.332.300	2.333.909.620
Total général	97 682.450	108.958.173.000	124.962.681.800	4.499.364.800

Les millionnaires américains.

Le *New York World* a donné comme ci-dessous le revenu annuel, *en dollars*, des principaux millionnaires des Etats-Unis. Un dollar = 5 fr. 18.

John Rockefeller	56.000.000
André Carnegie	26.367.000
W.-D. Clark	10.000.000
Will. Waldorf Astor	6.750.000
Cornelius Vanderbilt	6.626.000
William Rockefeller	5.000.000
Marshall Fild	5.000.000
John-Jacob Astor	4.500.000
J.-B. Haggin	4.500.000
P.-D. Armour	3.000.000
Clans Spreckels	3.000.000
J.-E. Flage	3.000.000
J. Pierport Morgan	3.000.000
H.-M. Flagler	2.500.000
J.-J. Hill	2.000.000
C.-P. Huntington	1 750.000
Georges Gould	1.500.000
J.-D. Archbold	1.250.000
W.-O. Sloane	1.200.000
Russel Sage	1.000.000
D.-G. Mils	1.000.000

Divorces et séparations de corps en France.

	Divorces.	Séparations.		Divorces.	Séparation.
1888	5.182	1.694	1893.	6.937	1.620
1889.	6.249	1.653	1894.	7.893	1.810
1890	6 557	1 570	1895.	7.700	1.823
1891.	6.131	1.536	1896.	7.879	1.957
1892.	7 035	1.597	1897.	7.999	1.982

La production du coton en Égypte.

En kantars. Un kantar = 44kg,500.

1865	2.139.700	1893	5.118 150
1870	1.362.500	1894	4.933.600
1875	2.106.700	1895	4.615.200
1880	3.198.800	1896	5.275.300
1885	3.615.750	1897	5.879.700
1890	3.183.000	1898	6.543.100
1891	4.072.500	1899	5.588.800
1892	4.072.500		

Consommation du sucre par tête.

(En kilogrammes.)

	1895.	1898.	1899.
Angleterre	39,05	41,42	40 »
Etats-Unis	28,10	26,90	30,13
Danemark	21.21	19,75	17,38
France	13.89	11,07	14,98
Suisse	20,04	14,34	13,60
Belgique	10,28	9,57	9,62
Suède et Norvège	13.61	10,73	9,58
Hollande	11.64	10.39	8.13
Autriche-Hongrie	8,91	7,81	5,90
Portugal	5,80	5,68	5,18
Grèce	2.67	3,35	4,80
Russie	4,59	1,98	4.61
Italie	2.72	3,18	1,01
Espagne	1,93	5,62	4,01
Turquie	3,55	3,46	2,70
Roumanie	3,02	2,06	2,20
Serbie	1,95	1,91	2,15
Bulgarie	2,28	2,76	1,80

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Nous abordons enfin la saison d'affaires! Et cette constatation remplit tous les boursiers d'une satisfaction que chacun comprendra, pour peu qu'on veuille se donner la peine de réfléchir que, depuis tantôt cinq mois, le chômage sévit virtuellement, non seulement sur le marché de Paris, mais aussi sur tous les grands marchés financiers de l'Europe et du monde entier.

Cette durée insolite de l'inaction estivale s'explique, au surplus, par les événements politiques. Ils sont trop connus, trop notoires même, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler en détail, et il nous suffira d'évoquer le souvenir de nos orageuses discussions parlementaires et des événements du Transvaal et de la Chine. On comprend qu'en présence de toutes ces choses, de leurs conséquences, de leurs complications, des préoccupations et même des angoisses qu'elles faisaient naître — on comprend, disons-nous, que la spéculation n'ait pas eu beaucoup de cœur à l'ouvrage.

Mais tout cela est fini à présent, ou à peu près fini. On sait ce qui s'est passé au Transvaal, dont l'admirable résistance, conformément à la saisissante prophétie de M. Krüger, a étonné le monde. Pour la Chine aussi, vous savez comment marchent les événements. Etant donnés les procédés équivoques, dilatoires, fuyants des Célestes, il est clair que d'ici à ce que le calme soit complètement rétabli en extrême Orient, il coulera bien de l'eau sous les ponts du fleuve Jaune; il est clair aussi que les compétitions internationales, nées de la diversité extrême des intérêts, donneront du fil à retordre aux diplomates. Mais, tout de même, on commence à entrevoir la fin de toutes ces affaires, et à diverses reprises, un vent de hausse a soufflé sur le marché; il y a eu des interruptions, des éclipses, des intermittences, selon les nécessités des moments et selon que les financiers étaient bien ou mal impressionnés par les divers incidents qui se sont produits; mais il est incontestable que la tendance reste à l'animation et, par conséquent, à la hausse.

Voilà pour la spéculation, c'est-à-dire pour le plus bruyant des facteurs des mouvements de Bourse. Quant au comptant, il a, de même, cédé à un long engourdissement. Outre qu'il a subi, par une logique répercussion, le contre-coup des impressions qui paralysaient la spéculation, il a eu, pour exercer son inaction, cet inconvénient de premier ordre qui s'appelle l'Exposition universelle. Les épargnes semestrielles n'ont pas été placées avec la régularité habituelle. L'Exposition aura été un merveilleux succès et il va de soi que, lorsque tant de gens se pressent, six mois durant, dans un endroit où tout est prétexte à dépenses, ces dépenses absorbent, en très grande partie et provisoirement (car l'argent finit par se canaliser), les sommes qu'en d'autres temps on eût mises de côté.

Mais le comptant, de même que la spéculation, commence à se rendre compte qu'il est temps de se remettre aux affaires. Il en est temps, effectivement, et, pour notre part, nous applaudissons avec plaisir à cette rentrée. Mais notre applaudissement ne va pas sans une certaine réserve. Nous craignons que le public, pressé maintenant de tirer parti de ses disponibilités, ne se jette sur les premières valeurs venues et surtout — car c'est son habitude — sur les titres auxquels la spéculation, collaboratrice plus ou moins inconsciente des établissements de crédit qui ont du papier à placer, imprime actuellement de forts mouvements de hausse. Que les épargnants se méfient, car, avec ces valeurs-là, ils se préparent de grosses et pénibles déceptions! Les fonds d'Etats étrangers, soutenus et poussés en vue d'opérations financières à effectuer prochainement, les valeurs de tramways, dont la hausse factice n'est faite que pour engager le public à s'y intéresser assez pour qu'on puisse lui repasser les titres laissés pour compte naguère — toutes ces valeurs et d'autres encore constituent de véritables dangers. A tous les titres de ces groupes, que les gens avisés appellent « le Palais des Illusions », nous préférons, et cent fois, les obligations des Sociétés qui ont fait leurs preuves d'activité et de prospérité. Les conditions de sécurité en sont toujours incomparablement plus grandes si le revenu est un peu moins élevé. Encore n'est-il pas exact de dire que le revenu est inévitablement moins fort. En cherchant un peu, on trouve aisément d'heureuses exceptions, comme le savent très bien les lecteurs de ce magazine, qui ont pu depuis plusieurs années déjà apprécier la solidité et le caractère rémunérateur des obligations 5 % de la *Revue le Monde Moderne*, sur lesquelles nous sommes heureux d'avoir attiré et d'attirer encore leur attention.

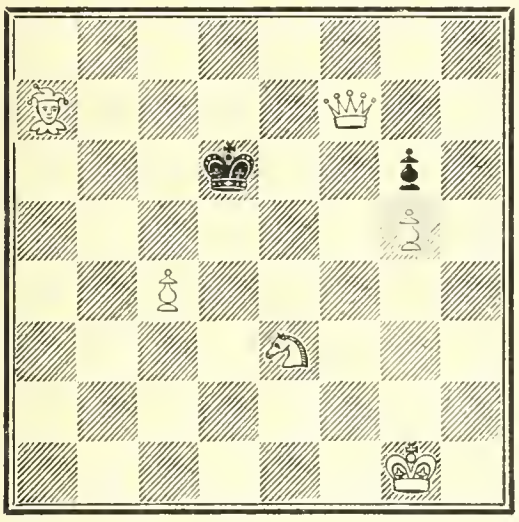
E. Benoist,
Directeur du *Monde économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

UN ADROIT VOLEUR

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

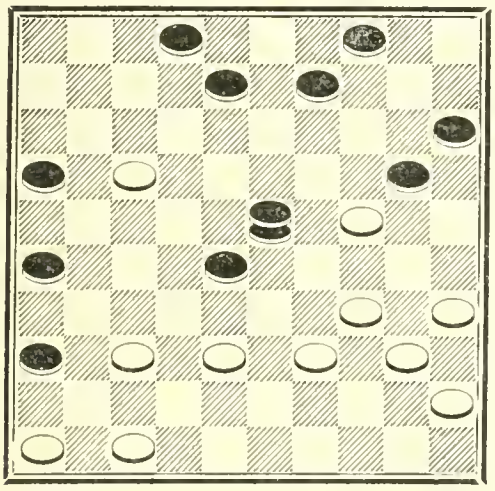
N° 373. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Par le comte A. P.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 374. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 375. — Mots rectangulaires.

x x x x x x x
x x x x x x x
x x x x x x x
x x x x x x x

Horizontalement :
De langoureux poèmes
Empreints de sentiments,
De tendresses extrêmes.
— D'un grave magistrat
Vêtement à l'usage
Et qu'aux jours d'apparat
On sait son apanage.
— Au vieillard, le bâton
N'est pas... *trois* inutile.
— Ce que fait Harpagon
D'or et billets de mille.

Dans le sens vertical :
Crochet que l'on fabrique
En fer. — Bel animal :
Règne au cœur de l'Afrique.
— Verbe qui bien souvent
A pleurer nous excite.
— Cet autre facilite
Le progrès de l'évent.
— Fleur d'aspect séduisant,
Ou messagère active.
— Epoques. — Du Levant.
Plante assez purgative.

N° 376. — Mots carrés.

— Outil d'une extrême rudesse.
— Un serviteur de Mahomet.
— Le porc s'y vautre avec ivresse.
— De l'Enéide le sujet.

N° 377. — Mots en triangle.

Un remerciement.
Soutien, sans ciment.
Il est « court », jeune homme.
Adverbe, je nomme.
Dans le mot « hâtez ».
Ainsi qu'aux moitiés
Et mille amitiés.

N° 378. — Mathématiques.

Un fermier revend 324 francs un bœuf, gagnant ainsi 20 p. 100 sur son prix d'achat. Que lui coûtait le bœuf ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 368. — 1. D 2 T D — 1. R 4 R (var.)
2. D 4 F D — 2. R 3 D ou R 4 F R
3. D 4 D ou D 4 F R échec et mat.

1. R 2 D
2. D 4 T D — 2. R 3 D ou R 1 F D
3. D 4 D ou D 8 R échec et mat.

1. P 4 R
2. D 7 F R — 2. P 5 R
3. F 1 F R échec et mat.

N° 369. —

1.	24	20	1.	14	25
2.	41	37	2.	32	41
3.	42	37	3.	41	32
4.	43	38	4.	32	43
5.	47	41	5.	36	47
6.	48	42	6.	47	38
7.	39	48	7.	28	39
8.	34	5	8.	25	23
9.	5	24 gagne.			

N° 370. —

L A I D
A L O I
I O D F
D I E U

N° 371. —

B A R
B E L E M
B E R C E A U
A L C A L I S
R E E I I R F
M A I R E
U S E

N° 372. — Il faudra 19 pièces de 5 francs et 11 pièces de 2 francs.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Pâté de bécasse. — Formule de la pâte. — 600 grammes de farine, 200 grammes de beurre, 6 grammes de sel fin, un jaune d'œuf, un décilitre et demi d'eau froide.

La garniture. — 2 bécasses un peu grasses, 600 grammes de foie gras, 60 grammes de beurre, 20 grammes de pistaches, 150 grammes de truffes, 2 bardes de lard, un verre à madère de vin blanc et autant de cognac, 15 grammes de sel, un gramme d'épices et poivre mêlés, un moule ovale de $0^m,20 \times 0^m,15$.

La pâte. — Tamisez la farine sur la table, de préférence un marbre: faites la fontaine. Mettez dans le milieu le beurre, le jaune d'œuf et une cuiller à café de sel fin. Triturez une minute ces trois éléments, puis frottez-les avec la farine en pressant le tout au milieu des deux mains, que vous faites glisser l'une contre l'autre; ce mouvement doit être continué jusqu'à l'obtention d'une semoule jaune et grasse. Mettez un demi-verre d'eau bien froide au milieu, pressez entre les deux mains pour amalgamer le tout ensemble et faites une pâte très ferme.

Fraisez-la une fois; réunissez-la en boule sans gerçures et mettez-la au frais.

Les bécasses. — Choisissez 2 bécasses non faisandées, bien grasses; plumez et flambez-les légèrement; coupez les pattes au-dessus du genou, les ailes au ras du corps; enlevez l'artère après avoir fendu la peau sur le cou; coupez la tête à la base, sans l'avoir déplumée. Les deux têtes doivent être présentées sur le couvercle du pâté pour indiquer la garniture intérieure; même si on sert le pâté découpé, les têtes doivent figurer sur les deux bouts du plat. Les invités savent ainsi ce qu'ils vont manger.

Fendez la peau sur toute la longueur du dos, désossez-les de même que la poule pour galantine: pas n'est besoin de prendre les mêmes précautions, puisque la chair est ici emprisonnée autrement que la galantine. Jetez le gésier; gardez le foie, la vidange et les os. Tout cela doit être pilé avec les débris du foie gras et les pelures des truffes.

Le foie gras. — Choisissez le foie ferme; enlevez largement la place où était le fiel et jetez-la sans pitié: ce petit morceau suffirait pour donner de l'amertume au pâté tout entier. Coupez les lobes en deux morceaux chacun; parez-les pour obtenir quatre beaux carrés; piquez les truffes dedans, salez et saupoudrez d'un peu d'épices et de poivre frais moulu. Assaisonnez de même l'intérieur des bécasses.

Pilez les carcasses; ajoutez les pelures de truffes, les parures de foie gras, un ou deux foies de poularde; mettez le reste de l'assaisonnement: vin blanc, cognac, beurre et les épices; broyez bien fin; passez au tamis en fil de fer étamé n° 20; relevez dans un saladier; travaillez cinq minutes avec une cuiller de bois. Goûtez l'assaisonnement: il doit être juste relevé, sans trouver le sel.

Pour foncer le moule. — Passez un peu de saindoux dans le moule; assurez-vous que les charnières se défont facilement.

Etendez les trois quarts de la pâte un peu plus large que le moule; posez-la dessus avec le morceau de pâte qui reste; enfoncez-la doucement, en appuyant lentement et de haut en bas; obtenez l'abaisse aussi lisse et uniforme que possible, un peu plus épaisse dans le bas, sur le fond. Tapissez l'intérieur avec un peu de farce; ouvrez les bécasses, mettez un peu de farce dans chacune, les deux morceaux de foie gras, les truffes coupées en deux au milieu, en long; semez les pistaches; recouvrez de farce et roulez les bécasses.

Mettez-les dans le pâté, posez sur chaque bécasse une barde de lard; étendez la pâte qui reste, mouillez le bord du pâté, posez l'abaisse, soudez-la tout autour, en appuyant légèrement avec le pouce: rognez ce qui déborde du moule, en passant le couteau de haut en bas et en appuyant sur le rebord; pincez avec la pince à pâte.

Etendez assez mince la pâte qui reste; coupez des losanges de $0^m,05$ de long sur $0^m,04$ de large: appuyez le dos du couteau au milieu, en long, puis obliquement sur les deux côtés, et vous avez de jolies feuilles.

Posez une feuille de papier beurré sur une plaque un peu forte, le pâté dessus; dorez-le à l'œuf battu, appliquez les feuilles en couronne; dorez une nouvelle fois. Faites un trou au milieu du pâté, que le doigt y rentre. Faites cuire au four doux deux heures et demie.

A. Colombié.

Bière russe. — Dans un tonneau de 50 litres on verse une pâte formée avec 4 kilogrammes de farine d'orge bien moulue, mélangée avec le son, et 20 litres d'eau.

Après y avoir ajouté 2 à 3 litres de grains d'orge germée, on bonde et on agite le fût.

On laisse reposer une demi-journée dans un endroit ni trop chaud ni trop froid.

De temps à autre, ensuite, on agite le contenu avec un bâton, et on ajoute peu à peu de l'eau, jusqu'à ce que le récipient soit plein.

A ce moment on laisse reposer le liquide pendant une journée, et on y ajoute différentes herbes aromatiques, par exemple de la verveine, des baies de genièvre, de la citronnelle, du houblon, etc.

On brasse deux fois par jour pendant une semaine, puis on laisse le tout fermenter tranquillement.

Quand la fermentation est terminée, on laisse reposer et on met en bouteilles.

Cette bière reçoit des Russes le nom de kivas.

Nettoyage du marbre blanc. — Le simple lavage à l'eau ne suffit pas pour rendre au marbre blanc sa pureté première.

Il faut de temps à autre le lustrer avec un peu de pétrole que l'on frotte avec un linge et non avec une brosse qui enlèverait au marbre son beau poli.

Victor de Clèves.

LES ENCRES SYMPATHIQUES

Les encres sympathiques ou secrètes sont des liquides incolores ou peu colorés avec lesquels on trace des caractères qui ne deviennent visibles que sous l'action de la chaleur, de la lumière, de l'humidité ou d'un réactif chimique approprié.

Connues anciennement, ces encres ont souvent trompé le vulgaire : les prêtres de l'antiquité, qui savaient faire parler

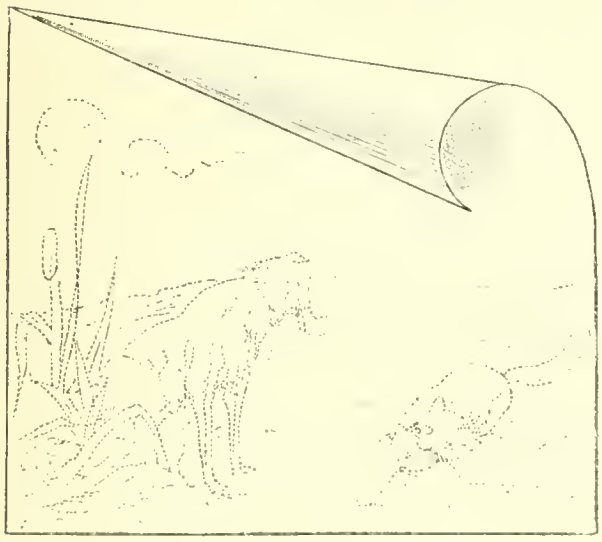


Fig. 1. — Le chien et le chat.

les oracles, savaient aussi les faire écrire. Plus tard, les alchimistes s'en communiquaient soigneusement les formules pour les transmettre à leurs adeptes.

Ces liquides, aujourd'hui fort nombreux, n'ont jamais eu d'applications pratiques importantes. Ils ont servi bien des fois — et serviront encore — aux correspondances amoureuses entravées par quelque Bartholo. On a parlé, il y a un demi-siècle, d'une *encre de dames*, inventée par le Dr Quesneville, et dont les caractères, parfaitement noirs au moment où ils sont tracés, s'effacent peu à peu, puis disparaissent aussi vite que les serments qu'ils expriment ; malheureusement, on pouvait aussi bien l'appeler *encre des quatre voleurs*, car les reçus, les effets de commerce tracés avec cette encre fugitive eussent été bientôt sans valeur.

En réalité, les encres sympathiques ne sont aujourd'hui qu'un amusement. Grâce à elles, on peut combiner et réussir maintes récréations scientifiques. Nous offrons la suivante à nos lecteurs.

Faites dissoudre dans de l'eau 1 gr. de chlorure de cobalt et, avec ce liquide légèrement rosé qui pourra vous être utile pour nombre d'expériences, dessinez un chat sur la moitié d'une feuille de papier. L'encre sèche, il est invisible.

D'autre part, mélangez 1 partie d'huile de lin, 20 d'ammoniaque et 100 d'eau : agitez pour déterminer une émulsion et, avec le liquide obtenu, dessinez, en face du chat, un chien de Terre-Neuve (fig. 1). Les deux animaux étant invisibles, il est bon de tracer au crayon un petit signe permettant de reconnaître leur emplacement.

L'expérience ainsi préparée, faites à votre jeune auditoire un petit discours pour l'annoncer, parlez de l'amour du chat pour la chaleur, de l'affection qu'a le Terre-Neuve pour l'eau (fig. 2). Chauffez légèrement la moitié du papier sur laquelle est dessiné le chat ; le câlin personnage se montre bientôt, tout bleu, sans doute de voir tant d'yeux le regarder. Quant à l'ami de l'homme, il suffit de tremper dans l'eau l'autre moitié du papier pour le voir apparaître.

Mais à ce moment le chat a disparu. Chien et chat ne sont guère amis, ceci

Fig. 2. — Où sont-ils ?

le prouve une fois encore. Le Terre-Neuve s'efface lui-même par la sécheresse, et l'expérience peut se répéter avec la même feuille de papier.

BIBLIOGRAPHIE

L'ouvrage sur **l'Esthétique de la Photographie**, édité par le Photo-Club de Paris, est tout simplement un chef-d'œuvre. On éprouve à le feuilleter une des plus vives sensations d'art qu'il soit possible de ressentir. Il semble agité des frissons de la vie. Pendant que les yeux s'emplissent de son charme, les mains le retiennent, de peur qu'il ne s'échappe.

Dans un langage aussi élevé que la pensée, M. Robert de La Sizeranne chante, dans l'avant-propos, le cantique de la photographie, qui dépasse les espérances de la science : « Elle ne nous avait promis que de la Vérité : elle nous a donné de la Beauté. »

Il faut citer les chapitres qui suivent : L'instrument photographique, les valeurs et les couleurs, par E. Wallon ; les intérieurs, par C. Puyo ; le paysage, par F. Coste ; l'appareil à main, par M. Bucquet ; le négatif et l'épreuve, par R. Demachy ; l'encadrement, par E. Mathieu ; la photogravure, par L. Vidal. Ce sont autant de traités, où l'esprit enflamme la lettre.

Il faudrait également citer tous les auteurs des ... qui illustrent le livre ; mais ils sont trop, et on ne peut faire un choix dans la perfection.

Nous n'avons pas trouvé de terme pour ces illustrations. Les vieux mots d'estampe et de gravure ne voudraient rien dire ici ; ceux de simili ou de photogravure n'ont qu'un sens scientifique. Comment exprimer cette opération qui saisit la vie, lui donne le souffle de l'art et la fixe sur le papier? Aux merveilles réalisées, il faudrait un mot magique.

Les costumes de nos vieilles provinces n'ont point été l'œuvre d'un jour. Comme le dit M. Maurice Bouchor dans la préface de l'ouvrage que nous signalons ici : « L'instinct populaire les a cherchés, trouvés, fixés en types presque immuables sous des variations légères. Ces costumes, révélateurs d'une race, d'un coin de terre, d'une âme sérieuse ou gaie, fine ou robuste, naïve ou étrange, ne sont-ils point parents des légendes ? » Oui, sans doute ; mais, si les légendes persistent tout en s'affaiblissant, les costumes disparaissent presque partout. On les retrouve dans des musées, comme à Quimper, mais on ne les voit presque plus, même dans les fêtes populaires. Combien de choses partent avec eux, parmi les meilleures du passé.

Laissant à d'autres le soin de philosopher sur la question, une femme d'intelligence et de cœur, Mlle Marie Kœnig, inspectrice de l'Enseignement, s'est mise à l'œuvre pour les reconstituer. Elle a formé au Musée pédagogique une collection de poupées dont les costumes ont été confectionnés par ses soins, avec le sens le plus éclairé de la réalité artistique, et la Librairie centrale des Beaux-Arts a représenté dans un beau volume, **Poupées et légendes de France**, les plus caractéristiques d'entre elles. A défaut d'une visite au Musée, l'examen de ce livre est un ravissement. Le texte documente sûrement et littérairement des aquarelles d'une naïveté charmante, et l'âme de la vieille France revit dans ces petites personnes.

Quel joli bal celui où les femmes, se souvenant de leurs origines, revêtiraient les atours de leurs provinces ; sous ces costumes pittoresques elles seraient fleurs de France et nul pays ne pourrait produire un pareil bouquet.

L'édition de 1900 de **l'Annuaire de la Presse** de M. Henri Avenel vient de paraître. C'est toujours l'ouvrage important, chargé de renseignements des plus utiles. Dans une spirituelle préface sur sa liberté illimitée, l'auteur-éditeur applique à la presse le mot de Socrate sur sa femme : « Il est aussi difficile de vivre avec elle que de vivre sans elle. »

Il ne serait cependant pas difficile de vivre avec elle tout en lui laissant la liberté qui est sa raison d'être. Les Anglais nous indiquent le moyen bien simple qu'ils mettent constamment en pratique. La presse y est libre d'exprimer toutes les opinions : mais, si elle touche injustement à un individu, ou même justement mais avec grossièreté, l'affaire ne traîne pas ; c'est une condamnation en dommages-intérêts où les chiffres s'alignent par rangées de six.

Malheureusement un des premiers plaisirs de notre race est d'entendre dire du mal de son voisin, et des jurés, même souvent des juges n'en veulent qu'à demi à une feuille qui leur a procuré ce plaisir. Ils l'acquittent volontiers, oubliant que ce sera demain leur tour d'être sur la sellette pour l'amusement des autres. Si nous nous plaisons à ce jeu, ne nous en plaignons pas.

Signalons deux volumes intéressant les amis de la campagne : le **Guide pratique de la basse-cour** par Ph. Robin, chez Ollendorff, et le **Code-Manuel** du pêcheur par Gaston Lecouffe, chez Giard. Parmi tous les animaux, il en est peu susceptibles de donner plus d'agrément, pour qui sait en tirer parti, que les poulets et les poissons !

La librairie Sanard publie une nouvelle édition de l'annuaire de M. Grenier, consacré à **Nos évêques**, donnant une étude sur le clergé de France et le Concordat, une biographie illustrée de tous les prélats de France et des renseignements intéressants sur l'organisation des évêchés.

La *Revue historique du Maine* publie très souvent des travaux d'un grand intérêt. Il vient d'en être extrait une biographie d'un industriel du XVIIIe siècle, **Elie Savatier**, par M. l'abbé Toublet, qui est un modèle du genre pour ces histoires locales dont l'ensemble forme l'histoire de France. On y verra en particulier que les grèves ne sont point chose nouvelle et que les ouvriers d'autrefois demandaient à être bien traités. L'étude est écrite avec autant de finesse que d'érudition.

En faisant entrer **le socialisme** dans son encyclopédie populaire, la librairie May présente pour la première fois cette science comme faisant partie des connaissances usuelles que doit posséder un homme de culture moyenne. Il est certain tout au moins qu'on en parle souvent sans le connaître et, ne serait-ce qu'au point de vue de la documentation des conversations mondaines, ce petit dictionnaire est d'une évidente utilité.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Novembre 1900

L'ATTAQUE DE LA DIVISION

I

Le bois très touffu descendait le versant jusqu'au fond du ravin où une route serpentait. Quelques chasseurs en sentinelle avancée s'étaient glissés jusque-là et surveillaient ce passage.

Derrière eux une voix appela :

— Rien de nouveau, Lureau ?

— Rien, mon capitaine... Ah ! si, une voiture, mais c'est des civils. Tenez, on les entend rire d'ici.

Le capitaine se glissa jusqu'à l'homme dissimulé dans le fossé, derrière une jonchée de branchages et de feuilles mortes, et inspecta le chemin.

La voiture annoncée arrivait. C'était un break de chasse attelé de beaux chevaux bais, vigoureux, tirant à plein collier. Au tournant, tout près, le cocher demanda grâce pour ses bêtes. Un jeune garçon assis sur le siège s'élança, ouvrit la portière, et la bande joyeuse des jeunes filles et jeunes femmes qui l'occupaient descendit. Au passage, il se saisit de l'une d'elles et voulut l'entraîner à grimper la côte au pas gymnastique.

— A la charge alors, criait-il, comme les soldats. C'est ça qui est de l'actualité.

La jeune fille se débattait.

— Merci de l'entraînement... Voyons, Louis, finissez.

— Mais, laisse-la donc, dirent les autres.

— Pas du tout. Nous sommes en flirt, elle me doit une discrétion, il faut qu'elle marche.

Et comme la jeune fille s'obstinait, s'arc-boutait toute en arrière.

— Jeanne, fit-il en un sérieux comique, j'ai pitié de vous. Vous n'êtes pas mon type. Je passe la main. Qui la veut ?

— Ah ! dites donc, vous ! Soyez poli.

Je ne suis pas à l'encan, monsieur... Tiens, un chasseur... et un officier.

Toute la bande s'approcha curieuse.

— Est-ce dans ce trou-là que vous vous battrez, monsieur? demanda le collégien.

Très aimable, le capitaine se plia à toutes les interrogations les plus bizarres, les plus folles qui jaillirent autour de lui.

— Alors c'est là-haut que la division doit arriver? C'est là le coup d'œil du jour?

— Oui, monsieur, la seule chose intéressante pour vous.

— Tu entends, Jeanne, le déploiement d'une division, ce sera très beau. Merci, monsieur, on y va.

Et joyeux, comme des fous, ils partirent. Le break qui avait continué la montée était arrivé au sommet de la côte et les attendait.

Le capitaine, Pierre d'Estrel, regarda quelque temps; puis, la voiture disparue, il revint à la grand'garde à travers le taillis. Tout en écartant les ronces, les branches enchevêtrées qui le fouettaient au visage, griffaient ses mains, il revoyait toujours la même physionomie de jeune fille qui, entre toutes, l'avait frappé. Précisément cette Mlle Jeanne, le flirt de ce jeune collégien en vacance, s'obstinait en sa vision.

— Quels yeux! murmurait-il. Du bleu ardoise teinté de mauve, oui, un peu de violette en ce regard... Je n'ai jamais vu cela.

Il fonçait tête basse, à travers les branches, mâchonnant ses mots, souriant à ses idées, et il faillit se heurter contre un sergent venu au-devant de lui.

— Un bicycliste est là avec un pli pour vous de la part du commandant.

Il se hâta. A la grand'garde il lut la lettre.

M. le capitaine d'Estrel donnera le commandement de la compagnie au lieutenant Richard et se rendra à la côte 376, lisière ouest du bois Le Chanois. Là, il observera la direction de la ferme de la Grangette, point probable où la division, opérant à l'aile droite de la ligne de bataille figurée par le bataillon, débouchera. Il avertira le commandant de tous les les mouvements qu'il distinguera. A la réserve des avant-postes, il réglera sa montre et prendra une demi-section d'éclaireurs sans sacs qu'il échelonnera à travers le bois Le Chanois en postes de correspondance. Aussitôt en position, il enverra sa première dépêche au commandant qui se tiendra à la réserve.

— Vous avez de la chance, vous, lui dit le capitaine adjudant-major à la réserve; au lieu de moisir sur votre lisière de bois ou derrière une meule, comme moi, vous allez voir quelque chose.

Pierre d'Estrel n'en entendit pas plus long. Carte et boussole à la main, il s'orientait à travers bois, échelonnant ses hommes; en ayant réservé quatre pour sa sûreté personnelle, il déboucha sur le plateau. Là-bas un cavalier ennemi, manchon blanc, un petit hussard très pimpant, patrouillait juste sur la côte 376, passant et repassant avec grâce devant les jeunes filles.

Pan, pan!... Deux coups de feu et il fila. Pierre alors s'avança, entouré, suivi de ses éclaireurs, et gravit le mamelon au pas parmi les labours rocailleux, étudiant son maintien, s'essayant au calme, d'avance délicieusement troublé par cette idée : il allait revoir la jolie jeune fille aux grands yeux de violette.

Il salua militairement, très digne, et sans façon, faisant demi-tour, il fouilla l'horizon avec sa jumelle. Rien n'apparaissait. Il griffonna sa première dépêche.

8^h^,01. — Suis en position. Rien en vue.

Autour de lui, intéressées, les jeunes filles se groupèrent. En connaisseur, le garçon appréciait le cheval et leur faisait un cours sur le harnachement militaire. Pierre intervenait parfois, amusé de leurs exclamations, de leurs boutades d'enfants gâtés, très jeunes.

— Et ça, monsieur, à quoi ça sert?

— C'est la sacoche, mademoiselle, le magasin ambulant militaire; la boîte à vivres du capitaine, quelquefois du cheval, le magasin de mercerie et de quincaillerie de campagne : il y a de tout.

— Et ça, monsieur, est-ce encore un magasin?

— Oui, mademoiselle, c'est la papeterie : cartes, crayons de couleur, boussole, encrier portatif... tenez!... il y a même des noisettes cueillies ce matin à travers bois. Qui en veut?

— Moi! moi! répondirent les voix, et de tous côtés les petites mains finement gantées, parfumées, se tendaient vers lui.

Pan! pan! pan! Des coups de canon éclatèrent subitement derrière eux. Là-bas, très loin, une ligne rouge barrait l'horizon.

— Diable! fit-il lâchant les noisettes, et reprenant la jumelle et le crayon... Chasseur!

Mon capitaine!

— Vite, au commandant, ce pli.

8h,11. — L'avant-garde de la division apparaît. Elle se déploie. L'artillerie ennemie tire sur elle.

— Ah! mesdemoiselles, sans ces canons plus vigilants que moi, j'étais pris en défaut.

— Alors, monsieur, reprit le jeune homme voulant se poser sérieusement en présence des jeunes filles, vous êtes ici, l'ennemi est là-haut, et la division qui arrive va grimper là.

— Oui, plus haut encore. Là-bas, à travers le bois des Jugeottes, elle fondra sur la position ennemie, en plein flanc.

— Elle donnera l'assaut?

— Naturellement.

— Mais ça sera superbe, palpitant!

— Un lièvre!... Jeanne, regardez, il vient vers nous.

Affolée, la malheureuse bête, en effet, venait droit sur eux. Les jeunes filles agitèrent leurs ombrelles. Rien n'y fit, il allait toujours. A cent mètres, tout à coup il s'arrêta, s'assit, flaira l'air une seconde et fila à droite vers l'ennemi. Tout le groupe se tourna, le suivant des yeux. On entendit un brouhaha sur la chaine, dans le fond, des cris, des pierres lancées. Le lièvre fit un nouveau crochet et disparut sous bois.

— Ça, c'est un lièvre à papa, dit Jeanne rieuse. On le retrouvera.

Le capitaine s'oubliait. La jolie jeune fille avait fait quelques pas en avant et il la regardait. Robe courte grise très simple silhouettant les hanches, taille gracieuse bien dessinée sous la blouse de satinette mauve. Un col blanc, à la garçon, faisait ressortir le velouté tendre de la chair, et sur les cheveux noirs s'épinglait un petit chapeau de paille blonde semé de roses. C'était charmant.

A ce moment, comme ayant eu l'intuition de ce regard l'enveloppant toute, elle se retourna subitement, et leurs yeux se devinèrent. Elle rougit; puis, pour cacher son émoi, elle inspecta l'horizon, mettant la main au-dessus de ses yeux, par contenance.

— Tiens, dit une jeune femme, plus personne en vue.

Pierre regarda. C'était vrai. La division s'était évanouie, éclipsée. Plus rien.

— Diable! diable! se dit-il, je fais du propre, aujourd'hui.

Et très vite il écrivit une nouvelle dépêche.

8h,15. — La division a abandonné l'espace découvert. Plus personne en vue.

Il était évident que la division, ne pouvant rester sous le canon ennemi, filait le long des ravins, sous bois, mais de quel côté? Par le bois de la Chapelle à gauche, par celui de la Masserolle à droite?

La dépêche n'alla pas loin. Le commandant apparaissait à la lisière. Voyant Pierre si bien entouré, il fronça le sourcil, lut la dépêche.

— Je comprends, lui dit-il froidement; vous ne pouvez avoir les yeux à tout.

— Mais, mon commandant, on ne voit plus rien. La division a disparu...

— Je vais la retrouver. Rentrez à votre compagnie.

Et le commandant poursuivit sa

route... Pierre eut un regard navré vers le groupe charmant subitement silencieux. Il entendit le jeune homme dire :

— Ça y est. Le commandant l'a attrapé. As-tu vu l'air qu'il avait ?

Alors il s'en fut sans oser se retourner. A travers bois, il ramassa ses éclaireurs et rentra mélancolique, poursuivi par le cher souvenir, la jolie vision rencontrée.

Sous le charme de ce beau regard, il revivait certaines heures de sa vie errante, heures où le hasard des étapes lui avait donné quelques-unes de ces sensations douces qu'il aimait tant. Sourires d'enfants, de jeunes filles, au matin, sous le rideau soulevé, regardant le bataillon quitter le village — regards vagues de jeunes femmes, lourds de désirs imprécis, très graves parfois, emplis de rêves vagabonds éclos en les nuits silencieuses des hameaux, en l'horizon borné de l'humble vie bourgeoise, femmes à qui il avait l'intuition d'apparaître comme un héros de roman, celui qu'on aurait aimé, l'être désiré... et qui, lentement, là, sous la tombée de ces chauds regards de l'âme, s'en allait, passait comme la fatalité inexorable — et ne reviendrait plus jamais...

Voilà ce qu'il voyait, ce qu'il devinait en la traversée des villages rencontrés, à l'heure du départ, au petit jour.

Premier prix d'étourderie ! disait sa mère quand il était enfant. Oui, étourderie : car, à cet âge, il rêvait avant l'heure tout en observant beaucoup. Plus tard, dans ses classes supérieures qui furent brillantes, il émaillait ses narrations d'aperçus étranges, très en dehors des formules universitaires, des traditions chères aux forts en thèmes. On sentait qu'il avait beaucoup regardé autour de lui et bien vu, et ses professeurs eurent cette variante : Premier prix d'imagination !

Ces souvenirs réveillés là à propos d'une silhouette élégante d'enfant rencontrée à travers la campagne, dans le chaud décor d'une matinée de septembre ensoleillée, le faisaient sourire. Car il avait toutes les peines du monde à bâcler un rapport. Cette littérature l'épouvantait. D'un autre côté, il avait trop lu les poètes pour bien écrire. Saurait-il seulement lui murmurer un jour, à celle qui doucement tendrait vers lui sa main mignonne, toute la poésie grave, émue, qui, depuis si longtemps, chantait en son cœur pour elle, l'inconnue, la tant désirée ?

Inconnue ?... Comme il revoyait bien les grands yeux mauves lumineux dont le charme l'avait bercé tout à l'heure ! La vision simple et délicieuse de la jeune fille se dressait en lui, s'affirmait — et il s'étonna de la revoir d'une manière si précise. Il l'avait donc bien regardée ! Elle était donc entrée en lui si avant !

Il s'inquiéta.

— Allons, allons, dit-il, éperonnant sa bête pour se secouer. Premier prix d'imagination. C'est entendu, mais attention, ami Pierre, pas de bêtises !... d'autant plus que tu ne la reverras pas.

A ce moment, le canon éclata. La division débouchait sur le plateau. Un flot rouge aigretait la cime et, au milieu de la fusillade, toute la ligne se porta en avant.

On s'arrêtait quelque temps ; puis, la baïonnette au canon, le fusil haut, on repartait, faisait un nouveau bond. Là-bas, à droite des chasseurs, la division accumulait ses compagnies, ses bataillons sur la chaîne, pressait l'ennemi. On voyait dans l'éclair des baïonnettes flotter des drapeaux, la cavalerie se masser aux ailes, les canons, pour l'effort décisif, arriver au galop sur la position. La charge finale s'annonçait.

En effet les clairons sonnèrent ; la *Sidi-Brahim* monta stridente enlevant les chasseurs, les musiques là-bas répondirent. Coups de canon, coups de feu, pas de charge, pas de course, galop de chevaux, cris féroces, hourrah ! Vive la France ! Tout éclata, tonna, roula à travers la poussière soulevée.

Après la charge, ce fut la poursuite, la terre martelée, sabotée, résonnant sourdement ; puis l'arrêt, la fin, à la

sonnerie : *Cessez le feu! Rassemblement.*

Au plus fort de la tourmente, en plein tumulte, Pierre aperçut le break qui se frayait un chemin à travers les colonnes. Les jeunes filles, debout, applaudissaient, criaient leur enthousiasme, grisées par ce spectacle toujours très impressionnant d'une masse d'hommes se ruant à l'ennemi dans la poussière dorée et l'éclair des canons. Malheureusement il n'en vit pas plus. Le bataillon se jeta dans un ravin, s'arrêta au bord d'un ruisseau. Là, on forma les faisceaux et attendit les ordres pour le cantonnement.

II

Deux heures après. A l'entrée d'un village. Les fourriers ayant préparé le cantonnement rejoignent leurs compagnies.

— Eh bien ! où suis-je aujourd'hui ? Ai-je un bon lit ?

— Jamais vous n'aurez été si bien, mon capitaine. Vous êtes à l'usine.

— A l'usine?... Il y a une usine ici ?

— Oui, de l'autre côté... des forges, de grandes forges, et c'est chez le propriétaire que vous logez.

— Seul ?

— Non. Vous êtes avec le commandant, tous les capitaines et quelques lieutenants.

— Mâtin ! Bien de l'agrément. Enfin, c'est jour de repos demain, je dormirai pour me distraire.

A ce moment le commandant passait.

— Capitaine d'Estrel ?

— Mon commandant.

— Approchez, je vous prie, plus près. Nous logeons chez M. Savage, le maître de forges. Aussitôt votre visite d'arrivée faite à la maîtresse de la maison, vous voudrez bien garder les arrêts vingt-quatre heures dans votre chambre pour vous être laissé distraire dans votre service, ce matin.

— Bien, mon commandant.

— Naturellement vous serez souffrant. Cela va de soi. Arrangez cela vous-même.

— Oui, mon commandant.

Quand, une heure après, toute la poussière de la route secouée, rafraîchi par les ablutions et les furieux coups de brosse de son ordonnance, ganté de frais, Pierre se présenta au salon, il eut un tressaillement de tristesse. Voilà bien sa chance ! Auprès de Mme Savage, il reconnut les jeunes filles qu'il avait rencontrées à la manœuvre, qui l'avaient si bien distrait des évolutions de la division. Elles vinrent à lui très simplement, tour à tour :

— Comment !... vous vous connaissez ? demanda la mère.

— Mais oui, maman. Monsieur est ce capitaine de chasseurs si aimable dont nous vous avons parlé.

— Ah ! je comprends.

Le commandant eut un sourire discret. Quant aux camarades présents, leurs figures s'épanouirent pleinement.

— Que je vous remercie donc, moi aussi, monsieur. Vous avez été bien bon de vous prêter à toutes les fantaisies de mes chères folles.

— Oh ! madame... balbutiait Pierre voyant la scène.

Et plus il se défendait, plus la mère insistait, plus les camarades souriaient très amusés.

— Mais si, mais si... Vous comprenez, des filles seules, en bande à travers champs... Tout le monde n'est pas galant. Je ne parle pas pour vous, messieurs, ajouta-t-elle très vite. Chez les officiers français cette qualité est toute naturelle.

Un nouvel arrivant rompit le jeu. Pierre en profita pour se tasser, tout petit, en un fauteuil très loin du centre, près d'une fenêtre, à contre-jour pour cacher son émoi

La conversation fut quelconque.

— Pays charmant.

— N'est-ce pas, monsieur? Quelles jolies vallées !...

— Et ces bois !... ces horizons !

Le commandant s'en alla. On apporta

le thé. Mlle Jeanne s'approcha de lui.

— Une tasse de thé, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, non, mademoiselle... Il faut que je parte.

Et il se leva.

— Du tout, un instant. Qui vous presse?

Le commandant avait permis une petite visite de politesse, mais le thé... ça c'était de trop, du plaisir défendu — surtout servi par une main qui se faisait pressante, tendait la tasse où la petite cuiller en vermeil tremblait, trahissant bien l'anxiété, la sollicitude inquiète qu'il devinait en elle.

— Un travail à faire, peut-être?

— Oui... oui, mademoiselle, c'est cela.

— Le commandant, intervint un camarade, attend le rapport de sa reconnaissance de ce matin.

— Bien vrai?

— Oui, mademoiselle. Et je n'ai que le temps...

Elle le regarda bien dans les yeux.

— Alors, puisque je ne peux vous retenir, dit-elle en un ton de regret, partez, monsieur. Allez à votre travail.

— Tu soigneras ton entorse, lui jeta un autre au passage.

— Merci, bien aimable. Ça ne sera pas long.

Et il sortit du salon.

— Comment... une entorse? M. Pierre d'Estrel s'est donné une entorse?

— Oui, mademoiselle, répondit en souriant ce même camarade, jouissant de sa stupéfaction douloureuse.

La pauvre petite, peu au courant des locutions militaires, ignorait qu'on ne parle jamais d'arrêts devant les profanes, qu'on dit d'un officier condamné à rester chez lui qu'il a une entorse. Cela suffit au vulgum civil.

— Maman, vous entendez, M. d'Estrel a une entorse.

— Pas possible. On ne le dirait pas.

Les jeunes lieutenants s'amusaient follement.

— Oh! rien de grave, madame, demain il n'y paraîtra plus. Seulement, notre camarade sera obligé de prendre ses repas dans sa chambre.

— Comment, nous serons privés de sa présence! C'est fâcheux, vraiment. Jeanne, veux-tu aller voir à la cuisine, donner des ordres, je te prie?

Là-haut, Pierre, furieux, arpentait sa chambre à grandes enjambées.

On frappa. Il s'arrêta net et brutalement jeta: Entrez! Et mademoiselle Jeanne parut, suivie d'une femme de chambre portant un service à thé.

— Excusez-moi, monsieur, je venais voir... Mais, Dieu me pardonne, vous êtes debout, vous marchez...

— Oui, je marche... je...

— Et votre entorse?

— Bah! dit-il souriant, ayant compris, je la traite par le mépris.

— Voilà qui n'est pas raisonnable. Tenez, mettez-vous là.

Elle avança un fauteuil, poussa devant un grand tabouret plat.

— Asseyez-vous... Bien. Maintenant, étendez la jambe là-dessus et ne bougez pas. J'ai commandé le thé pour vous. Je vais vous servir.

La femme de chambre partie, elle apprêta les rôties, la tasse, babillant, lui disant mille choses, semblant heureuse de lui être utile. Alors, devant tant de bonté et de candeur, Pierre eut honte de la comédie qu'il jouait et, comme elle finissait d'emplir la tasse, il se leva, la prit par la main, la força de s'asseoir en ce même fauteuil et lui dit:

— Non, mademoiselle, si vous permettez, c'est moi qui vous servirai.

— Si c'est possible!... Mais vous devez souffrir atrocement.

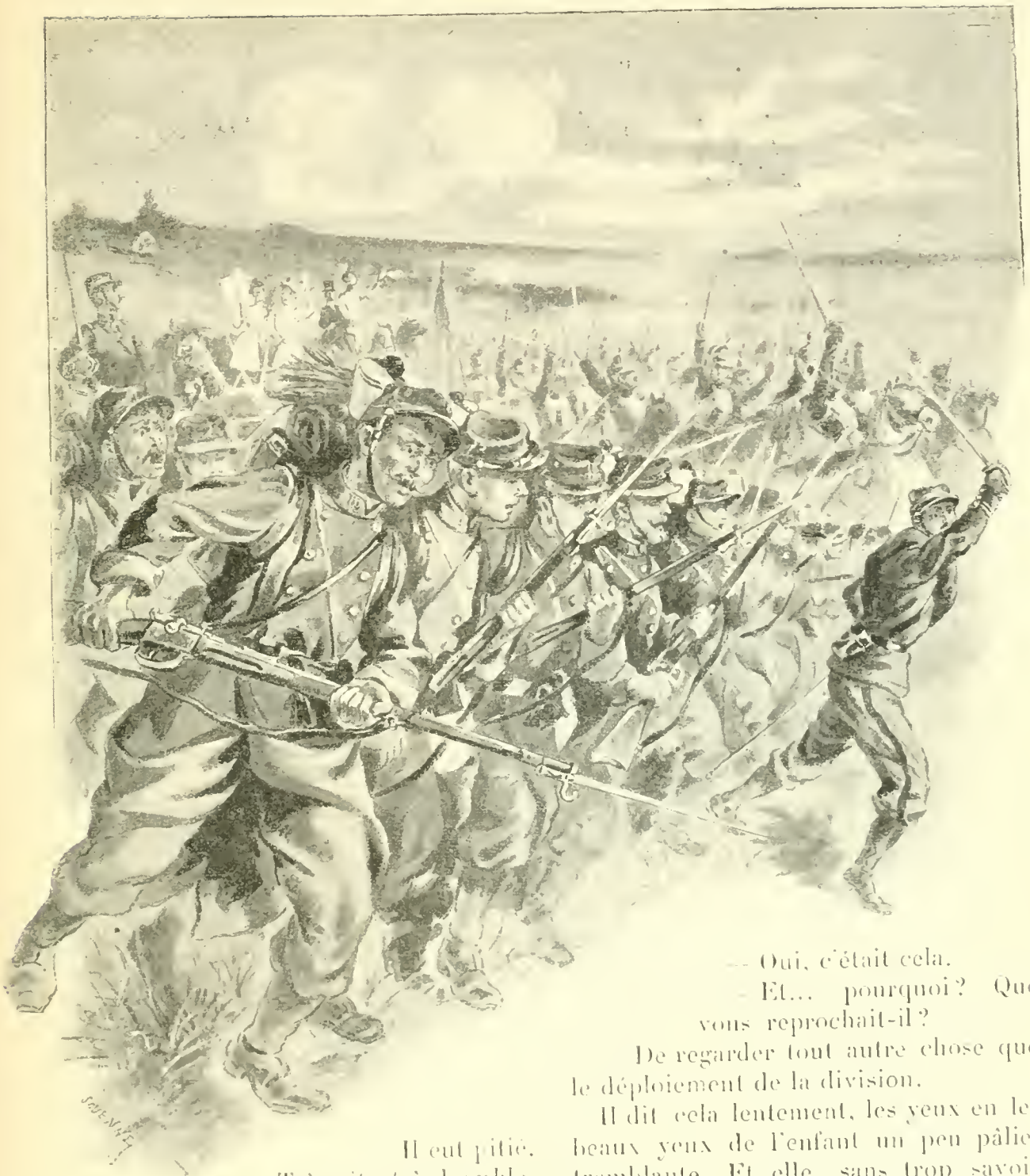
— Du tout. Je n'ai pas d'entorse. Je me porte très bien.

— Mais alors?...

— C'est une expression courante de la vie militaire. Elle veut dire que l'on est condamné à garder la chambre par punition.

— Et vous êtes puni, monsieur?...

Très sérieuse, le souffle arrêté en elle, les yeux agrandis, stupéfaits, elle le regarda.



Il eut pitié.

Très vite, très humble, il avoua.

— Oui, mademoiselle. J'ai vingt-quatre heures d'arrêts et je dois dîner seul dans ma chambre.

Il y eut un silence. Tout à coup son front se plissa comme sous un effort violent de compréhension.

— Mais, j'y suis, s'écria-t-elle. Ce matin, quand le commandant est venu vous trouver... Mon cousin m'a dit qu'il vous avait grondé... Alors, c'était?...

— Oui, c'était cela.

— Et... pourquoi? Que vous reprochait-il?

— De regarder tout autre chose que le déploiement de la division.

Il dit cela lentement, les yeux en les beaux yeux de l'enfant un peu pâlie, tremblante. Et elle, sans trop savoir comment, sans oser s'attribuer toute la cause de cette faute, elle comprit qu'elle y était pour un peu et elle s'excusa.

— Ah! oui... les noisettes... le lièvre. Et puis nous étions là comme des folles à vous demander un tas de choses... et vous étiez si bon de nous répondre!... Je suis désolée... navrée... oui...

De le savoir puni un peu à cause d'elle, elle était toute confuse.

Comme une petite fille grondée, elle

avait la voix hésitante, les cils humides.

— Mais non... Ne vous alarmez pas. Je m'y suis un peu prêté. Je n'avais qu'à m'éloigner de vous.

— Et... vous en avez eu déjà des arrêts... quelquefois?

— Jamais, mademoiselle.

— Alors ce sont les premiers.

— Les tout premiers... et j'en garderai un souvenir bien doux. Je les ai mérités en cherchant à lire en vos grands yeux de violettes fanées et ils me valent maintenant une minute de si chaude sympathie de votre part que je ne les oublierai jamais... jamais, les chers yeux, les beaux yeux que vous avez.

Sur les derniers mots, à peine distincts, murmurés à mi-voix, elle se leva, très rouge, la respiration brève, le cœur étreint.

— Pardon, de vous quitter si vite... mais j'ai des ordres à donner pour le dîner... maman attend...

Et elle glissa vers la porte, partit, disparut sans autre chose, sans un mot d'adieu, sans retourner la tête, rigide.

— Étrange fille ! murmura-t-il. Puis, revenu sous le charme de cette jeunesse gracieuse passant en sa vie, rencontrée ainsi comme la bonne fée assise au bord des routes, au seuil des fontaines, pour sourire aux malheureux, les réconforter, il ajouta tout bas, cherchant à expliquer le trouble délicieux qui le prenait en cette jolie chambre blanche où elle venait de passer.

— Faut-il aimer?... Oui, faut-il l'aimer, la jolie petite fleur gracile, si précieuse, ainsi offerte comme un don de Dieu ?...

Le soir, au dîner, Jeanne ne parut pas.

— Oui, ma fille a la migraine.

— Ça l'a prise bien vite.

— Mon Dieu, à son âge, c'est un peu l'habitude. Elle a dû gagner cela ce matin dans le bruit et la poussière.

III

Le lendemain était jour de repos, c'est-à-dire qu'on ne manœuvrait pas.

Aussi, dès l'aube, les chasseurs s'étaient dispersés à travers la prairie, au bord de la petite rivière. Là, ils se livraient aux douceurs des grandes ablutions. Au long des buissons, à l'ombre, des ateliers de tailleurs et de cordonniers s'improvisaient. D'autres lavaient et les prés bientôt s'émaillèrent de linges blancs, de vêtements bleus étalés présentant au soleil leurs doublures à sécher.

Pierre, qui avait peu dormi, s'en fut errer au milieu de ses hommes, les stimuler, disant un mot à chacun, promettant un ordinaire soigné pour les remettre de leurs fatigues. Une sollicitude nouvelle, plus paternelle, plus tendre, lui venait. Il les trouvait tous très bons. Le soleil aussi était bon. La prairie avec son herbe fraîche, ses fleurettes, les grands joncs de la rive, la petite rivière chantant parmi les cailloux, tout lui paraissait beau et bon. La vie se révélait plus sereine et plus grande ce matin-là. Une joie, une lueur bienfaisante s'épandait en lui et c'était une griserie lente qui lui venait, à travers laquelle, sans trop se l'expliquer, passait et repassait la caresse de deux jolis yeux mauves très charmeurs.

Il rentra à regret s'enfermer en sa chambre. En traversant le grand hall vitré, tapissé de fleurs et de feuillages exotiques, il surprit un bruit de voix très animées.

— Mais je me demande, ma pauvre enfant, de quoi tu auras l'air. Le commandant va se moquer de toi.

— Ça m'est égal. Si je n'obtiens pas sa grâce, je ne déjeune pas avec vous.

— Ah! cela... jamais! Jeanne, tu es folle. Et c'est de la dernière inconvenance...

— Dailleurs il me déplaît ton commandant et les autres ne m'intéressent pas, mais pas du tout.

Là-haut, en face la grande fenêtre ouverte sur le ciel bleu, il s'assit et rêva. Au-dessous, dans les allées, ses camarades, attendant le déjeuner, se promenaient, admirant les pelouses, les corbeilles, suivant les jeunes filles à travers le parc où sonnaient l'éclat de leurs rires et les notes plus vives de leurs voix chantantes. Bien après eux, deux personnes défilèrent. Elles causaient très posément, baissant parfois la voix. Tout à coup son nom, à lui, prononcé, lui fit tendre l'oreille.

— Mon Dieu, madame, disait le commandant, c'est une simple petite leçon que j'ai voulu donner à M. d'Estrel, non une punition. Il n'en restera rien à son dossier. Le capitaine d'Estrel n'a pas besoin d'arrêts pour faire son devoir. C'est un officier d'avenir, très travailleur et très modeste. Il est de sa génération, c'est dire qu'il a une instruction très étendue et qu'il a beaucoup lu. C'est un intellectuel dans tout le sens honnête du mot. Au cercle, on le trouve beaucoup plus dans la salle de lecture qu'au café et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il a dans sa cantine quelque tragique grec. N'ai-je pas trouvé dernièrement chez lui sur sa table le beau livre de Henri Male : *l'Art religieux au* XIIIe *siècle,* voisinant avec le dernier écrit du général Bonnal, notre grand maître actuel de la tactique : *Frœschwiller ?*

— Et la famille?... sa situation?... son...

— Parfait, madame, tout est pur et de meilleur alloi. Vieille famille de robe du Dauphiné...

Il ne put en entendre davantage; les promeneurs s'éloignaient et il resta longtemps après, éperdu, le cœur battant à tout rompre, le regard levé vers le ciel bleu en fête, aspirant à pleins poumons ce grand air pur où, très lointains, montaient des appels de soldats jouant dans les prairies et les éclats de rire des jeunes filles.

— Ma foi, j'entre tout simplement, puisque vous laissez votre porte ouverte, dit tout à coup une voix rieuse.

Et il vit Mlle Jeanne debout devant lui.

Il se leva, s'excusa, offrit un siège.

— Merci, pas la peine. Deux mots seulement... c'est maman qui l'a permis... Mais pourquoi me regardez-vous ainsi?... Je ne sais plus où j'en suis... quoi vous dire...

Certes elle arrivait bien pour couronner le rêve, le cher rêve qu'il venait de vivre! Devant cette réalité trop belle, très ému, très grave, sentant qu'en cette minute allait se décider toute sa vie, il la regardait très profondément, de tout son cœur, de toute son âme; et elle, très vite, subissait l'appel fervent de cette tendresse simple et grande s'attachant à elle, l'enveloppant, fleur vivante d'amour et de poésie, l'auréolant d'un charme très pénétrant dont ils se grisaient tous les deux, là, immobiles, silencieux en face l'un de l'autre.

La première elle se reprit, fit un effort :

— Oui, figurez-vous que j'ai pensé... c'est bien naturel, n'est-ce pas?... que... puisque j'avais été un peu cause de vos ennuis... que c'était à moi à les réparer... et... j'ai été... oh! ne me grondez pas!... J'ai fait pour le mieux... Ce n'est pas très militaire peut-être... J'ai été trouver le commandant... Il veut bien que vous descendiez déjeuner avec nous.

— Oh! mademoiselle...

— Mon Dieu!... vous n'êtes pas content... Je n'aurais pas dû... Mais le moyen!

Et comme sa voix chevrottait, que ses yeux s'emplissaient de détresse, que sa poitrine se soulevait oppressée, pleine d'un gros chagrin, elle passa la main sur son front, se détourna, un peu par contenance, vers la fenêtre, le grand ciel bleu qui lui souriait, semblant le prendre à témoin de la pureté de ses intentions, et navrée, toute vibrante, elle resta là attendant une parole, un mot par pitié, pour dissiper l'angoisse contre laquelle elle se débattait.

Alors, sans rien dire d'abord, il se courba vers la petite main pâle tremblante, qui gisait inerte au long de la robe, la prit et respectueusement y mit un long baiser, puis vers elle il murmura :

— Oh! mademoiselle... Non, je ne vous en veux pas. C'est votre bon cœur qui a voulu cela... et je comprends tout maintenant.

Mais elle ne l'entendait plus. Comme une plante fragile délicate, sous la poussée du vent, elle s'inclina et il n'eut que le temps d'ouvrir les bras pour la recevoir inanimée. Il la tint quelque temps ainsi contre lui, toute en lui, comme il l'avait rêvé tout à l'heure, remerciant Dieu de ce bonheur qu'il vivait, admirant la tête pâle, délicieuse, où sous les grands yeux aux lueurs de violettes, fermés un instant sous la pesée du bonheur, les longs cils bruns mettaient la douceur de leur ombre. Et comme on parle aux tout petits qui ont du chagrin, il redisait :

— Chère amie!... Chère petite bien-aimée!

Puis, plus hardi, avouant son amour en des mots sans suite jaillis spontanément, échos des poésies secrètes, inconnues, écloses en lui, il continuait :

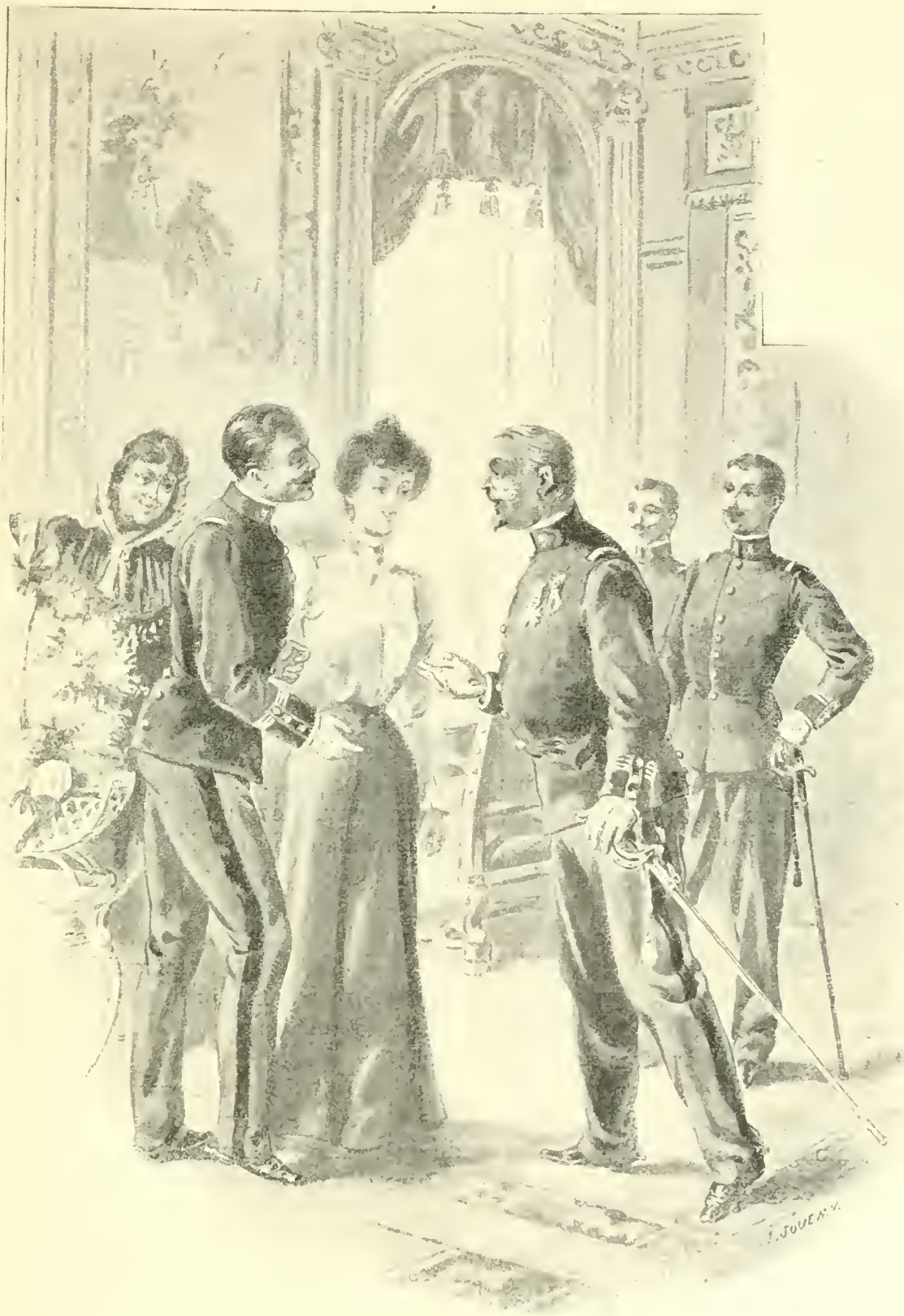
— Chère âme, comme je vais vous aimer maintenant! Comme elle sera douce notre vie, toute notre vie, côte à côte, bien longtemps, ainsi, la main dans la main...

Les beaux yeux se rouvrirent. Calmes, sans crainte, ils s'attachaient à lui à travers les premières larmes légères du bonheur qui les endiamantaient.

— Oui, murmura-t-elle, se coulant encore plus dans ses bras, saisissant tout le prix de cette minute divine, unique en leur existence, oui, mon ami, j'ai confiance en vous, je vous crois... et je suis toute vôtre.

Quelques heures après, dans le grand hall fleuri où l'on avait servi le café, le commandant s'approcha d'eux et très aimable, s'inclinant :

— Mes compliments bien sincères, mademoiselle... à vous aussi, mon cher d'Estrel.



Et, très vite, rieur, il ajouta :

— C'est égal, le général sera bien étonné d'apprendre quel fut un des résultats, peu banal, de l'attaque de sa division.

JEAN SAINT-YVES.

FRÉDÉRIC CHOPIN

On sait qu'un comité s'est formé récemment dans le but d'élever à Paris un monument à Chopin, le célèbre compositeur. C'est le sculpteur Georges Dubois qui est chargé de la statue, ou plutôt du buste qui dominera le monument. L'heure nous semble propice pour rendre hommage, une fois de plus, à l'auteur de la *Marche funèbre*, des *Nocturnes* et de tant d'œuvres pénétrantes.

La figure pensive de Chopin est sympathique à tous ceux qui ont un grain de poésie dans le cœur et que le besoin d'idéal tourmente. Il attire, séduit et captive, en s'adressant à ce que nous avons de meilleur en nous : la sincérité dans le sentiment ; et, quand nous avons entendu sa musique, il semble qu'il nous a fait de douces confidences et qu'il a reçu les nôtres.

Il nous attendrit sur lui-même, nous l'écoutons comme un ami ; mais bientôt, dans sa plainte, dans ses espérances, dans ses révoltes, dans ses angoisses, dans ses supplications, nous reconnaissons notre propre destinée et nous l'admirons d'autant plus qu'il exprime plus éloquemment nos désirs, nos aspirations, nos tendresses, nos amours !

C'est là le secret de son prestige et de sa gloire. C'est par là qu'il est un maître, et c'est une douce tâche de rendre hommage à son génie.

I

Le souvenir de Frédéric Chopin, comme celui de Mozart et de Schiller, comme celui du poète anglais Shelley et de notre cher Alfred de Musset, est entouré d'une auréole de poésie touchante. Il eut du génie ; il fut dévoré par la passion de la beauté, par un besoin d'aimer supérieur ; il composa des œuvres admirables et il mourut jeune...

Qui ne serait ému devant ce destin ? Qui ne serait conquis devant cette mémoire, devant ce nom, que nous entrevoyons au milieu du prestige des grandes renommées, paré du reflet d'une mélancolie immortelle ?

Dans ce début, je veux tenter de caractériser la source d'inspiration de Chopin, les idées principales, les idées mères de ses envolées lyriques. Je serai amené ensuite à parler brièvement de sa vie et à le suivre dans les passions qui l'ont traversée, afin de mieux mettre en relief les compositions qui en ont accompagné l'éclosion et le développement.

En réalité, Chopin est un poète qui rend, par l'harmonie des sons, deux ordres de pensées surtout : d'abord les élans intimes de sa nature aimante, ensuite les sensations que lui a données la nature : paysages, montagnes, vallons, forêts du sol natal.

Son œuvre est une des plus hautes expressions de la nostalgie de l'idéal et de la beauté, cette patrie des grandes âmes. Il est tourmenté, obsédé par le désir de la perfection dans l'ordre du sentiment, et c'est alors qu'il fait entendre ses chants les plus beaux.

J'ai nommé tout à l'heure Alfred de Musset. Chopin, à mon avis, lui ressemble sous de nombreux rapports, et on pourrait l'appeler, je crois, le Musset de la musique. L'un a écrit des vers, l'autre des compositions pour le piano ; mais que d'analogie entre eux ! Quels rapprochements intéressants on pourrait faire entre *Rolla*, par exemple, l'*Espoir en Dieu*, le *Souvenir*, *Lucie*, les *Nuits* du poète, et la Sonate en *ut* mineur, le Trio dédié au prince Antoine Radziwill, les trois Nocturnes, et combien d'autres œuvres du musicien !

C'est la même muse, au fond, qui fait vibrer leur lyre, et c'est la même admiration, le même enthousiasme qui nous empoignent, lorsque nous entendons

soit les strophes cadencées de Musset, soit les morceaux sublimes de Frédéric Chopin.

La vie de ces deux hommes privilégiés a de frappantes similitudes. Ana-

CHOPIN, D'APRÈS WINTERHALTER (1847)

lyser l'un, c'est faire connaître l'autre. Je me les représente au sortir de l'adolescence, avides d'action, de renommée, de tendresse sincère. Ils se jettent sur toutes les émotions de ce monde, pareils à des athlètes novices, qui descendent pour la première fois dans l'arène et qui vont savoir au prix de quelles blessures s'acquiert l'expérience.

Tout leur sourit d'abord; ils croient à la bonne foi, à la générosité, à la justice, à l'éternité du sentiment, à l'héroïsme du cœur, au courage de la pensée, bref à toutes les vertus dont la conception fait la grandeur de l'être humain.

Leur imagination prête à tout cet ensemble une magie délicieuse, et les colore d'un reflet enchanteur. Ils apparaissent comme des dieux dans le tumulte des villes ou la solitude des bois et des vallées; leurs cœurs sont émus par le seul plaisir de vivre, et des flots d'harmonie sont prêts à sortir de leur poitrine altière.

Le poète et le musicien aimés, dont nous vénérons la mémoire, reconnurent bien vite combien grande est la disproportion entre l'infini de nos aspirations et la contingence des choses, entre la beauté parfaite qui passe dans nos rêves et les ébauches qui s'offrent à nous de tous côtés, entre la certitude qu'ambitionne notre raison et le doute qui nous accable, entre les amours si belles entrevues et les fragiles réalités... Ils eurent tous deux, dis-je, conscience de ces misères de l'homme, et, désespérés, ils firent entendre des cris de révolte et d'angoisse, puis des plaintes résignées, puis des chants d'espoir vers de plus doux rivages... puis, enfin, au milieu de la course, la mort vint les prendre, et ils s'en sont allés, meurtris, nous laissant comme héritage, à nous, enfants du siècle aussi, ces cris, ces chansons, ces vers charmants que nous savons par cœur, cette musique pénétrante que nous aimons tant à entendre.

Voilà Musset ! Voilà Chopin !

A l'un comme à l'autre on peut appliquer un passage célèbre de *la Nouvelle Héloïse,* cet ouvrage incandescent qui bouleversa la société à l'époque où il parut et que nos arrière-grand'mères ont dévoré. Il s'agit d'une lettre que Julie écrit à Saint-Preux; elle lui dit : « Je vois, mon ami, par la trempe de nos âmes et par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions; le

moindre refroidissement serait bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui succéderaient à l'amour éteint, et nous ne saurions longtemps vivre après avoir cessé d'aimer. »

Ces paroles fatales et charmantes s'appliquent à l'infortuné Chopin plus qu'à tout autre. Avait-il lu l'*Héloïse* de Rousseau ? Avait-il médité sur cette page si éloquente et si profonde ? Je l'ignore. Mais son génie mélancolique s'est complu à développer ce thème entraînant, et il a su trouver, dans son art, les mêmes accents que Jean-Jacques, pour donner carrière au feu divin qui le tourmentait, et pour nous attacher à lui.

J'arrête là les appréciations d'ordre général que je désirais présenter sur Chopin, et j'arrive à ses premières œuvres.

Nous assistons à l'éclosion d'un homme supérieur dans la musique. Le voici à son aurore. Il était né près de Varsovie, le 1er mars 1809. Son père était un professeur français, sa mère était Polonaise. Ce fut un enfant frêle, maladif, remarqué pour la douceur, l'affabilité de son caractère, en même temps que pour la vivacité de son intelligence. A neuf ans, il commença à apprendre la musique sous la direction d'un disciple passionné de Sébastien Bach, Adalbert Zywny, qui dirigea ses études dans le sens de l'enseignement le plus classique. Puis il eut pour maître Elsner.

« Placé assez jeune dans un des premiers collèges de Varsovie, dit Barbedette, par les soins du prince Antoine Radziwill, protecteur éclairé des arts, artiste lui-même et auteur d'une belle partition de *Faust*, Chopin put joindre à la culture artistique la culture littéraire, sans laquelle la première ne peut être parfaite. »

Pour goûter tout l'attrait des œuvres premières de Chopin, il faut se rappeler que l'illustre musicien est au début du voyage, qu'il n'a pas souffert encore, et qu'il compose sous la belle inspiration d'un juvénile amour, l'amour charmant, l'amour ineffaçable, l'amour adorable de la vingtième année !

II

Ces œuvres du début révèlent, à mon sens, la joie de la jeunesse et le bonheur de vivre. Elles renferment, il est vrai, des notes mélancoliques, mais le musicien n'est pas absorbé encore par cette fatale tristesse qui va devenir la carac-

FRÉDÉRIC CHOPIN, D'APRÈS ARY SCHEFFER

téristique de ses œuvres. Chopin n'a point quitté alors ceux qu'il affectionne tendrement, sa famille, ses maîtres, ses amis. Les impressions qu'il ressent sont douces, et il les fait passer dans ses compositions de la première heure.

Mais bientôt la lutte pour la vie, le besoin de se créer un nom, une place au soleil, cette force mystérieuse qui fait que l'oiseau s'envole du nid et s'élance dans le vaste monde, amènent chez lui l'inquiétude, des préoccupations multiples, des tourments de toute sorte, l'amertume même; de là, aussitôt, dans sa musique, l'écho de ces misères, de ces froissements, de ce contact douloureux avec la société...

Chopin, on l'a dit, doit une grande partie de sa célébrité à ses *Nocturnes;* ils comptent, en effet, au nombre de ses œuvres les plus parfaites. Dans ces pièces d'une distinction sans égale, la nature de son talent se déploie avec toutes les qualités qui lui sont propres, l'élévation de la pensée, la pureté de la forme et, presque toujours, ce cachet de mélancolie rêveuse qui donne un charme si particulier à tout ce qu'il a écrit.

Quand il commença à composer cette musique, avec le caractère que j'indique, il avait quitté Varsovie et le cadre d'affection saine de son adolescence. L'artiste commençait à se débattre au milieu des cruautés du sort, comme dit Musset, et des orages des passions.

Bien que les circonstances de son départ de Varsovie soient connues, il est bon de les rappeler. Longtemps il hésita, avant de s'éloigner de sa patrie. Au mois de septembre 1830, il écrivait à l'un de ses meilleurs amis : « Je suis encore ici, et je ne puis me décider à fixer le jour de mon départ. Il me semble toujours que je quitte Varsovie pour n'y jamais rentrer; je sens en moi la conviction que je dis un éternel adieu à ma patrie. Oh ! qu'il doit être dur de mourir ailleurs que là où l'on est né ! »

Enfin, il fallut prendre une résolution; le 2 novembre de cette année 1830, Chopin quittait sa ville natale. Un groupe d'amis, en tête desquels son vieux maître Elsner, s'étaient réunis pour l'accompagner jusqu'au premier village situé sur la route, Wola, faubourg historique, où s'effectuait jadis l'élection des rois de Pologne. Là, les élèves du Conservatoire de Varsovie l'attendaient. Ils chantent une cantate expressément composée pour la circonstance par Elsner. Un banquet lui est offert, à l'issue duquel on lui présente une coupe d'argent artistement travaillée, remplie jusqu'aux bords, non pas de vin, mais de la poussière du sol natal. Alors, Frédéric ne put contenir ses larmes. Cette terre de la patrie devait, dix-huit années plus tard, à Paris, être jetée sur son cercueil.

Ces souvenirs sont touchants. Ils revêtent je ne sais quel prestige qui excite notre admiration affectueuse et nous attachent davantage au grand homme.

Ce qui m'émeut surtout, c'est ce vieux maître de Chopin, Elsner, faisant ses adieux à l'élève qu'il affectionne, composant une cantate en son honneur, et lui remettant, au moment du départ, une coupe remplie de la terre de sa patrie. Ces détails disent plus éloquemment que de longues phrases à quels nobles cœurs, à quelles belles intelligences nous avons affaire.

Elsner avait deviné le génie de Frédéric. Il le jugeait ainsi : « Il est de la race des aigles; montrons-lui les régions sublimes, et suivons-le dans son vol, aussi longtemps qu'il nous restera d'haleine, à nous autres, oiseaux de chétive envergure. »

Le vieux et digne maître ne s'était pas trompé. Les œuvres de son élève en sont la preuve surabondante.

III

Il importe de ne pas oublier que Chopin s'arrachait presque malgré lui à sa vallée natale, à ses parents, à sa famille. Tous l'aimaient et lui prodiguaient les

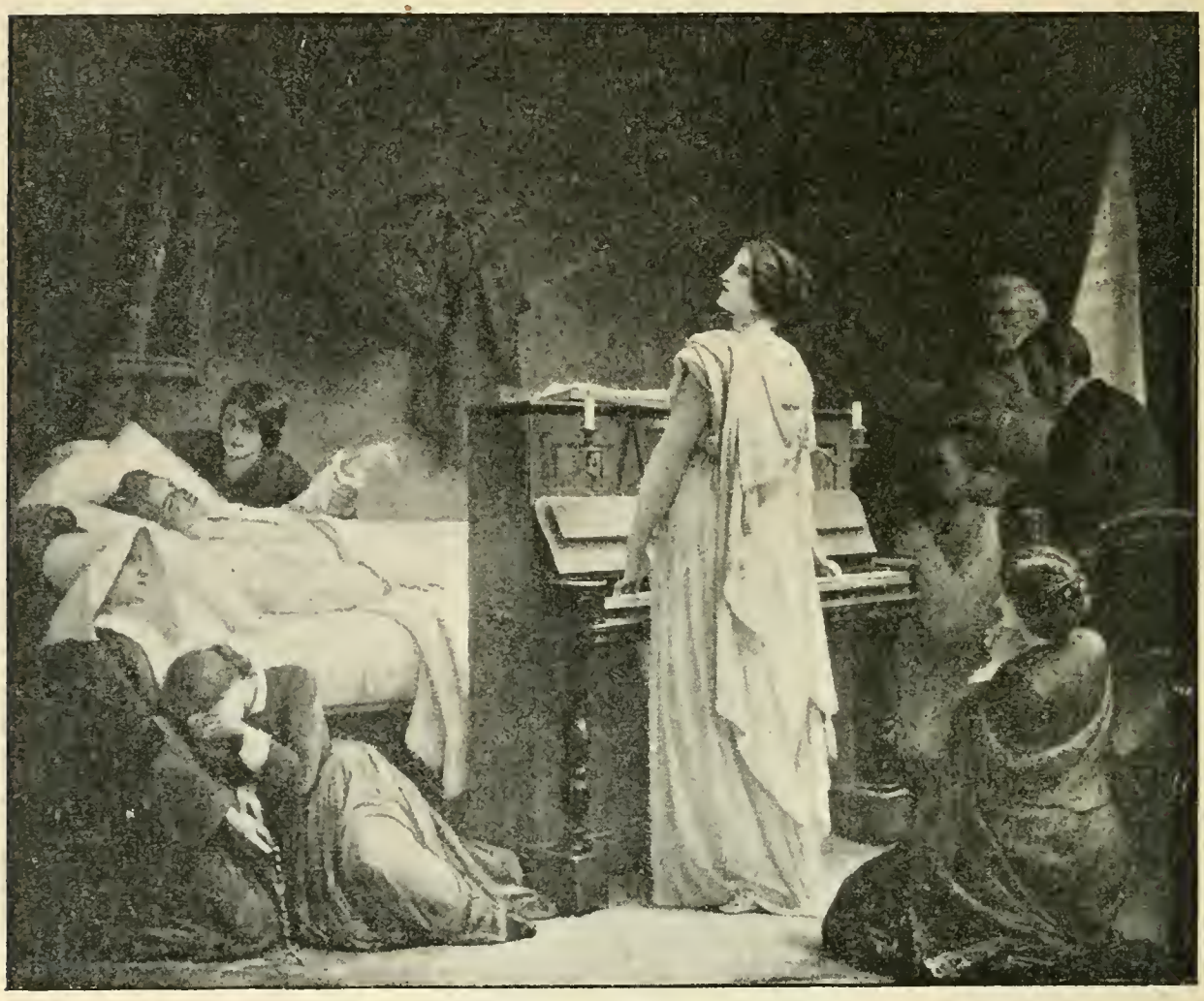
marques d'affection dont sa nature délicate avait besoin. De son côté, il témoignait à chacun la même amitié dévouée.

C'est un précieux trésor, dans la vie, que d'être entouré ainsi de soins affectueux, d'amis qui vous comprennent et vous secondent, et, lorsqu'on les quitte, il est rare qu'on en trouve l'équivalent.

Chopin, comme je l'ai dit, était poussé par une force mystérieuse à s'éloigner de son sol natal, la force du génie qui était en lui, le besoin de la gloire, les mirages de la fortune et de l'ambition.

Il va d'abord à Breslau et à Dresde. Il donne des concerts dans ces villes. On trouve, dans sa correspondance, de curieux détails sur son séjour à Dresde.

Il se rend ensuite à Vienne, où il a à lutter avec les difficultés que rencontre tout artiste inconnu. La question d'argent se dresse devant lui, difficile à résoudre. C'est un banquier qui le décourage, puis lui fait des courbettes quand il sait qu'il est protégé par des personnages puissants. C'est un éditeur qui l'accable de politesses, mais ne lui donne pas une obole pour les compositions qu'il a déjà publiées, ni pour celles qu'il voudrait publier encore.



LA MORT DE CHOPIN, D'APRÈS BARRIAS

Après un séjour d'une année à Vienne, après des tentatives difficiles, Chopin est irrésolu. Il ne sait s'il doit se rendre en Italie ou à Paris. Enfin, Paris l'emporte, et il y arrive à la fin de septembre 1831. Il a à peine vingt-deux ans.

Le voici parmi nous. Les débuts furent un peu durs. C'est le sort commun à tous ceux qui débarquent dans la Ville-Lumière et qui veulent y conquérir une

place dans les sciences, les lettres, les arts.

Pour le soutenir dans la lutte, il a son vieux maître Elsner, qui lui écrit souvent de Varsovie et lui donne de sages conseils. Dans une lettre, Elsner lui dit : « La supériorité dans l'art ne s'obtient pas par l'imitation de tel ou tel maître, de telle ou telle époque; car,

FRÉDÉRIC CHOPIN
Médaillon publié en Allemagne.

quelque talent qu'on possède sur un instrument, il ne peut être que le moyen, non le but de l'art. »

Certes, Chopin comprenait l'excellence de ces avis pour atteindre le grand art, mais était-il en état de les suivre? Sans fortune, il fallait faire face aux nécessités de l'existence, il lui fallait gagner son pain. Aussi, il répond à Elsner :

« Toutes mes espérances sont anéanties; aujourd'hui, je suis forcé de me frayer un chemin dans le monde comme pianiste, et de renoncer pour le présent à la voie plus haute dont vous m'entretenez ! »

Il réussit à organiser un premier concert, qui eut peu de succès et dont les recettes ne purent couvrir les dépenses. Cependant un critique influent, Fétis, directeur de la *Revue musicale*, en rendit compte, et prédit les succès futurs de ce débutant, alors ignoré du public. Il vanta surtout le Concerto en *mi* mineur. Chopin l'avait composé en 1829, alors qu'il était heureux parmi les siens et avait le cœur pris par un premier amour.

On y trouve, en effet, la rêverie délicieuse qui s'adresse à l'être aimé, pendant l'absence, et qui est un mélange de joie et de tristesse, dans lequel l'âme se complaît et qui lui fait trouver tout le reste indifférent. Fétis avait deviné juste : le Concerto en *mi* plaçait Chopin hors de pair.

IV

L'artiste était désolé des obstacles à vaincre. Il lui semblait que la fortune et la gloire lui échappaient en même temps.

Le malheureux, tout meurtri, ne médite que des résolutions extrêmes. Il veut aller en Amérique ou retourner à Varsovie. Il s'arrête à ce dernier parti. Sa résolution prise, il fixe le jour de son départ, achève ses préparatifs, fait ses adieux.

Mais nous allons voir apparaître une circonstance heureuse, ce que les anciens appelaient le Destin, la Fatalité, ce que les modernes nomment le Hasard, mot vague dont Schiller a dit : « Le hasard, c'est le roi du monde. »

Le jour donc où il devait quitter Paris, ce Paris si dur parfois à l'âme délicate des artistes, Chopin rencontra dans la rue le prince Valentin Radziwill, qu'il connaissait. Il annonce son dessein. Le prince n'y fait pas trop d'objections, mais le prie de différer d'un jour son départ, et lui demande de l'accompagner le soir même dans une réception qui avait lieu chez Mme de Rothschild. Chopin promet et se rend à la soirée.

Dans les salons du riche banquier, où il pénètre pour la première fois, il se met au piano; une société nombreuse,

sympathique, capable d'apprécier son talent jeune et original, l'écoute, l'applaudit, s'enthousiasme : hier, il était inconnu, il sera célèbre demain.

L'horizon pour Chopin va s'éclairer : il ne songe plus à partir. La fortune le porte, la gloire plane sur sa tête, et il va connaître quelques belles années.

Il y a ainsi une minute décisive dans la vie de tous les grands hommes, partis d'un rang obscur et nés pour les sommets.

Les salons d'autrefois avaient une prépondérance utile. Ils étaient fréquentés par une élite, et leur consécration donnait à l'écrivain, à l'artiste, au penseur, un prestige digne de son mérite. Là, il se sentait compris, apprécié, encouragé ; là, il trouvait aide et protection, et une parole autorisée ranimait ses espérances.

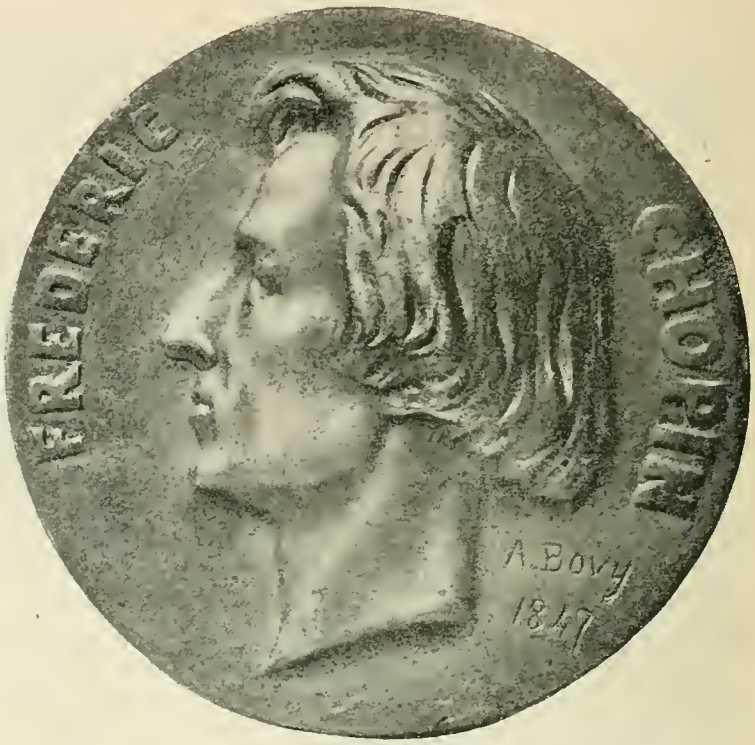
Il y a lieu de regretter la disparition de ces foyers intellectuels qui furent le charme de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Les bienfaits qui en découlaient pour les arts et les artistes étaient une justification des grandes fortunes.

J'ignore si, dans la famille de M. de Rothschild, on a conservé le souvenir de cette soirée si mémorable dans la vie de Chopin; elle mérite, en tout cas, d'être rappelée, puisqu'elle a permis au compositeur de rester à Paris, de s'y faire un nom et d'y occuper une place supérieure parmi les créateurs de la musique.

V

De 1832 à 1837, Chopin a une existence heureuse. Il ressent les ivresses qui ont pu passer dans ses rêves, « les délices du cœur, l'enivrement de l'intelligence, le contentement des nobles ambitions réalisées, le repos et la douceur du bien-être présent, ainsi que la séduction d'un avenir dont les illusions dorées paraissent des certitudes ».

La consécration du salon de Mme de Rothschild avait porté ses fruits. A partir de ce jour, il fut reçu dans les



FRÉDÉRIC CHOPIN
Médaillon de A. Bovy (1847).

milieux les plus élégants, eut pour élèves les jeunes filles et les jeunes femmes de l'aristocratie, et vécut enfin dans le cadre choisi qui convenait à sa nature délicate et fine.

Il n'était pas l'homme de la foule, des cérémonies à grand fracas, des vastes salles où se presse un fiévreux auditoire, non. Il était l'artiste qui se livre seulement dans l'intimité, dans une demi-solitude, presque dans l'obscurité. Alors, de l'aveu de tous ses contemporains, il était admirable dans ses improvisations.

C'était le soir, par exemple, à cette heure mélancolique où le jour tombe et s'en va comme à regret : la nuit, « la douce nuit qui marche », comme dit Baudelaire, s'annonce discrètement, la lampe n'est point encore allumée, et notre âme éprouve je ne sais quel sentiment où il y a de la tendresse, des réminiscences heureuses, et puis aussi

la vague inquiétude de l'avenir. Nous nous disons presque involontairement que nous aussi nous finirons comme ce jour qui s'achève, et de cette affinité mystérieuse de notre vie avec la nature naît une émotion intime et pénétrante.

Il fallait écouter Chopin à cette heure-là, se mettant au piano, entouré d'un petit cercle d'intimes, et s'abandonnant aux confidences de la musique. C'est à ces moments qu'il faisait entendre ses Variations, ses Fantaisies sur des airs polonais, si justement célèbres. Alfred de Musset a exprimé dans de beaux vers l'éloquence de ces airs appris aux jours de l'enfance. C'est dans le poème de *Rolla;* Musset nous représente son héros prêtant l'oreille à des chanteurs qui passent :

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.

De pesants chariots commençaient à rouler;
Il courba son front pâle et resta sans parler...

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance!
Comme ils dévorent tout, comme on se sent loin d'eux!
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux!

Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés,
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés!

C'est bien ce thème sur lequel Chopin aimait à laisser courir le flot de ses souvenirs, lui, très attaché au foyer paternel, très attaché aussi à sa patrie, qui n'est en réalité qu'une famille plus grande.

Une heure à laquelle encore il se plaisait à improviser était la fin d'une soirée mondaine, quand la foule des invités s'était retirée et qu'il ne restait plus que les intimes.

Vous voyez l'artiste, n'est-ce pas, à cette heure psychologique d'une fête du monde, où l'esprit, oubliant les côtés prosaïques et les banalités inéluctables de la vie, s'affine pour l'art, pour la passion, pour les confidences intimes et sincères.

Ce fut à une soirée de ce genre, chez la comtesse Marliani, qu'il rencontra George Sand, cette femme qui devait tenir dans sa vie une place importante et fatale. On raconte que ce soir-là Chopin se surpassa. Il improvisa sur des airs nationaux, notamment sur une chanson appelée les Adieux du Lancier. L'assistance était électrisée.

En levant les yeux, Chopin aperçut, accoudée au piano, une femme à la mise simple, au regard ardent. C'était George Sand. Comme tous les invités, elle avait été conquise, et elle voulait conquérir à son tour.

Ils devinrent amis, amis intimes. George Sand avait trente-quatre ans. Chopin n'en avait que vingt-huit.

Je ne sais si je me trompe — car qui oserait se montrer affirmatif quand il s'agit du cœur des autres? — mais il me semble qu'ici l'auteur d'*Indiana* est pareil à ces oiseaux de proie qui planent dans l'air, décrivent des courbes dangereuses et s'abattent subitement sur quelque oiseau gracieux et plus faible, chantant sa chanson sur l'arbuste embaumé ou au milieu des fleurs des champs... Elle exerça sur Chopin une véritable fascination, et l'oiseau mélodieux, presque malgré lui, se laissa prendre.

Je dis : malgré lui! En effet, nous trouvons dans sa correspondance un passage significatif. Après la rencontre, il écrivait à ses parents :

« J'ai fait la connaissance d'une grande célébrité, de Mme Dudevant, connue sous le nom de George Sand; mais son visage ne m'est pas sympathique et ne m'a pas du tout plu. Il y a même en elle quelque chose qui me repousse. »

Mais Mme Sand avait de nombreuses séductions. D'abord, elle était belle, ensuite elle était célèbre. Elle se trouvait à cette époque à l'apogée de sa gloire, ses romans étaient lus, dévorés, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Chopin fut ébloui; son amour-propre, son orgueil furent doucement flattés à la pensée d'être aimé

d'une telle femme, et il se laissa emporter par la sirène sur la mer orageuse des passions.

VI

La liaison de Chopin et de George Sand ne tarda pas à devenir pour l'un et pour l'autre une cruelle déception. Les débuts, toutefois, eurent d'éclatants reflets. Nous avons, pour en juger, une page superbe de Liszt, autre ami de l'auteur de *Lélia,* mais dont le tempérament dominateur ne se laissa jamais subjuguer.

Liszt, aussi admirable comme écrivain que comme musicien, écrit ce qui suit à propos d'une soirée improvisée dans le logis de Chopin, alors qu'il demeurait à la Chaussée d'Antin :

« Rassemblées autour du piano, dans la zone lumineuse, étaient groupées plusieurs têtes d'éclatante renommée. Heine, le plus triste des humoristes, écoutait avec l'intérêt d'un compatriote les narrations que lui faisait Chopin sur le mystérieux pays que sa fantaisie éthérée hantait aussi et dont il avait de même exploré les plus délicieux parages... A côté de Heine était assis Meyerbeer, pour lequel sont épuisées depuis longtemps toutes les interjections admiratives. Plus loin Adolphe Nourrit, ce noble artiste, passionné et ascétique à la fois.

« Hiller y était aussi ; son talent s'apparentait à celui de Chopin, dont il était un des plus fidèles amis... Eugène Delacroix restait silencieux et absorbé de-

MONUMENT DE CHOPIN A ZELAROWA WOLA, PRÈS VARSOVIE

vant les apparitions qui remplissaient l'air et dont nous croyions entendre les frôlements. Séparé de tous les autres, sombre et muet, Mickiewicz dessinait sa silhouette immobile; Dante du Nord, il semblait toujours trouver « amer le « sel de l'étranger et son escalier dur à « monter ».

« Enfoncée dans un fauteuil et accoudée sur la console, était Mme Sand, curieusement attentive et gracieusement subjuguée. Elle donnait à cette audition toute la réverbération de son génie ardent, doué de la rare faculté, qui n'est réservée qu'à quelques élus, d'apercevoir le beau sous toutes ses formes de l'art et de la nature... Après avoir nommé celle dont l'énergique personnalité et le fulgurant génie ont inspiré à la frêle et délicate nature de Chopin une admiration qui le consumait, comme un vin trop capiteux détruit des vases trop fragiles, nous ne saurions faire sortir d'autres noms de ces limbes du passé. »

Contentons-nous d'évoquer ces nobles souvenirs et oublions le reste, les faiblesses, les orages du cœur, les désillusions. Le musicien et l'écrivain ne sont plus; souvenons-nous seulement que l'un a écrit de belles pages et que l'autre a composé avec sa souffrance des morceaux qui vivront toujours!

Les connaisseurs ont beaucoup discuté sur la façon d'exécuter les œuvres de Chopin. On s'attriste en pensant que le musicien, tout en nous laissant ses pensées immortelles, a emporté avec lui au tombeau une bonne part de son génie, la meilleure de sa personnalité artistique. On éprouve ce regret en entendant parler de ce jeu merveilleux de Chopin que nous n'avons pu admirer par nous-mêmes. Il faut des artistes délicats pour faire revivre l'idéal du compositeur, et nous donner, par une exécution supérieure, une émotion supérieure aussi, une émotion qui prend place dans nos souvenirs et reste pour notre esprit un reflet du grand art.

Pour bien interpréter les grands musiciens, comme Chopin, comme Beethoven, comme Bach, comme le divin Mozart, il faut non seulement les comprendre, mais il faut les aimer, étudier leur vie, savoir quelles furent leurs joies, leurs souffrances, et se reconnaître un peu soi-même dans cette noble existence qui n'est plus, dans ce beau génie qui a mérité le laurier de la gloire.

Il en est des musiciens comme des poètes. Dans leurs strophes, dans leurs poèmes, nous reconnaissons le sentiment qui a fait battre notre cœur, l'espérance qui nous a ranimés, l'indignation parfois qui nous a saisi l'âme, la tristesse qui nous a envahis, et par ce côté vivant de notre nature nous nous attachons à ces chantres mélodieux de l'humanité. L'un s'attendrira avec Racine, le poète des cœurs passionnés; l'autre, avec André Chénier qui, devant l'échafaud, faisait encore des vers; celui-ci préférera les richesses lyriques de Lamartine; celui-là, les évocations profondes de Victor Hugo; d'autres mettront au-dessus de tous le génie d'Alfred de Musset, qui a vécu tous ses vers avant de les écrire...

Au fond, ces préférences sont basées sur des affinités mystérieuses de notre être, et c'est notre pauvre vie humaine que nous retrouvons derrière nos admirations.

VII

Au mois d'avril 1839, Chopin et George Sand, après avoir passé l'hiver à l'île Majorque, revenaient à Paris, avec l'espérance d'y être heureux. Ce fut le meilleur temps de leur liaison.

Le musicien reprit ses occupations et son travail avec un surcroît d'activité. Ses œuvres, qui se succédaient, l'avaient classé définitivement parmi les maîtres célèbres et lui attiraient des faveurs marquées. Ainsi les compositeurs étrangers de passage à Paris tenaient à saluer l'artiste incomparable. C'est alors qu'il reçut successivement la visite de Schulhoff, de Lenz, de Moscheles. Ce dernier était à l'apogée de sa gloire. On a retrouvé, dans son journal, ses impres-

sions sur Chopin. Elles sont intéressantes.

Les deux compositeurs reçurent ensemble une invitation pour aller au château de Saint-Cloud, où se trouvait la famille du roi Louis-Philippe. Il s'agissait d'une réunion tout intime. Moscheles ne manqua pas de consigner dans ses notes cette visite mémorable.

Le lendemain arrivèrent des présents royaux. Moscheles reçut une précieuse cassette, et Chopin, une coupe d'argent artistement ciselée. On y avait fait graver ces mots : « Donné par le roi Louis-Philippe. »

Le soir, au dîner, George Sand voulut y boire et elle porta un toast aux deux artistes, aux *deux frères,* ainsi que l'avait dit Moscheles, et, comme on partait pour Nohant, Chopin décida que la coupe royale serait du voyage.

Il y aurait lieu de s'arrêter sur les différents séjours que l'auteur de la *Marche funèbre* fit dans le Berry. Une amie du maître et son élève, amie aussi de George Sand, Mlle de Rosières, a justement laissé, à ce sujet, une correspondance précieuse. Elle aussi faisait partie des invités de Nohant, et elle était bien placée pour observer.

Bornons-nous à dire qu'il y avait pour tous, à Nohant, des heures douces et paisibles. C'est qu'on y aimait l'art et le beau sous toutes ses formes. On y admirait et l'on y exécutait des chefs-d'œuvre. Sur ce terrain de l'art, il y avait accord unanime, et, devant son prestige, on oubliait les misères de l'humanité, la divergence des caractères, les blessures de l'amour-propre, les inquiétudes de la jalousie, les préoccupations de l'avenir.

Il y avait là Mme Viardot-Garcia, Eugène Delacroix, Liszt. Dans le salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc, on se réunissait pour passer la soirée.

Souvent George Sand lisait quelques pages qu'elle venait d'écrire et où l'on sentait comme le souffle d'une muse sacrée. Tantôt c'était Frédéric qui tenait ses amis sous le charme de ses compositions; tantôt c'était Liszt qui rivalisait avec lui.

C'est durant un séjour à Nohant que Chopin composa le *Prélude* en *do* dièze majeur, plusieurs Polonaises, des Nocturnes, et, gardons-nous de l'oublier, la *Sonate* en *si* bémol mineur, qui renferme la *Marche funèbre*, si impressionnante, si admirable, et dont le souvenir parfois obsède l'âme de ceux qui l'ont entendue.

En prêtant l'oreille à ces œuvres superbes, nous sommes bientôt conquis par le maître. Nous rentrons, nous descendons en nous-mêmes, et nous nous disons : j'ai éprouvé cette sensation, j'ai ressenti cette angoisse, j'ai vu luire ce rayon d'espérance!...

C'est là le cri de l'humanité. Pour nous l'arracher, il faut avoir du génie : il faut être un grand orateur comme Mirabeau ou Lacordaire, un grand poète comme Lamartine ou Alfred de Musset, un grand musicien comme Mozart, Beethoven ou Frédéric Chopin !

VIII

Un côté intéressant de la vie de Chopin, c'est celui du professorat. Le nombre de ses élèves a été considérable parmi les femmes du monde. Elles avaient des affinités avec l'élégance suprême de sa musique, et leur culture intellectuelle s'harmonisait avec la délicatesse de sa pensée artistique.

Citons la princesse de Beauvau, la comtesse Potocka, la princesse Radziwill, la princesse Czartoryska... On comprend, à ces noms, que George Sand dut être jalouse.

Parmi les élèves de Chopin, il faut citer encore Mlle Meara, Irlandaise de naissance, qui plus tard devint Mme Dubois. Toute jeune, elle se plaça sous la direction du maître polonais et ne tarda pas à lui faire honneur.

Dès 1844, Mme Émile de Girardin saluait l'apparition de ce jeune talent. Son éloge, dans le style du temps, nous apporte un reflet des élégances pari-

siennes d'autrefois, reflet pâli comme ces roses d'un frais bouquet qu'on conserve dans un livre, et qu'on retrouve, tout ému, après de longues années.

Chopin devait être fier des louanges accordées à son élève. Le pauvre artiste avait besoin de ces joies que donne la gloire, car les malentendus s'accentuaient entre George Sand et lui, et sa santé déclinait.

Les idées noires alors ne le quittent plus, et une toux suffocante ne cesse de l'abattre. Au physique, il sentait qu'il était un malade, et au moral il était désenchanté et perdait ses dernières illusions. Il ne croyait plus à l'amour partagé. Il était un pauvre être qu'on soignait par charité. Il se sentait humilié, vaincu et sans force pour rompre les liens qui l'étreignaient par toute la puissance du désir et toute la tyrannie de l'habitude. Nul ne saura ce que Chopin souffrit alors : il gardait son mal en lui, parce qu'il savait qu'il en était la principale cause.

Mais ces tourments intimes, ce dépérissement de ses forces physiques, cette lutte incessante entre la fierté, le devoir, la conscience, les scrupules et les instincts de l'humaine nature; ces meurtrissures du cœur, ces péripéties de l'âme, qui se juge, se condamne et se prend en pitié, tous ces sentiments divers se trahissent dans les œuvres que le génie du grand artiste jette, à cette époque, comme un cri de détresse à la vie.

La mort, hélas ! passe dans ces œuvres avec ses terreurs et ses visions funèbres. Elle lui ravit des êtres qu'il aime, son ami Matusezwski, son vieux père qui expire au loin, sans qu'il ait pu l'embrasser une dernière fois. Il est entouré de ces affres sombres, et, par une révolte de sa jeunesse, de son cœur, il voudrait vivre, il voudrait être aimé surtout. Vain espoir ! La réalité ne lui montre que lassitude, ennui, impatience de s'affranchir d'une liaison devenue la plus triste des sujétions.

En 1847, George Sand publia un roman, *Lucrezia Floriani*, qui amena une rupture définitive. Dans le héros du livre, qui s'appelle le prince Karol, et qui est un homme maladif, fier et jaloux, le monde et la critique crurent reconnaître Chopin. Ce fut pour celui-ci un coup terrible.

George Sand protesta contre ce qu'elle appelait une lâche perfidie. « J'ai tracé, dit-elle, dans le prince Karol, le caractère d'un homme déterminé dans sa nature, exclusif dans ses sentiments. D'ailleurs le prince Karol n'était pas un artiste, c'était un rêveur, et rien de

LE TOMBEAU DE FRÉDÉRIC CHOPIN
AU PÈRE-LACHAISE

plus. N'ayant pas de génie, il n'a pas les droits du génie. »

Néanmoins, l'impression ressentie par Chopin était devenue une blessure qui ne se ferma point. Au mois de juillet de cette année 1847, il quitta George Sand et ne voulut plus la revoir.

Il se portait lui-même un coup mortel; mais il l'acceptait dans ses conséquences. Il était résigné à tout. Durant deux mois, en effet, après une crise nerveuse effroyable, il resta suspendu entre la vie et la mort. Les soins d'un médecin dévoué lui rendirent cependant un peu de force; mais Chopin était atteint trop profondément et par la maladie et par le chagrin, pour surmonter la crise. Il devait y succomber bientôt.

Au mois de mars 1848, dans un salon ami, le hasard remit en présence l'écrivain de *Mauprat* et l'auteur de la *Marche funèbre*. Ce fut George Sand qui alla la première à celui-ci. Elle lui tendit la main comme pour une réconciliation. Chopin tressaillit, une pâleur livide se répandit sur son visage amaigri; son regard croisa le regard repentant de celle qu'il n'avait pas revue depuis leur séparation, puis il se détourna et quitta le salon.

Mme Sand parle de cette dernière entrevue dans son ouvrage : *Histoire de ma vie*. Voici ce qu'elle dit :

« Je le revis un instant... Je serrai sa main tremblante et glacée. Je voulus lui parler, il s'échappa. C'était à mon tour de dire qu'il ne m'aimait plus. Je lui épargnai cette souffrance, et je remis tout aux mains de la Providence et de l'avenir. Je ne devais plus le revoir. Il y avait de mauvais cœurs entre nous. Il y en eut de bons aussi, qui ne surent pas s'y prendre. »

Ainsi finirent les relations de la femme supérieure qu'était George Sand et du musicien de génie qu'était Chopin. L'âme éprouve je ne sais quelle tristesse particulière, devant ce roman vécu de deux cœurs qui étaient faits pour s'admirer, mais non pour s'unir.

C'est le cas de rappeler le mot bien connu : Les heureux n'ont pas d'histoire! Cette liaison, cette rupture firent couler beaucoup d'encre, à l'époque. Les uns accablèrent George Sand, les autres mirent les torts du côté de Chopin.

A quoi bon ces disputes? Elles n'ont qu'un intérêt bien inférieur, et, si j'ai parlé des relations de la célèbre femme de lettres et du compositeur, c'est qu'il était nécessaire de le faire pour bien comprendre l'œuvre de ce dernier.

Chopin est un artiste d'intimité, d'émotion pénétrante, de délicatesse suprême, de tendresse douloureuse et infinie. C'est le devoir de l'analyste et du psychologue de chercher et d'indiquer la source de ces qualités multiples, de cette puissance, de ce prestige. La vie de Chopin doit être connue de quiconque veut le comprendre et l'interpréter, et c'est pourquoi j'ai cru devoir écarter un peu le voile de sa liaison fameuse avec George Sand.

Et d'ailleurs, comme je l'ai dit déjà, qu'importe de savoir qui a eu raison, qui a eu tort? Qu'importent les misères de l'humanité pour l'intelligence avide de ce qui est grand, de ce qui est beau, de ce qui doit justement l'arracher aux banalités de l'existence?

L'essentiel pour nous, c'est de nous trouver en présence d'œuvres magistrales qui nous empoignent, qui fassent passer en nous le frisson divin du grand art, et qui parent notre vie d'un reflet de beauté et d'éternelle jeunesse.

Eh bien, ce bénéfice de l'art, nous l'avons par George Sand, qui a laissé des pages si harmonieuses, qui a décrit avec tant d'éloquence les grâces de la nature... Nous l'avons par Chopin, qui a mis dans sa musique une simplicité touchante, une élégance qui ne se dément jamais, et les plus sincères aspirations de l'être humain...

Voilà ce dont nous devons nous souvenir avant tout, devant ce couple prédestiné, qui reste grand, malgré les faiblesses passagères, et qui demeure

uni devant l'histoire, malgré les froissements et les malentendus.

IX

La fin de Chopin est émouvante et bien en harmonie avec son existence tout entière. Il mourut, comme il avait vécu, en artiste supérieur, et avec le signe du véritable grand homme.

Après sa rupture, il était allé à Londres, et là avait cueilli ses derniers lauriers. Il revint à Paris au mois de janvier 1849. Il lui restait encore huit mois à vivre. De ses fenêtres de la rue de Chaillot, il découvrait le beau panorama de Paris, la coupole des Invalides, la Seine, et, au loin, les collines de Sèvres et de Meudon... C'était alors un quartier où l'on respirait l'air libre des champs.

Chaque jour, le cher malade s'affaiblissait. Il avait dû abandonner ses leçons complètement. Aux derniers jours de septembre, il s'installa au n° 11 de la place Vendôme. Dès lors, ses jours étaient comptés. Les suffocations ne cessaient plus. Il demandait la mort, qui lui paraissait lente à venir.

Pour calmer ses tortures physiques par une occupation grave de l'esprit, il priait son élève le plus cher, Guthmann, de jouer quelques-uns de ses airs favoris, ou bien encore il se faisait lire certains passages du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.

Enfin, il se coucha pour ne plus se relever. Sa sœur accourut de Varsovie, la princesse Marceline Czartoryska, véritable sœur de charité, s'efforçait de prévenir les moindres désirs du malade.

A mesure que la crise suprême approchait, une résignation chrétienne emplissait son âme restée toujours croyante. Il avait foi dans la miséricorde infinie d'un Créateur tout-puissant et dans sa justice, et ses souffrances intolérables ne lui arrachèrent aucun murmure.

Le dimanche 15 octobre, Chopin entra en agonie. Comme le médecin s'efforçait de lui donner courage, il l'interrompit par ces mots : « C'est une rare faveur que Dieu fait à l'homme en lui dévoilant l'instant où commencera son agonie ; cette grâce, il me la fait maintenant ; ne me troublez pas ! »

Une dernière joie lui était réservée. La comtesse Delphine Potocka, son élève et son amie, prévenue de l'imminence d'une catastrophe, avait quitté Nice en toute hâte. Lorsqu'elle entra dans la chambre de l'agonisant, semblable à une vision séraphique de Dante, Chopin se souleva et l'on eût dit qu'un éclair illuminait ses traits décharnés : « C'est donc cela, dit-il, que Dieu tardait tant à m'appeler à lui ; il voulait

La Musique.

Fragment du monument de Chopin, par Georges Dubois, qui doit être érigé au parc Monceau.

encore me laisser le plaisir de vous voir ! »

Comme la comtesse, radieuse dans sa beauté et toute pâle d'émotion, lui faisait signe de se taire, il ajouta : « Je voudrais encore une fois entendre votre voix ! »

Comment ne pas satisfaire aux suprêmes vœux d'un mourant ? Delphine Potocka s'approcha du piano, et alors, dans la pièce silencieuse, sa voix s'éleva.

Selon les uns, elle chanta l'*Hymne à la Vierge,* de Stradella ; selon d'autres, un air de la *Béatrice* de Bellini, que Chopin affectionnait, et qui, pour un moment, sembla l'arracher à la stupeur mortelle où il était plongé. « Que c'est beau ! que c'est beau ! » répétait-il ; puis il tomba en syncope, et bientôt après il expira.

Les funérailles du maître furent célébrées à la Madeleine. Il avait demandé que le *Requiem* de Mozart berçât son dernier sommeil. On l'exécuta. Mme Viardot-Garcia et Castellan s'y surpassèrent. Quand Lablache entonna le *Tuba mirum,* un frisson parcourut l'assistance. Meyerbeer en personne dirigeait l'orchestre, et Lefébure-Vély tenait l'orgue. Il exécuta les Préludes en *si* mineur et *mi* mineur. A ce souvenir pour ainsi dire vivant du grand musicien, toute l'assistance éclata en sanglots.

Chopin fut conduit au Père-Lachaise, où il avait voulu reposer, à côté de Bellini. La première terre qu'on sema sur son cercueil fut cette terre polonaise que, dix-huit ans auparavant, il avait emportée dans une coupe d'argent, en quittant sa patrie.

Il nous resterait à porter un jugement d'ensemble sur Chopin, à constater son influence et à déterminer la place qu'il occupe dans le Panthéon de la musique.

Qu'il me suffise de dire qu'il a écrit son nom parmi les plus glorieux. Son prestige est de s'adresser à l'intimité profonde de l'être. Ceux qui l'exécutent, ceux qui l'entendent, reconnaissent dans ses accents l'idéal d'une vie de sentiment, chère à caresser : c'est la nostalgie de la perfection dans la tendresse, dans l'amour.

L'art de Chopin nous élève, nous grandit, nous transporte : c'est là ce qui assure sa gloire.

Il y a de longues années déjà, j'ai consacré à la mort si touchante de Chopin quelques vers que je tiens à citer en terminant. C'est l'hommage du poète, qui s'incline devant le sublime artiste :

Quand il sentit venir l'heure de l'agonie,
Chopin voulut entendre une dernière fois
Le chef-d'œuvre qu'avait admiré son génie.
Dans un suprême effort, de sa mourante voix :
« Que votre main pour moi, dit-il à son amie,
Sur le clavier sonore éveille encor la vie !
Que j'emporte du moins au fond de mon tombeau
Un souvenir heureux de mon triste voyage !
Que je ne meure pas sans avoir un lambeau
De gloire et de plaisir, sans laisser d'héritage
Aux rêves attristés des poètes futurs !
Que l'art divin, cherché durant mes jours obscurs,
Me serve de linceul ! Que le clavier résonne !
Je sens la mort qui vient et déjà m'environne !... »

Et l'amie, en pleurant, réveilla les accords
Qu'il aimait accoupler sur le tremblant ivoire...
L'artiste, ainsi témoin de ces touchants efforts,
Sentit autour de lui comme un frisson de gloire,
Comme un rayon de l'aube annonçant un beau jour ;
Son âme s'envola dans un élan d'amour !

Chopin mourut comme il avait vécu, en poète, en artiste, en homme d'essence supérieure. Il a écrit son nom à côté de celui de Mozart ; comme lui, il sera à jamais admiré et aimé.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

LES ÉCOLES MILITAIRES EN ALLEMAGNE

Le mode de recrutement des officiers en Allemagne diffère très sensiblement de celui qui existe chez nous ; à vrai dire, il en est l'antipode, car il est essentiellement aristocratique.

En France, le fils du paysan, de l'ouvrier, du plus modeste employé, peut arriver à l'épaulette. En Allemagne, elle est réservée à une catégorie très restreinte de jeunes gens, et, de plus, elle n'est accessible à aucun sous-officier.

Il résulte de là que, recruté sur un ensemble moins considérable, le corps d'officiers allemand est plus homogène que le nôtre ; mais, en revanche, il présente fatalement une moyenne d'instruction et d'intelligence moins élevée. En effet, il tombe sous le sens que huit cents ou neuf cents jeunes gens, recrutés chaque année sur quinze mille ou vingt mille familles, ne peuvent offrir les mêmes garanties de cérébralité qu'un nombre égal pris au concours sur l'ensemble de toute une nation.

Les candidats officiers sont de deux natures : 1° les *Fahnenjunker* (anciennement ils portaient le nom d'*avantageurs*) ; 2° les cadets.

On pourrait croire, d'après ce simple énoncé, que ces deux origines soient très différentes ; il n'en est rien, car les deux catégories d'aspirants viennent à un moment donné se fondre en une seule et unique : celle des enseignes (*Fähnrich*).

LES FAHNENJUNKER

Le jeune homme qui désire être admis dans un régiment en qualité d'aspirant officier est soumis à l'acceptation du colonel et doit présenter un certificat constatant qu'il a suivi avec fruit la classe de seconde supérieure (*Obersekunda*) d'une certaine catégorie d'établissements scolaires.

Le colonel ne donne son consentement qu'après avoir fait une enquête approfondie sur l'honorabilité du jeune homme et de sa famille, et s'être assuré que cette dernière est en mesure de servir au futur officier, non seulement pendant son stage, mais encore pendant le temps qu'il passera dans les grades subalternes, une rente mensuelle assez élevée. Pour l'instant, cette pension est au minimum de 70 marks (87 fr. 50) par

mois dans les régiments d'infanterie de ligne occupant des garnisons modestes. Dans la garde — où l'on n'accepte pour ainsi dire plus que des jeunes gens nobles — et dans les régiments de cavalerie, les colonels imposent des chiffres parfois extravagants.

Une fois admis, l'aspirant sert dans la troupe, comme simple soldat, pendant cinq mois au minimum, et reçoit une instruction exclusivement militaire. Dans les premiers temps — mais cela dure quelques jours seulement — il est astreint à coucher dans une chambrée et à prendre part au repas de midi.

Si l'on est content de lui, on le nomme *gefreite* (appointé) au bout de trois mois ; à partir de là, il remplit les fonctions de sous-officier. Deux mois plus tard, il subit un examen à la suite duquel il reçoit le certificat d'enseigne et est proposé pour ce grade. S'il n'y a pas de place vacante, il est nommé *enseigne caractérisé,* puis envoyé dans une école de guerre.

Auparavant, les officiers ont eu l'occasion de faire connaissance avec lui ; ils l'ont admis à leur table, ont comblé certaines lacunes de son éducation première, l'ont initié à leur genre de vie et lui ont inculqué les sentiments de l'honneur et du devoir.

Après avoir suivi pendant neuf mois les cours d'une école de guerre, les enseignes passent l'examen d'aptitude au grade de sous-lieutenant ; ensuite, ils rentrent à leur corps et sont proposés pour officiers. Leur nomination par le roi est subordonnée à l'acceptation préliminaire du corps d'officiers.

LES CADETS

Les écoles de cadets ont, à fort peu de chose près, la même organisation que notre Prytanée de la Flèche.

Ce sont des collèges astreints à la discipline militaire et destinés à recevoir, en première ligne, les fils d'officiers tués à l'ennemi ou morts dans le service ; puis les fils d'officiers en activité ou en retraite, de personnes non militaires qui ont rendu de grands services au pays ou qui se sont signalées par des actes de courage, de dévouement, ou d'une autre manière. Elles sont au nombre de neuf en Prusse et sont respectivement situées à Kulm, Potsdam, Wahlstatt, Bensberg, Ploen, Oranienstein, Carlsruhe (Bade) et Gross-Lichterfelde. Les huit premières sont dites *inférieures ;* la neuvième, supérieure. Il y en a une en Bavière, à Munich, et une en Saxe, à Dresde.

Les écoles inférieures reçoivent des enfants de dix à quinze ans et embrassent les classes de sixième, cinquième, quatrième, troisième inférieure et troisième supérieure.

A leur sortie de la troisième supérieure, tous les cadets passent à l'école de Gross-Lichterfelde, où ils suivent les cours de seconde inférieure, de première inférieure et première supérieure, dont les programmes sont conformes à ceux des *écoles réelles de premier ordre* (ce qui répond à notre enseignement moderne).

Il existe enfin, à l'école de Lichterfelde, une classe dite *selecta,* qui reçoit les élèves les mieux doués et les plus travailleurs. Son programme est identique à celui des écoles de guerre.

L'ensemble des écoles forme le *corps des cadets* et est commandé par un général dont la résidence est à Berlin.

Tous les ans, à la date du 1er avril, a lieu le grand mouvement dans les écoles de cadets. Ceux qui ont terminé leurs études à l'école supérieure passent dans les régiments comme sous-lieutenants, enseignes ou simples soldats. Inversement, les élèves de troisième supérieure des écoles secondaires entrent à celle de Lichterfelde, et enfin les jeunes cadets sont admis dans les écoles secondaires.

Le corps des cadets reçoit des élèves dits *pensionnaires,* qui payent une rétribution annuelle de 975 francs, et quelquefois, mais très rarement, des élèves étrangers. Du reste, le prix de la pension, beaucoup plus élevé pour ces derniers, se monte à 1 875 francs par an.

LE KAISER RECEVANT AU PALAIS LA DERNIÈRE PROMOTION DES CADETS

La grande majorité des cadets ont des places dites du roi, en d'autres termes des bourses, lesquelles sont entières ou partielles. Suivant les cas, les parents ont à payer 112 fr. 50, 225 francs, 375 francs ou 562 fr. 50 par an.

Les élèves de chacune des écoles inférieures sont répartis entre deux compagnies; ceux de Lichterfelde, entre deux bataillons, forts chacun de cinq compagnies à cent élèves.

A cette dernière école, les élèves reçoivent une instruction à la fois militaire et scientifique. Ils font l'exercice, montent à cheval, tirent à la cible, etc., comme la troupe.

Chaque année, à la fin des cours, l'empereur se fait présenter les jeunes gens qui vont entrer dans les régiments. Au jour fixé, un train spécial les amène à Berlin. Toute la promotion se range dans l'une des salles du château : les élèves de la classe *selecta* à la droite, les chefs de bataillon et commandants de compagnie devant le front.

L'empereur, qui porte l'uniforme du corps des cadets, entre, reçoit des mains du colonel la situation des présents et ensuite passe lentement devant les rangs. Successivement on lui nomme les élèves; de temps à autre il s'arrête pour dire un mot aimable à l'un d'entre eux, lui demander des renseignements sur son origine, sa famille, ses projets d'avenir.

Une fois la revue terminée, il fait former le cercle et prononce une petite allocution qui provoque toujours le plus grand enthousiasme parmi ces jeunes gens.

LES CADETS-PAGES

Chaque année, au moment de la reprise des cours à l'école de Lichterfelde, le commandant du corps des cadets soumet à l'approbation du grand-maréchal de la cour une liste des élèves nobles suivant la classe *selecta*. Ces jeunes gens sont appelés à remplir les fonctions de pages dans les grandes cérémonies de la cour.

Il découle de là que messieurs les *Selektaner* doivent recevoir, à côté de leur instruction militaire proprement dite, une éducation spéciale. En effet, il est indispensable qu'avant de jouer leur rôle dans les solennités, ils sachent porter la traîne d'une robe, servir à table et s'acquitter, en un mot, d'un certain nombre de fonctions qui ne plairaient aux élèves d'aucune de nos écoles militaires françaises.

Esquissons très brièvement une cérémonie de ce genre.

Un prince étranger — mettons russe — est de passage à Berlin et un bal est donné en son honneur. Le grand-maréchal du palais expédie à Lichterfelde un certain nombre d'équipages de la cour pour ramener les élèves désignés.

Ceux-ci ont revêtu pour la circonstance le costume des pages royaux : souliers vernis, bas de soie blancs, jarretières en toile d'argent, culottes en casimir blanc (rappelons, pour la curiosité du fait, que le mot français *culotte* se traduit en allemand par *escarpins*...) et une sorte de justaucorps en drap ponceau bordé et soutaché de larges galons en argent, avec les parements des manches en velours bleu. Les poches de ce vêtement ont une profondeur extravagante et sont en *toile cirée*. Cette dernière disposition a été adoptée en vue de permettre à messieurs les pages d'emmagasiner les petits gâteaux que leur donnent les invités soucieux d'entretenir l'amitié.

N'oublions pas que ces jeunes gens si amateurs de friandises peuvent être nommés sous-lieutenants le lendemain.

Il serait téméraire d'affirmer que, malgré les nombreuses répétitions faites avant la cérémonie, ces messieurs s'en tirent toujours sans accroc. L'un d'eux, un jour, en servant l'impératrice Augusta — femme de Guillaume Ier — lui versa dans le dos une crème au chocolat. La souveraine, qui était une fort bonne personne, loin d'adresser un reproche au maladroit, puisa dans une assiette de petits fours placée devant elle et lui en remit une poignée en disant :

— Pour vous, monsieur (*sic.*)

Le feu Kronprinz, un très aimable homme au fond, ne perdait jamais une occasion de taquiner les malheureux pages et de les mettre dans de cruels embarras.

L'empereur Guillaume II, qui ne dédaigne pas de rire, est cependant beaucoup plus solennel que son père.

ÉCOLES DE GUERRE

Au moment de la réorganisation de l'armée prussienne, il avait été question un instant de créer une école de guerre unique sur le modèle de Saint-

Cyr; mais ceci aurait entraîné de grosses dépenses d'installation : on en vint donc à adopter le système actuel, savoir plusieurs écoles dirigées par un organe unique : *l'Inspection générale des établissements d'instruction et d'éducation.*

Les différentes écoles de guerre sont installées à Potsdam, Glogau, Neisse, Engers, Hanovre, Cassel, Anklam, Metz, Munich, Hersfeld et Dantzig. Chacune d'elles est commandée par un officier supérieur assisté d'instructeurs et de professeurs militaires et civils; les élèves y sont répartis en six *inspections* dirigées chacune par un lieutenant célibataire (4 lieutenants d'infanterie chargés des exercices, de la gymnastique, etc., et 2 lieutenants de cavalerie, instructeurs d'équitation).

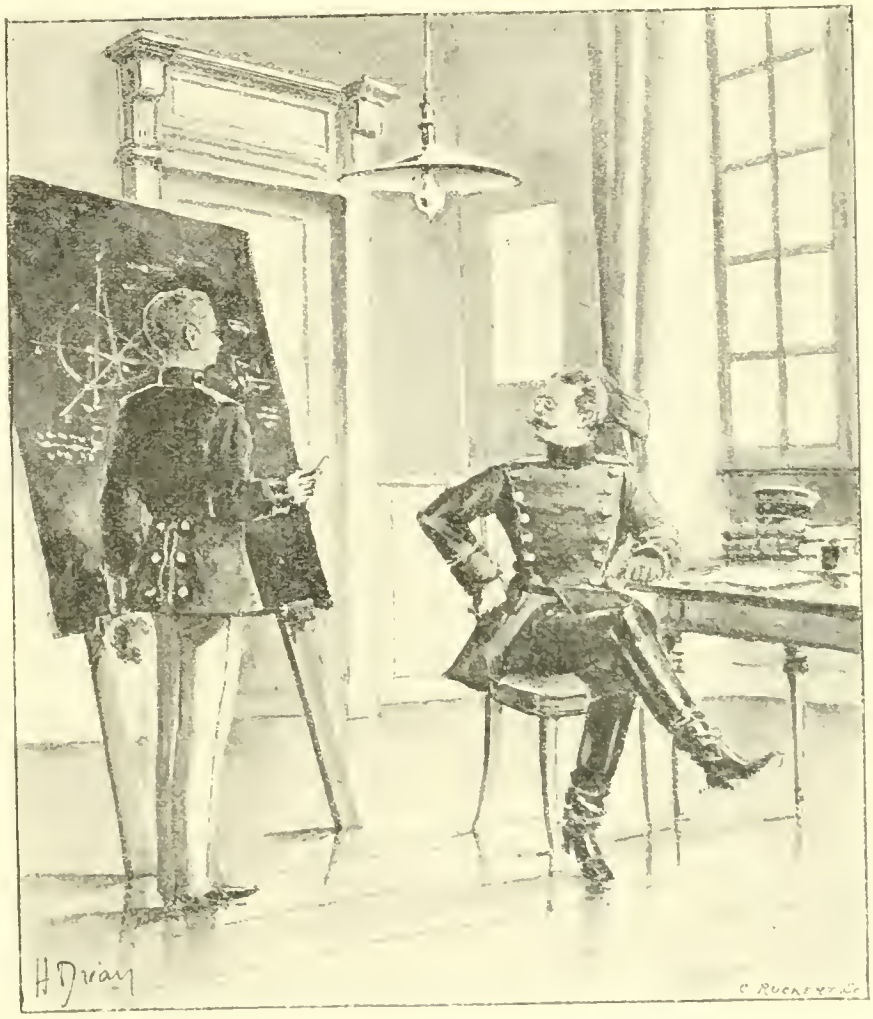
VIE INTÉRIEURE
ENSEIGNEMENT

Chaque *inspection* (groupe de 20 élèves) a son casernement relié au logement de l'officier. Les chambres (3, 4, 5 ou 6 places) sont occupées par des jeunes gens appartenant à toutes les armes. Les plus anciens sont chefs des groupes et les commandent. Ils secondent les officiers dans le service et pour le maintien de la discipline.

Les élèves peuvent sortir tous les jours (soir) jusqu'à une heure déterminée. Ils reçoivent de leurs corps d'origine l'habillement et la solde, et prennent leurs repas en commun, sous la présidence de l'officier de service. La bière est la seule boisson de table tolérée. Enfin ils ont un casino avec billard, salle de lecture, etc., etc.

L'instruction militaire est mutuelle : les fantassins instruisent les cavaliers et inversement.

A leur arrivée à l'école, les élèves subissent un examen écrit sur les matières suivantes : narration allemande, histoire (de 1640 à nos jours), arithmétique, français, géométrie et trigonométrie.



LA COLLE

L'enseignement porte : 1° sur l'artillerie et les armes portatives; 2° la tactique et l'organisation militaire; 3° la fortification (permanente et de campagne); 4° la topographie; 5° le français; 6° la correspondance militaire.

Pour assurer l'unité de doctrine dans l'ensemble des écoles, l'*Inspection générale* publie un certain nombre de

Leitfaden canevas des matières); de plus, l'inspecteur des écoles de guerre, qui a le rang de général-major, voyage d'un point à l'autre de l'empire et passe fréquemment des inspections minutieuses.

Signalons de suite une foule de particularités propres à ces écoles.

La durée des cours y est de neuf mois. De la sorte, chacune d'elles fournit quatre promotions en trois ans.

Chaque professeur n'a jamais devant lui plus de 20 ou 25 élèves. Le maître coupe fréquemment son exposé par des questions et s'assure ainsi qu'il a été compris.

Souvent il pose un problème à résoudre, séance tenante, par écrit, et oblige par suite les élèves à appliquer immédiatement à un cas concret les principes enseignés.

Il est formellement défendu aux professeurs de lire leur cours devant un auditoire passif. Chaque élève a toujours entre les mains son *Leitfaden*, muni d'intercalaires en blanc, sur lesquels il prend des notes. Les jeunes gens sont astreints journellement à un certain nombre d'heures d'étude dans leurs chambres. Leurs travaux écrits consistent dans ceux faits en classe et huit ou neuf autres qu'ils ont à rédiger en chambre, sans compter les journaux d'exercices pratiques, levés, dessins, croquis.

Tous les trois mois, ils passent un examen écrit et oral sur les matières enseignées dans le trimestre. L'épreuve orale est subie devant le commandant (directeur) de l'école, assisté du professeur. Le sujet de la composition écrite est corrigé par un autre professeur.

Chaque examen donne lieu à un classement.

A son arrivée à l'école, chaque élève reçoit un numéro connu de lui seul. Afin de n'humilier personne, les classements se font non point sous les noms des élèves, mais sous leurs numéros.

Le classement final a lieu à la fin du 3e trimestre; il est consécutif à des examens passés devant une commission mixte. Les élèves qui n'ont pas obtenu la note moyenne 5 (satisfaisant) sont renvoyés à leur corps ou peuvent être admis à redoubler.

D'après ce qui précède on voit donc que les candidats officiers, quelle que soit leur origine, se rejoignent à un moment donné pour recevoir la même éducation militaire dans l'une ou l'autre des écoles de guerre. Ceci n'est pas l'un des moindres facteurs qui aient contribué à donner au corps d'officiers allemand, prussien en particulier, une homogénéité si enviable.

L'ACADÉMIE DE GUERRE

L'Académie de guerre est destinée à fournir des officiers au grand état-major, à l'*adjutantur* (ensemble des aides de camp) et en même temps à donner une instruction supérieure à certains officiers qui rentrent dans les rangs de la troupe. Elle reçoit des officiers ayant servi pendant au moins trois ans dans leur régiment, non susceptibles de passer capitaines dans les cinq ans et qui ont été classés parmi les 133 premiers concurrents. La durée des cours est de trois ans. Tout officier qui s'est montré inférieur dans le courant de l'année est renvoyé purement et simplement à son corps.

AUTRES ÉCOLES

Les autres écoles militaires sont : l'école d'application de l'artillerie et du génie, située à Charlottenbourg; l'école d'application de cavalerie, à Hanovre; l'école de médecine, à Berlin; l'école vétérinaire, à Berlin; l'école de construction et celle de télégraphie, toutes deux à Berlin.

*
* *

Les cadets et les enseignes sont réputés en Allemagne pour leur joyeuse humeur, si réputés même qu'ils ont donné leur nom à une série de plaisanteries : *Kadetten* ou *Fähnrichsstreiche*.

Certains professeurs, qui n'avaient pas su prendre l'ascendant voulu sur

ces *baïonnettes intelligentes*, sont passés à la légende après avoir fait l'amusement de trente et quelques promotions. Tel, par exemple, le pauvre docteur Pefft qui enseignait la géographie aux généraux et colonels d'aujourd'hui.

Le malheureux, qui était sans défense aucune, avait peur de ses élèves. C'est tout dire. Un jour ils lui jouèrent le tour suivant, qui a d'ailleurs été imité, il y a une dizaine d'années, à Saint-Cyr :

Le docteur entre dans sa salle de cours et demeure stupide en voyant les bancs vides. Après un instant de réflexion, il sort, va chercher l'officier de service et revient accompagné de celui-ci. Mais tout le monde est à sa place, le nez plongé dans les cahiers. Il ne sait plus où donner de la tête, balbutie quelques excuses et reconduit le lieutenant jusqu'au bout du corridor. Lorsqu'il rentre, la classe est encore une fois vide. Il sort précipitamment, ramène le lieutenant... et trouve de nouveau chacun à sa place.

L'affaire se termina par une punition générale infligée aux élèves de cette classe... et la même comédie se renouvela quelques jours plus tard avec ceux d'une autre.

Les professeurs et instructeurs militaires ne sont pas toujours à l'abri des farces et petites vengeances de leurs brebis. On leur joue mille tours pendables : on noircit les boutons des portes qu'ils auront à ouvrir ; la nuit, on tend des ficelles en travers des corridors, etc., etc. : quelquefois même les plaisanteries dépassent les limites permises, témoin l'aventure de ce lieutenant instructeur, aujourd'hui chef de bataillon dans un régiment stationné sur les bords du Rhin.

Il avait découvert que certains des élèves fumaient... on sait où, et s'était promis solennellement de pincer les coupables. Un jour, faisant sa ronde habituelle de ce côté-là, il vit sortir de la fumée de l'un des réduits. Naturellement il se rua sur la porte, l'ouvrit précipitamment et cric ! crac ! le verrou fut poussé du dehors. Pendant quatre mortelles heures il demeura enfermé dans cette prison improvisée. L'autorité fit une enquête pour trouver les auteurs de cet acte d'indiscipline, mais toutes ses recherches demeurèrent vaines. Le lieutenant fut renvoyé à son régiment.

L'ARGOT DES ÉCOLES

Les écoles militaires allemandes n'ont rien à envier aux nôtres sous le rapport de l'argot.

Quelques-uns de leurs termes sont drôles, d'autres sont identiques à ceux employés chez nous.

Travailler avec ardeur (bûcher, *pomper*) se dit *ochsen* (*ochs* = bœuf). La salle de police s'appelle *der Kasten* (la boîte). Le ragoût de mouton, plat que les saint-cyriens dénomment indifféremment de la *Jézabel* (voir Athalie) ou du *cimetière*, les cadets le désignent sous le nom de *Leichensauce* (sauce de cadavres).

Toute observation faite par un supérieur est qualifiée de *Mist* (fumier), de *Blech* (fer-blanc) quand elle est écrite.

Pour tout le monde — officiers et cadets — l'Académie de guerre s'appelle *die grosse Bude* (la grande boutique) ; les bandes distinctives qui ornent le pantalon des officiers du grand état-major sont les *Intelligenz-Streifen* (les insignes de l'intelligence).

Contrairement à ce qui est d'usage en France, les élèves de Lichterfelde et des écoles de guerre ne se tutoient pas.

LES BRIMADES

Les brimades atteignent, dans les écoles de cadets, un degré inconnu dans les établissements similaires des autres pays.

Le conscrit doit se laisser donner des coups et des gifles sans broncher. Il est obligé d'astiquer les boutons et de cirer les chaussures des anciens. Gare à ceux qui dénoncent les camarades ! Une sévère raclée, qui leur est infligée par toutes les promotions, les guérit pour

toujours de l'envie de recommencer.

Parmi les brimades les plus usitées, il en est d'une sauvagerie révoltante, du moins si nous nous en rapportons aux dires de certains anciens élèves qui, d'ailleurs, les racontent comme des choses très naturelles.

Un écrivain militaire très connu, Hans van Dewall, nous enseigne ainsi qu'il suit l'art de réveiller un conscrit qui a le sommeil très dur, en étude.

« On prend un morceau de gomme elastique ; on le met sur la chaussure du dormeur, autant que possible à l'endroit du gros orteil et on l'allume. La gomme brûle avec une petite flamme d'un rouge très foncé. Tout à coup la victime se réveille en poussant des hurlements de douleur, se met à danser comme un derviche, retire ensuite sa botte et constate la présence d'une ampoule énorme... »

Une autre distraction, tout aussi spirituelle, consiste à infliger la *crapaudine* aux jeunes camarades. Voici en quoi consiste ce genre de divertissement :

« On lie les mains de l'élève avec des liens quelconques; ceci fait, on les lui passe par-dessus les genoux jusqu'au mollet et, pour les empêcher de remonter, on introduit un bâton dans le creux des genoux. Ensuite on laisse la victime pendant quelques heures dans cette situation. »

Ne serait-ce que sous ce rapport, nous avons, en France, une avance très sérieuse sur les Allemands.

P. de Pardiellan.

LES BUREAUX DE NOURRICES

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

C'est la loi commune : mais de combien d'applications particulières elle est susceptible ! Des sorts bien différents attendent l'enfant à sa venue au monde, selon les conditions de sa naissance et de ses parents.

Il semblerait tout naturel qu'à son entrée dans la vie il fût, selon la loi de tous les êtres, allaité par sa mère.

Cela se passe ainsi dans toute la famille des mammifères, depuis la baleine jusqu'aux chattes ; il faut excepter l'espèce humaine. On cite encore, dans la famille des oiseaux, des poules qui ont couvé des œufs de canard ; mais on prétend que, dans ce dernier cas, il y a erreur sur la personne.

La supériorité de la femme sur la poule est qu'elle fait sciemment le sort de son nourrisson. Ce sort n'est souvent pas enviable.

La littérature, habile enjôleuse, a su jeter quelque poésie sur le type de la nourrice. C'est un « emploi » plus difficile au théâtre que dans la vie. On cite le cas de Mlle Suin, qui, à la Comédie-Française, « s'est fait pendant vingt ans un certain renom dans l'emploi de *nourrice* et de confidente, dit Henri Monnier : il était impossible de s'acquitter de cet emploi, plus difficile que le vulgaire ne se l'imagine, avec une telle supériorité ; jamais, au grand jamais, je n'ai vu pareille Œnone ».

Les Grecs entouraient de vénération la femme qui les avait nourris de son lait, et, quoique ce fût une esclave, ils conservaient pour elle toute la vie un tendre attachement ; la nourrice faisait partie de la famille. Ce détail de mœurs s'est reflété dans le drame comme dans l'épopée. La reconnaissance d'Ulysse par sa nourrice, qui lui lave les pieds, dans l'*Odyssée*, est une des scènes les plus touchantes du poème. La nourrice de Phèdre n'est pas une simple confidente ; elle est intimement liée à l'action, c'est elle qui relève le courage abattu de l'héroïne. La nourrice de Juliette, dans Shakespeare, celle de Nérine, dans *Scapin*, celle de Joas, dans *Athalie*, et tant d'autres appartiennent à cette famille des *nourrices* littéraires qui forcent presque notre vénération, quoique une nourrice soit un être bien déchu.

Certes, il y a des cas de force majeure. Il faut bien l'avouer, le sang âcre et échauffé des Parisiennes est le plus grand obstacle à l'allaitement, — joint, chez les gens du peuple, à la nécessité pour la mère de se rendre à l'atelier, à l'usine ou au bureau, de séjourner comme domestique dans les familles bourgeoises. Ce sont là des nécessités auxquelles il faut se plier, comme aussi, pour les grandes villes, à l'exiguïté des logements.

Ainsi, à Paris, la cherté des loyers et des boutiques, dans les arrondissements du centre, a pour corollaire l'envoi plus fréquent des nouveau-nés en nourrice ; la moyenne y est de 40 pour 100, près de la moitié.

Elle n'est que de 15 pour 100 dans les quartiers excentriques, où le loyer est moins cher, où l'on n'a pas les moyens de payer l'élevage, et où l'on a, par contre, une faculté plus grande de compression pour s'entasser dans des logements étroits.

S'il est quelqu'un qui soit plus blâmable que la mère renonçant sans nécessité à allaiter son enfant, c'est la nourrice qui la décharge de ce soin. C'est un être qui se dégrade, la femme qui renonce à son enfant pour vendre son lait, et ce profit est honteux.

Quel métier plus pénible que celui de la nourrice sur lieu ! Il faut qu'elle abandonne pendant de longs mois son bébé, qu'elle ne revoit jamais, qui ne

la connaît pas, qui pleurera à son retour, en la prenant pour une étrangère et une intruse. Elle prête son lait, sa substance, à un enfant qu'elle quittera bientôt, au moment où l'habitude et l'allaitement auront créé chez elle comme un commencement d'amour maternel. A ce moment, la vraie mère dira à cette mère de louage :

— Allez ! retirez-vous ! c'est à mon tour d'élever ce petit ! Voici vos gages !

Ce serait un supplice intolérable si la nourrice était douée de quelque délicatesse.

Il est heureux pour elle qu'elle en soit dépourvue. Elle appartient pour l'ordinaire à une famille, à un village, à un pays où la « nourriture » est le métier commun, l'industrie locale. On ne songe même plus à sa bizarrerie, à sa monstruosité. De mère en fille, on l'exerce, sans réflexion : c'est dans le sang.

La nourrice professionnelle n'est plus qu'une commerçante rusée qui tire parti de sa denrée, qui est son lait. Elle lui cherche un bon placement, comme une femme ayant de beaux cheveux les vendrait à un coiffeur. Elle trafique de son corps, et ce n'est pas joli. Elle fait profit de sa situation, qu'elle exploite ; elle est une bête laitière à louer. On comprend qu'en Bretagne les curés des campagnes aient longtemps usé de leur influence pour empêcher les mères d'aller à Paris se placer comme nourrices ou chercher un nourrisson.

Dans la Nièvre et dans l'Orne, de tels conseils seraient perdus. La nourriture est l'industrie commune. On y compte, comme ailleurs sur la récolte. Chaque grossesse rapporte au bout de douze à quinze mois de placement un billet de mille francs et les cadeaux : c'est un revenu assuré, le bien-être au sein des familles.

Les bureaux sont les intermédiaires entre l'amateur et l'offre. Ce trafic doit être l'objet d'un contrôle scrupuleux pour ne pas devenir un péril national.

Au moment où le dernier recensement nous alarme sur notre dépopulation croissante, il est opportun d'en étudier un des facteurs les plus essentiels : la mortalité infantile, par manque de surveillance et par le fait des nourrices. Le Dr Lédé, dont les savantes statistiques donnent à ses travaux une grande autorité en l'espèce, a fait des relevés inquiétants. La situation s'améliore pourtant depuis la fameuse loi Roussel sur la protection des nourrissons.

* * *

Les bureaux de nourrices sont aujourd'hui des entreprises privées, sous le contrôle de la préfecture de police, pour le département de la Seine, et des préfets pour la province.

Il y a un préjugé contre eux. Ils sont d'une grande utilité et, s'il faut souhaiter un changement, c'est leur plein développement qui assurera une garantie à la salubrité publique.

Cependant les beaux jours des bureaux de nourrices sont finis ; le public s'en passe volontiers. Cette négligence constitue un danger public.

Ils ont à subir la concurrence de plus en plus grande des nourrices placées par relations, ou par les médecins de province qui proposent leurs créatures à leurs confrères de Paris et reçoivent encore une remise pour cette fraude. Quand le syndicat les surprend et les attaque, ils font la réponse du père de M. Jourdain :

— Nous rendons à nos amis, moyennant une légère rétribution, le service de leur fournir ce qu'il leur faut.

Beaucoup de familles vont aussi directement chercher la nourrice à l'asile, dans ces ouvroirs-refuges qui accueillent les femmes indigentes enceintes, et les gardent onze jours après les couches.

Il en résulte qu'un nombre excessif de nourrices ne se présentent pas à la visite et, comme les deux tiers des naissances vivantes de Paris sont envoyées en province, un chiffre trop peu considérable de nourrices est soumis à l'inspection, et trop de femmes inconnues emportent des nourrissons.

Les bureaux de placement rendent service à la préfecture. Ils sont des annexes de l'administration qui plongent au cœur de la société et y apportent le contrôle.

Examinons tour à tour le cas d'une *nourrice* prise par connaissance ou prise au bureau, et voyons de quel côté est l'avantage.

Voici d'abord la nourrice du bureau. Supposons qu'il s'agit d'une nourrice sur lieu, c'est-à-dire d'une femme qui sera installée dans la famille bourgeoise dont elle devient la pensionnaire, à charge de donner les tétées à la progéniture de ses patrons.

C'est une femme mariée, — les bons bureaux n'acceptent pas les filles, — que la meneuse a été chercher chez elle. Il faut qu'elle présente au bureau des papiers en règle, un certificat municipal du maire de sa localité, et un certificat médical qui doit être délivré par le médecin-inspecteur de la circonscription.

Le lendemain matin de son arrivée à Paris, elle est conduite à la préfecture de police pour y subir l'inspection médicale : on y constate son état de santé ; il faut qu'elle n'ait ni mal ni symptômes, qu'elle soit saine et vaccinée.

Le médecin de la préfecture de police palpe, retourne, sonde ; le sujet est déclaré sain ; c'est une bonne boîte au lait.

On lui en donne acte par certificat. La nourrice rentre au bureau, et n'a plus qu'à y attendre la cliente dont elle suppléera la mamelle paresseuse.

La préfecture de police exerce un contrôle draconien sur les bureaux de placement. On a, de ce côté, toute chance de garantie.

NOURRICE BRETONNE

Voyons, d'autre part, le placement par connaissance.

Une nourrice a été en place dans une maison bourgeoise, où elle a noué connaissance avec les domestiques, les fournisseurs. Elle est rentrée chez elle, quand sa nourriture a été terminée ; elle redevient mère et en informe ses amies :

— Tâchez de me trouver un nourrisson !

Les amies s'interrogent. La femme du cocher va avoir un bébé ; sa nourrice est toute trouvée, on la fait venir, elle emporte le poupon, et elle échappe à tout contrôle, eût-elle contracté un mal contagieux, fût-elle dans des conditions anormales ou malsaines.

Il est aisé de voir de quel côté est la garantie et pourquoi les bureaux sont en déclin.

La cause de cette déchéance est le surcroît de surveillance depuis la loi Roussel à laquelle nous arrivons.

Avant la guerre, les statistiques donnaient une mortalité annuelle de 120 000 enfants.

L'année terrible nous fournit la cruelle épreuve que le nombre des hommes constitue non seulement la richesse d'un pays, mais encore sa sauvegarde. On l'avait souvent dit.

M. Théophile Roussel transforma toute cette éloquence en action ; le 23 décembre 1874, sur son rapport, la loi sur la protection des enfants du premier âge, qu'il avait proposée, fut votée par l'Assemblée nationale.

Cette loi assurait la protection des enfants en bas âge, de par son premier article.

« Tout enfant âgé de moins de deux ans, qui est placé, moyennant salaire, en nourrice, en sevrage ou en garde, hors du domicile de ses parents, devient par ce fait l'objet d'une surveillance de l'autorité publique, ayant pour but de protéger sa vie et sa santé. »

Les articles suivants assurent dans le détail le sort des enfants et la surveillance des nourrices. Le texte est remis aux familles qui usent des bureaux.

* * *

C'est une triste existence que celle de la nourrice au bureau, — bête de louerie qui attend le client.

Ces bureaux sont tristes, exigus, sombres, au fond de quelque cour misérable, dans des quartiers noirs et populeux. Quelquefois un maigre jardinet s'étale sous les fenêtres des dortoirs, et rappelle vaguement aux pensionnaires la verdure des champs. Elles ont un jeu d'anneau ou de grenouille pour se distraire.

La plus belle pièce de la maison est le salon de réception, meublé de fauteuils en crépine rangés autour d'un guéridon chargé de brochures et d'une fleur dans un cache-pot. Au mur pend la lithographie célèbre des jeunes mariés : *Enfin seuls*, avec son pendant *la Jeune Mère*. C'est une attention délicate qui attendrit la clientèle.

De sa ferme ou de sa masure, la nourrice, recrutée par le meneuse, qu'on appelle « la marquise », est venue à Paris, emportant son enfant qui fait ainsi douze à quinze heures de chemin de fer pour ses débuts dans l'existence.

La meneuse l'amène au bureau, dont elle devient la pensionnaire. Mal nippée, peu vêtue, mal fournie d'argent, elle vit là piètrement. Elle est logée, mais non nourrie. Elle doit une redevance de 50 centimes par jour pour son logement, moyennant quoi elle trouve un lit au dortoir, une layette, et une pompe dans la cour pour se débarbouiller et laver les couches.

Chaque bébé a son berceau, — la loi l'exige, — où il se recroqueville et se détend à l'aise, la mode n'étant plus de ligotter les poupons dans des têtières et des bandelettes.

La nourrice en bureau va prendre ses repas dans quelque gargote voisine. Comme elle ne gagne rien, il faut viser à l'économie. Elle se contente de quelques poissons frits; elle boit de l'eau.

C'est le nourrisson, encore plus, qui pâtit effroyablement.

Le lait de sa mère si pitoyablement nourrie est faible; encore cette femme en est-elle très chiche par la peur que son sein ne soit épuisé quand la cliente se présentera et demandera l'essai.

Le nourrisson est soumis là à la pire épreuve.

Il faudrait pouvoir vérifier, avant de les enregistrer, les abus signalés par les journalistes peut-être hâtifs : la nourrice dénuée de ressources, ayant recours pendant ses sorties au vice de la rue, ou louant son enfant à des mendiantes. Rien n'est moins prouvé.

Cependant le législateur s'est préoccupé du sort du nourrisson laissé au village par sa mère qui est venue vendre son lait à Paris.

Une nourrice ne peut songer à se placer dans une famille que si son

propre nourrisson a atteint l'âge de sept mois.

S'il est plus jeune, il faut que la nourrice prenne elle-même une nourrice, pour que son enfant soit assuré d'être élevé au sein.

LE CHOIX D'UNE NOURRICE AU BUREAU

Jusqu'à sept mois, le biberon est défendu.

En général, la nounou placée à Paris, si son enfant n'a pas atteint la limite d'âge, paye une redevance mensuelle à une amie ou à une voisine qui allaite le petit abandonné.

Cette disposition de la loi a été vivement critiquée. Les directeurs de bureaux de nourrices, représentant les intérêts des familles bourgeoises, réclament l'abaissement de l'âge à cinq mois, et leurs motifs ne sont pas oiseux :

« Il est plus aisé, disent-ils, de sevrer le nourrisson à cinq mois qu'à sept mois, quand le changement de régime se complique des accidents de dentition, sans compter qu'à sept mois le poupon a déjà plus de connaissance et s'aperçoit davantage du changement. »

Ils ajoutent :

« Cette disposition de la loi est immorale. C'est une prime au décès, car la nourrice qui perd son enfant à quinze jours échappe à cette contrainte et à ce retard. C'est une prime aux riches, car la nourrice qui a quelque bien pourra payer une nourrice et se placer elle-même tout de suite ; l'indigente devra attendre les délais légaux, travailler

pendant ce temps-là pour vivre, aller à l'usine, se mal nourrir, se mal conduire, s'alcooliser, et le poupon sera mal soigné, mal entretenu, mis au biberon, avec toutes les chances de mort.

« C'est une mesure attentatoire à la liberté individuelle, puisqu'elle ôte à la mère sa libre action.

« Le bourgeois lui-même n'y trouve aucun profit, puisque la loi le force à prendre et à donner à son enfant, âgé d'un jour, un lait de sept mois, beaucoup trop fort. »

Telles sont les principales objections faites à la loi. Elles ne sont pas sans valeur; mais elles tombent d'elles-mêmes si l'on pénètre la pensée généreuse du législateur. Que lui importe le client? Il ne se préoccupe pas de savoir si la mère qui ne nourrit pas elle-même trouvera son compte. Il y a une personne plus intéressante que celle-là, c'est ce petit poupon que la nourrice laisse au village pour aller se placer en ville.

C'est celui-là qu'il importe de protéger et à qui il faut assurer jusqu'à sept mois le lait maternel : contre cette raison-là, tous les raisonnements n'obtiendront jamais rien.

* * *

Ce qu'il faut encore considérer, c'est le retour de la « nourrice sur lieu » dans son ménage.

Voilà une paysanne qui, durant dix ou quinze mois, a vécu comme on disait jadis « à planté »; il n'est souci ni tracas qu'on ne lui ait épargnés de peur que l'inquiétude ou le chagrin ne lui gâtât son lait et ne fît contre-coup sur la santé du bébé ; elle a été bien nippée; elle a passé ses après-midi à se pavaner, à exhiber ses beaux rubans dans l'avenue des Champs-Élysées, où elle tenait ses assises de papotages, entourée de ses payses et amies.

Elle a vécu de la vie des bourgeois aisés, bien nourrie, bien traitée, facilement familiarisée avec cette existence neuve pour elle, qui l'initie au bien-être et aux habitudes des gens riches.

Représentez-vous-la de retour au pays, dans l'humble demeure où son enfant ne la connaît ni ne la reconnaît, appelle « mère » une autre femme, où son mari lui paraît rustaud et balourd auprès des gens de Paris, où il va falloir vaquer à nouveau aux soins du ménage, de la cuisine, allumer le fourneau, laver la vaisselle, faire la soupe, aller à l'étable.

Elle se prend de dédain, de dégoût et n'a plus qu'une envie, qui est de revenir nourrir à Paris.

Quelle immoralité dans cette existence d'un ménage où l'épouse s'exile pendant des années loin du domicile conjugal, laissant livré à lui-même son mari, dont l'inconduite devient presque excusable !

Les années où le couple se retrouve réuni sont comme le rapprochement fortuit de deux inconnus qui n'ont rien en commun, ni les habitudes, ni les goûts, ni les désirs.

Prenons maintenant le cas du nourrisson que la nourrice a été chercher à Paris et qu'elle rapporte chez elle. Il faut, de la part de l'État, le plus minutieux contrôle pour assurer sa protection.

Sa nourrice reçoit ou est censée recevoir de fréquentes visites de l'inspecteur : la loi est négligée ou tournée, et il y a là des droits à maintenir et à soutenir.

En principe, la loi exige que toute personne qui reçoit un nourrisson chez elle moyennant salaire en fasse la déclaration à la mairie et se soumette aux visites médicales de l'inspection. Mais là comme ailleurs la fraude sévit d'autant plus aisément que la nourrice n'a pas eu recours aux bureaux.

Il y a des cas nombreux où la parenté de la nourrice, souvent invoquée, n'implique pas gratuité.

Le salaire est quelquefois déguisé.

Une femme de Nanterre élevait au biberon une nièce. Elle refusa l'entrée chez elle à l'inspecteur, parce qu'elle prétendait n'être pas salariée.

Elle l'était en fait.

Elle devait une somme d'argent à sa sœur et chaque mois de nourrice diminuait la créance.

Qui paye ses dettes s'enrichit, donc reçoit. L'inspecteur pénétra chez la récalcitrante.

Le cas se produit toujours pour la fille-mère placée nourrice et laissant son enfant à sa mère. Celle-ci, légalement, n'est pas la grand'mère de sa petite-fille, elle n'est qu'une étrangère et tombe sous le coup de la loi de protection.

Cette organisation a besoin d'être complétée ; il faut attribuer une indemnité suffisante aux médecins-inspecteurs ; l'abonnement à l'année est un leurre pour ceux qui le contractent, et il faut établir une indemnité basée sur la visite faite dans la commune du domicile du médecin-inspecteur, ou hors de cette commune.

Je me garderai d'avancer ici des faits non prouvés ; mais, enfin, je l'ai beaucoup entendu dire : les visites domiciliaires des médecins sont quelquefois négligées ; dans les campagnes, le docteur qui doit faire 3 ou 4 kilomètres pour aller visiter un nourrisson reçoit 1 franc pour ce déplacement ; il n'y va pas, parce qu'il n'est pas assez rétribué et il signe d'une fois les six ou sept feuilles des mois oubliés. Comme il est la terreur de la nourrice, celle-ci n'aurait garde de s'en plaindre ou de s'en aviser ; d'ailleurs, plus il la néglige et plus elle est satisfaite ; moins elle le voit, plus elle pense :

— C'est un bon garçon, il n'est pas gênant.

Il n'est pas dans la nature humaine de désirer et d'aimer le contrôle.

Si le docteur néglige d'aller faire à travers les champs une visite obligatoire qui ne lui rapporte que 1 franc, pense-t-on qu'il se dérangera si le bébé

LA VISITE MÉDICALE A LA PRÉFECTURE DE POLICE
(Tableau de José Frappa)

tombe malade et a besoin du médecin, quand celui-ci sait que sa visite ne sera plus payée du tout? Il y faudrait un altruisme dont tous ne sont pas coutumiers.

Ces visites sont nécessaires. Tant de dangers entourent le nourrisson : le biberon à tube, la bouillie prématurée, le lait non stérilisé, la négligence de la nourrice à avoir un garde-feu devant le poêle ! Quelques-unes en achètent un sur l'insistance du médecin-inspecteur, mais elles le laissent dans un coin, et quand la visiteuse se présente, il faut alléguer l'excuse banale du blanchissage ou de la lessive ; cependant il arrive souvent que l'enfant se brûle les mains.

ATTENDANT LA VISITE

La nourrice, en hiver, fait la lessive

dans sa chambre et empeste l'air que respire le nourrisson. Le plus souvent, elle est trop peu payée pour acheter du lait, et elle a hâte de remplacer cette nourriture coûteuse par des aliments solides, moins chers, qui blessent l'estomac de l'enfant. Ajoutez que celui-ci n'est pas vacciné, par le mauvais vouloir des parents, la plupart du temps.

Les mères se donnent quelquefois le plaisir de prendre pendant quelques jours leur nourrisson chez elles; ce changement d'air et de régime est déplorable. Il en va de même des visites que font les parents à leur enfant chez la nourrice, quand ils croient faire preuve d'amour maternel en promenant le nourrisson avec eux et en le bourrant de

LE MÉDECIN DE LA PRÉFECTURE

friandises. Les lendemains de visites maternelles sont toujours néfastes chez les nourrices et sont signalés par des embarras gastriques.

Les précautions les plus minutieuses sont nécessaires, et l'on tremblerait si l'on savait tous les dangers que risquent les enfants envoyés dans les villages : c'est comme si on les abandonnait.

Imaginez à présent le sort du pauvre petit qui reste à la charge de la nourrice sans que les gages de celle-ci soient payés.

Dans cette situation, la nourrice est partagée entre deux sentiments : la crainte de perdre ses gages si elle renvoie le nourrisson, et la peur de voir accumuler ses frais si elle se décide à le garder. Entre ces deux extrémités, elle prend le plus souvent un parti détestable : elle garde l'enfant de peur de se dessaisir d'un gage, et rabat le plus qu'elle peut sur sa nourriture et son entretien, pour ne pas ajouter outre mesure au chiffre de ses pertes.

Autrefois le législateur s'était préoccupé de ce cas. Tantôt on exerça la contrainte par corps, tantôt le bureau fut responsable.

Des associations charitables avaient un budget pour racheter et délivrer deux ou trois pères prisonniers pour mois de nourrice. On retrouve dans les comptes le prix du coutil employé pour fabriquer le sac dont on couvrait la tête du prisonnier afin qu'il ne fût pas reconnu sur le parcours de la prison du Châtelet à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois où s'opérait la délivrance.

Aujourd'hui l'État se désintéresse de cette question.

Il y a bien un article dans la loi, l'article 14 :

« Les mois de nourrice dus par les parents ou par toute autre personne font partie des créances privilégiées et prennent rang entre les nos 3 et 4 de l'article 2101 du Code civil. »

Mais cette disposition est illusoire ; une nourrice qui n'a rien ne saurait entreprendre un procès contre les parents qui n'ont rien non plus ou qui sont introuvables.

Elle est en droit de ne pas continuer une nourriture onéreuse et pénible ; elle prévient le directeur du bureau qui l'a embauchée et celui-ci a, de par la Préfecture de police, l'obligation de faire rapporter le poupon gratuitement par une de ses meneuses.

Il faut alors rechercher la mère qui, le plus souvent, n'est plus à son domicile primitif ; on ne sait où elle est. La femme qui ne s'est plus inquiétée de son enfant pour le visiter et payer ses gages ne se soucie pas, en général, de le retrouver. La nourrice fait office de l'ancien tour. Elle est le débarras.

Cependant le directeur du bureau ou son agent va de commissariat en commissariat réclamer la mère jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle est introuvable ; alors on constate « l'abandon » et le poupard est enfin versé aux Enfants assistés.

Depuis qu'il a quitté le village nourricier, porté par la meneuse, il a gagné la gare à travers les champs, quelquefois en plein hiver, par la neige et le gel ; la meneuse est à pied, et peut négliger de dorloter ou d'emmitoufler, comme ferait une mère, ce colis encombrant. Par la pluie et le vent, le petit arrive au chemin de fer, et c'est miracle s'il n'a déjà sa bronchite. C'est alors le voyage en wagon de troisième classe, dont on ne peut nier les mortels inconvénients, puis l'arrivée à Paris ; à tous les commissariats de police où la mère est réclamée, il faut présenter l'enfant ; celui-ci est donc trimbalé par tous les temps, car il ne choisit pas son jour, de bureau en bureau, jusqu'à la déclaration finale d'abandon qui coïncide souvent avec celle de décès. Des adultes même seraient exténués par ce régime. Les poupons y meurent comme des mouches.

*
* *

En regard de ce triste retour, mettez aussi la scène du départ.

Est-il un tableau plus lamentable que

ces convois de petiots rapportés par les meneuses au village? Vous les verrez dans les gares de Paris, à la gare de Lyon au train de dix heures vingt du soir, à la gare d'Orléans au train de minuit vingt. Chaque meneuse a un ou quelquefois deux poupons; faut-il se demander comment chaque petit sera soigné? Quelle hygiénique mesure de partir à cette heure de nuit, quand le thermomètre en plein hiver marque plusieurs degrés au-dessous de zéro, et que l'air glacé irrite le tendre épithélium de ces frêles et jeunes bronches! Enveloppés d'un mauvais châle, ils sont engourdis de froid, et on ne songe pas assez à quel supplice on les soumet! Ce pauvre petit vient d'être arraché à sa mère il y a quelques heures; celle-ci est demeurée attachée à une famille bourgeoise, où elle prêtera son lait, moyennant salaire, à un jeune maître qu'elle ne connaît pas. Et que devient son fils à elle? Entre les bras de la banale me-

AUX TUILERIES

neuse, il traverse les rues glacées, la cour de la gare où le vent fait rage, la salle d'attente où le calorifère entretient une chaleur lourde, les quais d'embarquement où règne le courant d'air; voici la meneuse avec son paquet humain installée dans le wagon de troisième classe en compagnie des autres commères de son espèce, meneuses qui rapportent au village l'enfant de la « nourrice sur lieu » restée à Paris, ou bien « nourrice à emporter » qui rapporte à son domicile le précieux et fructueux dépôt d'un nourrisson.

Le mode d'alimentation durant le trajet est en général défectueux. Peu ou pas de lait, de l'eau gommeuse (gomme arabique et eau), de l'eau sucrée, du sirop d'orgeat et de l'eau panée, de l'eau et de la farine lactée ou autre, mais jamais de lait, « qui s'aigrit en route », disent-elles; leur choix est en partie justifié par la difficulté de se procurer du lait dans les gares à un prix abordable pour les nourrices.

Il n'y a que trois biberons pour quatre enfants, au risque de communiquer au quatrième une maladie contagieuse.

Ces meneuses ne montent pas dans le compartiment des dames seules, le voyage n'y serait pas assez gai; elles choisissent, ces joyeuses commères qui ne sont pas de Windsor, des voitures mieux garnies de lurons qui feront passer le temps par leurs aimables grossièretés; ces gas fument, crachent; l'air est lourd, enfumé; il faut ouvrir la glace en pleine nuit. Le train est omnibus; les portières claquent à toutes les gares et insufflent un vent glacial dans cet intérieur empuanti du wagon mal éclairé; étonnez-vous d'une seule chose, c'est que le poupon arrive vivant. Que ferait-on d'autre, si on voulait s'en débarrasser?

Depuis 1891, sur réquisition spéciale, les nourrices peuvent quelquefois obtenir un wagon isolé. Au demeurant, il n'y a dans les compartiments aucune installation spéciale pour le couchage des enfants, et les conditions matérielles sont les mêmes que pour les voyageurs ordinaires. C'est un recul. L'ancienne carriole du meneur était plus confortable. Voici, à propos de ces transports, un cas par lequel la garantie fournie par les bureaux apparaît nettement. Des circulaires préfectorales enjoignent de ne laisser voyager que les nourrissons dûment reconnus par un médecin-inspecteur en état de supporter le déplacement; certaines Compagnies réservent même des wagons isolés de 2e classe aux nourrices munies de billets de 3e classe, mais ces mesures ne sont applicables que pour les convois partis d'un bureau de placement : elles sont lettre morte pour les nourrices par connaissance, que la protection n'atteint pas.

Comment se termine l'odyssée lamentable? Après douze et quinze heures de chemin de fer, la meneuse débarque le matin à la gare du village, et il lui reste encore quinze ou vingt kilomètres à faire en carriole avant d'être rendue à son hameau; la terre est dure, l'air est vif, les branches des arbres craquent sous le givre le long de la route, les champs sont rigides de gel, saupoudrés d'une « sucrée » de grésil, comme disent les paysans; dans les bras de la meneuse, l'enfant a froid, ses lèvres sont pâles, ses yeux clos, ses joues violettes; il se réveille pour crier, et ne reçoit d'autre consolation que le bout en caoutchouc d'un biberon rempli de sirop d'orgeat ou d'eau panée, faute de lait, — tandis qu'à la même heure, sa mère, nounou bien rentée, fait connaissance à la cuisine avec le personnel de la maison bourgeoise où elle est entrée, admire le valet de chambre, déguste un bol bien chaud de café au lait, et montre, en souriant, à la camériste les beaux rubans roses qui lui pendront dans le dos.

En 1870, quand Paris bloqué ne put ni recevoir ni renvoyer les enfants des nourrices, et qu'il y eut un arrêt dans ce va-et-vient, la mortalité tomba de 30 à 17 pour 100; l'année d'après, elle

remontait à 28 pour 100, tant les voyages sont mortels.

La question des nourrices est en bonne voie, et la mortalité infantile diminue.

Les petits poupons sont bien jeunes pour réclamer leurs droits à la vie, c'est à nous tous à prendre leur défense et à rappeler les égarés au respect de la loi.

EN WAGON

ce qui importe à l'arrêt de la dépopulation en France. Il y a encore fort à faire, à commencer par une application beaucoup plus stricte de la loi avec laquelle chacun en prend à son aise. Nous sommes, en France, amis de la légalité plutôt quand il s'agit de défendre nos droits que d'exercer nos devoirs.

Elle est l'instrument du salut : c'est folie au noyé de repousser du pied la planche.

Appliquez la loi, payez mieux les médecins et exigez d'eux des rapports plus sincères, des visites plus consciencieuses, des carnets signés à chaque fois et non en bloc, que les maires ne fas-

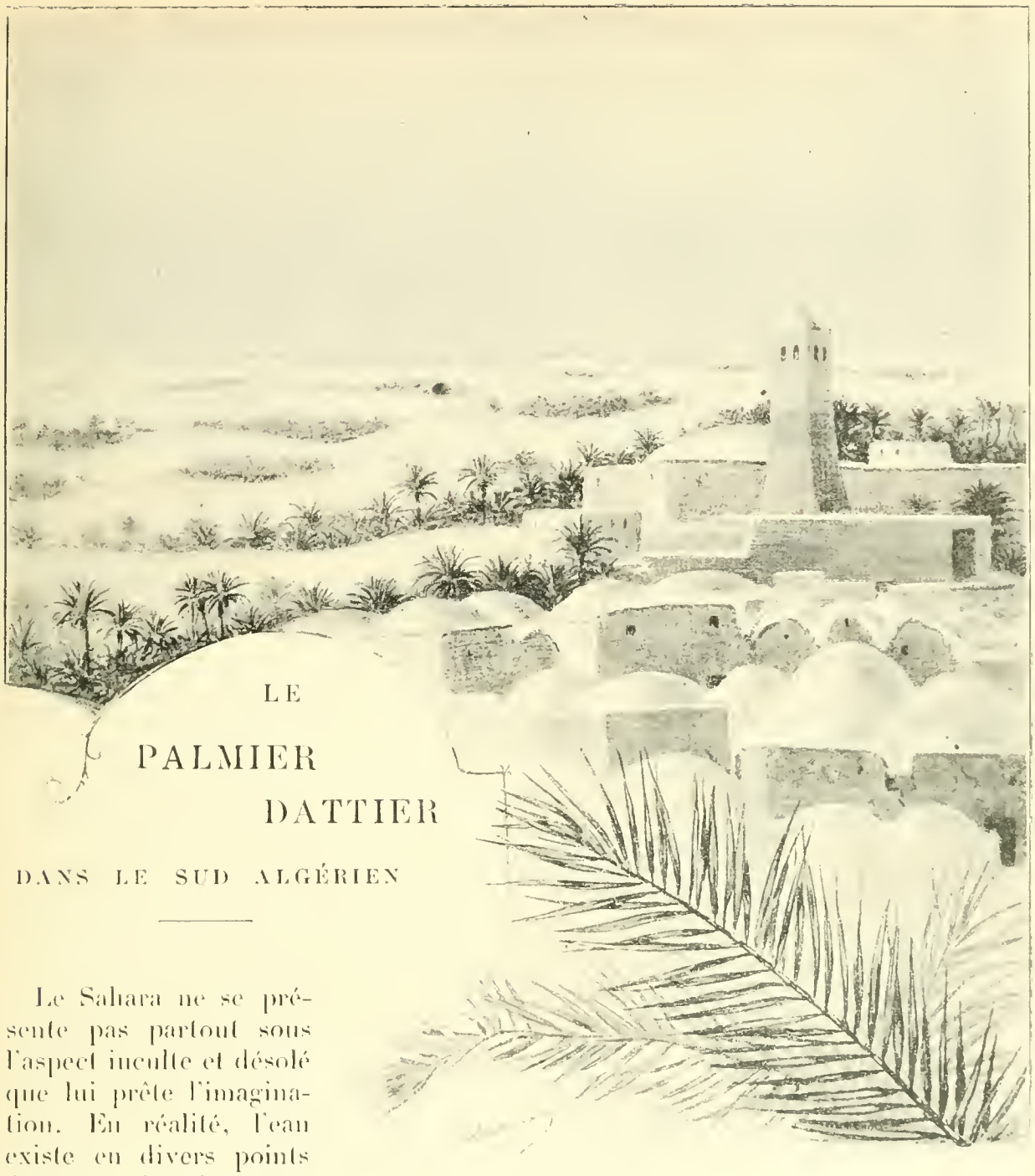
sent pas de la délivrance des certificats un instrument de politique, que les registres des maires soient à jour, que les papiers nécessaires soient délivrés à la nourrice avant qu'elle ait un nourrisson, et non après; ces mesures salutaires, jointes à quelques autres, comme la surveillance très étroite des bureaux de placement, assureront une diminution notable de la mortalité. Quant aux seize bureaux de placement de Paris, reconnaissons que leur fonctionnement, sauf la cherté de leur taux, ne laisse presque rien à désirer. Ce sont des maisons de verre où la préfecture de police exerce un contrôle sérieux et une salutaire terreur. Sans doute il y a encore à faire, le régime actuel est insuffisant; mais tout imparfaits qu'ils soient, les bureaux sont les fournisseurs les plus sûrs.

LE RETOUR DE SON ENFANT

LA NOURRICE SUR LIEU A PARIS

Une mère qui ne nourrit pas elle-même son enfant abdique une part de ses droits, et il n'y a que l'État qui ait qualité pour recevoir cette déshérence, pour exercer la surveillance des intermédiaires, le contrôle des préposés et la protection des victimes. Ce soin ne saurait être laissé à l'initiative privée et indépendante, dont l'intérêt est trop directement engagé pour assurer le dévouement. Le point capital, c'est d'empêcher que la « nourriture » puisse être une exploitation, que les poupons servent à une spéculation honteuse, au commerce du lait humain, aux fraudes mortelles, au massacre des innocents.

LÉO CLARETIE.



LE PALMIER DATTIER

DANS LE SUD ALGÉRIEN

EL OUED — OUED SOUF

Le Sahara ne se présente pas partout sous l'aspect inculte et désolé que lui prête l'imagination. En réalité, l'eau existe en divers points du pays de la soif, tantôt sous forme de lignes superficielles, tantôt à l'état de nappes souterraines. Aux endroits où la présence du précieux liquide a été constatée, les indigènes se sont groupés, ils ont édifié des villages (des *ksour*), en même temps qu'ils donnaient naissance à une culture spéciale, celle du palmier dattier. C'est ainsi que, d'un bout à l'autre de l'Algérie, s'étend, au sud des Hauts-Plateaux, une large bande de terrain parsemée d'oasis, dont les produits constituent l'un des éléments fondamentaux de la nourriture des Africains. Très saine, excessivement riche en principes nutritifs, d'un transport commode, et se conservant aisément d'une récolte à l'autre, la datte représente, en effet, une inappréciable ressource pour le sédentaire aussi bien que pour le nomade. L'usage de cet excellent fruit commence, au surplus, à se répandre beaucoup en Europe, et l'on peut prévoir le moment où, cessant d'être considérée comme une simple friandise, la datte entrera dans la consommation courante. Déjà son prix a baissé au point de devenir accessible aux bourses modestes, grâce aux plantations que des Français ont

entreprises, depuis quelques années, pour le plus grand profit de notre œuvre colonisatrice.

On a appelé la datte le froment du Sahara. La comparaison, parfaitement exacte, suffit à indiquer l'importance du rôle, à la fois économique, social et politique, que les oasis jouent dans la vie du désert. Cette importance justifie l'intérêt qui s'attache aux exploitations du sud algérien, au sujet desquelles nous allons entrer dans quelques détails.

***

Les secrets de la culture du palmier se trouvent résumés dans la formule qui prescrit de maintenir l'arbre « la tête dans le feu, les pieds dans l'eau ». La première de ces conditions devient facile à remplir dans toute l'étendue du Sahara, où la température demeure très haute du lever au coucher du soleil. En aucun cas l'excès de chaleur ne peut devenir un inconvénient; mais en revanche il est un minimum que l'on ne saurait dépasser impunément. Pour que la récolte mûrisse dans de bonnes conditions, on estime qu'il faut au sujet une température moyenne d'au moins 21 degrés au cours des huit mois de l'année (du printemps à l'automne) durant lesquels le travail de production s'accomplit. Au-dessous de cette moyenne, les fruits se nouent sans se développer, et la maturation ne leur donne ni la fécule, ni le sucre auxquels ils doivent leurs propriétés nutritives ainsi que leur saveur.

L'autre condition apparaît comme moins communément réalisable. Aussi a-t-on dû limiter les entreprises agricoles aux territoires possédant une nappe d'eau d'un accès relativement aisé. Ces territoires occupent, nous le répétons, une partie considérable du Sahara algérien.

Ne pouvant songer, dans cette étude rapide, à passer en revue la totalité des oasis de notre colonie, nous nous en tiendrons au sud de la province de Constantine, choisissant cette zone entre toutes parce que la production de la datte y est particulièrement active et que, grâce à la variété du régime de ses eaux, elle offre un spécimen des différentes façons de conduire la culture du palmier. A ce point de vue, il faut remarquer dans le sud constantinois deux régions bien distinctes, quoique voisines : la région de l'Oued Rir' et celle de l'Oued Souf.

Oued Rir'. — La région de l'Oued Rir', capitale Tougourt, est une des plus belles régions d'oasis qui existent au Sahara. Cela tient à ce qu'elle est une des plus richement dotées de toute l'Afrique en eaux artésiennes.

On désigne sous le nom d'Oued Rir' la vallée qui prolonge, dans la direction du Nord, la grande dépression saharienne de l'Oued Igharghar. Cette vallée s'étend sur une longueur de 130 kilomètres, depuis Bledet-Ahmar (au sud de Tougourt), point situé à 67 mètres d'altitude, jusqu'au chott Melrir, dont la cote se trouve à 13 mètres au-dessous du niveau de la mer. Là, sur ce parcours, s'échelonnent des oasis au nombre d'une cinquantaine, comportant un total approximatif de sept cent mille palmiers. Le pays, au début, ne comptait que des cultures indigènes; mais, ainsi que nous venons de le dire, depuis une vingtaine d'années des Européens ont entrepris, de leur côté, des créations semblables, lesquelles, conçues avec plus de méthode et un meilleur souci des espèces à propager, sont appelées à un très brillant avenir.

Les exploitations françaises existant à l'heure actuelle dans le sud constantinois sont, par ordre d'ancienneté :

1° *La Compagnie de l'Oued Rir'*, sous la raison sociale : Fau, Foureau et Cie;

2° *La Société agricole et industrielle de Batna et du sud algérien*, qui a à sa tête M. G. Rolland, ingénieur en chef des mines.

Grâce à ses eaux vives qui ne tarissent jamais et aux cultures dont son sol se couvre, on a pu dire de l'Oued Rir'

PLANTATION DE PALMIERS A SIDI JAHIA

que c'était une petite Égypte avec un Nil souterrain. La ressemblance persiste entre le tempérament des populations : d'une part, les *Fellahs;* de l'autre, les habitants de l'Oued Rir', les *Rouara :* les uns et les autres d'un caractère doux, les uns et les autres paisibles, laborieux et attachés au sol. Pour achever de peindre les naturels de la vallée algérienne, disons que leur peau, très foncée, et leurs cheveux crépus, les font, au premier abord, prendre pour des nègres, mais qu'en réalité ils appartiennent à la race blanche, puisqu'ils sont de descendance berbère. Si, par suite, le type primitif s'est modifié, cela tient aux alliances fréquentes avec les esclaves soudanaises amenées par les caravanes, alors que se faisait un trafic de chair humaine entre l'Algérie et l'Afrique centrale.

A côté de ces Berbères il existe, dans les parages de l'Oued Rir', des individus d'origine arabe, mais en quantité excessivement restreinte.

L'établissement des oasis procède d'un type pour ainsi dire invariable, qui est le suivant.

Les palmiers sont plantés en lignes parallèles que d'autres lignes parallèles viennent couper à angle droit, de manière à former une succession de carrés où le terrain demeure libre. C'est dans ces espaces que l'on pourra se livrer à des cultures accessoires (orge, luzerne, légumes, etc.), qui profiteront de l'irrigation du sol et aussi de l'ombre répandue par les dattiers et qui leur est indispensable sous ces latitudes brûlées par le soleil. Il va sans dire que l'emplacement a été, au préalable, mis en état par un défoncement profond et qu'il a été nivelé en vue de l'adduction des eaux et de leur écoulement. Dans les jardins indigènes les pieds se trouvent généralement trop rapprochés les uns des autres. Une étude raisonnée de la question a conduit les Européens à se limiter au chiffre de 200 palmiers à l'hectare, ce qui met les arbres à une distance moyenne de 7 mètres, suffisante pour le rendement et aussi pour l'ombrage nécessaire aux cultures que ces arbres doivent abriter.

Des *seguias* (rigoles) partent du puits le plus proche et amènent l'eau au pied de chaque sujet. Cette question d'arrosage est capitale pour la conduite d'une entreprise de cette nature, et elle doit varier, dans la pratique, suivant l'âge de la plantation.

Voici de quelle façon, d'après une notice publiée lors de l'Exposition universelle de 1889, elle est pratiquée dans les oasis de création européenne :

« Le jeune rejeton qu'on vient de planter a besoin d'eau souvent et à petite dose ; ses racines ne formant d'abord qu'une touffe, il suffit de remplir d'eau un trou ou godet, ménagé à la surface, autour du pied. D'où un système d'irrigation spécial : des canaux primaires ou secondaires d'amenée de l'eau

part une série de rigoles moins importantes, qui longent la série des files de petits palmiers ; vers chaque arbuste se détache une courte branche aboutissant au godet susindiqué.

« Mais au bout de trois ou quatre ans, les racines des jeunes palmiers, d'abord pivotantes, puis rampantes, se sont développées et ont pris de l'extension. Il faut alors en revenir à l'usage des indigènes qui consiste, quand on dispose d'une quantité d'eau suffisante, à irriguer les jardins à grande eau, en inondant la plus grande partie du terrain complanté d'une épaisseur de 5 à 6 centimètres de liquide. A cet effet la plantation est divisée en compartiments plans avec chicanes, étagés d'après les pentes de la surface, et l'eau est amenée successivement dans cette série de compartiments.

« L'écoulement des arrosages est organisé, autour de chaque puits, de manière que chaque quartier de plantation reçoive l'eau à des intervalles réguliers, pouvant varier de 5 à 10 jours dans des conditions normales et pour des palmiers déjà grands.

« On ne saurait poser de règle fixe à cet égard ; le desideratum est de donner assez d'eau, assez souvent, pour que le sous-sol conserve une certaine humidité, nécessaire à la végétation, malgré l'évaporation si active du climat saharien et malgré le drainage du terrain par les fossés d'écoulement. On considère qu'une moyenne d'irrigation de 0l,50 par palmier et par minute est désirable, surtout si l'on veut faire en même temps des cultures accessoires. A raison de 200 palmiers à l'hectare, cela correspond pour une année entière à un volume d'eau d'irrigation de 52500 mètres cubes par mille mètres carrés. Mais irriguer le palmier ne suffit pas. Le mal naît parfois de l'excès du bien, et il arrive dans les oasis sahariennes qu'une trop grande surabondance d'eau devient nuisible à la salubrité ainsi qu'à la végétation. En effet, les eaux stagnantes engendrent les fièvres paludéennes qui déciment les habitants de certaines oasis mal situées ou mal aménagées, et, d'autre

PUITS ARTÉSIEN FRANÇAIS DANS L'OUED RIR'

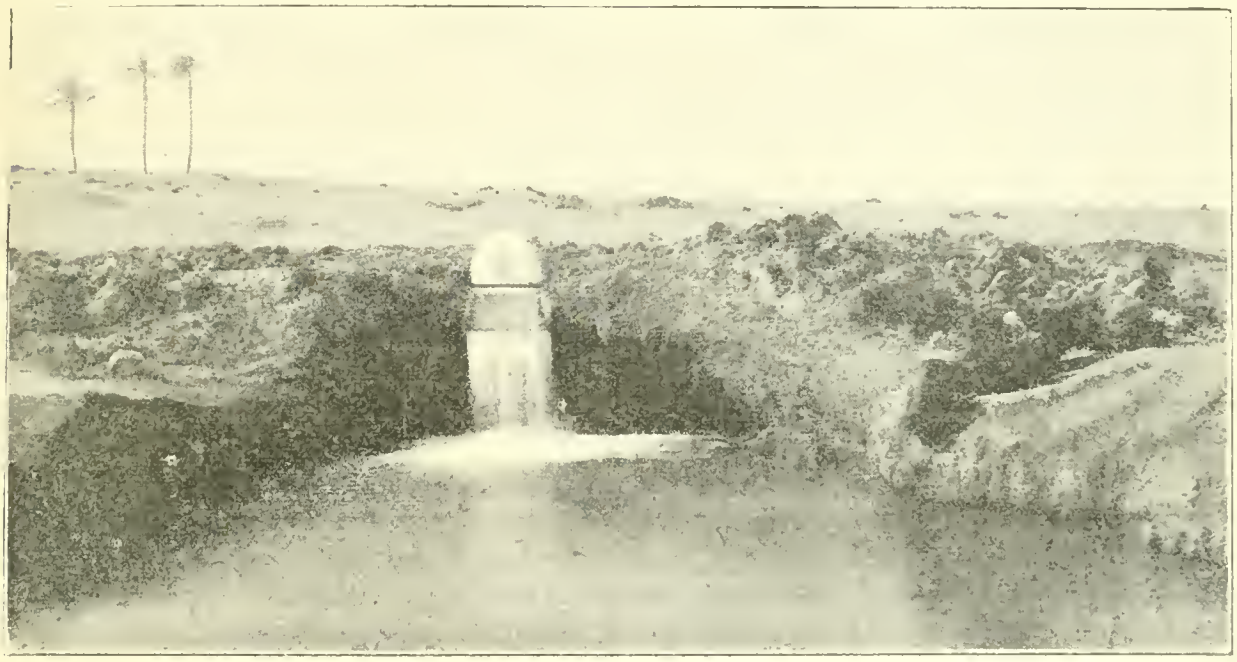
part, elles ne sont pas moins funestes à la santé du palmier, qui a besoin d'eau vive et ne saurait prospérer dans les bas-fonds trop humides sans écoulement. Aussi importe-t-il, dans les oasis irriguées à grande eau, de drainer le terrain au moyen de fossés, et de faire écouler sans cesse le trop plein des eaux d'arrosage loin des villages et loin des cultures. »

Dans l'Oued Rir' l'eau, ainsi que nous l'avons dit, est fournie par des puits jaillissants, dits puits artésiens. Les Arabes étaient jadis passés maîtres dans l'établissement des puits jaillissants, dont on prétend même qu'ils furent les inventeurs. Ce qui paraît certain, c'est que ces sortes d'ouvrages étaient en usage chez eux bien avant les forages de l'Artois qui leur ont donné leur nom. D'après la tradition, ils remonteraient même à l'an 742 de l'Hégire (1341 de notre ère).

Pour établir leurs puits, les indigènes creusent un trou carré et boisent les parois avec des troncs de palmiers non équarris. Si, au cours du travail, on traverse une couche importante de grès, le boisage cesse, et les travailleurs se contentent de forer un trou rond du diamètre de 1 mètre, jusqu'à la couche des sables aquifères.

Le sable est ensuite extrait en quantités aussi grandes que possible, de manière à pratiquer à la base de vastes chambres d'alimentation. On se rend compte du temps nécessaire à un travail de cette nature et des difficultés qu'il comporte si l'on songe que la nappe artésienne se trouve parfois à 80 mètres de profondeur.

Pour décrire le procédé employé par les *Rouara* pour creuser leurs puits jaillissants, nous ne saurions mieux faire que de reproduire les explications données à ce sujet par M. Jus, ingénieur honoraire des sondages du Sud et chargé de leur haute surveillance :



PUITS JUS DANS L'OUED RIR'

« Les *meallem*, chargés de la construction des puits, commencent par creuser une excavation de 3 à 4 mètres de côté, qu'ils prolongent jusqu'à la profondeur de la nappe d'infiltration sanmâtre (*el-ma-fessed*), qui varie entre 4 et 6 mètres.

« Les Arabes donnent le nom d'*el-ma-fessed* (eau mauvaise), non seulement à l'eau mauvaise, mais encore à toutes les petites nappes jaillissantes qui leur suscitent des difficultés dans l'exécution des puits pour atteindre un niveau inférieur. Cette excavation se remplit d'eau.

Les ouvriers l'épuisent avec des outres en peau de bouc. Tous les habitants des villages voisins coopèrent à ce travail, sans demander la moindre rétribution.

« Si les meallem ne parviennent pas à épuiser l'eau, ils abandonnent et se reportent à un autre point où ils espèrent être plus heureux.

« Lorsque l'excavation a été vidée, ils élèvent un boisage, à section carrée, de 70 à 90 centimètres de côté, en troncs de palmiers refendus longitudinalement et préparés en forme de cadres grossiers.

« Ces cadres, à peine équarris et assemblés, sont placés horizontalement. Les ouvriers remédient au mauvais ajustage des cadres entre eux au moyen d'un corroi d'argile damée, mélangée avec des noyaux de dattes et des matières ligneuses du palmier, qui, glissé entre ce coffrage et le terrain, forme un calfatage plus ou moins parfait.

« Ce boisage se prolonge dans toutes les parties du puits sujettes aux éboulements; pour le reste, les argiles compactes et les couches de gypse terreux présentent ordinairement une solidité assez grande pour se maintenir seules.

« Cette première portion du boisage effectuée, les meallem établissent, sur l'ouverture du puits, un échafaudage composé de deux troncs de palmier de deux mètres de hauteur, reliés au sommet par une traverse du même bois, sur laquelle sont enroulées deux cordes fabriquées avec le pédoncule ou les feuilles du palmier, destinées à remonter et descendre le couffin (panier en feuilles de palmier) que le travailleur doit remplir.

« Le meallem est assis au fond du puits, sans lumière, et, tout en chantant, il exécute son forage au moyen de la petite pioche à manche court, appelée *fas*, qui lui sert pour la culture de son jardin. Le fonçage est descendu ainsi jusqu'au point où se trouve, suivant l'expression des Arabes, la pierre qui recouvre la mer souterraine. Alors les habitants de l'oasis s'engagent à payer la *dia*, ou prix du sang, à l'ouvrier qui donnera le dernier coup de pioche pour livrer passage à l'eau.

« Cette dia est débattue entre les intéressés et varie de 800 à 1 600 réaux (un réal vaut environ 55 centimes), suivant l'épaisseur qui reste à creuser dans la couche.

« Lorsque les parties sont d'accord, un des meallem les plus habiles, attaché à une corde de la traverse, descend dans le fond du puits et pratique le trou qui doit livrer passage à l'eau.

« Bien souvent il arrive que l'eau sort avec tant de force par ce petit orifice que le malheureux ouvrier est roulé et asphyxié avant que ses compagnons aient pu le remonter au sol. »

Les puits indigènes présentent de nombreux inconvénients. D'une part, en effet, le coffrage pourrit et se désagrège à la longue, mettant en péril la solidité de l'ouvrage; d'autre part, les chambres d'alimentation se comblent, soit que des sables tombent par l'orifice, soit que des éboulements et un foisonnement se produisent dans la masse aquifère. Il leur faut donc des réparations et des curages fréquents. Cette dernière opération a même donné naissance à une industrie toute spéciale, celle des plongeurs ou *r'tassin*, gens qui forment une corporation à part, jouissant dans tout le Sud d'une véritable vénération. Elle leur vient des services qu'ils sont appelés à rendre chaque jour, comme aussi de l'habileté et du courage dont ils font preuve en allant travailler, au péril de leur vie, au fond de ces longs boyaux inondés.

Nous devons à M. Jus un tableau saisissant de la façon de procéder de ces spécialistes :

« Une première corde, fixée autour d'un des montants verticaux de l'échafaudage, descend au fond du puits, en suivant le milieu d'une paroi; son extrémité est munie d'une grosse pierre qui la tient fortement tendue.

« Une deuxième corde descend également dans le puits, en face de la première, le long de la paroi opposée; d'un

côté, elle porte le couffin destiné à recevoir les sables ; de l'autre, elle passe par-dessus la traverse horizontale fixée sur les montants verticaux de l'échafaudage.

« La brigade de r'tassin se compose ordinairement de quatre plongeurs et d'un chef, tous généralement phtisiques ou abrutis par l'abus du kif. Les plongeurs doivent être à jeun, et cette observation est rigoureuse, sous peine des plus grands dangers. Leur travail commence vers neuf heures du matin, lorsque le soleil est déjà haut sur l'horizon, et finit vers trois heures du soir, lorsque la fraîcheur commence à se faire sentir.

« Le r'tass qui doit faire le plongeon s'approche d'un feu assez vif allumé près du puits, se chauffe fortement tout le corps et se bouche les oreilles avec de la laine imprégnée de graisse de bouc.

« Ainsi chauffé et préparé, il se plonge dans l'eau jusqu'aux épaules, en se tenant avec les pieds contre la paroi du puits, fait des ablutions et sa prière ; puis tousse, crache, éternue, se mouche, aspire fortement deux ou trois fois et rejette l'air contre l'eau, en produisant un sifflement, dit adieu à ses compagnons, et enfin saisit la corde tendue et se laisse glisser.

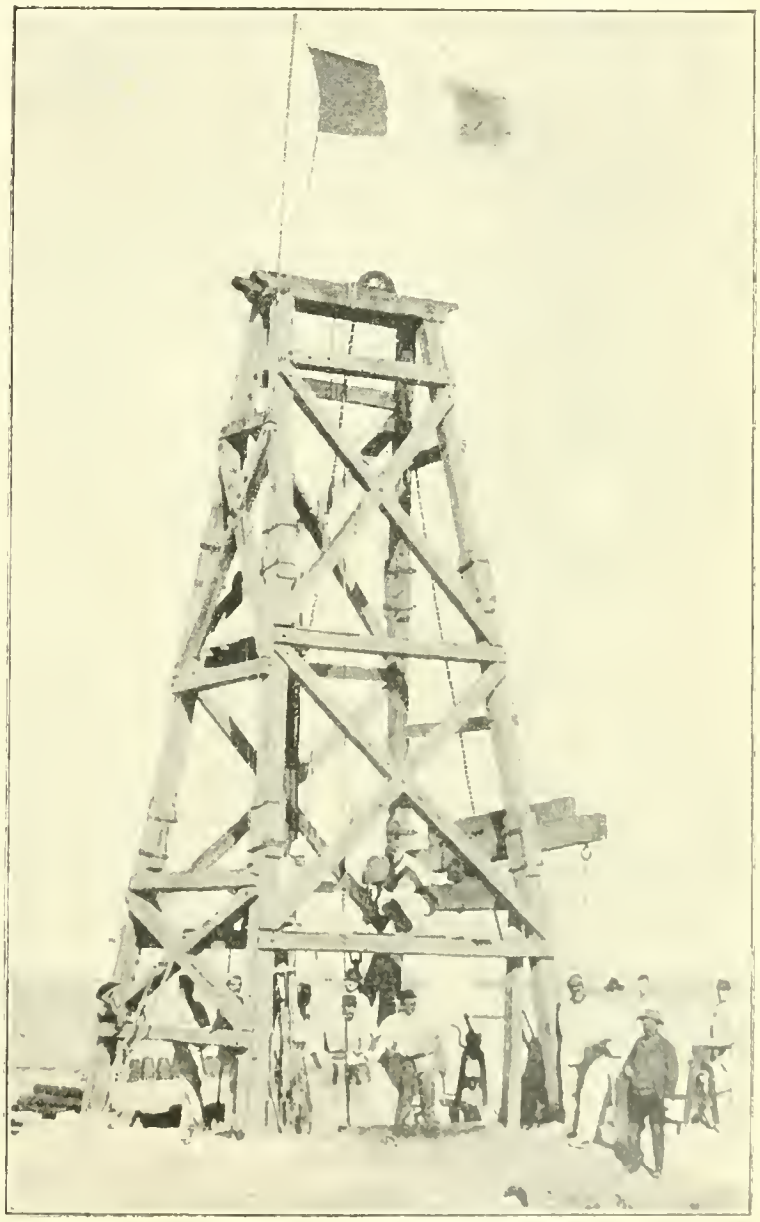
« Tout le travail se fait dans le plus grand silence. Les ordres se donnent par signes. On sent qu'on est en présence d'un danger imminent, et qu'à chaque instant le plongeur court le risque de sa vie.

« Le chef, assis au bord du puits, tient à la main la corde tendue afin d'exécuter les signaux qui lui seront donnés par le travailleur. Un deuxième r'tass tient également à la main la corde à laquelle est suspendu le couffin, et la maintient contre la paroi, afin qu'elle ne gêne pas celui qui descend.

« Une première secousse imprimée à la corde tenue par le chef indique qu'il faut laisser aller le couffin jusqu'au fond. Sur un signe du chef, le deuxième r'tass lâche la corde.

« Une nouvelle secousse indique que le couffin est plein et le travail terminé.

« Dès que le plongeur est arrivé au jour, ses compagnons l'embrassent, le sortent du puits et le conduisent près du feu. On retire alors le couffin de sable et un



FORAGE D'UN PUITS ARTÉSIEN
(Système français.)

nouveau r'tass s'apprête à descendre.

« L'immersion du plongeur dure de deux à trois minutes; il est rare qu'elle se prolonge au delà de trois minutes quarante secondes. Chaque r'tass fait de quatre à cinq plongeons par jour; or, comme le couffin peut contenir environ 10 litres, son travail est évalué à 50 litres de sable extrait, soit 200 litres pour la brigade.

« Il arrive quelquefois que le r'tass est suffoqué soit avant d'arriver au fond du puits, soit pendant son travail, soit pendant son ascension pour revenir au jour. Le chef s'en aperçoit immédiatement aux secousses imprimées à la corde, et, sur un signe particulier, un des r'tassin de la brigade se précipite au secours de son infortuné camarade.

« Le premier mouvement de celui qui a été ainsi sauvé est d'embrasser le sommet de la tête de son sauveur en signe de reconnaissance. »

LA RÉCOLTE DES DATTES

Cette institution des r'tassin tend à disparaître complètement, à cause des périls de la profession (nos enfants se ramollissent et craignent le danger, disent les anciens); par suite aussi de l'abandon de plus en plus général des puits indigènes.

A ces puits, en effet, l'administration substitue, pour les travaux qu'elle entreprend, ceux du système français, tubés en fer, d'une construction plus rapide et plus économique, d'une durée supérieure et d'un débit plus élevé.

Il n'y a pas lieu de décrire ici les procédés de forage au moyen de sondes en métal, auxquels on a recours, car ils sont les mêmes que ceux employés sur le continent, aussi bien pour les établissements de puits extérieurs que pour

les diverses études des couches du sol.

L'œuvre des sondages fut inaugurée dans l'Oued Rir' en 1856, c'est-à-dire au lendemain de la conquête du pays, et elle est venue redonner la vie à ce petit royaume de Tougourt, que les luttes intestines avaient dévasté, où, autour des villages en ruines, les jardins de palmiers dépérissaient, livrés à l'abandon. Depuis lors, des ateliers de sondage militaires n'ont cessé de fonctionner et, à l'heure actuelle, le débit total des puits atteint 130 millions de mètres cubes par an, soit environ le dixième du débit de la Seine aux basses eaux. La conséquence de cette amélioration a été de quintupler en trente ans la valeur des oasis, et de doubler la population vivant de leur culture.

C'est exactement le 7 juin 1856 que jaillit le premier puits de création française. L'effet fut considérable dans tout le Sud, et les marabouts baptisèrent l'ouvrage du nom de *Fontaine de la paix*.

De nos jours encore, chaque fois qu'un nouveau puits arrive à achèvement, c'est une joie débordante sur tout le territoire. Lorsque, sous le dernier coup de trépan, la colonne liquide se montre, la foule pousse des cris de joie : tandis que les hommes immolent une chèvre en guise d'action de grâces, les femmes se précipitent pour plonger dans la première eau leurs enfants, à qui ce bain doit porter bonheur, et pour imbiber des chiffons qui deviendront les fétiches du logis. Puis des tolbas viennent réciter sur place des versets du Coran, et la fête se termine par une brillante fantasia suivie d'une *diffa* générale.

Parfois même des poètes locaux s'inspirent de l'événement pour composer des chants à la gloire de Dieu et des Français.

FORÊT DE DATTIERS

Les puits artésiens, dont le coût moyen est de 3000 francs, sont exécutés pour le compte des tribus ou des particuliers. Les tribus en remboursent le prix au moyen de cotisations fixées par la djemâa et proportionnelles à la part d'eau (*nouhat*) utilisée par les propriétaires.

Une particularité de la nappe artésienne de l'Oued Rir' réside dans sa température, qui varie de 21 degrés à 25°,3. Dans ce court-bouillon, des poissons, des crabes vivent à l'aise, et il n'est pas rare d'en recueillir qui ont été rejetés sur le sol par la masse jaillissante. Ces animaux n'étant ni aveugles, ni décolorés comme ceux que l'on rencontre dans certaines grottes, on ne saurait voir en eux des échantillons d'une faune spéciale souterraine ; mais nous ne nous risquerons pas à des hypothèses sur leur provenance, les savants, eux-mêmes, ne s'accordant pas à ce sujet.

Oued Souf. — Située au nord-est de l'Oued Rir', la région de l'Oued Souf, capitale El Oued, est réputée entre toutes pour la qualité des dattes qu'elle produit en quantités considérables. Cependant les difficultés de l'exploitation s'y présentent particulièrement ardues.

Tandis que dans l'Oued Rir' le palmier, planté à la surface du sol, est irrigué quasi automatiquement par les puits artésiens, au Souf les jardins sont établis au fond d'immenses cuvettes creusées à bras d'hommes et atteignant jusqu'à 30 mètres de profondeur. Ici la nappe artésienne n'existe pas et ce serait une besogne trop longue que de puiser seau à seau l'eau nécessaire à l'irrigation. On tourne alors la difficulté, et puisque l'eau ne peut d'elle-même monter jusqu'au palmier, c'est le palmier que l'on fait descendre jusqu'à elle. Du fond du trou où il est installé, l'arbre n'a qu'à allonger ses racines pour atteindre la surface liquide où il s'abreuve au fur et à mesure de ses besoins. L'idée est assurément ingénieuse, mais son exécution exige une somme énorme de travail. On se demande comment l'indigène arrive à creuser ces énormes cuvettes, alors que, pour l'enlèvement du sable, il n'a, en fait d'auxiliaires, que les jolis, mais tout petits ânes roses particuliers au pays.

Il en vient cependant à bout ; couffin par couffin le sable est retiré, et bientôt un jardin s'élève — il serait plus exact de dire : s'enfonce — là où naguère le sol était nu. Le jardin une fois créé, s'il n'y a pas à s'occuper de son irrigation, il faut, en revanche, le défendre contre l'envahissement des sables qui, sous l'action des vents, auraient bientôt fait de reconquérir la place d'où ils ont été exclus. C'est une lutte de tous les instants, et à ce jeu on comprend que ni les *souafa*, ni leurs petits ânes roses n'aient guère le temps de se reposer.

Malgré les frais d'établissement et d'entretien qu'entraîne une telle façon de procéder, l'exploitation du dattier n'en est pas moins largement rémunératrice : aussi les jardins se comptent-ils nombreux. Et pourtant, quand on pénètre au Souf, on ne se douterait guère, à première vue, des plantations que le pays renferme. L'œil n'aperçoit qu'une immensité de sable jaune, un enchevêtrement de dunes, que ponctue çà et là, d'une tache verte, la tête d'un palmier plus élevé que ses congénères et émergeant au-dessus du sol. En presque totalité les arbres demeurent invisibles, et ce n'est qu'en parvenant au bord des trous qui les contiennent que leur présence se trouve enfin révélée. Et c'est une bien curieuse opposition que cette prospérité réelle du pays cachée sous l'apparence de la désolation et du néant.

Que ce soit dans l'Oued Rir', dans le Souf ou ailleurs, la façon de traiter le palmier est partout invariablement la même. Les sujets à planter s'obtiennent non par semis, comme l'on pourrait le croire, mais au moyen de boutures. Au pied des vieux arbres poussent des rejetons ; ce sont ces jeunes palmiers, ces *djebar*, qui, détachés avec certaines précautions de la souche mère, fournissent les éléments de la nouvelle plantation.

Si l'on a eu soin de conserver au djebar quelques racines, la reprise est assurée dans la proportion de 70 pour 100. Le rejeton pris sur l'arbre d'origine est non seulement de même variété, mais aussi de même sexe que cet arbre. On peut donc ainsi ne planter à coup sûr que des palmiers femelles, tandis que par les semis on obtiendrait 80 pour 100 de palmiers mâles, les 20 pour 100 restant se trouvant au surplus représentés par des sauvageons dont les fruits seraient sans valeur.

Mâle et femelle, venons-nous de dire. En effet le palmier dattier (*Phœnix dactylifera*) est un arbre dioïque, c'est-à-dire qu'il existe des sujets de l'un et l'autre sexe.

Les régimes de dattes fournis par les arbres femelles ne pouvant se développer qu'à la condition d'avoir été fécondés par le pollen des fleurs du palmier mâle, il est nécessaire de posséder, dans une plantation, quelques spécimens de ces derniers ; mais leur nombre n'a pas besoin d'être bien élevé, un mâle suffisant à assurer la récolte de 400 arbres femelles.

Au printemps, vers avril, le palmier montre ses grandes et belles grappes de fleurs blanches si jolies à l'œil, qui viennent de faire éclater la large gaine (la spathe) qui les tenait prisonnières. C'est alors le moment de procéder à la fécondation, opération au succès de laquelle les résultats de la récolte sont intimement liés et que, pour cette cause, les indigènes accomplissent avec toute la pompe d'une cérémonie. Dans les descriptions qui visent à l'effet, on représente l'indigène juché à la cime d'un palmier femelle et agitant au-dessus de ses régimes la branche de fleurs mâles qu'il tient à la main ; et tandis que le pollen voltige, l'homme, par des chants d'une mélopée étrange, appelle sur son œuvre la bénédiction d'Allah. En fait, il y aurait grave imprudence à opérer de la sorte, car, emporté au gré de la brise, le pollen risquerait fort de ne pas arriver toujours à destination. Aussi agit-on d'une façon moins théâtrale, mais assurément plus précise.

TRANSPORT DE RÉGIMES DE DATTES

L'ouvrier chargé du soin d'assurer la fécondation escalade le palmier femelle et dans chaque régime il fixe, au moyen d'une ligature, une branchette de fleurs mâles dont il s'est au préalable muni. Ce travail demande une certaine habileté, afin que le rameau fécondant soit placé à l'endroit le plus propice au résultat qu'il s'agit d'obtenir. Il est au surplus assez dangereux, à cause des longues épines qui hérissent les branches et dont les piqûres, toujours douloureuses, entraînent souvent de graves complications.

La récolte se fait à l'automne, et pendant plusieurs semaines la population tout entière de l'oasis est en mouvement. Aux hommes incombe le soin d'aller détacher les régimes qui se balancent aux branches extrêmes, tandis que femmes et enfants s'attaquent aux fruits placés à portée de la main. Du lever au déclin du jour, tout le monde est à l'ouvrage, cueillant, triant, jacassant, tandis que dans l'air passent sans cesse des vols de moineaux affolés par ce remue-ménage insolite, et que le long des sentiers cheminent à la file les petits bourriquets ployant sous la lourde charge qu'ils ont mission de conduire aux magasins de l'exploitation. Mises en sacs ou enfermées dans des caisses légères, suivant leurs qualités, les dattes sont alors dirigées à dos de chameau sur le marché voisin, qui, pour la région constantinoise, est la ville de Biskra.

CARAVANE DE DATTES

La longue énumération des nombreuses variétés de dattes qui existent serait ici sans intérêt. Bornons-nous à indiquer que ces dattes se rangent en deux catégories bien tranchées : les dattes molles et les dattes sèches. Dans la première, il convient de mettre hors de pair les *deglet nour*, qui par leur transparence, leur finesse et leur goût exquis constituent le fruit de luxe ; aussi sont-elles principalement désignées pour l'exportation. Puis viennent les *gharz*, très répandues en Algérie ; conservées soit dans des peaux de bouc, soit dans des sacs où elles s'agglomèrent en une masse compacte, les gharz servent à l'alimentation des indigènes des villes.

Les nomades, emportant avec eux leur nourriture pour plusieurs mois durant, ne sauraient s'accommoder de ces fruits mous et enduits de matière sucrée, qui s'écrasent et s'agglutinent. A leur intention on cultive la datte sèche dont la plus réputée, parce que la plus grosse et la plus nourrissante, est le *degla beïda*.

La datte est bien en réalité une ressource mille fois précieuse pour l'indigène, pour le nomade saharien principalement. Avec quelques poignées de degla beïda dans sa musette et une écuelle pour puiser l'eau rencontrée trop rarement en chemin, celui-ci accomplira des parcours invraisemblables, sans une défaillance. La datte lui tiendra lieu de tout, et il n'est pas jusqu'au noyau qu'il n'utilisera pour en nourrir son mehari, dont ce régime doublera la vigueur.

Le palmier — dont la durée d'existence est de cent ans — commence à donner des fruits vers la cinquième année. Cependant, ce n'est qu'au bout de dix ans qu'il devient d'un rapport réel. A partir de cette époque, et pendant quarante à cinquante ans, il donnera son maximum de production. Cette production, quelle est-elle ? Les chiffres sont ici variables, telle oasis produisant annuellement 10 kilogrammes de dattes par arbre, telle autre donnant douze régimes de 2 kilogrammes en trois ans, soit seulement 8 kilogrammes par année. La valeur de la datte varie de son côté, suivant l'espèce, entre 10 et 35 francs les 100 kilogrammes. Les conditions particulièrement favorables offertes par les plantations européennes, où l'on emploie les procédés les plus rationnels et où le choix des meilleures espèces est judicieusement pratiqué, permettent d'évaluer à 1 fr. 50 par an le produit moyen de chaque palmier, défalcation faite des frais de culture, soit un rendement net de 900 francs par hectare. On conviendra qu'il est peu d'entreprises agricoles capables de fournir de semblables résultats. Ces résultats s'augmentent encore de la valeur des cultures accessoires dont il a été question plus haut et de nombreux sous-produits.

ATELIER DE TRIAGE ET DE MISE EN BOITES DES DATTES

Le palmier ne se contente pas de procurer aux habitants des régions sahariennes la base de leur alimentation, sous mille autres rapports encore il est

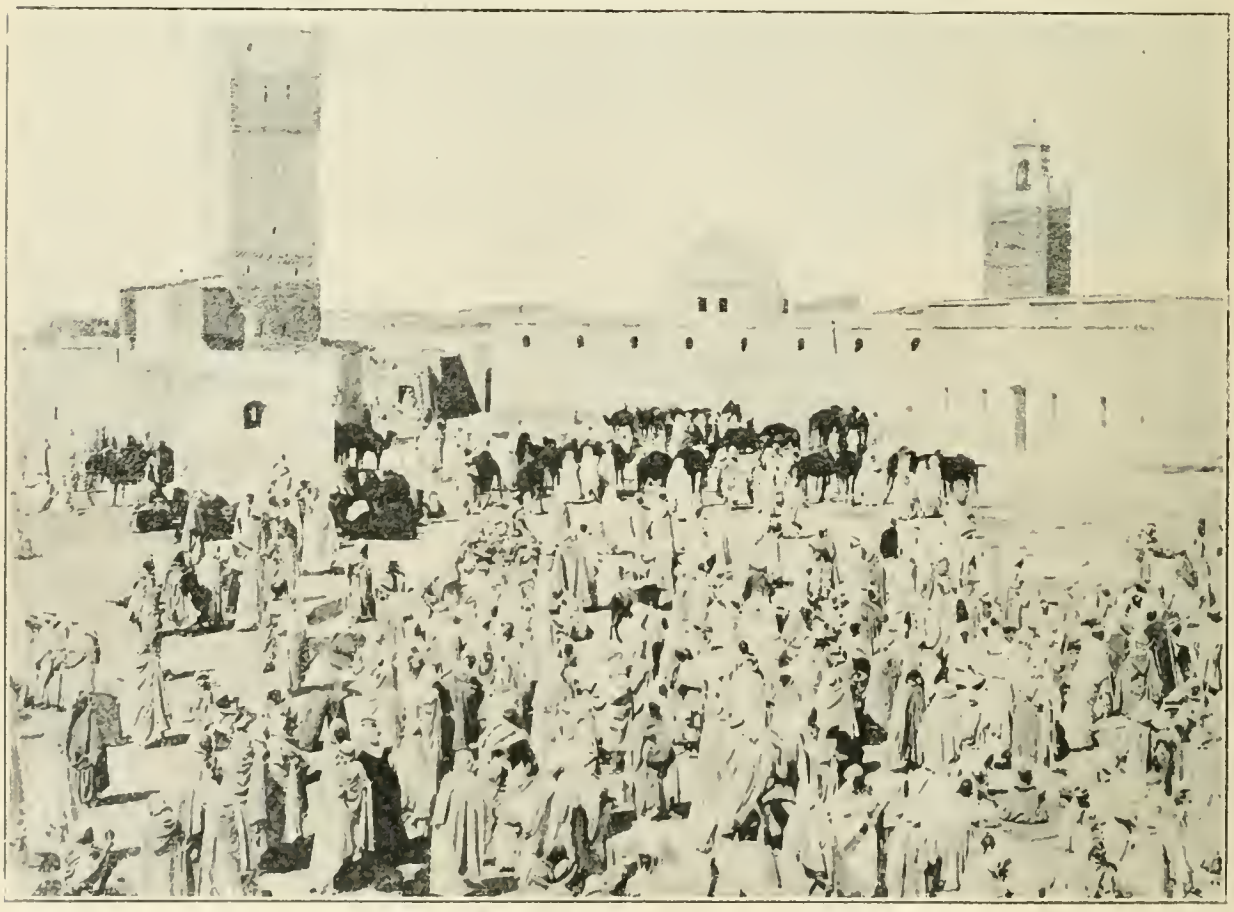
d'un usage précieux. Son bois léger, mais pourtant solide, est employé dans les constructions et fournit des poutres et des madriers, tandis que les nervures des palmes donnent les lattes des plafonds. Les vieux troncs sont transformés en chéneaux dans les fossés d'irrigation ; enfin nous rappellerons le rôle joué par le palmier dans le boisage des puits. Les feuilles de l'arbre sont également utilisées, car, traitées par le rouissage, elles produisent de fins filaments dont on tresse des cordes et dont on tisse des étoffes grossières. Tenant aux pédoncules, une série d'enveloppes textiles entoure le tronc du palmier et lui conserve la chaleur. Cette matière (le *lif*) est également précieuse, et on l'emploie, en guise de crin ou de varech, au rembourrage de certains objets, tels que les bâts des bêtes de somme. Si le palmier donne à manger, il procure également à boire. En incisant l'arbre à l'époque de la montée de la sève, on recueille, en effet, le *lakmi* ou vin de palmier, liquide blanchâtre d'une fermentation très rapide et dont certains oasiens se montrent très friands.

Faisons remarquer, en terminant, que l'extension donnée à la culture de ce précieux végétal ne peut être que des plus profitables à l'Algérie. Cette extension progressera sans doute rapidement le jour où les communications seront rendues plus aisées et plus économiques par l'établissement de la ligne ferrée, si impatiemment attendue, qui doit relier Ouargla à Biskra, en traversant l'Oued Rir' et Tougourt.

Dès maintenant, on peut appliquer aux régions du Sud algérien cette parole du prophète Isaïe que d'autres ont rappelée avant nous :

« Alors des sources abondantes couleront dans le désert et des torrents dans la solitude. Et la terre se changera en étangs, et celle que la soif brûlait se changera en fontaines. »

J. Bernard d'Attanoux.



MARCHÉ DE TOUGOURT — COTÉ OUEST

LES SALLES DES PAS-PERDUS DU PETIT PALAIS
(En contrebas, le vestibule et l'armure de François Ier.
Au fond, une autre armure de cavalier et la statue du Mercure gaulois.)

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE L'ART FRANÇAIS

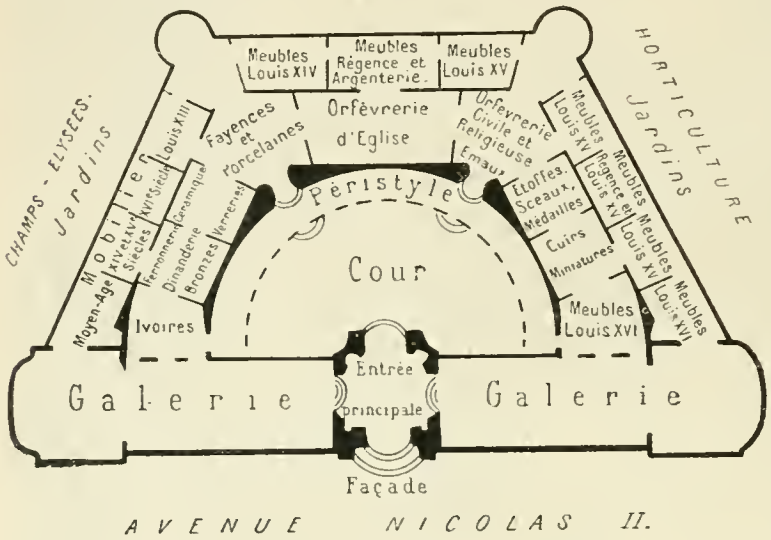
AU PETIT PALAIS DES CHAMPS ÉLYSÉES

Le Petit Palais des Champs-Élysées a joui d'un privilège unique; au milieu des critiques parfois justifiées qui se sont élevées contre certaines parties de l'Exposition, tout le monde est d'accord pour admirer sans réserve l'œuvre de M. Girault.

En attendant d'entrer dans le do-

maine de la Ville de Paris, qui ne sera nullement embarrassée pour le remplir d'œuvres artistiques, le Petit Palais a été affecté à l'Exposition rétrospective de l'art français. Or, par une heureuse rencontre, cette réunion d'objets d'art a dépassé toutes les prévisions. Jamais on n'a vu groupées pareille quantité d'œuvres des genres les plus variés, d'une valeur ou d'un intérêt au-dessus de toute discussion.

Digne écrin d'une incomparable réunion de joyaux de prix, le Petit Palais s'est trouvé ainsi, grâce à ce double



PLAN DU PETIT PALAIS

succès, le point de l'Exposition qui a attiré le plus grand nombre de visiteurs et celui d'où ils partirent le plus satisfaits.

Afin de créer l'exposition rétrospective de tous les arts français jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, M. Émile Molinier, conservateur au Louvre, aidé de MM. Frantz Marcou et Gaston Migeon, a travaillé pendant plusieurs années à établir une sorte d'inventaire de tous les objets de valeur dignes d'entrer dans ce cadre. Il a fallu solliciter le concours des possesseurs actuels des objets choisis et entrer dans les méticuleux détails de leur transport et de leur conservation. Plus de deux cents ont répondu à l'appel.

Pour les objets appartenant à l'État et aux villes, signalés et classés depuis longtemps par les rapports des inspecteurs des beaux-arts, il s'agissait d'opérer un choix *de visu;* dans ce but, M. Molinier, accompagné de M. Marcou, a parcouru la France dans toutes les directions.

Ils ont dû visiter aussi les cathédrales et même d'humbles églises. Le choix fait, la direction des cultes et les évêques insistèrent près des conseils de fabrique pour leur demander de se dessaisir momentanément de leurs trésors.

Partout les bonnes volontés s'unirent au zèle des organisateurs pour le triomphe de notre art national.

Le catalogue de l'Exposition rétrospective comprend 4774 numéros et il omet bon nombre d'objets acceptés depuis son impression.

ART GAULOIS

DINANDERIE — SCULPTURES

Dans une exposition rétrospective de notre art national, ce sont des monuments gaulois que l'on est tenté de rechercher tout d'abord. Si l'on en trouve fort peu, c'est la faute de la religion de nos ancêtres. Le druidisme interdisait, en effet, la reproduction de la figure humaine; or cette interdiction équivaut à la suppression de presque tous les arts.

Aussi, sauf des armes, sur lesquelles j'aurai à revenir, on ne possède, pour l'époque antérieure à la domination romaine, que quelques parures gauloises en bronze, comprenant des bracelets, des torques ou cimiers de casque, des fibules ou agrafes, des bagues, des boucles de ceinture.

Tout cela est très simple; mais, dans les siècles postérieurs, bijoux et objets de toilette atteignent un tel luxe qu'il ne peut subsister aucun doute sur la civilisation mérovingienne, quand on

examine avec attention les envois des musées de Péronne, d'Arras et diverses collections particulières.

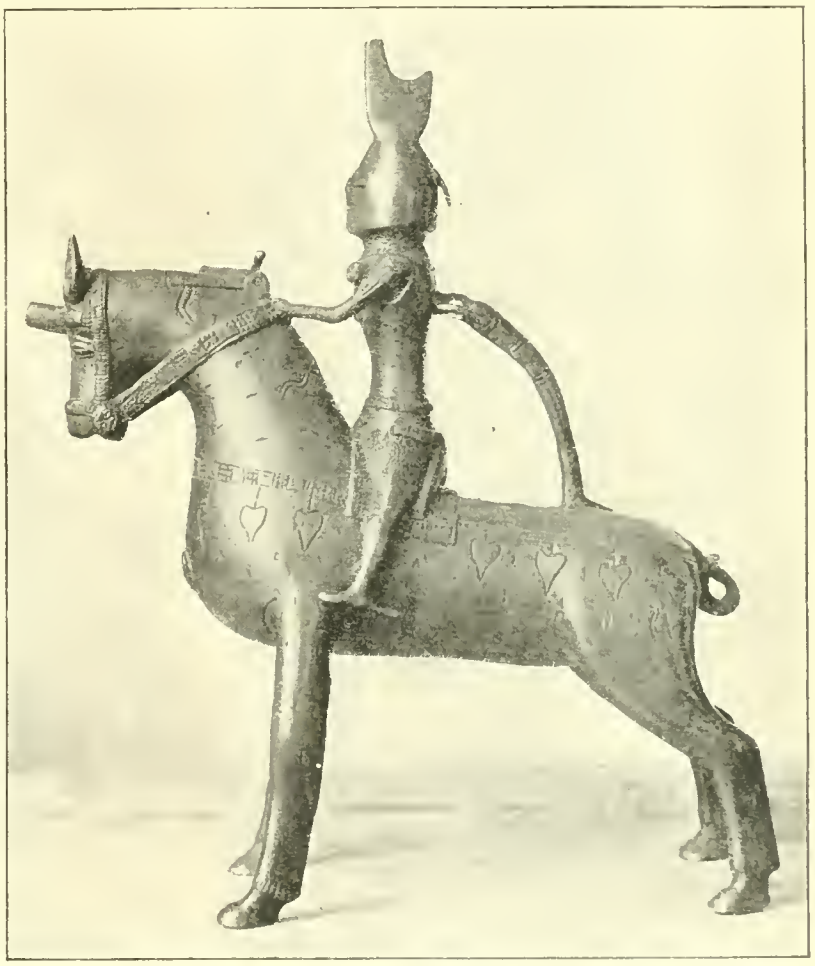
L'interdiction de représenter la figure humaine ayant pris fin à la suite de la conquête romaine, les artistes gaulois se mirent à confectionner des images de dieux en prenant des hommes pour modèles.

A l'extrémité nord de la galerie d'entrée du Petit Palais, on pouvait voir un curieux spécimen de ces idoles, découvert il y a une vingtaine d'années à Lezoux (Puy-de-Dôme), par M. le docteur Plicque. Ce Mercure, trapu et barbu, si peu conforme à la tradition grecque et romaine, est en réalité un dieu de la Gaule affublé, par courtisanerie pour les Romains, des accessoires caractéristiques du messager de l'Olympe : bourse, ailerons, caducée, etc.

Quelle différence entre cette figure fruste et la Vénus en bronze du musée de Chambéry, un peu courte, un peu massive, mais si harmonieuse de lignes! Nous nous trouvons ici en face d'une œuvre évidemment romaine; mais elle a conquis sa naturalisation par un séjour de vingt siècles sur la terre française.

Des statuettes de divinités, l'Apollon du musée de Troyes, des extrémités de timon de char, la lionne attaquant un cavalier, provenant, elle aussi, de la décoration d'un char, attestent la fusion des deux arts dans ce qu'on est convenu d'appeler le style gallo-romain.

Il faut arriver au xe siècle pour trouver des monuments caractérisant un style nouveau, qui probablement eut son berceau en Allemagne. Le fragment de pied de chandelier de Reims, avec ses entrelacs d'une si étonnante fantaisie, où se jouent d'innombrables êtres fabuleux, est le spécimen admirable d'un art disparu. Ce vestige mutilé atteste, en effet, par ses proportions colossales, l'existence d'un atelier supérieurement organisé.



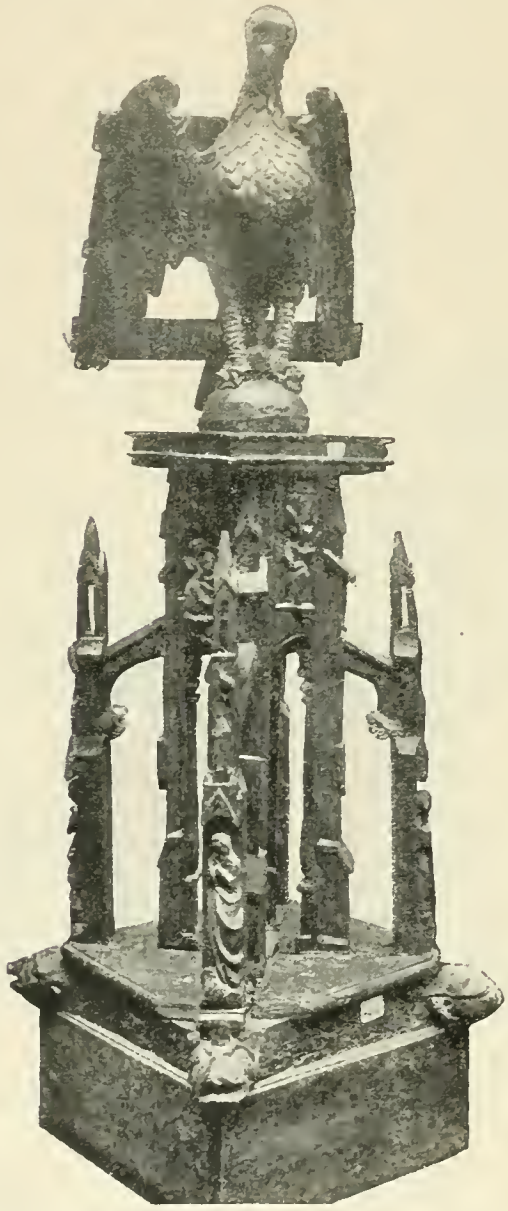
AQUIMANILE (AIGUIÈRE A MAIN) DU XIIIe SIÈCLE

A la même époque florissait à Dinant-sur-Meuse une industrie de modestes ustensiles de ménage, mais si originale, si artistique qu'elle a conquis un nom, la Dinanderie. On dénomme ainsi la vaisselle de cuivre du moyen âge.

Quand on s'arrête devant une des vitrines remplies de ces objets étranges, on reste confondu de l'ingéniosité déployée pour dissimuler leur destination : ces sirènes, ces lions, ces oiseaux, ces cavaliers sont simplement des aquimaniles, des aiguières, tout comme cette

femme à califourchon sur un homme est une réalisation naïve du Lai d'Aristote.

De la vallée de la Meuse la dinanderie se répandit dans la France entière et



LUTRIN EN BOIS DE PULIGNY
(XVe siècle.)

SAINTE MARTHE
(Bois du XVIe siècle. Château-Gonthier.)

produisit en quantités des coquemars (bouilloires à anses), des bénitiers, des mortiers, des lutrins aux formes les plus variées et les plus pittoresques. Un lion chevauché par un cavalier était un modèle souvent employé pour les aiguières; au XIVe siècle, le cavalier disparait, les anses sont fixées directement sur le dos du lion.

Ici on aurait à déplorer une solution de continuité dans l'histoire de la sculpture, par suite de l'impossibilité de transporter, même sous forme de moulage, les statues admirables de nos cathédrales, si les ivoires, dont nous parlerons tout à l'heure, ne venaient à point combler la lacune.

Le début du XVe siècle est illustré par les statuettes du tombeau de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, chef-d'œuvre tel qu'aucun art n'en peut offrir de supérieurs à notre admiration. D'après la tradition trois artistes auraient collaboré

à ce mausolée : Jean de Marville, Stutter et Claus de Werve, mais on s'accorde à attribuer à ce dernier les figures en pierre exécutées vers 1410. La douleur s'y manifeste par une surprenante variété dans les attitudes et les expressions.

Pendant le moyen âge et l'époque gothique la sculpture sur bois fut en grand honneur. Combien ont disparu de ces statuettes où parlait avec une naïveté si touchante la foi de nos pères, comme dans la sainte Marthe, heureusement conservée au musée de Château-Gonthier ! On admirait aussi pour sa belle architecture le lutrin de bois de l'église de Puligny.

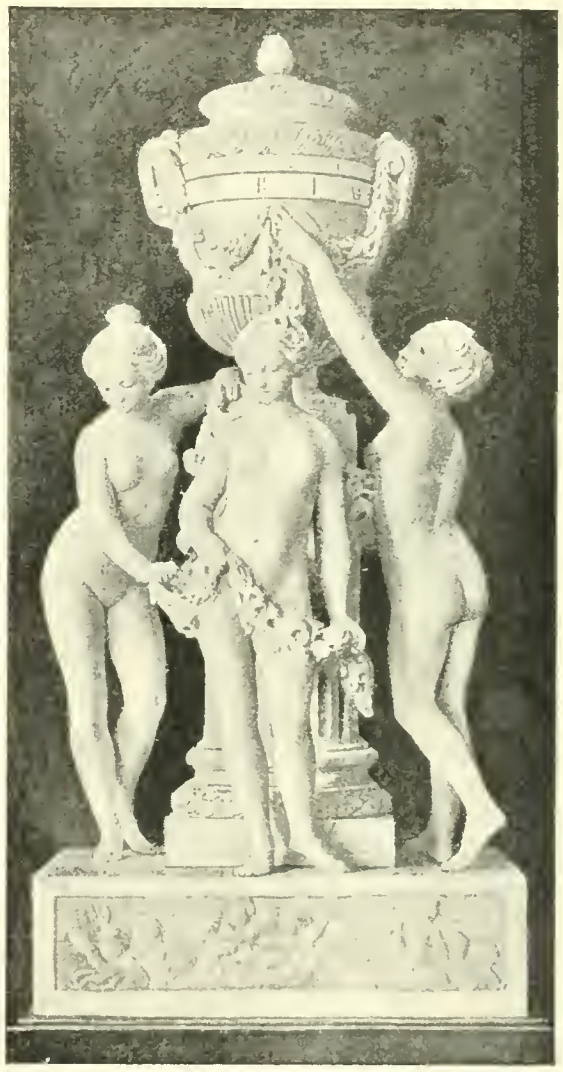
La jolie vierge en albâtre, du musée de Moulins, paraît inspirée par l'école de Michel Colombe, l'auteur du tombeau d'Anne de Bretagne dans la cathédrale de Nantes.

En contemplant ces merveilles de notre art national, de notre sève française, on s'indigne contre la Renaissance italienne qui est venu en dévier le jaillissement et le noyer dans l'art ultramontain trop préoccupé d'imiter l'antique pour regarder la nature.

Germain Pilon, le premier de nos sculpteurs de la Renaissance, était glorieusement représenté par la *Vierge* et l'*Enfant* de l'église de la Couture du Mans et par le buste en bronze de Jean de Morvillers, garde des sceaux de France.

La consigne interdisant aux étrangers les vitrines de notre exposition rétrospective avait fléchi en faveur de Jean de Bologne ; il suffisait de voir son *Uranie*, statuette en bronze à patine brune, pour comprendre et approuver cette exception.

Parmi les trop rares spécimens de la sculpture du XVIIe siècle, il n'y avait guère à signaler que le buste du cardinal de Richelieu, prêté par l'Académie française. Mais en revanche pour le siècle suivant, entre plus de soixante œuvres exquises, laquelle signaler ? Le buste de Mme de Fouvielle, par Defernex, celui de la fille de Houdon par ce maître, la statuette de femme ou le buste de Piron, par Caffieri ? autant de chefs-d'œuvre. Alors il faut noter aussi le buste de femme de Pajou et surtout les adorables terres cuites de Clodion ;



PENDULE DE FALCONET
(Les Trois Grâces. XVIIIe siècle.)

rien n'égale la spontanéité et la libre fantaisie de ces petites femmes potelées, au sourire engageant, de ces amours charnus tout pleins de fossettes.

Mais l'actualité auréolise le nom depuis longtemps glorieux de Falconet. La foule s'amassait au point d'interrompre la circulation autour de la pendule des Trois Grâces. Les voici les filles de marbre jouant avec une guirlande, tandis que l'une d'elles lève le doigt pour in-

diquer l'heure sur un cadran tournant horizontalement. Leur nudité n'a rien de choquant, leur attitude est des plus naturelles.

De ce groupe harmonieux se dégage

PLEUREUR DU TOMBEAU
DE PHILIPPE LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE
(Statuette en marbre, XVe siècle.)

l'impression des chefs-d'œuvre. Vaut-il plusieurs millions, comme on l'a conté? La meilleure réponse à cette question qui se pose sur toutes les lèvres n'est-elle pas l'histoire vraie des Trois Grâces?

On ne sait trop comment elles avaient échoué, vers le milieu du siècle, dans l'atelier d'un peintre de Francfort. Passant dans cette ville, M. Charles Manheim, l'éminent expert, alors très jeune, alla voir la pendule qu'il connaissait de réputation et l'acheta 1 500 francs... pour le compte de son père, à qui il a succédé depuis. Le baron Double remarqua la pendule et la paya 7 000 francs. M. le comte Isaac de Camondo chargea M. Manheim de s'en rendre acquéreur à la vente de la collection Double; elle monta à 105 000 francs. Il y a de cela une vingtaine d'années. Depuis cette époque, M. le comte de Camondo a manifesté à plusieurs reprises son intention de léguer les *Trois Grâces* au Louvre. Aussi grande a été sa surprise quand il a reçu les offres d'un Américain lui proposant 250 000 francs, puis 500 000 francs, puis 750 000 francs, enfin 1 250 000 fr. Après avoir répondu que sa pendule n'était pas à vendre, le riche collectionneur a fini par faire savoir à l'amateur que s'il voulait aller jusqu'à 3 millions, somme destinée au Louvre à défaut des *Trois Grâces*, celles-ci seraient à lui après l'Exposition. L'Américain n'a plus donné signe de vie.

IVOIRES

On s'expliquera aisément l'importance accordée aux ivoires, si l'on remarque qu'ils permettent, malgré leurs petites dimensions, de reconstituer une histoire complète de la plastique.

Précisément à l'époque où les artistes avaient coutume de ne pas concevoir la sculpture isolée de l'architecture, les statues étaient suppléées par des statuettes en ivoire. Il nous en a été conservé un assez grand nombre pour permettre d'affirmer que la France a longtemps tenu la première place dans cet art spécial. Pourtant, comme nous n'en avons pas été les initiateurs, il a paru juste de placer en tête des ivoires français les œuvres devenues françaises par une longue habitation et l'influence qu'elles ont exercée sur nos artistes.

Tels sont les diptyques consulaires composés de deux feuillets d'ivoire réunis par deux charnières. On les a souvent comparés à des cartes de visite, c'étaient plutôt des lettres de faire-part, envoyées par les Romains de marque, le jour de leur élévation au consulat, à

certains personnages de distinction. Ils avaient parfois pour destinataires des personnalités religieuses, des évêques.

Ceux-ci ou leurs successeurs imaginèrent de substituer à ce qui était écrit sur les diptyques des listes de bienfaiteurs de l'Église ; ils ont ainsi assuré leur conservation en leur donnant un caractère religieux. Ces listes, tracées généralement au revers des diptyques, étaient lues au canon de la messe. Ce ne sont pas toujours des noms de saints qui y sont inscrits ; mais, comme de cette lecture est [venu le mot canoniser, certains personnages se sont ainsi vu décerner le titre de saint auquel ils ne prétendaient nullement de leur vivant.

Le fameux diptyque de la cathédrale de Bourges (VIe siècle) nous montrait un consul assis, tenant d'une main un sceptre surmonté de la tête de César, et de l'autre l'insigne qui servait à donner le signal des jeux du cirque. A la partie inférieure est sculptée la représentation stylisée de ces jeux, un belluaire attaquant des bêtes fauves.

L'art mérovingien nous a légué de menus objets en ivoire présentant un

SALLE DE L'AMEUBLEMENT DU XVIe SIÈCLE

(Lit en bois sculpté du duc Antoine de Lorraine. Tables en noyer des musées de Dijon et de Compiègne. Vitrine contenant des panneaux en bois. Grand meuble en noyer sculpté avec cariatides. Buffet à deux corps. Tapisseries à sujet tiré d'un roman de chevalerie.)

réel intérêt, tels que des pyxides, boîtes circulaires servant à conserver les hosties, des coffrets et des peignes provenant de divers mobiliers funéraires.

Si plusieurs peignes en ivoire et en os se retrouvent dans des trésors d'église, c'est qu'avant de commencer le sacrifice de la messe les prêtres devaient réparer le désordre de leur coiffure.

Arrivé à son déclin vers le xe siècle, l'art carolingien s'est séparé en deux branches : allemande et française.

La première a fait une évolution rapide. Certains personnages des ivoires de la fin du xe siècle ont des physionomies que l'on retrouve dans les gravures d'Albert Dürer.

Chez nous, au contraire, rien de semblable. La tradition est interprétée diversement par les artistes du nord et ceux du sud de la Loire. Au nord, les personnages tendent à se raccourcir, tandis que l'allongement caractéristique de l'école carolingienne se retrouve au Midi vers la fin du XIIe siècle.

Jusqu'au milieu du XIIIe siècle, nous n'avons d'autres vestiges de l'époque romane que de rares couvertures de livres, quelques pions d'échiquier et de trictrac, figurant des personnages ingénieusement enlacés et des oliphants, exécutés généralement à Byzance; mais, à partir de 1250, la France semble avoir eu le monopole des objets d'art en ivoire.

Au XIVe siècle, la production devient considérable, tout en restant très soignée : on pouvait s'en convaincre par l'examen minutieux d'une quarantaine

UN COIN DE LA SALLE DES IVOIRES

(Vierge et Enfant Jésus; ivoire XIVe siècle. — Tenture de l'histoire de saint Jean-Baptiste; tapisserie de haute lisse, XVIe siècle. — Vasti et les envoyés d'Assuérus; tapisserie époque de Charles VIII. Ange debout, statue en marbre du XIVe siècle. — Triptyque d'Antibes, XVe siècle. Calvaire de Jaillot; ivoire XVe siècle. Vitrines des diptyques.

de diptyques, triptyques et polyptyques religieux, et par des statuettes de Vierge d'un art achevé.

Par une coïncidence bizarre, la décadence des arts de l'ivoire se produisit au xve siècle, précisément à l'époque où les navigateurs apportèrent en Europe de grandes quantités de défenses d'éléphants. On ne peut guère signaler, dans tout le siècle suivant, que le petit couteau à manche et à gaine d'ivoire, datant de 1550 et passant pour avoir appartenu à Diane de Poitiers.

A partir du xviie siècle, les ivoires viennent des Flandres. Au siècle dernier, la tradition nationale revit dans des pièces d'une rare élégance, mais non dépourvues de mièvrerie: miroirs, étuis, poires à poudre et râpes à tabac.

VIERGE ET ENFANT JÉSUS
(Ivoire peint et doré du xive siècle, église de Villeneuve-lez-Avignon.)

ARMES

La série des armes commence avec les épées gauloises trouvées dans des tombeaux près de Reims et ressemblant fort aux glaives que brandissent les héros de tragédie des soirs de spectacles

UN COIN DE LA SALLE DU FER ET DE LA DINANDERIE
(Dans la vitrine l'armure de Henri II. Bénitier en fonte, buffet et panneaux en bois sculpté du xvie siècle. Lutrin en fer forgé du xviiie siècle.

classiques. La lame de bronze à deux tranchants larges et relativement courte indique assez que nos ancêtres ne redoutaient pas le corps à corps; elle est fixée à un pommeau sans aucune garde. Il faut franchir des siècles pour arriver aux épées des XIIIe et XIVe appartenant aux musées de Clermont-Ferrand, de Péronne et de Saint-Omer; l'usage des cotes de mailles et des casques a fait allonger les armes offensives.

Il avait été établi que rien ne serait

SAINTE MARTHE ET LA TARASQUE
(Statuette en argent du XVIe siècle, église de Lucéram, Alpes-Maritimes.)

emprunté aux musées de Paris; pourtant une exception a été faite pour l'armure de François Ier qui souhaitait la bienvenue aux visiteurs dans le vestibule central, vis-à-vis la grande porte. L'inscription latine placée sur le socle est demeurée inintelligible pour la majorité du public, dont une partie s'est obstinée à attribuer ce harnois de guerre à Jeanne Darc. Voici la traduction de l'inscription:

« François Ier, roi de France, père et restaurateur des Arts, adresse son salut le meilleur et souhaite le repos à tous les visiteurs de ce palais consacré aux Beaux-Arts. »

ORFÈVRERIE RELIGIEUSE

En pénétrant dans les salles du centre, réservées à l'orfèvrerie religieuse, on était stupéfait de la quantité et de la variété des merveilles qui s'y trouvaient.

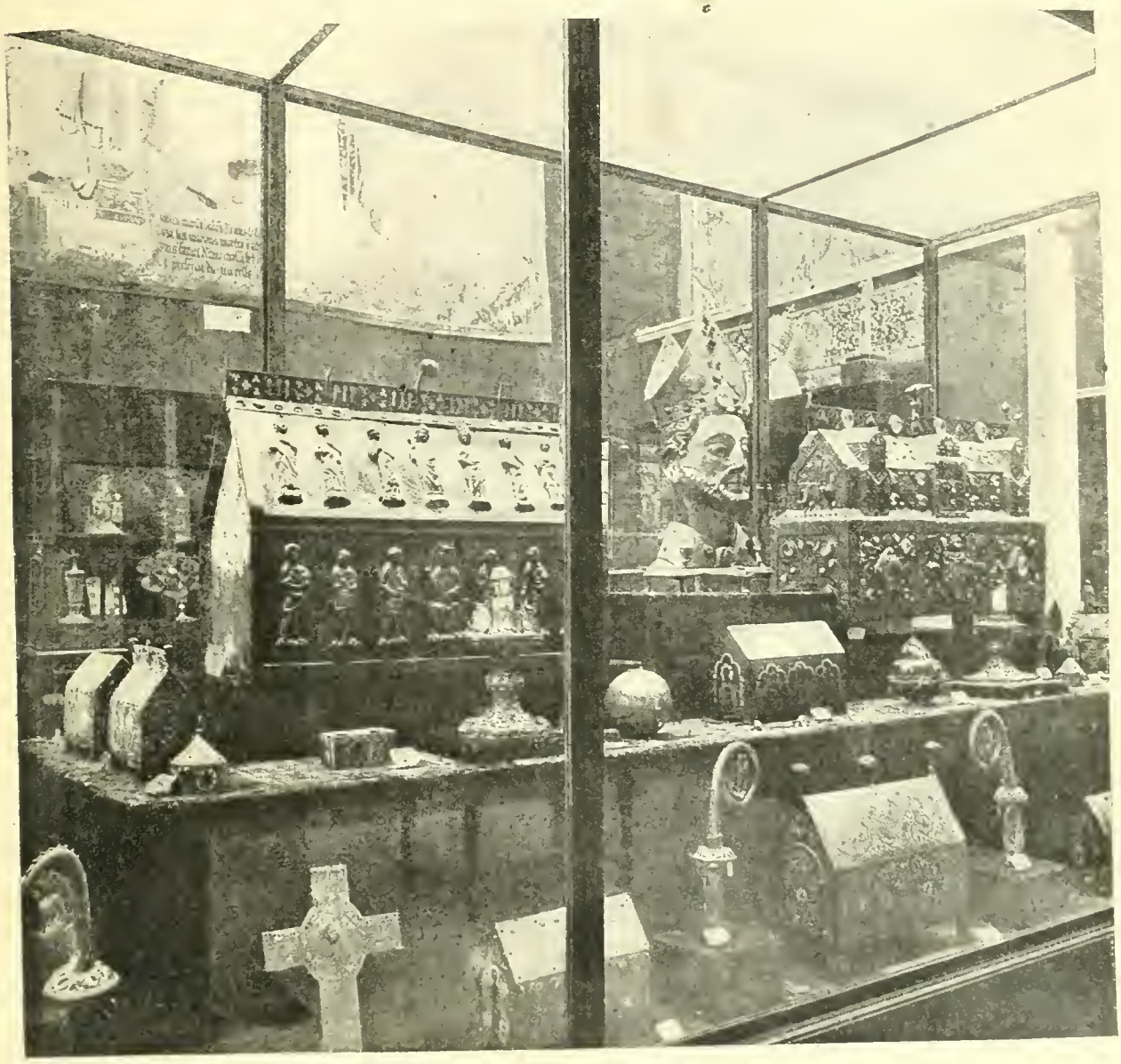
La première mention semble due à l'incomparable trésor de Conques (Aveyron). Sans parler des tableaux-reliquaires, l'un hexagone, l'autre de cinq côtés où se reconnaissent des pierres antiques et des fragments remontant au VIe siècle, le reliquaire de Pépin est une des pièces de notre patrimoine artistique les plus vénérables à coup sûr par son antiquité et son authenticité. Cette petite châsse en bois revêtu d'or rougi, portant sur l'une de ses faces le Christ en croix, sur l'autre des arcs garnis d'émaux, d'intailles, de cabochons et surtout de filigranes d'une finesse surprenante, n'a pas appartenu à Pépin le Bref, mais seulement à Pépin d'Aquitaine; elle remonte tout de même à une bonne douzaine de siècles. Conservée par un hasard prodigieux dans une abbaye du Rouergue, échappée au vandalisme des guerres de religion, puis à celui de la Révolution, elle a été apportée au Petit Palais avec les autres inestimables pièces du trésor de Conques par le vénérable curé doyen de cette abbaye devenue une paroisse. M. l'abbé Florence Gonzague avait fait enregistrer comme bagages les précieux colis, les avait accompagnés, surveillant minutieusement chaque transbordement et il venait effectuer leur remise entre les mains de M. Molinier. Le signataire de ces lignes a assisté à cette petite scène, il renonce à décrire la joie du digne prêtre aux cris d'étonnement et d'admiration que le déballage de ces merveilles arrachait aux rares assistants.

Les plus sceptiques en matière de religion, les plus réfractaires aux choses de l'art ne peuvent rester indifférents en présence de Sa Majesté sainte Foy, de l'idole d'or aux yeux d'émail dont les traits ne rappellent sans doute que fort

approximativement ceux de la jeune vierge d'Agen qui fut dépouillée de ses vêtements devant la populace, placée sur un gril et finalement décapitée en même temps que l'évêque Caprais et cinq cents de ses compatriotes à la fin du IIIe siècle. Les vêtements et le siège de la sainte sont ornés d'une profusion de cabochons et de pierres antiques gravées, d'une valeur inouïe, ex-voto des pèlerins de toute la chrétienté.

L'exposition religieuse était particulièrement riche en châsses émaillées, dont la plupart sont en parfait état de conservation. Les émaux champlevés se signalent surtout par leur résistance et leur fraîcheur. Faut-il rappeler comment on procède pour les obtenir? L'émail, toujours composé d'oxydes métalliques dosés et chauffés, est appliqué sur des plaques de cuivre ou le plus souvent d'or. Mais, s'il ne doit pas couvrir toute la surface, il faut *champlever* l'espace qu'il occupera : pour cela, on trace sur la plaque tous les contours du dessin, et, à l'aide d'un burin, on creuse les parties non réservées.

La différence entre les émaux champ-



UNE VITRINE D'ORFÈVRERIE RELIGIEUSE

(Chef-reliquaire de saint Ferréol, évêque de Limoges, XIVe siècle. Grande châsse avec quatorze figures en relief sur fond d'émail.)

Autre grande châsse et cuivre doré à deux étages, XIIIe siècle. Châsses et crosses en émaille cloisonné, XIIIe siècle.

levés et les cloisonnés consiste en ce que pour ceux-ci le contour métallique apparent est formé par de petites cloisons rapportées et soudées.

La relique a évidemment créé le reliquaire, mais, de plus, elle a déterminé la forme de celui-ci. Quand il s'agit de conserver soit le corps entier du saint,

CHEF-RELIQUAIRE DE SAINTE FORTUNADE
(Église de Sainte-Fortunade, Corrèze.)

soit des fragments divers, on adopte la châsse, qui est un petit tombeau. Quand on veut exposer à la vénération des fidèles des os déterminés, le reliquaire prend la forme approximative de cette relique. Tels sont les bras reliquaires de saint Antoine et de sainte Félicité ; le chef reliquaire de saint Baudime, provenant de l'église de Saint-Nectaire, (Puy-de-Dôme), si étrangement réaliste avec le piquetage de la barbe noircissant le menton de cuivre; le chef reliquaire de saint Ferréol de l'église de Nexon, avec ses orfrois ou bordures ornés de cristaux cabochons et sa date émaillée, c'est-à-dire indiscutable, de 1346; mais surtout pour sa délicatesse et l'expression de suavité dont elle est pénétrée, la figure point jolie, mais inoubliable, de sainte Fortunade, envoyé de la Corrèze par l'église qui lui est dédiée.

Un inventaire a été dressé au milieu du xve siècle — il a d'ailleurs évidemment été inspiré par le désir d'être renseigné sur la fortune des églises pour pouvoir les rançonner à bon escient. — Ce document nous fixe sur l'importance des pertes artistiques subies depuis cette époque, mais il mentionne, entre autres objets précieux conservés à Reims, le magnifique calice de saint Rémy. On pouvait admirer au Petit Palais dans une vitrine spéciale cette coupe sainte, digne d'être comparée aux chefs-d'œuvre des orfèvres de tous les temps.

Parmi les statuettes en argent, l'une des plus caractéristiques est celle de sainte Marthe avec la Tarasque appartenant à l'église de Lucéram.

Le signal du pire désastre pour les inappréciables richesses de nos trésors d'église a été le décret du 15 novembre 1789, qui les mettait à la disposition de la patrie. Nul ne saura jamais combien d'objets de prix ont été envoyés à la fonte, dans lesquels la matière première ne représentait qu'une somme insignifiante comparée à leur valeur artistique.

ÉMAUX PEINTS

Les émaux peints occupaient dans les salles du Petit Palais une place en rapport avec leur importance dans notre art national. « Des dynasties d'artistes, établies comme aux siècles du moyen âge sur les bords de la Vienne, battent du matin au soir de fragiles feuilles de cuivre qui vont recevoir un admirable décor polychrome de la main d'un Pénicaud, d'un Noylier, d'un Limosin, d'un Pierre Reymond, d'un Jean de Court. » Ces artistes ne font

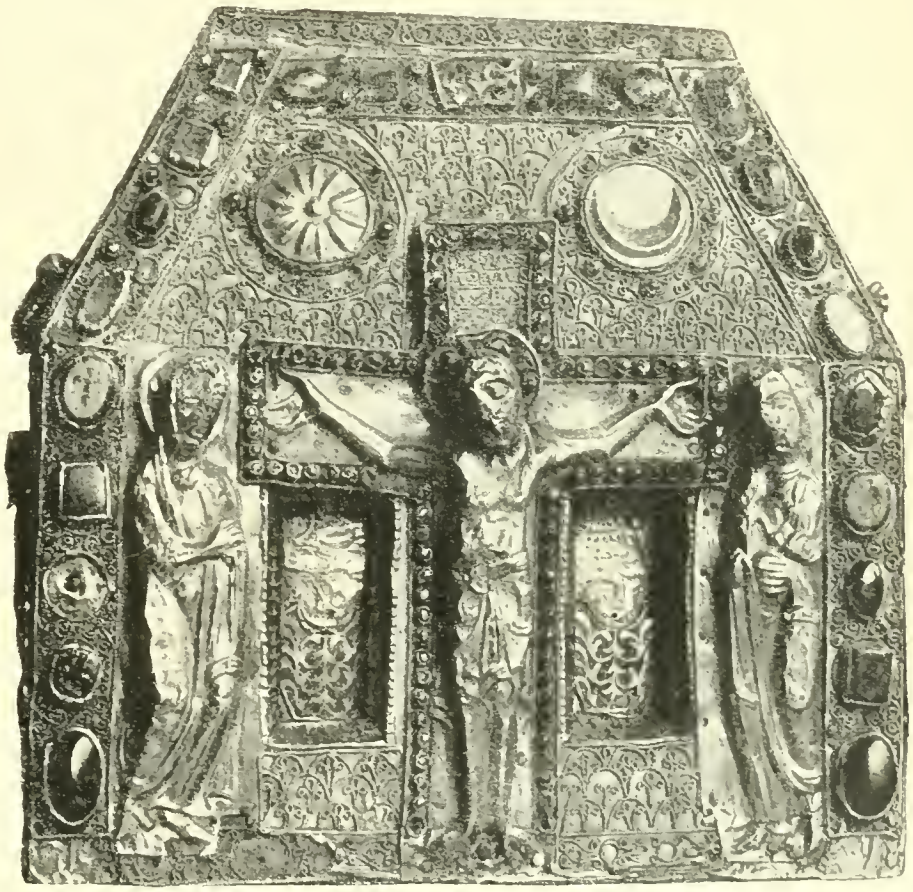
pas d'efforts d'imagination ; pour les sujets comportant plusieurs personnages, ils copient des estampes flamandes ou italiennes ; pour les portraits, ils reproduisent les dessins commandés au préalable à des spécialistes. Ils portent tous leurs efforts sur la technique de leur art, sur la couleur et la transparence de l'émail.

Le plus grand artiste de la famille de Pénicaud est Jean III, l'auteur de la fameuse Vénus de profil en grisaille, avec chairs coloriées, rehaussées d'or, et de la plaque circulaire où est peinte également en grisaille une superbe statue de Marc-Aurèle à cheval.

Quant à Léonard Limosin, voici ce qu'en pense M. Émile Molinier : « Tous les émailleurs, quel que soit d'ailleurs leur talent, s'effacent devant un Léonard Limosin, dessinateur, arpenteur, peintre, graveur et émailleur, peintre et valet de chambre du Roi. C'est lui qui a tracé les portraits de Catherine de Médicis il y en a trois dans la même vitrine, à trois âges différents , et cet admirable *Festin des Dieux*, exécuté pour le connétable Anne de Montmorency. » C'est lui qui a peint d'après les cartons d'un peintre français, Guillaume Rochetel, *les Douze Apôtres* qui, après avoir décoré la chapelle du château d'Anet au temps où il appartenait à Diane de Poitiers, sont maintenant dans l'abside de l'église Saint-Pierre de Chartres.

CÉRAMIQUE

Sur l'emplacement où il a exhumé le Mercure gaulois, à Lezoux, dans le Puy-de-Dôme, M. le docteur Plicque a découvert un peu antérieurement une fabrique de poteries gallo-romaines qui garnissent une grande vitrine. Il y a là des vases, des coupes et des lampes des modèles les plus variés en terre d'un beau rouge, à côté des moules qui ont servi à les confectionner et à les orner.



RELIQUAIRE DE PÉPIN D'AQUITAINE
(Trésor de l'église de Conques.)

On ne peut guère passer indifférent devant les secrets de cette fabrication surpris à une vingtaine de siècles de distance. On est surtout captivé par le réalisme amusant de certains détails figurant des lévriers, des singes, des porcs, des visages humains presque tou-

jours traités en caricatures. D'autres poteries de la même époque viennent de différents points, particulièrement de Lisieux et de Reims, puis pendant dix

SAINTE FOY
(Statue d'or du Xe siècle, trésor de l'église de Conques.)

siècles plus rien qui mérite d'être signalé.

La céramique du moyen âge est surtout représentée par des carreaux de pavage ou de revêtement portant en incrustation des personnages, des animaux, des plantes ou de simples dessins linéaires géométriques parfois tracés au pinceau. Ce qui nous est parvenu de poterie de cette période suffit à établir la simplicité des formes et la rusticité des décors imprimés au hasard de la main de l'ouvrier ou appliqués en barbotine au moyen de terre délayée.

Au XVIe siècle, l'atelier de Saint-Porchaire (il faut le nommer ainsi, puisque la légende d'Oiron est détruite) a produit des merveilles. La technique la plus raffinée a permis à des artistes d'élite d'appliquer sur la terre encore molle certain émail brun s'harmonisant délicieusement avec le blanc laiteux du fond.

Aussi peut-on dire sans hyperbole que l'aiguière du baron de Rothschild et les cinq autres pièces (coupes et salières) groupées à l'extrémité d'une vitrine sont au nombre des chefs-d'œuvre les plus incontestés d'une fabrication hors ligne dont il subsiste à peine une cinquantaine d'échantillons.

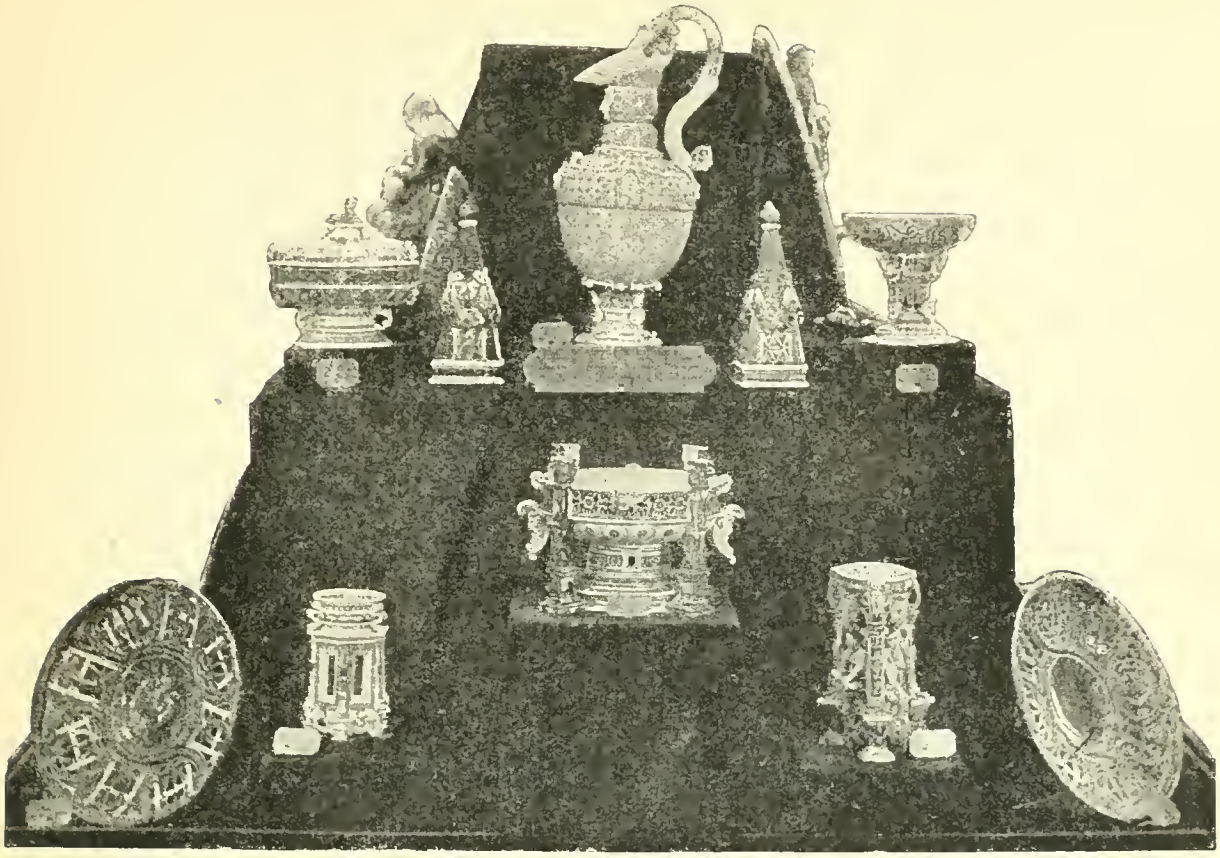
Il y a moins de délicatesse dans les œuvres de Bernard Palissy, qui s'est épuisé à chercher le fameux émail blanc dont l'origine est encore inconnue. Il a finalement réussi à obtenir de beaux effets de décoration. On lui a attribué l'honneur de l'invention d'un réalisme qui, de fait, existait de son temps, comme le prouvent certaines pièces allemandes antérieures à lui. Ses bêtes (lézards, grenouilles, serpents) sont vraisemblablement moulées sur nature.

Bientôt le goût public se détache de ce genre pour aller vers l'art italien. Les faïences de Nîmes et de Lyon en sont la preuve.

Les premiers ouvriers vinrent de Faënza à Nevers en 1590. Nous avons de cette époque une gourde avec enfants et ornements se détachant en jaune sur un fond bleu. Ce qui fait l'intérêt de cette pièce, c'est qu'on y peut constater l'abandon de certains caractères italiens et le retour à la tradition française.

Plus tard apparaît un autre élément, étranger encore, mais bien différent, le décor chinois.

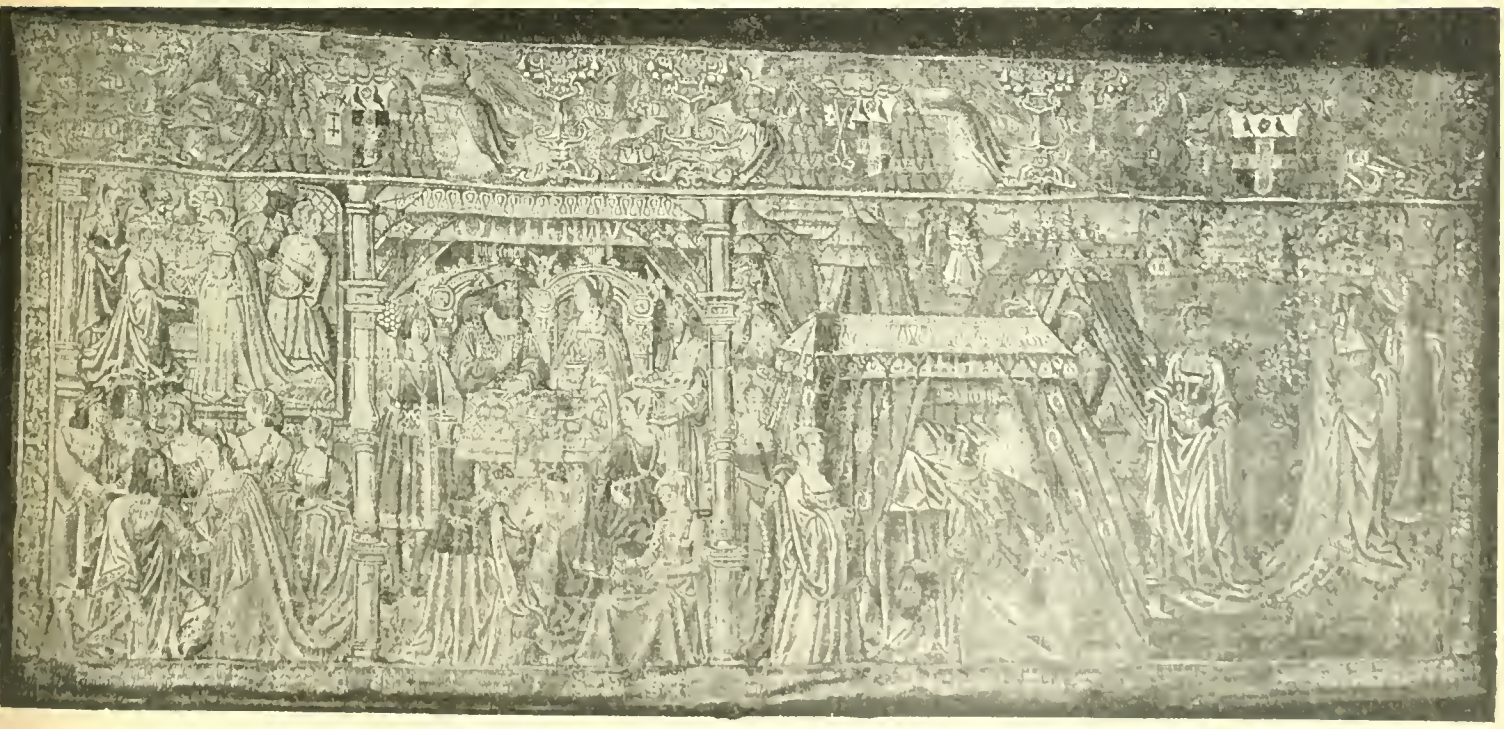
Si l'on se fût borné à troquer des Césars contre des mandarins, le profit eût été maigre ; mais avec les personnages de l'extrême Orient apparurent des



LES FAÏENCES DE SAINT-PORCHAIRE

(Grande aiguière avec anse formée d'une sirène. Trois coupes dont une avec couvercle, deux salières. Aux angles inférieurs deux plats en faïence de Bernard Palissy au chiffre de Henri II et Diane de Poitiers.)

fleurs et des animaux. Les pièces de Nevers du milieu du XVIIe siècle, généralement bleu de Perse ou jaunes, accusent une transformation très caractéristique.



JUDITH ET HOLOPHERNE, RUTH ET NOÉMI

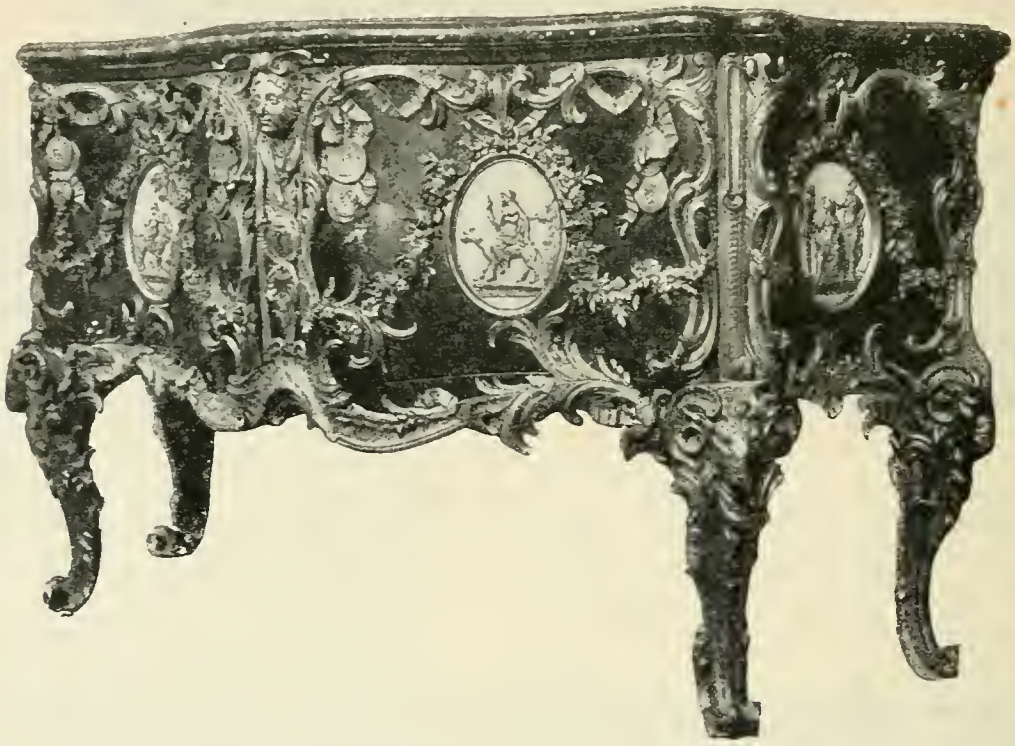
(Tapisserie du commencement du XVIe siècle. Cathédrale de Sens.)

Malheureusement les poteries de Nevers qui promettaient beaucoup n'eurent qu'une durée éphémère; elles cédèrent bientôt la place à des paysanneries aussi pauvres d'invention que d'exécution. Vinrent enfin les faïences révolutionnaires dépourvues du moindre caractère artistique.

Nous n'avons pas de données certaines sur l'origine de la céramique rouennaise. Subitement elle devint à la mode, à ce point qu'on ne put satisfaire les commandes et que partout on fit du Rouen. M. Kœchlin donne de cet engouement une raison fort plausible : les guerres de Louis XIV ayant ruiné la France, les grands seigneurs durent faire fondre leur argenterie, et il fut à la mode de la remplacer par un service de Rouen. C'était la belle époque, celle des pièces monochromes : rinceaux, rayons et lambrequins constituaient les principaux ornements.

Quand les littérateurs et les philosophes eurent découvert la nature, les faïenciers de Strasbourg et de Marseille prodiguèrent les fleurs sur leurs services de table. Une des plus jolies pièces de cette époque est un pichet à couvercle.

Heureusement pour l'honneur de la céramique française, le succès de la pâte tendre vint coïncider avec la décadence de la faïence. Les porcelaines de Chine avaient été introduites en France en 1680 et, dès le commencement du XVIIIe siècle, des ateliers de porcelainiers s'étaient installés d'abord à Saint-Cloud, puis à Chantilly; des lambrequins et des chinoiseries étaient les décors préférés. Nous en avons la preuve par tous les objets exposés : pots grands et petits, sucriers, salières, coquetiers, assiettes.

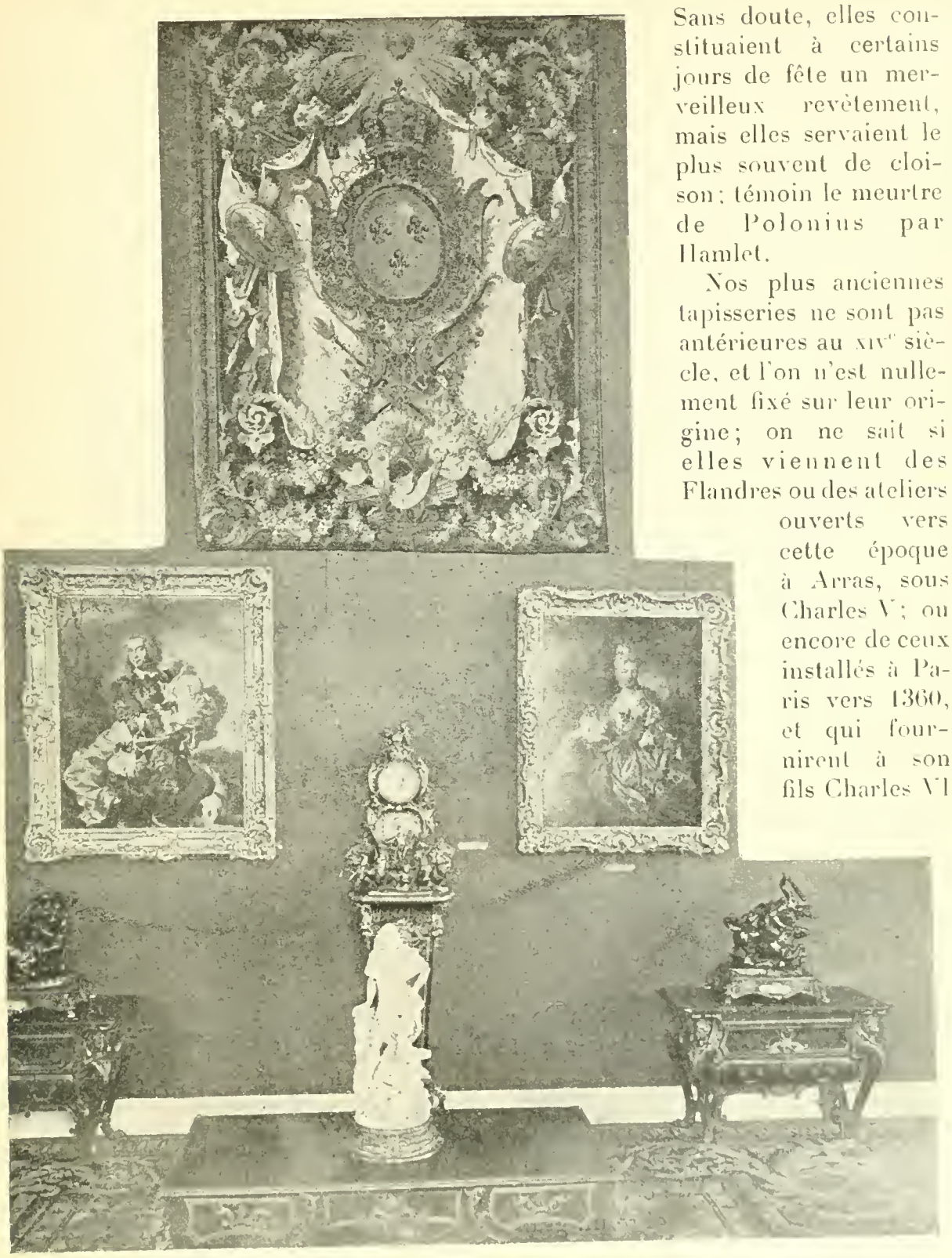


MÉDAILLIER DU ROI LOUIS XV
(Bibliothèque Nationale.)

Bientôt on ne voulut plus que des bouquets, quand Mennecy créa à Vincennes la manufacture transportée en 1756 à Sèvres. Protégée par Mme de Pompadour, elle vit bientôt ses produits faire l'objet d'un engouement que justifiaient ses jolis modèles.

TAPISSERIES

Parce que nous appliquons les tapis-



PAROI D'UNE DES SALLES DU XVIIIe SIÈCLE

(Portière des « Armes du roi » en tapisserie des Gobelins, d'après Charles Le Brun. Portrait de Gaspard de Gueidan en joueur de musette, par H. Rigaud. Portrait de femme en bergère, par Largillière. Commodes par Ch. Boulle, provenant de la chambre à coucher de Louis XIV.)

series le long des parois de nos appartements, nous nous imaginons à tort qu'elles avaient cette destination au moyen âge... Rien n'est moins exact. Sans doute, elles constituaient à certains jours de fête un merveilleux revêtement, mais elles servaient le plus souvent de cloison ; témoin le meurtre de Polonius par Hamlet.

Nos plus anciennes tapisseries ne sont pas antérieures au XIVe siècle, et l'on n'est nullement fixé sur leur origine ; on ne sait si elles viennent des Flandres ou des ateliers ouverts vers cette époque à Arras, sous Charles V ; ou encore de ceux installés à Paris vers 1360, et qui fournirent à son fils Charles VI plus de deux cent cinquante pièces.

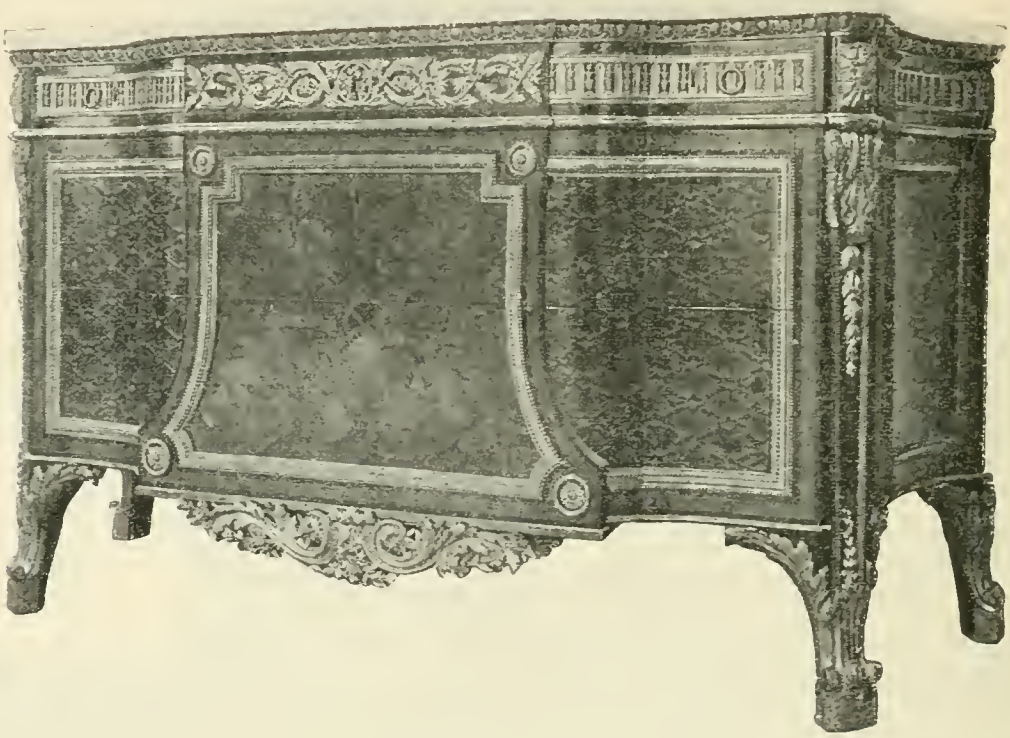
La suite sur l'Apocalypse, commandée en 1376 par le duc d'Anjou, Louis Ier, à Nicolas Bataille, d'après les cartons

du fameux peintre Jean de Bruges, a été conservée à peu près intacte dans la cathédrale d'Angers, qui a bien voulu en prêter deux fragments importants, notamment une imposante figure de prophète. Plus de cinq cents ans ont passé sur ces compositions et leur coloris, à peine atténué, reste d'une harmonie délicieuse.

Avec le XVe siècle nous arrivons à la belle époque de la tapisserie, et la Bourgogne paraît être le pays où elle a été le plus en faveur.

Si l'on s'en rapporte au mot *arrazi*, qui servit longtemps à la désigner, Arras était le plus grand centre de fabrication. Nous avons, de cette époque, le *Bal des Sauvages*, qui offre un grand intérêt historique si l'on admet la tradition d'après laquelle Charles VI serait devenu fou de peur dans l'incendie qui se produisit au cours de ce bal où toute la cour était réunie.

Les fervents de l'art de la tapisserie réservent leur prédilection pour la merveille incomparable restée ignorée pendant des siècles dans le trésor de la cathédrale de Sens; de dimension restreinte et probablement destinée à faire un parement d'autel, par le charme de la composition, par la finesse du point, par la fraîcheur des coloris, ce panneau, dit des *Trois Couronnements*, laisse dans la mémoire des simples profanes une impression ineffaçable. Il représente le couronnement de la Vierge par le Christ et Dieu le père; celui de Bethsabée par Salomon et celui d'Esther par Assuérus.



COMMODE DE RIESENER

Plus compliquée, parce qu'on a fait tenir dans un espace restreint plusieurs scènes de la vie de Noémi et de celle de Judith, une autre tapisserie provenant aussi du trésor de Sens se signale par des qualités à peu près équivalentes de conception et d'exécution.

Dans le cours du XVIe siècle, la tapisserie devait subir une évolution regrettable en devenant purement décorative. La responsabilité doit en être attribuée à ceux qui imaginèrent de demander des cartons à Raphaël; du moment qu'elle reproduisait une œuvre picturale, la tapisserie cessait d'être un objet d'ameu-

blement puisqu'il fallait le tendre le long des murs.

L'Exposition rétrospective comprenait une série de pièces de premier ordre, dont la seule énumération serait trop longue.

MOBILIER

On chercherait vainement des spécimens de meubles antérieurs au XVe siècle, encore n'avons-nous de cette époque que quelques coffres décorés d'arcatures ogivales. Qu'il se nommât huche ou bahut, il constituait l'essentiel du mobilier de nos ancêtres servant de siège, de malle, de lit ou tout au moins de berceau.

On improvisait des tables avec des tréteaux, on s'asseyait sur des escabelles trop rudimentaires et trop peu solides pour être parvenues jusqu'à nous; quant aux lits, placés dans la muraille suivant l'usage conservé en Bretagne, ils n'en sortirent que pour devenir des meubles de luxe et d'apparat, comme le lit d'Antoine de Lorraine, envoyé par le Musée de Nancy.

Aux demeures royales et seigneuriales étaient réservés les chaises avec ou sans baldaquin (les premières pour le maître de la maison) et les dressoirs dont les gradins servaient à exposer les pièces d'orfèvrerie, tandis que le corps ou partie inférieure fermé par de solides serrures les mettait à l'abri de tout larcin.

Mais quand vient la Renaissance, alors que le luxe augmente chez les grands, le bien-être pénètre chez les simples bourgeois. Les bons ouvriers « huchiers » ont fort à faire pour créer de toutes pièces l'ameublement des sujets du roi de France. Il nous reste de beaux spécimens de leur travail, toujours soigné, souvent poussé aux extrêmes limites du raffinement.

On s'est ingénié longtemps à donner une attribution précise à ces meubles, à les classifier suivant de prétendues écoles lyonnaises, bourguignonnes, auvergnates ou normandes; mais on y a renoncé depuis que l'on s'est aperçu que les ouvriers huchiers étaient de grands voyageurs exécutant un peu partout leur métier en modifiant leur facture

LA VIERGE A LA BALANCE
(Avec son cadre du commencement du XVIe siècle en bois sculpté, provenant de la confrérie de Notre-Dame du Puy, à Amiens.

suivant les régions où ils travaillaient.

Mais l'envahissement des décorations italiennes fait devier notre art national de sa noblesse et de sa simplicité primi-

tive. Les ornemanistes transalpins, entrés en France à la suite des campagnes de Louis XII et de François Ier dans le Milanais, apportent tout un répertoire d'arabesques et de motifs plus ou moins chimériques ennobli par des réminiscences de l'antiquité. Pourtant, dans la seconde partie du XVIe siècle, l'influence du goût français est perpétuée par des maîtres tels que l'architecte Androuet du Cerceau et le sculpteur Jean Goujon. Dans ce style, le musée de Compiègne avait prêté une admirable table.

Les peintures et les dorures dont il est encore orné nous apportent la preuve que le meuble de la Renaissance n'avait pas l'aspect sombre et triste que nous lui attribuons. Revêtu de couleurs vives, il s'harmonisait avec les tapisseries.

André-Charles Boulle imagina des meubles somptueux, adaptés à la solennité du règne de Louis XIV. L'éminent ébéniste de la maison royale était représenté par plusieurs meubles de choix. Cet art pompeux ne devait pas survivre au grand Roi. Avec la Régence apparaît le genre gracieux qui eut pour initiateur dans l'ameublement Charles Cressent, dont le rôle peut être comparé à celui de Watteau dans la peinture.

Le médaillier décoré d'un cadre en bronze ciselé et doré de la bibliothèque Nationale marque avec précision les modifications survenues dans l'art du meuble en fort peu d'années.

Après une floraison d'objets d'art d'une variété, d'une fantaisie sans précédents, vint l'heure de la réaction qui devait mettre fin aux courbes et aux contre-courbes, aux enroulements, aux tortillements excessifs, il faut le reconnaître. Cette réaction eut comme toujours pour initiateur un architecte, Gabriel, l'auteur des deux façades de la place de la Concorde et de l'École militaire. L'honneur d'avoir adapté au mobilier ce qui devait s'appeler le style Louis XVI revient à Riesener, représenté à l'Exposition rétrospective par une grande commode en marqueterie ; Caffieri, Duplessis, Winant modèlent les bronzes que cisellent Hervieux et Gouthière.

Mais le style pompeux, qui devait triompher sous l'Empire en s'appuyant sur la rigidité et la lourdeur, n'avait pas abdiqué toute prétention ; nous le voyons reparaître dans l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette. Schwerdfeger, Degault et Thomire ont produit là en collaboration une œuvre dont les détails sont admirables, qui pourtant, dans son ensemble, ne répond pas à ce qu'on est en droit d'attendre de trois artistes de cette époque privilégiée.

Une exposition rétrospective de peinture eût suffi pour garnir les parois du Petit Palais. Aussi s'était-on sagement borné à accueillir un très petit nombre de toiles, soit à cause de leur supériorité, soit à cause de leur originalité.

Quelques-unes, restées à peu près ignorées dans des églises de province, ne retrouveront pas de longtemps pareille occasion d'être mises en lumière. De ce nombre est le *Buisson ardent,* triptyque exécuté vers 1475 par Nicolas Froment, d'Avignon, pour le roi René, et longtemps attribué par erreur à ce prince, assez bon peintre pour justifier cette attribution.

Certains tableaux, comme la Vierge à la balance du musée d'Amiens, avaient été choisis pour la magnificence de leur cadre, d'autres, parce qu'ils représentaient des personnages caractérisant toute une époque ; tous formaient avec l'ameublement qui les entourait une symphonie d'un charme puissant.

Combien d'autres objets ne sommes-nous pas obligés de passer sous silence : éventails, carnets de bals, tabatières, montres, traîneaux, chaises à porteurs, témoins de la vie privée de nos ancêtres ! Le passé revivait dans ces salles, surtout aux heures où la foule y était moins nombreuse, avec une intensité d'évocation extraordinaire.

L'art nous valait ainsi un nouveau bienfait.

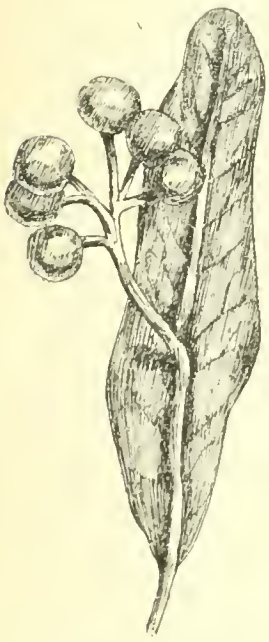
C. DE NÉRONDE.

LA DISSÉMINATION DES PLANTES

En ce monde, tout voyage : les vents et les nuées, les fleuves et les mers; les animaux en divers lieux suivant leurs diverses conformations; l'homme partout avec ses ingénieux moyens de locomotion. Dans ce mouvement universel, la plante garde sa fixité : elle ne voyage pas.

Non, mais ses graines sont munies d'organes qui leur permettent d'être emportées loin de leur pays natal par les puissants agents naturels.

Toutes les puissances de la création sont mises en œuvre pour arriver à ce but. Les ouragans les plus violents, le souffle imperceptible du zéphir, l'éléphant et la fourmi, l'aigle et le vulgaire moineau, les fleuves et leurs inondations, les volcans, les guerres elles-mêmes concourent à leur manière à cette grande œuvre de la dissémination. Et ce n'est pas là une figure de rhétorique, mais bien une assertion rigoureusement scientifique.



Tilleul avec sa bractée.

Le vent est, de tous les agents naturels, celui qui a la plus large part dans la dissémination, à cause de la fréquence et de la violence de son action.

L'ouragan des régions tropicales, dont la vitesse atteint jusqu'à 145 et même 170 kilomètres à l'heure (deux fois plus rapide qu'un train express), qui déracine les arbres et fait des ravages considérables dans les villes, transporte des graines et des plantes entières au delà des mers et des détroits.

Un grand nombre de fruits sont d'ailleurs merveilleusement adaptés pour ce transport par le vent. Tels les fruits de *tilleul*, d'*érable*, d'*ailante*, etc.

Le fruit du pissenlit se prolonge par une épine que termine un bouquet de poils blancs soyeux, très allongés à la maturité; ces poils s'écartent à la façon d'un parachute qui s'ouvre. Et comme il y a un grand nombre de fruits dans chaque capitule, leur ensemble forme cette boule argentée que tout le monde connaît et sur laquelle tout le monde s'est amusé à souffler pour voir ces légères aigrettes s'en aller au loin et flotter gracieusement dans l'air.

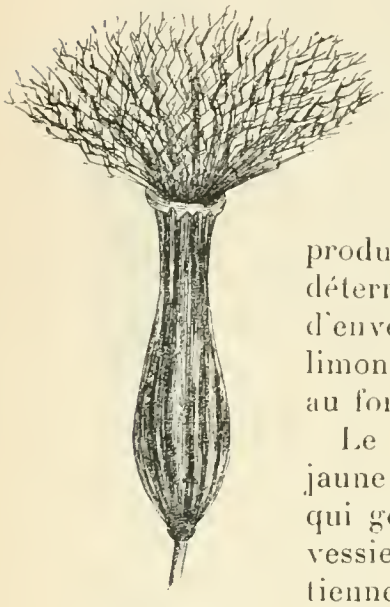
Ailante.

Le pissenlit est une plante terrestre; que va-t-il arriver si les fruits, entraînés par le vent aveugle, tombent dans l'eau? S'ils vont au fond, ils ne tarderont pas à périr. Mais la nature y a pourvu. Au contact de l'eau, les poils se rapprochent, emprisonnant une bulle d'air qui la soutient, lui sert de flotteur et lui permet d'aborder sans encombre sur la terre ferme où il ne tardera pas à germer. — Les fruits des *hieracium*, de la *linaigrette*, de l'*épilobe*, se comportent de la même façon.

Certains végétaux ont des graines qui se présentent sous la forme de poudre semblable à de la sciure de bois. Telles sont les orchidées, les orobanchées. Une orchidée épiphyte, du genre *Stanhopea*, laisse échapper un véritable petit nuage de graines lorsqu'elle est effleurée par la brise la plus légère. Les cryptogames ont des germes d'une ténuité excessive et dont la dispersion est des plus faciles. Ils pénètrent partout et on les rencontre jusqu'à la limite des neiges éternelles où ils sont les seuls représentants du

règne végétal. Les fleuves et les rivières emportent dans les vallées les graines qui sont tombées dans leur courant ou qu'ils ont entraînées dans leurs débordements.

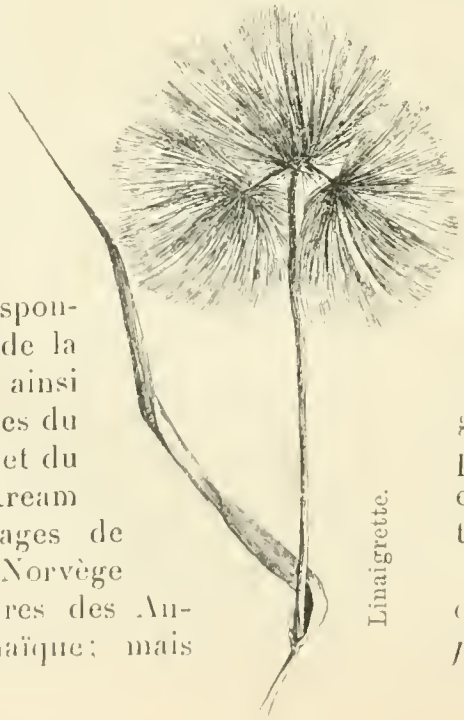
Le nelumbo du Nil, le lis rose d'Hérodote ou lotus des anciens, dont la racine comestible faisait oublier la patrie à ceux qui s'en nourrissaient, a des fruits très légers qui accomplissent de véritables voyages sur les fleuves avant d'atterrir sur une rive hospitalière. Dioscoride rapporte que les Égyptiens, pour le reproduire dans un endroit déterminé, étaient obligés d'envelopper les fruits de limon pour les maintenir au fond du fleuve.



Hieracium.

Le fruit du nénuphar jaune se divise en disques qui gonflent leur tissu en vessie natatoire et le soutiennent dans l'eau jusqu'à la destruction de leur tissu et la mise en liberté de l'air qu'ils contiennent. La graine du nénuphar blanc s'entoure d'une sorte de sac gonflé d'air qui lui permet de se soutenir sur l'eau.

Les courants marins sont un agent de dissémination plus efficace. Les noix de coco des îles Seychelles traversent l'océan Indien et arrivent jusqu'à Sumatra. Les cocotiers, spontanés dans les îles de la Polynésie, se sont ainsi répandus sur les côtes du Brésil, de la Guyane et du Congo. Le Gulf-Stream amène sur les rivages de l'Irlande et de la Norvège des graines originaires des Antilles et de la Jamaïque; mais elles ne peuvent germer faute d'une température convenable.



Linaigrette.

Les volcans eux-mêmes contribuent à la propagation des végétaux. Au commencement de 1887, on avait remarqué à Port-Elisabeth, dans le sud de l'Afrique, des quantités de pierres ponces apportées par la mer. On y trouva divers animaux inconnus au pays et une sorte de noix de coco; on la planta et elle donna un palmier étranger à la côte africaine. Ces animaux et la noix avaient été chassés de leur habitation lors de l'éruption du Krakatoa, en août 1883. Voilà un mode de dispersion des graines qui mérite d'être signalé à cause de sa rareté.

Épilobe.

Le feu lui-même, dans certains cas, contribue aussi à la dissémination des plantes. Le *Chaperro*, de son nom scientifique *Ropala obovata*, est un pauvre arbre organisé pour résister aux incendies périodiques des savanes. Il affecte les formes les plus bizarres et ses branches paraissent se tordre dans les supplices. Il a des feuilles très dures et des fleurs insignifiantes. Les graines sont oblongues, plates et munies d'une sorte d'ailes membraneuses. Elles se trouvent mûres au moment de la grande sécheresse. Quand les incendies se propagent à travers la savane, il se forme d'immenses appels d'air qui entraînent les semences et les dispersent au loin. Celles-ci ne sont que peu exposées à la chaleur : grâce à cet agent, elles se dispersent fort régulièrement et constituent de véritables plantations.

Voici maintenant des fruits que les savants appellent *eriophiles*, c'est-à-dire qui aiment

la laine, les toisons. Ce sont des fruits munis d'épines ou de crochets s'attachant aux poils des animaux qui les transportent au loin, soit dans leurs courses journalières, soit dans leurs migrations annuelles. Tels sont les fruits de bardane que les gamins s'amusent à vous jeter dans le dos où ils restent accrochés ou bien les fruits des gratterons qui s'attachent impitoyablement à vos jambes si vous marchez trop près des haies qu'ils affectionnent, ou encore les fruits du *sainfoin*, du *bident* et de la *carotte*.

Le *Martynia proboscidea* possède une gousse armée de deux forts crochets qui s'attachent très facilement à la toison des animaux. C'est cette gousse que Bernardin de Saint-Pierre, avec plus d'imagination que d'exactitude, appelait un poisson végétal et d'autres, corne ou *ongle du diable*.

« Elle ressemble, dit-il, à un poisson à demi desséché, blanc et noir, avec une longue nageoire sur le dos. La queue de ce poisson est fort allongée et finit en pointe très aiguë, courbée en hameçon. Cette queue se partage ordinairement en deux et présente ainsi deux hameçons. »

L'*Harpagophyton procumbens* habite le sud de l'Afrique; on prétend que ses fruits peuvent causer la mort des lions eux-mêmes; ils roulent çà et là sur les plaines sablonneuses. Parfois, quand un malheureux animal cherche à enlever avec ses dents un fruit de l'*Harpagophyton* accroché à son poil, ses crochets s'implantent dans sa gueule et causent sa mort.

Bidens pilosa.

Sainfoin.

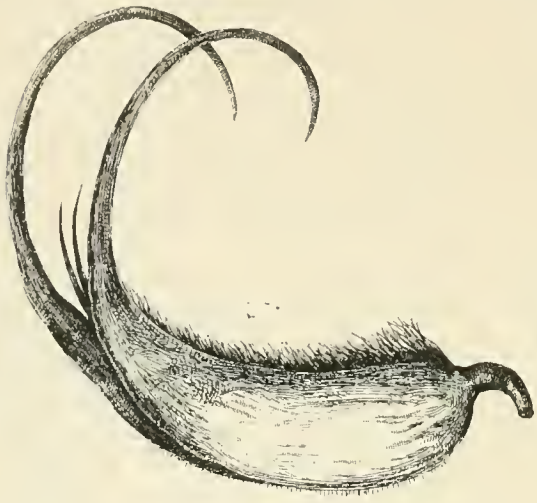
Carotte.

Les fruits pulpeux, vivement colorés, à graines dures et coriaces, sont généralement disséminés par les oiseaux. C'est ainsi que se propagent l'épine vinette, les ronces, les aubépines, sorbiers, lierres, groseilliers, genévriers, ifs, etc. Tantôt, c'est un loriot, une grive, qui emporte dans son bec une cerise enlevée à un arbre des champs et qui gagne les bois; troublé par une apparition quelconque, l'oiseau lâche le fruit, qui tombe à terre. Ailleurs, ce sont les fruits colorés du sorbier, du sureau, du lierre, du genévrier, etc., qui excitent la gourmandise des merles, des draines, des grives, des mauvis, etc., et ces oiseaux emportent leur butin qu'ils déposent, plus ou moins dépouillé de la matière pulpeuse, sur les vieilles tours, sur les murs des vieux châteaux; aussi voit-on ordinairement les ruines couronnées par du sureau, du lierre, du genévrier.

Les oiseaux, dans leurs migrations annuelles, transportent des graines provenant de climats différents. La terre qui s'attache à leurs pattes, la boue des marais où ils ont barboté et qui souille leurs plumes, contiennent souvent des semences capables de germer. Darwin rapporte que trois cuillerées de boue prises dans un étang et cultivées pendant six mois produisirent le chiffre surprenant de 537 plantes.

Les oiseaux et le vent sont des facteurs très importants dans l'œuvre de la dissémination et l'homme est souvent obligé de lutter contre les plantes envahissantes qu'ils amènent partout. « Sans les

soins les plus assidus, écrit Auguste de Saint-Hilaire, dans un langage un peu pompeux, nous verrions les chardons envahir nos guérets, la renouée



Martynia proboscidea (Corne, ongle du diable).

des oiseaux couvrir de ses tiges couchées les allées de nos jardins et le lierre faire pénétrer ses racines innombrables entre les pierres de nos murailles. On avait à peine construit un quai dans la plus populeuse de nos villes que déjà des gramens croissaient entre les pavés inclinés, sous les pieds des travailleurs; j'ai compté plus de 30 sortes de plantes dans une rue de l'un des faubourgs de Montpellier... J'ai vu naguère une ronce orgueilleuse marier ses longues tiges aux pilastres du grand balcon de Versailles : quelques années de négligence et de barbarie avaient suffi pour lui assurer ce triomphe. »

Ces plantes adventives affectionnent aussi beaucoup les saules têtards, pauvres arbres dont on coupe périodiquement les branches, avec une tête énorme sur un tronc souvent ne se soutenant plus que par l'écorce. La florule de ces saules est très intéressante et a été souvent étudiée par les botanistes. On y a trouvé et décrit près de 200 espèces de plantes appartenant à des familles très différentes, mais surtout à celles dont les graines sont dispersées par les oiseaux ou par le vent. Des arbres même arrivent à se développer sur ces têtards, et c'est un spectacle assez curieux de voir se détacher, sur le pâle feuillage d'un saule, les frondaisons plus sombres d'un acacia, d'un aulne ou d'un frêne.

Les animaux supérieurs, les gros herbivores, transportent dans leur estomac de volumineuses graines osseuses qui peuvent y séjourner sans perdre leur qualité germinative. Les dattes, les goyaves, la casse, sont ainsi propagés par les bisons, les rhinocéros et les éléphants.

L'homme est l'agent le plus actif de la dissémination : nous ne considérerons que son action inconsciente et involontaire, et nous choisirons les exemples qui nous paraîtront les plus topiques et les plus intéressants.

Certaines plantes sont attachées à l'homme d'une manière intime et l'accompagnent pour ainsi dire partout. Les plantes rudérales, c'est-à-dire celles qui poussent sur les murs, dans les cours, sont de ce nombre.

Leurs semences ténues s'accrochent à ses vêtements, sont dans ses aliments et se propagent avec lui, décelant sa présence permanente ou momentanée; on les retrouve partout, jusque sur les montagnes où un pâtre a établi sa hutte, ne fût-ce que quelques jours. Ce sont les orties, qu'on ne trouve jamais que près des habitations, le séneçon, la re-

Harpagophyton procumbens.

nouée, les ansérines, les mauves, le mouron.

Les guerres, qui occasionnent un grand déplacement d'hommes et de ba-

gages, sont un facteur important dans l'œuvre de la dissémination.

Les conquêtes d'Alexandre, les expéditions lointaines des Romains ou de Napoléon, les Croisades ont transporté des plantes d'une extrémité du monde à l'autre.

L'histoire de l'introduction d'une asclépiadée vénéneuse dans la Nouvelle-Calédonie est bien curieuse : elle est racontée par le R. P. Montrouzier, missionnaire à la Nouvelle-Calédonie. Un gendarme venant de Tahiti apporta un oreiller garni de duvet soyeux qui surmonte les graines des asclépiadées. Le brave gendarme, ne trouvant pas son oreiller assez doux, le bourra d'excellent coton et jeta au vent le premier duvet. Malheureusement, quelques graines, restées accrochées aux poils, tombant sur un sol propice, ne tardèrent pas à couvrir des espaces considérables.

Voici maintenant le chapitre : de l'influence de l'ivrognerie sur la dissémination des plantes.

L'*Elytropappus rhinoceritis*, ou « herbe au rhinocéros », est une mauvaise herbe n'existant autrefois que dans la région occidentale du cap de Bonne-Espérance et infestant maintenant tous les pâturages de cette région. Lorsque la partie orientale vint à se développer, les Boers y virent un débouché pour leurs produits et y importèrent une eau-de-vie exécrable qu'ils colportèrent de village en village. Pour caler les tonneaux, exposés à bien des chocs sur les routes primitives de la contrée, ils employèrent des bottes d'herbe à rhinocéros. A mesure que les tonneaux étaient vides, les Boers jetaient au hasard le long des chemins la litière devenue inutile. C'est ainsi que s'est propagée dans les pâturages cette plante qui rend le travail de la charrue très difficile.

Voici enfin un moyen de dissémination volontaire de l'homme, qui rentre dans la catégorie des trente-six moyens que Pantagruel avait pour gagner sa vie et dont le plus honnête était « par larcin furtivement fait ».

ACACIA SUR SAULE

L'*Anémone coronaria* fut apportée en France par M. Bachelier, qui la cultiva pendant longtemps en véritable amateur, la montrant à peine à ses amis, et se gardant bien d'en distribuer des bulbes ou des graines. Un voisin, qui désirait beaucoup obtenir la nouvelle plante, imagina un ingénieux stratagème. Juge de son état, il vint rendre visite à l'amateur d'anémones, en grande cérémonie et avec sa

longue robe de magistrat. Flatté d'une telle démarche, l'amateur se hâta de montrer ses richesses au juge, qui laissa négligemment traîner les plis de sa robe sur les renonculacées convoitées. Il recueillit ainsi des graines qui s'accrochèrent à l'étoffe et servirent à reproduire les fameuses anémones qui se répandirent alors par toute l'Europe.

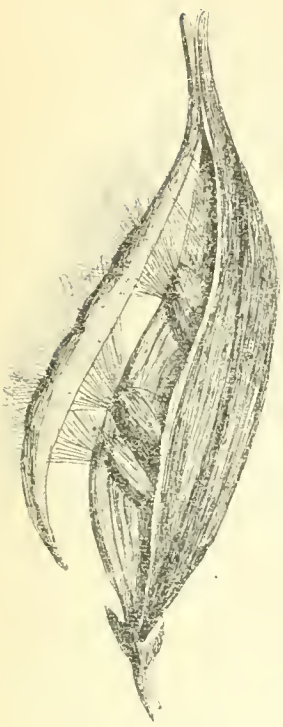
La sortie des graines

AULNE SUR SAULE

FRÊNE SUR SAULE

et leur dispersion à quelque distance sont souvent favorisées par l'élasticité propre à certaines parties du fruit : c'est ce qu'on peut appeler dissémination autodynamique. Ainsi, les valves des Balsaminées (en particulier de l'*impatiens noli me tangere*) s'ouvrent avec élasticité et lancent les graines assez loin.

Les graines de *Hamamelis virginica* sont projetées à deux ou trois mètres de distance avec une force comparable à celle des grains de plomb d'un fusil de

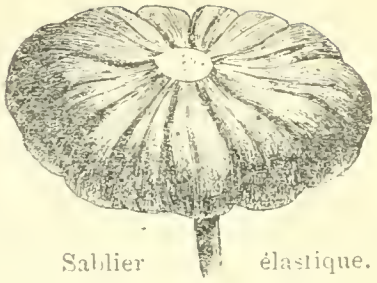


Asclépiadée.

chasse. Une *Euphorbiacée,* le sablier élastique (*Hura crepitans*), a un gros fruit composé de douze à dix-huit coques qui, en se desséchant, s'ouvrent en deux valves et se séparent de l'axe avec explosion. La force de ressort est si grande que les valves se séparent encore même lorsqu'on les a entourées d'un fil de fer. La *Momordique* lance les graines avec un certain liquide après s'être rompu le pédoncule qui attachait le fruit. C'est ce que le populaire appelle des crache-figure.

Dans le fruit des *Géraniums,* cinq valves se détachent brusquement et, en s'enroulant, lancent les graines au loin, comme le ferait une fronde.

Certaines graines sont munies d'appendices divers qui facilitent leur dissémination. Tel le *Stipa pennata,* plante de l'Europe méridionale dont la graine est petite et munie de poils raides. L'une des extrémités est effilée, l'autre se prolonge par une longue partie spiralée en tire-bouchon et se termine enfin par un appendice en forme de longue plume d'oiseau qui facilite la dissémination par le vent, tandis que la partie spiralée étant très hygroscopique exécute, suivant l'état de l'atmosphère, des mouvements qui aident à la pénétration de la graine dans le sol. Le *Myzodendron,* parasite du hêtre, à la Terre de Feu, possède des graines munies de quatre prolongements flexibles, grâce auxquels elles peuvent être transportées par le vent d'un arbre à un autre. Dès qu'elles rencontrent un petit rameau, leurs appendices l'entourent et elles se trouvent ainsi fixées.



Sablier élastique.

Le *Cycloloma platyphyllum,* ou plante roulante du Kansas, est peut-être plus extraordinaire encore. C'est une boule herbacée de 50 centimètres environ de diamètre, qui tient à une tige très petite. Quand elle est à maturité, elle ne tarde pas à se dessécher et le moindre coup de vent la détache. La *rose de Jéricho* se comporte de la même façon.

C'est ainsi que, par des moyens bien divers, les plantes accomplissent leurs migrations à travers les plaines et les mers et par-dessus les montagnes. L'homme les rencontre partout où il va et il les trouve associées à toutes les ma-

Momordique.

Géranium.

Myzodendron.

nifestations de son existence. Comme elle est vraie cette belle page d'histoire naturelle que le poète américain a intitulée *la Chanson du gazon :*

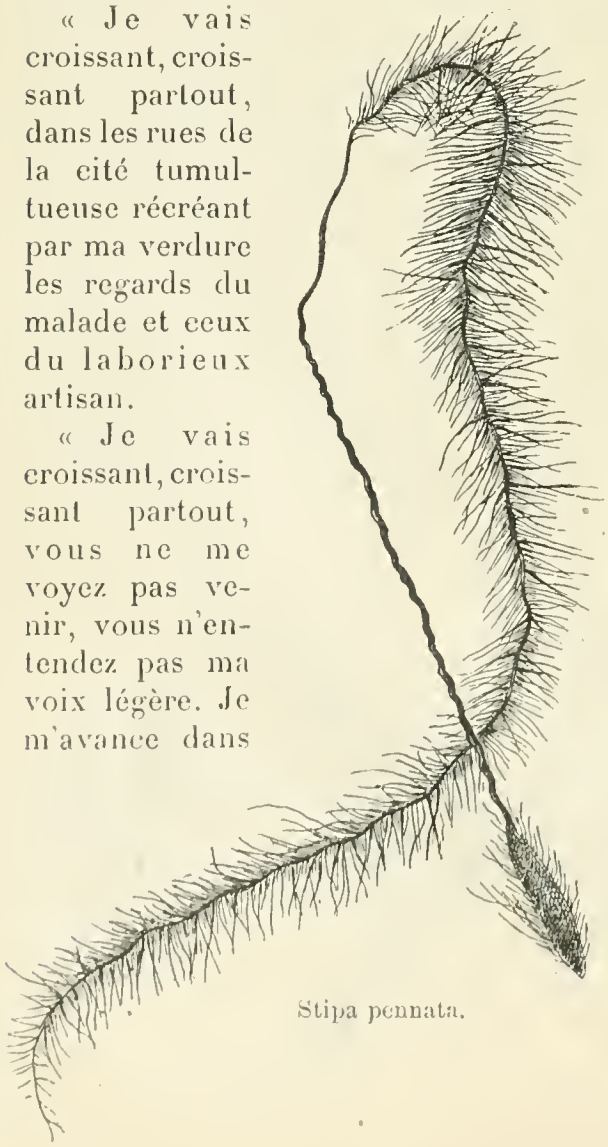
« Je vais croissant, croissant partout, sur les bords de la route poudreuse, sur les flancs de la colline, sur les rives du ruisseau bruyant, sous les rameaux des bois.

« Je vais croissant, croissant partout, dans les rues de la cité tumultueuse récréant par ma verdure les regards du malade et ceux du laborieux artisan.

« Je vais croissant, croissant partout, vous ne me voyez pas venir, vous n'entendez pas ma voix légère. Je m'avance dans l'ombre des nuits à la lueur de l'aube.

« Je vais croissant, croissant partout, sur le sol où reposent les morts, je grandis en silence, je décore au printemps leurs fossés humides, leur étroite et muette demeure.

« Je vais croissant, croissant partout, je chante les louanges de Dieu qui me fit naître, qui m'ordonna de parer la terre et de croître partout, partout. »



Stipa pennata.

Rose de Jéricho.

VIRGILE BRANDICOURT.

LE CORPS DU TIGRE HISSÉ A L'AIDE DE CORDES SUR LE DOS D'UN ÉLÉPHANT

LA CHASSE AU TIGRE A DOS D'ÉLÉPHANT

Les éléphants dont on se sert dans les grandes battues au tigre sont de deux sortes : les bêtes de chasse et les bêtes de bât. Les secondes sont des animaux inférieurs de taille et de courage, qui ont, pour tout équipement, une espèce de coussin plat sur le dos. Les autres, choisies parmi les plus hautes et les plus courageuses, ont toutes de redoutables défenses et portent le *howdah*, sorte de cage à claire-voie, où se tient le chasseur et aménagée de manière qu'il ait sous la main ses munitions et les différentes armes à feu dont il peut avoir à se servir, suivant la nature et la taille du gibier.

Chaque éléphant est conduit par un cornac, ou *mahout*, assis à l'arrière de la tête, les jambes cachées par les oreilles de l'animal, et armé du *gunga-bar*, avec lequel il le fait obéir lorsque la parole ne suffit pas. Le *gunga-bar* est une barre de fer dont l'extrémité est recourbée en forme de faucille pointue et tranchante. Le mahout pique de cette pointe la tête de l'éléphant pour l'avertir, et, dans les cas graves d'indiscipline, il l'enfonce de toute sa force en tirant à lui. La tête de l'éléphant est,

sous la peau épaisse, composée d'une masse charnue et d'os spongieux et mous qui entourent le cerveau, dont le volume est fort petit. Les balles peuvent traverser cette masse sans que la bête en souffre, pourvu que la cervelle ne soit pas touchée. On comprend dès lors l'usage, qu'on juge à première vue cruel et répugnant, du *gunga-bar*.

Il faut, pour faire une battue dans de bonnes conditions, outre les cinq ou six bêtes de choix qui portent les tireurs, de quarante à cinquante éléphants de bât. Ces animaux valent, suivant taille, âge et qualités, de 1 800 à 12 000 francs et plus, et coûtent au minimum 4 roupies ou 6 francs par jour d'entretien. Il est clair que ce sport n'est pas à la portée de tout le monde. Il n'y a guère que les rajahs qui puissent s'y livrer. Mais ceux-ci aiment à inviter les étrangers de marque; aussi plus d'un Européen a-t-il assisté à ces chasses émouvantes.

Les détails de celle qui suit ont été racontés à un « interviewer » du *Mac Clure's Magazine* par M. Peter Burges, de Bristol, bien connu dans l'Inde pour ses goûts de sportsman, la sûreté de son coup d'œil et l'intrépidité de son sang-froid.

Un jour de 1896, il était chez le rajah de Koutch-Behar, dans les districts montagneux du nord-est de l'Inde, au moment où les déprédations d'un tigre furent signalées. Le rajah résolut de partir en chasse et alla établir son camp à bonne distance du lieu où l'on supposait que le tigre avait son repaire.

On mobilisa pour l'occasion cinquante éléphants de bât et six grands éléphants pour le rajah et ses cinq invités. En comptant le mahout et le « matey » hindou chargé de la nourriture et des soins — attachés à chaque éléphant, le domestique que chaque invité emmenait avec lui, et la maison du rajah, cuisiniers, porteurs d'eau et serviteurs de toute sorte, on verra que la troupe montait à près de deux cents hommes.

Le lendemain, au lever du soleil, les éléphants de chasse, chargés du *howdah*, dont la charpente est en bois de teck et qui pèse de 400 à 500 livres, partent les premiers, pour leur permettre de marcher lentement et d'arriver sans fatigue sur le lieu de l'action. Les chasseurs prennent le temps de déjeuner et de fumer un cigare. On ne veut approcher le tigre qu'entre dix et onze heures, lorsqu'il sera couché dans l'herbe, alourdi par la digestion de son repas du matin.

Enfin le rajah et ses cinq invités montent sur des éléphants de bât, dont le large coussin est muni, pour la circonstance, d'un *guddy*, sorte de petit plancher, avec une galerie en fer aux deux extrémités, pour que le voyageur puisse s'y retenir des mains et des pieds dans les endroits difficiles.

Ce n'est pas, en effet, un voyage sans obstacles ni cahots qu'ils vont faire. Sans parler des terrains couverts de hautes herbes, si hautes et si épaisses qu'elles dépassent les plus grands éléphants chargés de leur *howdah*, et qu'un homme qui y tomberait s'y trouverait inextricablement pris dans l'obscur enchevêtrement des racines et des tiges, il faudra gravir des collines, descendre dans des vallées, franchir des cours d'eau larges et profonds, aux berges à pic.

L'éléphant est un admirable nageur. 800 mètres à traverser en eau profonde ne l'effrayent pas, et il fera allégrement son kilomètre, s'il le faut. Mais les hommes qui sont dessus ne s'y trouvent pas à l'aise. On se croirait sur un énorme tonneau qui va tourner à chaque instant et vous entraîner sous lui. En outre, l'éléphant, lorsqu'il nage, sort à peine de l'eau la tête et le sommet de l'échine, de sorte qu'on est à peu près sûr de se mouiller, accident qui donne à un Européen dans l'Inde les plus grandes chances d'attraper la fièvre.

Enfin, le courant est franchi. Il n'y a plus qu'à sortir de la rivière, dont la berge se dresse en falaise, comme un

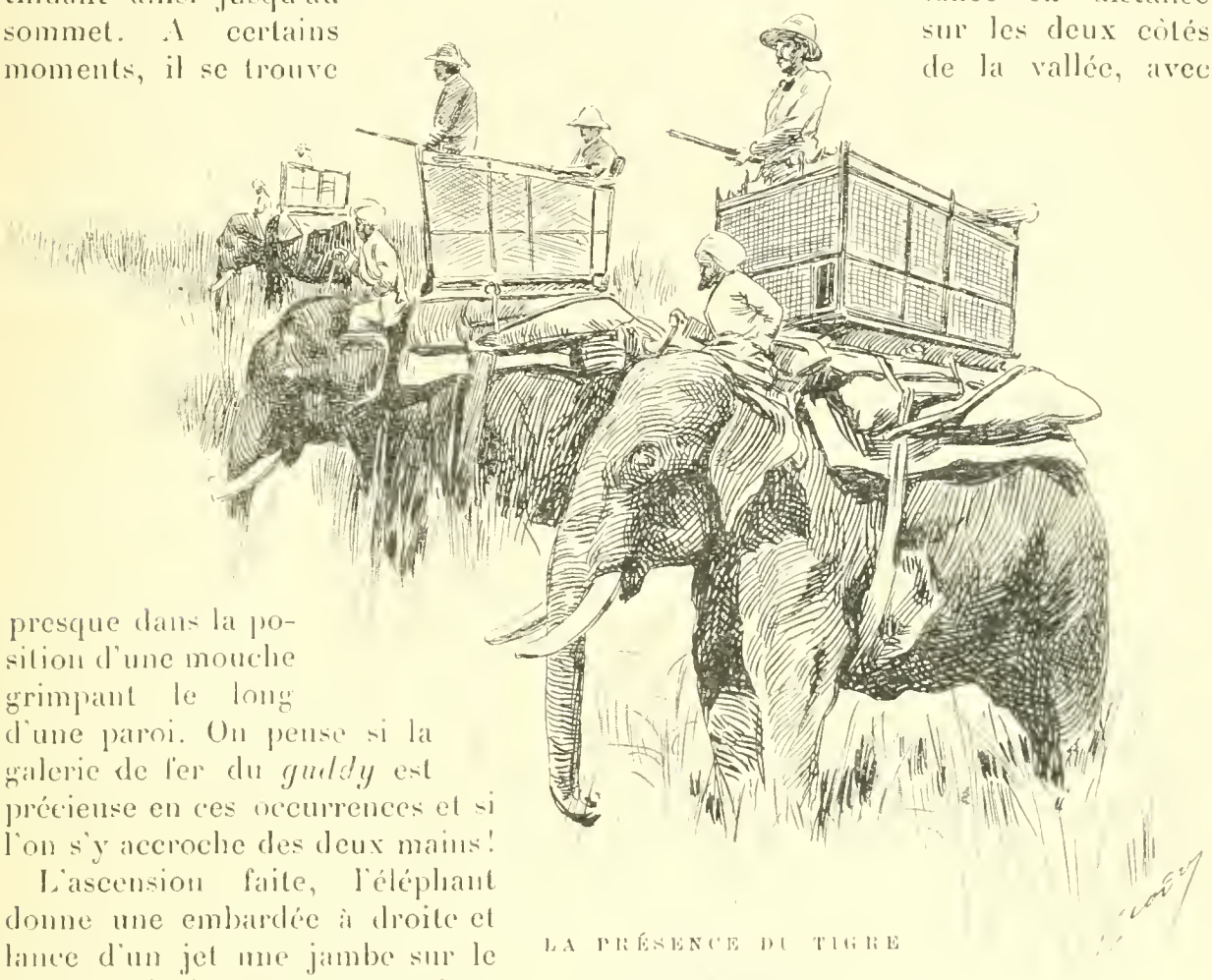
mur de 10 ou 12 mètres devant vous. C'est alors que l'éléphant fait vraiment une besogne merveilleuse. Il s'agenouille et, de sa trompe et de ses défenses, creuse des trous, où il mettra ses pieds de devant d'abord et ensuite, lorsqu'il aura répété l'opération plus haut, ses pieds de derrière, en continuant ainsi jusqu'au sommet. A certains moments, il se trouve presque dans la position d'une mouche grimpant le long d'une paroi. On pense si la galerie de fer du *guddy* est précieuse en ces occurrences et si l'on s'y accroche des deux mains!

L'ascension faite, l'éléphant donne une embardée à droite et lance d'un jet une jambe sur le talus; puis il donne une embardée à gauche et lance l'autre jambe; il a l'air alors d'un gamin énorme et fantastique, pendu par les deux bras à la crête d'un mur. D'un coup de rein il se met à genoux, et, avec force mouvements et secousses de son train de derrière, il parvient à se hisser tout entier sur le sol.

Il n'y a pas d'exemple que, dans cet exercice de gymnasiarque, un éléphant ait jamais manqué son coup ou perdu pied.

On arrive enfin à la halte où les grands éléphants porteurs de *howdah* attendent les chasseurs. Ceux-ci s'installent sur leurs montures, vérifient leurs armes et leurs munitions, et la battue commence.

Le tigre doit être rasé dans quelque coin herbu d'une de ces petites vallées marécageuses appelées dans le pays *nullahs*, qui avoisinent les grands cours d'eau. Les tireurs sont postés de distance en distance sur les deux côtés de la vallée, avec l'un d'eux au bout extérieur, pour empêcher l'animal de fuir. Ils décrivent assez bien ainsi un U majuscule surmonté d'un point.



LA PRÉSENCE DU TIGRE EST ANNONCÉE

Les éléphants traqueurs forment un vaste cercle et vont toujours se rapprochant du centre. Il ne reste plus qu'un petit emplacement et rien ne bouge encore. Cependant le barrit spécial des éléphants ne laisse aucun doute : ils sentent le tigre ou le rhinocéros.

Tout à coup un cri rauque court, répété, *ouf*, *ouf*, *ouf*, se fait entendre.

C'est celui du tigre aux abois, si différent du long rugissement auquel nous ont habitués les bêtes de nos ménageries. Et un corps de la couleur des grandes herbes rousses en sort d'un bond, traverse l'air comme un zigzag d'éclair et va s'abattre sur une trompe d'éléphant, sur un mahout ou sur un *howdah,* si les cinq coups de fusil qui partent en même temps ne l'arrêtent pas au vol. Le manquent-ils ou ne le touchent-ils pas au bon endroit, les chasseurs sont en péril : heureux si, dans le corps à corps imminent, l'éléphant, la trompe et les flancs mordus et labourés, parvient à garantir ses maîtres.

Mais une balle a touché le tigre au défaut de l'épaule. Il roule à terre et meurt.

Chacun des cinq tireurs croit avoir abattu le monstre et en réclame la dépouille. Le rajah, dont l'arrêt est décisif et sans appel dans ces occasions, fait retirer la balle du corps du tigre. Il en compare le calibre à celui des armes dont les tireurs se sont servis. Il n'y a point de doute, elle ne s'adapte qu'au rifle de M. Burges. C'est lui le vainqueur, et la peau du tigre lui appartient.

On hisse le corps, à grand renfort de bras et de cordes, sur le coussin d'un gros éléphant de bât, ce qui ne laisse pas que d'être un dur travail, car un tigre adulte comme celui-ci pèse de 300 à 500 livres ; et l'on retourne au camp, auprès duquel la bête sera dépouillée.

Le soleil est encore bien au-dessus de l'horizon lorsqu'on y arrive. L'opération se fait vivement, et, sans perte de temps, la peau est tendue sur un châssis pour sécher, car, sous le climat de l'Inde, il faut se hâter pour prévenir la décomposition.

Les vautours le savent bien. A peine la peau est-elle enlevée qu'un de ces oiseaux, qu'on voyait planer très haut dans l'air, s'abat sur la carcasse, et de tous les coins du ciel en arrivent d'autres, de plus en plus nombreux. On dirait qu'il pleut des vautours. En moins de dix minutes, le squelette du monstre est nettoyé comme par un préparateur de pièces anatomiques ; pas une fibre de chair n'y adhère, et les vautours gorgés ont peine à s'éloigner d'un vol alourdi.

B.-H. Gausseron.

LES TROPHÉES DE LA CHASSE

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Joli titre, gracieux sujet, aimable roman, ce livre de François de Nion, *Les Derniers Trianons*, roman d'une amie de Marie-Antoinette, Josèphe d'Arraines, chanoinesse, dame d'honneur de la reine, aimée par le chevalier de Canaples et aussi par le citoyen Langlois.

C'est une agréable évocation de cette fin du XVIIIe siècle, si étrange par ce mélange d'insouciance, de gaieté, de péril et d'angoisse, où les canonnades prochaines étouffent déjà le son des violons, où le flageolet de Florian éteint peu à peu ses sons grêles, tandis que rugit la trompette d'alarme.

Le tableau est habilement fait, avec des motifs heureux bien traités : les loges franc-maçonniques, l'affaire du Collier de la reine, des aventures, des duels, des émeutes, des bals, les séances de jeu à la cour, les amusettes de ce délicieux Hameau dont la vision, encore aujourd'hui, reste touchante comme celle d'un opéra comique interrompu par le glas du couperet sanglant. Des silhouettes sont tracées avec art ; la reine, cette femme frivole et sympathique, dont l'infortune a passé les fautes, et qui apparaît ici belle et royale, comme sur la toile de Mme Vigée-Lebrun ; Mme de Polignac, Mme de Beauharnais et autres dames du temps. C'est délicat, mièvre, amusant, exact, très fin de XVIIIe siècle.

Le style est, lui aussi, de style, et fait un pastiche piquant du langage du temps.

Celui-ci est d'autant mieux imité que, le plus souvent, il est presque littéralement emprunté. C'est une habile mosaïque, ce qu'on appelle un *centon*, qui constate un commerce assidu avec les mémorialistes. L'auteur suppose que son récit est fait de papiers inédits trouvés au fond d'un tiroir.

Au fond d'un tiroir secret j'ai découvert ces feuillets épars et quelques lettres. Je revois encore le meuble indiscret qui me les livra : sa forme me fut attendrissante. C'était un de ces secrétaires-écrans, étroits et hauts, dont on abaissait une planchette en pupitre pour écrire sur ses genoux, devant le feu, et dont l'intérieur, en bois de citronnier, contenait un plumier, un encrier, des compartiments, tout un confortable naïf du temps jadis.

Ces feuillets épars ne sont pas un journal, — Mlle d'Arraines eût dédaigné ce genre de littérature intime et vaine : — je croirais plutôt à des essais de mémoires.

Disons même des Mémoires tout à fait, et point autant inédits qu'on nous l'assure. Ce secrétaire ressemble assez à une bibliothèque. Voulez-vous quelques exemples? Mlle d'Arraines, reçue chanoinesse, vit, dans l'abbaye, de cette vie à demi mondaine qui était alors de mise dans les communautés.

Le chapitre restait du monde et recevait souvent nombreuse et belle compagnie.

Ceci dit, je cite :

« On m'a permis de faire entrer le ménétrier du village. Ce Vestris est borgne et a passé soixante ; il ne s'en vante pas moins de connaître les danses nouvelles, la contredanse ou le cotillon ; ce qui n'empêche qu'il ne nomme les *chassés* des *flanqués*. Vous pensez si nous nous sommes diverties de ce bonhomme. Je donne comme rafraîchissement du cidre qui vient de nos pressoirs, un vin excellent que nous vendangeons dans nos vignes, et, pour le solide, des pâtisseries délicieuses que nous font nos cuisinières. »

L'auteur a raison d'écrire : « Je cite. » Car c'est une citation, mais qui ne provient point du secrétaire de Mlle d'Arraines. Mme la comtesse de Genlis avait déjà raconté cela dans ses *Mémoires*, où on lit la même chose à peu près textuellement :

On me permit de faire entrer le ménétrier du village, qui était borgne et qui avait soixante ans. Il se piquait de savoir toutes les figures et tous les pas, et je me souviens qu'il appelait les *chassés* des *flanqués*. Mes danseuses étaient les religieuses et les pensionnaires ; les premières figuraient les hommes et les autres des dames. Je donnais pour rafraîchissements du cidre et d'excellentes pâtisseries faites dans le couvent.

Mémoires de Mme de Genlis.

Tournez un feuillet des *Lettres inédites* de Mlle d'Arraines : elle conte ses mystifications :

Nous nous sommes bien divertis, l'autre soir, à mystifier Mlle Laforêt, ma femme de chambre. C'est une personne excellente, qui possède beaucoup de goût et de jugement pour la lingerie, mais guère pour les autres choses de la vie. Elle compte quarante-cinq étés qui paraissent bien soixante hivers, a des cheveux gris, un nez trop grand et un menton que l'absence de dents a rendu trop court. Vous jugez, d'après cela, que c'est un abrégé des Grâces. L'autre soir, M. de Canaples, ayant voulu lui persuader de jouer un rôle dans l'une de nos pièces, nous demeurâmes confondus quand elle nous fit connaître qu'elle souhaitait depuis longtemps avoir cette satisfaction-là et qu'elle se contenterait fort bien d'être une des bergères dans la pastorale que nous préparions. Mon fou de cousin l'a prise au mot et nous l'amena, hier soir, en nymphe d'idylle avec des petits habits blancs, et, sur l'oreille, un chaperon de fleurs. Elle tenait à la main un manche à balai en guise de houlette. Ce fantôme pensa nous faire périr à force de rire. Cependant, la pauvre Mlle La

forêt ne laissa pas d'être persuadée qu'elle était ravissante dans ce costume. Elle veut le garder pour me servir si Mme l'abbesse y consent. La plaisante figure que ce sera là !

Cette demoiselle Laforêt est évidemment cousine germaine de cette Mlle Beaufort, qui amusa le couvent d'Origny où Mme de Genlis, jeune mariée, se retira pendant que son mari était au régiment, et dont elle assure que « c'était la meilleure fille du monde ». Elle ajoute à peu près comme Mlle Josèphe :

Mlle Beaufort, à mon grand étonnement, me demanda de lui donner un petit rôle de bergère; elle avait quarante-cinq ans, ses cheveux étaient gris, elle était fort couperosée et les deux dents de devant lui manquaient. Nous jouâmes *l'Oracle* et je lui fis jouer le rôle de l'amoureux, que Lucinde appelle Charmant et qu'elle conduit en laisse avec un ruban couleur de rose : n'ayant point de costume, nous l'habillâmes galamment avec une redingote de Lemire, mon domestique, et nous l'assurâmes qu'il était indispensable qu'elle eût sur la tête un bonnet de coton brodé en laine de couleur, que lui prêta le laquais de ma mère; ce fut dans cet agréable équipage qu'elle joua de la manière la plus comique le rôle de Charmant. Comme elle me demandait toujours un rôle de bergère, je fis une petite pastorale pour elle; nous donnâmes tant de louanges à son jeu et à sa grâce, elle fut si persuadée qu'elle était ravissante dans ce costume, que je lui proposai de le garder toujours, et elle y consentit. De ce moment, elle fut constamment habillée en bergère d'idylle, avec des petits habits blancs bordés de rubans de diverses couleurs, et portant sur l'oreille un petit chapeau de paille orné de fleurs ou coiffée en cheveux qu'elle poudrait à blanc pour cacher ses cheveux gris; quand elle sortait de chez moi pour aller dans le couvent, j'exigeais toujours qu'elle prît sa houlette, chose dont elle contracta souvent l'habitude. Toutes mes amies encourageaient ses illusions pastorales, et quand les autres se moquaient d'elle, Mlle Beaufort disait que c'était pour faire leur cour à Mme l'abbesse. Je la gardai ainsi en bergère pendant plus de deux mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où M. de Genlis, arrivant de son régiment, vint me reprendre.

(*Mémoires* de Mme de Genlis.)

Un peu plus loin, Mlle Josèphe, dans le roman, écrit une lettre où elle note ses impressions sur Versailles :

Sortant de mon château de Marans, que je jugeais autrefois si délabré, ma comparaison ne fut pas favorable à ces combles véritablement désolés, à ces corridors obscurs coupés de marches perfides, à l'odeur des lieux d'aisance qui passait en torrent de puanteur avec le souffle du vent déchaîné, à mes chambres, dont mon laquais ne voudrait pas aujourd'hui, touchant l'appartement de l'archevêque de Paris et si mal conditionnées qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que je ne l'entendisse pas parler. C'était pourtant un Juigné et homme de la meilleure compagnie qu'il fût; mais il s'honorait de cette habitation pour être plus à portée du bonheur de voir Leurs Majestés.

L'auteur suppose que la lettre, dont c'est là un fragment, fut adressée vraisemblablement au comte de Marans. Il y a plus de vraisemblance à croire qu'elle fut imitée des *Mémoires* de Mme Roland, où nous lisons la même chose, quand Mlle Manon Phlipon va à Versailles avec sa mère, son oncle et Mlle d'Hamaches. Une femme de la dauphine leur prêta son appartement :

Il était sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché, qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler; même précaution nous était nécessaire. Deux chambres, médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord était détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisance; telle était l'habitation dont un duc et pair de France s'honorait d'avoir la pareille, pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des Majestés.

(*Mémoires* de Mme Roland.)

Ce petit travail de restitution pourrait se poursuivre.

Il constate que l'auteur est documenté, et que, mieux que le titre de romancier, il eût pu prendre celui d'historien.

*
* *

Depuis le Dictionnaire de Littré, il n'a point paru en lexicologie un monument plus considérable que ce *Dictionnaire général de la langue française* du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un traité de la formation de la langue, ouvrage colossal, dû à MM. Adolphe Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, Arsène Darmesteter, professeur en Sorbonne, et Antoine Thomas, chargé de cours en Sorbonne. Ce lexique a obtenu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le prix Jean Reynaud de 10.000 francs, et un grand prix à l'Exposition universelle, ce qui donne du jury une meilleure idée qu'on pourrait croire.

Extérieurement, ce monument se présente sous l'aspect de grosses briques de papier, qui en sont les deux volumes. Le premier a 1136 pages, plus 300 pages d'introduction; le second compte 1136 pages, ce qui donne au total un chiffre de 2 572 feuillets, où il n'y a pas un mot à retrancher, où tout est concis, condensé, comprimé.

Vous allez dire, peut-être : Un dictionnaire ! O ciel ! à quoi bon ! C'est porter des

chouettes à Athènes et de l'eau à la rivière ! N'y en avait-il pas assez déjà ? L'Académie française n'est-elle pas là ? Quels sont ces Furetière qui vont sur ses brisées ? et tous autres propos semblables, tous aussi incohérents, car le Dictionnaire Hatzfeld comporte une originalité et une nouveauté qui le tirent hors de pair.

Il est le dictionnaire général de la langue française de 1600 à 1900. Il est le reliquaire des trésors et des richesses de notre vocabulaire depuis que celui-ci existe. La langue que nous parlons ne date que de 1600 ou aux environs. Les auteurs du XVe siècle écrivent encore en *vieux français*. Le vulgaire a quelque peine à les déchiffrer. Il lit couramment du Descartes, et s'il ne le comprend pas, c'est à cause de la valeur particulière de la pensée, ce n'est pas à cause des archaïsmes, qui ont disparu. Il y a moins de différence entre Descartes et Sully-Prudhomme, quand celui-ci philosophe en prose, au point de vue des termes du vocabulaire, malgré les trois cents ans qui les séparent, qu'entre Descartes et Régnier, né vingt ans avant l'auteur du *Discours de la méthode*. C'est là un phénomène digne d'occuper les recherches d'un philologue. Le français moderne est né tout d'un coup, par génération spontanée. Corneille et Descartes n'écrivent pas en vieux français, et celui-ci était pourtant la langue familière de leurs prédécesseurs immédiats.

Le dictionnaire Hatzfeld est l'inventaire unique et complet des termes de notre lexique durant trois siècles. Voilà la nouveauté, voilà la difficulté. Entendez bien que tous les mots sont là, quelque âge qu'ils aient. Vous cherchez les termes téléphone ou phonographe, qu'ignorait Voltaire : ils y sont. Mais vous lisez un texte un peu ancien, où figurent des mots disparus. Prenez un exemple. Le règlement de l'ancienne corporation des merciers donne la nomenclature très longue des objets dont la vente était son monopole : peignes, livres d'enfants, raquettes, jambettes, sabots, toupies, éteufs, sifflets, palettes, etc., etc. Il est aisé de comprendre ce que sont les peignes, les raquettes, les toupies, les sifflets, tous mots qui ont encore cours. Mais soupçonnez-vous ce que sont jambettes, palettes et éteufs ? Ce sont mots démonétisés et dont l'existence même est oubliée. Pour les retrouver, il faut recourir à de vieux lexiques, in-folio rares et qu'on n'a pas chez soi, le dictionnaire de Richelet, celui de Trévoux, celui de Moreri. C'est là bien du déplacement ; mais il n'y avait pas d'autre recours. Les mots vieillis ne se retrouvaient plus. M. Hatzfeld les a recueillis, les a recherchés, les a insérés dans son vaste dictionnaire, qui vous apprend ce que sont éteufs, palettes et jambettes. Voilà, pour une part, l'originalité de l'œuvre, son intérêt et son importance.

En 1714, Fénelon écrivait à Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, son avis sur le dictionnaire auquel travaillait cette docte compagnie. Il savait que les langues changent, s'altèrent, évoluent, on ne peut pas dire progressent, car chaque époque estime que sa langue est la meilleure, parce qu'il la sait mieux.

Avec un sage esprit de prévoyance, Fénelon prédisait les temps où notre langue ayant changé, le Dictionnaire de l'Académie de 1714 servirait « à faire entendre les livres dignes de la postérité », qui sont écrits à cette date.

Il ajoutait : « N'est-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin et de Joinville ? » Il souhaitait qu'on eût des dictionnaires grecs et latins faits par les anciens mêmes, et prédisait au Dictionnaire de l'Académie de 1714 que le prix de cet ouvrage ne pouvait manquer de croître « à mesure qu'il vieillira ».

Ces temps sont arrivés. Livres et dictionnaires ont veilli, et il a fallu expliquer ceux-là par ceux-ci. Mais quelle grande pensée d'avoir fondu en un seul tous les lexiques du passé dans le dictionnaire du langage présent !

L'usage de cet ouvrage sera, certes, d'une rare commodité. On lira tous nos auteurs avec cette seule clef. Mais un autre intérêt aussi, au point de vue de la philologie, est de présenter l'histoire la plus complète qui ait jamais été faite de notre vocabulaire. Chacun de ces milliers d'articles est un résumé merveilleux des métamorphoses du mot, son étymologie, les phases par lesquelles il a passé, les lois qu'il a subies ou violées, la date à laquelle il a été admis dans le Dictionnaire de l'Académie, tout ce qui intéresse le passé d'un mot est là. On juge par là l'importance de ce travail, qu'il n'a pas fallu moins de trente années pour mener à bonne fin.

Il constate la précision, la concision, la logique, le sens philosophique dans le classement des diverses significations d'un seul terme, le don de la simplification, de l'agencement, de l'ordre, de la succession, de l'association des idées sous les signes.

Un trait fixera le caractère de la méthode Hatzfeld. Autrefois, il avait travaillé au dictionnaire latin de Quicherat. Mais Quicherat donnait, après le mot latin, le sens usuel du terme en français. Hatzfeld voulait plus de rigueur. Il donnait d'abord le sens primitif, puis les sens qui en dérivaient avec le temps et les années. Quicherat ne comprit et n'admit pas cette façon ; les deux collaborateurs se séparè-

rent. Hatzfeld reprit son idée et il l'a appliquée à ce dictionnaire français dont le mérite demeurera un perpétuel titre de gloire attaché à son nom.

M. Michel Bréal disait : « Avec ce dictionnaire, la sémantique en notre pays aura une base large et solide. »

Entendez par la sémantique la science de la signification des mots. Rien n'est plus difficile, et rien n'est plus captivant. La *vie des mots*, comme disait Darmesteter, est intéressante à l'égal d'un roman, tant elle comporte de péripéties, de retours, d'imprévu, de reconnaissances et de surprises. Il faut lire l'introduction de Hatzfeld; elle est de grande valeur, et digne du fin érudit et spirituel professeur que je me plais à revoir tel qu'il nous captivait par sa parole mesurée, mais chaude et intérieurement passionnée, dans la classe de rhétorique du vieux lycée Louis-le-Grand, dont nous gardons le pieux souvenir. Et c'est pour cela que nous avons plaisir à rendre hommage aujourd'hui à notre maître, nous dont les devoirs et les copies ont plus d'une fois voisiné, dans la serviette de cuir de notre professeur, avec les épreuves de ce fameux dictionnaire si net, si plein, si sensé, si méthodique et si riche, dont il semble que Fénelon l'ait prédit quand il écrivait, sur la nécessité d'avoir un lexique à l'aide duquel on pût connaître et comprendre vraiment les chefs-d'œuvre de toutes les époques :

« Un jour on sentira la commodité d'avoir un dictionnaire qui serve de clef à tant de bons livres. »

. . . . . .

Je viens d'écrire ces lignes; une lettre bordée de noir m'arrive, imprévue, implacable. Adolphe Hatzfeld est mort. Mon vieux et cher maître mourait pendant que je lisais son œuvre, l'œuvre de trente ans de sa vie, qui résumait tout son savoir, toute sa logique saine et ferme. Qu'on me permette de mettre ici l'hommage de ma reconnaissance et de ma vénération pour la mémoire de cet homme de bien, de cet esprit droit, net, probe, si sympathique que je suis assuré d'être l'interprète de tous mes condisciples et de tous ses élèves en les associant ici à mes regrets et à mon émotion.

*
* *

Voici un nouveau volume dans la série de ces agréables annuaires qui s'appellent *La Vie à Paris*, de Jules Claretie, et qu'édite Eugène Fasquelle. C'est l'historiette de l'année 1899, contée avec esprit, abondance, dans un flux d'anecdotes, de mots et de souvenirs. C'est un style à part, un style séduisant, alerte, enchaîné. Il y a de ces esprits dont on devine, à les lire et quand ils écrivent, qu'ils sont d'excellents *causeurs*. Vous avez cette impression quand vous lisez du Diderot. L'auteur de *La Vie à Paris* est un rare causeur; moi, je le sais; mais ceux qui l'ignorent le soupçonnent aisément en le lisant.

Causerie, écrivait-on autrefois en tête des chroniques, du temps où il y avait des chroniques. Le mot était vrai, charmant, juste. On nous parle encore aujourd'hui de ce temps lointain où le lecteur des journaux avait des causeries et où les journaux avaient des chroniqueurs. Je crois qu'il n'en reste plus qu'un. Quand *La Vie à Paris* cessera de paraître, on pourra mettre sur le dernier volume : C'est fait de la chronique! comme on grava sur les canons de Chantilly : C'est fait de la valeur! quand la poudre eut supprimé l'arme blanche.

Et pourquoi ou comment, dans les Jeunes, y aurait-il des causeurs? Où causeraient-ils et quand en auraient-ils le loisir? Autres temps, autres mœurs. Le petit bleu a remplacé la littérature épistolaire; le téléphone remplacera le petit bleu lui-même. Les salons ne font plus que s'entr'ouvrir dans les intervalles que laissent tant de sports divers, y compris le teuf-teuf. On ne lit plus, on ne cause guère. A l'Ecole Normale, il y a une salle au milieu de laquelle est un gros poêle que nous appelions le poêle d'About. C'est contre ce calorifère qu'About — la tradition a gardé ce souvenir — avait coutume de venir s'accouder, à peine la séance de travail était-elle commencée ; et interpellant les autres, Taine, Sarcey, Gréard, Prévost-Paradol, Fustel de Coulanges, déjà plongés dans Suidas ou Harpocration, il s'écriait :

— Holà! assez bûché! Si nous cultivions un instant ce bel art de la conversation qu'on oublie en France et qui va tous les jours se perdant?

Que dirait-il aujourd'hui! Le bel art de la conversation a si bien été, qu'il est perdu tout à fait, ou presque.

Il le serait, sans *La Vie à Paris*, un chef-d'œuvre de vivacité, de fécondité, de rapprochements, de transitions, toutes qualités de la conversation, faite d'imprévu, de mots, de traits, et surtout d'associations d'idées : car ce sont elles qui animent, enrichissent et émaillent la causerie, en dissimulant sa logique intérieure pour lui donner cette apparence débridée de propos à bâtons rompus.

Dans les journaux, qui sait encore causer la plume à la main? On s'invective, on s'injurie, on chicane, on ergote, on déguise la vérité, on interprète les faits, chacun selon son intérêt, on lance et on reçoit les reporters, les dépêches, les communications

téléphoniques; l'information prime tout, et la rapidité est la première vertu. Le journal modèle est celui qui annonce le premier la nouvelle du jour. Quant au journal littéraire, ce n'est plus qu'un mythe. Le reportage, petit ou grand, intéresse seul le lecteur pressé, qui veut des faits, non des mots.

Artaxerxès demandait à Thémistocle de se laisser interviewer sur l'état politique de la Grèce. Le héros grec refusa en disant :

« Le discours est une tapisserie qu'il faut dérouler lentement pour en voir les figures; il me faut du temps pour exprimer ma pensée. »

Thémistocle aurait été mis à la porte des bureaux de rédaction de tous nos journaux. Il faut aller vite, improviser, écrire vaille que vaille, mais écrire. C'est encore un joli mot d'Edmond About :

« Le journal est comme les petits pâtés : il faut qu'il soit servi chaud. »

Le lendemain, il ne vaut plus rien; s'il est encore bon, ce n'était pas du pâté.

La causerie chronique ne compte plus que de rares refuges. *La Vie à Paris* en est un. Je n'ai pas à vous présenter, l'ayant fait plusieurs fois déjà ici même, ce recueil qui avertira l'avenir, comme les anciens mémoires informent aujourd'hui la critique et l'histoire. Le nouveau volume paru offre la variété et l'agrément de ses aînés. On y relira des pages alertes sur Seveste, Ferdinand Fabre, Alfred Picard, Hébert, Cherbuliez, Saint-Germain, Veretschagin, et autres faits ou personnages que vous trouverez moins commodément, il est vrai, le metteur en pages ayant oublié la table des matières.

A propos de l'école du journalisme, il était curieux d'entendre ce maître du journalisme parler de sa profession.

Il le fait avec une sympathie et une sincérité touchantes, dans lesquelles il entre bien de l'illusion. Le journalisme se déconsidère de plus en plus, par les mœurs nouvelles qui ont succédé à celles de nos pères. Le mercantilisme et la réclame ont tué toute bonne foi. Le journalisme ne déshonore pas, il n'honore plus. On ne lui consacre plus sa vie et son talent; on en fait, parmi d'autres occupations.

Les professionnels deviennent de plus en plus rares et de moins en moins distingués. La belle presse est morte avec Armand Carrel. La presse industrielle d'Émile de Girardin a prospéré au delà de toute espérance. La presse devient l'agio. La plume est un levier qui pèse sur les serrures des coffres-forts.

Un de mes amis, proposé pour la croix, n'a pas été décoré. Il reçoit la visite d'un journaliste qui lui dit :

— Quoi? Vous? vous méritez cent fois! Nous forcerons la main au ministre! Vous savez qu'il ne peut rien nous refuser! Faites seulement ce qu'il faut.

Mon ami mit à la porte ce maître chanteur ; mais la presse était perdue de réputation dans son esprit, et il la croit toute ainsi faite. L'exemple est déplorable : il y a malheureusement dans la presse contemporaine des habitudes de forains, qu'explique, sans les excuser, la baisse de la vente; il faut vivre, et l'on fait flèche de tout bois. Cela ôte du prestige, et le titre de journaliste descend peu à peu au rang où était celui des comédiens sous Louis XIV. On n'ose plus s'en vanter. J'entends encore mon ami, — mais pourquoi le nommer? — qui écrit chaque semaine dans le plus grand journal du soir, se défendre :

— Journaliste? Ah! mais non, je ne suis pas journaliste!

Cela c'est la réalité vraie; elle est moins belle que le tableau idéalisé et riant qu'en présentent les pages de la *Vie à Paris*, si pleines d'un généreux et indulgent optimisme.

Tout le livre est pimpant d'allure et nourri de souvenirs. Lors des premiers articles, il y a quelque vingt ans, Sarcey avait souri à ce déluge d'anecdotes et il disait :

— Vous verrez bien vite le fond du sac.

Le sac était plus profond qu'il ne croyait.

*
* *

L'histoire littéraire n'a pas été négligée ces temps-ci. L'académicien Emile Faguet a entrepris une *Histoire de la Littérature française;* nul n'était mieux désigné ni plus informé pour le faire.

Le premier volume a paru chez Plon. Il va du IVe siècle et de l'invasion des Barbares à 1610, et comprend quatre grandes divisions : moyen âge, XIVe, XVe et XVIe siècles. C'est un tableau net et sûr, très informé, d'une forme sévère et d'une touche sûre. Très au courant des derniers travaux, très personnel dans ses vues, dans ses généralisations, dans ses opinions, l'auteur a servi brillamment la cause si intéressante de la vulgarisation de l'histoire littéraire en France.

La revue est complète, ingénieuse, sobre et forte, depuis les gestes, les chansons d'amour, les fabliaux, bibles, dits, débats, legs, depuis le *Roman de Renart* et le *Roman de la Rose* jusqu'à la Pléiade, dont il parle en homme qui l'a déjà étudiée dès longtemps et qui la connaît à fond.

Ce qui plaît dans le talent de Faguet, et qui agrémente chacune des pages de son histoire littéraire, c'est le souci constant de penser, non pas autrement que tout le monde, ce qui serait singularité, mais bien

avec une grande originalité de réflexion et une acuité perspicace pour découvrir les rapports, les idées communes ou contraires, les lois générales, les antécédents et les conséquences. C'est un esprit net et pénétrant, qui sait affirmer avec conviction et prouver avec force. Il n'est pas jusqu'au style qui ne donne cette impression de foi communicative. L'assertion est posée avec tant d'assurance, sur une base si carrée, qu'au premier moment on ne songe même pas à l'ébranler, quitte à y revenir. Il séduit et il entraîne; il a mis une vraie éloquence au service de l'érudition, et il a su défendre contre celle-ci sa personnalité, ce qui est rare.

L'érudition est une terrible niveleuse, par la somme de travail anonyme et impersonnel qu'elle exige ou qu'elle permet. Il serait bien malaisé d'attribuer une patrie à une brochure critique écrite en latin, sans le nom de la ville inscrit à la première page. Il y a de vastes compilations collectives, dues à des Bénédictins innomés, dont l'unité a été sauvegardée fort suffisamment par une direction générale, en dépit de la multiplicité changeante des ouvriers. Lire et dépouiller sont des fonctions à la portée d'un grand nombre : mais c'est la digestion qui fait l'homme.

L'éditeur a eu l'idée heureuse d'illustrer ces pages, d'orner le texte avec des documents graphiques de l'époque même qui est racontée, empruntés pour la plupart aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale. L'effort est louable et digne d'encouragement, mais il a mal réussi dans la pratique, et toutes ces gravures, qui eussent pu être jolies et intéressantes par leur finesse, sont mal venues, brouillées, en taches noires et indistinctes; il reste l'intention, qui est toujours un mérite.

Un tel reproche n'atteindra pas le livre de M. Pierre Brun, censeur des études au lycée de Grenoble, *Henri Beyle Stendhal*, artistement édité avec photogravures à Grenoble même, par l'éditeur Gratier, comme pour affirmer une tentative de décentralisation dans la typographie artistique, et c'est à ce titre que nous voulons le citer, même brièvement.

Sous une forme extérieure agréable, dans un style net, M. Brun a conté la biographie de l'auteur de *Le Rouge et le Noir* de façon à dire des choses neuves même après tant d'autres stendhaliens, Stryenski, Cordier; et l'illustration est d'une documentation aussi amusante qu'instructive.

M. Boyer d'Agen continue la longue biographie de Léon XIII qu'il a commencée par *La Jeunesse de Léon XIII*. Aujourd'hui c'est un fort volume : *La Prélature de Léon XIII*, d'après sa correspondance inédite, de Bénévent à Pérouse, c'est-à-dire de 1838 à 1845, édité par la *Société Française d'Editions d'Art*.

Dans une intéressante introduction, l'historien nous fait faire avec lui le pèlerinage pittoresque aux lieux où il a voulu retrouver le souvenir et comme l'empreinte du passage de Joachim Pecci, à Bénévent, Aversa, Caserte, Pérouse; c'est un bien joli voyage en Italie et en Belgique, pour la période pendant laquelle Mgr Pecci fut nonce à Bruxelles.

Les souvenirs historiques alternent avec les impressions du touriste très attentif aux beautés de la nature et au caractère des cités. Le récit est alerte, animé, vivant; c'est une agréable entrée en matière.

Puis la parole est à l'Histoire. Des archives et des correspondances, l'auteur a extrait une longue étude de la vie diplomatique à Rome; les figures de Chateaubriand et de Metternich apparaissent avec un relief et un caractère bien particuliers. Ces pages très fortement documentées sont une précieuse contribution à l'histoire des cours et des conclaves.

Du pape Léon XIII on lit de nombreuses et curieuses lettres ainsi que des pièces de vers latins dont il est fort regrettable qu'on ne nous donne que la traduction sans le texte qui eût intéressé les derniers fervents du *Thesaurus*.

Un appendice complète ce gros livre et donne une galerie piquante de portraits de cardinaux.

Il faut mentionner l'illustration qui égaye ces documents sévères; elle est pittoresque, variée, imprévue et reproduit soit des œuvres d'art, soit des scènes photographiques prises par ou pour l'auteur : c'est comme un album de touriste posé sur un in-folio à tranches rouges, recueil sévère de bulles, de rapports et de décrets, illustré par des vues de Spolète, de Pérouse, de Malines, d'Anvers et de Waterloo.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'éclairage et le chauffage des appartements constituent deux problèmes intéressants qui se posent chaque année à l'approche de l'hiver; problèmes dont la solution économique préoccupe beaucoup d'esprits si l'on en juge par le grand nombre d'appareils qui figuraient à l'Exposition universelle.

En ce qui concerne l'éclairage, la solution idéale sera celle qui permettra de se rapprocher le plus possible de la lumière froide, telle que la phosphorescence, beaucoup plus répandue qu'on ne le croit dans la nature ; des milliers d'êtres, privés de la lumière du soleil dans les grandes profondeurs de la mer, n'en connaissent pas d'autre. Déjà par les hautes tensions électriques on arrive à des résultats qui semblent indiquer qu'on est sur la voie; nous avons relaté ici les expériences de Hertz, Tesla, Radiguet, etc. ; mais rien n'est encore pratique dans cet ordre d'idées.

Actuellement c'est l'incandescence qui est à l'ordre du jour ; c'est une lumière chaude par conséquent. En ce qui concerne l'incandescence par l'électricité, c'est un procédé économique quand on dispose de force motrice hydraulique; assez cher, mais très abordable encore, quand il faut avoir recours à la vapeur. En passant nous ferons une observation utile, pour les personnes qui se servent de ce genre d'éclairage: on croit souvent qu'il faut conserver les lampes le plus longtemps possible, il semble logique en effet de croire que, quand on en casse une, c'est une perte sèche. Pas toujours cependant : c'est vrai si elle est neuve, c'est faux si elle est ancienne. Loin de s'améliorer en vieillissant, la lampe électrique à incandescence perd beaucoup de son pouvoir éclairant; cela tient à ce que la résistance électrique de son filament augmente quand il a servi un certain nombre d'heures et il en résulte qu'au lieu de devenir d'un blanc éblouissant, il reste jaune et peu lumineux. On est alors obligé d'allumer deux lampes au lieu d'une pour avoir la même intensité lumineuse et la dépense de courant est beaucoup plus considérable. Le moyen pratique à employer pour savoir quand il faut faire le remplacement, c'est de mettre une lampe neuve à la place de la vieille et, si la différence d'éclairage est notable, ne pas hésiter à jeter celle-ci.

S'il n'y a pas eu de progrès bien marqué dans les lampes à incandescence électrique mises jusqu'à présent à la disposition du public, il se pourrait que cela changeât avant peu. A l'exposition allemande on remarquait un modèle tout spécial, non encore dans le commerce, mais qui semble devoir donner des résultats économiques. Son inventeur, M. Nernst, part du même principe que M. Auër; mais il utilise le courant électrique, au lieu du chalumeau à gaz, pour porter au blanc éblouissant un filament composé d'oxydes de terres rares (ainsi nommés parce qu'ils ne se rencontrent qu'en petite proportion dans la nature, tels que le thorium, le zirconium, le cerium, etc.). Mais ces oxydes étant de mauvais conducteurs de l'électricité quand ils sont froids, il faut préalablement les chauffer par un moyen quelconque ; on en a adopté deux.

Le premier consiste à placer dans le voisinage immédiat du filament un spiral de platine; le courant traverse d'abord celui-ci et, quand il a échauffé suffisamment le filament, il est mis automatiquement hors du circuit au moyen d'un dispositif très simple qui a pour base un électro-aimant.

Le second moyen est plus simple et consiste à chauffer le filament à la main avec une flamme d'alcool ou même simplement une allumette; le vide n'est pas fait dans l'ampoule, qui peut rester ouverte à sa partie supérieure. L'éclairage produit est très intense et très blanc; la consommation de l'énergie électrique serait, parait-il, environ moitié moindre qu'avec les lampes actuelles.

L'incandescence par le gaz tend aujourd'hui à prendre une très grande place aussi bien dans l'éclairage public que dans l'éclairage privé, surtout depuis que l'on s'est mis à étudier l'emploi direct des hydrocarbures : pétrole, alcool, etc., sur les lampes portatives et aussi surtout depuis que l'expiration du brevet Auër, au mois de septembre dernier, a mis la fabrication des manchons dans le domaine public. Leur prix diminuera et leur qualité augmentera : c'est généralement là l'effet de la concurrence. Au dernier congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, M. A. Ladureau a fait au sujet de la composition de ces manchons une très intéressante communication. Dans le principe, l'inventeur imprégnait son tissu avec une solution contenant des oxydes de zirconium, de lanthane et de cérium ; mais il obtenait une lumière blafarde, verdâtre, qui eut certainement une grande influence sur le peu de succès du début. Ce n'est qu'il y a environ six ans qu'il eut l'idée d'employer le thorium auquel est due la qualité de la lumière que nous ob-

tenons aujourd'hui. M. Ladureau, par de nombreuses expériences dont il a mis généreusement le résultat dans le domaine public, a reconnu que la meilleure composition à employer pour former le manchon se compose de 99 parties de nitrate de thorium pur, contre une partie de nitrate de cérium pur. Ces proportions ne souffrent pas de modification : le nitrate de thorium pur, employé seul, ne donne pas de lumière ; et si l'on met trop ou pas assez de nitrate de cérium, celle-ci diminue ; il faut donc s'en tenir à cette formule rigoureusement.

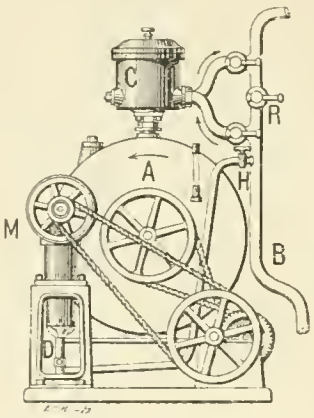


Fig. 1. — Exhausteur à moteur.

Appareil destiné à augmenter la pression du gaz chez l'abonné, de manière à augmenter le rendement des manchons à incandescence. M. petit moteur à air chaud ; D, bec de gaz actionnant ce moteur ; A, roue à augets comprimant le gaz dans la b ite C ; le robinet R placé sur la conduite d'arrivée B permet de laisser arriver le gaz directement au bec en expérience ou de le faire passer par l'exhausteur pour comparer les différences d'éclairage.

C'est surtout dans la variété des moyens employés pour chauffer les manchons que s'est exercée la sagacité des inventeurs. Pour les lampes portatives, on a employé le pétrole qu'on brûle à l'état pulvérisé en l'injectant sous pression dans le voisinage du bec brûleur ; nous reviendrons prochainement sur ce procédé quand nous aurons pu l'expérimenter avec des lampes construites récemment et non encore dans le commerce en France, mais déjà assez employées, nous a-t-on dit, en Amérique. Pour le moment, c'est surtout à l'alcool qu'on s'adresse pour obtenir l'incandescence ; mais l'alcool pur qui donnerait un très bon résultat ne peut être employé à cause du prix élevé auquel il se trouve porté par les droits de régie ; la suppression de ceux-ci ne paraît pas possible pour de nombreuses raisons qui relèvent de l'économie sociale et de l'hygiène et que nous ne pouvons exposer ici. On est donc forcé d'avoir recours à un subterfuge qui consiste à dénaturer l'alcool dans des conditions telles qu'il est à peu près exempt d'impôts.

On vend alors le liquide destiné aux lampes spéciales sous différents noms ; il est composé en principe d'alcool et de benzine mélangés à peu près en parties égales. Ce n'est pas le liquide lui-même qui est employé, mais les vapeurs d'hydrocarbure qu'il émet, et pour cela il faut d'abord amorcer la lampe, c'est-à-dire échauffer le liquide qu'elle contient en brûlant une petite quantité d'alcool ; ensuite la chaleur dégagée par la partie éclairante suffit pour entretenir le dégagement de vapeur.

Les différents systèmes de lampes portatives sont encore peu répandus, nous aurons certainement à y revenir. On est bien plus avancé pour l'éclairage par becs fixes branchés sur une canalisation ; jusqu'à présent on s'est contenté du gaz ordinaire en variant seulement les brûleurs, pour obtenir le meilleur rendement. On semble aujourd'hui reconnaître qu'en utilisant le gaz de ville à la pression à laquelle il est fourni on n'obtient pas tout le rendement possible et on a imaginé différents appareils, nommés exhausteurs, destinés à augmenter sa pression à l'arrivée chez le consommateur. Si ce principe était reconnu comme vrai, il serait plus simple de donner la pression à l'usine ; car l'emploi des basses pressions actuelles avait pour principale raison que les canalisations étaient ainsi plus faciles à entretenir et les fuites moins à craindre. Mais on a dans bien des cas fait, notamment pour l'air comprimé, des canalisations de ville très importantes qui ne donnent pas de fuites et l'objection n'est pas bien sérieuse. Quoi qu'il en soit, on peut à domicile augmenter la pression sans grands frais et voici (fig. 1) dans ce but un appareil imaginé par M. Lecomte, qui donne de bons résultats.

Dans une boite circulaire A remplie à moitié d'eau se meut une sorte de roue à augets qui envoie le gaz dans un réservoir où il se comprime légèrement et d'où il est repris pour aller à la canalisation sur laquelle sont montés les appareils d'éclairage. Le mouvement est donné à la roue par un petit moteur M à air chaud qui est simplement chauffé par un brûleur D alimenté par la canalisation ordinaire. Ces moteurs à air chaud, dont plusieurs modèles sont vendus aujourd'hui comme jouets, sont d'une très grande simplicité et fonctionnent très bien sans aucun entretien.

L'installation est, comme on voit, assez simple ; on peut la simplifier encore dans certains cas en utilisant pour comprimer le gaz une trompe à eau utilisant l'eau de la ville. Quelque soit le procédé employé, il s'agit d'obtenir une pression qui, bien que notablement supérieure à la pression que

donne l'usine, est toujours relativement faible et bien inférieure à une atmosphère. Dans ces conditions les becs à incandescence donnent une lumière très supérieure à celle fournie par les brûleurs ordinaires : ils durent moins longtemps, on consomme plus de gaz, c'est évident ; mais, à lumière égale, il y a encore économie.

*
* *

Nous n'avons rien remarqué de nouveau au sujet de l'acétylène : il y a de nombreux appareils, les uns dans lesquels le carbure

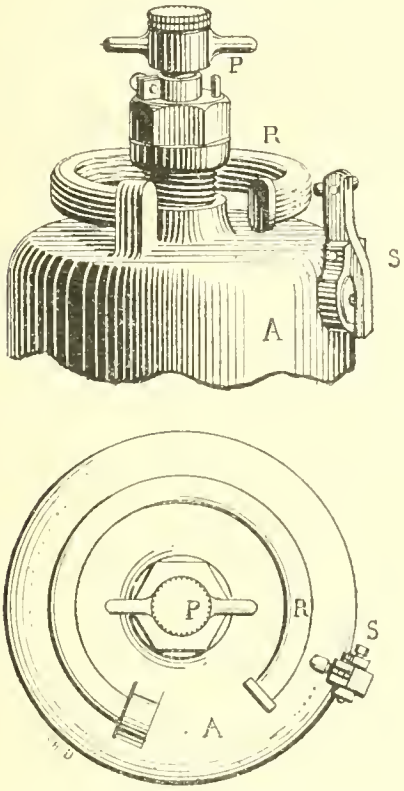


Fig. 2. — Récipient de sûreté.

La partie supérieure d'un récipient A qui est destiné à un gaz sous pression est terminée par un robinet de vidange habituel P. En outre, un tube R fermé à un bout communique par l'autre bout avec le réservoir. La pression tend à le redresser et si elle dépasse le degré pour lequel il a été réglé, il vient buter contre le levier de la soupape S qui laisse échapper le gaz.

de calcium tombe dans l'eau et ce sont les meilleurs ; les autres dans lesquels l'eau tombe sur le carbure. Il y a toujours le grave inconvénient de la manipulation, d'où résulte forcément la mauvaise odeur. Ces petites usines peuvent rendre des services à la campagne et ne sont pas dangereuses en général si l'on a soin de ne pas considérer le carbure, d'aspect si inoffensif, comme du charbon ordinaire, et si la manipulation en est confiée à une personne prudente.

On pourra éviter la manipulation du carbure et la vidange des appareils producteurs en achetant le gaz tout préparé ; non pas dans des réservoirs où il serait fortement comprimé, comme on avait malheureusement tenté de le faire au début, mais à l'état de solution dans l'acétone, comme l'ont proposé MM. Claude et Hesse. Dans ces conditions, la pression ne dépasse pas 10 à 12 atmosphères et l'emploi de tels réservoirs n'offre pas de dangers.

Voici, du reste, un récipient de sûreté qui a été proposé par M. Fournier pour l'emploi des gaz comprimés et qui pourrait être employé avantageusement pour l'acétylène dissous ; il permet de ne jamais dépasser la pression pour laquelle il a été réglé. A la partie supérieure (fig. 2), que nous représentons ci-contre en perspective et en plan, se trouve le robinet à pointeau P qui sert à vider et à emplir le réservoir A ; à côté, on a disposé un tube recourbé R qui est en communication par un de ses bouts avec l'intérieur du récipient et dont l'autre extrémité fermée vient en contact avec le levier S d'une soupape qui occasionne une fuite dès qu'une pression est exercée sur ce levier. Le tube R se comporte comme ceux des manomètres Bourdon ; il tend à se redresser sous l'influence de la pression intérieure et l'on comprend qu'il puisse être réglé de telle sorte que l'effort produit par son extrémité libre sur l'extrémité du levier de la soupape S corresponde exactement à une pression maxima choisie ; on sera donc assuré avec un récipient de ce genre de n'avoir jamais d'explosion à craindre par suite de surpression.

*
* *

Puisque nous parlons du gaz, c'est le moment de signaler les progrès faits pour son allumage automatique ; nous avons déjà signalé plusieurs appareils basés sur l'emploi de l'électricité et nous avons parlé en son temps du self-allumeur basé sur l'emploi de la mousse de palladium. Les premiers appareils sont utiles surtout pour l'allumage à distance, le dernier n'a pas eu le succès qu'on en attendait à cause de sa complication et de son prix élevé ; il est remplacé aujourd'hui par d'autres, beaucoup plus simples et à très bas prix, basés sur le même principe. Comme nous l'avons déjà expliqué, la mousse de palladium se comporte vis-à-vis du gaz d'éclairage comme la mousse de platine vis-à-vis de l'hydrogène, il y a une absorption de gaz si considérable par rapport à la masse du métal, que celui est presque immédiatement porté au rouge. Mais, dès qu'il a servi à allumer une flamme de gaz, il faut le retirer parce que les particules de carbone produites par la flamme le mettraient rapidement hors d'usage. Dans certains

cas, on se contente de mettre au bout d'un bâton un fragment de mousse de palladium et on allume alors les becs comme avec une lance d'allumage ordinaire à flamme d'alcool; mais, dans d'autres cas, il est intéressant de laisser l'allumeur à demeure toujours prêt à fonctionner. S'il s'agit d'un bec papillon, il est toujours assez difficile d'obtenir automatiquement l'éloignement après l'allumage; mais, s'il s'agit d'un bec muni d'un verre, le système devient très simple. A l'extrémité du verre V de la lampe (fig. 3) au moyen

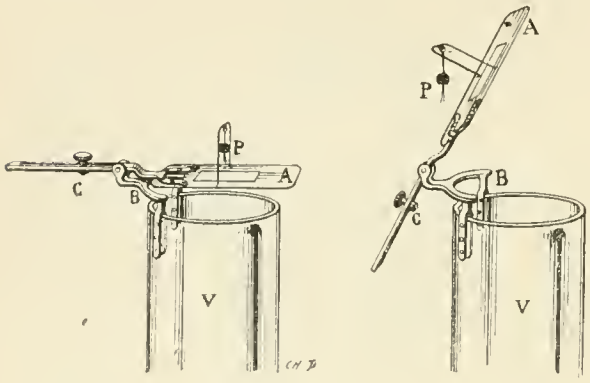


Fig. 3. — Allumage automatique du gaz.

A, palette en mica pivotant en B et équilibrée par C. Le tout est monté par une pince sur l'extrémité V d'un verre de lampe à gaz. Au centre de A se trouve une parcelle P de mousse de palladium (produit aujourd'hui peu coûteux). Quand la lampe est éteinte, la palette A recouvre le verre et, si l'on ouvre le robinet du gaz, il vient au contact de la mousse et s'enflamme. Le courant d'air chaud maintient ensuite la palette relevée et rejette sur le côté le palladium P qui peut se conserver ainsi plus longtemps, étant hors d'atteinte des parcelles de carbone produites par la flamme.

d'une pince en métal B, on installe une petite palette en mica A qui est équilibrée par un contrepoids C et porte en son milieu le petit fragment de mousse de palladium suspendu à un fil de platine. Quand le bec est éteint, la palette est horizontale et le palladium au centre du verre; si, dans ces conditions, on ouvre le robinet, le gaz rencontre forcément le métal qui, en peu de temps, devient incandescent et l'enflamme. La chaleur dégagée détermine un courant d'air qui soulève la palette A et le fragment P se trouve reporté en dehors de la flamme. Pour les becs Auer, on emploie un procédé encore plus simple : on accroche tout simplement la mousse avec un fil de platine à la couronne qui retient le manchon à sa partie supérieure et on la laisse reposer sur le manchon même vers son milieu : comme il n'y a pas de flamme, il n'y a pas encrassement, ou du moins il se fait lentement. Il est clair, en effet, que le même fragment de mousse ne peut, dans aucun cas, servir indéfiniment; mais au bout de trois ou quatre mois on peut en acheter un autre, car, si actuellement on les vend encore environ 1 franc, il est probable que, d'ici à peu de temps, ils seront encore moins chers. Si nous insistons un peu sur ce mode d'allumage du gaz, c'est qu'il nous paraît non seulement commode et pratique, mais qu'il permet aussi d'éviter de laisser échapper du gaz par les robinets restés ouverts par mégarde : on a eu assez souvent de ce fait des explosions, ou des asphyxies, qui ne se seraient pas produites si le gaz s'était dès le début enflammé automatiquement.

* * *

Ce n'est pas seulement dans le domaine de l'éclairage que l'électricité fait concurrence au gaz; son emploi commence à prendre une certaine extension pour le chauffage, et les compagnies vendent le courant destiné à cet usage à un prix de beaucoup inférieur à celui du courant destiné à l'éclairage; elles y retrouvent leur compte en ce sens que la consommation générale augmente et que, pour les mêmes frais généraux, elles peuvent produire une quantité d'énergie supérieure à celle consommée actuellement.

D'une façon générale, le chauffage par l'électricité est basé sur ce principe qu'un corps d'une conductibilité faible s'échauffe au passage du courant; il suffit donc d'intercaler dans la canalisation, à l'endroit qu'on veut chauffer, un corps médiocrement conducteur. On a le plus souvent employé des fils de ferro-nickel contournés en spirale pour former des boudins qui tiennent peu de place, bien qu'ayant une assez grande longueur; beaucoup d'appareils pour le chauffage électrique sont ainsi construits; ces spirales peuvent être portées au rouge et, si elles sont disposées au-dessous d'un grillage dans une sorte de fourneau approprié, on peut utiliser la chaleur produite pour faire chauffer de l'eau ou cuire des aliments. Mais l'emploi du ferro-nickel n'est pas très économique, parce qu'il consomme une assez grande quantité d'énergie électrique comparativement à la chaleur dégagée. M. Parvillée a employé, pour le remplacer, des baguettes composées d'un mélange de particules métalliques avec une matière plastique telle que le kaolin par exemple; la conductibilité varie suivant la nature du métal employé et sa proportion dans l'ensemble de la composition; on peut ainsi arriver à doser exactement la quantité d'énergie électrique que doit consommer un appareil. Ce système a reçu une application pratique à l'Exposition, au restaurant de la Feria, établi sous le pavillon que l'Espagne a édifié dans la rue des Nations. Il y avait là des pièces de collections et de musée d'une grande richesse et on n'avait

autorisé le restaurant qu'à la condition qu'il n'emploierait pas de fourneau à flamme et à fumée : l'électricité s'imposait donc. L'installation comprenait un grand fourneau de 2 mètres de long sur 1m,10 de large avec huit foyers constitués chacun par un assemblage de baguettes métallo-céramiques.

Il y avait, en outre, différents foyers accessoires pour les fours, les réservoirs d'eau, le café, etc., et deux grands grils dont l'un est représenté ci-contre (fig. 4). On voit que les baguettes situées en A sont utilisées de deux façons : elles servent à rôtir les viandes placées en dessous et elles chauffent en même temps les fours placés en dessus ; il y a grand avantage à pouvoir placer le rôti en dessous du foyer, parce qu'on évite ainsi les projections de graisse sur le feu et la mauvaise odeur qui en résulte.

Des commutateurs C, placés sur le côté, permettent d'allumer telle ou telle partie de l'appareil. Pendant toute la durée de l'Exposition on a pu préparer, avec cette installation, une moyenne de six cents repas par jour, et les cuisiniers n'avaient qu'à se féliciter de la commodité de ce genre de chauffage ; les rôtis, notamment, étaient de beaucoup supérieurs à ceux obtenus sur un gril placé sur un foyer de charbon.

A côté de l'électricité, le gaz se défend : il a pour lui une avance considérable dans les habitudes du public ; son installation dans les cuisines est faite gratuitement à Paris, et les appareils sont même fournis, sans rétribution aucune, par la Compagnie. Comme installation importante, nous citerons les grandes rôtissoires installées, en 1898 et en 1899, à l'Ecole polytechnique et au Bon Marché ; la première peut cuire à la fois 64 gigots, 100 poulets ou 250 côtelettes, et la seconde, beaucoup plus importante, assure le service de table pour plus de 5 000 repas par jour.

En dehors des usages culinaires, le gaz est aussi employé pour le chauffage des appartements et on trouve de nombreux modèles de cheminées et de poêles destinés à ce combustible. Dans certains systèmes, c'est simplement une couronne de becs brûleurs qui chauffent un cylindre de tôle ; c'est très mauvais au point de vue hygiénique. Il est préférable d'adopter les appareils où des brûleurs du genre Bunsen portent au rouge des mèches d'amiante maintenues par une matière réfractaire, et il faut surtout exiger qu'un tuyau d'échappement soit ménagé pour entraîner au dehors les gaz imparfaitement brûlés.

Au point de vue économique, c'est encore le charbon de terre qui donne le meilleur résultat et les appareils qui l'utilisent n'ont pas fait de progrès sensibles dans ces dernières années. On fait de moins en moins de feu dans les cheminées des appartements modernes, car l'usage des calorifères chauffant toute la maison se répand de plus en plus. On a fait d'abord beaucoup de calorifères à air chaud, mais ce genre d'appareil tend à disparaître parce qu'il offre plusieurs inconvénients dont les principaux sont la sécheresse excessive de l'atmosphère ainsi chauffée et aussi le danger d'incendie résultant de ce que les carneaux destinés à l'air peuvent au bout d'un certain temps, par suite de fissures, communiquer avec les carneaux à fumée. On préfère maintenant le chauffage par la vapeur, celle-ci étant produite par une chaudière placée dans les caves de l'immeuble et distribuée par une tuyauterie dans des appareils à grande surface, réchauffant par rayonnement l'air de la pièce où ils se trouvent. Le mot vapeur implique souvent le mot forte pression et fait redouter les explosions, aussi les calorifères sans pression sont-ils préférables. A titre d'exemple nous citerons celui de M. Monnot, construit par MM. Mathelin et Garnier (fig. 5), qui est

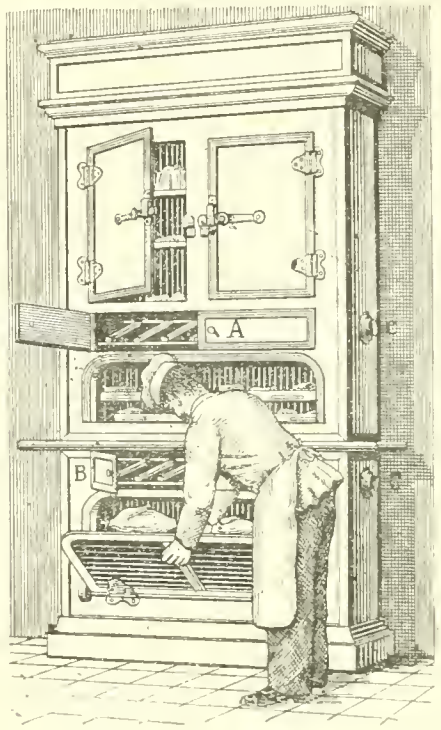


Fig. 4. — Gril électrique.

La chaleur est produite par des baguettes métallocéramique A et B portées à l'incandescence par le courant électrique ; les commutateurs C permettent de faire passer ou d'interrompre le courant. Des grils de ce genre ont fonctionné pendant toute la durée de l'Exposition au restaurant de la Feria. Les viandes à rôtir sont placées en dessous des baguettes incandescentes. La chaleur dégagée est, en outre, utilisée à chauffer un four placé en dessus.

d'un emploi très simple parce qu'il est à réglage automatique. L'eau se trouve

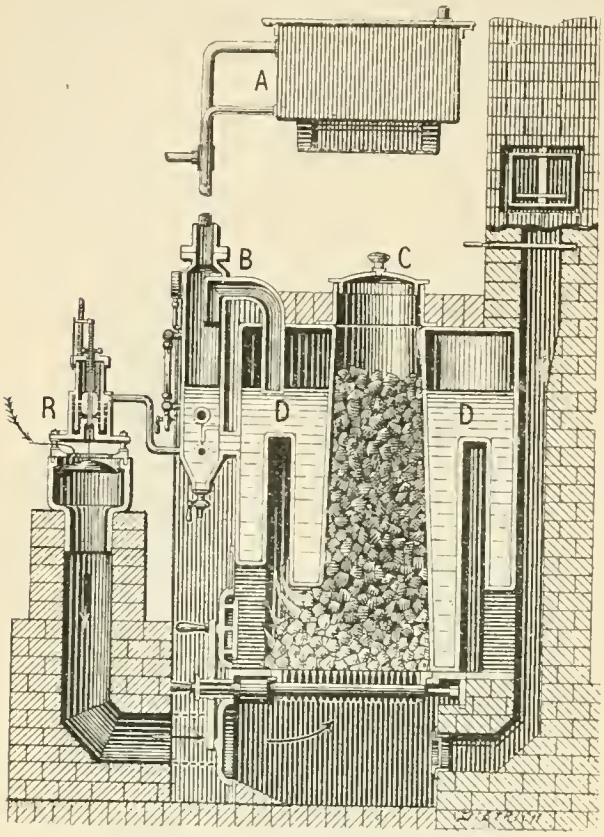


Fig. 5. — Calorifère à vapeur à basse pression.
A, réservoir d'eau entretenant un niveau constant dans la chaudière D. Le combustible est mis en C et le foyer est hermétiquement clos. L'accès de l'air n'a lieu que par le régulateur R qui fonctionne automatiquement sous l'influence de la pression et maintient celle-ci constante.

amenée par un réservoir supérieur A dans une chaudière D où il entretient un niveau constant. Au centre de la chaudière est un foyer C qui se charge par en dessus et sous lequel l'arrivée d'air ne peut se faire que par une ouverture ménagée dans le régulateur R. Celui-ci se compose d'une cloche reposant sur du mercure et en relation avec la chaudière au moyen d'un tube ; la pression sur la cloche a pour effet de faire monter ou descendre l'obturateur qui ferme l'arrivée d'air. On détermine une fois pour toutes, au moyen d'un ressort qui fait équilibre à la cloche, la pression qu'on veut maintenir et qui n'est jamais que de quelques kilogrammètres, et on n'a plus à s'occuper de rien autre que du rechargement du foyer.

* * *

L'industrie métallurgique a fait depuis quelques années des progrès très considérables, mais certainement l'utilisation du gaz des hauts fourneaux comptera parmi les plus importants.

On sait que, lorsque le minerai d'un haut fourneau se transforme en métal, il se dégage une grande quantité de gaz combustible : pendant longtemps on a laissé perdre ce gaz ; puis on l'employa pour chauffer des chaudières qui produisaient de la vapeur, utilisée ensuite sur des machines. Mais, par ce moyen, le rendement était assez faible. M. Delamare-Deboutteville est arrivé à une solution beaucoup meilleure en utilisant le gaz directement dans un moteur à explosion, semblable aux moteurs à gaz ordinaires, et l'on a vu à l'Exposition une machine soufflante actionnée par un moteur de cette sorte d'une puissance de six cents chevaux (fig. 6) ; c'est un moteur semblable qui est employé dans les usines de la société Cockerill, à Seraing. On a constaté que la fabrication d'une tonne de fonte produit 2 000 mètres cubes de gaz, et il est clair que l'utilisation plus ou moins complète de ce sous-produit doit contribuer à abaisser le prix du fer et de l'acier. La solution est aujourd'hui complète par la transformation immédiate de ce gaz en force motrice, utilisable dans l'usine même pour actionner d'abord les machines soufflantes du haut fourneau, pour divers autres usages ensuite. Il a fallu vaincre certaines difficultés, dont la principale était d'enlever les poussières entraînées ; il fallait aussi obtenir le refroidissement constant du cylindre et des soupapes. Tous ces problèmes ont été ré-

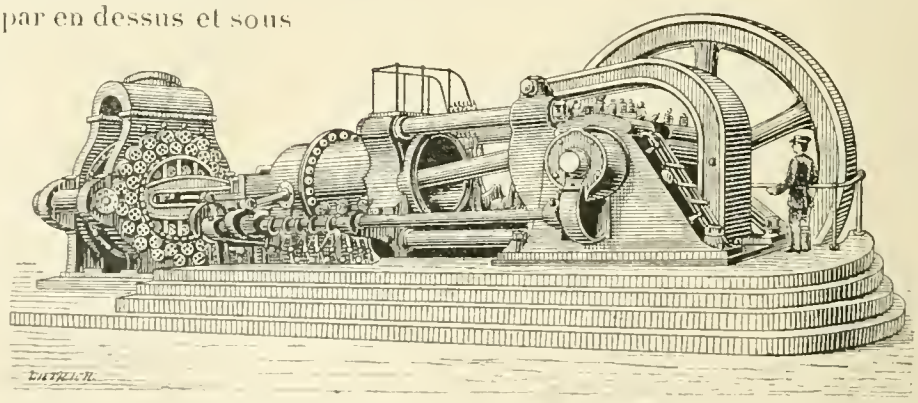


Fig. 6. — Moteur à gaz de 600 chevaux, fonctionnant avec le gaz recueilli dans un haut fourneau, employé à l'usine Cockerill de Seraing.

solus de la façon la plus heureuse et on peut considérer aujourd'hui l'emploi du gaz des hauts fourneaux comme une condition indispensable d'une production économique.

G. Mareschal

CHRONIQUE THÉATRALE

Quand ces lignes paraîtront, l'Exposition sera bien près de sa fin et la vie normale de Paris, interrompue depuis six mois, ne tardera pas à reprendre son cours régulier... L'Art, en général, et l'art dramatique, en particulier, n'ont rien à gagner à ces exhibitions où la réclame seule fait ses affaires..

L'heure du bilan est venue : il va falloir déchanter. Il y aurait un superbe et instructif procès à faire à l'impéritie de la plupart des directeurs parisiens qui n'ont *jamais, jamais, jamais* préparé le lendemain. Tout leur génie consiste à inonder les courriers des théâtres de notes impudentes et naïves à la fois où ils se célèbrent à l'envi à grand renfort d'épithètes laudatives qui ne trompent personne. Ces pauvres diables ne croient pas eux-mêmes à ce qu'ils publient et c'est un spectacle réjouissant et navrant à la fois que de les voir déraisonner jusqu'à la culbute finale... Paix à leurs cendres!

Ce n'est plus maintenant qu'une question de temps, et dans peu de mois, dans peu de semaines plutôt, la plupart des théâtres de Paris seront à prendre. Qui en veut?... Oh! l'affaire est bonne, qu'on n'en doute pas!... Je persiste à dire qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir en France de *crise théâtrale!*

Ce sont les directions seules qui sont coupables. Ce sont elles qui, par paresse, une paresse invraisemblable, n'ont jamais rien fait pour se défendre. Décors et costumes sont la sauce coûteuse à laquelle ils ont habitué le public ; mais jamais, depuis dix ans, on n'a songé au poisson qui n'est plus de la première fraîcheur. Les nouveautés? Autant de surprises sur lesquelles on ne comptait guère, tentatives désespérées d'industriels aux abois qui, malgré eux, ont gagné le gros lot. J'excepte, bien entendu, de cette condamnation en bloc, une femme comme Sarah Bernhardt qui, si elle n'a pas découvert Rostand — l'honneur de la découverte en revient à la Comédie française, qui lui a joué les *Romanesques* — a compris le poète exquis et le superbe dramaturge qui sommeillaient en lui. Mais cette exception, unique peut-être, confirme la règle... Aujourd'hui, après les succès retentissants et si mérités de *Cyrano* et de l'*Aiglon*, Rostand peut frapper à n'importe quelle porte : elle s'ouvrira à deux battants. Au lendemain des *Romanesques*, personne n'eût voulu même l'entre-bâiller, et après la *Princesse lointaine*, son chef-d'œuvre, elles se fussent toutes impitoyablement fermées. Et pourtant, il existait alors déjà, le charmant poète, son âme était la même : exquise, française, enthousiaste, vibrante. Mais que voulez-vous que certains esprits « enfoncés dans la matière » comprennent goutte à l'exquisité, à l'enthousiasme ? Est-ce que cela fait recette, les vers!!... Voilà ce qu'ils pensaient jadis. Voilà ce qu'ils ne sont pas parvenus tout à fait à admettre malgré l'évidence. Car ils sont têtus comme un troupeau de mulets, les pauvres d'esprit dont nous parlons, et même, en consultant le Grand-Livre de la Société des auteurs, le seul évangile auquel ils ajoutent foi, ils ne peuvent et ne veulent pas en convenir. Essayez de porter dans ces maisons, je ne dis pas un *Cyrano* ou un *Aiglon*, mais quelque chose qui soit de la jeunesse, de l'art, de l'enthousiasme! Oh! mes amis! quelle réception! Apprêtez-vous à descendre les escaliers par-dessus la rampe.

Et n'essayez pas de les convaincre, au moins; ne cherchez pas à vous appuyer sur ces glorieux précédents; vous verriez tous ces Prud'hommes prendre leur grand air entendu et vous les entendriez vous répondre : « Oh! mais, Rostand... c'est Rostand, mon cher monsieur! » Et clac! la porte se fermerait en vous cassant le nez. Inutile de leur faire observer que Rostand eût été accueilli de cette façon il y a dix ans et qu'on l'eût assommé en lui lançant à la tête le nom d'Augier, comme on aurait pu écraser celui-ci sous les noms de Ponsard et d'Hugo, si les directeurs d'alors ne se fussent appelés Montigny.

Non, je vous le redis, il n'y a rien à faire avec cette race. Elle est condamnée à mort! Qu'elle meure donc le plus vite possible, nous aurons tout à y gagner, et nous chanterons un hosanna sur la fosse commune où ces gens-là seront engloutis anonymement.

Qu'on ne m'accuse pas de parti pris irraisonné et de sévérité impitoyable sans motifs. Non! je n'ai dans le cœur de haine pour personne et je conviens très volontiers que, en tant qu'individus, ces gens sont d'aimables compagnons, de relations banalement courtoises, auxquels, à la condition de ne leur demander que les services de camaraderie boulevardière, on peut s'adresser sans crainte de rebuffade ; leur main facilement tendue est offerte à tout venant, leur sourire indifférent est acquis à quiconque, ils sont en grande majorité ce qu'on appelle de « bons garçons »... c'est-à-dire rien! Du moment que vous ne vous mettez pas en travers de leur route, ils ne viendront pas vous chercher noise, du moins je ne le crois pas, sans oser l'affirmer! Mais vingt-cinq années de boulevard, de vie de coulisses, de poignées de mains sans contact et de sourires sans

conviction, m'ont blasé sur cette banalité niaise et stérile. J'ai trop soulevé de masques, j'ai vu de trop près les faces grimaçantes ; j'ai trop percé à jour ces fausses bonhomies, pour me laisser désormais prendre à de telles façons. C'est fini maintenant ! Et le peu de candeur que je pouvais avoir dans l'âme s'est évaporée depuis longtemps. Désormais c'est la guerre ! Et j'y prendrai un renouveau de plaisir. Me suis-je assez laissé « rouler » ! (Qu'on me permette cette expression triviale, mais qui rend bien ma pensée !...) Oh ! les grands mots, les grandes phrases, les raisonnements d'où toute raison semblait bannie. Combien j'en ai entendu ! Combien ! combien ! combien !... Et je m'efforçais d'y croire et je me disais que je ne connaissais rien aux « affaires », que le théâtre était, après tout, une entreprise commerciale comme une autre et que Mercure a des raisons qu'Apollon ne comprend pas... Et j'assistais stupéfait au défilé des déconfitures qui justifiaient mes dires, mais je niais l'évidence et je préférais avoir confiance...

Hélas ! en vieillissant côte à côte avec eux, je leur ai entendu dire tant d'âneries, je les ai si souvent surpris en flagrant délit d'erreurs, j'ai suivi si fréquemment la marche immuable du phénomène que force m'a été d'ouvrir les yeux et je leur en veux des mensonges dont ils m'ont berné trop longtemps ; je leur en veux d'avoir, pendant de longues années, paralysé mes forces combatives ; je leur en veux de mon silence et de tous les services qu'ils m'ont empêché de rendre à cet art théâtral que j'aime, qui est une des principales richesses de notre race, qui en est une des gloires les plus pures et les moins contestées et auquel ils ont porté des coups tellement rudes qu'il eût certainement succombé dans la lutte s'il n'était immortel comme notre génie, dont il est, avec la Chanson, l'émanation directe. Assez de sophismes, d'une part, assez d'indulgence et de complicité insouciante de l'autre ! Nous avons le devoir de combattre et de défendre une noble cause.

Grâce à Dieu, il est encore des maisons — et celle-ci en est une — où l'on peut penser tout haut et dire tout ce qu'on a sur le cœur, sans que des préoccupations mercantiles viennent s'interposer et vous réduire au silence. Puisque dans la presse quotidienne, les traités de publicité ont à peu près bâillonné la critique indépendante — ce qui amènera à bref délai la disparition de la critique, et, par conséquence naturelle, l'abaissement du niveau et du rendement dramatiques — il reste le Livre et la Revue où les idées artistiques peuvent être défendues : nous les y défendrons ! Nous les défendrons parce que nous prendrons ainsi en mains les *intérêts* de la gent dramatique que les « opérations » directoriales compromettent ; parce que nous avons la certitude absolue que de nombreuses sources de « richesse artistique » sont taries (j'emploie le mot « richesse » dans son acception terre à terre), parce que les millions prélevés sur la curiosité publique, sur le besoin de distractions et de plaisirs artistiques qui est inhérent à notre pays doivent servir au développement de l'art et à la gloire de ceux qui ont en eux le feu sacré et non point aller s'entasser impudemment dans les coffres de mercantis de lettres ou d'exhibitionnistes de phénomènes, veaux à deux têtes ou grues à plumage plus brillant que le ramage dont les planches sont depuis trop longtemps encombrées.

L'heure est venue ! L'Exposition, précipitant la débâcle, aura eu pour résultat le plus clair de déblayer le terrain. C'est un mal pour un bien. Je ne me berce pas d'illusions. En dix ans cette sorte de gens a fait beaucoup de mal ! J'ai, en la justice immanente des choses, une foi assez robuste pour affirmer qu'en dix ans on peut faire encore plus de bien et que le bon finit toujours par l'emporter sur le mauvais. Donc ! à l'abordage ! Je suis certain d'être soutenu dans la bataille. Que ceux qui pensent ainsi se joignent à moi ; il y aura de bons coups frappés et de bons moments de victoire. La tâche sera rude, mais elle n'en sera que plus amusante à accomplir. Ils sont légion, ceux qui souffrent sans oser se plaindre ; qu'ils fassent entendre leur voix ! Qu'ils ne se laissent pas tondre sans crier ! C'est nous qui finirons par avoir raison, mes camarades, parce que c'est nous qui avons raison... J'en ai vu de plus dures ; j'ai eu à lutter contre des obstacles plus insurmontables et, parce que j'ai eu la foi, — je le dis ingénument avec orgueil, — je les ai surmontés. J'ai eu à combattre l'indifférence, l'ignorance, l'apathie du public ; je suis demeuré vainqueur en fin de compte, à ce point que, aujourd'hui que la Chanson, que j'ai, depuis dix ans presque seul, à mes risques et périls, remise en honneur, est remontée sur son piédestal, pour laquelle j'ai vaillamment combattu et qui maintenant n'a plus besoin d'être défendue que contre ceux qui prétendent la servir, tout le monde se vante de la victoire... Mais que m'importe ! Je me soucie fort peu du résultat apparent et laisse les écumeurs de champs de bataille se partager le butin dont je n'ai cure ! Ma récompense est plus haute et je ne veux d'autre joie que celle de me féliciter moi-même en contemplant l'œuvre accomplie.

Voici que se présente une nouvelle occasion de bataille et une assurance de victoire : je la saisis avec empressement. Nous nous retrouverons dans dix ans, avant même, je l'espère, et nous jetterons ensemble un regard en arrière, satisfaits du chemin parcouru et fiers des services rendus à la cause... Ce jour-là, mes camarades, mes amis encore inconnus, j'aurai atteint l'âge du repos et je déposerai la plume, vous laissant à votre tour partager le butin qui vous est si légitimement dû. C'est dix ans de ma vie que je vous offre, c'est dix ans de combats que je mets à votre disposition : profitez-en ! Le proverbe dit : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. » Je ne suis plus assez jeune pour ne pas *savoir*, et je ne suis pas encore assez vieux pour ne pas *pouvoir*. Profitez de mon expérience — durement acquise, je vous le jure, car j'ai passé par de petits chemins bordés de ronces et semés de pierres que je ne vous souhaite pas de connaître — profitez de mon dévouement et de mon énergie : ni l'un ni l'autre ne vous feront défaut... Vous avez des manuscrits ? Apportez-les : on les lira et nous crierons si fort et si longtemps qu'on finira bien par nous entendre... Jeunes gens qui sentez en vous brûler le feu sacré, comédiens qui croyez en votre étoile, artistes ignorés faites-vous connaître, nous proclamerons vos mérites et nous obligerons les sourds volontaires à vous écouter. Ayez foi en l'avenir ! Ayez confiance en nous ! Tout s'arrange ! Il n'est point de talents méconnus. Il ne s'agit que de *vouloir*... Vouloir ! Oui, je sais que c'est là le grand point. Bien peu savent « vouloir » sincèrement avec opiniâtreté... C'est que bien peu savent les merveilleux effets de la volonté, bien peu se doutent de l'universalité de la veulerie humaine, et que si on « voulait » on « pourrait » presque toujours... Eh bien, mes amis, apprenez ce grand secret : neuf fois sur dix, si vous échouez, c'est par votre faute, c'est parce que vous n'avez pas su « vouloir » réussir, c'est parce que, après deux ou trois tentatives inutiles, vous avez courbé l'échine et repris place dans le rang avec une résignation moutonnière ; c'est parce que vous vous êtes effrayés de l'effort à accomplir, au moment précis, quelquefois, où vous étiez sur le point de toucher au but. Ne cédez pas, revenez à la charge ! Si l'on vous ferme la porte, grimpez par la fenêtre ; cognez au volet clos, faites tapage, livrez l'assaut : il n'est si bonne forteresse qui n'ait son point faible, si solide armure qui n'ait son défaut ; et si la cuirasse résiste, défoncez-la, si la muraille ne laisse aucune prise apparente, faites une brèche à votre taille et entrez dans la place en conquérants. C'est moins difficile qu'on ne le suppose, je vous l'affirme... Et je vous le prouverai...

Ouvrez les yeux et regardez autour de vous !... Voyez quels sont ceux qui occupent les cimes. Croyez-vous que ceux-là doivent tous leur situation uniquement à leur mérite, à leur talent et que le précepte anglo-saxon : *right man in right place*, soit rigoureusement respecté chez nous ? Non, n'est-ce pas, et vous n'êtes pas si naïfs que de le supposer. C'est Beaumarchais qui a raison : « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint ! » C'est vrai, mais ce que Figaro ne dit pas, c'est que, souvent, le calculateur est un maladroit ou un timide, tandis que le danseur expert en pirouettes connaît l'art de retomber sur ses pieds. Eh bien, il faut que tout change et que celui qui a du talent le montre et décroche la timbale. Pour cela il faut « vouloir et savoir ». C'est bien votre tour, n'est-ce pas ! et le temps n'est plus où les grands hommes méconnus se contentaient des triomphes de brasseries, cénacle des poètes chevelus, ou des lauriers du « café du théâtre », asile des Delobelles en disponibilité. Ce sont là des usines de « ratés ». N'oubliez pas que si la bohème mène à tout... c'est à la condition d'en sortir.

A l'œuvre donc et bon courage, poètes et comédiens, éternels dupes et tondus éternels, vous avez des poumons solides : criez quand on vous écorche ; vous avez de beaux vers dans la tête : alignez sans vous lasser ces lignes inégales, effroi du vulgaire et joie de l'élite. Pour moi, j'ai pour quelque temps encore, bon pied, bon œil et la dent dure. Nous allons chanter, écrire, marcher, voir et mordre. Ce sera bien le diable si nous ne réussissons pas !

Nous réussirons !

Tout s'arrange !

* * *

Oui, tout s'arrange ! et le succès, même chez nous, vient parfois au mérite.

Et tenez, en voulez-vous la preuve évidente ? L'actualité théâtrale me la fournit.

Voici l'Athénée !...

En a-t-on assez écrit des calinotades sur ce malheureux petit théâtre que la guigne semblait poursuivre depuis sa fondation !... A entendre les gens sages, cette salle était maudite et aucun spectacle n'y pouvait réussir. C'est pourtant là que se fit connaître un jour un dramaturge qui fit parler de lui : Adolphe Thalasso, avec une pièce dont j'ai quelques bonnes raisons de me souvenir, elle s'appelait l'*Art* et le principal rôle de femme était tenu par une jeune comédienne qui végétait alors et qui se révoltait contre la destinée : Mlle Wanda

de Boneza. Ce fut une révélation. A quelque temps de là, la belle Wanda obtenait son prix au Conservatoire, passait brillamment quelques mois à l'Odéon et entrait à la Comédie-Française. Vous savez le reste... Est-elle plus belle, a-t-elle plus de talent aujourd'hui que jadis? Non, n'est-ce pas! mais elle a « voulu » et avec quel acharnement. L'Athénée ne lui a donc pas porté la « guigne ».

C'est là encore que, deux ans après, un autre auteur, également inconnu, apportait un ouvrage à deux doigts du chef-d'œuvre : *Les Demi-Sœurs*. Un des rôles était tenu par une toute mignonne fillette aux yeux doux et résignés, au menton volontaire et tenace en dépit d'une délicieuse fossette qui en atténuait l'âpreté. Auteur et interprète sont entrés également dans la Grande Maison, si accessible aux jeunes, quoi qu'on en dise, et l'un et l'autre y ont fait belle figure, l'interprète avec dix rôles qui lui ont valu le sociétariat à un âge où les anciens se traînaient autrefois dans les limbes du pensionnat et attendaient patiemment derrière les « portants » qu'une aubaine inespérée leur fit remplacer au pied levé un titulaire malade ou en tournée, l'auteur avec un chef-d'œuvre, cette fois, qui a soulevé d'ardentes polémiques et l'a classé définitivement parmi ceux sur lesquels l'art dramatique est en droit de compter : *La Conscience de l'enfant*. L'auteur se nomme Gaston Devore, que j'ai eu la joie de saluer ici même le soir de sa première bataille, et l'interprète n'est autre que Mlle Lara qui est, à cette heure, un des espoirs de cette Comédie-Française, dont les « malheurs n'ont pu abattre la fierté » ni la gloire...

Vous le voyez : tout s'arrange, et la guigne n'est qu'un vain mot.

Le théâtre de l'Athénée lui-même, sous la direction opiniâtre et sage d'un comédien sûr qui peut-être, à certain moment, accusa le sort, lui aussi, connaît enfin les jours prospères. Les *Demi-Vierges*, de Marcel Prévost, ont amené la fortune dans ce coin jusqu'alors désert, et voilà une reprise qui a toute la saveur, tout le piment d'une première... *Turba ruit!* comme dans la grammaire du bon Chapsal. Tout s'arrange!

Et qui joue la pièce? Jane Hading! Croyez-vous, jeunes filles qui vous destinez à la carrière théâtrale, qu'elle n'est pas suggestive, l'odyssée de cette belle et bonne comédienne qui partit un jour du Palais-Royal où elle jouait presque des commères de revue, passa par la Renaissance où je la vois encore dans la *Chaste Suzanne*, une pièce qui pourtant ne lui découvrait pas de bien brillants horizons, conquit la notoriété dans ce trop fameux *Maître de Forges* (qui lit, qui l'eût cru? une révolution dans l'art dramatique!) et s'affirma depuis en tant d'œuvres diverses et dans tant de théâtres différents : Vaudeville, où elle créa ce *Prince d'Aurec*, première manifestation de l'art de mon vieil ami Henri Lavedan, qui ne se doutait guère alors qu'il était en route pour l'Académie; Porte-Saint-Martin, où, dans *Plus que Reine*, une pièce *à succès* d'Emile Bergerat (ça c'est un comble! qu'en dis-tu, Emile?), elle personnifia avec un art incontestable cette Joséphine — véritable Chimène couronnée — pour laquelle tout Paris et la France eurent et ont encore les yeux de Rodrigues-Napoléon. Je n'omets pas la Comédie-Française, dont elle fit les beaux jours et qu'elle ne quitta que parce que tel fut son bon plaisir, pour aller, à travers le monde, conquérir de nouvelles gloires.

A ses côtés, qui voyons-nous, entre autres? Henri Mayer, qui du taudis de l'Elysée des Beaux-Arts, là-haut, à Montmartre, où il débuta très inconnu, chez Antoine, directeur-comédien également ignoré, mais gazier entêté, aux temps héroïques du Théâtre-Libre, a pris par le Vaudeville, le Gymnase et... l'étranger, cette banlieue de Paris, pour arriver au Théâtre-Français dont les portes s'ouvriront demain devant lui... Demandez-lui encore à celui-là si la vie n'est pas à qui « veut » la prendre! Il vous répondra par le refrain ordinaire : Tout s'arrange!

Et Marcel Prévost lui-même!... Je me souviens encore de ce jeune polytechnicien en uniforme dont je signalais la première chronique, signée du pseudonyme Schlem, à Cornély et à Edwards qui, sur mon avis, la publièrent dans le *Clairon*, en 1882 — il y a dix-huit ans de cela : cela ne nous rajeunit guère! — Dis-moi, Marcel, dis-moi, t'en souviens-tu?!! Celui-là aussi a « voulu ». Il a lâché les mines pour la littérature et ne s'en est pas trop mal trouvé, ce me semble : auteur choyé par le public, écrivain renommé, psychologue idolâtré par une légion de belles écouteuses, décoré, oh! combien! président de la Société des gens de lettres, le pont des Arts le guette et l'Académie lui tend les bras!... Oui, celui-là aussi a « voulu » et comme il a su « vouloir ».

Récapitulons : Wanda de Boneza, Lara, Gaston Devore, Thalasso, Jane Hading, Henri Mayer, Antoine, Bergerat, le Théâtre Libre, l'Athénée!...

Allons! allons!... Quand on « veut », on « peut »!

Tout s'arrange!

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

Théâtre national de l'Opéra-Comique. — *Le Rêve*, drame lyrique en quatre actes et sept tableaux, d'après le roman de M. Emile Zola, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. A. Bruneau.

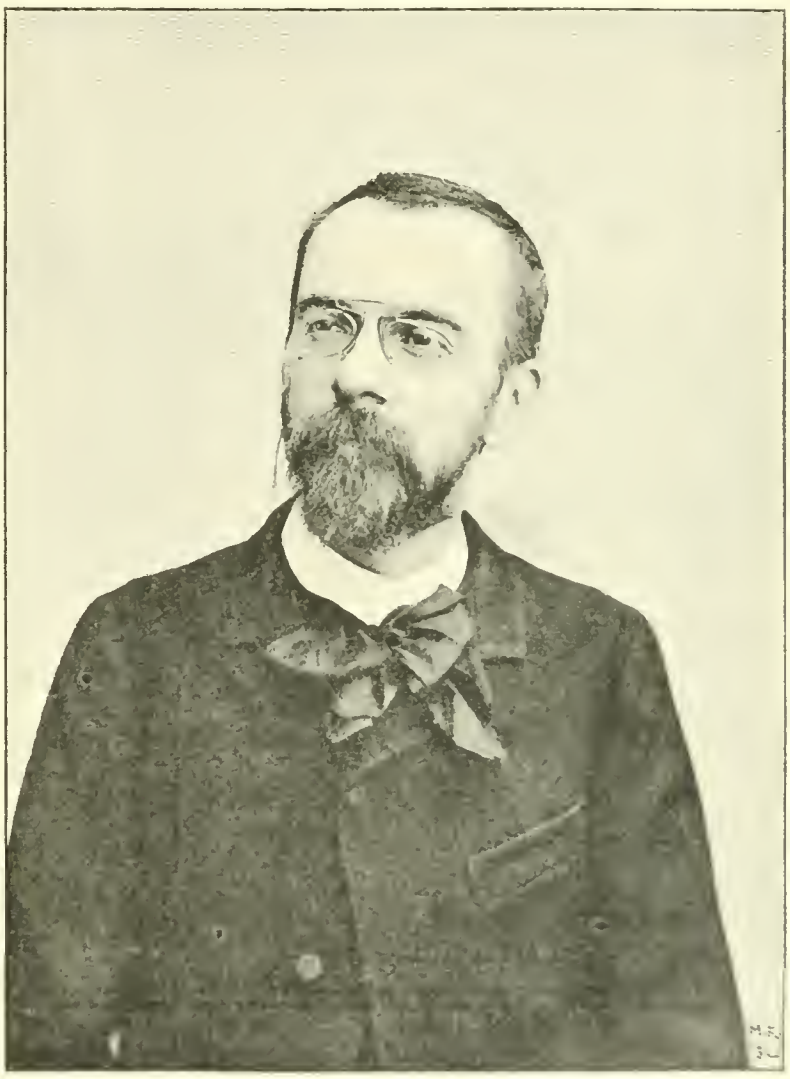
Lorsque l'œuvre de M. A. Bruneau affronta pour la première fois, le 18 juin 1891, les feux de la rampe et les jugements plus ou moins bienveillants de la critique, — M. A. Bruneau en sait quelque chose puisqu'il fait d'une plume très autorisée la critique musicale au *Figaro*, — *le Monde Moderne* n'existait pas. Aussi faisant exception à la règle, je parlerai aujourd'hui de cette reprise qui, tant par l'originalité de l'œuvre que par la personnalité de l'auteur, a tout l'attrait d'une grande première.

Si les lecteurs du *Monde Moderne* veulent bien se souvenir de ce que je disais de M. A. Bruneau à l'occasion de *Messidor* (*Monde Moderne*, n° 28) et même dernièrement au sujet des concerts officiels de l'Exposition (*Monde Moderne*, n° 69), ils verront par ce qui suit que M. A. Bruneau était resté fidèle à ses conceptions musicales esthétiques, ce dont je le félicite, puisque *le Rêve* est antérieur à *Messidor*, représenté à l'Opéra le 19 février 1897; et que je n'avais pas tout à fait tort, lorsque, comme conclusion de mes critiques, je le qualifiais de précurseur ; la suite des événements musicaux m'ayant bien souvent donné raison.

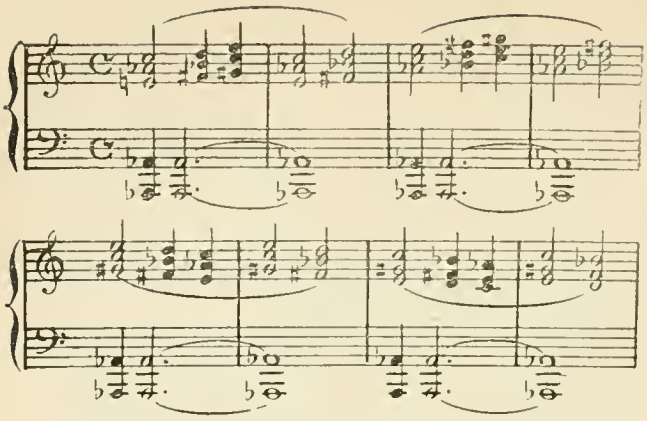
La jeune école ne s'est-elle pas autorisée par la suite des hardiesses de M. A. Bruneau pour se permettre les pires témérités? Témérités souvent triomphatrices comme la *Louise*, de M. G. Charpentier, pour n'en citer qu'une seule, qui n'est, comme sujet, que *le Rêve*, mais un rêve déprovincialisé, dépoétisé : je dirais même, encanaillé.

Le sujet du roman mystique de M. Émile Zola est trop présent à toutes les mémoires pour que je le rappelle ici. Aussi ne parlerai-je que de la musique.

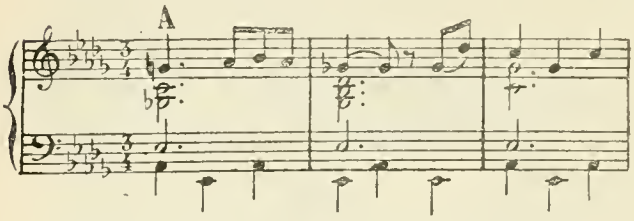
Ce qui dans cette œuvre saute le plus aux yeux et surtout fait le plus souvent tressaillir les oreilles, ce sont les dissonances les plus inattendues. Comme le disait M. A. Pougin : « On croirait que le compositeur s'est donné pour mission de faire prendre en haine l'art harmonieux et consolateur par excellence. » Parmi les moins arides, ces quelques mesures vous permettront d'apprécier si la sévérité de M. A. Pougin était plus ou moins justifiée.



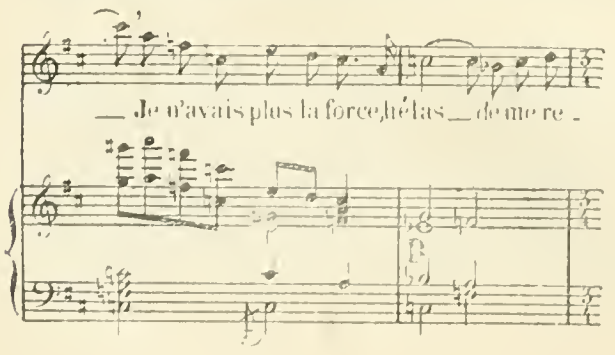
M. A. BRUNEAU

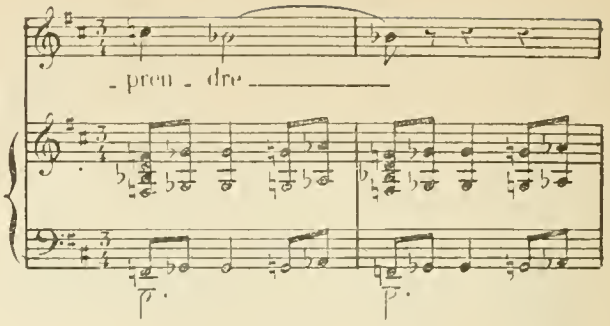


Et pourtant ces dissonances mal orthographiées à mon avis sont parfois fort jolies et ont un attrait imprévu auquel, à la vérité, il faut quelque peu s'habituer.



En effet, ne vous semble-t-il pas qu'un *la* ♭♭ (A) serait beaucoup plus correct que ce sol ♮? Pourquoi une octave augmentée au lieu d'une neuvième diminuée? Et ici, comme en d'autres pages de son œuvre, on pourrait reprocher à M. A. Bruneau, qui fut second grand prix de Rome en 1881, de se faire un malin plaisir d'orthographier la musique comme un amateur qui ignorerait les règles les plus élémentaires de l'harmonie, telles que fausses relations, succession de quintes dont le plus grand défaut est de n'être pas jolie — faites des quintes consécutives tant que vous le voudrez, mais qu'elles soient bien conditionnées, voilà le hic! — et redoublements injustifiés et un peu trop fréquents d'octaves. Chez M. A. Bruneau, toutes ces libertés scolastiques sont élevées à la hauteur d'un principe. Voyez, par exemple, cette jolie phrase, dont la modulation serait beaucoup plus pathétique si elle n'était déséquilibrée par ce mi ♭ (B) qui devrait être bécarre pendant les deux premiers temps pour n'être réellement bémol qu'aux troisième et quatrième temps.



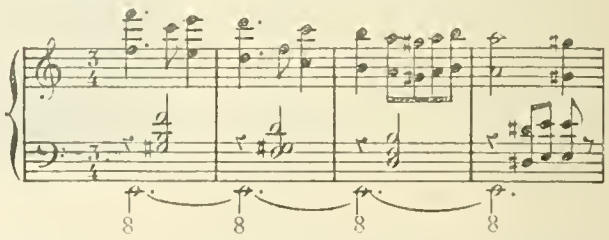


Ces inutiles difficultés sont si criantes que, lorsqu'un pianiste déchiffre de semblables choses, désagréablement surpris par l'accord qu'il vient de frapper, il regarde ses doigts, qui jouent fidèlement ce qu'il a lu, puis pense à une faute de gravure échappée à l'attention du correcteur, et, finalement, ne se résigne à admettre que cette faute est bien voulue du musicien que lorsqu'il en trouve de semblables à chaque page.

Que M. A. Bruneau et ses confrères en difficultés inutiles et en dissonances me le pardonnent; mais ces originalités voulues, outrées, me semblent procréées plutôt par pose que par sincérité : histoire d'épater le profane, de le taquiner avec un art abracadabrant, qu'il ne comprendra pas, et de le traiter dédaigneusement de pompier, s'il a la sincérité de vous dire que votre art lui est désagréable, d'autant plus désagréable que toutes ces fumisteries sont voulues et écrites de parti pris.

Croyez-vous que M. A. Bruneau, s'il voulait s'en donner la peine, n'écrirait pas de fort belles choses, dépourvues de toutes scories?... Que si! et la meilleure preuve de ce que j'avance, vous la trouverez dans les trois délicieuses pages musicales extraites du *Rêve* et dont, à la suite de cette critique, *Le Monde Moderne* vous offre la lecture.

L'exemple en est aussi dans ces quelques mesures qui soulignent si douloureusement les explications entre Félicien et Angélique (duo du troisième acte).



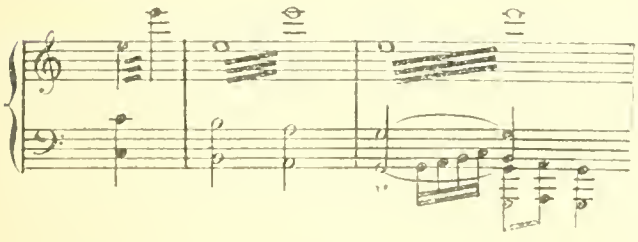
Mais M. Bruneau ne voudra pas, j'en ai bien peur, écrire *in extenso* la musique d'une pièce de théâtre rien que pour ce bon public qui mérite bien qu'on pense un peu à lui, lui qui prête sa bonne volonté, donne son argent, et dispense les palmes du théâtre, comme le dit si naïvement cet excellent Barnabé, du *Maître de chapelle*.

Non, M. Bruneau ne voudra pas ; car, après avoir accumulé les licences les moins permises, il se fait un malin plaisir — quel enfantillage! — de nous prouver son talent de contrapunctiste en écrivant presque toute la page 136 avec ces trois motifs bien divers, adroitement enlacés les uns aux autres : l'*Alleluia* du *Cid* de Massenet, l'*arioso* de Salomé d'*Hérodiade*, toujours de Massenet, car on n'emprunte qu'aux riches, puis le motif de la libation de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns.

Ça, c'est de l'éclectisme ou je ne m'y connais pas.

Maintenant, un autre reproche que je ferai à M. Bruneau, c'est son abus des réminiscences liturgiques. Elles étaient certainement inévitables avec le sujet de son drame lyrique, mais pourquoi en avoir tant abusé? Qu'il me permette de lui dire que lui et ses confrères se blousent lorsqu'ils mettent à toutes les sauces la musique liturgique. Donizetti, dans *la Favorite;* Gounod, dans l'immortelle scène de l'église de *Faust;* Massenet, dans le tableau de Saint-Sulpice de *Manon*, ont évité avec talent et tact cet écueil redoutable, parce qu'ils n'étaient pas à court de souffle et qu'ils avaient quelque chose à dire.

Lorsque des compositeurs ne peuvent absolument pas éviter de semblables réminiscences, il serait désirable qu'ils n'en usassent que très discrètement et surtout fort respectueusement : car faire alterner les strophes de l'*Ave verum* (pages 68 et 69) avec les couplets d'une chanson populaire, et, sous prétexte de couleur locale, donner au *Pange lingua* un pareil contrepoint, c'est, il me semble, dépasser les bornes du mauvais goût.



J'estime que le plain-chant est un tout bien complet faisant partie du domaine de l'art musical primitif et que comme tel il ne doit pas être accommodé théâtralement.

Le plain-chant au théâtre, c'est de la part d'un compositeur un douloureux aveu d'impuissance et une preuve d'anémie imaginative incurable. Maintenant que j'ai dit peut-être un peu trop franchement à M. A. Bruneau ce que je pense de son art, je fais le vœu qu'à une date plus ou moins éloignée son talent évolue et que, dépouillé de tout esprit paradoxo-esthétique intransigeant, il écrive une œuvre plus accessible, comme le fut *l'Attaque du moulin*, son plus grand succès jusqu'à ce jour.

*
* *

Avec MM. Vierne, Deslandres et Dallier, les concerts d'orgue du Trocadéro se sont brillamment terminés.

Le huitième concert officiel mérite une mention toute spéciale, car, avec *la Belle au bois dormant*, de G. Hüe, *Vénus et Adonis*, de Xavier Leroux, *l'Apprenti Sorcier*, de Paul Dukas, nous avons eu plus que de banales espérances à encourager; nous avons applaudi avec un vif plaisir trois jeunes compositeurs absolument maîtres de leur art et dont les noms sont à retenir. L'œuvre la plus saillante du programme du neuvième concert était *les Impressions d'Italie*, de M. G. Charpentier. Le dixième et dernier grand concert officiel a été des plus intéressants. *Herculanum*, de Félicien David, précédait une sélection d'orchestre de *Kermaria*, de C. Erlanger; le prélude de *Beaucoup de bruit pour rien*, de P. Pujet, et un fragment des *Béatitudes*, de C. Franck. Mais le grand succès, le triomphe, a été pour le célèbre pianiste Raoul Pugno, dont le talent fougueux, vibrant, a électrisé le public qui ne pouvait se lasser de l'acclamer. A son impeccable maîtrise d'exécutant, ce grand artiste joint un très remarquable talent de compositeur, dont les lecteurs du *Monde Moderne* ont pu certainement apprécier l'originalité dans la *Mazurka triste* que le maître nous permit de publier dans le n° 26.

Les voilà donc terminées, ces solennelles assises de l'art musical français! Quelles conclusions en faut-il tirer? Celles-ci : oubliant indulgemment les incompétences, laissant de côté les talents classés et plus ou moins appréciés — avec des compositeurs romantiques comme G. Pierné, Marty, G. Hüe; impressionnistes comme P. Dukas, idéalistes comme Debussy, passionnés comme Xavier Leroux, réalistes comme G. Charpentier, fatalistes comme C. Erlanger ou élégants comme Paul Vidal, nous avons, comme on peut le voir, une jeune et vaillante phalange d'artistes aux idéals les plus dissemblables et auxquels il faut tenir compte des efforts incessants qu'ils font pour dégager leur personnalité. Y arriveront-ils?... J'en suis certain. Il ne nous manque donc plus que des chœurs chantant juste, comme ceux de Vienne ou du pays de Galles, et un orchestre mieux discipliné.

GUILLAUME DANVERS.

Poème
de M. Louis GALLET.
d'après le roman
d'ÉMILE ZOLA

LE RÊVE

Les Pressentiments d'Angélique

Musique
de
A. BRUNEAU

Animé

PIANO

f *pp* *cresc.*

ANGELIQUE

f Poco meno mosso

Je vou - drais E - pou - ser un prince au ri - ant vi - sa - ge Et j'en

f rall.

dim.

vois très dis - tinc - te - ment les traits!

Andantino

dim. *p* *molto dim.*

(en confidence)

pp

Nous se - rions tous deux presque du même â - ge, Nous i - rions, vê - tus de ve - lours et d'or;

pp dolciss.

Publié avec l'autorisation de M. P. Choudens, éditeur, Paris. — Tous droits réservés.

De joy_eux vassaux nous rendraient homma - ge, Nous par_ta - ge - rions entr'eux un trésor!

Nous serions très bons, très purs; nos pen_sé_es S'é_pa_nou_i - raient telles que des lis;

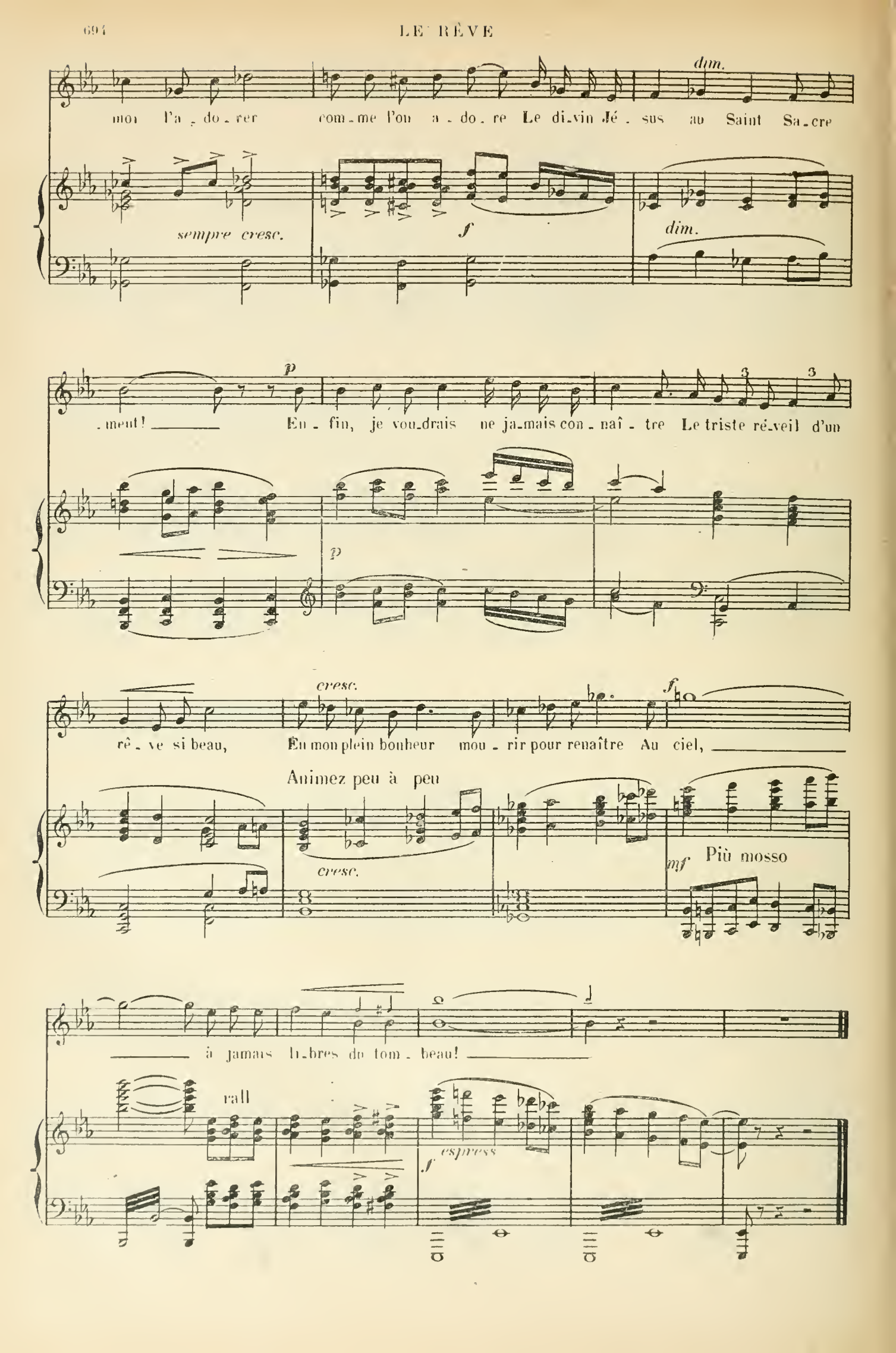
pp

Nous serions très doux aux â_mes blessé - es, Par nous tous les vœux se_raient accomplis. Et

cre - scen - do poco a poco f

puis, je voudrais... je voudrais enco_re Que mon beau seigneur m'ai_mât follement; Et

p poco a poco cresc.


dim.
moi l'a - do - rer com - me l'on a - do - re Le di - vin Jé - sus au Saint Sa - cre
sempre cresc.
f
dim.
p
- ment! En - fin, je vou - drais ne ja - mais con - naî - tre Le triste ré - veil d'un
p
cresc.
f
rê - ve si beau, En mon plein bonheur mou - rir pour renaître Au ciel,
Animez peu à peu
cresc.
mf
Più mosso
à jamais li - bres du tom - beau!
rall
espress
f

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

— Oui, monsieur, c'est une grande satisfaction pour un homme d'avoir atteint l'objet qu'il s'était proposé, comme but de sa vie.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, qu'il est donné à si peu de prononcer, un éclair de joyeuse satisfaction passait dans les yeux fiévreux de M. Foureau. C'est que si « l'explorateur du Sahara » est parvenu, après vingt tentatives, et grâce à la plus rare persévérance, à traverser de part en part le grand désert, il a payé son triomphe; nous l'avons trouvé sortant de l'étreinte de la fièvre, et son premier mot fut pour son camarade, le capitaine Lamy, tué au sud du Tchad, lorsque l'œuvre commune était déjà accomplie. Les dieux, aujourd'hui, sont aussi jaloux de l'homme qu'aux temps de la Grèce héroïque.

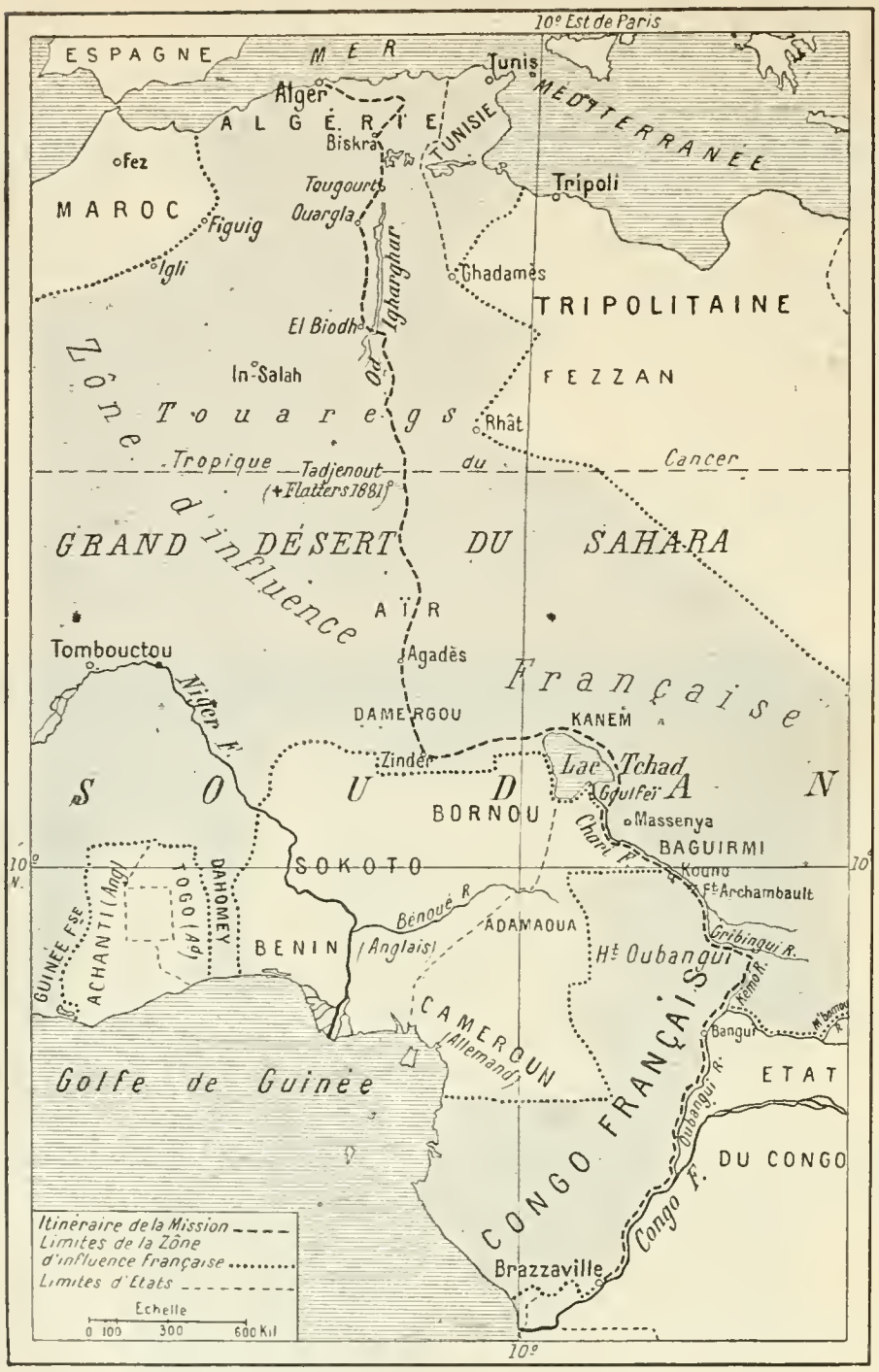
Le voyage de Foureau et de Lamy, nos lecteurs en connaissent déjà et l'importance et les débuts. L'an dernier, en février et en octobre, sur la foi des rares renseignements venus du désert, nous accompagnâmes l'expédition jusqu'à In-Azaoua, au nord de l'Aïr. Puis le silence s'appesantit sur ce coin du monde, où des Français faisaient si rude besogne. Depuis le départ d'In-Azaoua, nous n'eûmes d'eux aucune nouvelle directe par la voie du Sud algérien; de Tripoli vinrent bien des bruits de désastre, mais on apprit plus tard, par des caravaniers arrivés à In-Salah et à Ghadamès, que la mission était parvenue dans l'Aïr. Or, pendant cette interruption dans les nouvelles du Sahara, ailleurs se passaient des événements d'un intérêt singulier : la conquête du Transvaal par les Anglais, l'occupation du Touat par les Français, la fédération australienne, le drame chinois. Et voici que, coup sur coup, sont annoncées et l'arrivée sur le Chari des restes de la mission de l'Afrique centrale (ancienne mission Voulet) et celle de la mission Foureau, et la défaite de Rabah, et la mort de Lamy. Hier, enfin, on organisait le nouveau territoire du Chari. Voilà, certes, plus d'événements qu'il n'en faudrait pour remplir le cadre de cette causerie. — Retournons-nous au Sahara ?

* * *

En janvier 1899, après quatre mois d'expédition, nous nous trouvions, vous vous

Cl. Lafert.

L'EXPLORATEUR DU SAHARA : M. FOUREAU



D'ALGER AU CONGO PAR LE TCHAD

en souvenez, au puits de Tadjenout auprès duquel fut massacré le colonel Flatters. Le 26, nous reprenions notre route, pour gagner le puits d'Assiou, à mi-chemin des premières oasis de l'Aïr. Le désert, dans ces parages, est vraiment désertique; le vent, par surcroît, soufflait en tempête. « De temps en temps, écrit M. Foureau, on aperçoit une petite chaîne de montagnes noires, où des pics isolés rompent l'uniformité effrayante de cette région inhospitalière. Pas de végétation, pas un brin d'herbe, du gravier, du sable, des blocs de pierre: c'est tout. Ah! j'oubliais les ossements de chameaux qui gisent un peu partout. » En sept jours, nous perdons 140 de ces précieuses bêtes.

Le jour de notre arrivée à In-Azaoua, au sortir de l'épouvantable solitude, nous vîmes une caravane qui s'empressa de disparaître sans prendre contact; ce devait être des Issakkamaren en marche vers le Soudan. Jusqu'ici, les indigènes se sont abstenus soigneusement de toute occasion de faire parler nos fusils. M. Foureau, pendant vingt ans, avait espéré obtenir des Touareg qu'il traversât en ami, seul, le Sahara; ce ne fut qu'en désespoir de cause qu'il s'était rallié à l'idée d'une expédition nombreuse, avec escorte militaire. Mais il avait voulu que cette escorte fût solide: 300 tirailleurs algériens, sahariens et spahis; deux canons de montagne portés à dos de chameau.

A In-Azaoua, où le lieutenant de Thézillat, des spahis sahariens à méhara, nous amène courageusement notre dernier convoi de ravitaillement, nous retrouvons quelques indices de végétation; des éthels, qui sont une sorte de tamaris. Mais il est trop tard; la perte de nos chameaux est irréparable: il nous est impossible d'emporter tous les bagages d'un seul coup. Les tirailleurs construisent une petite redoute en pierres sèches, de vingt mètres de côté. C'est le « Fort Flatters »; il commande assez heureusement le puits et ses environs. Des vivres, des marchandises furent laissés là, sous la garde de 50 hommes; puis, le gros de la mission reprit la route du Sud.

Le premier village de l'Aïr où nous arri-

vâmes se nomme Trazar. Le pays avait de l'eau; il était un peu peuplé. Etait-ce la fin des épreuves? Il sembla bientôt, au contraire, que celles-ci allaient redoubler. Il fallut d'abord que M. Foureau et le commandant Lamy retournassent à In-Azaoua chercher dépôt et garnison; fin février, la mission se trouvait de nouveau concentrée à Trazar. C'est alors qu'elle fut attaquée par une troupe d'au moins mille Touareg, qui, s'élançant *en fantasia* avec la plus grande confiance en leur force, cherchèrent à l'envelopper. Au premier feu de salve, cinquante étaient tués. Les autres, de toute la vitesse de leurs méharis, s'enfuirent. Nous nous trouvâmes désormais à l'abri de tout autre coup de main.

Un ennui plus grave nous fut causé par la grande mortalité des chameaux. Ces animaux, exténués par la traversée de l'Anahef et du Tadjenout, périssaient d'une sorte de gale. Nous nous trouvions sans moyens de transport. Nous dûmes, avant de quitter Trazar, où nous avions séjourné trois mois, brûler toutes les marchandises d'échange et des vivres pour un an. Au village d'Azellel, le « Eghellal » de Barth, qui avait suivi la même route, le vide avait été fait; heureusement, une bande de Reïot, ou coupeurs de route, nous procura un peu plus loin 120 chamelles et 200 ânes, grâce à quoi nous pûmes reconstituer une petite caravane. Le 14 juillet, grande revue, jeux de salve, tir au canon. Nous fêtâmes ainsi la douce France.

Quelques jours après, nous arrivâmes à Agadès.

Agadès, vers le XIIIe siècle, était une métropole commerciale. Barth, en 1854, Erwin, en 1877, déjà l'avaient trouvée déchue. Nous n'y rencontrâmes guère que quelques milliers de malheureux habitants, sous l'autorité de notables. Le plus important de ceux-ci, qu'on appelait autrefois le sultan d'Agadès, nous fit bon accueil; mais il ne put nous fournir, dans son propre dénuement, beaucoup de vivres. On dut partir. Dès la troisième nuit, nous nous aperçûmes que nos guides, au lieu de nous mener vers le Damergou qui est au Sud, se dirigeaient vers le Nord. Leur chef fut pris, jugé, fusillé. Des Touareg s'offrirent pour nous guider; on ne put obtenir d'eux le moindre renseignement précis; force nous fut de regagner Agadès.

La situation devenait critique. Les vivres étaient insuffisants, et il était impossible de se procurer des animaux de bât. Des semaines s'écoulèrent ainsi, jusqu'au jour où le commandant Lamy se résolut aux nécessaires mesures de rigueur. Il fit occuper militairement les puits. Défense de puiser de l'eau à qui n'amenait pas quelque animal. Nous eûmes bientôt une petite troupe de 80 chameaux et de 100 ânes. Le moyen était un peu vif? Eh! ces gens refusaient de nous sauver : c'était l'état de guerre. Le 16 octobre, nous quittions enfin la capitale de l'Aïr; nous y avions séjourné trois mois.

A Zinder, où nous fûmes rendus en quinze jours de marche, nous eûmes la douleur d'apprendre le drame de Tessaoua et la joie de retrouver les couleurs françaises! Il y avait là le sergent Boutel et 100 tirailleurs, restant de la dislocation des missions Voulet et Klob. Le lieutenant Pallier était parti pour le Niger, les lieutenants Joalland et Meynier, pour le Tchad. Du 10 novembre au 20 décembre, la mission aida le sultan de Zinder à rétablir son autorité sur le pays de Tessaoua; en retour, elle reçut 200 chevaux. Le 25, divisée en deux groupes, à cause de la rareté de l'eau, elle pouvait se diriger à son tour vers le Tchad.

Un de ses membres, M. le député Charles Dorian, restait à Zinder; en mars-avril 1900, il gagnait en vingt-cinq jours Say, sur le Niger, et en cinquante, à tra-

A TRAVERS LE SAHARA
TOUAREG AZDJER

vers le Dahomey, Porto-Novo, sur la côte. Ce fut lui, des membres de la mission, qui revint le premier en France.

Le Tchad, enfin! le but de la mission, fut atteint le 10 janvier, à N'Guigmi, sur sa rive nord-ouest.

— Eh bien, avons-nous demandé à

M. Foureau, ce lac est-il vraiment un lac? ou n'est-il qu'un marécage, sans profondeur ni utilité?

— C'est un lac. Du moins dans la partie centrale, les eaux en sont profondes. Au nord, j'ai constaté une houle très forte; et vous savez que M. Gentil, au sud, a fait la même remarque. A l'est, il est vrai, les eaux du lac s'étendent au loin sur des bas-fonds marécageux. Mais la superficie du Tchad est assez grande, pour qu'on néglige ces marécages.

La cause est donc entendue. Ce lac, qui forme la jonction de notre Afrique occidentale et de notre Afrique centrale, ne

A TRAVERS LE SAHARA
THÉATRE DE LA MORT DE FLATTERS

sera pas un obstacle à notre action; il sera, quand nous le voudrons, une voie commode de communication. Tel est l'un des principaux résultats de la mission Foureau-Lamy. Cette mission était surtout une reconnaissance d'avant-garde. Elle devait passer, et vite. Elle a passé. Ce sera le rôle des missions qui suivront, de reprendre, partie par partie, son œuvre, de contrôler et d'étendre ses premières observations, et de nous dire enfin ce que vaut le Sahara. — Après avoir contourné, par le Kanem et l'Ouadaï, les rives septentrionale et orientale du Tchad, M. Foureau atteignit la vallée du Chari, où il effectua sa jonction avec les Français venus du Sud, par le Congo : sa mission avait terminé son rôle propre; mais les événements allaient lui faire jouer un second rôle qu'elle n'avait pas prévu.

*
* *

Comme le nom de Foureau est attaché à celui du Sahara, le nom de Gentil est attaché à celui du Tchad. Ce fut Gentil, nos lecteurs le savent, qui, grâce à une persévérance de deux années — 1895-1897 — parvint à faire flotter le *Léon Blot* sur les eaux du Chari, puis sur celles de notre grand lac africain. En passant, il avait établi notre influence dans le royaume de Gaourang, sultan du Baguirmi. Dès le début de 1899, il était renvoyé vers le Tchad, avec le titre de commissaire du Gouvernement dans le Chari. Il ne devait pas retrouver la région dans la situation calme où il l'avait laissée.

Rabah avait fait parler de lui. Il avait envahi le Baguirmi et forcé à la fuite Gaourang, notre protégé.

Rabah, fils d'une esclave, était le frère de lait de Siber, gouverneur de la province de Chekka, dans le Soudan égyptien. Lorsque le fils de Siber, Suleiman, se révolta contre l'autorité du khédive, Rabah combattit à ses côtés. Suleiman fut battu, et Rabah, à la tête de 400 Soudanais, s'enfuit vers le sud-ouest. C'est alors que commença sa carrière de conquérant. Il se jette dans la brousse, dévaste le Dar-Fertit; puis, vers le nord-ouest, pénètre dans le bassin du Chari, soumet le sultan de Dar-Runga, s'arme chez lui, fait assassiné l'infortuné Crampel (mai 1891), entame le Baguirmi, dès 1893, s'attaque au Bornou, et s'empare des cités commerçantes de ce pays, têtes des routes de caravanes qui mènent vers le Haoussa et la Tripolitaine. Dès lors, sa puissance est fondée. Il abonde en armes, en munitions, en marchandises; il lève des esclaves et le tribut chez vingt peuples divers. Administrateur habile, il s'efforce d'ordonner son empire; diplomate, il reçoit dans sa résidence de Dikoa, peu éloignée du Tchad, des émissaires du gouvernement anglais, qui cherchent à préserver de sa venue le Haoussa et le Sokoto; sultan et mahdi, il est le maître politique et religieux de tout le pays qui s'étend au sud du Tchad, du Bornou au Dar-Fertit. Et à ces peuples il impose sa marque indélébile : le « signe de Rabah », représenté sur les joues de chaque nouveau-né par deux petites lignes parallèles réunies par un trait d'union (I). L'ancien esclave recommençait l'histoire des grands conquérants soudanais, nos ennemis : Ahmadou, Samory.

Le 17 juillet 1899, l'administrateur Bretonnet, qui s'était avancé en avant-garde, avec 30 Sénégalais seulement, jusqu'au cœur du Baguirmi, fut, à Togbao, enveloppé par les bandes nombreuses de Rabah et massacré. Se firent tuer avec lui *vingt-sept* Sénégalais sur trente. Rabah avait eu mille morts.

Il importait que ce désastre fût réparé sans retard. M. Gentil arrivait. Il prit l'offensive. Ayant rassemblé en hâte toutes les forces, en miliciens et en tirailleurs réguliers, que M. de Lamothe, le commissaire général du gouvernement au Congo, put mettre à sa disposition — trois cents

ou quatre cents hommes, — il attaqua, avec les capitaines Julien, Rebillot et de Cointet, les douze mille hommes retranchés dans le camp fortifié de Kouno, et munis de trois canons pris au sultan du Baguirmi. Le 29 octobre, à neuf heures du matin, commençait l'action ; elle fut rude, mais, à midi, Rabah était en fuite. Il laissait sur le terrain trois mille à trois mille cinq cents hommes, dont douze cents armés de fusils ; il ne nous avait tué qu'un seul blanc, le maréchal des logis de Possel, et quarante indigènes. Sa puissance était ébranlée.

Six semaines plus tard, le 11 décembre, arrivait à Goulfeï, sur le bas Chari, le capitaine Joalland (de l'ancienne mission Voulet) ; le 9 janvier 1900, un de ses compagnons, le lieutenant Meynier, prenait contact, à Sada, sur le Chari, avec le capitaine de Cointet, placé à l'extrême avant-garde de la mission Gentil, et remontait avec lui jusqu'à Fort-Archambault. Enfin, au commencement de mars, arrivait à son tour sur le bas Chari la mission saharienne de M. Foureau ; elle allait contribuer à la défaite définitive de Rabah.

Le 3 mars, premier combat ; la ville de Koussouri, située dans une île, au confluent du Logone et du Chari, est prise d'assaut. Le 9, aux environs de la même ville, l'ennemi a plus de 200 morts ; il laisse entre nos mains, en vivres et en munitions, un matériel considérable ; le lieutenant de spahis de Thézillat est blessé. Peu après, le 21 avril, les missions de l'Afrique centrale et du Sahara, qui venaient ainsi de remporter ensemble une double victoire, joignent leurs 450 combattants aux 320 de la mission du Chari. M. Gentil prescrivit aussitôt la formation d'une colonne unique d'opérations contre Rabah, composée des forces combinées des trois missions et placée sous les ordres du commandant Lamy. Cette colonne comprenait exactement 700 soldats armés de fusils, 30 chevaux, 1 500 auxiliaires fournis par le Baguirmi et 4 canons. Rabah disposait encore de 5 000 hommes, dont 2 000 armés de fusils de tous modèles, de 600 chevaux et de 3 canons. Dès le 28 avril, nous attaquâmes.

Le feu dura deux heures et demie ; il nous fallut ensuite enlever d'assaut un réduit fortifié, entouré d'une forte palissade et de terrassements. Les ennemis s'enfuyaient, Rabah était blessé ; c'est alors que, pour protéger la retraite de celui-ci, quelques-uns de ses hommes essayèrent d'un retour offensif. Cette contre-attaque coûta la vie au commandant Lamy et au capitaine de Cointet ; mais Rabah, trop grièvement blessé pour fuir, avait été surpris par un tirailleur qui lui trancha la tête. Nous reprîmes les étendards enlevés lors du massacre de la mission Bretonnet. Enfin, comme épilogue du combat de Koussouri, le capitaine Reibell, le 1er mai, est entré dans la capitale du conquérant, Dikoa ; le 2, a enlevé le camp de Fadifallah, l'un de ses fils ; le 7, a tué Niébé, autre fils. Et de toutes parts, au bruit de la victoire française, les populations se soumettaient.

L'empire de Rabah n'était plus.

Le 23 mai, la mission du Sahara reprenait enfin la route de France par le Gribingui et le Congo...

Nous avons admiré M. Foureau, le chef revenu malade ; donnons ici un souvenir

A TRAVERS LE SAHARA
LES GRANITS DE L'AHENEF

reconnaissant au commandant Lamy, le chef dont le retour a été interrompu par la mort.

Lors de la préparation de la mission, on lui dit :

« Ne comptez pas sur la possibilité d'une expédition militaire au Sahara. Vous ne pouvez pas être chef de mission, parce que votre qualité d'officier supérieur serait une objection. Il faut que vous partiez en second, dans une mission non militaire, civile, seule possible ; mais dans laquelle il y aura une force militaire que vous commanderez. Votre rôle personnel sera moindre ; le résultat plus sûr. »

Lamy, sans hésitation, répondit :

« Vous savez que je fais bon marché des honneurs et des avantages personnels. Je ne demande qu'une chose, c'est de contribuer à relier l'Algérie au Soudan. Peu importe que je sois chef ou non, pourvu que la mission se fasse et se fasse bien. Peu importe une situation : ce qui importe, c'est le bien du service. »

Il faut répéter ces paroles ; car, d'avoir été prononcées par un officier français, elles honorent chacun de nous. Lamy n'a vécu et il n'est mort que pour le bien du service. Sous-lieutenant, au sortir de Saint-Cyr, en Tunisie, il attaque avec

quatre hommes deux cents ou trois cents Kroumirs, tient le combat pendant près d'une heure, laisse le temps aux troupes d'arrière d'arriver et de déloger l'ennemi. Il fut réprimandé pour avoir engagé le combat sans ordre, et proposé d'office pour le grade supérieur pour son sang-froid et sa bravoure. Au Tonkin, il est décoré pour fait de guerre. En Algérie, au poste d'El-Goléa, il organise le premier corps de cent tirailleurs sahariens monté à méhara. En plein été, par une température de 45 à 48 degrés, suivi de soixante tirailleurs, il fait un raid de plusieurs centaines de kilomètres à une allure que n'eussent pas dépassée les nomades les plus aguerris. Toujours en action, dans le même temps, il pousse le forage des puits artésiens et l'installation des casernements. Au Congo, il reconnaît et étudie le bassin minier du Niari et le cours du Nyanza. A Madagascar, pendant l'expédition sur Tananarive, il conduit les convoyeurs kabyles, qu'il est allé lui-même recruter dans leur pays; puis il est nommé commandant de cercle. Voici ce qu'il écrivait alors :

« Mes hommes ont avalé kilomètre sur kilomètre. Nous avons fait campagne tout le temps; mais nous n'avons pas une seule fois fait parler la poudre sans nécessité grave. Nous n'avons pas fait une seule tuerie inutile. Quand la colonisation arrivera, on trouvera le pays non seulement pacifié, mais paisible. »

M. le général Galliéni aurait voulu le garder; mais les troupes d'Afrique étant rappelées, Lamy dut repartir en mai 1897. Il revint par le Transvaal. Ce fut pendant son passage à la maison militaire du président Félix Faure que le commandant étudia et mûrit son projet d'exploration saharienne.

Tunisie, Tonkin, Algérie, Congo, Madagascar, Transvaal, Sahara, Soudan central : telles furent les étapes de ce bon soldat et de cet homme de bien.

*
* *

Quelles seront les conséquences des événements que nous venons de raconter?

M. Foureau rapporte des échantillons scientifiques. Mais sa marche a été trop rapide pour qu'il ait pu élucider tous les problèmes sahariens. Celui du chemin de fer, notamment, du fameux transsaharien, qui a fait couler plus d'encre qu'il n'y a d'eau dans un oued du Sahara, reste encore irrésolu. Nous savons toutefois que M. Foureau est peu partisan de sa construction, du moins tant que la reconnaissance du pays sera fragmentaire et insuffisante. Il est manifeste qu'un tel chemin de fer aurait la plus grande importance stratégique. Mais la dépense serait si élevée, que l'Etat reculera toujours devant elle. Quant aux capitaux privés, ils ont peu de goût pour les entreprises stratégiques ou purement d'intérêt national : que rapportent ces entreprises? Ah! si l'on découvrait, dans les montagnes du Sahara, quelque produit — des nitrates, par exemple — dont l'exploitation « rapportât », ce serait assurément le meilleur encouragement à la construction projetée; car, dans ce cas, la question prendrait un aspect tout nouveau.

M. Foureau croit possible une telle découverte. Mais il faudrait, pour acquérir un jour ce résultat, que sa mission ne fût qu'une préface, une belle préface d'ensemble, à une exploration méthodique et minutieuse de la vaste région entre Algérie et Soudan.

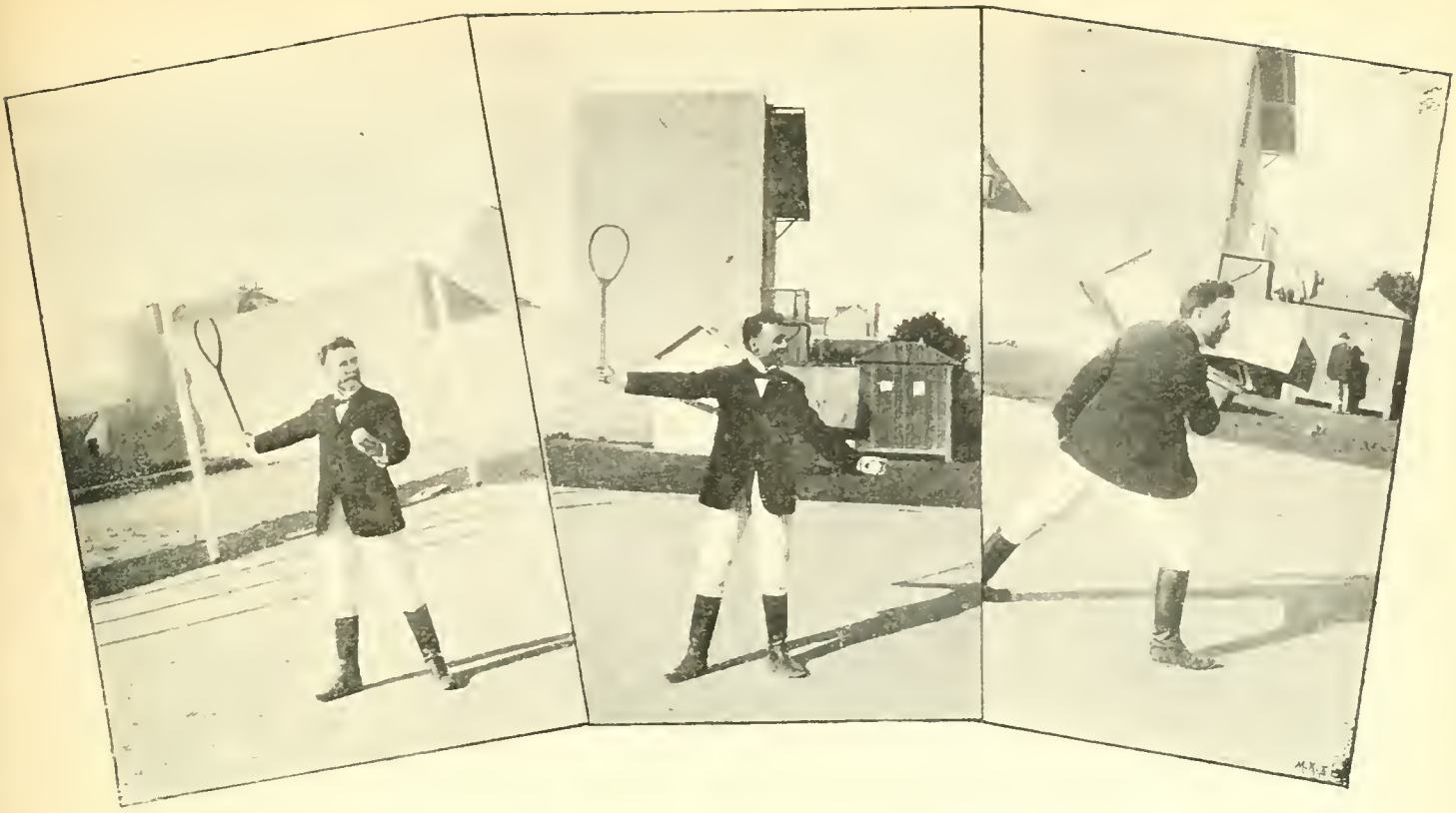
Au sud du Tchad, dans la vallée du Chari, l'attaque de Rabah et la dure campagne qu'il a fallu mener pour abattre la puissance du conquérant ont enseigné qu'il y avait urgence à organiser dans la région une défense solide. Cette organisation est d'hier : 5 et 8 septembre.

De même que dans la boucle du Niger, et à Zinder, entre Niger et Tchad, sur la lisière des terrains de parcours des Touareg, on a constitué dans la vallée du Chari, sur la lisière de ce Soudan oriental si longtemps troublé, une véritable marche militaire. Des troupes baguirniennes, encadrées par nos officiers et appuyées d'une force d'artillerie, vont être disposées du lac Tchad au Gribingui. Elles barreront ainsi la route à quelque nouveau Rabah, s'il s'en lève encore un dans ces immensités fécondes en conquérants. Elles formeront un rideau à l'abri duquel les Sociétés concessionnaires du Congo pourront travailler en paix. L'expérience que tentent à l'heure actuelle ces sociétés, dont le capital global atteint la somme de 55 millions de francs, est d'une importance extrême pour l'avenir de la colonisation française; car, si elle échoue, il est à croire que nos colonies ne trouveront plus jamais un centime pour leur mise en valeur; si elle réussit, leur crédit est fondé.

C'est bien le moins qu'on puisse faire pour le Congo de mettre, à sa porte sur le désert, deux gendarmes.

GASTON ROUVIER.

(Photographies communiquées par M. Foureau).



POSITIONS SUCCESSIVES D'UN « TIRÉ »

LE MONDE ET LES SPORTS

LE JEU DE LONGUE PAUME

Une remarque de la plus haute importance, que nous avons signalée à maintes reprises dans ces études sur les différents sports et que nous ne saurions trop répéter, est cette tendance moderne de donner chaque jour plus de vogue aux exercices physiques. Les avantages si nombreux qui proviennent de cette activité en plein air ont donné une telle poussée aux jeux et à tout ce qui est mouvement, qu'on peut dire avec assurance qu'à notre époque les sports font partie intégrante de toute éducation intelligente. Des résultats heureux se sont déjà laissés voir, mais il reste encore beaucoup à faire et il n'est pas douteux que d'ici quelques années la France, en profitant de tous les efforts exercés, ne se montre l'égale de ses voisins dans tous les concours où la force et l'adresse musculaires sont demandées.

On a *inventé* bien des sports depuis une vingtaine d'années, beaucoup même sont de naissance exclusivement française, comme la vélocipédie, l'automobilisme, etc.; mais ceux-là étaient en petit nombre et trop spéciaux, il a fallu s'adresser aux étrangers d'abord pour leur emprunter leurs jeux et exercices, c'est ainsi que le canotage, les courses de chevaux, le tennis sont d'importation anglaise; la gymnastique, telle qu'on la pratique aujourd'hui chez nous, est un peu la copie de ce qui se fait depuis cinquante ans en Allemagne; d'autre part, on a ressuscité des sports anciens qui avaient beaucoup de vogue jadis, mais qui disparurent par suite de l'apathie dans laquelle on a vécu en France pendant les trois premiers quarts de ce siècle.

Le jeu de longue paume est un de ces derniers. Il fut très en honneur dans notre pays aux époques passées et, si maintenant il est encore loin d'avoir le succès d'autan, on peut dire cependant qu'une poussée fort intéressante lui a été donnée.

En principe, le jeu de paume, ainsi que son nom l'indique, s'exécutait avec la main elle-même qui servait à lancer une balle suivant certaines règles; dans la suite, on recouvrit la main d'un gantelet de cuir; aujourd'hui, on a supprimé ces procédés primitifs, on a recours à une raquette dont le manche est assez long, ce qui évite les blessures pouvant résulter du jeu à la main, tout en procurant une force de lancement beaucoup plus grande et une précision plus juste.

Son origine remonte aux Gaulois et pro-

bablement même aux Romains qui, suivant certains auteurs, l'auraient introduit en Gaule : c'est donc un sport fort ancien et qui, malgré sa vétusté, a servi de modèle à ce jeu si moderne et si à la mode de nos jours, le tennis, qui n'est autre que le jeu de paume lui-même, mais simplifié pour en permettre l'accès aux personnes moins robustes, comme les enfants et les jeunes filles.

Il paraît d'ailleurs qu'au xve siècle les femmes jouaient déjà, non pas au tennis qui est de création toute moderne, mais à la longue paume ; et l'on cite telle personne qui avait trouvé moyen de se faire une réputation très grande dans ce jeu, où elle battait infailliblement tous ses adversaires. La vogue de la paume fut si grande que bientôt tous les quartiers de la capitale possédèrent des terrains spéciaux sur lesquels les membres de l'aristocratie venaient se réunir ; l'apogée date de Henri IV.

Au xviie siècle, on joua encore au jeu de paume, mais moins ; il était devenu un jeu très fermé dont se trouvaient exclus les vilains qui n'avaient *pas le droit* de s'adonner à ce sport. L'histoire ne nous raconte pas trop *pourquoi* cette exclusion, que la morale n'accepte pas : il faut la prendre telle, sans trop en chercher les raisons ; il en est d'ailleurs à peu près de même pour tous ces règlements arbitraires du temps des rois et qui n'avaient, somme toute, qu'une explication plausible : prouver au peuple qu'il était d'une autre race, qu'il était fait pour suer et travailler pendant que les grands devaient s'amuser... et l'on viendra nous demander pourquoi on a démoli la Bastille.

Mais revenons à la paume.

On naît, paraît-il, joueur de paume, comme on naît musicien ou poète. Cette théorie, émise par des spécialistes, et peut-être un peu spécieuse ; il n'est pas douteux, en effet, qu'un homme énergique, ayant du sang-froid et de la présence d'esprit, arrivera toujours à faire un excellent paumiste avec le temps, car la précision et l'obéissance aux règles sont deux qualités que tout le monde peut acquérir avec le travail et la patience. Bien que des *qualités de naissance* soient nécessaires, il est certain que l'exercice et l'entraînement sont indispensables, car le jeu est des plus compliqués, à cause des règles nombreuses qui le régissent et des efforts qu'il faut constamment exercer.

Les règles sont en si grand nombre et leur application est tellement difficile à saisir, que les joueurs sont obligés de s'en remettre aux décisions d'un pointeur qui a pour mission de suivre la partie, de conter les points et de remettre les adversaires à leurs places respectives. Ceux qui voudraient connaître en détail tous les

COMMENCEMENT DE LA PARTIE — LE « FONCIER » EST A L'ARRIÈRE

règlements du jeu de paume feront bien de consulter un opuscule de M. Edmond Collin, fort bien fait et qui porte le titre de *Petit Manuel du jeu de paume.*

Aujourd'hui on l'appelle le *Jeu de longue paume* pour le distinguer du *Jeu de courte paume*, autrement nommé tennis, et qui est si répandu. Jadis, on ne connaissait qu'un seul nom : celui de *Jeu de paume.*

Les dimensions de l'aire sur laquelle on joue sont de 80 mètres comme longueur et de 14 ou 15 mètres comme largeur. Il faut que le sol soit bien résistant et qu'il présente une surface légèrement bombée dans les deux sens, de façon à permettre aux balles de rebondir toujours dans le plan normal au sol de la trajectoire du départ. Il y a différentes façons de préparer ce terrain, on peut au besoin le recouvrir d'asphalte, mais cette façon d'agir n'est pas très recommandée des vrais amateurs; ceux-ci préfèrent un mélange de terre et de chaux bien battu; le rêve serait un pavé en bois ou du macadam, mais la dépense deviendrait alors exagérée. Il faut que ce terrain soit toujours maintenu sec; par conséquent, si on n'est pas en présence d'une couche parfaitement perméable, il faut procéder à un drainage qui permette l'écoulement des eaux par des puits creusés extérieurement au jeu lui-même.

Au jeu de paume, tout a son importance; il n'est pas jusqu'au poids des balles qui n'ait été strictement prévu, elles doivent peser uniformément 18 ou 21 grammes. Quant à la façon de tenir sa raquette, c'est tout un art, car elle change avec la position du joueur sur la piste. Les joueurs d'arrière, pour donner plus de force à la balle, doivent tenir leur raquette à l'extrémité du manche, tandis que ceux d'avant, pour lesquels la précision a plus d'importance, peuvent la tenir par le milieu. Suivant que la balle vient de côté, en face, en l'air ou en rasant la terre, on devra varier la manière de tenir sa raquette, de sorte que, pour devenir un joueur émérite, on doit faire du travail régulier avec un professeur qui lance des balles et dont on doit profiter.

REPRISE DU JEU

Pour une partie normale, il faut être au moins cinq par camp; le *foncier* est celui qui conduit chaque camp, il désigne les places de chacun suivant les aptitudes et les capacités. Sa place est à l'arrière des joueurs, c'est à lui que revient la mission de prendre les balles les plus difficiles et de les relancer avec le plus de force dans le camp ennemi. Il est à la fois le chef et le principal soldat.

Les joueurs sont répartis de part et d'autre d'une lisière située en travers du jeu, au milieu de l'aire réservée à la partie. En dehors de cette lisière, il en existe deux autres : une première à 17 mètres de la corde contre le vent, c'est ce qu'on appelle

le *tiré;* elle indique la place extrême des joueurs du camp qui engage. La dernière lisière est à 6 mètres environ derrière le tiré; elle se nomme le *rapport* ou *limite de convention* et sert à déterminer la zone de la chute des balles.

Comme on le voit, la disposition de la partie est autrement compliquée que le tennis, tant à cause du nombre des joueurs que de la disposition du terrain. Elle le devient encore davantage quand on pense que la position des joueurs, c'est-à-dire l'étendue des camps, varie à chaque instant d'après la place où tombe la balle; les partenaires d'un même camp se trouvent refoulés en arrière ou gagnent du terrain suivant les avantages remportés par les adversaires. Afin d'indiquer ces limites constamment variables, le piqueur tient à la main deux bâtons ferrés munis de pavillons qu'il fiche en terre : l'un rouge indique la *première chasse*, l'autre vert indique la seconde.

La *chasse* est le coup obtenu par une balle *tirée* (c'est-à-dire envoyée) ou *renvoyée* sur le 1er ou 2e bond et qui vient mourir sur le sol.

Comme pour le tennis, les coups se comptent par 15 points. Le premier donne 15, le deuxième 30, et le troisième 45, en réalité on dit 40 par habitude, ce qui est une faute, car ce chiffre ne veut rien dire; mais comme il est prononcé plus rapidement, on l'emploie toujours. Le quatrième donne *jeu* dans les mêmes conditions qu'au tennis, c'est-à-dire qu'il n'a de valeur qu'à la condition d'avoir deux fois 15 points d'avance, sans lesquels on revient en arrière pour ne laisser que *l'avantage* au coup le mieux favorisé.

Une *chasse* donne 15 points au camp qui l'a provoquée dans le camp adverse, chaque faute commise provoque également un pareil avantage.

Jadis on jouait beaucoup à Paris à la paume; nous avons même aux Tuileries une salle qui a spécialement été construite dans ce but et qui sert un peu à tout aujourd'hui, excepté à remplir sa destination. Les parties les plus intéressantes et les plus suivies ont lieu au jardin du Luxembourg, tous les mardis, vendredis et dimanches d'avril à novembre; c'est là que les membres des différentes sociétés viennent disputer les parties entre elles. A Paris, il existe plusieurs sociétés qui sont toutes réglées par le règlement de la Fédération qui les englobe; la province fournit également quelques sociétés, mais en petit nombre. Les plus intéressantes sont celles qui n'ont d'existence que pendant l'été aux stations du bord de la mer.

Les photographies qui accompagnent ce texte ont été prises à Saint-Aubin-sur-Mer et à Luc. Nous avons dans ces petites stations deux sociétés fort importantes qui rivalisent de zèle pour emporter des parties; tous les jours les joueurs s'exercent sur leurs champs respectifs et, une fois par semaine, ils échangent des matchs : un jour la société de Luc vient à Saint-Aubin; une autre fois Saint-Aubin va à Luc.

Ces parties donnent une animation toute particulière aux localités et provoquent beaucoup d'animation: elles ont chacune leurs couleurs qu'on hisse les grands jours.

Un dernier mot sur le costume. Chaussures sans talons pour ne pas endommager le sol battu et régulier du jeu, chemise large en flanelle, pantalon en flanelle blanche avec ceinture pour éviter les attaches sur les épaules et veston de même étoffe qui permet de jouer, même pendant les dernières journées de la saison, c'est-à-dire en octobre et novembre.

A. da Cunha

UNE « CHASSE »

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Septembre 1900.

1. — Inauguration du **câble germano-américain** reliant l'Allemagne à New-York par les Açores. — En **Colombie**, M. Marroquin, vice-président de la République, s'empare du pouvoir, se substituant au président, docteur San Clemente, vieillard de quatre-vingts ans, incapable d'exercer ses fonctions. Le président San Clemente est incarcéré pour l'empêcher de communiquer avec ses partisans, qui protestent violemment contre ce coup d'Etat. — Mort du **Cheik-ul-Islam**, chef suprême du culte musulman en Tunisie. — A la suite d'un désaccord entre le ministre des Affaires étrangères et le Congrès, le **Cabinet péruvien** donne sa démission. Un nouveau cabinet est constitué sous la présidence de M. Enrique Zegarra. — Le général Roberts, dans une proclamation en date du 1er septembre, annexe le **territoire de la République sud-africaine** aux possessions anglaises sous le nom de Transvaal. Dans une autre proclamation, le général Roberts ordonne d'incendier trente fermes en représailles de la destruction de la voie ferrée par les Boers. Le **président Kruger** adresse aux puissances une protestation contre l'annexion du Transvaal.

2. — M. Caillaux, ministre des Finances, préside, à La Ferté-Bernard, l'inauguration d'un monument élevé aux soldats **morts pour la patrie**. — **M. Foureau**, chef de la maison Foureau-Lamy, qui fit la traversée du désert entre l'Algérie et le lac Tchad, arrive à Marseille, où il est reçu, au nom du ministre de l'Instruction publique, par M. Liard, directeur de l'Enseignement supérieur. M. Liard remet à M. Foureau la croix d'officier de la Légion d'honneur. — Arrivée à Paris de **M. de Witte**, ministre des Finances de Russie. — Mort du **général boer Delarey**, blessé grièvement au combat d'Elands-River.

3. — M. Dupuy, ministre de l'Agriculture, assiste aux opérations du **Concours hippique** organisé à l'annexe de l'Exposition à Vincennes. Ce concours obtient un grand succès par suite du nombre et de la qualité des chevaux présentés. Le roi du Macina, grand amateur de chevaux et qui, dans son pays, s'occupe passionnément de l'élevage, assiste aux opérations du concours et y prend le plus vif intérêt. — M. Loubet reçoit à Rambouillet le **prince Oroussoff**, ambassadeur de Russie, qui lui remet, au nom du czar Nicolas II, les insignes de l'ordre impérial de Saint-André, ainsi que les autres ordres de Russie, accompagnés d'une lettre autographe du czar. — **Aux Philippines**, inauguration du régime civil. La commission administrative promet l'amnistie aux rebelles qui se soumettront avant le 21 septembre. — Retour en Suède de l'expédition dirigée par l'explorateur Koltkoff, qui a fait un voyage **à travers les glaces polaires** du Spitzberg au Groënland oriental. — L'épidémie de **peste bubonique** persiste à Glasgow. Le personnel médical et les gardes-malades de l'hôpital sont inoculés avec du sérum envoyé de Paris.

4. — Arrivée à Paris de **M. Foureau**, qui est reçu à la gare par M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, et par de nombreuses délégations de sociétés de géographie et de sociétés coloniales. — Le comité philippin publie une proclamation du **général Aguinaldo** déclarant que l'amnistie n'a produit aucun effet. La guerre continue avec avantage pour les Philippins, qui se sont emparés de huit villages.

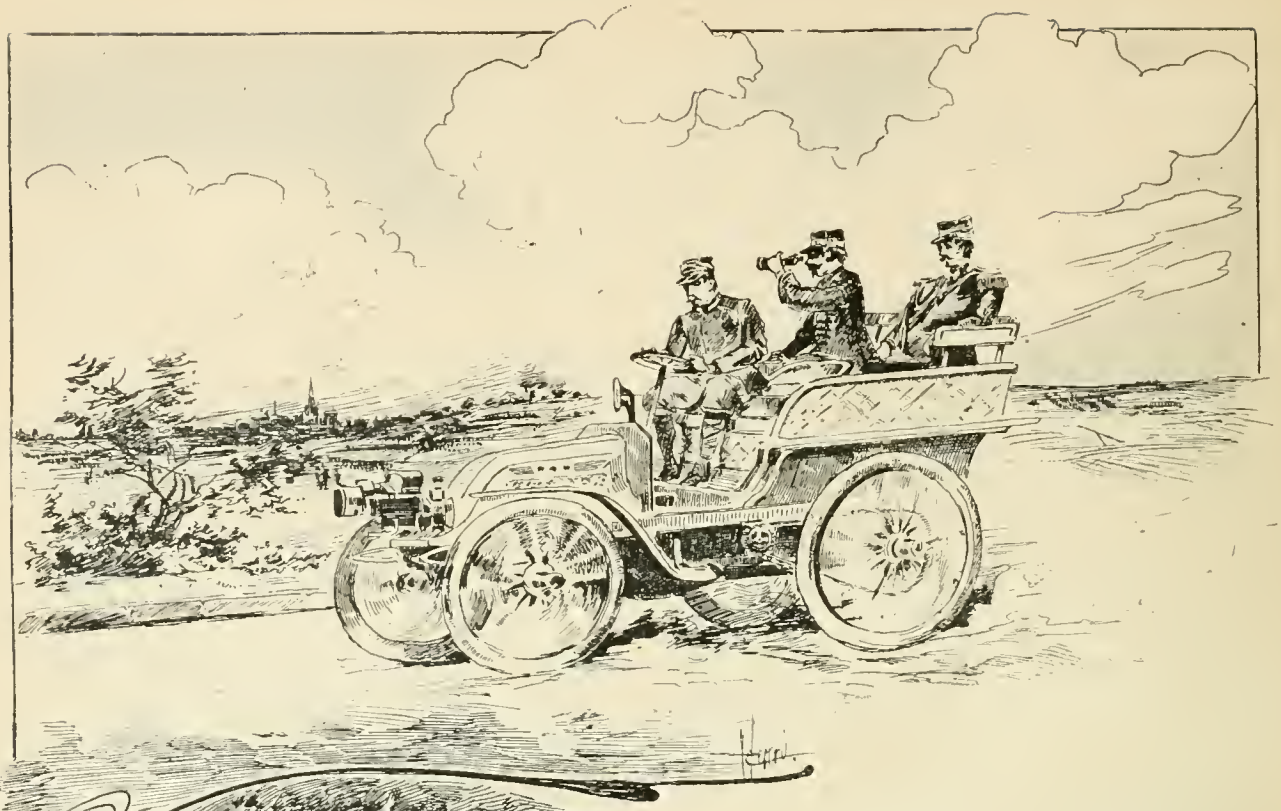
5. — Ouverture du **Congrès des Chambres de commerce anglaises**. M. Millerand, ministre du Commerce, souhaite la bienvenue aux congressistes. — Au Ferrol, réception offerte à bord du *Dupuy-de-Lôme*, par la marine française, en l'honneur de **la reine régente et du roi d'Espagne**. — Aux élections pour le renouvellement de la **Chambre norvégienne** sont élus 77 candidats de gauche et 37 de droite. La majorité est favorable à la distinction absolue entre les deux royaumes de Suède et de Norvège. — Le **roi du Macina**, Aguibou-Tall, visite l'Exposition et l'annexe de Vincennes. — Les Anglais chassent les **Achantis** d'Ojesa et détruisent les villages et les camps achantis autour de Coumassie.

6. — Mort, à l'âge de soixante-douze ans, de **M. Léopold Faye**, ancien sénateur et ancien ministre. — Les nouvelles de l'**expédition du duc des Abruzzes** au pôle Nord, à bord de l'*Etoile-Polaire*, disent que le navire est resté bloqué onze mois dans les glaces. L'expédition a atteint 86°33 de latitude nord, tandis que celle de Nansen n'avait atteint que 86°14. — D'une statistique il résulte que 2 200 personnes ont été arrêtées comme **anarchistes** à la suite de l'attentat contre le roi Humbert. — Le régent de Bavière nomme le **roi d'Italie** colonel du 19e régiment d'infanterie.

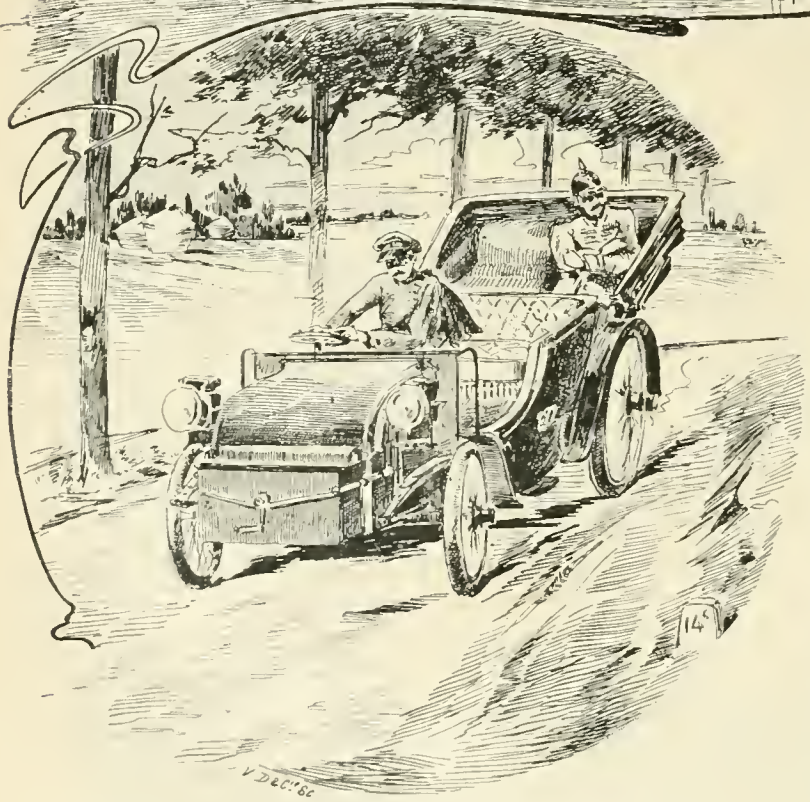
7. — Mort de **M. Lamouroux**, doyen du Conseil municipal de Paris. — Mort de **M. Hérisson**, sénateur de la Nièvre. — Dissolution de la **Chambre des députés d'Autriche-Hongrie**, par suite de l'échec des pourparlers entre M. de Koerber, président du Conseil, et les Tchèques. — M. Loubet visite l'annexe de l'**Exposition de Vincennes**. — A Haïfa les **Syriens** attaquent des Allemands qui prenaient légalement possession des terrains ; plusieurs blessés. — Les **Boers** lèvent le siège de Ladybrand. Ils délivrent et arment les prisonniers détenus à Klip-River. — Le gouvernement russe, dans une note aux puissances alliées, expose que le but de l'**occupation de Pékin**, c'est-à-dire la délivrance des légations, étant atteint, il se propose de retirer ses représentants et ses troupes de la capitale de la Chine et il engage les autres puissances à en faire autant. Les Etats-Unis et le Japon répondent favorablement à cette proposition. — Le gouvernement chinois désigne Li-Hung-Chang, le général Yung-Lu, les princes Ching et Hou-Tang comme commissaires pour la paix. — Le palais impérial à Pékin est occupé par les troupes alliées.

8. — Un déjeuner est offert par le ministre des Affaires étrangères en l'honneur de **M. de Witte**, ministre des Finances de Russie. — Arrivée à Paris du **grand-duc Alexis**, oncle du tsar. — Un **terrible cyclone** dévaste le Texas. La ville de Galveston est détruite. Il y a plus de 10 000 victimes dans tout le Texas. De nombreux navires sont coulés. La récolte de coton est entièrement perdue. — Le gouvernement français adhère à la proposition de la Russie pour l'**évacuation de Pékin** dès que les circonstances le permettront. — L'Angleterre refuse formellement de retirer ses troupes de Pékin. — Sur l'initiative de l'Allemagne, un corps international est organisé pour opérer dans le Chi-Li. — Le câble télégraphique de Che-Fou à Wei Haï-Wei est mis en service. — L'assassin du **baron de Ketteler**, ministre d'Allemagne, est arrêté par les Japonais et livré aux autorités allemandes.

9. — Le Président de la République offre un déjeuner à Rambouillet en l'honneur des délégués au **Congrès des Chambres de commerce** britanniques. — Mort, à l'âge de quatre-vingts ans, de **Mgr Gouthe-Soulard**, archevêque d'Aix. — On constate, pour la journée du 2 septembre, **600 331 entrées** à l'Ex-



AUX GRANDES MANŒUVRES
DE BEAUCE
L'AUTOMOBILE
DU GÉNÉRALISSIME



AUX GRANDES MANŒUVRES ALLEMANDES
L'AUTOMOBILE DE L'ÉTAT-MAJOR

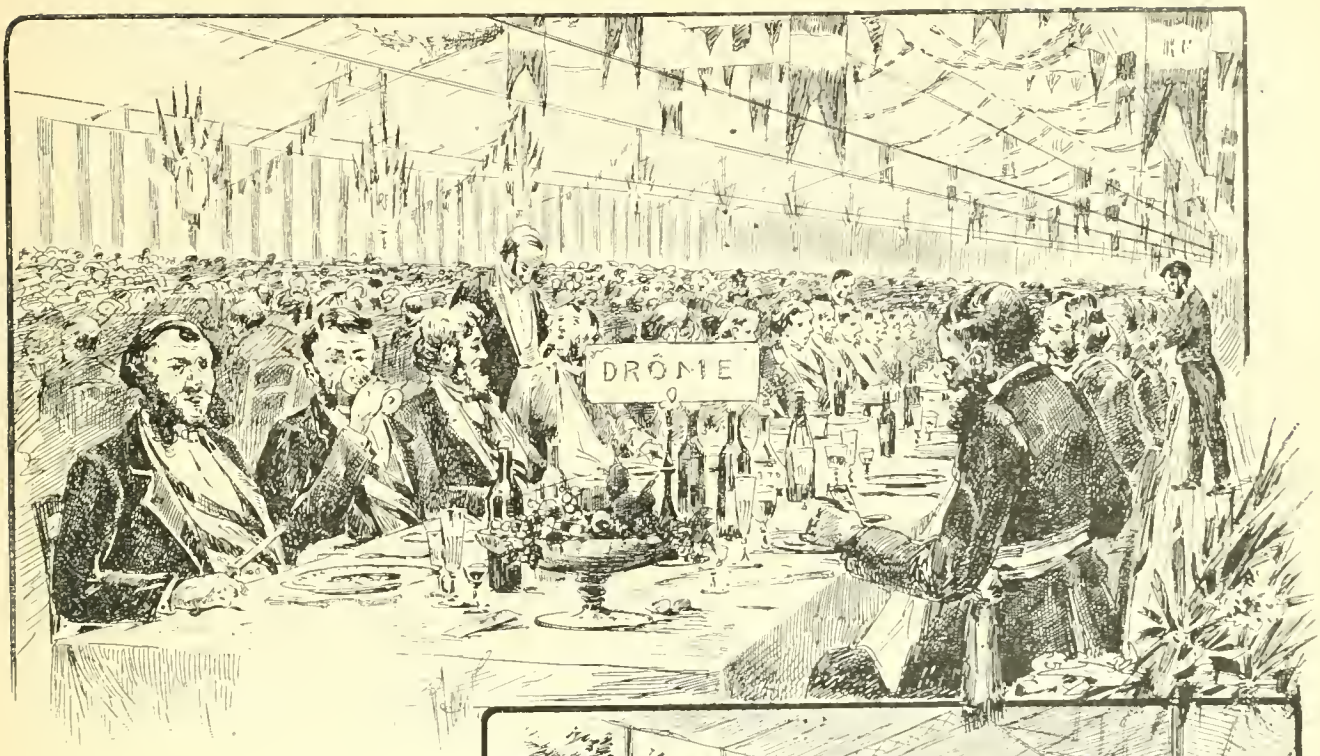
position. — Commencement des **grandes manœuvres de la Beauce**, sous les ordres du généralissime Brugère.

10. — Le ministre des Colonies reçoit l'explorateur **Foureau** et le **roi du Macina.** — Le ministre de l'Instruction publique offre un déjeuner en l'honneur des **commissaires étrangers** de l'Exposition. — La **mission laotienne** quitte Paris. — Dans un message, **M. Mac-Kinley**, président sortant des Etats-Unis, déclare accepter la candidature à la présidence.

11. — Convention entre la France et le **sultan de Mascate** pour le règlement des difficultés soulevées à l'instigation des Anglais. Le droit d'établir un dépôt de charbon dans le voisinage de Mascate et des droits égaux à ceux de l'Angleterre sont reconnus à la France pour tout l'imanat. Mascate est situé sur la côte arabique de la mer d'Oman, non loin du golfe Persique. — Le général Roberts place tout le territoire du Transvaal sous le régime de la **loi martiale.** — Une autre proclamation notifie que désormais la République sud-africaine portera le nom de **Vaal-River Colony.** — Le général Baden-Powell est nommé chef de la police du Transvaal. — Le **président Krüger**, accompagné de MM. Marias, auditeur général, Grobler, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et Malhérbe, trésorier général, ainsi que leur haut personnel, est arrivé à Lourenço-Marquez, où il est descendu chez M. Potts, consul de Hollande, chez qui il demeure sous la protection et la surveillance des autorités portugaises. Il emporte avec lui les archives de l'Etat. **M Schalk-Burger** est nommé président intérimaire du Transvaal. — Dans une proclamation aux Burghers, lord Roberts dit que le départ de M. Krüger ne peut leur laisser aucun espoir de solution heureuse et qu'à l'avenir il emploiera les moyens rigoureux pour mettre fin à la guerre de guérillas.

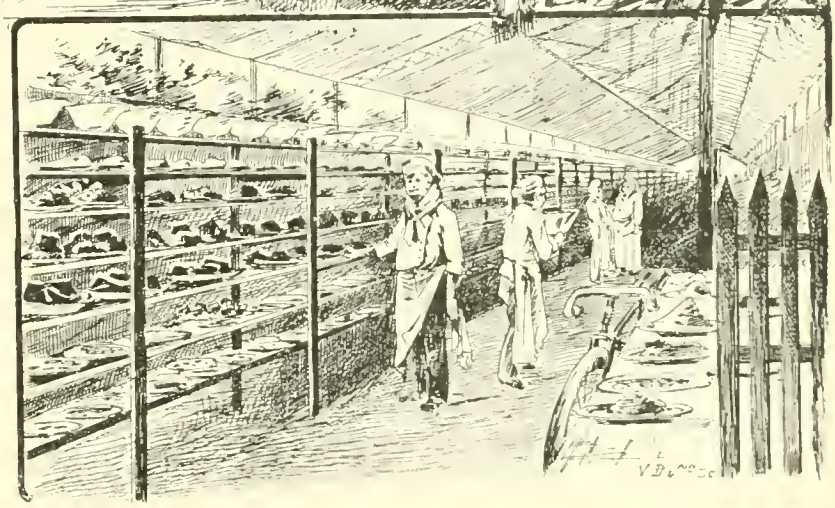
12. — M. Bostram, président du **Conseil des ministres de Suède**, donne sa démission. Il est remplacé par l'amiral d'Offea.

13. — Les nouvelles du **Congo** font connaître qu'une colonne sous les ordres du capitaine Reibell a battu les fils de Rabah et que l'un de ceux-ci, nommé Nieb, a été tué. La colonne s'est emparée de Dikao. — A



LE BANQUET DES MAIRES

UNE TABLE



LES CUISINES

Bourges, clôture du **Congrès ecclésiastique** auquel ont pris part 800 prêtres.

14. — M. Loubet, choisi comme arbitre dans un différend entre la **Colombie et le Costa-Rica**, au sujet d'une délimitation de frontière, rend sa sentence, qui est notifiée aux gouvernements intéressés. — **M. Deschanel**, président de la Chambre, est reçu, à Constantinople, par le sultan, qui lui fait remettre le grand cordon du Medjidié.

15. — Réception, à Rambouillet, par M. Loubet, de l'ambassade italienne chargée de lui notifier officiellement l'avènement au trône de **Victor-Emmanuel III.** — **Aux Philippines**, un combat a lieu entre 140 Américains et 800 Philippins. Les Américains battent en retraite sur Sinloan. Ils perdent 24 tués, dont 2 officiers, et les Philippins 10 tués, dont 1 colonel, et 20 blessés.

16. — **Élections sénatoriales**, département de la Vienne : M. Demarçay, député, républicain, est élu par 349 voix en remplacement de M. Contancin, radical, décédé. — **Elections législatives**, 1re circonscription du Puy (Haute-Loire) : M. Vigouroux, républicain, est élu, par 9 912 voix, en remplacement de M. Charles Dupuy, élu sénateur. — 1re circonscription de Riom (Puy-de-Dôme) : M. Clémentel, républicain, est élu par 9 804 voix, en remplacement de M. Girard, décédé. — Arrivée à Rome du **duc des Abruzzes**, revenant de son expédition au pôle Nord. Il est reçu par les ministres et acclamé par une foule énorme. — Mort de **M. Quintaa**, sénateur des Basses-Pyrénées.

17. — Reprise des travaux de la **commission du budget.** — Départ de **M. de Witte**, ministre des finances de Russie. — Le ministre du commerce fait signer un décret instituant des **conseils du travail**, composés moitié d'ouvriers et moitié de patrons. Ces conseils ont pour mission de faciliter les accords en cas de litiges. — Le prince **Albert de Saxe**, revenant des manœuvres, trouve la mort dans un accident de voiture. — La reine d'Angleterre signe un décret prononçant la **dissolution du Parlement** pour le 25 septembre.

19. — Des décrets fixent l'organisation civile et militaire des territoires comprenant la **vallée du Chari.** — Le *Journal officiel* publie un important mouvement dans le personnel des **gouverneurs de colonies.** — **140 000 mineurs** se mettent en grève en Pensylvanie (Etats-Unis). — A l'issue des **manœuvres** de la Beauce, le ministre de la guerre offre, au château de Mainvilliers, un dîner aux officiers étrangers et aux officiers généraux. Des toasts sont portés par le ministre, le généralissime Brugère, le général russe, etc.

20. — Le président de la République passe, à Amilly, la revue des troupes qui ont pris part aux **grandes manœuvres de la Beauce.** Les manœuvres, de l'avis de tous les officiers qui y ont assisté, ont été conduites de façon remarquable et les troupes ont fait preuve d'une bonne éducation militaire et d'une grande endurance. Pour la première fois, les automobiles ont joué un rôle important dans les manœuvres et leur efficacité pour le transport de munitions, pour les communications rapides entre les fractions de troupes et pour le transport des officiers généraux a été démontrée. Après la revue, le président de la République a offert un déjeuner en l'honneur des officiers généraux, chefs de corps et attachés militaires étrangers. Dans un toast, le ministre de la guerre, s'adressant au président, dit :

« L'armée que vous venez de passer en revue est une armée solide, instruite, bien préparée et prête au succès, sur la valeur de laquelle le pays peut absolument compter. » M. Loubet salue les officiers étrangers, fait l'éloge de l'armée et dit que les manœuvres ont permis de constater les progrès accomplis pendant ces dernières années. — M. Baudin, ministre des travaux publics, préside l'ouverture du **Congrès des chemins de fer.** — En Italie, célébration de l'**entrée des Italiens à Rome** en 1870. — Le **schah de Perse** arrive à Vienne, où il est reçu par l'empereur François-Joseph.

21. — Mort, à Paris, de **Mme veuve Jules Simon.** — Sur la demande de leurs habitants, les **îles Rurutu et Tubuorï** (Iles de la Société) sont annexées officiellement à la France. — La Grande-Bretagne s'annexe l'**île de Barabenga** (archipel de Cook). — A **Cuba,** les élections pour la désignation de délégués appelés à prendre part à la Convention constitutionnelle qui aura lieu en novembre donnent une écrasante majorité au parti antiaméricain. — Le gouvernement allemand, dans une note aux puissances, demande qu'avant l'ouverture des **négociations avec la Chine** les instigateurs et fauteurs des principaux troubles et des massacres soient remis entre les mains des représentants des puissances pour subir les châtiments qu'ils ont mérités. — Les troupes alliées s'emparent des forts de Peï-Tang.

22. — A l'occasion de l'Exposition, le Gouvernement avait invité les maires de toutes les communes de France à assister à un **grand banquet,** sous la présidence de M. Loubet. Vingt-deux mille maires ont répondu à cette invitation. Le banquet a lieu dans le jardin des Tuileries, sous d'immenses tentes. Le Président de la République, entouré des membres du Gouvernement, du doyen et du plus jeune des maires, prend place à la table d'honneur. Malgré les difficultés pour le placement et le service, l'ordre est parfait et aucun incident important ne se produit. A la fin du banquet, M. Loubet prononce un discours. — Le prince héritier de Grèce est nommé commandant général des **troupes grecques au Salvador.** — Profitant de l'absence de la capitale du président Regalado, le général Castro, secrétaire à la guerre, tente de s'emparer du pouvoir ; mais l'armée ne le suit pas. Le général Castro est arrêté, condamné à mort et fusillé.

23. — Les maires venus à Paris pour le banquet sont reçus, groupés par départements, par M. Loubet, **à l'Elysée.** — Le Président de la République donne son adhésion au projet de décret du ministre de la guerre conférant aux villes de **Paris et Bazeilles** le droit de faire figurer la croix de la Légion d'honneur dans leurs armes. — Ouverture du **5e Congrès socialiste** international. — Mort, à Madrid, de **M. Martinez-Campos,** ancien ministre de la guerre en Espagne.

24. — M. Loubet reçoit le **prince Vajiravudu,** héritier présomptif du roi de Siam. — Mort de **MM. Gabriel Vicaire** et **Louis Ratisbonne,** hommes de lettres. — Le gouvernement chilien adresse un ultimatum au gouvernement bolivien, exigeant la reconnaissance des droits de **souveraineté du Chili** sur tout le territoire bolivien occupé après la guerre de 1882. — Rejet par la Cour de cassation de Bruxelles du **pourvoi de Sipido,** auteur de l'attentat contre le prince de Galles.

25. — **M. Loubet** part pour Montélimar. — Décret réorganisant l'**Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr.** — Le **Congrès socialiste** vote la création d'un secrétariat international permanent siégeant à Bruxelles. Il vote la journée de travail réduite au minimum provisoire de huit heures et l'établissement d'un minimum de salaire. — La question de frontière entre l'**Erythrée et l'Abyssinie** est terminée. L'Abyssinie reconnaît à l'Italie la ligne actuelle Mareb-Belesa-Meina.

26. — Le ministre du commerce préside l'inauguration du **Congrès de l'éducation sociale.** — Le **Congrès socialiste** vote des résolutions concernant la solidarité interparlementaire des membres du parti. — Mort de **Mgr Baptifolier,** évêque de Mende. — Arrivée à Saint-Louis (Sénégal) des membres de **la mission Blanchet.**

27. — Important **mouvement administratif** portant sur dix-sept préfectures. — Au **Congrès socialiste,** après une séance des plus tumultueuses, une motion autorisant, dans les cas extrêmes, les socialistes à participer aux ministères bourgeois, est adoptée par 29 voix contre 9. — Dans un mémorandum aux puissances, M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, propose comme points essentiels du traité à intervenir **avec la Chine :** le démantèlement des forts dans les ports ; l'occupation de points stratégiques par les troupes internationales, la punition des principaux coupables et l'interdiction du commerce des armes avec la Chine. — Le président Diaz, du **Mexique,** est réélu, pour la sixième fois, à l'unanimité.

28. — Le **ministère japonais,** présidé par le maréchal Yamagata, donne sa démission. Un nouveau cabinet est formé sous la présidence du marquis Ito.

29. — L'**empereur de Chine** adresse à l'empereur d'Allemagne une lettre pour lui exprimer ses regrets du meurtre du baron de Ketteler et pour le conjurer de ne plus faire obstacle à l'ouverture des négociations de paix. Il exprime des regrets au sujet de la conduite de ses sujets et de la rupture des relations amicales avec l'Allemagne. Il ordonne qu'on rende des honneurs funèbres à la dépouille du ministre d'Allemagne et qu'on facilite le retour du cercueil en Allemagne. L'empereur Guillaume, dans sa réponse, réclame énergiquement le châtiment des coupables.

30. — **Lord Roberts** est nommé commandant en chef de l'armée anglaise en remplacement de lord Wolseley. — Le **schah de Perse** arrive à Constantinople, venant de Vienne et de Sofia. — Le **Congrès socialiste français** échoue par suite de la rupture entre les différentes fractions du parti. Le Congrès se dissout, après avoir décidé qu'un nouveau congrès se réunirait dans six mois pour faire l'unité du parti. — **En Chine,** la situation reste stationnaire. Cent mille hommes de troupes internationales sont répartis entre Takou et Pékin. Le général Voyron et l'amiral Pottier sont arrivés à Takou et ont pris possession de leurs commandements. Le général allemand Waldersée est à Tien-Tsin. Malgré la lettre de l'empereur de Chine à l'empereur d'Allemagne, on a des doutes sur les intentions pacifiques de l'empereur et de l'impératrice douairière de Chine. — **Au Transvaal,** les Boers continuent la guerre de guérillas. Plusieurs partis de Boers ont franchi la frontière portugaise et déposé les armes. De nombreux réfugiés quittent Lourenço-Marquez pour venir en Europe. Le président Krüger est encore à Lourenço-Marquez, chez le consul de Hollande, et le président Steijn continue à lutter à la tête de ses troupes.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

La série des timbres d'Allemagne se complète peu à peu. Voici venir le 3 *marks*, violet foncé : on y remarque l'empereur Guillaume II, à cheval, au pied du monument de son grand-père, sur la place du Palais-Royal de Berlin, et l'impératrice à pied, auprès de lui.

Des Antilles danoises nous arrive un nouveau type semblable à celui du Danemark, la série commence par 1 cent vert et 5 cents bleu. On avait surchargé les timbres de Crète 10 brun, et 20 rose, spécialement avec le mot *Héraclée*.

Signalons aussi une autre surcharge du Bureau italien, 1 piastra sur 25 centesimi : cela doit être une fantaisie du directeur.

Dans l'Amérique du Sud, quelques insurrections nous vaudraient de nouveaux timbres provisoires, sans doute autant que les gouvernements locaux qui les ont émis ; c'est ainsi qu'au Brésil, l'Etat d'Acre émettait des timbres avec vues et allégories ! D'autre part, à Cucuta, en Colombie, le gouvernement provisoire continue d'émettre des timbres de 1 centavo noir sur jaune, 2 cent. noir sur rose, 5 cent. noir sur vert, 10 cent. noir sur rose et 20 cent. rose.

De tout cela que restera-t-il de sérieux ?

Les bureaux japonais de Corée emploient le timbre commémoratif de mariage que nous avons déjà donné.

Les Etats-Unis vont continuer leurs séries commémoratives d'Expositions : on annonce, pour celle de Buffalo, un steamer des lacs, un train express, un automobile, les inévitables chutes de Niagara, et le non moins inévitable drapeau américain ! Tout cela imprimé en plusieurs couleurs ! Tout en regrettant un peu, à divers points de vue, pour notre Exposition de 1900 une série de timbres commémoratifs, nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'il est plus digne de n'avoir pas recours à ce moyen de battre monnaie.

Dans la petite île de Ferdinando-Po on se livre à une nouvelle orgie de surcharges, bientôt cette minime colonie aura plus de timbres que les grands Etats ; le 20 centavos brun rouge est transformé en 5 et en 50 au moyen d'anciennes surcharges.

Nous avons annoncé et donné les nouveaux types du Guatemala, la série se complète : 2 c. rouge, 5 c. bleu, 10 c. bistre, 20 c. violet et 25 c. jaune ; de plus, par décret, tous les anciens timbres inférieurs à 50 centavos sont démonétisés.

Notre nouveau timbre de 2 francs, brun lilas sur bleu pâle, est adopté par le Levant français, par Cavalle et Dedeagh, 8 piastres, par les bureaux d'Alexandrie, de Port-Saïd, de Chine, du Maroc, 2 pesetas.

A ce propos, si la nouvelle émission des timbres français tarde à paraître, ce serait parce que l'Administration, afin d'éviter les spéculations éhontées qui se font souvent en pareil cas, veut être suffisamment assortie de toutes valeurs pour en pourvoir abondamment ses bureaux ; s'il en est ainsi nous l'en félicitons.

De l'île Maurice nous avons enfin vu un complément d'émission, le 6 cents vert et rose : dans cette île on ne va pas vite, on se rappelle le retard extraordinaire du timbre commémoratif de La Bourdonnais.

La Russie adopte pour ses bureaux du Levant le système des autres pays, surcharge de ses timbres, et abandonne les timbres spéciaux : on a 4 paras sur 1 orange, 10 p. sur 2 vert, 1 piastre sur 10 bleu.

En Nouvelle-Zélande, changements de couleur, le 1/2 penny est devenu vert, le 2 p. de lilas passe au violet, le 1 sh. au brun !

Comme demi-actualité à raison de son voyage à Paris, nous donnons le type de la dernière émission de Perse avec le portrait du shah, qui, particularité à noter, a toujours été le seul souverain oriental qui ait accepté de mettre son effigie sur des timbres.

Pour terminer, constatons l'apparition de deux dernières surcharges modifiant les émissions de Venezuela : la première, assez élégante, arrive à cacher complètement l'effigie dans certaines couleurs ; l'autre est un simple millésime.

JEAN REPAIRE.

PERSE

ANTILLES DANOISES

ALLEMAGNE

CRÈTE

VENEZUELA

LA MODE DU MOIS

Toutes les femmes sont bien faites, remarquait l'autre jour un étranger, à l'Exposition ; à présent, toutes ont une taille élégante et une tournure jeune. C'est qu'elles sont mieux corsetées qu'autrefois, avais-je envie de lui répondre, et habillées avec un art qui tient plus de la statuaire que de la couture.

Ceci m'amène naturellement à dire que les corsets à busc droit, à hanches effacées et à taille allongée, sont les favoris du jour. Ce sont les seuls possibles avec les costumes tailleurs dont la vogue va toujours croissant, et qui sont du reste si seyants et si distingués.

Dans la mode nouvelle, le vêtement est peut-être ce qui a subi le plus de modifications. On en revient beaucoup, pour la voiture ou le voyage, à la longue redingote, tandis que, pour aller à pied, ce sont, au contraire, les manteaux de demi-longueur qui priment. Ils sont plus aisés à porter en ce sens qu'ils permettent davantage de se retrousser.

Nous donnons aujourd'hui (n° 1) un très simple, mais très élégant modèle de redingote de voyage. Cette redingote peut se faire en drap doublé de soie ouatinée, ou bien en beau tartan uni double face couvrant entièrement la robe ; ce vêtement, croisé sur le devant, se ferme de côté et n'est orné que de piqûres et de boutons de fantaisie. Les manches nouvelles sont terminées par un poignet Manchon en vison et toque de feutre noir avec calote garnie de trois galons de velours et de plumes.

Plus que jamais on agrémente les robes de plis lingerie et de soutaches. Ce costume de ville ou de visite (n° 2) en beau lainage souple, cachemire, vigogne ou petite armure, donne une gracieuse idée de ce genre d'ornementation. Le col, la ceinture et les poignets sont en velours noir ; si le costume est beige, le velours brun a plus de genre ; le toquet de velours doit être assorti de nuance à celle de la ceinture ; il est, en sus, garni de plumes de faisan, ce qui est délicieux avec du velours ta-

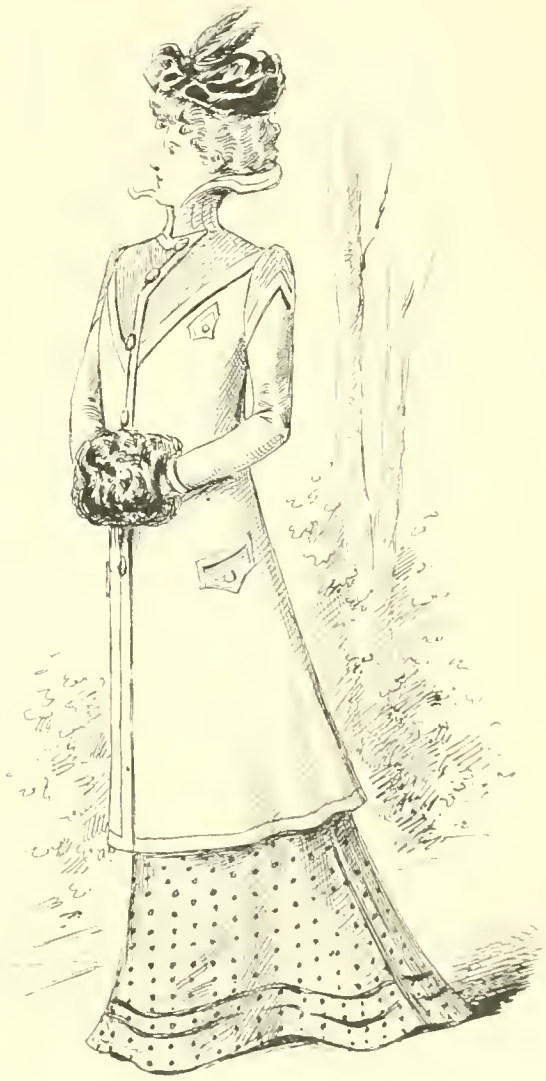
bac. Les plumes de pintade peuvent, avec le velours noir, remplacer celles du faisan.

Tour de cou en renard gris foncé pointillé de blanc. Gants demi-teinte en chevreau glacé. Bottines noires, en chevreau. Bas noirs, et jupon de satin noir, orné de volant et de velours cousus à plat.

Pour visites, ou sorties du soir, c'est-à-dire pour toutes les circonstances où l'on a besoin d'enlever et de remettre facilement son manteau, le genre *Mante, Cape* ou *Collet* est préférable au manteau à manches. On porte aujourd'hui ces vêtements un peu longs et très ornementés de broderies, de soutaches ou d'incrustations. Celui que nous donnons (n° 3) est brodé de soutache, avec col officier rabattu, et revers de karakul. La doublure est en soie claire, souple et ouatinée.

Quant au manteau lui-même, il peut se faire, suivant le goût et l'usage, en drap ou en velours du Nord, noir, de demi-teinte ou tout à fait clair. La robe qui accompagne ce vêtement est en drap satin, ornée de piqûres et de petits boutons; la jupe est découpée sur un tablier de velours, et toujours un peu longue. Le chapeau, en feutre, est garni d'un chou à galons de velours, et de plumes.

Enfin, voici le favori de la mode pour les promenades à pied. C'est un paletot-sac, demi-long et beige (n° 4). La coupe en compose la principale élégance, l'ornementation, très simple, mais très distinguée, étant réduite à des biais et à des piqûres, et à un col Médicis très haut et très évasé.



La robe est en lainage fantaisie à pois de velours sur un fond uni, et ornée, sur l'ourlet, de velours cousus à plat. Corsage-blouse, rentré dans la ceinture. Toquet de velours noir avec plumes couteaux, et manchon d'astrakan. Souliers Richelieu sur des bas noirs, en mi-soie. Jupon de dessous en moire noire, garni de volants de guipure, drapés par des flots de petits rubans de moire. Linge en batiste orné de valenciennes, et gants de Suède, de nuance foncée.

Il est très élégant de porter le manchon suspendu au cou par une chaîne sautoir ornée de perles fines.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Passagers débarqués à New-York en 1899.

	Nombre de voyages.	Passagers de cabine.	Émigrants.
Compagnies allemandes...	215	34.528	115.889
— américaines..	98	18.413	31.461
— anglaises.....	294	42.537	85.576
— françaises....	80	6.159	36.987
— portugaises ..	20	210	2.884
— diverses.....	119	5.258	30.963

Le maximum des passagers de cabine a été transporté par la compagnie Cunard (anglaise) : 19.045 ; mais la compagnie allemande Norddeutscher Lloyd, qui suit de près avec 17.759 passagers de cabine, a transporté le maximum d'émigrants : 53.646.

La force motrice aux diverses Expositions.

	Nombre en machines.	Puissance en chevaux-vapeur.	Moyenne par machine.
1867.....	53	854	16
1878.....	41	2.533	62
1889.....	32	5 320	166
1900.....	37	36.085	975

La production du lin (en hectolitres).

	1896	1897	1898
Amérique.....	8.847.125	6.467.300	9.391.725
Europe.....	14.914.200	10.568.950	10.934.525
Indes.....	5.178.250	3.093.825	6.243.650
Totaux...	28.939.575	20.130.075	26.569.900

Les grèves en Allemagne.

	Nombre de grèves.	Grévistes.	Pertes totales en marks (1 m.: 1 fr.23)
1895.....	204	14.032	424.231
1896.....	483	128.908	3.042.950
1897.....	578	63.119	1.257.298
1898.....	985	60.162	1.345.302
1899.....	976	100 779	2.627.119

Les postes et télégraphes en Serbie.

	Nombre de bureaux.	Milliers de lettres.	Longueur en kilom. des lignes.	des fils.	Nombre de dépêches.
1890.....	102	14.703	2.978	4.981	617.071
1895.....	117	17.672	3.175	6.648	900.692
1896.....	117	10.174	3.206	6.714	803.480
1897.....	114	8.449	4.061	8.106	837.870
1898.....	110	16.599	4.068	8.118	996.094

Pour les années 1890 et 1895, les journaux sont compris dans les lettres.

Les pêches maritimes en France en 1898.

	francs.		francs.
Morue.....	18.075.388	Saumon.....	420.203
Hareng.....	8.545.704	Poisson frais.	40.030.424
Maquereau..	3.256.315	Crustacés...	6.649.167
Sardine.....	9.205.000	Coquillages..	3.639.070
Anchois.....	614.782	Divers.....	465.897
Thon.....	2.070.363	Goëmon.....	4.753.165

Les maisons d'habitation en France.

1816....	7.462.545	1876....	7.483.469
1851....	7.381.789	1881....	7.609.164
1856....	7.431.187	1886....	7.706.137
1861....	7.507.017	1891....	7.812.053
1866....	7.811.549	1896....	7.896.283
1872....	7.419.614		

Les brevets d'invention en France.

1800 à 1820.....	1.280	1860 à 1880....	91.017
1820 à 1840.....	6.409	1880 à 1900....	161.367
1840 à 1860.....	48.055		

Le commerce extérieur de l'Italie.

(En milliers de francs).

	Importations.	Exportations.
1875.....	1.215.400	1.031.000
1880.....	1.225.614	1.132.289
1885.....	1.575.237	1.134.321
1890.....	1.319.638	895.945
1895.....	1.187.288	1.037.708
1896.....	1.180.173	1.052.098
1897.....	1.191.599	1.091.734
1898.....	1.113.335	1.203.569
1899.....	1.506.561	1.431.416

Le bétail au Danemark.

	1893.	1898.
Chevaux.....	410.638	449.264
Bêtes à cornes.....	1.696.100	1.743.440
Moutons.....	1.246.552	1.074.413
Porcs.....	829.131	1.178.514
Chèvres.....	31.803	25.268
Volailles.....	6.850.615	9.814.711

Marine marchande hollandaise.

	Vapeurs.		Voiliers.		Totaux.	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage
1875..	80	71.102	1.747	440.880	1.827	511.982
1880..	79	64.394	917	263.887	996	328.281
1885..	106	108.422	634	194.347	740	302.769
1890..	118	128.511	500	127.200	618	255.711
1895..	162	188.321	405	100.391	567	289.212
1896..	172	196.939	440	96.559	612	293.498
1897..	171	200.728	441	95.101	612	295.829
1898..	176	213.894	429	88.222	605	302.116

Usines d'électricité en Espagne.

	Nombre.	Moteurs.	Chevaux.
Hydraulique.....	175	220	16.000
Vapeur.....	125	240	31.000
Gaz.....	26	40	4.000
Mixtes.....	31	80	9.000
	357	580	60.000

Les terres cultivées en Italie.

	Surface en hectares.		Surface en hectares.
Froment.....	4.593.000	Chanvre.....	105.000
Maïs.....	1.957.000	Lin.....	52.000
Avoine.....	474.000	Pommes de terre..	209.000
Orge.....	297.000	Châtaignes...	412.000
Seigle.....	137.000	Vignes.....	3.462.000
Riz.....	163.000	Oliviers.....	1.034.000

Consommation de la bière et du houblon dans le monde.

	Bière (en hectolitres).	Houblon (en quintaux).
1891.....	196.418.000	1.566.612
1892.....	199.670.765	1.592.311
1893.....	204.606.390	1.669.791
1894.....	207.661.390	1.725.762
1895.....	214.269 959	1.774.139
1896.....	232.207.788	1.923.756
1897.....	235.496.460	1.985.199
1898.....	247.479.272	1.993.773
1899.....	252.281.808	2.087.116

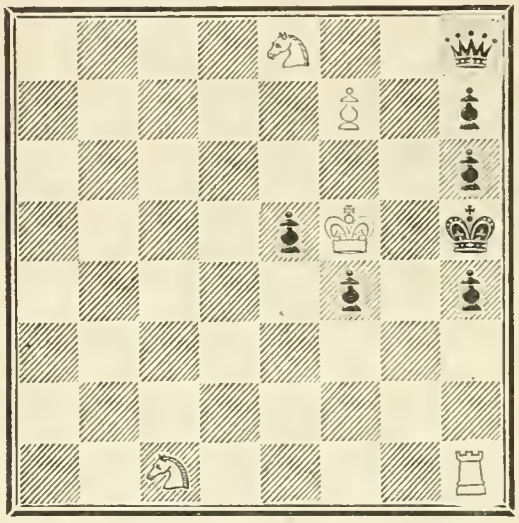
G. François.

Si Bébé mange bien sa soupe, il aura un beau Polichinelle!

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 379. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

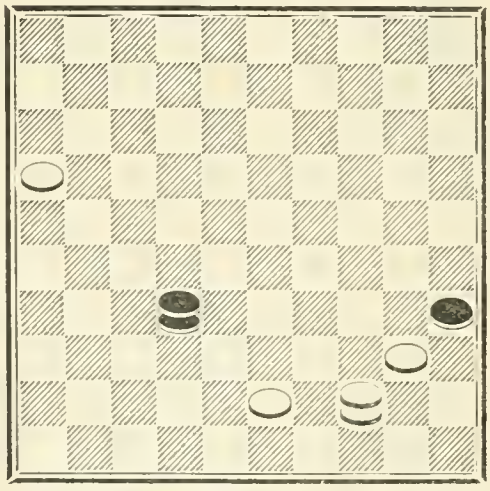
Par Manuel Lopez.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

N° 380. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Fin de partie.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 381. — Charade fantaisiste.

Voulez-vous trouver mon *premier*
Lecteurs, ce n'est pas difficile :
Il ne s'agit pas d'être habile,
Mais tout simplement coutumier.

De beaucoup d'endroits je m'empare
Car je suis tour à tour en bois,
En pierre, en drap, et quelquefois...
Joueur de flûte, est-ce bizarre ?

Mon *second* est un arbrisseau ;
J'en goûte volontiers la feuille,
Que pour notre boisson l'on cueille :
Là-bas, en Chine est son berceau.

Supprimer dans le nouveau monde
Mon *trois*... C'est bien entreprenant !
Modifier un continent ..
Que d'espoir là-dessus on fonde.

De certains philosophes *tout*
Est le fond d'une foi suprême :
Ce tout constitue un système
Qui n'est pas en vogue partout.

N° 382. — Mots en triangle.

(Echos)

Doit-on le mettre à chaque nom ?
Non.
La noisette que ma servante
Vante.
Tribun le fait et constamment
Ment.
Faut-il ton nom, ô solitaire,
Taire.
Ce qu'avec art, chasseur parfait
Fait.
Parfois, en passant dans la rue
Rue.
Article ici doit être amis
Mis.
Voyelle que le vil cloporte
Porte.

N° 383. — Rébus graphique.

P

Où est la salade ?

N° 384. — Code du Duel.

Un monsieur marche sur le pied d'un avare qui lui envoie ses témoins. Le monsieur doit-il accepter de se battre avec cet Harpagon.

(On peut chercher à se tirer d'affaire à l'aide d'un calembour.)

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 373. — 1. C 2 F D — 1. R 3 F D
2. F 5 F D — 2. R pr F
3. D 7 F D échec et mat.

1. R 4 R
2. F 8 C D échec — 2. R 5 R
3. D 5 D échec et mat.

N° 374. —

1.	35	20	1.	20	29
2.	30	24	2.	29	20
3.	17	11	3.	16	7
4.	39	33	4.	28	30
5.	47	41	5.	36	47
6.	40	34	6.	47	40
7.	45	1 fait D.	7.	23	41
8.	46	37 gagne.			

N° 375. —

E	L	E	G	I	E	S
S	I	M	A	R	R	E
S	O	U	T	I	E	N
E	N	T	A	S	S	E

N° 376. —

L	I	M	E
I	M	A	N
M	A	R	E
E	N	E	E

N° 377. —

M	E	R	C	I
E	T	A	I	
R	A	S		
C	I			
I				

N° 378. — Le bœuf coûtait au fermier 270 francs.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Œufs pochés à la gelée. — Formule. — 6 œufs frais, demi-litre de gelée, quelques feuilles d'estragon.

Opération. — Mettez un sautoir de 20 centimètres au feu, avec 2 litres d'eau filtrée, un demi-décilitre de vinaigre; faites bouillir, cassez les œufs un par un le plus rapidement possible; le bouillon repris le dernier étant cassé, retirez et laissez-les 2 minutes couverts.

Enlevez-les avec une écumoire, rafraichissez-les; jettez l'estragon dans l'eau, 30 secondes, et mettez à côté des œufs pochés.

Prenez 6 petites timbales plissées, ovales, mettez au fond une légère couche de gelée fondue, laissez-la raffermir, faites une palme avec 7 feuilles d'estragon, une longue et 6 petites, fixez les feuilles avec un peu de gelée, laissez raffermir.

Posez un œuf dans chacune, remettez une cuillerée de gelée, laissez-la prendre, encore une cuillerée, et aussitôt prise remplissez les petites cassolettes et mettez au frais. Coupez 6 tranches de pain de mie de la même forme, beurrez le dessus, passez la pointe du couteau d'office autour des œufs, renversez-les sur les croûtons, dressez en couronne dans un plat rond, sur une légère couche de gelée hachée; dressez-en une pyramide dans le milieu des croûtons et un cordon autour, servez bien froid.

Soufflé aux crevettes. — Formule pour 8 personnes. — 150 grammes de salicoques décortiquées; 70 grammes de panade; 80 grammes de beurre; 40 grammes de farine; 15 grammes de sel; 1 gramme d'épices, pointe de cayenne; 1 verre à madère de cognac; un demi-décilitre de lait; 3 jaunes et 5 blancs d'œufs frais; un moule à cylindre, festonné, de 14 sur 10.

La panade. — Dans une petite casserole mettez le lait, 25 grammes de beurre, les épices et un grain de sel; faites bouillir, retirez du feu et mélangez la farine tamisée sur un papier. Faites sécher une minute sur le feu en remuant constamment avec la cuiller de bois, versez sur une assiette et faites refroidir pendant que vous pilez la chair des salicoques ou crevettes.

Les salicoques. — Il est par moment assez facile de se procurer ces petites chevrettes ainsi qu'on les appelle sur le bord de la mer, aux halles centrales de Paris; il suffit de faire la commande aux marchands de comestibles de quartier, qui les achètent toutes frétillantes.

Décortiquez-les de la même façon que si elles étaient cuites. Il en faut 400 grammes environ pour avoir 150 grammes de chair.

La farce. — Pilez les chairs avec le gros sel, broyez en tournant, si vous frappiez avec le pilon, vous vous feriez éclabousser.

Cette chair se broie assez facilement, il suffit de 6 ou 7 minutes bien employées.

Mélangez la panade, les trois jaunes et finalement le cognac; qu'après chaque mélange la liaison soit bien intime.

Faites fondre le beurre dans le moule à une douce chaleur, promenez-le partout dans tous les angles du dessin, lentement, que le moule s'en tapisse bien, versez ce qui est de trop dans la farce et faites-la mousser en tournant le pilon vivement et partout. Passez au tamis n° 20.

Montez les blancs bien fermes, mélangez-en le quart à la pâte, redonnez encore quelques coups de fouet aux blancs et mélangez le reste. Ce mélange doit être fait dans un saladier tiède. Versez dans le moule. Ce soufflé peut attendre au frais une heure.

Pour le cuire. — Prenez un petit sautoir ou une sauteuse, mettez à moitié hauteur d'eau bouillante, posez le moule, faites reprendre le bouillon, mettez au four couvert avec une feuille de papier. Dix-huit minutes de cuisson suffisent. Renversez sur plat rond et servez.

A. Colombié.

Nettoyage des cadrans d'argent. — Les cadrans de certaines montres, surtout d'un type ancien, ne sont pas en émail blanc, mais en argent. Celui-ci, malgré la protection du verre qui le recouvre, finit, à la longue, par se ternir et noircir.

On lui rend son premier éclat en le frottant avec de la crème de tartre imbibée d'eau.

Emplois divers des violettes. — Les violettes, en outre de la confection des bouquets et des tisanes, peuvent servir à nombre de choses :

1° C'est ainsi que l'infusion pure et simple dans de l'eau peut servir à distinguer un alcali d'un acide : violette à l'état naturel, elle devient verte quand on l'additionne de quelques gouttes d'alcali, et rouge quand on y ajoute un acide. Ce réactif remplace donc le tournesol.

2° On peut faire de la *conserve* en pulpant et en passant au tamis de crin un mélange d'une partie de fleurs et de trois parties de sucre.

3° En plongeant les violettes sans le calice dans du sirop de sucre chaud et en versant ensuite celui-ci par petits tas sur du papier, on obtient d'excellents bonbons à la violette qui, dans un flacon bien bouché, peuvent se conserver pendant une année. On peut de la même façon obtenir des violettes pralinées.

4° Vinaigre de toilette à la violette :

Eau.	3 litre.
Extrait alcoolique d'acacia. . .	1 10 —
Teinture de racines de violettes	50 gr.
Huile alcoolique triple de rose.	50 —
Vinaigre radical.	50 —

5° On peut enfin, avec la violette, fabriquer une sorte de pommade pour lubrifier et embaumer la chevelure des dames. Il suffit de mettre dans un entonnoir, dont l'orifice inférieur est en partie bouché par de l'ouate, des fleurs de violettes et de verser dessus de l'huile d'amandes douces. L'huile filtre lentement et entraine avec elle le parfum de l'humble fleur.

Victor de Cuives.

BIBLIOGRAPHIE

A l'occasion de l'Exposition, M. Henri Avenel avait été chargé de présenter, au ministre du Commerce, un rapport sur **l'Histoire de la Presse française de 1789 à nos jours**. Entre les mains de son auteur, ce rapport est devenu un ouvrage d'histoire contemporaine que la librairie Flammarion vient de mettre en vente.

Nous ne pensons pas qu'il ait, depuis de longues années, été publié quelque chose de plus intéressant que ce volume de 800 pages, bourré de faits et de renseignements précieux. Et ce n'est pas un intérêt mort, si on peut dire, mais quelque chose de vibrant comme la lutte qui est l'essence du journalisme. Jules Simon a dit que le journalisme était la raison armée de toutes les grâces et de toutes les foudres de l'esprit. C'est accumuler beaucoup de qualités en une seule phrase et c'est encore rester au-dessous de la vérité. Le journalisme, c'est la condition d'existence des sociétés modernes. Quels sont les journalistes? Tous ceux qui pensent, qui parlent, qui tiennent une plume. Excepté sous le premier Empire, on ne trouverait peut-être pas une intelligence notoire qui n'ait été journaliste à ses heures. Quant aux professionnels, ils peuvent sourire tranquillement des injures qu'ils reçoivent. N'en reçoit pas qui veut et il faut bien payer un peu la satisfaction de mener le monde. Or, ils le mènent à peu près.

Ce sont eux qui ont fait l'histoire de France pendant ce siècle, non sans doute dans les faits émanant directement des gouvernements, mais en créant ces gouvernements eux-mêmes. Un peu d'entente dans la presse et rien, absolument rien ne lui résisterait plus. Ce serait un grand malheur?... Aucunement, mais un grand bonheur. Les hommes ardents, convaincus, pénétrés d'idées générales, qui forment l'immense majorité de la presse, ne pourraient orienter le pays que vers la vérité.

L'importance du sujet fait ressortir l'importance de l'ouvrage. Pour réunir en un faisceau et les ramener à la forme historique tant de faits épars, quelques-uns éphémères comme les feuilles quotidiennes, il fallait la compétence toute spéciale de M. Avenel.

Un pareil travail pouvait être de digestion difficile; il est au contraire amusant et anecdotique. Il présente un attrait particulier par une étonnante série de portraits, gravés d'après des photographies disparues de la circulation. On y retrouve sous leurs traits de jeunesse les hommes mûrs d'aujourd'hui; et les morts y revivent, comme de Villemessant en 1860, Rochefort en 1868, Victor Hugo en 1869, avec des physionomies surprenantes.

Si tous les rapports que provoquera l'Exposition sont compris comme celui-ci, on lui devra, par surcroît de tant de belles choses, un collection d'ouvrages d'une incomparable saveur.

Dans son style de feu d'artifice éclatant et aveuglant, M. Boyer d'Agen retrace, à la Société française d'Editions d'art, **la Prélature de Léon XIII**. C'est d'abord une introduction sur les diverses préfectures de Joachim Pecci, d'une forme apocalyptique à donner le vertige. Puis une partie où l'auteur, le prélat, les contemporains prennent tour à tour la parole sans avertir le lecteur, qui demeure désorienté. Enfin, l'épistolaire du prélat dans ses délégations de Bénévent et de Pérouse, et sa nonciature de Bruxelles; on s'y perd encore au milieu des lettres sans commentaires.

M. Boyer d'Agen possède à fond un sujet qu'il creuse depuis des années; il a le tort de supposer son lecteur aussi renseigné que lui. Il n'écrit pas ici de l'histoire; il se livre à des variations sur l'histoire, dans un ton monté sur les notes hautes et dans un rythme à triples croches. Les adeptes y trouveront du plaisir.

Camille Flammarion aime à sortir du domaine des sciences exactes pour sonder **l'Inconnu et les Problèmes psychiques**. Tel est le titre de son dernier livre dont voici les principales divisions : Manifestations des mourants, Apparitions, Télépathie, Communications psychiques, Suggestion mentale, Vue à distance, le Monde des rêves, la Divination de l'avenir. Cette simple énumération nous a paru plus typique qu'un commentaire. Elle suffira pour attirer les gens que ces questions passionnent. Les sceptiques, d'ailleurs, trouveront, à la lecture de ce livre, une intellectuelle satisfaction, car l'auteur est de compagnie charmante et sa science est toujours aimable.

Ce n'est pas pour les personnes prudes que nous signalerons **le Mannequin**, de Léon Riotor, avec des illustrations légères et une préface osée (oh! combien) d'Octave Uzanne. Mais l'idée d'écrire l'histoire du mannequin, le mannequin des modes, était au moins étonnante, et l'auteur lui a donné une forme amusante et plutôt folichonne.

Beaucoup plus théorique est la **Psychologie d'art**, par Etienne Bricon. Les maîtres de la fin du XIXe siècle, où M. Helleu voisine avec Puvis de Chavannes, y sont prétexte à dissertations philosophiques et à considérations peut-être un peu spéculatives. Mais le propre de l'Art est de faire penser.

Deux nouveaux volumes ont augmenté l'encyclopédie populaire de la librairie May, **l'Architecture** et les **Microbes**. Ces titres indiquent la variété des sujets traités dans ces dictionnaires pratiques où les recherches sont rendues rapides par la disposition alphabétique.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Décembre 1900

VALISE DIPLOMATIQUE

I

La comtesse de Listeroles, veuve d'un ministre plénipotentiaire, vivait depuis plusieurs années à Paris avec son fils Jean, secrétaire d'ambassade, qui faisait partie du personnel central au quai d'Orsay.

Élevé au grade de second secrétaire, ce jeune homme fut envoyé à Constantinople. C'était un bouleversement, prévu d'ailleurs, dans leur vie. Pour la mère, décidée à suivre partout son fils, c'était la fin d'une existence modeste, mais agréable. Pour le jeune homme, c'était l'adieu à Paris, mot qui comprend tant de choses. C'était surtout l'adieu au mystère d'une aventure charmante, qui n'avait pas encore eu le temps de lasser son cœur. Mais il fallait obéir. La comtesse ferma son cher petit appartement de la rue de Verneuil ; Jean s'agenouilla une dernière fois aux pieds de son idole, et ces deux exilés, vers la fin d'avril, quittèrent, à Galata, le bateau sur lequel ils étaient venus de Marseille.

Des renseignements aussi nombreux que contradictoires donnés par ses amis, la pauvre comtesse n'avait retenu qu'une chose : à savoir que la fièvre typhoïde fait souvent des victimes à Constantinople parmi les nouveaux venus, principalement lorsqu'ils sont jeunes. Cette idée fixe, jointe à l'infinie séduction du Bosphore, lui suggéra la tentation de s'établir, non pas en ville, mais dans un des villages qui s'échelonnent le long du merveilleux détroit.

Restait à trouver une résidence convenable, c'est-à-dire, avant tout, peu dispendieuse, l'état de fortune des Listeroles commandant l'économie. La comtesse visita en première ligne Thérapia, charmant village, à quatre lieues de Constantinople, indiqué avant tous, puisque l'ambassade de France et plusieurs autres y ont leurs palais d'été. Mais, pour cette même raison, la moindre maisonnette quelque peu habitable était déjà prise. De plus, la comtesse réfléchissait que, pendant l'hiver, son fils aurait à faire huit lieues tous les jours et par tous les temps, pour aller en ville et en revenir. Elle se décida donc à chercher une résidence à moitié chemin entre le palais d'été et l'autre.

Il arriva que Mme de Listeroles et son fils, au cours de leurs recherches, passèrent sur la rive asiatique du Bosphore, à Kandilli, sans autre intention que de voir de plus près la vie turque. A peine débarqués, un homme vêtu d'une affreuse confection en drap jaune, et coiffé d'un melon doublement hideux parmi les turbans voisins, prit la parole dans un français presque intelligible. Chose plus étonnante encore, il offrait une maison à louer.

L'occasion était unique ; le prix minime. Du yali, quitté l'automne précédent par son propriétaire, on avait la plus belle vue, l'air le plus frais du Bosphore.

— Un yali ? une maison turque ? demanda Jean, curieux. Allons voir ! C'est nouveau pour nous.

On se dirigea vers la maison à louer, qui touchait presque au débarcadère ; mais, pour s'y rendre à pied, il fallait suivre les détours de la ruelle du village. Les Listeroles apprirent, durant le trajet, que leur agent de location improvisé était Grec, du nom de Dimitri, au service d'un haut fonctionnaire chrétien, dont la villa voisine, fermée pendant l'hiver, était confiée à sa garde. Pendant ses nombreux loisirs, il proposait aux amateurs le yali du Turc, qui l'avait prié de lui rendre ce service.

— Il possédait un harem ? demanda Listeroles en mettant le pied dans l'enclos.

— Oui, monsieur ; cinq ou six femmes.

Dimitri n'exagérait que des deux tiers, pensant faire ainsi valoir sa marchandise. Il faut reconnaître qu'il n'avait exagéré en rien la splendeur du panorama. La vue d'une petite serre pas trop délabrée, dans un coin du jardin, acheva d'enthousiasmer la comtesse, qui, à vrai dire, s'enthousiasmait facilement.

« Une serre! pensa-t-elle. Je pourrais avoir, cultiver des fleurs! Et l'on n'en trouve pas dans ce pays! »

Elle quitta le yali avec un désir fou de l'habiter. Une dernière difficulté lui semblait devoir faire évanouir son rêve. Jean accepterait-il de s'enterrer dans cette retraite? Seule avec lui, tout en laissant voir son désir, elle souleva elle-même l'objection que le jeune homme repoussa d'un geste mélancolique. Il était encore dans la crise aiguë de la séparation, dans la période embrasée de la correspondance avec l'idole. Il se montra non seulement résigné, mais très disposé à devenir le locataire du mari aux six femmes. Après une seconde visite plus sérieuse de l'immeuble, l'affaire fut conclue.

II

Mme de Listeroles semblait avoir retrouvé en quelques heures toute son activité physique, restée sans emploi depuis que la mort de son mari l'avait replongée dans le calme d'une vie modeste. Tandis que Jean faisait son service auprès de l'ambassadeur, elle passait les journées à Kandilli, dirigeant les travaux d'une installation qu'elle avait décidé de maintenir dans les bornes d'un simple campement. Quelques meubles de famille arrivèrent de Paris; le reste se trouva chez un commissaire-priseur de Constantinople. Enfin Dimitri procura des domestiques, tous Grecs, cela va sans dire.

Dans le yali, le caractère de la *dualité* musulmane sautait encore aux yeux, Mme de Listeroles, en femme de goût, s'étant bien gardée de l'effacer. Il apparaissait dès le jardin, séparé en deux moitiés par un mur à l'aspect rébarbatif. Un seul de ces compartiments, affecté au *sélamlik*, avait une sortie sur l'étroite rue du village. Pour les faire communiquer entre eux, une ouverture, fermée d'un vantail massif, existait aux abords du logis. Tout à côté, un *tour*, pareil à celui des couvents cloîtrés, permettait l'entrée ou la sortie des objets destinés à ces dames sans laisser voir leurs traits.

Du côté du Bosphore, les caïks avaient également deux points d'abordage. Venant au *sélamlik*, ils touchaient à un escalier extérieur, en pierre, comme on en voit à Venise. Si, au contraire, ils étaient chargés de *hanouns* voilées, un bassin intérieur, fermé d'une poterne de fer, servait pour le débarquement, loin des yeux profanes. L'habitation elle-même se composait de deux logis distincts, réunis par une seule porte, qui, bien entendu, resta ouverte. Jean trouva drôle d'avoir son installation personnelle dans le *harem*. Plus d'une fois, pendant les premiers jours, il oublia de songer à l'idole pour questionner, sur leurs habitantes disparues, les murailles aujourd'hui sans échos de sa chambre à coucher.

Bientôt le grand mystère de la vie musulmane l'obséda sous une forme plus directe. Un dimanche, tandis qu'il fumait sur son balcon vaste comme une terrasse, tout en laissant flotter son regard jusqu'à l'extrémité de la nappe bleue allongée en face de lui, son attention se porta vers un bateau qui venait de s'amarrer directement sous la jalousie close d'un harem tout voisin. Le bateau avait une cargaison de paquets et de boîtes. Après un colloque entre le batelier et un interlocuteur invisible, la jalousie fut soulevée de quelques pouces. Un bras nu, qu'il trouva ou qu'il crut trouver charmant, s'allongea au dehors et rentra bientôt, entraînant une pièce de satin rose. Puis, après quelques minutes, le bras parut de nouveau, restituant l'étoffe, pour en faire disparaître

une autre. Et, pendant une heure, par des va-et-vient successifs, toute la boutique flottante fut passée en revue par la dame, qui se garda bien — une Parisienne n'eût pas mieux fait — d'acheter ni un féridjé, ni un yachmak, ni un miroir, ni une paire de babouches.

Listeroles avait pris ses jumelles, cédant à une fascination qu'il eût tournée en ridicule chez un autre. Caché par une persienne, il guettait les apparitions périodiques de ces quelques centimètres de peau blanche. Avec une irritation curieuse des nerfs, il se disait :

« Voilà tout ce que je connaîtrai de cette femme, dussé-je vivre trois an-

nées dans son plus proche voisinage ! »

Pendant quatre jours, il n'aperçut aucun signe de l'existence de sa voisine. Mais, le vendredi suivant, une barque sortit des profondeurs du harem — habité celui-là ! Quatre femmes, dans des féridjés de couleurs voyantes, montaient l'embarcation conduite par un seul rameur. Des yachmaks neigeux leur couvraient le visage. D'un bond, Jean courut prendre ses jumelles. Vain espoir ! Quatre ombrelles, par un mouvement imperceptible de quatre mains gantées de noir, s'interposèrent entre lui et les *hanouns*, qui se rendaient tout près de là, aux Eaux-Douces d'Asie. Non seulement Listeroles en fut pour ses œillades; mais encore il se demandera toujours à qui appartenait le bras de ses rêves, ou même s'il n'avait pas, sans le savoir, rêvé de plusieurs bras.

« Elles sont trop ! » pensa-t-il, découragé. Et ses jumelles, tout au moins pour quelques jours, furent employées exclusivement à l'examen des grands vapeurs de tous pays qui passaient devant la terrasse, avec une lenteur prudente.

Pendant ce temps-là, Mme de Listeroles formait Andoni aux soins du jardin, c'est-à-dire des fleurs. Andoni était le serviteur procuré par Dimitri, annoncé comme « sachant tout faire ». Ses nouveaux maîtres n'avaient pas été longs à découvrir que la pêche était son aptitude la mieux développée et son occupation favorite.

Dimitri venait chaque jour savoir si l'on était content de ses protégés; mais sans doute les qualités ou les défauts de la cuisinière l'intéressaient principalement, car il s'arrangeait pour goûter ses plats, quand ils étaient rapportés à l'office. Déjà son zèle commençait à paraître exagéré aux habitants du yali. Mais un beau matin il annonça qu'on ne le verrait plus. Kirkor Salatoglou et sa famille arrivaient le lendemain à leur maison de campagne.

— Me voilà au bout de mes vacances ! déclara Dimitri en soupirant.

— Et de qui se compose la famille ? demanda la comtesse.

— Du père, Salatoglou-Bey, de la mère, et de Mlle Varthoui — Varthoui veut dire Rose, en arménien. Il y a aussi l'institutrice : une Allemande, Mlle Fraulein.

— Quel âge a la fille de vos maîtres ?

— Dix-sept ans ; c'est une beauté. Elle chante; et quelle voix ! Par les nuits calmes, on l'entend jusqu'à Bébék, sur l'autre rive.

— Les fonctions du père sont bien payées ?

— Certes ! Inspecteur général de la régie des tabacs !... Mais il a mieux. Kirkor Salatoglou est un des favoris du sultan. Alors, si vous avez besoin d'obtenir quelque chose : une concession, une fourniture... Vous comprenez ?

Dimitri acheva sa phrase en appuyant le pouce et l'index de la main droite sur la paume de la main gauche.

— Je comprends, dit Mme de Listeroles d'un air sérieux. Est-ce que vos maîtres voient beaucoup de monde ?

— Pas tellement. La *kokona,* bien qu'encore jeune, aime son repos. Quant à la demoiselle, depuis qu'elle est fiancée, on la tient davantage. Le futur se nomme Agop Hatchériane. Il est déjà l'un des chefs parmi ceux qui surveillent les journaux. Cet automne, quand tout le monde sera en ville, on fera les noces. Mais, en attendant, le pauvre Dimitri n'aura plus guère de loisirs.

— Les loisirs, succédant au travail, vous sembleront meilleurs, l'hiver prochain, dit la comtesse, par manière de consolation.

III

Il n'est pas un touriste, passant en bateau devant le petit port de Kandilli, dont la malédiction ne vienne atteindre une « villa » qui compromet, par sa seule présence, tout le pittoresque du lieu. Elle rompt, en effet, d'une tache crue de *chose neuve*, la ligne de ces maisons de bois toujours sombres, ou

tout au moins éteintes dans leur couleur, que cette couleur vienne du temps ou qu'elle vienne d'un seau de peinture.

Les Listeroles avaient maudit souvent la villa Salatoglou, principalement au début de leur séjour, alors que l'ivresse de la couleur locale n'était pas encore dissipée chez eux. Mais trois semaines passées dans ce village, où nul ne parlait leur langue et ne partageait leurs habitudes, les avaient rendus moins sévères pour ce fragment de civilisation qui les rappelait, pour ainsi dire, à eux-mêmes. Salatoglou, pour eux, n'était plus « le Vandale du pittoresque » ; c'était un Oriental civilisé, baptisé, n'ayant qu'une femme, buvant du vin et mangeant avec une fourchette. Néanmoins, comme ressources de voisinage, ils ne comptaient guère plus sur leurs voisins de droite que sur leurs voisines de gauche. Toutefois, les Arméniennes n'étant pas condamnées au voile, Jean se promettait de lorgner plus que le bras de la belle Varthoui, quand elle viendrait prendre le frais sous les chapiteaux de sa colonnade.

Un soir, Mme de Listeroles dit à son fils, qu'elle était allée attendre au ponton, comme elle faisait souvent :

— Nos voisins sont là. Ils sont arrivés sur une mouche à vapeur, battant pavillon turc. Mais je n'ai rien pu voir, à cause des tentes et des rideaux.

Le lendemain matin, avant de partir pour Constantinople, Jean fit le guet, mais sans résultat. Les dames, il faut croire, n'étaient pas levées. La mouche à vapeur était amarrée devant le perron. Un homme d'assez haute taille, long, sec et maigre, tout de noir vêtu, coiffé d'un fez, s'y embarqua bientôt, et le petit vapeur fila vers la ville.

« Je voudrais bien avoir une mouche », pensa Jean, tout en allant attendre le *Shirket*, dont l'épaisse fumée obscurcissait déjà le ciel, en avant des tours ruinées d'Anatoli-Hissar.

Dans la journée, tandis que la comtesse dirigeait les travaux horticoles d'Andoni, sa cuisinière l'informa que deux dames, venues en caïk, l'attendaient au salon. Elle y trouva une jeune fille grande et svelte, qu'elle eût prise à son costume pour une Anglaise fraîche débarquée de son yacht, n'eussent été le noir bleu de sa chevelure et le dessin caractéristique de ses yeux de velours. L'inconnue, avec une aisance parfaite, se présenta et présenta son institutrice. Elle parlait un français très pur, un peu traînant, teinté d'accents divers dont le mélange adouci n'était pas sans charme. La comtesse avait deviné dès la première seconde qu'elle était en face de Varthoui Salatoglou.

— Ma mère m'envoie pour vous faire agréer ses excuses, dit la jeune fille en prenant le siège offert. Sa santé l'empêche de sortir. Elle ose espérer l'honneur de votre visite si, quelque jour, vous n'avez rien de mieux à faire. Mon Dieu ! madame, comme ce salon est charmant ! Permettez que je regarde, que je prenne une petite leçon de goût français. Une Française à Kandilli ! Je persécutais mon père pour qu'il s'établît à Buyukdéré, où sont presque toutes mes amies. A présent, c'est moi qui ne voudrais plus partir... si j'étais assez heureuse pour obtenir la permission de venir vous voir quelquefois.

Ce petit compliment, débité sans une fausse note, obtint la réponse favorable qu'il méritait. Mme de Listeroles ouvrait de grands yeux. Sa fille, si elle avait eu une fille, aurait porté cette robe de piqué blanc, cette ceinture de moire rouge répétée autour du canotier de paille, ces chaussures vernies sur des bas noirs.

— Je ne vous demande pas si cette jolie toilette vient de Paris ? dit la comtesse.

— Oh ! vous lui faites trop d'honneur !

La toilette venait de Berlin ; mais toute vérité n'est pas bonne à dire, surtout à une Française. La jeune fille dut avouer, pourtant, qu'elle avait passé « quelques mois » dans un gymnase, en Saxe. Détournant la conversation :

— Je sais, madame, que vous adorez les fleurs.

Elle savait, par Dimitri, bien d'autres choses, notamment que la comtesse avait un fils, « si beau qu'il embellit les murs qu'il regarde ». Mais Salatoglou, qui possédait par cœur tous les proverbes d'Arménie — le pays du monde où il y a le plus de proverbes — avait répété cent fois à son unique héritière : « N'ignore pas : laisse croire que tu ignores. » Aussi elle se retira sans avoir fait aucune allusion à l'existence d'un Listeroles de l'autre sexe.

Dans son caïk, les deux bateliers l'attendaient, éblouissants avec leurs culottes bouffantes et leurs chemisettes de crépon, dont un gilet de velours bleu brodé d'argent laissait voir la plus grande partie. Elle s'embarqua d'un petit saut qui fit à peine osciller l'embarcation légère. L'institutrice, qui n'avait pas ouvert la bouche, l'imita tant bien que mal. Son élève lui dit en allemand, après que le caïk eut débordé :

— Maintenant, Mina, vous avez de nouveau le libre exercice de la parole.

— Oui-dà ! fit la Teutonne un peu aigre. Vous n'avez plus peur que j'agace les nerfs de Mme la comtesse ?

— Dans son pays, ma chère, on n'aime pas votre accent. Preuve de mauvais goût, sans doute. Mais, comme dirait mon père : « Si, dans la ville où tu es venu, la mode est de porter son chapeau de travers, fais de même. »

Le soir, Mme de Listeroles eut des choses intéressantes à conter à son fils. Les moindres paroles de Varthoui Salatoglou furent répétées, avec une admiration presque enthousiaste pour sa beauté, son esprit, ses manières.

— Elle n'a point parlé de moi ?

— Non ; et j'aime cette réserve, pour une première visite.

Jean, peu habitué à passer inaperçu auprès des femmes, jugea intérieurement que Varthoui Salatoglou était « une petite poseuse ».

Quand sa mère lui proposa, trois jours plus tard, d'aller ensemble chez leurs voisins, il parut maussade et pria qu'on lui fît grâce. Au retour, Mme de Listeroles pensa l'amuser par le compte rendu de sa visite ; mais elle fut écoutée d'une oreille distraite en apparence.

Malgré tout, ce soir-là, Jean fuma sur son balcon, assez tard, tournant le dos, cette fois, à ses voisines du harem. Il regardait les lumières de la villa, d'où une chanson napolitaine arrivait, dite par une voix chaude et puissante. Bientôt, sous la colonnade faiblement éclairée, des ombres vagues s'agitèrent. Puis un caïk se détacha du perron et descendit vers la ville. Jean distingua le cône tronqué d'un fez solitaire.

« Le fiancé est venu faire sa cour ; on chantait pour lui », songea-t-il en haussant les épaules. Son humeur ne s'était pas éclaircie, quand il s'alla mettre au lit.

Mme de Listeroles devait se rendre à Péra le lendemain matin par le bateau de huit heures et demie, qui emmenait également son fils. Comme ils achevaient leur thé sur le balcon, regardant avec un peu d'envie la mouche à vapeur de Salatoglou qui démarrait, ils furent surpris de sa manœuvre singulière, si bien que Jean s'écria :

— Leur machine doit être en avarie !

Mais il vit bientôt que la mouche se mettait à contre-courant pour aborder au yali. Cachée jusque-là par les tentes, Varthoui débarqua d'un bond aux marches ; elle était sur le balcon avant que Listeroles eût exécuté son dessein, qui était de fuir ; du moins il venait de le dire à sa mère.

— Pardonnez mon invasion, madame, dit la jeune fille sans apercevoir Jean, qui faisait un salut très digne. En vous voyant au balcon avec votre chapeau sur la tête, je me suis souvenue d'un projet que vous annonciez hier. Je descends moi-même en ville. Si vous le permettez, mon père et moi, nous vous emmenons.

— Tout est gracieux en vous, mademoiselle, même vos attentions pour une

vieille femme. J'accepterais, si j'étais seule; mais j'ai un compagnon de voyage que je vous présente : mon fils — et votre navire est bien petit pour tant de monde.

La jeune personne eut un mouvement de sourcils, trop bien joué peut-être, qui voulait dire : « Tiens! Vous avez un fils? » Jean, pour l'en punir, la traita en petite fille.

— Je suis tout à fait charmé de faire la connaissance de mademoiselle Varthoui.

Le premier il avait tendu la main.

Elle la toucha du bout de ses gants et reprit la distance par cette phrase :

— En français, je m'appelle Rose, monsieur — pour mes amis.

Peu d'instants après, la mouche filait à toute vapeur, aidée du grand courant de la mer Noire. Les deux hommes, ayant fait connaissance, causaient en pesant leurs paroles, avec la prudence commandée par les situations respectives. Rose et la comtesse parlaient musique. L'institutrice avait dissimulé sa *Zeitung* et lisait le *Figaro,* tout en s'amusant à constater que les yeux de Jean, tandis qu'il adressait la parole au père, « se trompaient souvent d'une génération », ainsi qu'elle le dit plus tard à son élève.

Cette traversée de vingt minutes avait apparemment calmé la rancune du beau dédaigné ; car il dit à la belle dédaigneuse, en lui offrant la main pour l'aider à prendre terre :

— Mademoiselle Salatoglou — qui s'appelle Rose pour ses amis — a-t-elle un nom intermédiaire pour les aspirants à son amitié?

— Ils doivent le trouver eux-mêmes, répondit-elle en lui permettant de mesurer, pour la première fois, le champ noir de ses prunelles.

— Et quand ils ont trouvé?

— Ils viennent me le dire.

— Bien ; j'irai ce soir, si vous n'avez pas de visite.

— Je n'aurai pas de visite, promit-elle en le *regardant* encore une fois.

Une heure plus tard, Agop Hatchériane recevait ces deux lignes à son bureau :

« Ma mère est un peu plus souffrante ; ne venez pas aujourd'hui. »

En diplomate sérieux, qui connaît l'importance des moindres détails, Jean informa son chef des incidents de la matinée, omettant toutefois son court dialogue avec Rose. L'ambassadeur parut vivement intéressé.

— Quoi ! Salatoglou-Bey est votre voisin ! Vous allez devenir un homme précieux. Soignez-le, mon cher, soignez-le ! Il m'a toujours filé dans les doigts jusqu'ici. Mais, dans vos conversations, dites-lui ce que vous diriez à son auguste maître, ni plus ni moins — plutôt moins. Vous pouvez être sûr que le maître en question sait, à l'heure qu'il est, qu'un de mes secrétaires a voyagé dans la mouche de ce brave homme qui, entre nous, rend des services de plus d'un genre.

Rentré au yali, Jean fit part à sa mère de cette conversation, et la chère femme eut un frisson de joie à la pensée que le jeune diplomate allait devenir *un homme précieux.*

— Si tu allais, ce soir, chez nos voisins ? suggéra-t-elle.

— Ce serait sage peut-être, admit Jean.

Et, poussant un soupir officiel de résignation, il se retira chez lui pour changer de costume.

IV

Capitale d'un grand Empire où le monarque se dérobe à tous les yeux, Constantinople présente le phénomène d'une cour *en dehors*, formée par les ambassadeurs autour du trône invisible. Cette cour se nomme *la société diplomatique.* Exclusive, jalouse, elle s'ouvre avec peine à tout ce qui n'est pas *de la carrière.* Chose bizarre ! Elle est particulièrement inaccessible aux sujets du monarque, dont ses membres ont pour but de cultiver l'amitié. Dans la métropole du Levant, l'épithète de *Levantin* disqualifie presque sans remède. Hélas ! la pauvre Varthoui — Rose, pour ne pas lui déplaire — était une Levantine !

Ni sa beauté, ni l'or de son père ne pouvaient lui ouvrir la porte de la société diplomatique ; mais, de cette porte, le comte de Listeroles, second secrétaire d'ambassade, n'avait-il pas une clef ?

Tel était, aux premières heures de sa rencontre avec lui et avec sa mère, le seul motif qui faisait agir Rose. Elle ne songeait pas alors à se demander s'il était beau, comme l'avait peint l'en-

thousiaste Dimitri. L'ambition seule avait mis sur ses lèvres, dans ses yeux, le sourire dont le jeune homme fut ébloui quand il entra chez Salatoglou, ce soir-là. Kirkor devinait-il le jeu de sa fille? On peut le croire; mais il y trouvait son propre compte.

Il fallait toutefois laisser au jeune diplomate le temps de s'acclimater et de perdre toute défiance professionnelle. Aussi Salatoglou, se disant fatigué, disparut de bonne heure ; sa femme le suivit peu après. Jean resta seul avec Rose et l'institutrice, et deux heures s'écoulèrent sans qu'il s'en aperçût. L'entretien avait été banal, même enfantin, plutôt que romanesque. Mais les grands yeux de velours, s'ils disaient toujours la même chose, la disaient bien. Quand Listeroles rentra au yali, toute la gloire du Bosphore endormi sous son manteau d'étoiles se manifesta soudain à ses yeux. Et ce ne fut pas vers l'idole parisienne que flotta la dernière pensée de son cerveau fiévreux. Plusieurs fois, avec quelques jours d'intervalle, il fut convié à des fêtes intimes du même genre. Inutile d'ajouter qu'il n'y rencontra jamais Agop Hatchériane, dont le nom lui faisait déjà serrer les lèvres avec un involontaire frémissement. Mme Salatoglou, à qui la graisse n'ôtait pas sa perspicacité, remarqua le symptôme et fit part de sa découverte à son mari :

— Se pourrait-il que notre voisin fût jaloux d'Agop? demanda-t-elle.

— Bon! fit Kirkor en haussant ses épaules pointues, le chien ne mange pas le foin, mais il ne le laisse pas manger à l'agneau.

Cependant Rose allait réussir dans ses desseins beaucoup plus tôt et beaucoup plus facilement qu'elle n'en avait l'espoir. Un jour, l'ambassadeur de France, ayant traversé le Bosphore dans sa mouche pour venir voir la comtesse, trouva celle-ci en compagnie de sa belle voisine. Ce fin diplomate n'avait pas oublié que Salatoglou était le seigneur de Kandilli. Du premier coup d'œil il devina le nom de cette jeune Arménienne qui lui offrait une tartine, sans lever les yeux. Toutes les personnes présentes s'étonnèrent qu'il se fît présenter *cette petite;* mais on le savait grand amateur de jolis visages. Quand il quitta la comtesse, il lui dit, sans avoir l'air de se douter qu'il bouleversait un monde :

— Vous n'êtes pas encore venue goûter mon café turc à Thérapia? Je vous attends bientôt. Mais, puisque vous êtes habituée aux bons offices de mademoiselle, priez-la de vous accompagner lors de votre visite.

Rose, devenue toute pâle, s'inclina sans pouvoir parler ; elle avait ses lettres de noblesse.

Un instant après, elle retrouva la parole pour dire à Jean, qui la reconduisait à son caïk :

— Maintenant, je sais que vous êtes *mon ami.*

— Certes. Mais quelle preuve spéciale?...

— C'est vous qui m'avez fait inviter à votre ambassade. Merci! Je ne l'oublierai pas.

Si l'on rendait toujours à César ce qui appartient à César, l'heureux homme serait trop riche. Listeroles jugea sans doute que son chef n'en était pas à cela près; il garda le remerciement pour lui-même, y répondant, avec une galanterie toute française, par quelques paroles qu'Agop Hatchériane n'eût jamais trouvées. Cette supériorité, qui frappa l'esprit très ouvert de Rose, la conduisit à comparer le fiancé avec l'ami. Elle fit un pas de plus et occupa quelques minutes de loisir à comparer ces deux formes du possible : Mme Agop Hatchériane et la comtesse Jean de Listeroles. Être de *la société diplomatique* ne lui disait plus autant, puisqu'elle s'y voyait déjà reçue. Être de la société des comtesses lui apparut, après quelques méditations, comme une chose infiniment plus désirable. Le tout fut couronné par cette question *in petto*, un peu tardive : « Mais, au fait, quelle idée d'avoir accepté Agop? »

Une semaine consacrée à la culture de cette amitié en herbe ne laissa pas que de jeter du trouble dans la cervelle de Jean, tandis que Rose conservait la sienne fort lucide. Malheureusement, un soir que Listeroles s'attardait à la villa Salatoglou, la lune étant levée et les parents couchés, il se mit à causer promenade sur l'eau, rêverie à la clarté de l'astre des nuits, communion de deux âmes dans le silence et autres sujets de même nature délicate.

— A quoi bon imaginer des contes de féerie? dit le jeune poète en se levant pour rentrer au yali. Je parle comme si je m'appelais Agop Hatchériane.

— Agop Hatchériane ne s'est jamais promené avec moi, sur l'eau ou ailleurs, après le coucher du soleil. J'ajoute qu'il ne l'a jamais demandé.

— Et moi... si je le demandais?

— Pour les choses de ce genre, tout dépend de l'éloquence de la demande.

Il se mit à genoux, feignant la plaisanterie, afin de rassurer la prudence de l'institutrice qui les chaperonnait. Mais Rose vit bien qu'il ne plaisantait qu'à moitié — ou même moins.

— Allons! pour cinq minutes seulement, dit-elle d'une voix singulière.

Comme l'Allemande protestait — question de principe, car elle savait à quoi s'en tenir sur la volonté de son élève — celle-ci trouva cette réponse :

— Croyez-vous, Mina, que deux caïkjis ne valent pas bien une Fraulein pour me garder?

Les caïkjis fumaient dans leur esquif, attendant l'heure de ramener le visiteur à son yali. Ce soir-là, ils virent la jeune *hanoun* s'embarquer la première, désignant du doigt la direction du large :

— Pour cinq minutes, répéta Rose. Nous vous emmènerions, Mina, s'il y avait plus de deux places. Venez, comte! Rame doucement, Yorghi, ajouta-t-elle en turc.

La lune donnait une vive lumière et le caïk ne cessa d'être en vue ; la faute resta donc fort vénielle, sauf quant à la durée, qui dépassa les cinq minutes de beaucoup. Jean déposé chez lui, sa compagne revint à la demeure paternelle et parut plus pressée d'aller dormir que d'entendre le sermon, voire même les prédictions sévères de Mina.

Le lendemain, vers huit heures, tout semblait vivre de la vie ordinaire à Kandilli. La mouche, avec un petit gémissement de vapeur fuyante, attendait Salatoglou. Lui-même, prêt à partir, achevait son café, un peu surpris de ne pas avoir vu sa fille, qui venait l'embrasser chaque matin. Rose entra, la figure toute changée, au point que son père poussa un cri.

— Tu es malade !

— Je ne suis pas malade, répondit-elle en s'asseyant, adossée au mur. J'ai seulement à vous parler de choses sérieuses... Mon père, il faut empêcher qu'Agop ne revienne dans cette maison. J'ai réfléchi : nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre; son éducation n'est pas la mienne, pas plus que ses goûts... et, enfin, je ne l'aime pas.

Kirkor Salatoglou haussa les épaules et murmura en tirant quelques poils de sa barbe :

— Dire que cette gamine a dix-sept ans !

— On n'est pas toujours une gamine à dix-sept ans. Ma mère en avait seize quand je suis venue au monde.

— Oui ; et tu pourrais ajouter : « Ma mère n'a pas fait son éducation en Europe »... Ah ! « la jeune Turquie ! »

« Que le feu brûle mon voisin Listeroles », ajouta-t-il en lui-même, car il ne pouvait se méprendre sur la cause de ce revirement.

Il s'apprêtait à sortir, sans accepter la discussion, en bon Oriental ; mais Rose était devant la porte :

— Mon père, je vous supplie de prévenir Agop. Si je me trouve dans la nécessité de le faire moi-même, aucun de nous n'y gagnera.

— Fille, on m'attend ; laisse-moi partir. Hatchériane ne viendra pas ce soir. Demain, Dieu t'aura rendu la raison.

— Priez-le plutôt qu'il me rende mon aveuglement sur Agop. Ce n'est pas la raison qui me manque, c'est l'amour.

— Ne crains-tu donc plus ton père? « L'âne est-il devenu si vieux que les fourmis lui grimpent déjà par tout le corps? »

— Je craindrais peut-être mon père, si je n'étais la fille de mon père, fut la réponse très calme et très adroite de la jeune révoltée.

Mais elle avait dans ses yeux, devenus moins grands et comme contractés sur eux-mêmes, une lueur sombre qui

fit réfléchir Salatoglou tandis qu'il descendait en ville.

Agop, encore jeune et ami du plaisir, n'était nullement pressé de faire une fin. Mais son mariage avec la fille de Salatoglou, approuvé en haut lieu, était un coup de fortune pour lui. Congédié par Rose, il pouvait devenir un ennemi redoutable, et le favori n'en avait déjà que trop. De ces réflexions sortirent des conséquences multiples.

D'abord, dans la journée, Hatchériane reçut une mission secrète qui devait le retenir un temps plus ou moins long sur la frontière bulgare. Il partit par l'Occident-Express, pénétré de son importance et libre de toute inquiétude. Cela donnait du temps pour remettre sa fiancée dans le droit chemin.

Ensuite, Listeroles, étant venu « dire bonsoir à ces dames » après son dîner, trouva Kirkor Salatoglou en veine de causerie et beaucoup moins ensommeillé qu'à l'ordinaire. Cet aimable homme poussa la courtoisie jusqu'à reconduire son visiteur à la porte de la rue et à pousser le verrou derrière lui. Les caïkjis n'eurent rien à faire ce soir-là.

Enfin, quelques jours plus tard, Jean fut appelé dans le cabinet de son chef.

— Mon cher, commença l'ambassadeur, je vous avais donné pour instructions de soigner Salatoglou, votre voisin : mais je ne vous avais pas dit de soigner sa fille, au point de nous créer des affaires. Je vous ai averti des précautions à prendre avec ce diable d'homme. Pas un ministre dont il n'ait l'oreille. La preuve en est que nous voilà notés comme des gens qui bouleversent les familles et rompent les mariages. Pardonnez si je dis *nous,* ce qui pourrait prêter à rire, vu mes cheveux blancs ; nous sommes solidaires, moi et mes subordonnés. S'ils me gênent, le métier n'est plus possible.

— Je n'ai rompu aucun mariage, balbutia Jean.

— Pas d'équivoque ! fit le vieux diplomate avec une sévérité peu ordinaire chez lui. La jeune fille déclare qu'elle ne veut plus voir son fiancé, choisi par la famille, protégé par le sultan. Pouvez-vous donner votre parole que vous n'êtes pour rien dans ce coup d'État ?

— Je puis donner ma parole que je n'ai jamais parlé mariage à Mlle Salatoglou.

— De quoi lui avez-vous donc parlé, alors ? Ce qui est certain, c'est qu'on vous attribue l'honneur de cette belle aventure, et cela revient au même pour nous. Les gens d'ici ont le talent de faire du moindre brin de paille un bâton qu'ils glissent dans vos roues. Moi, je ne sais que faire.

Ces paroles — Jean le comprit fort bien — signifiaient justement : « Je sais ce qu'il faudrait faire ». Déjà il se voyait en disgrâce complète, envoyé dans un poste de punition. Comme il baissait la tête, fort dégrisé et surtout fort irrité contre Rose, qu'il trouvait par trop compromettante, l'ambassadeur lui dit sur un ton plus paternel :

— Je veux tâcher de vous sortir de là, ne serait-ce qu'à cause de ma respectueuse amitié pour Mme de Listeroles. Mais il faut m'aider et, tout d'abord, oublier le chemin qui mène chez votre voisine. Laissez-moi vous dire que c'est même une question de sûreté personnelle. Ne souriez pas. Je connais ce pays mieux que vous. La police y est très mal faite — ou trop bien faite — surtout sur la côte d'Asie. Madame votre mère est seule toute la journée, et, la nuit, une maison de bois comme la vôtre est en flammes avant qu'on ait pu enfiler ses pantoufles... Ah ! ah ! vous avez peur maintenant ?

— Oui, pour ma mère.

— Tant mieux ! Cette crainte sera le commencement de la sagesse... et la fin du roman. Que diantre, s'il vous faut du roman sur le Bosphore, ne sortez pas de la société diplomatique ; ce sera plus anodin... et pas plus difficile.

Jean comprit que son audience était terminée. Avant de se retirer, il fit cette déclaration :

— L'ambassadeur a ma parole que

tout rapport quelconque est fini entre moi et les Salatoglou. J'y joins mes regrets pour le déplaisir que j'ai causé à mon chef.

Le vieillard considérait Listeroles avec le fin sourire du grand voyageur « qui a vu les mœurs de beaucoup d'hommes », comme dit Homère.

— Allez! dit-il en reprenant sa plume. Allez... Parisien!

Rose n'entendit plus parler de Jean; mais elle en fut à peine étonnée. Dès le lendemain de sa conversation avec son père, elle avait vu passer et repasser sous ses fenêtres les barques des coldjis. Or elle savait que Salatoglou, leur chef suprême, en employait un certain nombre pour sa police privée. Elle n'ignorait pas davantage que toute tentative de correspondance avec son voisin pouvait coûter cher à celui-ci. D'ailleurs, la difficulté de correspondre augmenta bientôt. Sous prétexte qu'il y avait eu des cas de variole dans le voisinage, les Salatoglou rentrèrent en ville dès la fin de l'été, cette année-là. Jean, qui n'aimait pas les aventures bruyantes et inconfortables, n'éprouva de leur départ qu'une sincère satisfaction.

V

Rose avait, jusqu'alors, sacrifié à l'ambition. Se sentant persécutée, elle devint amoureuse; Jean fut son héros et son idéal, surtout après qu'elle eut retrouvé ses amies de Péra, qui burent ses confidences. Il va sans dire que ces jeunes personnes lui rendirent un autre service, qui fut de s'enquérir de la conduite de Jean. De ce côté elle fut rassurée. Le jeune secrétaire n'allait pas dans le monde, ne voyait personne. Son service achevé à Thérapia, il rentrait au yali, chargé de gros livres. Jamais on n'avait vu d'amoureux plus fidèle, assuraient les amies. Rose, de son côté, promettait :

— Il peut compter sur moi; des temps meilleurs viendront.

Les temps meilleurs, comme conséquence, ne venaient pas pour Hatchériane, toujours en mission, tenu soigneusement dans l'ignorance des orages qui grondaient au loin sur son bonheur.

Il faut dire qu'il prenait le mal en patience et ne s'était jamais tant amusé de sa vie. Rose, en refusant de lui ouvrir ses bras, ne faisait qu'accomplir un acte de justice; mais Salatoglou ne l'entendait pas ainsi. De jour en jour sa colère était plus grande, son embarras plus fâcheux. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait découvrir l'ombre d'une connivence entre Listeroles et sa fille.

Les jours, pendant ce temps-là, succédaient aux jours. On approchait de la fin de l'automne; Thérapia était désert. Au yali, on s'apprêtait pour l'hivernage. La comtesse avait des livres, un piano, une grande tapisserie commencée. Mais, comme distraction aux heures d'ennui, sa serre tenait la première place et payait déjà, par la promesse de fleurs variées, un travail de plusieurs mois.

Jean, noté comme un piocheur à l'ambassade, passait pour misanthrope dans le monde, où il se montrait peu, sachant qu'on s'y moquait de sa bonne fortune arménienne. Toutefois, il n'était guère de semaine où quelque corvée officielle ne l'obligeât à rester en ville le soir. Ces jours-là, Andoni lui apportait une valise à l'ambassade, où il s'habillait et passait la nuit. Dans les salons qui l'appelaient, nulle chance pour lui de rencontrer Rose; leurs planètes étaient différentes. S'il se souvenait de leur rencontre, c'était pour s'accuser lui-même de sottise; en tout cas, il se croyait oublié. Elle, déjà un peu ébranlée dans sa foi romanesque, commençait à se dire : « Les jours meilleurs viendront-ils ? » L'invention remarquable d'un Grec vint donner à son espoir de nouveaux aliments.

Ce Grec, du nom de Pangiri, locataire d'une échoppe misérable dans le quartier haut du village des Listeroles, s'essayait à nourrir une famille nombreuse au moyen de métiers divers, dont

le plus facile à définir était celui de barbier. D'une adresse merveilleuse, il prétendait savoir tout faire et n'exagérait qu'à demi. Son rasoir ne fonctionnant guère qu'un jour par semaine, il en avait six pour déployer d'autres talents. Plus d'une fois, Andoni l'avait appelé pour des cas pressés. Remettre une corde de piano rompue, faire marcher un tournebroche capricieux, dérouiller un fusil, couper les oreilles d'un bull-terrier sorti de l'enfance, il savait faire tout cela, ou du moins *il avait fait* tout cela. Une intelligence rare brillait dans ses yeux ; mais l'ensemble de son extérieur commandait la défiance. Listeroles disait de lui :

— C'est un homme qu'il est bon d'avoir toujours sous la main, sauf au coin d'un bois.

L'hiver venu, Pangiri tomba dans une misère affreuse, et, la faim aiguisant son génie inventif, il décida qu'il chercherait à vivre aux dépens du fisc. Le tabac de contrebande, venant de l'intérieur, affluait sur la rive asiatique du Bosphore. Le difficile était de le faire pénétrer à Constantinople, où fourmillent les coldjis. Toutefois, cet homme de ressources avait un plan, qu'il vint mûrir dans un entretien confidentiel avec Andoni. La complaisance de ce dernier pouvait seule assurer la réussite.

Ce plan consistait à prendre le bateau en plein jour, avec la valise de Listeroles. Au lieu des vêtements qu'elle serait censée contenir, elle serait pleine de tabac. Comme de juste, Pangiri faisait choix, pour l'expédition, des jours où Listeroles dînait au yali, chose fort aisée à savoir par son valet de chambre, intéressé naturellement dans les bénéfices. Mais ce dernier hocha la tête :

— On m'a vu trop souvent au débarcadère du Pont, objecta-t-il, et ces damnés coldjis connaissent tous les tours. Ils se défieront d'un visage nouveau ; tu seras suivi, découvert, jeté en prison... où j'irai te rejoindre le lendemain.

Tandis qu'Andoni parlait, son interlocuteur, les yeux à demi fermés, voyait surgir une idée géniale.

— Ton maître connaît Salatoglou et la fille de Salatoglou ? demanda-t-il.

— Sans doute ; il allait chez eux quand ils habitaient leur villa.

— Eh bien ! tu me donneras deux ou trois roses de ta serre. Les coldjis me verront aller chez leur inspecteur général avec un bouquet galant d'une main, la valise de l'autre. Du diable s'ils se méfient de moi !

— On peut essayer, approuva Andoni. Si tu es pincé, je porte témoignage que tu as volé la valise.

— Et les fleurs, dit l'autre coquin en riant... Mais si je ne suis pas pris ?

— Alors, nous faisons l'affaire de moitié.

— *Kallisto !* Mais on ne fait pas d'affaires quand on est mort, et je serai mort demain si je ne mange pas aujourd'hui. Avance-moi quelques piastres.

Dès le lendemain, la fameuse valise prit le chemin de Constantinople ; mais, cette fois, elle contenait dix ocques du meilleur tabac de l'Anatolie. Au Pont, comme l'avait prévu Andoni, le porteur fut interpellé ; sa réponse était toute prête, et cinq ou six belles roses, qu'il tenait avec précaution, devaient lui servir de passeport.

— Je vais, dit-il, remettre cette valise à l'ambassade de France, pour le comte de Listeroles.

— Il a donc changé de domestique ?

— Non ; mais Andoni est malade. Je suis en outre chargé de porter ces fleurs à la fille de Salatoglou-Bey. Quelqu'un pourrait-il me donner son adresse ?

Les coldjis donnèrent l'adresse de leur chef, avec une considération marquée pour le messager et pour le message. Il lui sembla bien qu'il n'était pas suivi. Toutefois, ne voulant rien laisser au hasard, Pangiri, la valise d'une main, les fleurs de l'autre, gagna la maison indiquée.

Ce malheureux ignorait qu'il se rendait coupable, en ce moment, d'une

contrebande plus dangereuse encore que celle du tabac.

— Voici, dit-il à une petite servante qui vint lui ouvrir, fraîchement débarquée des îles, un bouquet pour la jeune Kokona. Tu lui diras qu'il vient de Kandilli : Kandilli, souviens-toi !

— Kan-dil-li, répéta l'innocente en fermant la porte.

Rose, par bonheur, était seule dans sa chambre. Le mot magique, reproduit fidèlement, la rendit toute pâle :

— Garoufalia, dit-elle, voici un medjidié pour toi. Si l'on m'apporte encore des fleurs du même lieu, tu feras en sorte que personne ne les voie. Tu comprends?

Garoufalia comprit d'autant plus qu'elle avait, dans son île, un amoureux et une mère prompte à manier le bâton.

Restée seule, Rose chercha un billet, qu'elle ne trouva point. Mais les fleurs, qu'elle baisa l'une après l'autre, suffisaient à lui dire la chose dont elle commençait à douter, malgré tout. Le soir, son père la trouva rayonnante. Il s'imagina qu'elle renonçait à la bouderie.

Le lendemain matin, comme elle chantait une aubade à son bouquet, Salatoglou entra chez elle :

— Je pensais que tu avais perdu la voix? dit-il en s'asseyant.

— Même dans une cage d'or, le rossignol chante-t-il?

— Dirait-on pas que tu es une prisonnière, à t'entendre?

— Les barreaux de ma prison marchent avec moi; mais l'espionnage est une prison pour celui qu'on épie.

— Si on laisse aux fous liberté complète, ils vont se noyer.

— Moi aussi, mon père, je sais des proverbes. Écoutez celui-ci : « A force de dire à un sage, pendant quarante jours, qu'il était fou, on l'a rendu fou! »

— Eh bien, fais voir que tu es sage.

— En épousant Agop? Si je l'épousais, ce serait pour lui faire maudire, avant six mois, le jour où il est né.

— Je connais ta pensée, dit le bonhomme en se levant. Mais tu ressembles à la poule affamée, qui, rêvant du grain, voulut fouiller avec ses pattes et tomba du perchoir.

Le nez dans ses fleurs, Rose lui cria, comme il fermait la porte :

— Je connais un perchoir d'où je ne tomberai jamais, et pour une bonne raison.

Kirkor n'y comprenait plus rien : Listeroles semblait avoir disparu de ce monde.

— Et pourtant, songeait ce profond observateur, une fille n'a pas ces yeux et cette voix pour tenir tête à son père, quand elle est sans nouvelles de son amoureux depuis plusieurs mois.

D'autre part, Agop perdait patience et tirait dans la main. Il demandait à revenir et à se marier. « Se marier! songeait Kirkor. Il est bon là! Nul soupçon ne lui est venu que Rose pouvait... Il est du bois dont on fait les sots. Se marier!... Si ce mariage a lieu, j'aurai de belles histoires dans ma famille! »

Écarter Listeroles, c'était évidemment l'issue indiquée. Mais on ne manie pas un secrétaire d'ambassade français comme un simple sujet du sultan. Salatoglou résolut néanmoins de retourner à la charge. Encore une fois l'ambassadeur entendit des plaintes vagues. Il n'en parla même pas à Jean, dont la parole lui inspirait toute confiance.

— Tout de même, pensa-t-il, si l'on avait envoyé ce brave garçon à Londres ou à Vienne, au lieu de me l'avoir mis sur le dos!...

Pendant ce temps-là, Pangiri menait à bonne fin sa seconde expédition. Elle ne réussit pas moins bien que la première, grâce au concours empressé de Garoufalia, dont les économies s'augmentèrent d'un second medjidié.

Malheureusement, à son troisième voyage, Pangiri n'eut pas besoin de tirer la cloche de Salatoglou, par la bonne raison que Salatoglou lui-même, allant à Stamboul, ouvrait la porte :

— Que veux-tu? demanda-t-il.

Pangiri posa la valise à terre, tant pour pouvoir saluer que par impuissance de porter un poids si lourd. Les dix ocques de tabac lui semblaient tout à coup remplacées par cent ocques de plomb. Le chapeau à la main, il fit cette réponse de son air le plus candide :

— Serviteur, Effendi! Je porte cette mallette à l'ambassade de France.

— Tu en es loin, brave homme!

— Je le sais bien, Effendi. Mais je suis chargé par mon maître de donner ces fleurs à la fille de Salatoglou-Bey.

— Et qui est ton maître?

— Le comte de Listeroles.

— Très bien! répondit Kirkor sans broncher. Les belles roses! D'ailleurs, ce ne sont pas les premières que tu nous apportes, j'imagine?

— Effendi, c'est le troisième bouquet.

— Donne; je m'en charge. Et maintenant voici un *quart* pour ta peine. Mais si le comte savait que tu m'as vu, il pourrait se sentir gêné. Que cette rencontre reste entre nous deux!

— Je suis discret quand on me le commande, affirma le drôle en saluant de nouveau jusqu'à terre.

Reprenant son fardeau, il s'éloigna, riant sous cape. Salatoglou ne riait pas. Il mit les fleurs sous sa pelisse et monta dans sa voiture, qui l'attendait. Le cocher reçut cet ordre :

— A l'ambassade de France.

Peu après, Kirkor était introduit dans le cabinet de l'ambassadeur :

— Excellence, dit-il, je viens vous supplier de me faire une grâce. Voulez-vous rendre ces fleurs au comte de Listeroles, qui nous honore de temps à autre d'envois du même genre. Malheureusement l'odeur des roses me donne

la migraine. Votre Excellence en a déjà été prévenue.

— Eh! monsieur l'Inspecteur général, je ne suis pas médecin! fit l'ambassadeur, dont l'ennui était au comble.

— La meilleure médecine consiste à supprimer la cause du mal, fit observer Salatoglou.

Le vieux diplomate, outré par ce sans-gêne, feignit d'avoir des doutes.

— Qui me prouve que l'envoi dont vous vous plaignez a bien l'origine prétendue par vous?

— J'ai parlé au commissionnaire lui-même, répondit Salatoglou en se levant. Mais que Votre Excellence daigne m'accorder quelques jours. La prochaine fois je produirai, en même temps que le message, le messager lui-même (s'il peut encore marcher, ajouta-t-il *in petto*). Pour cela, il est nécessaire que ma démarche d'aujourd'hui reste un secret entre nous deux.

Il avait disparu sans attendre la réponse de l'ambassadeur, qui se sentait au bout de sa patience diplomatique. Aux yeux de celui-ci, à vrai dire, la principale question n'était pas de savoir si Listeroles était ou non en galanterie avec la fille de cet odieux bonhomme. On avait juré le départ de son secrétaire, la chose était évidente; et il avait déjà trop d'affaires grosses pour vouloir s'embarrasser d'une petite. La conséquence de ces réflexions fut un billet confidentiel, rédigé de sa main, à l'adresse du quai d'Orsay. Listeroles — on doit insister sur ce point — était fort ménagé. Son chef louait son ardeur au travail et son intelligence. Il plaignait plutôt qu'il ne blâmait son collaborateur, exposé aux pièges du hasard dans un pays dont il ignorait l'esprit et les mœurs. *Dans son intérêt,* avant que sa position devînt réellement mauvaise, un changement de poste semblait opportun. Fallait-il engager Listeroles à le solliciter lui-même?

Pendant ce temps-là, Kirkor donnait des instructions non moins confidentielles à une poignée de coldjis particulièrement sûrs. L'ordre était d'avoir l'œil, à l'arrivée du bateau de Kandilli, sur certain Grec porteur d'un bouquet et d'une valise. On devait le suivre, l'entourer dans quelque ruelle déserte, le bâtonner vigoureusement sous prétexte de résistance opposée, et, finalement, le conduire en présence de l'inspecteur général, qui se chargeait du reste.

Pangiri, équipé pour sa quatrième expédition, — qui devait être la dernière, — débarqua sans être même interrogé, ce dont il eut quelque surprise. Cette surprise, bientôt, se changea en défiance; car il crut s'apercevoir qu'il était suivi. Toutefois, il continua sa route jusqu'au moment où il ne put douter que cinq gaillards à mine suspecte cherchaient à le rejoindre. Alors, il prit la fuite, abandonnant les bagages et l'artillerie, c'est-à-dire la valise et les fleurs. Il courut longtemps et fit de son mieux pour mettre en défaut la meute; mais les coldjis ont de l'haleine et du pied. Le pauvre Pangiri fut atteint, bousculé, roué de coups par provision. Conduit devant son vainqueur, il se trouva en présence d'un bouquet légèrement flétri et d'une valise ouverte, dont le contenu exhalait un arome délicieux :

— Cette valise appartient à ton maître? questionna Salatoglou.

— Effendi, elle est marquée à ses initiales.

— Tu savais ce qu'elle contient?

— Effendi, comment aurais-je pu savoir? Ai-je l'habitude, quand on me confie une malle, de l'ouvrir pour l'examiner?

Il songeait en lui-même : « Je dirai qu'Andoni est l'expéditeur. J'ai déjà eu les coups de bâton : il faut bien qu'il ait quelque chose. » Mais Salatoglou ne questionnait pas davantage. Listeroles, convaincu de fraude contre le fisc! Cela, pour le faire rappeler dans les vingt-quatre heures par son ministre, était plus sûr que tous les bouquets de la Turquie.

Une demi-heure après, Pangiri était

en prison, et Salatoglou dans le cabinet de l'ambassadeur, avec la valise confisquée. Ce n'était plus un séducteur, mais un contrebandier qu'il dénonçait.

Jean, mandé d'urgence, fit son entrée. A la vue de Salatoglou, il serra les poings ; à la vue de sa valise bourrée de tabac, il ouvrit de grands yeux ; quand il sut de quoi on l'incriminait, il s'assit pour rire, oubliant le respect dû à son chef.

Ayant repris son sérieux, il fit des questions et apprit que lui, Jean de Listeroles, avait envoyé plusieurs fois en ville son domestique, chargé d'une double contrebande, l'une destinée aux fumeurs en général, l'autre réservée à Rose Salatoglou en particulier :

— Qui a dit cela? fit-il.

— Votre domestique lui-même.

— Où est cet homme ?

— En prison.

— Voilà qui est plus fort. Je demande à le voir.

Au lieu d'Andoni, ce fut Pangiri qui entra, ayant l'air — on sait pourquoi — d'un vieillard perclus de rhumatismes. Les coups de bâton lui avaient ôté même son assurance. Il avoua son invention qui frappa tout le monde, Salatoglou encore plus que les autres, par son ingéniosité.

Après avoir montré jusqu'où un Oriental peut pousser l'art des excuses, l'inspecteur général se retira, emmenant son captif qui, à sa grande surprise, fut conduit non pas dans sa cellule, mais dans un salon fort élégant. Une jeune fille était là, qui rêvait aux sublimes sacrifices de l'amour contrarié.

— Fille, lui dit Salatoglou, je t'amène un des hommes les plus intelligents que je connaisse. Il fait mentir le proverbe : « Dix Grecs sont nécessaires pour tromper un Arménien. » Écoute plutôt l'histoire qu'il va te raconter.

L'histoire achevée et Pangiri rendu à ses gardiens, Rose n'hésita point. Une seule chose pouvait la sauver d'un ridicule effroyable :

— Faites revenir Agop, dit-elle à son père, sans plus de mots.

Tandis que Salatoglou se voyait hors de peine, l'ambassadeur était fort gêné vis-à-vis de Listeroles, dont l'innocence triomphait. Le changement de ce brave garçon n'en était pas moins demandé, et, certes, il n'avait rien fait pour mériter une disgrâce. Que faire? Se déjuger aux yeux du ministre, c'était une pénible extrémité pour un vieux diplomate qui se piquait d'avoir la main sûre. Laisser la plainte faire son œuvre, c'était charger sa conscience d'une injustice. L'ambassadeur prit un terme moyen. Jean fut changé, mais avec avancement. Deux mois après il était à Londres. Son aventure toutefois ne put rester cachée. Au quai d'Orsay, quand il y passa pour faire sa visite, un des hauts personnages de la maison lui fit cette remarque :

— Nous savions qu'il n'y avait pas de valise diplomatique sans tabac. Avec vous, c'est *tout tabac*. Vous me semblez dans le progrès, monsieur.

Agop Hatchérianc, sans en être à maudire le jour de sa naissance, comme sa future l'avait promis, n'en est plus à bénir celui de son mariage. Cette situation, à mi-chemin entre le purgatoire et l'enfer, n'est point d'ailleurs un cas isolé... en Turquie.

Pangiri ne meurt plus de faim : il est coldji, avec un bon grade.

LÉON DE TINSEAU.

L'INTRODUCTION DES CHEMINS DE FER EN CHINE

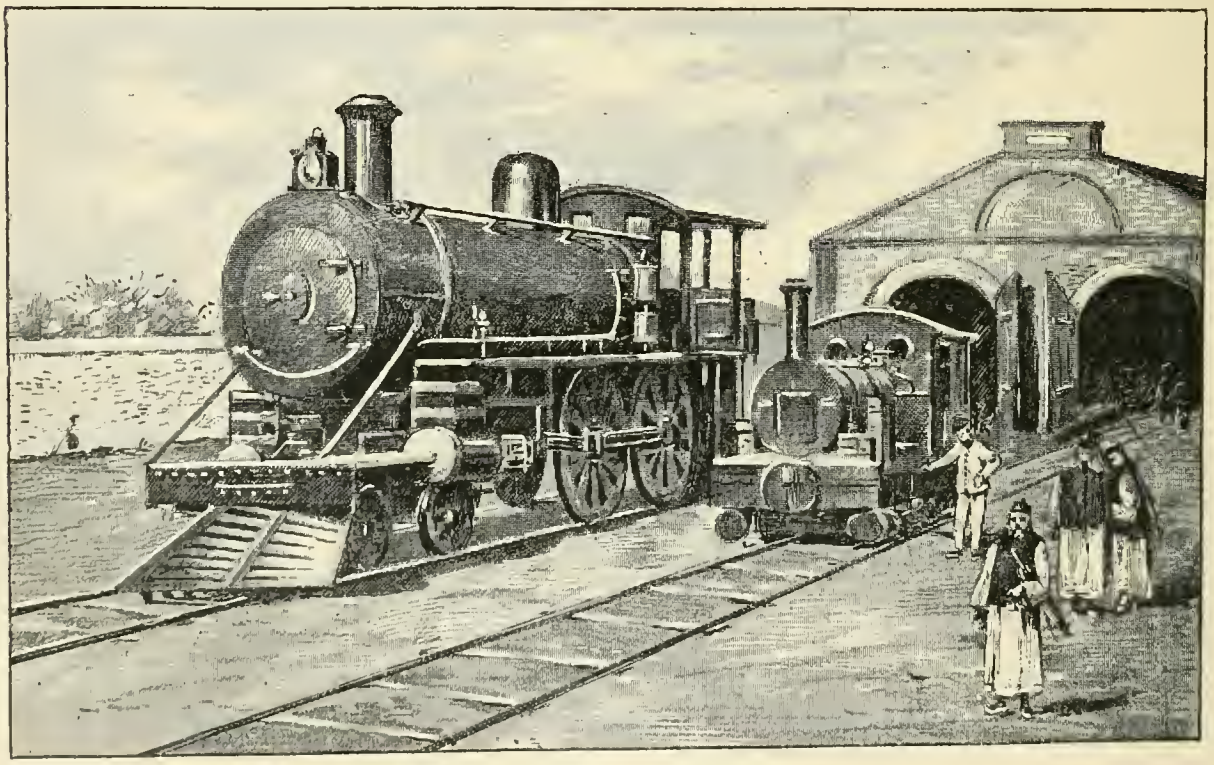
On se figure que le peuple chinois est absolument réfractaire à l'emploi des chemins de fer. Or il existe bel et bien en pleine Chine des chemins de fer qui fonctionnent parfaitement et où les *jaunes* montent avec empressement.

En fait, les étrangers qui avaient voulu, à maintes reprises, introduire des moyens de communication rapide sur le territoire chinois, avaient rencontré une opposition acharnée, mais cette opposition venait du gouvernement et de ses représentants les mandarins. Ces mandarins, tout en invoquant des superstitions, redoutaient avant tout l'arrivée des ingénieurs étrangers, sentant qu'il leur faudrait alors renoncer à exploiter le peuple et à voler le Trésor impérial.

Ce qui prouve bien que le peuple en Chine n'est pas opposé aux moyens de transport européens, ce fut le véritable succès que rencontra la première ligne dans l'Empire du Milieu.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un chemin de fer bien modeste, qui n'avait pas vingt kilomètres de long, qu'avaient établi en 1876 les Anglais et les Américains de Shanghaï, en se faisant accorder la concession d'une route. Les mandarins de la province achetèrent la ligne un bon prix, ainsi que tous ses wagons et ses machines, puis ils démolirent la voie, et ils déportèrent (si l'on peut dire) les rails et tout le matériel dans l'île de Formose, où la rouille et le manque d'entretien en eurent bien vite raison.

Et pourtant les gens du peuple qui habitaient la région traversée par la ligne en question, entre Shanghaï et Moosung, s'étaient empressés de s'en servir. Le fait est que, même pour ces gens



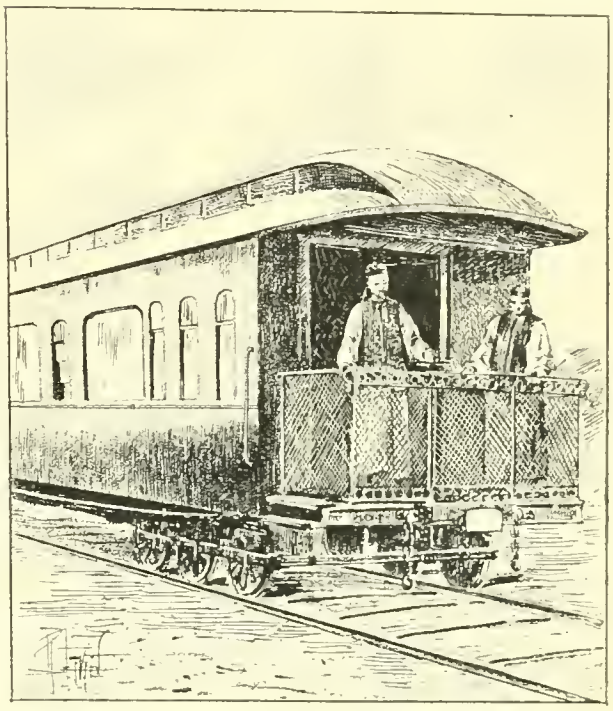
LA *FUSÉE*, LOCOMOTIVE CHINOISE

du peuple, pour ces travailleurs si patients, si endurants, si sobres, pour lesquels le temps n'a pas grande valeur, les moyens de transport de l'Empire chinois sont vraiment déplorables. Bien entendu, nous ne parlons que des transports dans l'intérieur, où toutes les communications sont lentes, coûteuses, dangereuses même fréquemment, et jamais pratiques.

Sur les voies d'eau, on recourt à des jonques et à des barques, mues tantôt à la voile, tantôt à la godille, tantôt à la rame, mais avançant toujours lentement et péniblement, au milieu des remous, des bancs de sable, des rochers. Quant aux voies de terre, elles ne sont pas dans un état moins primitif, jamais macadamisées, s'entend, encore moins pavées, et tracées, dans un terrain poudreux à l'excès en été et semé de fondrières en hiver. Les voyageurs vont à cheval, à dos d'âne, de mule, de chameau, parfois en chaise à porteurs, rarement à pied, car le Chinois n'aime guère marcher; souvent en charrette. Celles-ci sont de deux types : tantôt c'est la brouette si caractéristique, munie d'une roue centrale, et comportant de part et d'autre de cette roue une plateforme assez large pour qu'on y puisse faire prendre place six à huit voyageurs en tout, ou empiler les marchandises ; un coolie suffit à pousser tout cela, en maintenant sans peine l'équilibre. On emploie aussi la charrette à deux roues munies de bandages en fer et de très petit diamètre : ces véhicules n'ont pas plus de ressorts que la brouette; ils sont traînés par un attelage composite de cinq ou six animaux, mulet, buffle, âne, etc.

Le chemin de fer est tout indiqué pour remplacer ces moyens de transport par trop primitifs.

A l'heure actuelle, et sans parler de projets qui représentent une longueur de 9 300 kilomètres, la Chine possède modestement un peu plus de 400 kilomètres de voies ferrées, dont l'une, inaugurée en 1890, va de Tien-Tsin à Chan-Hai-Kouan, point où la fameuse Grande Muraille aboutit à la mer; une autre va de Tien-Tsin à Pékin, ou plutôt aux faubourgs de Pékin, car il ne lui a pas été permis de s'approcher trop près



WAGON PARTICULIER DE L'EMPEREUR

de la résidence impériale ; enfin, il faut ajouter un petit embranchement de quelques kilomètres dans les environs de Pékin.

Suivons une de ces voies, par exemple celle de Pékin, qui est la plus intéressante, par cela même qu'elle aboutit à la ville sainte par excellence, et qu'elle a été construite pour le transport des voyageurs bien plus que l'autre. Nous verrons que le tracé en décrit souvent des détours inexplicables en apparence : c'est qu'il fallait éviter des cimetières, des tombes même isolées, que les parents ne voulaient point voir déplacer. On traverse la plupart du temps des plaines basses qui sont inondées aux grosses eaux, et c'est pour cela que la voie présente une multitude de petits ponts là où il ne passe pourtant aucun cours d'eau : tout cela a été construit par des travailleurs chinois, bien entendu sous la direction d'ingénieurs et même de contremaîtres européens. En arrivant à

ce qu'on appelle la station de Pékin, une surprise, et une surprise désagréable, en ce sens que l'on aboutit à une distance relativement assez grande de la ville, de même qu'il a fallu faire tout à l'heure un détour considérable pour éviter le parc impérial de chasse, où du reste l'empereur ne chasse plus depuis bien longtemps. La gare terminus est située en un endroit qu'on nomme Ma-Chia-Pou, et où il n'y avait pas une habitation auparavant ; elle est composée d'une horrible bâtisse en briques, et, pour atteindre les murailles de Pékin, qui sont à trois kilomètres, il faut avoir recours aux services d'un des âniers dont la charrette vous emmènera en vingt minutes dans les murs de la capitale de l'Empire.

Bien qu'il n'y ait, du moins pour le moment, qu'un seul train par jour, cette ligne est déjà fort appréciée, car il fallait auparavant quatre à cinq jours de route dans l'horrible charrette chinoise pour atteindre Pékin en venant de Tien-Tsin ; et, en somme, si l'allure est encore assez lente, le matériel n'est pas mauvais. Les voitures sont bien construites, à couloir central, pourvues de bancs en bois, et sans capitonnage, même en première classe. Les tarifs sont très réduits, car en première classe on ne paye que 7 fr. 30 environ de Pékin à Tien-Tsin, et, en seconde classe, 3 fr. 65 ; la troisième classe est tout uniquement constituée par des wagons à marchandises. En effet, les Chinois, qui recherchent toujours les économies et qui ont d'ailleurs des salaires assez modestes pour qu'ils soient forcés d'en agir ainsi, s'entassent volontiers dans des wagons à marchandises avec leurs bagages, qui représentent un poids et un volume énormes ; ils s'asseyent comme ils peuvent sur leurs paquets, en demeurant exposés à toutes les intempéries, froid glacial, chaleur torride. Quant aux Chinois bien posés qui voyagent avec leur famille et leurs femmes, ils louent un wagon à marchandises couvert, et ils s'y installent au milieu de ce qui leur semble un excellent confortable, l'allure modeste de trente kilomètres à l'heure du convoi ne pouvant guère du reste leur faire subir des secousses bien fatigantes. Tout ce monde boit de temps à autre une tasse de thé maintenu chaud dans de petits appareils portatifs.

Il n'y a que le haut personnel de ces lignes qui soit européen, et les mécaniciens notamment sont tous Chinois : ils remplissent parfaitement leurs fonctions, de même que les ouvriers des ateliers, où l'on répare et où l'on fait aussi du neuf, soit des wagons à marchandises, soit des voitures à voyageurs, et même un beau wagon-palais pour l'empereur. Toutefois les locomotives viennent encore de l'étranger, de la Grande-Bretagne et des États-Unis : la première qui circula sur ces lignes avait pourtant été quelque peu fabriquée de pièces et de morceaux, avec de vieux matériaux, mais celles qu'on emploie maintenant sont de splendides et puissantes machines qui feraient envie à bien des chemins de fer européens.

Ce qu'il y a de plus admirable dans ce pays qu'on accuse d'être trop fidèle aux traditions, c'est que les Chinois se sont immédiatement et merveilleusement habitués aux chemins de fer ; il semble qu'ils les aient toujours connus. Non seulement les trains sont constamment remplis, mais encore les accidents de personnes sont inconnus, bien qu'il n'y ait pas de barrières le long des lignes et que les passants usent volontiers de la voie pour aller vaquer à leurs petites affaires.

Tout au moins voici quel était l'état des choses avant les derniers événements. Qu'adviendra-t-il de ces premières tentatives et des projets d'antan?

DANIEL BELLET.

LES MASQUES JAPONAIS

Dans un article intitulé *Grèce et Japon*, qui fit quelque bruit en son temps, M. Edmond Pottier, le très éminent conservateur de la céramique antique au musée du Louvre, avait, avec une intuition pénétrante, et à l'aide d'exemples probants, montré les analogies singulières qui existaient, pour tout observateur attentif, sachant aller au delà des apparences, entre le génie artistique des Grecs et celui des Japonais, entre leurs goûts primordiaux et leur manière de vivre, entre leurs procédés techniques et leurs principes de décor. La thèse soutenue par M. Pottier semblait, au premier abord, assez paradoxale ; elle s'appuyait cependant sur des arguments d'une valeur indiscutable et il fallait, bon gré mal gré, après avoir lu l'article, convenir que nulle race dans son essence intime et dans ses tendances esthétiques fondamentales ne se rapprochait plus des Grecs que les Japonais.

M. Pottier avait surtout poursuivi ses rapprochements dans le domaine du dessin pur et des motifs ornementaux. Il n'avait pas parlé des masques de théâtre. Or c'est sur ce point que les analogies paraîtront le plus frappantes. L'art de tailler et de sculpter les masques, de leur donner des types expressifs et généraux, pour les employer dans les représentations de drame et de comédie et dans les figurations de la danse, s'est généralisé dans l'ancienne Grèce aussi bien que dans l'ancien Japon. Dans les deux pays il a procédé des

PORTRAIT D'UN PRÊTRE BOUDDHIQUE
(Statue archaïque en bois peint, conservée dans un des temples de Nara.)

N° 1. — L'auteur en costume de *Daïmio.*

mêmes préoccupations plastiques, concouru au même but, aux mêmes effets.

Dans les théâtres de la Grèce et de l'Italie antique, les acteurs de toute classe, tragiques, comiques ou mimes, portaient le masque. La partie qui couvrait la figure était de bois peint ; une perruque en rapport avec le caractère du masque s'y ajoutait, de telle sorte que la physionomie de l'acteur était entièrement couverte et déguisée. Chaque âge, chaque condition de la vie, de la jeunesse à la décrépitude, du héros à l'esclave, avait son masque particulier dont le caractère était assez connu des spectateurs pour que ceux-ci devinassent, aussitôt qu'un personnage paraissait sur la scène, sa qualité et sa condition. Aucun masque antique ne nous est parvenu ; mais nous pouvons juger, d'après les reproductions peintes ou sculptées, quel souci d'art, quelle intensité d'expression et de caractère rehaussaient cet accessoire obligé de toute représentation théâtrale. Le masque tragique affectait, bien entendu, les formes les plus grandioses : dans les drames d'Eschyle, il devenait terrible ; lorsqu'il s'appliquait aux dieux, aux héros ou aux personnages historiques, il revêtait la magnificence des formes idéales. Le masque comique, dont il n'y avait pas moins de quarante-trois types différents, s'efforçait d'approcher le plus possible de la réalité familière, de la vie.

Au Japon, cet art spécial, cultivé depuis les temps antiques, était parvenu, dès le XIIe siècle, à une extraordinaire perfection ; il devint peu à peu une des

N° 2. — Masque rieur, chef-d'œuvre de Démé-Jioman.

formes les plus caractéristiques de la sculpture ; les Japonais en ont fait une véritable sculpture iconique.

On a souvent reproché à ce peuple, si grand dans toutes les branches de l'art, d'être resté, par une anomalie inexplicable, étranger à l'art du portrait. Ceux qui parlent ainsi sont mal informés ; ils ignorent certaines admirables sculptures religieuses qui rivalisent avec les plus belles productions de la statuaire naturaliste de l'ancienne Égypte, témoin cette étonnante statue-portrait, conservée à Nara et antérieure au xe siècle. Nous en

N° 3. — Masque de vieux mendiant.

donnons ici la reproduction d'après la revue japonaise, l'*Okkoua ;* la physionomie, vivante et expressive, traitée par larges plans, rappelle les plus beaux masques du grand maître Démé.

L'usage des masques dans les cérémonies religieuses, affectant le caractère de danses dans les fêtes de la cour et dans les représentations théâtrales, remonte,

N° 4. — Apparition diabolique.

je viens de le dire, à une haute antiquité. Le trésor du temple d'Idzoukou-Shima, si riche en objets d'art de toute sorte, montre encore des masques en bois sculpté et laqué des ixe, xie et xiie siècles. Ces masques primitifs se distinguaient par leur composition étrange, leur style énergique et grandiose ; ils étaient sculptés en bois et recouverts, pour la plupart, d'une toile adhérente peinte et laquée ; ils sortaient tous des ateliers de Nara. Ils servaient, à cette époque, à deux usages principaux : la danse sacrée, *Bougakou*, et la danse de plaisir, *Gouiakou*. Les masques de ces premiers temps sont conservés au Japon avec un soin religieux, comme des objets d'art de la plus grande valeur.

La danse de Nô se substitua, vers la fin du xive siècle, à ces deux danses ; elle devint par excellence la danse offi-

temps le caractère et l'exécution de ceux-ci se modifient; les types s'affinent et ils perdent en grandeur hiératique ce qu'ils gagnent en expression, en variété, en délicatesse de travail; ils évoluent insensiblement vers le rendu plus réel de la vie.

Au commencement du XVIIe siècle cet art était parvenu à son apogée. Un artiste du nom de Démé-Jioman, de la famille des

cielle, la danse de Cour. En elle se fondent, se résument les formes les plus nobles du drame, de la poésie et de la musique. L'emploi des masques y est de rigueur; mais en même

Nos 5, 6, 7.

N° 8. — Petit masque de diable.

Démé, les sculpteurs de masques, s'y est rendu particulièrement célèbre. Les types qu'il a créés sont demeurés classiques, et les œuvres sorties authentiquement de sa main sont de parfaits chefs-d'œuvre, de merveilleuses réalisations de plastique expressive. La sculpture des masques décline assez brusquement; elle disparaît avec la danse de Nô elle-même à la fin du XVIIe siècle.

Aujourd'hui, le retour du parti nationaliste aux anciennes coutumes a remis en honneur les représentations de Nô. Les riches costumes, les masques pré-

N° 9. — Masque de sorcière.

N° 10. — Masque douloureux.

N° 11. — Masque de femme à l'expression pensive et attristée.

N° 12. — Masque de jeune fille dépouillé de son enduit en laque.

cieux sont soigneusement copiés; on exhume avec respect les rites consacrés. Les danses de Nô se composent de récits de poésie accompagnés de chant et de chorégraphie ; ce sont de véritables épopées, entremêlées parfois d'intermèdes comiques. La tradition veut qu'on y prodigue la pompe des costumes et de la mise en scène. Le chant de Nô est toujours grave, les mouvements des danses toujours lents, la figuration très

N° 13. — Masque de jeune fille.

imposante. Tous les étrangers qui ont eu occasion d'assister à une de ces représentations en sont revenus éblouis. Les instruments employés pour accompagner le chant sont au nombre de quatre: le tambour plat (*Taïko*), le tambourin allongé (*Tsouzoumi*), les deux flûtes (*Fouyé*), droite et transversale.

Revenons aux masques employés dans ces représentations. Les types reproduits ici sont empruntés à ma propre collection; ils datent tous des xve, xvie et

N° 14. — Masque de jeune garçon.

N° 15. — Masque de Komati âgée.

N° 16. — Masque de Komati décrépite.

N° 17. — Masque de Komati momifiée.

XVIIe siècles ; plusieurs sont sortis de l'atelier des Démé, et les plus beaux sont signés de Démé-Jioman. J'ai pensé qu'il serait intéressant de mettre sous les yeux des lecteurs du *Monde Moderne* les reproductions de quelques-uns des types principaux, comme des témoignages bien curieux du sens de la vie chez les artistes japonais. Ces masques proviennent d'une collection formée autrefois par un acteur de Nô et conservée

N° 18. — Masque de jeune paysan.

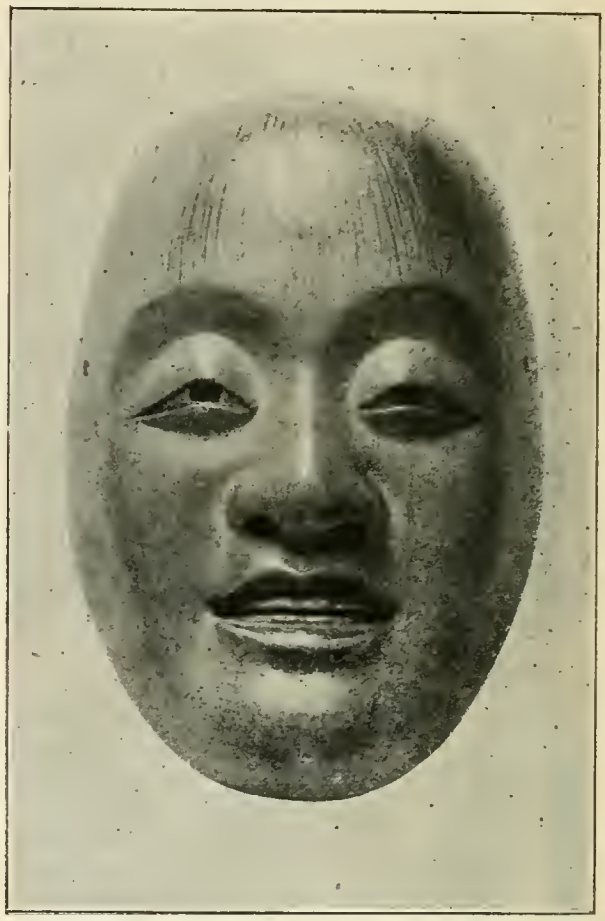
par ses descendants ; ils furent apportés à Paris au lendemain de la révolution de 1868, et j'eus la bonne fortune d'en devenir acquéreur. La source de ces vieux masques est maintenant tarie ; il n'en vient plus en Europe, et le Japon entend garder pieusement ceux qui lui restent. Ils sont soignés par leurs possesseurs comme le sont chez nous les violons de Stradivarius. On les enferme dans des boîtes de laque, on les enveloppe dans des chemises de soie dou-

N° 19. — Masque de buveur de saké.

blées et capitonnées. Et comme le raffinement des Japonais s'étend aux plus petits détails, les soies employées à cet usage sont toujours en harmonie de tons avec les masques eux-mêmes.

Ces masques admirables, quoiqu'ils évoluent autour de certaines expressions consacrées, expriment, avec des nuances d'une variété extraordinaire, les mouvements physionomiques les plus divers. Le rire et la colère, la douleur et la passion sont rendus avec une égale intensité. Et quelle largeur de coup de ciseau, quelle sûreté de main dans ces sculptures, quelle science de modelé !

Ces masques étaient, je l'ai dit, en bois laqué et peint, simulant les couleurs naturelles; la barbe, les sourcils et les cheveux étaient souvent imités avec des crins. Les figures de dieux, de génies ou de diables étaient revêtues de couleurs conventionnelles, le plus ordinairement noires, rouges, vertes ou or. Des trous étaient ménagés à la place des pupilles, de la bouche et des narines. Des cordonnets de soie permettaient d'attacher le masque derrière la tête de l'acteur et le vêtement en dissimulait les bords, de telle sorte qu'à distance l'illusion était complète. Prenez, d'ailleurs, un de ces masques, donnez-le à un Japonais, et



N° 20. — Masque d'homme du peuple, à l'expression niaise.

dites-lui de le mettre sur sa figure en se drapant dans les plis du costume national : vous serez émerveillés, comme je l'ai été maintes fois, de sa réalité humaine. Ajoutez par la pensée l'illusion de la scène, et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer quel instinct de l'effet ont eu ces tailleurs de masques. J'en ai fait moi-même l'expérience. Dans une grande fête costumée, donnée par mon regretté ami Henri Cernuschi dans son magnifique hôtel de l'avenue Vélasquez, j'avais endossé un costume de daïmio et dissimulé mon visage sous un masque rieur, chef-d'œuvre de Démé-

Jioman. Mon ami Hayashi m'accompagnait, déguisé en vieux mendiant, au chef ridé, à la mâchoire branlante. L'effet fut irrésistible. Les deux masques portés en cette circonstance sont reproduits ici sous les n°s 2 et 3. La figure n° 1 me représente sous mon déguisement. Une autre fois, j'avais revêtu un superbe costume de Nô avec un masque diabolique, d'un caractère véritablement effrayant; c'est la figure n° 4. Les figures 5, 6 et 7 représentent, si l'on veut, une pantomime où deux prétendants se disputent une beauté peu accommodante ; c'était une plaisanterie

N° 21. — Masque de guerrier.

que j'organisai, en une autre circonstance, avec trois masques particulièrement expressifs, œuvres également sorties de l'atelier des Démé.

Pour les reproductions qui accompagnent cette brève notice, j'ai choisi naturellement les exemples les plus expressifs. Sous les n°s 8 et 9, on remarquera deux masques, l'un de diable, l'autre de sorcière, de la plus délicate exécution; le temps a fondu leur coloris dans des harmonies très douces qui contrastent délicieusement avec la contraction horrifique de leurs traits. Celui qui vient ensuite (n° 10) exprime d'une façon supérieure la souffrance calme et résignée : il est beau comme une tête de christ, douloureux comme un Mantègne; la sculpture atteint ici au plus grand art. En voici un autre (n° 11) qui représente, si l'on veut, sous les traits d'une femme âgée, la douleur pensive, le recueillement attristé. Plusieurs masques (n°s 12, 13 et 14) nous montreront le prince aux traits juvéniles ou la jeune fille au regard pénétrant, « au sourire de prunier en fleurs » (car ces masques s'adaptaient également aux deux sexes) ; le n° 12 a perdu l'enduit qui le recouvrait, il n'en paraît que plus beau ; on pourrait le comparer à certaines figures

N° 22. — Masque de *Tossi-Toka*, le dieu de la Sagesse et de la Science.

N° 23. — Masque du dieu du Tonnerre.

N° 24. — Masque comique.

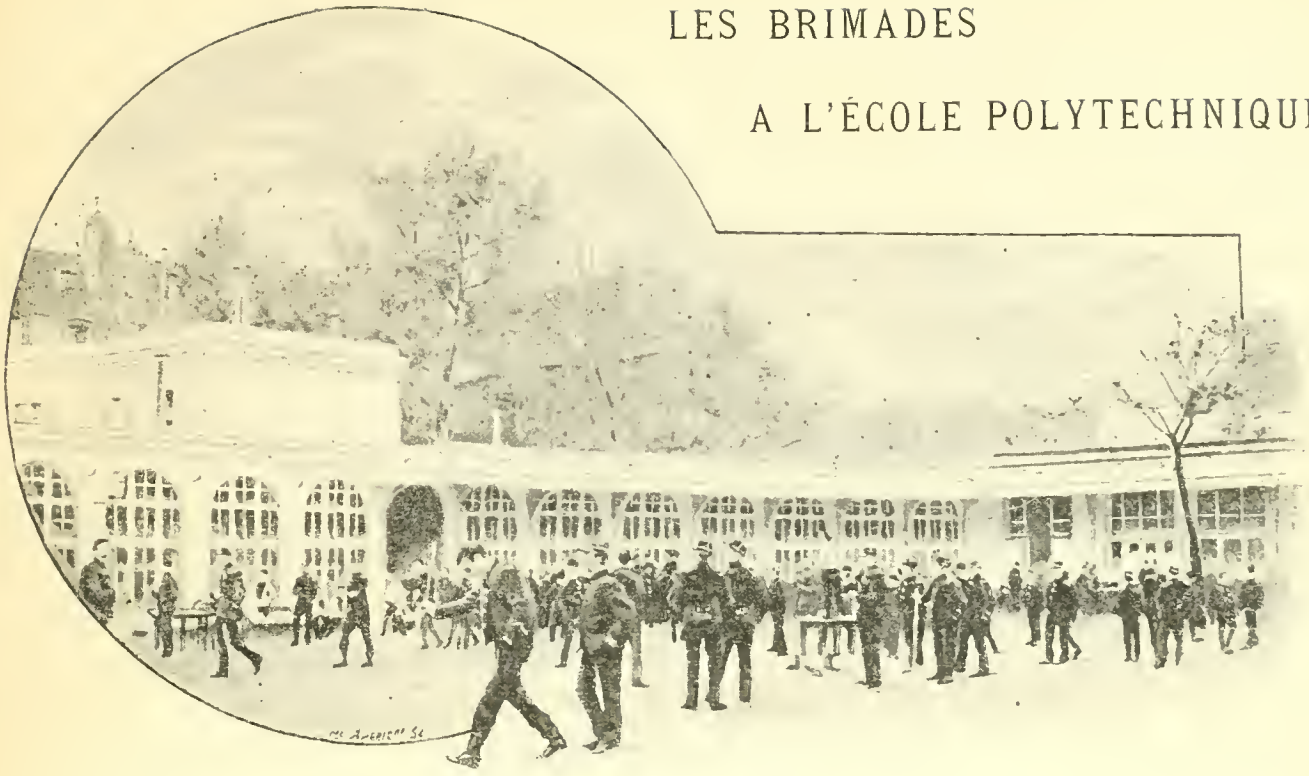
égyptiennes en bois de sycomore. La vieille poétesse Komati, qui mourut de faim et de misère au milieu d'un marais, après avoir été la femme la plus séduisante et la plus enviée du Japon, étale sous nos yeux sa vieillesse hébétée (n° 15), et dans sa décrépitude, les hideurs de son visage décharné, momifié, édenté (n°s 16 et 17). Plus loin (n° 18), c'est le jeune paysan de race autochtone, à l'épiderme cuivré, aux joues en pleine lune; c'est le buveur de saké, « le buveur rouge », au sourire gouailleur, à la franche et communicative gaieté (n° 19); c'est l'homme du peuple, à l'expression niaise, à la paupière lourde (n° 20); c'est le guerrier au masque de fer (n° 21), aux sourcils tombants, aux longues moustaches, aux pommettes gravées de spirales; c'est Tossi-Toka, le dieu de la Sagesse et de la Science, au visage parcheminé, aux rides profondes (n° 22); c'est Kanimali, le dieu du Tonnerre, au regard effrayant, à la lippe farouche (n° 23); c'est enfin, sous le n° 24, un vieil intendant, falot, clignotant, sorte de tshiajin convaincu, grand buveur de thé, abstracteur de quintessence, diseur de riens, coupeur de fils en quatre, un de ces bons optimistes sur lesquels les soucis de l'existence n'ont point prise.

Toutes ces figures, si on les fixe avec attention, sembleront s'animer d'une vie inquiétante, à force de vérité, et si, par la pensée, on y ajoute les artifices de polychromie savante dont les artistes japonais les ont agrémentées, rien, à vrai dire, dans le domaine plastique ne semblera plus expressif et plus vivant. Pour trouver des points de comparaison il faut aller, je crois, jusqu'aux bustes de notre grand Houdon, qui sont, comme chacun sait, la traduction suprême, intégrale et définitive de la vie.

Louis Gonse.

LES BRIMADES

A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE



LA GRANDE COUR

Pour façonner le caractère des jeunes gens devenus du jour au lendemain des polytechniciens, les brimades qu'on leur fait subir à leur entrée à l'École sont-elles utiles, voire même nécessaires, ou, au contraire, ne serait-il pas préférable que leur pratique disparût complètement des mœurs actuelles de nos polytechniciens?

Pour être à même de se faire une opinion à cet égard, il importe évidemment de savoir, entre autres choses, ce que sont ces brimades et quel esprit y préside.

La promotion dont j'eus l'honneur de faire partie fut une des plus brimées parmi celles qui, depuis plus d'un siècle, se succèdent annuellement à l'École polytechnique. Sur mon âme de tout jeune adolescent, très fier de lui, pénétré de fierté par le succès récemment remporté, les brimades firent une profonde impression, impression douloureuse à un amour-propre bien près de pouvoir s'appeler de l'orgueil. Depuis je leur ai été reconnaissant de m'avoir causé cette légère souffrance morale...

Qu'on me permette de revivre impersonnellement cette époque, hélas! déjà vieille de trois lustres. Qu'on me permette de la revivre en y mêlant certaines nouveautés des brimades d'aujourd'hui. Il se dégagera, je crois, de cet ensemble la physionomie nette de ce que sont et de ce qu'ont toujours été les brimades, tant dans leurs manifestations matérielles que dans leur esprit.

Le collégien qui vient de voir figurer son nom à l'*Officiel* parmi ceux des élus à l'École polytechnique se sent grandi de cent coudées. Il était un enfant, il devient subitement un personnage; telle est du moins son opinion. Par leurs félicitations, les premières de ce genre dont il goûte le doux enivrement, ses parents, ses amis l'entretiennent dans cette haute opinion de lui-même.

Arrive le jour radieux où, pour la première fois, il va revêtir cet uniforme que, depuis de longues années, il ne regarde pas sans un profond respect, le jour où, pour la première fois, il sentira une épée pendre à son côté. Ce jour sera

aussi celui où il franchira enfin le seuil de l'École, car l'habillement des nouveaux élèves se fait à l'École même. Les détails un peu terre à terre de cet habillement — rien, en effet, ne ressemble moins à une solennité — lui échapperont, car il nage en plein rêve. N'est-il pas bon qu'à la sortie, dès ses premiers pas sous la livrée radieuse, une innocente brimade, la première également, lui rappelle que, s'il est un phénix, il a du moins bien des égaux, bien des supérieurs aussi ? Des anciens, élèves de l'École comme lui, mais de seconde année, seront là qui l'apostropheront de ce mot irrévérencieux de conscrard, corruption du qualificatif conscrit, que, une année durant, il entendra corner à ses oreilles ; ils se moqueront de sa façon gauche de porter une épée, dans la rigidité de laquelle ses jambes, faute d'habitude, s'accrochent fréquemment, ils s'empareront de son képi, de son beau képi à galons d'or, son orgueil, et, par quelques refoncements bien appliqués, par un habile tour de main, ils le transformeront en une coiffure moins rigide, à l'air moins prétentieux malgré le clinquant de ses galons trop neufs. Puis, correctif à ce qui précède, ils l'emmèneront dans un petit café voisin, de fort mauvaise apparence, mais réservé aux seuls polytechniciens, où, tout en lui prodiguant les conseils, la plupart volontairement et palpablement des plus saugrenus, ils partageront en sa compagnie fruits à l'eau-de-vie et chartreuses de toutes les couleurs.

A la suite de cette première anodine épreuve, le conscrit retournera dans sa famille durant quelques jours, en attendant la date de son internement à l'École.

Le jour de cette rentrée précède un peu celui de la rentrée des anciens. Ceux-ci, ne pouvant faire à leurs nouveaux camarades, dans l'intérieur de l'École, la réception chaleureuse qui leur est due, se contenteront, ce soir-là, de les attendre extérieurement devant les portes. Les conscrits devront passer entre deux haies de leurs anciens qui ne négligeront ni les sarcasmes à l'endroit de leur gaucherie, ni peut-être même de nouvelles bousculades à leurs effets encore trop battant neufs.

Les portes de l'École sont refermées ; voici les conscrards à l'abri de toute brimade jusqu'au moment où, à leur tour, rentreront leurs anciens.

Enfin arrive cette date, un peu redoutée, il faut l'avouer. Ce soir-là, les vraies brimades vont commencer, pour parcourir leur cycle traditionnel jusqu'au jour de leur clôture non moins traditionnelle : le jour de la séance des cotes.

Pour cette séance des cotes, il faut des sujets *à coter*, autrement dit des conscrits présentant quelque particularité de caractère qui mérite d'être signalée ; à chacun de ceux-là un tribunal fantaisiste siégeant en permanence durant la période des brimades délivrera une cote : cote rogne à ceux dont la tournure d'esprit fera prendre en mauvaise part les brimades, cote naïf à celui qui, par la naïveté de ses réponses, aura le plus réjoui les anciens chargés de le questionner, cote pose à l'infortuné qui aura eu le malheur de manifester quelque dédain pour certains enfantillages de tradition à l'École et comme tels dignes d'une vénération de commande, etc.

A tous les anciens en général, et en particulier à certains d'entre eux revêtus de la dignité de « bourreaux », est dévolu le soin de découvrir et d'exploiter les petits travers de leurs nouveaux camarades pour en déduire les conscrits *à coter*. Journellement, devant le tribunal institué à cet effet, sont amenés les sujets découverts. Une parodie de jugement des plus réjouissantes permet à la verve des juges et des bourreaux de s'exercer aux dépens de l'incriminé.

Une des salles qui servent en temps ordinaire aux interrogations a reçu un ameublement complémentaire. Sur une estrade est une longue table flanquée de chaises : là siègent les juges, rappelant par leurs costumes d'une improvisation

hautement fantaisiste les inquisiteurs du moyen âge. Un détail permet d'apprécier cette haute fantaisie du costume des juges ; les cagoules inquisitoriales ont été remplacées par de vulgaires bonnets de coton enfoncés jusqu'au menton, percés de trous en face de la bouche, du nez et des yeux, et bariolés de dessins au carmin ou à l'encre de Chine du plus sanglant ou du plus sombre effet. Autour de l'estrade, la salle est bondée de spectateurs — des anciens pour la plupart — perchés sur des bancs, sur les fortes étagères qui s'accrochent aux murs, sur les appuis des fenêtres. Dans cette salle, tout le monde fume, tout le monde cause à haute voix sur un ton plutôt suraigu, il en résulte un épais nuage de fumée aveuglant et un tumulte assourdissant.

LE MONOME DOS A DOS

Le conscrit accusé apparaît encadré par quatre bourreaux aux costumes encore plus effrayamment comiques que ceux des juges. L'inévitable bonnet de coton formant cagoule les coiffe ; à la main, ils tiennent des débris de queues de billard transformés en masses d'armes, certains portent des haches ou des framées en fer-blanc ; en sautoir, des chaînes, dont les bouts pendent derrière eux sur le sol, traînent avec un bruit de vieille ferraille, leur servent d'écharpe et d'insigne.

L'apparition de ce cortège est saluée par un vacarme terrible, vociférations, cris d'animaux, bruits de toutes sortes ; le conscrit, passé de main en main — la salle est tellement pleine qu'il ne pourrait y pénétrer sans cela — est hissé sur l'estrade.

Après dix bonnes minutes employées à tempêter et à brandir frénétiquement la cloche qui lui sert de sonnette, le président du tribunal parvient enfin à obtenir un silence relatif. Alors, les questions les plus ahurissantes, les plus imprévues, les plus absurdes accablent le malheureux conscrit, dont on attend à peine la fin des réponses pour le huer en contrefaisant ses gestes et sa voix.

Si le conscrit a le malheur de prendre ces plaisanteries au tragique ou de s'en montrer intimidé, son interrogatoire sera nécessairement fort long ; si, au contraire, il fait preuve de bonne humeur, au bout de quelques instants la liberté lui sera rendue et l'on ne retiendra point son nom pour constituer un des sujets de la future séance des cotes.

Pendant que ces choses se passent dans un huis clos auquel seuls sont admis les polytechniciens, dans la grande cour se succèdent les brimades pittoresques de vieille ou de récente tradition.

Ce sont d'abord les courses, steeple-chases étranges dont les obstacles sont des tables, des bancs et des queues de billard — les queues de billard jouent, ainsi qu'on le voit, un rôle prépondérant comme matériel de brimade.

En second lieu, on réunit les conscrits à la tournure la plus gauche, à la taille

la plus dissemblable ; nains et géants sont placés sur un seul rang ; entre les mains de chacun d'eux on met un instrument quelconque, et au commandement, des commandements de circonstance à l'allure la plus bizarre, ils doivent faire l'exercice ou plutôt exécuter une parodie de l'exercice militaire dont ultérieurement l'enseignement leur sera donné dans cette même cour.

Alternant avec les brimades de toutes sortes et ayant sur certaines d'entre elles l'avantage de ne demander aucune préparation, les monômes se dérouleront ensuite à travers la grande cour, les petites cours et les corridors. Par leurs longs serpents, dont les anneaux comprendront anciens et conscrits, ils affirmeront la solidarité, l'esprit de camaraderie des polytechniciens.

On sait ce qu'est un monôme, longue théorie de jeunes gens emboîtant le pas les uns derrière les autres, chacun ayant une main posée sur l'épaule de celui qui le précède. Tel est le monôme ordinaire. Mais de combien de variétés n'est pas susceptible cette promenade un par un ! Sans s'étendre sur les formes diverses et compliquées que par ses enroulements peut revêtir le long serpent formé de trois ou quatre cents jeunes gens en file indienne, on peut citer une de ces variétés de brimade, le monôme dos à dos : deux à deux les conscrits sont attachés par des cordes, et la procession effectue son parcours, ses enroulements, avec cette étrange constitution. La brimade, est-il besoin de le spécifier, consiste en ce que la moitié des figurants sont contraints de marcher à reculons, tiraillés par leur compagnon d'attache ; brimade bien anodine, on l'avouera, mais d'un effet souvent comique par les situations imprévues qu'elle amène au cours des figures décrites par le long serpent.

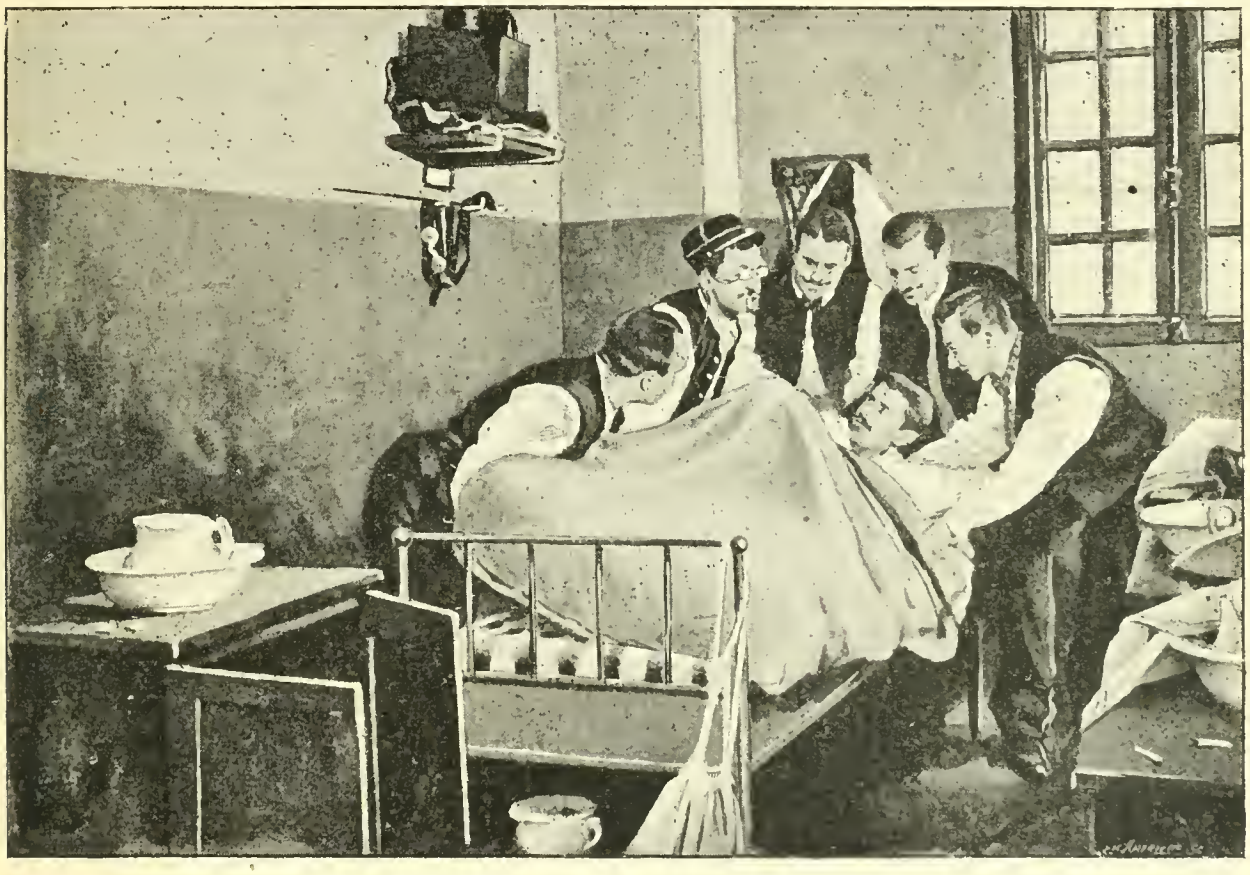
LE MONÔME DU CODE X

Plus compliqués comme préparatifs sont les monômes ou processions du

code X et du sultan. Le code X est le code des traditions écrites de l'École; il règle, d'une façon d'ailleurs assez élastique, les relations d'anciens à conscrits et celles des élèves avec l'administration de l'École. Bien que le code X n'ait absolument rien d'officiel, il est respecté d'un accord tacite et sert bien effectivement de base à ces diverses relations.

Toute procession se faisant à la suite d'un personnage ou d'un emblème, le code X peut donner lieu à une procession. Sans doute par analogie avec les Tables de la loi de l'Ancien Testament, qui elles aussi étaient un code, des tables, celles que l'administration met à la disposition des élèves pour travailler, sont portées processionnellement autour de la cour à l'occasion du monôme du code X. Chargées sur les épaules de quatre conscrits, leurs pieds maintenus entre les mains des porteurs, elles servent de dais, chacune, à un ancien. Pour plus de pittoresque dans l'ensemble, peut-être aussi par une allusion discrète à l'esprit subversif de certains articles du code X, les figurants de cette étrange procession ont retourné leurs vestes et les ont ensuite revêtues la doublure en dehors.

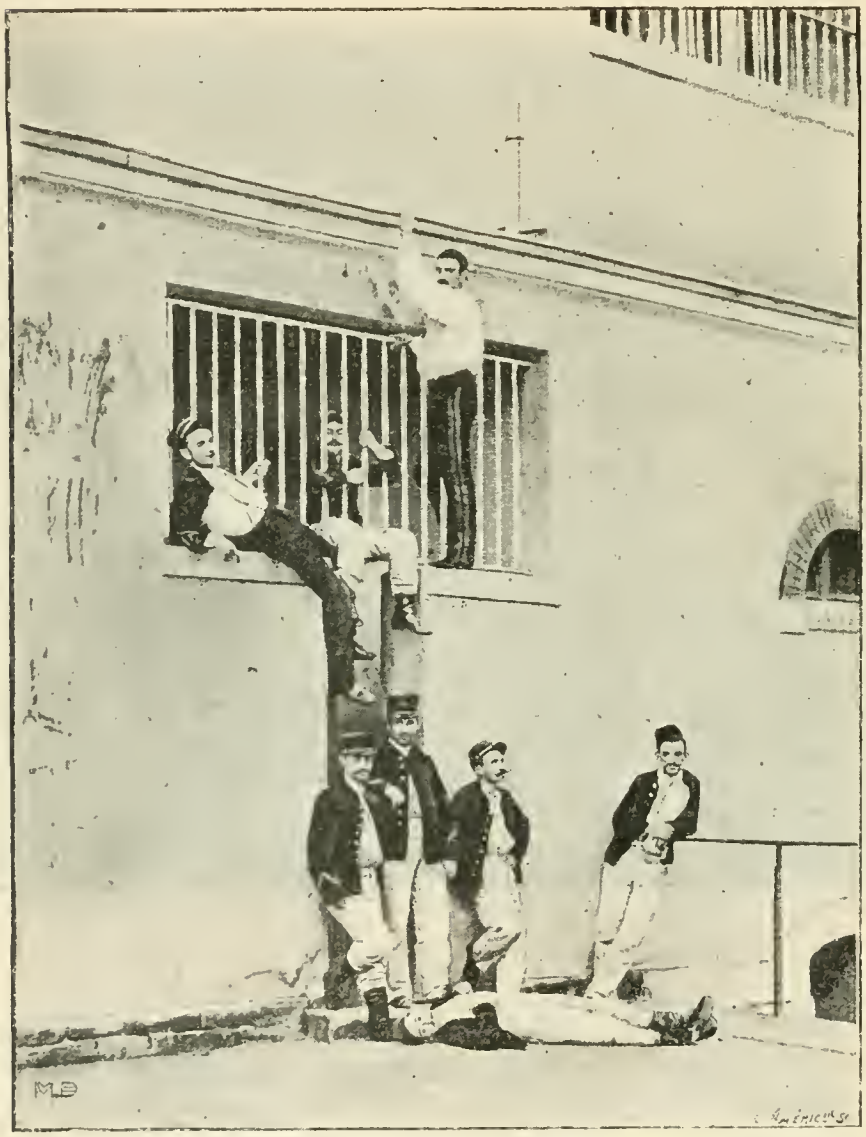
Le monôme du sultan est plus compliqué dans ses préparatifs, mais il ne nécessite, lui non plus, aucune dépense, car le matériel de couchage fait tous les frais des déguisements. Un traversin roulé autour de la tête constitue le turban du conscrit devenu momentanément disciple fervent de Mahomet, une couverture jetée sur ses épaules lui tient lieu de burnous. Le monôme se déroule gravement dans la cour, tandis que cent gosiers chantent la gloire d'Allah et de son prophète avec les intonations volontairement les plus discordantes que l'on puisse imaginer. Après mille circuits, les conducteurs du monôme l'amènent à former un cercle



BABUTAGE D'UN COCON

parfait. Alors, à un signal donné, chacun faisant face au centre se prosterne, et il est du plus comique effet de voir ces traversins et ces couvertures passer par toutes les phases de la si démonstrative prière de l'Islam.

Le menu de l'École doit, lui aussi, faire partie des traditions, car d'une semaine à l'autre il se répète avec une invariabilité absolue. Il est un jour de la semaine où, immanquablement, les élèves sont assurés d'avoir à manger des pommes de terre frites, un autre jour ils sont certains qu'une basse-cour sera égorgée à leur intention, car des poulets figureront le soir sur leurs tables.



DEVANT L'OBJECTIF DU PHOTOGRAPHE

Durant la première semaine de leur séjour à l'École, les conscrits peuvent également être sûrs que leurs anciens leur feront manger, à jour dit, beaucoup plus de pommes de terre frites qu'ils ne le désireraient et que, d'autre part, par compensation probablement, ces mêmes anciens les sèvreront totalement de poulets.

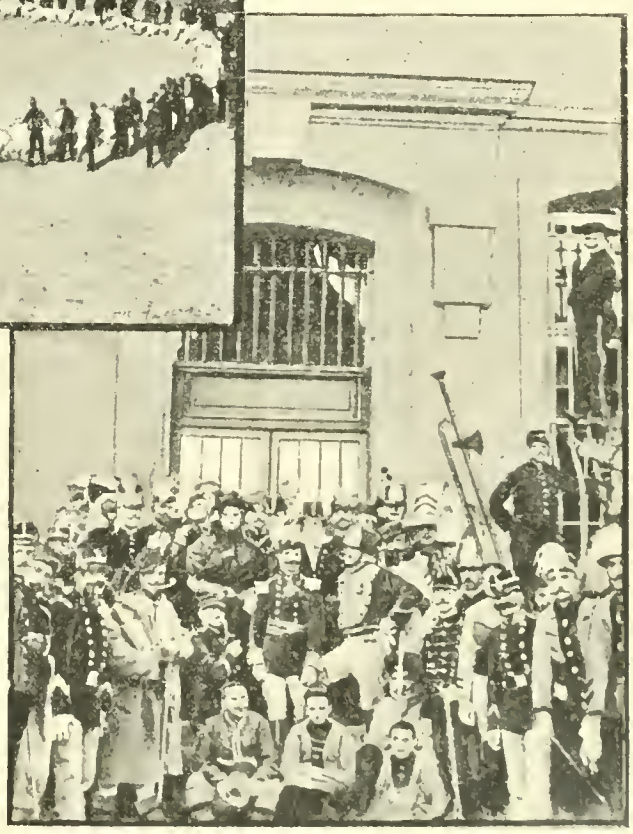
La grande récréation de l'après-midi suit immédiatement le déjeuner le jour des frites — traduisez, d'argot de polytechnicien en langage ordinaire, le jour où l'administration donne à manger des pommes de terre frites, — le jour des frites donc, les anciens précipitent leur repas, ils mettent de côté à l'intention de leurs conscrits une partie des pommes de terre délivrées par les cuisines. N'ayant pas d'autre ustensile à leur disposition pour les transporter, ils les placent dans leur képi, puis se rendent ainsi approvisionnés devant les portes par où tout à l'heure les conscrits sortiront des réfectoires. Et quand ceux-ci sortent, aimablement ils les bourrent de ces pommes de terre, assez désagréables à manger en ce moment, il faut bien l'avouer, puisque d'une part elles sont froides, et que d'autre part, dans le but probablement de les rendre plus digestibles, certains de ces pères nourriciers d'un nouveau genre les ont fortement saupoudrées de sel et de poivre.

Les poulets servis, si mes souvenirs sont exacts, le jeudi soir, sont comme tous les autres mets roulés des cuisines aux réfectoires sur de petits chariots. Ce soir-là les anciens s'embusquent sur leur passage et s'en emparent. Les conscrits, privés du plat de résistance de leur dîner, en seraient réduits à serrer la boucle de leur ceinture, si l'administration prévoyante, sachant par tradition quel sort est réservé à ses volailles, ne faisait préparer un autre plat de viande à l'intention des jeunes élèves.

ALLAH EST GRAND!

Après le dîner on monte directement aux dortoirs, dénommés en langage administratif casernements et en l'argot des élèves, par abréviation : caserts. Là les élèves dorment à raison de huit ou dix par chambre ; l'ameublement se compose pour chacun d'un lit en fer ayant à la tête une étagère et au pied une armoire basse, sorte de commode-toilette. Il est fort difficile aux anciens de pénétrer dans le quartier qui sert de casernement aux conscrits, et dont les séparent de puissantes grilles en fer ; cependant certains d'entre eux parviennent parfois à s'y faufiler. Ils en profitent pour « bahuter » lesdits caserts, c'est-à-dire y mettre tout sens dessus dessous, le verbe bahuter exprimant, d'après le dictionnaire d'argot de l'École, l'action de transformer un ensemble de choses trop symétriques et trop bien rangées en un ensemble présentant à un plus haut point un aspect artistique, et, suivant une phrase célèbre, un beau désordre est souvent un effet de l'art.

Placer dans l'armoire d'un conscrit des objets d'habillement appartenant à son camarade d'une autre corpulence et réciproquement, de façon à amener de comiques quiproquos ; remplir des bottes de papier ou même d'eau, afin de causer une désagréable surprise à celui qui, pressé, voudra ensuite les enfiler précipitamment ; mettre les lits en portefeuille ou en bascule, de sorte que le dormeur



LES COSTUMES DE LA REVUE

ait quelques ennuis au moment de chercher dans la couchette administrative un repos bien mérité, sont brimades qui se pratiquent à cette occasion.

Mais la brimade par excellence, parmi celles qui s'attaquent aux pièces d'habillement, est la salade de bottes.

Pendant la nuit, alors que les conscrits dorment, d'audacieux anciens pénètrent avec des ruses d'Apache dans leurs casernements et font une rafle générale de toutes les chaussures. Quelle est la stupéfaction de la promotion des conscrits quand, le lendemain matin, au réveil, elle ne trouve plus rien à se mettre aux pieds. Elle cherche de tous côtés, talonnée par le moment prochain de l'appel, et finit par découvrir ses bottes sur les toits, dans des recoins obscurs, en des endroits plus invraisemblables les uns que les autres. Les deux cents paires de bottes réunies à grand'peine, commence un travail devant lequel Hercule lui-même eût reculé, non comme le trouvant au-dessus de ses forces, mais comme défiant toute patience, même celle d'un demi-dieu. Comment au milieu de quatre ou cinq cents bottes, reconnaître celles qui iront à votre pied? Il se produit les interversions les plus comiques; certains conscrits même, moins bien partagés par la nature au point de vue de la pointure qui peut leur convenir, restent incapables d'entrer dans les chaussures qui leur sont échues en partage. Ils devront répondre à l'appel en chaussettes, à leur grand effroi; mais soyez sûrs que l'administration fermera avec indulgence les yeux sur cette irrégularité de tenue cependant flagrante. Enfin bien des courses, des discussions et des inquisitions seront nécessaires pour que chacun parvienne à rentrer par voie d'échanges multiples en possession de son bien.

Chaque casernement porte un numéro qui sert à le désigner, ainsi casert 18 signifie, en langage ordinaire, dortoir n° 18. Il en est de même des salles d'étude où les élèves sont groupés ordinairement huit par huit. Mais salle 25 ne veut pas seulement dire la salle d'étude n° 25, cette expression désigne encore le groupe d'élèves auquel est affecté le local. Une solidarité plus étroite existe entre les cocons ou camarades d'une même salle, car ils travaillent ensemble, et, lorsque se font annuellement les photographies des membres d'une promotion, c'est par groupes constitués des élèves d'une même salle qu'elles sont exécutées. Le groupe, par une tendance d'esprit qui peut se rattacher aux brimades, y figure parfois devant des locaux à affectations peu en rapport avec l'esthétique...

Les brimades prennent fin par une solennité d'une haute signification morale : la séance des cotes.

Devant les deux promotions rassemblées dans un amphithéâtre, les juges revêtus de leur grande tenue, et des plus corrects cette fois, avec simplement une écharpe aux couleurs de la promotion, jaune ou rouge, comme insigne de leurs fonctions, font défiler les conscrits auxquels, soit leur numéro d'entrée, soit la tournure de leur caractère ou toute autre particularité a fait mériter définitivement une cote.

Les bourreaux sont là debout à côté du tribunal, habillés de costumes fantaisistes de l'emploi qu'ils remplissent momentanément. Leur chef, beau discoureur à la taille avantageuse, présente successivement les conscrits cotés et, soit lui, soit le président du tribunal, leur tient un discours, ou d'une gravité comique ou d'une satire extravagante et burlesque suivant la cote dont il s'agit; puis les juges et tout l'attirail de la justice disparaissent, les conscrits « cotés » retournent parmi les assistants, et un spectacle dont les acteurs sont les élèves se déroule sous forme de revue devant les deux promotions.

La séance levée, l'ère des brimades est définitivement close, il n'y a plus ni anciens ni conscrits, il n'y a plus que des polytechniciens, tous camarades sur un pied parfait d'égalité.

Léo Dex.

NOEL A RAMSJOHOLM

C'est l'avant-veille de Noël ; le vieux baron de Silberlang, à Ramsjöholm, est heureux comme un enfant parce que le sien, son fils unique, vient d'arriver pour célébrer la fête avec lui.

— Es-tu certaine, Malvine, que le poêle de notre fils a un bon tirage ?

— Oui, cher Pontus, il fait bien chaud dans sa chambre, je t'en réponds. Nous y avons fait du feu depuis trois jours, nous avons sorti tous les matelas pour leur faire prendre de l'air et de la chaleur.

— La serrure de sa porte va bien ?

— Le serrurier vient de partir ; il a essayé toutes les serrures et Jean a raboté les tiroirs de la commode afin qu'ils glissent plus facilement.

— Tu pourrais bien accrocher dans la chambre de notre garçon la glace de feu tante Christine ; cela lui donnerait un air plus gai.

— Volontiers, cher Pontus ; j'ai aussi mis des rideaux blancs, un cendrier et un porte-allumettes.

C'est ainsi que les parents avaient rivalisé d'ingéniosité depuis quinze jours afin de rendre moelleux le nid de leur fils adoré.

Leur fils était docteur en philosophie. Le vieux baron estimait cette position très peu appropriée à la noblesse de son rang, les jeunes Silberlang ayant, de tout temps, ou bien servi à la garde ou occupé une position dans la chancellerie royale ; quand la fortune des ancêtres avait diminué, ils s'étaient contentés d'un régiment de province, mais jamais il n'y avait eu de savant dans la noble famille. Cependant, puisque leur fils l'avait voulu ainsi...

Jamais il ne leur avait causé de chagrin. Il avait suivi toutes ses classes avec une régularité exemplaire et ne s'était jamais attiré de reproche à l'Université, n'ayant jamais dépassé le crédit accordé. Leur fils n'avait-il donc aucun penchant pour les folies de jeunesse ?

Si fait, mais il aimait trop ses parents pour vouloir leur causer le moindre chagrin !

Voici donc l'avant-veille de Noël, et leur fils vient d'arriver, muni de son diplôme de docteur en philosophie, les joues un peu amaigries, mais avec son sourire franc et affectueux. A peine installé, il est parti pour la chasse, son fusil sur l'épaule, Stella et Waldmann à ses côtés.

— M. le baron est-il rentré ? demande sans cesse le vieux baron en entr'ouvrant la porte de la cuisine.

Il ne parle jamais autrement de son fils, le papa, ayant un certain mépris pour les roturiers, malgré son cœur excellent.

— Allez voir si vous n'apercevez pas M. le docteur au bout de l'allée, Carine, dit la vieille baronne.

Elle préfère donner à son fils ce titre qu'il doit à lui-même, à son intelligence qu'il tient de sa mère !

M. le baron-docteur ne revient toujours pas. Le vieux papa prend une poignée de cigares de sa meilleure boîte et les porte dans la chambre de son fils.

Grand Dieu, quel désordre ! Les vêtements jetés pêle-mêle sur les meubles, et sur le lit le « bonjour » comme on appelait autrefois le pardessus. Malcolm n'a même pas emporté son portefeuille ! Si fait, mais il a laissé traîner quelques papiers dans la poche du pardessus. Quels papiers ? Comment, papa Silberlang, tu n'as pas honte de fouiller les poches de ton fils ? Il le fait, pourtant, tout en ayant conscience d'agir comme un malfaiteur ; impossible d'y résister, tout ce qui concerne son fils a de l'importance pour lui.

Une lettre de femme ? Vraiment ? Malcolm n'est donc pas aussi niais, aussi timide qu'il paraît ! Et quelle longueur, neuf pages et demie ! Cela ne peut être une liaison ordinaire !

Le vieux baron fronce les sourcils et lit :

« Mon adoré Malcolm,

« Comment vous dire, avec quelle joie j'attends le retour de mon cher docteur ! Merci mille et mille fois de ta bonne lettre ! Hélas ! je tremble en pensant que tu vas tout révéler à ton père ! Le vieux baron a un cœur d'or, mais tu avoues toi-même que tu redoutes son emportement. Je ne m'en étonne pas, je suis si peu de chose en comparaison avec toi, mon cher et savant Malcolm ! Pardonne-moi si je te dis que je me sens horriblement humiliée par la pensée que tu devras implorer, mendier mon accueil dans ta noble famille !

« Parfois je suis tellement désespérée que je forme le projet de renoncer à tout plutôt que de m'exposer à une humiliation pareille ; je pense à me séparer de toi, à vivre seule et malheureuse comme on lit dans les romans. Mais je ne pourrais jamais le faire, mon Malcolm, l'idée seule d'un pareil sacrifice me fait souffrir comme si des milliers de poignards s'enfonçaient dans mon cœur. Cependant, si du moins nous tardions encore un peu de notre aveu, si tu consentais à ne pas choisir justement le jour de Noël... »

— Je ne puis lire jusqu'au bout un galimatias pareil ! Et si mon fils me surprenait à cet exercice ? Comment s'appelle cette personne ? « Ta fidèle Marie qui t'aimera éternellement ? » Je n'en suis pas plus avancé. C'est sans doute du côté de cette Marie qu'il a dirigé « sa chasse ». L'enveloppe ? Hem... le timbre de notre localité...

Le vieux baron tombe comme la foudre dans le salon de sa femme :

— Malvine, Malvine !

— Me voici, cher Pontus.

— Connais-tu dans ces parages une femme qui s'appelle Marie ?

— Eh oui, Marie Seebuder qui vient pour la lessive, Marie...

— Que tu es stupide ! Je demande si tu connais une jeune fille, jolie ?

— A quoi penses-tu Pontus ? Il y a le forgeron dont la fille s'appelle Marie, elle n'est pas mal ; il y a...

— Bon Dieu, Malvine, tu ne comprends donc pas ? Je parle d'une Marie qui a pu séduire notre fils, nous le ravir ! s'écrie le baron exaspéré, arpentant la chambre avec des pas saccadés qui font trembler toutes les bougies et tous les bibelots de l'arbre de Noël.

La vieille baronne ne comprend toujours pas bien. Mais, après avoir dit à la bonne de ne pas la déranger et avoir suivi son mari dans son bureau où celui-ci lui explique de nouveau l'affaire, elle répond que celle qui a séduit le cœur de Malcolm ne peut être une autre que la Marie du cornette Alm. Marie est une jeune fille charmante et bien élevée, mais son père, hélas, n'est que cornette en retraite et sa mère jadis vendait des bonbons.

Le baron se couvre la figure et se lamente.

— Hélas ! Malvine ! Pourquoi notre cher enfant, notre fils unique nous cause-t-il un tel chagrin ? Et le cornette Alm, un si brave homme que j'ai eu dans ma propre compagnie, comment peut-il avoir pour fille un serpent pareil ? Toute cette histoire avec Malcolm n'a pu se passer qu'après sa retraite ?

— Calme-toi, Pontus ; tu sais bien, il ne faut pas prendre au sérieux les affections de jeunesse ! Je prendrai Malcolm à part après la fête. Ne troublons pas ces beaux jours par des inquiétudes sans fond.

— Dieu veuille que tu le ramènes à la raison !

— Oui, Dieu le veuille ! Cependant si mon fils pouvait renoncer à la jeune fille après lui avoir fait toutes sortes de protestations et de promesses, — mille tonnerres ! — vraiment, je ne pourrais plus l'estimer !

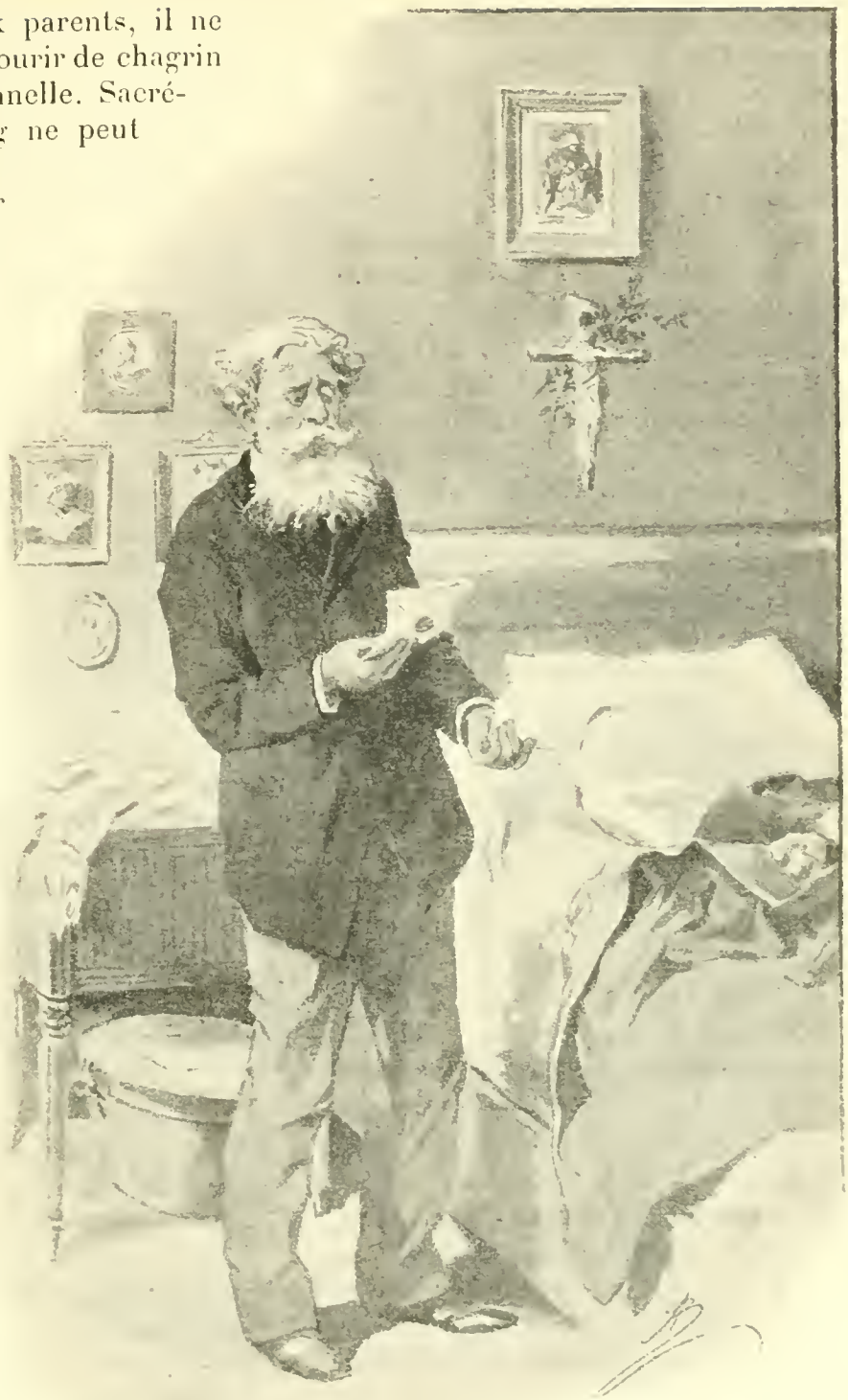
— Tu perds la tête, Pontus ! Voudrais-tu que notre propre fils épousât la fille d'un cornette ?

— Tu as raison, il ne saurait oublier les traditions de sa famille, les devoirs

envers ses pauvres vieux parents, il ne voudrait pas les faire mourir de chagrin en épousant cette péronnelle. Sacrédié ! un vrai Silberlang ne peut faire cela !

— Mais, Pontus, pour l'amour du ciel, dis-moi ce que doit faire un vrai Silberlang?

— Tais-toi, Malvine ; tu me rendras fou ! s'écria le baron en quittant précipitamment sa chambre.



La douce harmonie de Ramsjöholm était troublée. La baronne, tout en continuant ses préparatifs de la fête, se plaignit d'avoir pris froid pour excuser ses larmes dès que son mari la surprit. Le baron se montra maussade, grincheux quand il parla à son fils, et lui raconta longuement les vieilleshistoires bien connues du page Silber, qui, pour avoir sauvé la vie du roi, avait été autorisé à prendre le titre du baron de Silberlang. Il lui rappela la bravoure du major de Silberlang, le seul survivant de tout un bataillon ; du Silberlang retenu prisonnier en Sibérie, et de celui qui avait eu l'honneur de conduire le cheval du roi Gustave le jour de son couronnement. Tous avaient tenu à faire honneur à leur rang, à relever l'éclat de leur famille.

— Et cet autre Silberlang, à qui je dois tout, ma vie, mon éducation, ma foi, mon honneur, ajouta Malcolm ému, en se jetant dans les bras de son père et en le regardant de ses bons yeux fidèles.

— Ta, ta, ta, un pauvre vieux comme moi, on l'abandonne pour la première

nymphe ou sorcière qu'on rencontre sur son chemin, grommela le vieux baron en se détachant de l'étreinte ; sa voix trembla.

Le jeune baron soupira, ses yeux se voilèrent ; il remonta à sa chambre et regarda longuement une charmante figure entourée d'une auréole de cheveux blonds qu'il embrassa tendrement.

Au lendemain, la veille de Noël, le vieux baron se rendit dans la matinée chez son vieil ami, le préposé au cadastre, et lui adressa mille questions sur sa pupille, la fille du cornette Alm. Le préposé ne put rien comprendre à l'intérêt particulier qu'il lui témoigna et se dit qu'elle devait avoir commis quelque grave maladresse, puisque, à chaque parole élogieuse qu'il faisait entendre sur son compte, le vieux baron fronçait les sourcils et frappait la terre de sa canne.

Après dîner, papa et maman eurent un long entretien secret dans la pièce la plus reculée ; puis, quand les rideaux furent baissés et les lampes allumées, la situation se détendit, et un certain air de fête se répandit autour de la petite table. L'ange de Noël semblait avoir chassé toutes les mauvaises pensées avec ses ailes blanches ; le vieux baron seul montrait quelque inquiétude, allant fréquemment à la fenêtre pour écarter les rideaux et regarder dans la cour.

Soudain, les grelots d'un traîneau retentirent, des pas pesants sonnèrent sous le péristyle et un grand vieillard, décoré de la médaille militaire, fit son entrée au salon, accompagné d'une blonde jeune fille, image de candeur.

La baronne rougit, le jeune baron s'appuya contre le dossier du canapé ; son cœur battit violemment.

Le vieux baron, souhaitant la bienvenue à ses hôtes, leur tendit la main et les conduisit vers le petit groupe, près du canapé, en disant :

— Ma femme, M. le cornette Alm... Mon fils, Mlle Alm... Hem ! tu connais Mlle Alm, Malcolm ?... M. Alm, mon vieux camarade de guerre, est veuf ; il aurait dû passer seul avec sa fille cette belle fête de Noël ; j'ai pris la liberté de les inviter, afin que nous soyons moins seuls aussi.

Les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent, se demandant mutuellement : « Que signifie tout ceci ? Tu as tout avoué ! » Les yeux du jeune homme disaient : « Je t'adore » ; ceux de la jeune fille répondaient : « Tu es tout pour moi dans ce monde ! » Mais, durant tout ce temps, le jeune baron et Mlle Marie se tenaient à dix lieues de distance, et la baronne dut seule faire les frais de la conversation. Elle était très affable, et, toutes les fois que M. Alm voulut témoigner son assentiment à ce qu'elle disait, il se redressait et saluait comme devant son commandant.

Le vieux baron avait perdu son assurance première ; il semblait inquiet, distrait ; il arpentait la chambre comme pour en mesurer les pas, la sueur lui perlait au front. A tout moment il leva son verre, trinqua avec le cornette, ou bien il offrit la coupe aux fruits à Mlle Marie. A la fin, s'avançant majestueusement jusqu'à deux pas de M. Alm, il lui dit :

— Monsieur le cornette... je viens en toute cérémonie... Cependant, nous sommes de vieux amis ; hem ! je veux dire qu'au régiment nous avons toujours eu les meilleures relations. Je viens donc, monsieur le cornette... mille tonnerres ! voulez-vous de mon fils ? C'est-à-dire, monsieur le cornette Alm, je vous prie de me permettre de demander pour mon fils, le baron Adolphe-Christian-Malcolm Silberlang, la main de votre charmante fille, Mlle Marie Alm. Ouf !...

Un jour, le baron avait vu une bombe éclater à ses pieds : il était alors jeune et fort ; maintenant qu'il était vieux, l'émotion de sa demande en mariage lui causa plus de trouble que la bombe d'autrefois. Il se redressa, ne pouvant plus proférer une parole ; personne, d'ailleurs, n'en demandait davantage.

Le jeune baron serra son père dans ses bras, au risque de l'étouffer, et balbutia :

— Pour ce moment bienheureux, mon père, je vous bénirai jusqu'à mon dernier souffle.

Des larmes abondantes coulèrent le long des joues roses de Marie. Toute crainte était dissipée maintenant; elle pouvait témoigner sans honte l'affection qu'elle avait pour son cher Malcolm.

— Embrasse-la donc, mon fils ! Ce ne sera pas la première fois, mille tonnerres ! si tu es un vrai Silberlang !

Dominant son émotion paternelle, le vieux cornette Alm prit la main du jeune Malcolm et lui dit avec dignité, car, lorsqu'il s'agissait du bonheur de sa fille unique, il se sentait l'égal d'un roi :

— Vous croyez sans doute faire grand honneur au vieux Alm, et vous n'avez pas tort ; je vous remercie de tout cœur, car ma fille aura pour mari un homme d'honneur que j'ai appris à aimer et à connaître. Cela vaut mieux que votre titre de baron et toute votre seigneurie de Ramsjöholm... Et vous, monsieur et madame, ne croyez pas que ma fille aurait donné son jeune cœur au premier baron venu. Je m'exprime mal, sans

doute, mais je n'en suis pas moins flatté de l'honneur que vous nous faites, et j'accepte avec reconnaissance la main de votre fils pour ma fille Marie, monsieur le baron.

La baronne ayant reçu sa juste part de remerciements et de baisers, on procéda à la distribution des cadeaux de Noël. Les domestiques, tous réunis sous l'arbre, témoignèrent par leurs figures épanouies la joie qu'ils éprouvaient et la reconnaissance que leur inspiraient les dons multiples que la baronne avait choisis pour eux.

Marie, dans sa beauté printanière, rehaussée par sa joie débordante, appuya sa blonde tête sur les épaules de son fiancé, qui contempla les petites bougies de l'arbre de Noël, réflétées dans les yeux de sa bien-aimée.

Sans doute, le vieux Silberlang, qui avait conduit le cheval du roi lors de son couronnement, avait l'œil sévère en regardant du haut du mur le jeune couple devant lui ; mais la faute en était au peintre, car il n'aurait pas été un vrai Silberlang s'il n'avait trouvé plaisir à regarder ce beau couple dans sa grâce juvénile.

La baronne, embrassant Marie sur les deux joues, lui dit amicalement :

— La future maîtresse de Ramsjöholm veut-elle bien nous offrir une tasse de thé ?

De l'autre côté de l'arbre, le vieux baron, contemplant le visage frais de sa bru, s'avoua à sa honte qu'il n'avait aucun regret du sacrifice qu'il croyait faire en l'accueillant dans sa noble famille. Il se rendit compte que la fille de son cornette, la petite demoiselle Alm, était sur le point de prendre d'assaut son vieux cœur de soldat et de s'y installer pour la vie. Il eut une joie immense, tout à fait indigne des devoirs envers ses nobles ancêtres, à contempler le bonheur des jeunes fiancés. Son verre de punch à la main, il s'approcha de sa femme pour l'engager à trinquer avec lui à leur prospérité, en lui disant tout bas :

— Au fait, Malvine, ce n'est pas la faute à cette jeune fille de s'appeler Alm tout court. Ces deux-là nous donneront tout de même de vrais Silberlang !

ALFRED DE HEDENSTJERNA.

Traduction de H. HEINECKE.

Alfred de Hedenstjerna est un auteur suédois de beaucoup de talent dont les œuvres ne sont guère connues en France. Les mœurs des petits, des humbles, leurs travers et leurs ridicules aussi bien que leur honnêteté inviolable, c'est là ce qui paraît avoir le plus d'attrait pour cet auteur fécond. Son réalisme très prononcé ne manque ni de charme, ni de sentiment poétique.

La nouvelle que nous venons de publier est tirée d'un volume intitulé *Allerlei Leute*, recueil de scènes très courtes qui se recommandent par leur tournure originale. Ces histoires naïves et simples sont contées avec une grande vivacité de style et avec une bonhomie des plus touchantes. On y fait connaissance avec « toutes sortes de gens », depuis le bouillant baron de Silberlang, entiché de sa noblesse, jusqu'au maître d'hôtel qui fait des *extra* tous les soirs afin de donner à son fils le bien-être que comporte sa position de conseiller d'Etat. Et le fidèle Borkmann, qui rachète de ses économies la propriété de ses maîtres ruinés, afin que celle qu'il a aimée en secret toute sa vie puisse y mourir tranquillement.

Nous trouvons le même plaisir à la lecture des romans de longue haleine, bien que son amour de la vérité entraîne quelquefois l'auteur à s'étendre sur des détails que nous réprouverions comme vulgaires en France. Nous mentionnerons surtout : *Le Pasteur de Grisling*, un pur chef-d'œuvre, *les Pensionnaires de Mme Westberger*, *le Testament de Jonas Dürmann*, *le Foyer conquis*, *le Seigneur de Halleborg*, etc.

Après avoir fait son droit, M. de Hedenstjerna s'enrôla presque aussitôt dans le journalisme ; il est aujourd'hui rédacteur en chef et propriétaire du journal les *Smalandsposten*, qui paraît à Wegio, en Suède.

H. H.

Le Monde Moderne a donné le portrait d'Alfred de Hedenstjerna dans son numéro d'août 1898.

L'ARTISAN DE LA SOIE

Historique. — Aucun travail matériel n'offre au même degré que l'élevage des vers à soie un si remarquable exemple de la puissance de l'industrie en tant que créatrice de richesses: quelques semaines à peine suffisent, en effet, pour suivre et diriger le minuscule fabricant de cet incomparable textile dans les diverses et merveilleuses transformations qu'il présente de son éclosion à sa mort et pour faire de ses précieuses dépouilles une des sources les plus considérables de la fortune publique; mais, si le temps de l'élaboration de la soie est de peu de durée, les soins à prendre pour la mener à bien sont délicats et infinis.

L'éducation des vers à soie est une industrie agricole, qui s'exerce concurremment avec les autres travaux dans une infinité de petites fermes. On peut dire que, pour la plupart de nos cent soixante mille éleveurs français, elle remplit l'intervalle entre deux périodes d'intense activité.

Toutefois l'art d'élever ce ver et de dévider les fils de son cocon, qui par la science créatrice et le goût élégant de la manufacture française est devenu pour notre pays un instrument de fortune autant que de gloire, a été, tout d'abord, contrarié par des résistances sans nombre. Déjà vingt-sept siècles avant Jésus-Christ les souverains chinois, initiateurs de cet art, s'efforcèrent d'en étouffer le secret par les lois les plus cruelles. Ce n'est que bien des siècles plus tard, et par des larcins successifs, que ce secret fut colporté d'abord au Khatan, puis au Japon, dans la Bactriane, dans l'Inde et enfin dans l'empire grec.

Dans chaque côté de l'Orient, plus tard dans chaque État de l'Occident, l'industrie de la soie fut gardée avec une farouche jalousie; l'Italie qui l'avait dérobée aux Grecs et aux Arabes n'a pas été la moins ardente à faire évanouir toute entreprise qui la menaçait, et on sait que nos voisins furent les maîtres triomphants dans l'art de la soie jusqu'à la seconde moitié du xve siècle.

Mais en ce moment un de nos rois, politique avisé, Louis XI, impatient de relever un art qui, chez nous, n'était qu'un métier étroit, obscur, oublié, exercé par les *trahaudiers* du Midi et les pauvres *tissultiers* ou *velutiers* de Lyon, tira résolument d'Italie des maîtres, des ouvriers et des engins.

Deux siècles plus tard la France ne se passait pas seulement des manufactures italiennes, mais elle acquérait aussi sur cette industrie une prépondérance indiscutable qu'elle a gardée jusqu'aujourd'hui et qui lui vaut, en ce moment, le privilège de répandre sur son territoire et sur tous les points du globe pour plus de 600 millions de francs d'étoffes de soie.

* * *

L'œuf. — Guérin-Meneville, faisant allusion à la date si reculée de sa domesticité, appela le ver à soie « le chien des insectes ». Il est juste d'observer que le long asservissement pesa beaucoup plus sur ce lépidoptère que sur l'ami de l'homme, et finit même par lui enlever une grande partie de sa force, de sa volonté et de son adresse. En effet, le papillon du ver à soie, qui a dû avoir, en état sauvage, un vol assez puissant, ne peut plus se tenir en plein air, sur les feuilles inclinées et mobiles du mûrier agité par le vent. Il n'a plus la possibilité de se dérober à l'ardeur du soleil et aux attaques de ses ennemis. La femelle, toujours immobile, semble ignorer qu'elle a des ailes. Le mâle ne vole plus; il volette autour de sa compagne sans quitter le plancher.

Pendant le courant du mois de juillet la femelle de nos races européennes

LES DIVERS AGES DE LA LARVE

pond un certain nombre d'œufs, auxquels leur ressemblance avec les semences végétales a fait donner le singulier nom de *graines*. Observés de près, ces œufs présentent un vernis gommeux qui laisse transparaître leur couleur jaune pâle. Quoique tout petits et extrêmement légers, ils absorbent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique; en un mot ils respirent comme des êtres vivants et exigent, par cela même, des soins tout spéciaux. C'est pourquoi les éleveurs, tout de suite après la ponte, pendent au plafond d'une chambre bien aérée et exposée au nord les toiles sur lesquelles les œufs sont attachés grâce à leur enveloppe cireuse.

Les graines peuvent rester suspendues de cette façon jusqu'au moment où les froids de l'hiver viennent modérer leur activité respiratoire en les engourdissant. Et alors c'est une sorte de sommeil pendant lequel elles restent indifférentes aux chocs, au manque d'air, à l'humidité et même au froid le plus intense. Quoique, en effet, elles s'accommodent particulièrement d'une température voisine de zéro, elles supportent sans inconvénient, 18, 20 et même 30 degrés au-dessous.

On dirait que l'œuf a besoin de cette sensation de froid, qui l'assoupit, pour mieux recueillir ses forces et conserver l'énergie qu'il dépensera plus tard aux premiers souffles de la bonne saison. Mais comme ces souffles, parfois prématurés, pourraient tirer les œufs de leur sommeil avant que la période des froids fût expirée, l'éleveur a tout intérêt à prolonger le plus possible la période d'*hivernation*. Aujourd'hui, cela est rendu facile grâce à des appareils spéciaux, désignés sous le nom d'*hivernatrices*, qui se chargent de procurer à domicile un froid artificiel permanent et dispensent les sériciculteurs d'envoyer, comme autrefois, leurs semences dans des stations hivernales situées à des altitudes élevées.

Les premières chaleurs du printemps

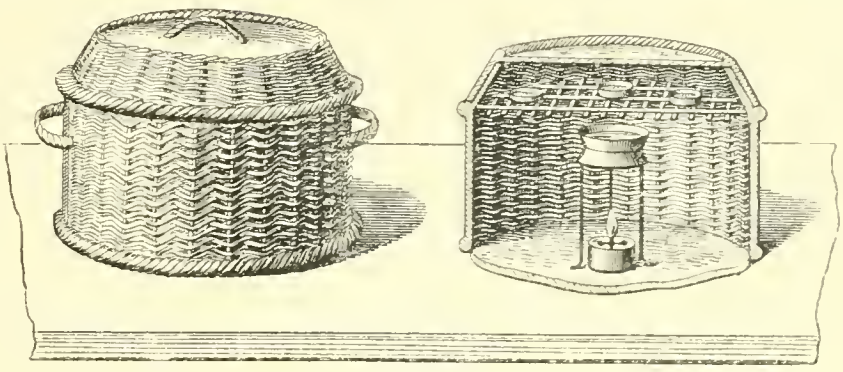
excitent le travail des cellules de l'œuf et activent l'évolution de l'embryon. Celui-ci, ébauché jusqu'alors sous forme d'un demi-cercle à peine visible à la loupe, se différencie de plus en plus aux dépens du contenu de la graine, absorbe peu à peu toute cette provision semi-fluide et se transforme en une bandelette qui bientôt, devenue larve, quittera la coque blanche où elle était emprisonnée.

Pour provoquer ce développement, on a recours à la chaleur artificielle. Au temps de la *couvée au nouet*, qui n'est pas encore passé pour tout le monde, les graines trouvaient cette chaleur sous les vêtements des femmes ou dans des lits bien bassinés. Aujourd'hui les petits éleveurs emploient des *couveuses*, minuscules appareils en cuivre ou en osier, dans l'intérieur desquels les graines trouvent une température convenable — de 15 à 20 degrés — grâce à la lente évaporation de l'eau d'une capsule chauffée par une lampe à alcool. Dans les éducations importantes, on affecte à l'incubation des compartiments spéciaux, appelés *chambres d'éclosion*, chauffés par des calorifères.

En général, on s'arrange pour que l'éclosion ait lieu à l'époque où les mûriers ont développé leurs premières feuilles, afin que les jeunes vers trouvent une pâture appropriée à leur âge ; dans les Cévennes, cette époque coïncide avec la seconde moitié du mois d'avril.

* * *

Le ver. — Vers le onzième jour d'incubation la graine commence à changer de couleur. Sa teinte lilas se fane et fait place à une nuance blanchâtre : c'est le moment d'élever la température à 22 degrés. Trois jours après la coque béante livre passage à un infime animal vermiculaire d'un beau noir, luisant comme du jais et tout chétif, tout humide, tout frileux, ses longs poils noirs — que la loupe montre comme autant de piquants de porc-épic — collés à son petit corps



COUVEUSE EN OSIER

débile. Et ces vers duveteux, à peine longs de trois millimètres, grouillent déjà dans les tiroirs de la couveuse et piétinent les œufs qui ne sont pas encore éclos. Ceux-ci seront délivrés de leurs oppresseurs par un artifice : l'éleveur, en effet, couvrira le tiroir avec une pièce de tulle sur laquelle il posera quelques bourgeons bien tendres de mûrier. L'odeur attirera le jeune insecte qui, escaladant les parois, traversera sans difficulté les mailles du tulle et se mettra à dévorer le repas qui y est servi. Lorsque les bourgeons seront suffisamment criblés de petits points noirs, on les enlèvera délicatement pour les placer au milieu de petites claies de roseaux ou d'osier dont le fond est couvert de papier blanc.

Les vers ainsi levés au fur et à mesure de leur éclosion sont placés dans une pièce chauffée à 24 degrés. Très voraces dès leur naissance, ils réclament constamment de la nourriture, qu'on doit hacher et tamiser avant de la leur servir.

Cinq jours après son éclosion l'appétit de l'insecte double. C'est là un signe précurseur d'un événement fort grave qui se répétera cependant quatre fois durant la courte existence de la larve, et auquel on donne le nom de *mue* : c'est un travestissement nécessité par les besoins du développement du ver, dont la première peau rigide devient un fourreau gênant qui ne peut se détendre

au delà d'un certain allongement du corps. Ce changement de toilette, qui exige un labeur considérable, ne va pas sans une sorte de pénitence. Le sixième jour, en effet, le ver traîne languissamment sur sa nourriture sans y toucher et, grâce à l'écoulement abondant d'une bave soyeuse, il attache ses pattes à la feuille qui le porte. Puis il jaunit, cesse de manger, tient le haut du corps élevé, demeure dans une immobilité qui ressemble à un sommeil, et marque ainsi son entrée en mue par une inertie quasi cadavérique.

Bientôt sa peau se ride et se détache par feuilles très minces. L'exfoliation commence par la partie cornée qui forme le museau; elle gagne les écailles du devant de la tête, qui s'évanouissent comme un masque en laissant surgir une nouvelle tête au museau plus allongé; enfin les pattes se dégagent. En ce moment le plus dur de la besogne est accompli : le ver a trouvé un point d'appui, et quelques contractions lui suffiront pour abandonner l'ancienne peau à la feuille où il s'était amarré.

Au bout de douze à vingt-quatre heures, la chenille sort de mue, faible; elle a besoin de repos pour donner à sa nouvelle enveloppe le temps de sécher, de s'habituer au contact de l'air. Pour les vers vigoureux, ce repos se limite à un quart d'heure, après quoi l'insecte se met en quête de nourriture.

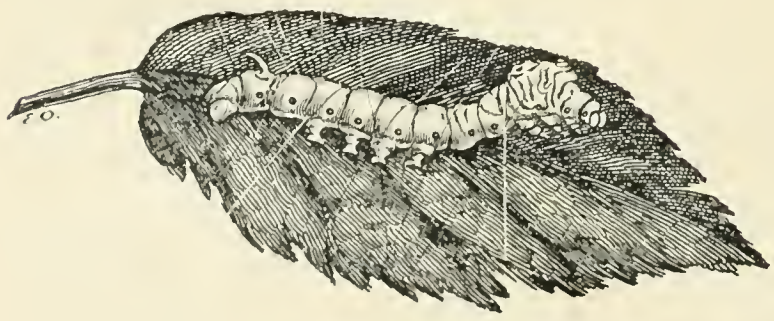
Bientôt l'appétit augmente; le ver grossit à vue d'œil; mais au bout de quelque temps cette voracité se calme; à la fin du quatrième ou du cinquième jour, le ver s'immobilise : c'est la *deuxième mue*. La troisième et la quatrième sont séparées par des intervalles de six à sept jours.

Après la quatrième mue le ver atteint ses plus grandes dimensions; il arrive à 8 et même 9 centimètres de longueur et pèse de 4 à 5 grammes, c'est-à-dire 8 000 à 9 000 fois plus qu'à sa naissance.

Deux ou trois jours après la dernière mue, les vers dévorent littéralement la nourriture qu'on leur sert; en quatre jours les chenilles, provenant des œufs d'un seul papillon, consomment environ 4 kilogrammes de feuilles de mûrier, soit près de la moitié de toute la nourriture nécessaire à leur éducation, qui dure ordinairement trente-deux jours.

Les éducateurs français appellent cette époque d'extraordinaire voracité la *grande frèze;* les Italiens la désignent sous le nom plus pittoresque de *furia*. Au bout du sixième jour qui suit la quatrième mue, cette gloutonnerie insatiable se trouve apaisée. Si l'on veut examiner de plus près le petit animal, il faut se hâter. Bientôt, en effet, il ira grimper sur les branches et s'emprisonner dans son cocon.

Son aspect est, en ce moment, fort curieux. Deux gros yeux sont placés au bout d'un corps cylindrique couronné, à l'autre extrémité, par un éperon droit, et supporté par deux sortes de pattes. En avant trois paires de crochets rapprochés et écailleux se terminent par des ongles pointus destinés à serrer la feuille : ce sont les vraies pattes qu'on retrouvera chez le papillon; au milieu et en arrière, le corps s'appuie sur quatre paires plus espacées d'appendices, dont la forme mamelonnée est creusée, au-dessous, d'autant de ventouses à l'aide desquelles l'animal peut se cramponner. Ses pattes, fausses et vraies, s'élèvent donc à quatorze. En outre, la larve, comme elle ne respire pas par la bouche, a ses flancs troués



POSITION DU VER PENDANT LA MUE

d'un certain nombre de hublots qui livrent ainsi libre accès à l'air atmosphérique. Enfin, sous la voûte d'un crâne relativement énorme, sa tête globuleuse possède une armure de mandibules admirablement montée pour saisir, découper et déchiqueter les aliments.

Mais procédons à un examen plus intime et efforçons-nous, par une dissection sommaire, d'ouvrir l'abdomen pour isoler les organes qui participent aux principales fonctions de la larve. Voici d'abord le plus apparent : c'est un gros canal cylindrique d'un diamètre inégal, allant de la bouche à l'anus, faisant fonction d'œsophage, d'estomac et d'intestin et représentant l'appareil digestif de la larve. Deux glandes salivaires flanquent la partie antérieure de ce tube, qu'une membrane très mince, en guise de péritoine, enveloppe avec ses annexes.

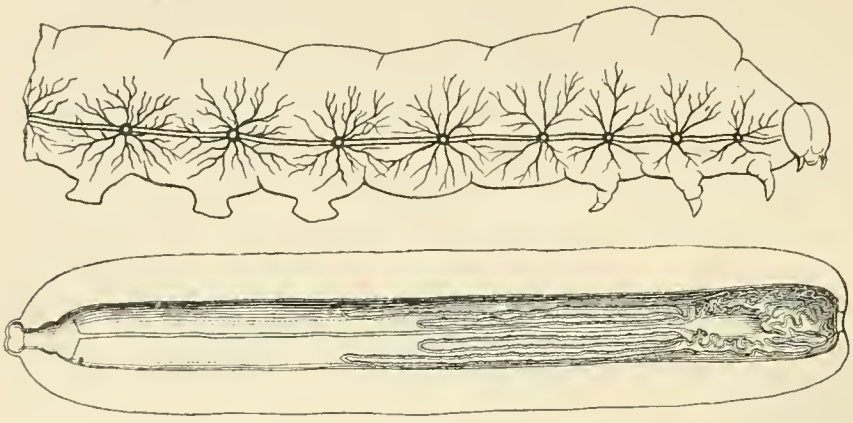
L'appareil de la circulation est des plus simples. Le cours du sang n'y est pas canalisé, comme chez les grands animaux, dans des vaisseaux distincts, ni réglé par les mouvements d'un organe central, tel que le cœur. Le sang lui-même n'est qu'une sorte de chyme ballotté dans les replis de la membrane péritonéale, entretenu et enrichi d'un côté par les produits filtrés à travers les parois de l'estomac et, de l'autre, par l'exsudation d'un liquide sanguin contenu dans un vaisseau dorsal clos et animé d'un certain nombre de pulsations. Pendant que le liquide sanguin du dos chemine pour aller se mêler avec celui des replis de la membrane, il baigne les ramifications d'un certain nombre d'arbustes respiratoires, piqués dans les viscères, dont les branches creuses aboutissent à un tronc unique. Celui-ci s'ouvre au dehors par un de ces hublots qui trouent de chaque côté le flanc de l'insecte. Ces arbustes creux et élastiques jouent le rôle de poumon, et, tout en maintenant les viscères à leur place, permettent au sang qui les baigne de subir le contact bienfaisant de l'oxygène de l'air.

Tous ces appareils sont sous la dépendance directe d'un système nerveux fort simple.

En débarrassant d'un coup de bistouri l'intérieur

VERS ADULTES

de la chenille de tous les organes dont nous venons de parler, nous constaterons sans peine que le tube digestif nous cachait deux longs boyaux brillants et contournés en nombreux replis qui s'amincissent à mesure qu'ils avancent vers la bouche. Cela résume toute une usine; c'est, en effet, le laboratoire où se fabrique la soie. Le travail y est



ARBUSTES RESPIRATOIRES ET APPAREIL DIGESTIF DE LA LARVE

réparti de la façon la plus rationnelle. Un tronçon de cette pelote ne fabrique que le liquide soyeux proprement dit; un autre se charge de sécréter autour de cette substance une matière protectrice appelée *grès*, soluble dans les solutions bouillantes du savon; enfin la dernière partie, qui termine à la bouche, revêt le brin de soie d'une sorte de vernis cireux en même temps qu'elle lui sert de filière.

Un dernier détail anatomique nous expliquera comment l'insecte peut vivre à l'état de chrysalide et de papillon, tout en ne prenant plus aucune nourriture. C'est que pendant la période larvaire des réserves considérables de graisse s'accumulent autour des arbres respiratoires et constituent, pour ainsi dire, des aliments internes qui, en brûlant, entretiennent le souffle de vie chez l'insecte, privé de bouche dans les derniers stades de son évolution.

* * *

L'ALIMENTATION DU VER ET LE MURIER. — Tandis que d'humbles et frêles graminées ou de modestes plantes fourragères répondent parfaitement aux besoins alimentaires des différents animaux grands et petits de la ferme, le ver à soie, lui si infime, a besoin pour son entretien de plantations encombrantes d'un arbre exotique, assez puissant, dont il mange les feuilles.

Qu'on ne s'étonne pas de la qualification d'exotique que nous donnons au mûrier. Celui, en effet, qu'on connaît en Europe depuis la plus haute antiquité et qu'on plante dans nos basses-cours pour ses fruits *noirs*, chers aux volailles, et son ombre épaisse, n'est que le cousin germain du *mûrier blanc*. Cette espèce plus précieuse et plus utile n'existe qu'en Chine, à l'état sauvage; chez nous elle était inconnue avant Charles IX; elle n'a pris ses lettres de grande naturalisation que sous Henri IV, qui en ordonna la plantation dans tout le royaume.

Plus précoce et d'un accroissement plus rapide que le mûrier noir, le mûrier blanc possède, lorsqu'il est convenablement exposé dans des fonds légers et secs, des feuilles abondantes et tendres donnant à la soie une qualité notablement supérieure.

Comme les arbres de nos forêts, le mûrier se multiplie par semis; la reprise des boutures, en effet, n'est pas toujours facile. La graine qui donne naissance à cet arbre haut de dix mètres rappelle celle du trèfle ou de la luzerne. Pour l'extraire des entrailles du fruit blanc et fade où elle est cachée, on jette les mûres dans de l'eau et on les y écrase avec la main. La pulpe se détache et flotte dans le liquide, les graines fécondes s'accumulent au fond de l'eau; on les recueille et on les fait sécher à l'ombre, puis on les conserve dans des pots de grès en attendant le mois de

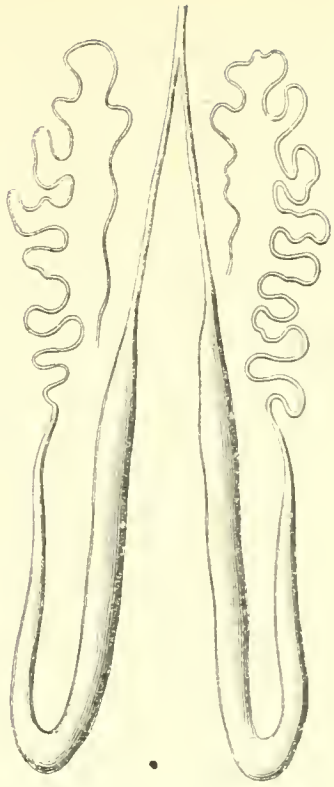
mai pour les confier à un sol meuble et légèrement humide.

Lorsque les jeunes plants couvrent de leur pâle verdure le petit carré qui a reçu les graines, il importe de les repiquer pour leur donner plus d'espace et les empêcher d'étouffer. On attendra alors qu'ils deviennent de petits arbustes, des *sauvageons,* avant de les arracher une seconde fois pour les planter définitivement à la place qu'on leur destine.

De ces plants, provenant de semis, on fait ordinairement deux lots : l'un formera une plantation en buisson dans un endroit abrité ; l'autre servira à donner des mûriers de plein vent. On ne doit pas toucher les mûriers plantés en buisson, qui ne tarderont pas à former des haies aussi serrées que celles d'aubépine et auront le double avantage de donner, bien avant les autres, une récolte de feuilles souples et dentelées, peu aqueuses et très nourrissantes, qui semblent créées tout exprès pour faciliter l'attaque des jeunes vers, depuis leur éclosion jusqu'à leur première et même jusqu'à leur seconde mue. Pour conduire jusqu'à cette époque les vers provenant d'une once de graine, il faut environ une centaine de ces arbustes.

A partir de la deuxième mue, on servira aux vers la feuille provenant des arbres de plein vent, dont la récolte est rendue plus abondante et plus hâtive par la greffe et par la taille. La quantité de feuilles nécessaire pour nourrir une chambrée de trente mille vers — provenant de la pousse de 30 grammes de graine et capables de fabriquer 60 à 65 kilogrammes de cocons — représente approximativement la récolte annuelle de quinze arbres âgés de plus de vingt ans. Le poids de ces feuilles, estimées adultes, est d'environ 1,100 kilogr.

La récolte de ces arbres greffés, qui commence en mai ou en juin, se fait à la main que l'on promène à demi fermée de bas en haut jusqu'à l'extrémité des rameaux. Cette cueillette exige nécessairement l'emploi d'échelles simples ou doubles, pour les arbres à haute tige.



GLANDES OU ORGANES DE LA SOIE

Les maladies du ver. — Dans l'ébauche du développement du ver, esquissé plus haut, nous avons supposé que la larve est arrivée à monter sur les branches sans encombre. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas et, si l'on parvient aujourd'hui à résoudre, dans les éducations bien conduites de vers à soie, le problème qui sollicite en vain les efforts des sociétés humaines, c'est grâce aux travaux de nos savants et au talent de nos magnaniers.

De toutes les affections du ver la plus grave est, sans contredit, la *pébrine* qui, sans le génie de notre Pasteur, aurait détruit les races européennes de vers à soie et, probablement, la sériciculture elle-même. Cette maladie n'a pris un développement véritablement épizootique qu'en 1849.

Tout d'un coup, dans les chambrées les mieux conduites, les vers mangeaient mal, ne grossissaient pas et semblaient se perdre, au lieu de couvrir sur les claies des surfaces rapidement croissantes. Puis des piqûres noires saupoudraient d'une sorte de grains de poivre les

parties les plus molles des corps; les vers finissaient par périr, ratatinés et comme flétris. En 1865 la graine mise à l'incubation par nos sériciculteurs en vue d'une récolte de 25 à 30 millions de kilogrammes de cocons ne donna que 4 millions de kilogrammes. Se représente-t-on une maladie qui, en quelques semaines, enlève les cinq sixièmes d'une population?

CUEILLETTE DES FEUILLES DU MURIER

L'agent efficient du mal est une algue primitive et microscopique qui pullule avec une abondance extrême dans le corps des vers contaminés et qu'on peut observer au microscope en broyant une partie quelconque de l'animal atteint. En plaçant une goutte de cette bouillie sous l'objectif de l'appareil, on aperçoit d'abord une infinité de petits corps sphériques et ternes, élément normal de la constitution du tissu de la graisse; puis, en observant plus attentivement, on remarque que ces globules sans éclat sont parsemés d'un grand nombre de *corpuscules* brillants, ovales, égaux, très nettement délimités, dont le rôle pathogène si nettement démontré par Pasteur ne fait plus de doute pour personne.

L'animal se livre désarmé aux capricieuses agressions de cet hôte insidieux autant que redoutable. L'envahissement se produit soit par le tube digestif, où le microbe pénètre en se servant de la feuille de mûrier comme véhicule, soit par effraction de la peau due aux piqûres que les vers se font entre eux avec leurs crochets envenimés. Introduit par une brèche accidentelle, le corpuscule forme dans les tuniques des viscères une colonie mère qui, débordante de vitalité, envoie bientôt dans toutes les directions des pointes d'avant-garde chargées de reconnaître les régions propices à une occupation progressive. L'animal défaillant laisse cette terrible armée opérer sans résistance. Celle-ci, par sa prolixité, par sa puissance végétative, finit par pénétrer tous les tissus, bourrer tous les organes. Il y en a qui deviennent méconnaissables aux plus fins observateurs. Les vers qui meurent ressemblent à un sac rempli d'une véritable bouillie de corpuscules. En outre, les déjections des vers malades, pleines de corpuscules, en s'étalant sur les feuilles de mûrier destinées à nourrir les vers ou en souillant les crochets de ceux-ci, constituent un constant foyer d'infection.

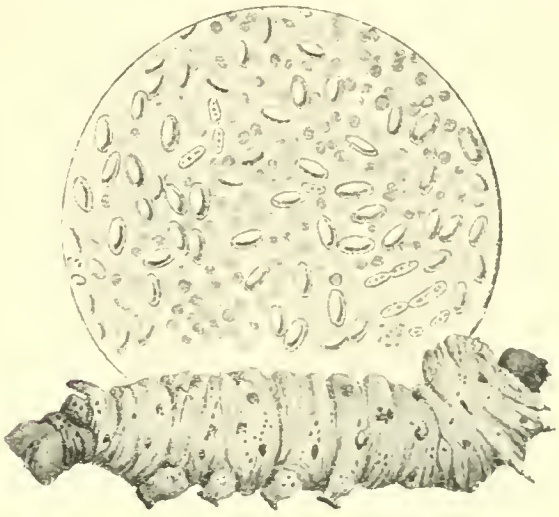
La maladie sera donc contagieuse.

Son germe étant très petit pourra voyager sur l'aile des vents ou circuler invisible sur des objets quelconques. Il n'est pas étonnant qu'il ait pris passage sur les habits des négociants pour faire son tour du monde.

Néanmoins il arrive, en mélangeant des vers de deux variétés différentes, les uns malades, les autres sains, de voir la presque totalité des premiers périr, et les seconds donner une récolte très satisfaisante. Il ne faudrait pas se laisser prendre à ces apparences d'immunité. Si le corps de l'animal, en effet, n'a pas été travaillé pendant tout un mois par la végétation des corpuscules, le ver aura la force de filer son cocon. Or, comme la vie à l'état de larve est de trente-cinq jours, un ver qui échappera à la contagion pendant la première semaine donnera sa part de récolte.

Mais il y a la contre-partie : comme le ver passe de quinze à vingt jours dans son cocon, s'il est malade au moment où il s'y enferme, les corpuscules vont continuer à se développer chez lui ; ils envahiront peu à peu tous les tissus de la chrysalide, en particulier celui des ovaires et les *œufs eux-mêmes*. Là, ils resteront inertes, atteints par le sommeil qui saisit l'œuf jusqu'au printemps suivant ; mais ils reprendront leur multiplication au voisinage de l'éclosion, seront présents dans le jeune ver à sa sortie de la graine, et, de par la loi des dates, l'empêcheront d'arriver au cocon. Des graines provenant d'une éducation réussie pourront donc ne donner aucune récolte à l'éducation suivante.

La maladie est héréditaire comme elle est contagieuse. Toute la découverte de Pasteur tient là, et la pratique du *grainage* a pris naissance à la suite de cette constatation. Il est clair, en effet, qu'une ponte court beaucoup de risques d'être malade si elle provient d'un papillon pébriné. Il suffira donc de contrôler la santé de la mère avant de livrer ses œufs à l'élevage. Pour cela on enferme les femelles dans de petits sacs de tarlatane, autrement dit des *cellules*, dès que le mâle a fini de les féconder. Les papillons ainsi emprisonnés ne tardent pas à déposer leur semence et à mourir. L'éleveur n'aura plus qu'à examiner chaque pondeuse au microscope après avoir enlevé ses ailes et broyé son corps avec un peu d'eau dans un petit mortier, de façon à faire une bouillie assez claire. Une goutte de cette bouillie est placée sur la lame du porte-objet et recouverte d'une lamelle. Dès que l'instrument révèle l'existence de corpuscules brillants, la ponte du papillon atteint est immédiatement rejetée.



VER PÉBRINÉ SURMONTÉ D'UN CHAMP DE MICROSCOPE PLEIN DE « CORPUSCULES »

Malheureusement la pébrine n'est pas le seul ennemi que le ver ait à redouter pendant son existence éphémère. D'autres malfaiteurs invisibles le guettent avec un égal acharnement depuis son éclosion jusqu'à sa maturité. Il y en a — tel le microbe de la *flacherie* — qui ont des allures étranges, mystérieuses, analogues à celles des maladies humaines, qui frappent quelquefois à l'aveugle et que les éleveurs redoutent à juste titre. Il y en a d'autres, au contraire, comme la *muscardine*, qui rappellent les affections de nos plantes et particulièrement de la vigne et dont les végétations, après avoir labouré sans pitié le corps de l'insecte, s'épanchent

au dehors sous forme d'efflorescences d'une blancheur nacrée.

Il faut cependant reconnaître que, grâce aux progrès de la science et aux efforts de nos magnaniers, le nombre des victimes dues à ces troubles va constamment décroissant.

* * *

La chrysalide et le cocon. — Nous avons quitté le ver, en parlant de ses mues, à une période de faim furieuse, qui bientôt est suivie d'un état passif pendant lequel le ver ne mange guère et semble surtout occupé à digérer; ses réservoirs soyeux se gonflent, s'agrandissent et finissent par occuper la majeure partie de la cavité antérieure de l'abdomen; son corps entier transluit comme un raisin mûrissant et une grosse goutte liquide met terme à ses déjections. Le ver devenu plus léger, plus mince, plus long, refuse la feuille, vague çà et là, cherche à s'élever et, à force d'errer de tous côtés, trouve le rameau de bruyère qu'on a eu soin de planter sur les bords des claies, monte, y amarre son corps par un réseau irrégulier de fils, délimite un espace ayant la forme d'un œuf qu'il se met à tapisser activement en déversant la soie de ses glandes gonflées.

Il est curieux d'épier cet ouvrier minuscule pendant qu'il construit sa soyeuse demeure. La tête et la partie antérieure de son corps s'animent d'un balancement régulier, tandis que les pattes en couronne conservent une immobilité complète; la bouche dépose sa bave par petits *paquets* dont chacun est formé de quinze ou vingt ∞ délicatement imbriqués. Bientôt la position est légèrement variée et le même travail recommence à une faible distance. Au bout de cinq ou six heures, l'espace ovoïde délimité est clos de tous côtés. On a ainsi l'ébauche du cocon faite par une veste soyeuse, mince et transparente, à travers laquelle on distingue les mouvements de l'insecte. Mais bientôt celui-ci, continuant à tapisser l'intérieur de sa loge, se dérobe à la vue des indiscrets par l'accumulation d'un certain nombre de vestes dont la dernière, plus fine, lui sert de lit.

Après que le cocon a été terminé, c'est-à-dire après trois jours, le ver qui y est enfermé tombe dans un état d'immobilité complète, dans une torpeur capable de donner l'illusion de la mort. Les anneaux du corps se rapprochent par le plissement de la peau qui les sépare, l'animal se raccourcit, son éperon et ses fausses pattes tombent flétris. Sous cette apparente momification non seulement la vie se poursuit, mais l'évolution fait son chemin. Bientôt les flancs des anneaux supérieurs offrent deux renflements, signes précurseurs des ailes; en même temps une nouvelle peau se forme sous l'ancienne. Trois jours après l'achèvement du cocon l'animal, quittant sa dépouille à moitié flétrie, se dégage sous forme d'une masse ovoïde presque inerte, dont les appendices sont collés au corps. C'est la *nymphe* ou *chrysalide,* un état bizarre, une étrange situation vitale, quelque chose qui tient le milieu entre la chenille et le papillon, qui rappelle à la fois ce qu'il était précédemment et ce qu'il sera plus tard, mais qui a à peine l'apparence d'un être vivant.

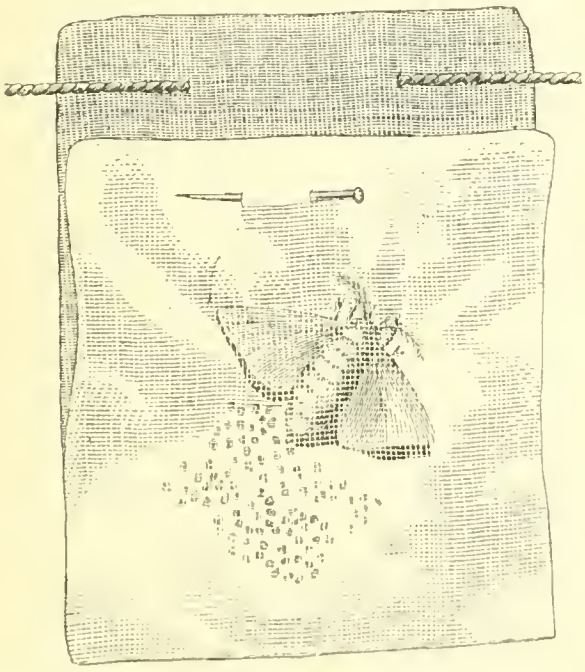
Son corps, cependant, jusqu'alors mou, ne tarde pas à s'affermir; le liquide même qui ruisselait sur sa peau devient une sorte de vernis collant, une carapace brunâtre. Sous cette enveloppe rigide les organes internes de la nymphe vont se fondre et former une sorte de bouillie, qui servira à la reconstruction, sur un plan nouveau, de l'organisme de l'animal.

On comprend donc que, pendant cette période, le sommeil trompeur cache une vie interne très active. En attendant, l'animal respire, son sang circule; il assimile certaines substances, il en sécrète ou exhale d'autres. Si l'on ne prend pas garde, il va procéder, par effraction, à sa propre délivrance, en brisant les fils de sa cage soyeuse. Mais,

comme la coque percée est rendue impropre à la filature, il importe de faire périr, d'asphyxier l'insecte avant qu'il accomplisse sa dernière transformation. On obtient ce résultat en étouffant le cocon. Cet *étouffage*, pour lequel autrefois on avait recours au four de boulanger, est aujourd'hui obtenu d'une façon plus rationnelle par des appareils spéciaux qui tuent sûrement la chrysalide sans altérer la bave.

*
* *

Le papillon. — Il y a cependant des cas où l'on a intérêt, au contraire, à poursuivre l'élevage jusqu'à la ponte des papillons : c'est lorsqu'on veut obtenir de la graine. On porte alors les filanes des cocons, dont les chrysalides doivent être absolument saines, dans un appartement peu éclairé, frais, ne recevant pas directement le soleil. Bientôt le prisonnier se débarrasse des fourreaux qui l'emmaillotaient, et sa tête,



PAPILLON FEMELLE EMPRISONNÉ DANS UN SAC DE TARLATANE

dégagée la première, vient buter contre la partie supérieure du cocon ; sa bouche y déposera quelques gouttes d'un liquide alcalin qui décollera les fils soyeux ; ses pattes écarteront ces fils de deux côtés.

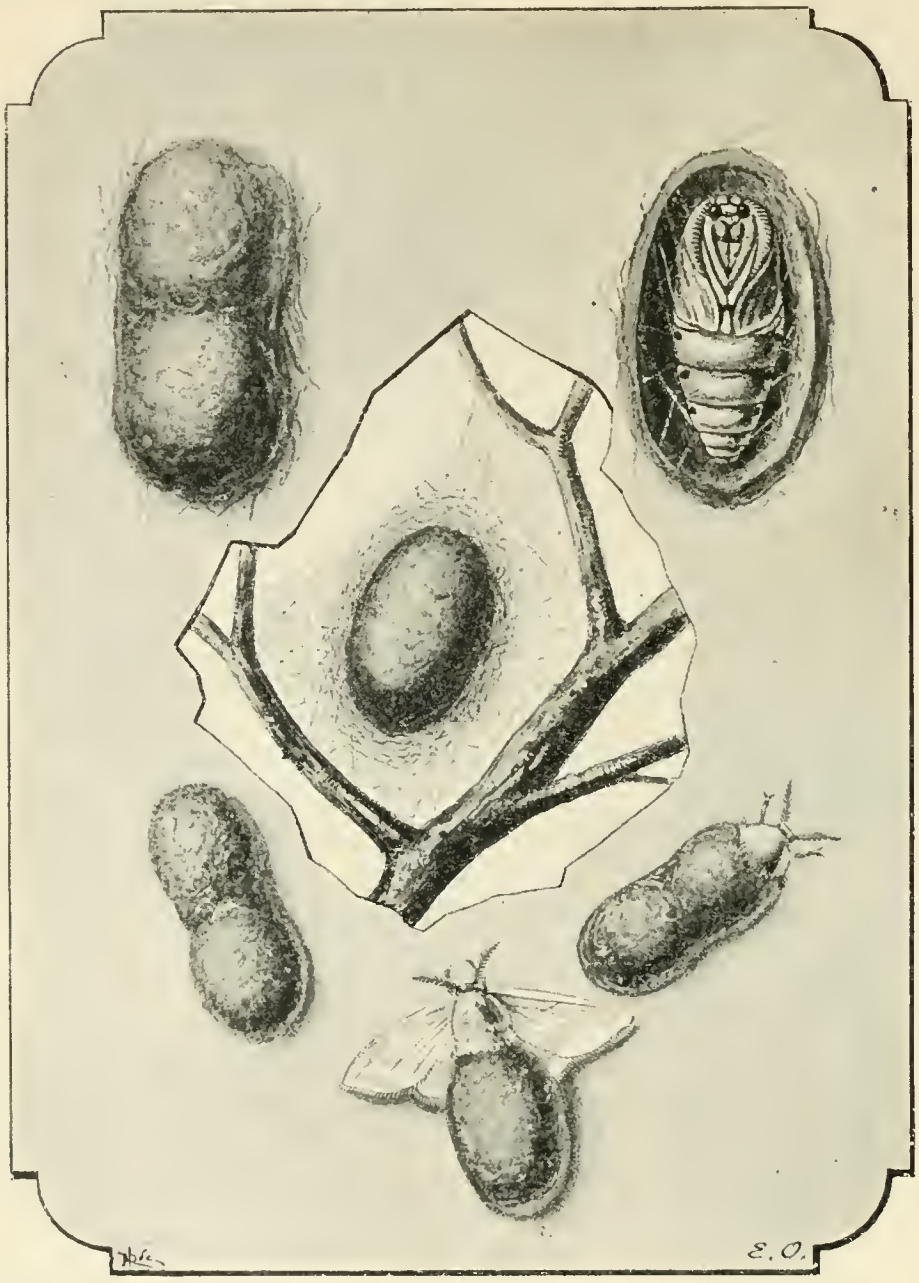
VERS MORTS DE FLACHERIE

Alors la tête saillira hors de cette ouverture, et l'animal, dans ses efforts pour acquérir la liberté, fera faire à son corselet l'office d'un coin, qui finira par livrer passage au reste du corps.

Le papillon du ver à soie ne réalise en rien la poétique définition de M. E. Renard, applicable à ses congénères ; il n'est pas « un billet doux plié en deux » qui « cherche l'adresse d'une fleur ». Son corps est lourd, son abdomen paraît enflé ; ses ailes, sommairement découpées, ne présentent aucune élégance. Le mâle, qui est plus petit et relativement plus léger que sa compagne, tourbillonne autour de celle-ci quelques minutes après sa sortie de la coque ; afin de mieux la saisir, il possède au-dessous de son corps deux cornes rigides qu'il darde comme deux pinces.

Le graineur reçoit les couples sur des claies bien propres et recouvertes de papiers ; il a soin de porter la femelle dans un des petits sacs dont nous avons parlé à propos du grainage. La ponte commence tout de suite après cette séparation.

Le papillon, privé de bouche, ne prend aucune nourriture et, pour vivre, il consomme ses propres tissus. Cela le conduit fatalement à une mort rapide. Il n'y a donc rien d'étonnant si sa vie est très courte; elle dure une douzaine de jours en moyenne.



COCONS — CHRYSALIDE IMMOBILE
PAPILLONS S'ÉVADANT DE LEUR PRISON

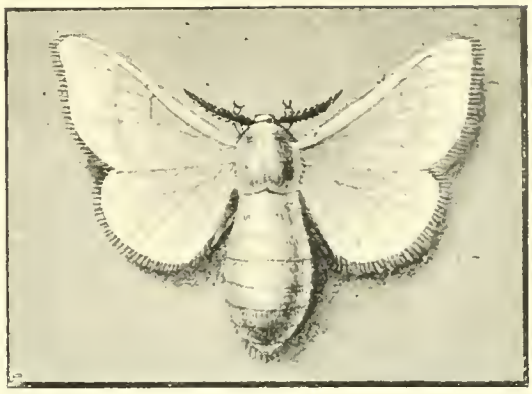
* * *

La magnanerie. — L'art d'élever des vers à soie se réduit à savoir choisir la graine et à la faire éclore; à mettre les insectes éclos à l'abri des intempéries du froid, de la sécheresse, de la malpropreté; enfin à récolter les cocons, pour les envoyer à l'étouffoir.

L'instinct de l'insecte lui ferait rechercher la plupart de ces conditions s'il était livré à lui-même. Leur réalisation ne présente pas de grandes difficultés dans une exploitation de peu d'importance; mais elle est impossible, pour une éducation sur une grande échelle, sans les soins les plus intelligents, l'attention la plus soutenue et la disposition la plus convenable des locaux. Cette éducation ne peut avoir lieu sous nos climats que dans des ateliers clos, nommés *magnaneries*.

Dans les centres de cet élevage on affecte des constructions spéciales pour le logement de ces insectes. On peut néanmoins transformer en magnanerie une chambre, une salle ou une réunion de plusieurs pièces, pourvu qu'elles soient bien exposées, bien situées, bien aérées. On conçoit, en effet, que dans des endroits où vivent des milliers de vers, où séjournent les personnes chargées de les soigner, où s'accumulent les détritus de feuilles et les excréments, l'air soit exposé à se corrompre assez

PAPILLON MALE



PAPILLON FEMELLE

vite. Le renouveler en ouvrant les portes et les fenêtres des salles, ce n'est pas toujours possible, car l'air extérieur peut être stagnant; ce n'est pas toujours prudent, parce que ce même air peut être froid; il faut donc ventiler ces locaux à l'aide de dispositions spéciales, qu'on peut trouver soit dans l'ingénieux système de d'Arcet, soit dans des procédés analogues.

Mais le ver à soie, comme certaines plantes exotiques, ne peut se développer que dans un milieu chaud et humide à la fois. La magnanerie doit en quelque sorte réaliser, à part l'éclairement, les conditions d'une serre chaude. Les appareils de chauffage jouent donc un rôle principal dans son installation.

Dans les petites magnaneries, une cheminée, tout en aérant le local, peut aussi le chauffer convenablement; mais, si la chambre d'éducation est plus vaste, on a recours à un ou plusieurs poêles, ou mieux encore à des calorifères, situés au-dessous de l'atelier. L'intérieur de celui-ci doit avoir une certaine humidité sans en être saturé : le point le plus convenable correspond entre 6, 65 et 80 degrés d'un hygromètre à cheveu ayant 100 divisions.

Le mobilier, qui est fort simple, quoique très encombrant, consiste principalement en un certain nombre de claies, de 75 centimètres environ, étayées à une distance de 40 à 50 centimètres sur des montants à liens fixes ou mobiles. Une surface de claies de 2 mètres carrés est nécessaire par gramme de graine à élever.

La claie sert de chambre à coucher, de salle à manger et de cabinet de toilette au ver. C'est là qu'on lui sert ses repas; c'est également là qu'il change d'habit, je veux dire de peau, et qu'il accomplit tous ses besoins. Un local affecté à des usages si multiples réclame une vigilance incessante et des soins de propreté extraordinaires; aussi les claies, surtout pendant les dernières semaines de l'éducation des vers, sont-elles l'objet de soins infinis.

Lorsque le ver approche de sa maturité, ces mêmes claies vont servir de support aux branches sur lesquelles l'insecte montera pour filer son cocon. La bruyère, le genêt, l'arbousier, le troène et même la vigne, le colza, l'olivier, ainsi que d'autres arbres ou arbustes de nos forêts, fournissent des rameaux qui, une fois dépouillés de leurs feuilles, peuvent servir de haie que l'insecte escaladera pour suspendre sa prison soyeuse. Ces haies, dont la tête forme voûte en s'appuyant sur la claie du dessus, affectent la forme de plusieurs cabanes et s'opposent à la libre circulation de l'air qui bientôt va être si nécessaire pour la vie des prisonniers. Et cela peut devenir d'autant plus grave que les vers, qui éliminent par transpiration l'eau contenue dans les feuilles de mûrier, laissent échapper, avant de commencer leur cocon, une grosse goutte d'un liquide infect qui humecte leurs déjections, d'ordinaire

dures et sèches, pourrit et fait fermenter les litières. Une ventilation active est alors de toute nécessité.

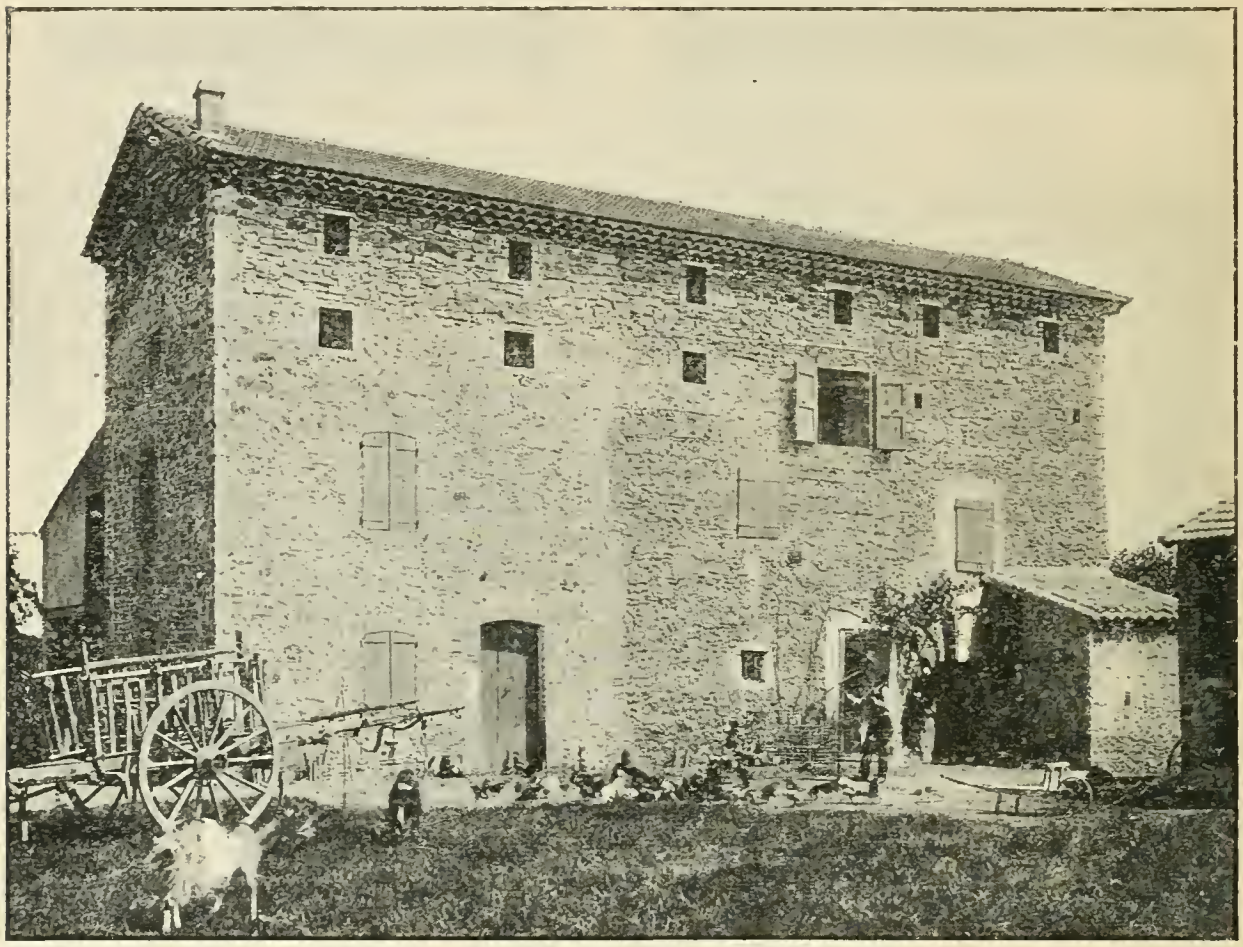
Le ver file son cocon, au bout de trois jours, dans une température de 22 à 25 degrés centigrades; mais, comme la montée aux broussailles ne se fait jamais simultanément et que d'autres trois jours sont nécessaires pour la transformation de l'insecte en chrysalide, les cocons ne sont entièrement finis et prêts à être détachés des rameaux que dix jours après la mise au bois. Ayant ainsi retiré les cocons, avant de les déposer dans des paniers, on enlève la bourre qui les recouvre; puis on les envoie soit à l'étouffoir, soit dans une chambre fraîche et peu éclairée, selon qu'on les destine à la filature ou au grainage.

La filature tire des cocons frais une quantité de soie grège de treize à quinze fois inférieure à leur poids. Ainsi on peut estimer le produit de nos cocons français en soie grège comme dépassant les 800 000 kilogrammes.

* * *

La production globale. — La production de la soie, qui se trouve circonscrite dans la zone du mûrier, peut être évaluée à plus de 22 millions de kilogrammes par an, soit à plus de 300 millions de kilogrammes de cocons. Le contingent fourni par notre continent est minime comparé à celui de l'Asie. Mais, tandis que l'Europe consomme le double de ce qu'elle produit, l'Asie en exporte le tiers. Quant à l'Amérique, elle demande annuellement 2 millions de kilogrammes de soie à l'Asie et 600 000 kilogrammes à l'Europe.

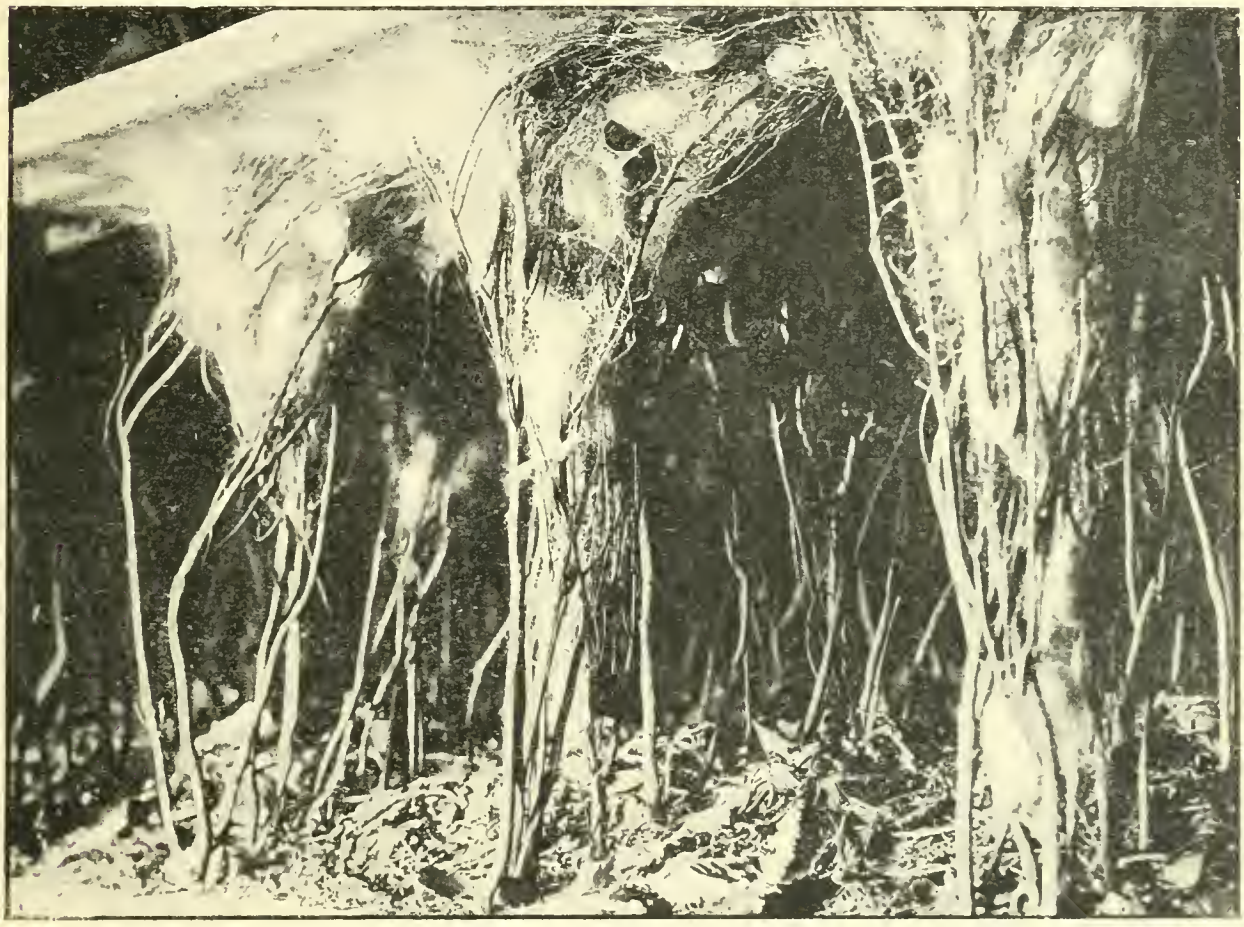
Pour ce qui concerne la production soyeuse de notre pays, elle échappe à toute investigation minutieuse jusqu'au



EXTÉRIEUR D'UNE MAGNANERIE DES CÉVENNES

milieu de notre siècle. On peut néanmoins affirmer que la récolte de cocons ne dépassa pas 100 000 kilogrammes sous Louis XIV et qu'elle en donna 5 à 6 millions vers 1810. Depuis, les progrès furent continus, et, en 1850, notre production sericicole toucha son apogée avec une récolte supérieure à 25 millions de kilogrammes; mais, à dater de cette époque, le découragement s'empara de nos éducateurs; la maladie de la pébrine asséna un rude coup à notre élevage qui vit son effectif se réduire du tiers et même du quart. Après l'heureuse découverte de Pasteur, on enregistre des récoltes inégales. L'abandon des belles étoffes de soie et la recherche, à cause de leur bon marché, des soies asiatiques, n'ont pas permis à notre sericiculture de reprendre sa place, et, aujourd'hui, c'est à peine si notre production moyenne s'élève à 12 millions de kilogrammes. Nos régions sericicoles par excellence se trouvent dans les départements du Gard, de l'Ardèche et de Vaucluse.

L'Italie a pris et conservé une position prépondérante parmi les pays producteurs de soie en Europe. On peut évaluer, en moyenne, à 550 000 le nombre de ses sericiculteurs et à 50 millions de kilogrammes l'effectif annuel de ses cocons. La Lombardie, la Vénétie et le Piémont sont les trois provinces les plus importantes au point de vue de cet élevage.



HAIES DE BRUYÈRE FORMANT VOUTE ET GARNIES DE COCONS

L'Espagne, la première contrée européenne où ait prospéré la sericiculture, découragée à la suite de l'envahissement de la pébrine, ne produit plus que 850 000 kilogrammes de cocons en moyenne.

Au contraire, la Hongrie et la Bulgarie, grâce à d'excellentes mesures ap-

pliquées par leur gouvernement, sont en croissance constante; la production de la première oscille autour du million, et la seconde fournit 500 000 kilogrammes de cocons.

On ne pourrait pas en dire autant de la Grèce, dont la production annuelle est à peu près stationnaire et dont l'appoint de 200,000 kilogrammes équivaut à celui de la Suisse et du Portugal.

Mais c'est surtout le continent asiatique qui sert de foyer à cette production. En Chine, le ver à soie est le seul animal dont l'élevage soit entré dans la pratique agricole; aussi rencontre-t-on cette éducation dans toutes les parties du Céleste-Empire, qui, à lui seul, produit deux fois plus de cocons que toutes les contrées sericicoles européennes réunies, soit 140 millions de kilogrammes.

Au Japon, l'éducation des vers du mûrier, surexcitée par les demandes de la consommation étrangère et favorisée par le gouvernement, a pris un accroissement énorme. On dit que la production, qui cependant dépasse celle de l'Italie, n'a pas atteint son maximum.

Une légende japonaise semble indiquer que la race des vers à cocons jaunes, désignée poétiquement sous le nom de « princesse aux cheveux d'or », serait venue au Japon des contrées centrales de l'Inde; celles-ci cependant, à la suite de l'invasion de la pébrine, ont réduit à moitié leurs anciennes éducations, et aujourd'hui l'Inde, de même que l'Indo-Chine, n'ont qu'une récolte à peine égale à la nôtre.

Plusieurs provinces russes situées aux confins de l'Asie, et plus spécialement entre les monts Taurus et la grande chaîne du Caucase, très productives avant la pébrine, ne récoltent plus que 2 ou 3 millions de kilogrammes de cocons.

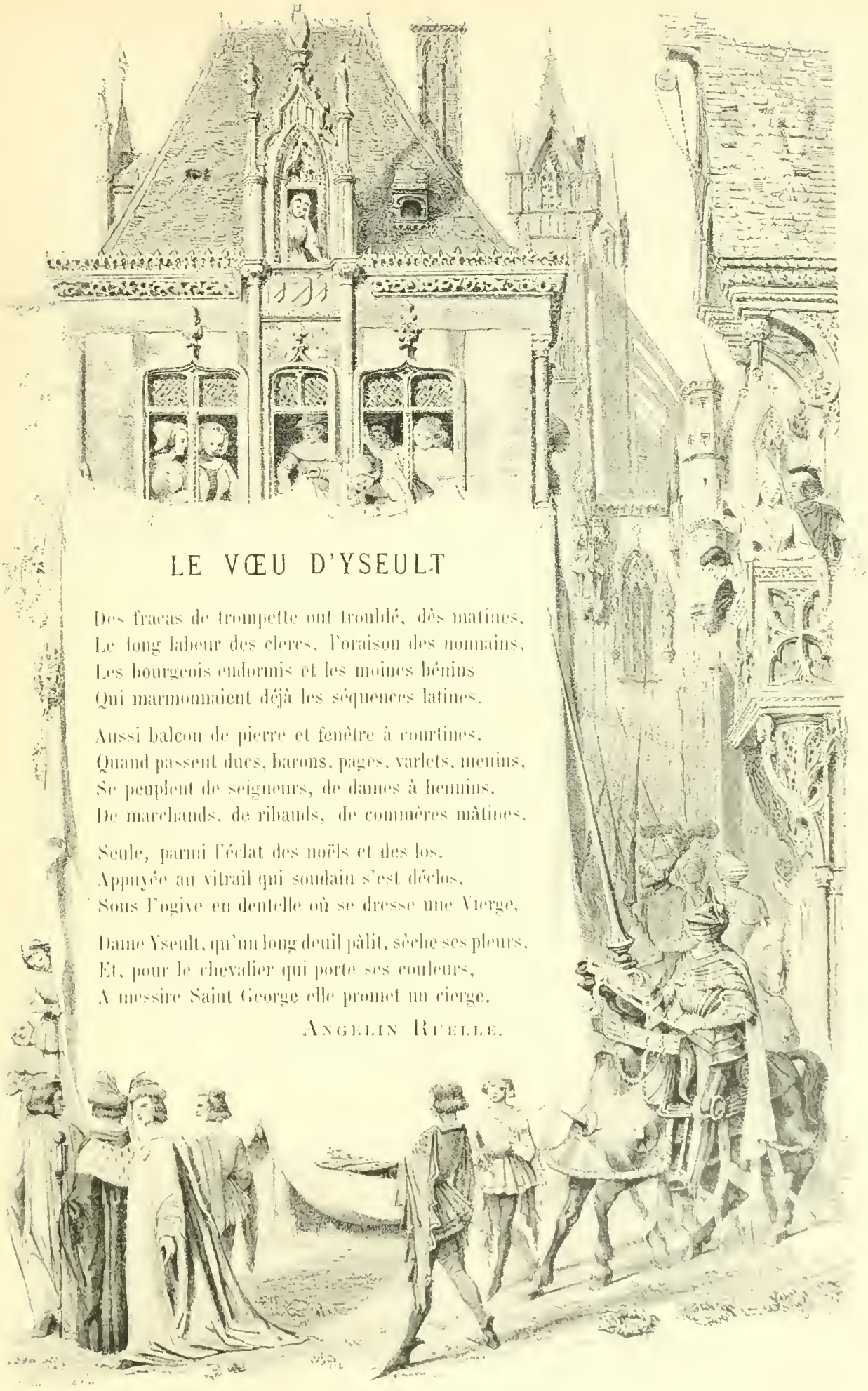
Enfin la Turquie d'Asie récolte quatre fois plus de cocons que la Turquie d'Europe, soit 6 à 7 millions de kilogrammes.

La Perse et l'Asie centrale fournissent aussi un contingent de près de 15 millions de kilogrammes de cocons. Dans les autres continents, la production de la soie ne présente aucune importance.

Toutefois la pléthore de produits asiatiques, en inondant — surtout depuis que le Japon a forcé son appoint — nos marchés européens, et la baisse de l'argent qui fait doubler la valeur de l'or des négociants européens sur les places de l'extrême Orient ont exercé une action déplorable, navrante, sur le prix de nos cocons. Il suffit de se rapporter à l'histoire de la production sericicole française dans ces vingt-cinq dernières années pour constater ce regrettable effondrement : les cocons français, qui se vendaient à raison de 7 francs et même davantage, en 1871, trouvent avec peine aujourd'hui le prix de 2 fr. 50 à 2 fr. 75, et, dans quelques localités seulement, un insuffisant maximum de 3 francs.

Aussi l'État, qui de tout temps entoura de sa sollicitude cette branche agricole et contribua de son mieux à son amélioration, considérant la situation précaire dans laquelle elle était tombée, alloua-t-il aux éducateurs une prime de 50 centimes par kilogramme de cocons. Ces primes, établies en 1892 et pour une période de six années, ont tenu lieu de droits de douane. Quoiqu'on ne puisse nier l'allégement reçu par une telle mesure, cette aide fut toutefois incapable d'atténuer les difficultés dans lesquelles se débattent les producteurs. Et c'est pour cela que, à peine la période des primes expirée, la Chambre a voté un accroissement et une prolongation à la protection sericicole.

J. DE LOVERDO.



LE VŒU D'YSEULT

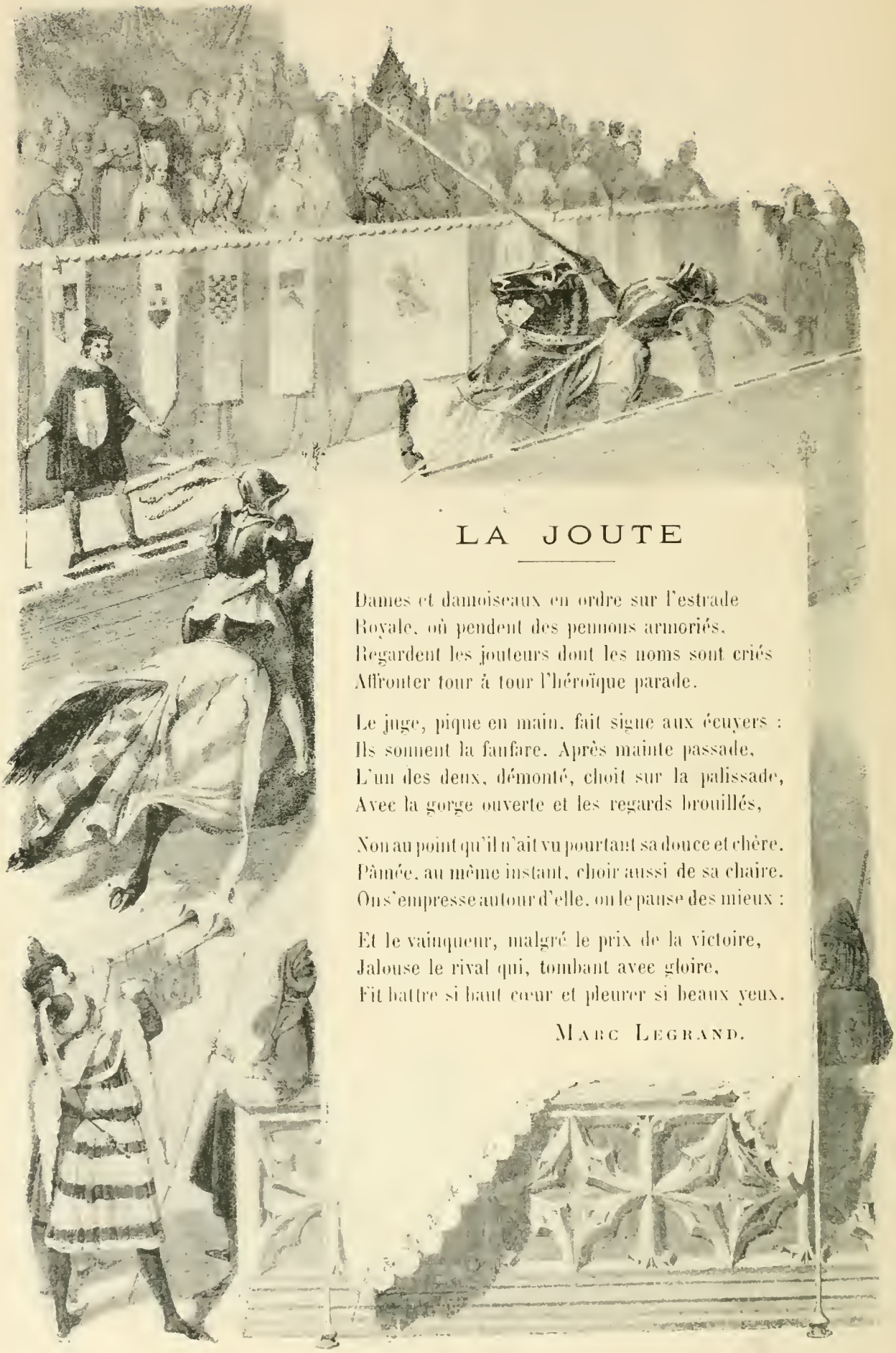
Des fracas de trompette ont troublé, dès matines,
Le long labeur des clercs, l'oraison des nonnains,
Les bourgeois endormis et les moines bénins
Qui marmonnaient déjà les séquences latines.

Aussi balcon de pierre et fenêtre à courtines,
Quand passent ducs, barons, pages, varlets, menins,
Se peuplent de seigneurs, de dames à hennins,
De marchands, de ribauds, de commères mâtines.

Seule, parmi l'éclat des noëls et des los,
Appuyée au vitrail qui soudain s'est déclos,
Sous l'ogive en dentelle où se dresse une Vierge,

Dame Yseult, qu'un long deuil pâlit, sèche ses pleurs,
Et, pour le chevalier qui porte ses couleurs,
A messire Saint George elle promet un cierge.

ANGELIN RUELLE.



LA JOUTE

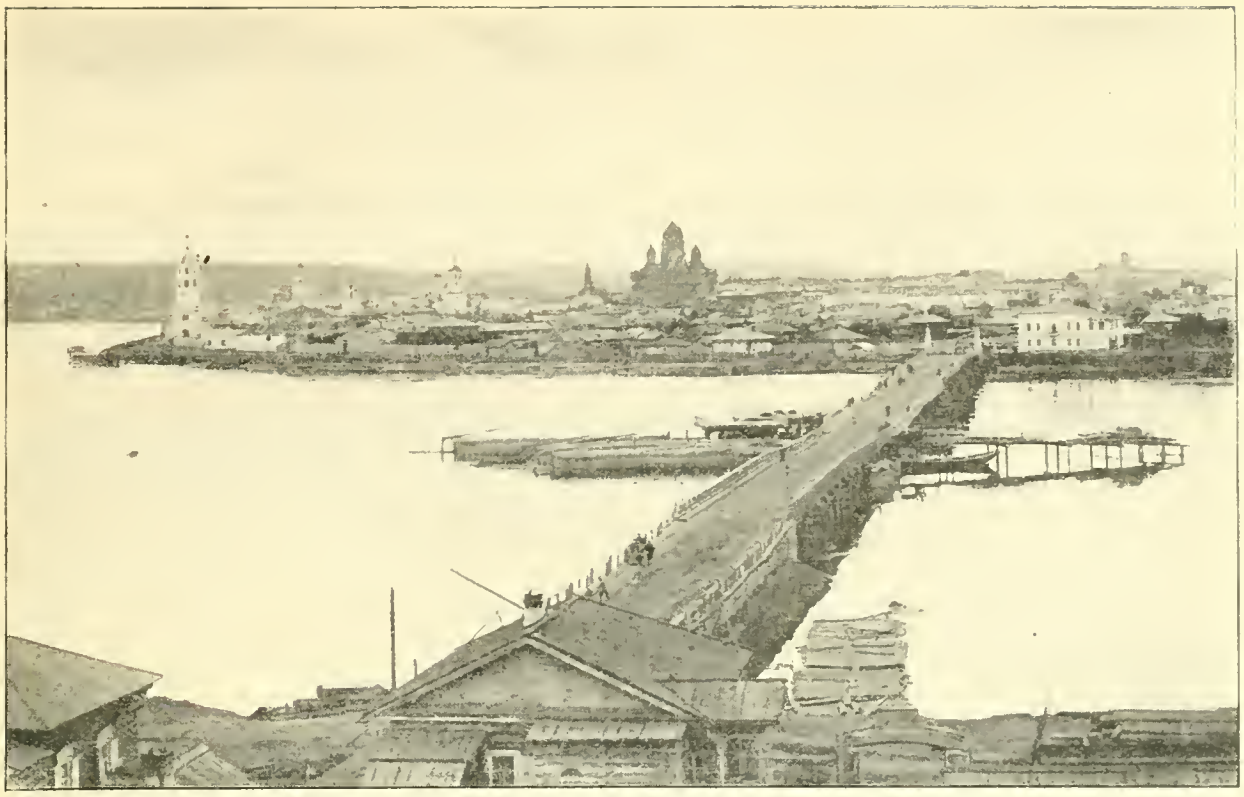
Dames et damoiseaux en ordre sur l'estrade
Royale, où pendent des pennons armoriés,
Regardent les jouteurs dont les noms sont criés
Affronter tour à tour l'héroïque parade.

Le juge, pique en main, fait signe aux écuyers :
Ils sonnent la fanfare. Après mainte passade,
L'un des deux, démonté, choit sur la palissade,
Avec la gorge ouverte et les regards brouillés,

Non au point qu'il n'ait vu pourtant sa douce et chère,
Pâmée, au même instant, choir aussi de sa chaire.
On s'empresse autour d'elle, on le pause des mieux :

Et le vainqueur, malgré le prix de la victoire,
Jalouse le rival qui, tombant avec gloire,
Fit battre si haut cœur et pleurer si beaux yeux.

MARC LEGRAND.



IRKOUTSK — L'ANGARA

IRKOUTSK

Je connaissais déjà Irkoutsk. J'étais gamin, lorsque ma famille, pour me récompenser de je ne sais quel prix de sagesse ou d'application, m'y conduisit. Irkoutsk m'était apparue dans un décor de palais de marbres rares, d'officiers en riches costumes, de femmes habillées d'or et d'argent. L'Angara, son romantique fleuve, roulait des flammes et, sur ses rives verdoyantes, des bayadères bleues, blanches et roses dansaient voluptueusement. Boum, boum! on entendait des coups de canon, des coups de fusil. Un journaliste français n'y était pas protégé par son consul : déjà! et, déjà, un journaliste anglais, protégé, lui, annonçait que les flottes réunies de Sa Majesté la Reine allaient naviguer sur le Baïkal. En un mot, Irkoutsk, la lointaine Irkoutsk m'avait paru énorme, colossale, quelque chose comme Tombouctou la Mystérieuse, du pays des neiges! Quoi d'étonnant, dès lors, à ce qu'au cours d'un voyage d'exploration en Asie russe, le désir me vînt de revoir le déjà vu... au théâtre du Châtelet, dans *Michel Strogoff?* — J'étais, en février dernier, au Caucase, d'où mon intention était de gagner d'abord le Turkestan et, plus tard, par Méched, la Perse. Bah! un crochet de plus ou de moins n'a qu'une importance minime en voyage, même quand ce crochet est, aller et retour, de 4000 lieues! Sitôt fait que dit : j'irai à Irkoutsk, et en plein hiver, pour voir la vraie Irkoutsk. Le 12 février, je quittais le printemps de Tiflis, traversais la chaîne du Caucase par la route du Kasbeck et le défilé du Darial — la plus belle chose qui soit du monde — et arrivais au terminus de la Russie européenne, à Vladikavkaz, d'où le chemin de fer, après moult transbordements et vicissitudes, devait m'em-

porter jusqu'à Kansk, en pleine Sibérie.

Je crois avoir l'habitude des voyages. Bien peu de moyens de locomotion m'ont échappé et d'aucuns, bien souvent, manquèrent de charme. Rien pourtant ne me sembla comparable aux dix-sept jours de chemin de fer qui, sans interruption, furent nécessaires pour aller de Vladikavkaz à Kansk. C'est, de beaucoup, le record de la voie ferrée! Une semaine passe encore, mais une et demie, mais deux, mais deux et demie : il y a de quoi rendre enragés les plus optimistes! Ce fut donc enragés que mon camarade de route et moi quittâmes le chemin de fer. Il nous restait exactement 876 kilomètres — un peu plus que Paris-Marseille — à parcourir en traîneau, pour arriver à Irkoutsk!

A dater d'ici, je transcris fidèlement mes notes de voyage.

1er *mars*. — Au dehors, 37 degrés au-dessous de zéro; dans le wagon, 23 degrés au-dessus. Huit heures du soir. Je somnole depuis dix-sept jours, et depuis dix-sept jours somnole mon compagnon. Le chef de train entre dans le compartiment et nous réveille :

— Vous êtes arrivés ; vos billets, barines!

Ces billets sont affligés, chacun, de trente-quatre trous. Ces trente-quatre trous nous rappellent deux dérangements quotidiens — et toujours en pleine nuit; — nous y tenons en conséquence, les faisons passer sous les yeux du contrôleur et les remettons dans nos poches. L'employé insiste, nous aussi. Le chef de gare hurle, nous aussi. Les gendarmes arrivent, nous leur déclarons qu'un régiment de cosaques ne nous fera pas lâcher nos billets. Le chef de gare pense à haute voix : « Mieux vaut céder; avec ces diables de Français, on ne sait jamais ce qui peut arriver. »

Nous allons ensemble boire du vodki : l'incident est clos.

Minuit. Le chef de gare n'est pas ivre, il est imbibé. Il absorbe simultanément de l'oie, des concombres, des petits pois, du caviar, du macaroni, des côtelettes panées, du poisson fumé et des confitures. Je l'abandonne, le jugeant à point, et m'en vais chercher un traîneau. Je reviens avec un je ne sais quoi sur lequel nous entassons nos bagages et sur les bagages nous-mêmes. En route! Dix pas, vlan, nous versons! Nous refaisons le paquetage. Vlan! dix pas! nous reversons! Le tout cinq fois de suite! Il est clair comme le jour que notre traîneau manque de la stabilité nécessaire et, à cette heure, pas moyen d'en avoir un autre. Comme la nuit est d'encre, nous prenons le parti d'aller à pied jusqu'à la station de poste. Là, on verra. Si ça doit durer jusqu'à Irkoutsk, ça ne sera pas drôle et plutôt long.

2 *mars*. — En pleine nuit, nous marchons depuis deux heures et n'avons pourtant que 2 verstes à faire; mais essayez donc d'aller vite, quand vos jambes sont couvertes de quatre paires de bas de laine dans d'immenses bottes de feutre, et que le corps disparaît sous trois fourrures successives. Un feu enfin! c'est le relais de poste! Oh! combien humble! combien lointain des truculences des nôtres! Où l'hôte qui, dans nos vieilles gravures, tablier blanc, bonnet bas, salue la descente du coche? où la cuisine aux broches garnies? où la vaisselle flamboyante, rouge telle une joue de paysanne? où la servante accorte promettant beaucoup et tenant plus encore? — C'est une isba de troncs équarris, basse, puante, aux fenêtres soigneusement calfeutrées, habitée, quand nous y entrons, par des punaises, deux bouriates, un Chinois et trois commerçants d'Irkoutsk. Un banc, une table, un samovar qui fume. A l'angle, une icône enluminée d'or et, au-dessous, les ruisselants portraits des tsars. Le *smatritiel* (maître de poste) dort sur le poêle. Nous le réveillons, grommelant, pour qu'il donne une consultation à notre traîneau malade. Il tourne autour, hoche la tête et nous déclare que, faute d'un suffisant triangle d'appui à l'arrière, ledit traîneau ne vaut rien. Il nous en vendra un autre et excellent.

Tope, marché conclu! Dans une heure les chevaux seront prêts. Que faire en attendant?

Manger! manger quoi? Du pain noir, du tchi, cette soupe brune aux choux rouges dont l'odeur empeste!

— De la viande?

— Ceux d'hier ont tout mangé.

Le smatritiel réveille une femme qui dormait sur le poêle, à ses côtés; il lui parle; la femme secoue la tête :

— Du vodki, de l'eau-de-vie, si les barines en veulent?

Va pour le vodki, — nous sortons d'en prendre, atroce!

— Du thé? Si, du thé; toujours du thé; que faut-il donc de plus?

Après tout, la paysanne a raison : ce thé est exquis, que faut-il de plus? Nous buvons. Le *iemchick* (cocher) arrive, son fouet à la main.

— *Gatova* (c'est prêt).

Les chevaux sont attelés, roux celui du milieu, les deux autres blancs. Un poil long, sale. Ils penchent la tête et semblent à peine tenir sur leurs jambes.

— Ce sont ces bêtes que tu attelles, *dourak* (imbécile)?

Le cocher rit.

— Tu verras, barine, tout à l'heure.

Dans la nuit les chiens hurlent, le traîneau s'enfonce, le relais fuit : la forêt!

Un tapis gris, sous un ciel noir, entre deux murs noirs; c'est la route. Silence! entendez-vous?... Une galopade de chevaux? Non, l'écho!... Un flux de mer qui gonfle? Non, la caresse de la brise parmi les faîtes... un craquement, la fuite éperdue d'une bête sur la neige, un loup?... Le cocher rit :

— Non, un lièvre.

Les chevaux brusquement s'arrêtent, un cri a résonné dans la nuit :

— Toko, toko, toko, toko.

— Ce n'est rien, petits pigeons, hurle le cocher.

Il cingle un coup de *nagaïka*, les chevaux galopent. Toko, toko, toko! Des glousseements répondent; on devine des choses lourdes qui doivent voler quelque part dans ce noir d'encre. Toko,

IRKOUTSK — LE BAZAR

toko, toko! le grand coq de bois continue son appel... les choses lourdes volent plus pressées... des abois éclatent... des coulées éperdues bruissent... des points brillants dans les taillis, vont, viennent, s'allument, s'éteignent!...

— Volk... les loups!

Le cocher se signe, les chevaux s'emballent. Les points rouges derrière, à droite, à gauche sont plus nombreux : ils suivent.

— *Nitchvo,* ça ne fait rien, à moins qu'un de mes chevaux ne tombe, dit le cocher.

Il frappe les chevaux; plus vite, plus vite!

— Tire dessus, maître, et tu verras!

Au jugé, les deux coups résonnent. Un cri de douleur répond, englouti dans une marée furieuse de glapissements. Et le cocher rit.

— Les petits pères loups lavent leurs péchés ensemble, barine. Recommence si ça t'amuse.

Recommencer, oui, mais où viser, maintenant que les points rouges ont disparu. Dans le bois, au hasard, partent les quatre derniers coups de la winchester, et les glapissements, plus lointains cette fois, laissent percevoir tout un tumulte dans la paix religieuse des arbres, croassements, pépiements, jacassements, piaulements... et toujours des ailes invisibles qu'on devine crever ce noir opaque, fuir, fuir!...

— Voyez-vous la route, petits pigeons, vous qui avez les yeux du bon Dieu? crie le cocher.

Les chevaux voient, oui; ils vont, ils vont, fantastiques!

— Dis-tu toujours que je suis un dourak, barine, de t'avoir donné des chevaux pareils?

— Non, tu auras un bon pourboire.

— Merci, barine.

On le devine se courbant, enlevant sa casquette. Il parle aux chevaux.

— Vous avez entendu, petits pigeons, on *nous* donnera un bon *natchaï* (pourboire)! Hue! fils de chienne! ou l'enfer vous brûlera tout vifs, hue, hue!

Il frappe. Le traîneau s'enlève, nous manquons culbuter : « Nitchvo, ça ne fait rien. » Les chevaux brusquement se sont remis dans la route d'un saut à gauche, et sous une averse de coups. De sa nagaïka, le cocher tintinnabule les sonnettes, debout sur le siège frappe du pied, les rênes aux dents pousse : hiou, hiou, hiou, hiou, et entonne une chanson russe : *Te pastoï, pastoï, krasavitza maia* (je t'attends, ma belle!).

Une côte se devine.

— Quelle heure, barine?

L'allumette frôlée montre trois heures.

— Une heure encore, et nous serons au Paradis, là-haut.

Là-haut? mais où là-haut? devant, derrière, à droite, à gauche? Dans quelle partie de ce noir allons-nous entrer?

— Nitchvo, répond le cocher, les chevaux savent.

Ils partent dans le noir, toujours le noir... Soudain, comme un reflet gris, comme une phosphorescence grise éclaire les arbres... perceptible est maintenant le cocher... perceptibles les croupes des chevaux, leur poil roux et blanc... une nappe de lumière grise drape là-bas quelque chose... hardi! Ce quelque chose grandit, s'enfle, est tout proche... hardi! la dernière verste est *bue* par les chevaux et, soudain, sur un plateau gris, qu'égayent des bouleaux gris, dans la grise lumière des neiges, débouche le traîneau. Là-haut, c'est là-haut!

3 *mars.* — 45 degrés au-dessous. Un village sibérien. Dix heures du matin. Nous dormons dans notre traîneau, un bruit de voix nous réveille. Notre cocher, au milieu d'un groupe de femmes, hurle, jure, brandit son fouet. Le smatritiel est absent : nous ne pouvons avoir de chevaux. D'où retard.

— Il est dans la forêt avec son frère Feodor. On va les chercher; ils ne sont pas loin, profère une voix de femme sur un ton pleurard.

On va les chercher, oui, mais personne ne bouge.

— Nitchvo, ils viendront bien!

Notre cocher improvise une diatribe où entrent toutes les injures de la langue russe et dont la base est : fils de chienne et dourak. Les femmes sourient et se moquent.

— Nitchvo, disent-elles, ça ne fait rien.

— Ah! ça ne fait rien; eh bien, vous allez voir!

Sans doute le cocher va se ruer sur elles, les fouailler d'importance. Point, il se tourne vers nous :

— Barines, ils ne sont pas là pour les chevaux. Il faut attendre.

Soit, attendons. Il rejoint les femmes :

— Avez-vous au moins du vodki pour les barines?

Elles courent, rapportent une bouteille. Le cocher la prend, en boit une lampée, la met dans sa poche.

— Eh bien! et les barines?

— Les barines, ils ont du vodki frantzous!

— Du vodki frantzous? qu'est-ce que c'est?

— C'est jaune comme du thé, et c'est bon! Les barines m'en ont donné!

Il saute de joie; les femmes devant lui s'intimident : il a bu du vodki frantzous!

Descendus du traîneau pour dérouiller nos jambes que 45 degrés de froid ankylosent, nous faisons les cent pas; les femmes, à distance, respectueusement nous suivent. Elles causent avec le cocher, amis maintenant.

— Alors, ils viennent de loin.

— Oui, ils viennent de Moscou, et ils m'ont promis un bon pourboire.

IRKOUTSK — LA CATHÉDRALE

— Comment te nommes-tu?

— Ivan Ivanovitch.

— S'ils t'ont promis un bon pourboire, ils donneront peut-être aussi un bon pourboire à Stepan Mikailovitch et à Feodor Mikailovitch, s'ils viennent vite?

— Mais oui!

— Maroussia, cours vite, vite, les chercher!

Maroussia court. Elle est vêtue d'une jupe rouge sous un vieux touloup épais de trois doigts. Elle s'enfonce dans la forêt et d'une voix aiguë appelle :

— Stepan, Feodor, Stepan!

Sa voix se perd sous les voûtes d'arbres. Les femmes se sont rapprochées de nous. Elles ont appelé des enfants dont les corps débiles et les têtes sales

disparaissaient sous des amas de fourrures et leur ont dit quelque chose : quelque chose de bien grave, sans doute, car les enfants baissent le nez anxieusement, tristement. Vlan, vlan! distribution de taloches! voilà qui leur donnera du cœur. Ils s'approchent, si humbles, si pauvrets! et bégayent : « *Rdrastvouitié*, bonjour, barines! » A peine on les entend. Puis, plus fort, plus fort : *Rdrastvouitié, rdrastvouitié!* Les voilà dans nos jambes.

— Donne-moi un kopeck, barine.

Ils baisent le bout de nos manteaux, nos bottes de feutre :

— Un kopeck, barine?

— Un kopeck, pourquoi faire?

La question n'a pas été prévue, donc pas de réponse. Du groupe des femmes part une injure et les petits se rapprochent plus tendres, plus pressants. Nous sourions. Ils n'ont plus peur, et, de tous côtés :

— Kopeck, kopeck !

Nous n'avons pas de kopecks, mais des pièces blanches de 10, 15, 20 kopecks. Au plus petit des enfants, nous donnons 20 kopecks. Il prend la pièce, la regarde et nous regarde. On sent que son petit cerveau fait un effort pour comprendre que ces 20 kopecks sont bien à lui. Soudain, un sanglot, une grimace, une crise de larmes :

— Mama, mama !

Il s'enfuit, tenant sa menotte levée :

— Mama, mama !

— Stepan, voici Stepan ! crie un enfant.

Notre cocher hurle à Stepan, lointain encore et dont le touloup gris se détache à peine sur le gris de la forêt :

— Dourak, fils de chienne! tu ne peux pas venir plus vite, les barines t'attendent!

— Nitchvo, reprend Stepan, ça ne fait rien.

Il se hâte cependant : Maroussia lui a dit que les barines étaient généreux. Le voilà qui court, qui, devant nous, ôte son bonnet crasseux, nous salue. Notre cocher l'injurie :

— Imbécile, ivrogne, fainéant !

Stepan sourit et ne répond rien...

— Voici Feodor!

C'est Feodor, en effet, qui vient à son tour doucement, doucement; il ne sait pas qu'il y aura pourboire et ne se hâte point.

— Qu'est-ce qu'il y a ? crie-t-il.

Et avant que la réponse lui soit arrivée :

— Nitchvo, ajoute-t-il, l'éternel « ça ne fait rien » du Russe.

Il nous a vus!... alors il court, il court. Notre cocher est pressé, très pressé de partir. Il l'explique à Stepan et à Feodor dans un discours qui dure dix minutes. On va se hâter, c'est entendu!

— Mais ça donne soif de se presser par un froid pareil : si l'on buvait?

La bouteille de vodki retirée du touloup est en un clin d'œil vidée. Les chevaux sont lentement attelés au traîneau. Nous partons.

5 *mars*. — 40 degrés. Après la plaine blanche, une autre plaine blanche!... Le soleil effleure l'horizon. Il est blanc, ce soleil, d'une blancheur de convalescent, d'une blancheur d'agonie. Il est enveloppé de blanches ouates que ses rayons blancs perforent, telles des aiguilles blanches dans une chevelure blanche. Lentement il monte, comme à regret; lentement il traîne ses ouates blanches sur l'immensité de la steppe blanche; lentement il baise les neiges blanches, les endiamantant de prismes. Mais il a froid sans doute, car, lentement, le voici, qui, sous ses ouates blanches, se replie, s'atténue, se cache, disparaît.. Plus rien!... Après la plaine blanche, une autre plaine blanche!... Du blanc! du blanc de roses blanches, du blanc de lilas, du blanc de chrysanthèmes, du blanc de tubéreuses... et puis rien! Pas un arbre, pas une roche, pas une fumée : une seule tache noire dans la blancheur de la steppe, notre traîneau. Et nous fermons les yeux, et nous nous anéantissons sous les collets relevés de nos épaisses fourrures pour

ne plus voir, et sans cesse, et toujours, et éternellement cette immensité blanche, drap mortuaire sous lequel, telle une vierge morte, repose la steppe glacée.

7 mars. — A travers les bouleaux — blancs comme des chevelures poudrées d'aïeules, — la route descend à pic sur l'Angara. Le froid est si vif que chaque poil des chevaux est une aiguillette de neige. Grisé par la vitesse insensée, le *iemschick*, debout, les rênes aux dents, hurle : « Plus vite, plus vite! » et la troïka ne glisse plus, mais bondit, mais vole dans la poussière de neige. Et soudain, après quelques mètres d'une pente aussi rapide qu'un toit, après un fossé franchi à toute allure dans une épouvantable secousse et comme un cri de douleur de toute la membrure du traîneau, c'est la banquise chaotique de l'Angara qui s'étend à perte de vue devant nous, miroitante, papillotante, aveuglante, tel un immense semis de diamants. Le thermomètre accroché à notre traîneau marque 42 degrés Réaumur, presque 57 centigrades. Tout est figé. Pas un souffle, pas un mouvement, pas un bruit. Les corbeaux habituels, eux-mêmes, ne s'enlèvent plus de leurs lourdes ailes noires. C'est un coin de lune tombé sur terre, un monde mort!

IRKOUTSK — UN ATELIER DE PRISONNIERS

Seules, au milieu du courant, les

lames se sont révoltées. Elles se dressent là, entassées les unes sur les autres en pyramides aiguës, dardant des flèches, brandissant des masses, cuirassées de glaces coupantes, crevassées de fossés. Elles ont essayé de répondre à l'étau du froid par leur étau à elles, de broyer ce froid en se broyant elles-mêmes. Peine perdue ! Le froid les a prises, les a vaincues, les a solidifiées dans leur rage impuissante, dans la fureur de leur assaut. Elles sont mortes, elles aussi, irrévocablement mortes, mortes dans l'agonie atroce d'un être qui se défend, au cadavre grimaçant, contorsionné, tordu.

La clarté est souveraine; pas un atome d'humidité dans l'atmosphère, pas une brume ! Le soleil pâle, d'une pâleur d'argent en fusion, darde ses flèches d'argent, allumant sur l'immensité du fleuve des prismes d'argent. Le scintillement est tel que nous ne pouvons le fixer, que nos yeux s'ensanglantent, s'aveuglent, les rétines impuissantes à emmaganiser toute cette lumière. Et nous allons enivrés, d'une vitesse toujours folle, comme si les chevaux, éblouis par la féerie du spectacle, avaient conscience que ce serait le profaner que de le souiller trop longtemps de leur galop sonore et de l'haleine brumeuse de leurs naseaux !

7 mars, soir. — La nuit est venue et avec elle un insurmontable vent du sud. Le thermomètre, en quelques heures, de 57 degrés, s'est élevé jusqu'à 25.

— Ça ne va pas être drôle, dit le *iemchick,* gare au métel.

Le métel, le terrible simoun du Nord, qui, sous des rafales de neige, couvre tout, engloutit tout. Voici qu'en effet les neiges se rident en minuscules vaguettes, tels les sables des dunes sous la bise de mer. De-ci, de-là, elles se réunissent en petits paquets, ces neiges, s'élèvent en petites fumées, se strient en petits zigzags. Après quelques minutes de calme, comme s'il rassemblait ses énergies pour

IRKOUTSK — FAMILLE BOURIATE

plus vigoureusement agir, le vent souffle plus fort, les vaguettes deviennent des vagues, les zigzags des dunes, les petites fumées des brumes. Plus fort encore, et le ciel s'est soudain couvert d'une lourde draperie noire, des flocons tombent ; disparues les étoiles, disparu le croissant de lune qui tout à l'heure s'échancrait. Toujours plus fort, et du ciel tombe la neige épaisse, et du sol s'élèvent des rafales de neige, et les chevaux, le vent au poitrail, du galop vont maintenant au trot. Plus fort encore, toujours, et c'est un déchirement de toute l'atmosphère ; un orage de neige qui crève de partout, d'en haut, d'en bas, de droite, de gauche ; les chevaux arrêtés net, la neige en un clin d'œil atteignant le garrot ; le traîneau enseveli, englouti.

— Barines, il faut descendre pour soulager les chevaux et les aider à marcher. Si nous restons immobiles, la neige va s'entasser contre nous et nous déborder.

Descendre? Allons-y! A peine debout, le vent s'engouffre dans nos fourrures, nous manquons culbuter. Nous nous raidissons, les jambes solidement arc-boutées dans la neige dont la hauteur atteint nos genoux, et hardi! « Du pain blanc dans les bras », comme dit le cocher, nous bougeons le traîneau de place, l'avançons. A quoi bon? Plus dense tombe toujours la neige, jusqu'au poitrail maintenant en ont les chevaux, nous jusqu'à la ceinture. Nous enfilons nos patins, planchettes de 2 mètres, larges de 30 centimètres et qui, permettant au poids du corps de s'étendre sur une plus longue surface, empêchent d'enfoncer. Nous déblayons la route devant les chevaux, les poussons en avant. Hardi. Mais la neige nous a empêchés de voir une crevasse du fleuve. Le cheval de droite y tombe, entraîne le trotteur du milieu, y culbute le traîneau sens dessus dessous. Seul, le cheval de gauche, de toutes ses forces, s'est arc-bouté.

IRKOUTSK — BOURIATES ET TOUNGOUSES

— Les saints vous protègent, barines! Si vous étiez restés dans le traîneau, vous seriez à l'heure qu'il est au paradis.

La crevasse n'est pas profonde; c'est un trou dont le fond est formé d'un énorme glaçon, dont les bords sont d'autres glaçons. La couche de neige a amorti la chute, formant matelas. Nous procédons au sauvetage; il nous faut enlever nos fourrures trop épaisses pour nous laisser la liberté de nos mouvements. Oh! cette heure! sous la neige, sous la rage du vent, avec un simple pardessus parisien, lourd ici, là-bas mince pelure. Comme des pelotes d'épingles vous lardent la figure, les mains, toute portion de chair restée à l'air vif. Les moustaches, la barbe, les sourcils, les cheveux, chaque poil, raidis, figés, nous donnent l'aspect d'une statue de fleuve. Le souffle est court, haletant. Les forces s'épuisent, les faces deviennent mauvaises dans l'exaspération de la souffrance, dans la rage de ne pouvoir lutter contre cet insaisissable ennemi : le vent. Et il faut souffrir pourtant, lutter jusqu'au bout, car un des chevaux, le trotteur du milieu, gêné par les brancards, par les harnais, ne peut se relever et hennit lugubrement sous la couche de neige qui le couvre, le couvre sans cesse. Tout son corps a déjà disparu, la tête seule passe encore. Oh! cette tête aux yeux fous, sanguinolents, aux naseaux aspirant l'air d'un mouvement spasmodique. A droite et à gauche de cette tête, avant toutes choses, nous déblayons, puis le cou, puis le poitrail. Il nous faut couper les harnais, je tire mon couteau, veux l'ouvrir. Mes gants me gênent, je les enlève, et soudain pousse un cri. Les ferrures du couteau, sous l'action épouvantable du froid, m'ont brûlé les doigts, la paume de la main. Toute la chair s'est levée, comme touchée par un fer rouge, dessinant une triple rangée de cloques. Le iemchick accourt, me remet mon gant en hâte, me crie : « Nitchvo », et je suis à nouveau auprès du cheval que la neige a déjà recouvert, et dont mon camarade de route, de toutes ses forces, lève la tête aux yeux encore plus sanguinolents, plus affolés. Oh! ce sauvetage! Comment, sous ce matelas de neige, trouver les traits, le harnachement? Mes mains se heurtent à des choses dures, coupantes qui sont des glaçons, à des aiguilles, à des scies qui sont des glaçons. Nos mains sont en sang, nos vêtements en lambeaux, nous ne nous arrêtons de notre besogne que pour lamper de grands coups d'eau-de-vie. Enfin, ça y est, le cheval est dégagé, il surgit, s'élève, le voici debout. Il se secoue bruyamment, et queue au vent, rejoint mélancolique les deux autres chevaux qui attendent mélancoliques. Le traîneau est à son tour dégagé, remis sur ses patins, le paquetage refait : en avant!

Cette nuit, cette nuit! je m'en souviendrai toute la vie. Nous avancions pas à pas, précédant les chevaux, tâtant la route de nos bâtons ferrés, aveuglés par la neige. Dix-sept fois, nous culbutâmes, et dix-sept fois il nous fallut relever notre traîneau après des péripéties identiques à celles que je viens de raconter. A quatre heures du matin, enfin, les chevaux dormant, le iemchick dormant, nous-mêmes dormant, le traîneau ne tenant plus que par un miracle de cordes et d'équilibre, nous arrivions à Irkoutsk.

8 *mars*. — Je sommeille, roulé dans ma couverture, sur un canapé de cuir vert, dans une chambre de l'hôtel Deko, quand je suis réveillé en sursaut par une main qui se pose sur mon épaule, et une voix qui me dit : « Bonjour, frère. » La main et la voix appartiennent à un Bouriate qui vient me proposer l'acquisition d'un tas de belles choses. Il ne m'a jamais vu, ce Bouriate, mais il est venu le matin à l'hôtel où le *svitchar* (concierge) lui a dit que des étrangers étaient arrivés et lui a indiqué le numéro de leur chambre. Sans frapper, il est entré, et le voici qui, pendant que

j'ouvre à peine les yeux, palpe mes armes, mes vêtements, le cuir de mes malles.

— C'est cher? Combien? me dit-il, de toutes choses.

Éreinté par l'atroce nuit précédente, je voudrais bien dormir et tente d'expédier mon Bouriate : il ne bronche pas. Je me fâche : il s'assied. Je hurle : il déballe tranquillement un paquet de soieries et me les fait passer sous le nez. Je le flanque à la porte : il rentre par la fenêtre. Le comble! on m'apporte mon samovar.

— *Pajalouista*, me dit-il (s'il vous plaît).

Et il se sert une tasse de thé, prend une cigarette dans mon étui, l'allume.

Un bout de toilette, et je suis dans la rue à la recherche d'un isvotchick (traîneau de place) qui me mènera porter mes lettres de recommandation. Je n'en trouve pas un, j'en trouve cinquante, tous plus beaux, plus alléchants les uns que les autres, me cassant les oreilles par des *Pssit*, *Pssit*, *barine*, qui n'en finissent pas. Je pique au hasard dans le tas. Mes lettres doivent être déposées un peu partout : tant mieux, cela me permettra de prendre une connaissance générale de la ville.

Irkoutsk est belle, majestueuse, mais froide. Je dis froide au figuré tout comme au réel. Un terrible incendie la dévora en entier, il y a vingt ans. Vite, on la reconstruisit. Mais les architectes se sont beaucoup plus préoccupés de faire large, aéré, confortable, que pittoresque. Quand vous avez vu une maison d'Irkoutsk, une église d'Irkoutsk, vous en avez vu cent. La seule beauté de la ville consiste dans son fleuve. Il s'étale, aujourd'hui, ce fleuve, tout drapé de la majesté blanche des neiges tombées la nuit. Il est si large, que les maisons situées sur l'autre rive paraissent maisonnettes à poupées, les habitants, pygmées. Des routes à chaque instant le coupent que suivent d'interminables files de traîneaux, et, de-ci, de-là, des grands trous y sont forés où des pêcheurs, le harpon en main, guettent le poisson que le besoin d'air amènera à la surface de l'eau. Un geste, le harpon part, et le poisson extrait de l'eau, après quelques frétillements, quelques coups de queue, est instantanément gelé, figé. Les quais sont larges, bordés de maisons de bois, blanchies à la chaux. Mais pourquoi, chez la plupart, ce style banal, pourquoi ces façades froides? L'architecture russe est si jolie, si pittoresque, quand elle le veut. Voici le Théâtre, qui serait fort beau si d'affreuses colorations n'en déparaient pas les murs; le Musée, dont je défie qui que ce soit de déterminer le style; les églises, l'éternelle église russe au dôme vert surmonté de la croix d'or, à la nef remplie d'icônes, calquées toutes sur le même modèle, si sem-

IRKOUTSK — CÉRÉMONIE RELIGIEUSE BOURIATE

blables qu'il est impossible de se souvenir de leur nom; le jardin de l'Intendance que l'on me dit être fort agréable l'été, mais qui, à la minute où je le

CHAMAN OU SORCIER BOURIATE

visite, n'est qu'un champ de neige, désolé; le jardin des Enfants, le Diétskisade, dont la façade en bois ouvragé est d'une note fraîche et printanière; le palais du Gouverneur, avec son péristyle grec; les différentes administrations, les écoles, les casernes, toutes absolument identiques; la Douma, mairie, où l'on me montre le portrait d'un maire d'Irkoutsk peint par Raphaël (!). Il faut aller jusqu'au bazar — le Gostinnoï-Dwor de toutes les villes russes — pour voir enfin une note pittoresque et amusante, tranchant sur la banalité coutumière de la ville, avec son méli-mélo de moujicks, de Bouriates, de Chinois, de Mandchoux et de Samoyèdes.

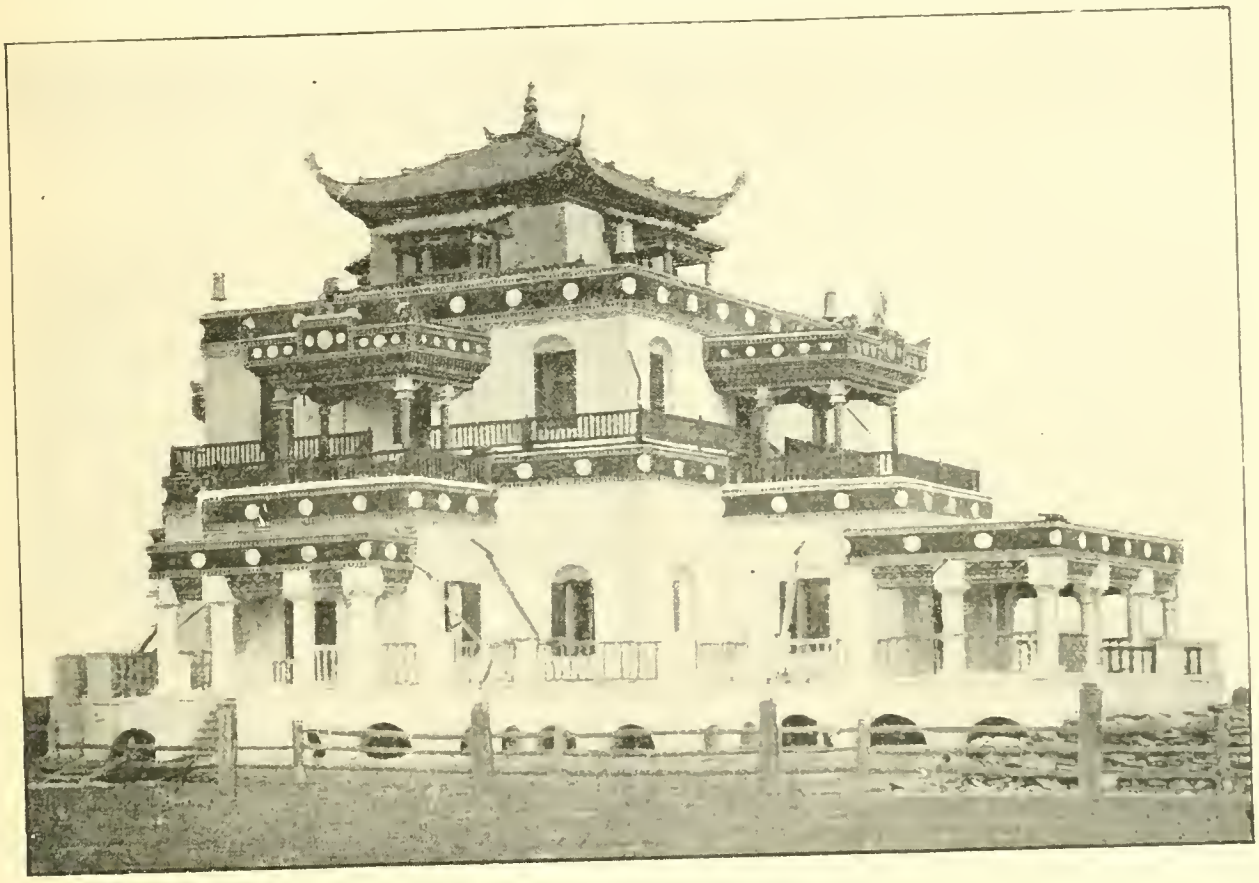
On m'invite pour le soir à un grand dîner. A l'heure fixe, j'arrive en habit, cravate blanche : il y a des dames. Oh! ce dîner!!!

Il y avait d'abord les rakouski — autrement dit les hors-d'œuvre — à savoir des radis, des anchois, des sardines, du thon, du homard, des concombres, du caviar, du pâté de foie, des champignons, des œufs durs à l'huile, du saumon fumé, du sterlet fumé, de l'esturgeon fumé, du gruyère, du roquefort, des confitures — j'en passe et des meilleurs. Il y avait ensuite du potage qui consistait en morceaux de poisson nageant dans une purée de crème aigre, de concombres, d'oignons verts et de fenouil, le tout accompagné de pirojki, petits gâteaux remplis de viandes hachées, de choux farcis, de poissons pilés, de jaunes d'œufs délayés. Il y avait ensuite des cochons de lait au kacca (gruau) — prononcez kacha — qu'on arrosait d'une sauce faite avec des noix broyées. Il y avait ensuite un énorme esturgeon qu'entouraient des rondelles de concombres et de betteraves, et dont la gueule ouverte tenait un pirojki fait avec la laitance dudit esturgeon. Il y avait ensuite un gigot de veau cuit dans son jus. Il y avait ensuite des gélinottes, des perdrix et des faisans, montés sur croustades saupoudrées de cumin. Il y avait ensuite des bligni, sorte de crêpes épaisses qu'on humectait de beurre fondu, et qu'on recouvrait de caviar. Il y avait ensuite un gigot d'ours fumé qu'on mangeait avec une salade de concombres. Il y avait ensuite un énorme gâteau saupoudré d'anis, servi avec des oranges à cent sous pièce, et des crèmes rouges, vertes, bleues, blanches, café et chocolat. Il y avait... Je crois que c'est

tout... Non... j'oubliais les liquides. Il y avait, pour boire avec les rakouski, du vodki, du cognac, de la bénédictine, de la chartreuse, une bonne demi-douzaine de nalivki (liqueurs) de toutes les essences et de tous les aromes. Il y avait, pour boire pendant le repas, du médoc, du laffitte, de l'yquem, du corton, du pomard, du Rœderer-Cliquot (!), du Rœderer-Pommery (!) — le tout fabriqué en Allemagne et estampillé des plus authentiques signatures de maisons françaises. Il y avait, pour boire au dessert, du xérès, du madère et du porto. Il y avait enfin — et cette fois pour finir — il y avait, à deux heures de la nuit, quinze convives sur vingt-deux ronflant sous la table. On s'était bien amusé !

J'avais énergiquement déclaré, en me mettant à table, que mon médecin — sous peine de mort — m'avait condamné au régime de la sobriété la plus absolue. Je fus donc un des rares qui restèrent intacts. J'en profitai pour causer avec la maîtresse de la maison. Mme X.... élevée à Pétersbourg, parlait admirablement français, avait de l'instruction, du goût, et des lettres. Une fois de plus, j'eus cette impression très nette de la supériorité de la femme russe sur l'homme russe.

9 *mars*. — J'ai longuement causé, ce matin, avec le général Goremikine, gouverneur d'Irkoutsk, de l'avenir de la Sibérie et du Transsibérien. Par suite de la mainmise de l'escadre russe sur Port-Arthur, dans le golfe du Petchili, la ligne primitive de la voie ferrée, qui devait suivre le fleuve Amour par Stretensk, Blagovestchensk jusqu'à Khabarovka, est abandonnée. Le nouveau tracé coupe la Mongolie et la Mandchourie par Moukden et Girin, pour aboutir au terminus de Port-Arthur. C'est, à bref délai, tout le nord de la Chine devenu russe avec ses 80 000 millions d'habitants. Les travaux du Transsibérien marchent rapidement : je ne puis en dire autant de ses trains ! Tous



IRKOUTSK — PAGODE BOURIATE

ces travaux, sauf les gros terrassements confiés à des Piémontais, sont faits exclusivement par des ouvriers russes, dont la plupart sont des prisonniers. Leur sort est loin d'être misérable. Chaque année de travail au Transsibérien enlève aux prisonniers deux ans de prison. Ils touchent 1 rouble 50 par jour, comme salaire — le rouble vaut 2 fr. 65, — sont logés par le gouvernement, mais doivent se nourrir à leurs frais. Cette nourriture leur revient en moyenne à 12 roubles par mois. La plupart d'entre eux, mariés, se sont fait accompagner de leurs femmes, dont quelques-unes tiennent des cantines à l'usage des célibataires. Organisés sur cette base toute familiale, les ouvriers travaillent heureux, libres et sans souci : ils posent, comme moyenne, 4 kilomètres de rails par jour.

14 *mars*. — Le dégel subit, foudroyant. Les froids de la semaine précédente n'étaient que l'habituelle reprise de l'hiver. Aujourd'hui, de onze heures à deux heures, les toits coulent, coulent les ruisseaux, sont inondées les rues. Le soleil est presque chaud ; on enlèverait ses fourrures. Pas d'imprudence, me dit-on ; bon conseil : la nuit, le thermomètre marquait bel et bien — 27 degrés.

Rencontre d'une noce de Bouriates chez un marchand d'ustensiles de cuisine. Le fiancé et la fiancée, leurs pères et mères, plus une smala de petits garçons et de petites filles. Tout ce monde s'assied par terre et ne dit mot. J'apprends seulement que la fiancée a pour surnom : Petite Souris, et le fiancé : Oiseau qui pleure. Bien amusants, d'ailleurs, ces noms bouriates. En voici un chapelet. Du côté des hommes : qui ne meurt point, insecte aquatique, de terre, araignée, esprit malfaisant, celui qui a été brûlé vif (parents brûlés), l'herbe qui s'enflamme fort promptement, maladie, char marin ! ! ! Du côté des femmes : le petit esprit malin, la petite souris, l'écorce de bouleau, celle qui ne peut pas venir au monde (mère morte en couches), la colique, etc., etc.

15 *mars*. — Le Baïkal. Quatre heures de traîneau sur l'Angara par une délicieuse température : 4 ou 5 degrés au-dessous de zéro, à peine. Madame la Mer s'étale immense, vêtue de ses hautes falaises, semée d'ice-bergs, sillonnée de crevasses. Elle est par son volume d'eau le second lac du monde, par sa superficie le troisième, par sa profondeur le premier. Ses cavités les plus basses sont de beaucoup au-dessous du niveau de l'Océan : elles atteignent parfois 1600 mètres. Qu'on s'étonne dès lors de l'adoration superstitieuse que les riverains ont pour cette masse d'eau qu'ils nomment encore la mer Riche, la mer Sainte, la mer Fortunée, prétendant que jamais chrétien n'y a péri.

Nous la traversons à toute allure, en suivant la ligne que prendront plus tard les bacs colossaux qui porteront d'une rive à l'autre les trains entiers du Transsibérien. Sur cette piste droite la troïka s'enlève d'un vertigineux vol, dans un galop de chevaux tellement sonore qu'on dirait des sons étouffés de cloches.

Au soir, nous arrivons sur la rive orientale. Elle est toute semblable, cette rive, à la rive occidentale que nous venons de quitter, et pourtant nous la foulons aux pieds avec délices. Il nous semble que cette rive est plus asiatique que la précédente, plus proche, beaucoup plus proche de notre but qui est le Pacifique. Après un dernier regard en arrière sur l'immensité du fleuve, sur l'emplacement qu'Irkoutsk tout là-bas, là-bas, doit occuper, en route pour l'Océan, en route pour l'Amour : je parle du fleuve.

GEORGES CARON.

Les Débineurs

Ils s'appellent légion.

Tenant tout à la fois du règne végétal par les parasites et du règne animal par les vibrions, moins éphémères que ceux-ci, aussi ternes que ceux-là, et plus nuisibles que les uns et les autres — car ils ne meurent point où ils s'attachent et répandent partout leurs germes néfastes, — ils pourraient prendre pour épigraphe la célèbre allégorie d'Andrieux sur l'égoïste et le colimaçon :

> S'aimer d'une amitié sans bornes,
> De soi seul emplir sa maison ;
> En sortir, suivant la saison,
> Pour faire à son prochain les cornes...

Et la comparaison se poursuivrait à merveille :

> Signaler ses pas destructeurs
> Par les traces les plus impures ;
> Outrager les plus tendres fleurs
> Par ses baisers ou ses morsures...

Or, baisers ou morsures, pour les débineurs, c'est tout un, à la différence que le baiser n'est jamais qu'apparent et que la morsure est généralement clandestine... Quant à l'outrage, il ne se borne point aux « plus tendres fleurs ». Il s'étend sur tout l'univers, il embrasse le Monde !

Faut-il tenter de donner du *débinage* une définition mathématique ?... Essayons :

Le *débinage* est une opération qui a pour but, étant donné ce qu'il plaira au lecteur, un homme, une femme — voire un Auvergnat, — une création quelconque de la nature ou de l'intelligence, un site, un animal, un monument, une œuvre d'art, un poème, un morceau de musique, de se placer devant (ou derrière), et, par le moyen de réflexions désobligeantes, d'insinuations perfides, d'ironies amères et de sarcasmes véhéments, de s'acharner à en rompre l'harmonie, à en détruire les beautés, à en grossir les imperfections et les verrues — jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que désenchantement, désolation et ruines !

Le poète latin devait songer au débineur en écrivant :

Imparidum ferient ruinæ !

Fruit d'une vocation impérieuse et irrésistible, le débinage constitue une véritable carrière, une profession parfois fructueuse... On l'a vu, dans certains cas, s'élever jusqu'au sacerdoce !...

Le débineur fut de tous les temps.

Il est de tous les âges.

Il commence à baver, en faisant ses premières dents, sur le sein de sa nourrice. Avant même l'époque où il va

devenir un mortel à la voix articulée, il débine, en poussant des cris affreux, le lait qu'il tète, et manifeste, en contaminant les robes de sa mère et les pantalons de son père, le profond mépris que lui inspirent les auteurs de ses jours...

Un peu plus tard, au collège, il débinera le pion infortuné que sa propre débine condamne à lui faire l'étude, et le visage émacié de ce pauvre diable, son col graisseux, son haut-de-forme roussi par le trop long usage et les intempéries des saisons ne trouveront jamais grâce devant lui... Il ne manquera pas non plus — cet âge est sans pitié ! — de débiner les petits camarades et tous les motifs lui seront bons pour cela : un défaut physique, une maladresse native, un nom ridicule, une timidité insurmontable, ou encore une évidente supériorité intellectuelle lui tiendront lieu de prétexte... Son aplomb ne se dément jamais et fût-il le dernier de sa classe — ce qui est assez sa coutume — il ne reculera pas devant l'invraisemblance d'accuser de plagiat son voisin le fort en thème :

— Pas étonnant qu'il soit premier... Il a copié sur moi !...

Le développement normal et progressif d'un caractère aussi sympathique vaut d'habitude au débineur à ses débuts quelques rebuffades, camouflets, mornifles, coups de poing ou tatouilles en règle : il les encaisse avec quelque surprise, mais sans la moindre philosophie et si par hasard on le voit lever le bras, c'est — d'un geste

familier au lycéen qui « va au proviseur » — pour faire claquer son médium contre son pouce :

— M'sieu !... M'sieu !... Lui qui me tape !...

Mais ce serait une grave erreur d'imaginer que ces légers inconvénients du débinage, révélés d'abord au néophyte, soient de nature à ralentir son zèle : sorti du lycée et mis dans l'obligation cruelle d'accomplir son service militaire, il apporte au régiment la même ardeur à dénigrer son prochain et bientôt, suivant une gradation ascendante absolument logique, il a successivement débiné ses supérieurs, du caporal au colonel, en passant par tous les grades intermédiaires... Il est vrai que, suivant une gradation descendante non moins fatale, il a été très vite mis à même de savourer la douceur des ricochets hiérarchiques, et son livret matricule s'est incontinent fleuri de pas mal de jours de consigne, de salle de police et de prison... Mais alors il a trouvé moyen de déverser sa bile de l'homme de chambre au dernier des aides-cuisiniers, et il n'est pas jusqu'à Jules lui-même qu'on ne l'ait vu rudoyer mal à propos en le tirant par l'oreille un peu plus fort que de raison...

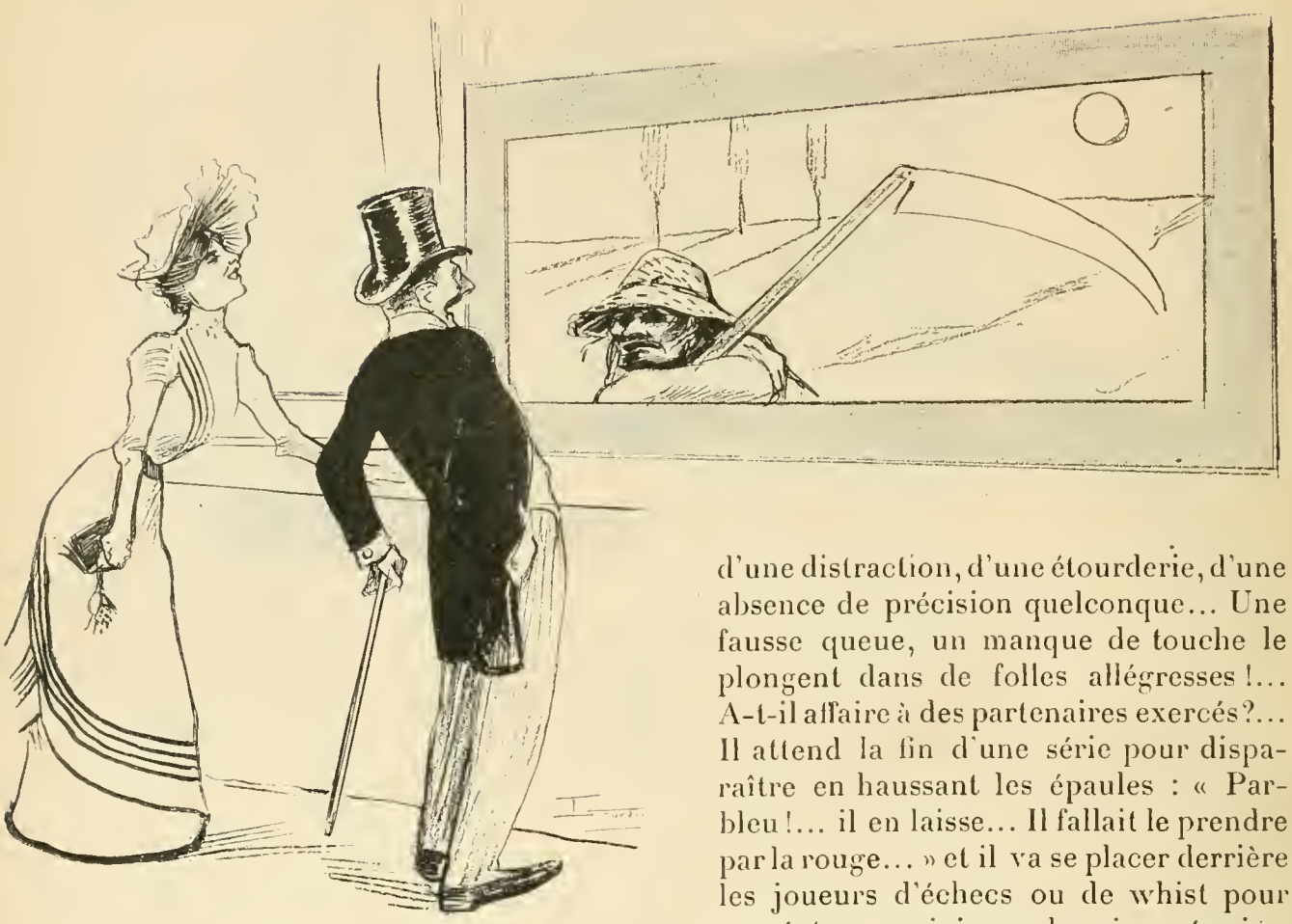
Le débineur est indécrottable.

* * *

Cependant, entre le berceau et la caserne, bouclé sous le toit paternel, emprisonné entre les quatre murs du collège et muselé par la principale force des armées — c'est la discipline que je veux dire — le débineur n'a pas pu donner sa mesure : il est demeuré à l'état embryonnaire. Rendu à la liberté après ces premiers avatars sans importance, il subit alors une considérable et définitive métamorphose... Il était chrysalide : il devient papillon et le voilà qui prend son vol à travers l'espace... Allons-nous-en !

Allons-nous-en ! te dis-je, lecteur bénévole... ailleurs... autre part... plus loin encore... où tu voudras ! C'est la précaution inutile. Le débineur est là, partout, toujours. Il nous guette. Il nous regarde. Il nous entend... car il est multiple et protéiforme !

Dînons-nous en ville ?... Le voici, en face de nous, la serviette enfoncée dans le col de sa chemise, et il mange. Il mange de tout. Il boit de tout aussi. Il sourit... Et, tout à l'heure, au fumoir, il débinera l'amphitryon, la maîtresse



de la maison, le dîner, les vins, le mobilier... et le reste. Impossible d'user de représailles : le débineur ne reçoit pas ; il ne dîne jamais chez lui.

Allons-nous dans le monde ?... Il circule de groupe en groupe et, en moins de dix minutes, la moitié des invités est avertie par ses soins que l'autre moitié est composée d'aliénés, de filous et de faussaires. Au surplus, il ne trouve, à cette petite fête, aucun agrément. Les mères qui font tapisserie — gélatineuses ou desséchées — sont horribles à voir... Les filles commencent à ressembler à leurs mères. Il fait trop chaud. L'éclairage est défectueux. L'orchestre est exécrable. Pour le fuir, il se réfugie au buffet. Le buffet est mal installé. Le champagne est une mixture sans nom. Les danseurs ne se doutent pas de ce que c'est qu'une valse... Ne lui demandez pas de vous le montrer : le débineur ne danse pas.

Passons-nous notre soirée au cercle ?... Il est là, dans la salle de billard, à l'affût d'une distraction, d'une étourderie, d'une absence de précision quelconque... Une fausse queue, un manque de touche le plongent dans de folles allégresses !... A-t-il affaire à des partenaires exercés ?... Il attend la fin d'une série pour disparaître en haussant les épaules : « Parbleu !... il en laisse... Il fallait le prendre par la rouge... » et il va se placer derrière les joueurs d'échecs ou de whist pour constater avec joie que la reine est prise, ou qu'un novice vient de couper une carte maîtresse... Inutile de lui proposer, pour voir, une partie de quoi que ce soit : le débineur ne joue à aucun jeu.

Nous rendons-nous au théâtre, au café-concert, au Salon de peinture ?... Nous ne lui échapperons pas, vous dis-je, et il faudra qu'il nous gâte, jusqu'au bout, notre plaisir. La pièce est un tissu d'inepties, un ramassis de lieux communs qui ont traîné partout... Elle est bâtie en dépit du bon sens, et les auteurs ne savent même pas leur métier de charpentiers dramatiques... C'est à peine s'ils arrivent à justifier les entrées et les sorties de leurs personnages... Ce ne sont pas des ficelles qu'ils emploient, ce sont des câbles... Et ça n'a aucun intérêt... Ça n'existe pas, enfin !... Quant aux artistes, ils sont navrants. On ne les entend pas — c'est tant mieux, d'ailleurs, pour ce qu'ils ont à dire ; — ils sont mal habillés, vilains, prétentieux et grotesques... Les femmes aussi. Les décors, dans le même sac : bons à

reléguer au magasin aux accessoires...

Naturellement, au café-concert, la musique ne vaut rien. En revanche, les paroles sont idiotes. Le comique est lugubre. Le ténor est en fer-blanc. Le baryton patriotique est rasoir. La chanteuse légère est assimilable à l'éléphant qui prétendrait marcher sans encombre sur une toile d'araignée...

A l'Exposition, autre guitare : le débineur s'égaye de tout, du paysage, de la figure, de la peinture d'histoire, des tableaux de genre. Les couchers de soleil le font pouffer : il les compare tour à tour, avec beaucoup d'à-propos, à des pains à cacheter ou à des chaudrons. Les verdures sont qualifiées par lui de plats d'épinards. Les bonshommes n'ont jamais l'importance de vrais bonshommes, dans l'atmosphère... Ça ne tourne pas; ça manque de relief; ça n'y est pas, quoi! Les peintres d'histoire sont tous pompiers. La figure nue est en pleine décadence : c'est de la peinture, ça n'est pas de la peau!... Et les raccourcis des plafonds? Non, mais... apprenez à dessiner, d'abord!... Les autres?... Qui?... Les autres?... Des barbouilleurs d'enseignes, des fabricants de couvercles pour boîtes de dragées!... Et puis, laissez-le tranquille : tout cela lui fait mal au cœur!

* * *

Cette inaptitude universelle, une fois démontrée, conduit insensiblement le débineur, par une pente savonnée et rapide, à la fonction de critique. Alors il s'étale et s'épanouit : c'est l'apogée; c'est l'apothéose!... Il débinait pour rien, pour le plaisir, pour l'amour de l'art... Et le voilà payé pour débiner!...

N'insistez pas, de grâce : ne l'interrogez pas sur la compétence qu'il peut avoir en matière théâtrale ou artistique. Le débineur n'a jamais fait de théâtre. Le débineur n'a jamais fait de peinture.

Le débineur ne fait rien.

De mauvaises langues ont osé prétendre que, parvenu

à ce moment précis de son évolution, le débineur, comme un simple président du conseil des ministres, changeait assez volontiers son fusil d'épaule et acceptait quelquefois de l'argent pour s'abstenir de débiner...

Je crois pouvoir affirmer à mes lecteurs que c'est là un vulgaire canard auquel il convient de couper les ailes au plus vite. Le vrai débineur est incorruptible. Et sa devise est :

« Toujours, et quand même! »

Une question qui a donné lieu aux plus vives controverses et que je suis

bien obligé d'aborder, à mon très grand regret, pour ne point encourir le reproche d'avoir tenté dans ces parages une étude incomplète et tronquée, est celle de savoir si le débinage appartient exclusivement au sexe fort, et si — par exception tout au moins — le sexe faible n'en serait pas susceptible.

J'estime que tous les bons esprits en sont, sur ce point délicat, réduits aux conjectures.

Cependant — et pour tout dire — des gens bien informés sont allés jusqu'à citer des femmes dont la principale

occupation serait de se débiner entre elles.

Ce phénomène se produirait — m'affirme-t-on — assez fréquemment dans le monde.

Il emprunterait, dans le demi-monde, une acuité particulière aux nécessités de la concurrence et de la lutte pour la vie, qui, comme chacun sait, devient de jour en jour plus âpre.

Ce débinage spécial s'appliquerait tout d'abord aux toilettes.

Il s'étendrait ensuite aux personnes.

Il ne serait pas sans exemple, enfin, que l'on se prît aux cheveux.

Mais ce sont là de méchants bruits, que je n'enregistre ici que sous les plus expresses réserves et qu'il me plaît de supposer sans consistance.

* * *

Le débineur est éternel.

Il exerce, jusqu'à la tombe... des autres, sa coupable industrie, se faufile dans la maison mortuaire, assiste au service, suit le corbillard et, de l'église au cimetière, il s'emploie à persuader à ses voisins de route qu'ils accompagnent la dépouille mortelle du plus abominable des gredins.

C'est — de toute évidence — un débineur, qui, sur l'observation qu'on ne l'avait point vu à l'enterrement d'un de ses vieux camarades, répliquait :

— C'est vrai... je n'ai pas pu aller à son enterrement... Mais, bah!... Il ne viendra pas au mien, et nous serons quittes!

Peut-être ne croyait-il pas si bien dire!

Quant à moi, eussé-je vu — de mes propres yeux vu — incinérer tous les débineurs que je connais, je suis persuadé qu'ils renaîtraient de leurs cendres pour proclamer que ma *copie* est absurde et que mon collaborateur Lourdey ne sait pas dessiner...

René Lafon.

LA PHOTOGRAPHIE BINOCULAIRE

Il est un fait certain et reconnu, à savoir que le sentiment de relief possédé par les objets de la nature se trouve fourni à notre cerveau par notre vision binoculaire. Un borgne de naissance ne peut avoir ce sentiment de relief, donc de la distance des choses. S'il veut enfoncer un clou, il se frappe le plus souvent sur les doigts. Le borgne par accident montre moins de maladresse, simplement parce que, avant l'accident, il a joui de la vision binoculaire, a appris à connaître le relief et son œil solitaire, conservant le souvenir de l'éducation première, garde le sentiment du relief par habitude et *parce qu'il sait* que ce relief existe.

Le même phénomène apparaît pour l'homme ayant conservé ses deux yeux lorsqu'il s'agit d'objets très éloignés.

En effet, le relief vrai, c'est-à-dire la superposition dans notre cerveau de deux images d'un même objet, vu par chacun de nos yeux d'un point de station différent, donc sous une perspective différente, ne saurait s'appliquer qu'à de très courtes distances, étant donné l'écart relativement très petit (62 à 65 millimètres) entre les deux yeux, en d'autres termes entre les deux points de station. Au delà de 40 à 50 mètres, les deux images superposables dans notre cerveau, arrivant presque à l'identité, ne peuvent donner un relief nettement apparent. Nous les voyons néanmoins en relief par la connaissance que nous avons que les objets très rapprochés le sont. Que nous regardions une épreuve, à la main ou dans le stéréoscope, ayant ses premiers plans situés à une trentaine de mètres, nous ne constaterons pas une différence bien sensible dans la visibilité des deux images. Tout ira autrement si les premiers plans se trouvent à 3 ou 4 mètres. L'épreuve stéréoscopique nous donnera un relief étonnant, alors que l'épreuve vue à la main conservera sa platitude première. C'est pourquoi ceux qui font intelligemment de la photographie stéréoscopique ont toujours soin de ne jamais prendre que des sujets présentant des premiers plans *très* rapprochés, sachant, par expérience ou par raisonnement, qu'ils *amorceront* ainsi le relief de tous les objets de l'image à quelque plan qu'ils appartiennent.

De cet aperçu rapide, il résulte qu'un portrait, photographique ou non, doit invariablement nous procurer la sensation du relief, et que ce sentiment est et doit être la condition première de tout portrait. Le spectateur, en effet, se mettant à la place du peintre ou de l'appareil photographique, verra *avec ses deux yeux* le modèle à une distance comprise entre 1m,50 ou 8 mètres, suivant qu'il s'agit d'une tête ou d'un portrait en pied, c'est-à-dire, en somme, à une distance pour laquelle le relief, dû à la vision binoculaire, s'accentue très nettement.

A l'Exposition universelle de 1900, un photographe professionnel de très grand sens artistique et qui s'est vu, à très juste titre, décerner un grand prix, M. Frédéric Boissonnas, de Genève, a exposé des portraits, trop peu vus et trop peu discutés à mon sens, et pour lesquels il avait cherché à rendre le relief de la nature en se fondant sur la vision binoculaire. Il y a là, je le déclare très clairement, une tentative des plus intéressantes, encore à l'état embryonnaire comme rendu, je le veux, quoique l'effet soit saisissant déjà, mais qui pourrait bien, à un moment donné, amener une véritable révolution dans la photographie. Aussi je crois de mon devoir de relever sans hésitation cette tentative et de l'examiner. Tout effort vers l'art et une vérité de rendu suggestive vaut qu'on le pointe. Celui-là en est un au premier chef.

Le principe de cette évolution nouvelle de la photographie artistique, à

laquelle M. F. Boissonnas donne le nom de *photographie binoculaire,* que je lui laisse, sans l'approuver pleinement, consiste à faire deux éléments stéréoscopiques d'un même portrait et à les projeter, en grandeur vraie ou en agrandissement, sur un papier sensible au gélatino-bromure d'argent de façon :

1° Que les deux images se superposent avec la plus grande exactitude possible ;

2° Que l'impression se fasse en deux fois, moitié du temps total pour chaque élément.

Dans l'état actuel de la science photographique, le repérage de cette superposition demeure assez long et compliqué. Ce n'est pourtant qu'un point très secondaire. Qu'on marche sérieusement dans cette voie et l'on aura tôt fait de construire un appareil donnant automatiquement cette superposition. N'avons-nous pas déjà, pour la photographie indirecte des couleurs par le procédé trichrome, un seul et même appareil fournissant simultanément les trois épreuves ? Or, ici, nous n'en avons besoin que de deux. Il n'y aurait, ce me semble, qu'à renverser le problème pour amener un appareil analogue à nous donner une seule image formée par la superposition de deux images placées dans le même plan et dont les centres présenteraient entre eux l'écartement de nos yeux.

Tête d'étude provenant d'une *photographie monoculaire* obtenue par M. Frédéric Boissonnas, de Genève.

Cette reproduction provient d'un tirage direct de l'un des deux éléments destinés à la formation de la photographie binoculaire. La lumière est brutale, les ombres denses, sans profondeur, et si l'on a, du côté de la lumière, une certaine apparence de relief, par opposition violente avec les noirs, ce sentiment est détruit par la platitude de la joue dans l'ombre et de la main se détachant mal sur le cou.

Pour l'instant, nous obtenons l'image fusionnée par tâtonnements plus ou moins longs. Il n'importe. Nous l'obtenons. C'est le point principal.

Or, que nous montre cette image fusionnée ? Deux choses.

Premièrement, un relief et un fondu indiscutables. Le portrait plus modelé, plus gras que celui obtenu par une épreuve unique, *tourne* mieux et se détache du fond. Nous avons le sentiment de relief de la nature.

Secondement, un certain trouble qui gêne notre regard, par la vision soupçonnée de deux images. Là, en effet,

La même tête d'étude provenant d'une *photographie binoculaire* obtenue par M. Frédéric Boissonnas, de Genève.

Cette reproduction provient d'un tirage des deux éléments superposés, pris chacun de deux stations différentes. L'effet stéréoscopique, qui double les clartés, a adouci la lumière, diminué la densité des ombres, donnant de l'air à la chevelure, faisant tourner la joue dans l'ombre, accentuant le détachement de la main sur le cou. Sur les bords extrêmes du tiehu et du bras, on relève le défaut d'exactitude de superposition, qui se serait noyé dans un fond sombre, ou qui pourrait être détruit par le procédé indiqué dans l'article.

comme dans le stéréoscope, nos yeux ne sauraient dissocier et isoler l'image élémentaire qui appartient en propre à chacun d'eux. C'est le défaut originel du procédé dont une critique hâtive et faite à la légère peut s'emparer pour rejeter, sans appel, ce procédé hors du domaine de l'art.

Eh bien ! jusqu'à preuves très probantes du contraire, je m'élève en faux contre ce jugement. Sans entrer ici dans des détails relevant plutôt d'une publication technique, je déclare que ce défaut, défaut unique, peut d'ores et déjà être amoindri jusqu'à effacement presque complet.

Je m'explique.

Que l'image fusionnée, au lieu d'être faite *positivement* sur le papier, soit faite *négativement* sur plaque : avec ce négatif fusionné on pourra, dès lors, tirer la positive, sur un des papiers à dépouillement : charbon, charbon-velours ou gomme bichromatée, qui laissent à l'artiste sa pleine et entière liberté pour accentuer ou diminuer les valeurs. Le voilà donc maître de noyer, aussi complètement que possible, les contours forcément débordants. Si même, au moment du fusionnement pour la négative, il a donné des poses très différentes aux deux éléments fusionnants, il aura déjà diminué, dans une très forte mesure, l'accentuation de ces contours. Finalement, il ne restera que le bon côté du procédé : relief puissant, modelé incomparable, donc vérité de rendu jusque-là inconnue.

Je n'entrerai pas dans plus d'explications pour aujourd'hui. Je voulais signaler cette méthode nouvelle, en montrer, de prime coup, le bon et le mauvais côté. Le mauvais pouvant être détruit, comme nous l'avons vu, reste le bon, et ce bon, je le répète, pourrait bien amener, tel qu'il est ou autrement, dans les premières années du XXe siècle, une véritable révolution dans l'art en photographie.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Georges Ohnet a été l'exemple du succès le plus retentissant et le plus jalousé. Il a été attaqué avec une acrimonie et une âpreté qui avaient quelque chose de mystérieux, presque de personnel. On a pardonné à Pierre Maël, à Pierre Sales, à Demesse, à tous les romanciers populaires leur fort tirage; pourquoi ne laissait-on pas M. Ohnet tranquille? On eût dit que M. Ohnet était un candidat à l'Académie française et qu'il fallait l'évincer. Mais il n'y a jamais songé, pas plus que Xavier de Montépin, je pense!

A mon sens, la campagne menée contre M. Ohnet, au temps du *Maître de Forges*, est née d'un malentendu. On a poursuivi le romancier mondain inférieur, et la méprise a été de ne pas comprendre qu'on avait affaire à un romancier populaire supérieur. De là tout le débat. Vous vous rappelez Jules Lemaitre reprochant à Ohnet de n'être pas assez littéraire. C'est comme s'il avait dit cela à Richebourg. Rien n'était plus déplacé.

Et Gyp! Vous rappelez-vous Gyp, dans *Les Gens chics*, ce salon de juifs et de juives qui se pâment sur des phrases malicieusement extraites du texte du *Maître de Forges*, de *Serge Panine*, de *Nemrod et C°*, avec des railleries à mi-sucre sur les situations, sur le style, sur les détails, et le souci ardent de prouver à M. Ohnet qu'il ne connait rien du monde.

Vous rappelez-vous encore cet éventail que Gyp avait fait peindre par Bob? M. Ohnet est à genoux devant une vieille dame qui doit être ou l'Académie française ou la langue française, et il lui fait la cour; mais la dame ne veut rien savoir et lui fait signe de s'éloigner, parce qu'elle ne veut avoir rien de commun avec lui. De la part de la langue française, le refus est dur. Mais on sait que le genre du roman populaire admet un style beaucoup moins châtié que le roman littéraire.

Tout cela a amusé la galerie. Mais ces brocards portent à faux. M. Ohnet, j'en suis persuadé, n'écrivait pas pour les salons et, dès lors, le reproche est pareil à celui qu'on ferait à un pommier de ne pas porter des poires.

M. Ohnet est un romancier populaire, et la meilleure preuve en est dans le roman qu'il vient de faire paraître, *La Ténébreuse*, tout à fait dans la note des Gaboriau et des Jules Mary.

Patatras! Pan! Pan! Boum! Ciel! Feu! Poudre de guerre! Vive la grève! Des explosions, des incendies, des assommades, des noyades, des menées anarchistes, des coups de revolver, du bruit, du mouvement, de l'agitation, du tapage, du sang versé, des galeries occultes, des mystères, des maisons closes, du poison dans une bague, des poignards décrochés du mur, un manchot qui a un bras d'acier, un traître qui s'enrichit en pactisant avec l'ennemi : bref, vous voyez la note. Il y a tout cela dans *La Ténébreuse*. C'est palpitant, violent, tassé, pressé, avec des caractères taillés à coups de serpe dans du bois de gaïac, des personnages estompés vite, simplifiés et sans nuances, des situations qui se renouvellent vite pour soutenir l'intérêt du feuilleton, des inventions dont l'invraisemblance fantastique constate une invention pauvre et une observation superficielle. C'est le chef-d'œuvre du roman peuple.

Voici le fait:

Supposez un général qui a inventé une poudre merveilleuse, d'un effet tel que la dynamite n'est auprès d'elle que de la craie pilée.

Cette poudre, sans bruit, sans fumée, anéantira un corps d'armée ou une flotte.

La nation qui l'aura sera maîtresse de toutes les armées du monde.

En même temps, la poudre se vendra beaucoup pour les mines et les carrières.

Elle présente un double intérêt, militaire et commercial.

Aussi son inventeur va-t-il être traqué de deux côtés : au point de vue politique par un espion étranger, Hans; au point de vue industriel par un brasseur d'affaires louches, Lichtenbach. Pour approcher l'inventeur et le séduire, ils emploient une femme fort belle et adorable, que la police internationale retrouve dans toutes les affaires d'espionnage, mais qui échappe aux recherches, et qu'on nomme la Ténébreuse.

Hans tue le général, et veut voler le coffret qui enferme le secret de l'invention. Le coffret éclate, la maison est réduite en miettes:

L'emplacement de ce qui avait été la maison offrait aux regards un trou béant, au fond duquel apparaissait une cave, dont la voûte s'était effondrée et une pièce de vin défoncée faisait une mare rouge. De l'escalier plus une trace. Les marches avaient disparu. Les pierres étaient rompues en morceaux gros comme des œufs de pigeon... Jamais je n'aurais pu me figurer un émiettement pareil... Et, caprice incroyable du cataclysme, un pan

de muraille, qui avait dû être celui d'une buanderie, restait debout avec une fenêtre étroite dans les barreaux de fer de laquelle une loque était retenue. Tous nous avions regardé en même temps cet unique vestige échappé au désastre, et le chef de la sûreté, plus prompt, s'était approché avec précaution de ce pan de mur qui menaçait ruine. Du bout de sa canne levée, il toucha le haillon informe qui pendait, le fit tomber, le ramassa avec une exclamation de surprise et, revenant vers nous, vivement le plaça sous nos yeux. C'était un bras encore revêtu de sa manche de chemise et de sa manche d'habit, coupé à la hauteur du coude, tout sanglant et à la main noircie, comme calcinée.

— Oh! voilà qui est extraordinaire, s'exclama le ministre.

— C'était surtout sinistre, mon général.

C'est le mot, on peut le dire.

Le meurtre a été inutile. Le secret reste introuvable. Mais le général défunt a tout expliqué à un jeune ami, Marcel Baratier, dont les parents vont continuer les travaux de recherches sur la fameuse poudre, mine de richesses pour une société d'explosifs.

Marcel va s'installer dans leur usine d'Ars pour y poursuivre les investigations de laboratoire. La bande, qui poursuit le secret, le suit. La belle dame loue une villa près de l'usine, et, par des rencontres habiles, finit par affoler Marcel, qui lui dit dans quel tiroir est la recette de la poudre.

Hans, toujours présent, son bras remplacé par une main de fer, pénètre dans le laboratoire, assomme un agent qui le filait, dérobe le précieux bocal et le papier explicatif. Seulement, il manque la manière de s'en servir; c'est comme s'il n'avait rien : il faudrait le fameux « tour de main ». La belle dame est alors chargée d'attirer de nouveau Marcel dans une petite villa isolée, près la Porte Maillot, et là Marcel parlera, ou il sera tué. La police veille et le délivre du guet-apens.

Voilà l'histoire de la poudre. A côté, il y a les jeunes filles : la fille du général inventeur, dont on ne fait rien; la fille du traître Lichtenbach, lis près de ce fumier; Marcel l'épousera à la fin, en dépit de la haine mortelle que porte Lichtenbach aux honnêtes Baratier. Ce Lichtenbach est un renégat qui a spéculé pendant la guerre.

Vous ne savez donc pas ce que c'est que Lichtenbach? Il n'y a pas, entre la Lorraine et Paris, un kilomètre de sol qui n'ait été arrosé de sang français par la faute de ce misérable! Espion pour conduire l'ennemi à la victoire, fournisseur pour le nourrir quand nos troupes mouraient de faim, il s'est engraissé de la guerre, enrichi de la trahison. Il a vendu ses frères de France, les Juifs, qui se battaient dans nos rangs et qui sont morts comme de braves gens, ce double Judas! Et quand il a eu reçu les deniers de sa trahison, il s'est fait chrétien pour souiller une religion nouvelle par l'intransigeance dégoûtante de son zèle d'apostat! Voilà ce que c'est que Lichtenbach.

Le côté des traîtres est bien pourvu : la Ténébreuse, perfide et enjôleuse, qui finit par se prendre au piège et par aimer Marcel; Cesare Agostini, chevalier d'industrie d'espèce sous-marine; Hans, le personnage puissant, dont les complices même ne savent rien : mais, de son petit doigt, il fait trembler la terre.

Cet homme à la main de fer est terrible. Il meurt assommé d'un coup de canne par le brosseur. Il est étonnant que sa main de fer ne serve pas à quelque chose : on attend toujours la poignée de main d'acier, et le brosseur reconnaissant son homme à ce signe que sa main était froide comme « celle » d'un serpent.

Mais non : Baudoin reconnait Hans à la voix, dans une auberge, tout simplement.

L'intrigue est donc dans le mystère de la conspiration contre la poudre et dans l'ignorance où l'on est, du côté des braves gens, sur l'identité des bandits qui ont tué un général, déchaîné une grève d'ouvriers, incendié une usine. L'enquête est faite de soupçons parfois bien étonnants de pénétration, ou d'ignorances parfois bien aveugles. Mais, si tout se découvrait tout de suite, il n'y aurait plus de roman, on le sait bien.

Qu'importe? Ce genre feuilleton n'admet-il pas toutes les invraisemblances. Or, ici, observation, vérité, style, tout est rudimentaire.

Comment trouvez-vous cet inventeur qui, pour mieux protéger son secret, a mis de la poudre dans un coffret explosif que lui seul peut manier, ce qui constate de bonnes habitudes d'homme à précaution, et qui, ayant un confident, ne craint pas de dire devant son brosseur :

— Nous verrons ce que Hans pensera!

C'est ce nom de Hans qui met la justice sur la voie; il fallait bien qu'il fût prononcé. D'ailleurs, la justice ne trouve rien; c'est une justice à lui rendre.

Le ton est partout celui du feuilleton à un sol. Marcel, après quatre cents pages, commence à soupçonner la femme mystérieuse, et il faut convenir qu'il a mis de la bonne volonté pour ne rien voir; mais enfin il n'a rien vu, ou rien compris, malgré ce qu'il a découvert et au cercle et à l'Opéra, qui devait lui suffire. La dernière entrevue est haletante :

Elle cria, le visage caché dans ses mains :

— Jamais! je te ferais horreur!

— C'est donc vrai que vous êtes une effroyable créature?

— Oh! ne m'insulte pas! Tais-toi, mon doux Marcel. Que je n'entende pas tomber

de tes lèvres de menaçantes et injurieuses paroles! Les autres, que m'importe! Mais toi! oh non! Que je sois atroce pour toute la terre, si je trouve encore dans ton cœur un petit coin où je ne serai pas méprisée!

— Vous le méritez donc, ce mépris?

Elle ne lui répondit pas. Il sentit la colère lui tendre les nerfs. Le sang lui monta aux tempes. Mais il demeura absolument maître de lui.

Le terre-neuve de tous ces innocents menacés, c'est le brosseur Baudoin. C'est lui qui mène l'instruction, plutôt que le juge :

Comme je vous l'ai indiqué, le général n'avait, en matière de recherches scientifiques, confiance qu'en un jeune homme, qu'il aimait comme son enfant, le fils de M. Baratier... J'ai lieu de croire que les formules de M. de Trémont, M. Marcel les possède. Si donc les brigands que nous cherchons ont seulement le soupçon que, de ce côté-là, on pourrait à nouveau essayer le coup qui a manqué avec le général, aussitôt rassurés sur le résultat des poursuites en cours, ils se remettront à l'ouvrage... C'est là que ma tâche va commencer. Je me fais attacher au service de M. Marcel par son père, et je ne le quitte pas d'un pouce... J'ai un copain, de plus, qui a la triture de ces manigances-là dans les premiers numéros; je l'embauche. Et, à nous deux, nous organisons une surveillance de tous les instants. Si la manœuvre recommence, nous la laissons se développer, prêts à intervenir au bon moment. Voilà mon plan.

Ce sont bien les mœurs et coutumes des romans d'aventures, où l'on voit des choses surprenantes. Lichtenbach est malade à mort. Il ne meurt point : « ce fut l'intensité de sa haine qui le sauva ». La thérapeutique moderne n'avait pas encore songé à ce remède efficace et économique que les pharmaciens ne vendent pas.

Le brosseur du général n'a jamais vu la Dame, mais il la reconnaîtrait :

Je ne l'ai pas vue, la femme, mais je l'ai sentie... Chaque fois qu'elle est venue, elle a laissé le cabinet du général imprégné d'un parfum tout à fait particulier et qui était d'une douceur molle et grisante... Oh! je le reconnaîtrais entre cent, ce parfum!

Si ce soldat est dans l'artillerie, voilà bien du flair d'artilleur.

Beaucoup de convention donne au récit un air d'irréelle fantaisie. Hans a soulevé une grève; des messieurs étrangers se sont mêlés aux ouvriers; l'usine brûle. Mais c'est une grève d'opéra-comique, qui désole ces braves gens d'ouvriers; ils éteignent le feu, ils pleurent d'attendrissement, ils crient : « Vive le patron! Ce n'est pas nous! » Ah! les adorables grévistes! On les embrasserait. Si seulement il y en avait quelques douzaines comme ceux-là au Creusot ou à Châlons!

Au ministère, un général sonne l'huissier, lui demande un renseignement :

« Le serviteur se courba comme s'il voulait disparaître dans le tapis. »

Le détail est gros, maladroit, bouffon : il s'adresse à un public épais, à qui il faut faire comprendre par un trait large que le ministre n'est pas un homme commode.

Quant au passé des membres de l'association Hans, Cesare et C°, il est épique de terreur, d'astuce et de crimes.

Rien n'est étonnant comme les conversations de ces bandits entre eux. Il y a un entretien, entre Lichtenbach et la Dame, qui vaut son pesant de billon; ils ont chacun sur la conscience de quoi fournir la matière de cinq ou six romans noirs et rouges.

D'ailleurs le ton n'est pas équivoque :

Vous êtes une vraie canaille, vous, Lichtenbach, et de la plus vilaine espèce, celle qui tient à sauver les apparences, même avec ses complices... Est-ce que vous croyez que vous me ferez jamais illusion, hein? Votre jésuitisme ne m'impressionne pas, votre lubricité m'est connue. Il n'y a pas de plus atroce personnage que vous. Et vous tenez à passer pour un homme vertueux!

Lichtenbach, blême de peur et de colère, fit un geste de supplication.

— Baronne! En vérité, vous voulez me mettre hors de moi...

Le drame de la Porte Maillot n'est pas banal, et le journal n'en raconte pas de pareil tous les jours. Marcel est venu au rendez-vous; il est avec la dame au premier; en bas sont Hans et Agostini, qui se préparent à martyriser à petit feu Marcel jusqu'à ce qu'il révèle le « tour de main » pour utiliser la fameuse poudre. La police a été prévenue. L'attaque de la maison a lieu :

Une porte battit, tout à coup, comme si elle avait été arrachée de ses gonds, puis un coup de feu éclata. En même temps une voix forte se fit entendre, bien connue de Marcel :

— A moi, Baudoin, à moi!

Puis une autre détonation, et des jurons éclatèrent.

Marcel, debout, cria :

— C'est mon oncle Graff... Mon Dieu! on le tue!

— Reste! n'y va pas, supplia Sophia, en essayant de le retenir.

Il ne lui répondit même pas. Il s'élança dans le corridor, trouva l'escalier et, au milieu d'une demi-obscurité, aperçut dans le vestibule, au rez-de-chaussée, un groupe de trois hommes luttant contre Graff qui, enlacé, à demi étouffé, essayait en vain de se servir de son revolver. Devant la porte d'entrée, Hans et Baudoin étaient aux prises. Le brave serviteur avait le front rayé d'une balafre sanglante. Mais il avait pris le terrible manchot

à bras-le-corps et le maintenait non sans peine.

Par-dessus la rampe, Marcel ajusta un des trois hommes qui étranglaient l'oncle Graff. Le coup partit, l'homme tomba. Au même moment une détonation éclata derrière Marcel, et une balle lui cingla l'oreille. Le temps de se retourner, il se trouva en face d'Agostini qui s'apprêtait à redoubler. D'un coup sec, il releva l'arme, saisit l'Italien par la ceinture, l'enleva comme un paquet, et, avec une rage qui doublait sa vigueur, il le lança dans la cage de l'escalier. Le joli Cesare tournoya, en poussant un hurlement d'épouvante, s'abattit sur la rampe de fer forgé et resta plié, comme un pantin cassé, battant de ses jambes les marches qu'il arrosait de sang.

C'est bien le roman-feuilleton, rapide, dramatique, bourré de faits invraisemblables et d'imaginations trop cherchées. Ce récit passionnera les masses et épouvantera délicieusement Jenny l'ouvrière.

*
* *

La Direction du *Monde Moderne* a reçu, de Ratisbonne, cette lettre qui a son intérêt :

Monsieur, ne voudriez-vous pas, dans votre intéressante Revue, faire paraître bientôt un article sur la réforme de l'orthographe selon l'arrêté ministériel du 31 juillet 1900? C'est une question très importante non seulement pour la France et ses colonies, mais pour tout autre pays où se parle la langue française. Les instituteurs ne sauront trop se réjouir des nombreuses simplifications, mais l'oreille française s'accoutumera-t-elle vite à des phrases comme « la fenêtre que j'ai ouvert », « la mesure que j'ai pris » ? Peut-on présumer que ces changements, quelque bons et quelque fondés qu'ils soient, pénètrent vite dans la presse et dans le public? Faudra-t-il se hâter ou non d'introduire ces innovations dans l'enseignement du français à l'étranger? L'autorité de l'Académie ne souffre-t-elle pas par ces décisions prises sans elle? Je crois que de nombreux lecteurs, surtout à l'étranger, vous seraient reconnaissants, si vous vouliez bien leur faire expliquer ces questions.

Agréez, etc.

En attendant une étude spéciale sur cette question de l'orthographe, nous ne voulons pas laisser sans réponse ces questions qui ont leur importance, et nous les examinerons brièvement.

La langue française n'est plus autant parlée par le monde qu'elle l'a été. Le réveil de l'esprit national chez tous les peuples a été l'une des causes de cette diminution ; la diplomatie elle-même n'est plus aussi fidèle à l'usage constant du français. C'est affaire à l'*Alliance française* de sauvegarder par le monde les intérêts de la diffusion de notre langue et de lutter contre l'importance de plus en plus considérable que le commerce et la colonisation étrangers donnent à l'anglais et à l'allemand.

Cependant le français demeure partout la langue des gens du monde, et il est partout considéré comme une élégance et une marque de bonne éducation de le posséder.

Aussi les réformes qui la modifient n'intéressent pas seulement les autochtones et, par le monde entier, ils sont nombreux ceux qui veulent savoir ce qu'on en fait et ce qu'elle devient.

Elle a été souvent bouleversée, modifiée, appauvrie ou enrichie ; elle a souvent changé d'aspect ; elle a admis, surtout en notre temps, beaucoup d'éléments nouveaux, de termes exotiques ou populaires, savants ou inédits. Une seule chose restait intacte et durait à travers les changements, c'était l'orthographe.

Pourtant l'orthographe a été l'une des puissances les plus attaquées et les plus malmenées.

Les Précieuses, sous Louis XIV, lui ont livré de terribles assauts, et l'ont rognée tant qu'elles ont pu. Nous bénéficions encore aujourd'hui de bon nombre des idées excellentes qu'eurent ces ingénieuses réformatrices. Bien que l'orthographe alors fût assez irrégulière et libre, elle était surchargée de nombre de lettres parasites qui semblaient placées là pour mettre un obstacle, une barrière entre elle et le commun des mortels. La littérature, abritée autrefois contre le vulgaire par l'emploi exclusif du latin, hérissait ses abords de *z*, d'*y*, d'*h* et d'*x* propres à rebuter les curiosités des profanes. L'écriture paraissait être l'apanage des clercs et des « honnêtes » gens. Les Précieuses ont travaillé à sa vulgarisation, et on ne les en remercie pas assez.

En ce siècle-ci, l'orthographe a été souvent vilipendée et battue en brèche. Elle est toujours sortie de la bataille victorieuse et inébranlable.

Domergue, Volney, Destutt de Tracy fulminaient contre la « déraison orthographique ». Ils perdirent leur encre.

On n'a pas oublié la campagne antiorthographique de Marle vers 1830. L'auteur reçut 33 000 lettres d'adhésion, et sa brochure, *Appel aux Français*, se vendit à 160 000 exemplaires.

L'Académie française dut tenir compte de ce mouvement d'opinion. Elle permit d'écrire des *sentiments* au lieu de *sentimens* et je *verrai* au lieu de je *verroi*.

C'était peu. Toute la période de 1830 fut marquée par de perpétuelles escarmouches, qui n'ont jamais cessé.

L'effort le plus considérable fut fait par Ambroise-Firmin Didot, qui porta la question au congrès international des travail-

leurs tenu à Lausanne en 1867. Toute la Suisse adhéra au projet de réformes. Une importante société typographique fut fondée. Un journal fut créé pour propager l'orthographe simplifiée. La guerre de 1870 arrêta ce mouvement.

Mais il persistait, et il est marqué par les modifications qu'apportait chaque édition nouvelle du *Dictionnaire de l'Académie*. L'édition de 1878 autorise certaines suppressions, *assonance* au lieu de *assonnance*, *dysenterie* au lieu de *dyssenterie* qui, étymologiquement, n'avait pas de sens, *rythme* au lieu de *rhythme*.

Depuis 1887, la société Malvezin lutte pour un programme en somme modéré : rectification des mots mal écrits par erreur, comme *garson*, substitution de *s* à *x* dans les pluriels *(jeus)*, de *f* à *ph*, de *i* à *y*.

Nous approchons de nos jours. Louis Havet, Gaston Paris, feu A. Darmsteter ont fondé une société de réformes et adressé des pétitions à l'Académie. Le Congrès des instituteurs de 1887, l'*Alliance française* se sont prononcés pour la simplification de certaines bizarreries. En 1889, la *Revue Philologique* de Léon Clédat apporta l'appui de son activité aux réformateurs énergiquement soutenus par M. Passy.

En 1891, le ministère de l'Instruction publique toléra *phtisie* ou *phthisie*, *confiture de groseille* ou *confiture de groseilles*, *chariot* ou *charriot*, *agrégation* ou *aggrégation*.

La pétition de 1896, lancée par Clédat, Passy, Mouseur et Renard, l'important projet de M. Gréard déposé à l'Académie, sont les deux dernières manifestations éclatantes d'une tentative qui paraissait près d'échouer. La lutte avait ralenti d'ardeur. Les revues se désintéressaient. Il ne restait plus qu'un journal, *Le Réformiste*, dont l'orthographe simplifiée n'entraînait pas beaucoup d'exemples. M. Ferdinand Brunot, historien de l'orthographe, écrivait il y a un an :

— L'Académie s'est reprise; elle attendra que la réforme se fasse en dehors d'elle pour l'accueillir.

La moitié de la prédiction s'est accomplie; la réforme, en partie, s'est faite en dehors d'elle. Il ne lui reste plus qu'à l'accueillir : le fera-t-elle ?

Actuellement, trois puissances sont en présence : le ministre de l'Instruction publique, l'Académie française et l'usage, *quem penes arbitrium est*, le souverain arbitre.

Ajoutez-en une quatrième : l'opinion.

Que dit-elle, l'opinion ? J'ai cité à dessein, plus haut, quelques-unes des nombreuses tentatives qui font des antécédents à la réforme actuelle, pour constater que depuis longtemps la question a ému le public, et cette émotion se conçoit.

Tout le monde s'accorde à trouver notre orthographe bizarre, anormale, folle de caprices, et à désirer des simplifications.

On connaît l'anecdote de la dictée de Mérimée.

Mérimée était, à Compiègne, l'hôte de Napoléon III, parmi tant d'hommes de lettres qui y fréquentaient et y étaient admis.

Un soir, l'impératrice déclara :

— Je ne comprends pas que l'on fasse des fautes d'orthographe ! L'orthographe, on sait cela de naissance !

— Voulez-vous en faire l'expérience, madame? demanda Mérimée.

— Comment ? Une dictée ?

— Oui, madame.

L'idée était amusante et amusa. On distribua les papiers, les crayons, et Mérimée dicta.

Puis il corrigea.

L'empereur avait fait cinquante fautes. L'impératrice en avait fait quatre-vingt-dix !

On ne sera peut-être pas fâché de connaître cette fameuse dictée de Mérimée, restée célèbre, et qui, je crois, n'a pas encore été publiée. La voici, c'est un nid à traquenards :

DICTÉE DE MÉRIMÉE

Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.

Quelles que soient, quelqu'exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une raclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contresens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau, et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie.

Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.

Par saint Martin, quelle hémorragie, s'écria ce belître! A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuit dans l'église tout entière.

MÉRIMÉE.

Observez que, si vous écrivez *Hâvre* au lieu de *Havre*, c'est une faute. Distinguez *cuisseaux* et *cuissots*. Bref, c'est là une des plus spirituelles plaidoiries contre les

incohérences de notre orthographe nationale.

On dira :

— Qui cela gêne-t-il ?

Tout le monde. Le temps n'est plus où l'on était libre d'ignorer l'orthographe. Mme de Sévigné ne la soupçonnait pas. Voltaire l'ignorait. Fénelon en était réduit à souhaiter que les jeunes filles apprissent à écrire des lignes droites : il ne leur demandait même pas la correction des mots, sachant que c'eût été trop exiger.

Aujourd'hui, le manque d'orthographe est un manque d'éducation ; une faute d'orthographe est une faute contre la bienséance.

Elle a donc grande importance.

Mais ses difficultés désespèrent les étrangers.

Elles ne désespèrent pas moins les jeunes filles qui sont candidates aux examens de l'Hôtel de Ville, d'où dépend le plus souvent leur avenir.

Il est impossible de tenir à notre orthographe intégralement. Il y a des réformes qui s'imposent. Prenons un exemple ou deux dans le rapport rédigé par M. Clairin, cette année, au nom du Conseil supérieur de l'instruction publique, siégeant dans une commission spéciale nommée à cet effet. Il y signale des chinoiseries un peu ridicules. Par exemple, écrivez-vous :

— Ils ont ôté leur chapeau ?

Ou bien :

— Ils ont ôté leurs chapeaux ?

Si vous écrivez *chapeau* au singulier, d'aucuns crieront à l'hérésie. Puisqu'ils sont plusieurs, ils ont plusieurs chapeaux, et il faut le pluriel.

Mettons donc le pluriel. « Que nenni ! » crie-t-on d'autre part. Comment voulez-vous qu'ils aient ôté *leurs chapeaux?* A moins que chacun ne soit venu avec plusieurs chapeaux sur la tête, ils n'ont chacun qu'un chapeau et il faut écrire *chapeau* au singulier. Que fera la candidate ? Elle choisira au petit bonheur, et son sort dépendra de la préférence ignorée de son correcteur pour *chapeau* ou *chapeaux*.

M. Clairin cite un autre cas. Ecrivez-vous *de la confiture de groseille* ou *de groseilles?* Mettez-vous ou ne mettez-vous pas un *s?*

L'orthodoxie est de ne pas mettre d'*s*. Sans doute on sait bien que pour faire même un petit pot de confitures il faut plusieurs groseilles. Mais quand elles sont à l'état de confitures, elles sont cuites, écrasées, confondues, amalgamées en une bouillie uniforme qui s'appelle de la groseille.

Mais les choses changent tout à fait d'aspect si vous me parlez de *la confiture de groseilles de Bar;* car vous ferez cette petite attention que, dans cette famille de confitures, les groseilles ne sont pas mélangées, fondues, écrasées ; elles restent distinctes les unes des autres et chacune d'elles conserve son individualité propre, sa personnalité, j'allais presque dire sa responsabilité. C'est donc une tout autre affaire : la confiture reste bien constituée par plusieurs groseilles, et il faut garder l'*s*.

C'est là un exemple entre cent. Je ne crois pas qu'il puisse se trouver un défenseur absolu et intransigeant de notre orthographe actuelle telle qu'elle se comporte.

Il y a des réformes à souhaiter. Mais comment faut-il les faire? Il n'y a qu'une façon : lentement.

Le danger, ici, est la facilité de l'abus, la déclivité de la pente vers l'excès.

Ouvrez le journal qui est l'organe de l'*Ortograf fonétik*. C'est bouffon. Il publie des fables de La Fontaine orthographiées ainsi : c'est illisible. Il faut épeler.

Ces réformateurs radicaux et trop pressés oublient qu'on lit un peu à la façon dont le chef d'orchestre regarde sa page de musique ; on lit d'ensemble : l'œil n'épelle pas les syllabes ; il reconnaît le mot à sa physionomie. La réforme orthographique doit respecter l'aspect du mot et ses lettres constitutives. Quant à écrire comme on prononce, c'est ne rien dire ; car les peuples et même les individus ne prononcent pas de même.

Il ne faut pas réformer trop vite, ou à la légère. L'arrêté ministériel de 1900 est un peu vif. A cet égard, nous répondrons à notre aimable correspondant : Non, le public ni la presse n'admettront pas qu'on écrive : *la mesure que j'ai pris*. Il y a des sociétés qui ont offert des primes aux journaux qui écriraient cela, pour compenser les désabonnements qu'un pareil style entraînerait, et les journaux ont refusé.

L'Académie est reconnue chez nous comme la régulatrice et la conservatrice du langage. Il est probable qu'elle homologuera quelques-unes des réformes proposées, celles qui sont le moins choquantes ; il est bien certain qu'elle en éliminera, et celles-là, il sera toujours correct de ne pas en tenir compte, sous l'autorité de l'Académie française, dont le rôle cesserait du jour où elle abdiquerait la suprématie de ses décisions en matière de linguistique.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les accidents d'automobiles se succèdent avec une régularité désespérante ! Les victimes sont tantôt les conducteurs de la voiture, tantôt les passants, parfois les uns et les autres. La cause est due presque toujours à l'excès de vitesse ; il importe donc que des mesures sérieuses soient prises contre les conducteurs qui, n'écoutant que le plaisir que leur procure la rapidité de la course, se grisent de vitesse, se considèrent comme les rois de la route, et, à grands coups de trompe, somment les manants qui se permettent de se trouver sur leur chemin d'avoir à s'écarter immédiatement. Loin de nous la pensée de combattre l'automobile; nous aimons trop le progrès pour cela et nous sommes au contraire de chauds partisans de la locomotion nouvelle ; c'est précisément pour la défendre que nous n'hésitons jamais à nous élever contre les imprudents qui finiront par faire haïr au public tout ce qui touche de près ou de loin à l'automobile. C'est que malheureusement les imprudents semblent devenir tous les jours un peu plus nombreux et ceux qui auraient le plus d'intérêt à les modérer : les constructeurs, les marchands et tous ceux qui vivent de cette industrie, semblent les encourager !

Un règlement de police avait été fait dans le but de limiter l'allure des « chauffeurs » et de les forcer à aller à une vitesse raisonnable; un assez grand nombre de contraventions ont été faites et les juges ont été sévères, appliquant presque toujours un peu de prison au délinquant. Tout de suite on a crié à la tyrannie, entrave à l'industrie, etc. Cependant, s'il n'y a que peine légère, consistant en une amende, toute répression devient illusoire, car il y a des assurances qui remboursent l'amende ; la prison seule peut inspirer une sage prudence. Nous reconnaissons qu'il y a une très grave et très juste objection. Qu'entend-on par « aller trop vite » et qui nous prouvera qu'à un moment donné nous faisions 25 ou 40 kilomètres à l'heure plutôt que 15 ou 20 ? On a proposé plusieurs moyens, mais ceux qui sont basés sur l'emploi de l'appareil photographique nous semblent être les seuls qui méritent d'attirer l'attention. D'abord ils ont l'avantage de donner exactement le point où la vitesse a été enregistrée et ceci a une assez grande importance ; car, si on peut admettre 30 kilomètres sur une route déserte, on ne saurait le faire dans un endroit fréquenté. Ensuite, tout délinquant cherchant à échapper par la fuite aux conséquences de la constatation, il y a des chances pour que la photographie de la voiture et de ceux qui la montent permette de faire des recherches utiles. Il s'agissait donc de trouver le meilleur procédé d'enregistrer la vitesse. M. Gaumont l'a indiqué en construisant pour cela un appareil spécial très simple puisqu'il ne diffère en rien, ou presque rien, des appareils à main d'un usage courant. On sait que l'on peut, au lieu d'un obturateur monté sur l'objectif, employer un rideau passant devant et tout contre la plaque

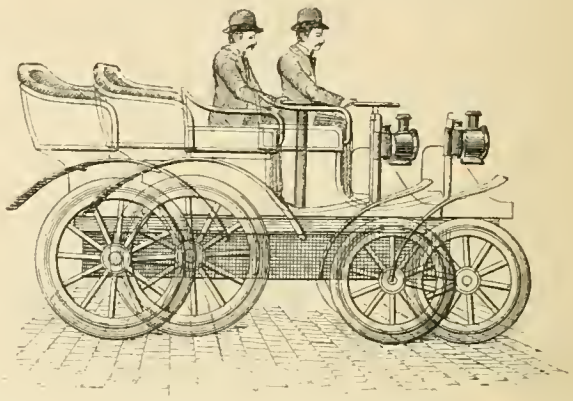


Fig. 1. — Mesure de la vitesse des automobiles.

Deux photographies, faites sur la même plaque au moyen d'un obturateur de plaque portant deux fentes, permettent d'avoir l'espace parcouru pendant le passage de l'obturateur, temps connu par construction. On a l'échelle de réduction, à appliquer à cette mesure, en prenant le rapport existant entre la dimension d'une même pièce mesurée sur la voiture et sur son image.

sensible, ce rideau étant percé d'une fente étroite ayant la même longueur que l'un des côtés de la plaque. Ainsi que nous l'avons déjà expliqué ici, c'est avec ce genre d'obturateur, dit obturateur de plaque, qu'on obtient le meilleur rendement de l'objectif et qu'on peut, ainsi que l'a fait récemment M. Guido Sigrist, obtenir en 1/4 000e de seconde une épreuve absolument nette d'un cheval de course, pris en plein travers, à une distance de quatre mètres environ. C'est avec un appareil de ce genre qu'opère M. Gaumont ; seulement, au lieu d'une fente dans le rideau, il en met deux à quelques centimètres l'une de l'autre : il en résulte qu'on a sur la même plaque deux images de la voiture (fig. 1) prises à un intervalle de temps qui est donné par la vitesse de l'obturateur. En mesurant sur l'épreuve obtenue la distance qui sépare les deux images, ou deux points identiques de la voiture, on a le chemin parcouru en un temps connu. Il s'agit ensuite de savoir à quelle échelle l'image a été obtenue pour avoir la vitesse réelle qu'avait la voiture au moment où elle

a été photographiée. Cette échelle est obtenue facilement en mesurant d'abord sur la voiture elle-même (il faut toujours supposer qu'on l'a à sa disposition puisqu'il s'agit de lui appliquer une contravention) une dimension quelconque : par exemple la distance qui sépare les deux essieux ; puis en faisant la même mesure sur la photographie. Pour fixer les idées, supposons que cette distance soit sur la voiture de $1^m,20$ et sur l'image de 3 centimètres, l'échelle sera de 40 ; c'est-à-dire qu'une dimension de l'image multipliée par 40 donnera la dimension réelle. Si maintenant nous trouvons que la distance entre deux points identiques de chaque image est 1 centimètre, nous saurons que le déplacement a été de $0^m,40$; admettons que la vitesse de l'obturateur soit de $1/10^e$ de seconde, le déplacement réel en 1 seconde sera donc de 4 mètres, soit 14 kilomètres 400 mètres à l'heure. Il n'y a qu'une objection à faire à cette méthode : c'est qu'elle repose sur la connaissance exacte de la vitesse de l'obturateur ; mais on peut admettre que cette vitesse pourra être contrôlée, par les moyens connus, tous les jours avant le départ des agents munis des appareils et à leur rentrée ; il est très probable qu'elle n'aura pas varié sensiblement du matin au soir.

On a objecté aussi que les mesures faites sur l'image ne sont exactes que si la voiture a été photographiée au moment où elle passait dans un plan parallèle à celui de la plaque sensible : car, dans tout autre cas, la perspective raccourcit les lignes de l'image ; cela est vrai et l'échelle se trouve alors trop grande. Mais, comme on l'applique à des mesures faites sur la même épreuve et par conséquent trop petites dans la même proportion, le résultat est le même que si l'épreuve était faite normalement.

Il n'y a donc pas d'objection sérieuse, et il nous semble que le procédé proposé par M. Gaumont est très pratique ; il entraîne, du reste, à des frais peu importants et on pourrait toujours l'essayer, dans l'intérêt de la cause de l'automobile, aussi bien que dans l'intérêt du public.

*
* *

Le développement des réseaux téléphoniques nécessite aujourd'hui un nombreux personnel et, afin de pouvoir réduire les frais d'exploitation et, par suite, le prix de l'abonnement, on cherche de différents côtés à remplacer, partout où c'est possible, les employés par des appareils automatiques. Jusqu'à présent, aucune solution satisfaisante n'a été donnée en ce qui concerne la communication entre abonnés : il faut toujours passer par l'intermédiaire d'un ou de plusieurs bureaux, desservis par des employés plus ou moins habiles. Il y a en ce moment en expérience, entre le Ministère du Commerce et la Direction générale des téléphones, un système de communication automatique qui, s'il donne de bons résultats sur une petite échelle, sera expérimenté dans une ville à réseau peu étendu ; nous n'avons pas encore là-dessus de détails bien précis, mais il est possible que la solution de la question soit prochaine.

En attendant, un inventeur, M. Lamprecht, a cherché à faciliter la communication entre les abonnés et les cabines

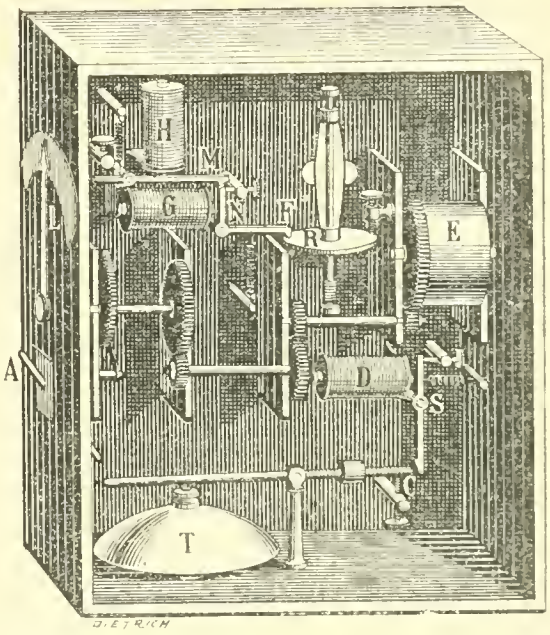


Fig. 2. — Téléphone à payement préalable.

L'appareil est destiné aux cabines téléphoniques publiques. La communication n'est donnée que quand on a introduit en A la monnaie nécessaire. L'aiguille L indique quand la communication est terminée. Si on veut continuer, on glisse à nouveau la monnaie qui tombe sur le timbre T et l'employé du bureau central constate ainsi qu'on a payé à nouveau.

établies dans les bureaux de poste en supprimant l'employé préposé à celle-ci ; son système est en ce moment à l'essai et a fonctionné avec succès, notamment à la cabine qui était établie au bureau de l'avenue Rapp pendant l'Exposition. On sait que dans ce cas particulier la communication n'est donnée qu'après le versement préalable de la taxe qui permet une conversation de trois minutes ; c'est ce qui nécessite la présence d'un employé, car autrement on pourrait multiplier le nombre des cabines dans tous les endroits publics.

L'inventeur s'est donc proposé de disposer un appareil avec lequel on puisse obtenir la communication après avoir versé la somme fixée pour le prix d'une conversation d'une durée limitée.

Tout le système est renfermé dans une boîte de petit volume (fig. 2) placée sur un socle. Sur le devant se trouve la fente A par laquelle on introduit les pièces de monnaies; le poids des pièces introduites fait tomber un levier C qui, par son mouvement, établit la communication avec le bureau central; il n'y a qu'à appeler celui-ci et à lui demander le numéro de l'abonné avec lequel on désire être mis en communication. Dès qu'il l'a établie, l'employé envoie dans l'appareil un courant qui fait déclencher un mouvement d'horlogerie E actionnant l'aiguille L du cadran que l'intéressé a sous les yeux et qui accomplit sa révolution en trois minutes. Si, au bout de ce temps, la conversation est terminée, la roue qui commande l'aiguille produit un contact qui établit un circuit local sur les électros G, H, et les choses reviennent à l'état primitif. Mais, si la conversation n'est pas finie, il n'y a qu'à introduire de nouveau le payement de la taxe; les pièces de monnaie tombent sur un timbre T et produisent un son qui est entendu dans le téléphone du bureau central; l'employé rétablit alors la communication sans autre avis.

Un tel appareil peut certainement rendre des services en permettant de multiplier les postes des cabines, ce qui sera surtout utile pour ceux qui ne sont pas abonnés; mais, pour ceux-ci, il sera plutôt gênant, non pas parce qu'il leur amènera un plus grand nombre de communications probablement, mais parce qu'ils ont droit à la communication gratuite dans toutes les cabines du réseau. Il faudrait alors qu'on pût leur rembourser l'argent versé, ce qui paraît difficile.

La solution ne nous paraît donc pas encore tout à fait complète; elle pourrait l'être cependant en vendant dans les bureaux de poste des jetons spéciaux pour lesquels seraient faits les appareils et qu'on donnerait gratuitement aux abonnés.

* * *

Dans le même ordre d'idées, nous disions dernièrement ici, à propos de l'oblitération mécanique des timbres-poste, qu'il serait à désirer qu'on pût supprimer ceux-ci en imaginant une machine qui permettrait le payement préalable de la taxe au moment où l'on met la lettre dans la boîte.

Nous avons reçu de trois inventeurs, dont deux ont pris des brevets, les plans de la machine en question. L'une d'elles nous paraît très ingénieuse et nous la ferons connaître à nos lecteurs dès qu'elle sera en état d'être expérimentée; non seulement, elle affranchit les lettres, mais elle donne même un reçu quand on veut les recommander! Si l'administration des postes devenait entièrement mécanique, peut-être, enfin, aurions-nous nos lettres à des heures moins tardives, et nos imprimés arriveraient-ils sans être pilés (quand ils arrivent); peut-être, aussi, ne serait-on plus forcé de stationner si longtemps devant les guichets des bureaux pour considérer un employé qui remplit les nombreuses petites cases de ses imprimés. Aussi devons-nous vivre dans l'espérance que la mécanique viendra à notre secours.

* * *

Jusqu'à présent, on avait pensé que, pour pouvoir vivre dans un espace clos, tel qu'un scaphandre, une cloche à plongeur, un sous-marin, etc., il était indispensable de recevoir de l'air emmagasiné dans des réservoirs, ou envoyé du dehors au moyen d'une pompe. Deux jeunes savants, MM. Desgrez et Balthazard, ont trouvé une substance qui permet, par simple décomposition dans l'eau, de fabriquer de l'oxygène tout comme le carbure

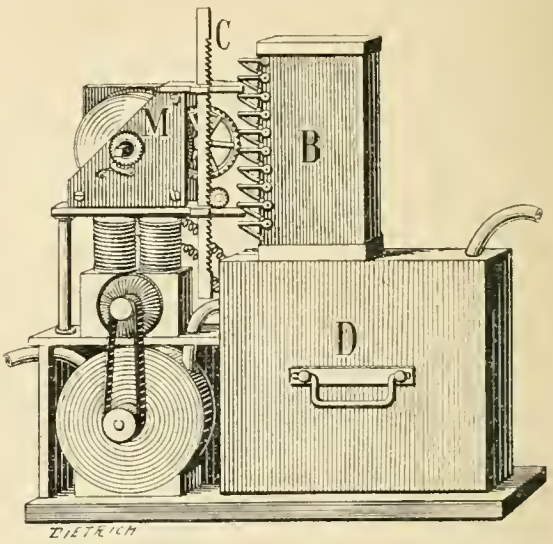


Fig. 3. — Régénérateur de l'air vicié.

Principe de l'appareil de M. Desgrez et Balthazard. La boîte B renferme des pastilles de bioxyde de sodium qu'un mouvement d'horlogerie M fait tomber peu à peu dans l'eau contenue dans une caisse D. Le bioxyde de sodium produit par décomposition de l'oxygène et de la soude : celle-ci fixe l'acide carbonique de l'air expiré. Un petit ventilateur électrique assure la circulation des gaz.

de calcium fabrique de l'acétylène : cette substance est le bioxyde de sodium. Le résultat de la décomposition par l'eau est de l'oxygène, comme nous l'avons dit; mais il y a aussi de la soude. Or cette substance est tout indiquée pour absorber l'acide carbonique de l'air expiré. La solution du problème est donc complète, et, avec du bioxyde de sodium, on peut s'enfermer en toute sécurité. Il fallait

cependant réglementer la production de l'oxygène et diriger l'air vicié dans la soude. A cet effet, MM. Desgrez et Balthazard ont imaginé un petit appareil qui se place dans une boîte assez peu volumineuse pour être portée à dos par un scaphandrier. En principe, l'intérieur de cette boîte (fig. 3) renferme un mouvement d'horlogerie M, qui fait tomber une à une d'un magasin B, où elles sont empilées, des pastilles de bioxyde; elles tombent dans l'eau contenue dans un réservoir D. C'est sur celui-ci que sont adaptés les tubes qui servent pour le départ de l'oxygène et l'arrivée de l'air expiré chargé d'acide carbonique; un petit ventilateur mû par un moteur électrique, qui reçoit son courant d'accumulateurs placés dans la boîte même, assure la circulation du gaz.

Cette découverte est très importante et intimement liée à la question de la navigation sous-marine.

* * *

Le développement incessant de la presse quotidienne, le besoin d'information immédiate et le bon marché auquel on veut pouvoir livrer le journal ont attiré l'attention des imprimeurs sur les machines à composer la typographie; ils espèrent qu'en faisant ce travail mécaniquement, au lieu de le faire à la main, on pourra aller beaucoup plus vite; le prix de revient devrait-il être le même, que cette seule raison suffirait pour faire adopter la machine dans tous les cas où l'information rapide au grand public est la seule raison d'être.

De nombreuses tentatives ont déjà été faites pour réaliser des machines à composer et, en Amérique, il y en a en fonction dans un assez grand nombre d'imprimeries; c'est seulement depuis peu de temps qu'en France un petit nombre de journaux ont adopté l'une de ces machines, « la linotype ». Les avis sont encore partagés sur les avantages et les inconvénients qui résultent de son emploi. Nous ne prendrons pas parti pour l'un ou pour l'autre; car l'expérience n'a peut-être pas encore assez duré et, dans tous les cas, elle ne porte que sur un seul genre de machine.

Il y en a plusieurs autres et, à l'Exposition, nous en avons vu fonctionner deux très intéressantes, qui nous paraissent d'un fonctionnement plus simple. L'une d'elles, « la monoline » (fig. 4), tient très peu de place; elle compose la ligne à la longueur ou « justification » voulue; mais, comme dans la linotype, les caractères ne sont pas séparés: la ligne est fondue d'un seul bloc. Le clavier G qu'on voit à droite porte les lettres, chiffres, etc., et le compositeur n'a qu'à frapper sur les touches comme s'il se servait d'une machine à écrire. Les matrices en cuivre s'échappent une à une d'un magasin F et viennent se ranger l'une à côté de l'autre à gauche du clavier; quand la ligne est finie, on pousse un levier et toutes les matrices qui la composent viennent se placer en face d'un creuset C, où un chalumeau à gaz entretient en fusion du métal à caractère.

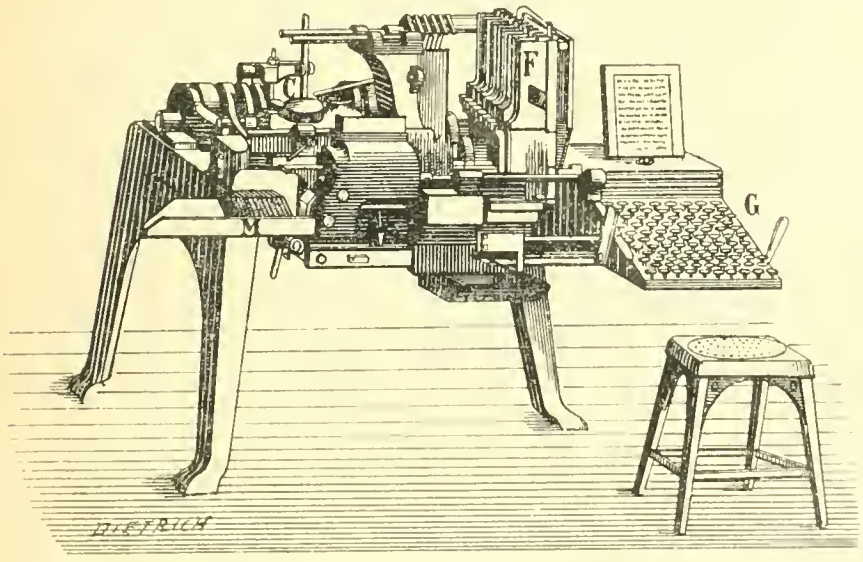


Fig. 4. — Machine à composer la typographie.

On frappe les touches d'un clavier G portant les lettres, chiffres et signes. Des matrices contenues en F se placent les unes à côté des autres et, une fois la ligne composée, vont se placer près d'un creuset C qui envoie la matière en fusion. La ligne est fondue d'un seul bloc.

Un piston s'abaisse qui en chasse une petite quantité sur le moule et aussitôt la ligne solidifiée vient se ranger en M, à côté de celles obtenues précédemment; quant aux matrices, elles sont prises par une broche qui les transporte chacune dans sa case respective.

Dans cette machine, comme nous l'avons dit, la ligne est fondue d'un seul bloc; il en résulte que, pour faire une correction, il faut refondre toute la ligne. Cela n'est pas un très gros inconvénient; mais il serait plus simple, au point de vue de la correction, d'avoir des caractères séparés. Cela est réalisé dans la machine d'un autre inventeur, « la monotype ». Ici le genre de travail est tout autre. Le compositeur frappe également sur un clavier, mais le

résultat de cette opération est seulement de perforer une bande de papier d'environ $0^m,10$ de large qui se déroule devant l'opérateur. Les trous percés en différents points de cette bande représentent la composition. Pour l'utiliser, on fait passer ce papier sur une autre machine ; il glisse sur un petit cylindre percé de trous et dans lequel arrive de l'air comprimé ; mais cet air ne peut s'échapper que quand un trou de papier correspond à un trou du cylindre, et en s'échappant il actionne un levier. Les trous ayant des emplacements différents, suivant les lettres qu'ils représentent, on comprend qu'on ait pu s'arranger de façon que, chaque fois qu'il y a échappement d'air, la matrice qui représente la lettre demandée se présente sous le creuset. Elle est immédiatement moulée, refroidie et vient se ranger à côté de la précédente ; on obtient ainsi une composition tout à fait analogue à celle faite à la main et dans laquelle les corrections se font très facilement. Une autre machine, « la calendoli », donne un résultat analogue ; la composition est faite en caractères séparés, mais son principe diffère de celui adopté pour les précédentes. Le clavier du compositeur agit sur des leviers qui font tomber l'un après l'autre les caractères fondus d'avance et rangés lettre par lettre dans des cases séparées. On voit que la question a été étudiée de différents côtés et résolue de différentes façons ; malgré cela, elle est toujours à l'étude et le dernier mot n'est pas dit sur la machine à composer.

* * *

Les appareils de sauvetage en cas d'incendie sont surtout à l'ordre du jour au lendemain des grandes catastrophes ; les commissions et les sous-commissions fonctionnent activement pendant quelques semaines, et puis on oublie tout jusqu'au prochain sinistre. On a cependant, depuis quelques années, pris certaines précautions dans les théâtres ; elles sont insuffisantes, c'est certain, mais serviront tout de même à opérer quelques sauvetages. Dans les écoles et les casernes, on a aussi pris quelques mesures, mais pas assez générales encore ; quant aux maisons particulières, on ne semble pas s'en occuper ; quand il n'y a qu'un seul escalier, si le feu s'y met, il n'y a que les fenêtres comme ressource, et, avant qu'on arrive avec des échelles capables d'atteindre les étages supérieurs, les locataires ont le temps d'être asphyxiés ou grillés. Il faudrait pouvoir obliger les propriétaires à disposer extérieurement des moyens d'accès ; mais on objecte que, avant de servir aux pompiers, ils serviraient peut-être aux cambrioleurs. Il est nécessaire que, en temps ordinaire, l'appareil, quel qu'il soit, se trouve inutilisable et que, pour pouvoir s'en servir, on soit obligé d'opérer une petite manœuvre depuis l'intérieur de la maison ; si on peut le faire de

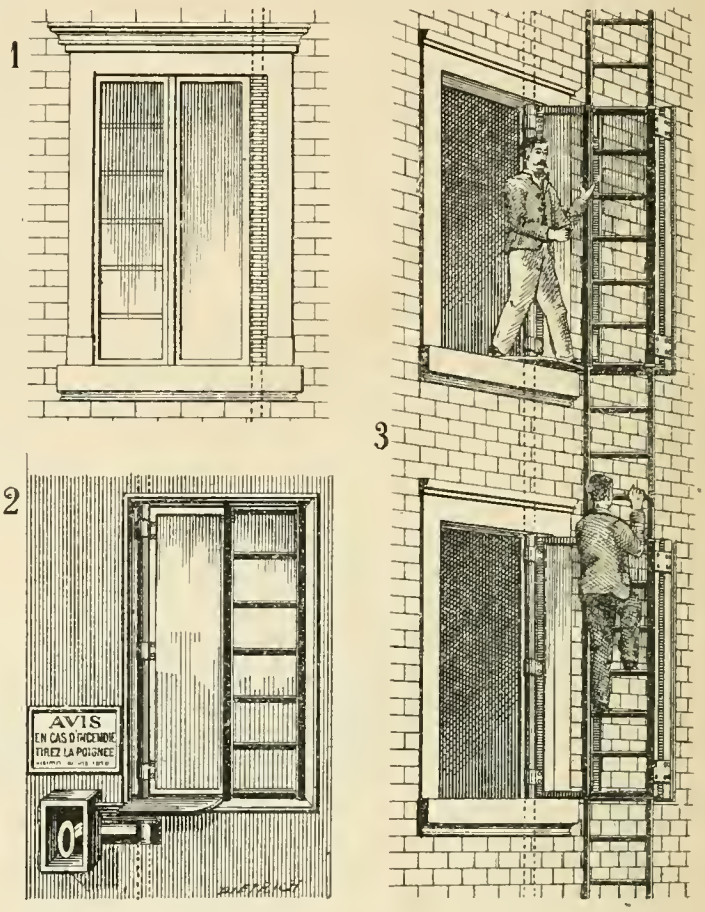


Fig. 5. — Fenêtre de sauvetage Scherrer.

Au moyen d'une tige qui relie toutes les fenêtres du haut en bas on peut d'un étage quelconque, au moyen d'une poignée, ouvrir toutes les fenêtres. Une échelle en fer glisse alors d'une fenêtre à l'autre et donne une échelle continue : 1° vue de l'extérieur ; 2° vue intérieure ; 3° fonctionnement de l'appareil.

l'extérieur, il faut qu'elle offre des garanties de sécurité et ne soit pas à la disposition de tous.

La question est, en somme, assez compliquée pour qu'on s'explique qu'elle ne soit pas encore complètement résolue. On voyait récemment encore, à l'Exposition du bois de Vincennes, un système utilisé, paraît-il, pour quelques établissements publics allemands : casernes, écoles, fabriques ; c'est la fenêtre Scherrer.

Le principe de ce système consiste à rendre sur toute la hauteur du bâtiment les fenêtres solidaires l'une de l'autre ; il

suffit, bien entendu, d'une fenêtre par étage. Une tige de fer (fig. 5) qu'on peut manœuvrer d'un étage quelconque, au moyen d'une poignée (n° 2), permet d'ouvrir d'un seul coup toutes les fenêtres et de les caler dans une position perpendiculaire au mur de la maison (n° 3) ; aussitôt qu'elles ont pris cette position, une petite échelle en fer, qui en temps ordinaire est appliquée en dedans de chaque fenêtre, coulisse et comble l'espace qui sépare un étage de l'autre, de telle sorte qu'en un instant on a une seule échelle allant du haut en bas de la maison.

La manœuvre ne peut se faire que de l'intérieur, et la poignée qui actionne le levier est enfermée dans une caisse vitrée ; il faut casser cette vitre pour faire fonctionner l'appareil. Dans une maison ayant des locataires qui ne se connaissent pas d'un étage à l'autre, on aurait, malgré la vitre, quelque crainte, souvent justifiée.

* * *

Les inventeurs du mouvement perpétuel ont été séduits par une sorte d'horloge étrange qui figurait sur les galeries du palais de l'Optique. Très bien construite, cette pièce, remarquable au point de vue mécanique, n'était en somme qu'une horloge ordinaire à ressort; mais un assemblage de leviers disposés en couronne tout autour du cadran et se déplaçant à

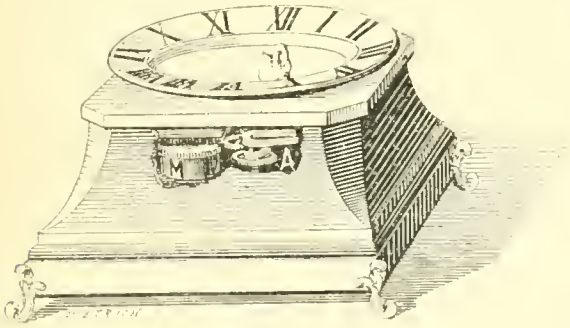


Fig. 6. — Pendule au canard.

L'assiette en étain repose sur un socle renfermant un mouvement de pendule qui porte un aimant à la place de la touche indiquant les heures. Le petit canard en fer placé sur l'eau suit la marche de l'aimant.

chaque minute servait de trompe-l'œil et pouvait laisser croire que c'était d'eux seuls que venait la force motrice. En réalité, elle était fournie par un ressort habilement dissimulé. Il y a du reste toute une série d'horloges, même très anciennes, qui sont plus ou moins mystérieuses pour ceux qui n'en connaissent pas le secret. Voici, par exemple (fig. 6), le canard qui nage dans une assiette creuse sur les bords de laquelle sont marquées les heures. Son bec sera toujours tourné du bon côté pour nous renseigner exactement ; l'assiette peut à volonté s'enlever du socle où elle repose et être tenue dans la main : il suffira, pour savoir l'heure, de la replacer exactement dans la position qu'elle doit occuper sur le socle ; un point de repère

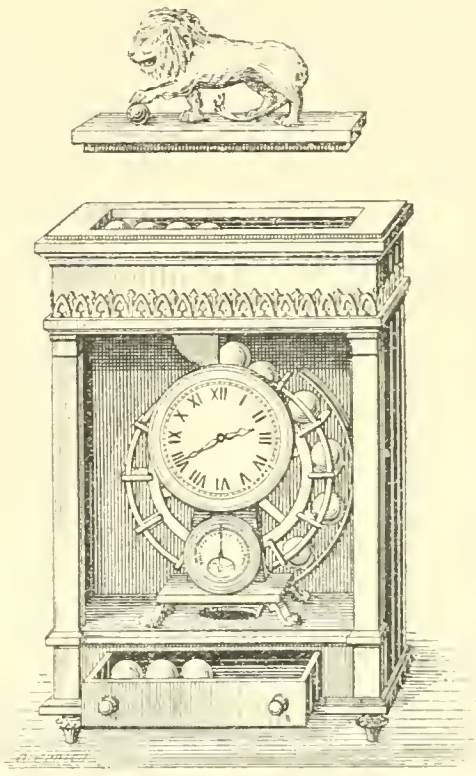


Fig. 7. — Pendule sans ressort.

Les billes agissent d'un seul côté de la roue : leur poids est utilisé pour actionner la minuterie. Elles tombent peu à peu dans le socle, où on les prend chaque jour pour les remettre à la partie supérieure.

permet, du reste, de toujours retrouver rapidement cette position. Le système est bien simple : l'horloge réelle est dans le socle, qui est recouvert d'une mince lame de cuivre, le plat est en étain et le canard en fer; l'aiguille de l'horloge dissimulée porte un aimant : voilà le secret.

Dans une autre pendule il n'y a pas de ressort, mais simplement des billes (fig. 7) qui, placées d'un seul côté d'une roue à augets, agissent par leur poids ; de temps en temps, toutes les heures à peu près, on voit une bille tomber et disparaître dans le soubassement et une autre sort de la partie supérieure pour venir se loger dans une case de la roue.

On se demande comment ces billes peuvent être remontées de la partie inférieure à la partie supérieure, et on s'ingénie à trouver un mécanisme, toujours très compliqué; c'est cependant bien simple : de temps en temps on ouvre un tiroir dissimulé dans le support, on prend les billes à la main et on les porte dans le socle sur lequel repose le lion.

G. Marchal.

CHRONIQUE THÉATRALE

Odéon. — *La Guerre en dentelles*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Georges d'Esparbès.

Je ne suis pas suspect de partialité en faveur des directions théâtrales, et ma dernière chronique, où je leur faisais entendre quelques dures vérités, m'a valu un nombre considérable de lettres de jeunes auteurs et même de confrères en critique qui me prouvent que les coups ont porté juste. La guerre est déclarée. Nous la mènerons jusqu'au bout sans faiblesse, comme aussi sans parti pris, heureux de reconnaître les efforts artistiques faits par les détenteurs des scènes parisiennes... J'estime que, pour avoir une portée quelconque, le blâme doit être raisonné et mille fois justifié et que l'éloge doit accompagner toute tentative louable.

C'est pourquoi, il m'est agréable de féliciter aujourd'hui le second Théâtre-Français.

En jouant l'œuvre d'un écrivain d'art comme M. Georges d'Esparbès, en ouvrant ses portes à un jeune sur lequel l'attention des lettrés s'est depuis longtemps arrêtée, l'Odéon, je le constate avec plaisir, a rempli les charges que lui impose son rang de théâtre subventionné. Quel que soit l'avenir réservé à *la Guerre en dentelles*, M. Ginisty a bien fait d'employer une partie de sa subvention à monter l'ouvrage avec luxe et élégance. C'est un exemple qu'on fera bien d'imiter. Trop souvent les subventions reçoivent une destination tout autre. Il est bon que de temps en temps il en soit fait un bon usage...

M. Georges d'Esparbès est un de ceux qui savent le mieux faire revivre les époques disparues ; ses contes, qui sont un régal, transportent le lecteur dans le milieu même qu'ils évoquent, et le principal mérite de sa pièce — encore bien que, dans son affabulation toute nue, elle trahisse l'inexpérience d'un débutant — c'est précisément sa jeunesse même de facture, sa fraîcheur de détails, la conscience littéraire qu'elle décèle. Elle me plaît infiniment par sa bonne foi, sa sincérité, son respect de l'esprit du temps, tel que nous le révèlent les chroniques, les mémoires, desquels se dégage cette atmosphère d'authenticité qui flotte au-dessus de l'histoire et qui fleure bon son parfum d'élégance et d'impertinente désinvolture.

Elle était depuis longtemps attendue ; car on savait avec quelle sûreté de goût, avec quelle élégance de style, de forme et de pensées cette époque serait évoquée par le poète qu'est M. Georges d'Esparbès. On était certain de voir réapparaître à nos yeux ravis, dans sa prestigieuse magie, ce XVIIIe siècle si clair, si brillant, d'un courage si héroïquement frivole, où les hommes, s'inclinant devant la majestueuse et souriante souveraineté des femmes, cachaient des âmes vaillantes sous des habits de soie ; où la grâce un peu précieuse des gestes n'en atténuait pas la virile énergie ; où la vie humaine, gaspillée en orgies, était aussi joyeusement prodiguée sur les champs de bataille ; où la voix du plaisir et des jouissances raffinées n'étouffait jamais celle de l'honneur ; où l'on marchait à la mort en costume de fête ; où l'on fleurissait de roses les armes meurtrières ; où l'on ornait les casaques de guerre de rubans et de dentelles, et qui donne enfin, par ses contrastes, une idée si juste de notre race frivole, légère et indomptable.

L'attente n'a point été trompée, quoique l'affabulation à laquelle l'époque mirifique et joliette du règne de satin et de soie de la Pompadour servait de cadre soit d'une trame bien légère pour supporter les sept tableaux que comporte son sujet.

Le beau et frivole marquis de Pry, colonel fringant et coquet, personnifie le dicton : main de fer sous gant de soie. Sa vie publique est toute d'apparat, au milieu des joies d'une existence fastueuse, dans la griserie des jolies et poignantes émotions de l'amour, de la guerre et du jeu ; mais il dissimule avec soin un des plus séduisants aspects de sa noble nature. De Pry est l'époux d'une adorable et sainte créature qui a pour lui une vénération, une tendresse dévouée et quasi maternelle, que le marquis lui rend en amour ardent et respectueux. Il est sans fortune personnelle ; mais la marquise, en vraie femme de son temps, se plaît à mettre la sienne aux pieds de cet époux aimé pour que celui-ci soit le prototype du guerrier du XVIIIe siècle, joli, coquet, fantasque et de bravoure admirable. De plus, ce volage, dont le cœur du moins reste fidèle et pur, a retrouvé un enfant fabriqué au cours d'une fredaine ancienne. Il lui a donné son nom et la marquise, se sentant de complexion trop frêle et de santé trop compromise pour assurer jamais la perpétuité de sa noble lignée, pousse la grandeur de caractère jusqu'à accueillir ce jeune bâtard dont l'âme du moins est digne de sa race...

Parmi les nombreuses maîtresses dont il se fait suivre à l'armée, de Pry compte Jeanne Florval, célèbre actrice de la

Comédie-Française, laquelle est aussi en flirt réglé avec le comte de Villeguen, officier sous les ordres du marquis, et dont la rivalité sera le moteur principal de l'action dramatique de la pièce.

Pendant qu'au matin d'une bataille de Pry danse une gavotte avec ses belles amies, une estafette lui apporte une lettre de la marquise qui, en villégiature dans un château voisin, demande à son époux de la recevoir au camp. Adieu gavotte et flonflons! De Pry s'empresse d'éloigner les fillettes sous le premier prétexte venu; mais la Florval ne se paye pas de mots : elle refuse de partir. Avec une énergie que les grâces fleuries du langage ne dissimulent qu'à demi, le marquis fait comprendre à l'artiste qu'elle doit céder la place, et la Florval se retire en jurant de tirer vengeance de cet affront. La marquise arrive; elle se jette dans les bras du bel officier qui la presse tendrement sur son cœur, se montrant à nous sous son vrai jour : bon, tendre et familial... Cependant le canon tonne! De Pry reprend son allure frivole; il se fait apporter sa chaise pour ne se point fatiguer jusqu'au champ de bataille et le voilà parti au feu, étendu en sybarite sur de moelleux coussins et « suppliant MM. les fifres de ne point jouer trop faux la marche du régiment »!

A l'acte suivant nous sommes à Versailles. La guerre lui laissant des loisirs, de Pry s'est entièrement adonné à l'éducation de ce fils qu'il a recueilli et reconnu. Mais si Olivier (c'est le nom de l'enfant) a bien l'âme noble et chevaleresque de son père, c'est le cœur plébéien de sa mère, une Lisette, une Marton quelconque, qui bat dans sa poitrine. Ce n'est que lorsqu'il était déjà devenu un jeune homme, à l'esprit mûri par le malheur, qu'Olivier a été appelé à partager la vie brillante de son père. De cette première phase de son existence il lui est éclos dans le cerveau des idées de liberté et d'égalité des hommes entre eux que Jean-Jacques Rousseau, à la tête des philosophes de l'Encyclopédie, avait à profusion semées de par le monde. Sa nouvelle existence pèse au jeune sage. Homme de pensée plutôt que d'action, la vie enfiévrée dans laquelle il a été jeté brusquement le choque et l'irrite : il n'en voit que l'apparence et se méprend sur les véritables sentiments qui sont le fond même de ces natures difficiles à saisir. Il veut partir, quitter ce luxe qui lui est à charge et retourner à la nature dont la grande voix l'attire. C'est en vain que le marquis tente de le détourner de ses projets. Il en conçoit une peine extrême, si violente même qu'une larme brille dans ces yeux qui n'ont jamais pleuré. La marquise, compatissant à cette douleur profonde, offre sa médiation, qui est acceptée. Sa douceur, son irrésistible attrait, la souriante philosophie de son esprit finissent, après une lutte serrée, par l'emporter, et l'enfant séduit, éclairé, vaincu, se jette repentant et joyeux dans les bras de son père en s'écriant : « Emmenez-moi avec vous à l'armée! » Grâce à la marquise, de Pry a enfin conquis le cœur de son enfant; aussi, en reconnaissance de ce bonheur qu'il lui doit, il lui fait le serment solennel, sur sa demande, de tout quitter, où qu'il se trouve et dans quelque circonstance que ce soit, pour accourir près d'elle à son premier appel.

N'oublions pas que la Florval trame une vengeance dans l'ombre. Le comte de Villeguen, poussé par elle, obtient du maréchal d'Estrées, mestre de camp, que de Pry soit enlevé au commandement du beau régiment enrubanné et fleuri qu'il a mis sa gloire et sa joie à former à son image. Tombé en disgrâce, le commandant est placé à la tête d'une troupe de rustres, mauvaises têtes, parmi laquelle il sera aisé de fomenter une sédition.

De Pry accepte la défaveur sans se plaindre et, quand la révolte éclate, il la dompte avec l'énergie souriante qu'il apporte en toutes choses. Les rebelles sont matés et tout rentre dans l'ordre. Seul, le meneur principal refuse l'obéissance et, tandis que le colonel, railleur, passe la revue de ces hommes qui, il n'y a qu'un instant, s'étaient précipités sur lui la menace à la bouche, il saisit vivement son mousquet et fait feu sans l'atteindre. Le marquis, impassible, marche vers l'assassin, le regarde fixement, le force à baisser les yeux devant lui et, satisfait de sa victoire, dédaignant d'user de son droit de vie et de mort, se contente d'infliger au coupable une punition légère « pour mauvais entretien de ses armes ». Cependant la haine de Villeguen veille, et de Pry, qui espérait prendre part à la bataille prochaine, reçoit l'ordre de demeurer avec son régiment dans l'inaction complète. Sans se départir de son calme et de la déférence qu'il doit à ses chefs, le marquis propose de tenter un coup d'audace qui aura l'avantage de terminer la guerre sans combat et d'épargner ainsi de nombreuses existences. Il s'agit de pénétrer de nuit jusqu'à une poudrière qui appartient à l'ennemi, de supprimer la sentinelle et de faire sauter le fort qui commande la plaine. C'est une entreprise à risquer sa vie, et celui qui sera chargé de l'accomplir a mille chances contre une de n'en point revenir. Tous les officiers réclament l'honneur de tenter l'aventure. De Pry

décide de s'en remettre au hasard du soin de choisir. Le coup devant être fait au lever du jour, rendez-vous est pris pour trois heures du matin. A ce moment, on tirera au sort le nom du héros. D'ici là, il faut aller se reposer. Le meneur de la révolte, qui a entendu toute la discussion, est laissé sous la surveillance d'Olivier, lequel a suivi son père à l'armée comme il en avait sollicité la faveur. Chacun se retire.

Mais voilà que, au moment où il va rentrer sous sa tente, le marquis reçoit un message. La marquise, à l'agonie, rappelle à son époux son serment et le supplie de venir en hâte recevoir son dernier soupir. Il n'y a pas à hésiter. Quelques heures le séparent à peine du château où agonise la moribonde : de Pry saute à cheval et, sans prendre le temps de prévenir personne, galope à franc étrier.

Il arrive au moment où la pauvre femme se désespère de mourir loin de l'époux adoré. Il vole dans ses bras, essaye par sa gaieté feinte de lui donner le change; mais la marquise se sait perdue. Elle a fait venir son mari pour lui remettre en mains propres un testament par lequel elle lui donne toute sa fortune, laquelle, faute d'héritiers directs, retournerait à des tiers après sa mort qui laisserait le bel officier dans un dénuement absolu... Il lui semble dur cependant de quitter la vie et son âme charmante se désespère à l'idée de partir si vite... En vain de Pry s'ingénie pour chasser ces idées funèbres : l'agonisante reste incrédule... Alors une idée surgit dans le cerveau du marquis. Il s'agit de persuader à la chère malade que l'heure de la mort est encore lointaine. S'il détruit sous ses yeux ce testament qui contient tout son avenir, toute sa fortune, croira-t-elle enfin que rien ne presse et qu'elle a encore de longs et d'heureux jours à vivre?... Aussitôt conçu, aussitôt exécuté : de Pry saisit la feuille de papier, l'approche en souriant de la flamme d'une bougie, et, tandis qu'elle se consume, détruisant ses rêves d'avenir et de bonheur, la malade s'endort, radieuse et rassurée, de son dernier sommeil.

Cependant le temps passe. Au camp, l'angoisse est grande. Les officiers attendent leur colonel pour procéder au tirage au sort. Olivier a vu partir son père et croit qu'il est allé courir à quelque bonne fortune où il s'attarde sans souci de son honneur... Que faire? L'heure a sonné. On décide de passer outre et les noms sont mis pêle-mêle dans un chapeau. Le jeune homme, par une supercherie que lui inspire la piété filiale, tire subrepticement le billet qui porte le nom de son père. Du moins, de cette façon, l'honneur sera sauf et Olivier compte bien que, si le marquis ne revient pas, c'est lui qui prendra sa place et lavera par une mort glorieuse la tache faite à son blason... Mais, tandis qu'on discute sur ce point, les officiers refusant d'admettre cette substitution, le colonel arrive enfin. D'un mot il explique son retard, dont la pieuse cause inspire à tous un profond respect. Chacun se découvre en apprenant la mort de la marquise. De Pry accepte avec joie l'arrêt du destin et trouvera dans le sacrifice héroïque de sa vie le dénouement d'une situation dans laquelle il lui serait trop pénible de végéter... Olivier se désespère. C'est sa fraude hâtive qui va causer la mort du héros. Il avoue sa supercherie : « Un de Pry ne triche jamais, monsieur, » riposte fièrement le marquis. Les assistants s'inclinent devant cette mâle parole et Villeguen, lui-même, oubliant sa haine, demande à son rival l'honneur de lui serrer la main.

Mais le marquis refuse.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il ; l'honneur, c'est tout ce qui me reste : je ne puis pas.

Il fait ensuite ses adieux à ses officiers et se dispose à partir, mais à ce moment on entend dans le lointain une explosion formidable : la poudrière vient de sauter, le fort tombe en ruine !

— Qui me vole ma gloire ? s'écrie le marquis, furieux.

C'est le révolté de tantôt qu'Olivier a fait évader pendant la nuit après lui avoir ouvert les yeux et lui avoir fait comprendre les devoirs de solidarité humaine qui unissent les hommes entre eux, à quelque condition qu'ils appartiennent, dans un commun sentiment de fraternité. Le paysan, salué du nom de frère par ce jeune gentilhomme, a résolument et sans rien dire de ses projets accepté le rôle que la destinée lui réservait et c'est lui qui vient d'accomplir l'acte de sublime folie qui le rachète de son crime.

Le canon du maréchal d'Estrées tonne, la bataille est commencée, l'heure de l'attaque est venue. De Pry reprend tout son sang-froid et, faisant trêve à sa douleur et à ses angoisses, il reprend son ton gracieux et joyeux des matins de bataille, et commande à son régiment rangé en ligne :

— Assurez vos chapeaux, messieurs ; nous allons avoir l'honneur de charger !

Le régiment pousse un hourra et s'élance vers la gloire au vieux cri de : « Vive France ! Première au feu ! Première à la danse ! »

Tel est ce drame dont les mille détails charmants font toute la valeur.

Comme on l'a pu voir par cette incomplète analyse, on y respire « l'air du temps ».

La pièce fourmille de personnages typiques : le père du marquis, le vieux duc d'Illiers, représentant la génération qui servit sous le grand roi, le chevalier, neveu du colonel, copié sur son modèle, Olivier, Florval, Villeguen, sont des caractères sur lesquels il est aisé de mettre des noms historiques. Ce sont des portraits descendus de leur cadre. Quant à de Pry et à la marquise, ils s'élèvent jusqu'au symbole. L'éloge n'est pas mince à notre époque de surmoulage et de décalcomanie.

J'aime infiniment ce caractère de femme dont l'âme fine et légère plane au-dessus des préjugés et des hypocrites conventions de notre temps. Son abnégation, son indulgence, son détachement des détails secondaires, sont bien de cette époque de si sereine philosophie où la femme, sûre de son autorité souveraine, n'avait que sourires pour des fredaines dont la suprême élégance rehaussait les folies et qu'elle protégeait contre la bassesse vulgaire. Il résume bien l'esprit de ce grand XVIIIe siècle à qui nous devons ce large crédit d'esprit et de grâce sur lequel nous vivons encore alors qu'il devrait être depuis longtemps épuisé. Elle semble bien dépaysée parmi nous, cette belle marquise si absolument grande dame dans son allure un peu fière, perchée sur ces hauts talons qui donnent à sa démarche ce je ne sais quoi « d'au-dessus terre » qui en augmente encore le charme ; elle l'est encore dans l'expression si pénétrante de son amour d'épouse un peu mère pour ce beau cavalier au cœur pur, à l'âme noble, avide de toutes les jouissances que la vie ménage à ceux qu'elle daigne choyer ; elle l'est enfin dans la sagesse qui sert de règle à son cœur, dans la prévoyance dont, jusqu'à son dernier souffle, elle donne la preuve en assurant l'avenir de l'être charmant et bon qui la rend si fière.

Et lui, qu'en dire ? Sinon qu'à sa vue se dressent devant nos yeux ravis tout un beau passé aboli, toute une époque, à jamais disparue, de politesse, de galanterie, d'esprit, de vrai courage, de manières aisées et harmonieuses, sans rudesse, quoique souverainement énergiques et viriles, qui font songer à ces chefs-d'œuvre de Watteau où, sous le chatoiement des satins, se dessinent la robustesse des muscles et la fermeté des chairs, contraste rendu plus saisissant par l'apparente mièvrerie de l'enveloppe, embarquements pour Cythère dont le mot abandon des reins cambrés et des torses tendus laisse deviner la mâle santé d'une race où la vie met ses ardeurs superbes.

Honneur donc et merci au poète charmant, à l'artiste sincère à qui nous devons d'avoir, pendant quelques heures, été arrachés à notre terre à terre pour vivre en ces temps d'incomparable joliesse et d'un peu humiliante vigueur.

*
* *

GYMNASE. — *La Poigne*, pièce en quatre actes, de M. Jean Jullien.

Le théâtre du Gymnase vient de faire une évolution artistique dont je me réjouis, parce qu'elle prouve que la formule théâtrale que je défends ici depuis la fondation de ce magazine, et pour laquelle, depuis si longtemps, j'ai rompu des lances dans tant de feuilles diverses, a fini par s'imposer au public cher à feu Sarcey, au « public qui paye ». Il avait raison, notre vieil « oncle », en disant que c'est à ce public-là que le dernier mot doit toujours rester ; seulement, il avait le tort de ne pas toujours attendre le moment où ce dernier mot devait être prononcé. Ultime défenseur d'un genre qui eut ses gloires et qui maintenant essuie presque autant de défaites qu'il livre de batailles, l'ancien critique du *Temps* prenait souvent ses désirs pour la réalité et, pour peu qu'une pièce qui ne lui plaisait pas échouât devant ce « public qui paye », il s'empressait de s'écrier joyeusement : « La cause est entendue !... » Que nenni !... Perdu en première instance, souvent le procès se plaidait en appel et allait même jusqu'en cassation. C'est l'histoire du Théâtre-Libre !... Des hauts, des bas, des déroutes suivies de réussites éphémères, un écroulement que beaucoup crurent définitif, puis une résurrection éclatante. Aujourd'hui, c'est deux scènes d'avant-garde au lieu d'une. Que sera demain, si la progression continue ?

Et sur quelle scène, grands dieux ! se produit ce phénomène imprévu ? Sur celle que hantaient encore, il y a peu de mois, les colonels de M. Scribe et les polytechniciens de M. Georges Ohnet. Le sort a de douces ironies... Il ne faut pas oublier, cependant, que le Gymnase ne fut pas toujours aussi singulièrement fréquenté. Dumas et Augier — auteurs de la maison — furent, en leur temps, des audacieux, des révolutionnaires, dont le genre fit scandale... et école. Aux temps héroïques, cette salle élégante et coquette fut aussi consacrée à des œuvres d'un art qui nous paraît un peu poncif aujourd'hui, mais qui, dans leur nouveauté, furent à juste titre considérées comme le dernier mot de la témérité. En ouvrant les portes à cette génération d'écrivains qui opérèrent la révolution dramatique qu'on sait et dont les bienfaisants effets commencent seulement maintenant à être reconnus et appréciés, la jeune direction du vieux

théâtre de Madame a remis les choses au point par un retour pur et simple aux traditions primitives de la maison.

M. Jean Jullien a eu l'honneur d'être choisi pour essuyer le premier feu. C'est de toute justice. L'auteur du *Maître* et de *la Mer* qui fut un des premiers auteurs applaudis au Théâtre-Libre, le robuste critique à la plume acérée, dont le jugement éclairé et la saine logique exaspérèrent si longtemps l'indolence et la veulerie des esthètes officiels, occupe une place spéciale dans la littérature dramatique contemporaine. Son esthétique met ses personnages aux prises avec les événements et ne subordonne point ceux-ci à ceux-là suivant une erreur trop commune. Il est assez difficile d'établir l'équilibre entre l'*action*, indispensable au drame, et la *psychologie*, sans laquelle il n'est qu'un vulgaire mélo. M. Jean Jullien est passé maître en cette science ardue.

Son œuvre nouvelle, *la Poigne*, est le digne pendant du *Maître* et de *la Mer* ; elle est un plaidoyer éloquent en faveur de la liberté individuelle. Nous assistons, dans cette pièce, à l'évolution admirablement graduée d'un caractère.

Théodore Perraud, honnête avocat de province, d'un humanitarisme élevé, se trouve poussé par la force des circonstances à entrer dans l'administration. Il en arrive inconsciemment, tout en restant persuadé qu'il n'a renié aucun des principes supérieurs, à mettre ses actes en complet désaccord avec ses théories d'autrefois, qui lui demeurent cependant toujours chères. Nous le voyons, lui, l'homme indépendant, l'homme libre, s'aplatir devant ses supérieurs hiérarchiques dans un prurit de basse et vile courtisanerie qu'il décore du nom de « devoir » ; lui, l'homme bon, père affectueux et tendre, briser le cœur de son fils épris d'une enfant digne de l'amour le plus respectueux, parce que la situation de la jeune fille ne concorde pas avec les visées de l'ambitieux ; enfin, lui, l'humanitaire, sur le point de faire tirer, par des soldats en armes, sur un troupeau inoffensif d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense, sous prétexte de réprimer une grève et de rétablir l'ordre dans la rue, grand cheval de bataille de tous les gouvernements despotiques, qui préfèrent trancher les questions que les résoudre.

Heureusement le revirement attendu se produit et Perraud, rendu à la liberté de la vie privée, comprend que le grand mobile des actions humaines doit être, non pas une liberté sans contrôle, facilement entraînée à dégénérer en licence, non pas une autorité sans contrepoids qui n'est autre qu'une tyrannie sans grandeur, mais la loi suprême de l'amour sous toutes ses formes : amour des êtres auxquels on mêle sa vie, amour du but qu'on veut atteindre, amour des moyens honorables qu'on emploie pour y parvenir.

Telle est la thèse au service de laquelle l'auteur a su mettre une action attachante et dont le dialogue s'exprime en une langue sobre, serrée, dont chaque mot fait balle.

Je souhaite que *la Poigne* trouve auprès du public l'accueil chaleureux qui lui fut fait à la répétition générale et à la première, et qui est dû à un ouvrage d'un ordre aussi élevé.

* * *

PORTE-SAINT-MARTIN. — *L'Assommoir*, drame en neuf tableaux, tiré du roman d'Emile Zola par MM. W. Busnach et O. Gastineau.

Il y a vingt ans, la première représentation de *l'Assommoir* fut un épouvantail. Hier ce drame, qui nous fit frémir en notre jeunesse, nous a paru très atténué, très démodé. Oh ! nous avons marché depuis ce temps-là ! Il y a gros à parier que, si Busnach — qui connaît son métier sur le bout du doigt — avait à recommencer son travail d'adaptation, il le mènerait autrement. Je n'ai pas à insister sur le drame, il est trop connu pour nécessiter une analyse. Il fait aujourd'hui l'effet d'un panorama mouvant sous les neuf tableaux desquels les acteurs récitent quelques légendes explicatives. On n'a qu'une faible idée, si on n'a pas lu le roman, du vigoureux réquisitoire que Zola écrit là contre le vice terrible de l'alcoolisme. Heureusement le livre est archiconnu. La pièce joue alors le rôle d'un catalogue illustré qui n'est pas sans agrément, et que la génération nouvelle ira sans doute feuilleter avec plaisir.

Par une fantaisie qui lui a à peu près réussi, M. Guitry, avant d'entrer à la Comédie-Française où il est certainement appelé à jouer des rôles en redingote et en habit noir, a voulu se montrer sous la cotte et le bourgeron du zingueur Coupeau. Il s'est amusé à interpréter ce rôle, qui tente tous les professionnels du théâtre, à cause de la fameuse scène de *délirium tremens*. L'excellent artiste nous a donné de la mort par la folie alcoolique une édition bien personnelle qui suffirait à justifier sa tentative. A côté de lui, Mme Suzanne Desprez a obtenu également un succès bien mérité dans le douloureux personnage de Gervaise...

Qu'est-ce que, maintenant, le théâtre de la Porte-Saint-Martin tient en réserve ?

C'est le secret de demain !

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

Grâce aux nombreux visiteurs de l'Exposition qui, curieux des spectacles inédits ou des interprétations exceptionnelles des œuvres du répertoire courant, envahirent leurs salles, l'Opéra et l'Opéra-Comique ont fait une très brillante saison estivale et ont été presque obligés de nous priver des nouveautés artistiques impatiemment attendues.

Aussi je ne me doutais guère, en récapitulant toutes les premières représentations que les directions de ces théâtres nous ont annoncées et promises, qu'avec les Music-Halls — *Watteau*, d'Ed. Diet, à l'Olympia, *Madame Bonaparte*, de G. Pfeiffer, aux Folies-Bergère, — ce serait l'Hippodrome qui le premier, même avant le Théâtre de la République, transformé une fois de plus en Opéra-Populaire et dont les portes sont encore closes, nous donnerait l'audition d'une nouvelle œuvre musicale de M. Justin Clérice.

La partition que ce jeune musicien a composée pour *la Fête à Rome* est des plus agréables. N'étant l'esclave d'aucune école et se contentant, pour écrire de fort jolies choses, de suivre fidèlement les inspirations le plus souvent très heureuses d'une muse sans prétentions, je crois qu'auprès du public qui aime le théâtre et la musique pour les agréables moments qu'ils font passer M. Justin Clérice aura facilement un succès sincère et des plus brillants. Qu'il continue à persévérer dans une carrière déjà très heureuse : sa place est tout indiquée à côté des musiciens populaires et fêtés du public : j'ai nommé MM. Ganne et Goublier, deux maîtres dans leur genre.

Parmi les nombreux motifs brillamment orchestrés, j'ai remarqué une marche aux rythmes entraînants et surtout une très jolie ouverture dont les effets sonores ont été groupés de très heureuse façon.

A la louange de M. Justin Clérice, ajoutons qu'il joint à son réel talent de compositeur les inestimables qualités d'un très habile chef d'orchestre. Elles sont d'autant plus indispensables à l'Hippodrome que j'ai constaté combien il n'était pas toujours très facile de suivre les ébats d'une très nombreuse cavalerie qui va ou trop vite ou trop lentement, le créateur n'ayant pas prévu que, pour s'amuser, l'homme ferait un jour danser à sa plus noble conquête des ensembles chorégraphiques aux rythmes syncopés, et ayant oublié de lui donner les aptitudes nécessaires pour s'occuper de musique. Mais les chevaux sont d'autant plus excusables que bien des hommes ne voient dans la musique, cet art sublime qui n'est et ne peut être une science abstraite, qu'un nouvel argument de chicanes plus ou moins anonymes.

A la musique n'entendant goutte, et se plaisant à torturer ses textes pour essayer de nous prouver que, semblable aux vilains d'autrefois, elle est taillable et corvéable à merci, ces musiciens qui se croient tout permis, *quia nominantur leones*, ne s'aperçoivent malheureusement pas qu'ils ne sont lions que grâce au stratagème de l'âne de la Fable.

* * *

Avec une voix exquise et une méthode incomparable, le célèbre chanteur qui, pendant de longues années, fut la gloire de l'Opéra, M. Faure, chante encore et toujours malgré ses soixante-douze ans.

C'est au programme de la matinée de gala qui fut donnée, le 18 octobre, dans la salle du Trocadéro au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques, que préside avec tant de zèle M. C. Coquelin, que nous fut donnée la joie d'applaudir le chanteur dont la retraite prématurée fut un deuil pour les dilettantes et une perte pour l'art musical lyrique.

En entendant cette voix si pure, si homogène, je ne puis m'empêcher d'accuser la brutale évolution de l'art musical, qui, faisant du chanteur non plus un interprète, mais une partie quelconque de la polyphonie symphonique, a presque détruit tout art vocal. L'évolution wagnérophile n'est pas la seule coupable. Une part de responsabilité revient sans conteste à la déplorable acoustique de la salle de l'Opéra où s'usent les voix et qui des plus généreux organes fait, en quelques années, des voix sans timbre et sans résistance.

Pour réveiller l'écho de cette salle, on a même été obligé, au détriment du talent, d'aller dénicher dans les cafés-concerts des organes exceptionnels auxquels les répétiteurs sont parvenus, non sans mal, à faire passablement interpréter les rôles du répertoire. En revanche, triste retour des choses d'ici-bas, des artistes de talent, ex-premiers prix de chant, d'opéra et de solfège, lauréats paternellement couvés par l'administration du Conservatoire, mais n'ayant pas, comme on dit en argot de coulisses, des tubes suffisamment sonores, vont progressivement échouer sur les planches des cafés-concerts après avoir fort bien interprété, de l'aveu des critiques les plus difficiles, les rôles qu'on leur avait confiés.

Les artistes de l'Opéra sont obligés de chanter comme peignent les décorateurs

de théâtre, par touches ; un morceau de chant n'est plus un tout bien complet où l'art vocal s'unit à une diction parfaite, mais une succession de nuances sonores plus ou moins accentuées. Cela est si vrai que, à part quelques rares sujets, les artistes de l'Opéra sont toujours très inférieurs à leur réputation lorsqu'ils se produisent soit sur d'autres scènes, soit au concert.

Mais revenons à Faure qui chanta, parmi ses œuvres si aimées, si applaudies, *le Crucifix*. Il fut accompagné par un chœur dont toutes les parties étaient tenues par les principaux sujets de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Après les *bis* et les rappels les plus enthousiastes, M. Faure revint chanter l'exquis duo de *Mireille* de Gounod, avec Mlle Ackté. Ce ne fut plus du succès, ce fut du délire, du triomphe! Aussi quand M. Coquelin s'avança et dit au public : « Mesdames, messieurs, je tiens à remercier en mon nom — et au vôtre, n'est-ce pas? — notre grand camarade Faure qui vient d'être admirable et qui n'eut jamais plus de talent, » ce fut une tempête de bravos, digne apothéose de la belle carrière d'un grand artiste qui est une des dernières étoiles d'une pléiade de virtuoses incomparables.

Puisse son triomphe nous présager la rénovation d'un art qui jamais n'a été aussi négligé qu'à cette heure!

C'est encore grâce à M. Faure que la solennité de la Toussaint a été célébrée avec un éclat incomparable en l'église Saint-Vincent-de-Paul. Non seulement le maître donnait, à l'occasion du salut solennel, une audition de ses nouvelles œuvres religieuses, mais il les interprétait lui-même, fort bien accompagné par la maîtrise de cette paroisse, très habilement dirigée par un de nos meilleurs musiciens, M. H. O'Kelly, auquel M. l'abbé Desers, curé de Saint-Vincent-de-Paul, a eu l'heureuse idée et le bon goût artistique, ce dont on ne peut que le féliciter, de confier la direction.

Les chœurs et l'orchestre ont été dignes des œuvres qu'ils interprétaient et du maître qu'ils avaient l'honneur d'accompagner. Parmi ces œuvres, dont c'était la première audition, citons un *Sub tuum* en *ré*, un *O salutaris* en *ut*, un *Tantum ergo* en *mi* ♭ et surtout un très brillant *Laudate*, dans le finale duquel est très habilement intercalé la psalmodie du sixième ton.

*
* *

Au théâtre des Bouffes-Parisiens, M. Georges Fragerolles, le délicat musicien de *la Marche à l'étoile* et de tant d'autres féeries lumineuses, a fait, avec *la Czarda*, un vaudeville-opérette en quatre actes, de M. Delilia, ses débuts de compositeur théâtral. Je ne sais si c'est le sujet du librettiste qui, s'adaptant mal à la muse de M. Fragerolles, était de trop, ou les ombres de Rivière qui manquaient, mais cette partitionnette est si insuffisante que la critique désarmée perd tous ses droits. Aux Bouffes, M. G. Fragerolles n'a pu, comme au Chat-Noir d'autrefois, chanter la principale partie de son œuvre. C'est peut-être une des causes les plus certaines de son échec théâtral ; car, prêtant à ses œuvres l'illusion de l'inspiration, sa jolie voix barytonnante les faisait applaudir.

*
* *

M. Edouard Colonne, l'éminent chef d'orchestre des concerts du Châtelet, vient d'être nommé au grade d'officier de la Légion d'honneur. Répondant à ses nombreux amis qui lui avaient offert un banquet pour fêter cette promotion, je ne puis mieux honorer l'infatigable artiste qu'en citant ces quelques mots qu'il répondit à ceux qui l'acclamaient :

« Bien que mes amis se soient plu à faire remarquer que, le premier, parmi les chefs d'orchestre présents et passés, j'avais obtenu la haute distinction qui vient de m'être conférée, j'ai, moi, le droit de penser, avec tous ceux qui depuis trente ans suivent le mouvement musical en France, que je ne suis pas le seul à l'avoir méritée.

« Qu'il me soit donc permis de lever mon verre à la mémoire de Jules Pasdeloup, le véritable fondateur des concerts populaires ; à la mémoire de Charles Lamoureux qui fut, comme moi, l'infatigable et ardent continuateur de son œuvre, et auprès desquels je ne me reconnais d'autre mérite que celui de leur avoir survécu. »

*
* *

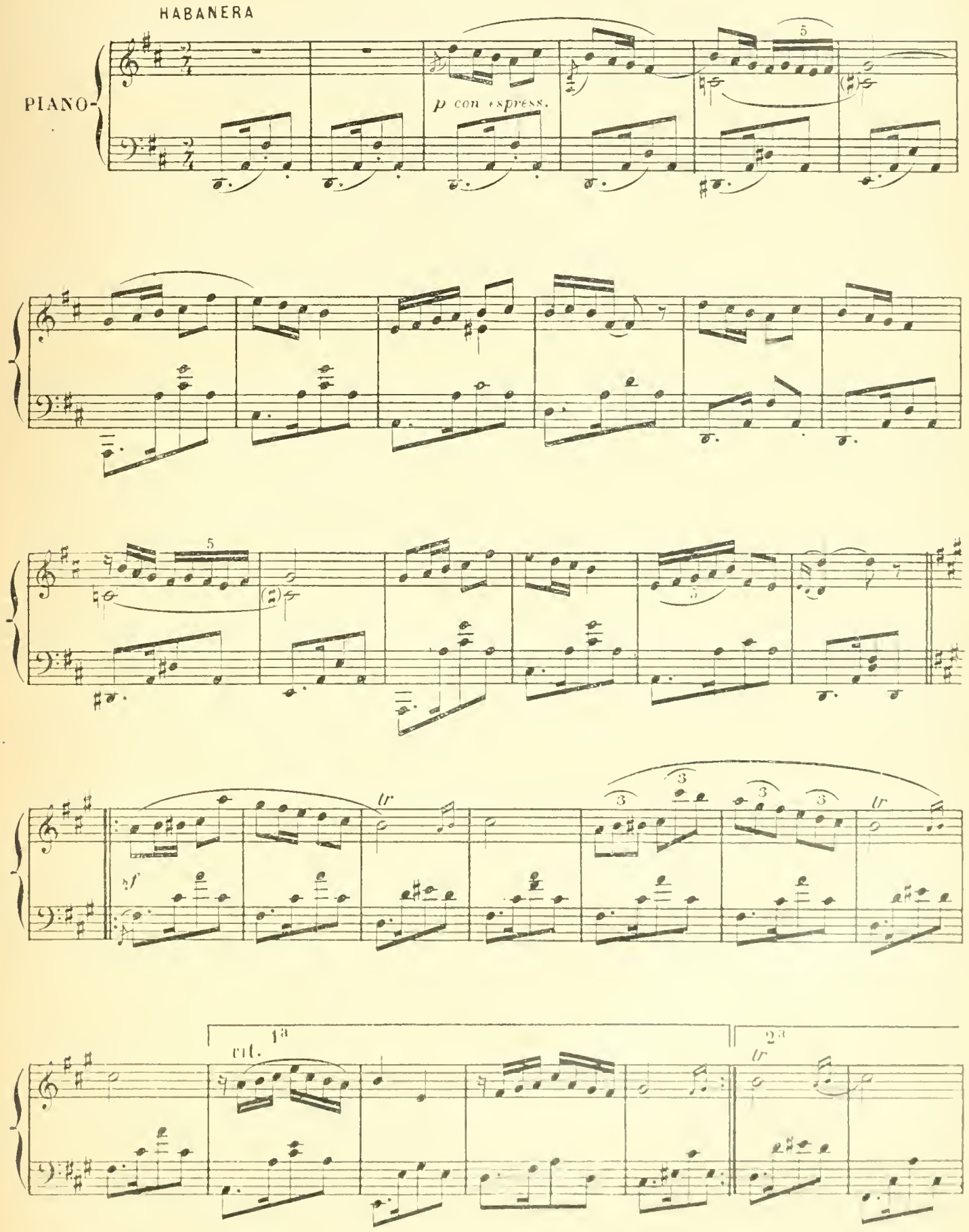
Qu'il me soit permis, tout en félicitant M. Ginisty, de signaler la très agréable tentative musicale de l'Odéon. Au foyer du public, pendant les entr'actes, un petit orchestre, composé exclusivement de virtuoses, exécute et interprète, sous la direction du sympathique pianiste-compositeur Francis Thomé, des œuvres du XVIIIe siècle et quelquefois certaines pages de musique moderne sélectionnées parmi les meilleures.

Si les théâtres dramatiques se mettent à joindre à l'attrait de leur répertoire littéraire des séances de bonne musique, que vont dire et penser les directeurs des scènes lyriques subventionnées?...

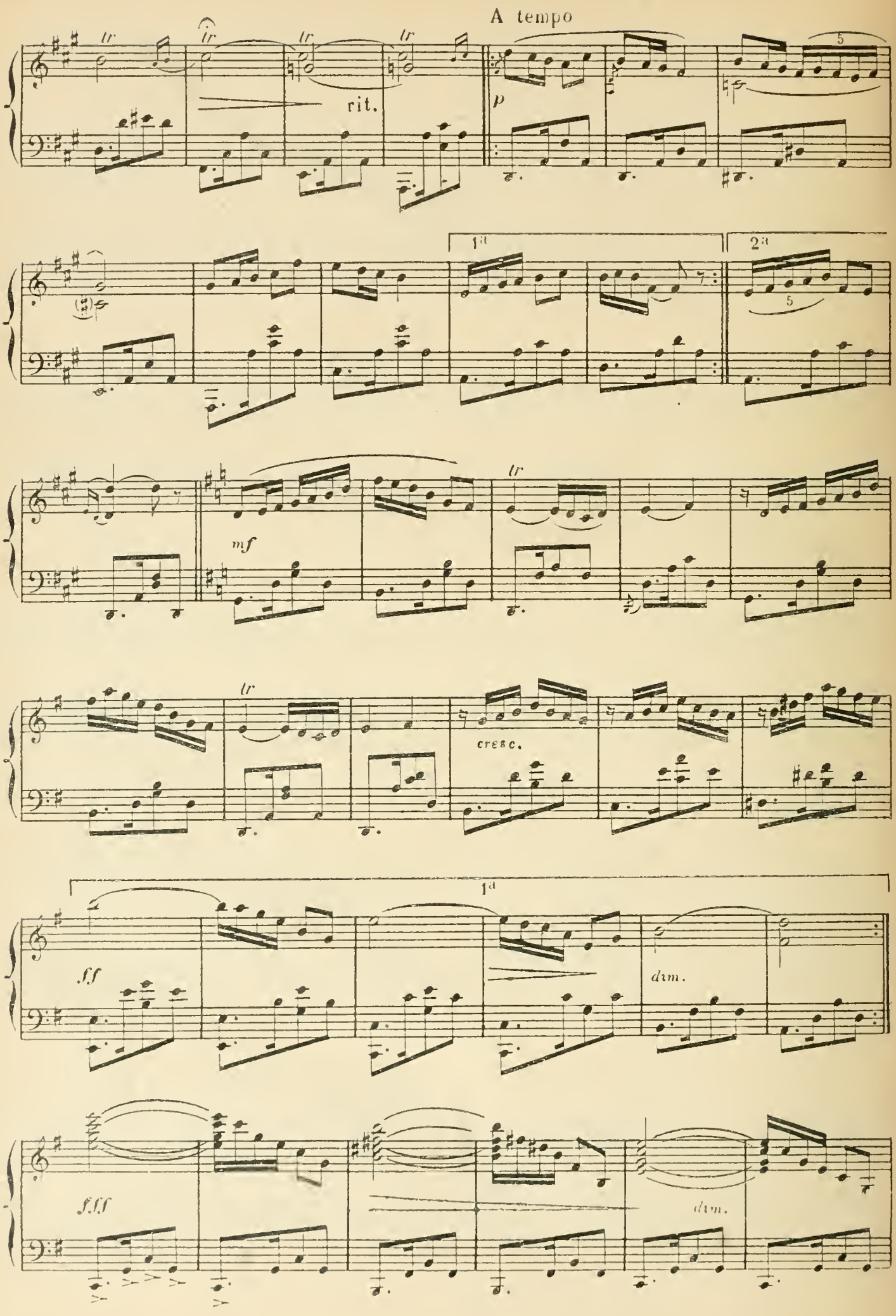
GUILLAUME DANVERS

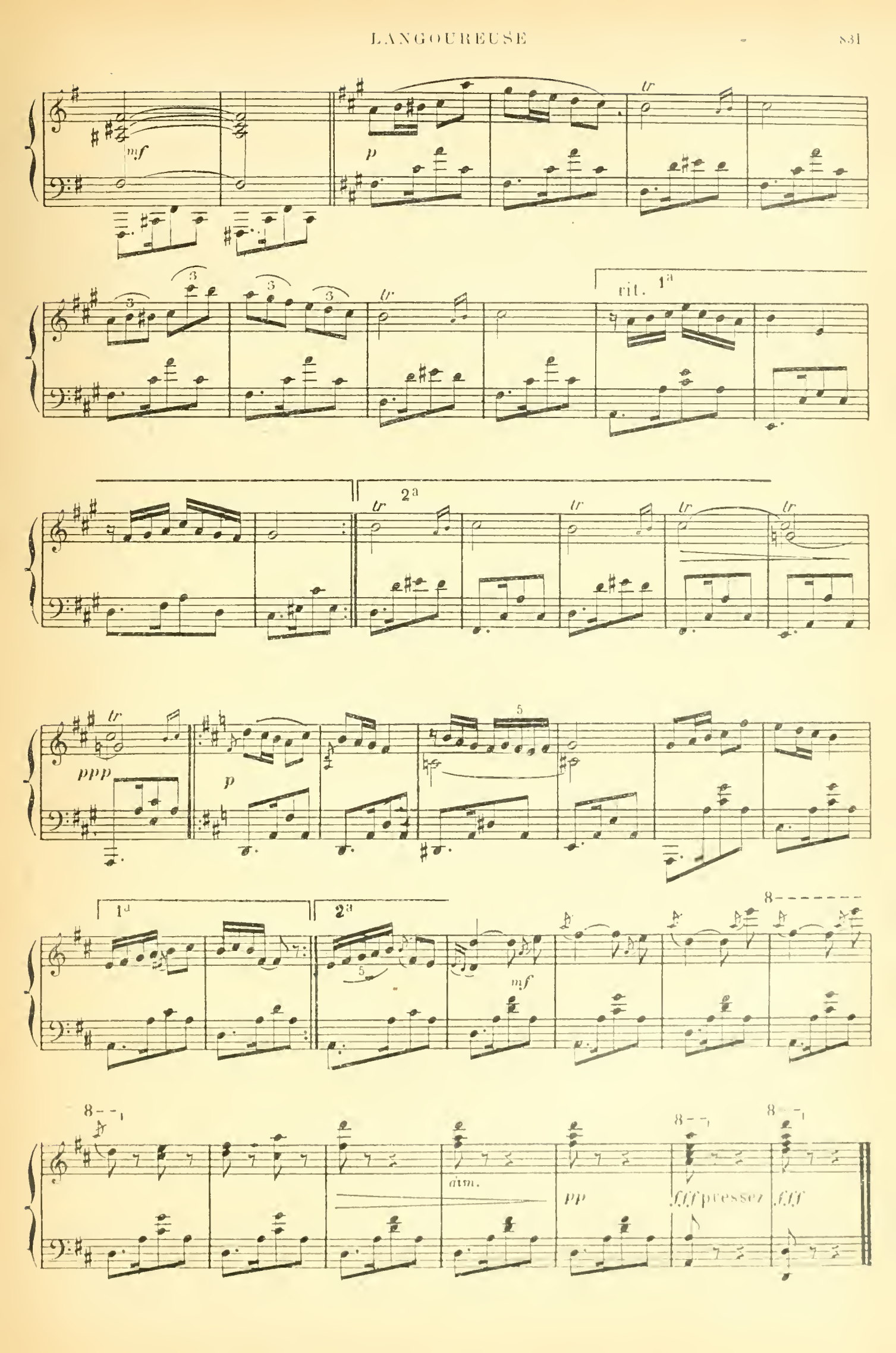
Langoureuse

Pièce caractéristique pour piano extraite d'un Ballet inédit de Ch. Dandry.



Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.


A tempo
tr
rit.
p
5
1a
2a
mf
cresc.
ff
dim.
fff


mf
p
tr
rit.
1a
2a
ppp
5
mf
8
dim.
pp
fff pressez
fff

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Nous avons une nouvelle bouteille à l'encre. A l'encre jaune. Les Boxeurs et les Puissances nous l'ont fabriquée, cet été. Le lecteur, qui lit son journal chaque matin, sait de quoi nous parlons; hélas! que de colères n'a-t-il point prises, à la vue des quotidiennes avalanches de télégrammes obscurs, contradictoires, énumérant des incidents qui se passaient aux quatre coins d'un Empire grand comme l'Europe, et dont les noms, aussi cruels aux étrangers que les Boxeurs eux-mêmes, défiaient victorieusement nos mémoires! Et sur les intentions des Puissances, y compris les Etats-Unis et le Japon, que de nouvelles! que de révélations absurdes! que de commentaires contradictoires!

Ce n'est que dans ces tout derniers jours qu'un rayon de lumière a filtré à travers la bouteille à l'encre jaune. Oh! nous ne savons pas encore tout! Avec la diplomatie chinoise, et avec la diplomatie française, on ne sait jamais tout! Du moins, savons-nous avec précision, depuis hier, ce que fut cet interminable, cet effroyable, cet incroyable épisode qu'on appelle le *siège de Pékin*. Nous avons le rapport officiel de M. Stephen Pichon, notre ministre, le journal du docteur Morrison, le fameux correspondant du *Times*, le journal du lieutenant de vaisseau Darcy, un article de sir Robert Hart, dix communications d'autres « assiégés »... Voici donc le moment venu de refaire la marche des alliés sur Pékin, de revivre les deux terribles mois du siège des légations, et de tenter un classement provisoire des événements chinois.

Quant aux causes, nous en dîmes un mot en août; il suffit.

*
* *

Tien-Tsin enlevé, le 14 juillet, on prépara la marche en avant sur Pékin.

C'est alors que le feld-maréchal comte de Waldersee fut choisi comme commandant en chef des troupes internationales. Nos généraux allaient avoir à obéir à un général allemand. Quelques Français en ont éprouvé une douleur véritable, ayant gardé au cœur, en dépit de tous les raisonnements, l'espérance passionnée du retour à l'intégrité du sol national, à l'intégrité de la France. Mais on les a chapitrés. Les Anglais auraient-ils accepté un général russe? Les Russes, un général anglais? Donc... Et qui donc aurait cru, au dehors, que les Français acceptassent un général allemand?

Ce ne fut que le 5 août, après de longues tergiversations, que les alliés se résolurent à faire un pas en avant. Ces tergiversations, on le verra, ont failli coûter la vie à tous les ministres, à tous les Européens, à tous les Chinois chrétiens qui étaient encore, à cette date, assiégés et assaillis dans Pékin. On poussa donc jusqu'à 15 kilomètres de Tien-Tsin. 20 000 Chinois attendaient, retranchés devant Peï-Tsang, sur le Peï-Ho. Grâce à l'efficacité du feu de l'artillerie française, la position était enlevée dès dix heures du matin, et ce fut aussi un Français, le général Frey, qui, se portant hardiment sur les derrières des Chinois, avec une colonne légère de 400 Russes et Français, précipita la retraite de l'ennemi. Le commandant en chef était un Russe, le lieutenant-général Linevitch, le chef le plus ancien en grade.

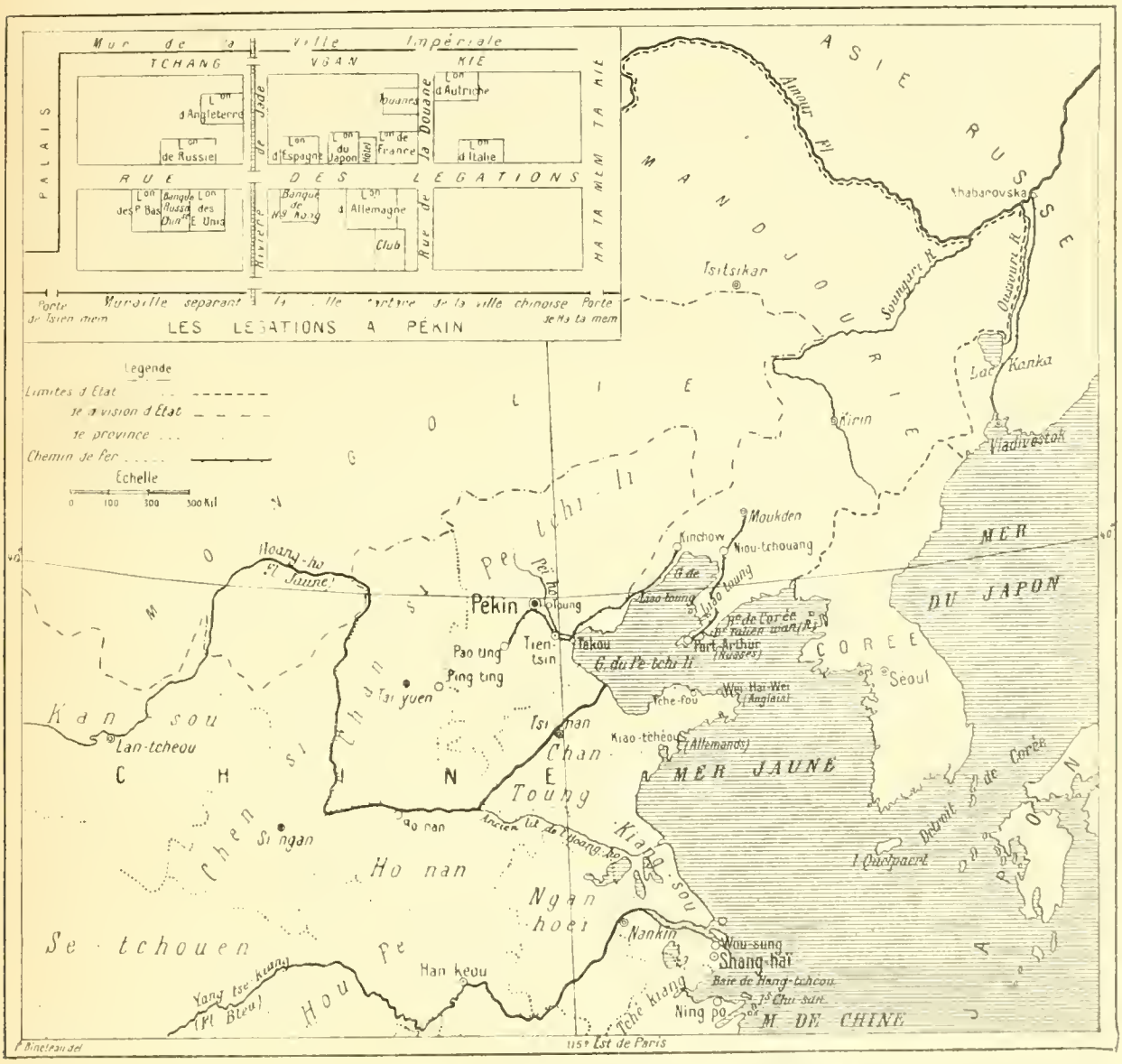
Après Peï-Tsang, les Allemands se retirèrent et revinrent à Tien-Tsin. Pouvait-on prendre Pékin sans le généralissime Waldersee? Les Autrichiens et les Italiens suivirent dans leur retraite les Allemands.

Mais les Français — 800 hommes et trois batteries — les Anglais, les Américains et les Russes, poursuivirent, sous Linevitch, la marche sur Pékin. Ce fut une marche forcée. Il ne s'agissait plus que de délivrer les Européens assiégés, et chacun, dans la colonne, avait le sentiment que cette délivrance ou le massacre n'étaient plus qu'une question d'heures. Le 6, on était déjà à 20 kilomètres de Peï-Tsang. Là, à Yang-Tsoun, 15 000 Chinois furent chassés successivement de sept lignes formidablement retranchées. Le combat dura quatre heures; les alliés eurent 450 tués et blessés. Dès le 8, on repart; on arrive à Tsaï-Tsoun. Le 9, on est à Hon-Si-Vo; le 10, à Han-Tao; le 11, à Chang-Kia-Kouan. Les étapes sont de 15 à 20 kilomètres; la chaleur est accablante : les malades, les fatigués sont laissés en arrière. Nos marsouins accomplissaient là un tour de force, en vérité, et dont on les a loués trop peu. Fatigués par un séjour préalable en Indo-Chine, ils venaient de supporter les fatigues excessives et les privations du siège de Tien-Tsin : de plus, ils n'étaient pas équipés pour faire colonne : mais ils voulaient entrer à Pékin avec les autres; ils marchaient.

Au reste, depuis Yang-Tsoun, les Chinois furent sages comme des images. A Toung-Chao, 500 réguliers de l'armée du

général Sung montaient la garde ; ils s'empressèrent de fuir ; pour entrer dans la ville, on n'eut qu'à faire sauter la porte. Or on n'était plus qu'à 24 kilomètres de Pékin. Il ne s'agissait plus que d'entrer dans la capitale.

Le 13, la concentration des alliés s'opéra fusille. Ils perdent un de leurs colonels et le général chef d'état-major est blessé. Ils passent cependant, traversent sans résistance encore la ville chinoise, font sauter à coups de canon l'entrée de la ville tartare et pénètrent enfin dans le quartier des Légations. Il est sept heures du soir



LES ÉVÉNEMENTS DE PÉKIN ET DE CHINE

et un point d'attaque fut concerté : les portes de la ville chinoise et de la ville tartare devaient être forcées le 15, au matin. Mais, le lendemain, 14, dès la première heure, une forte reconnaissance russe s'avança jusqu'à la porte orientale et y trouva le poste chinois endormi. A la baïonnette, sans bruit, les soldats du poste sont tués. Les Russes mettent un canon en batterie, font voler la porte en éclats. Mais leur position devient soudain critique ; car, d'un bastion prochain, et du haut du mur de la ville tartare, l'ennemi, réveillé par le tumulte, les domine et les

Les troupes anglaises, les Sikhs, les ont devancés ; entrées par un égout dans la ville chinoise, elles se sont glissées dans la ville tartare le long d'un petit canal et ont débouché devant la légation d'Angleterre, les premières, à quatre heures de l'après-midi. Les Japonais apparaissent à leur tour, aux premières ombres de la nuit, et les Français, le lendemain matin, 15, à la pointe du jour. Nous avions pris, sur une indication erronée donnée par l'état-major russe, un chemin trop long.

Mais quelle joie et quelle émotion profonde, lorsque nous retrouvâmes dans ce

quartier désolé, au milieu des ruines encore fumantes, des barricades éventrées, des tranchées, nos compatriotes vivants !

*
* *

Ils étaient vivants, mais voici à quel prix.

Le 10 juin, on apprend qu'une colonne de secours (la colonne Seymour) est partie. Elle doit arriver à trois heures; on envoie à la gare des voitures pour le transport des bagages. Mais les troupes n'arrivent pas, et les voitures sont bousculées par les boxeurs. Aux légations, on double les postes. Le lendemain, le chancelier du consulat japonais est massacré. Son cœur a été arraché de la poitrine chaude, et envoyé à un général chinois. Voilà qui est d'un bon présage ! On annonce des incendies. On annonce que le prince Tuan, le grand ennemi des Européens, tient le pouvoir... C'est donc la lutte, et jusques à quand ?

Le 13, premiers coups de feu. Le 14, le 15, incendies; le quartier des légations est entouré de flammes. Le 19, arrive une communication du Tsoung-li-Yamen, le ministère chinois des affaires étrangères : les puissances ayant menacé de prendre les forts de Takou, ordre nous est donné d'évacuer Pékin dans les vingt-quatre heures ! Le corps diplomatique proteste, réclamant une audience pour le lendemain matin, neuf heures. Le lendemain, point de réponse. Le baron de Ketteler, ministre d'Allemagne, déclare qu'il se rendra seul au Tsoung-li-Yamen : il reviendra rendre compte de ce qui se sera passé entre lui et les Chinois. Il ne devait plus revenir; un quart d'heure après son départ, on voit accourir ses serviteurs, affolés : des soldats chinois ont tiré à bout portant sur le ministre, qui a été tué raide.

Le guet-apens était évident. Si le corps diplomatique s'était rendu au Tsoung-li-Yamen, il eût été attaqué en pleine rue, et, peut-être, le « siège de Pékin » eût-il pris fin, ce jour-là. Ce qui prouve encore que le gouvernement chinois était désormais décidé au crime, c'est que ses soldats attaquèrent, sans délai, ce même jour du 20, dès quatre heures, la légation d'Autriche. Les Français eurent là leur premier tué, le matelot Julard. Il était devenu urgent d'organiser la résistance.

Pour celle-ci, nous disposions des escortes : exactement (officiers compris) 409 hommes, auxquels il faut ajouter 80 volontaires, armés de carabines ou de fusils de chasse. L'artillerie se composait d'un canon italien de 37 millimètres, d'un canon Maxim, d'une mitrailleuse autrichienne et d'une mitrailleuse américaine. Les munitions étaient peu nombreuses. La direction des opérations est confiée au ministre anglais, sir Claude Mac Donald, ancien major de l'armée; autour de lui, tous les ministres se groupent en comité supérieur de la défense. Afin de rendre celle-ci plus aisée, le personnel marié des légations est envoyé à la légation d'Angleterre, la plus vaste, la plus facile à défendre. Mais, à l'exception de la légation autrichienne, qui a dû être évacuée et qui a été tout aussitôt brûlée, il est décidé que les diverses légations seront défendues par leurs nationaux. Le 22, un instant, elles sont évacuées, et leurs défenseurs se replient sur la légation d'Angleterre; M. Pichon insiste pour qu'elles soient immédiatement réoccupées. Ainsi, c'est un vaste quadrilatère, entouré de simples murs, qui va être défendu pied à pied, pendant près de huit semaines, par *500* hommes : les assaillants seront *5 000* à *6 000*, armés de fusils Mauser ou Mannlicher, disposant d'une artillerie considérable et d'une quantité énorme de munitions ! A la légation de France, qui fut un des points les plus violemment attaqués, la garnison se compose de 75 hommes et 7 officiers, dont 47 Français et 35 Autrichiens, auxquels il faut joindre 12 volontaires français, 3 belges, 2 autrichiens, 1 italien, 1 suisse : au total 94 défenseurs. Enfin, isolés dans la Ville impériale, allaient combattre dans l'Evêché, le Peï-Tang, pour défendre l'évêque, Mgr Favier, son coadjuteur, Mgr Jarlin, 13 prêtres français, 20 sœurs, 1 étudiant autrichien, 8 prêtres et 111 séminaristes chinois, une garnison de 42 hommes : 31 Français et 11 Italiens ! Cette dernière défense devait être plus étonnante encore que celle des légations.

Maintenant, ce ne sont plus qu'incendies, fusillades et canonnades. Le 21, la légation de Belgique brûle; le 22, celle de l'Italie. Le 24, attaque générale, avec accompagnement de tam-tams et de gongs; les Américains et les Allemands s'installent sur le mur d'enceinte, derrière une barricade. Le 25, fusillade jusqu'à cinq heures; l'ennemi nous montre de loin une immense pancarte : *Reçu un édit impérial ordonnant de protéger les ministres et défendant de faire feu.* Est-ce la fin ? A sept heures, l'attaque reprend de plus belle ! Le 26, Mme de Rasthorn rejoint son mari, le ministre d'Autriche, qui se bat dans la légation de France, et désormais coopère à sa défense. Le 27, la bataille bat son plein; aux barricades, les défenseurs ont l'incendie et le canon dans le dos, des balles des quatre côtés, et, sur la tête, un soleil brûlant. Une éclaircie : nous enterrons nos morts. Pendant la cérémonie, les balles et les éclats d'obus passent sans cesse au-dessus de nos têtes, hachant les arbres

LE DERNIER PORTRAIT DE LI-HUNG-TCHANG

du parc. « Je m'attends à voir tomber quelqu'un », écrit le capitaine Darcy. Le 29, le mur de la légation de France est troué; les Chinois veulent passer : on les massacre La canonnade redouble : de sept heures du matin à trois heures de l'après-midi, 170 coups; elle continue le 30.

Juillet! Apportera-t-il la délivrance? Le 1er, recul : sur la muraille, les Américains et les Allemands évacuent la barricade; à la légation de France, le canon chinois démolit toute la partie Est. Le soir, le ministre d'Angleterre va observer des fusées, il ne doute point que ce ne soient des signaux faits par une armée européenne en marche; autour de lui, on se réjouit, hélas! Le 2, les Américains se rétablissent sur la muraille. Le 3, concentration ennemie autour de la légation de France. Les soldats chinois nous attaquent à présent, bannières déployées. Le 4, Japonais et Italiens évacuent leur première ligne de défense.

Le 5, le canon est à 150 mètres de la légation de France, déjà presque entièrement détruite. Le 6, sortie malheureuse des Japonais. Le 7, chez nous, nouvel incendie : chaque jour nous perdons un peu de terrain. Le 8, canonnade intense : 325 obus sont lancés; l'un d'eux éclate de-

vant le commandant autrichien Thomann, et le tue. Le 9, on saisit trois espions : un quartier-maître leur brûle la cervelle avec son revolver, pour économiser les cartouches Lebel; la démolition de la légation de France se poursuit. Le 10, le 11, l'attaque devient plus pressante; les Chinois se sont fortement retranchés dans les maisons voisines; ils creusent des mines. Le 12, en moins d'une heure, cinq de nos hommes sont blessés grièvement; la prise de deux de leurs drapeaux exaspèrent les Chinois. Le 13, cent obus avant midi; la fusillade devient extrêmement vive, sans qu'il soit possible de voir un seul ennemi; brusquement, à la légation de France, deux mines font explosion : les Chinois, torche en main, pénètrent dans les maisons effondrées; les appartements de M. Pichon brûlent. Nos marins reculent sous les balles, jusqu'à une nouvelle ligne de défense. « C'est le moment final qui se prépare », écrit ce jour-là notre ministre.

14 juillet! La fête de la patrie est célébrée dans la tristesse, devant les ruines de notre légation. Le pétrole, la poudre, les balles, les boulets et les obus n'ont laissé de celle-ci debout que des murs noircis et troués, autour desquels sont plantés des drapeaux chinois, ainsi qu'en un pays conquis. L'espérance est morte. Tous, hommes et femmes, sont résolus à se donner la mort, dès que toute résistance sera devenue impossible, avant l'irruption des massacreurs.

Et le jour même, arrive du général Yong-Lou une offre de protection, accompagnée de salutations *affectueuses*. Est-ce une moquerie? Ces Chinois, il est vrai, sont capables de tout. Le ministre anglais, cette fois, se montre énergique; sa réponse est grosse de menaces. Le 15, calme relatif: seulement 245 coups de canon! Le 16, le 17, calme presque absolu; messages des princes chinois, adressés par « King et autres », et parlant de paix. Les assiégés ne comprennent rien à ce revirement subit, et dont la cause est la prise de Tien-Tsin par les troupes alliées. Enfin, le 18, survient un courrier japonais: il annonce les événements de Takou, de Tien-Tsin, et la marche prochaine sur Pékin; le lendemain, un télégramme chiffré est remis à M. Pichon : M. Delcassé le félicite officiellement et l'informe de l'envoi en Chine de 15 000 hommes. La joie est générale. Est-ce la fin, cette fois? Ce qui le ferait croire, c'est l'envoi par l'impératrice de pastèques, d'aubergines, de cornichons et de concombres : ce sont, en Chine, des légumes distingués. Mais pourquoi les ennemis continuent-ils leurs travaux de barricades et de mines? pourquoi la fusillade reprend-elle par intermittences? pourquoi, vers le Peï-Tang, le canon continue-t-il à gronder?

« King et autres » offrent une escorte chinoise et pressent les ministres de partir pour Tien-Tsin. Voilà qui sent furieusement le guet-apens! Les ministres font des réponses dilatoires et prescrivent à leurs avant-postes la plus grande vigilance. Le calme continue, coupé de coups de fusil fréquents; mais, le 5 août, la fusillade reprend, aussi furieuse que jamais, contre les légations de France, d'Angleterre et de Russie. Le 10, enfin, bonne et authentique nouvelle : le général anglais Gaseele fait annoncer l'arrivée des alliés pour le 13 ou le 14. Mais le feu augmente; le 12, le capitaine Labrousse est tué; le 13, les ennemis nous enveloppent de nouveau de toutes parts; les balles pleuvent sur les murs et sur les toits avec un bruit strident qui casse les oreilles. La nuit est venue; il faut continuer à se battre contre des soldats furieux. Luttera-t-on jusqu'au bout?... A deux heures du matin, on distingue dans le lointain des feux de salve, une canonnade nourrie : plus de doute! ce sont les Européens, c'est le salut qui vient, avec l'aube blanchissante!

Et soudain, dans l'après-midi, une rumeur se répand : « Les troupes! voici les troupes! » On court, on se bouscule en riant, en pleurant, on pousse des hourrahs frénétiques, on s'embrasse : les voilà! Ce sont les Indiens du corps anglais. Ah! la belle scène! et comme les poitrines de tous ces héros se serrent sous l'étreinte d'une émotion inconnue, en se sentant revivre! Le siège était fini.

Le 15, au lever du jour, éclate dans l'air léger le clairon des troupes françaises.

Aussitôt, M. Pichon songe au Peï-Tang; dès le lendemain, le général Frey, qu'il accompagne, et dont les forces ont été accrues par l'adjonction de 400 Russes et de 400 Anglais, force l'entrée de la Ville Impériale en combattant jusqu'au Peï-Tang. Là encore, les assiégés l'accueillent avec des larmes de joie. C'est qu'ils n'avaient point connu d'armistice, eux! Du 20 juin au 16 août — deux mois! — leur garnison de 42 hommes a été entièrement bloquée par plusieurs milliers de soldats et de Boxeurs, qui ont eu par moment à leur disposition 14 canons, dont 3 Krupp. Les Français ont eu 5 tués, dont l'officier, l'enseigne Henry, et 9 blessés : les Italiens, 6 tués et 3 blessés : au total 23 hommes hors de combat. Les survivants n'avaient plus que pour 2 jours de vivres!

Quant aux légations, voici le chiffre officiel de leurs pertes :

Les Russes, sur 87 hommes (officiers compris), ont eu 23 tués et blessés (4 tués); les Anglais, sur 82, 21 (3 tués); les Amé-

ricains, sur 58, 17 (7 tués); les Allemands, sur 51, 27 (12 tués); *les Français, sur 48, 33 (11 tués)*; les Autrichiens, sur 85, 15 (4 tués); les Italiens, sur 29, 19 (7 tués); les Japonais, sur 25, 25 (5 tués). Après les Japonais, ce sont les Français qui ont subi, proportionnellement à leur nombre, le plus de pertes : nos hommes ont fait tout leur devoir.

A ce total de 53 tués et 119 blessés, il faut ajouter 12 tués (dont 3 Français) et 23 blessés parmi les volontaires, ce qui donne, pour 489 hommes, 207 tués et blessés...

*
* *

Et depuis?

Les alliés ont défilé solennellement à travers les palais impériaux. Le général de Waldersee est arrivé en Chine et même à Pékin; il faut dire que la cour impériale s'était empressée de fuir, à Taï-Yuen-Fou, d'abord, puis au delà du Hoang-Ho, à Si-Ngan-Fou. Les troupes européennes ont chassé les Boxeurs de la plus grande partie du Tchi-Li; elles se sont avancées jusqu'à Pao-Ting-Fou, où les Français sont arrivés bons premiers, à l'agacement des Anglais qui rencontraient partout notre drapeau. Bref, les alliés ont marché de succès en succès, et leur grand chef allemand n'a point subi une seule défaite. La paix est donc proche? Dites qu'elle est aussi éloignée qu'il y a cinq mois. Et la raison? Les vainqueurs de la Chine sont *trop*. Ils se sont entendus — avec peine — lorsqu'il s'est agi d'une tâche précise, et à laquelle ils étaient tous également intéressés : la délivrance de leurs ministres. Cette tâche remplie, l'entente, en réalité, a été rompue. La Russie propose l'évacuation de Pékin (1er septembre). Les Etats-Unis disent oui. L'Allemagne répond, en exigeant avant tout la punition des grands coupables chinois (18 septembre). La France, de son côté, formulait sa petite proposition (5 octobre); toutes les puissances lui firent risette. Etait-ce l'accord? Quelques-uns le croyaient, lorsqu'éclata la nouvelle de la convention anglo-allemande (16 octobre). Ce n'était plus qu'un accord à deux! Les autres puissances se regardèrent, sans rire. Elles sont encore dans cette situation incommode.

Du côté chinois, Li-Hung-Tchang s'est remis avec plaisir au petit jeu de ses jeunes années : il jongle avec les ministres européens à Pékin.

... Et la Russie s'impatronise en Mandchourie.

GASTON ROUVIER.

SUPPLICE CHINOIS : LA CANGUE

LE MONDE ET LES SPORTS

LA MARCHE EN FLEXION

Savons-nous marcher ?

Non ! répondent les spécialistes. Notre attitude est faite d'une esthétique conventionnelle qu'il est impossible de changer, mais qui est loin d'être rationnelle et qui ne correspond en aucune façon au maximum de rendement que pourraient fournir les efforts que nous dépensons.

Oui ! disent les autres, si notre façon de marcher est telle, c'est qu'elle est la résultante de nos nécessités et des progrès de notre civilisation, qui ont diminué les exigences de notre activité, tout en facilitant les circonstances qui nous entourent. La marche actuelle n'est pas celle de l'homme primitif ; soit ! c'est possible ; mais nous ne nous trouvons plus maintenant dans les mêmes conditions qu'aux temps anciens. Nos routes et trottoirs sont bien constitués ; nous ne sommes plus, comme au commencement du monde, obligés de subvenir constamment à nos besoins par une dépense corporelle ; nous n'avons plus à parcourir des étapes considérables ; la chasse et la lutte n'ont plus l'importance capitale qu'elles avaient jadis.

Quelles conclusions tirer des arguments exposés par les personnes très compétentes qui ont étudié la question ? C'est peut-être un peu difficile ; en tous cas, il en est une que nous pouvons d'ores et déjà avancer, sans crainte aucune de nous tromper, c'est qu'il est peu probable que les théories nouvelles aient des chances de succès sur les citadins qui, tout convaincus qu'ils soient, ne changeront jamais leur allure.

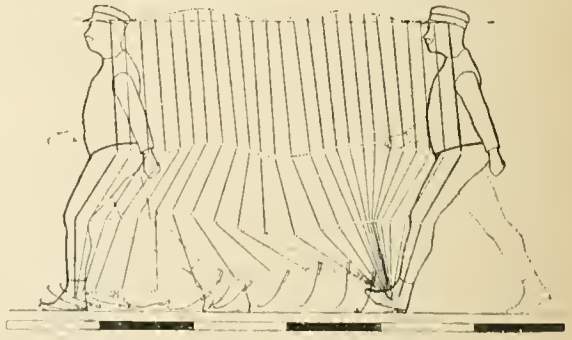
Ces théories ont pour conséquence l'étude de la marche en flexion, qui a été l'objet d'observations nombreuses et qui, d'ailleurs, a fait l'objet d'un ouvrage du plus haut intérêt dû à la collaboration du docteur Regnault et du commandant de Raoul.

La marche en flexion consiste à avancer le haut du corps de façon à le pencher en avant, tout en conservant aux membres progresseurs une élasticité constante ; le pied prend contact avec le sol par toute la plante en ne se soulevant que juste de la quantité nécessaire pour éviter les aspérités qu'on peut rencontrer ; sous cette allure, on conçoit que, d'une part, les pas soient plus longs, et que, d'autre part, la position en avant du buste fasse contribuer le poids au lancement des jambes. C'est ce qui a fait dire, avec beaucoup de raison, que, dans la marche en flexion, l'homme semble courir après son centre de gravité.

Le commandant de Raoul, qui a été le protagoniste et l'apôtre de l'application de cette théorie nouvelle, est arrivé à des résultats surprenants et qui semblent, à eux seuls, défendre la cause contre tout appel. Au bout de trois mois d'entraînement, il a pu obtenir de conscrits, chargés de leurs armes, des étapes de 20 kilomètres en une heure cinquante minutes sur une route accidentée, et, malgré ce travail, ceux-ci n'étaient pas fatigués à l'excès. C'est un résultat surprenant dont on ne peut contester l'exactitude et qui est bien fait pour nous émerveiller.

D'après les auteurs, une armée entraînée à la marche en flexion pourrait atteindre une vitesse de cinq minutes au kilomètre et conserver cette allure pendant plusieurs heures sur une bonne route. A travers champs, dans n'importe quel terrain, même au milieu de cultures coupées, de grands labours, ou bien sur des routes détrempées, glissantes et couvertes de neige, la vitesse ne serait pas diminuée de beaucoup ; l'extrême souplesse de cette marche lui permet d'affronter tous les terrains avec la plus grande facilité. On conçoit dès lors tous les avantages qu'une armée pourrait retirer d'un dressage bien entendu sur la marche en flexion : transport rapide d'un point à un autre, possibilité à l'infanterie

ÉPURE DONNANT LES POSITIONS SUCCESSIVES DU CORPS DANS LA MARCHE EN FLEXION



ÉPURE DONNANT LES POSITIONS SUCCESSIVES DU CORPS DANS LA MARCHE ORDINAIRE

de faire un service d'exploration, facilités augmentées pour les besoins de l'intendance, etc.

Ce rendement, si extraordinaire qu'il nous paraisse au premier abord, pouvait pourtant être prévu par certaines études. En effet, M. Marey, membre de l'Institut, qui a beaucoup étudié tous les mouvements de l'homme et des animaux par des méthodes graphiques, a démontré que dans la marche en flexion la dépense

POSITION POUR LA MARCHE EN FLEXION

POSITION POUR LA MARCHE ORDINAIRE

de force était beaucoup moins grande que dans la marche ordinaire. Grâce à ses appareils photographiques qui enregistrent à des intervalles réguliers et très courts les différentes positions du corps, il a pu relever dans des épures que nous reproduisons dans le corps de cet article, le schéma des lignes des membres; en plaçant ces dernières les unes à côté des autres, il a fait une remarque que tout le monde peut répéter à l'inspection de ces figures. Dans la marche ordinaire, l'axe de gravité du corps se trouve élevé à chaque pas, puis abaissé d'une quantité fort appréciable, tandis que dans la marche en flexion ce mouvement est réduit à une valeur minime; or il n'est pas douteux que le travail nécessaire pour produire ce mouvement est un travail inutile puisque, somme toute, il ne produit rien. Au point de vue mathématique, il n'est donc pas douteux que la marche en flexion possède sur la marche ordinaire une supériorité considérable, et si dans la pratique on est arrivé à un résultat heureux, ce n'était pas une surprise, mais simplement une vérification expérimentale d'une étude graphique.

Il y a plus. La marche en flexion est la marche naturelle de l'homme; dans les temps primitifs, c'était celle de tout le monde. M. L. Manouvrier a fait des études sur des ossements anciens et il a constaté que la plupart des individus de l'époque quaternaire présentaient une anomalie assez bizarre, celle de la rétroversion à peu près constante de la tête du tibia; sans entrer dans le détail de ce travail et des conséquences nombreuses qu'il peut donner, nous pouvons avancer, avec son auteur, que ce fait est en rapport avec l'attitude demie fléchie du membre inférieur. « Au lieu d'en être la cause, dit-il, elle en serait la conséquence, lorsque la configuration du sol et les nécessités de l'existence ont obligé l'homme au surmenage de

ses tibias par la marche en flexion habituelle ou très fréquente. » D'ailleurs, cette rétroversion qui se remarque chez l'homme quaternaire est encore sensible chez nos contemporains de la Californie, qui habitent des pays montagneux, et même chez un grand nombre de nos Européens que leurs occupations obligent à cette marche spéciale.

Au Tonkin, on constate cette allure chez les indigènes ; il en est de même chez les Malgaches. Des officiers qui ont fait la dernière campagne nous ont positivement assurés d'avoir constaté cette façon de marcher chez ces peuples sans civilisation conventionnelle. Ces faits bien réels, et contre la sincérité desquels on ne peut s'élever, tendraient donc à prouver que la marche en flexion est bien la marche naturelle de l'homme, celle qui lui serait donnée par son instinct ; l'autre, celle à laquelle nous sommes habitués, ne serait qu'une anomalie, la résultante d'habitudes prises dans un but de donner à notre allure plus de majesté et de noblesse. La marche en extension ou marche ordinaire produit, en effet, fort grand air ; c'est sur elle, en l'exagérant, qu'a pris naissance le pas de parade des régiments allemands. Disons tout de suite que ce pas est des plus fatiguants et qu'aussitôt les villes passées, les soldats d'outre-Rhin s'empressent de l'abandonner pour reprendre le pas régulier.

Maintenant, écoutons d'autres auteurs.

M. le Dr Paul Richer, membre de l'Académie de médecine, qui est l'anatomiste des sports et qui joint à sa grande science un talent de sculpteur remarquable, a beaucoup étudié, lui aussi, tout ce qui a trait au mécanisme de la locomotion et il a rendu en quelque sorte tangibles les résultats de ces travaux en de nombreuses statues représentant l'homme dans les attitudes exigées par les différents exercices physiques. M. Richer a fait une remarque du plus haut intérêt ; il ne démolit en rien les observations de ses collègues, mais il nie que la marche en flexion soit la plus favorable et il donne les raisons de sa façon de penser. Ses observations se rapportent naturellement au mouvement des muscles, puisque ce sujet a été pour lui l'objet d'études spéciales en maintes circonstances. Dans la marche ordinaire, nous dit M. Richer, la jambe oscillante arrive au contact du sol en extension complète et l'aborde par le talon. Ce mouvement est déterminé par une contraction brusque du muscle qui *lance* la jambe en avant ; il se produit alors une sorte de flexion qui place les membres en état de distension, de sorte que, dans l'intervalle d'un pas en marche ordinaire, le muscle de la jambe se trouve successivement contracté et relâché ; c'est là une condition excellente pour la locomotion, car cette alternative produit des repos momentanés qui aident considérablement à la marche.

Pour l'allure en flexion, nous traduisons encore ici les idées de M. le Dr Richer, le muscle maintient sa contraction jusqu'au moment où le pied prend contact avec le sol, la jambe étant en flexion ; mais à ce moment, au lieu de présenter le phénomène que nous avions remarqué dans la marche ordinaire, c'est-à-dire au lieu d'avoir un relâchement qui repose, on constate que la contraction s'accentue encore pour *soutenir* le poids du corps qui est porté en avant ; nous aurions donc, pour la marche en flexion, un travail continuel des muscles pendant toute la durée du pas, travail qui, théoriquement, serait supérieur au travail de gravité dont nous avons parlé plus haut au sujet de la marche ordinaire.

Malgré cette charge sérieuse contre les adeptes de la marche en flexion, M. Richer ne doute pas que ce genre puisse convenir en bien des cas, spécialement dans ceux où il y a une résistance à vaincre ; c'est ainsi qu'on peut expliquer le résultat des recherches fossiles de M. Manouvrier, qui constatait des effets de rétroversion de la tête du tibia chez des peuples primitifs et qu'aujourd'hui encore on trouve que certains peuples, certains métiers, ou même certaines circonstances de la vie conduisent l'homme à marcher avec avantage en gardant la position du corps en avant et en conservant les jambes fléchies.

Les peuples de l'époque quaternaire, dont nous parle M. Manouvrier, se trouvaient entourés de nécessités provoquées par leur genre de vie spécial ; il n'y avait pas de routes en ces temps-là, le sol était inégal et broussailleux, l'homme était obligé de vivre du produit de sa chasse, il fallait qu'il emportât avec lui des engins pesants et parcourût des étapes très longues, il revenait chez lui chargé de butin : la marche était donc toujours pour lui un travail pénible que l'on pourrait même appeler du nom de *marche résistante*.

La rétroversion de la tête du tibia est également constatée dans le squelette du singe, qui, lui, progresse pour ainsi dire toujours en flexion, puisque dans l'allure à quatre pattes les membres postérieurs avancent à la façon indiquée par la définition même de cette façon de marcher. On pourrait alors trouver dans cette ressemblance qu'à l'époque quaternaire l'homme possédait encore, dans son allure bipède, quelque chose de cet ancêtre dont Darwin prétendait que nous descendions !... Les recherches de M. Manouvrier vien-

draient donc appuyer la théorie simiesque...

Les peuples dont nous constatons aujourd'hui l'allure en flexion sont ceux qui vivent dans des circonstances également défavorables : c'est le cas des montagnards et des habitants des îles Canaries et de la Patagonie. Quant aux Malgaches, dont nous parlions plus haut, ils se trouvent aussi dans des circonstances spéciales. Le sol de Madagascar est un terrain primaire composé de résidus de roches; les parties lourdes se sont enfoncées et le mica est resté à la surface; c'est ce qui explique la couleur rouge brillante des routes que le peintre Tinayve a si bien rendue au panorama de l'entrée des Français à Tananarive, exposé à la place du Trocadéro. Ce terrain est friable et la marche qu'il provoque est fatigante. Tous ces peuples se trouvent donc obligés d'exercer une marche résistante.

C'est également le cas des soldats chargés d'un sac, des paysans, des facteurs ruraux, des chasseurs de profession, qui ont adopté l'allure de la marche en flexion, moins parce que cette façon de faire occasionne une dépense moindre, que parce qu'étant données les circonstances où ils se trouvent, ils ne sauraient agir autrement.

Enfin, certaines circonstances obligent de prendre le pas en flexion : la présence du vent dont il faut vaincre la poussée, la course, l'état d'ivresse, de paresse, de fatigue, les émotions violentes de l'âme comme la colère, l'enthousiasme, la sournoiserie, etc. Toutes ces circonstances engendrent la marche en flexion, et nous pouvons remarquer qu'elles sont toujours accompagnées soit d'un travail à vaincre, soit d'un état d'infériorité momentané dans lequel se trouve l'organisme.

Il y a pourtant des cas où la résistance à l'avancement, loin de provoquer la marche en flexion, détermine au contraire la marche en extension. Ainsi le paysan qui sème se trouve pourtant dans un état d'infériorité physique, puisqu'il est obligé d'avancer sur un mauvais sol, bien que chargé des graines qu'il doit lancer à droite et à gauche; mais ici le poids intervient d'une façon spéciale, la résistance existe, c'est vrai, mais comme le fardeau qui l'occasionne est placé en avant du corps, l'homme est obligé de se redresser pour retrouver son équilibre, de sorte que, dans ce cas très particulier, l'allure est en extension et non en flexion, comme on serait tenté de le croire; c'est ce que

LE SEMEUR DU Dr PAUL RICHER

M. Richer nous montre d'une façon gracieuse dans une œuvre nommée *le Semeur*.

Ce cas vient donc confirmer les théories de M. Richer, qui n'admet comme rationnelle la marche fléchie que dans le cas d'une résistance : alors les jambes jouent en quelque sorte le rôle de ressorts ayant pour rôle d'atténuer les efforts qu'il faut vaincre ou bien d'aider à l'état d'infériorité physique dans lequel on se trouve.

Dans cette étude rapide, il nous était impossible de parler de toutes les polémiques qu'a suscitées la marche en flexion; il nous est également impossible d'émettre une opinion personnelle, sinon que les spécialistes qui ont étudié la question pendant des années et qui ont fait d'elle l'objet de travaux constants, ne sont pas d'accord; elle est donc, comme on peut le dire, encore sur le métier. Les raisons données en sa faveur ou à son discrédit sont savantes et intéressantes à connaître. Voilà pourquoi nous en avons parlé.

A. DA CUNHA

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements d'Octobre 1900.

1. — Ouverture du **Congrès universel de la paix** sous la présidence de M. Millerand, ministre du commerce. — Mariage du **prince Albert de Belgique,** héritier du trône, et de la princesse Elisabeth, duchesse de Bavière. — Annexion des **îles Cook** à la Nouvelle Zélande.

2. — Le **Congrès de la paix** vote une motion blâmant la conduite de l'Angleterre dans l'Afrique du Sud et déplorant la non-intervention des signataires des actes de la Conférence de la Haye dans le conflit entre l'Angleterre et la République sud-africaine. — Contrairement aux engagements qu'il avait pris, le gouvernement ottoman non seulement ne destitue pas le **vali d'Alep,** qui était responsable des massacres de chrétiens, mais le maintient en fonctions. Tous les consuls protestent contre ce manquement aux engagements. — Le **roi du Macina,** Aguibou-Tall, quitte Paris. — Le général turc **Osman-Pacha** arrive à Marseille, venant de Constantinople, d'où il a fui pour éviter son arrestation sous l'inculpation de complot. — Les provinces méridionales de l'Espagne sont ravagées par les **tempêtes** et les inondations.

3. — Le ministre de la guerre modifie les conditions imposées pour **le mariage des officiers** par la suppression de l'apport dotal de la fiancée. — Le général Maxwell est nommé **gouverneur provisoire du Transvaal.** — M. Jonnart, député du Pas-de-Calais, est nommé **gouverneur général intérimaire de l'Algérie** — A la suite d'un vote de blâme du Congrès au sujet des derniers désordres, le **Cabinet péruvien** démissionne. Un nouveau cabinet est formé sous la présidence de M. Almenara.

4. — **M. Laferrière,** gouverneur général de l'Algérie, est promu grand-croix de la Légion d'honneur et **M. Manau** est promu grand officier du même ordre. — **M. Ballot Beaupré,** président de chambre à la Cour de cassation, est promu premier président à la même cour. — M. Laferrière, ancien gouverneur général de l'Algérie, est nommé procureur général à la Cour de cassasion. — L'Académie française adopte les conclusions du rapport présenté par M. Hanotaux, au nom de la Commission du dictionnaire, sur la **simplification de l'enseignement de la syntaxe.** — Le **schah de Perse** quitte Constantinople, se rendant à Sofia.

5. — Clôture des séances du **Congrès de la paix,** après l'adoption d'une motion affirmant le droit des peuples de disposer librement d'eux-mêmes. — Le général Roberts, commandant en chef l'armée anglaise dans l'Afrique du sud, est nommé **commandant général de l'armée anglaise** en remplacement du général Wolseley. — Le **président Kruger** attend à Lourenço-Marquez l'arrivée d'un navire de guerre hollandais qui le conduira en Europe. — Le général Baden-Powel est nommé commandant en chef de la **police du Transvaal** et de l'Orange. Les **commandos boers** maintiennent leur situation et continuent la guerre de guérillas. — Le **maréchal Waldersee** arrive à Tien-Tsin. Il refuse d'avoir une entrevue avec Li-Hung-Chang. — Les puissances alliées échangent des notes ayant pour but d'arriver à une entente sur le commencement des **négociations de paix** et sur les satisfactions à exiger de la Chine.

6. — Mort, à Dakar, de **M. Paul Blanchet,** ancien élève de l'Ecole normale, chef de la mission qui portait son nom. Il est enlevé par la fièvre jaune. — Entrée, à Bruxelles, du **prince héritier** et de sa femme. — Dans les oasis du **Sud oranais,** le colonel Billet, au cours d'une reconnaissance offensive, inflige un sérieux échec aux Marocains, dont le chef est tué et ses deux frères faits prisonniers.

7. — **Election sénatoriale** : Indre. M. Forichon, premier président de la Cour d'appel de Paris, républicain, est élu par 377 voix en remplacement de M. Brunet, décédé. — **Entrées à l'Exposition :** 652082.

9. — M. San Clemente se désiste de ses prétentions à la première magistrature de l'**Etat de Colombie.** M. Marroquin devient légalement chef du pouvoir exécutif.

10. — Le *Journal Officiel* publie des décrets décidant que les villes de Paris, de Bazeilles, de Lille et de Valenciennes feront figurer la **croix de la Légion d'honneur** dans leurs armes. — Les officiers de l'escorte de la **mission Foureau-Lamy** sont inscrits d'office au tableau d'avancement.

11. — Le général André, **ministre de la guerre,** et M. de Lanessan, **ministre de la marine,** arrivent à Toulon où ils s'embarquent pour la Corse. — L'empereur Guillaume pose la première pierre du **Muséum impérial de Salzbourg.**

12. — Démission du **Cabinet chilien.** — Arrivée à Marseille du **docteur Yersin,** inventeur du sérum antipesteux.

13. — Le **général Buller** quitte le Transvaal pour rentrer en Angleterre. — Le **général Waldersee** prend le commandement des troupes internationales dans le Chi-Li. Plusieurs colonnes de troupes internationales sont envoyées de Pékin pour châtier les Boxers. L'une de ces colonnes, comprenant un bataillon français, doit s'emparer de **Pao-Ting-Fou.** — Arrivée à Paris du **roi Léopold** de Belgique. — Mort, à Paris, de **M. Adolphe Cochery,** sénateur du Loiret, ancien ministre des postes et télégraphes.

14. — Mort, à Paris, du **comte de Juigné,** sénateur de la Loire-Inférieure. — Arrivée à Paris **du roi de Grèce.** — Le gouvernement américain reconnaît **M. Marroquin** comme président de la République de Colombie. Le différend entre MM. San Clemente et Marroquin est terminé.

15. — Les **ministres de la guerre et de la marine,** venant de Corse, arrivent à Bizerte (Tunisie). — Le **roi des Belges** rend visite à M. Loubet. — Arrivée à Marseille de la **mission Blanchet,** dont le chef est mort à Dakar de la fièvre jaune. — **Fête des Vendanges** à l'Exposition. Cette fête, favorisée par un temps superbe, attire une foule considérable. M. Silvain, de la Comédie-Française, fait chaleureusement applaudir le récit du *Ban des Vendanges,* à-propos de M. Jules Claretie. Le cortège, en tête duquel marche M. Picard, commissaire général de l'Exposition, parcourt deux fois les jardins du Champ de Mars et du Trocadéro. On remarque particulièrement le char de la Gironde, le char de l'Algérie, le char de l'Allemagne, le Triomphe de Bacchus, le Défilé des gardes champêtres.

16. — **Les élections législatives** en Angleterre donnent les résultats suivants : ministériels, 401 ; libéraux, 182 ; nationalistes, 83 ; socialistes, 3 ; soit 268 membres de l'opposition. Les ministériels gagnent 37 sièges et en perdent 35, soit un gain de 2 sièges. La majorité ministérielle sera de 132 voix sur les opposants réunis. — Rentrée des **Cours et Tribunaux.** — Proclamation officielle des **fiançailles de la reine Wilhel-**

mine, de Hollande, avec le prince Henri de Mecklembourg-Schwerin.

17. — Visite du **roi Georges,** de Grèce, à M. Loubet. — Les **ministres de la guerre et de la marine** arrivent à Tunis. — Dans les jardins du Luxembourg, inauguration du monument élevé à la mémoire de **Frédéric Chopin.** — Le général Azcarraga, ministre de la guerre, est nommé président du Sénat espagnol ; le général **Linarès** est nommé ministre de la guerre, et le général **Weyler** est nommé capitaine général de Madrid. — Le grand-chancelier d'Allemagne, **prince de Hohenlohe,** donne sa démission. Il est remplacé par le comte de Bulow. — Le prince royal de Suède est chargé de la direction des affaires de l'Etat pendant la **maladie du roi Oscar II.**

18. — M. et Mme Loubet reçoivent à dîner, à l'Elysée, **le roi Léopold.** — Dans une **note aux puissances,** M. Delcassé annonce que sa première note a réuni l'adhésion de toutes les puissances représentées en Chine par les troupes alliées. Il propose en conséquence de prendre cette première note comme base pour les négociations. — Dans un rapport officiel sur son expédition **au Pôle Nord,** le duc des Abruzzes dit qu'il a corrigé la position du cap Flora. Il assure que les îles du Roi-Oscar et de Petermann n'existent pas.

19. — Les **ministres de la guerre et de la marine** quittent la Tunisie, se rendant en Algérie. — Un tamponnement se produit sur le **Métropolitain.** Vingt-neuf personnes sont blessées. — Le président de la **République du Brésil** va dans la République Argentine pour rendre visite au président de cet Etat. — Les troupes françaises entrent à **Pao-Ting-Fou** et à Teh-Chou. — Une **insurrection antidynastique,** provoquée par les Triades, se produit dans le Kouang-Dung. Les rebelles s'emparent de plusieurs villes et villages. — Le **président Krüger** s'embarque pour l'Europe à bord du *Gelderland.* — Le **général Buller** est rappelé en Angleterre. — Dans plusieurs rencontres avec les **commandos boers,** les troupes anglaises perdent une centaine d'hommes. — Les Boers continuent la guerre à outrance et de nombreux Burghers, qui avaient déposé les armes, reprennent la campagne.

20. — A l'Elysée, dîner en l'honneur du **roi de Grèce.** — Le **ministre de la marine** arrive à Bastia, et le **ministre de la guerre** à Constantine. — **M. Paul Deschanel,** président de la Chambre, vient à Bordeaux présider les fêtes mutualistes du sud-ouest. Il prononce un important discours sur la question sociale. — Un nouveau **cabinet japonais** est constitué sous la présidence du marquis Ito. — A Losova, près Sébastopol, on découvre les préparatifs d'un **attentat contre le tsar.** — De nouveaux **massacres d'Arméniens** ont lieu dans le vilayet de Diarbékir. Les musulmans ont pillé et incendié huit villages.

Le triomphe de Bacchus.

Le défilé des gardes champêtres.

Le char de l'Allemagne.

Le char de la Gironde.

LA FÊTE DES VENDANGES

21. — Le **ministre de la guerre** visite Batna et Biskra.

22. — Le **cabinet espagnol,** présidé par M. Silvela, démissionne. Un nouveau cabinet est formé sous la présidence du général Azcarraga. Les autres ministres sont : justice, M. Vadillo ; affaires étrangères, M. Campos ; finances, M. Allen de Salazar ; intérieur, M. Ugarte ; instruction publique, M. Garcia Alix ; agriculture, M. Sanchez Toca ; guerre, général Linarès ; marine, contre-amiral Ramos Izquierdo. — Saint-Domingue, capitale de la **République d'Haïti,** est en révolution.

23. — Un déjeuner est offert en l'honneur du **roi de Grèce** au ministère des affaires étrangères. — Le **roi des Belges** visite Fontainebleau. — Le **ministre de la guerre** visite Alger. — Les steamers français ***Faidherbe*** et ***Mitidja*** entrent en collision près d'Alicante par suite d'une pluie torrentielle qui empêchait de voir à distance. Le *Faidherbe* coule à pic. Dix-neuf hommes sont noyés. — Le président de la République du Brésil arrive **à Buenos-Ayres,** où il est reçu en grande pompe.

24. — Par décision du ministre du commerce, la **clôture de l'Exposition** est prorogée jusqu'au 12 novembre. L'une des journées supplémentaires est réservée aux pauvres, qui entreront gratuitement. — Le **ministre de la guerre** visite Blidah et les gorges de la Chiffa.

25. — Le **ministre de la guerre,** quittant l'Algérie, rentre à Marseille. — Séance publique annuelle des **cinq Académies.** — Arrivée à Bordeaux des officiers, sous-officiers et soldats de l'escorte de la **mission Foureau-Lamy.** A leur arrivée a lieu la cérémonie de la remise des médailles et décorations. MM. Foureau, Dorian, de Brazza et d'autres délégués des ministres assistent à la cérémonie. — A Prétoria, cérémonie de la proclamation de l'**annexion du Transvaal** à l'empire britannique. L'étendard anglais est hissé sur la place principale en présence des troupes de la garnison.

26. — Au ministère des Affaires étrangères, déjeuner offert en l'honneur du **roi Léopold.** — Arrestation à Paris de **Sipido,** auteur de la tentative d'assassinat contre le prince de Galles. Sipido est extradé et remis à la police belge.

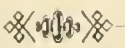
27. — Les puissances acceptent, en principe, les propositions formulées dans la seconde **note de M. Delcassé.** — Dans une lettre aux puissances l'**empereur de Chine** leur demande de modérer leurs exigences en ce qui concerne les réparations à accorder par la Chine et sollicite l'ouverture immédiate des négociations en vue de la paix. — **L'Angleterre et l'Allemagne** concluent un accord dans lequel elles s'engagent à ne tirer et à ne laisser tirer, à aucune autre puissance, un avantage territorial des troubles qui ont éclaté en Chine. — A la suite d'un abordage dans la mer intérieure du Japon, le transport ***la Caravane*** a été coulé. Il y a trois morts. — **Au Transvaal,** les Boers continuent leurs attaques contre les garnisons anglaises, leur infligeant souvent des pertes sensibles. — Découverte d'un prétendu **complot contre M. Loubet.** — Les troupes de la **mission Foureau-Lamy** rentrent en Algérie à bord de *l'Isaac-Pereire.* — Le **chah de Perse,** arrivé au terme de sa tournée en Europe, rentre en Asie par Djoulfa. — Les troupes alliées en Chine occupent les **tombes impériales.** — M. Loubet reçoit la visite des **grands-ducs de Russie.**

28. — **Elections sénatoriales** : Loiret. M. Viger, député, ancien ministre de l'agriculture, est élu par 463 voix en remplacement de M. Fousset, décédé ; Basses-Pyrénées : M. Cassou, député, est élu par 548 voix en remplacement de M Quintaa, décédé. — Dans un banquet qui lui est offert par la municipalité de Toulouse, **M. Waldeck-Rousseau,** président du Conseil, prononce un discours dans lequel il indique les grandes lignes de la prochaine session parlementaire.

29. — **M. Grébauval** est réélu président du Conseil municipal de Paris. Tout l'ancien bureau est réélu. — Grand **bal offert à l'Elysée** à l'occasion de l'Exposition — Un **mouvement carliste** se dessine en Catalogne. — Le retour à Londres des **volontaires** ayant pris part à la guerre de l'Afrique du Sud donne lieu à des scènes de désordres que la police et les troupes sont impuissantes à réprimer. — Dix-huit cents personnes sont blessées. — Mort, au Transvaal, du **prince Christian-Victor** de Schleswig-Holstein, petit-fils de la reine Victoria. — Les Etats-Généraux des Pays-Bas déclarent que la situation juridique du **mari de la reine Wilhelmine** devrait être définie par une loi. En attendant, il portera le titre de prince consort.

30. — Le **roi de Grèce** quitte Paris se rendant à Vienne. — Dîner offert au ministère de la justice en l'honneur des **commissaires étrangers** à l'Exposition. — Importante promotion d'**officiers généraux** dans l'armée de terre et dans l'armée de mer. — Mort de la **duchesse de Chevreuse,** qui s'occupait de nombreuses œuvres de bienfaisance. — **Au Venezuela** un violent tremblement de terre fait de nombreuses victimes. Plusieurs villes sont détruites. — Le **mouvement carliste** prenant de l'extension, le gouvernement fait procéder à de nombreuses arrestations et à la fermeture des cercles carlistes. Dans une rencontre avec les gendarmes, un chef d'émeutiers est tué.

31. — Le *Journal officiel* publie le décret **prorogeant l'Exposition** jusqu'au 12 novembre. — Dans une proclamation, **Aguinaldo,** chef des insurgés philippins, demande l'indépendance des Philippins et un plébiscite sur la question de la suzeraineté des Etats-Unis. — **Au Chili,** à la suite d'un désaccord avec le président de la République, le cabinet démissionne. — Par suite de remaniements, le **cabinet anglais** est composé comme suit : marquis de Salisbury, premier ministre, lord du sceau privé ; M. Ritchie, secrétaire d'Etat à l'intérieur ; le marquis de Landsdowne, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères ; M. Brodrick, secrétaire d'Etat à la guerre ; le comte de Selbourne, premier lord de l'amirauté. — **Les Boers** s'emparent de Jacobsdal et luttent avec avantage, sur certains points, contre les forces anglaises. Le **départ de lord Roberts,** qui avait été annoncé, sera retardé probablement, par suite de la résistance des Boers. — D'après certaines dépêches de source chinoise, l'**empereur** rentrerait à Pékin, tandis que l'impératrice douairière se rendrait plus loin dans l'intérieur. — Les ministres étrangers continuent la discussion des clauses d'ouverture des **négociations de paix.** A l'unanimité ils décident de demander la décapitation publique du prince Tuan et de dix autres princes et ministres mandchous.



LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Des bureaux anglais se sont établis en Chine, à l'occasion de la guerre, et font usage de timbres de l'Inde, avec C., E., F., en surcharge noire : il y aurait les 1/2 a., 1, 2 1/2, 3, 4, 8 et 12 ; le 1 r. et le 3 pies.

Complétons les indications de la série de Corée en notant 2 r. gris, 4 ch. rose, 5 rose pâle, 6 bleu et 17 violet ; il serait question d'une série nouvelle pour l'an prochain ; ce pays rattrape le temps perdu.

On nous annonce que le 10 c. des colonies françaises va devenir rouge pour se conformer à l'Union postale ; mais alors le 50 rose et le 40 rouge ?...

Fernando-Po va inaugurer une nouvelle émission semblable à la dernière, avec le millésime seulement changé.

Le 4 cent. carmin vient compléter la série modifiée de Hong-Kong.

Les timbres de Crète, perforés d'un X, seraient employés comme fiscaux, d'autres tels quels ; prochainement ils seront tirés uniformément en jaune, quand ils seront affectés à cet emploi.

La Finlande a enfin dû se résigner à user des timbres russes. Un timbre de *deuil* a été imprimé à Helsingfors, il aurait même été vendu pendant deux jours à la poste, vente interdite aussitôt par l'autorité, à l'envers, prix de 1 penni. On remarquera que le nom de pays est écrit en langue finlandaise « Suomi » et en suédois « Finland », le russe scrupuleusement écarté.

En attendant les nouveaux timbres de Grèce, ce pays utilise le ban et l'arrière-ban de ses timbres en les surchargeant. Nous avons ainsi 20 l., sur 25 bleu dentelé et non dentelé, 1 dragme sur 40 violet non dentelé et 2 dragmes sur le dentelé du dernier type ; de plus, le type précédent, 40 violet *dentelé* sur ch. 30 l., le 2 bistre, 40 l., et le 40 orange, 50 l.

Les Indes anglaises modifient leurs couleurs : le 3 pies est gris, le 1/2 annas vert pâle, 1 anna rose, 2 a. violet et le 2 1/2 bleu ; on doit épuiser les anciens avant de mettre en circulation les nouveaux.

Dans le Levant, les Russes font paraître 4 para sur 1 kop., 10 sur 2, 1 piastre sur 10 k. ; on remarquera que les valeurs ne correspondent pas exactement. Les Allemands emploient aussi leur nouvelle série de 1900, 1/4 p. sur 5 pfen., 1/2 sur 10 pf., 1 sur 20 pf., 1 1/2 sur 30 pf., 2 sur 40 pf., 4 sur 80 pf., 5 sur 1 mark, 10 sur 2 m., 15 sur 3 m. En même temps ils dotent leurs bureaux du Maroc d'une série presque complète de 1900 du 3 pfen. au 5 marks, avec l'inscription *marocco* et la valeur.

Enfin, un peu *in extremis*, puisque nous sommes toujours dans l'attente de nos nouveaux timbres, on a pourvu Vathy du 2 f. 8 piastres et du 5 f. 20 p. ; Cavalle et Dedeagh ont reçu le 2 fr. 8 piastres.

Apparition déjà annoncée d'une nouvelle colonie anglaise Nord-Niger sous la forme d'un penny violet et rose.

L'annexion de l'ancien Etat libre d'Orange se précise par un timbre du Cap, 2 1/2 p. bleu, surchargé en noir « Orange river Colony ».

Au Transvaal, les Anglais continuent de surcharger V. I. R., la dernière émission, du 1 p., jusqu'au 10 sh.

L'Etat indien d'Orcha a émis des timbres qui seraient, dit-on, de fantaisie ; il nous paraît prudent d'attendre avant de les faire figurer dans les collections.

Au Pérou, paraît un timbre de 22 cent. représentant l'excellentissime senor Don Eduardo de Romana, au millésime de 1900, noir et vert-jaune.

A noter aussi des provisoires de Perse, à l'ancien type 1896, avec une surcharge violette représentant le lion classique, et placée à cheval sur deux timbres : 1, 2, 3 et 4 sh.

La Suisse prépare une modification du timbre commémoratif de l'Union postale.

Victoria, jalouse sans doute des grands timbres d'hôpital de la Nouvelle-Galles, émet deux énormes vignettes, représentant, l'une, la croix de Victoria, 1 penny, bistre ; l'autre, un groupe de héros de l'Afrique du Sud, 2 p., d'un vert à faire pâlir Véronèse !

JEAN REPAIRE.

LA MODE DU MOIS

Le velours et le drap, je crois l'avoir déjà dit, sont les deux tissus les plus appréciés pour cette nouvelle saison. On les combine souvent, très heureusement, ainsi que nous en donnons la preuve par la figurine n° 1.

Cette toilette de promenade sur laquelle on peut jeter une cape en fourrure, une mante en drap ouatiné, ou un paletot-sac, est en drap côtelé, à côtes très accentuées. La robe est coupée

en biais de façon à donner à l'étoffe l'aspect d'une diagonale.

La jupe drapée et ornée d'un biais de velours sur l'ourlet, laisse entrevoir une première jupe en velours noir ou de nuance foncée, assortissant à la teinte claire du drap. Le corsage est décolleté en cœur sur une chemisette également en velours, à col montant avec petit dépassant de dentelle froncée formant collerette. Les manches, demi-longues et ouvertes, sont bordées d'un biais de velours. Un sabot de dentelle s'en échappe et retombe sur le mancheron, bouffant, style second Empire, également en velours.

Le chapeau rond, plat, est en feutre de nuance assortie à celle du drap et garni d'un large ruban de velours légèrement drapé et d'un piquet de plumes, à gauche.

Gants de chevreau glacé demi-teinte. Bas de coton noir, bottes en chevreau boutonnées, jupon de taffetas noir, doublé, à volants gansés, et lingerie de batiste ornée de points de Paris, avec petit jupon de dessous en zénana de couleur tendre et dessus de corset fermé par un boléro en tricot de soie blanche, rose, mauve, bleu pâle ou noire.

Cette très charmante robe, de drap foncé, bleu

marine, prune, gris fer ou tabac, est délicieuse aussi bien pour Paris que pour les stations hivernales que la froidure fait se repeupler chaque jour davantage.

La jupe, très collante, forme, devant, un tablier qu'encadre une grosse guipure encastrée dans le drap; elle est terminée par un volant plissé, et, derrière, par un double pli Watteau.

Une veste boléro, ouverte, remplace le corsage. Elle est agrémentée d'un col châle en velours, encadré de guipure, et s'ouvre sur une chemisette en surah à plis lingerie rehaussée de petits boutons en or. Haute ceinture en velours recouverte de guipure; manches pagodes bordées de velours voilé de guipure. Les manchettes, à poignets fermés, sont en surah comme la chemisette.

Le chapeau genre Aiglon, un peu modifié,

est en feutre, avec draperie et choux de velours de chaque côté. Gants de Suède de teinte naturelle foncés, jupon de satin noir avec volants de mousseline de soie plissée, bordés de « chichi ». Souliers Richelieu à boucles noires, bas noirs en mi-soie et, à la fermeture du col, petite broche en or, art nouveau.

Plus simple, mais non moins habillé, est le costume tailleur n° 3, en drap d'Ecosse, vieux rouge, un peu poilu.

La jupe, très nouvelle, est ornée de chaque côté d'une quille de soie blanche sur laquelle sont cousus quatre galons de velours rouge. Trois piqûres sur l'ourlet et doublure de soie rouge ou blanche avec balayeuse assortie.

Le corsage-amazone, très ajusté, à petite basque courte et arrondie derrière et à pointe devant, est ouvert sur un gilet plat en soie blanche, encadré par un filet de soie blanche, bordé de deux galons de velours rouge, pour rappeler les quilles. Les manches « Impératrice-Eugénie » sont ouvertes sur des manchettes de soie blanche. Elles sont ornées comme le corsage.

Le chapeau tricorne, Louis XV, est en velours rouge, relevé par un chou à ailes de moulin en ruban de satin blanc.

Parapluie en soie souple, bleu marine, avec manche crosse en bijouterie.

Souliers boutonnés en chevreau glacé à bouts vernis, bas soie noire. Jupon de dessous en soie bleue ou en pékin noir et blanc, orné de dentelle noire, en volant; corset droit, très cambré du dos, en coutil de soie rose pâle doublé de soie blanche.

Enfin, pour terminer, voici un manteau d'hiver que, suivant le pays, on doublera de fourrure ou de soie ouatinée (n° 4).

C'est une redingote demi-longue, en drap beige ou de nuance foncée, ajustée dans le dos et droite devant. Elle est croisée, boutonnée par des boutons fantaisie: un double collet, un col Aiglon, des poches d'homme de chaque côté, des revers plus larges que les manches et un double rang de piqûres tout autour, en composent la sobre ornementation.

Sur notre figurine, une cravate ou plutôt un rabat coquillé en dentelle recouvre la fermeture à partir du cou; pour le froid, on ajoute à ce vêtement une cravate ou une longue étole en fourrure.

Robe de satin noir, avec encadrement de dentelle tout autour, formant tablier devant. Toquet de velours noir et plumes.

BERTHE DE PRÉSILLY.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Aurons-nous, n'aurons-nous pas un nouvel emprunt russe?

Les avis sont très partagés. D'aucuns affirment qu'il n'a jamais été question d'une opération de ce genre. D'autres prétendent qu'il n'est question que de cela, et ajoutent que si l'affaire ne s'est pas faite encore, cela tient d'abord à la situation politique internationale et aussi à l'état des marchés.

Nous inclinons à croire que la seconde hypothèse est la bonne, et que, dès que les circonstances générales le permettront, la Russie viendra frapper à notre porte.

Ce n'est pas que nous chômions d'emprunts russes. Ouvrez *l'Annuaire des agents de change* (édition de 1900). La nomenclature analytique des emprunts russes comprend vingt et un emprunts comportant trente émissions.

On nous a souvent écrit au sujet de tous ces emprunts russes, dont la formidable quantité effraye beaucoup de personnes — ou les inquiète tout au moins. Il est certain que cette quantité est imposante et qu'elle représente un chiffre respectable de milliards, pour la plupart empruntés à l'épargne française. Il est non moins certain qu'il est très difficile de se rendre compte de la situation financière exacte d'un pays où le contrôle parlementaire n'existe pas, où les budgets sont dressés par le ministre et approuvés par l'empereur. Comment se renseigner d'une manière un peu précise sur les recettes et les dépenses? Où trouver une sanction des chiffres que l'on nous présente?

Il y a là des questions auxquelles il est bien difficile de répondre, et c'est en partie à cause de cela que nous avons, naguère, marqué une certaine aversion à l'égard des valeurs russes. En partie seulement. Notre principal motif résidait dans l'exagération des prix. Il y a seulement trois ou quatre ans, en effet, les 3 % se négociaient entre 96 et 97 francs, et il nous paraissait insoutenable que la rente d'un pays sans cesse en quête de capitaux au dehors pût se capitaliser au même taux, ou environ, que la rente française elle-même. Cela, nous l'avons dit et répété; et comme les 3 % russes sont tombés par degrés aux environs de 95 francs, il est permis de croire que notre façon de voir a été partagée par beaucoup de personnes.

Mais de ce qu'une marchandise est trop chère, il ne s'ensuit pas qu'elle soit foncièrement et intrinsèquement mauvaise. Bonne à vendre, entre 96 et 97 francs, la rente 3 % est peut-être bonne à acheter, ou à garder, aux environs de 84 à 85 francs.

Nous avons dit plus haut quels étaient les reproches qu'on pouvait faire au système financier russe. Cela nous met à l'aise pour dire, maintenant, par quoi il se recommande. Tout d'abord, il convient de remarquer que le gouvernement russe a constamment tenu ses engagements avec une ponctualité absolument irréprochable, et qu'il n'a jamais songé à profiter de l'engouement dont il était l'objet en ce vaste réservoir de capitaux qui s'appelle la France pour imposer à ses créanciers ces « conversions » à jet continu, si ruineuses pour les porteurs, dont certains autres pays ont pris la fâcheuse habitude. Autre observation plus intéressante encore et, à coup sûr, plus importante. Il est notoire que la majeure partie de l'argent emprunté depuis douze à quinze ans par la Russie a été employé exclusivement à pousser activement les travaux d'une des œuvres les plus gigantesques que l'esprit humain ait jamais conçues, le Transsibérien. Le gros public ne discerne peut-être pas clairement encore le but de ce vaste réseau; nous dirons seulement qu'il rendra l'Asie définitivement tributaire de l'Europe. Que la plus grosse part du profit revienne à la Russie, ce ne sera que justice : elle a été à la peine, c'est bien le moins qu'elle soit à l'honneur.

En dehors de la rémunération que l'avenir apportera aux capitaux engagés dans le Transsibérien, cette entreprise contribuera singulièrement à développer la fortune russe. Les travaux déjà entrepris ont révélé l'existence de gisements minéraux et houillers d'une richesse inouïe. Comme des centres de population se formeront forcément sur le parcours de ce vaste réseau, il est clair que, dans un temps donné, l'exploitation de toutes ces richesses donnera à la Russie des bénéfices considérables.

... Mais dans un temps donné seulement. Pour l'instant, il faut se méfier des sociétés particulières formées, soi-disant, pour l'exploitation de telle ou telle concession. On a fortement abusé de ces sortes d'affaires (?), qui, toutes, ont abouti à de lamentables déceptions. Nous avons toujours dit qu'il en serait ainsi, et que le système qui consiste à émettre des actions avec des majorations formidables, et ce, devant que les sociétés d'où émanent ces valeurs soient seulement installées, est absurde et dangereux. Mais nous étions

ИМПЕРАТОРСКОЕ
РОССІЙСКОЕ ПРАВИТЕЛЬСТВО
Консолидированныя Россійскія
Четырехпроцентныя Желѣзнодорожныя
Облигаціи 1-й серіи
НА СТО СЕМЬДЕСЯТЪ ПЯТЬ МИЛЛІОНОВЪ РУБЛЕЙ ЗОЛОТОМЪ
= 700.000.000 фр. = 565.600.000 имп. герм. мар. = 27.685.000 фунт. стерл. = 334.600.000 голл. гульд. = 134.750.000 долл. зол.,
выпущенныя на основаніи ВЫСОЧАЙШАГО Указа 20 Февраля 1889 года
1-я СЕРІЯ. А.
ОБЛИГАЦІЯ
125 РУБ. ЗОЛ.
№040230
ВЪ СТО ДВАДЦАТЬ ПЯТЬ РУБЛЕЙ ЗОЛОТОМЪ
= 500 фр. = 404 герм. мар. = 19 фунт. ст. 15 ш. 6 п. = 239 голл. гульд. = 96.25 долл. золотомъ,
НА ПРЕДЪЯВИТЕЛЯ.

TYPE GÉNÉRAL D'OBLIGATION DES EMPRUNTS RUSSES

loin, pourtant, de nous attendre à des dépréciations pareilles à celles qui ont fait reculer la Novo-Pavlosko de 15 francs à 4 fr. 25, l'Oural-Volga de 650 francs à 80 francs, la Volga-Vicheria de 765 francs à 140 francs, le Haut Volga de 650 francs à 100 francs, etc.

Plus que jamais, il faut se tenir à l'écart de toutes ces valeurs soi-disant industrielles. Si l'on tient à s'intéresser à la Russie — et nous n'y voyons pas d'inconvénient — on devra s'en tenir aux rentes. Mais, ici, une question se pose : « Quelle est, de toutes ces rentes inscrites sous tant de rubriques diverses, la plus avantageuse? » C'est ce qu'il est bien difficile d'expliquer dans un cadre aussi restreint que celui qui nous est assigné. Le mieux, pour les personnes que la chose intéresse, est de nous venir voir ou de nous écrire.

E. Benoist,
Directeur du *Monde économique et financier*
17, rue du Pont-Neuf.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Production de la houille dans les principaux pays.

Le Département du trésor des Etats-Unis vient de publier un relevé étendu de la production de la houille dans le monde. Nous en extrayons les chiffres suivants.

Les quantités sont données en milliers de tonnes de 2 000 livres anglaises, soit 907 kilogrammes.

Années.	États-Unis.	Angleterre.	Allemagne.	France.	Autriche-Hongrie.	Belgique.	Russie.
1868....	31.648	115.518	36.249	14.697	7.741	13.559	»
1873....	57.124	144.121	50.875	19.270	11.140	17.395	»
1878....	57.853	148.525	55.698	18.699	15.324	16.426	2.738
1883....	115.212	183.335	77.663	23.520	18.795	20.040	4.317
1888....	148.659	190.327	90.360	24.919	26.305	21.188	5.719
1889....	141.229	198.146	93.640	26.794	27.924	21.906	6.852
1890....	157.770	203.408	98.398	28.756	30.323	22.453	6.633
1891....	168.566	207.736	103.913	28.692	31.777	21.692	6.871
1892....	179.329	203.601	102.029	28.862	32.014	21.590	7.514
1893....	182.352	184 044	105.207	28.280	33.570	21.400	8.307
1894....	170.741	210.870	108.883	30.273	34.704	22.555	9.509
1895....	193.117	212.320	114.561	30.877	35.985	22.536	10.005
1896....	191.986	218.804	123.943	32.167	37.111	23.420	10.170
1897....	200.221	226.385	132.762	33.938	39.515	23.731	12.350
1898....	219.974	226.301	144.283	35.748	»	23.326	»
1899....	258.539	»	»	36.300	»	»	»

Dettes communales en France.

	Paris.	Autres communes.	Total.
31 mars 1890.....	1.872 336.971	1.351.751.861	3.224.088.832
— 1891.....	1.920.807.024	1.373.156.977	3.293.964.001
— 1892.....	1.905.706.695	1.414.145.445	3.319.852.140
— 1893.....	1.873.203.891	1.423.712.234	3.296.916.125
— 1894.....	2.073.657.880	1.440.778.749	3.514.436.629
— 1895.....	2.043.883.752	1.471.269.749	3.515.153.501
— 1896.....	2.043.883.752	1.468.100.500	3.511.984.252
— 1897.....	2.189.822.928	1.454.560.400	3.644.383.328
31 déc. 1898.....	2.214.073.721	1.468.240.630	3.682.314.351

Les centimes dans les budgets communaux.

	Nombre de communes imposées de					
	Moins de 15 c.	15 c. à 30 c.	31 c. à 50 c.	51 c. à 100 c.	Au-dessus de 100 c.	Produit total.
1891.	4.533	8.318	8.813	10.568	3.908	1.896.047
1892.	4.531	8.198	8.781	10.575	4.059	1.911.188
1893.	4.215	7.974	8.821	10.805	4.336	1.961.214
1894.	4.122	7.789	8.793	10.981	4.475	1.981.822
1895.	3.905	7.480	8.876	11.244	4.656	2.031.995
1896.	3.822	7.421	8.897	11.375	4.651	2.041.450
1897.	3.619	7.156	8.936	11.759	4.801	2.085.262
1898.	3.516	6.983	8.953	11.818	4.905	2.107.777
1899.	3.510	6.878	8.940	11.850	4.997	2.123.832

Exportations de l'alfa en Algérie.

(En milliers de kilogrammes.)

	France.	Angleterre.	Autres pays.	Totaux.
1888..	1.184	67.148	5.435	73.767
1889..	3.324	56.231	7.326	66.884
1890..	913	64.437	5.812	71.162
1891..	1.399	61.336	5.396	68.131
1892..	2.344	68.181	5.221	75.746
1893..	1.797	60.056	6.682	68.535
1894..	1.958	73.760	6.163	81.881
1895..	1.898	66.460	4.485	72.843
1896..	3.392	64.999	9.013	77.404
1897..	2.516	79.885	5.187	87.588
1898..	2.218	90.968	4.693	97.879
1899..	1.025	81.175	6.972	92.172

Les Postes et Télégraphes en Suisse.

	Nombre (en millions) de			
	Lettres.	Cartes postales.	Journaux et imprimés.	Télégrammes
1875...	68,1	»	65,3	2,9
1880...	80,8	»	76,4	3,1
1885...	91,2	»	92,6	3,0
1890...	110,2	»	95,6	3,8
1895...	116,0	31,1	106,6	3,9
1896...	124,4	28,5	111,5	3,8
1897...	128,5	34,5	113,2	3,9
1898...	134,2	43,0	117,6	3,0

Les débitants de boissons en France.

D'après les tableaux publiés par la Direction générale des contributions indirectes, il y avait en France (Paris non compris), 431.990 débits en 1898. Les départements où le nombre est maximum ou minimum sont les suivants :

Nord.....	48.079	Hte-Rhin (Belfort).	906
Pas-de-Calais.....	20.839	Lozère.....	994
Seine-Inférieure .	12.356	Hautes-Alpes.....	1.012
Seine (Paris exc.).	10,736	Basses-Alpes.....	1.118
Rhône.....	10.677	Pyrénées-Orient...	1.415
Somme.....	9.912	Gers.....	1.555
Ille-et-Vilaine ...	9.148	Ariège.....	1.738
Finistère.....	8.899	Tarn-et-Garonne..	1.932
Seine-et-Oise.....	8.718	Haute-Marne.....	1.957
Aisne	8.470	Vaucluse.....	1.960

G. François.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Boudins à la lyonnaise. — Formule. — 3 boudins de table; 500 grammes de pommes douces : 50 grammes de panne de porc frais, 10 grammes de beurre.

Opération. — Coupez la panne en petits dés, faites-la revenir lentement dans une coupe lyonnaise, dite poêle, avec le beurre : aussitôt dorée, ajoutez les pommes pelées et coupées en lames très minces : faites-les sauter de temps en temps pour qu'elles cuisent bien uniformément.

Fendez la peau des boudins d'un bout à l'autre sans les entamer, pour éviter qu'ils éclatent ; mettez très peu de beurre dans une petite coupe et faites rissoler les boudins très lentement, 5 ou 6 minutes de chaque côté : mettez-les au four 10 minutes.

Dressez les pommes sur un plat rond, les boudins par-dessus et servez en même temps des assiettes chaudes.

N.B. — On peut cuire les boudins avec la panne, les mettre de côté au chaud et cuire les pommes : cela a l'inconvénient de donner le goût de boudin à la purée et, par suite, de *revenir*. Pour éviter cela, mieux vaut opérer tel que je l'indique. Boire une gorgée de vin pur après l'absorption des boudins, et s'abstenir de boire en les mangeant, pour éviter le même inconvénient. Il est prudent aussi de ne pas en manger le soir.

Gâteau de riz au sabaillon. — Formule. — 125 grammes de riz Caroline : 120 grammes de sucre semoule : 1/2 litre de lait ; 6 jaunes et 3 blancs d'œuf ; 1/4 de bâton de vanille, 10 grammes de sel.

Opération. — Lavez le riz 5 ou 6 fois, faites-le bouillir dans un litre d'eau avec le sel, égouttez et mouillez avec le lait bouillant : laissez mijoter très doucement, sans le remuer, 25 minutes, sucrez-le, ajoutez la vanille ; battez les blancs d'œuf, mélangez les jaunes aux blancs très doucement, puis les œufs dans le riz.

Mettez une cuillerée de sucre semoule dans un moule à charlotte de 12 centimètres de diamètre, faites-le fondre sur un feu doux, sans eau : aussitôt doré, retirez le moule et faites-le couler sur tout le fond. Versez le riz dedans, faites cuire au bain marie, au four doux, de 1 heure 15 à 1 heure 30 minutes.

Le sabaillon. — Formule. — 3 décilitres de vin blanc du Rhin, Marsala, Madère, Porto ou autre : on peut aussi le faire avec du lait : 50 grammes de sucre semoule : 2 petits œufs entiers et 2 jaunes, une pincée de sel.

Opération. — Battez les deux œufs, ajoutez les deux jaunes, battez, le sucre et le sel, battez encore cinq minutes : mettez le liquide, posez dans une casserole contenant de l'eau froide et, sur le feu, battez avec le fouet jusqu'au moment où l'eau bout.

Renversez le gâteau de riz sur un plat, arrosez le tour avec la moitié du sabaillon, envoyez le reste en saucière.

Cheveux d'ange. — Formule. — 500 grammes de belles carottes Crécy, bien rouges : 500 grammes de pommes reinettes : 250 grammes de sucre cassé : un peu de zeste de citron ou d'orange : 2 litres d'eau filtrée.

Opération. — Frottez les pommes avec un linge, coupez-les en 4 ou 6, enlevez les semences, mettez-les dans l'eau froide et faites-les cuire lentement 1 heure.

Egouttez le jus, faites-y cuire lentement les carottes taillées en lanières aussi longues et fines que possible : lorsque vous les voyez s'écraser sous la pression des doigts, ajoutez le sucre, le zeste d'orange ou de citron et laissez cuire environ un quart d'heure : servez dans un compotier. C'est très joli, très sain et très bon.

A. Colombié.

Colle forte liquide. — On commence par faire gonfler dans un pot vernissé 1 kilogramme de bonne colle forte ordinaire, puis on jette le surplus de l'eau. On met sur le feu, au bain-marie, et quand la colle est fondue, on ajoute, par petites portions et en remuant sans cesse, environ 200 grammes d'acide azotique ordinaire. On retire du feu et on laisse refroidir : la colle reste liquide pendant près d'un an.

Destruction des limaces et des escargots. — Voici bientôt que les fruits vont apparaître à profusion dans les vergers, et, si l'on n'y prend garde, ne tarderont pas à devenir la proie des escargots goulus et des limaces gluantes. Nous allons indiquer les moyens les plus efficaces de capturer ces mollusques aux mauvaises habitudes :

1° Le soir, on répand dans les endroits à protéger, de petits tas de son. La nuit ou le matin de très bonne heure, on vient retourner ces tas où l'on trouve limaces et escargots attablés : on les recueille dans des pots ou dans des sacs. On peut les utiliser en les donnant à manger aux volailles, qui les adorent, ou en mangeant soi-même les escargots avec du beurre et du persil :

2° On peut aussi employer des feuilles de salade beurrées, régal de roi pour les mollusques rampants :

3° Mais rien ne vaut encore les écorces de melon, quand on peut s'en procurer. En les déposant à terre dans les jardins, les limaces et les escargots, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, arrivent dare-dare. Comme ils ressortent bien sur les couleurs tendres du melon, il est facile de les prendre et d'en faire de vastes hécatombes ; c'est un piège perpétuel, jusqu'à ce que la corruption s'en mêle, bien entendu.

Enduit pour sous-sols humides. — On pulvérise avec soin 93 parties de brique et 7 parties de litharge.

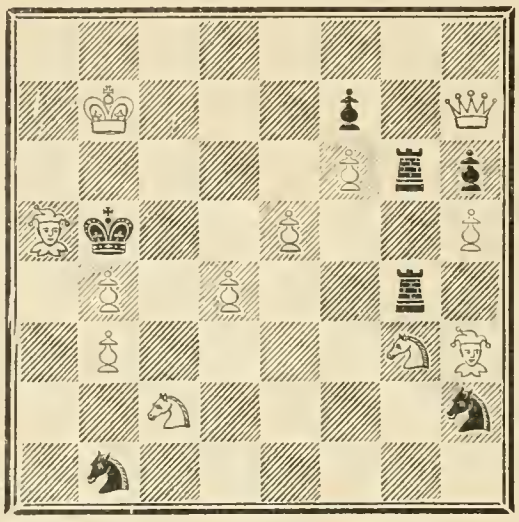
On mélange cette poudre à de l'huile de lin de manière à en faire une pâte.

Celle-ci, appliquée sur les objets à protéger, durcit en deux jours et constitue une barrière infranchissable pour l'humidité.

Victor de Cleves.

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

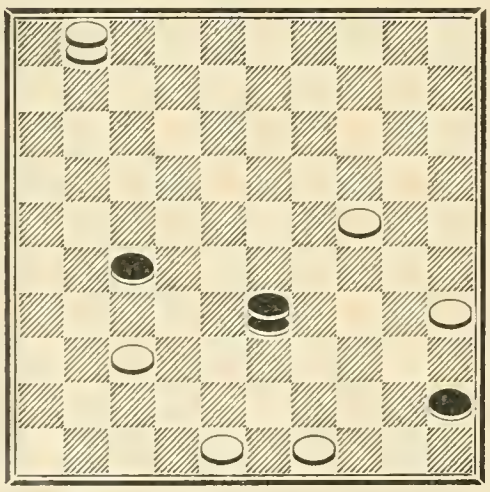
N° 385. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

N° 386. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Fin de partie.



Les blancs jouent et gagnent.

Au lieu d'attaquer le pion 24, ce qui fait perdre, les noirs auraient pu prendre le pion 37, ce qui leur aurait donné une remise certaine.

N° 387. — Charade.

(d'après La Fontaine.)

Mon *premier*, certain jour, au bois retentissait,
Et mon *tout*, jeune encor, sur un arbre juchait.
L'apercevant et le jugeant peu sage,
Un animal et malin et retors,
A la mine affectant de modestes dehors,
S'approche, lui disant : « Acceptez mon hommage;
Vous êtes *deux* vraiment
Et si votre langage
Répond à votre habillement
Vous charmerez votre entourage ! »
Le pauvre oiseau tout bonnement,
Gobe ce compliment
Et bientôt il enrage
De voir que le morceau, qu'il croquait en gourmand,
Tombe (pour son appétit quel dommage !)
L'autre le prend et dit en s'en allant :
« Vous vous rappellerez sans doute
Qu'on est dupe souvent du flatteur qu'on écoute. »

N° 388. — Problème géographique.

Remplacer les X par des lettres de façon à obtenir diagonalement deux fleuves français, et horizontalement une riviere, deux provinces et deux villes françaises.

X A X N X
X E X R X
X A X N X
X O X N X
X I X L X

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU DERNIER NUMÉRO

N° 379. — 1. C 2 R — 1. D 2 C R ou D 3 F R
2. C pr. D échec et mat.
1. D 1 C R ou D 1 F R
2. C 6 F R mat.
1. D pr. C
2. P pr. D fait Fou, mat.
1. P 6 T R
2. T pr. P mat.
1. P 6 F R
2. C 3 C R mat.
1. P 5 R
2. C pr. P 4 F R mat.

N° 380. —

1. 44 50	1. 32 49 (1)
2. 50 45	2. 35 44
3. 45 50 gagne.	
	(1) 1. 35 44
2. 50 37 gagne.	

Au deuxième coup les blancs peuvent continuer.

2. 50 44	2. 49 joue
3. 44 50	3. 35 44
4. 50 prend la dame et le pion.	

Autre façon de gagner :

1. 16 11	1. 32 49
2. 11 7	2. 49 16 (2)
3. 7 2	3. 16 49 (2)
4. 2 16 gagne.	

(2) Si la dame noire se mettait en l'air, les blancs gagneraient par 44 50 et 50, ? prenant dame et pion.

N° 381. — Pau.
Thé.
Isthme.
Panthéisme.

N° 382. —
C A P I T A L E
A V E L I N E
P E R O R E
I L O T E
T I R E
A N E
L E
E

N° 383.
P, c'est P I sans l'I
(Pissenlit !!)

N° 384. — Tous les spécialistes consultés ont été unanimes à répondre NON. On ne se bat pas avec un avare, puisque, de l'aveu de tous, l'avare n'est pas un homme *donneur*.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE DE PASTEUR, par René Vallery-Radot (Hachette).

Les grands hommes ne sont pas toujours parfaitement honorés par leurs biographes, qui se substituent assez souvent à leurs modèles par des artifices de style ou par un effet naturel de l'imagination. Pour vouloir trop expliquer les actes, ces écrivains cependant consciencieux, en altèrent parfois le sens et se laissent aller à exprimer des pensées de leur propre invention. D'autres ménagent leurs effets, voulant sans doute glorifier le maître, mais comptant récolter des glanes de sa gloire.

Le premier mérite de cet ouvrage, qui demeurera le modèle du genre, est son étonnant altruisme. On sait que l'auteur est le gendre de Pasteur, ou mieux un fils pieux, qui n'a pas quitté durant de longues années ce père d'élection. Il a pour un temps délaissé les lettres, où il s'était déjà fait une large place, afin de mieux pénétrer dans le domaine scientifique. Pour ces causes et pour d'autres intimes, il était autorisé à marquer sa personnalité. Par un suprême hommage, il s'y est refusé. Pasteur était de l'Académie française, non seulement parce qu'il est d'usage que la noble compagnie s'honore de compter parmi elle de purs savants, mais aussi parce qu'il s'est trouvé que ce savant était un pur écrivain. Son style et celui de Vallery-Radot pouvaient donc aller de compagnie, si bien que cette *Vie de Pasteur* semble avoir été écrite par Pasteur lui-même.

Et avec quelle noblesse, dans sa simplicité! Les épithètes sont absentes. A quoi bon louer ce qui éclate par les seuls faits? Raconter suffit pour que l'émotion naisse et grandisse. Au Congrès médical de Londres de 1881, l'entrée de Pasteur fut saluée de hourras enthousiastes. « C'est sans doute le prince de Galles qui arrive », dit Pasteur à ses compagnons. — « Mais c'est vous que tout le monde acclame », s'écria le président du Congrès. — Quels commentaires n'affaibliraient pas ce fait, pris au hasard de cent autres?

Si l'auteur, pénétrant dans le fond même de Pasteur et l'imitant, laisse de côté tout ce qui est amour-propre personnel, il n'étend point la modestie jusqu'à l'œuvre même. Pasteur oubliait le savant, mais n'en défendait la science qu'avec plus d'énergie. Ce n'était point sa cause, mais la cause de la vérité qu'il plaidait. Cette vérité, il la voulut et il la rendit triomphante. On a dit que le génie n'était qu'une longue patience; c'est le diminuer, car il faut l'intuition. Pasteur eut la flamme et la méthode. Il marcha toujours tout droit. Ses découvertes et celles qui en découleront logiquement font de lui le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

Dans *la Vie de Pasteur* on les suit, ces découvertes, à travers toutes les phases de leur existence. Leur préparation prudente et persévérante, leur enchaînement, leur éclosion, leur défense, leur rayonnement apparaissent successivement. Ce n'est pas un récit. Ce sont des tableaux animés qui saisissent. On se surprend à tendre des mains inhabiles pour servir de préparateur; suprême habileté de l'écrivain qui vous fait participer à la vie du maître.

Et comme dans ce monde rien ne vaut sans la tendresse, nous revenons à la phrase du docteur Roux que M. Vallery-Radot a citée en épigraphe : « L'œuvre de Pasteur est admirable, elle montre son génie; mais il faut avoir vécu dans son intimité pour connaître toute la bonté de son cœur. » Quand il tenta, contre toute espérance, de guérir Louise Pelletier mordue depuis trop longtemps, et que l'enfant dut mourir, il ne pensa pas aux conséquences d'un échec prévu. Il dit aux parents : « J'aurais tant voulu sauver votre pauvre petite », et il éclata en sanglots. Il mena sa vie trop courte dans une atmosphère d'affection, aimant surtout à se retrouver dans la modeste maison paternelle conservée à Arbois.

« ... Une de ses mains était dans la main de Mme Pasteur ou de l'un des siens, l'autre tenait un crucifix. Dans cette chambre, qui avait quelque chose d'une cellule par la simplicité, le samedi 28 septembre 1895, au milieu de sa famille et de ses disciples, à quatre heures quarante de l'après-midi, très doucement il expira. »

Ainsi se termine ce beau livre, qui est comme une bible d'humanité.

L'Exposition n'a donné qu'une idée encore imparfaite des richesses artistiques de la France, et si les merveilles du Petit Palais ont ouvert des horizons sur nos objets d'art, les tableaux et les sculptures n'ont pas été représentés de façon à faire saisir l'abondance.

On compte dans nos départements plus de trois cent cinquante musées contenant plus de quarante mille toiles. Sans doute il en est de médiocres, encore qu'on n'y ait pas placé de choses totalement dénuées d'intérêt. Voulez-vous en retrancher la moitié, par décision fantaisiste; les trois quarts, si vous y tenez? Mais songez qu'il en restera dix mille,

méditez cette phrase honnête et simple de l'auteur: « On ne connaît un musée que quand on l'a vu et revu » et vous vous rendrez compte de l'œuvre de M. Louis Gonse qui vient de paraître à la librairie May: **Les chefs-d'œuvre des Musées de France.**

Sur ces quarante mille, sur ces dix mille toiles, il en a résolument choisi trois cents pour former comme un Salon carré, et il les a reproduites en images fidèles dont quelques-unes, héliogravures hors texte, sont elles aussi des chefs-d'œuvre. Ce n'est pas un album, s'entend ; mais un ouvrage où le texte historique et critique remplit 500 pages in-4°.

Entreprendre cette sélection et la motiver aurait été une tentative volontiers comique pour beaucoup ; pour d'autres, une occasion de soutenir une thèse. Toute une vie consacrée au culte de l'art, *vitam impendere vero*, une érudition fortifiée d'études constantes et toujours aux aguets, par-dessus tout cet éclectisme détaché des écoles qui fait reconnaître la beauté là où elle se trouve, la noblesse enfin des sentiments qui préfèrent l'éloge au blâme, tels sont les principes conducteurs et nécessaires d'une œuvre de cette envergure. M. Gonse n'a fait qu'être fidèle à lui-même en les appliquant ici.

Autant nous nous sommes élevés souvent contre l'inanité de l'opinion individuelle, autant nous sommes heureux de reconnaître l'utilité de travaux comme celui-ci. Ce n'est pas de la critique vaine. C'est une création personnelle, celle d'un monument élevé à la grandeur de la France.

Il est regrettable que cet ouvrage n'ait pas été prêt sept mois plus tôt ; placé au milieu de la Centennale, il eût remplacé ce qui ne pouvait pas y figurer.

Parmi les publications officielles éditées par les puissances étrangères à l'occasion de leur participation à l'Exposition de 1900, deux ouvrages surtout sont à signaler par leur importance et leurs enseignements.

Nous avons déjà parlé du **Catalogue officiel de la section allemande.** Ce volume sera recherché plus tard par les bibliophiles pour sa forme originale et par les historiens pour les documents qu'il contient.

L'autre ouvrage est **la Russie à la fin du XIXe siècle,** publié sous la direction de M. de Kovalevsky, adjoint du ministre des finances de Russie, par M. Arthur Raffalovich pour l'édition française.

Ce volume, de 1 000 pages, avec cartes et diagrammes, comprend tout le cycle de l'existence russe politique, militaire, financière, industrielle, agricole, sociale. Il semble bien que tout ce qui pouvait être dit y est dit avec clarté, sans réticences, avec chiffres à l'appui.

Le sentiment qu'on éprouve est celui de la stupeur devant la puissance de cet empire qui s'étend sur la sixième partie des régions continentales du globe. La Russie possède les deux tiers du continent européen et un tiers de l'Asie. Ses lignes de frontière ont 70 000 kilomètres de long. Sa population est actuellement de 135 millions d'habitants.

Ces chiffres vertigineux disparaissent devant ce que réserve l'avenir. En aucun pays, pas même aux Etats-Unis autrefois, cet avenir n'est préparé avec une ligne de conduite plus certaine et des efforts plus incessants.

Sans doute, les 22 millions de kilomètres carrés (quarante fois la surface de la France) ne se prêtent pas tous à la culture, mais il ne faut pas en retrancher un quart, et ce quart contient d'immenses richesses de sous-sol.

Quand on pense que le Transsibérien, qui fonctionne déjà sur plus des deux tiers de son parcours, transporte du beurre à destination du marché de Londres et que le Transcaucasien apportera bientôt au Havre et à Liverpool des cotons cultivés dans le Caucase, on se demande où s'arrêtera l'expansion agricole et industrielle russe, qui viendra, par sa richesse, compléter la puissance que lui donne sa réserve inépuisable d'hommes. Elle possède, à elle seule, plus de chevaux que tout le reste du monde.

Si l'on voulait entrer dans les chiffres donnés par cet ouvrage, on ne s'arrêterait pas. Ils sont présentés avec un orgueil légitime qui se cache sous la modestie des phrases pour apparaître dans l'éloquence des faits.

Nous avons déjà parlé du magnifique volume publié par la Finlande, qui fait partie de l'empire russe, mais qui vit dans une sphère féconde d'autonomie morale.

Nombre d'autres puissances avaient tenu à honneur d'établir ainsi leur bilan. Ces ouvrages étaient délivrés gratuitement.

Une nation faisait défaut en cela, et son abstention stupéfiait les étrangers qui demandaient partout et en vain un document d'ensemble : c'était la France.

Le Catalogue officiel contenait bien, en tête de chaque classe, des préfaces documentaires établies avec beaucoup de soin, mais on ne pouvait acheter ses vingt volumes, et les notices s'en tenaient d'ailleurs aux côtés scientifiques et industriels.

Ce n'était pas à l'Administration de l'Exposition, mais au Gouvernement de faire établir ce tableau de la situation de la France. Mais quel ministère en aurait été chargé, et sur quels fonds les frais en auraient-ils été prélevés? Cela ne saurait ressortir de la présidence du Conseil, puisque ses titulaires détiennent des portefeuilles qui varient. Il manque à la Présidence de la République un service d'ordre intellectuel qui aurait mission de procéder à des travaux de cette nature. L'absence d'un exposé officiel était d'autant plus regrettable qu'il faisait dire que l'essor individuel des Français est plutôt arrêté que soutenu par leur gouvernement.

Aussi, s'il était un volume attendu pour cette fin de l'année 1900, c'était bien un ouvrage commémorant l'Exposition, établissant en quelque sorte son bilan philosophique et rappelant par l'image la physionomie des choses disparues. Ecrit en toute indépendance, dégageant les vues d'ensemble sans se perdre dans les détails, il fixerait pour l'Histoire le souvenir précis de cette extraordinaire manifestation où toutes les nations avaient réuni la synthèse de leur existence.

Il vient de paraître, édité précisément par la revue *Le Monde moderne*, et **l'EXPOSITION DU SIÈCLE,** par A. Quantin, peut être considérée comme une œuvre de haute critique résumant tout ce qui devait être dit.

Sa forme matérielle est des plus heureuses, dans un juste milieu entre les volumes trop succincts et les in-folio encombrants. Son illustration comprend plus de 500 gravures. Elles ont été exécutées spécialement pour l'ouvrage de manière à éviter toute répétition et à présenter tous les aspects d'ensemble et de détail les plus dignes d'être retenus. Leur groupement méthodique est à lui seul un enseignement, et toutes ces visions qui apparaissaient devant les yeux éblouis sont fixées à leur place logique.

La table des chapitres indiquera mieux que toute explication la distribution encyclopédique de l'ouvrage :

« Historique, Budget, Statistiques. — La Porte monumentale, les jardins et les serres. — L'avenue Nicolas II et le pont Alexandre III. — Le Grand Palais des Beaux-Arts. — La Décennale française. — La Centennale française. — Les Beaux-Arts étrangers. — Le Petit Palais des Beaux-Arts et l'Exposition rétrospective de l'art ancien.— Les Palais de l'Esplanade des Invalides. — Les Arts décoratifs français. — Les Arts décoratifs de l'étranger. — La Rue des Nations. — Les Colonies françaises. — Les Colonies étrangères. — La Salle des Fêtes. — Le Château d'Eau. — Les Palais du Champ de Mars. — L'Electricité. — L'Agriculture et les Aliments. — Les Lettres et les Sciences.— Le Génie civil. — Les Industries chimiques.— La Mécanique. — Les Fils, Tissus et Vêtements. — Les Mines et la Métallurgie; l'Exposition souterraine. — Le Pavillon de la Ville de Paris. — Le Palais des Armées de terre et de mer. — Le Palais des Congrès. — Les Pavillons des Forêts et de la Navigation de commerce. — Pavillons divers. — Les voies de communication. — L'Annexe de Vincennes. — Les attractions. »

Quant à l'esprit du texte, quelques citations permettront d'en juger. Voici le début :

« Soixante-seize mille exposants, trente-six mille pour la France et quarante mille pour l'étranger, venant apporter le résultat de leurs efforts ; — quatorze millions d'ouvriers pour la France seulement et sans compter leurs familles, vivant annuellement de la fabrication de ces produits ; — les horizons ouverts sur les contrées de colonisation ; — l'Art vainqueur sous toutes ses formes ; — toutes les questions sociales étudiées ; — la réalisation matérielle d'une étonnante sélection des pensées humaines ; — des palais remplis de merveilles peuplant une cité de rêve ; — toutes les nations rivalisant d'émulation ; — tels furent les spectacles donnés par la revue de la civilisation passée à l'Exposition de 1900.

« Aussi, plus haut que l'admiration pour tant de beauté, le sentiment qu'elle a inspiré est-il celui du respect. Les oppositions ont été étonnées, puis vaincues. La grandeur des idées a dominé encore la grandeur des choses, et nul n'a cru pouvoir se tenir en dehors du mouvement du monde.

« Ce sont ces impressions que nous allons essayer de résumer dans une revue générale. Nous signalerons les points qui ont soulevé de justes critiques avec d'autant plus de liberté que leurs ombres légères disparaissent dans la lumière éclatante de l'œuvre. »

En effet, ces justes critiques sont exprimées avec autant de vigueur que de liberté. Après avoir rendu hommage à la splendeur des Palais des Champs-Elysées, l'auteur se fait ainsi l'interprète de l'opinion publique à propos de la toiture du Grand Palais :

« C'est un empiétement sur le ciel parisien. Au milieu d'une pareille ville, dans un tel endroit, un monument n'a pas le droit de barrer l'horizon céleste. Aucune nécessité ne peut prévaloir contre le respect d'un bien qui appartient à tous...

« Le mal est sans remède. Des quais, des Champs-Elysées, de partout aux alentours et de partout au loin, cette toiture interminable et morne, qui est peut-être une construction scientifiquement remarquable, mais qui est une chose incontestablement laide, arrête la vue et irrite ceux qui aiment Paris. »

Il déplore qu'on n'ait pas élevé un palais à la Gloire des lettres françaises :

« Les lettres seules n'avaient pas de palais...

« Pour ce culte sacré et nécessaire, il eût fallu un temple invitant à l'attention et au recueillement. Il eût été facile à remplir. Sa centennale eût réuni les œuvres des penseurs, des philosophes, des romanciers, des dramaturges, des poètes, dans une bibliothèque dont la réunion eût été stupéfiante. De quel respect eût-on salué les effigies de ces souverains de la pensée et sous quel angle de grandeur le XIXe siècle eût-il soudain apparu !

« A l'organisation supérieure d'une exposition sont appelés des administrateurs de premier ordre et des maîtres de l'industrie. Le concours des artistes et des savants s'impose et s'obtient aussitôt. Cela est parfait puisque la méthode, la science et l'art sont ainsi représentés. Il est un absent cependant, Phœbus Apollon. C'est lui qui porte la lumière, réchauffe les calculs froids, donne la vie à l'art lui-même et, en langage moins imagé, un représentant de la pensée littéraire eût suggéré au début des idées qui ne sont point venues. »

A propos des attractions dont la plupart ont mal réussi, ce jugement paraîtra fort équitable :

« Les redevances exigées étaient excessives. Sans doute la position de l'Administration était inattaquable. Personne n'y avait le moindre intérêt direct à ces perceptions, et quand les soumissionnaires des adjudications des kiosques payaient 35.000 francs le droit de dépenser une somme égale sur 25 à 30 mètres carrés avant d'avoir vendu un croissant, la direction ne pouvait que se réjouir en pensant que l'Etat et par conséquent le contribuable auraient cela de moins à payer.

« Mais une Exposition n'est précisément pas une opération commerciale engagée par l'Etat et il existe une considération supérieure, celle de la solidarité de l'ensemble. »

Et la Rue de Paris reçoit ce qu'elle avait vraiment mérité :

« Pour faire face à la Rue des Nations, on trouva l'idée de la Rue de Paris. L'opposition était piquante. L'esprit français devait s'y donner rendez-vous; s'y faire amusant et léger pour reposer des choses graves, courtois pour remercier nos hôtes. Un peu de blague était permise, filet de citron des plats bien cuisinés.

« On y fut triste de la tristesse navrante des rires qui sonnent creux, banaux à crier, grossier à faire fuir les familles. Des comparses de second ordre débitèrent des machines à dormir debout tant elles étaient rebattues. Ce fut là l'esprit de Paris!... La méprise était si forte, que son excès seul peut consoler. Il n'est pas possible que les étrangers aient jugé notre scène contemporaine, même la petite, sur ces tristes échantillons. »

Nous avons relevé d'abord ces citations pour montrer l'indépendance de la critique. Mais les ombres au tableau sont peu de chose, et les beautés sont signalées avec une chaleur qui ne se défend pas d'admirer.

L'auteur ne s'est point dérobé aux questions délicates. Après avoir rappelé les paroles d'inauguration du Président de la République, se souvenant qu'on avait critiqué l'Exposition sans Dieu, il dit avec raison :

« Si l'idée religieuse n'est pas exprimée dans les discours officiels, il serait injuste d'en faire un reproche spécial à notre époque. Il en est ainsi depuis longtemps et il en sera de même jusqu'au jour où l'on aura su la placer au-dessus des passions politiques. Mais dans aucun endroit de l'Exposition on n'aurait trouvé quelque chose susceptible de lui faire injure. »

Il prend parti au sujet de la suppression de la galerie des machines et termine ainsi un plaidoyer motivé.

« La double intention de supprimer à la fois le souvenir et la possibilité d'Exposition au Champ de Mars serait une ingratitude envers le passé et une usurpation de l'avenir. »

Il ne craint pas non plus de constater le succès de l'exposition allemande.

« L'exposition de l'Allemagne, fruit d'une entente parfaite du gouvernement avec les exposants et des exposants entre eux, s'imposait aux esprits les plus prévenus par l'ordonnance majestueuse de l'ensemble et par l'intérêt des détails... Le commissariat général allemand avait édité en trois langues un ouvrage destiné à survivre à tous les monuments de l'Exposition. Ce catalogue officiel de 500 pages, imprimé et illustré avec un goût parfait, exposait par ses notices l'état actuel de l'Allemagne. Il en constatait la prospérité et la grandeur... Après s'être appuyé sur des chiffres, le rapport concluait : « Le peuple allemand déborde d'une sève de « jeunesse et a le droit de croire à la durée « de sa juvénilité. »

« Que peut-on reprendre à ces paroles mesurées? Le succès de l'Allemagne dans toutes les sections de l'Exposition en appuyait la justesse. La légitime satisfaction de sa puissance ne s'y exprime point de façon trop orgueilleuse. Toute expression agressive en est écartée avec le plus grand soin. »

Si la critique s'élève quand il s'agit des beaux-arts et des arts décoratifs, et si elle ne craint pas d'être sérieuse devant les sciences et leurs applications, elle ne dédaigne point, pour leur donner leur valeur véritable, les choses qui pourraient paraître futiles :

« Devant les mannequins habillés de l'exposition collective de la couture parisienne, l'esprit le plus morose ne pouvait se défendre de la joie du spectacle, de cette joie artiste que produisent les jolies choses.

« Nulle part peut-être l'art décoratif parisien ne triomphait d'une façon aussi complète. Une guirlande de fleurs peut entourer un buste de cent façons; il y en aura cependant une seule qui conviendra pour telle taille. Il est un point unique où l'échancrure d'un corsage doit s'arrêter pour lui donner sa vraie note. Ainsi de tout le reste, sans parler du mariage des couleurs. Trouver cela toujours, comme d'intuition, n'est-ce pas l'art décoratif par excellence? On pourrait même aller plus loin et dire que le coup de pouce qui pare une statue vivante vaut celui qui pétrit la glaise inanimée.

« La femme a toujours été le grand moteur de l'art des hommes. Une société où elles se présentent en posture de beauté est une société raffinée. La nôtre devrait donc être très délicate. »

L'ouvrage s'abstient de jugements sur les personnes, il dit seulement :

« Quant à M. Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition de 1900, son cas est simple. Les admirateurs de son intelligence encyclopédique et de la puissance de travail qui lui a permis un labeur sans repos de plusieurs années, ne lui reprochaient qu'une chose, vouloir se rendre compte de tout par lui-même. On lui eût imputé l'insuccès. Il est donc de toute justice de lui rendre l'honneur de cette manifestation triomphale de la civilisation du monde entier dont Paris et la France ont le droit de s'enorgueillir. »

Enfin les dernières lignes sont d'une jolie conclusion philosophique :

« ... Et la Grande Roue tournait au-dessus de ces attractions comme un symbole des distractions humaines. On s'élève pour retomber, on s'extrait de soi-même pour y rentrer. La joie pivote autour du même axe et toutes les excitations sont vaines hors le contentement de l'œuvre accomplie.

« Aussi les attractions pouvaient-elles être minces en elles-mêmes, l'Exposition n'en répandait pas moins la joie. »

On ne s'arrêterait pas à vouloir rappeler les points les plus saillants de ce livre où le texte et l'image parlent de concert, et qui n'a rien omis de ce qui devait être dit.

Tel est cet important ouvrage, d'un intérêt supérieur, et d'une forme aussi séduisante que le fond en est sérieux. Nous ne pensons pas pouvoir en faire un éloge plus mérité que de dire qu'il est à la hauteur du sujet et qu'il satisfait pleinement le désir général de conserver en un beau volume le souvenir de l'Exposition.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES

Ary Scheffer. — *Chopin*, XII, 592.
Attanoux (Bernard d'). — *Le Palmier Dattier*, XII, 627.
Balluriau (Paul). — Illustration de *Valise diplomatique*, XII, 723.
Barrias. — *La Mort de Chopin*, XII, 594.
Barthélemy. — *Westminster Abbey*, XII, 51.
Beaume (Georges). — *Jeannot*, XII, 435.
Bellet (Daniel). — *Les Chemins de fer en Chine*, XII, 742.
Bérard (Alexandre). — *Une Vision*, XII, 209.
Berthaut (Léon). — *La Tricolore*, XII, 478.
Berthier (A.). — *Le Château de Rapperschwyl*, XII, 171.
Bertrand (Mme). — Illustration de *De Femme à statue*, XII, 291.
Bertrand (Mme). — Illustration de *Noël à Ramsjoholm*, XII, 763.
Beudin (G.). — *Jeux et Récréations*, XII, 138, 281, 427, 569, 714, 852.
Bled (Victor du). — *La Cour de Napoléon III*, XII, 13.
Bovy (A.). — *Chopin*, XII, 596.
Brandicourt (Virgile). — *La Dissémination des Plantes*, XII, 661.
Bruneau (A.). — *Le Rêve*, XII, 692.
Buffenoir (Hippolyte). — *Frédéric Chopin*, XII, 590.
Burggraff (G. de). — Illustration de *Les Bureaux de nourrices*, XII, 613.
Calmettes (Pierre). — *La Fabrication d'une bottine*, XII, 467.
Caron (Georges). — *Irkoutsk*, XII, 787.
Carrara (Jules). — *Le Théâtre national dans la Suisse romande*, XII, 21.
Carrey. — Illustration de *Eylau*, XII, 453.
Caster (Louis de). — *L'Annexe de Vincennes à l'Exposition*, XII, 527.
Caster (Louis de). — *Les Jardins et les Parcs de l'Exposition de 1900*, XII, 232.
Caster (Louis de). — *Les Palais du Champ de Mars*, XII, 91.
Cervisy. — *Le Château d'eau*, XII, 225.
— *Les Fontaines lumineuses*, XII, 225.
— *Le Palais des illusions*, XII, 225.
Chevallier (Louis). — *Nitocris*, XII, 147.
Claretie (Léo). — *Les Bureaux de nourrices*, XII, 613.
Claretie (Léo). — *Le Mouvement littéraire*, XII, 99, 239, 388, 532, 673, 810.
Clérice (Justin). — *Ballet espagnol*, XII, 115.
Clèves (Victor de). — *La Vie pratique*, XII, 139, 282, 428, 570, 715, 851.
Colombié (A.). — *La Cuisine du mois*, XII, 139, 282, 428, 570, 715, 851.
Coupin (Henri). — *Les Insectes comestibles*, XII, 90.
Cruikshang (Georges). — *Œuvres diverses*, XII, 204.
Da Cunha (A.). — *La Marche en flexion*, XII, 838.
Da Cunha (A.). — *Le Jeu de longue paume*, XII, 701.
Da Cunha (A.). — *Le Monde et les Sports*, XII, 125, 266, 413, 556, 701, 838.
Da Cunha (A.). — *Les Expositions de chiens* XII, 125.
Da Cunha (A.). — *Les Sociétés de gymnastique en France*, XII, 556.
Da Cunha (A.). — *Les Tireurs d'arc*, XII, 266.
Da Cunha (A.). — *Sauvetage sur eau*, XII, 413.
Dandry (Ch.). — *Langoureuse*, XII, 829.
Danvers (Guillaume). — *La Musique*, XII, 113, 254, 400, 547, 689, 827.
Demachy (R.). — *Vieille rue*, XII, 367.
Dex (Léo). — *Les Brimades à l'École polytechnique*, XII, 755.
Dillaye (Frédéric). — *La Photographie binoculaire*, XII, 807.
Dillaye (Frédéric). — *La Photographie d'art*, XII, 365.
Dodelier (H.). — Illustration de *La Cavalerie dans l'avenir*, XII, 77.
Dréan (H.). — Illustration de *Les Écoles militaires en Allemagne*, XII, 605.
Dubois (Georges). — *Monument de Chopin*, XII 603.
Dulac (Maurice). — Illustration de *Nitocris*, XII, 147.
Dys (Paul). — *De Femme à statue*, XII, 291.
Faideau (F.). — *Le Mirage*, XII, 63.
Faideau (F.). — *Plantes à pièges et fleurs à secret*, XII, 442.
Fau (Fernand). — *Un adroit voleur*, XII, 568.
Fernand-Lafargue. — *Les Dunes*, XII, 49.
Feuillet (Maurice). — *Les Costumes hollandais*, XII, 335.
Feuillet (Maurice). — Illustration de *Les Costumes hollandais*, XII, 335.
Fontoynont. — *Types de Madagascar*, XII, 325.

FRANÇOIS (G.). — *Tableaux de statistique,* XII, 134, 277, 424, 566, 712, 850.
FRICHET (Henry). — *Fashion,* XII, 160.
FUSTER (Charles). — *L'Homme et la mort,* XII, 179.
GAULOT (Paul). — *Le Banquet des gardes du corps,* XII, 307.
GAUSSERON (B.-H.). — *La Chasse au tigre,* XII, 669.
GILIBERT (M.). — *Petits bateaux en pleine mer,* XII, 366.
GONSE (Louis). — *Les Masques japonais,* XII, 745.
GOTTLOB (F.). — Illustration de *Une Vision,* XII, 209.
GRANDVILLIERS (Louis). — *Les Enfants anormaux,* XII, 213.
HEDENSTJERNA (Alfred de). — *Noël à Ramsjoholm,* XII, 763.
HEINECKE (H.). — Traduction de *Noël à Ramsjoholm,* XII, 763.
HOGARTH (William). — *Œuvres diverses,* XII, 194.
HUGARD. — Illustration de *La Dissémination des Plantes,* XII, 661.
HUGARD. — Illustration de *Plantes à pièges et fleurs à secret,* XII, 442.
HUMPERDINCK. — *Hansel et Gretel,* XII, 257.
JOUENNE (L.). — Illustration de *L'Attaque de la division,* XII, 579.
JOUENNE (L.). — Illustration de *Les Souliers de Bénédicta,* XII, 5.
LACKER (René). — Illustration de *Les Ports de Paris,* XII, 349.
LAFON (René). — *Les Débineurs,* XII, 801.
LALLEMAND (Charles). — Illustration de *Le Palmier Dattier,* XII, 627.
LANCELIN (Charles). — *Le Monde où l'on chiffonne,* XII, 41.
LEFEVRE (Maurice). — *Chronique théâtrale,* XII, 111, 251, 685, 822.
LEGRAND (Marc). — *La Joute,* XII, 786.
LIEUTENANT L***. — *Eylau,* XII, 453.
LŒVY. — Illustration de *La Chasse au tigre,* XII, 669.
LOURDEY. — Illustration de *Les Débineurs,* XII, 801.
LOVERDO (J. de). — *L'Artisan de la soie,* XII, 769.
MALATESTA. — *Les Ports de Paris,* XII, 349.
MANGIN (Louis). — *La Soupe de bébé,* XII, 713.
MANGIN (Louis). — *Le Cul-de-jatte intempérant,* XII, 137.
MANGIN (Louis). — *Pauvre pêcheur,* XII, 280.
MARESCHAL (G.). — *Causerie scientifique,* XII, 105, 245, 394, 538, 679, 816.
MATIGNON (Dr J.). — *Une Audience impériale à Pékin,* XII, 183.
MAZIBOURG (Carle de). — *Mlle Polichinelle,* XII, 365.
MEUNIER (Georges). — *Œuvres diverses,* XII, 33.
MONIN (H.). — *Automne,* XII, 364.
MOTHE (Bernard de la). — *Le Moulage sur le vif,* XII, 222.
MURY (Francis). — *Bangkok,* XII, 65.
NÉRONDE (C. de). — *L'Exposition rétrospective de l'art français,* XII, 641.
NOGRESSAU (Henri). — *Les Anglo-Saxons depuis cinq cents ans,* XII, 85.
OGER (F.). — Illustration de *Les Enfants anormaux,* XII, 213.
PARDIELLAN (P. de). — *Les Écoles militaires en Allemagne,* XII, 605.
PEYRE (Roger). — *Marguerite d'Autriche et l'église de Brou,* XII, 315.
PICARD (Commandant). — *La Cavalerie dans l'avenir,* XII, 77.
PIERNÉ (Paul). — *Lamento,* XII, 550.
POPINEAU. — Illustration de *L'Homme et la Mort,* XII, 179.
PRÉSILLY (Berthe de). — *La Mode du Mois,* XII, 132, 274, 422, 564, 710, 846.
PRIEUR (Jean-Louis). — Illustration de *Le Banquet des gardes du corps,* XII, 307.
REPAIRE (Jean). — *Les Timbres-poste du mois,* XII, 135, 276, 425, 563, 709, 845.
RICHET (Étienne). — *Au Montserrat,* XII, 501.
ROUSSEAU (Blanche). — *Les Souliers de Bénédicta,* XII, 5.
ROUVIER (Gaston). — *Événements géographiques et coloniaux,* XII, 119, 260, 409, 553, 695, 832.
ROYER (Lionel). — *Le 14e de ligne à Eylau,* XII, 453.
RUELLE (Angelin). — *Le Vœu d'Yseult,* XII, 785.
R.-WEHRLI (G.). — *Les Colonies étrangères à l'Exposition,* XII, 513.
R.-WEHRLI (G.). — *Les Colonies françaises à l'Exposition,* XII, 371.
SAINT-YVES (Jean). — *L'Attaque de la division,* XII, 579.
SEGUIN. — Illustration de *Le Monde où l'on chiffonne,* XII, 41.
THIRION (H.). — *Deux apôtres de la tempérance en Angleterre,* XII, 193.
TINSEAU (Léon de). — *Valise diplomatique,* XII, 723.
TOLMER. — Illustration de *Jeannot,* XII, 435.
TOMEL (Guy). — *En Péniche,* XII, 489.
TOUSSAINT (H.). — Illustration de *Automne,* XII, 364.
UZANNE (Octave). — *Georges Meunier,* XII, 33.
VAVASSEUR (E.). — Illustration de *La Tricolore,* XII, 478.
VAVASSEUR (E.). — Illustration de *Les Dunes,* XII, 49.
WINTERHALTER. — *Chopin,* XII, 591.
WOLFF (M.). — *Un Bassin de radoub,* XII 273.

TABLE DES MATIÈRES

Littérature

Attaque de la division (L'), par Jean Saint-Yves, XII, 579.
Automne, par H. Monin, XII, 364.
Dunes (Les), par Fernand-Lafargue, XII, 49.
Femme a Statue (De), par Paul Dys, XII, 291.
Homme et la Mort (L'), par Charles Fuster, XII, 179.
Jeannot, par Georges Beaume, XII, 435.
Joute (La), par Marc Legrand, XII, 786.
Nitocris, par Louis Chevallier, XII, 147.
Noel a Ramsjoholm, par Alfred de Hedenstjerna, XII, 763.
Souliers de Bénédicta (Les), par Blanche Rousseau, XII, 5.
Tricolore (La), par Léon Berthaut, XII, 478.
Valise diplomatique, par Léon de Tinseau, XII, 723.
Vision (Une), par Alexandre Bérard, XII, 209.
Voeu d'Yseult (Le), par Angelin Ruelle, XII, 785.

Critique, Théâtre, Musique.

Ballet espagnol, par Justin Clérice, XII, 115.
Bibliographie, XII, 140, 283, 572, 716, 853.
Chopin (Frédéric), par Hippolyte Buffenoir, XII, 590.
Chronique théatrale, par Maurice Lefevre, XII, 111, 251, 685, 822.
Hansel et Gretel, par Humperdiuck, XII, 257.
Lamento, par Paul Pierné, XII, 550.
Langoureuse, par Ch. Dandry, XII, 829.
Mouvement littéraire (Le), par Léo Claretie, XII, 99, 239, 388, 532, 673, 810.
Musique (La), par Guillaume Danvers, XII, 113, 251, 400, 547, 689, 827.
Rêve (Le), par A. Bruneau, XII, 692.
Théatre national dans la Suisse romande (Le), par Jules Carrara, XII, 24.

Histoire, Biographie, Philosophie, Économie sociale, Instruction.

Anglo-Saxons depuis cinq cents ans (Les), par Henri Nogressau, XII, 85.
Banquet des gardes du corps (Le), par Paul Gaulot, XII. 307.
Bureaux de nourrices (Les), par Léo Claretie, XII, 613.
Chateau de Rapperschwyl (Le), par A. Berthier, XII, 171.
Cour de Napoléon III (La), par Victor du Bled, XII, 13.
Enfants anormaux (Les), par Louis Grandvilliers, XII, 213.
Mémento encyclopédique, XII, 129, 270, 417, 560, 705, 842.
Tableaux de statistique, par G. François, XII, 134, 277, 424, 566, 712, 850.

Beaux-Arts.

Apotres de la tempérance en Angleterre (Deux), par H. Thirion, XII, 193.
Exposition rétrospective de l'art français, (L'), par C. de Néronde, XII, 641.
Georges Meunier, par Octave Uzanne, XII, 33.
Marguerite d'Autriche et l'église de Brou, par Roger Peyre, XII, 315.
Masques japonais (Les), par Louis Gonse, XII, 745.
Palais du Champ de Mars (Les), par Louis de Caster, XII, 91.
Photographie binoculaire (La), par Frédéric Dillaye, XII, 807.
Photographie d'art (La), par Frédéric Dillaye, XII, 365.
Westminster Abbey, par A. Barthélemy, XII, 51.

Géographie, Voyages.

Audience impériale a Pékin (Une), par le Dr J. Matignon, XII, 183.
Bangkok, par Francis Mury, XII, 65.
Colonies étrangères a l'Exposition (Les), par G. R.-Wehrli, XII, 513.
Colonies françaises a l'Exposition (Les), par G. R.-Wehrli, XII, 371.
Costumes hollandais, par Maurice Feuillet, XII, 335.
En Péniche, par Guy Tomel, XII, 489.
Événements géographiques et coloniaux, par Gaston Rouvier, XII, 119, 260, 409, 553, 695, 832.
Guatémala (Le), par ***, XII, 479.
Irkoutsk, par Georges Caron, XII, 787.
Montserrat (Au), par Étienne Richet, XII, 501.
Types de Madagascar, par Fontoynont, XII, 325.

Armée, Marine.

Bassin de radour (Un), par M. Wolff, XII, 273.
Brimades a l'École polytechnique (Les), par Léo Dex, XII, 755.

Cavalerie dans l'avenir (La), par M. le commandant Picard, XII, 77.
Écoles militaires en Allemagne (Les), par P. de Pardiellan, XII, 605.
Eylau, par le lieutenant L***, XII, 453.

Sciences, Commerce et Industrie, Agriculture.

Artisan de la soie (L'), par J. de Loverdo, XII, 769.
Causerie scientifique, par G. Mareschal, XII, 105, 245, 394, 538, 679, 816.
Chateau d'Eau (Le), par Cervisy, XII, 225.
Chemins de fer en Chine (Les), par Daniel Bellet, XII, 742.
Dissémination des plantes (La), par Virgile Brandicourt, XII, 661.
Fabrication d'une bottine (La), par Pierre Calmettes, XII, 467.
Fontaines lumineuses (Les), par Cervisy, XII, 225.
Insectes comestibles (Les), par Henri Coupin, XII, 90.
Jardins et les parcs de l'Exposition de 1900 (Les), par Louis de Caster, XII, 232.
Mirage (Le), par F. Faideau, XII, 63.
Moulage sur le vif (Le), par Bernard de la Mothe, XII, 222.
Palais des Illusions (Le), par Cervisy, XII, 225.
Palmier Dattier (Le), par Bernard d'Attanoux, XII, 627.
Plantes a pièges et fleurs a secret, par F. Faideau, XII, 442.
Ports de Paris (Les), par Malatesta, XII, 349.
Questions financières, XII, 136, 278, 426, 567, 848.

Variétés, Sport, Mode, Vie pratique, Caricature.

Adroit voleur (Un), par Fernand Fau, XII, 568.
Annexe de Vincennes a l'Exposition (L'), par Louis de Caster, XII, 527.
Caricature (La), XII, 137, 280, 568, 713.
Chasse au tigre (La), par B.-H. Gausseron, XII, 669.
Cuisine du mois (La), par A. Colombié, XII, 139, 282, 428, 570, 715, 851.
Cul-de-jatte intempérant (Le), par Louis Mangin, XII, 137.
Débineurs (Les), par René Lafon, XII, 801.
Encres sympathiques (Les), XII, 571.
Expositions de chiens (Les), par A. da Cunha XII, 125.
Fashion, par Henry Frichet, XII, 160.
Jeu de longue paume (Le), par A. da Cunha XII, 701.
Jeux et Récréations, par G. Beudin, XII, 138, 281, 427, 569, 714, 852.
Marche en flexion (La), par A. da Cunha, XII, 838.
Mode du mois (La), par Berthe de Présilly, XII, 132, 274, 422, 564, 710, 846.
Monde et les Sports (Le), par A. da Cunha XII, 125, 266, 413, 556, 701, 838.
Monde ou l'on chiffonne (Le), par Charles Lancelin, XII, 41.
Pauvre pêcheur ! par Louis Mangin, XII, 280.
Sauvetage sur eau, par A. da Cunha, XII, 413.
Sociétés de gymnastique en France, par A. da Cunha, XII, 556.
Soupe de bébé (La), par Louis Mangin, XII, 713.
Timbres-poste du mois (Les), par Jean Repaire, XII, 135, 276, 425, 563, 709, 845.
Tireurs d'arc (Les), par A. da Cunha, XII, 266.
Vie pratique (La), par Victor de Clèves, XII, 139, 282, 428, 570, 715, 851.

Table des auteurs et des artistes, XII, 857.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME

(Tome II de 1900.)

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.